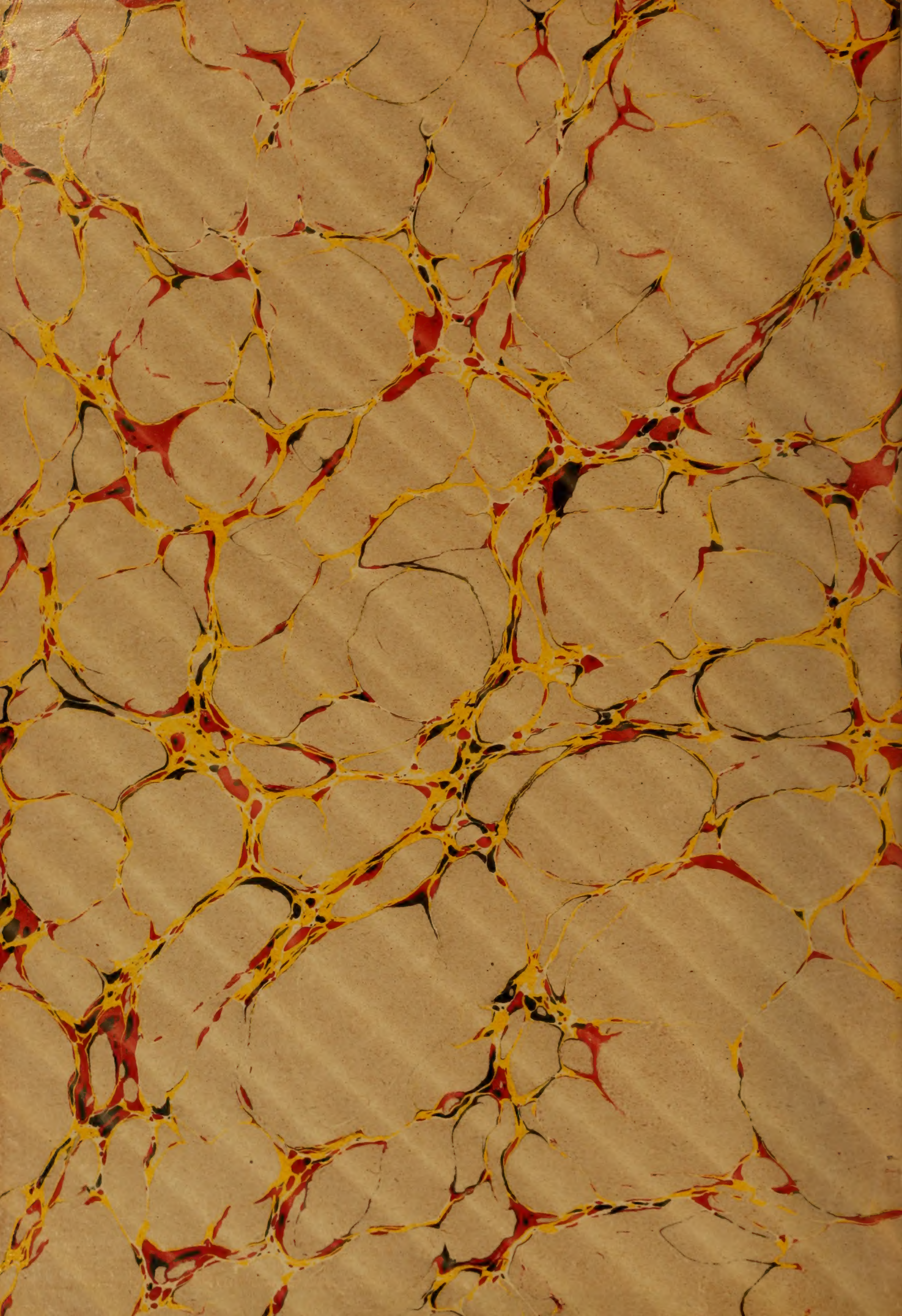




TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

AINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME DEUXIÈME

AVIS IMPORTANT

J'ai seul le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de saint Jean Chrysostôme par l'abbé Martin ; je suis seul propriétaire de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

SUEUR-CHARRUEY,

ÉDITEUR.

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

Licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TOME DEUXIÈME

Vie monastique. — Componction. — Providence. — Cohibitions illicites. — Virginité. — Viduité. — Contre les Anoméens. — Divinité de Jésus-Christ. — Contre les Juifs. — Sur l'anathème. — Contre les étrennes. — Sur Lazare. — Homélies sur les statues.

ARRAS

SUEUR-CHARRUEY, Imprimeur-Libraire-Éditeur

Petite-Place, 20 et 22

—

1887

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE.

(Voyez tome I, chap. VI, p. 61.)

LIVRE PREMIER.

CONTRE LES ENNEMIS DE LA VIE MONASTIQUE.

ANALYSE.

Ceux qui déclarent la guerre à Dieu sont punis infailliblement. — Cette vérité est prouvée par l'exemple des peuples qui voulurent empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem après le retour de la captivité de Babylone. — Ce début a quelque chose de poétique et de majestueux. — Il y a de l'exagération dans le tableau du châtiment des ennemis du peuple de Dieu, une exagération qui sent le jeune homme. — De ceux qui combattaient l'œuvre de la reconstruction du temple à ceux qui troublent l'Eglise de Dieu en persécutant les moines, la transition est naturelle et facile. — Détails pittoresques de cette persécution, saint Jean Chrysostome feint de l'apprendre de la bouche d'un témoin qui lui donne le conseil d'écrire contre les persécuteurs. — Cette entrée en matière a quelque chose de dramatique et qui rappelle les dialogues de Platon. — Saint Chrysostome entre dans la composition de son livre avec une émotion profonde ; il n'est pas ému de colère, mais de compassion pour les malheureux persécuteurs. — Il se compare d'une manière charmante à une mère qui ne veut pas que son petit enfant la frappe, non pas à cause du mal qu'il lui fait à elle, mais de celui qu'il pourrait se faire à lui-même. — Les persécuteurs des saints se nuisent beaucoup à eux-mêmes et nullement à ceux qu'ils persécutent. — Cette vérité est démontrée, par l'exemple de saint Paul et de Néron, et par la parole de Jésus-Christ : *Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront*, etc. (Luc, IV, 22, 23) ; donc saint Jean Chrysostome écrit dans l'intérêt des persécuteurs plus que dans celui des persécutés ; il espère qu'ils écouteront ses conseils et qu'ils les apprécieront dès cette vie, de peur qu'ils ne soient obligés de les apprécier quand il sera trop tard, à l'exemple du mauvais riche. — Les ennemis de la vie monastique sont plus coupables que le mauvais riche ; sa faute consistait seulement à omettre de faire du bien, tandis qu'ils empêchent, eux, les autres d'en faire. — Ils sont aussi coupables que les juifs qui persécutèrent les Apôtres et s'opposèrent à la propagation de l'Evangile. — Mais aussi par quels châtiments ils payèrent leur impiété dès cette vie. — Longue citation de l'historien Josèphe. — La foi ne suffit pas pour être sauvé, la bonne vie est nécessaire au salut. — De nombreux textes sont cités pour appuyer cette thèse qu'on dirait écrite exprès contre les protestants. — On objecte qu'il y aura donc beaucoup d'hommes qui seront damnés. — Mais le grand nombre ne saurait prévaloir contre la vérité. — Le fléau du déluge s'appesantit sur la totalité de la race humaine, excepté deux ou trois personnes, et il ne se commettait pas plus de crimes alors qu'aujourd'hui. — Tableau effrayant de la dépravation du monde à l'époque où vivait saint Jean Chrysostome.

1. Lorsqu'au retour d'une longue captivité, les enfants des Hébreux voulurent relever le temple de Jérusalem, dont les ruines, depuis tant d'années, jonchaient le sol, des peuples barbares et cruels s'opposèrent à cette religieuse entreprise. Sans respect pour Dieu, sans pitié pour une nation si longtemps malheureuse, sans crainte de la justice divine qui punit toujours les auteurs de pareils attentats, ils essayèrent d'abord d'arrêter l'ouvrage avec leurs seules forces. L'inutilité de leurs efforts les contraignit de s'adresser au roi de Perse. Ils lui écrivirent que Jérusalem était une ville portée à la révolte, et qu'elle aimait la guerre et la nouveauté. Ils demandèrent et obtinrent qu'on leur fournît les moyens d'empêcher les travaux, tombèrent sur les Juifs avec une nombreuse cavalerie, dispersèrent les ouvriers et

interrompirent, pour un temps, la reconstruction du temple de Dieu. Cette victoire, dont ils auraient dû se frapper la poitrine, les remplit de joie et d'orgueil. Leur complot injuste et impie avait réussi, ils s'en applaudirent comme d'un grand succès. (II Esdras, IV.)

Or c'était là le prélude et le commencement des maux qui allaient bientôt fondre sur eux. En effet, l'ouvrage avançait de jour en jour, il s'achevait glorieusement; et ces misérables apprirent, et par eux tout le monde, que c'est combattre contre Dieu que d'attaquer ses adorateurs, et que Mithridate [1] lui faisait alors une guerre impie, comme la lui font tous ses semblables, lorsqu'ils persécutent ceux qui travaillent pour sa gloire et se consacrent à son service. On ne s'attaque pas à Dieu impunément. Si le châtiment se fait parfois attendre, c'est un délai que la Bonté souveraine accorde à l'homme téméraire pour l'exciter au repentir, et lui donner le temps de revenir comme de son ivresse. S'il persiste dans son égarement, et qu'il ne profite pas de la patience divine, il sera du moins utile aux autres hommes : il leur apprendra par l'exemple de son inévitable punition à ne pas s'aventurer dans une lutte contre Dieu, aux mains invincibles de qui nul ne saurait échapper.

Ces ennemis du peuple de Dieu furent accablés de tant de misères et de calamités si grandes, qu'elles obscurcissent et qu'elles surpassent tout ce que l'on a vu de sanglant et de tragique dans l'univers. Dans les massacres et les boucheries que firent les mains victorieuses de ce peuple religieux, injustement persécuté, la terre fut si abreuvée du sang des impies, qu'elle se couvrit partout d'une boue ensanglantée. Au milieu de ces cadavres de chevaux, de ces cadavres d'hommes jetés en un affreux pêle-mêle et tout labourés de plaies, pullula bientôt une telle quantité de vers, que les corps disparaissaient dessous, comme la terre sous les corps morts. A voir ce champ de carnage, on ne l'eût pas dit jonché de cadavres, mais semé de sources innombrables, vomissant à flots cette espèce d'insectes. Pas d'inondation comparable à ce débordement de pourriture et de vers. Et cela dura non pas dix ou vingt jours, mais plusieurs années. Tels furent déjà les châtiments qu'ils essuyèrent en cette vie, châtiments qui ne sont rien si on les compare, tant pour la durée que pour la rigueur, à ceux qui les attendaient dans l'autre monde. Mille ans, dix mille ans, ce n'est rien ; doux ou trois fois autant, toujours rien ; c'est durant un nombre infini de siècles que, dans leurs âmes et dans leurs corps réunis à jamais pour leur malheur, ils souffriront des maux inouïs, d'inénarrables douleurs. Le saint prophète Isaïe connaissait cette double punition ; et Ezéchiel, trouvé digne de contempler les plus merveilleuses visions, ne l'ignorait pas non plus ; à eux deux ils ont décrit tous les châtiments de ces hommes : l'un, ceux de la vie présente, l'autre, ceux de la vie future.

2. Ce n'est pas sans raison que j'ai rappelé ces exemples. Je viens d'apprendre une nouvelle, pleine d'amertume, fâcheuse, et dont l'outrage va jusqu'à Dieu même : il se trouve aujourd'hui des impies qui ont l'audace et la témérité de ces barbares, et qui poussent même plus loin leur méchanceté et leur injustice. Les zélateurs de la vie monastique sont l'objet d'une persécution acharnée ; on leur interdit, non sans de graves menaces, d'ouvrir la bouche pour parler de ce genre de vie, et pour l'enseigner à qui que ce soit. Je me récriai de toutes mes forces à cette étrange nouvelle, vingt fois j'interrompis celui qui me la racontait pour lui demander s'il ne plaisantait pas. — Plaisanter! répondait-il, plaisanter sur une pareille matière! sachez donc que loin d'inventer de pareilles choses pour le plaisir de les raconter, je voudrais de tout mon cœur et pour tout au monde, ne les pas connaître, n'en avoir pas entendu parler, maintenant qu'elles sont trop réelles.

Alors, soupirant plus amèrement : Oui, dis-je, tout ce que Mithridate et ses complices ont fait contre les Juifs n'approche pas de ces excès impies, dont l'énormité est d'autant plus grande que le temple spirituel qu'ils empêchent de construire est incomparablement plus auguste que celui de Jérusalem. Mais, dites-moi, je vous prie, qui sont ces hommes? d'où viennent-ils? pourquoi? pour quel sujet commettent-ils toutes ces violences? qu'ont-ils en vue pour jeter des pierres, lancer des dards contre le ciel, et faire enfin la guerre au Seigneur, qui est le Dieu de la paix? Saméas et les Pharathéens, et les princes des Assyriens, et tant d'autres étaient des barbares, comme on peut le voir par leurs noms seuls; ils étaient aussi étrangers qu'on peut l'être aux mœurs

[1] Un de ceux qui écrivirent au roi Artaxerce pour empêcher la reconstruction du temple. (Voir I Esdras, IV, 7.)

Juives; ils ne voulaient point voir se multiplier des voisins, dont l'agrandissement leur semblait une menace pour leur propre puissance. Qu'est-ce que ceux-ci peuvent alléguer de pareil? Leur liberté est-elle en danger et leur indépendance compromise? Ces barbares dont ils imitent la conduite, trouvaient au moins dans les rois de Perse, des princes tout disposés à seconder leurs vues. Tandis qu'il n'y a rien de commun, j'aime à le croire, entre nos pieux empereurs et les sacriléges ennemis de Dieu. Aussi suis-je au comble de la surprise, quand vous me dites que, sous des empereurs pieux, de tels attentats se commettent au milieu des villes. — Où en serez-vous, me dit-il, si je vous apprends encore quelque chose de plus étrange? Les auteurs de ces impiétés veulent passer pour gens d'une dévotion consommée. Ils se disent Chrétiens sincères, et même plusieurs d'entre eux sont initiés aux saints mystères. Il y en a un qui, à l'instigation du diable, a osé dire de sa langue insolente, ce mot exécrable, qu'il renoncerait à la Foi, et qu'il sacrifierait aux démons, parce qu'il crève de dépit de voir des hommes d'une condition libre, d'une naissance illustre, et qui pourraient vivre dans les délices, embrasser un genre de vie si dur et si austère. — Ces dernières paroles me percèrent jusqu'au cœur, et prévoyant tous les maux qui sortiraient de là, je me pris à pleurer sur la terre entière et je dis à Dieu : Arrachez mon âme de mon corps, affranchissez-moi de mes nécessités et délivrez-moi de cette vie périssable; transportez-moi dans un lieu où personne ne me dira plus, où je n'entendrai plus jamais de telles horreurs! il est vrai qu'en sortant de ce monde, je trouverai les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents; mais les grincements de dents me seront moins désagréables que de telles paroles.

Alors me voyant abîmé dans ma douleur : Ces lamentations, me dit-il, sont hors de saison. Vous ne sauverez point par vos pleurs les âmes qui se perdent en ce moment, ni celles qui se perdront encore, car je n'imagine pas que le mal finisse si tôt. Il faut voir comment nous éteindrons l'incendie, comment nous arrêterons le fléau; voilà notre mission; et, si vous vouliez m'en croire, vous composeriez un discours pour donner à ces malades, à ces révoltés, des conseils pour leur propre salut et pour le salut de tous les hommes. Pour moi, je me charge de prendre votre livre, et de le mettre entre les mains de ces malades pour leur servir de remède et de contre-poison. Il y en a plusieurs qui sont de mes amis, je leur ferai lire votre ouvrage une fois et deux fois et plus encore, s'il est nécessaire, et je suis certain qu'ils seront bientôt guéris.

Sans doute, lui dis je, vous mesurez mon talent à votre amitié; mais je n'ai aucune éloquence, et celle que je parais avoir, je rougirais de l'employer pour un pareil sujet; je craindrais de dévoiler nos misères aux yeux de tous les païens, eux, que j'attaque sans cesse pour leur indifférence religieuse et la licence de leur vie. S'ils venaient à savoir qu'il y a parmi les Chrétiens des hommes qui sont les ennemis déclarés de toutes les vertus, des hommes qui non-seulement ne prennent pas la peine de devenir sages, mais qui ne peuvent même souffrir qu'on parle de sagesse; des insensés qui vont jusqu'à faire la guerre, une guerre à outrance à ceux qui pratiquent et font pratiquer la vie parfaite; si, dis-je, ils venaient à savoir cela, je craindrais qu'ils ne nous regardassent plus comme des hommes, mais comme des bêtes et des monstres à forme humaine, comme des génies pernicieux et ennemis de la commune nature : ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'au lieu de porter ce jugement sur les seuls coupables, ils l'étendront à toute notre religion.

Plaisante raison, me répondit en souriant mon ami; craignez-vous de divulguer par vos discours ce que des faits scandaleux ont appris à tout le monde? Ces événements sont dans toutes les bouches, ils font le sujet de toutes les conversations; on dirait qu'un esprit malin a soufflé dans toutes les âmes. Allez sur la place, dans les boutiques des pharmaciens, et sur tous les points de la ville, où se rassemblent les oisifs, vous serez témoin de la joie folle qui éclate dans tous les cercles. Or, le sujet de cette gaieté, c'est le récit des persécutions dirigées contre les saints. De même, en effet, que certains hommes d'armes, victorieux en beaucoup de combats, et qui ont érigé des trophées de leurs victoires, aiment à raconter leurs exploits; de même ces braves d'un nouveau genre s'enorgueillissent de leurs attentats. Vous entendrez dire à l'un : C'est moi, qui le premier ai mis la main sur tel moine et l'ai accablé de coups.... A l'autre :

C'est moi qui ai découvert sa cellule. Moi, dira un troisième, j'ai su, mieux que les autres, irriter le juge contre lui. Un autre se vante, comme d'un titre d'honneur, d'avoir fait jeter en prison et fait maltraiter les solitaires, de les avoir traînés sur la place publique, et ainsi du reste. Tous ces récits sont assaisonnés de grands éclats de rire. Voilà ce qui se passe dans les réunions des Chrétiens ! Les Païens se moquent et des rieurs et des victimes, des uns pour ce qu'ils ont fait, des autres pour ce qu'ils ont souffert. En un mot, c'est une véritable guerre civile, ou quelque chose de plus atroce encore. Car ceux qui ont combattu dans une guerre civile ne se la rappellent jamais sans en maudire les auteurs, et sans attribuer à quelque mauvais génie tout ce qui s'y est fait de mal. Plus on y a pris part, plus on en rougit. Ceux-ci au contraire se glorifient de leurs forfaits. Ce qui rend encore cette guerre-ci plus criminelle qu'une guerre civile, c'est qu'elle est dirigée contre des innocents, contre des saints, contre des hommes incapables de nuire à qui que ce soit et ne sachant que souffrir.

3. Grâce, lui dis-je, grâce ! c'est bien assez pour moi de ces détails, si vous ne voulez pas me faire mourir tout à fait : laissez-moi partir tandis qu'il me reste encore un peu de force. Ce que vous avez commandé se fera ; seulement, n'ajoutez rien à votre récit, mais priez, en partant, pour que le nuage de douleur qui offusque mon âme se dissipe, et que je reçoive du Dieu qu'on attaque quelque bonne inspiration pour la guérison des malheureux qui lui font la guerre. Il m'en accordera sans doute, lui qui est si clément et qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Ayant ainsi pris congé de lui, je mis la main à ce travail. Bien certainement, si le mal se bornait aux mauvais traitements qu'endurent maintenant les saints de Dieu, ces hommes admirables que l'on arrache de leurs cellules, que l'on traîne devant les tribunaux pour les maltraiter et leur faire souffrir tout ce que je racontais tout à l'heure ; si, de cette persécution, il ne rejaillissait aucun préjudice sur la tête des persécuteurs, loin de gémir de ce qui s'est passé, je m'en réjouirais de tout mon cœur. Lorsqu'un petit enfant bat sa mère sans danger pour lui, les coups que celle-ci reçoit ne font que l'exciter à rire ; et plus le petit enfant y met de colère, plus la joie de la mère est grande : elle éclate, elle se pâme de rire. Mais qu'à force de frapper toujours plus fort, l'enfant vienne à se blesser, que sa main ait rencontré l'aiguille attachée à la robe de sa mère vers la ceinture, ou la navette fixée sur son sein ; alors, cessant de rire, la mère éprouve plus de douleur que l'enfant blessé ; aussitôt elle soigne la blessure, et dorénavant elle lui défend avec menaces de frapper encore à l'avenir, pour qu'il ne lui arrive plus rien de semblable.

J'eusse fait de même, si je n'avais pas vu que cette espèce d'emportement puéril de Chrétiens, frappant l'Eglise, leur mère, était capable d'attirer sur eux les plus grands maux. Comme bientôt, quoiqu'ils ne s'en doutent pas, dominés qu'ils sont maintenant par la colère, comme bientôt ils doivent pleurer, gémir et pousser des lamentations, non pas des lamentations d'enfants, mais celles qu'on entend dans les ténèbres extérieures et dans le feu éternel, j'agirai encore comme font les mères, avec cette seule différence que je parlerai à ces hommes, qui sont de vrais enfants, non pas avec des reproches et des menaces, mais avec une grande modération et une tendre condescendance. Quant aux saints solitaires, ce n'est pas pour eux que j'écris, puisque ces vexations, loin de leur nuire, ne font qu'affermir leur confiance et qu'augmenter leur gloire future.

Persécuteurs de l'Eglise de Dieu, je vous ferais envisager les biens et les maux de l'autre vie, si je ne savais que votre coutume est d'en plaisanter et d'en rire ; mais quoique vous fassiez profession de vous railler de tout, je trouverai dans les exemples de la vie présente de quoi vous rendre sérieux. Nous ferons parler les événements et leur voix couvrira votre rire.

Vous connaissez sans doute Néron, cet homme fameux par sa débauche, qui fit voir sur le trône des mœurs d'une dissolution, d'une infamie que le monde ne connaissait pas et qu'il n'a point revue. Ce Néron porta contre saint Paul, qui vivait à la même époque, les mêmes accusations que vous dirigez contre ces saints du désert. L'Apôtre avait gagné à la Foi une concubine que l'empereur aimait passionnément ; il l'avait de plus amenée à rompre cette liaison coupable. Néron reprocha cette bonne action à saint Paul ; il l'appela séducteur, vagabond ; il lui donna tous les noms que vous prodiguez vous-

mêmes aux moines. Il le jeta ensuite en prison, et comme le saint Apôtre continuait d'assister la jeune fille de ses conseils, le tyran le fit mourir.

Je vous demande maintenant quel dommage en est résulté pour la victime, et quel profit pour le meurtrier? ou plutôt, quel avantage n'en a pas retiré saint Paul mis à mort, et quel préjudice n'en est pas retombé sur Néron qui le fit mourir? L'un n'est-il pas glorifié par toute la terre comme un ange (je ne parle que du présent), et l'autre, exécré de tous comme un débauché et un affreux démon?

4. Quant aux châtiments de l'autre vie, dussiez-vous n'y pas croire, j'en dois parler pour les fidèles. Et cependant par ce qui tombe sous vos yeux, vous devriez ajouter foi à ce que vous ne voyez pas. Du reste, quelles que soient à cet égard vos dispositions, je parlerai, sans rien déguiser, de ces mystères redoutables. Les rôles seront bien changés alors. D'un côté on verra l'infortuné prince accablé de maux et de misères, sale et abattu, couvert de confusion et de ténèbres, les yeux baissés, traîné dans ces lieux de gêne et de supplices, où le ver ne meurt point, où le feu brûle toujours; de l'autre, saint Paul se tiendra debout auprès du trône de son Roi, plein de confiance et de liberté, brillant d'un éclat admirable, revêtu d'une gloire qui n'aura rien à envier à celle des anges, ni à celle des archanges, et jouissant de la récompense que mérite l'homme qui livre son corps et son âme pour accomplir la volonté de Dieu.

Tel est l'ordre de la justice. Ceux qui auront fait le bien ici-bas, recevront là-haut une ample récompense, et d'autant plus abondante, qu'ils auront, en le faisant, couru plus de dangers et supporté de plus grands maux. Car une bonne action, pour être la même en deux personnes, dont l'une aura souffert, et l'autre non, ne sera pas suivie des mêmes récompenses; la gloire et la couronne seront inégales selon l'inégalité des peines et des travaux. De même à la guerre, on donne une couronne à celui qui dresse un trophée des dépouilles de l'ennemi, mais une plus riche et une plus belle à celui qui montre les blessures auxquelles il doit sa victoire. Je parle des vivants et j'ai l'exemple des morts. Ceux mêmes qui n'ont point donné d'autres marques de valeur que de mourir dans la mêlée, sans être utiles d'ailleurs à leurs concitoyens, sont néanmoins honorés par des louanges publiques dans toute la Grèce, et considérés comme les protecteurs de la patrie. Mais ces choses vous sont peut-être inconnues, à vous qui ne vous appliquez qu'à rire et à vivre dans les délices. Cependant si des païens qui, en général, n'avaient pas de saines idées des choses, se sont guidés par ces vues de justice, et ces sentiments de reconnaissance dans les honneurs qu'ils décernaient aux hommes qui n'avaient rendu à la patrie d'autre service que de mourir pour elle; à combien plus forte raison Jésus-Christ Notre-Seigneur, ce prince si riche et si magnifique, ne récompensera-t-il pas les serviteurs fidèles, morts pour la gloire de son nom, après avoir affronté toutes sortes de dangers et de travaux.

Car ce n'est pas seulement pour les persécutions, pour les coups, pour les prisons, la torture et la mort, qu'il propose des couronnes, c'est encore pour avoir souffert une injure, ou quelque parole outrageuse. « Vous êtes « heureux, *dit-il*, si les hommes vous haïs« sent, vous rebutent et vous insultent, et s'ils « rejettent votre nom comme odieux, à cause du « Fils de l'homme : réjouissez-vous en ce jour « et tressaillez d'allégresse, car voici qu'une « grande récompense vous attend dans le Ciel ». (Luc, VI, 22, 28.) Empêcher ces outrages et ces injures, c'est donc rendre service non aux victimes dont ils augmentent la récompense, mais aux persécuteurs dont ils aggravent le châtiment. On ôte ainsi aux saints la matière de leur triomphe et la plus belle perle de leur couronne. Dans leur intérêt je devrais donc garder le silence et laisser un libre cours à ce qui ne fait qu'accroître la source de leurs mérites, et leur donner plus de confiance pour paraître devant le souverain Juge. Mais nous sommes tous membres les uns des autres, et, dussent les solitaires refuser un secours plus nuisible qu'utile pour eux, il ne serait pas juste de ne pourvoir qu'à leurs intérêts en négligeant ceux des autres. Quand même ils manqueraient cette bonne occasion de souffrir, ces saints personnages sauront trouver d'autres moyens d'exercer leur vertu : tandis que leurs persécuteurs ne peuvent que se perdre s'ils ne renoncent pas à cette guerre impie qu'ils leur font.

Ainsi, laissant de côté l'intérêt des solitaires, je m'attache exclusivement au vôtre, vous persécuteurs, et je vous prie et vous conjure avec toutes les instances possibles de vous laisser

vaincre par mes prières et de vous rendre à mes exhortations, de ne plus tourner l'épée contre vous-mêmes et de ne plus regimber contre l'aiguillon, et, sous prétexte de tourmenter des hommes, de ne plus contrister l'Esprit de Dieu. Je suis certain que vous reconnaîtrez l'utilité de mes conseils sinon présentement, du moins plus tard. Je désire néanmoins que ce soit présentement, pour que vous ne le fassiez pas inutilement après le temps de cette vie. Vous avez l'exemple du mauvais riche : pendant qu'il était sur la terre, la loi, les oracles divins, et les avertissements des Prophètes passaient dans son esprit pour des fables et des niaiseries. Il ne fut pas plus tôt dans l'autre monde qu'il s'aperçut combien il s'était trompé ; alors son estime pour les vérités de la religion égala son mépris d'autrefois, mais hélas ! il n'était plus temps pour lui d'en profiter. C'est pourquoi il pria le patriarche Abraham d'envoyer quelqu'un d'entre les morts pour annoncer aux vivants tout ce qui se passe dans l'enfer ; il voulait leur faire éviter le malheur qu'il avait eu, lui, de se moquer des saintes Ecritures, pour se voir contraint de les respecter dans les flammes éternelles, quand il ne servirait plus à rien de le faire.

Cependant ce riche fut moins coupable que vous ne l'êtes. Il ne donna rien au pauvre Lazare, c'est tout son crime ; il n'empêcha pas, comme vous, les autres de faire le bien qu'il ne voulait pas faire lui-même. Ce n'est pas seulement par cette insensibilité, c'est par autre chose encore que vous l'avez surpassé. Le crime n'est pas égal de ne pas faire le bien soi-même ou de l'entraver chez les autres : ajoutez qu'il y a moins de mal à priver quelqu'un de la nourriture corporelle, que d'écarter des sources de la sagesse une âme qui a soif de s'instruire. Ainsi vous avez doublement dépassé ce riche insensible en empêchant ceux qui pouvaient rassasier les affamés, de le faire, et en exerçant votre cruauté non plus contre les corps, mais contre les âmes.

Autrefois les Juifs commirent le même crime : ils empêchaient les Apôtres d'annoncer aux hommes la parole du salut. Votre méchanceté est encore plus grande. Eux du moins étaient des ennemis déclarés, ils prenaient ouvertement ce rôle, et agissaient en cette qualité, tandis que vous, vous couvrant du masque de l'amitié, vous agissez en ennemis. Les Juifs accablèrent les saints Apôtres de coups, d'outrages et de calomnies, les faisant passer pour des imposteurs et des séducteurs. Aussi furent-ils frappés d'un tel châtiment que jamais calamité ne put se comparer à la leur. Jamais auparavant, jamais depuis, le soleil n'éclaira un désastre comparable à leur désastre. Jésus-Christ lui-même nous l'assure, quand il dit : « Il y aura une grande désolation, telle qu'il n'y en eut jamais depuis le commencement du monde jusqu'à présent, telle qu'il n'y en aura jamais ». (Matth., XXIV, 21.) Le temps nous manque, sans doute, pour décrire en détail toutes ces souffrances ; mais il faut choisir quelques traits dans cet immense tableau. Vous entendrez, non pas mon récit, mais celui d'un Juif qui a raconté cette histoire exactement. Après avoir rapporté l'incendie du temple, Josèphe continue ainsi :

5. « Voilà ce qui se passait dans le temple ; mais, le nombre de ceux qui succombaient dans la ville, consumés par la faim, était incalculable, et il arrivait des malheurs qui ne se peuvent raconter. En chaque maison, si l'on apercevait quelque ombre de nourriture, c'était la guerre, et les plus chers amis en venaient aux mains ensemble pour s'arracher les misérables soutiens de leur existence. On ne croyait pas même au dénuement des morts, et les brigands fouillaient ceux qui expiraient, de peur que quelqu'un ne feignît d'être mort pour cacher dans son sein quelques vivres. Les voleurs affamés couraient comme des chiens enragés, la gueule béante, heurtaient aux portes comme des gens ivres, et, sans savoir ce qu'ils faisaient, rentraient aux mêmes maisons deux ou trois fois dans une heure. La nécessité leur mettait tout sous la dent, et ramassant ce qu'eussent dédaigné les plus immondes animaux, ils n'hésitaient pas à le manger. Ils n'épargnèrent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs sandales ; ils arrachaient aussi le cuir de leurs boucliers, et ils le dévoraient. On mangeait des restes de vieux foin, on en ramassait, aux portes des maisons, les moindres brins dont une petite quantité se vendait quatre drachmes attiques [1]. Mais qu'est-il besoin de décrire la faim aux prises avec les êtres inanimés? Je vais raconter un fait qui n'a pas son pareil ni chez les Grecs ni chez les Barbares, fait horrible à dire, incroyable à entendre. La crainte de passer pour un imposteur, aux yeux de la postérité, m'aurait

[1] La drachme valait environ 0 fr. 93 c. de notre monnaie.

porté à omettre une telle monstruosité, si je n'en avais de nombreux témoins, et si, dans les maux de ma patrie, ce n'était pour elle une faible consolation d'en supprimer la mémoire.

Une femme des bords du Jourdain, nommée Marie, fille d'Eléazar, du bourg de Béthezob, c'est-à-dire Maison d'hysope, distinguée par son bien et par sa naissance, s'était refugiée avec les autres dans Jérusalem, et y subissait les rigueurs du siége. Les brigands lui prirent tout ce qu'elle avait apporté de la Pérée, et enfin le reste de ses joyaux, et jusqu'à la nourriture qu'elle pouvait trouver de jour en jour. Une violente indignation s'empara de cette faible femme ; elle se mit à injurier les voleurs, à les charger d'imprécations, espérant qu'ils lui feraient la grâce de la tuer. Mais voyant qu'elle n'excitait pas plus leur colère que leur pitié, et qu'elle ne pouvait plus trouver de vivres nulle part, pressée par la faim dont les tortures déchiraient ses entrailles et pénétraient jusqu'à la moelle de ses os, et surtout conseillée par sa fureur et son désespoir, elle prend une résolution qui fait horreur à la nature. Elle saisit son enfant qu'elle nourrissait de son lait : Pauvre petit, dit-elle, au milieu de la guerre, de la famine et de la sédition, pour qui te conserverai-je ? Chez les Romains nous attend la servitude, si toutefois ils nous laissent la vie ; après la famine, l'esclavage nous attend, et pires que ces deux maux, les séditieux nous menacent. Allons, sois pour ta mère un aliment, pour les factieux un remords vengeur, pour le monde une fable : il ne manquait plus que cela aux malheurs des Juifs ! Et disant ces mots, elle tue son enfant, le fait rôtir et en mange la moitié ; puis elle cache le reste pour le conserver. Attirés par l'odeur de cette viande, les soldats arrivent aussitôt ; ils menacent cette femme de l'égorger, si elle ne leur montre le mets qu'elle vient d'apprêter. — Je vous ai gardé votre part, leur répond-elle, et elle leur montre ce qui reste de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. Vous voyez là, reprend la mère, vous voyez mon propre fils, je l'ai tué ; mangez, j'en ai bien mangé, moi. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Si la religion vous arrête, si vous abhorrez mon sacrifice, j'en ai mangé la moitié ; je mangerai encore le reste. Ces hommes s'en allèrent tout tremblants, ébranlés enfin par une telle atrocité, et laissant à la mère ce seul aliment. La ville aussitôt retentit de cet horrible événement, et chacun, en songeant à cette action horrible, frissonnait comme s'il en eût été coupable. Les plus affamés couraient à la mort ; on vantait le bonheur de ceux qui avaient succombé, avant de voir et d'entendre de tels malheurs. Les Romains apprirent bientôt cette affreuse nouvelle ; quelques-uns n'y pouvaient croire ; d'autres étaient touchés de compassion ; la plupart en éprouvaient une haine plus grande contre les Juifs ».

6. Tous ces malheurs et beaucoup d'autres furent envoyés aux Juifs pour les punir non-seulement d'avoir crucifié Jésus-Christ, mais encore d'avoir entravé la prédication de l'Evangile et persécuté les Apôtres. C'est ce que leur reprochait saint Paul quand il leur annonça tous ces maux en disant : « La colère de « Dieu contre eux est montée jusqu'au comble. (I Thess., II, 16.) — Que nous importe, dites-vous, nous ne nous opposons, ni à la foi, ni à la prédication ? — Eh ! dites-moi, quel fruit retirez-vous de la foi sans la pureté de la vie ? Mais peut-être ignorez-vous encore la nécessité d'une vie sans tache, vous qui êtes si étrangers à toute notre religion ? Je vous rappellerai donc les oracles de Jésus Christ. Remarquez bien si les menaces qu'il fait ne regardent que les péchés contre la foi, voyez si les mauvaises mœurs n'ont pas leur part de châtiments.

Lorsque Jésus fut arrivé sur la montagne, ayant aperçu une foule nombreuse qui se pressait autour de lui, après d'autres avertissements, il leur disait : « Tous ceux qui me disent : « Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans « le royaume des cieux, mais celui qui fait la « volonté de mon Père ». Et : « Beaucoup me « diront en ce jour : N'avons-nous pas prophé- « tisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé « les démons en votre nom ? N'avons-nous pas « fait de nombreux miracles en votre nom ? Et « je leur répondrai : Retirez-vous de moi, vous « qui commettez l'injustice ; je ne vous con- « nais pas ». (Matth., VII, 21-25.) Jésus dit encore que celui qui entend sa parole sans la pratiquer est semblable à un insensé bâtissant sur le sable une maison qui doit être détruite par les fleuves, les pluies et les vents. Dans un autre endroit, parlant au peuple : « De même « que les pécheurs », dit-il, « quand ils ont « retiré leurs filets, rejettent les mauvais pois-

« sons, de même en sera-t-il en ce jour où les « anges jetteront tous les pécheurs dans la « fournaise ». (Matth., XIII, 47.) Parlant des débauchés et des impudiques, il disait: « Ils s'en « iront où les attend le ver qui ne meurt pas « et le feu qui ne s'éteint jamais ». (Matth., IX, 42.) Et ailleurs : « Un roi », dit-il, « fit les « noces de son fils, et ayant vu un homme « revêtu d'habits sales, il lui dit : Mon ami, « comment êtes-vous venu ici n'ayant pas « l'habit nuptial? Et il ne répondit rien. Alors « le roi dit à ses ministres : Liez-lui les pieds et « les mains et jetez-le dans les ténèbres exté« rieures... » (Matth., XXII, 2.) Voilà pour les impudiques et les débauchés. Les vierges folles furent exclues de la chambre de l'Epoux à cause de leur dureté et de leur inhumanité. D'autres encore que l'Evangile désigne vont pour la même raison « au feu éternel préparé « au diable et à ses anges ». Ceux même qui parlent témérairement et à la légère sont condamnés : « Vous serez condamnés, dit-il, par « vos paroles, et justifiés par vos paroles ». (Matth., XII, 37.)

Après tous ces oracles, prétendrez-vous que la pureté de la vie soit une chose indifférente pour le salut? Nous blâmerez-vous d'élever si haut l'importance de la morale? Je ne le crois pas, à moins que vous ne vouliez soutenir que Jésus-Christ n'avait pas raison de promulguer ces préceptes, et beaucoup d'autres que je n'ai point rapportés. Si je ne craignais d'allonger ce discours, je vous montrerais par les Prophètes, par saint Paul et par les autres apôtres quel prix Dieu attache aux œuvres. Mais il me semble que j'en ai dit assez pour convaincre les plus opiniâtres ; je crois même qu'il ne faudrait point tant de preuves et qu'une seule de celles que j'ai données suffirait pour persuader tout esprit raisonnable. Quand Dieu se révèle, ne parlât-il qu'une fois, il faut accepter sa parole comme s'il l'avait plusieurs fois répétée.

7. Quoi donc, me direz-vous, ces vertus si nécessaires au salut, ne peut-on pas les pratiquer en restant dans sa maison ? — Je le voudrais comme vous, plus que vous. J'ai toujours souhaité que les monastères devinssent inutiles; si la vie était assez bien réglée, assez bonne dans les villes pour que nul n'eût besoin de se réfugier au désert, mes vœux seraient comblés. Mais puisque tout est renversé dans le monde, puisque les villes, où il y a tant de lois et de tribunaux, voient partout l'infraction de ces lois et le règne de l'injustice, pendant que la solitude produit en abondance les fruits sacrés de la plus haute vertu, dès lors ne vous en prenez plus à nous. N'accusez pas ceux qui retirent les autres du milieu des orages où ils sont exposés à périr, n'accusez pas ceux qui conduisent au port les navigateurs battus par les vagues furieuses ; accusez ceux qui font du monde une mer où l'on ne voit que tempêtes et naufrages, en un mot ceux qui rendent la ville inhabitable pour la vertu: ce sont eux qui nous obligent à fuir dans les déserts.

Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un s'armant d'une torche au milieu de la nuit venait mettre le feu à une maison spacieuse et habitée par une nombreuse famille, pour faire périr toutes ces personnes pendant leur sommeil, quel serait le criminel, de celui qui réveillerait promptement ces gens endormis et les ferait sortir au plus tôt de cette maison embrasée, ou de celui qui aurait allumé l'incendie, et mis tout le monde dans cette extrême nécessité? Je suppose une ville en proie à la tyrannie, ravagée par la peste et la discorde, que diriez-vous de l'homme qui persuaderait à autant d'habitants qu'il pourrait de quitter cette ville désolée et de s'enfuir sur les montagnes pour y chercher du repos, et qui faciliterait même leur retraite par toutes sortes de secours et de moyens? Lui feriez-vous son procès parce qu'il aurait arraché à la tempête les malheureux qui étaient les jouets et qui allaient être les victimes de ses violences et de ses fureurs ? ou n'attaqueriez-vous pas plutôt celui qui aurait causé ces dangers et ces naufrages ?

Ne croyez pas que l'état du monde soit meilleur que celui d'une cité dominée par un tyran cruel; il est encore pire. Ce n'est pas un homme, c'est le démon qui tyrannise toute la terre, déchaînant partout contre les âmes ses phalanges meurtrières. Je le vois campé comme dans une citadelle qui domine le monde. Il donne à tous ses ordres impies, rompt les mariages, arme les meurtriers, et met partout la corruption et le désordre. Chose plus triste encore, il sépare l'âme d'avec son Dieu, il rompt l'alliance qu'elle a contractée avec lui, et l'arrache de ses saints et chastes entretiens; il la livre ensuite de force et la prostitue à ses impurs satellites. Ceux-ci s'emparent de l'infortunée, assouvissent sur elle leur brutale passion et l'abreuvent des outrages qu'on peut

attendre de ces méchants démons, dont l'infernale fureur convoite si ardemment notre perte et notre déshonneur. Après l'avoir dépouillée de tous les atours de la vertu, ils jettent sur elle les haillons sales, déchirés et infects du vice, et la mettent dans un état plus honteux que la nudité même. Même quand ils lui ont communiqué tout ce qu'il y a en eux de souillures, ils ne laissent pas pour cela de l'outrager encore, parce qu'ils trouvent leur gloire dans son infamie. Ils ne connaissent ni lassitude ni dégoût à cet impur et abominable commerce. Comme des ivrognes prennent feu en buvant, et s'échauffent d'autant plus qu'ils avalent plus de vin, de même les esprits immondes, animés contre l'âme chrétienne d'une fureur toujours croissante, fondent sur elle avec plus de violence et de rage à mesure qu'ils ont plus abusé d'elle : ils la harcellent, la mordent de tous côtés, lui insinuent leur propre venin, et ne lui laissent pas de relâche qu'ils ne l'aient amenée à leur propre état, ou qu'ils ne la voient, dépouillée de son enveloppe corporelle, devenir pour toujours la proie de l'enfer.

Quelle tyrannie, quelle captivité, quel bouleversement, quel esclavage, quelle guerre, quel naufrage, quelle famine ne serait préférable aux maux que je viens de décrire? Quel est l'homme si cruel, si barbare, si stupide et si inhumain, si impitoyable et si insensible qui ne désire dans la mesure de ses forces, arracher à cette fureur impie, à cet ignominieux état, une âme à ce point souillée et déshonorée, et qui consente à la laisser au milieu de telles misères? Et si c'est là le fait d'un cœur impitoyable et dur comme la pierre, comment qualifier, dites-moi, les hommes qui, non contents d'abandonner leurs frères, font encore un mal bien autrement grave, lorsque, voyant de courageux chrétiens se jeter au milieu du péril, plonger pour ainsi dire leurs mains dans la gueule du monstre, braver la peste du vice et ses exhalaisons meurtrières, pour arracher de la gorge du démon les âmes qu'il a presque déjà dévorées, non-seulement ne louent ni n'encouragent pas de si beaux dévouements, mais les proscrivent et les persécutent de tout leur pouvoir?

8. Quoi donc, dira quelqu'un, tous les habitants des villes sont-ils perdus ou à la veille de faire naufrage? et faut-il que laissant leurs maisons et désertant les villes, ils se rendent au désert et habitent les sommets des montagnes? Est-ce là ce que vous nous ordonnez, ce que vous nous prescrivez? — Loin de là ! Je désire même tout le contraire, comme je l'ai déjà dit. Ce que je souhaite par-dessus tout, ce que j'appelle de tous mes vœux, c'est que la vertu puisse établir son règne paisible dans les villes, sur les ruines de la tyrannique domination du mal ; qu'il en soit ainsi, et alors non-seulement il ne sera plus nécessaire de quitter les villes pour se retirer dans les montagnes; mais les habitants du désert pourront rentrer dans les cités, comme des exilés longtemps privés du séjour de la patrie. Mais dans l'état où je vois le monde, puis-je y rappeler ceux qui l'ont quitté? Je craindrais trop, en voulant les rendre à leur patrie, de les jeter dans les griffes de ces bêtes infernales, et, en désirant les affranchir de la solitude et de l'exil, de leur faire perdre leur tranquillité en même temps que leur vertu.

Vous allez peut-être m'objecter l'immense multitude qui peuple les villes, et tenter de m'intimider, de m'effrayer par là, dans la pensée que je n'aurai pas le courage de condamner toute la terre. Usez de ce moyen, et à mon tour, armé de la sentence de Jésus-Christ, j'oserai me dresser en face de votre objection. Car vous ne ferez pas une action si téméraire que de résister en face à celui qui doit un jour nous juger. Que dit Notre-Seigneur? Ecoutez : « Elle est étroite la porte, « elle est resserrée la voie qui conduit à la vie, « et peu la trouvent ». (Matth., VII, 14.) S'il y en a peu qui la trouvent, il y en a encore moins qui y marchent jusqu'à la fin du voyage ; tous ceux qui l'ont prise dans le principe n'ont pas la force d'en atteindre le terme; les uns échouent dès les commencements, d'autres au milieu, un grand nombre à l'entrée même du port. Le divin Sauveur dit encore qu' « il y a beaucoup « d'appelés, mais peu d'élus ». (Matth., XX, 16.) Puis donc que Jésus-Christ nous enseigne que le grand nombre se perd et que le salut est le lot du petit nombre, pourquoi me contredisez-vous? Vous faites absolument comme si, rappelant la catastrophe dont Noé fut témoin, vous vous étonniez que tout le genre humain y ait péri à l'exception de deux ou trois hommes qui échappèrent au châtiment, et que vous eussiez la prétention de me fermer ainsi la bouche, dans la crainte où je serais de condamner tous les hommes. Je n'en suis pas là,

je tiendrai toujours pour la vérité même contre le grand nombre. Ce qui se commet maintenant de crimes ne le cède pas en gravité à ce qui se faisait alors; j'oserai même dire que la malice de notre siècle est pire que celle des contemporains de Noé; ceux-ci ne bravaient que le déluge; nous c'est l'enfer qui nous attend, et cette menace n'arrête nullement parmi nous les progrès du mal.

Dites-moi, qui est-ce qui ne traite pas son frère de fou? Or, cela rend passible du feu de l'enfer. Qui est-ce qui n'a pas jeté sur une femme des regards impudiques? Or, c'est là un adultère consommé; et le feu éternel est le lot inévitable de l'adultère. Qui est-ce qui n'a pas juré? Or, jurer vient du mauvais, et ce qui vient du mauvais s'en va droit au châtiment. Qui est-ce qui n'a pas porté envie à son ami? Or, cela rend un homme pire que les païens et les publicains; et ceux qui en sont là, il est de toute évidence qu'ils ne peuvent échapper au supplice. Qui est-ce qui a banni de son cœur tout ressentiment, et a pardonné les torts de tous ceux qui l'avaient offensé? Or, celui qui ne pardonne pas, il faut qu'il soit livré aux bourreaux : nul de ceux qui ont ouï la parole de Jésus-Christ ne niera cela. Qui est-ce qui n'a pas servi Mammon? Or, celui qui sert Mammon, a nécessairement renié le service du Christ, et en le reniant, renoncé à son propre salut. Qui est-ce qui n'a pas secrètement calomnié ? Or, l'ancienne loi ordonne de tuer et d'étrangler ces coupables.

Comment tous ces pécheurs se consolent-ils chacun de leurs maux personnels? C'est en voyant tous les hommes tomber, par une espèce de convention, dans le gouffre du mal : marque certaine de la grandeur du mal qui règne aujourd'hui, lorsque ce qui devrait le plus nous affliger est au contraire ce qui nous console! Nos complices, quel que soit leur nombre, ne diminuent pas nos fautes, non plus que nos châtiments, en les partageant avec nous. Si mes paroles vous impressionnent déjà, attendez un moment, elles vous ébranleront bien mieux quand j'aurai nommé des péchés plus graves, les parjures, par exemple. Si le serment, en effet, est chose diabolique, quels châtiments ne nous attirera pas le parjure? Si la qualification de fou mérite le feu éternel, que ne mériterons-nous pas en chargeant de mille outrages un frère qui ne nous a jamais fait de mal? Si le ressentiment est digne de punition, quelles tortures ne sont pas réservées à la vengeance?

Mais ne parlons pas de cela maintenant, réservons-le pour sa place naturelle; car, pour ne rien dire autre chose, ce qui nous a forcé à descendre à ces détails, n'est-il pas suffisant, lui seul, pour vous montrer le danger de la maladie qui nous possède? En effet, si c'est pousser la malice jusqu'à la dernière extrémité que d'être insensible à ses fautes, et de pécher toujours sans remords, à quel degré en sont donc venus tous ces nouveaux auteurs d'une législation étrange, qui persécutent les maîtres de la vertu avec plus de violence que les autres ne poursuivent les maîtres du vice, et qui font une guerre plus acharnée à ceux qui veulent se corriger qu'à ceux qui ont péché : bien mieux, ils se plaisent avec ceux-ci, ne les accusent jamais, tandis qu'ils dévoreraient bien les premiers, criant presque et par leurs paroles, et par leurs actes, qu'il faut s'attacher fermement au vice, ne jamais retourner à la vertu, et se garder, non-seulement de ceux qui la pratiquent, mais même de ceux qui osent élever la voix en sa faveur.

APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE.

LIVRE DEUXIÈME.

A UN PÈRE CHRÉTIEN.

ANALYSE.

Ce n'étaient pas seulement des étrangers, mais les amis et les pères eux-mêmes qui détournaient leurs enfants de la profession monastique : et ce désordre était égal parmi les chrétiens et parmi les païens. — Saint Chrysostome s'adresse d'abord à un père infidèle, qu'il suppose outré de douleur de voir son fils engagé dans cette profession. — Dans la peinture qu'il fait de l'état de ce personnage supposé, il rassemble tous les motifs qui font ordinairement qu'un père déplore de voir son fils embrasser la vie monastique. — Il est riche et noble, il n'a qu'un fils et ne peut espérer d'en avoir d'autres. — De son côté, le fils est doué de toutes les qualités nécessaires pour être en droit d'aspirer à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, mais il a entendu parler de la religion chrétienne et il a tout quitté pour s'enfuire dans les montagnes. — Quelque justes sujets que ce père paraisse avoir de se plaindre de la résolution de son fils, saint Chrysostome soutient que c'est à tort qu'il déplore son changement de vie, parce que le pauvre volontaire est plus heureux que le riche toujours tourmenté de la passion de l'argent ; parce que le solitaire, tout en ne possédant rien en propre, dispose, pour le bien des pauvres, de la bourse de toutes les personnes de piété. — Comme le père est païen, saint Chrysostome n'employant que des raisonnements et des exemples à sa portée, lui cite l'exemple de Criton qui met tout son bien à la disposition de Socrate, son maître de philosophie. — Citation d'un passage du dialogue de Platon, *le Criton*. — Autre exemple de Diogène refusant les offres d'Alexandre.

Si le père veut parler de la gloire que son fils aurait acquise dans le monde, saint Chrysostome lui répond que la gloire suit la vertu encore plus que la puissance. — Platon est plus illustre que Denys, tyran de Syracuse ; Socrate qu'Archélaüs ; Aristide qu'Alcibiade. — Alexandre porta envie à Diogène. — Saint Chrysostome va plus loin et fait voir que ce fils, devenu solitaire, est plus puissant que s'il fût resté dans le monde. — Car, dit-il, il y a trois degrés de puissance, dont le premier est de pouvoir se venger des injures ; le second, de se guérir soi-même, quelque blessure que l'on ait reçue ; le troisième, de se mettre dans un état où personne ne puisse nuire. — C'est ce dernier degré dont jouit le solitaire. — Personne ne peut lui nuire ; développement de cette pensée.

De là, saint Chrysostome passe à ce qui regarde personnellement le père de ce solitaire, et montre que jamais fils n'a eu tant de respects et d'égards pour son père : élevé à quelque haute dignité dans le monde, il n'aurait peut-être eu que du mépris pour l'auteur de ses jours ; restant dans le siècle, il aurait peut-être été jusqu'à souhaiter la mort de son père par l'espérance d'une riche succession ; retiré dans la solitude il prie Dieu, au contraire, qu'il lui accorde une longue vie. — Résumé des motifs. — Réfutation des objections. — Exemple d'un fait récent : Père païen qui, après avoir tout fait pour retirer son fils de la profession monastique, finit par se laisser vaincre et convertir par lui.

Comme nous en avons déjà fait la remarque à propos du sacerdoce, saint Chrysostome prend dans ce traité la marche et le ton oratoire, il se transporte par la pensée devant un tribunal et il plaide une cause. — On le sentirait au style, quand il ne le dirait pas lui-même en propres termes.

1. Oui, ce que l'on a vu dans le livre précédent est bien propre à causer de l'étonnement et de l'effroi, et l'on est en droit de dire avec le prophète : « Le ciel a été frappé de « stupeur à cette vue, la terre en a tremblé « jusque dans ses profondeurs ; la frayeur et l'é« pouvante sont venues sur la terre ». (Jérem., II, 12, et V, 30.) Voici ce qui me paraît le plus fâcheux : ce ne sont pas seulement des étrangers, des personnes qu'aucun lien ne rattache aux solitaires ni à leurs disciples, et complètement désintéressées dans la question, qui s'indignent et se courroucent contre les maîtres de la vie ascétique ; hélas ! les proches et les parents eux-mêmes ont pris l'habitude de se laisser aller à ces coupables colères. Je n'ignore pas qu'un grand nombre s'étonnent peu de voir des parents agir ainsi ; seulement ils crèvent de dépit quand il voient des gens qui ne sont ni pères, ni amis, ni parents, ni alliés d'aucune façon, qui souvent même sont inconnus de ceux qui se vouent à la vie ascé-

tique, se donner plus de peine et de mouvement que les parents mêmes, blâmer, attaquer, accuser avec plus de violence que personne les zélateurs de la vie monastique. Pour moi, c'est le contraire qui me semble étonnant.

Pour ceux qu'aucun lien, ni de parenté ni d'amitié, n'oblige et ne retient, il n'est pas étrange qu'ils souffrent du bien d'autrui, soit que l'envie les pousse, soit qu'ils trouvent dans le malheur des autres une bonne fortune pour leur propre méchanceté, sentiment regrettable sans doute et malheureux, mais trop réel et trop fréquent ; mais que des pères qui, après avoir élevé leurs enfants le mieux qu'ils ont pu, ne désirent rien tant que de les voir plus considérés et plus heureux qu'eux-mêmes, qui font tout et souffrent tout pour atteindre ce but ; que ces hommes, pris tout à coup d'une sorte de vertige, changent de ton et se lamentent parce que leurs enfants se destinent à la vie ascétique : voilà ce que je trouve de plus étonnant; voilà ce qui, selon moi, suffit à prouver que tout est perdu et que la corruption est générale.

On ne saurait dire que rien de semblable soit arrivé dans les siècles passés, même lorsque l'erreur étend partout son empire. Une fois cependant quelque chose d'approchant s'est vu dans une ville grecque, mais asservie par les tyrans. Encore n'était-ce point, comme maintenant, des parents qui étaient les auteurs de ce fait étrange; les tyrans qui occupaient l'Acropole en furent seuls coupables, encore pas tous : il n'y en eut qu'un, le plus méchant de tous, qui fit venir Socrate et lui ordonna de renoncer à l'enseignement de la philosophie. Observez que celui qui se porta à cet excès était un tyran, un infidèle, un homme pervers qui cherchait par toutes sortes de moyens, à ruiner la république, un homme qui se repaissait du malheur des autres et qui savait que rien n'est capable comme une telle mesure de bouleverser le meilleur des états ; ici, au contraire, ce sont des fidèles, habitant des cités bien policées, voulant le bien de leurs enfants, qui osent sans rougir, faire entendre les mêmes menaces qu'un despote à ses esclaves.

La conduite de ces pères me surprend plus que celle des étrangers. Je ne m'occupe donc point de ceux-ci, c'est à ceux-là que je vais parler avec toute la douceur et la modération possibles. Pères, qui avez quelque soin de vos enfants, ou plutôt qui n'en avez pas autant que vous en devriez avoir, écoutez ce que j'ai à vous dire. La première grâce que je vous demande, c'est de ne point vous offenser si je prétends connaître mieux que vous ce qui convient à vos enfants.

La paternité est sans doute un titre puissant à l'affection du fils ; mais pour lui donner une avantageuse et complète éducation, la paternité ni l'amour, ne sauraient suffire ; ce n'est pas assez d'être père pour connaître ce qu'il y a de plus utile pour son fils. La génération n'entraîne pas nécessairement cette science; l'affection paternelle ne la donne pas davantage. Les pères eux-mêmes avouent par leurs actes qu'ils ne possèdent pas cette connaissance, puisqu'ils confient leurs enfants à des maîtres, à des précepteurs, puisqu'ils prennent conseil sur le genre de vie qu'il convient de leur faire suivre. Ce qui est encore plus fort, c'est que souvent, après avoir consulté, ils abandonnent leurs vues personnelles et adoptent celles des autres. Qu'ils ne s'emportent donc pas contre nous, si nous leur disons que nous connaissons mieux qu'eux ce qui convient à leurs fils; mais qu'ils attendent notre démonstration, et si elle ne les convainc pas, alors qu'ils nous accusent, qu'ils nous dénoncent comme des imposteurs, des séducteurs et des ennemis de toute la nature.

2. Comment donc prouverons-nous ce que nous avançons ? Je crois savoir mieux que vous ce qui convient à vos enfants ; vous prétendez le contraire : où est la vérité ? comment la découvrirons-nous ? Ce sera en rapportant les raisons pour et contre ; en faisant, de part et d'autre, descendre nos raisonnements, comme des athlètes dans l'arène ; en les mettant aux prises et en laissant à des juges impartiaux la décision du combat. La loi du combat nous met aux prises avec le chrétien, c'est contre lui seul qu'il nous ordonne de lutter. Elle ne nous demande rien autre chose. *Car*, dit saint Paul, *qu'ai-je besoin de juger ceux du dehors ?* (I Cor., v, 12.) Mais puisqu'il se trouve beaucoup d'infidèles parmi les pères de ceux qui sont attirés vers le Ciel, bien que la loi du combat nous exempte de lutter contre eux, c'est à eux cependant que nous aurons tout d'abord affaire. Et plût à Dieu que nous n'eussions à lutter que contre eux, bien que le combat soit plus difficile et offre plus de prises contre nous ! « Car

« l'homme animal ne perçoit point les choses « qui sont de l'esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie ». (I Cor., II, 14.) Je sais bien que j'aurai la même difficulté à vaincre que s'il s'agissait de faire désirer la dignité royale à quelqu'un qui ne voudrait pas même croire qu'il existe rien de tel ; et cependant, même dans un champ si resserré, je voudrais n'avoir à combattre que contre les infidèles.

J'aurais, il est vrai, contre le chrétien, des arguments nombreux, des armures sûres, mais l'excès de la honte trouble la joie que pourrait me causer l'abondance des preuves : je rougis d'être obligé de discuter avec lui sur un tel sujet : c'est même la seule objection sérieuse que puisse m'opposer le païen ; dans tout le reste, je le vaincrai facilement avec la grâce de Dieu ; et pour peu qu'il veuille être de bonne foi, je l'amènerai vite, non-seulement à l'amour de la vie ascétique, mais au désir même de la vérité chrétienne dans laquelle cette vie trouve sa raison d'être et son origine. Tant s'en faut donc que je redoute le combat contre l'infidèle, qu'au contraire je n'aborderai la lutte qu'après avoir rendu l'adversaire aussi fort que possible par mes concessions.

Supposez donc que non-seulement ce père est païen, mais encore le plus riche des hommes, comme le plus considéré et le plus élevé en crédit et en puissance : qu'il possède beaucoup de terres, beaucoup de maisons et d'immenses trésors ; qu'il soit en outre citoyen de la ville la plus illustre de l'univers et de la famille la plus noble ; qu'il n'ait qu'un enfant, et qu'il n'espère plus en avoir, que toutes ses espérances ne reposent que sur une seule tête. Ce fils lui-même offre les plus belles espérances, il fait présager qu'il s'élèvera bientôt au niveau et même au-dessus de son père, et qu'il l'effacera par la carrière plus avantageuse et plus brillante qu'il doit parcourir. Au beau milieu de ces espérances, il vient quelqu'un qui converse avec lui touchant la vie ascétique, et lui persuade de fouler aux pieds tous ces faux biens, de revêtir un habit grossier, et, disant adieu à la ville, de se réfugier dans la montagne ; d'y planter, d'y arroser, d'y porter de l'eau et de s'y astreindre à toutes les autres occupations des moines qui semblent viles et méprisables ; il marche pieds nus, couché sur la terre ; ce beau jeune homme élevé parmi de telles délices et tant d'honneurs, qui avait devant lui un si bel avenir, devient maigre et pâle, on ne le reconnaît plus ; il porte des vêtements plus grossiers que les esclaves de son père.

Avons-nous donné assez de prise à notre accusateur, et avons-nous suffisamment armé notre adversaire ? Si cela ne suffit pas encore, nous lui donnerons de nouveaux moyens d'attaque. Qu'avec cela le père mette tout en œuvre pour ramener son fils, et tout cela inutilement, l'enfant restant immobile et ferme contre ses sollicitations, comme le rocher contre la violence des fleuves, des pluies et des vents ; qu'il se lamente, qu'il verse des larmes, pour allumer plus de haines contre nous, et qu'il nous accuse de tous ces attentats devant tous ceux qu'il rencontre à chaque instant :

C'est mon fils, je l'ai élevé, je me suis donné mille peines pendant son enfance, faisant et souffrant tout ce que l'on est obligé de faire et de souffrir pour élever les enfants ; j'avais de belles espérances ; je me suis entendu avec des précepteurs, j'ai fait venir des maîtres ; j'ai dépensé beaucoup d'argent, j'ai passé bien des veilles à rêver à son entretien, à son éducation, afin qu'il ne restât au-dessous d'aucun de ses ancêtres, afin qu'il les effaçât tous un jour par son éclat. Je comptais qu'il m'aiderait à porter le fardeau de la vieillesse ; et comme le temps marchait toujours, je songeais à lui procurer une épouse, je rêvais pour lui alliance, charge, puissance. Et voilà que tout à coup un ouragan, la foudre, tombant je ne sais d'où sur mon vaisseau qui revenait chargé d'innombrables richesses, qui avait affronté tant de mers, navigué par un vent si favorable et qui désormais allait être en sûreté, l'a fait sombrer à l'entrée même du port ; et j'en suis à redouter non-seulement une extrême pauvreté, mais une mort et une ruine lamentable, qui, dans cette tempête, peuvent s'appesantir tout à coup sur une tête comblée jusqu'ici de tant de richesses et de prospérités.

Voilà ce qui m'est arrivé. Des scélérats, des imposteurs, des vagabonds (qu'il nous donne tous ces noms, peu nous importe!) sont venus me ravir mon fils unique, celui qui devait nourrir son vieux père ; ils ont moissonné toutes mes espérances ; ils l'ont emmené dans leur repaire comme des chefs de brigands, et tellement fasciné par leurs enchantements, qu'il choisirait d'affronter sans crainte et le fer et le feu, les bêtes féroces ou tout autre ennemi, plutôt que de revenir à son premier

bonheur. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'après l'avoir entraîné à une telle vie, ils prétendent voir mieux que nous son intérêt.

Nos maisons sont désertes, nos champs désolés; nos laboureurs sont remplis d'abattement et de honte, nos serviteurs aussi; mes ennemis se réjouissent de mes malheurs, et mes amis en rougissent. Pour moi, je ne sais plus à quel parti m'arrêter; j'irais volontiers allumer l'incendie et consumer tout, les maisons et les champs, les étables de bœufs et les parcs de brebis. A quoi me serviront désormais tous ces biens, dès lors que celui qui devait en jouir n'est plus, dès lors qu'il est captif et qu'il subit chez des barbares sans pitié une servitude plus terrible que la mort? J'ai revêtu tous mes serviteurs d'habits de deuil, j'ai couvert leur tête de cendre, j'ai fait venir des chœurs de pleureuses, et je leur ai commandé de se frapper le sein plus fortement que si elles voyaient mon fils inanimé. Pardonnez-moi ces actions; mon deuil est plus grand que si mon fils était dans la tombe. Il me semble désormais que la lumière m'est à charge; je ne puis supporter les rayons du soleil, quand mon imagination me représente l'état de ce malheureux enfant, quand je le vois vêtu plus pauvrement que les paysans les plus grossiers, et envoyé aux travaux les plus humiliants. Et lorsque je songe à son inflexible résolution, je suis brûlé, je suis déchiré, mon cœur se fend.

3. Pendant qu'il se lamente ainsi, ce père affligé se roule aux pieds de ses auditeurs, il répand la cendre sur sa tête, il souille de poussière son visage, il les invite tous à lui prêter secours, et il arrache ses cheveux blancs. Notre accusateur est, je présume, en mesure d'enflammer tous ses auditeurs; il leur persuadera aisément de jeter dans un précipice ceux qui ont causé de tels malheurs. J'ai voulu étendre mon discours jusqu'aux dernières limites de toutes les accusations possibles, afin qu'il ne reste plus aucune raison à nos autres adversaires après que celui-ci, qui était si bien muni et équipé, aura été vaincu par nous, avec la grâce de Dieu. Quand nous aurons réduit au silence un antagoniste si bien armé pour se défendre, un moins favorisé nous abandonnera facilement la victoire. Lorsque notre accusateur aura fait valoir tous ces griefs et beaucoup d'autres encore, je conjurerai nos juges de suspendre un instant leur compassion pour ce vieillard; je leur démontrerai ensuite que le fils qu'il pleure si amèrement, loin d'être malheureux, jouit au contraire de grands et inappréciables biens.

Après cela, si ce père s'obstine à pleurer, si le bonheur de son fils est tellement au-dessus de lui qu'il ne puisse le comprendre, alors je laisserai les juges prendre compassion de lui, car il sera réellement digne de pitié.

Par où commencerons-nous notre plaidoyer? Par l'endroit qui le tient le plus au cœur, par les richesses; en effet, ce que l'on déplore le plus dans le monde, ce qui semble à tous le comble du malheur, c'est de voir des jeunes gens riches s'engager dans la vie monastique. Dites-moi, lequel des deux appellerons-nous heureux, lequel des deux jugerons-nous digne d'envie, de celui qui est toujours tourmenté par la soif; qui, avant d'avoir épuisé une coupe, en réclame une autre, et qui est toujours ainsi consumé; ou de celui qui, élevé au-dessus de ces nécessités misérables, demeure toujours étranger à la soif, et ne ressent jamais le besoin d'en être soulagé? L'un est semblable à un fiévreux toujours tourmenté d'un feu intérieur qui le dévore et qui continue de le brûler même auprès des sources intarissables où il puise à son aise, tandis que l'autre est libre de la véritable liberté, sain de la véritable santé, et élevé bien au-dessus de la nature humaine. Voici deux hommes: l'un est épris d'une ardente passion pour une femme, le commerce continuel qu'il entretient avec elle ne fait qu'accroître sa flamme; l'autre, au contraire, complétement étranger à cette espèce de folie, n'en éprouve pas même en songe les funestes atteintes; lequel des deux est digne d'envie? lequel heureux? N'est-ce point ce dernier? Lequel est malheureux? lequel misérable? N'est-ce point celui qui souffre ce vain amour que rien ne peut éteindre, et que tous les remèdes imaginables ne font qu'exciter davantage?

Mais si, outre cela, il se félicite de sa maladie, s'il ne veut pas être délivré de cette servitude et plaint ceux qui sont affranchis de cette passion, ne vous semblera-t-il pas d'autant plus digne de pitié et plus misérable que non-seulement il est malade, mais qu'il ignore sa maladie, qu'il ne veut pas être guéri et plaint ceux qui ne sont pas malades? Appliquons cet exemple à la possession des richesses, et nous verrons de quel côté est la misère.

De tous les amours, celui des richesses est le plus violent et le plus voisin de la folie. Car il est capable de faire souffrir davantage; non-seulement parce qu'il renferme une flamme plus pénétrante, mais encore parce qu'il se refuse à toutes les consolations imaginables et se montre plus rebelle que tous les autres. Ceux qui aiment le vin et les femmes satisfont leur passion et sont rassasiés : un homme qui aime l'argent est insatiable.

Vous pleurez donc votre fils parce qu'il est affranchi de cette passion et de ses embarras, parce qu'il n'aime pas d'un insatiable amour des biens fragiles et périssables, parce qu'il s'est placé en dehors de cette guerre, de ce combat qui se livre dans le monde? Mais, me direz-vous, il n'eût pas éprouvé cette passion, il n'eût pas désiré posséder davantage : la jouissance de ce qu'il avait lui eût suffi ! Ce que vous dites là est ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la nature, j'ose le dire. Néanmoins supposons; je vous accorde qu'il ne veuille rien ajouter à ces biens actuels, qu'il ne connaisse même point un tel désir; je vous montrerai malgré cela qu'il jouit maintenant d'une plus grande tranquillité et d'un plus grand bonheur.

En quoi consiste le bonheur? A vivre attaché comme avec une chaîne à des trésors que l'on tremble de perdre? Ou bien à rester affranchi de cette espèce de servitude? Supposons que votre fils ne désire point des richesses plus considérables, il n'en est pas moins bien préférable encore de mépriser celles que l'on a. Et si vous accordez que le comble du bonheur, c'est de ne rien rêver au-delà de ce qu'on possède, c'est encore un bonheur plus complet de n'en avoir pas besoin. Cet homme étranger à la soif, étranger à l'amour (rien ne nous empêche de revenir aux mêmes comparaisons), nous vous avons montré qu'il est plus heureux non-seulement que ceux qui sont toujours altérés, toujours asservis par l'amour, mais même que ceux qui ont éprouvé pour un temps ce tourment et satisfait ce désir; et cela, parce que jamais il n'a été réduit à sentir un tel besoin. Je vous demanderai encore ceci : s'il était possible tout à la fois de surpasser tous les hommes en richesses et d'être affranchi des maux qu'elles causent, ne choisiriez-vous pas cent fois cet heureux état pour échapper et à l'envie, et à la calomnie, et aux soucis, et à toutes les peines de ce genre? Si donc nous vous montrons que votre fils en est là, qu'il est maintenant plus riche que jamais, cesserez-vous de vous plaindre et de vous lamenter si amèrement? Qu'il soit délivré des soucis et de tous les autres maux attachés aux richesses, c'est ce que vous ne me contesterez pas; nous n'avons donc pas besoin d'aborder avec vous ce sujet; mais vous désirez apprendre comment il est plus riche que vous, qui possédez de si grands biens. C'est ce que nous vous apprendrons, et nous vous montrerons, si vous voulez bien vous comparer à lui, que cette extrême pauvreté à laquelle vous le croyez réduit, c'est vous-même qui l'éprouvez et la souffrez.

4. Et n'allez pas vous imaginer que nous vous parlons des biens du ciel, des biens qui doivent succéder à notre départ d'ici-bas; nous prendrons nos preuves dans les objets que vous avez actuellement sous la main. Vous, vous êtes maîtres de vos biens seulement, tandis que votre fils l'est de ceux qui sont sur toute la terre. Si vous en doutez, permettez que nous vous conduisions vers lui et que nous l'engagions à descendre de la montagne; non, qu'il y demeure: qu'il mande seulement à quelque personne également riche des biens du siècle et de ceux de la grâce de lui envoyer telle quantité d'or que vous voudrez, ou plutôt, comme il ne voudrait pas le recevoir lui-même, qu'il commande de le donner à tels ou tels dont il connaît l'indigence, et vous verrez ce riche porter lui-même son or avec plus d'empressement que vos économes ne porteraient le vôtre. Vos intendants deviennent tristes et chagrins quand vous leur ordonnez de faire des dépenses; au lieu que cette personne charitable n'est jamais plus heureuse que quand elle trouve l'occasion de donner. Et je puis vous en citer beaucoup, non parmi les solitaires illustres, mais parmi les plus humbles qui ont un tel crédit. De plus, si vos intendants viennent à dépenser ce que vous leur avez confié, vous n'avez plus personne à qui demander: mais aussitôt, par suite de leur mauvaise gestion, vous tombez de l'opulence dans la pauvreté; pour votre fils, au contraire, rien de pareil à craindre : celui qui lui donnait devient-il pauvre, il n'a qu'à s'adresser à un autre; et si celui-ci éprouve un malheur semblable au premier, il se retournera vers un troisième, et il est à croire que les fontaines tariront plutôt que la libéralité de ceux

dont il fait les intendants de sa charité.

Si vous professiez notre croyance, je pourrais vous apporter beaucoup d'excellentes preuves. Mais puisque vous suivez les doctrines des Grecs, les Grecs me fourniront des exemples. Ecoutez ce que dit Criton à Socrate : « Je mets à ta disposition mes biens qui, je crois, sont suffisants; si, par intérêt pour moi, tu fais quelque difficulté d'en user, nous avons ici des étrangers tout prêts à fournir ce dont nous avons besoin : le seul Simmias de Thèbes a apporté la somme suffisante ; Cébès est tout à notre disposition, et beaucoup d'autres encore. Ainsi, comme je te le disais, que cette crainte ne te fasse pas perdre l'envie de te sauver; ne songe pas non plus à ce que tu disais au tribunal, que, quand même tu échapperais, tu ne saurais que faire de ta personne. Quelque part que tu te réfugies, même à l'étranger, on t'aimera. Si tu veux aller en Thessalie, j'ai là des hôtes qui t'honoreront comme tu le mérites, qui te donneront un sûr asile; crois-moi, tu ne manqueras de rien dans ce pays, (Platon, le Criton.) ».

Quoi de plus agréable que de pouvoir disposer de tant de richesses sans rien posséder en propre? Ce raisonnement est à la portée du premier venu. Si nous voulions étudier ici plus philosophiquement la richesse, peut-être ne pourriez-vous pas comprendre nos paroles; néanmoins, pour nos juges, il est nécessaire que nous le fassions. Le trésor de la vertu est si grand, si délicieux et si supérieur aux vôtres, que jamais ceux qui le possèdent ne consentiraient à l'échanger contre la terre entière, quand elle serait d'or avec ses montagnes, avec la mer et avec les fleuves. Si vous aviez pu en faire l'expérience, vous sauriez que ce ne sont pas là des paroles exagérées, mais que ceux qui ont trouvé ce trésor de la vertu, le meilleur de tous les trésors, n'ont plus que du mépris pour les richesses, et qu'ils ne voudraient jamais échanger leur vertu contre de l'or. Et que dis-je, échanger ? Ils ne voudraient pas même les posséder ensemble. Et cependant si quelqu'un vous offrait le trésor de la vertu avec les richesses, vous recevriez le tout à mains ouvertes : vous avouez ainsi le grand prix que vous attachez à la vertu. Eh bien ! ceux-là n'accepteraient pas votre richesse avec la leur, tant ils savent que c'est chose méprisable ! Je ferai ressortir encore davantage l'évidence de cette vérité par des exemples pris chez vous. Combien pensez-vous qu'Alexandre eût donné de richesses à Diogène s'il eût voulu en accepter? Mais il ne voulut pas, et Alexandre fut jaloux de lui, et fit tout au monde pour arriver à la richesse du philosophe.

5. Voulez-vous voir d'un autre point de vue encore votre pauvreté et l'opulence de votre fils? Allez, enlevez-lui son vêtement, le seul qu'il possède, chassez-le de sa demeure, renversez sa cellule, et vous ne le verrez pour cela ni chagrin ni affligé ; il vous saura gré de toutes ces persécutions, parce que vous le poussez plus loin dans la perfection ; tandis que, si l'on venait seulement vous voler dix drachmes, vous ne cesseriez de vous plaindre et de pleurer. Quel est donc le plus riche des deux, de celui qui s'abat pour si peu, ou de celui qui méprise tous les biens de la terre ? Ne vous en tenez pas là ; chassez-le de pays en pays, et vous le verrez rire de cela comme de jeux d'enfant. Mais vous, si l'on vous chassait seulement de votre patrie, vous éprouveriez la plus vive douleur et vous ne pourriez supporter ce malheur. Votre fils, comme si toute la terre et la mer étaient à lui, passera aussi gaîment et sans plus de peine de ces lieux à d'autres, que vous, quand vous vous promenez dans vos terres; encore même le fera-t-il plus facilement. Car, s'il vous est facile de vous promener sur vos terres, il vous faut nécessairement passer quelquefois sur celles des autres; lui, il marche partout hardiment, et en quelque endroit de la terre qu'il mette le pied, il le fait comme sur son héritage. Les marais, les fleuves et les fontaines lui fournissent une abondante boisson; il trouve sa nourriture dans les légumes et les plantes, et partout du pain. Je ne veux pas vous dire encore qu'il méprise toute la terre, ayant le ciel pour patrie.

Et s'il lui faut mourir, il trouvera plus de douceur dans la mort que vous dans vos plaisirs : il mourra plus paisiblement dans son exil que vous, dans votre patrie et sur votre couche. Ainsi l'exilé, le vagabond, le banni, c'est celui qui habite une ville et possède une maison ; tandis que personne ne saurait donner ce nom à celui qui est délivré de tout cela. En effet, vous ne pourrez le bannir de sa patrie, à moins que vous ne le chassiez de toute la terre. Encore je parle ainsi par condescendance, et la vérité est que vous ne l'enverrez jamais si bien dans sa patrie que quand vous l'aurez exilé de la terre. Mais je

ne puis tenir ce langage à l'homme qui ne connaît rien au-delà des choses visibles. Vous ne pourrez le dépouiller, tant qu'il sera couvert des vêtements de la vertu; vous ne le ferez pas mourir de faim, tant qu'il connaîtra la véritable nourriture, la sagesse. Les riches sont faciles à prendre de tous ces côtés; on ne se tromperait pas en les appelant sous ce rapport pauvres et mendiants, les sages sont les vrais riches. Celui qui peut se procurer partout nourriture et boisson, habitation et repos, qui, loin de se plaindre de son état, y vit plus agréablement que vous dans le vôtre, est évidemment plus heureux que tous les riches comme vous, qui ne peuvent vivre que dans leur maison. Comment le solitaire se plaindrait-il de sa pauvreté ? il possède la meilleure richesse, la plus abondante, la plus agréable, la plus à l'abri des voleurs, une richesse qui ne peut ni dégénérer en pauvreté, ni être soumise aux incertitudes de l'avenir, ni connaître les soucis, ni prêter à l'envie, une richesse qui lui procure l'admiration, l'estime et la louange des hommes. Pour vous, c'est tout le contraire; vos richesses ne vous font pas aimer : elles font même qu'on vous haït, qu'on vous porte envie, que l'on complote contre vous. Lui, la vraie richesse qu'il possède lui attire l'admiration et écarte l'envie et les embûches.

Sa santé est excellente. Le solitaire est fort et vigoureux de corps comme les animaux sauvages, il jouit d'un air pur, il a des fontaines salutaires, des fleurs, des prairies, de suaves parfums; tandis que le riche, couché pour ainsi dire dans la fange des plaisirs, est plus délicat et plus maladif. Lequel est le plus heureux ? C'est évidemment celui dont la santé est meilleure. Le lit du solitaire, c'est un épais gazon; il se repose près d'une source limpide, sous l'ombre d'un feuillage touffu, les yeux réjouis du spectacle de la nature, l'âme plus transparente et plus pure que l'azur du ciel; loin du trouble et du tumulte du monde; est-il moins heureux que le riche qui n'ose sortir de son palais ? Le marbre n'est certes pas plus pur que l'air, ni l'ombre d'un plafond plus délicieuse que celle des arbres, ni la pierre des mosaïques plus brillante que le sol émaillé de fleurs. Vous m'en êtes témoins, vous, riches, qui souvent préférez les arbres, les ombrages des bois, et les riantes prairies à vos lambris dorés, à vos somptueuses habitations. En effet, lorsqu'après de longs travaux, vous désirez vous abandonner au repos, vous quittez vos palais, et c'est à la campagne que vous allez chercher le délassement.

Mais peut-être regrettez-vous la gloire, si facile à recueillir dans vos palais, si rare au désert ? Comparant vos fastueux édifices à la solitude, et vos espérances à celles des moines, vous vous imaginez que votre fils est comme tombé du ciel. Apprenez d'abord que ce n'est pas le désert qui déshonore, ni les palais qui illustrent et ennoblissent; et avant d'en venir aux raisonnements, je ferai cesser votre incertitude à cet égard par des exemples choisis non dans nos annales, mais dans les vôtres. Vous connaissez sans doute Denys, tyran de Sicile; vous connaissez aussi Platon, fils d'Ariston. Dites-moi lequel est le plus illustre des deux ? lequel est le plus célébré par la renommée ? Quel est celui dont le nom est le plus dans toutes les bouches ? N'est-ce pas le philosophe plutôt que le tyran ? Cependant l'un régnait sur toute la Sicile, vivait dans les délices : il passa toute sa vie au sein de la richesse, escorté de satellites, environné de toute la pompe royale; l'autre, au contraire, vivait dans le jardin de l'Académie, arrosant, plantant, mangeant des olives, ne prenant qu'une nourriture frugale : en un mot, loin de tout ce pompeux appareil des rois. Bien plus, devenu esclave, il ne perdit rien, même en cet état, de sa supériorité sur le tyran qui l'avait vendu.

Telle est la vertu : elle commande à la gloire, et si elle ne défend pas toujours ses sectateurs contre la souffrance, du moins elle ne permet guère qu'ils restent ensevelis dans les ombres de l'oubli. Que dirai-je de Socrate, le maître de Platon ? Combien il l'emporta en gloire sur Archélaüs ! Cependant l'un était roi et vivait au sein de l'opulence; l'autre passait sa vie au Lycée, il ne possédait qu'un habit qu'il portait toujours en hiver comme en été, à toutes les saisons de l'année. Il allait toujours pieds nus, restait à jeun une journée entière et ne mangeait que du pain pour toute nourriture et tout assaisonnement. Encore ne trouvait-il pas cette table chez lui, mais chez les autres; tant il vivait dans la pauvreté ! Avec tout cela, il était plus illustre que le roi, et malgré l'invitation plusieurs fois réitérée de celui-ci, il ne voulut pas quitter le Lycée pour les splendeurs d'une demeure royale.

Par la gloire qui survit maintenant à ces noms, on voit auxquels appartient la première place. Les uns sont connus d'un grand nombre, les autres entièrement oubliés. Et cet autre philosophe, Diogène de Sinope, quels rois ne surpassait-il pas en richesse sous les haillons qu'il portait ? Dans l'entrevue qu'il eut avec Alexandre de Macédoine il se montra plus riche que ce conquérant, puisque celui-ci avait besoin de l'empire de l'Asie, tandis que le philosophe n'avait besoin de rien ? Ces exemples vous suffisent-ils, ou voulez-vous que je vous en rappelle d'autres encore? Quels courtisans, quels rois ont brillé sur le théâtre du monde, autant que ces philosophes au sein d'une vie privée, tranquille et étrangère aux affaires ?

Même dans l'administration de l'Etat, vous remarquerez que les illustres ne sont pas ceux qui ont vécu dans la richesse, les délices et les honneurs, mais bien dans la simplicité d'une vie pauvre et sans faste. Comparez, chez les Athéniens, cet Aristide qui mourut si pauvre qu'il fallut que l'Etat fît les frais de ses funérailles, comparez-le avec Alcibiade qui l'emportait sur tous ses concitoyens par les richesses, par la naissance, par le luxe, par l'éloquence comme par la force et la beauté du corps, en un mot, par tous les dons de la nature et de la fortune; vous verrez que la gloire du premier surpasse autant celle de l'autre qu'un grand philosophe l'emporte sur un simple enfant. A Thèbes, Epaminondas, mandé dans l'assemblée, et ne pouvant s'y rendre parce qu'il avait donné à blanchir son unique vêtement, n'en resta pas moins le plus illustre de tous les généraux nés dans cette ville. Ne me parlez donc plus ni de solitude, ni de palais. Ce n'est ni dans les lieux, ni dans les habits, ni dans les dignités, ni dans la puissance, que résident l'éclat et la gloire; c'est dans la vertu de l'âme et dans la sagesse.

6. Mais des exemples ne sauraient trancher la question; étudions-la dans votre fils lui-même. Je ne crains pas d'avancer que sa considération et sa gloire s'accroissent par les choses mêmes que vous supposez capables de l'avilir et de le déshonorer. Voulez-vous qu'après l'avoir engagé à descendre de la montagne, nous le pressions encore de venir sur la place publique : vous verrez toute la ville en mouvement, et tous les habitants le montrer, l'admirer et s'émerveiller, comme si un ange était en ce moment descendu du ciel. La gloire vous semble-t-elle autre chose ? Non-seulement il sera plus remarqué que ceux qui vivent dans les palais, mais encore avec ses habits simples et fatigués, il effacera celui qui a ceint le diadème et revêtu la pourpre. Il serait moins admiré s'il se montrait chargé d'or, vêtu de pourpre, la tête ornée de la couronne, assis sur des coussins de soie, traîné par des mules blanches et escorté de satellites étincelants d'or, que maintenant avec ses habits négligés, poudreux et grossiers, quand il paraît sans escorte et nu-pieds. Toute cette pompe des rois est déterminée par des lois, réglée par la coutume; et si quelque personne naïve nous disait avec admiration que le roi est vêtu d'un habit doré, non-seulement nous ne serions pas étonnés, mais nous ririons de cette parole qui ne nous apprend rien de nouveau. Qu'on vienne dire, au contraire, de votre enfant qu'il s'est ri de la richesse de son père, qu'il a foulé aux pieds les pompes du siècle, qu'il s'est placé au-dessus des espérances du monde, s'est retiré au désert et a revêtu un habit humble et grossier, tous aussitôt accourront, l'admireront et applaudiront à sa grandeur d'âme. Loin de faire admirer les rois, la pourpre qui les couvre ne les défend pas même contre les traits de la médisance et de l'envie.

Le moine, au contraire, trouve dans ses habits des titres à l'admiration : ils le rehaussent et le distinguent mieux que le manteau royal ne distingue le prince. La pourpre n'attire au roi aucune admiration, pendant que la bure désigne le moine à l'admiration de tous les hommes. Que m'importent, direz-vous, l'opinion et les louanges du vulgaire? — Mais la gloire n'est pas autre chose. — Je ne recherche pas la gloire, dites-vous ; je ne veux que la puissance et l'honneur. — Je réponds que si votre fils possède la gloire, il possédera à plus forte raison l'honneur. Vous voulez de la puissance et du crédit ? Nous trouverons tout cela non moins que les autres avantages. Nous pourrions vous le prouver encore par des exemples ; mais pour vous consoler , en même temps que nous vous convaincrons, nous démontrerons cette vérité non par des étrangers, mais par votre propre fils.

Quelle est la marque distinctive de la plus grande puissance? N'est-ce pas de pouvoir punir ceux qui nous nuisent et récompenser ceux

qui nous font du bien? Cependant, vous ne verrez jamais dans la main d'un roi toute cette puissance. Car il a bien des gens qui l'offensent sans qu'il puisse leur nuire, et beaucoup de bienfaiteurs qu'il ne saurait facilement récompenser. Dans la guerre, par exemple, il trouve souvent des ennemis qui l'incommodent et lui font mille maux; il désirerait les punir, et il ne le peut. Il a, d'un autre côté, des amis qui lui ont donné mille preuves de bravoure et de dévouement, et il ne peut leur témoigner sa reconnaissance, parce qu'ils ont été enlevés avant d'avoir été récompensés, étant tombés sur le champ de bataille. Faut-il maintenant vous montrer que votre fils possède une autre puissance bien plus grande que celle qui est refusée aux rois comme je viens de le prouver?

Que personne au moins ne s'imagine que nous voulons parler des biens du Ciel auxquels vous ne croyez point; nous n'oublions pas à ce point nos promesses: nous puiserons nos preuves dans les choses présentes. Si c'est déjà une très-grande puissance de pouvoir se venger de ses ennemis, il y en a bien plus encore à trouver une condition de vie telle que personne ne puisse nous nuire, quand même il le voudrait. En recourant à une nouvelle comparaison, nous vous prouverons et nous mettrons hors de doute que cet état est préférable au premier. Dites-moi lequel est préférable de savoir si parfaitement faire la guerre que nul, après nous avoir blessés, ne puisse, à son tour, éviter nos coups, ou bien d'être invulnérables? Il est évident pour tous que ce dernier état est plus grand, plus divin que le premier. Ce n'est pas tout encore; il y a quelque chose de bien supérieur. Quoi donc? C'est de connaître des remèdes capables de guérir toutes les blessures. Voilà donc trois degrés de puissance: l'un dans lequel on peut se venger de ses ennemis; l'autre supérieur, où l'on peut guérir ses propres blessures; le troisième enfin où l'on ne donne prise à aucun homme: celui-ci est un degré auquel ne saurait arriver la nature humaine abandonnée à ses seules forces; or, nous prouverons que votre fils y est parvenu.

7. Pour vous démontrer que ces paroles ne sont point un vain bruit, voici que la réflexion nous a fait découvrir une autre puissance plus grande encore: le solitaire est plus qu'invulnérable, personne n'a même la volonté de le blesser; de là, double sûreté pour votre fils. Or, quoi de plus divin qu'une vie dans laquelle personne ne voudra lui faire du tort, dans laquelle personne ne le pourra, à supposer qu'il le veuille? surtout quand un si rare avantage prend sa source, non pas dans l'impuissance de nuire, comme il arrive souvent, mais dans l'impossibilité de trouver aucun prétexte. S'il n'y avait que cette raison, je veux dire l'impuissance, ce ne serait pas si grande merveille; car une grande haine naîtrait dans le cœur de ceux qui voudraient faire du mal, sans pouvoir atteindre leur but. C'est donc là, vous l'avouerez, un genre de bonheur qui n'est point à dédaigner.

Examinons d'abord attentivement cette situation privilégiée du moine, si vous le voulez bien. Qui donc, dites-moi, voudrait attaquer celui qui n'a rien de commum avec les hommes, ni pactes, ni terres, ni argent, ni affaires, ni quoi que ce soit? Pour quel héritage, pour quels esclaves, pour quel point d'honneur, pour quelle charge, pourrait-on lui faire une injuste querelle? Quelle crainte, quel ressentiment inspire-t-il, pour qu'on veuille lui nuire? La haine, la crainte, la colère, telles sont les raisons qui nous portent à faire du mal aux autres. Mais votre fils, le plus royal des hommes, est élevé bien au-dessus de toutes ces passions. Comment porter envie à celui qui se rit de tous les biens pour lesquels tant d'autres se peinent et s'empressent? Comment se fâcher sans avoir reçu aucune injure? Que craindre d'un homme dont la vie est si sainte qu'elle exclut même les soupçons? Il est donc certain que personne ne voudra lui nuire, et il n'est pas moins évident que, quand même on le voudrait, on ne le pourrait faire. Il n'offre ni prétexte ni prise aux attaques; il est comme l'aigle qui, planant dans les hauteurs, ne saurait être pris au piége destiné au passereau. De quel côté pourrait-on l'attaquer, par quel endroit l'atteindre? par la perte de sa fortune? il ne possède rien. Par le bannissement? il n'a point de patrie. Par le déshonneur et l'infamie? il ne cherche point la gloire du siècle. Il ne reste plus qu'une chose, la mort; encore, loin de pouvoir lui nuire par là, on lui rendra le plus grand service. On l'enverra à une autre vie après laquelle il soupire, et pour laquelle il fait tout et met tout en œuvre; la mort est pour lui, non un châtiment, mais la cessation des travaux, le relâche et le repos après les fatigues.

Voulez-vous connaître un autre genre de puissance qu'il possède, et qui est bien plus spécialement l'apanage de la sagesse? Quand on lui ferait subir tous les maux imaginables, quand on le frapperait, quand on l'enchaînerait, son corps en souffrirait, étant passible par sa nature, mais son âme resterait invulnérable, grâce à la sagesse. Il ne se laisse point saisir à la colère, ni dominer à l'envie, ni posséder à la haine. Chose plus admirable encore, il chérit comme des bienfaiteurs et des protecteurs ceux qui lui font ces injures, et il souhaite que tous les événements de leur vie tournent à leur bonheur. Lui auriez-vous procuré un tel privilége si vous l'aviez établi roi de toute la terre, et si vous aviez étendu son règne à des millions d'années? Quelle pompe, quel empire, quelle gloire pourrait approcher de ce bien? Un pareil état de l'âme ne mériterait-il pas d'être acheté au prix des plus grands sacrifices? Les hommes les plus attachés à la matière désireraient une pareille vie. Voulez-vous que nous vous fassions voir encore une autre puissance du solitaire, puissance plus merveilleuse et très-agréable, prise, il est vrai, du côté le plus humble de l'homme, du côté du corps, mais qui ne laissera pas de vous charmer extrêmement?

Nous venons de voir qu'il ne peut être blessé ni même attaqué par personne. Est-il vrai qu'il peut en outre protéger les autres et les faire participer à la sécurité dont il jouit? Ce qu'il pourrait faire de mieux pour cela, ce serait évidemment de leur communiquer ses sentiments, ses goûts et sa force, en les initiant à son genre de vie. Je suppose qu'il ait affaire à quelqu'un qui ne veuille pas entrer dans cette voie parfaite ; je vous montrerai, même dans ce cas, qu'un homme qui ne possède rien est, par cela même qu'il ne possède rien, plus puissant que vous avec toutes vos richesses. S'il s'agit, par exemple, de faire des représentations à l'empereur, qui de vous deux lui parlera avec plus de liberté? Est-ce vous, qui possédez de si grands biens, par lesquels vous dépendez même des esclaves du prince, qui tremblez pour toutes vos richesses, qui seriez vulnérable par tant d'endroits, si dans un mouvement de colère il voulait vous frapper injustement, ou bien ce pauvre, qui est établi dans une région trop haute pour que la main d'un roi puisse y atteindre? Les hommes qui parlent aux rois avec la plus grande liberté sont ceux qui se sont placés en dehors de toutes les choses de la terre. A qui l'homme qui est au pouvoir, l'hôte des demeures royales cédera-t-il, obéira-t-il plutôt : est-ce à vous, qui êtes riche, et qu'il soupçonne de travailler à vous enrichir encore, ou bien à celui qu'il sait n'avoir qu'un seul mobile de toutes ses actions, sa charité pour ses frères? A qui accordera-t-il des égards et du respect? N'est-ce pas à l'homme en qui il ne peut soupçonner aucun sentiment bas, plutôt qu'à celui qu'il estime moins que ses serviteurs? Je dis ses serviteurs, parce qu'il leur demande conseil au moins pour les dépenses à faire, pour les secours à donner, faveur qu'il ne daignerait pas vous accorder à vous.

8. Allons plus loin, et montrons le bien que notre solitaire peut opérer lorsqu'il agit seul et qu'il est réduit à ses propres forces. Voici un homme qui a été rudement éprouvé par le malheur ; il avait un fils unique, et il l'a perdu à la fleur de l'âge : qu'on vous le présente à vous, qu'on le présente à un personnage des plus considérables de l'Etat, au souverain lui-même, vous ne lui serez utiles à rien, ni les uns ni les autres ; vous ne lui donnerez rien qui le console de ce qu'il a perdu. Au contraire, amenons-le à votre fils, à notre solitaire, et voyons ce qu'il fera : son visage, son habit, son habitation, produiront déjà un effet merveilleux sur cet infortuné qui se relèvera bientôt de son abattement, et se convaincra du mépris que l'on doit faire des choses humaines. Que votre fils y joigne la force de ses discours, et le nuage de douleur qui offusque cette âme affligée se dissipera au souffle de sa parole. Au contraire, il ne remportera de chez vous qu'un plus grand chagrin. Quand il verra votre maison exempte de maux, pleine de prospérités, assurée d'un héritier, il n'en sera que plus douloureusement affecté, tandis qu'il sortira du désert plus calme et plus enclin à la sagesse. Car en voyant votre fils mépriser une telle fortune, une telle gloire et un tel éclat, il pleurera moins amèrement celui qu'il a perdu. Comment, en effet, pourra-t-il être sensible à la perte d'un héritier, quand il en verra un autre dédaigner tous les biens de la terre? Il sera plus disposé à écouter les enseignements de la sagesse de la bouche de celui qui les appuie de ses œuvres. Mais vous, si vous osez seulement ouvrir la bouche, vous le remplirez de tris-

tesse, parce que vous raisonnerez sur des malheurs qui vous sont étrangers. Votre fils l'instruisant par son exemple, n'aura pas de peine à lui persuader que la mort n'est autre chose qu'un sommeil; il n'aura pas besoin pour cela de lui faire une longue énumération des pères qui ont éprouvé le même malheur que lui; il se fera voir lui-même méditant chaque jour la pensée de la mort dans un corps mortel, et s'y préparant à tout moment; et après lui avoir adressé sur la résurrection les discours les plus persuasifs, il le renverra déchargé du poids de sa douleur; ses paroles, et sa conduite qui les appuie, calmeront mieux le malheureux que les propos de ceux qui viennent s'asseoir à sa table et prendre place à ses festins. Ainsi votre fils arrivera à le guérir entièrement.

Qu'on en amène maintenant un autre qui aura perdu les yeux à la suite d'une longue maladie : quelle consolation lui pourrez-vous donner? Votre fils, au contraire, lui montrera que ce n'est point un mal, il est lui-même enfermé dans une petite cellule, il tend de toutes ses forces à une autre lumière en comparaison de laquelle il compte pour rien celle d'ici-bas, il lui apprendra, en se montrant à lui, à supporter généreusement son infortune. Ce pouvoir d'inspirer une sainte et courageuse résignation aux victimes du malheur vous appartient-il à vous? Nullement; vous les offenserez plutôt; car nous ressentons plus vivement d'ordinaire nos propres maux quand les autres hommes étalent à nos yeux le spectacle de leur bonheur. Votre fils les consolera plus facilement.

Les prières des solitaires nous sont aussi d'un grand secours; mais je ne puis en parler à qui ne me comprendrait pas. Je ne doute pas que vous n'aimiez mieux que votre fils vous fasse honorer que mépriser : c'est ce que vous obtiendrez si vous avez un fils qui mette sous ses pieds et le monde et ses biens, un fils dont l'éclatante vertu rayonne par toute la terre, et qui avec toute cette gloire ne connaisse pas un ennemi. Quand il était dans le monde, jouissant de tout votre crédit, il était sans doute respecté de beaucoup, mais beaucoup aussi le haïssaient : ici, tous ceux qui l'honorent, le font avec bonheur. Des hommes obscurs, fils de cultivateurs ou d'artisans, ont conquis l'estime universelle pour s'être appliqués à cette philosophie des ascètes; les personnages les plus élevés en dignité ne dédaignent pas de venir à leurs cellules, de prendre part à leurs entretiens et à leurs repas, ils s'en réjouissent même et s'en font honneur, comme s'ils en retiraient, ce qui est vrai, les plus grands avantages; s'il en est ainsi, à combien plus forte raison cette considération, ces respects entoureront-ils un homme d'une illustre naissance, d'une brillante fortune, du plus séduisant avenir, et qui a tout quitté pour s'astreindre à la pratique d'une si austère vertu? Ainsi, ce que vous regrettez le plus, savoir que votre fils ait quitté un tel état pour embrasser une si triste vie, c'est justement ce qui le rend le plus recommandable et ce qui pousse tout le monde à s'attacher à lui, non comme à un homme, mais comme à un ange. On ne pourra soupçonner de lui ce que l'on soupçonne des autres, qu'il ait fait choix de cette vie parce qu'il désire les honneurs, ambitionne les richesses et veut échanger l'obscurité contre la gloire; tous ces propos que l'on tient au sujet des autres, bien que mensongers et pervers, ne sauraient inspirer de soupçons sur votre fils.

9. Et n'allez pas croire qu'il en soit ainsi seulement lorsque nos souverains sont religieux et chrétiens; quand même l'empire changerait de face et que les princes seraient infidèles, même en ce cas le rôle de votre fils ne deviendrait que plus glorieux. Il n'en est pas de nos affaires comme de celles des païens; elles ne sont point assujéties aux caprices des empereurs, mais elles se soutiennent par leur propre force, et elles ne fleurissent jamais tant que lorsqu'elles sont le plus attaquées. Sans doute le soldat est considéré en temps de paix; mais il est plus glorieux encore quand arrive la guerre : il en est de même pour nous. Aussi, quand même les païens seraient au pouvoir, vous serez toujours assuré d'un égal et même d'un plus grand honneur : ceux qui vénèrent maintenant votre fils le feront bien plus encore quand ils le verront combattre résolument, se signaler par son intrépidité, et trouver de fréquentes occasions de gloire.

Voulez-vous que nous examinions ce qui vous concerne personnellement? ce discours n'est-il point superflu? Est-il nécessaire de le dire? celui qui est si bon, si doux envers tout le monde, qui ne donne à personne un sujet de se plaindre de lui, ne manquera pas d'avoir pour son père la plus tendre vénération : il

aura plus de respect pour lui que s'il exerçait quelque emploi dans le monde. Elevé à une charge brillante, qui sait s'il n'aurait pas méprisé son père? tandis que dans la vie qu'il a choisie, vie qui l'élève au-dessus des rois, il sera devant vous le plus soumis des enfants. Telle est notre religion, elle réunit dans une même âme ce qui paraît le plus opposé, la modestie et l'élévation des sentiments. Dans le monde, il eût peut-être désiré les richesses, et pour cela souhaité votre mort; maintenant, au contraire, il demande à Dieu que votre vie se prolonge pendant de longues années, afin de se procurer encore par là de brillantes couronnes, car une magnifique récompense est réservée à ceux qui honorent leurs parents ; il nous est commandé de les regarder comme des maîtres, et de les servir et de parole et d'action, toutes les fois que nous le pouvons sans nuire à la religion. Que leur rendrez-vous, nous disent nos Ecritures, pour tout ce qu'ils vous ont donné? Figurez-vous donc un homme qui se soit élevé entre tous les autres au sommet de la perfection; avec quel surcroît de zèle pouvez-vous croire qu'il s'acquittera de ce devoir ! Quand même il lui faudrait donner sa vie pour sauver la vôtre, il ne s'y refuserait pas, parce que non-seulement il vous sert et vous honore pour obéir à la loi de la nature, mais avant tout pour obéir à Dieu, pour qui il a tout méprisé.

Puis donc qu'il est maintenant plus considéré, plus riche, plus puissant et plus libre; puisque, du reste, il vous sert mieux qu'auparavant et avec un si généreux dévouement, pourquoi vous plaignez-vous, dites-moi ? Est-ce parce que vous n'avez pas à trembler chaque jour qu'il ne succombe à la guerre, qu'il ne mécontente l'empereur, qu'il n'encoure l'envie de ses compagnons d'armes? Est-ce que les parents de tous ceux qui se sont fait une réputation, n'ont pas à redouter ces mécomptes, ces malheurs et bien d'autres encore ? De même que ceux qui ont placé un petit enfant sur un lieu élevé craignent nécessairement qu'il ne tombe, ainsi en est-il de ceux qui ont pu élever leurs fils à une haute charge. — Mais le baudrier d'or, mais la chlamyde militaire, mais la voix d'un héraut ont bien quelque charme ? — Et combien tout cela durera-t-il? Trente jours? cent jours? deux cents? Et après? N'est-ce point comme un songe? n'est-ce point comme une fable? comme une ombre qui s'évanouit en un clin d'œil ? Maintenant, au contraire, ses honneurs dureront jusqu'à sa mort; bien plus, même après sa mort, ils ne feront qu'augmenter, et nul ne lui pourra ravir sa puissance, parce qu'il ne la tient pas des hommes, mais de la vertu elle-même. — Vous vouliez le voir richement vêtu, monté sur un cheval, escorté d'une foule d'esclaves et nourrissant des parasites et des flatteurs? — Pourquoi le vouliez-vous? N'était-ce pas pour lui procurer du plaisir par tous ces moyens ? Eh bien ! si vous l'entendiez dire qu'il estime sa vie beaucoup plus heureuse que celle des hommes qui vivent dans les délices et la débauche, parmi les musiciens, les parasites, les flatteurs, et tout l'appareil des voluptés mondaines, tellement qu'il choisirait mille fois la mort si l'on venait lui commander de renoncer à ce bonheur pour embrasser vos délices, que diriez-vous ? Ne savez-vous pas quelles jouissances recèle une vie exempte de soucis? Et quel homme le sait, quel est celui qui en a goûté pleinement ? Mais lorsqu'on a la gloire, lorsqu'on y joint deux choses rarement réunies, la sécurité et la considération, que peut-on trouver de préférable à une telle vie ?

— Que me parlez-vous de cela, direz-vous, à moi qui suis étranger à votre religion ? — Pourquoi empêchez-vous votre fils d'y entrer? C'est bien assez que vous ayez, vous, le malheur d'en être éloigné. N'est-ce pas un grand malheur pour vous autres païens de vieillir, et d'être réduits à maudire la vieillesse, après que votre jeunesse s'est écoulée sans cueillir aucun fruit de vrai bonheur ? — Mais, direz-vous, si nous maudissons la vieillesse, c'est précisément parce que la jeunesse nous avait procuré de grands biens. Quels sont ces grands biens ? — Montrez-nous un vieillard qui les possède. S'il les avait eus et qu'il les eût conservés, il ne se plaindrait pas d'en être complétement frustré. Mais s'ils se sont dissipés et évanouis, qu'est-ce alors que ces grands biens sitôt éteints ?

Votre fils, au contraire, n'éprouvera point cette privation ; si jamais il vient à une longue vieillesse, vous ne le verrez point chagrin comme vous, mais joyeux, content et dans l'allégresse; car c'est alors surtout que ses avantages sont dans tout leur lustre et dans toute leur maturité ; tandis que votre opulence

concentre dans le premier âge tous les biens qu'elle possède. Il n'en est pas ainsi de celle de votre fils; elle subsiste même pendant la vieillesse et le suit encore après la mort. Aussi vous, qui voyez dans votre vieillesse votre fortune accrue, vous qui avez mille occasions d'acquérir la gloire et d'accumuler les délices, vous êtes chagrin de ce que votre vie ne suffit pas pour en savourer la jouissance; et à l'approche de la mort vous frissonnez, et vous dites que vous êtes plus digne de pitié que tous les autres, parce que vous étiez dans l'opulence. Pour votre fils, il se reposera, surtout lorsqu'il sera vieux, parce qu'il se verra sur le point d'entrer au port, parce qu'il aura, dans le ciel, une jeunesse sans cesse renaissante, et qui ne saurait aboutir à la vieillesse. — Mais vous vouliez que votre fils vécût dans des délices dont il se serait mille fois repenti et qu'il eût déplorées dans sa vieillesse. — Ah! que Dieu garde même vos ennemis de goûter jamais de telles délices! Et que parlé-je de vieillesse? Vos plaisirs s'évanouissent en un seul jour; ou plutôt non pas en un jour, non pas en une heure, mais en un fugitf et insaisissable moment. Qu'est-ce donc que le bonheur? ce n'est point se remplir le ventre, vivre à des tables de sybarites, ni entretenir commerce avec de belles femmes, en se vautrant comme des pourceaux dans la fange du vice.

10. Mais nous n'en sommes pas encore là. Examinons pour le moment ces plaisirs, voyons s'ils ne sont pas froids et méprisables; et, si vous voulez, commençons par celui qui semble le plus agréable, par celui de la table. Montrez-nous donc sa durée? Ces plaisirs... celui de la table. Si longtemps vraiment qu'on ne peut s'en apercevoir! Sitôt en effet que quelqu'un s'est rassassié, il a éteint ce plaisir, qui passe plus vite qu'un torrent, disparaît au gosier, et ne peut suivre les aliments. Dès qu'il a dépassé la langue, il a émoussé sa pointe. Je passe sous silence tous les maux qui suivent et quelle tempête occasionne cette passagère jouissance. Non-seulement il est plus heureux celui qui se prive de ce plaisir, mais il est encore plus léger, et il reposera bien plus agréablement que l'homme qui a fait bonne chère; en effet, dit le proverbe, *à ventre modéré, sommeil de santé* (Eccli., XXXI, 24.) Et qu'ai-je besoin de parler des maladies, des incommodités, des accidents, et des dépenses inutiles? Que de récriminations, que de complots, que de calomnies germent dans ces festins!

Mais entretenir commerce avec des courtisanes, voilà un bonheur!... Et quel bonheur pourriez-vous associer à une telle turpitude? Ne nous arrêtons pas encore à cela maintenant; laissons là les querelles des amants, les disputes entre rivaux et les accusations. Supposons un homme jouissant en toute liberté de son libertinage; qu'il n'ait pas de rival, qu'il ne soit point dédaigné de sa maîtresse; qu'il puise les richesses comme à des sources intarissables; supposition impossible, puisque ces choses ne peuvent se trouver réunies, et qu'il faut de toute nécessité ou que celui qui ne veut point avoir de rival épuise toute sa fortune pour surpasser tous les autres en prodigalité; ou que celui qui ne veut pas se ruiner soit dédaigné et rejeté par sa maîtresse; quoi qu'il en soit, je veux qu'il évite ces inconvénients; que tout lui réussisse à souhait. A quoi se réduit, je vous le demande, ce triste plaisir? La passion assouvie, où est la jouissance? Il y a beaucoup d'amertume, au fond de cette coupe enivrante. Mais ne soulevons pas le voile qui recouvre ces turpitudes.

Pour nous, telle n'est point notre jouissance; à Dieu ne plaise! mais elle entretient l'âme dans un calme perpétuel; elle ne produit ni trouble ni agitation, mais une joie pure, entière, sincère et sans fin, une joie bien plus forte et plus abondante que la vôtre. Il est hors de doute que la nôtre offre plus d'agréments. Car la crainte peut dissiper la vôtre. Que l'empereur lance un décret qui menace de la mort, la plupart des hommes renonceront à ces jouissances. Pour les nôtres, au contraire, quand on nous présenterait mille morts devant les yeux, loin de nous persuader d'y renoncer, on ne ferait que provoquer notre dédain pour la menace : tant nos félicités l'emportent sur les vôtres en puissance comme en douceur, et se refusent à toute comparaison avec elles! Ainsi ne blâmez pas votre fils d'avoir quitté des biens éphémères, de faux biens, pour des biens réels et permanents. Ne pleurez point celui qui mérite d'être félicité; il faudrait plutôt le pleurer s'il se laissait emporter au courant de la vie présente, comme à celui d'une mer agitée.

Résumons-nous. Quoique infidèle et païen, vous accueillerez notre parole. Vous avez mille

fois entendu nommer le Cocyte, les fleuves Pyriphlégétons, et l'eau du Styx, et le Tartare aussi éloigné de notre terre que celui-ci du ciel; enfin, les nombreux châtiments qu'on y subit. Quoique les païens n'aient pu parler de tout cela selon l'exacte vérité, parce qu'ils n'avaient ni nos doctrines ni nos traditions, cependant ils ont saisi comme une image de ces grandes et terribles vérités. Lisez leurs poëtes, leurs philosophes et leurs orateurs, et vous les verrez tous raisonner sur ces croyances. D'autre part, vous connaissez les Champs-Elysées, les îles fortunées, les prairies et les bois de myrtes, la brise légère et embaumée, les chœurs qui séjournent là, vêtus d'habits éclatants de blancheur, dansant et chantant des hymnes; vous connaissez enfin la rétribution réservée aux bons et aux méchants après leur départ d'ici-bas. Appréciez d'après ces idées l'existence des bons et celle des méchants. N'est-il pas vrai que ces craintes d'un avenir de châtiments pourraient toutes seules troubler l'esprit des méchants, et, même au sein d'une vie exempte d'autres peines et d'autres chagrins, les rendre malheureux, en flagellant leur conscience avec le fouet du remords et de l'inquiétude? N'est-il pas vrai, d'un autre côté, que les bons, eussent-ils mille maux à endurer, nourrissent, comme dit Pindare, un espoir fortifiant qui ne leur permet point de ressentir les peines de cette vie? En cela encore notre bonheur est donc plus grand que le vôtre. Car mieux vaut de beaucoup commencer par des peines passagères pour trouver à la mort un éternel repos, que de goûter un instant de prétendues jouissances pour finir par les maux les plus amers et les plus intolérables. Puis donc qu'il est prouvé que même ici-bas la vie retirée et solitaire est plus agréable, ne faut-il pas faire maintenant ce que je vous conseillais en commençant, plaindre ceux qui regrettent de pareils biens?

Non, votre fils ne mérite point de larmes; il mérite des applaudissements et des couronnes pour avoir fait choix d'une vie exempte d'agitation, et pour s'être réfugié dans un port assuré.— Mais vous aurez à essuyer les reproches de nombreux parents qui ont des fils établis dans le monde, et en vous voyant agir ainsi, les uns pleureront, les autres vous railleront. — Et pourquoi, vous le premier, ne vous moquez-vous pas d'eux, ou ne déplorez-vous pas leur aveuglement? Ah! ne regardons pas si l'on nous raille, mais si on le fait à bon droit et avec raison. Si nous le méritons, pleurons sans qu'on nous raille; sinon, félicitons-nous et plaignons les malheureux et les insensés qui essaient de jeter sur nous du ridicule. Railler ce qui mérite des louanges et des couronnes, c'est le propre des fous et des autres malades semblables. Dites-moi, si tous approuvaient et admiraient votre fils, si tous vous félicitaient à cause de son goût, poussé jusqu'à la folie, pour les danseurs et pour les conducteurs de chars, ne prendriez-vous pas ces éloges pour une dérision? Eh quoi! s'ils raillaient et blâmaient votre fils de faire une action noble et digne d'éloges, ne diriez-vous pas qu'ils déraisonnent? Faisons-le maintenant; rapportons-nous-en pour juger votre fils, non pas à l'opinion du vulgaire, mais au sérieux examen des raisons; et vous verrez que ces rieurs auront dans leurs enfants plutôt des esclaves que des hommes libres, quand ils en viendront à les comparer au vôtre.

Maintenant, il est vrai, aveuglé par votre douleur, vous ne pouvez comprendre ces choses; mais quand vous vous serez un peu consolé, quand votre fils vous aura montré toute sa vertu, alors vous n'aurez plus besoin de raisons; vous confesserez la vérité de tout ce que je vous dis. Ce n'est pas sans fondement que je vous fais cette prédiction; elle est basée sur l'expérience même. J'ai eu un ami dont le père infidèle était riche, considéré, illustre à tous les titres. Ce père mit d'abord en jeu les magistrats, menaça son fils de la prison, le priva de tous ses biens et l'envoya sur une terre étrangère sans lui laisser même la nourriture nécessaire; tout cela pour le forcer de revenir à la vie du monde. Mais quand il vit que son fils ne cédait à aucun de ces moyens, vaincu, il changea complétement de langage, et maintenant il a pour son fils la vénération qu'il aurait pour un père. Il avait encore d'autres enfants considérés dans le monde; cependant il était loin d'avoir pour eux l'estime qu'il avait pour leur frère. Cet heureux père doit même à son fils un accroissement de la considération dont il jouissait déjà parmi les hommes. Nous verrons la même chose pour votre fils, et vous saurez parfaitement par expérience que je ne me trompe pas. Aussi désormais garderai-je le silence, vous priant seulement d'attendre une année ou moins de temps encore. Il ne faut pas de longs jours à

la vertu chrétienne pour grandir et frapper les regards, parce qu'elle germe dans la grâce de Dieu. Vous verrez tout ce que je vous ai dit, vérifié par l'événement; non-seulement vous approuverez ce qui s'est fait; mais, pour peu que vous vous éleviez au-dessus des sens, vous céderez au même attrait que votre fils, et vous le prendrez pour guide dans le chemin de la vertu.

APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

A UN PÈRE CHRÉTIEN.

ANALYSE.

Dans le troisième livre, saint Chrysostome entreprend de prouver aux pères chrétiens qu'ils ont tort d'empêcher leurs fils d'embrasser la vie monastique. — Il a convaincu le père infidèle avec les seules ressources de la raison et de la philosophie profane : l'Écriture sainte sera son principal secours contre le père chrétien. — Avant tout, afin de rendre le cœur et l'oreille de son contradicteur plus dociles à recevoir les enseignements qu'il va développer, il lui rappelle le Jugement dernier et les peines de l'enfer, brièvement mais vigoureusement décrits. — Les Chrétiens sont tenus de veiller au salut de leur prochain; textes de saint Matthieu et de saint Paul cités à l'appui de cette thèse générale. — Ils sont tenus à bien plus forte raison de veiller au salut de leurs enfants. — Exemple du grand-prêtre Héli ; l'écrivain ou, pour mieux dire, l'orateur raconte et commente éloquemment cette histoire, d'où il conclut que Dieu punit souvent dès cette vie les pères qui élèvent mal leurs enfants, ainsi que les enfants mal élevés. — Dieu a fait des lois positives pour la bonne éducation des enfants. — Textes de l'Exode, de la Genèse, de l'Epître aux Ephésiens, et de l'Epître à Timothée. — L'auteur va au-devant d'une objection, et dit que ceux qui auront violé ces lois de Dieu n'auront aucune excuse, parce que c'est volontairement que nous devenons bons ou mauvais. — Autre objection : Ne peut-on se sauver en demeurant dans une ville, en habitant une maison, avec une femme et des enfants ? — Concession : Il est vrai qu'il y a de nombreux degrés de salut, saint Paul le déclare : *Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles*, etc. — Mais que faut-il en conclure, sinon qu'un père doit faire en sorte que son fils arrive dans la cour du Roi des rois au plus grand éclat possible ? — Au lieu de cela les pères, trop souvent, ne font pas même connaître à leurs enfants la loi de Dieu. — Ils ne leur apprennent que deux choses : l'amour de l'argent et l'amour de la vaine gloire. — Ces deux amours sont deux tyrans pernicieux; l'âme qu'ils ont une fois saisie ne peut plus s'en débarrasser que dans la solitude. — Exemple des Hébreux que Dieu conduisit au désert comme dans un monastère pour les guérir de ce double mal qu'ils avaient rapporté d'Egypte. — Les pères ne s'en tiennent pas là, mais ils infectent les âmes de leurs enfants de certaines maximes qui ont cours dans le monde et qui contredisent formellement la morale de l'Evangile. — Il est un crime plus abominable que tous les autres, que l'auteur n'a pas encore osé nommer, tant il lui inspire d'horreur, tant il outrage la nature. — Cependant il est obligé d'en parler : les médecins ne guérissent pas une plaie sans y toucher ; d'ailleurs le règne hideux de ce vice abominable, si répandu dans la ville d'Antioche, est un motif bien puissant pour porter à la vie monastique. — Ce crime, c'est celui des Sodomites. — Peinture effrayante de la dépravation des mœurs dans la ville d'Antioche : rien n'était plus propre à faire aimer le désert que cet affreux tableau. — Autre objection : Mais si tout le monde embrassait la vie chrétienne dans sa perfection, toutes les choses de ce monde s'en iraient en décadence, la société périrait. — Réponse : Les dangers qui menacent la société ne viennent pas de ce côté : cette pensée est développée très-éloquemment dans un parallèle entre le mondain et le chrétien. — De là deux tableaux, l'un de la société mondaine, l'autre de la société monastique. — Autre objection : Il est bon, disent certains pères de famille, de faire étudier les lettres et l'éloquence aux enfants, avant de les laisser s'engager dans la vie monastique. — Réponse : Les bonnes mœurs valent mieux que l'éloquence ; l'éloquence sans honnêteté est un grand mal ; nécessité des bonnes mœurs pour acquérir la science et l'éloquence ; l'éloquence n'est pas indispensable, même à l'exécution des plus grandes choses ; les Apôtres n'en ont pas eu besoin pour convertir le monde. — Histoire d'un jeune homme élevé par un moine : saint Chrysostome consent à ce que ceux qui peuvent suivre dans le monde la perfection chrétienne y demeurent ; mais ceux qui en sont capables sont très-peu nombreux. — Il est plus facile de se sauver moine que séculier. — Pour les moines et les séculiers, les préceptes sont les mêmes. — Le véritable père est celui qui s'occupe du salut de son fils. — Celui qui donne son bien, comme le moine, en est plus véritablement le maître que celui qui entasse ses richesses. — Nécessité de contracter l'habitude de la vertu dès le jeune âge. — Histoire d'Anne et de Samuel. — Péroraison du troisième livre, exhortation aux parents d'élever chrétiennement leurs enfants.

1. Allons, apprenons maintenant au père chrétien qu'il ne faut pas combattre ceux qui engagent son fils à suivre les volontés de Dieu. Mais peut-être ce travail risque-t-il désormais d'être superflu; peut-être va-t-il arriver le contraire de ce que je disais auparavant. J'ai dit plus haut que la loi du combat ne nous force pas de descendre dans la lice contre les païens; que l'apôtre saint Paul, qui nous fait un devoir de juger ceux qui sont dans le sein de l'Eglise, nous laisse libre de combattre contre ceux du dehors. Maintenant, à mon sens, nous ne sommes pas même tenu de lutter contre les chrétiens. Car si, même avant le discours précé-

dent, il nous semblait déshonorant d'avoir à entamer une contestation avec un chrétien sur un pareil sujet, à plus forte raison maintenant. Un chrétien ne rougirait-il pas d'avoir besoin d'exhortation pour croire des vérités, au sujet desquelles l'infidèle n'a rien pu nous répondre? Cependant, est-ce une raison suffisante pour que nous nous taisions, pour que nous n'ajoutions pas une parole? Loin de là! Sans doute, si nous trouvions quelqu'un qui nous garantît l'avenir, qui nous assurât que personne ne se portera désormais aux excès que nous déplorons, il faudrait nous taire et laisser tomber le passé dans l'oubli. Comme toute garantie nous manque à cet égard, il faut bien que nous recourions aux avertissements. Si nos remèdes rencontrent des malades, ils produiront leur effet; si au contraire l'épidémie est passée, nos désirs sont accomplis. C'est le devoir des médecins de préparer des remèdes, tout en faisant des vœux pour que personne n'ait besoin d'en faire usage. De même nous souhaitons maintenant qu'aucun de nos frères n'ait besoin de nos exhortations; s'il en est autrement, ce qu'à Dieu ne plaise! il leur restera, selon le proverbe, une deuxième planche de salut.

Supposons donc notre chrétien tel que l'infidèle; qu'il lui ressemble en tout excepté du côté de la religion; qu'il se lamente comme lui, qu'il se roule aux pieds de tous ceux qu'il voit; qu'il montre ses cheveux blancs; qu'il mette en avant sa vieillesse, sa solitude et tout le reste, et qu'il excite tant qu'il voudra les juges à la colère. Toutefois ce n'est pas devant les hommes que nous avons à nous débattre avec lui; il sait ce que nos saintes Ecritures, inspirées du Saint-Esprit, ont dit touchant le terrible et redoutable tribunal qui nous attend après notre mort. Il faut donc lui rappeler ce jour suprême et le feu qui coule comme un fleuve, et la flamme qui ne s'éteint jamais, le soleil disparu, la lune dérobée, les astres qui tombent, le ciel qui se roule, les puissances ébranlées, la terre secouée de toutes parts et bouillonnante, le son terrible et alterné des trompettes, les anges qui parcourent la terre; les milliers qui les entourent et les myriades qui les servent; les armées qui se meuvent autour du juge, le signe qui paraît devant lui, le trône qui lui est disposé, les livres ouverts, la gloire inaccessible et la voix terrible, effrayante du juge, qui envoie les uns dans le feu préparé au diable et à ses anges, qui écarte les autres des portes du ciel, malgré les longues luttes de la virginité, qui ordonne à quelques-uns de ses ministres de lier l'ivraie et de la jeter dans la fournaise, aux autres de lier les pieds aux coupables, d'enchaîner leurs mains, de les précipiter dans les ténèbres extérieures et de les abandonner au terrible grincement de dents. Il faut lui rappeler que le juge inflige le châtiment le plus rigoureux et le plus redoutable, aux uns pour des regards impudiques seulement, aux autres pour des rires intempestifs; à celui-ci pour avoir condamné sans raison son prochain, à cet autre pour l'avoir seulement maudit. Et pour preuve que de telles fautes reçoivent ce châtiment, nous en pouvons entendre l'annonce et la menace de la bouche même de celui qui ordonnera ces supplices. Il faut qu'au sortir de cette vie nous comparaissions tous devant ce juge et que nous voyions ce jour où seront dévoilées, mises à nu, non-seulement nos actions, non-seulement nos paroles, mais jusqu'à nos plus secrètes pensées.

2. En effet nous rendrons un compte de choses qui maintenant nous paraissent petites; tant le juge mettra de rigueur, une rigueur égale, à nous demander raison et de notre salut et de celui du prochain! Aussi saint Paul nous recommande-t-il partout de ne pas rechercher notre bien, mais celui du prochain. (I Cor., x, 24.) Aussi réprimande-t-il fortement les Corinthiens de ce qu'ils n'ont montré ni prévoyance ni soin à l'égard du fornicateur, et ont négligé sa blessure encore sanglante. Et, écrivant aux Galates, il disait: « Mes frères, si quelqu'un « est tombé par surprise en quelque péché, « vous autres, qui êtes animés de l'esprit de « Dieu, relevez-le ». (Gal., VI, 1.) Et auparavant il donnait aux Thessaloniciens les mêmes conseils, disant: « Exhortez-vous les uns les « autres, comme vous faites ». Et encore: « Redressez ceux qui sont dans le désordre, « consolez les pusillanimes et soutenez les « faibles ». (I Thess., V, 11 et 14.) Pour que personne ne dise: Qu'ai-je affaire de songer aux autres? que celui qui se perd consomme sa ruine, et que celui qui se sauve soit sauvé; cela ne me regarde pas; je n'ai reçu ordre que de m'occuper de mes affaires; pour que personne ne dise cela et pour supprimer cette pensée sauvage et inhumaine, l'Apôtre dresse autour de nous comme une barrière inviolable

le précepte de mépriser en plusieurs circonstances nos propres intérêts pour soigner ceux du prochain ; et il prescrit de garder partout cette règle sévère de conduite.

Dans son Épître aux Romains, il leur ordonne de regarder cette prévoyance comme une grande partie de leur devoir, recommandant aux forts de servir de pères aux faibles, et les exhortant à veiller à leur salut. (Rom., xv, 1.) Ici il leur donne ces avis sous forme d'exhortations et de conseils ; ailleurs au contraire, il ébranle avec toute la vigueur possible les esprits des auditeurs ; il dit que ceux qui négligent le salut de leurs frères pèchent contre Jésus-Christ lui-même, et sapent l'édifice de Dieu. (I Cor., VIII, 12.) Et il ne dit pas cela de lui-même, mais pour l'avoir appris du Maître. En effet, le Fils unique de Dieu, voulant montrer que c'est là une obligation indispensable et que les plus grands maux sont réservés à ceux qui s'y soustraient, avait dit : « Si quelqu'un scandalisait un de ces petits, il vaudrait mieux pour « lui qu'on lui suspendît au cou la meule de « l'âne et qu'on le précipitât ainsi dans la mer ». (Math., XVIII, 6.) Celui qui rapporte son talent n'est pas puni pour avoir négligé son propre salut, mais pour n'avoir pas travaillé à celui du prochain. Notre vie, à nous, aurait beau être irréprochable, cela ne nous exempterait pas sûrement de l'enfer où nous pouvons être jetés pour notre négligence vis-à-vis du prochain. Si aucune raison ne peut justifier ceux qui n'auront pas voulu secourir corporellement leur prochain, et s'ils sont éloignés de la chambre nuptiale, quand même ils auraient pratiqué la virginité ; celui qui aura omis un point bien plus important (car le soin de l'âme est de beaucoup préférable à celui du corps), comment ne serait-il pas justement condamné aux plus terribles châtiments ? Dieu n'a point créé l'homme pour qu'il borne ses soins à lui-même, il veut qu'il les étende à tous ses frères.

Aussi saint Paul appelle-t-il les fidèles des flambeaux, montrant par là qu'ils doivent servir aux autres. (Philipp., II, 15.) Car le flambeau, s'il n'éclairait que soi, ne serait plus un flambeau. C'est pourquoi il dit que ceux qui négligent leur prochain sont pires que des païens : « Si quelqu'un, *dit-il*, ne prend pas « soin de ceux qui le touchent, principalement « de ceux de sa maison, il a renié la foi et il est « pire qu'un infidèle ». (I Tim., v, 8.) Quel sens voulez-vous donner ici à ce mot de *soin* ? S'agit-il de fournir au prochain ce qui est nécessaire pour soutenir sa vie corporelle ? Pour moi, je crois que l'Apôtre veut parler du soin de l'âme ; et si vous me contestez ce point, mon raisonnement n'en sera que plus fort. Si saint Paul entend cette parole du corps, et s'il voue à un tel chatiment celui qui n'aura pas fourni le pain de chaque jour, s'il le déclare pire qu'un païen, quelle peine ne subira pas celui qui néglige un soin plus grand et plus important ?

3. Voyons, considérons maintenant la grandeur de notre faute, et remontant peu à peu, montrons qu'il n'y en a pas de plus grande que de négliger ses enfants, et que ce péché atteint le comble de la perversité. Le premier degré de méchanceté, de dépravation et de cruauté, est donc de mépriser ses amis ; ou plutôt partons de plus bas ; je ne sais comment j'allais oublier que la première Loi, celle qui fut donnée aux Juifs, ne permet point de laisser dans l'abandon les animaux de ses ennemis tombés ou égarés, peu importe, mais qu'elle ordonne de les ramener au chemin et de les relever. En commençant par les choses inférieures, le premier degré de méchanceté et de cruauté, c'est donc de voir souffrir les animaux et les bestiaux de ses ennemis et de passer outre sans leur porter secours. Le deuxième en remontant, de refuser tout service à ses ennemis ; car autant l'homme est supérieur à la brute, autant cette faute l'emporte sur la précédente. Le troisième degré, c'est de négliger ses frères, quand même ils seraient inconnus. Le quatrième, de ne prendre aucun soin de ses parents. Le cinquième, de ne pas les assister non-seulement dans leurs corps, mais surtout dans leur âme exposée à se perdre. Le sixième, de négliger non-seulement ses parents, mais ses enfants qui se perdent. Le septième, de ne pas chercher des personnes qui pourraient en prendre soin. Le huitième, d'empêcher et d'écarter d'eux ceux qui voudraient les secourir. Le neuvième, de ne pas les éloigner seulement, mais encore de les combattre à outrance.

Si le feu de l'enfer est le châtiment destiné au premier, au deuxième et au troisième degré de méchanceté, quelle punition sera donc réservée à celui qui les dépasse tous, celui où vous vous trouvez, le neuvième enfin ? Encore on ne se tromperait pas en l'appelant non pas le neu-

vième, non pas le dixième, mais bien le onzième. Pourquoi? Pour deux raisons; d'abord ce péché surpasse en lui-même et par sa malice naturelle, tous ceux que nous venons d'énumérer; ensuite il emprunte une gravité nouvelle à la circonstance du temps où nous vivons. — Comment cela, direz-vous? — Oui, nous serons plus sévèrement punis que les Juifs, si nous commettons les mêmes fautes. Ce peuple vivait sous la loi de Moïse, et nous nous vivons sous celle de Jésus-Christ; nous recevons de plus grandes grâces, nous jouissons d'une doctrine plus haute et plus parfaite, nous sommes comblés de plus d'honneurs. Une faute si grave par sa nature et par ses circonstances attirera, vous le comprenez, un châtiment terrible sur les coupables. Des exemples vont appuyer ma doctrine, pour que vous ne l'accusiez pas de légèreté ni de témérité. Vous verrez que pour se sauver il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut encore bien élever ses enfants. Ce que je vous rapporterai n'est point de moi : c'est un fait que je trouve consigné dans les saintes Ecritures.

Il y avait chez les Juifs un prêtre, homme sage et vertueux. Il se nommait Héli. Cet Héli était père de deux enfants; et les voyant avancer dans le sentier du mal, il ne les retenait ni ne les arrêtait; ou plutôt il les retenait et les arrêtait, mais il ne le faisait pas avec toute l'énergie qu'il aurait dû déployer. Les vices de ses enfants étaient la débauche et la gourmandise. Ils mangeaient, dit l'Ecriture, les viandes sacrées, avant qu'elles eussent été sanctifiées par l'oblation de la victime à Dieu. (I Rois, II, 26.) Apprenant cela, leur père ne les châtia point. Il essaya seulement par ses paroles et ses exhortations de les détourner d'une telle abomination; et il leur disait continuellement ces paroles : « Non, « mes enfants, ne faites pas ainsi; ce que « j'entends dire de vous est pénible, on dit que « vous êtes cause que le peuple n'adore point « le Seigneur. Si un homme vient à pécher « contre un homme, on priera Dieu pour lui; « mais si l'homme vient à pécher contre Dieu, « qui pourra intercéder pour lui? » (I Rois, II, 16.) Ces paroles ne manquaient certes ni de poids, ni de dignité, elles étaient bien capables de ramener celui qui eût eu de la raison; car elles redressaient la faute, en montraient la gravité et révélaient le terrible et redoutable châtiment qui la devait punir; néanmoins, comme Héli ne fit pas tout ce qu'il aurait dû faire, il périt avec ses enfants. Il fallait, en effet, les menacer, les chasser de sa présence, s'armer de la verge, se montrer en un mot plus ferme et plus sévère. Il n'en fit rien, et c'est ce qui arma le bras de Dieu contre ses enfants et contre lui-même; et pour avoir ménagé ses fils à contre-temps, il les perdit, et se perdit lui-même avec eux.

Ecoutez donc ce que lui dit le Seigneur; ce n'est même plus à lui qu'il s'adresse; il ne le jugeait plus digne désormais de réponse; comme un serviteur qui a commis les fautes les plus graves, il le faisait instruire par d'autres des châtiments qu'il lui réservait, tant était grande alors la colère de Dieu! Ecoutez ce qu'il dit au jeune Samuel, disciple d'Héli, remarquez encore une fois que c'est au disciple qu'il parle et non au maître; il se serait adressé à tout autre prophète, plutôt qu'à Héli, tant il avait d'éloignement pour celui-ci. Enfin voici ce que le Seigneur dit à Samuel. Héli savait que ses enfants maudissaient Dieu, et il ne les reprenait pas; ou, ce qui est plus exact, il les réprimandait, mais ses réprimandes n'étaient ni assez fortes ni assez énergiques : c'est pourquoi Dieu les condamnait. Vous voyez par là que, quand même nous pourvoirions au bien de nos enfants, si nous ne le faisons dans la mesure convenable, ce n'est plus pourvoir, c'est avertir stérilement comme Héli. Ayant donc exposé le crime, il en révèle le châtiment dans l'excès de sa colère : « J'ai juré, « *dit-il*, à la maison d'Héli, que son crime ne « sera jamais expié ni par les parfums, ni par « les sacrifices jusqu'à l'éternité ». (I Rois, III, 14.) Avez-vous remarqué cette violente indignation, ce châtiment sans rémission? Il faut, dit-il, de toute nécessité qu'il périsse, et non pas lui seulement, ni ses enfants, mais toute sa maison avec lui, et il n'y aura pas de remède pour guérir une telle plaie. Cependant, hormis cette faiblesse pour ses enfants, Dieu n'avait absolument rien à reprocher à ce vieillard; il méritait même d'être admiré pour tout le reste de sa conduite, et l'on peut se convaincre de sa sagesse non-seulement par le témoignage des autres, mais aussi par les circonstances de son malheur.

En effet, lorsque Samuel lui notifia les menaces divines, lorsqu'il vit que son châtiment était imminent, il ne montra nulle aigreur, nul dépit : il ne dit rien de ce que tant d'au-

tres eussent dit à sa place : Suis-je donc le maître de la volonté des autres? Je dois subir la peine de mes péchés propres; mais mes enfants ont l'âge de discrétion, il serait juste de les punir eux seuls... Non, il ne dit rien de tout cela, il n'y songea même pas; comme un serviteur dévoué et qui ne sait qu'une chose, se plier à toutes les volontés du maître, quelque dures qu'elles puissent être, il prononça ces paroles pleines d'une noble résignation : « Le « Seigneur est le maître, il fera ce qui sera « agréable à ses yeux ». (I Rois, III, 18.)

Nous pouvons juger sa vertu, non-seulement par là, mais par un autre fait encore. Une guerre éclata, guerre désastreuse pour les Israélites; un messager vint en raconter les malheurs au Grand-Prêtre. Il lui apprit d'abord que ses fils étaient tombés honteusement et misérablement dans le combat : il resta impassible à cette nouvelle; mais lorsque le messager eut ajouté que l'Arche avait été prise par les ennemis, alors, foudroyé par la douleur, le vieillard tomba de son siége à la renverse près de la porte, et se cassa la tête. Or c'était un vieillard grave et recommandable, et il avait jugé pendant vingt ans le peuple d'Israël.

Si un prêtre, un vieillard, un homme recommandable qui pendant vingt ans avait régi sans reproche le peuple des Hébreux, qui avait toujours vécu avec honneur, dans des temps qui ne réclamaient pas une grande perfection, n'a pu trouver néanmoins en aucun de ces titres une suffisante justification ; si, pour n'avoir pas veillé assez scrupuleusement sur ses enfants, il a subi une mort terrible et misérable ; si ce péché de négligence, comme une vague furieuse, irrésistible, a couvert tout le reste et submergé toutes ses vertus ; quel châtiment fondra sur nous, qui vivons dans des temps où une vie plus parfaite est exigée, sur nous qui sommes si loin de la vertu d'Héli, et qui non-seulement ne veillons pas sur nos enfants, mais même attaquons et combattons ceux qui le voudraient faire, sur nous enfin qui nous montrons à l'égard de nos enfants plus intraitables et plus durs que les Barbares? La cruauté des Barbares, en effet, se borna à l'esclavage, à la dévastation et à l'asservissement de la patrie, aux maux du corps enfin ; et vous, vous asservissez l'âme, vous l'enchaînez comme une captive et vous la livrez à des démons pervers et furieux et à toutes leurs passions. Car voilà ce que vous faites, lorsque vous ne donnez à vos enfants aucun conseil pour leur bien spirituel, lorsque vous écartez même ceux qui voudraient leur en donner.

Et qu'on ne me dise pas que beaucoup de parents, après avoir négligé leurs enfants plus encore qu'Héli ne faisait, n'ont rien éprouvé de semblable. Beaucoup ont subi le même châtiment, beaucoup en ont souffert de plus terribles, et pour la même faute. D'où viennent ces morts prématurées? D'où viennent ces maladies douloureuses et fréquentes qui nous assaillent, nous et nos enfants? D'où ces accidents, ces calamités, ces catastrophes, et toute cette variété de maux? N'est-ce point de ce que nous laissons nos enfants grandir dans le vice? Les malheurs de ce vieillard suffisent à vous prouver que ces paroles ne sont pas une simple conjecture. Je veux vous citer encore à ce sujet un mot d'un de nos sages; parlant quelque part des enfants : « Ne vous glorifiez pas, dit-il, « d'enfants impies, car si la crainte de Dieu « n'est avec eux, ne comptez pas sur leur vie ». (Eccli., XVI, 1-3.) Vous pleurerez dans votre deuil prématuré et vous apprendrez soudain qu'ils ne sont plus. Beaucoup, comme je vous l'ai dit, ont subi de semblables punitions; et ceux qui ont échappé, n'échapperont pas toujours. Ils n'en sont que plus à plaindre ; car sortis d'ici, une justice plus rigoureuse les attend.

Pourquoi donc, direz-vous, tous ne sont-ils pas punis ici-bas? Parce que Dieu a fixé un jour dans lequel il doit juger la terre, et ce jour n'est pas encore venu. S'il en était autrement, toute notre espèce serait détruite et consumée promptement. Pour n'avoir pas à anéantir le genre humain, et en même temps pour tenir le plus grand nombre en haleine pendant l'attente du jugement, Dieu prend quelques coupables, et en les châtiant ici-bas, il apprend aux autres, par cet exemple, la mesure des punitions qui leur sont réservées, afin qu'ils sachent bien, que quand même ils n'auraient pas été châtiés ici, ils n'en rendront qu'un compte plus sévère dans l'autre monde. N'allons point nous endormir, parce que Dieu ne nous envoie plus de prophètes, parce qu'il ne nous prédit plus notre peine, comme il fit à Héli; ce n'est plus le temps des prophètes. Je me trompe, il en envoie même encore aujourd'hui. — Comment nous le prouverez-vous? — « Ils ont », *dit le Seigneur*, « Moyse et les « Prophètes ». (Luc, XVI, 29.) Tout ce qui a été

dit aux hommes de l'ancienne loi ne s'adresse pas moins à nous ; Dieu n'a pas seulement parlé pour Héli, mais il menace par lui et par ses malheurs tous ceux qui commettent le même péché. Dieu ne fait acception de personne, et s'il a renversé avec toute sa famille un homme dont les fautes étaient relativement légères, il ne laissera pas sans châtiments ceux qui en auront commis de plus graves.

4. On ne peut pas dire que Dieu soit indifférent à la bonne éducation des enfants, puisqu'à cet égard on le voit montrer partout la plus grande sollicitude. Il a d'abord déposé dans le fond de la nature ce désir violent qui porte chacun à pourvoir aux besoins de ceux qu'il a engendrés, et qui fait de l'accomplissement de ce devoir une impérieuse nécessité. A cette loi naturelle, il en a ajouté de positives, jusqu'à entrer dans le détail des soins que réclame l'instruction de l'enfance. Quand il établit des fêtes dans l'Ancien Testament, il ordonne aux pères d'en apprendre aux enfants les raisons et de leur en découvrir tout le mystère. Ainsi, après avoir parlé de la Pâque, il continue : « Et vous l'apprendrez à votre fils « en ce jour, lui disant : Voici pourquoi Dieu « m'a ordonné ces choses ; c'est qu'en ce jour je « suis sorti de l'Egypte ». (Exode, XIII, 8, 14, 15.) Il fait de même pour la loi des premiers-nés ; après l'avoir portée, il ajoute encore : « Et si « votre fils vous questionne à ce sujet, disant : « Que signifie ceci ? vous lui direz : C'est que « le Seigneur m'a tiré par la force de son bras « de l'Egypte, de la maison de servitude. Mais « comme Pharaon endurci refusait de nous « laisser partir, Dieu fit mourir tous les pre- « miers-nés dans la terre d'Egypte, depuis les « premiers-nés des hommes jusqu'aux pre- « miers-nés des animaux : voilà pourquoi je « sacrifie à Dieu tout enfant mâle qui ouvre le « sein de sa mère ». (Ibidem.) Amener les enfants à la connaissance de Dieu par toutes les voies, tel était l'ordre du Seigneur.

Il prescrit aussi de nombreux devoirs aux enfants à l'égard de ceux qui leur ont donné le jour, récompensant les fils reconnaissants, punissant les ingrats, nouveau moyen de les rendre encore plus chers à leurs pères et mères et de redoubler les liens qui existent entre eux.

Quand on nous établit maîtres de quelqu'un, plus on nous donne d'autorité sur lui, plus cet honneur entraîne l'obligation d'en prendre soin ; à défaut d'autres, cette seule raison, que ses affaires sont entre nos mains, suffirait à nous entraîner, et nous ne saurions nous décider à trahir jamais celui qui nous a été ainsi confié. D'un autre côté Dieu soutient l'autorité paternelle, sa colère s'allume contre les enfants qui la méprisent, il ressent les insultes faites aux pères plus vivement que les pères eux-mêmes, il punit toujours les coupables. C'est encore un nouveau lien qui resserre l'union des pères et des enfants. Voilà ce que Dieu a fait. Le premier lien qu'il a établi est un lien naturel, il oblige les parents pour ainsi dire malgré eux à nourrir et à élever leurs enfants selon le commandement divin qu'ils trouvent gravé dans leurs cœurs. Mais comme ce lien naturel, affaibli de plus en plus par l'insoumission des enfants, pourrait se rompre tout à fait, le Seigneur a élevé comme une barrière pour les retenir dans le devoir, il a établi une double sanction émanant et de lui-même et des parents ; par ce moyen il subordonne rigoureusement les enfants à leurs pères, et du même coup il inspire à ces derniers un plus grand amour pour leurs enfants. Ce qui constitue un second et même un troisième lien. Ce n'était pas assez ; Dieu en a formé un quatrième qui quadruple la force de cette union. Je viens de dire qu'il punit les fils insoumis et ingrats, et qu'il récompense les bons fils ; or, il agit de même vis-à-vis des parents ; il punit très-sévèrement les parents négligents, et il comble d'honneurs et de louanges ceux qui s'acquittent avec soin de tous leurs devoirs paternels. Nous avons déjà vu le châtiment exemplaire qu'il fit souffrir à ce vieillard de l'Ancien Testament, coupable d'avoir mal élevé ses deux fils, quoique d'ailleurs il fût très-illustre par sa vertu. Au contraire il récompense le patriarche Abraham pour sa sollicitude paternelle non moins que pour ses autres vertus ; car, énumérant les nombreux et magnifiques dons qu'il a promis de lui faire, entre autres causes qu'il en indique, on remarque celle-ci : « Car je « sais qu'Abraham ordonnera à ses enfants et « à sa maison après lui, de garder les voies de « Dieu, leur Seigneur, et d'agir selon la jus- « tice et l'équité ». (Gen., XVIII, 19.)

Apprenons par là que Dieu n'aura point d'indulgence pour ceux qui auront négligé ces objets de sa vive sollicitude. Il ne se peut pas que le même Dieu s'occupe à ce point du salut des enfants, et qu'il laisse néanmoins en paix ceux qui

l'auront négligé. Non, il ne les laissera pas en paix, mais son indignation éclatera contre eux, l'histoire que nous venons de rapporter le prouve assez. C'est pourquoi saint Paul nous donne continuellement ces conseils : « Pères, « élevez vos enfants dans la discipline et la « crainte du Seigneur ». (Ephes., VI, 4.) Si nous sommes tenus de veiller sur l'âme de vos enfants, nous étrangers, si Dieu doit nous en demander compte, quelle ne sera pas votre responsabilité, vous qui les avez engendrés, élevés, nourris dans votre maison? Un père ne pourra pas plus avoir recours aux excuses ni à l'indulgence pour les fautes de ses enfants que pour les siennes propres. C'est ce que saint Paul nous démontre encore jusqu'à l'évidence. Lorsqu'il détermine les qualités nécessaires à ceux qui sont préposés au gouvernement des hommes, entre autres vertus qu'ils doivent absolument posséder, il exige le soin de leurs enfants, parce qu'il n'y aura pas de pardon pour nous si nous les laissons se pervertir. Et quoi de plus juste? Si les hommes devenaient méchants par la nécessité de leur nature, on aurait quelques raisons de chercher des excuses et quelque espoir d'en trouver, mais comme c'est par notre libre arbitre que nous sommes ou bons ou mauvais, quelle raison, je ne dis pas solide, mais spécieuse, pourrait apporter le père qui aura laissé l'objet de ses plus chères affections se pervertir et devenir mauvais? Dira-t-il qu'il n'a pas même essayé de le rendre vertueux? Mais jamais aucun père ne voudrait prononcer une telle parole, la nature est là qui le presse et l'excite constamment à remplir ce devoir. Qu'il n'a pu? mais l'excuse est inacceptable : recevoir un tout petit enfant, le recevoir dès le principe et comme au sortir des mains de Dieu, avoir seul toute autorité sur lui, le garder continuellement chez soi; tout cela rend aisé et facile le redressement de ses défauts. De sorte que la perte des enfants ne saurait venir d'une autre cause que de la folie qui attache leurs parents aux intérêts du monde; n'avoir que ces intérêts matériels en vue, ne rien vouloir y préférer, voilà ce qui les force à négliger leurs enfants et le salut de leur âme.

Ces pères (et qu'on ne prenne point ceci pour une parole d'emportement), ces pères, je n'hésiterai pas à le dire, sont pires que des parricides. Ceux-ci séparent l'âme du corps; mais ceux-là, emportant l'âme avec le corps, les jettent l'un et l'autre dans le feu de l'enfer. La première mort, il la fallait toujours recevoir de la nature; et la seconde on pouvait l'éviter, si la faiblesse des parents ne l'eût donnée. De plus, la mort du corps sera détruite et effacée par la gloire de la résurrection, mais la perte de l'âme est irréparable; pour elle plus de salut possible, mais des châtiments nécessaires et éternels. Ce n'est donc pas sans raison que nous disions que ces pères sont pires que ceux qui tuent leurs enfants. Aiguiser un glaive, en armer sa main, le plonger dans la poitrine d'un enfant, n'est pas chose aussi cruelle que de corrompre et de perdre son âme; car nous n'avons rien que nous puissions comparer à l'âme.

5. Eh quoi! direz-vous, pour quiconque habite une ville, possède une maison et une femme, il n'y a donc pas de salut à espérer? — Sans doute il y a plus d'une voie de salut; il y en a même beaucoup et de bien diverses. Jésus-Christ nous le dit implicitement quand il déclare qu'il y a beaucoup de demeures chez son Père. Saint Paul, de son côté, nous le répète avec une certaine précision, quand il dit : « Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la « lune, et autre l'éclat des étoiles ». (I Cor., XV, 41.) Voici ce qu'il veut dire : Les uns brilleront comme le soleil, d'autres comme la lune, et d'autres comme les étoiles. Et il ne s'est point arrêté à cette différence, mais il montre encore qu'il y a parmi eux une grande variété, une variété aussi étendue qu'on la peut supposer dans un pareil nombre. « L'étoile « même », dit-il encore, « diffère de l'étoile en « clarté ». Or, partant de l'immensité du soleil, descendez jusqu'au dernier de tous les astres, et songez combien il vous faudra parcourir de degrés de splendeur.

Quelle étrange chose! Vous faites tout au monde pour introduire votre fils dans le palais du roi, vous l'exhortez à ne rien négliger, à tout souffrir pour approcher la personne du prince; il doit compter comme rien la dépense, le péril, la mort même. S'agit-il de la milice céleste, loin de chercher à le pousser aux premiers rangs, vous n'êtes pas attristés de le voir aux dernières places, aux dernières de toutes. Du reste, allons plus loin, si vous le voulez bien, et voyons s'il est possible que celui qui s'agite dans un milieu mondain puisse obtenir l'héritage céleste. Saint Paul a tranché la question en peu de mots; il dit que ceux qui ont des femmes ne peuvent se sauver qu'en vivant

avec elles comme s'ils n'en avaient pas, en n'abusant point des biens du monde. Si vous y consentez, examinons encore un point si important. Pouvez-vous vous flatter que votre fils sache, pour l'avoir appris de vous, ou compris par lui-même, que celui qui jure, quoique avec sujet, ne laisse pas d'offenser Dieu ? Que celui qui garde du ressentiment ne peut se sauver ? « Car les voies des vindicatifs », dit l'Ecriture, « conduisent à la mort ». (Prov., XII, 28.) Lui avez-vous appris que Dieu a flétri le calomniateur jusqu'à le priver de lire la divine Ecriture? Qu'il a chassé du ciel et condamné à l'enfer l'arrogant et l'insolent ? Qu'il punit comme véritablement adultère celui qui lance des regards impudiques ? Et ce péché, si commun chez tous les hommes, de juger son prochain, et de s'attirer par là un plus rigoureux châtiment, lui avez-vous jamais conseillé de l'éviter, et lui avez-vous fait connaître les lois portées par Jésus-Christ à cet égard ? Ou bien ignoriez-vous que tout cela existait ? Or, comment le fils pourra-t-il pratiquer des vertus dont le père qui doit l'instruire ignore le précepte ? Et plût à Dieu que vous ne fussiez coupable que de ne rien conseiller de bon à vos enfants ! Le mal serait moins grand ; mais maintenant vous les portez aux vices et à tout ce qui est de nature à compromettre leur salut.

Ecoutez des parents exciter leurs enfants à l'étude des belles-lettres, vous n'entendrez pas sortir de leurs bouches d'autres raisons que celles-ci : Un tel était obscur et d'humble extraction, mais il a étudié, et l'éloquence qu'il a acquise l'a élevé aux plus hautes charges : il a amassé une fortune immense, il a épousé une femme très-riche, bâti une maison splendide, il est redouté et honoré de tous... Un tel, dira un autre, s'est rendu savant dans la langue latine, et maintenant il brille à la cour, c'est lui qui gouverne. Un second fait ressortir un autre avantage, et tous relèvent ceux qui se distinguent sur la terre. Quant aux illustrations du ciel, nul n'en fait mention, et si quelqu'un ose en parler, on l'éconduit comme un homme qui n'est bon qu'à tout bouleverser.

6. Voilà les enseignements que vous ne cessez de faire retentir aux oreilles de vos enfants dès qu'ils peuvent vous entendre. Et que faites-vous par là, sinon de mettre dans leur âme la matière de tous les maux, en y introduisant les deux passions les plus tyranniques, je veux dire l'amour des richesses, et cet autre plus désordonné encore, l'amour d'une vaine et inutile gloire. Chacun de ces deux amours est capable lui seul de tout bouleverser ; mais quand ils se liguent pour fondre ensemble sur l'âme tendre d'un jeune homme, se précipitant comme des torrents, ils dispersent toutes ses qualités, et charrient tant d'épines, de sable et de vase, qu'ils rendent cette âme infertile et incapable de porter aucun fruit de vertu.

Les auteurs profanes, au besoin, nous prêteraient ici leur témoignage : parlant d'une seule de ces passions, l'un d'eux l'appelle la *citadelle ;* un autre, la *tête* des vices. Mais si, prise isolément, une seule de ces passions est une citadelle, une tête, lorsque l'autre qui est beaucoup plus mauvaise et plus puissante, je veux dire l'amour de la vaine gloire, sera venue rallier la première, et que, liguées entre elles, ayant fait ensemble irruption dans l'âme d'un jeune homme, elles s'y seront solidement implantées, établies, et qu'elles la posséderont tout entière, qui est-ce qui pourra désormais expulser ces ennemis si funestes, surtout lorsque les pères sont d'intelligence avec eux, et qu'ils travaillent de toute leur force à enraciner comme à propager leur domination malheureuse ? Il faudrait n'avoir aucune expérience pour ne pas désespérer du salut d'un enfant formé par de tels enseignements ! Il faudrait s'estimer heureux qu'avec des leçons tout opposées une âme pût éviter de tomber dans le mal.

Mais, quand partout on lui propose les richesses comme le but et la récompense de la vie, les hommes les moins estimables comme les modèles qu'il doit imiter, quel espoir de salut reste-t-il encore? Il est de toute nécessité que ceux qui ambitionnent les richesses soient envieux et méchants, jureurs et parjures, audacieux et insolents, voleurs et impudents, éhontés et ingrats ; qu'ils réunissent en un mot tous les vices.

J'ai pour garant de ce que j'avance l'apôtre saint Paul, qui dit que la racine de tous les maux de cette vie, c'est l'avarice. Avant lui, Jésus-Christ avait montré la même chose, quand il déclarait que celui qui est esclave de cette passion ne peut servir Dieu. Mais, quand dès le principe le jeune homme est entraîné dans cette servitude, comment pourra-t-il jamais devenir libre ? Comment pourra-t-il relever la tête au-dessus des flots, lorsque tout ce qui l'entoure le repousse, le replonge

dans l'abîme, et lui ôte les moyens de se sauver? Ah! ne le repoussez pas, tendez-lui plutôt la main, et si, dans ces conditions, il parvient à remonter, à voir le ciel et à secouer la vase du péché, il faudra vous en réjouir et en bénir Dieu. Que si, après cela, l'influence sacrée des divins enseignements peut le délivrer de toutes ces maladies, il faudra le combler d'éloges et l'accabler de couronnes. C'est une terrible chose que l'habitude, terrible pour dominer et maîtriser une âme, surtout quand elle trouve le plaisir pour auxiliaire, tandis que la vertu vers laquelle nous tendons, exige de nous tant d'efforts et de travaux. Aussi, quand Dieu voulut faire perdre aux enfants des Hébreux l'habitude invétérée des vices qu'ils avaient contractés en Egypte, il les prit à l'écart dans le désert, les éloigna le plus possible de leurs corrupteurs, réforma leurs âmes dans ce désert comme dans un monastère, mettant en œuvre tous les moyens de guérison, les plus violents comme les plus doux, et ne négligeant rien de ce qui pouvait contribuer à leur rendre la santé. Malgré ces précautions, ils ne purent être guéris de leur malice, et tout en recevant la manne, ils regrettaient les oignons, l'ail et les autres séductions de l'Egypte. Tant l'habitude est un mal déplorable!

Les Hébreux, objets d'une telle sollicitude de la part de Dieu, qui avaient eu un chef si grand, si généreux, qui avaient été instruits par la crainte et la menace, par les bienfaits, par les châtiments, de toute manière enfin, qui voyaient s'accomplir tant de merveilles, les Hébreux n'en étaient pas meilleurs; et vous, vous espérez que votre fils, qui tout jeune encore habite au sein de l'Egypte, ou plutôt, qui est campé dans les retranchements mêmes du diable, qui n'entend jamais de vous un bon conseil, qui voit, au contraire, tout le monde le pousser au vice, surtout ceux qui l'ont mis au monde et élevé; vous espérez qu'il pourra éviter les piéges du démon? Comment le fera-t-il? Est-ce grâce à vos leçons? Mais vous le poussez au mal; vous ne lui permettez pas d'entrevoir, même en songe, la perfection chrétienne, vous faites sans cesse miroiter devant ses yeux la vie terrestre sous toutes ses faces! n'est-ce donc pas l'attirer au milieu d'une tempête où il ne peut que faire naufrage? Est-ce grâce à lui-même, à ses bonnes dispositions? Mais le jeune homme est complétement incapable par lui-même de pratiquer la vertu. Je suppose que son fonds contienne quelque bon germe; vos perfides conseils y tombant perpétuellement comme une pluie pernicieuse, l'auront étouffé, avant qu'il ait pu croître et grandir. De même qu'un corps, qui, au lieu d'une nourriture saine, ne reçoit que des aliments insalubres, ne peut se soutenir, même pendant un temps assez court; de même, il est impossible que l'âme formée par de telles leçons ait aucun sentiment noble et généreux, il faut de toute nécessité, qu'affaiblie, énervée, minée continuellement par le vice, comme par une peste sourde, elle ne devienne bonne qu'à être jetée dans l'enfer pour y être irréparablement perdue.

7. Si vous croyez que je me trompe, si vous prétendez que l'on peut concilier l'amour des richesses et de la gloire avec la pratique de toutes les vertus; si vous le soutenez sérieusement et non pour plaisanter, n'hésitez pas à nous apprendre cette nouvelle et étrange doctrine. Car je ne veux point inutilement me priver de tant de maux, je ne veux pas sans profit me priver de tant de jouissances que je pourrais goûter en suivant votre exemple.

Mais ne nous abusons pas; cette science si commode, hélas! n'existe pas; je le conclus de vos exemples et de vos paroles, qui enseignent tout le contraire de ce que vous soutenez. En effet, comme si vous vous appliquiez à perdre vos enfants de propos délibéré, toute la pratique de votre vie les entraîne à une infaillible damnation.

Voyez donc la chose d'un peu haut. « Malheur », dit Jésus, « à ceux qui rient! » Et vous, vous fournissez à vos enfants toutes les occasions possibles de rire. « Malheur aux riches! » Et vous, vous mettez tout en œuvre pour qu'ils amassent des richesses. « Malheur à vous, quand tous les hommes vous combleront d'éloges! » (Luc, VI, 24 et suiv.) Et vous, vous avez souvent sacrifié tous vos biens pour conquérir ces applaudissements du peuple. Notre-Seigneur dit encore : Celui qui injurie son frère est passible de la peine de l'enfer; et vous, vous traitez de lâches et de poltrons ceux qui endurent en silence les outrages des autres. Jésus-Christ interdit à ses disciples les combats et les procès; et vous, vous ne cessez de vivre dans cette dangereuse atmosphère. Il a ordonné d'arracher son œil lorsqu'il devenait une occasion de perte; et vous, vous n'avez pas

d'amis plus chers que ceux qui peuvent vous enrichir, fût-ce même en vous rendant vicieux. Il ne permet point de renvoyer son épouse, excepté pour cause d'adultère ; et vous, quand il est question de gagner de l'argent, vous êtes d'avis qu'il ne faut pas tenir compte de cette défense. Il a défendu les serments ; et vous, vous riez si vous voyez quelqu'un garder ceux qu'il a faits. « Celui qui aime sa vie », dit Jésus, « la perdra (Jean, XII, 25) » ; et vous, vous ne négligez rien pour engager votre fils dans cet amour. « Si vous ne pardonnez », dit-il, « aux hommes leurs offenses, votre Père céleste « ne vous pardonnera pas (Matth., VI, 14) » ; et vous, vous reprenez vos enfants quand ils ne veulent pas se venger de ceux qui les ont offensés, et vous les dressez le plus tôt possible à cet esprit de vengeance. Jésus-Christ a déclaré que ceux qui recherchent la gloire, perdent tout le fruit de leurs œuvres, soit qu'ils prient, soit qu'ils jeûnent, soit qu'ils fassent l'aumône ; et vous, vous exhortez votre fils à dépenser toute son activité au service de cette idole.

Qu'est-il besoin d'énumérer toutes ces oppositions coupables, lorsque celles que je viens de rapporter suffiraient à nous précipiter au plus profond de l'enfer, je ne dis pas réunies toutes ensemble, mais chacune prise à part et isolément ? Et vous, vous réunissez tout cela, vous en faites un faisceau énorme de péchés que vous mettez sur la tête de vos enfants, et puis vous les lancez ainsi dans le fleuve de feu. Comment pourraient-ils se sauver jetés dans le feu avec tant de matières inflammables ? Vous ne vous bornez pas à prôner des maximes contraires aux préceptes de Jésus-Christ, vous parez encore le vice de noms séduisants. Ainsi, courir les hippodromes et les théâtres, c'est le bon ton ; s'enrichir, c'est assurer son indépendance ; désirer la gloire, c'est de la grandeur d'âme ; l'insolence est de la franchise, la prodigalité de la charité et l'injustice du courage.

Ensuite comme si cette supercherie ne suffisait pas, vous travestissez la vertu en la présentant sous des noms qui la rendent ridicule ; vous appelez rusticité la tempérance, pusillanimité la douceur, imbécillité la justice ; l'éloignement du luxe devient de la bassesse, et la patience des injures, de la faiblesse : craignez-vous donc que, venant à connaître par d'autres le vrai nom des choses, vos enfants n'échappent à la corruption ? Car ce n'est pas peu de chose pour détourner du vice que de lui donner son propre nom, sans déguisement ; ce moyen a tant de force pour frapper les pécheurs que, bien souvent, ceux qui se sont signalés par les vices les plus honteux ne peuvent souffrir d'être appelés ce qu'ils sont ; ils se mettent en colère et se déchaînent comme si on leur faisait la plus grande injure. Que quelqu'un vienne appeler votre femme adultère, votre fils débauché, il se rend votre irréconciliable ennemi, il vous fait la plus sanglante injure, surtout s'il dit la vérité. Il en est de même de l'avare, de l'ivrogne, de l'insolent, en un mot de tous ceux qui ont l'habitude du vice, quel qu'il soit ; vous les verrez moins peinés et moins affligés du fait même et de l'opinion du public que du nom de leurs vices. J'en sais beaucoup qui ont été corrigés de cette manière et que ces sortes d'affronts ont rendus plus sages.

Mais vous, vous anéantissez même cette ressource extrême : et le plus terrible c'est qu'à l'enseignement par la parole, vous ajoutez celui de l'exemple, bâtissant des palais fastueux, achetant de riches domaines, vous entourant de tout le luxe imaginable, en un mot enveloppant les âmes de vos enfants des plus épais nuages que vous pouvez. Comment croire maintenant le salut possible pour vos fils, quand je vous vois les pousser à tous les péchés qui, d'après la parole même de Jésus-Christ, doivent perdre les hommes qui les commettent ? quand je vous vois mépriser leur âme comme une chose secondaire et prendre souci de ce qui est réellement l'accessoire, comme de la chose nécessaire et principale ? En effet, vous faites tout pour que votre enfant ait un laquais, un cheval, le plus bel habit ; quant à le rendre meilleur, vous ne daignez même pas y songer, tandis que vous étendez votre sollicitude à du bois, à des pierres ; vous ne jugez pas son âme digne de vous occuper seulement un instant. S'agit-il d'ériger dans votre demeure une statue qui excite l'admiration, d'y faire briller un lambris doré, rien ne vous coûte ; quant à la plus précieuse de toutes les statues, l'âme de votre enfant, vous ne daignez pas vous inquiéter comment vous en ferez une âme d'or.

8. Au milieu de vos iniquités, il y a un vice pour ainsi dire culminant, auquel ma parole n'a pas encore osé atteindre. Je n'ai pas encore découvert le pire de tous vos maux. La

honte dont j'allais vous couvrir et ma propre pudeur m'ont toujours retenu au moment d'en parler. Quel est donc ce crime? Car il faut enfin s'enhardir à le nommer. Aussi bien ce serait une grande lâcheté, quand on veut faire disparaître un mal, de ne pas même oser le nommer, comme si le silence suffisait pour guérir la maladie. Nous ne le tairons pas, dussions-nous mille fois en rougir et vous faire rougir vous-mêmes. Le médecin qui doit nettoyer un ulcère ne craindra pas de s'armer du fer, de plonger même le doigt jusque dans le fond de la plaie; nous aussi nous reculerons d'autant moins devant ce sujet que la corruption est plus grande. Quel est donc ce mal? C'est une passion nouvelle et contre nature qui s'est introduite dans notre siècle; une maladie très-grave, incurable qui a fondu sur nous; une peste, plus terrible que toutes celles qui nous ont assaillis. On a imaginé une monstruosité inconnue, insupportable; dont les lois positives, dont celles mêmes de la nature ont horreur. La fornication ne sera rien désormais en comparaison de cette turpitude; et de même qu'une douleur plus cuisante fait oublier la sensation de la précédente; de même l'excès de cette dépravation nous fait paraître supportable ce qui auparavant ne le semblait pas, le commerce licencieux avec une femme. Il semble que ce soit un bonheur que de pouvoir éviter ces nouveaux filets de l'enfer; et le sexe court risque d'être désormais superflu, dès lors que les jeunes gens prennent la place des femmes en tout.

Le pire, c'est qu'une telle abomination se commet effrontément, et que la monstruosité devient la loi. Personne maintenant ne craint, personne ne tremble; personne n'éprouve de honte, personne ne rougit; l'on se vante, et l'on rit de ces actions; ceux qui s'abstiennent semblent des insensés, et ceux qui condamnent, des fous. S'ils se trouvent les plus faibles, on les accable de coups; s'ils sont les plus forts, on rit, on se raille d'eux, on les assaille de mille plaisanteries. Plus de recours ni dans les tribunaux ni dans les lois; pas davantage auprès des précepteurs, des parents, des serviteurs et des maîtres. Les uns, on peut les acheter avec de l'argent, les autres ne cherchent qu'à gagner un salaire. Parmi les plus sages, qui songent encore au salut de ceux qui leur ont été confiés, les uns sont facilement abusés et trompés; les autres redoutent la puissance des impudiques. Celui qu'on soupçonnerait de vouloir usurper le trône, se sauverait plus facilement, que celui qui aurait tenté d'arracher à ces débauchés leur proie, n'échapperait à leurs mains. Ainsi, au milieu des villes, comme s'ils étaient dans le désert le plus reculé, des hommes exercent sur des individus de leur sexe leur infernale passion, leur lubrique fureur. Si l'on échappe aux piéges de ces monstres, on n'échappe pas à leurs calomnies. Etant très-peu nombreux, les chastes sont facilement écrasés par l'immense multitude des impudiques : ne pouvant se venger autrement de ceux qui les méprisent, ces démons de corruption et de perversité s'efforcent de leur nuire par la diffamation. Quand ils n'ont pu donner un coup mortel, ni atteindre jusqu'à l'âme, ils entreprennent de ternir l'éclat extérieur de leurs victimes et de leur enlever toute leur bonne renommée.

Aussi ai-je entendu bien des hommes s'étonner que jusqu'à présent une nouvelle pluie de feu ne soit pas tombée sur nous, et que le châtiment de Sodome ne se soit point renouvelé sur notre ville, d'autant plus digne de punition qu'elle n'a point été instruite par les maux des Sodomites. Bien que depuis deux mille ans cette terre maudite et foudroyée où fut Sodome crie à toute la terre par son aspect, plus éloquemment qu'aucune voix ne pourrait le faire, de ne point oser de pareils forfaits, nos concitoyens n'ont pas commis ce péché avec moins d'effronterie; au contraire ils se sont montrés plus impudents et plus hardis, comme s'ils étaient résolus de lutter contre Dieu, et qu'ils voulussent prouver qu'ils ajouteront à leurs crimes, à proportion que les menaces deviendront plus terribles. Comment se fait-il que le feu du Ciel nous épargne? Comment, puisque les crimes de Sodome se renouvellent, le châtiment de Sodome ne se renouvelle-t-il pas? Ah! c'est qu'un feu plus terrible les attend, et qu'on leur réserve un châtiment qui n'aura pas de fin. Quoique des crimes beaucoup plus graves que ceux qui provoquèrent le cataclysme du déluge se soient commis dans le monde depuis cette punition, néanmoins l'inondation universelle qui engloutit le genre humain ne s'est jamais renouvelée, et pour la même raison. C'est pourquoi ceux qui vécurent dans les premiers siècles, quand il n'y avait pas de tribunaux, pas de magistrats

pour inspirer la crainte, pas de lois armées de sanctions menaçantes; quand on n'avait pas le chœur sacré des prophètes avec ses oracles, ni un enfer nettement révélé, ni l'espérance du royaume céleste clairement annoncé, ni toutes les autres raisons, ni des miracles capables d'ébranler les pierres; comment ces hommes, qui n'avaient rien de tout cela, subirent-ils un tel châtiment de leurs fautes, tandis que ceux qui ont tous ces secours, qui vivent sous l'empire de la crainte salutaire qu'inspirent les tribunaux divins et humains, n'ont pas encore subi la même punition, bien qu'ils en méritent une plus rigoureuse? La cause en serait évidente, même pour un enfant : je le répète, ils sont réservés à une justice plus sévère.

Si ces horreurs nous irritent et nous indignent à ce point, comment Dieu, qui a tant à cœur le salut du genre humain, qui a tant d'aversion pour le péché et qui le hait d'une haine infinie, comment Dieu souffrira-t-il qu'on l'outrage impunément? Non, cela n'est pas possible : il étendra sur les pécheurs sa main puissante, il leur fera sentir des coups terribles, et toute l'amertume de ses supplices, amertume tellement insupportable que le châtiment de Sodome semblera n'être qu'un jeu en comparaison. Au-dessous de quels animaux ne descendent-ils pas par leur infamie? Il y a dans quelques brutes un violent aiguillon, des désirs impétueux qui vont jusqu'à la fureur; néanmoins elles ne connaissent pas ce désordre, elles se tiennent dans les limites fixées par la nature, et quand tout serait chez elles en ébullition, elles ne les outrepasseraient pas.

Et voici que des êtres raisonnables, qui ont reçu les enseignements divins, qui enseignent aux autres ce qu'il faut faire et ce dont il se faut abstenir, qui ont entendu les Ecritures tombées du ciel, trouvent moins de plaisir à entretenir commerce avec des courtisanes qu'avec de jeunes garçons. Et ils s'abandonnent avec fureur à ces excès, comme s'ils n'étaient plus des hommes, comme si la Providence de Dieu n'était pas là pour juger toutes les actions; ils s'y abandonnent comme si l'obscurité dérobait tout et qu'il n'y eût personne ni pour les voir ni pour les entendre. Les pères des enfants ainsi violés supportent tout cela en silence, ils ne s'ensevelissent pas tout vifs sous terre avec leurs enfants; ils ne cherchent pas de remède contre ces maux.

Fallût-il emmener ses enfants en exil pour les mettre à l'abri de ce fléau, dût-on traverser avec eux les mers, se réfugier dans les îles lointaines, sur une terre déserte et jusque dans les régions situées sous les pôles, il vaudrait mieux prendre ce parti que d'endurer de si abominables outrages. Si nous connaissions un lieu qui fût malsain et sujet à la peste, n'en retirerions-nous pas nos enfants, sans nous laisser arrêter ni par la considération de richesses à acquérir, ni par la raison que leur santé n'a pas encore souffert et qu'elle se conservera peut-être? Et maintenant qu'une contagion si dangereuse a tout envahi, non-seulement nous sommes les premiers à les pousser dans le gouffre, mais encore nous chassons comme des imposteurs ceux qui les en veulent retirer. Quelle vengeance et quelles foudres n'attirons-nous pas sur nos têtes, quand nous faisons tout ce qui dépend de nous pour polir leur langue par la sagesse païenne, tandis que nous laissons là leur âme croupir, entièrement corrompue, dans la fange de l'impureté, et que de plus nous l'empêchons de se relever malgré ses désirs!

Osera-t-on dire encore qu'il soit possible de se sauver parmi tant de maux, au milieu d'une corruption si générale? Les uns, ceux qui ont échappé à la fureur des impudiques (et ils sont en petit nombre) ne peuvent échapper à des passions tyranniques qui perdent tout, le désir des richesses et l'amour de la gloire; les autres, plus nombreux, outre ces deux passions, sont encore brûlés de tous les feux de l'impureté. Où trouvez-vous ceux qui peuvent opérer leur salut dans un pareil monde? Lorsque nous voulons instruire vos enfants dans les sciences, nous contentons-nous de faire disparaître ce qui pourrait nuire à leur instruction; ne leur fournissons-nous pas encore tout ce qui peut les aider? Nous confions leur éducation à des gouverneurs et des précepteurs, nous dépensons tout l'argent nécessaire, nous les exemptons de tout autre souci, nous les excitons mieux que ne sauraient faire des maîtres de gymnastique qui forment de jeunes athlètes pour les jeux olympiques, nous leur répétons jour et nuit que l'ignorance leur apportera la pauvreté, et l'instruction la richesse; en un mot, actions, paroles, dépenses, nous n'épargnons rien pour qu'ils deviennent habiles dans la profession que nous voulons leur faire embrasser, nous nous y employons nous-mêmes,

nous y employons les autres. Encore souvent ne réussissons-nous pas ! Et nous espérerions que la droiture des mœurs et la régularité d'une bonne conduite leur viendront d'elles-mêmes, malgré tant d'obstacles qui les arrêtent ? Peut-on rien imaginer qui soit pire que cette folie ? Comment ! vous attachez le plus grand prix, vous prodiguez tous vos soins à ce qui est plus facile et de moindre importance ; et quand il s'agit de la chose du monde la plus difficile et la plus précieuse, vous espérez qu'elle vous viendra, sans que vous fassiez rien pour l'acquérir et pour ainsi dire en dormant ? En effet, la perfection de l'âme l'emporte autant sur la culture de l'esprit en difficulté et en importance, que la pratique sur la théorie, et que les actions sur les paroles.

9. Mais quel besoin, direz-vous, ont nos enfants de cette sagesse, de cette vie parfaite que vous vantez tant? — Voilà précisément la cause de tous nos maux, elle se révèle dans cette objection qui considère comme oiseuse et superflue la chose, la seule nécessaire, celle qui résume toute notre vie. Quel père, voyant son fils malade de corps, demanderait s'il a besoin d'une bonne santé ? Il n'y en a pas un au contraire qui ne fût prêt à tout pour le guérir à jamais. Et quand l'âme est malade, on prétend que l'âme n'a pas besoin de guérison, et après de tels propos, on se dit père ! — On insiste et l'on dit : Faut-il que tout le monde se fasse moine, et déserte la vie ordinaire ? Que deviendrait la société si l'on vous écoutait ? — Ah ! mon cher ami, ce n'est pas l'observation des préceptes et des conseils de Jésus-Christ qui met la société en péril.

Quels sont ceux qui troublent le monde et renversent l'ordre ? Sont-ce les hommes qui vivent sagement et régulièrement; ou bien ceux qui imaginent des moyens nouveaux et inouïs de flatter leur gourmandise et leur sensualité ? Sont-ce les hommes qui ont à cœur de protéger les intérêts de tous, ou bien ceux qui se contentent de faire leurs propres affaires ? ceux qui ont des troupes d'esclaves, qui traînent après eux des essaims de flatteurs, ou bien ceux qui croient pouvoir se contenter d'un seul serviteur ? je ne parle pas ici de la plus haute perfection ; je me borne à celle qui est à la portée de tous. Sont-ce les hommes charitables et doux, peu soucieux des applaudissements populaires, ou ceux qui exigent les hommages de leurs frères plus rigoureusement qu'une dette, et qui exerceront toutes sortes de vengeances sur quiconque ne se sera pas levé en leur présence, ne les aura pas salués le premier, ne se sera pas incliné devant eux et ne leur aura pas rendu tous les devoirs des esclaves ? ceux qui aiment à obéir, ou bien ceux qui désirent des places et des charges, et qui, pour cela, ne reculent devant aucun travail ni aucune peine ? ceux qui se croient meilleurs que tous les autres, et qui pour cette raison se croient toute parole et toute action permise, ou bien ceux qui se comptent parmi les derniers et répriment par ce moyen les tyranniques exigences des passions ? ceux qui se bâtissent de somptueuses demeures, se font servir des tables splendides, ou bien ceux qui ne désirent rien au-delà de la nourriture et du logement nécessaires ? ceux qui cultivent mille arpents, ou ceux qui ne croient pas même nécessaire de posséder une motte de terre ? ceux qui amassent intérêts sur intérêts, qui prennent pour arriver à la richesse les voies les plus injustes, ou bien ceux qui prennent sur leur bien pour soulager l'indigence ? ceux qui confessent la pauvreté de la nature humaine et leur propre faiblesse, ou bien ceux qui ne veulent pas même la reconnaître, et qui dans leur excessive présomption finissent par ne plus se croire des hommes ? ceux qui entretiennent des concubines et souillent la couche d'autrui, ou bien ceux qui gardent la continence même avec leurs épouses ?

De ces deux classes d'hommes, les uns sont des fléaux de la société ; je les compare aux tumeurs qui gâtent la beauté du corps, aux vents furieux qui agitent la mer et causent des naufrages. Les autres, au contraire, comme des phares qui brillent dans la nuit, appellent de tous côtés dans les abris sûrs et tranquilles les malheureux navigateurs ballotés par les vagues, et à deux doigts de leur perte. Allumant sur les hauteurs les flambeaux de la sagesse, ils amènent comme par la main les hommes de bonne volonté dans le port du salut et de la paix. N'est-ce pas par les premiers qu'arrivent les révolutions, les guerres et les combats, le sac des villes, les chaînes, l'esclavage, les captivités, les meurtres et les mille maux de cette vie ? Ne sont-ils pas les auteurs non-seulement des maux que les hommes causent aux hommes, mais de tous ceux qui fondent du ciel sur l'hu-

manité, les sécheresses, les inondations, les tremblements de terre, la ruine et l'engloutissement des villes, les famines, les pertes, tout ce que le ciel enfin déchaîne contre nous de fléaux?

10. Voilà ceux qui bouleversent l'Etat, et qui perdent la république. Ils causent encore beaucoup de maux à ceux de leurs frères qu'ils empêchent de goûter un repos désiré, qu'ils tiraillent, qu'ils harcèlent de mille manières. C'est pour eux qu'il y a des tribunaux, des lois, des châtiments et divers genres de supplices. Et de même que dans une maison où il y a beaucoup de malades et peu de gens en santé, on voit d'ordinaire beaucoup de remèdes et de médecins; de même il n'y a pas sur la terre un peuple, une ville, où l'on ne trouve quantité de lois, de magistrats, de supplices. Car les remèdes ne suffisent pas seuls à guérir les malades, il faut encore des gens qui les appliquent; ce sont les juges qui forcent les malades à recevoir bon gré mal gré les remèdes des châtiments et des lois. Cependant, la contagion va si loin, qu'elle a triomphé même de l'art des médecins, et qu'elle a attaqué jusqu'aux juges; et il arrive la même chose que si quelqu'un, atteint de la fièvre, de l'hydropisie et d'autres maladies plus terribles, voulait à toute force guérir ceux qui seraient travaillés des mêmes infirmités que lui, quoiqu'incapable de guérir les siennes propres.

En effet, le flot du vice, rompant toutes les digues comme un torrent, a fait invasion dans les âmes des hommes. Et que parlé-je de renversements d'Etats? Peu s'en faut que la contagion amenée par ces scélérats ne bouleverse les idées de la foule sur la Providence de Dieu; tellement elle s'avance et s'accroît, travaille à tout envahir, met tout sens dessus dessous, et s'insurge contre le Ciel même, aiguisant les langues des hommes, non plus seulement contre leurs frères, mais contre le souverain Seigneur de toutes choses. D'où vient, dites-moi, qu'il est si souvent fait mention du destin dans le discours des hommes? Pourquoi la plupart attribuent-ils les événements au cours des astres, créatures dépourvues de raison? Pourquoi quelques-uns vantent-ils la fortune et le hasard? Pourquoi s'imaginent-ils que tout marche à l'aventure et sans ordre? Toutes ces idées viennent-elles de ceux qui vivent honnêtement et sagement? ou bien de ceux que vous dites les soutiens de l'Etat, et qui sont, comme je vous l'ai montré, les fléaux de la terre entière? C'est assurément de ceux-ci. Personne ne s'indigne contre la Providence, parce qu'un tel s'adonne à la vie parfaite, parce qu'un tel est probe, sage, modéré et méprise les choses présentes; ce qui irrite les colères des multitudes, c'est le spectacle de l'opulence, des délices, de l'avarice des riches, de leurs rapines, de la perversité honorée et prospère. Voilà ce que condamnent et ce que blâment ceux qui ne croient pas à Dieu. Voilà ce qui choque et scandalise les peuples. La vue des gens de bien, loin de leur faire tenir ce langage, les porterait à se reprocher à eux-mêmes une coupable audace qui ne craint pas d'accuser Dieu lui-même. Et si tous, ou du moins le plus grand nombre, voulaient vivre sagement, jamais on n'aurait inventé ces expressions, jamais on n'en serait venu au comble des maux, à chercher d'où viennent les maux.

Si le mal n'existait pas, s'il ne se montrait nulle part, qui jamais serait allé chercher la cause du mal et susciter mille hérésies par cette recherche? De fait, Marcion, Manès et Valentin, et la plupart des Grecs, ont commencé par là. Si tous étaient sages, ces questions n'existeraient pas. Le spectacle d'une vie passée chrétiennement, montrerait à tous, sans avoir besoin d'un autre enseignement, que nous vivons sous le gouvernement de Dieu, qu'il prend soin de ce qui nous concerne et conduit nos affaires par sa sagesse et son intelligence infinies. Il en arrive bien ainsi même à cette heure, mais on ne s'en aperçoit pas facilement à cause des nuages épais dont ces hérétiques ont obscurci toute la terre. Si tous les hommes vivaient bien, la Providence de Dieu éclaterait comme en plein midi dans un jour serein. Car s'il n'y avait ni tribunaux, ni accusateurs, ni délateurs, ni tourments, ni peines, ni prison, ni supplices, ni confiscations, ni pertes, ni craintes, ni dangers, ni inimitiés, ni embûches, ni querelles, ni haines, ni famines, ni pestes, ni aucun autre des maux que nous avons énumérés; si tous, au contraire, vivaient dans la probité qui leur convient, qui d'entre les hommes pourrait mettre en doute la Providence de Dieu? Personne assurément. Il en arrive maintenant pour la divine Providence, comme pour un pilote qui, manœuvrant adroitement pendant la tempête, sauverait son navire, mais dont l'habileté passerait

inaperçue dans le trouble et l'épouvante où le péril jette les passagers. Dieu donc gouverne tout le monde, même à cette heure ; seulement la plupart ne s'en aperçoivent pas, à cause de la perturbation de toutes choses, et de la tempête qu'ils excitent eux-mêmes dans le monde. Aussi non-seulement ils bouleversent l'Etat, mais encore ils perdent la religion ; et ce ne serait pas se tromper que de les appeler des ennemis communs qui vivent aux dépens du salut des autres, puisque, par leurs doctrines perverses et leur vie licencieuse, ils font tomber dans l'abîme ceux qui naviguent avec eux.

11. Rien de semblable dans les monastères, et malgré l'affreuse tempête soulevée de toutes parts, ils sont abrités dans un port parfaitement calme et tranquille, regardant, comme du haut du ciel, les naufrages des mondains. Aussi ils ont choisi une vie toute céleste, et ne différant en rien des anges. Chez les anges il n'existe aucune anomalie affligeante ; les uns ne sont pas dans la prospérité et les autres dans la détresse, mais tous jouissent d'une même paix, d'une même joie et d'une même gloire; il en est ainsi chez les moines. Personne parmi eux n'outrage la pauvreté, personne n'est honoré pour ses richesses ; le *tien* et le *mien*, cause de tous les troubles et de toutes les révolutions, sont bannis du milieu d'eux; tout est commun chez eux, et la table, et l'habitation, et le vêtement. Faut-il s'en étonner, ils n'ont tous qu'une seule et même âme ? Tous sont nobles de la même noblesse, esclaves du même esclavage, et libres de la même liberté : tous ont une seule richesse, la véritable richesse, une seule gloire, la véritable gloire ; car ce n'est pas dans les mots, c'est dans les réalités qu'ils ont placé leurs biens. Tous ont un même plaisir, un même désir, une même espérance, et comme si tout était assujéti à la même règle et aux mêmes poids, jamais d'irrégularité parmi eux, mais l'ordre, la mesure et l'harmonie, un accord qui ne se dément jamais, et un continuel sujet de contentement. Aussi tous font-ils et souffrent-ils tout pour conserver la joie et la paix.

Ce n'est que là et nulle part ailleurs qu'on peut voir, non-seulement les biens de la terre méprisés, tout prétexte de sédition ou de guerre supprimé, les plus belles espérances conçues pour l'avenir, mais encore tous les frères prendre pour eux et s'approprier les joies et les peines de chacun. Car d'un côté la tristesse disparaît plus facilement quand tous s'unissent pour porter le fardeau d'un seul, et de l'autre on trouve de fréquentes occasions de joie quand on se réjouit non-seulement de ses propres biens, mais de ceux des autres à l'égal des siens. Comme nos affaires iraient mieux, si nous imitions ces pieux solitaires ! elles ne déclinent et ne dépérissent que parce qu'on est complétement étranger à ce genre de vie. Et vous qui cherchez à l'abolir, vous faites absolument comme un homme qui rejetterait une lyre bien accordée, sous prétexte qu'elle ne vaut rien, et qui en prendrait une autre dont les cordes trop tendues ou trop relâchées seraient toutes en désaccord, disant qu'elle convient on ne peut mieux pour jouer et pour charmer les spectateurs. Nous n'aurions pas besoin de chercher une meilleure preuve du mauvais goût de celui qui parlerait de la sorte; nous ne pouvons non plus donner un témoignage plus évident de la jalousie et de la méchanceté des ennemis de la vie monastique, que les objections qu'ils soulèvent contre elle.

Quel est le langage des parents les plus sages? Nous voulons, disent-ils, que nos enfants étudient d'abord les belles-lettres ; puis, quand ils auront acquis l'éloquence, ils passeront à l'étude de la vie chrétienne : personne ne les empêchera. — Mais qui vous assure qu'ils arriveront à l'âge d'hommes ? beaucoup sont enlevés par une mort prématurée. Cependant supposons que vous en êtes assurés ; accordons qu'ils puissent arriver à l'âge viril : qui répondra d'eux pendant le premier âge ? Je ne dis pas ceci pour disputer ; si quelqu'un me donnait toute assurance à leur sujet, je ne les emmènerais pas même après qu'ils auraient acquis l'éloquence ; je leur ordonnerais plus que jamais de rester ; je n'approuverais pas ceux qui les pousseraient à la solitude; je les détesterais comme les ennemis déclarés de l'Etat, parce qu'en cachant les lumières et en faisant passer les flambeaux de la ville au désert, ils causeraient aux citoyens le plus grand dommage. Mais si personne ne se porte garant pour eux qu'ils resteront vertueux, quel avantage de les envoyer chez des maîtres près desquels ils apprendront le vice au lieu de la science, et tout en poursuivant un moindre bien, perdront le plus grand, la force et toute la santé de leur âme ? — Quoi donc ! direz-vous, renverserons-nous les écoles ? Je ne dis

point cela, je demande seulement que nous ne ruinions pas l'édifice de l'âme et que nous ne l'ensevelissions pas vivante. Sage, elle ne perd rien à ignorer l'éloquence; corrompue, elle perd tout, la langue fût-elle parfaitement exercée. Je dirai même que si la vertu fait défaut, plus l'éloquence est grande, plus le malheur est considérable : la méchanceté armée du talent de la parole produit plus de mal que l'ignorance.

Mais, direz-vous, s'ils n'emportent que leur ignorance au désert, et qu'ils viennent à perdre encore leur vertu? — Et si en restant aux écoles, ils corrompent leur âme sans profit pour leur talent? J'ai plus le droit de faire cette supposition que vous la vôtre. Pourquoi? Parce que, quand même l'avenir serait des deux côtés incertain, il l'est encore davantage du vôtre. Comment et pourquoi? Parce que d'une part l'étude de l'éloquence réclame la pureté des mœurs, tandis que de l'autre la pureté des mœurs n'a pas besoin du secours des lettres. En effet, on peut acquérir la sagesse sans cette étude, au lieu que personne ne saurait, sans les bonnes mœurs, parvenir à l'éloquence, parce que tout le temps se perd dans le vice et la débauche. De sorte que ce que vous redoutez au désert, il vous faut le craindre aussi à l'école, d'autant plus qu'il y a ici des échecs plus fréquents, et que le risque tombe sur des choses plus précieuses. Au désert, vous n'avez à vous occuper que d'une chose; à l'école, on vous propose deux choses à acquérir, puisqu'on ne peut acquérir l'une sans l'autre, l'éloquence sans la vertu.

Mais si vous voulez, supposons possible ce que nous venons de démontrer impossible : quel avantage retirerions-nous de l'éloquence, si notre vertu vient à recevoir d'ailleurs un coup mortel? et quel dommage pourrait nous causer l'ignorance, si du reste nous acquérons les plus grandes vertus? Nous ne sommes pas seuls à proclamer cette maxime; nous qui nous moquons de la sagesse mondaine et qui l'estimons une bagatelle, les philosophes païens unissent ici leur voix à la nôtre. Aussi la plupart se sont fort peu occupés de l'éloquence : les autres l'ont complétement méprisée et ont vécu dans l'ignorance de cet art; toute leur vie s'est passée dans l'étude de la morale, sans que leur gloire y ait rien perdu. En effet, Anacharsis, Cratès, et Diogène, ne faisaient aucun cas de l'éloquence; quelques-uns disent la même chose de Socrate, témoin celui qui fut son disciple et tout ensemble le plus grand des philosophes, et qui connaissait son maître mieux que personne. Platon suppose que Socrate se rendit au tribunal pour se justifier, et il le fait parler ainsi à ses juges dans son apologie : « Vous allez apprendre de moi la « vérité toute pure, Athéniens, non point, par « Jupiter, dans un discours orné de sentences « brillantes et de termes choisis, comme sont les « discours de mes accusateurs, mais dans un « langage simple et spontané; car j'ai la con- « fiance que je dis la vérité, et aucun de vous ne « doit s'attendre à autre chose de moi. Il ne « serait pas convenable à mon âge de venir de- « vant vous comme un jeune homme qui au- « rait préparé un discours ». Voilà ce qu'il dit, montrant par là que s'il n'a point appris ni pratiqué cet art, ce n'est point par négligence, mais parce qu'il n'en fait point de cas. Ainsi la recherche dans le langage ne convient pas aux philosophes, pas même aux hommes; c'est un exercice de jeunes gens qui s'amusent; tel est le sentiment des philosophes eux-mêmes, et non-seulement des philosophes vulgaires, mais de celui qui les a tous surpassés. Il ne songe pas à augmenter la gloire de son maître en lui attribuant un talent qu'il juge peu digne d'un philosophe. On me dira peut-être que ces raisonnements conviennent à un païen : or je soutiens qu'ils conviennent encore mieux à un chrétien. Lorsque des hommes, dont l'unique affaire est de rechercher la popularité, et qui n'ont pour attirer les regards que le lustre de la sagesse profane, méprisent à ce point l'éloquence, n'est-il pas étrange que nous, chrétiens, nous l'admirions, nous la vantions, jusqu'à négliger pour elle les choses les plus nécessaires?

12. Ce que je viens de dire suffit sans doute pour répondre à un païen : mais nous parlons à un chrétien; et nous pouvons, outre les exemples qui viennent d'être rapportés, lui en proposer d'autres que nous tirerons de nos saintes Ecritures : ceux des grands hommes et des saints des premiers siècles, quand les lettres n'existaient pas encore; ceux de leurs successeurs, quand les lettres existaient, mais que la rhétorique n'était point encore inventée; ceux enfin des hommes qui vécurent lorsque les lettres et l'éloquence étaient florissantes. Tous ces hommes ignorèrent et l'éloquence et les lettres; ils ne possédèrent

ni le talent de la parole ni les connaissances littéraires. Cependant, même dans ce qui paraît le plus réclamer la force de la parole, ils dépassèrent tellement les orateurs que ceux-ci semblent n'être à côté d'eux que de petits enfants. Avec tout leur talent de persuader et toute leur éloquence, les orateurs n'ont jamais pu triompher d'un seul tyran, tandis que des illettrés, des gens du peuple, ont changé toute la terre; la palme de la sagesse revient donc à ces illettrés, à ces gens simples, et non pas aux sophistes et aux orateurs. Tant il est vrai que la science et la sagesse véritable n'est autre chose que la crainte de Dieu.

Ne croyez pas cependant que je conseille de laisser tous les enfants dans l'ignorance : garantissez-moi la chose nécessaire, la science du salut, et je ne songerai guère à empêcher qu'on leur donne le superflu, c'est-à-dire la connaissance des belles-lettres. De même que, si les fondements d'un édifice étaient ébranlés et que tout le bâtiment courût risque de s'écrouler, il serait de la dernière imprudence et de la dernière folie de courir aux plâtriers et non aux maçons; de même ce serait chicaner mal à propos, quand les fondements sont solides et bien assurés, que d'empêcher d'enduire les murs et de les orner.

En parlant de la sorte je suis sincère, voici un trait qui vous le prouvera. « Un jeune homme fort riche séjourna quelque temps dans notre ville pour y apprendre les deux langues latine et grecque. Ce jeune homme avait toujours à ses côtés un gouverneur chargé uniquement de former son âme. J'allai trouver ce précepteur, que je savais avoir autrefois mené la vie d'anachorète, et j'essayai de connaître la raison pour laquelle, après avoir embrassé la vie ascétique, il s'était rabaissé à cette condition de précepteur. Il me dit qu'il ne devait plus passer que peu de temps dans cet état et me raconta son histoire dès l'origine. Cet enfant, me dit-il, a un père rude et violent tout adonné aux choses de la terre, et une mère sage, modeste, vertueuse, et qui n'a les yeux tournés que vers le Ciel. Or, le père, s'étant signalé dans les guerres, veut engager son fils dans la même profession ; ce parti déplaît à la mère, c'est pour elle un malheur que tous ses vœux tendent à conjurer; son plus grand désir est de voir son fils se distinguer dans l'état monastique. Mais révéler au père une telle pensée, elle ne l'ose; elle craint même qu'il ne pénètre ses desseins secrets et que pour les déjouer il n'engage prématurément ce fils dans les liens du monde, elle tremble que ce cher enfant ne quitte ses pieux exercices pour ceindre l'épée et se plonger dans l'indifférence religieuse qui caractérise cette profession, et qu'il ne devienne ensuite impossible de le corriger et de le ramener à une vie meilleure.

« Elle imagine alors un nouvel expédient. Elle me mande chez elle, me communique tous ses plans, puis, prenant la main de son enfant, elle la place dans les miennes. Je lui demande pourquoi elle faisait cela, elle me répond qu'il ne reste plus qu'un moyen pour sauver son fils, c'est que je voulusse bien me charger de son enfant comme gouverneur et l'amener ici, et que je lui en fisse la promesse; que pour elle elle se faisait fort de persuader au père que l'étude des lettres est très-utile à qui veut embrasser l'état militaire. Si je puis obtenir cela, ajouta-t-elle, vous garderez désormais mon fils à l'écart, dans une maison étrangère, et sans être gêné ni par son père ni par aucun parent, vous pourrez le former tout à votre aise et le faire vivre comme dans un monastère. Donnez-moi votre assentiment et promettez-moi d'entrer avec moi dans ce stratagème. Je ne vous parle pas ici de choses indifférentes; c'est pour l'âme de mon enfant que je lutte et que j'affronte le danger. Ne méprisez point ce que j'ai de plus cher au monde dans un tel péril ; retirez-le des piéges qui l'enveloppent de toutes parts et de la tourmente, sauvez-le de la fureur des flots. Si vous me refusez cette grâce, je vais appeler Dieu entre nous, et je le prendrai à témoin que je n'ai rien négligé de ce qui pouvait contribuer au salut de cette âme, et que je suis innocente désormais du sang de cet enfant. S'il lui arrive quelque malheur, comme il est probable qu'il lui en arrivera à cet âge et dans cette vie de délices et de désœuvrement, sachez-le, à partir de ce jour, c'est de vous, c'est de vos mains que Dieu réclamera l'âme de cet enfant ».

« Par ces paroles et beaucoup d'autres qu'elle ajouta, par les larmes abondantes qu'elle versa, elle me persuada de me charger de ce soin, puis elle me congédia avec cette mission ».

L'industrieuse piété de cette femme fut couronnée de succès : ce vertueux précepteur

forma si vite et si bien l'enfant dont il était chargé, il alluma dans son cœur un si violent désir de la vie parfaite, que son élève abandonna tous les biens terrestres, courut s'enfoncer dans le désert, et n'eut besoin désormais que d'un frein qui le ramenât d'une vie trop austère à une plus modérée. En effet l'on craignait que l'éclat de sa piété et de son zèle ne vînt à découvrir le stratagème et n'exposât à une guerre terrible sa mère, son gouverneur et tous les moines. Si le père eût appris l'éloignement de son fils et l'état de vie qu'il avait embrassé, il aurait remué ciel et terre non-seulement contre ceux qui l'avaient recueilli, mais contre tous les solitaires sans exception.

« Pour moi, continua le solitaire, je pris ce jeune enfant sous ma direction; mes conseils entretinrent et développèrent en lui le goût de la vie ascétique. Néanmoins je ne lui permis pas de quitter la ville; et je voulus qu'il s'adonnât à l'étude des lettres; mon but en agissant ainsi était qu'il devînt utile à ses compagnons par ses bons exemples, et qu'il pût suivre son attrait pour la piété sans éveiller les soupçons de son père. Je croyais cette mesure nécessaire, non-seulement à cause des saints religieux, de sa mère, de son gouverneur, mais encore à cause de l'enfant lui-même. Sa sagesse, plante encore si jeune et si tendre, n'aurait pu résister aux efforts de son père, si dès le commencement celui-ci avait entrepris de la déraciner. Il fallait lui laisser le temps de croître, de se fortifier, d'enfoncer profondément ses racines dans le cœur, afin que toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour l'arracher fussent vaines. C'est ce qui arriva; je ne fus point déçu dans mes espérances. Après une longue séparation, le père finit par s'enquérir de ce que faisait son fils, et, apprenant ce qui se passait, il mit tout en œuvre pour le faire changer de résolution, mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à montrer combien la détermination du jeune homme était solidement arrêtée. En outre, beaucoup de ceux qui fréquentaient cet enfant gagnèrent tellement à sa conversation qu'ils embrassèrent le même genre de vie ».

Toujours dans la société du maître chargé de le former, il devenait comme une statue qui passe continuellement par les mains de l'artiste, et il ajoutait sans cesse à la beauté de son âme. Chose merveilleuse! quand il paraissait en public, il semblait ne différer en rien des autres jeunes gens; il n'avait point un caractère froid ou sauvage, ne portait point d'habits singuliers; pour la tenue, les regards, la voix, en un mot pour tout l'extérieur de sa personne, rien ne le faisait remarquer. C'est ainsi qu'il put prendre dans ses filets beaucoup de ceux qui le fréquentaient, en tenant soigneusement cachés les trésors de sa sagesse. A le voir dans sa maison, on l'aurait pris pour un des solitaires retranchés dans les montagnes, car sa maison était ordonnée avec toute la régularité d'un monastère, n'ayant rien au-delà du nécessaire. Tout son temps se passait dans des lectures pieuses; très-prompt à saisir les sciences, il ne donnait que fort peu de temps aux études profanes et consacrait tout le reste aux prières et aux saintes Lettres; il passait un jour, et quelquefois davantage, sans prendre de nourriture. Les nuits étaient les confidentes de ses larmes, de ses prières et de ses lectures. Tous ces détails, c'est son gouverneur qui nous les a donnés en secret, car l'enfant lui en aurait voulu s'il avait su que le bruit de ses austérités transpirait au dehors. Le même gouverneur nous disait que son élève s'était fait un vêtement de crin, et qu'il passait les nuits ainsi vêtu, ayant découvert cet ingénieux moyen pour ne pas donner trop de temps au sommeil.

Il faisait toutes ses autres actions avec la régularité d'un moine, et glorifiait ainsi continuellement Dieu qui lui avait donné les ailes légères de la sagesse chrétienne. Que l'on me donne une âme de cette trempe, un maître de ce mérite, une conduite de cette perfection, et ce n'est pas moi qui pousserai ce jeune homme à se retirer dans les montagnes. Quel riche présent ce serait pour nous, comme nous le garderions avec soin à la ville, au milieu du monde, afin que par son âge et son exemple, il nous fît gagner d'autres âmes! Mais je ne vois personne qui puisse nous faire une telle promesse, personne surtout qui la puisse réaliser. Puisqu'il en est ainsi, il serait de la dernière cruauté de laisser celui qui ne peut se défendre lui-même, celui qui est abattu, criblé de blessures, celui qui communique encore sa faiblesse aux autres, de le laisser expirer au milieu des coups, quand il faudrait le soustraire à la mêlée. Il faudrait réprimander également et le général qui retirerait des rangs les soldats capables de combattre, et celui qui ordonnerait de laisser dans la mêlée

les blessés et les morts qui gênent les combattants.

13. Mais les parents insistent, désireux de voir leurs enfants consacrer à l'étude des lettres toute l'activité de leur vie, comme si le succès était assuré : ne disputons point sur cela, ne disons pas que ces fils pourront bien échouer, je veux qu'ils brillent dans cette étude et qu'ils arrivent au but où ils aspirent. Supposons une double carrière ouverte devant nous; que l'un aille aux écoles, que tous ses efforts tendent à se rendre habile dans les sciences; que l'autre se retire au désert pour sauver son âme. De quel côté, dites-moi, le succès est-il préférable? Si votre enfant peut triompher dans l'une et l'autre lice à la fois, rien de mieux; mais s'il lui faut renoncer à l'une des deux couronnes, ne faut-il pas aussi fixer son choix sur la meilleure? Sans doute, direz-vous; mais qui nous donnera l'assurance que notre fils se soutiendra, persévérera, ne tombera pas? car beaucoup sont tombés. — Qui vous dit qu'il ne se soutiendra pas, qu'il ne persévérera pas? ceux qui se sont soutenus sont nombreux, plus nombreux que ceux qui sont tombés. Ceux-là vous doivent donc donner plus de motifs de confiance, que ceux-ci de raisons de craindre.

Pourquoi ne redoutez-vous pas la même chose dans la carrière des lettres, où précisément il faudrait le plus la redouter? Car dans l'état monastique, parmi beaucoup d'aspirants, très-peu ont échoué, tandis que parmi les nombreux aspirants de l'éloquence, bien peu ont réussi. Ce motif n'est pas le seul qui doive faire craindre les échecs dans la carrière des lettres. La nature ingrate de l'enfant, l'ignorance des maîtres, la faiblesse des gouverneurs, les occupations du père, le manque de ressources pour faire toutes les dépenses nécessaires, la différence des caractères, la méchanceté, la haine et la jalousie des condisciples, et mille autres obstacles empêchent d'arriver au terme. Ce n'est pas tout, le terme atteint, il se présente des difficultés plus nombreuses encore : quand, ayant franchi tous les degrés, le jeune homme arrive au sommet de son éducation sans qu'aucun de ces obstacles aient pu le faire chanceler, il trouve là de nouveaux piéges. L'inimitié d'un chef, la jalousie des collègues, la difficulté des temps, le manque d'amis et la pauvreté font qu'un jeune homme échoue souvent dans le port même.

Il n'en est pas de même de l'état monastique : on n'a besoin que d'une seule chose, d'un noble et généreux désir, et si on l'a, rien ne pourra empêcher d'arriver au terme de la vertu. Quand vous avez sous les yeux, et pour ainsi dire entre les mains, les plus belles espérances, vous craignez, vous vous découragez; et lorsqu'il s'agit d'espérances toutes contraires, éloignées, placées à l'extrémité d'une voie coupée par mille obstacles, vous bannissez toute crainte, vous redoublez de confiance à mesure que vous voyez s'accumuler les difficultés; quoi de plus déraisonnable? C'est une étrange inconséquence, quand il s'agit des lettres, d'oublier les échecs qui ne sont cependant pas rares, pour ne voir que les succès qui le sont beaucoup plus et de faire tout le contraire pour la vie monastique, c'est-à-dire de ne songer qu'aux revers malgré des chances nombreuses de succès. Dans les deux cas une seule chose vous frappe : dans l'un la réussite, dans l'autre l'insuccès.

Et pourtant, dans les lettres, quand tout ce qui doit concourir au succès vous arriverait à souhait, souvent, au terme même, une mort prématurée emporte l'athlète avant qu'il ait obtenu la couronne méritée par ses sueurs; tandis que dans la vie monastique, si la mort survient au milieu du combat, elle avance le triomphe, bien loin de le supprimer. Si donc l'avenir vous inspire des craintes, ce doit être surtout pour la carrière des lettres où de nombreux obstacles empêchent d'arriver au terme. En fait nous voyons tout le contraire; s'agit-il de l'étude des lettres, vous n'avez plus d'alarmes, vous restez les bras croisés, ne donnant aucune attention aux entraves dont la route est semée, je veux dire la dépense, la misère et l'incertitude, vous attendez, les yeux fixés uniquement sur le terme. Pour la vie religieuse, c'est autre chose; à peine votre fils en a-t-il franchi le seuil, à peine a-t-il touché à cette belle philosophie chrétienne, que vous vous prenez à craindre et à trembler et vous vous jetez dans toutes sortes de pensées chimériques inspirées à votre esprit par le découragement. Cependant vous disiez tout à l'heure : Ne peut-on se sauver en demeurant dans une ville, en habitant une maison? Mon ami, si l'on peut se sauver dans une ville, dans une maison, avec une épouse, à plus forte raison sans une épouse et tout le reste. Est-ce bien le même homme qui tantôt se montre plein de confiance dans la possibilité du salut, même

au milieu des affaires et des embarras du siècle, et tantôt tremble pour le solitaire délivré de toutes ces entraves, comme si, avec toutes ces facilités, son avenir était encore en péril? Vous prétendez que l'on peut se sauver en habitant une ville ; à plus forte raison, le pourra-t-on en se retranchant dans le désert. Pourquoi tant de défiance sur la possibilité du salut dans un cas, et tant de sécurité dans l'autre où il est cependant plus difficile à opérer?

14. Mais, direz-vous, il y a une grande différence entre pécher quand on est séculier, et pécher quand on s'est entièrement consacré à Dieu ; on ne tombe pas de la même hauteur dans les deux cas, et les blessures ne sont pas d'une égale gravité. — Vous vous trompez et vous vous abusez étrangement, si vous pensez qu'autres sont les obligations des séculiers, autres celles des moines. Toute la différence est dans le mariage et le célibat; pour tout le reste ils rendront un compte égal. Celui qui se fâche sans raison contre son frère, qu'il soit séculier ou moine, offense également Dieu ; et celui qui jette les yeux sur une femme pour la convoiter, en quelque état qu'il vive, sera également puni pour cet adultère. Et même j'ajouterai une chose qui est parfaitement fondée en raison, c'est que, ce dernier péché sera pardonné plus difficilement au séculier. Si un homme marié, jouissant du soulagement que procure une épouse, se laisse séduire par les charmes d'une autre femme, sa faute est plus grave que celle que commet, en se laissant prendre au piége du plaisir, un religieux complétement privé d'un tel secours. Celui qui jure, religieux ou séculier, est également condamné. Lorsque Jésus-Christ a défendu de jurer, il n'a point fait de distinction, il n'a point dit : Si celui qui jure est un moine, son serment est coupable; si ce n'est pas un moine, il n'y a pas de mal ; mais il a dit simplement et sans restriction à tous: « Je vous le « dis, ne jurez point du tout ». (Matth., v. 34.) Et quand il dit: « Malheur à ceux qui rient! » (Luc, VI, 25) il ne nomme point les moines, il porte la même loi pour tous, et il a fait de même pour tous ses grands et merveilleux préceptes. Ainsi quand il dit : Bienheureux les pauvres d'esprit, les affligés, les doux, ceux qui sont affamés et altérés de la justice, ceux qui sont miséricordieux, qui ont le cœur pur, les pacifiques, ceux qui sont persécutés pour la justice, ceux qui endureront pour lui de la part des ennemis de la religion tous les outrages possibles (Matth., v, 3-12); il ne nomme ni le séculier ni le religieux ; cette distinction a été introduite par l'imagination des hommes.

Les Ecritures ne connaissent rien de semblable, elles veulent que tous mènent la même vie, solitaires et hommes mariés. Ecoutez en effet ce que dit saint Paul, et citer saint Paul, c'est encore citer Jésus-Christ. Ecrivant à des hommes mariés et pères de famille, il réclame d'eux une régularité qui conviendrait à des moines; il leur interdit toute recherche et dans les vêtements et dans la nourriture en ces termes : « Les femmes seront vêtues comme l'hon-« nêteté le demande, elles seront parées avec « pudeur et modestie, et non avec des cheveux « frisés, ou de l'or ou des perles, ou des habits « somptueux ». (I Tim., II, 9.) Et plus loin : « Celle « qui vit dans les délices est morte toute vi-« vante ». (I Tim., v, 6.) Et encore : « Dès lors que « nous avons de quoi nous nourrir et de quoi « nous vêtir, soyons contents ». (I Tim., VI, 8.) Que pourrait-on exiger de plus des moines?

Veut-il apprendre à d'autres à modérer leur langue, il leur trace encore des règles rigoureuses, et telles que les moines eux-mêmes auraient à faire pour les observer : il ne rejette pas seulement les paroles déshonnêtes et sottes, mais jusqu'aux plaisanteries; il condamne aussi dans la bouche des fidèles non-seulement l'emportement, la colère et l'amertume, mais même les cris : « Que tout empor-« tement », dit-il, « toute colère, tout cri, tout « blasphème, soient bannis d'entre vous, ainsi « que toute méchanceté ». (Ephes., IV. 31.) Cela vous semble-t-il assez sévère? ce qu'il dit du pardon des injures l'est davantage encore : « Que le soleil », dit-il, « ne se couche point sur « votre colère. Veillez à ce que personne ne rende « le mal pour le mal, mais soyez toujours prêts « à faire du bien et à vos frères et à tout le « monde ». (Eph., IV, 26; I Thess., V, 15.) Et ailleurs : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, « mais triomphez du mal par le bien ». (Rom., XII, 21.) Voyez-vous le comble de la sagesse et de la patience? admirez-vous à quelle hauteur s'élève la perfection chrétienne? Mais écoutez encore ce qu'il prescrit au sujet de la charité, la reine des vertus. Après l'avoir exaltée et avoir raconté ses victoires, il montre qu'il demande aux séculiers la même charité que Jésus demandait à ses disciples. Le Sauveur a dit que le dernier terme de la charité, c'est

de donner sa vie pour ses amis, et saint Paul insinue la même chose en disant: « La charité « ne cherche point son avantage » (I Cor., XIII, 5); et c'est cette vérité qu'il ordonne de pratiquer. N'eût-il dit que cette parole, c'était déjà une preuve suffisante qu'il demandait aux séculiers la même chose qu'aux moines.

La charité est le lien ou la racine d'une foule de vertus; mais dans le présent passage, l'Apôtre l'analyse, il en montre les diverses parties.

Cette perfection, il l'exige de tous les chrétiens; cependant quoi de plus élevé? quand il ordonne de se mettre au-dessus de la colère, de l'emportement, des cris, de l'amour des richesses, des plaisirs de la table et du luxe, au-dessus de la vaine gloire et de toutes les choses de la terre; quand il ordonne de n'avoir rien de commun avec la terre et de mourir à son corps, il est évident qu'il nous demande la même perfection que Jésus-Christ demandait à ses disciples. Il veut que nous soyons morts au péché, comme si déjà nous étions morts réellement et ensevelis. Aussi ajoute-t-il : « Car celui qui est mort est affranchi du « péché ». (Rom., VI, 7.)

Quelquefois, non content de nous pousser à l'imitation des disciples de Jésus-Christ, il nous exhorte à celle du Maître lui-même. En effet, c'est en Jésus-Christ qu'il va puiser ses exemples, quand il nous recommande la charité, l'oubli des injures, la modestie. Puis donc qu'il nous ordonne d'imiter, non pas les moines, non pas les disciples, mais Jésus-Christ même, et qu'il menace des plus grands châtiments ceux qui ne l'imiteront pas, comment pourriez-vous dire que c'est là une perfection trop haute? C'est une hauteur à laquelle il faut que tous les hommes s'élèvent; et ce qui a bouleversé toute la terre, c'est que nous nous sommes imaginé que le moine seul est tenu à la perfection de la règle évangélique, mais que les autres peuvent vivre dans le relâchement. Il n'en est point ainsi, certes, non il n'en est point ainsi; nous sommes tous obligés à la même perfection, c'est l'Apôtre qui le déclare, je vous l'affirme sans hésiter, ou plutôt je ne fais que répéter l'affirmation de celui qui doit nous juger. S'il vous reste encore quelque étonnement et quelque doute, prêtez-nous votre attention, et nous puiserons aux mêmes sources de quoi laver et effacer toute l'incrédulité qui souille votre âme.

Ma démonstration se composera des exemples des châtiments qui se verront en ce jour terrible des justices de Dieu. Le mauvais riche ne fut pas puni pour avoir été un moine sans entrailles, il le fut, s'il est besoin d'ajouter ce commentaire au texte évangélique, parce que, vivant dans le monde au sein de l'abondance et sous la pourpre, il avait dédaigné le pauvre Lazare dans son extrême dénûment. Mais n'en cherchons pas si long et disons simplement : Le mauvais riche se montra dur et sans pitié, et voilà pourquoi il mérita d'être châtié par le feu de l'enfer. C'est pour avoir manqué de charité que les vierges folles furent bannies de la chambre de l'époux; et s'il faut ajouter une réflexion de notre propre fond, la virginité atténua leur punition, loin de l'aggraver. Car elles n'entendirent pas la sentence : « Allez « au feu préparé au démon et à ses anges».... (Matth., XXV, 41.) Mais seulement: « Je ne vous « connais pas ». Si quelqu'un me dit que la dernière sentence équivaut à la première, je n'y contredirai pas : car ce que j'ai maintenant à vous montrer, c'est que la vie monastique ne rend pas les châtiments plus rigoureux, mais que les séculiers sont sujets aux mêmes peines que les moines, s'ils commettent les mêmes fautes. Celui dont la robe n'était point assez pure, et celui qui réclamait les cent deniers ne subirent point leur peine pour avoir été moines; ils furent perdus, l'un pour sa fornication, l'autre pour son impitoyable dureté.

Il en est de même des autres; qu'on les passe en revue, et l'on aura la preuve que le châtiment se mesure aux seuls péchés et nullement à la condition des personnes. Les avertissements du Sauveur donnent lieu à la même remarque. En effet, quand Jésus-Christ dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et « qui pliez sous vos fardeaux, et je vous sou« lagerai. Prenez mon joug sur vous, et ap« prenez de moi que je suis doux et humble « de cœur, et vous trouverez le repos pour vos « âmes » (Matth., XI, 28), il ne s'adresse pas seulement aux moines, mais à tout le genre humain. Quand il ordonne de marcher dans la voie étroite, ce n'est pas aux moines seulement, mais à tous les hommes qu'il tient ce discours; de même, quand il ordonne de haïr son âme en ce monde, et quand il donne ses autres commandements, c'est à tous sans exception qu'il les donne. Quand il ne donne

pas ses avertissements ou ses conseils à tous, il nous le fait bien remarquer. Ainsi, après avoir parlé de la virginité, il ajoute : « Que celui « qui peut marcher dans cette voie y marche »... (Matth., XIX, 12.) Il ne dit pas ici « que tout le monde », et il ne propose pas sa pensée sous forme de précepte. L'enseignement de saint Paul, que l'on trouve toujours si conforme à celui du divin Maître, l'est particulièrement sur ce point. « Quant à la virginité, dit-il, je « n'ai point de commandement du Seigneur ». (I Cor., VII, 25.) C'est donc une nécessité pour l'homme du monde comme pour le moine, de vivre en chrétien, et de tendre à une perfection qui est la même pour tous les deux, et d'où ils ne peuvent déchoir sans se faire des blessures morales aussi graves pour l'un que pour l'autre; personne, quelle que soit son opiniâtreté et sa hardiesse, ne le niera désormais, je pense.

15. Ce point clairement démontré, souffrez que nous examinions maintenant lequel des deux tombera plus tôt et plus facilement. Certes, la solution de cette question n'offre pas de grandes difficultés. Sans doute, celui qui a une épouse gardera plus facilement la continence, à cause du grand secours qu'il trouve dans le mariage ; mais pour les autres vertus, il n'en est plus de même, bien plus nous pourrions remarquer qu'il y a parmi ceux qui pèchent contre la continence beaucoup plus d'hommes mariés que de moines. En effet, il y en a bien moins qui passent des monastères à l'état du mariage, qu'il n'y en a qui passent de la couche nuptiale aux bras des courtisanes. Si donc, sur un point où la lutte leur est si facile, ils tombent néanmoins si fréquemment, que feront-ils, assaillis par les autres passions, où ils trouvent bien plus d'obstacles que les moines ? L'éloignement du commerce des femmes pourra bien augmenter chez ceux-ci le feu de la concupiscence ; mais toutes les autres passions ne sauraient approcher d'eux, tandis qu'elles attaquent les séculiers avec une violence qui trop souvent les précipite dans le mal, la tête en avant pour ainsi parler. Si, là où le vent des combats souffle le plus fort contre eux, les moines se montrent néanmoins plus fermes que ceux qui sont moins exposés, il n'est pas douteux qu'ils ne résistent beaucoup plus facilement quand ils auront moins d'obstacles à vaincre.

Naturellement il sera plus facile aux moines qu'aux séculiers de vaincre l'amour des richesses, le désir de la bonne chère, l'ambition des grandeurs et toutes les autres passions de ce genre. Quand une bataille se livre, le péril est moindre là où l'engagement est plus léger, et où l'on ne voit que peu de morts tomber, qu'au centre même de l'action, là où les morts, tombant par milliers, s'entassent les uns sur les autres; il en est de même dans le sujet qui nous occupe; et l'homme qui passe sa vie dans le tourbillon des affaires de ce monde, triomphera moins facilement de l'avarice que le solitaire qui habite les montagnes. Qu'il est difficile dans le monde de ne pas être esclave de l'avarice ! or, cette passion fait nécessairement de tous ceux qu'elle maîtrise autant d'idolâtres. Si l'anachorète est riche, il n'oubliera pas ses parents, il leur fera sans peine l'abandon de tous ses biens, tandis que le séculier méprisera les siens et même leur fera tort comme à des étrangers : autre espèce d'idolâtrie pire que la première. Et qu'ai-je besoin d'énumérer toutes les autres circonstances où les moines trouvent une facile victoire, et où les séculiers au contraire échouent si fréquemment ?

Comment donc ne craignez-vous pas, comment ne tremblez-vous pas d'engager votre fils à cette vie où il sera si promptement dominé par le mal ? L'idolâtrie vous semble-t-elle si peu de chose ? vous semble-t-il si indifférent d'être pire que les infidèles, et de vous mettre en révolte contre Dieu par vos œuvres, prévarication dans laquelle les hommes enchaînés au monde tomberont beaucoup plus facilement que les anachorètes ? Voyez-vous maintenant que votre crainte n'était qu'un prétexte ? S'il fallait craindre, ce n'était certes pas pour ceux qui fuyaient la fureur des flots, ni pour ceux qui entraient au port ; c'était pour ceux qui étaient battus par la tempête et les vagues en furie. Pour ceux-ci, je veux dire les séculiers, les naufrages sont plus fréquents et plus prompts, parce que les difficultés de la navigation sont plus grandes, et que ceux qui devraient les vaincre sont plus faibles. Chez les anachorètes au contraire, on trouve des orages moins forts, un calme presque continuel et une invincible ardeur dans ceux qui doivent lutter contre les flots. Voilà pourquoi nous attirons au désert tous ceux que nous pouvons, nous les attirons non pas simplement pour qu'ils revêtent le cilice, pour qu'ils

prennent le joug et qu'ils se couvrent de cendre, mais afin qu'ils évitent le mal et pratiquent la vertu. Eh quoi ! direz-vous, les gens mariés seront-ils tous perdus?

Je ne dis pas cela, mais je soutiens qu'il leur faudra faire de plus grands efforts s'ils veulent se sauver, à cause des entraves qui les gênent; celui qui est libre court bien mieux que celui qui est enchaîné. — Sans doute, direz-vous, mais celui qui surmonte plus de difficultés, reçoit aussi une plus grande récompense et de plus brillantes couronnes? — Point du tout, si c'est lui qui s'impose cette nécessité, lorsqu'il lui est loisible de ne pas la subir. Ainsi puisqu'il nous est clairement démontré que nous sommes assujétis aux mêmes obligations que les moines, hâtons-nous de prendre le chemin le plus facile, entraînons-y nos enfants; mais n'allons pas les attirer et les submerger dans les abîmes du vice, comme si nous étions leurs adversaires et leurs ennemis. Si du moins c'étaient des étrangers qui le fissent, le mal serait moindre; mais quand des parents qui ont essayé de toutes les choses de la terre, qui savent par expérience combien sont fades et insipides tous les plaisirs d'ici-bas, sont assez insensés pour attirer leurs enfants à ces misérables jouissances que l'âge leur interdit désormais à eux-mêmes ; quand, au lieu de déplorer leur passé, ils en appellent d'autres dans leurs voies, et cela, lorsqu'ils sont eux-mêmes aux portes de la mort, au seuil du tribunal redoutable, sur le point de rendre compte de toute leur vie, quelle excuse, dites-moi, peut-il leur rester, quel pardon, quelle miséricorde? Non-seulement ils subiront la peine de leurs propres fautes, mais encore la peine de celles qu'ils ont voulu faire commettre à leurs enfants, qu'ils aient réussi ou non à les faire tomber dans l'abîme.

16. Mais, direz-vous peut-être, nous désirons voir les enfants de nos enfants. Comment pouvez-vous faire cette objection, vous qui n'êtes pas même pères ; il ne suffit pas d'engendrer des enfants pour mériter le nom de père. Sur ce point j'en appelle au témoignage de ces parents qui, voyant leurs enfants arrivés au dernier degré du vice, les repoussent et les renient comme s'ils n'étaient pas à eux, sans que ni la nature, ni la tendresse paternelle, ni toute autre considération semblable puisse les arrêter. Au reste, quand vos enfants seraient des modèles de vertu, ce n'est pas une raison pour que vous puissiez prendre le titre de pères ; faites-les naître vous-mêmes à la perfection chrétienne, et c'est alors seulement que vous aurez le droit de vous dire pères, que vous pourrez désirer de voir, et voir véritablement les enfants de vos enfants. Ce sont alors des enfants, de véritables enfants nés « non pas du sang, non pas de la volonté de « la chair, ni de la volonté de l'homme, mais « de Dieu même ». (Jean, I, 13.) Ces enfants ne donneront point de peines à leurs parents pour des richesses, pour un mariage ou pour toute autre cause, ils les laisseront exempts de tout souci, ils leurs procureront plus de jouissances que s'ils étaient seulement leurs pères selon la chair. Ils ne sont pas engendrés ni élevés pour les mêmes fins que les autres, mais pour de bien plus grandes et de bien plus brillantes ; voilà pourquoi ils font bien mieux la joie de leurs parents.

Je pourrais dire encore qu'il n'y a rien d'étrange à ce que les hommes qui ne croient pas à la résurrection trouvent dur de se voir privés de postérité, parce que c'est la seule consolation qu'ils peuvent avoir; mais nous qui regardons la mort comme un sommeil, nous qui avons appris à mépriser tous les biens d'ici-bas, quel pardon pourrions-nous espérer, si nous pleurions pour une pareille cause, et si nous demandions à voir et à laisser des enfants dans cette vallée de misères, d'où nous avons hâte de sortir, et où nous ne trouvons que sujet d'affliction et de larmes? J'adresse cette réponse à ceux qui sont avancés dans les choses de la foi. En voici une autre pour ces hommes charnels que le siècle tient enchaînés à ses vanités et à ses folies : premièrement, ils ne savent pas si le mariage leur procurera des enfants ; ensuite, s'ils en ont, leur peine n'en sera que plus grande ; car la joie que nous procurent les enfants n'est pas à comparer avec la peine que nous causent nos soins continuels, nos incertitudes, nos craintes à leur sujet.

Mais à qui donc laisserons-nous nos champs, nos maisons, nos esclaves et nos trésors ? Car j'entends encore cette plainte sortir de leur bouche. Vous les laisserez à celui qui en est le plus légitime héritier ; vous les lui léguerez avec d'autant plus de raison qu'il en sera le gardien et le maître le plus sûr. D'ailleurs que de risques courent ces biens, avant qu'ils

soient entre les mains de ce maître? Les vers, le temps, les voleurs, les délateurs, les envieux, l'incertitude de l'avenir, l'instabilité des choses humaines, la mort enfin, pouvaient priver votre fils de ces richesses et de ces biens; maintenant il les a placés bien au-dessus de tout cela, il leur a trouvé un inviolable abri où nul des fléaux que je viens de nommer ne peut atteindre. Cet abri, c'est le ciel, où il ne se dresse pas d'embûches, le ciel plus fertile que toute terre, et qui rend avec usure les trésors qu'on lui confie. Ce n'est donc pas maintenant qu'il faut faire entendre ces regrets; si votre enfant allait mener la vie des hommes du monde, c'est alors qu'il faudrait se lamenter et dire : à qui laisserons-nous nos champs? à qui, notre or, à qui toutes nos autres richesses?

Ainsi placés, nos biens deviennent si pleinement notre propriété, que loin d'en perdre le domaine après notre départ d'ici-bas, nous n'en jouissons jamais tant qu'après que nous avons quitté cette vie. Voulez-vous voir votre fils exercer son domaine dès cette vie? Cela lui sera plus facile dans la solitude que dans le monde. En effet, dites-moi, lequel des deux est le plus maître de son bien, de celui qui le dépense et le donne en toute liberté, ou de celui qui n'ose y toucher par avarice, mais qui enfouit ses richesses et s'abstient d'en jouir comme s'il n'en était que le dépositaire? Encore une fois, lequel est le plus maître de ses biens? Est-ce celui qui les dépense inutilement et sans raison, ou celui qui le fait à propos et suivant la prudence chrétienne? Celui qui sème sur la terre, ou celui qui sème dans le ciel? Est-ce celui qui n'a pas la liberté de donner à qui il veut tout ce qu'il possède, ou celui qui s'est affranchi des tributs importuns de tous les solliciteurs? Car le laboureur et le négociant sont de toutes parts assaillis par des gens qui les forcent à payer tribut et qui leur réclament chacun sa part; tandis que jamais personne ne vient exercer de semblables contraintes sur celui qui désire donner son bien aux indigents. Ainsi dès ici-bas ce dernier est plus véritablement maître de ses biens. Si vous trouvez quelqu'un qui prodigue sa fortune aux femmes, à son ventre, à des parasites et à des flatteurs, qui prostitue ainsi sa réputation, qui perde son salut et se rende, de plus, ridicule, direz-vous qu'il est le maître de sa fortune? Ne le direz-vous pas au contraire de celui qui la dépensera avec beaucoup d'intelligence pour sa gloire et son utilité, ainsi que pour faire la volonté de Dieu? Si telles n'étaient pas vos idées, vous feriez absolument comme si, voyant quelqu'un jeter ses biens à la rivière, vous disiez qu'il en est véritablement maître, et vous déploriez la condition de celui qui les dépenserait pour des usages nécessaires, comme s'il n'avait pas la jouissance de ce qu'il dépense ainsi. Je dirai même que faire servir sa fortune à satisfaire de viles passions, c'est plus que dépenser sans utilité, c'est dépenser pour se perdre. Dépenser pour le ciel, cela ennoblit, enrichit l'homme, assure son bonheur, tandis que dépenser pour la terre ne peut qu'avilir, dégrader et compromettre le salut.

17. Mais vous insistez et vous dites : Laissez d'abord mon fils se marier et avoir des enfants, puis ensuite quand il sera vieux, il embrassera cette vie plus parfaite que vous lui conseillez. Mais qui nous garantit, d'abord que nous arriverons à la vieillesse, ensuite que, supposé que nous y arrivions, nous garderons toujours les mêmes idées? Nous ne sommes pas maîtres du terme de notre vie; c'est ce que nous apprend saint Paul quand il dit : « Le jour du Seigneur « vient tout à fait comme un voleur de nuit ». (I Thess., v. 2.) Du reste notre volonté ne persiste pas toujours dans les mêmes déterminations; c'est pourquoi un sage nous dit : « N'at« tendez pas pour vous convertir au Seigneur, et « ne remettez pas de jour en jour, de peur qu'en « retardant vous ne soyez brisé et que vous ne « périssiez au jour de la vengeance ». (Eccli., v, 7.) Mais quand même il n'y aurait point là d'incertitude, vous ne devriez pas encore retarder ainsi le bonheur de vos enfants ni leur causer sans remords une si grande perte. Ce serait en effet le comble de la déraison, quand le jeune homme a besoin de soutien, quand l'ennemi se dresse si terrible devant lui, de lui ordonner de s'embarrasser dans les affaires du siècle afin qu'il soit plus facile à vaincre; puis, quand il a reçu mille blessures, quand il n'a plus dans son âme une seule partie saine, de l'armer pour le combat, en lui disant d'être vaillant, lui qui est si faible, si exténué. — Justement, direz-vous, car la lutte sera sans danger et la victoire facile, alors que la concupiscence sera éteinte. — Mais aussi quel combat que celui où nul ne se présente contre nous pour nous disputer la victoire! Je crains que la couronne du vainqueur ne soit pas très-brillante : « Car bien« heureux qui a pris le joug dès sa jeunesse! il

« s'assiéra solitaire et gardera le silence ». (Jérem. Lament., III, 27.) Celui-là seul est digne d'éloges, de félicitations et de louanges, qui a su contenir la fougue de sa jeune nature, et qui a sauvé sa barque au fort de la tempête.

Du reste, ne disputons pas là-dessus ; qu'il y ait lutte même dans ces circonstances, si vous le voulez. Sans doute, si le moment du combat dépendait de nous, nous aurions raison d'attendre ce temps ; mais s'il nous faut combattre toute la vie présente, à commencer dès l'âge le plus tendre, dès l'âge de dix ans (en effet, nous portons la responsabilité de nos fautes dès cet âge comme le prouvent les petits enfants dévorés par les ours pour avoir outragé le prophète Elisée), si Dieu demande de nous que nous luttions dès cet âge, où la guerre est déjà si rude et si violente, de quel droit fixez-vous le temps de la vieillesse pour le combat? Si vous étiez le maître de commander au démon de ne pas fondre sur nous, de ne pas nous frapper, votre conseil ne manquerait pas encore de raison ; mais si, l'excitant à combattre et à frapper, vous me conseillez de rester en repos, mieux que cela, de me laisser accabler sans me défendre, dites-moi, feriez-vous un plus grand mal, si au fort de la guerre, vous alliez désarmer votre combattant et le livrer ainsi aux mains de son ennemi?

— Mais il est jeune et faible ! — C'est précisément pour cela qu'il a besoin de moins s'exposer, et de s'entourer de plus de moyens de défense. Qu'il vive donc dans le calme et dans la tranquillité : ne le lancez pas dans les affaires, ne le jetez pas au milieu de ce monde, où l'on ne trouve qu'agitation et trouble. Vous agissez à rebours, vous voulez attirer dans la mêlée du monde ceux qui, à raison de leur âge, de leur faiblesse, de leur inexpérience, ont le plus à redouter les périls du combat, vous les y poussez, comme s'ils avaient fait leurs preuves et qu'ils eussent toute la force désirable, et vous ne permettez pas qu'ils aillent s'exercer dans le désert ; vous faites comme quelqu'un qui ordonnerait au guerrier consommé et capable de cueillir des lauriers de demeurer les bras croisés et de ne faire la guerre que dans le silence et le rêve d'une méditation creuse, et au soldat inexpérimenté, incapable de soutenir la vue de la bataille, de se jeter pour cette raison même au sein de la mêlée et de diriger les opérations ; vous accumulez à plaisir les obstacles dans une affaire déjà trop difficile en elle-même.

Outre cela il faut encore savoir que l'homme marié n'est plus maître de lui-même : il faut de deux choses l'une, ou vivre toujours avec son épouse si elle le veut, ou, si elle désire garder la continence, commettre des adultères dès qu'on l'a quittée. Qu'est-il besoin de parler des assujétissements et des peines inséparables de l'éducation des enfants, et de toutes les inquiétudes qu'entraîne après soi la conduite d'un ménage? Ces embarras ne sont-ils pas plus que capables d'émousser la pointe des meilleures résolutions, et de jeter l'âme dans des assoupissements épouvantables?

18. Il vaut donc mieux s'armer pour les combats spirituels, dès le jeune âge, lorsqu'on est encore libre et maître de soi. Ce conseil est justifié par les raisons que j'ai déjà données, et il le sera davantage encore par celles que je vais apporter. Celui qui attend à la fin de sa vie pour embrasser la vertu, emploie tout le temps qui lui reste à laver par ses larmes, à effacer par les exercices de la pénitence, les péchés qu'il a commis dans sa jeunesse. C'est là tout ce qui l'applique et l'occupe, et souvent quand il sort de ce monde, il emporte dans l'autre ses blessures à demi-refermées, n'ayant pas eu le loisir de les guérir entièrement. Au contraire, celui qui est entré dans la carrière dès ses premières années ne perd point son temps ainsi, il ne s'arrête point à panser ses blessures ; dès ses premiers exercices, et dans ses coups d'essais il remporte des victoires signalées et de glorieuses récompenses. C'est beaucoup pour le premier, quand il peut réparer toutes ses défaites ; le second gagne des trophées dès l'entrée de la course, il les plante à la barrière. Son courage croît avec ses succès ; il cueille tous les jours de nouvelles palmes, comme un vainqueur aux jeux olympiques, qui marche toute sa vie au milieu des acclamations, portant sur sa tête autant de couronnes qu'il a défait d'ennemis.

C'est à vous de voir maintenant à quel rang vous voulez que votre fils soit placé dans le ciel. Voulez-vous qu'il soit élevé parmi ces hommes qui peuvent porter avec assurance leurs regards jusque sur les archanges dont ils ont la pureté et la gloire, ou qu'il reste parmi les derniers, confondu dans la foule? Ceux qui n'entrent que tard dans la voie de la

perfection n'auront jamais que la dernière place, et cela encore à condition qu'ils pourront surmonter tous les obstacles que j'ai énumérés, si une mort subite ne les emporte pas avant le temps, s'ils ne sont pas empêchés désormais par une épouse, s'ils ne reçoivent pas des blessures que le temps de la vieillesse ne puisse suffire à cicatriser, enfin s'ils persévèrent à garder leur résolution ferme et inébranlable. Quand toutes ces conditions se trouveront réunies, alors ils pourront bien obtenir la dernière place. Voulez vous que votre fils prenne place parmi eux, ou parmi ceux qui brillent au front de la phalange? — Qui serait assez malheureux, pour souhaiter à ses enfants la dernière place et non pas la première ?

Voilà ce que vous dites, cependant vous ne laissez d'ajouter que vous êtes bien aise que vos enfants soient avec vous, pour vous servir et vous assister. — Et moi aussi je le veux, et je désire aussi ardemment que vous, qui êtes leurs pères, qu'ils reviennent à la maison paternelle et qu'ils paient de retour les soins que vous avez pris pour les élever. Je sais bien que vous n'obtiendrez de personne une assistance qui vous soit aussi douce et aussi chère que celle qui vous viendra de la part de vos enfants. Mais, je vous en prie, ne leur demandez pas ces secours avant qu'ils en soient capables. Pour faire instruire vos enfants dans les lettres, vous les envoyez loin de leur patrie, vous interdisez le seuil de la maison paternelle à ceux qui vont apprendre un art mécanique, ou quelque métier plus vil encore, vous les forcez de manger, de coucher chez leurs maîtres, et quand ils vont s'instruire, non pas d'une science humaine, mais de la sagesse céleste, vous voudriez les retirer aussitôt, avant qu'ils aient atteint le but qu'ils se proposaient, quoi de plus déraisonnable ? Pour apprendre à courir sur une corde tendue, un enfant s'éloignera pendant longtemps de ses parents ; et ceux qui apprennent à voler de la terre au ciel, vous ne leur permettez pas de quitter la maison paternelle, quoi de plus absurde ? Ne voyez-vous pas que les laboureurs, quelque pressés qu'ils soient de recueillir les fruits de leurs sueurs, se gardent bien de les récolter avant qu'ils soient mûrs ?

N'allons pas non plus arracher avant le temps nos enfants aux salutaires exercices du désert, mais donnons le temps à la science céleste de s'enfoncer et de s'enraciner profondément dans leurs âmes. Fallût-il les laisser dix ans et vingt ans dans le monastère, ne nous en troublons pas, ne nous en affligeons pas : plus ils passeront de temps dans le gymnase, plus ils acquerront de force. Ou plutôt, si vous voulez, ne fixons pas de temps ; qu'il n'y ait point d'autre terme que celui qui amènera à leur maturité les fruits de vertu que doit porter votre fils ; qu'il revienne alors du désert, mais pas auparavant. Car nous ne gagnerons rien à trop de précipitation, rien si ce n'est d'empêcher à jamais la maturité. Le fruit qui est privé avant le temps des sucs nourriciers que lui envoie la racine ne deviendra jamais bon, quelque temps qu'on le laisse vieillir. Pour éviter ce malheur, souffrons d'être séparés de nos enfants. Loin de les presser de revenir avant qu'ils soient formés, empêchons-les de le faire, s'ils en avaient la volonté. Parvenu à la perfection, votre fils sera l'homme utile à tous, à son père, à sa mère, à sa maison, à sa ville et à son peuple ; mais s'il arrive sans être accompli, il sera ridicule, blâmé de tous et nuisible à lui-même et aux autres, grand malheur qu'il faut à tout prix lui faire éviter. Quand nous envoyons nos enfants en pays étrangers, si nous désirons les revoir, c'est quand ils auront rempli heureusement la mission, objet de leur voyage ; et s'ils reviennent auparavant, nous éprouvons moins de joie en les voyant rentrer au logis que de peine en songeant qu'ils reviennent sans avoir rien fait. Or, ne serait-il pas de la dernière sottise de donner moins de soin aux choses spirituelles que nous n'en montrons pour les choses terrestres ? Tandis que nous supportons l'absence de nos enfants assez courageusement pour désirer qu'elle se prolonge tant qu'elle pourra être utile temporellement, est-il raisonnable, quand ils s'absentent dans l'intérêt de leur âme, d'être faibles et tendres, jusqu'à détruire par cette pusillanimité l'espérance des plus grands biens ; surtout quand nous avons les plus grandes consolations, dans la pensée qu'ils vont à la conquête de tout ce que l'homme peut posséder de plus grand et de meilleur, qu'ils atteindront certainement leur but, qu'il n'existe pas d'obstacle qui puisse les arrêter, et jusque dans le privilége de la séparation dont il s'agit ici ? En effet, on peut les visiter fréquemment au désert ; tandis qu'il n'en est pas de même de

ceux qui s'absentent pour de longs voyages.

Qui donc nous empêche d'aller dans le monastère où sont nos enfants, de nous transporter chez eux, puisqu'ils ne peuvent venir chez nous, et là, de conférer avec eux sur l'importante matière de notre salut. On ne peut dire le profit et le plaisir que l'on en peut retirer ; car il est certain que les visites ne se termineront pas à la joie stérile et infructueuse de les avoir vus, de leur avoir parlé ; nous retournerons du monastère en nos maisons meilleurs que nous n'étions venus, emportant avec nous les fruits admirables de leur sainte et charmante conversation ; souvent même nous resterons près d'eux, gagnés aussi par l'attrait de la perfection. Faisons-les venir, lorsqu'ils seront forts et capables de rendre service aux autres ; n'attirons chez nous ces flambeaux que lorsqu'ils seront assez brillants pour être mis sur le chandelier, et qu'ils auront assez de lumière à répandre et à communiquer à tous ceux qui entrent dans la maison. Vous apprécierez alors ce que valent vos fils, vous verrez quelle différence il y a entre eux, et les fils de ces pères dont vous enviez présentement le sort ; vous connaîtrez alors les avantages de la sagesse, quand ils guériront des hommes attaqués de maladies incurables, quand ils seront acclamés par la voix publique comme des bienfaiteurs, des protecteurs et des sauveurs, quand ils converseront avec les hommes comme des anges descendus sur terre, quand enfin ils attireront tous les regards du monde. Mais quoi que nous puissions dire rien n'égalera jamais ce qu'on verrait par l'expérience même et par les faits. Les législateurs devraient agir autrement qu'ils ne font : au lieu d'attendre l'âge viril où l'unique ressource pour conduire les hommes est la crainte des châtiments, ils devraient les prendre enfants pour former, pour modeler pour ainsi dire leur nature encore tendre selon l'ordre et la vertu ; et l'on n'aurait pas besoin de menaces après cela. Maintenant on agit absolument comme le médecin qui ne dirait pas un mot à un malade au début de son affection, qui n'indiquerait aucun remède pour prévenir la maladie, et qui attendrait qu'elle fût devenue incurable, pour accabler le malade d'ordonnances et de remèdes. Voilà quelle est la conduite des législateurs de la terre ; ils travaillent à nous instruire lorsque nous sommes déjà pervertis. Saint Paul n'agit pas ainsi, mais dès le berceau, dès les premières années, il donne aux enfants des maîtres de vertu pour fermer l'accès au vice. Voilà la meilleure discipline ; elle ne donne pas au vice le temps de s'établir et de prévaloir, pour n'avoir pas à le chasser et à le détruire ensuite ; elle met tout en œuvre pour lui interdire l'entrée de l'âme, pour conserver celle-ci pure et sans atteintes.

Je vous exhorte donc à seconder de tous vos moyens ceux qui travaillent à élever chrétiennement vos enfants, au lieu de leur susciter des difficultés ; à contribuer de votre part à la conservation de ce vaisseau sacré, et afin qu'il cingle en pleine mer, qu'il arrive heureusement au port. Ah ! si nous avions tous ces sentiments, si nous étions les premiers à porter nos enfants à la vertu, convaincus que c'est notre unique affaire, et que toutes les autres sont inutiles et superflues ; nous verrions nos familles comblées de tant de biens, et de bénédictions si abondantes, que si je voulais vous les décrire, on prendrait ces vérités pour des amplifications d'orateur. Si quelqu'un veut s'en instruire pleinement, qu'il en fasse l'épreuve, et il nous rendra de grandes actions de grâces, et à Dieu avant nous, de ce qu'il lui sera donné de voir la vie du ciel fleurir sur la terre, et la croyance aux biens futurs et à la résurrection acceptée dès ici-bas, même par les infidèles.

19. Il est évident que ce ne sont pas là de vaines jactances ; quand nous parlons de la vie des habitants du désert, les païens n'ont rien à objecter, mais ils semblent reprendre leurs avantages et quereller sur le petit nombre de ceux qui réussissent à suivre cette règle. Si donc nous avions jeté cette semence précieuse dans les villes, si cette discipline avait reçu quelque règle et quelque commencement, si nous instruisions avant tout nos enfants à se faire les amis de Dieu, si nous leur apprenions pour tout et avant tout les sciences spirituelles, toute peine disparaîtrait, la vie présente serait délivrée de mille maux, et ce que l'on dit de la vie future, que toute douleur, tout chagrin et tout gémissement en sont bannis, se réaliserait pour nous tous dès ici-bas. Si l'amour des richesses et de la vaine gloire n'avait point accès dans notre âme, nous ne redouterions ni la mort ni la pauvreté, nous regarderions les mauvais traitements, non comme un mal, mais comme un très-grand bien, nous

ne saurions ni concevoir ni garder de haine, nous ne serions attaqués ni par nos propres passions ni par celles des autres, et le genre humain approcherait des anges eux-mêmes par le bonheur. — Mais quel homme, direz-vous, a jamais atteint cette perfection ? — Vous êtes dans la défiance et vous avez raison, vous qui demeurez dans les villes et qui ne vous entretenez point de la lecture des Livres saints; mais si vous connaissiez à fond ceux qui habitent le désert et qui étudient constamment les divines Ecritures, vous sauriez que les moines, et avant eux les apôtres, et plus anciennement les justes, ont pratiqué ces enseignements avec la dernière régularité. Mais pour ne pas disputer avec vous, accordons que votre fils occupera le second ou le troisième rang après eux; même en cet état les avantages qu'il acquerra ne seront pas minces. Il ne pourra arriver jusqu'au rang où sont élevés Pierre et Paul, il ne pourra même pas en approcher; mais faudra-t-il pour cela le frustrer du rang glorieux qu'il pourra occuper après eux ? vous feriez alors la même chose que si vous disiez : puisqu'il ne peut être pierre précieuse, qu'il reste fer, qu'il ne devienne ni argent ni or.

Pourquoi raisonnez-vous tout autrement quand il s'agit des choses du monde ? Quand vous envoyez votre fils étudier les lettres, vous n'espérez pas de lui voir atteindre les sommets de l'éloquence, et néanmoins vous ne le détournez pas pour cela de l'étude, vous faites tous les sacrifices qui sont en votre pouvoir, vous estimant heureux si votre fils peut tenir dans l'éloquence le cinquième ou le dixième rang. Et vous qui servez dans les armées de l'empereur, vous n'espérez pas tous que vos enfants arrivent au grade de lientenants du Prince, et cependant vous ne les engagez pas à quitter le baudrier, à ne plus franchir le seuil des palais; au contraire, vous mettez tout en œuvre pour les pousser dans cette carrière, vous trouvant satisfaits si vous les voyez prendre place au milieu de la hiérarchie. Pourquoi donc ici, où vous ne pouvez prétendre aux premières dignités, êtes-vous si ardents et vous donnez-vous tant de peines pour obtenir les moindres charges, quoique vos espérances soient incertaines et le succès fort douteux, tandis que là, vous êtes si lâches et si languissants, quoique les récompenses à gagner soient d'une tout autre valeur ? En voici la raison : vous désirez les biens de la terre, et vous êtes indifférents pour les biens du Ciel.

La honte vous empêche de l'avouer, et vous avez imaginé des excuses et des prétextes; mais rien de tout cela ne vous arrêterait, si vous aviez une sincère volonté. La vérité est que, lorsque l'on aime véritablement une carrière, si l'on ne peut pas la parcourir jusqu'au bout, ni en atteindre les hauteurs les plus élevées, on se contente d'une moyenne élévation, on s'estime heureux d'y avoir place n'importe à quel rang. Quand on aime le vin, on ne se prive pas d'en boire, par la raison qu'on ne peut s'en procurer du meilleur et du plus exquis : le mauvais même semble bon. Donnez, à défaut d'or et de diamants, de l'argent à un avare, et vous verrez éclater sa joie. Telle est la tyrannie de la passion; il n'y a rien qu'elle ne fasse endurer et souffrir à celui dont elle s'est rendue maîtresse. Ainsi, si vos paroles n'étaient pas une frivole excuse, vous eussiez dû travailler, mettre la main à l'œuvre avec nous. Quand on désire une chose on ne s'oppose pas à son succès, on y travaille au contraire de tout son pouvoir. Ceux qui descendent dans la lice aux jeux olympiques savent bien qu'il n'y en aura qu'un seul dans la multitude des combattants qui remportera la couronne; cependant ils se fatiguent et se tuent pour ainsi dire dans l'espérance d'être vainqueurs.

Ici rien de pareil, non-seulement pour le terme de la lutte, mais même pour cette nécessité de ne décerner qu'une couronne. Dans ces sortes de combat, la différence entre le vainqueur et le vaincu ne consiste pas en ce que l'un se retire couronné et l'autre non : elle ne va pas jusque-là; seulement l'un triomphe plus brillamment, l'autre moins, mais tous deux triomphent. Si nous voulions former nous-mêmes nos enfants dès le berceau, et ensuite les confier à des maîtres capables d'achever l'œuvre commencée, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous les vissions occuper le premier rang dans l'armée du ciel. Dieu aurait égard à notre bonne volonté et à notre zèle, lui-même travaillerait avec nous, et le doigt de l'Artiste divin modèlerait avec nous cette vivante statue. Travaillée par une telle main, une œuvre ne peut pas être manquée, elle ne peut qu'atteindre la plus splendide perfection pourvu que nous fassions ce qui dé-

pend de nous. Dieu a aidé plusieurs femmes de l'Ancien Testament, dans les soins qu'elles donnaient à leurs enfants; pourquoi nous refuserait-il la même faveur ? A ce sujet, j'aurais plusieurs exemples à citer, mais pour être plus court, je n'en rappellerai qu'un.

20. Il y avait une femme juive, nommée Anne. Or, Anne eut un enfant lorsqu'elle ne s'attendait plus à éprouver ce bonheur; encore ne l'eut-elle qu'avec beaucoup de souffrances et de larmes : car elle était stérile ; souvent sa rivale lui avait injurieusement reproché sa stérilité ; néanmoins elle fut moins faible pour cet enfant de larmes et de prières, que vous ne l'êtes pour les vôtres. Elle le garda seulement près d'elle le temps qu'il fallut pour le nourrir de son lait. Et dès qu'il n'eut plus besoin de cette nourriture, elle le prit et l'offrit à Dieu, l'invitant à ne plus revenir à la maison paternelle; et il habitait continuellement dans le temple du Seigneur. Quand sa tendresse maternelle lui inspirait le désir de le voir, elle ne le faisait pas venir près d'elle, mais elle montait elle-même avec son père vers lui; le reste du temps, elle se privait de sa présence, parce qu'elle l'avait offert à Dieu. Et ce jeune homme devint si illustre et si grand par sa vertu, qu'il attira de nouveau, sur les Hébreux, les faveurs de Dieu, qui s'était détourné de ce peuple à cause de sa perversité. Dieu ne rendait plus d'oracles et ne montrait plus sa face dans Israël ; mais le jeune Samuel obtint du Seigneur les mêmes faveurs qu'auparavant, et l'on vit renaître les prophéties qui avaient disparu. Le Fils d'Anne gagna ces grâces avant même qu'il fût parvenu à l'adolescence, et lorsqu'il n'était encore que petit enfant. Car, dit l'Ecriture, « il n'y « avait plus de vision certaine, mais la parole « de Dieu était rare et précieuse». (I Rois, III, 1.) Dans cette conjoncture, Dieu révélait continuellement ses oracles au petit Samuel. Tant il y a d'avantage à lui sacrifier ses biens, et à se dessaisir en sa faveur de ses trésors et de ses biens, et même de ses enfants ! Certes si nous sommes obligés de lui donner notre propre vie, à plus forte raison tout le reste de ce qui nous appartient. C'est ce que fit également le patriarche Abraham. Il fit même davantage encore, et c'est pour cela qu'il recouvra son fils en acquérant en outre une grande gloire. Nos enfants nous appartiennent surtout lorsque nous les avons offerts au souverain Maître. Ils seront mieux sous sa tutelle que sous la nôtre, car il est plus soigneux de leurs intérêts que nous-mêmes. Ne voyez-vous pas aussi la même chose dans les palais des riches? En effet, les enfants de basse condition qui demeurent avec leurs parents sont loin d'avoir une position aussi brillante , aussi avantageuse, que ceux que des maîtres opulents ont tirés de leurs familles pour les préposer à quelque service ou intendance; c'est à ces derniers qu'appartiennent les faveurs, le crédit, ils sont autant au-dessus des autres serviteurs que les maîtres au-dessus de leurs intendants.

Si les hommes sont bons et bienveillants à ce point pour ceux qui les servent, combien plus Dieu , qui est la bonté infinie ! Laissons donc nos enfants le servir ; menons-les , non pas au temple, comme Samuel, mais conduisons-les au ciel même avec les anges et les archanges; car il est évident pour tous que ceux qui auront embrassé la vie ascétique serviront Dieu et formeront sa cour avec ces puissances supérieures, et c'est dans ces fonctions élevées qu'ils travailleront pour leur gloire et pour la vôtre avec la confiance et le crédit que leur donnera la sainteté de leur état. Si quelques enfants ont obtenu des grâces à cause de leurs parents, à plus forte raison les parents en recevront ils à cause de leurs enfants. En effet des pères aux enfants il n'y a que le droit de la nature, des enfants aux pères il y a encore celui de l'éducation , qui l'emporte de beaucoup sur le premier : deux vérités que je vais prouver par les saintes Ecritures.

Ezéchias était un prince qui avait de la vertu et de la piété. Cependant il ne faisait point assez de fond sur ses bonnes actions pour croire qu'il serait préservé du péril dont il était menacé, en considération de ses propres mérites. Dieu lui promit de le sauver à cause de la vertu de son père: « J'étendrai », dit-il , « mon bouclier sur cette ville, pour la sauver à « cause de moi et à cause de David mon servi- « teur ». (IV Rois, XIX, 34.) Et saint Paul écrivant à Timothée, lui dit des pères « qu'ils « seront sauvés par leurs enfants, pourvu qu'ils « persévèrent avec sagesse dans la foi, dans la « charité et la sainteté ». (I Tim., II, 15.) La sainte Ecriture en louant Job pour ses autres qualités, par exemple parce qu'il était juste et véridique et craignant Dieu, n'a pas oublié de

le louer aussi spécialement du soin qu'il prenait de ses enfants. Ce soin ne consistait pas à leur amasser de l'or, à les rendre illustres et brillants de la gloire du monde. Ecoutez ce qu'en dit la sainte Ecriture : « Quand les jours de leur « festin étaient écoulés, Job envoyait pour les « purifier, et se levant dès le matin, il offrait « pour eux un sacrifice selon leur nombre, et « pour leur âme, un veau destiné à laver leur « péché : car Job se disait dans son cœur : si « par hasard mes enfants avaient pensé le mal « dans leur cœur contre Dieu... » (Job., I, 5.) Nous restera-t-il quelque moyen de nous justifier, si nous commettons les mêmes fautes ? Si Job, qui vécut avant la Grâce, même avant la Loi, qui était privé du secours des saintes Ecritures, avait pour ses enfants tant de prévoyance, et tremblait même pour des fautes incertaines, quelle sera notre excuse à nous qui vivons sous la loi de Grâce, qui avons eu tant de maîtres, reçu tant d'exemples et tant de conseils, et qui, loin de trembler pour des fautes incertaines, négligeons même les péchés manifestes, que dis-je , nous qui persécutons ceux qui voudraient les redresser ? Je ne répète point ainsi ce que j'ai déjà dit d'Abraham qui dut sa gloire au sacrifice de son enfant non moins qu'à ses autres grandes actions.

21. Instruits par ces exemples, préparons à Dieu de bons serviteurs et de dignes ministres. Si celui qui nourrit des athlètes pour les villes, et celui qui exerce des soldats pour l'empereur, reçoivent les plus grands honneurs, à quelles récompenses ne devons-nous pas nous attendre, nous qui élèverons pour Dieu des hommes si nobles et si grands, ou plutôt des anges si purs ? Faisons donc tout ce qui est en notre pouvoir pour leur laisser ce trésor de la piété, le seul qui demeure et qui nous suive, le seul qui soit également utile et dans cette vie et dans l'autre. Les richesses de la terre ne se transporteront pas dans l'autre vie, elles périssent dès celle-ci même avant leurs possesseurs, qu'elles perdent, hélas ! trop souvent. Les richesses spirituelles au contraire ne périront ni dans ce monde ni au ciel. Elles seront la sauvegarde, et feront la sécurité de leurs possesseurs. Celui qui préfère les biens terrestres aux biens spirituels perdra les uns et les autres : celui au contraire qui ne désire que les biens du ciel obtiendra encore ceux de la terre. Cette parole n'est pas de moi, mais du Seigneur qui doit la réaliser : « Cherchez donc », dit-il, « le royaume « de Dieu, et tout le reste vous sera donné par « surcroît ». (Matth., VI, 33.)

Que pourrait-on comparer à cet honneur ? Soignez, dit-il, vos intérêts spirituels et laissez-moi le soin de tous vos biens. Tel un tendre père, qui se charge du soin de la maison, de la conduite des serviteurs, et de tout le reste, pour laisser à son fils la faculté de se donner tout entier à l'étude de la sagesse ; tel est Dieu à notre égard. Obéissons-lui donc et cherchons le royaume de Dieu, nous verrons alors nos enfants estimés de tout le monde, nous serons glorifiés avec eux, et nous jouirons des biens présents, si nous ne nous attachons qu'aux biens futurs et célestes. Si vous croyez ces vérités , Dieu vous donnera une grande récompense ; mais si vous en doutez et que vous vous refusiez à les mettre en pratique, il vous fera subir le plus terrible châtiment. Il n'y a pas moyen de recourir à des excuses ni de dire que personne ne vous avait appris cela. Même avant que je vous eusse parlé, ce moyen de défense vous était enlevé ; d'abord parce que la nature et la conscience toute seule possède un sûr critérium pour discerner le bien du mal, ensuite parce que cette doctrine se présentait partout à vos esprits , enfin parce que les maux de toute sorte qu'on voit en cette vie sont bien capables de pousser au désert même ceux qui sont le plus épris du monde.

Ainsi, quand même j'aurais gardé le silence , vous n'auriez pas encore pu alléguer votre ignorance pour vous excuser. Vous le pouvez maintenant moins que jamais après ces longs discours, après une exhortation appuyée et sur le témoignage des faits, et sur ceux, beaucoup plus forts, des saintes Ecritures. Vos enfants pourraient, en restant dans le monde, éviter de se perdre pour l'éternité, ils parviendraient à gagner une place médiocre dans le ciel, que vous ne seriez pas encore pour cela exempts de châtiments, si vous les entraviez quand ils désirent marcher à une vie plus parfaite, et si vous les reteniez dans le siècle quand ils veulent s'envoler au ciel. Que sera-ce donc, si leur perte est certaine, inévitable, lorsqu'il y va des plus grands intérêts de l'homme ? Quel espoir de pardon alors, quel moyen de justification aurez-vous, vous qui aurez à rendre compte et de vos propres fautes et de celles de vos enfants. Car je ne pense pas qu'ils soient punis aussi

sévèrement pour les fautes qu'ils auront commises après avoir été entraînés dans le tourbillon du monde, que vous qui les y aurez précipités. S'il est vrai qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une meule au cou que de scandaliser une seule âme, quelle vengeance, quel châtiment suffira contre ceux qui auront montré pour leurs enfants une telle inhumanité et une telle cruauté ? Je vous conseille donc de ne pas persévérer dans vos mauvaises dispositions, et de devenir pères d'enfants véritablements sages et chrétiens.

On ne peut alléguer un prétexte que j'entends souvent mettre en avant. C'est parce que nous savions, dit-on, qu'ils ne pourraient parvenir au but de la vie monastique, que nous les avons arrêtés au moment d'y entrer. Quand même vous auriez prévu cela avec certitude, ce qui est impossible, puisque plusieurs, dont on craignait la chute, sont demeurés fermes, quand ce ne serait pas une simple conjecture, mais une prévision claire et sûre, il ne fallait pas néanmoins les détourner d'une profession si chère à Dieu. Nous ne serons pas justifiés pour dire que nous n'avons fait que hâter la chute de gens qui allaient tomber d'eux-mêmes ; c'est au contraire ce qui nous fera condamner plus sévèrement. Pourquoi ne laissiez-vous pas la chute de cette âme dépendre de sa seule faiblesse ? Pourquoi vous hâtiez-vous de prendre la faute pour vous et de l'attirer tout entière sur votre tête ? Ou plutôt il fallait ne pas la permettre : pourquoi ne faisiez-vous pas tout ce qui dépendait de vous pour empêcher votre fils de tomber ? Ainsi par là même que vous auriez su avec certitude que votre fils tomberait, vous seriez plus digne que jamais de châtiment. Puisque vous prévoyiez sa chute, il fallait, non pas le précipiter, mais lui tendre la main, mais faire tout au monde pour le maintenir debout dans l'attitude d'un homme vaillant, soit qu'il dût se soutenir dans la suite, ou non. Faisons notre devoir, sans nous trop préoccuper si d'autres en profiteront, c'est le moyen de ne pas être responsable devant Dieu. C'est ce que lui-même nous apprend quand il condamne le serviteur qui n'a rien fait de son talent. « Il fallait, *lui dit-il*, confier mon argent « à des banquiers, afin que je le pusse retrouver « avec intérêt à mon retour ». (Matth., XXV, 27.)

Soyons dociles à cet avertissement pour éviter le châtiment. Nous ne pourrons tromper Dieu comme les hommes, Dieu qui sonde les cœurs, qui produira tout au grand jour, et qui nous rend toujours responsables du salut de nos enfants. Souvenons-nous du serviteur de l'Evangile ; il fut puni pour n'avoir pas fait fructifier l'argent de son maître ; à quoi ne devons-nous pas nous attendre, si nous empêchons quelqu'un de remplir ce devoir ? Soit que nous ayons réussi à jeter nos enfants dans le tourbillon du monde, soit qu'ils aient résisté à nos efforts, en se réfugiant malgré nous dans les asiles monastiques, nous subirons toujours le même châtiment pour avoir tenté de nuire à leur salut. Il en est de même pour celui qui les engage à suivre la vocation monastique, qu'il réussisse ou non dans sa tentative, sa récompense sera toujours pleine et entière, parce qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui. Ainsi je le répète, quiconque cherche à perdre les âmes, sera puni avec une égale sévérité ; qu'il ait réussi ou non. Soyez-en certains, quand vous n'auriez réussi ni à faire chanceler ni à ébranler les généreuses résolutions de vos enfants, vous subirez toujours la même peine que si vous les aviez arrachés au monastère.

Faisons de sérieuses réflexions sur ces vérités importantes, rejetons les prétextes vains, et efforçons-nous de devenir pères de généreux enfants, architectes des temples vivants où réside Jésus-Christ, formons des athlètes pour le ciel, les oignant et les formant pour les combats du Seigneur, tâchons de pourvoir de toutes manières à leur avantage, afin de partager aussi là-haut leurs couronnes. Que si, vous demeurez dans votre opiniâtreté, vos enfants ne laisseront pas d'embrasser, malgré vous, cette sainte philosophie, pour peu qu'ils aient de courage et de vertu ; ils en retireront tous les avantages qu'elle procure, et il ne vous restera plus que le malheur d'avoir amassé sur vos têtes un terrible châtiment, et de louer la sagesse de nos conseils alors que nos conseils ne pourront vous être d'aucune utilité.

COMPARAISON DU SOLITAIRE & DU ROI.

(Voyez tome I, chap. VI, p. 67.)

—

ANALYSE.

Motifs qui ont porté saint Chrysostome à composer ce petit écrit. — Celui qui commande aux démons et à ses propres passions est plus roi que celui qui commande aux nations, aux armées. — Le moine fait une guerre plus glorieuse que le roi. — Lequel des deux est le plus heureux pendant le temps de la nuit ? — Le moine est plus bienfaisant que le roi. — Le roi et le moine à la mort et après la mort.

1. En voyant l'admiration et le culte que la plupart des hommes ont voués aux faux biens, et l'indifférence qu'ils montrent pour les biens véritables, je n'ai pu m'empêcher d'écrire quelque chose sur ce sujet. Je veux comparer ici ce qui fait l'objet de leur mépris avec ce qui fait l'objet de leur estime, afin que, le contraste faisant briller la vérité, ils reconnaissent leur erreur et qu'ils apprennent à estimer ce qui est estimable, et à mépriser ce qui est méprisable.

Les biens que l'on envie sont la richesse, les dignités, la puissance, la gloire; les heureux, au jugement de la multitude, sont les chefs des peuples, ceux qui passent au milieu de la foule traînés sur un char superbe, précédés des cris des hérauts, entourés d'une escorte nombreuse. Ce que l'on méprise, c'est la vie simple des sages et des solitaires. Les grands de la terre paraissent-ils en public, le peuple court après eux pour les voir. Un ermite vient à passer, qui est-ce qui s'en aperçoit? personne, ou presque personne. Encore si on le regarde, c'est par pure curiosité; nul n'envie le sort de ce pauvre anachorète, tandis que tout le monde envie la destinée des potentats. Cependant devenir chef de nations, gouverneur de province, n'est pas une chose qui soit facile, ni à la portée de tous : le pouvoir ne se donne pas, et il faut beaucoup d'or à ceux qui le convoitent pour arriver au but de leur ambition. Au contraire embrasser la vie monastique et se vouer au service de Dieu est la chose du monde la plus aisée, la plus facile. D'ailleurs il faut quitter le pouvoir avec la vie, ou plutôt le pouvoir abandonne les ambitieux avant que la mort vienne le leur arracher; il y en a même qu'il expose à un danger très-grand ou bien à l'ignominie. Mais la vie monastique comble de biens les justes qui la suivent, et quand ils ont accompli leur course ici-bas, elle les conduit tous rayonnants de joie et d'espérance devant le tribunal de leur Dieu et Père, tandis que la plupart de ceux qui ont été revêtus de la puissance sur la terre paraissent couverts de leurs crimes devant ce même tribunal, et viennent entendre leur condamnation.

Comparons donc les uns aux autres et les avantages de la perfection chrétienne, et les prétendus biens que procurent en cette vie la puissance et la gloire, et apprenons à en connaître la différence; rien ne fera mieux ressortir la valeur intime des uns et des autres qu'un parallèle. Ou plutôt, si vous le voulez, comparons le faîte même des grandeurs, la

royauté, avec la vie monastique, et voyons les avantages des deux conditions. Le prince commande aux villes, aux pays, à des peuples nombreux ; d'un signe il ébranle et généraux et préfets, armées, peuples et sénats. Celui qui s'est donné à Dieu et qui a choisi la vie monastique, commande à la colère, à l'envie, à l'avarice, au plaisir et à tous les autres vices ; il examine et médite sans cesse les moyens de ne point laisser subjuguer son âme par les passions honteuses, ni asservir sa raison par une insupportable tyrannie, mais d'avoir toujours l'esprit au-dessus de tout cela, s'armant de la crainte de Dieu pour vaincre toutes les passions. Voilà quelle puissance, quelle autorité exercent, le roi d'une part, de l'autre le moine ; tellement qu'on aurait plus de raison de donner le titre de roi à ce dernier qu'à celui qu'on voit briller sous la pourpre et le diadème, et s'asseoir sur un trône d'or.

2. Car le véritable roi, c'est celui qui commande à la colère, à l'envie, à toutes les passions ; qui assujétit tout aux lois de Dieu, qui garde son esprit libre, et qui ne laisse pas la tyrannie des voluptés dominer dans son âme. J'aurais certes grand plaisir à voir un tel homme commander aux peuples, à la terre et à la mer, aux cités, aux nations et aux armées. Celui qui impose aux passions le joug de la raison, imposerait bien aussi aux hommes le joug heureux des lois divines. Il serait un père pour ses sujets ; sa douceur le rendrait abordable à tous les peuples. Mais cet esclave de la colère, de l'ambition et des plaisirs coupables qui a l'air de commander aux hommes ne mérite que le mépris des peuples ; l'or et les diamants couronnent sa tête, et la sagesse ne couronne pas son cœur. Tout son corps est resplendissant de pourpre, et son âme est sans ornement. Il ne saura même pas exercer son pouvoir. Comment gouverner les autres quand on ne peut se gouverner soi-même ?

3. S'agit-il du mérite guerrier ? Il éclate dans les luttes soutenues par le sage bien mieux que dans les combats livrés par un roi. Le sage fait la guerre aux démons, il les repousse, il triomphe, et reçoit de la main du Christ, la couronne immortelle, prix de sa victoire. Il ne peut que vaincre, il s'avance au combat ayant Dieu pour auxiliaire et une armure céleste pour se couvrir. Le roi fait la guerre à quelques peuples barbares, moins redoutables assurément que les légions de l'enfer : son triomphe ne saurait donc être aussi glorieux que celui du vainqueur des démons. Mais considérez les motifs des deux guerres, quelle différence ! C'est pour remplir un devoir de piété, pour servir Dieu que le sage fait la guerre au démon : s'il cherche à conquérir les villes et les villages, c'est sur l'erreur et pour la vérité. La guerre que le roi fait aux barbares, a pour objet un territoire à prendre ou à défendre, une frontière à reculer ou à maintenir, des représailles à exercer ; souvent l'avarice et une injuste ambition lui mettent les armes à la main ; et combien de fois le désir de conquérir lui fait perdre ce qu'il avait déjà ! Telles sont, sous le rapport de la puissance et de la guerre, les différences que nous remarquons entre le roi et le serviteur de Dieu. Mais, pour apprécier avec exactitude la condition de l'un et de l'autre, il est bon de descendre aux détails de leur vie ordinaire, à leurs actes de chaque jour.

Converser avec les prophètes, nourrir son âme de la doctrine d'un saint Paul ; passer continuellement de Moïse à Isaïe, d'Isaïe à Jean, de Jean à quelque autre écrivain sacré, voilà l'occupation du solitaire. Le monarque est sans cesse entouré d'une foule d'officiers et de gardes ; vous savez que l'on prend les mœurs de ceux que l'on fréquente ; par conséquent le sage se forme d'après les exemples des Apôtres et des Prophètes ; le monarque prend les habitudes des généraux, des gardes, des soldats, tous gens esclaves du vin et livrés à la débauche, passant la plus grande partie du jour à boire, et incapables de rien de bon et d'honnête. Ainsi donc, envisagée sous cette face, la vie monastique l'emporte encore sur celle des potentats, des rois, des hommes qui, sous n'importe quel nom, tiennent le sceptre, emblème de la puissance.

Pour le temps de la nuit, le moine le sanctifie encore par le service de Dieu et par la prière ; plus matinale que le chant des oiseaux, son hymne s'élève vers le Créateur : il converse avec les anges, s'entretient avec Dieu, il se nourrit du pain céleste. Que fait, pendant ce temps, celui dont la volonté gouverne tant de peuples, fait marcher des armées si nombreuses, et dont l'empire s'étend si loin sur la terre et sur les mers ? Il est étendu sur une couche somptueuse et molle ; il dort. Le léger souper du moine n'a pas besoin, pour être digéré, de ce profond sommeil. La bonne chère

et le vin plongent le roi dans cet assoupissement qui dure jusqu'au milieu du jour. Les vêtements du solitaire sont simples, sa table est frugale, il a pour convives ses rivaux en vertu. Un roi se croit obligé d'étaler sur ses habits beaucoup d'or et de pierres précieuses, et d'avoir une table splendidement servie ; les gens qu'il y admet sont du même caractère que lui : sans mœurs, si lui-même est immoral ; honorables par leur justice et leur probité, si lui-même est un homme de bien, en tout cas bien inférieurs en vertu à ceux que le solitaire admet à la sienne. Ainsi le roi même le plus sage, restera toujours fort au-dessous de la vertu d'un saint anachorète.

Un roi est à charge à ses sujets, soit qu'il voyage, soit qu'il reste dans sa capitale, en temps de paix comme en temps de guerre, en exigeant l'impôt aussi bien qu'en levant des troupes, en emmenant des prisonniers, enfin dans ses victoires non moins que dans ses défaites. Vaincu, son désastre pèse tout entier sur son peuple ; vainqueur, il devient insupportable par son ostentation à étaler ses trophées, par un orgueil démesuré, par la licence qu'il donne à ses soldats de voler, de ravir, d'insulter les voyageurs, de rançonner les villes, de mettre au pillage les maisons des pauvres, de vexer les habitants qui les logent par des exactions que toutes les lois condamnent, tout cela sous prétexte de quelque ancien usage étrange et injuste. Tous ces maux, le roi les épargne soigneusement aux riches, il n'opprime que les pauvres, il n'a d'égards que pour les riches. Il n'en est pas ainsi du solitaire : sa présence est un bienfait pour les riches et pour les pauvres ; aussi secourable aux uns qu'aux autres, il a toujours quelques dons à répandre autour de lui, il se contente d'un vêtement grossier qu'il porte toute l'année, il boit de l'eau avec plus de plaisir que d'autres le vin le plus exquis. Il ne demande pour lui-même à l'opulence aucune faveur ni grande ni petite, mais il ne cesse de réclamer pour les indigents des secours aussi profitables à ceux qui les accordent qu'à ceux qui les reçoivent. Médecin de toutes les misères humaines, il guérit les riches de leurs péchés par sa parole salutaire, il soulage les pauvres dans leurs besoins par les aumônes qu'il verse dans leur sein. Le monarque ne tient jamais la balance égale entre le riche et le pauvre ; s'il ordonne une réduction de l'impôt, le riche en profite plus que le pauvre ; s'il décrète une augmentation, les riches se ressentent à peine de ce surcroît de charges, tandis que les pauvres en sont écrasés. C'est un torrent dévastateur qui renverse les maisons pauvres, d'autant plus que ni la vieillesse, ni le veuvage des femmes, ni le délaissement des enfants orphelins, rien enfin ne peut attendrir les collecteurs d'impôts, hommes durs comme la pierre, dont les vexations ne connaissent pas de bornes, ennemis publics qui exigent des laboureurs ce que la terre ne leur a pas donné.

4. Examinons maintenant en quoi consistent les bienfaits d'un solitaire, en quoi consistent les bienfaits d'un monarque. Celui-ci répand l'or autour de lui, celui-là les dons de l'Esprit-Saint. L'un fait cesser la pauvreté, l'autre met en liberté par ses prières les âmes tyrannisées par les démons. Le malheureux que tourmente l'esprit malin court, sans s'arrêter au palais du roi, se réfugier dans la cellule du solitaire, comme celui qui, poursuivi par une bête féroce, vient se mettre sous la protection du chasseur armé ; la prière est pour le moine ce qu'est une épée dans la main du chasseur. Encore l'épée est-elle moins redoutée des bêtes féroces, que la prière du juste ne l'est des démons. Ce n'est pas seulement nous, le commun des hommes, qui nous réfugions vers l'humble serviteur de Dieu, dans nos nécessités ; les rois eux-mêmes, dans leurs jours d'affliction, ont recours à lui : ils entourent sa demeure comme des mendiants affamés entourent celle du riche. Achab, roi d'Israël, dans un temps de disette et de famine, ne mit-il pas toute son espérance dans les prières d'Elie ? Ezéchias, roi de Juda, étant malade et sur le point de mourir, et voyant déjà la mort à son chevet, n'eut-il pas recours au prophète comme à un homme plus puissant que la mort et qui pouvait lui rendre la santé ? Et quand le royaume de Palestine, ébranlé par la guerre, courait le danger d'être renversé de fond en comble, les rois de cette contrée renvoyaient leurs troupes, leurs fantassins, leurs archers, leurs cavaliers, leurs généraux et leurs centurions pour aller implorer le secours des prières d'Elisée. Ils savaient que la protection du serviteur de Dieu valait mieux que des milliers d'hommes. C'est encore le moyen qu'employa Ezéchias menacé par les Assyriens ; la ville de Jérusalem penchait déjà, elle allait tomber ; ses défenseurs se tenaient consternés et tremblants sur ses murailles ; ils frémissaient comme on

frémit dans l'attente du tonnerre ou d'un tremblement de terre universel. Aux innombrables myriades de ses ennemis, Ezéchias n'opposa que les prières d'Isaïe, et il ne fut pas trompé dans son espérance. Le prophète leva les mains au ciel, et soudain Dieu lança les traits de sa colère contre l'armée assyrienne qui fut entièrement détruite, apprenant ainsi aux rois qu'ils doivent regarder ses serviteurs comme les sauveurs de la terre, à respecter les sages conseils et les salutaires avertissements des justes qui les exhortent à la vertu.

Un autre point de vue va nous découvrir de nouvelles différences : je suppose que tous les deux sont tombés, l'un du haut de son trône, l'autre du haut de sa vertu. Le sage se relève facilement, il efface ses péchés par la prière, les larmes, la contrition, le service des pauvres, et il redevient ce qu'il était avant sa chute. Pour reprendre son sceptre, le monarque déchu a besoin que des alliés lui prêtent de grands secours en hommes et en argent ; il a mille dangers à courir ; tout son espoir est dans la pitié des étrangers ; le solitaire, sans sortir de lui-même, trouve son salut dans sa bonne volonté, dans son zèle, dans le changement de son cœur. « Le royaume des « cieux est à vous », dit le Seigneur. (Luc, XVII, 21.)

Le roi craint la mort, le religieux la voit venir sans peur. Le mépris qu'il a pour les richesses, les voluptés, les délices, toutes choses qui attachent à la vie le commun des hommes, lui rend son départ de ce monde facile à effectuer. S'il arrive que l'un et l'autre périssent par le glaive, le moine donne sa vie pour la religion, il achète par sa mort une vie immortelle dans le ciel ; le roi est égorgé par quelque ambitieux prétendant, avide de régner à sa place, et n'offre après sa mort qu'un spectacle de compassion et d'effroi. Au contraire, quel spectacle agréable et salutaire que de voir un homme immolé pour sa foi ! Le solitaire ne craint point ceux qui l'entourent, nul ne prétend à sa couronne que ses émules et ses disciples, et ils ne demandent qu'à la partager avec lui. Le monarque est sans cesse en alarme, il n'y a pas de prières qu'il n'adresse à Dieu pour obtenir que personne ne se présente pour le détrôner. La crainte d'offenser Dieu retient encore le bras de ceux qui pourraient tuer le religieux ; l'ambition de régner suscite au roi des milliers d'assassins ; voyez comme il s'entoure de soldats armés, tandis que sans rien craindre pour lui-même, le solitaire forme de ses prières comme un rempart aux cités ; le roi voit sans cesse un glaive qui menace sa tête, sa vie n'est qu'une crainte continuelle de la mort : il porte au dedans de lui une cupidité qui fait son péril et son tourment ; l'espérance du salut remplit l'âme du religieux d'une sécurité, d'une joie inaltérables. Voilà pour les différences relatives à la vie présente.

Voulez-vous jeter un regard sur la lutte dernière, sur l'épreuve suprême ? Nous verrons le sage s'élever triomphant et radieux dans les nuées du ciel à la rencontre de Jésus-Christ, à l'exemple de ce divin chef, le guide du salut, le législateur de la sainteté. Le monarque, si, chose rare, il a fait régner avec lui sur le trône la justice et l'humanité, sera sauvé sans doute, mais sauvé avec infiniment moins d'honneur et de gloire que celui qui a voué sa vie entière au service de Dieu. S'il n'a été qu'un tyran cruel, un fléau pour le monde, qui pourrait dire les tourments auxquels il sera condamné par le Souverain juge ? Il sera brûlé dans le feu, flagellé, torturé, ses peines seront aussi insupportables qu'indescriptibles. Méditons donc toutes ces vérités, pénétrons-nous-en et apprenons à ne plus admirer les riches, puisque le riche par excellence, le roi, ne saurait approcher du mérite d'un humble solitaire. Quand vous voyez passer un homme opulent, magnifiquement vêtu, tout étincelant d'or et pompeusement traîné sur un char superbe, ne dites point : cet homme est heureux. La richesse n'est qu'un bien apparent et passager ; elle est fugitive comme la vie. Mais quand vous verrez passer un solitaire au maintien modeste et recueilli, à l'air bienveillant et doux, enviez le sort de cet homme, faites-vous l'imitateur de sa sagesse et souhaitez de ressembler à ce juste : « Demandez », dit le Seigneur, « et vous recevrez ». (Matth., VII, 7.) Voilà les véritables biens, voilà ce qui sauve, voilà ce qui dure, et ce que nous devons à la bonté et à la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles. Amen.

TRAITÉ DE LA COMPONCTION.

(Voir t. I, chap. v, p. 58.)

LIVRE PREMIER.

AU MOINE DÉMÉTRIUS.

ANALYSE.

Saint Chrysostome, en écrivant sur la componction, se rend au désir souvent exprimé de son ami Démétrius. — La componction est nécessaire parce que le péché règne partout sur la terre. — Les pécheurs disent pour s'excuser qu'il y a quelque exagération dans certains préceptes de l'Evangile, comme celui qui défend la médisance sous peine des supplices de l'enfer. — Ne croyons pas les pécheurs, les médisants seront punis sévèrement, thèse appuyée sur des textes nombreux. — Le chrétien est obligé d'aimer ses ennemis et de leur faire du bien ; raisons et autorités qui démontrent ce précepte. — Beau commentaire de ce passage de l'oraison dominicale : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* — Autre commentaire de ces mots : *Nolite dare sancta canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos.* — Les moines trop épris du repos et de la tranquillité : un désir vrai des biens célestes bannirait cet amour du repos. — Puissance merveilleuse de ce désir des biens futurs. — Saint Paul, modèle de componction et d'amour de Dieu.

1. En te voyant, cher Démétrius, me demander continuellement, avec tant d'instance et de force, un traité sur la componction, je ne puis m'empêcher de vous estimer bienheureux et d'admirer la pureté de votre cœur. Un pareil désir ne peut venir qu'à une âme pure et dégagée des liens de la chair et du monde. Tous ceux que ce désir possède, ne fût-ce qu'un peu de temps, éprouvent tout à coup un grand changement, ils sont aussitôt comme transportés dans le ciel. Délivrée des soucis du monde comme d'autant de lourdes chaînes, leur âme s'envole d'elle-même dans le lieu de sa naturelle demeure et de sa vraie patrie.

Mais ce bonheur n'arrive que rarement durant toute une vie à la plupart des hommes. Pour toi, ô saint personnage! c'est toujours et sans cesse que le feu de la componction te dévore; je n'en veux d'autres témoins que ces longues veilles de la nuit, et ces ruisseaux de larmes, et cette noble passion de la solitude, qui toujours vit et grandit dans ton âme. Qu'aurais-tu donc à gagner à mes discours ?

De plus, être parvenu comme toi au sommet, et se croire encore parmi ceux qui rampent à terre; dire qu'on a l'âme glacée quand on l'a toute de flammes; me prendre sans cesse la main pour me dire en la couvrant de baisers et en pleurant : « Brise, brise mon pauvre cœur, qui est tout endurci » ; de quelle piété, de quelle ferveur ces seuls sentiments ne sont-ils pas les marques?

Si c'est pour me tirer de mon sommeil que

tu m'invites à traiter ce sujet, j'admire ta sagesse et je te rends grâce de cette marque d'attention. Mais si c'est véritablement ton intérêt propre qui t'a porté à me faire cette demande, ainsi que la pensée que tu as besoin de quelqu'un qui te stimule, je ne sais comment tu aurais pu mieux me prouver que tu n'as nul besoin de mon travail.

Quoi qu'il en soit, je t'obéirai : ta foi vive, tes pressantes sollicitations, l'amitié que tu me témoignes m'en font un devoir. Et toi, de ton côté, accorde-moi le secours de tes prières, afin qu'à l'avenir ma vie soit sainte, et que dans la circonstance présente, je puisse dire quelque chose de généreux, de capable de relever les âmes abattues, de fortifier et d'encourager celles qui sont lâches et languissantes.

Par où commencer ce discours? Quel fondement poser? quelle base établir? Point d'autre assurément que les paroles par lesquelles Jésus-Christ déclare malheureux ceux qui rient, et bienheureux au contraire ceux qui pleurent: « Bienheureux, *dit-il*, ceux qui pleurent, parce « qu'ils seront consolés » (Matth. v, 4), et: « Mal« heur à vous qui riez maintenant, parce que « vous pleurerez et gémirez ». (Luc, vi, 25.) Oui, toute la vie présente n'est vraiment qu'un temps de gémissements et de larmes. Les calamités qui ont envahi la terre entière sont si grandes, les maux qui affligent tous les hommes sont si nombreux et si terribles, que si l'on voulait en faire le dénombrement exact (si toutefois en pareille matière l'exactitude est possible), on ne cesserait de gémir et de pleurer, tant le désordre et la confusion règnent partout, tant la vertu a disparu du monde.

Et, chose plus triste encore, tous ces maux qui nous accablent, nous n'en avons pas le sentiment : les autres mêmes ne peuvent les soupçonner : nous ressemblons à un corps qui extérieurement paraît florissant de santé, et qui au dedans est consumé par une fièvre ardente. Par notre insensibilité nous ne différons en rien de ces aliénés qui disent et font mille choses dangereuses et honteuses, et qui, loin d'en rougir, s'en glorifient, et s'imaginent être plus sains d'esprit que ceux qui les entourent. Oui, il en est de même de nous : nous faisons tout ce que font les malades, et nous ne savons pas que nous sommes malades.

Hélas! s'agit-il du corps, pour le plus petit mal qui se fait sentir, aussitôt nous faisons venir les médecins, nous dépensons notre fortune, nous montrons de la persévérance, et nous ne cessons de mettre tout en œuvre jusqu'à ce que nous soyons guéris. S'agit-il de l'âme, au contraire, de cette pauvre âme, qui, chaque jour, est percée de coups, déchirée, consumée, abîmée par les appétits de la chair, de l'âme enfin qui se tue elle-même de toutes manières, nous n'en tenons absolument aucun compte. Pourquoi cela? parce que nous sommes tous malades. Supposez, par exemple, que les habitants d'une ville soient tous attaques de la peste, et qu'il ne reste personne en bonne santé pour les secourir : ces malheureux périront tous, ils hâteront même leur mort, poussés par des appétits déréglés de malades que nulle personne saine ne réfrènera. La même chose se voit parmi nous : comme nul n'est parfaitement sain dans la foi, mais que tous sont infirmes, les uns plus, les autres moins, il n'y a personne pour secourir et guérir les âmes abattues et mourantes. Enfin, telle est notre conduite que si quelque étranger, connaissant les préceptes du Christ, venait parmi nous et voyait le désordre de notre vie, il nous prendrait évidemment pour les plus grands ennemis du Christ, car, nous vivons dans le Christianisme, comme si nous avions pris à cœur de faire tout le contraire de ses commandements.

2. Et afin qu'on ne croie pas qu'il y ait de l'exagération dans mes paroles, je vais donner la preuve de ce que j'avance, et je ne la tirerai que des préceptes mêmes de Jésus-Christ. Que dit donc le Maître? « Il a été dit aux an« ciens : Vous ne tuerez point, mais moi je « vous dis que quiconque se mettra en colère « contre son frère, sans sujet, méritera d'être « condamné par le jugement; que celui qui « dira à son frère « Raca », méritera d'être « condamné par le conseil; et que celui qui « lui dira : « Vous êtes un fou », méritera « d'être condamné au feu de l'enfer ». Et nous, en cela, pires que les infidèles, nous foulons aux pieds cette loi, par les injures dont chaque jour nous accablons nos frères. Mais le comble du ridicule, c'est que, tout en nous gardant de donner à nos frères ce nom de « Fou », nous leur faisons souvent des insultes plus graves. Comme si à ce mot seul était exclusivement attaché le châtiment. Il n'en est pas ainsi, la peine est prononcée au contraire d'une manière générale contre tout insulteur;

cela est évident par les paroles suivantes de saint Paul : « Ne vous y trompez pas », dit-il. « ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les « adultères, ni les impudiques, ni les abomina-« bles, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivro-« gnes, ni les médisants, ni les ravisseurs du « bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume « de Dieu ». (I Cor., VI, 9, 10.) Si celui qui dit à son frère : Vous êtes un fou, est digne du supplice le plus rigoureux, celui qui le traite de méchant, d'envieux, d'inconsidéré, d'imposteur, et qui vomit contre lui mille et mille autres injures semblables, quels feux n'allumera-t-il pas pour son châtiment dans l'enfer? Car, ces mots de *fou* et de *Raca* sont des insultes beaucoup plus légères que ces autres dont nous venons de parler : aussi le Seigneur, passant sous silence les premières, a mis celles-ci sous nos yeux, afin que tu comprennes, ô âme chrétienne, que si une injure plus légère rend digne de la géhenne, comme le Sauveur lui-même l'a déclaré, à bien plus forte raison les injures plus graves et plus atroces feront-elles tomber sur nous les plus rigoureux châtiments!

Que si quelques-uns voient de l'exagération dans ces paroles de l'écrivain sacré (j'en connais qui pensent ainsi et qui croient que cette menace n'est pas sérieuse, mais qu'elle n'a été faite que pour effrayer), il faut, pour être conséquents, qu'ils disent aussi que les adultères, que les abominables, que les impudiques, que les idolâtres, ne sont pas atteints par le châtiment marqué par l'Apôtre. Car, si la menace de saint Paul n'a pas été sérieuse à l'endroit des médisants, évidemment elle ne l'a pas été non plus à l'endroit des autres; puisque, c'est après les avoir nommés tous ensemble, sans distinction, qu'il les a déclarés privés du royaume des cieux.

Eh quoi! dira quelqu'un, mettra-t-on le médisant avec l'adultère, avec l'impudique, avec l'avare et l'idolâtre? — Mon frère, savoir si le médisant subira le même châtiment que ces grands criminels, c'est ce qui pourra être examiné une autre fois : mais que le médisant doive être exclu du ciel tout comme eux, c'est ce que je crois, parce que saint Paul me le dit, ou plutôt Jésus-Christ lui-même, qui parlait par saint Paul; car les paroles de l'Apôtre, nous les connaissons : « Ni ceux-ci, ni ceux-là », dit-il, « ne « seront héritiers du royaume de Dieu ». Il y a encore beaucoup d'autres paroles de l'Écriture qu'un grand nombre voudraient croire exagérées, et qui néanmoins s'accompliront à la lettre. Il y a en ceci, qu'on le sache bien, un piége du démon. Il voulait dissiper la crainte salutaire qui retient les âmes dans la componction et l'amour de Dieu, et pour cela il a eu recours à l'interprétation hyperbolique, moyen commode et bien propre à procurer, pour le temps présent, une douce tromperie à de lâches chrétiens, qui reconnaîtront leur erreur plus tard au jour du jugement, mais sans profit pour eux. De quoi servira-t-il à ces cœurs déçus en ce monde, de voir dans l'autre leur erreur, alors que le repentir ne sera plus d'aucun secours pour le compte qu'il faudra rendre au jour de la résurrection? Gardons-nous donc de nous tromper nous-mêmes, ne faisons pas de ces faux raisonnements qui causeraient notre perte, et n'appelons pas sur nos têtes un second châtiment, je veux dire celui qui provient de l'incrédulité. Ce n'est pas seulement la désobéissance aux commandements du Christ, c'est encore l'incrédulité à sa parole qui attire la plus terrible punition. Cette incrédulité n'a pas d'autre cause que notre lâche paresse, qui cherche à se soustraire à la pratique des vertus chrétiennes. Nous ne voulons point trouver le calme de la conscience dans l'accomplissement de nos devoirs, et bannir de notre âme la crainte de l'enfer en méritant le ciel, alors tourmentés par cette voix intérieure qui nous reproche notre trahison et nous menace de la sévérité du Souverain Juge, nous cherchons à la faire taire en l'accusant de mensonge, en opposant l'incrédulité à ses austères avertissements.

Nous ressemblons à ces malades qui se plongent dans l'eau froide pour éteindre la fièvre qui les brûle, et qui ne réussissent qu'à en redoubler les ardeurs. De même, poussés par l'aiguillon du remords, nous cherchons à nous persuader, pour calmer nos douleurs, que les préceptes du Seigneur sont exagérés et son langage hyperbolique, et, sans plus de succès que ces malades, nous nous jetons dans le gouffre de l'incrédulité, pour échapper à la crainte de l'enfer, et commettre désormais le mal avec une entière sécurité. C'est ainsi que, non contents de nous emporter contre nos frères présents, nous nous attaquons encore aux absents, ce qui est le comble de la méchanceté.

Quand il s'agit de plus grands et de plus

puissants que nous, nous supportons leurs injustices et leurs outrages avec une modération merveilleuse, parce que nous les craignons. Quant à nos égaux, et à nos inférieurs, nous nous emportons contre eux sans même qu'ils nous molestent d'aucune manière, tant la crainte des hommes l'emporte sur la crainte de Dieu dans notre cœur !

3. Quel espoir de salut peuvent encore conserver des hommes, qui montrent pour la loi de Dieu tant de nonchalance et de mépris ? d'où viendrait leur espérance ? Qu'est-ce donc que le Sauveur nous demande de si difficile, de si pénible ? Ne vous mettez pas en colère, sans motif contre votre frère, nous dit-il. Voilà assurément qui est bien plus aisé que de supporter, sans mot dire, quelqu'un qui s'est fâché contre moi sans sujet. Car ici la matière de l'incendie, si je l'ose dire, étant toute prête, il ne faut plus qu'une étincelle pour embraser votre âme. Là, au contraire, c'est vous-mêmes qui, sans provocation ni raison, préparez et allumez cet incendie. Montrer de la patience et ne pas prendre feu quand un autre jette contre vous le brandon enflammé, ou demeurer calme et paisible quand personne ne nous attaque, ce sont deux choses bien différentes quant à la difficulté et aussi quant au mérite. De ces deux actions l'une est le fait d'une âme avancée dans la perfection, l'autre, quoique louable, n'a rien de remarquable. Lors donc que, mus par la crainte des hommes, nous accomplissons de deux points de la loi le plus difficile, et que la crainte de Dieu ne peut nous déterminer à accomplir le plus facile, songez à quels châtiments, à quels supplices nous nous livrons infailliblement. Or, sachez-le bien, votre frère, ce n'est pas seulement votre égal, ni tout homme libre, mais votre frère, c'est aussi votre serviteur. Car, dit l'Apôtre, « en Jésus-Christ, il n'y a plus d'es« clave ni d'homme libre ». (Gal., III, 28.) Oui, si nous nous courrouçons sans sujet, même contre nos domestiques, attendons-nous à subir le châtiment. Notre serviteur est aussi notre frère, et il a été gratifié de la vraie liberté, puisqu'il a reçu le même Esprit que nous.

Maintenant, montrez-moi une vie que jamais colère déraisonnable et vaine n'aura ternie et souillée. Et ici, ne me citez pas quelqu'un qui ne cède que rarement à ce mouvement, mais bien quelqu'un qui ne s'y soit jamais abandonné, pas même une fois. Jusqu'à ce que vous m'ayez montré un pareil exemple, la menace de l'Evangile restera ; elle ne sera pas infirmée, sous prétexte que le péché de colère n'a pas été fréquemment commis. Le voleur, le fornicateur, n'eussent-ils commis le péché qu'une fois, une seule fois, sont-ils renvoyés impunis, parce qu'ils ne se sont pas livrés au crime fréquemment ? Non, assurément ; c'est assez qu'ils s'y sont livrés, ils subiront le châtiment.

Passons au précepte qui suit immédiatement. Quel infidèle ne le prendrait pour un mythe, à voir l'audace indigne avec laquelle nous le foulons aux pieds ?

En effet, Dieu nous dit : « Si vous apportez « votre présent à l'autel, et que là vous vous sou« veniez que votre frère a quelque chose contre « vous, laissez là votre présent devant l'autel, et « allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; « puis venez ensuite offrir votre présent ». (Matth., V, 23, 24.) Et nous, en dépit de cet ordre, bien que nous soyons en guerre les uns contre les autres, et que nos cœurs soient ulcérés par la haine, nous osons approcher des autels. Comment ! Dieu s'intéresse à notre réconciliation, il y tient jusqu'à permettre que son sacrifice reste suspendu, que le ministère de l'autel soit interrompu, jusqu'à ce que les inimitiés et la colère qui nous divisent cessent, et nous, nous en serons assez peu soucieux pour conserver notre haine pendant plusieurs jours ? Il y va de notre salut ; ce ne sont pas seulement ceux qui ont la haine dans le cœur que le Sauveur punit, mais encore ceux qui, bien qu'exempts de cette passion, négligent de se réconcilier avec leurs frères qu'ils ont offensés. Comme le ressentiment appartient à l'offensé plutôt qu'à l'offenseur, c'est à celui-ci que Dieu ordonne de tenter les premiers efforts de réconciliation ; nous montrant par là que le plus coupable est celui qui a donné à son prochain occasion de pécher.

Mais hélas ! cette leçon ne nous corrige guère : pour des riens, nous contristons nos frères ; puis ensuite, comme si nous n'avions rien à nous reprocher, nous négligeons, nous oublions les injures que nous leur avons faites, et nous voyons d'un œil indifférent les longs ressentiments qu'ils nourrissent contre nous, sans réfléchir que ces rancunes prolongées aggravent encore notre faute, et rendent désormais la réconciliation presque impossible : tant que règne l'amitié, les choses qui divisent

ont de la peine à prévaloir, ou même à trouver créance, mais, quand la haine s'est emparée de nos âmes, il est très-facile à ceux qui le veulent, de nous brouiller encore davantage : on ne croit plus au bien, le mal seul se fait admettre.

C'est pourquoi le Seigneur veut que, laissant notre présent devant l'autel, nous allions d'abord nous réconcilier avec notre frère; pour nous apprendre que, si dans cette circonstance, différer cette réconciliation est chose condamnable, à plus forte raison dans les autres.

Et nous, cependant, que faisons-nous? Nous nous en tenons aux apparences, à la lettre qui tue; mais la vérité, mais l'esprit qui vivifie, nous le rejetons. Avant d'offrir notre présent, nous nous embrassons, il est vrai, les uns les autres; mais la plupart du temps, c'est la bouche, ce sont les lèvres seules qui agissent. Est-ce là ce que le Seigneur demande de nous? Ah! c'est le baiser de l'âme, c'est l'embrassement du cœur qu'il nous ordonne de donner à notre prochain. Voilà ce qui s'appelle embrasser véritablement; tandis que cette autre sorte de baiser n'est que feinte et hypocrisie; celui qui embrasse de cette manière, loin d'apaiser Dieu, provoque au contraire sa colère. L'amitié sincère et solide, voilà celle que Dieu demande de nous, et non cette amitié prétendue dont nous revêtons très-bien les apparences, mais dont le fond nous manque absolument. Ce défaut d'affection réelle pour le prochain est un indice certain de l'iniquité du siècle. Le Maître a dit : « Parce que l'iniquité a abondé, la charité de « beaucoup se refroidira ». (Matth., XXIV, 12.)

Et ceux qui agissent de la sorte, ce sont des chrétiens, c'est nous à qui pourtant il a été dit : Vous ne vous mettrez pas en colère; vous n'aurez pas d'ennemis : ou, s'il vous arrivait d'en avoir, au bout de la journée, vous n'en aurez plus. « Que le soleil ne se couche pas « sur votre colère ». (Ephes., IV, 26.)

C'est peu de violer cette défense, nous nous dressons des embûches les uns aux autres; et tant par nos paroles que par nos actes, nous nous déchirons mutuellement, nous dévorons nos propres membres; ce qui manifestement est de la folie. Car enfin, à quel signe reconnaissons-nous les démoniaques incurables, ainsi que les furieux, si ce n'est principalement à celui-là?

Que dire de la loi de l'Evangile touchant notre adversaire? Et de cette autre, relative à cette mauvaise concupiscence, à ces impudiques regards, à cette amitié coupable qui ruine les âmes? Sachons-le : cette main droite, cet œil droit, dont parle Jésus-Christ, désignent précisément ceux qui nous aiment de cette amitié qui conduit en enfer. Et la loi qui concerne le divorce, par qui n'a-t-elle pas été plus d'une fois violée, foulée aux pieds?

4. Quant aux lois qui défendent le serment, je n'en parlerai pas : je rougirais de le faire, non-seulement parce qu'on fait souvent des serments, mais encore parce qu'on en fait fréquemment de faux. Que si faire un serment, même pour des choses vraies, est une faute et une prévarication contre la loi, que dire du serment contraire à la vérité? Et si ce qui dépasse le *oui* ou le *non* (Matth., V, 37), comme parle l'Evangile, vient du mauvais, ce qui viole même la vérité, de qui peut-il venir? Le Maître continue : « Si l'on vous frappe sur la « joue droite, présentez aussi la joue gauche; « et si l'on veut entrer en contestation avec « vous, et vous prendre votre tunique, aban- « donnez aussi votre manteau; et si quelqu'un « veut vous forcer de faire mille pas avec lui, « faites-en deux mille. Donnez à quiconque « vous demande; et si l'on veut vous emprun- « ter quelque chose, ne refusez pas ». (Matth., V, 39, 42.) Hélas! chacune de ces paroles devrait nous faire pleurer, devrait nous faire rougir de confusion, tant notre vie est en désaccord avec l'Evangile, tant nous vivons dans les contestations, les luttes, les procès, les disputes; tant nous sommes impatients de tout ce qui nous blesse et prompts à nous emporter pour des riens.

Vous pourriez peut-être nommer des personnes qui, après avoir distribué aux pauvres une bonne partie de leurs biens, sont tombées plus tard dans le mépris par suite de leur indigence, et qui supportent leurs malheurs avec patience : je dis d'abord que vous en citerez peu de semblables, bien peu; je dis de plus que ce n'est point encore là le sage, dont l'Evangile nous fait ici la peinture : celui-ci est beaucoup plus parfait.

Il y a infiniment moins de mérite à donner une partie de ses richesses qu'à supporter qu'on vous dépouille du peu que vous possédez. Que dis-je supporter? Jésus-Christ ne nous défend pas seulement de nous plaindre de ceux

qui nous dépouillent; il nous ordonne encore d'offrir volontairement ce qu'on nous laisse, et de triompher de l'acharnement de notre ennemi par une patience supérieure à sa rage. L'homme injuste qui a fait tort à son frère, s'aperçoit-il qu'il s'attaque à un homme disposé à tout souffrir, et qu'en assouvissant son propre désir de mal faire, il n'a pu satisfaire l'amour de sa victime pour la souffrance, alors il se retire vaincu, tout couvert de honte à la vue de cette héroïque patience, et assurément, cet homme injuste, fût-il une bête féroce, fût-il quelque chose de pire encore, sera plus modéré à l'avenir, frappé du contraste de sa méchanceté avec la vertu de son frère. Voilà la perfection que je cherche maintenant, que je trouve décrite dans les saintes Ecritures, mais que je ne vois nulle part traduite dans nos mœurs et mise en action. Il ne suffit pas de me nommer quelqu'un qui aura souffert une injustice sans se venger, il faut encore voir si sa patience est autre chose que de l'impuissance. Il avait affaire, direz-vous, à des égaux, gens que sa vengeance pouvait atteindre. — Soit : mais a-t-il été jusqu'à vaincre la méchanceté de son adversaire, à force de patience, jusqu'à lui donner plus qu'il ne demandait? A-t-il montré jusqu'où peut aller la magnanimité d'un chrétien en ajoutant des dons volontaires aux dépouilles arrachées par les violences?

Enfin, ce qui est plus héroïque que tout cela, ce qui touche à la perfection même, c'est que les gens qui nous traitent ainsi, et qui nous font tort, soit dans nos biens, soit dans nos personnes, nous devons les mettre au rang de nos amis, et de nos plus chers amis : Jésus-Christ l'a commandé. Non-seulement, dit-il, ajoutez des dons aux choses que l'on vous a ravies : mais le ravisseur lui-même, le spoliateur, aimez-le de l'amour le plus vif et le plus sincère. C'est bien là, en effet, ce que le Sauveur a voulu nous déclarer, quand il a dit : « Priez pour ceux qui vous calomnient » (Luc, VI, 28) : car on ne prie d'ordinaire que pour ses meilleurs amis. Gardez-vous de vouloir trouver de l'exagération dans ces paroles, évitez ce piége que vous tend le démon, écoutez les motifs que nous donne de ce précepte celui qui l'a proclamé : « Si vous aimez ceux qui « vous aiment », dit-il, « quelle récompense en « aurez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas « autant? Et si vous saluez ceux qui vous « saluent, que faites-vous plus qu'eux? Les « païens n'en font-ils pas autant? » (Luc, VI, 32.) Puisque nous ne différons pas, sous ce rapport, des publicains et des païens, comment ne pas gémir, et gémir amèrement?

Encore si le mal que nous faisons n'allait pas plus loin; mais nous sommes si éloignés d'aimer nos ennemis que nous n'avons que de l'aversion et de la haine pour ceux qui nous aiment. En effet, être jaloux, envieux, détruire par nos paroles comme par nos actions la renommée et la réputation du prochain, n'est-ce pas le fait de la haine et de l'aversion ? Il ne faut donc plus dire, nous ne sommes pas meilleurs, mais nous sommes pires que les païens. Le Sauveur nous a ordonné de prier pour ceux qui nous calomnient, et nous leur tendons des piéges; de bénir ceux qui nous maudissent, et nous les accablons de malédictions.

Je vous le demande, mon frère, se peut-il quelque chose de plus audacieux que cette opposition déclarée, que cette lutte opiniâtre que nous soutenons contre le divin Législateur, toujours rebelles à ses commandements les plus formels?

Dans les paroles qui suivent celles que nous venons de citer, Jésus-Christ foudroie la vaine gloire, et nous, nous en faisons notre idole, elle préside à nos prières, à nos jeûnes, à nos aumônes, à toutes nos actions, à toute notre vie, nous sommes ses esclaves soumis et obéissants. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, ce que je pourrais en dire étant connu de tout le monde. Je n'ajouterai plus qu'un mot. Parmi les hommes, les uns, professant un mépris absolu pour la loi divine, la violent, de propos délibéré, dans toutes ses prescriptions; les autres, après quelque velléité d'obéir, et quelques efforts tentés pour garder certains préceptes, se perdent comme les premiers; parce qu'ils n'ont pas voulu se débarrasser des chaînes de la vaine gloire. Celui-ci ne fait jamais l'aumône; celui-là, il est vrai, donne aux pauvres quelque chose de son superflu; mais, comme il agit par un motif de vaine gloire, il n'est pas dans une meilleure condition que celui qui n'a rien donné du tout.

Voilà comment nul n'échappe aux piéges de l'esprit malin. Si on évite celui de la vaine gloire, c'est pour tomber dans quelque autre plus dangereux encore. Car si le motif de la vaine gloire nous fait perdre tout le fruit de nos œuvres, il existe des intentions plus mauvaises

encore qui rendent nos actions non seulement inutiles, mais même punissables. J'en connais qui font du bien pour inspirer de l'amour et de la vénération à ceux qu'ils obligent, et nullement par crainte de Dieu ni par obéissance à sa loi. Quand nous voyons nos actions, les meilleures en elles-mêmes, si exposées à se corrompre par le venin des mauvaises intentions, quels motifs n'avons-nous pas de trembler pour notre salut, de nous humilier, de nous pénétrer de componction?

Quant à cette prière : « Pardonnez-nous nos « offenses, comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés» (Matth., VI, 12), qui la prononcera avec assurance? Quand nous ne cherchons pas à nuire à nos ennemis, notre cœur nourrit toujours contre eux un ressentiment implacable. Ce n'est pas ainsi que l'entend Notre Sauveur; il veut que l'on pardonne encore d'une autre manière, il demande que nous mettions nos ennemis au nombre de nos meilleurs amis. C'est pourquoi il nous commande de prier pour eux. Vous ne leur faites point de tort, soit : mais vous vous détournez d'eux ; mais vous ne les voyez pas avec plaisir; mais vous conservez dans votre cœur la plaie de la haine; plaie qui va grandissant toujours: vous n'accomplissez donc pas le commandement du Sauveur. Alors comment osez-vous prier Dieu de vous être propice quand vous ne l'êtes pas à ceux qui vous ont offensés : audace impie que le Sage a flétrie quand il a dit: « Un homme garde rancune à un autre homme, « et il demande au Seigneur de le guérir! Cet « homme est sans miséricorde pour son égal, « et il ose demander grâce pour son propre « péché ! Cet homme est chair, et il conserve « de la colère ! Et qui donc aura pitié de lui « après son péché ?» (Eccl., XXVIII, 3, 5.)

Je voudrais me taire; je voudrais m'en tenir là, et mettre fin à ce discours, tant j'éprouve de confusion, tant je rougis d'aller plus loin: plus j'avance et plus aussi je mets en évidence, par mes paroles, cette guerre à outrance que nous faisons aux commandements du divin Maître. Mais à quoi bon garder le silence quand notre conduite parle si haut, et que Celui qui nous jugera connaît clairement toutes nos fautes, même avant qu'elles soient commises? Poursuivons donc.

Notre-Seigneur nous dit de ne pas thésauriser sur la terre, mais dans le Ciel. Ce précepte, on a vu des hommes le pratiquer avec éclat, j'en conviens, mais c'est le plus petit nombre; presque tous les hommes, comme si Dieu, leur faisant un commandement contraire, leur eût dit, thésaurisez sur la terre, ne se soucient aucunement du ciel, se donnent tout entiers à la terre, et mettent une sorte de fureur à amasser les biens de ce monde. Ils ont autant de haine pour Dieu que d'amour pour Mammon.

Le Seigneur dit encore : « Ne vous inquiétez « pas pour le lendemain ». On dirait que ce précepte n'est pas connu, tant on l'observe peu. Notre peu de foi en est la cause. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, pour n'avoir pas trop à rougir. Quand même Jésus-Christ n'aurait fait que révéler cette règle de conduite, nous devrions la croire indispensable et la pratiquer à la lettre, mais il l'a commentée, il l'a appuyée d'arguments invincibles, en rapportant l'exemple des oiseaux du ciel et des lis des champs, et malgré tout, nous refusons de l'observer. Nous nous inquiétons autant pour l'avenir que les païens, sinon davantage; les soucis de la terre nous rongent; la prière pour la possession des biens temporels ne nous a pas été recommandée; et cependant tout ce que nous avons de zèle, nous le dépensons à cette fin. C'est pourquoi j'ai honte, comme je l'ai dit, de m'arrêter sur ce point. Je passe outre et j'avance, peut-être trouverai-je enfin quelque soulagement à ma douleur et à ma honte.

Que dit ensuite l'Evangile? « Ne jugez pas, « afin que vous ne soyez pas jugés ». (Matth., VII, 1.) Hélas! je pensais trouver quelque consolation, et voilà que ma douleur et ma confusion augmentent: je n'ai pas moins à rougir qu'auparavant. Quand nous n'aurions à nous reprocher que la violation de ce précepte, c'en serait assez pour nous perdre. Nous jugeons les autres avec une sévérité que rien n'égale, si ce n'est l'indulgence que nous avons pour nous-mêmes; notre vie tout entière se consume dans la curieuse recherche et la condamnation des actes du prochain. Dites-moi, trouveriez-vous aisément un seul homme, séculier, moine ou ecclésiastique, exempt de cette faute? je ne le pense pas. Pourtant une terrible menace a été faite : « Vous serez jugés », dit le Sauveur, « comme vous aurez jugé les « autres; et l'on se servira pour vous de la me- « sure dont vous vous serez servis ». (Matth., VII, 2.) Mais n'importe : en dépit d'une pa-

reille menace, et bien que ce crime soit un crime sans jouissance, nous nous y précipitons comme à l'envi. Vraiment on dirait que nous sommes impatients et jaloux d'entrer, non par un seul chemin, mais par une multitude de voies, dans les fournaises infernales.

Nous violons tous les préceptes du Seigneur, les plus doux comme les plus sévères, et notre paresse à accomplir des devoirs faciles prouve que ce qui nous empêche d'accomplir les devoirs pénibles, c'est le mépris que nous en faisons, et non la difficulté qui leur est propre. Qu'y a-t-il de plus facile que de ne pas examiner d'un œil curieux la conduite de notre prochain, de ne pas la condamner sans pitié? N'est-ce pas au contraire un travail que cet examen de la conduite d'autrui, que cette fonction de juges que nous nous arrogeons à l'égard de nos frères? Et ne dirait-on pas que nous faisons le mal non par lâcheté, mais de propos délibéré et par esprit de contradiction? Il est bien moins pénible, avec un peu de bonne volonté, de faire ce que Jésus-Christ nous ordonne que de faire ce qu'il nous défend; quand donc nous aimons mieux violer ses défenses que d'accomplir ses ordres, nos ennemis n'ont-ils pas le droit de nous accuser de faire le mal pour le seul plaisir de nous révolter contre Dieu?

L'accomplissement des préceptes du Seigneur n'a rien de pénible, il nous l'apprend lui-même, quand il a dit: « Prenez sur vous « mon joug; car mon joug est doux et mon « fardeau est léger ». (Matth., II, 29.) Notre incroyable lâcheté fait que ce qui est doux et léger paraît dur et pesant.

Pour un homme qui n'aime que le repos et le sommeil, c'est quelque chose de très-pénible que d'être obligé de prendre de la nourriture et de se réveiller pour boire: prenez au contraire quelqu'un qui soit très-vigilant, très-actif, les travaux les plus étonnants et les plus difficiles ne le feront pas reculer; il les entreprendra avec plus de confiance qu'un indolent et un lâche ne fera les choses les plus faciles.

Il n'est rien, non, il n'est rien de si aisé, que notre extrême nonchalance ne fasse paraître difficile; comme aussi, il n'est rien de si pénible, rien de si malaisé que le zèle et la bonne volonté ne rende extrêmement facile à une âme généreuse. Se peut-il, dites-moi, quelque chose de plus dur que de courir chaque jour ces suprêmes dangers, où la vie est continuellement en jeu? Saint Paul en était là, et cependant il estime que tout cela est léger. — Ecoutez: « Un moment de légères tribula« tions souffertes en cette vie, nous vaudra, au « ciel, un poids éternel de gloire ». (II Cor., IV, 17, 18). Ce n'est pas que les afflictions de cette vie ne soient douloureuses de leur nature; mais l'espérance des biens célestes les rend douces et légères. Du reste, saint Paul lui-même a touché cette raison, quand il a dit: « Nous ne considérons pas les choses visibles, « mais les choses invisibles ».

6. Avançons, et voyons ce qui suit: « Ne « donnez pas les choses saintes aux chiens, ne « jetez pas vos perles devant les pourceaux ». (Matth., VII, 6.) Telle est la recommandation, tel est le précepte du Christ; or, que faisons-nous? Par une folle envie de nous distinguer, par le désir insensé de plaire aux hommes, nous foulons aux pieds ce précepte. Nous nous laissons séduire par des hommes corrompus et corrupteurs, des hommes sans foi, et souillés de tous les vices, et, sans examen aucun, nous les admettons à la participation des saints mystères; oui, sans les avoir soumis à une rigoureuse épreuve, sans bien connaître leurs dispositions intimes, nous leur révélons tout ce qui concerne nos dogmes; et avant qu'ils aient pu voir le vestibule du temple, nous les introduisons jusque dans le sanctuaire. Il en résulte une infinité de maux causés par ces chrétiens improvisés qui sortent de l'Eglise aussi facilement et aussi vite qu'ils y sont entrés. Et ce même précepte qui devrait plus que tout autre nous pénétrer d'une sainte horreur, ce n'est pas seulement dans les autres hommes que nous le traitons avec un mépris coupable, c'est encore en nous-mêmes lorsque, poussés par une criminelle effronterie, nous nous approchons des saints mystères sans avoir auparavant purifié notre âme de ses souillures.

Les préceptes suivants ne sont pas moins audacieusement violés par tous. Le Maître nous dit: « Faites à autrui tout ce que vous voulez « qu'on vous fasse à vous-mêmes ». (Matth., VII, 12.) Et nous, nous faisons aux autres tout ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes. Il nous est commandé d'entrer par la porte étroite, et nous recherchons

partout et toujours la voie large. Certes, que des séculiers embrassent et suivent la voie large, il n'y a pas là de quoi s'étonner beaucoup; mais que des hommes soi-disant crucifiés, recherchent cette voie avec plus d'ardeur que tous les autres, c'est ce qui me cause une inexprimable surprise, ou plutôt c'est, à mes yeux, une vraie énigme.

Or, la plupart des moines en sont malheureusement là. Voyez-les, en effet, tous ou à peu près : les appelez-vous à remplir quelque office, vous les entendez demander avant tout s'ils peuvent espérer du repos dans la fonction que vous leur proposez, si vous vous engagez à leur laisser du repos; enfin, partout et toujours, ils jettent en avant ce mot de repos. Que dis-tu là, chrétien? Quoi! il t'a été prescrit de suivre la voie étroite, et tu parles de repos! Il t'a été ordonné d'entrer par la porte étroite, et tu recherches la voie large! Se peut-il une perversité plus grande, un renversement plus complet de l'ordre? En parlant de la sorte, mon intention n'est pas d'inculper, ni de condamner qui que ce soit; non : mais écoutez ce qui m'est arrivé à moi-même.

Il n'y a pas longtemps encore que je résolus de quitter la ville, pour venir habiter sous les tentes des solitaires. Eh bien! quelles étaient alors mes pensées, mes soucis? Le dirai-je? J'étais tout entier anx réflexions suivantes : D'où me viendra le nécessaire? aurai-je à manger du pain frais chaque jour? ne m'obligera-t-on pas à me servir de la même huile pour la lampe et pour les aliments? ne serai-je point forcé de manger de misérables légumes, et condamné à de pénibles travaux, tels que bêcher la terre, porter l'eau et le bois, et remplir toutes sortes d'autres fonctions de cette nature : en un mot, le repos, le repos, tel était l'objet de mes pensées, de mes continuelles inquiétudes.

Quand les gens du monde acceptent quelque charge chez les princes, quelque emploi dans le gouvernement, ils n'ont jamais souci de pareilles choses, ils examinent seulement si cette charge, si cet emploi leur rapportera du profit; et, quand ils peuvent se promettre quelque gain, un gain temporel, il n'y a ni peines, ni dangers, ni déshonneur, ni servitude, ni lointains voyages, ni séjour à l'étranger, ni insultes, ni mauvais traitements, ni revers qui puissent les effrayer : la menace d'être à la fin frustrés dans leur espoir, comme cela ne se voit que trop, la crainte d'une mort prématurée, l'éloignement des proches, l'abandon d'une tendre épouse, d'enfants chéris, enfin tout ce qu'il y a de plus pénible au monde, ils le comptent pour rien; ils n'y songent même pas un instant. L'argent, l'argent, voilà ce qu'ils convoitent, ce qui les remplit d'une sorte d'ivresse, qui leur fait tout braver, tout surmonter pour atteindre leur but.

Et nous, à qui est offert en récompense non un argent périssable, non la terre elle-même, mais le Ciel avec tous ses biens, et quels biens! des biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur n'a point compris, nous ne songeons qu'au repos! Nous sommes donc plus lâches et en même temps bien plus à craindre que les gens du monde.

O homme, que dis-tu là? tu es destiné au Ciel, tu dois en posséder le royaume, et voilà que tu t'informes si, dans ton chemin, dans ton pèlerinage, quelques difficultés t'attendent! et tu n'es pas honteux! et tu ne rougis pas! et tu ne cours pas te cacher sous terre!

Hé! mon ami, suppose réunis tous les maux du monde : calomnies, outrages, affronts; le fer, le feu, le glaive, les bêtes féroces et les naufrages; la faim, la maladie, en un mot tous les malheurs qui sont arrivés depuis l'origine jusqu'à maintenant; te voilà en face de tous ces maux : que dois-tu faire? Il n'y a qu'une conduite à tenir pour un chrétien en pareille circonstance, c'est de se rire de tout cela, c'est de mépriser ces calamités terrestres, de n'y pas même faire attention. Ne pas agir ainsi serait d'une âme basse, méprisable et digne de pitié.

Oui, celui qui est épris du désir des choses célestes, je ne dis pas seulement qu'il doit s'interdire toute recherche du repos, mais je dis de plus que, si le repos vient le trouver, il doit être mort à ses attraits.

Eh quoi! ceux qui brûlent du feu de l'amour profane se livrent si entièrement à l'objet de leur tendresse, que rien dans la vie, excepté la personne aimée et sa société, ne leur sourit et ne leur plaît, et nous qui avons livré nos cœurs non à un amour insensé, mais au plus noble, au plus élevé de tous les amours, loin de mépriser le repos, quand il se présente, nous courons après lui, quand il ne se présente pas; est-ce là de la raison?

7. Non, mon cher ami, personne n'est épris du désir des biens célestes, comme il faudrait l'être; ce qui nous semble si difficile ne serait

plus qu'un jeu, qu'une ombre si nous avions cette passion des biens célestes. Celui qui estime les choses présentes ne sera jamais digne de la contemplation des choses futures : celui qui méprise les premières et n'en fait nul état, pas plus que d'une ombre et d'un songe, sera bientôt mis en possession d'inestimables richesses, je veux dire les richesses spirituelles.

Donnez-moi, en effet, une âme animée des sentiments d'une vraie componction, la voilà tout à coup remplie de force, d'une force semblable à celle du feu au milieu des épines ; et quand même cette âme se trouverait en proie à mille maux, chargée des liens de l'iniquité, toute consumée par le feu des mauvaises passions, étourdie par le tumulte et le fracas des affaires séculières, n'importe, la componction aura bientôt, comme d'un violent coup de fouet, chassé loin de cette âme tous ces ennemis, tous ces maux. De même qu'une légère poussière ne tiendra jamais devant un vent impétueux ; de même aussi, quand une vive componction aura pénétré dans une âme, jamais les mauvaises passions, si nombreuses qu'elles soient, ne pourront tenir devant la force de cette vertu, elles disparaîtront et se dissiperont plus vite qu'une vile poussière, qu'un peu de fumée.

Si l'amour profane exerce un tel empire dans une âme, qu'il l'arrache à toute autre chose, pour la rendre uniquement l'esclave de la personne aimée; que ne ferait pas le vrai amour du Christ, et la crainte d'en être séparé? De même qu'il est difficile, ou plutôt impossible d'accorder ensemble le feu et l'eau, de même, il est, selon moi, impossible d'allier ensemble la volupté et la componction : ce sont choses contraires, et qui se détruisent l'une l'autre. Celle-ci, en effet, est mère des larmes et de la sagesse, et celle-là l'est du rire et de la folie ; l'une fait l'âme légère et lui donne des ailes ; l'autre la rend plus lourde que le plomb.

Tout ceci, je ne veux pas le prouver seulement par mes propres paroles, je veux le démontrer par les paroles d'un homme qui fut possédé de ce magnifique désir des choses du ciel. Et quel est cet homme? C'est l'amant enflammé du Christ, c'est le grand Paul! Ce bienheureux Apôtre fut tellement blessé par les traits du divin amour que tantôt il gémissait de son séjour ici-bas, et de la longueur de son pèlerinage, et disait : « Nous qui « habitons dans cette enveloppe de notre corps, « nous gémissons » (II Cor., v, 4); et que tantôt il désirait et voulait rester encore en ce monde pour Jésus-Christ. « Pour vous plaire, ô mon « Dieu », dit-il encore, « il faut que je reste en- « fermé dans la chair » (Phil., I, 24); c'est-à-dire il faut que je vive, afin que ma foi en Jésus-Christ augmente. C'est pourquoi il souffrait la faim, la soif, la nudité, les emprisonnements, les menaces de mort, les voyages d'outre-mer, les naufrages, et toutes les autres choses qu'il a énumérées ; et loin que ces tribulations fussent pour lui un poids, au contraire, il se réjouissait de les souffrir ; pourquoi? parce qu'il aimait Jésus-Christ. Voilà pourquoi il disait encore : « En toutes ces tribulations, « nous sommes victorieux, à cause de celui « qui nous a aimés ». (Rom., VIII, 37.) Ce qui ne doit pas nous surprendre ; car si l'amour des hommes a fait bien des fois affronter la mort, que ne ferait pas l'amour du Christ? Quelle difficulté cet amour ne saurait-il pas aplanir?

Pour le grand Paul, tout était léger, parce qu'il ne regardait que son bien-aimé et que souffrir tout pour son Dieu, lui paraissait avec raison quelque chose de préférable à toutes les voluptés, à toutes les jouissances.

Non, cet homme incomparable ne pensait plus être sur la terre, ni vivre encore en ce monde, ni converser parmi les hommes ; déjà en possession des biens célestes, concitoyen des anges, héritier du Royaume, et jouissant de la vision immédiate de Dieu, il dédaignait les choses du présent, agréables ou fâcheuses, n'avait nul souci du repos, chose pourtant parmi nous si convoitée, et il s'écriait : « Jusqu'à « l'heure présente, nous avons souffert la faim, « la soif, la nudité ; on nous accable de coups ; « nous sommes sans demeure fixe ; nous suons « de fatigue en travaillant de nos propres « mains ; on nous maudit, et nous bénissons ; « on nous persécute, et nous le souffrons ; on « nous calomnie, et nous répondons par des « prières ; jusqu'aujourd'hui on nous regarde « comme les balayures du monde, comme le « rebut de tous ». (I Cor., IV, 11-13.)

Après que les regards de son âme eurent rencontré les beautés du ciel, il en fut si frappé, qu'il ne souffrit plus de les abaisser vers la terre. De même qu'un pauvre mendiant qui, après avoir été renfermé toute sa

vie dans une obscure et vile chaumière, viendrait à voir, dans un superbe palais, un roi tout brillant d'or, tout éclatant de pierreries; de même, dis-je, que ce mendiant oublierait sans doute volontiers son ancienne petite maisonnette, et qu'au lieu de la regretter, il ferait au contraire tout au monde pour habiter, si la chose se pouvait, dans ce palais magnifique : de même, notre bienheureux méprisait les vanités d'ici-bas, depuis qu'il avait vu les biens célestes, et tout en conversant parmi les hommes, puisque les besoins du corps l'exigeaient ainsi, il ne s'attachait à rien de ce qui se voit, il avait en quelque sorte quitté la terre, pour habiter la cité d'en haut.

Que dis-je? Pourquoi faire mention des tribulations de la vie présente? Saint Paul aimait tellement Jésus-Christ, que si on lui eût proposé de souffrir pour le bien-aimé de son cœur les supplices sans fin du siècle futur, il n'aurait pas reculé devant cette extrémité. Car il ne servait pas Jésus-Christ de la même manière que nous. Pour nous, mercenaires que nous sommes, nous craignons l'enfer, nous convoitons la récompense; mais lui, c'était un autre amour, un amour bien plus parfait qui le dévorait. Dans tout ce qu'il faisait et souffrait, il n'avait qu'un but, satisfaire l'ardent amour qu'il portait à Jésus-Christ; cet amour régnait si puissamment dans son cœur, qu'il lui aurait sacrifié sans se plaindre la possession même de celui qu'il aimait; cette possession lui était cependant bien précieuse, puisqu'elle lui faisait oublier et les flammes de l'enfer et les joies du paradis. Oui, pour l'amour de Jésus-Christ, il aurait accepté d'être séparé de Jésus-Christ, il aurait embrassé avec ardeur, comme une chose désirable, cette privation affreuse, cet effroyable exil.

8. Beaucoup peut-être trouveront étrange et peu intelligible ce que je viens de dire : je vais l'expliquer plus clairement; mais alors l'obscurité se dissipera pour faire place à l'incrédulité. Et je ne m'en étonne pas. Notre bienheureux lui-même s'est attendu à n'être pas cru sur ce point, et il disait dans cette prévision : « Je vous dis la vérité en Jésus-« Christ; je ne mens pas, ma conscience me « rendant témoignage dans le Saint-Esprit ». (Rom., IX, 1.) Et cependant, bien qu'il ait confirmé ainsi son assertion, bien qu'il ait invoqué le témoignage de sa conscience, et quel témoignage! on refuse encore de le croire.

Que veut-il dire? et quel est le sens de ses paroles en cet endroit? Ecoutez. Il commence par parler des tribulations de ce monde, et il dit : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-« Christ? Est-ce la tribulation, la détresse, la « persécution, la faim, la nudité, le péril, le « glaive? » (Rom., VIII, 35 38, 39.) Puis, après avoir énuméré toutes les afflictions de ce monde, il monte au Ciel; et, voulant montrer que ce n'est pas une merveille de mépriser toutes les tribulations d'ici-bas pour Jésus-Christ, il ajoute : « Ni les anges, ni les princi-« pautés, ni les puissances, ni les choses pré-« sentes, ni les futures; ni la hauteur, ni la « profondeur, ni aucune autre créature ne « pourra jamais nous séparer de la charité de « Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur ». (Ibid. 38 et 39.) Or, le sens de ces paroles est celui-ci : Non-seulement les hommes ne pourront me faire déchoir de cet amour, mais ni les anges, ni toutes les puissances célestes ne sauront en venir à bout, se fussent-elles conjurées contre moi. Que dis-je? quand même il me faudrait, pour Jésus-Christ, être privé du Ciel; quand même il me faudrait, pour son amour, tomber en enfer, rien ne me fait peur, pas même cette extrémité. C'est là ce qu'il entend par *hauteur* et *profondeur*, par la *vie* et la *mort*. Il parlait ainsi, non que les anges dussent jamais chercher à le séparer du Seigneur, mais c'est une supposition qu'il faisait de choses impossibles, afin de pouvoir déclarer ainsi et rendre sensible à tous la charité qui le consumait.

Du reste, c'est bien là ce que font, d'ordinaire, ceux qui aiment : ils ne peuvent tenir caché en eux-mêmes leur amour; cette flamme intérieure qui les dévore, ils la répandent sur tous ceux qui les approchent; ces confidences continuelles semblent soulager leur cœur trop plein d'amour.

C'est ce que faisait alors notre bienheureux. Il parcourt le cercle du monde entier; il énumère toutes choses présentes, passées, futures; celles qui arriveront comme celles qui n'arriveront jamais; celles qui se voient et celles qui ne se voient pas; toutes les tribulations aussi bien que toutes les jouissances; et, comme si tout cela ne lui suffisait pas pour montrer la grandeur de sa charité, il invente, il défie ce qui n'existe pas; car ces mots : « les

« autres créatures », s'entendent de ce qui n'a pas reçu l'existence ; et il conclut que rien de tout ce qu'il vient d'énumérer ne pourra le séparer de la charité de Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Telle est la sublimité à laquelle le grand Paul a élevé son amour.

Et nous, dont le devoir est de l'imiter, nous ne voulons rien endurer, pas même les tribulations de cette vie; nous sommes impatients, pleins d'agitation et de trouble, non moins que des gens travaillés de la fièvre. Cette longue maladie, qui s'est malheureusement emparée de nos âmes, le temps l'a rendue incurable, s'il est permis de le dire : loin de tendre à recouvrer une santé parfaite, nous n'avons pas même la force d'y songer; que dis-je? cette guérison nous paraît une chose à jamais impossible. Que si nous entendons par hasard citer l'exemple des Apôtres, et raconter leurs grandes actions; alors, au lieu de pleurer aussitôt sur nous, comme cela devrait être, sur nous qui sommes si éloignés de la perfection de ces hommes divins, nous ne nous reprochons pas même, comme une faute, notre malheureuse tiédeur; mais, comme s'il y avait pour nous une impossibilité absolue d'atteindre à cette hauteur, nous restons à terre sans faire aucun effort. Et si on nous demande la raison de cette langueur, nous jetons en avant, pour nous disculper, cette sotte excuse: mais ces hommes dont on nous propose les exemples, c'était Paul; c'était Pierre; c'était Jean. Or, qu'est-ce à dire, « c'était Paul ; c'était Pierre ? » Dis-moi, mon ami : ces hommes n'étaient-ils pas de la même nature que nous? n'est-ce pas par la même voie qu'ils sont venus en ce monde? n'ont-ils pas été nourris des mêmes aliments? n'ont-ils pas respiré le même air? n'ont-ils pas été aux prises avec les mêmes embarras? n'y en avait-il pas parmi eux qui avaient femmes et enfants? d'autres n'exerçaient-ils pas les métiers les plus ordinaires et les plus communs? d'autres mêmes n'étaient-ils pas tombés dans le péché? — Mais, dis-tu, quelle grâce abondante ils ont reçue de Dieu! — Oh ! oui, je le conçois, si l'on nous commandait de ressusciter les morts, d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les lépreux, de redresser les boiteux, de chasser les démons, de guérir les autres maladies de cette nature, peut-être serions-nous admis à faire valoir cette défense: mais si, comme il est vrai, c'est l'innocence des mœurs, c'est l'obéissance qu'on demande de nous, et pas autre chose, qu'est-ce que signifie cette excuse que nous apportons? Quel en est l'à-propos et la valeur?

Toi aussi, mon frère, tu as reçu, dans ton baptême, les dons de la grâce de Dieu ; tu as participé à l'Esprit-Saint, sinon assez pour opérer des miracles, autant du moins qu'il est nécessaire pour mener une bonne vie, une vie bien réglée : Si tu vis mal, si tu es plein de misères et de défauts, ne t'en prends qu'à toi-même et à ta mauvaise volonté. Le Seigneur, au grand jour du jugement, ne décernera pas seulement le prix du combat à ceux qui auront fait des miracles, mais encore et surtout à ceux qui auront accompli ses commandements. « Venez », dit-il, « vous, les bénis de mon Père; « possédez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde », non parce que vous avez été des thaumaturges, mais « parce que j'ai eu faim, et vous m'avez « donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez « donné à boire; j'étais étranger, et vous m'a- « vez donné l'hospitalité; j'étais nu, et vous « m'avez vêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez « visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu « me voir ». (Matth., XXV, 34.) Dans les béatitudes, il ne met pas au nombre des bienheureux ceux qui opèrent des prodiges, mais bien ceux qui mènent une vie irréprochable.

9. Ainsi, il importe peu que le don des miracles soit devenu rare, puisque le défaut de cette grâce ne nuit pas au salut; par conséquent, nous ne pourrons invoquer cette excuse, lorsque nous rendrons compte de nos actions au tribunal de Dieu.

Nous admirons ces bienheureux, moins parce qu'ils ont opéré des prodiges, le miracle étant uniquement l'œuvre de la puissance divine, que parce qu'ils ont mené une vie angélique sur la terre; une pareille vie exige sans doute l'action de la grâce, mais elle est aussi l'œuvre de notre propre volonté. Ici encore, ce n'est pas mon opinion que j'émets, mais celle du bienheureux imitateur de Jésus-Christ. Ecrivant aux disciples pour réfuter les faux apôtres, et voulant présenter la différence qu'il y a entre le vrai et le faux apostolat, il ne tirait pas cette différence des miracles, mais des bonnes œuvres, et il s'exprimait ainsi : « Sont- « ils ministres de Jésus-Christ? quand je devrais « passer pour imprudent, j'ose dire que je le « suis plus qu'eux. J'ai essuyé plus de travaux, « reçu plus de coups, enduré plus de prisons; je

« me suis vu plus souvent près de la mort ; cinq « fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de « fouets moins un[1] ; j'ai été battu de verges par « trois fois, j'ai été lapidé une fois. J'ai fait « naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une « nuit au fond de la mer. Presque toujours en « voyage, j'ai trouvé dangers sous les eaux, « dangers du côté des voleurs, dangers de la « part de ma nation, dangers de la part des « gentils, dangers dans la ville, dangers dans la « solitude, dangers sur la mer, dangers au « milieu des faux frères, dans les fatigues et les « chagrins, dans les veilles fréquentes, dans la « faim et la soif, dans les jeûnes réitérés, dans « le froid et la nudité. A ces maux extérieurs « viennent se joindre mes angoisses de chaque « jour, la sollicitude de toutes les Eglises. Qui « est-ce qui est faible, sans que je sente sa fai- « blesse? Qui est scandalisé sans que je brûle? (II Cor., XI, 23-29.)

Voilà des œuvres merveilleuses, voilà ce que j'admire surtout dans les Apôtres. Je refuse mon admiration à ceux dont la vie ne m'offre rien de semblable, parce que, s'ils ont pu opérer des miracles par une certaine disposition de Dieu, ils n'en seront pas moins réprouvés, comme Jésus-Christ lui-même le déclare en ces termes : « Maintes personnes me « diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, « n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? « chassé les démons en votre nom? et opéré « en votre nom mille merveilles? Et je leur « dirai : Retirez-vous de moi, vous tous qui « commettez l'iniquité : je ne vous connais « pas ». (Matth., VII, 22, 23.) Voilà pourquoi il donnait encore à ses disciples cet avertissement : « Ne vous réjouissez pas de ce que les « démons vous sont soumis, mais de ce que « vos noms sont écrits dans le ciel ». (Luc, X, 20.)

Oui, une vie sainte, qui du reste ne compterait aucun miracle, sera couronnée ; le juste, pour n'avoir opéré aucun prodige, n'en sera pas moins récompensé : au contraire, une vie de péchés, malgré des prodiges et des miracles, n'échappera pas au châtiment. Cette excuse est donc superflue et vaine ; elle est même dangereuse, car elle donne prise aux hérétiques, et leur fournit occasion de nous attaquer. Si ce n'était pas par le libre choix de leur volonté que ces grands serviteurs de Dieu sont devenus si admirables, mais uniquement par la grâce de Jésus-Christ, qu'est-ce qui empêcherait les autres hommes de devenir aussi grands qu'eux ? pourquoi la même grâce ne serait-elle pas accordée à tous ?

Car, enfin, si la grâce, avant de se communiquer, ne considérait pas auparavant nos dispositions, notre futur concours, elle se répandrait indistinctement et universellement en tous, puisque Dieu ne fait aucune différence des personnes : la grâce examine nos dispositions et nos œuvres, et voilà pourquoi elle vient chez ceux-ci et y reste, tandis qu'elle s'envole loin de ceux-là, après les avoir seulement touchés ; pourquoi encore il y en a d'autres qu'elle n'effleure même pas en passant. Or, que Dieu ait donné la grâce à saint Paul, en conséquence sans doute de ses mérites prévus, mais cependant avant qu'il eût rien fait d'éclatant, c'est là une vérité que Dieu nous déclare, quand il dit de cet Apôtre : « Celui-ci m'est un « vase d'élection, pour porter mon nom devant « les nations, devant les rois, et devant toute la « race d'Israël ». (Act., IX, 15.) Or, la grâce ne possédait pas encore le cœur de Paul quand celui qui sonde nos cœurs prononça ces paroles.

Ne nous abusons donc pas nous-mêmes, mes très-chers frères, en disant qu'il est impossible que qui que ce soit devienne un autre Paul. Sans doute, si vous voulez parler du don des miracles, jamais on ne reverra un autre Paul ; mais si vous entendez parler de la régularité de la vie, chacun, avec de la bonne volonté, pourrait être un saint Paul ; que si personne ne lui ressemble, l'unique raison, c'est que personne ne veut lui ressembler. Mais qu'ai-je dit? Comment suis-je assez peu réfléchi pour chercher parmi les hommes de notre temps de fidèles imitateurs de Paul, tandis que je ne puis pas même en trouver un qui vienne au troisième, au quatrième rang après lui ?

C'est une raison de plus pour gémir, se lamenter, verser des larmes de componction, non un jour ni deux, mais toute sa vie ; celui qui se sera établi dans cette disposition, pèchera difficilement à l'avenir. Si tu ne m'en crois pas sur parole, ô mon ami ! vois un peu les gens du monde quand un revers cruel est venu les affliger ; et considère, parmi ces affligés du siècle, non pas ceux qui traînent une vie dure, et dont le nombre est si considérable ; mais ceux qui vivent délicatement, et ne connaissent autre chose que la mollesse et la volupté !

Ces hommes qui ne pensent qu'à s'enivrer et

[1] La loi défendait de donner plus de quarante coups ; afin de ne pas excéder, on s'arrêtait au trente-neuvième.

à remplir leur ventre ; ces hommes qui prolongent le dîner jusqu'au soir et le souper jusqu'au milieu de la nuit; ces hommes qui ravissent le bien d'autrui, qui ne respectent ni la veuve, ni le pauvre, ni le faible, et qui enfin exercent tant de cruautés ; ces hommes, dis-je, viennent-ils jamais à être surpris par quelque grande affliction, capable de tout bouleverser en eux, et de déchirer leurs âmes? alors on les voit renoncer à toutes ces voluptés, briser avec ces passions mauvaises, et échanger leur vie déréglée contre une vie sage : on les voit vivre en philosophes, professer une grande sévérité de mœurs, s'adonner aux veilles, aux jeûnes, au silence ; coucher sur la dure ; supporter tout ; pratiquer le jeûne, le silence, la modération, l'humilité, l'humanité. Eux qui ravissaient le bien d'autrui, volontiers alors ils abandonneraient même le leur : que quelqu'un veuille incendier leur maison avec tout ce qu'elle renferme, ils ne s'en émeuvent point. Et puis j'en ai connu moi-même beaucoup qui, ayant perdu des personnes aimées, ont, les uns quitté la ville et ses agréments pour habiter la campagne, les autres, fait construire une demeure auprès des tombeaux de leurs chers morts pour y finir leurs jours. Tant que leur chagrin dure, ils n'ont aucun souci des choses présentes : cette manie qu'ils avaient de conserver et d'amasser ; cette fureur avec laquelle ils recherchaient la puissance, la gloire, l'estime de tous, ils l'ont bannie de leur cœur : le feu de l'affliction a tout consumé, tout a disparu, comme l'herbe des champs dans les flammes.

Alors les pensées de ces hommes sont complétement changées, et ils s'élèvent à une philosophie si haute qu'ils ne souffrent même plus qu'on leur parle des plaisirs de cette vie. Tout ce qui leur paraissait auparavant devoir procurer le bonheur, les ennuie et ne leur semble qu'amertume. Il n'y a ni parents, ni amis qui osent élever la voix, pour les entretenir des affaires de ce monde, même des plus urgentes : toutes ces affaires ne sont plus rien pour eux ; ils ont dit adieu au monde, tout cède à leur philosophie : et ainsi, leur âme, instruite à cette école sacrée du malheur, voit clairement combien la nature humaine est pauvre, combien la vie présente dure peu, combien les choses du temps sont sujettes à se corrompre et à changer, combien enfin la comédie qui se joue sur la scène du monde est peu de chose.

Ces hommes n'ont plus pour les richesses que du mépris, pour les honneurs que du dédain ; désormais ils savent dominer leur colère, l'envie n'a plus de repaire dans leur cœur ; l'orgueil ne saurait élever insolemment ces âmes broyées par la souffrance ; la concupiscence ne les brûle plus de ses feux impurs, toutes ces viles passions ont été bannies de leur cœur, occupé désormais par une seule pensée, celle du mort qu'ils pleurent, dont l'image et la mémoire sont toujours présentes à leur esprit. Cette idée toute seule, voilà leur mets favori, leur breuvage, leur sommeil, leur volupté, leur repos, leur consolation ; voilà leur gloire, leur richesse, leur puissance, leurs délices.

10. Voilà comment, pour ne pas dire plus, nous devrions pleurer la perte de notre salut : c'est avec une telle passion, une telle ardeur qu'il faudrait tenir attachés de ce côté les yeux de notre âme, et regarder comme notre tout, le souvenir et l'image de cette grande affaire. Eh quoi ! on verra ceux qui ont perdu des enfants, une épouse, ne plus occuper leur esprit à chose quelconque sinon à se représenter l'image de ceux que la mort leur a ravi ! et nous, qui avons perdu le royaume des cieux, nous penserons à tout, plutôt qu'à cette perte ! Aucun de ceux-là, fût-il du sang du plus grand roi de la terre, ne rougira de manifester sa douleur ; il se couchera par terre, il versera des larmes amères, changera de vêtements, supportera de grand cœur toutes les autres incommodités, qui forment le cortége ordinaire du deuil ; enfin, il ne s'occupera ni de son régime de vie, ni de la santé de son corps, ni des maladies que ces grandes douleurs pourront lui occasionner ; il supportera tout avec une extrême facilité ; et ce ne sont pas des hommes seulement, mais des femmes, fussent-elles d'ailleurs très-faibles, qui nous présentent de pareils spectacles, et même d'autres plus étonnants encore ; et nous qui déplorons la perte non d'un fils, ou d'une épouse, mais de notre âme, oui de notre âme, et non de celle d'un autre, nous osons alléguer pour excuse la faiblesse de notre santé, et notre délicatesse ! Encore si c'était là tout le mal ! Mais hélas ! nous ne faisons pas même les choses qui n'exigent en rien la force du corps. Car enfin, mon ami, dis-moi, quel besoin a-t-on de forces corporelles, pour briser son cœur par le repentir ; pour prier avec attention et vigilance ; pour repasser, dans l'amer-

tume du cœur, les fautes de la vie passée; pour abattre en soi l'orgueil, comprimer la colère, abaisser ses pensées? Car voilà ce qui nous rend Dieu propice et favorable : pour cela, il ne faut pas beaucoup de peine; cependant nous ne le faisons même pas!

La componction ne consiste pas seulement à s'envelopper d'un sac, à s'enfermer dans une cellule, à fuir la lumière du jour : elle consiste à rouler continuellement dans son cœur le souvenir de ses péchés, à examiner attentivement sa conscience, à mesurer sans cesse la longueur de la route, afin de voir combien on est encore éloigné du royaume des cieux.

Et comment, me dira-t-on, pratiquer tout cela? quel moyen faut-il employer? — Avoir toujours devant les yeux l'image de l'enfer; voir dans notre esprit les anges parcourir l'univers dans tous les sens, au grand jour du jugement, pour rassembler de toutes les parties du monde ceux qui devront être précipités dans la géhenne du feu; considérer quel affreux malheur c'est pour une âme que la perte du royaume des cieux, quand même cette perte ne serait pas accompagnée des tourments de l'enfer. Oui, quand même nous ne serions pas menacés de ces effroyables flammes; quand nous n'aurions pas à redouter d'éternels supplices, le malheur seul d'être séparés de Jésus-Christ, de cet ami si bon et si bienveillant pour les hommes, qui s'est livré pour nous à la mort, et qui a tout souffert pour nous arracher à ces horribles tourments, pour nous réconcilier avec son Père, dont nous étions devenus les ennemis par nos péchés. Ce seul malheur, sans avoir égard à ces biens ineffables et éternels auxquels nous pouvons prétendre, ce malheur est si grand, qu'il suffirait d'y penser, pour éveiller nos âmes et les tirer de leur assoupissement. Si la seule lecture de la parabole des cinq vierges exclues de la salle des noces, parce qu'elles manquaient d'huile, nous fait pleurer autant qu'elles-mêmes leur malheur; si cette lecture suffit pour nous causer un indicible effroi; que sera-ce, si nous venons à penser que notre paresse et notre lâcheté nous attireront le même sort? Quel est l'homme, si endurci qu'il soit d'ailleurs, qui, s'il méditait sans cesse un pareil exemple, croupirait encore dans la nonchalance et la lâcheté?

Nous aurions pu, sans doute, étendre davantage ce discours; mais comme c'est l'obéissance, à l'exclusion de tout autre motif, qui nous a fait entreprendre ce travail, ce que nous avons dit est déjà plus que suffisant. Car je sais, mon cher Démétrius, que non-seulement tu possèdes toi-même cette vertu de componction dans toute sa perfection, mais encore que tu la communiquerais sans avoir besoin de prononcer une parole, par le seul spectacle de ta piété et de ta vie crucifiée. Pour apprendre la componction, tes contemporains n'ont qu'à s'approcher de toi, les hommes à venir n'auront qu'à lire tes actions, je pense que le récit seul de ta vie contribuera puissamment à leur inspirer cette vertu.

Maintenant, il me reste à te prier, à te conjurer de me payer de retour, en m'accordant le secours de tes prières; afin que je ne me contente pas de parler de la componction, mais que de plus je mette en pratique ce que j'en ai dit. L'Evangile nous apprend qu'il ne sert de rien d'instruire les autres, si l'on ne pratique pas soi-même; que la science sans les œuvres est non-seulement sans profit, mais devient même un sujet de reproche et de condamnation pour celui qui s'abandonne ainsi à la négligence de son salut. « Non, dit Jésus-« Christ : Ce n'est pas celui qui me dit : Sei-« gneur, Seigneur, mais celui qui aura pra-« tiqué et enseigné qui sera appelé grand dans « le royaume des cieux ». (Matth., VII, 21, et V, 19.)

TRAITÉ DE LA COMPONCTION.

LIVRE DEUXIÈME

AU MOINE STÉLÉCHIUS.

(Voyez tome I, chap. V, p. 59.)

ANALYSE.

La componction donne des ailes à l'âme. — Admirable description d'une âme ainsi élevée jusqu'au ciel sur les ailes de la componction. — Commentaire de ce mot de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* — Amour extraordinaire de saint Paul pour Jésus-Christ. — Amour de David pour le Christ ; sa componction. — Dissertation sur le psaume VI. — Textes nombreux commentés admirablement, et donnant une très haute idée de la componction et de l'humilité du saint Roi. — Un puissant motif de componction, c'est encore la bonté et la providence de Dieu pour les hommes. — Magnifique description de l'univers, dont l'homme a été établi le roi par la bonté de Dieu ; elle rappelle les descriptions analogues qu'on lit dans *Le traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon.

Comment, ô homme de Dieu, ô pieux Stéléchius, exécuter ce que tu demandes de moi ? Pourrai-je, moi dont l'âme est si languissante et si froide, parler dignement de la componction ? Pour dire quelque chose de bon sur cette matière, il faut brûler, être embrasé de cette flamme, afin que les paroles, comme un fer incandescent, puissent s'imprimer fortement dans le cœur. Mais, hélas ! ce feu je ne le possède pas ; en moi, tout est cendre et poussière. Et comment allumer cette flamme dans mon cœur, tandis que tout me fait défaut, et la première étincelle de ce feu sacré, et ce qui sert à l'entretenir, et le souffle puissant de l'Esprit, qui par sa vertu la ranime en lui communiquant une ardeur divine, tant sont épaisses les ténèbres que mes nombreux péchés ont répandues sur mon âme ? Pour moi, je l'ignore. C'est à toi, qui commandes, de me dire comment je dois m'y prendre pour t'obéir et mener à bonne fin le travail que tu me prescris. Volontiers, je te prêterai le ministère de ma parole ; mais prie Celui qui guérit les cœurs contrits, qui donne aux pusillanimes le courage, et qui relève le pauvre de la poussière ; prie-le d'allumer dans mon cœur ce feu qui dévore le péché, qui arrache l'âme endormie au sommeil de la chair, lui donne des ailes pour s'élever au ciel, et du sommet de ces hauteurs divines, nous fait voir toute la vanité, tout le néant de la vie présente. Quiconque n'a pu monter là-haut, ni se placer à ce point de vue céleste ne peut voir ni la terre, ni les choses de la terre, comme il faut les voir.

C'est qu'en effet il y a ici-bas tant de choses qui obscurcissent la vue, tant d'objets qui assourdissent les oreilles et qui embarrassent la langue, qu'il faut nécessairement nous soustraire à ce tumulte, nous dérober à cette fumée; puis ensuite, nous réfugier dans ce lieu solitaire où règne un calme profond, et une sérénité parfaite ; où l'on n'entend aucun

bruit; où les yeux demeurent fixés sur le grand Dieu, seul objet de leurs regards; où les oreilles, que rien ne trouble, ne sont attentives qu'à une seule chose, écouter les divins oracles, s'enivrer de la ravissante harmonie des célestes concerts, harmonie spirituelle qui exerce un tel empire sur l'âme que quiconque en a une fois goûté les charmes, trouve désormais insipide et le manger, et le boire, et le dormir; tant sont invincibles les attraits de cette divine mélodie! Ni le fracas des affaires séculières, ni la multitude innombrable des choses corporelles ne saurait faire cesser cette sorte de ravissement. Le bruit des tempêtes qui règnent dans ce bas-monde, ne monte pas jusqu'à la hauteur où cette âme réside. De même que ceux qui se sont retirés sur les sommets des montagnes, ne voient et n'entendent plus rien de ce qui se passe ni de ce qui se dit dans la cité, excepté peut-être un bruit confus, et aussi peu agréable que des bourdonnements d'insectes : de même, ceux qui se sont dégagés des choses de cette vie, et qui, prenant un essor sublime, ont pu parvenir au sommet de la vraie philosophie, sont entièrement étrangers à tout ce qui se passe parmi nous; nul objet terrestre ne les touche plus.

Tant que l'âme vit dans ces bas lieux, le corps et les sens l'enveloppent de mille liens, et amassent de toutes parts contre elle, au moyen des frivoles passions, une effroyable tempête. L'ouïe, la vue, le toucher, l'odorat et la langue amènent en nous du dehors une foule de maux. Mais l'âme a-t-elle pris son vol vers les cieux, et vient-elle à donner son attention aux choses spirituelles, alors, et dès ce moment même, elle ferme la porte aux pensées extravagantes; non qu'elle condamne les sens à l'inaction, mais en les élevant à sa propre hauteur, elle imprime à leurs opérations une direction surnaturelle.

Il en est de cette âme comme d'une maîtresse sévère et impérieuse qui, voulant composer un parfum d'un très-grand prix, a besoin, pour l'exécution de ce travail, d'un grand nombre de bras. Que fait-elle alors? Ayant fait lever ses servantes et les ayant appelées à elle, elle commande à l'un de faire, avec l'instrument accoutumé, le triage des aromates qui n'ont pas encore été employés; à l'autre de veiller avec précaution, la balance à la main, à ce qu'il n'entre dans la composition du tout ni plus ni moins que la quantité nécessaire d'éléments, sans quoi la juste proportion serait détruite; à celle-ci elle enjoint de broyer ce qui doit être broyé, et à celle-là de préparer au feu ce qui doit passer par le feu; à cette autre elle ordonne de mêler ensemble les choses qui doivent être mélangées; à une autre de se tenir prête avec le vase à parfums; et enfin à une autre encore elle prescrit et impose telle et telle occupation différente; si bien que cette maîtresse, appliquant à la composition de son parfum et l'esprit et les mains de ses servantes, ne laisse rien languir ni se perdre, grâce à son soin diligent; on la voit continuellement veiller sur ses servantes, ne leur permettant pas de promener au dehors leurs regards, ni de les arrêter sur aucun objet étranger à l'œuvre actuelle. Il en est ainsi de l'âme qui prépare cet inestimable parfum, je veux dire la « Componction ». Voyez-la, en effet, appelant à elle les sens, les employant à son œuvre, et leur interdisant l'inaction et la paresse.

Cette âme vient-elle à se recueillir en elle-même, pour méditer quelqu'une de ses obligations, ou un point de la volonté divine, voyez comme elle interdit aux sens leurs opérations habituelles, comme elle enchaîne momentanément leur activité, de peur que ces sens, laissant entrer mal à propos quelque vain objet, ne troublent ainsi la douce paix qui règne au dedans. Que des voix viennent frapper les oreilles; que des spectacles se présentent aux regards : rien n'est reçu à l'intérieur; parce que les sens, avec leurs énergies respectives, sont tournés vers l'âme, et tenus en bride par elle. Que parlé-je de voix et de spectacles? Parvenus à cet état de l'âme, beaucoup en viennent à ne pas remarquer ceux qui passent à côté d'eux, ni même ceux qui les poussent. Telle est en effet la puissance de notre âme que, si nous le voulons, nous pouvons facilement, tout en restant sur la terre, être aussi insensibles à tout ce qui se passe ici-bas, que si nous étions déjà au séjour de la paix, dans le ciel!

2. Ainsi en fut-il du bienheureux Paul ; tout en vivant au milieu des villes, il se tenait aussi éloigné des choses présentes, que nous des cadavres des morts. Car lorsqu'il dit : « Le « monde est crucifié pour moi » (Galat., VI, 14), il entend parler de cette insensibilité dans laquelle il est vis-à-vis du monde, ou plutôt il parle encore d'une autre, car cette espèce de

crucifiement et de mort est double en lui. Il ne dit pas seulement : « Le monde est crucifié « pour moi » ; mais il ajoute : « Et moi je suis « crucifié pour le monde » ; et en ajoutant ces paroles, il nous a révélé une autre espèce de détachement et de mort.

C'est assurément une grande sagesse que de regarder comme mort le monde présent ; mais c'est une sagesse bien plus grande et plus élevée de se regarder et de se tenir soi-même comme mort au monde. Voici donc ce que le grand Paul a voulu dire : il a déclaré qu'il était détaché des choses présentes non pas seulement autant que les vivants le sont des morts, mais autant que les morts le sont les uns des autres. Quoiqu'un vivant n'ait plus d'inclination pour un cadavre, toutefois il éprouve à l'égard du défunt certaines impressions, conçoit certains sentiments, soit qu'il admire encore la beauté de cette victime de la mort, soit qu'il lui donne ses regrets et ses larmes. Rien de semblable entre un mort et un autre mort. Saint Paul donc voulant émettre cette pensée, après avoir dit : « Le monde est cruci« fié pour moi », a ajouté : « Et moi je suis « crucifié pour le monde ». Vois-tu, ô homme, combien le grand Apôtre était détaché de la terre, et comment, quoique voyageur sur cette terre, il avait pris son vol jusqu'au plus haut des cieux !

Non, non, mon cher ami, ne me parle plus de cimes élevées, ni d'épaisses forêts, ni de vallées profondes, ni de solitude inaccessible ; rien de tout cela n'est capable par soi-même de chasser de l'âme le bruit qui la trouble : ce qu'il faut à mon cœur, c'est cette flamme céleste que le Christ a allumée dans l'âme de Paul, et que notre bienheureux alimenta au moyen de la contemplation, et qu'il éleva si haut, qu'après avoir pris naissance ici-bas sur la terre, elle s'est élancée jusqu'au-delà du ciel des cieux. Saint Paul, nous le savons, a été ravi lui-même jusqu'au troisième ciel ; mais son amour pour Jésus-Christ, mais le feu de sa charité pour le divin Maître s'est élevé plus haut encore par-delà tous les cieux. Saint Paul, nous le savons encore, était petit de corps ; et, sous ce rapport, il n'avait rien de plus que nous : mais par la disposition du cœur, il a dépassé et laissé bien loin derrière lui les autres hommes. Et voilà pourquoi on aurait raison de représenter la charité de ce saint, par exemple, sous l'image d'une flamme qui, après avoir embrasé premièrement toute la surface du globe, s'élèverait bientôt de tous côtés dans les airs et atteindrait la voûte céleste ; qui ensuite, venant à parcourir la région supérieure, mettrait en feu l'espace compris entre ces deux premiers cieux, et qui enfin, n'arrêtant point là sa course, s'élancerait rapidement jusqu'au troisième ciel, pour changer ainsi tout en un vaste embrasement, égalant en largeur toute la surface de la terre, et en hauteur tout ce qu'il y a d'espace depuis le troisième ciel jusqu'à nous. Et encore tout cela n'exprime pas suffisamment son amour pour Jésus-Christ. On verra qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que je dis, si l'on veut lire attentivement ce que j'ai écrit à Démétrius sur ce sujet. Eh bien ! oui, c'est ainsi qu'il nous faut aimer Jésus-Christ ; c'est ainsi qu'il faut renoncer au monde.

Telles étaient aussi les âmes des saints prophètes : voilà pourquoi ils ont reçu des yeux pour percer dans l'avenir. Ces grands saints mettaient tous leurs soins à fermer leurs yeux aux choses présentes ; et Dieu, par sa grâce, leur ouvrait d'autres yeux, au moyen desquels ils voyaient les choses futures. Tel fut Elisée qui, après s'être détaché entièrement de tout, et être devenu amoureux du royaume céleste, n'ayant plus désormais que du mépris pour toutes les choses d'ici-bas, telle que royauté, puissance, gloire, honneurs, admiration des hommes, vit alors ce qu'aucun autre n'avait jamais vu, je veux dire une montagne tout entière couverte de chevaux de feu, de soldats de feu et de chars de feu.

Non, jamais celui qui fait état des choses présentes ne méritera de contempler les splendeurs du siècle futur ; tandis qu'au contraire celui qui n'a que du dédain pour les choses de la terre, ne les estimant que ce qu'elles sont, c'est-à-dire une ombre et un songe, celui-là bien vite découvrira le précieux trésor des biens spirituels et invisibles.

Cette conduite de Dieu envers nous est aussi celle que nous tenons à l'égard de nos enfants. Quand est-ce que nous leur confions les richesses qui conviennent à des hommes ? C'est sans doute lorsque nous voyons qu'ils sont devenus hommes eux-mêmes, et qu'ils méprisent tous les amusements de l'enfance. Mais, tant qu'ils paraissent charmés des jeux accoutumés de l'enfance, nous les jugeons indignes de l'héritage paternel.

Non, encore une fois, une âme qui ne se sera pas exercée au mépris de toutes les vanités de cette vie, ne soupirera jamais après les réalités du ciel ; comme aussi une âme qui soupire après les biens du ciel, ne pourra que se rire de toutes les vanités de ce monde. Et c'est là ce que disait aussi le bienheureux Paul. Car, encore que les paroles suivantes : « L'homme « charnel ne comprend pas les choses de Dieu » (I Cor., II, 14), aient été dites des dogmes, toutefois il est à propos de les entendre aussi soit des mœurs, soit des dons de l'Esprit.

3. Cherchons donc, comme je l'ai dit, la solitude : non pas seulement la solitude des lieux, mais aussi celle du cœur ; et avant tout conduisons notre âme dans la région du silence et du recueillement. Ah ! c'est grâce à cet esprit de recueillement que le bienheureux David lui-même, tout en demeurant dans le siècle, tout en gouvernant un royaume, tout environné qu'il était de mille soucis, aimait cependant le Christ plus ardemment que ceux qui habitent les déserts. Effectivement, que de larmes répandues ! que de gémissements et de soupirs poussés tant la nuit que le jour ! Non, je ne sais si, parmi les chrétiens de notre âge, il s'en trouverait quelque part un ou deux, et même un seul, renouvelant un pareil spectacle ! Car ici, ce qui mérite d'être considéré, ce n'est pas tant l'abondance des larmes répandues que la qualité de celui qui les versait.

En effet, autre chose est qu'un homme revêtu d'une dignité si grande, révéré de tous, et n'ayant aucun censeur de ses actions, s'humilie néanmoins, s'abaisse profondément, macère son corps ; et autre chose, que quelqu'un qui est privé de tout cela en fasse autant. Une foule d'occasions portent un roi à se dissiper, à se répandre au dehors, et l'empêchent de se recueillir en lui-même. Les délices au milieu desquelles il vit chaque jour, l'énervent et l'amollissent ; le pouvoir l'enfle et le rend arrogant ; le désir de la gloire le consume, l'amour charnel le brûle et le dévore ; double passion, qui prend naissance du pouvoir, et s'entretient par les délices. Ajoutez encore cette multitude de soucis sans nombre qui l'agitent de toutes parts et troublent son âme non moins que les passions. Comment la componction pourrait-elle trouver accès dans une âme dont les abords sont encombrés de tant d'obstacles? Puisque ce n'est pas sans peine qu'une âme, libre d'ailleurs de tous ces empêchements, pourra porter ce beau fruit de la contemplation : bienheureuse si elle y parvient !

Un particulier est exempt de toutes ces agitations, à moins qu'il ne soit tout à fait perverti : c'est pourquoi il aura moins de difficulté pour parvenir à la contemplation, que celui qui est revêtu du pouvoir et de l'autorité et qui reçoit les hommages de tous. De même qu'il est difficile, ou plutôt impossible d'allier ensemble le feu et l'eau, de même, selon moi, l'est-il, d'accorder la volupté avec la componction ; ce sont là deux choses contraires, qui s'excluent et se détruisent réciproquement. L'une est la mère des larmes et de la sobriété ; l'autre, du rire et de l'intempérance. L'une rend l'âme légère et lui donne des ailes ; l'autre la rend plus lourde et plus pesante qu'une masse de plomb.

Ce n'est pas tout encore, ce n'est pas même ce qu'il y a de plus important ; David vivait dans des temps qui n'exigeaient rien de bien relevé pour la perfection de la vie, tandis que nous, nous avons à combattre, nous nous trouvons sur le champ de bataille, dans un temps où le rire lui-même, aussi bien que les autres fautes, est soumis à de grands châtiments, et où les larmes et la souffrance sont partout préconisées.

Eh bien ! l'heureux monarque, surmontant tous ces obstacles, s'adonna à la pratique de cette vertu avec autant d'ardeur que s'il eût été un homme du commun, et qu'il n'eût jamais vu, pas même en songe, ni la royauté, ni les splendeurs qui l'accompagnent. Revêtu de la pourpre, le front ceint du diadème, assis sur le trône, il donna le spectacle d'une componction pareille à celle du solitaire qui vit dans les déserts, revêtu du cilice, et n'ayant pour couche que la poussière et la cendre. Quand cette précieuse vertu fait véritablement son entrée dans une âme, elle lui communique une force semblable à celle du feu dans les épines. Que la componction trouve cette âme en proie à mille maux, et toute chargée des liens de l'iniquité, qu'elle la trouve toute consumée du feu des passions, et tout étourdie par le fracas des affaires séculières, bien vite, comme d'un violent coup de fouet, elle aura expulsé toutes ces misères de la vie, et en aura purgé entièrement cette âme. Et de même qu'une poussière légère ne tien-

dra jamais devant le souffle d'un vent impétueux ; de même aussi, quand la componction aura pris possession d'un cœur, les passions, si nombreuses qu'elles soient, ne pourront lui résister; mais elles s'évanouiront et disparaîtront plus vite que cette fumée et cette poussière que le vent emporte. Car si l'amour des corps maîtrise tellement l'âme qu'il l'arrache à tout le reste, pour la rendre l'esclave des volontés de la personne aimée, que ne fera pas l'amour du Christ, et la crainte d'en être séparé? Ce sont ces deux sentiments d'amour et de frayeur qui agitaient l'âme du Prophète, et qui l'agitaient fortement, quand il disait d'une part: «Comme le cerf altéré soupire après « la source des eaux, ainsi mon âme soupire après « vous, ô mon Dieu» (Ps. XLI, 1) ; et encore: «Mon « âme est en votre présence comme une terre « sans eau» ; et encore : « Mon âme s'est collée à « vous» ; et quand il disait, d'autre part : « Sei- « gneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, « et ne me châtiez pas dans votre colère». (Ps. CXLII, 6 ; LXII, 9 ; VI, 2.)

4. Et qu'on ne me dise pas que c'est lorsqu'il pleurait ses péchés que David a écrit ce psaume (le VI[e]) ; c'est une erreur, et le titre qu'on lit en tête ne permet pas cette supposition. Sans doute, si nous n'avions pas à présenter un titre indiquant le sujet du cantique, il serait permis de dire que l'objet du saint roi, dans ce psaume, était de pleurer son péché : mais dès lors que nous savons très-bien quel est le psaume qui a rapport au péché de David, et que, d'ailleurs, un sujet différent est assigné à celui-ci; de grâce, ne bouleversons pas à plaisir les vérités révélées dans les saintes Ecritures, et ne préférons pas, comme plus exacts, nos propres raisonnements, aux instructions données par l'Esprit-Saint. Quel est le titre du psaume en question? le voici : *Pour l'octave.* Mais cette octave, ou huitième jour, qu'est-ce autre chose, sinon le jour du Seigneur, jour grand et terrible, qui est embrasé comme une fournaise, qui fait trembler les vertus d'en-haut elles-mêmes. «Car», dit le Sauveur, «les vertus des cieux seront ébranlées» (Matth., XXIV, 29); jour, enfin, qui nous montre le feu marchant devant le Roi de l'éternité. Or, le Prophète a appelé ce jour *octave*, ou huitième, pour indiquer le changement de l'ordre actuel des choses, et le renouvellement qui s'opérera à la fin du monde. Car la vie présente n'est qu'une semaine de jours ou d'époques. Elle commence le premier jour, pour s'arrêter au septième. Arrivée à celui-ci, qui est la fin de sa course, elle remonte au premier, pour redescendre encore au dernier, tournant sans cesse dans le même cercle; c'est pourquoi personne ne dira jamais que le dimanche soit le huitième jour, c'est le premier : car le cercle de la semaine ne s'étend pas jusqu'au nombre de huit. Lorsque l'ordre actuel aura cessé, et que toutes choses auront été dissoutes, l'octave, ou jour huitième, commencera ; celle-ci ne remontera pas au premier jour, mais elle prendra son cours et se développera dans les espaces ultérieurs.

Le Prophète avait donc toujours présent le souvenir du jugement, tant la componction l'avait gravé profondément dans son cœur! Et c'est au sein même des honneurs et de l'opulence qu'il méditait sans cesse au dedans de lui la pensée de ce jugement : tandis que nous, même dans nos tribulations et dans notre bassesse, à peine le rappelons-nous à notre mémoire. C'est sous l'impression des jugements de Dieu, objet de ses continuelles méditations, que le roi David a écrit ce psaume sixième.

« Seigneur, dit-il, ne me reprenez pas dans « votre fureur, et ne me châtiez pas dans « votre colère» ; voulant indiquer par ces mots *fureur* et *colère* la grandeur du supplice qu'il redoutait, car il savait que la divinité est exempte de toute passion. Tels étaient ses sentiments : et cependant il avait la conscience de ses œuvres, œuvres dignes non de châtiments et de supplices, mais de récompenses et de couronnes. Voulez-vous savoir quels étaient les mérites du saint roi ? C'était, par exemple, sa foi par laquelle il renversa les tours et les forteresses des nations étrangères, arracha des portes mêmes de la mort tout le peuple d'Israël ; c'était cette bonté tant de fois signalée envers son ennemi ; c'était surtout le jugement que Dieu a porté sur lui, jugement qui manifestait assez toute la vertu de ce grand homme, et qui établissait sa sainteté, mieux encore assurément que toutes ses plus belles actions. Car les œuvres de l'homme, même les plus grandes et les plus admirables, sont susceptibles d'être attaquées; on peut en contester la sainteté, parce qu'on en peut toujours suspecter l'intention, quoique les actions de ce juste n'aient jamais été l'objet d'aucun mauvais soupçon; mais enfin, quand c'est Dieu même qui rend témoignage, il est impossible de

le récuser ; si David n'eût pas donné des preuves très-certaines de sa vertu, jamais il n'eût été préconisé par le ciel même.

Maintenant, que dit Dieu au sujet de ce grand homme? « J'ai trouvé en David, fils de Jessé, « un homme selon mon cœur ». (I Rois, XIII, 14.) Voilà le suffrage que Dieu accorde à David. Et toutefois, après un pareil témoignage, comme aussi après tant d'actes de vertus, le saint roi parlait comme feraient des réprouvés, et comme feraient aussi ceux qui n'ont aucune confiance en Dieu; accomplissant par là ce que dit l'Evangile : « Lorsque vous aurez tout fait, dites, nous « sommes des serviteurs inutiles ». (Luc, XVII, 10.)

Qu'est-ce que disait de plus que le saint roi ce publicain qui était véritablement rempli de péchés, et qui n'osait ni regarder le ciel, ni se répandre en paroles, ni se tenir à côté du pharisien? Vous savez comment le superbe pharisien insultait à l'humilité du pauvre publicain, en disant : « Je ne suis pas comme les « autres hommes, voleurs, injustes, adultères; « ni comme ce publicain». (Luc, XVIII, 11.) Vous savez avec quelle modestie celui-ci reçut l'insulte, comme s'il n'eût rien entendu d'offensant; non-seulement il ne s'indigna point, mais encore il témoigna tant d'égards à cet insolent, à ce superbe, qu'il ne se croyait pas digne de toucher la terre foulée par les pieds du pharisien : il ne proféra pas une plainte ; il confessa ses péchés, en se frappant humblement la poitrine, et en suppliant Dieu de lui être propice.

Du reste, que ce publicain ait agi de la sorte, il n'y a en cela rien d'étonnant : la multitude de ses péchés le forçait, bon gré mal gré, de tenir les yeux baissés à terre. Mais que le juste se condamne lui-même, bien qu'il n'ait la conscience d'aucun péché, et qu'il se condamne comme a fait le publicain, c'est là un prodige, et la marque d'un cœur vraiment contrit. Car enfin, ces paroles : « Soyez-moi pro- « pice, parce que je suis pécheur» (Luc, XVIII, 13), en quoi diffèrent-elles de celles-ci : « Seigneur, « ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne « me châtiez pas dans votre colère ? » Celles-ci renferment même quelque chose de beaucoup plus fort que celles-là. Le publicain, il est vrai, n'osa pas lever les yeux au ciel, mais le juste David fit quelque chose de plus. Le premier disait : « Soyez-moi propice ». Le second n'eut pas la hardiesse de prononcer cette parole : car il ne dit pas simplement : « Ne me « reprenez point» ; mais il ajoute : « dans votre « fureur». Il ne dit pas non plus : « Ne me châtiez « pas », mais il ajoute : « dans votre colère » ; priant Dieu non de n'être point puni, mais de l'être moins sévèrement. En sorte que l'humilité de son âme nous apparaît de toutes façons, elle lui fait croire qu'il mérite de sévères châtiments, elle fait encore qu'il n'ose demander à Dieu une indulgence pleine et entière : ce qui est le propre de ceux qui se jugent très-coupables et se regardent sincèrement comme étant plus pécheurs que tous les hommes.

Ce n'est pas tout. Ce qu'il y a de plus fort encore, c'est que cette grâce même de ne pas être si sévèrement puni, il ne voulait l'attendre que de la miséricorde et de la clémence de Dieu, parce qu'il était un pauvre infirme : « Ayez pitié de moi, dit-il, car je suis « infirme ». (Ps. VI, 3.) Qu'est ceci? Cet homme, qui a été honoré d'un tel témoignage, et qui n'avait pas oublié les jugements de Dieu : « Car, « dit-il, vos jugements, ô mon Dieu, je ne les « ai point oubliés » (Ps. CXVIII, 30) ; cet homme, qui brille d'un plus vif éclat que le soleil, est-ce bien ce même homme qui parle ainsi ? Oui, c'est lui-même. Assurément, c'est quelque chose de prodigieux, que ce saint roi, après avoir opéré tant d'œuvres éclatantes, n'ait jamais rien dit ni pensé de grand de lui-même, mais qu'il se soit cru le dernier des hommes, et qu'il n'ait attendu son salut que de la seule bonté de Dieu, comme s'il eût dit: Oui, je me reconnais très-digne de vos vengeances, et même de supplices sans fin : toutefois, puisque je succombe sous vos coups, je vous prie de m'accorder la délivrance des maux qui m'accablent : c'est absolument le langage de ces esclaves, coupables de mille forfaits, qui, au milieu du supplice, ne pouvant dire qu'ils sont innocents pour obtenir merci, supplient néanmoins qu'on veuille bien leur faire grâce d'une partie du châtiment qu'ils méritent, parce que la douleur des coups qu'ils reçoivent devient intolérable.

David veut parler d'une autre infirmité encore. De laquelle? de celle qui provenait de ses angoisses de cœur et de ses gémissements. Quand la douleur est extrême et qu'elle nous accable, elle ôte à l'âme toute sa force. Or, les souffrances de ce juste venaient, je pense, de ce qu'il se jugeait lui-même avec une grande sévérité, de ce qu'il n'osait se promettre rien de bon pour l'avenir, de ce qu'il avait conti-

nuellement devant les yeux les châtiments qu'il croyait mériter. Au reste ceci devient évident par ce qu'il ajoute. Après avoir dit : « Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fu- « reur », il continue : « Ayez pitié de moi, parce « que je suis infirme; guérissez-moi, Seigneur, « parce que mes os sont ébranlés, et que mon « âme est dans un grand trouble ». (Ps. VI, 3.)

Si ce grand homme, dont la conscience était extrêmement pure, demande qu'il ne soit point fait une recherche exacte de ses actions, qu'on ne lui fasse pas rendre un compte rigoureux de sa vie, que devons-nous faire, nous pécheurs, nous couverts d'iniquités innombrables, nous, qui sommes loin d'avoir les mêmes motifs de confiance, et qui n'avons imité en rien ce juste dans l'humilité de sa confession? Pourquoi donc ce bienheureux s'accusait-il de la sorte? Ah ! c'est qu'il savait très-bien que personne ne sera justifié devant Dieu, et que le juste lui-même se sauvera à peine. C'est pourquoi, craignant le Seigneur, il lui dit tantôt : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur » (Ps. CXLII, 2), et tantôt : « Ayez pitié de moi, « Seigneur, parce que je suis infirme ».

5. Certes, s'il est une chose digne d'être particulièrement remarquée, c'est que David ne fait aucune mention de ses bonnes œuvres, et que, dans l'affaire de son salut, il se repose uniquement sur la bonté de Dieu.

Voilà bien les dispositions d'un cœur contrit et d'un esprit humilié; et voilà aussi pourquoi ce prince, après avoir opéré de grandes choses, craignait et tremblait plus que les pécheurs. Voulez-vous la preuve de ses appréhensions et de ses frayeurs? écoutez-le : « Seigneur, Sei- « gneur », s'écrie-t-il, « si vous observez les ini- « quités, qui soutiendra cette épreuve? » (Ps. CXXIX, 3.) Il savait, le saint homme, il savait fort bien que nous avons contracté envers Dieu des dettes sans nombre, et que les moindres péchés méritent de grands châtiments. Ce saint prophète voyait d'avance les lois que le Christ devait porter lorsqu'il viendrait; il voyait qu'une rigoureuse punition est réservée, non pas seulement au meurtre, mais encore à toute parole injurieuse et outrageante, aux pensées mauvaises, au rire, aux paroles inutiles, à la bouffonnerie et à d'autres fautes encore plus légères. Voilà pourquoi saint Paul, lui aussi, à qui d'ailleurs la conscience ne reprochait rien, disait : « Ma conscience ne me reproche rien, « mais je ne suis pas justifié pour cela ». (I Cor., IV, 4.) Et pourquoi donc? parce que, n'eût-il précisément rien fait de mal, et du reste il en était là, il n'estimait pas avoir entièrement payé le tribut d'honneur qu'il devait à Dieu. En effet, eussions-nous souffert mille fois la mort, eussions-nous présenté le spectacle de toutes les vertus, nous n'avons encore rien fait pour reconnaître dignement les honneurs dont Dieu nous comble.

Dieu, qui n'avait nul besoin de nous ni de nos hommages, mais qui se suffit à lui-même, nous a fait passer du néant à l'être : par un privilége unique, il nous a donné une âme raisonnable; il a planté pour l'homme un jardin de délices; il a étendu les cieux sur nos têtes, et affermi la terre sous nos pieds; il a allumé sous la voûte céleste de brillants flambeaux; il a orné de lacs, de fontaines, de rivières, de fleurs et de plantes, il a embelli magnifiquement la terre que nous habitons. Quant au ciel, il l'a orné, en y disposant avec ordre l'armée si nombreuse et si variée des étoiles. Que dire de la nuit? La nuit! il l'a rendue non moins utile que le jour, grâce au repos et aux forces que le sommeil nous procure, le sommeil qui n'est pas moins nécessaire à nos corps que les aliments : on verra même des hommes braver la faim pendant bien des jours, et ne pouvoir se passer de sommeil aussi longtemps. Le soir, lorsqu'après les feux et les travaux du jour nous nous sentons épuisés de chaleur et de fatigue, c'est encore le bienfaisant sommeil qui vient rafraîchir nos membres, les délasser, et nous communiquer une nouvelle vigueur pour reprendre nos occupations. Arrive la saison d'hiver : alors les longues nuits, en nous forçant de rester dans nos demeures, nous apportent un soulagement plus complet. Ce n'est pas en vain, ni sans raison que les ténèbres occupent le temps réservé au repos; car, de l'obscurité naît une tranquillité plus parfaite. De même qu'une mère toute tendre et tout aimante, lorsqu'elle veut endormir son enfant qui pleure, prend son cher nourrisson dans ses bras, lui couvre les yeux d'un pan de son manteau pour appeler plus tôt le sommeil; de même aussi notre Dieu bon étend sur la terre l'obscurité comme un grand voile, pour obliger les hommes à suspendre leurs travaux. S'il n'en était ainsi, nous serions sans cesse torturés et par la manie des affaires, et par la soif insatiable de l'or, et par le prolongement de travaux sans

fin ; mais Dieu, dans sa bonté, nous force de mettre, même malgré nous, un terme à nos labeurs. Heureux ordre de choses, qui donne tant de repos à nos corps, et qui n'en procure pas moins à nos âmes !

En effet, que dire du calme qui règne alors ? que dire de cette tranquillité universelle, de ce silence de toutes choses, qui exclut tout bruit, toute agitation? Dans cette quiétude des nuits, on n'entend plus, comme pendant le jour, de ces voix lugubres qui retentissent de partout. Durant le jour, en effet, que de cris poussés de toutes parts ! Les uns se plaignent de leur pauvreté ; les autres, des torts qu'on leur a faits ; ceux-ci se lamentent à cause de leurs infirmités ou de la perte de leurs membres ; ceux-là pleurent la mort de leurs proches ; d'autres, la perte de leur argent ; d'autres enfin gémissent sur telle et telle des calamités humaines : et elles sont si nombreuses ! La nuit arrache les hommes à tous ces maux, comme à autant de tempêtes, elle les fait jouir, ainsi que dans un port assuré, des douceurs du repos. Tels sont les grands biens que la nuit nous procure ; quant aux avantages que le jour nous apporte, ils sont trop nombreux et trop connus pour que j'entreprenne de les décrire.

Admirez aussi les facilités du commerce. Pour que les distances ne fussent pas un obstacle aux relations des hommes entre eux, Dieu a distribué dans toutes les parties du globe les eaux de la mer, destinées à rapprocher les nations. Vivant sur la terre comme des frères dans une seule maison, les peuples peuvent aller souvent les uns chez les autres, se communiquer sans peine et réciproquement leurs biens, leurs avantages. Enfin, chacun de nous peut, dans le petit coin de terre qu'il occupe, jouir des richesses du monde entier, comme s'il était le maître de tout l'univers. Ainsi, à une table richement servie, les convives se passent les mets l'un à l'autre et chacun peut goûter à tout.

Les merveilles de la nature sont trop prodigieusement variées pour pouvoir être exposées dans un discours, si long qu'il soit. Comment un homme, créature si bornée, essaierait-il de mesurer la sagesse infinie de Dieu ?

Quoi qu'il en soit, considère, ô homme, l'infinie diversité des plantes, tant celles qui portent des fruits, que celles qui n'en portent pas, et qui croissent, les unes dans les terres incultes, les autres dans les terres en labour, ou sur les montagnes, ou dans les plaines; vois cette infinie variété de graines, de végétaux, de fleurs, d'animaux, qui peuplent soit la terre, soit les eaux, ou la terre et l'eau indifféremment; songe que toutes ces choses visibles ont été faites pour nous, le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. Comme un roi construit un superbe palais, tout brillant d'or, tout resplendissant de l'éclat des pierreries : ainsi Dieu a bâti ce monde ; et après l'avoir fabriqué, il y a introduit l'homme afin qu'il ait l'empire sur tout ce que nous y voyons. Et ce qu'il y a de bien plus admirable, c'est que, pour former la toiture de cette maison, il a employé, non des pierres, mais une autre matière bien autrement précieuse. De plus, ce ne sont pas des flambeaux d'or qu'il a allumés dans les appartements : mais il a posé en haut de brillants luminaires, auxquels il a ordonné de parcourir toute la voûte de cet édifice : se proposant en cela non-seulement notre utilité, mais même notre plaisir. Quant au sol de l'édifice, il l'a paré et enrichi de toutes manières, comme on fait une table qu'on veut servir magnifiquement. Et ces choses, il les a données à l'homme, avant qu'il ait rien fait pour les mériter.

L'homme, après de si grands dons, s'est montré ingrat envers son bienfaiteur; et Dieu ne l'a pas même dépouillé de ses prérogatives en punition de son ingratitude ; il n'a fait que le chasser du paradis : encore n'a-t-il voulu, par ce châtiment, que l'empêcher de pousser plus loin son ingratitude, et de se précipiter dans des péchés plus énormes.

Considérant donc, à la lumière de l'inspiration divine, tous ces bienfaits, ainsi qu'une foule d'autres, et généraux et particuliers, et ceux que nous avons reçus dès l'origine, et ceux que nous recevons tous les jours ; et ceux que nous connaissons, et ceux, beaucoup plus nombreux, que nous ne connaissons pas ; envisageant de plus l'Incarnation du Fils de Dieu et les dons qui en découlent, soit pour ce monde, soit pour l'autre, l'Apôtre se trouvait comme plongé dans un immense océan de grâces, et il comprenait, à la vue de cette ineffable charité de son Dieu, qu'il avait contracté vis-à-vis de la divine Bonté des obligations sans nombre, dont il n'avait pas acquitté la plus petite partie. Pénétré de ces sentiments, il recherchait avec soin jusqu'à ses plus petits

manquements, tandis qu'il oubliait ses bonnes œuvres. Nous, au contraire, nous dont les péchés sont si nombreux et si graves, nous n'en tenons aucun compte, nous n'en parlons même pas. Mais, avons-nous fait la moindre bonne action, nous l'avons toujours à la bouche, nous ne cessons de nous en glorifier, jusqu'à ce que nous en ayons, à force d'orgueil, anéanti le mérite qui était cependant déjà bien mince.

David, faisant aussi les mêmes réflexions, s'écriait : « Qu'est-ce que l'homme, pour que « vous vous souveniez de lui ? » (Ps. XLVIII, 5.) Dans un autre endroit, reprochant à l'homme son ingratitude, il disait : « L'homme était en « honneur, et il n'a point compris : il est devenu « comparable aux animaux sans raison, et il « s'est fait semblable à eux ». (Ps. XLVIII, 12.)

6. Il est d'un serviteur reconnaissant de tenir pour accordés à lui-même en particulier les bienfaits distribués par Dieu à la communauté du genre humain, et de montrer autant de sollicitude et d'empressement pour acquitter sa dette de gratitude, que s'il était seul débiteur et seul responsable. Et c'est là ce que faisait le grand Paul, que je ne me lasserai jamais de citer, lorsqu'il disait que le Seigneur était mort pour lui. « Ce que j'ai maintenant « de vie dans ce corps mortel », disait-il, « je l'ai « en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et « s'est livré lui-même pour moi ». (Gal., II, 20.) L'Apôtre parlait ainsi, non pour amoindrir le don de Jésus-Christ, mais afin de s'animer lui-même à se regarder comme responsable pour le tout, et d'engager chacun de nous à penser de même : car il est évident que si le Christ fût venu pour un seul homme, le don, au lieu d'être moindre, eût encore été plus grand. Pourquoi ? Parce qu'on verrait que le Sauveur a montré, pour un seul, autant de bonté et de sollicitude, qu'en faisant paraître le pasteur de la parabole qui cherchait, tout troublé et tout en pleurs, sa brebis perdue.

Si les hommes qui ont emprunté de l'argent et contracté trop de dettes pour pouvoir les payer ne goûtent plus ni sommeil ni nourriture au milieu des soucis qui les rongent, que ne doit pas éprouver le juste en considérant la dette non d'argent, mais de sacrifice qu'il a contractée?

Quant à nous, hélas ! telles ne sont point nos dispositions. Nous arrive-t-il de payer quelque petite partie de cette dette, alors nous nous conduisons comme si nous l'avions acquittée tout entière. Que dis-je ? nous agissons plus mal encore. Le peu de bien que nous faisons, nous ne l'accomplissons pas avec ce bon cœur qui sied à de vrais enfants : avant de nous mettre à l'œuvre, nous examinons si une récompense, si une grande récompense est attachée à telle action, et si cette action nous sera comptée : bref, nous parlons absolument comme des esclaves et des mercenaires.

Que dis-tu là, misérable mortel ? Faut-il que tu aies le cœur si étroit ? Quoi ! voilà une action à faire, qui plaît à Dieu ; et tu restes là, délibérant sur la récompense ! Devrais-tu donc reculer devant l'accomplissement du bien, quand même il te faudrait tomber dans l'enfer après l'avoir fait ? Ne devrais-tu pas au contraire, même dans ce cas, te mettre résolument à l'œuvre ? Tu as le bonheur de faire une chose qui plaît à Dieu, et tu mendies une autre récompense ! Ah ! vraiment, tu ne sais pas quel grand bien c'est que de plaire à Dieu : si tu le savais, tu ne penserais pas qu'il puisse exister une autre récompense égale à celle-là. Ignores-tu que la récompense augmente, lorsque ce n'est point la vue de la rétribution qui te pousse et te dirige dans l'accomplissement du devoir ? Ne vois-tu pas que les hommes eux-mêmes sont unanimes à honorer surtout les serviteurs qui envisagent, avant toutes choses, non la récompense, mais le bon plaisir du maître ; beaucoup plus soucieux de bien servir, que d'être largement rétribués ? Eh quoi ! des hommes montreront tant de générosité à l'égard d'autres hommes, qui sont après tout leurs semblables : et toi, tout enrichi que tu es des dons du Seigneur ; toi qui en attends, pour l'avenir, de si nombreux encore, quand il s'agit de faire quelque chose qui regarde ton propre salut, voilà qu'avant de te mettre à l'œuvre, tu es en peine de la récompense ! Ah ! je ne m'étonne plus si nous sommes en tout si froids, si misérables, si dépourvus d'élan pour toute action généreuse. Je ne m'étonne plus si nous ne pouvons jamais ni vivre dans la componction, ni recueillir tant soit peu les puissances de notre âme. Et en effet, nous ne recherchons jamais nos fautes avec la diligence voulue, nous ne méditons point sur les bienfaits de Dieu ; nous ne jetons point les yeux sur ces illustres person-

nages qui ont accompli de si grandes choses. Nous négligeons la pratique du bien ; nous ne gardons point de mesure dans la prospérité ; et quand nous nous appelons pécheurs, ce n'est point avec sincérité que nous tenons ce langage. Et la preuve, c'est que, si les autres nous donnent ce nom, aussitôt notre colère éclate, notre emportement n'a plus de bornes, nous disons qu'on nous outrage. Ainsi, tout en nous n'est qu'hypocrisie. Nous n'imitons point le publicain, qui, entendant le pharisien l'injurier et lui reprocher la multitude de ses crimes, supporta sans mot dire cet affront et recueillit le fruit de ses vertus, fruit que nous connaissons : « Car, dit l'Evangile, il descendit « justifié dans sa maison, et non pas l'autre ». (Luc, XVIII, 14.) Pour nous, bien que nous soyons tout remplis d'iniquités, nous ne savons pas ce que c'est que d'en faire l'aveu.

Cependant, nous ne devrions jamais oublier que nous avons commis mille et mille fautes, nous devrions porter écrites dans notre cœur, comme dans un livre, ces mêmes fautes, petites et grandes, et les pleurer comme si nous venions de nous en rendre coupables. Ce souvenir continuel de nos misères servirait du moins à réprimer les mouvements d'orgueil toujours prêts à s'élever dans notre âme. Il est si avantageux de se rappeler ses fautes, que saint Paul ne cesse pas de parler de ses péchés depuis si longtemps pardonnés. Malgré le baptême qui l'avait purifié de toutes ses iniquités passées, malgré la vie sainte et pure qu'il mena toujours depuis son baptême, malgré l'état d'une conscience qui ne lui reprochait rien sur quoi il dût gémir, il ne laissait pas de se rappeler les péchés que l'eau salutaire avait cependant effacés, et de dire : « Jésus-« Christ est venu dans ce monde pour sauver les « pécheurs, entre lesquels je suis le premier » (I Tim., I, 15); et encore : « Il m'a jugé fidèle en « m'établissant dans le ministère, moi qui étais « autrefois un blasphémateur, un persécuteur « et un ennemi acharné ; car je persécutais à « outrance l'Eglise de Dieu, et je la ravageais » (I Tim., I, 12, 13); et dans un autre endroit : « Je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre ». (I Cor., XV, 9.)

Nous devons espérer que Dieu nous a pardonné les péchés de notre vie passée, pourtant il est bon de nous les rappeler : ce souvenir porte l'âme à une sainte confusion, et l'excite vivement à l'amour de Dieu. Aussi, lorsque le Seigneur demanda à Simon lequel des deux débiteurs aimerait davantage le créancier généreux, Simon ayant répondu : « Je crois que « c'est celui à qui il a le plus remis », Jésus lui dit : « Vous avez bien jugé ». (Luc, VII, 43.)

7. Oui, lorsque nous considérerons la multitude de nos péchés passés, nous comprendrons combien la grâce de Dieu a surabondé en nous : et à cette vue nous baisserons humblement la tête et nous commencerons une vie nouvelle. Plus nous nous trouvons chargés de crimes, plus aussi notre confusion sera profonde. Saint Paul ne perdait jamais de vue son passé : mais nous, nous ne voulons pas même conserver le souvenir des péchés que nous avons commis depuis notre baptême ; de ces péchés, dis-je, qui nous mettent en danger, et nous exposent aux sévérités des jugements de Dieu. Et si, par hasard, la pensée de quelqu'une de ces fautes se présente à notre esprit, vite nous la repoussons, ne voulant pas que la mémoire de nos iniquités vienne un seul instant affliger notre âme. Que de maux nous cause cette vaine complaisance pour nous-mêmes ! D'abord le défaut de contrition nous laisse sans énergie pour le bien ; comment ensuite confesserions-nous des péchés dont nous voudrions pouvoir éteindre l'importun souvenir ? Une autre conséquence de ce fâcheux état, c'est que nous tombons avec la plus grande facilité dans de nouvelles fautes. Il faudrait nous estimer heureux si, aidés de ce souvenir toujours vivant dans notre âme, de cette crainte toujours présente dans notre cœur, nous pouvions secouer cette pernicieuse nonchalance, cette léthargie dangereuse. Mais, mon ami, si vous enlevez à votre âme le frein salutaire de la componction, qui la retiendra enfin cette âme, quand, une fois libre de toute crainte, elle se précipitera dans les abîmes, et tombera dans ce gouffre affreux, pour y périr à jamais ? Pénétré de ces vérités, le juste David se retraçait l'image des châtiments futurs : il pleurait, il soupirait profondément, et cela sans aucune nécessité pour lui-même.

Il vous suffit à vous, âmes généreuses, pour vivre dans la componction, de vous rappeler les bienfaits de Dieu et d'oublier vos propres bonnes œuvres ; de rechercher avec grand soin jusqu'à vos moindres manquements ; de fixer vos regards sur ces illustres personnages qui ont été si agréables à Dieu ; enfin, de consi-

dérer l'incertitude, où nous vivons, de notre propre salut, ainsi que notre inclination au mal et au péché : c'est cette pensée qui faisait trembler saint Paul lui-même quand il disait : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres, « je ne sois réprouvé moi-même » (I Cor., IX, 27) ; et encore : « Que celui qui croit être ferme, « prenne garde de tomber ». (I Cor., X, 12.) David, lui aussi, appliquait son esprit à toutes ces considérations. Ainsi, se représentant les bienfaits de Dieu, il disait : « Qu'est-ce que « l'homme, pour que vous vous souveniez de « lui ? ou le fils de l'homme, pour que vous le « visitiez ? Vous ne l'avez mis qu'un peu au-« dessous des anges : Vous l'avez couronné « de gloire et d'honneur ». (Ps. VIII, 5, 6.) Quant à ses bonnes œuvres, il les avait tellement oubliées que, malgré tous les exemples de vertu qu'il avait donnés, il s'écriait : « Qui « suis-je, mon Seigneur et mon Dieu, et quelle « est la maison de mon père, pour que vous « m'ayez aimé à ce point ? Mais cela même « vous a paru peu de chose, ô Seigneur mon « Dieu ! vous avez encore assuré votre servi-« teur de l'établissement de sa maison pour les « siècles à venir. Car c'est là la loi des enfants « d'Adam, ô Seigneur mon Dieu ! Après cela, « que peut vous dire David, pour vous expri-« mer sa parfaite reconnaissance ? » (II Rois, VII, 18-20.) Il se représentait souvent les vertus de ses pères et, comparant sa vie avec la leur, il se regardait comme un vrai néant. C'est ainsi qu'après avoir dit : « Nos pères ont espéré « en vous » ; venant ensuite à parler de lui-même, il ajoute : « Pour moi, je suis un ver et « non un homme ». (Ps. XXI, 6.) Quant à l'incertitude du salut, il l'avait tellement présente à l'esprit, qu'il faisait cette prière : « Eclairez « mes yeux, de peur que je ne m'endorme un « jour dans la mort ». (Ps. XII, 4.) Enfin, il se croyait coupable de tant de péchés, qu'il s'écriait : « Pardonnez-moi mon péché, car il est « grand ». (Ps. XXIV, 11.)

Ces considérations suffisent pour remplir de componction les parfaits comme vous. Quant à nous, âmes vulgaires, nous avons besoin d'un autre motif encore, pour briser notre orgueil et notre présomption ; et nous le trouvons dans la multitude de nos péchés, dans une conscience mauvaise qui pèse sur nous comme un joug accablant et ne nous permet pas de prendre notre essor vers les célestes hauteurs.

C'est pourquoi, ô cher Stéléchius ! je t'en prie et je t'en conjure, au nom du crédit que tu t'es acquis auprès de Dieu par tes bonnes œuvres, tends-moi une main secourable, afin que je puisse gémir d'une manière salutaire sur la multitude et la grandeur de mes maux, et entrer ensuite, après ces regrets et ces soupirs, dans une route amie, qui me conduise au ciel ; en sorte que, heureusement préservé de l'enfer, où la confession n'est plus possible, je n'aie pas à endurer les supplices des réprouvés auxquels personne ne pourrait ensuite me soustraire. Tant que je serai en cette vie, j'ai tout à espérer de ton secours, et tu pourras me faire le plus grand bien. Mais une fois arrivé dans l'autre monde, une fois la réprobation prononcée, il n'y aurait plus ni ami, ni frère, ni père qui pût nous aider et nous secourir ; désormais privé de toute consolation, il nous faudrait subir, au sein des angoisses et des ténèbres, d'immortels supplices, et servir sans fin d'aliment aux flammes dévorantes de l'enfer.

TRAITÉ DES COHABITATIONS ILLICITES [1].

(Voyez tome I, chapitre XXIV, page 298.)

LIVRE PREMIER.

CONTRE LES CLERCS QUI LOGENT DES VIERGES CHEZ EUX.

ANALYSE.

Un abus étrange s'est introduit dans l'Eglise ; on voit des ecclésiastiques et des vierges habiter ensemble sous le même toit. — Ceux qui commettent cette irrégularité ont beau vouloir se justifier, on peut les défier d'apporter aucune raison plausible. — La volupté est la seule et unique cause de ces cohabitations plus voluptueuses qu'un mariage légitime. — Vive peinture de cette volupté. — Je suppose, dit saint Chrysostome, ces sociétés aussi innocentes qu'on veut bien le dire, elles sont encore très-pernicieuses à cause du scandale qu'elles donnent. — Le scandale est un péché toutes les fois que l'action qui le produit n'est pas plus avantageuse que nuisible. — Exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de saint Paul. — Or, de quelle utilité sont ces sociétés? — Nous verrons qu'elles ne sont d'aucune utilité, qu'elles sont même très-nuisibles soit aux fidèles qui en sont scandalisés, soit aux clercs, soit aux vierges. — Vous, qui habitez avec une vierge, vous êtes fort ou faible; si vous êtes faible, quittez cette société pour vous-même; si vous êtes fort, quittez-la pour les autres. — Votre force n'est qu'imaginaire, votre faiblesse seule est réelle : voyez plutôt le saint homme Job, voyez saint Paul lui-même, l'un et l'autre se trouvaient faibles pour combattre la volupté ; avez-vous la prétention d'être plus fort qu'eux ? — Comprenez la parole de Jésus-Christ : *Qui potest capere capiat.* — Il est moralement impossible que la cohabitation n'allume pas la concupiscence. — Vous voilà donc convaincu, vous êtes forcé d'avouer que rien ne vous fait rester avec une vierge, excepté la concupiscence et la volupté. — Qu'avez-vous à objecter pour votre défense ? — Mais une vierge a besoin de protection pour sa personne et pour ses biens. — Mauvaise raison. — La protection que vous exercez sur la personne de cette vierge ne fait que la perdre pour l'éternité et vous-même avec elle. — Quant à celle que vous exercez sur ses biens, elle est tout à fait indigne d'un soldat de Jésus-Christ. — Votre objection n'est pas sincère, vous n'agissez point par charité ; car la charité ne fait acception de personne, et votre prétendue protection ne s'étend que sur les vierges. — Pourquoi cette prédilection ? — Mais les femmes ont plus besoin de secours que les hommes. — Cette raison ne vaut pas mieux que l'autre. — Les femmes qui sont accablées de vieillesse et d'infirmités ont encore plus besoin d'aide que celles qui sont jeunes et qui se portent bien, et vous ne secourez que celles-ci. — Je vais plus loin et je soutiens que quand même votre charité ne trouverait aucune autre occasion de se déployer, vous devriez vous abstenir de l'exercer en faveur de filles jeunes et belles. — Le bien que vous pouvez faire ainsi n'égale pas le scandale que vous causez. — Celui qui pèche sans scandaliser personne encourt une peine moindre : vérité prouvée par un exemple de Moïse. — Ne dites pas qu'une jeune fille vous est nécessaire pour prendre soin de votre maison. — La maison d'un ecclésiastique ne doit pas être assez considérable pour exiger une intendante. — Quand même vous auriez besoin de quelqu'un pour cette charge, un frère vous conviendrait mieux. — Vive et spirituelle satire. — Conduite aussi ridicule que dégradante de ces clercs à l'égard des vierges, dans l'intérieur des maisons, et jusqu'à l'église. — Après la correction qui est sévère, hardie, véhémente, ironique, satirique, vient l'exhortation ; elle est pleine de douceur, de charité, d'onction ; elle est pressante, amicale, paternelle. — Saint Chrysostome a, dans cet écrit, quelque chose de l'âpreté de saint Jérôme. — Cette remarque est de M. l'abbé Martin.

1. Nos ancêtres ne connaissaient que deux motifs pour lesquels l'homme habitait avec la femme : l'un est ancien et juste et conforme à la raison, c'est le mariage qui a été institué par Dieu, suprême législateur : « Pour cela, en effet, « dit le Seigneur, l'homme quittera son père « et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils se« ront deux en une seule et même chair ». (Gen., II, 24.) L'autre est plus nouveau, il est condamnable et contraire à la loi, c'est la fornication qui s'est introduite par la malice du démon. Dans ce siècle on voit naître une troisième manière nouvelle et étrange : il ne serait pas facile d'en

[1] C'est le *Traité de la Providence*, adressé à Stagyre, qui devrait se trouver à cette place ; un accident, que nous n'avons pu prévoir, nous oblige à le renvoyer plus loin ; c'est une erreur toute matérielle qu'il suffit de signaler pour qu'elle n'existe plus.

découvrir la cause. Quelques-uns, en effet, prennent dans leurs maisons des jeunes filles encore vierges, les enferment et les entretiennent jusqu'à un âge très-avancé, et cela, non pour avoir des enfants, car ils disent n'avoir point de commerce charnel avec elles, ni pour satisfaire leur passion, puisqu'ils assurent qu'ils les conservent vierges. Si on leur demande le motif d'une telle conduite, ils répondent qu'ils en ont plusieurs ; mais, faux prétextes ; pour moi, je crois qu'ils n'ont aucune raison qui soit honnête ou même sérieuse. Cependant nous ne parlerons pas encore de la valeur de ces raisons ; nous dirons auparavant ce que nous soupçonnons être le motif principal de cette conduite. Et quel est-il donc? A coup sûr, si je m'éloigne du but, vous pouvez me répondre. Où trouver la vraie raison qui explique une manière si singulière ?

Il me semble qu'il y a toujours quelque plaisir pour un homme de cohabiter avec une femme, je ne dis pas seulement en vivant selon la loi du mariage, mais même en dehors de cette loi et sans commerce charnel. Cette pensée est-elle juste ? je ne puis le dire, je vous expose mon sentiment, et ce n'est peut-être pas seulement le mien, mais aussi celui des hommes que j'attaque : oui tel est leur sentiment, cela est manifeste : jamais ils ne négligeraient à ce point leur réputation, jamais ils ne causeraient un si grand scandale, si dans cette manière de vivre ils ne trouvaient pas quelque volupté secrète dont le charme puissant les enchaîne et les captive. Quelque-uns nous entendent peut-être avec peine tenir un pareil langage ; je les prie de me pardonner et de ne pas s'indigner, car ce n'est pas sans répugnance et non plus sans réflexion que je m'expose à leur ressentiment. Je ne suis ni assez insensé, ni d'une humeur assez fâcheuse pour vouloir blesser tout le monde sans sujet ; mais quelle douleur, quelle angoisse de voir la majesté de Dieu outragée et le salut de tant d'âmes compromis par cette décevante volupté, courant funeste dont les ondes enchantées glissent fatalement vers l'abîme ! Je prétends donc que ce commerce n'est pas sans douceur, je soutiens même qu'il allume entre les personnes qui y vivent, une flamme plus ardente que le mariage entre les époux. Etrange langage, direz-vous d'abord ; mais, quand je vous l'aurai démontré, vous serez de mon avis.

En effet, le commerce avec une épouse légitime n'étant pas défendu apaise la concupiscence, et souvent même en éteignant une flamme d'abord trop vive, éloigne de ce commerce l'époux rassasié.

L'enfantement et les douleurs qui l'accompagnent, la naissance et l'éducation des enfants ; les fréquentes maladies qui en sont la suite, tout cela brise le corps, bientôt on voit se faner les fleurs de la première jeunesse et l'aiguillon de la volupté s'émousser. Il n'en est pas de même d'une vierge ; ici, point de commerce charnel qui calme la nature ardente et en brise la fougue ; point d'enfantement douloureux, point de soins pénibles donnés aux enfants, qui usent le corps et en flétrissent la beauté, le corps conserve sa première vigueur loin de tout contact qui pourrait l'épuiser. Les femmes mariées, en devenant mères et en nourrissant leurs enfants, vieillissent vite, s'affaiblissent promptement. Les vierges conservent jusqu'à l'âge de quarante ans leur jeunesse et leur verdeur, elles pourraient rivaliser encore avec celles qui vont prendre un époux. Ceux qui habitent avec elles sont comme brûlés de deux feux, d'une part leur ardeur n'est point éteinte par le commerce charnel, puisqu'il leur est interdit, de l'autre le foyer de la concupiscence est toujours là qui s'embrase de plus en plus.

Telle est, je soupçonne, la cause de cette cohabitation. Mais pas d'indignation, pas d'emportement ; ne blessons personne, celui qui veut guérir un malade n'agit point avec colère ni par des moyens violents, il présente le remède avec beaucoup de précaution et avec des paroles pleines de douceur. Si notre but était de punir, et si nous remplissions les fonctions de juge, nous devrions nous indigner ; mais si, laissant de côté le rôle de juge qui punit, nous voulons être le médecin qui guérit, nous devons exhorter, conjurer et, si cela est nécessaire, nous jeter aux genoux des coupables, pour arriver au but que nous nous sommes proposé. Un médecin veut-il éloigner les malades d'une nourriture, d'une boisson nuisible, bien que cette nourriture, cette boisson, renferment une certaine douceur, il leur persuade qu'elles sont non-seulement nuisibles, mais même désagréables. Ainsi devons-nous agir en leur montrant que cette cohabitation, bien qu'elle paraisse douce et agréable, est funeste et non moins dangereuse qu'un breuvage mor-

tel. Elle paraît procurer beaucoup de plaisir, mais au fond quelle amertume pour cette âme qui met son bonheur dans la volupté !

Le renoncement à une mauvaise habitude n'est sérieux et durable que lorsqu'il est le fruit de la persuasion. Lorsque c'est la crainte ou la nécessité qui sépare quelqu'un d'une personne aimée, la passion s'en augmente encore et un retour est presque inévitable. L'homme qui se défait d'une habitude par la conviction qu'il a acquise qu'elle est nuisible et remplie de désagréments, cet homme est bien converti, la sentence de condamnation portée par lui-même, en pleine connaissance de cause, contre ce qu'il a quitté, est plus forte que toute contrainte extérieure. Comment donc persuaderons-nous à ceux pour qui nous écrivons, que la cohabitation avec une vierge est un abus non-seulement funeste, mais même amer? comment? sinon par la nature même des choses. Si quelqu'un, pouvons-nous leur dire, devant une table somptueuse, chargée de viandes variées et exquises, défendait avec des menaces terribles de toucher aux mets qui sont servis, qui est-ce qui voudrait s'asseoir à cette table et devenir ainsi son propre bourreau? — Personne à mon avis; la vue des mets causerait moins de jouissance que la défense d'y toucher ne causerait de peine. Si quelqu'un montrait à un homme dévoré d'une soif ardente une fontaine aux eaux pures et limpides et lui défendait d'en boire, même d'y tremper l'extrémité de ses doigts, pourrait-on imaginer un supplice plus affreux ?

2. Ici, je ne pense pas avoir de contradicteur; ce supplice est si grand que les païens eux-mêmes, qui savent si bien ce que c'est que la volupté et la peine, voulant représenter des hommes en proie à de fortes souffrances, imaginent précisément une fiction de ce genre. Dans cette fable, il est question de quelqu'un qui mérite d'être puni par les plus cruels supplices : on place devant lui des mets de toutes sortes, il voit couler des ruisseaux limpides, et on lui interdit l'usage de tout cela. Etend-il la main, tout ce qu'il voit s'enfuit et s'enfuit toujours. Telle est la fiction relative à ce genre de tourment imaginé par les païens. (Xénophon. Απομνημον I, 3, 9.)

Un philosophe (Xén. x), voyant un de ses amis embrasser un fort bel enfant, s'écria tout étonné : Voilà un homme qui se précipiterait volontiers dans le feu, lui qui n'a pas craint d'allumer, par ce baiser, un si grand incendie dans son cœur. Pour moi, je ne veux pas dire que les hommes dont je parle se permettent des baisers ou des attouchements sur les vierges qui habitent avec eux ; supposons cependant que des calomniateurs osent l'avancer, et prouvons qu'en se permettant de telles libertés, ils ne feraient qu'accroître leur tourment. Le regard seul cause déjà une si vive douleur ! Si vous y joignez les attouchements, ce plaisir, plus grossier que le plaisir produit par le regard, allume aussi une flamme plus ardente, cause une douleur plus aiguë et excite plus violemment la passion devenue plus terrible qu'une bête farouche. Plus nous donnons d'aliments au foyer de la concupiscence, plus grandes sont nos souffrances ; et de même que celui qui, assis à une table ou sur le bord d'une fontaine, doit se contenter de regarder, est moins tourmenté que celui qui peut toucher sans pourtant goûter ; ainsi, ceux qui sont à même de se procurer certains attouchements sur des vierges sont plus tourmentés par cet attouchement que par le simple regard, le toucher rendant la privation plus pénible.

Et qu'est-il besoin d'emprunter nos raisonnements aux fictions païennes, lorsque nous pouvons établir cette vérité sur un jugement de Dieu même? Lorsque le Seigneur veut punir Adam de sa désobéissance, est-ce loin du paradis terrestre, qu'il l'envoie fixer sa demeure? non, c'est tout près de ce lieu de délices qu'il lui ordonne de rester, afin que la vue continuelle du bonheur qu'il a perdu par sa faute, excite en lui une plus cuisante douleur de son péché. — Mais, va sans doute m'objecter quelqu'un, si c'est quelque chose de si amer que d'habiter avec une femme, comment se fait-il que la plupart s'y attachent avec tant d'ardeur? — Voici ma réponse : Cette recherche ardente ne prouve qu'une chose, c'est que ces hommes sont malades et à l'extrémité : ainsi agissent les malades, pour un petit rafraîchissement, pour un plaisir d'un moment, ils s'exposent à prolonger et à augmenter leur mal : chacun le peut constater dans les fiévreux ; ils ne veulent pas se priver pour quelque temps du soulagement bien court que procurent un mets, une boisson défendue, et ils tombent dans une maladie longue et difficile à guérir. Mais ceux qui se portent bien ne doivent pas se conduire comme ceux qui sont malades;

autrement et la médecine et la saine philosophie les condamnent.

Cela n'arrive pas seulement à ceux que dévorent la fièvre ou l'amour et ses flammes impures, mais aussi à ceux que la soif des richesses ou toute autre passion tourmente. Voyez un avare : il n'ignore pas que des biens infinis sont réservés à ceux qui distribuent aux pauvres ces trésors périssables et de si peu de valeur, et pourtant avec quelle âpre vigilance il les garde ! avec quel soin il les enfouit ! Un fugitif et misérable plaisir qui doit être suivi d'un supplice éternel, d'une part ; de l'autre, la privation de quelques froides satisfactions, ayant pour conséquence assurée une félicité sans terme comme sans mesure, voilà ce qui s'offre à son choix, et c'est le premier lot qu'il préfère !.. C'est précisément ce qui arrive aux hommes que j'attaque ici ; ils n'ont pas le courage de priver leurs yeux d'un plaisir rapide et vain et ils allument en eux des flammes insupportables ! plus ils s'imaginent se procurer de plaisir, plus ils sont malheureux ; le démon, avec un artifice digne de sa malice, fait en sorte, pour augmenter et prolonger cet incendie, que ces malheureuses victimes jouissent et souffrent en même temps, leur procurant, pour les tromper, je ne sais quel adoucissement dans leur torture.

3. Mais j'entends déjà quelqu'un condamner mes paroles et m'accuser d'exagération. La cohabitation n'offre pas de si graves inconvénients pour des hommes vraiment dignes de ce nom. Heureux ceux qui sont tels, s'il y en a ! Combien je voudrais avoir leur force ! Cependant je suis disposé à tout croire, même que de pareils hommes peuvent exister ! Mais auparavant je voudrais que nos censeurs pussent nous persuader qu'un jeune homme plein de sève et de vigueur, habitant avec une fille vierge encore, et assis à ses côtés, mangeant avec elle, avec elle s'entretenant familièrement tout le jour, et pour ne rien dire de plus, se laissant aller à une gaieté désordonnée, à des éclats de rire immodérés, à des paroles doucereuses et à d'autres choses que la modestie m'empêche de dire, qu'un jeune homme, comprenez bien, habitant la même maison, s'asseyant à la même table, là où règne une grande liberté de paroles, là où se font sans cesse des échanges mutuels, un jeune homme ne sera surpris par aucune affection humaine, qu'il sera pur de toute jouissance criminelle, de toute concupiscence ! Oui, que ceux qui nous accusent me démontrent cela. Mais ils ne veulent pas être instruits, et quand nous donnons des preuves pour nous justifier, ils crient contre nous à l'impudence ; nous sommes, disent-ils, pris de la même maladie qu'eux et nous ne voulons que cacher notre malice.

Que nous importe, répondez-vous, ce que l'on peut dire ? Nous ne sommes pas coupables des faiblesses des autres, et si quelqu'un se scandalise à tort, nous ne serons pas punis pour ce scandale des faibles. Ah ! tel n'est pas le langage de saint Paul ; l'Apôtre ordonne d'avoir compassion de la faiblesse de celui qui se scandalise même à tort. Pour que le scandale soit exempt de châtiment, il faut que les suites en soient plus avantageuses que nuisibles. S'il en est autrement, si, en dehors de tout bon résultat, les autres sont scandalisés soit pour quelque raison, soit sans raison, soit parce qu'ils sont faibles, leur perte nous sera imputée et Dieu nous redemandera compte de ces âmes ainsi perdues. A ce sujet, pour que nous ne nous croyons pas dispensés, dans tous les cas, d'avoir égard à ceux pour qui nous pourrions être une occasion de scandale, le Christ nous a tracé certaines limites et donné des règles ; car il a agi en cela, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, selon que le demandaient les circonstances.

Il parlait un jour de la nature des aliments et disait qu'ils n'avaient rien d'impur en soi, afin de nous affranchir des observances judaïques ; Pierre entra et dit : « Ils se scandali« sent ». (Matth., xv, 12, 14.) — « Laissez-les », répondit le Sauveur. Et non-seulement il n'en tint pas compte, mais il les accusa : « Tout arbre « que n'a pas planté mon Père céleste, sera arra« ché ». (Ibid., v, 13.) Et ainsi il abolit la loi qui défendait l'usage de certaines viandes. Mais voici ceux qui réclamaient l'argent de l'impôt. Ils s'approchent de Pierre en lui disant : « Votre Maître ne paie pas le tribut ». (Matth., xvii, 23.) Alors il n'agit pas comme auparavant, mais il s'abstint du scandale et dit : « Pour ne pas les scandaliser, jette l'hame« çon dans la mer, prends le premier poisson « qui se présentera, tu trouveras dans sa bou« che une pièce de monnaie : prends-la et donne« la pour toi et pour moi ». (Ibid., v, 27.) Voyez-vous comment tantôt il évite le scandale, et tantôt, non ? Dans ce dernier cas, en effet,

il n'importait pas beaucoup que la gloire du Fils unique de Dieu fût manifestée; n'a-t-il pas cherché, dans d'autres circonstances, à la couvrir comme d'un voile, défendant à la multitude de dire qu'il était le Christ? Il n'y avait pour lui aucun inconvénient à payer le tribut; mais que de malheurs s'il avait refusé de le payer! On se serait éloigné de lui comme d'un tyran, comme d'un rebelle, comme d'un ennemi de sa patrie capable d'attirer sur elle les derniers malheurs. Aussi, quand on veut l'enlever et le faire roi, il s'enfuit et il craint que la multitude ne s'arrête à cette opinion. Dans le premier cas, il avait ses raisons pour agir comme il agit, pour ne tenir aucun compte du scandale. Il agissait en vue d'un bien beaucoup plus important que le mal qui pourrait résulter du scandale. Il convenait en effet parfaitement en ce temps, que ceux qui aspiraient à une plus haute perfection ne fussent pas arrêtés par les prescriptions judaïques; il fallait avant tout songer à la pureté du cœur, ne pas s'embarrasser des observances légales, et laisser de côté le soin minutieux de ces choses purement extérieures.

Imitateur du divin Maître, tantôt saint Paul tient compte du scandale, tantôt il néglige d'y faire attention : « Je cherche, dit-il, à « plaire à tous en toutes choses, ne recher- « chant pas ce qui m'est utile, mais ce qui « est utile à tous, afin qu'ils soient sauvés ». (I Cor., x, 33.) Si donc Paul dédaigne son utilité personnelle pour s'occuper de ce qui est utile aux autres, de quels châtiments ne serons-nous pas dignes, si nous refusons d'être utiles à nos frères, lorsqu'il ne faudrait pour cela que rompre avec une habitude dangereuse pour nous-même, si nous prenons plaisir à nous perdre, nous et les autres, tandis que nous pourrions procurer le salut des autres et nous sauver en même temps qu'eux? En un mot, toutes les fois que l'Apôtre prévoit que l'action qu'il va faire sera plus profitable que dommageable, il passe outre, sans s'occuper de ceux qui se scandaliseront. S'aperçoit-il qu'il n'y a aucun avantage à espérer d'une action, et que le seul résultat sera le scandale, alors pour que le scandale n'arrive pas, il est disposé à tout faire et à tout souffrir. Et il ne discute pas sur tout cela comme vous. Il ne dit pas : Pourquoi sont-ils faibles? pourquoi se scandalisent-ils sans raison? Mais il est surtout indulgent envers ceux qui sont assez faibles pour se scandaliser sans raison.

4. Dites-moi donc quel motif raisonnable peut alléguer celui qui se scandalise en voyant manger de la viande et boire du vin? Est-ce que Dieu ne l'a pas permis dès l'origine? Et pourtant, si quelqu'un se scandalise à ce sujet, Paul s'abstient: « Je ne mangerai pas de viande, « dit-il, je ne boirai point de vin, de peur de « scandaliser mon frère ». (I Cor., VIII, 13.) Il ne dit pas comme nous tout à l'heure : « Suis-je donc responsable de la faiblesse d'autrui? Un homme faible trouve l'occasion de se scandaliser, est-ce donc moi qui dois subir le châtiment? » Et en parlant de la sorte, son raisonnement eût été plus juste que le nôtre, car, se scandaliser pour ces sortes de choses, c'est de la folie et de l'extravagance. Mais pour les choses dont je parle, on peut donner des motifs, et en grand nombre, et des motifs légitimes qui valent la peine d'être examinés.

Oui, si Paul eût voulu, il aurait mis en avant des raisons plus fortes que les nôtres; il n'en dit rien, il ne voit qu'une chose : le salut du prochain. Et voyez avec quelle force il s'exprime : il ne dit pas une fois ou deux, il ne détermine pas de temps, mais : « Jamais, dit-il, « je n'en mangerai », un autre est scandalisé. Et n'allez pas croire qu'il s'arrête là, il va encore plus loin. Après avoir dit : « Il est bon de ne pas « manger de viande et de ne pas boire de vin » (Rom., XIV, 21); il ajoute : « Ni de faire quoi « que ce soit qui serait pour ton frère une pierre « d'achoppement, une cause de scandale ou de « défaillance ». Et remarquez encore la sagesse de notre grand docteur. Laissant le faible, il commence par réprimander le fort. Car celui qui est fort est cause de la faiblesse de l'autre, parce qu'il peut corriger sa faiblesse et qu'il ne le fait pas. Et qu'est-il besoin de parler des frères qui sont faibles? Il veut qu'on prenne les mêmes précautions avec les juifs et les païens : « Ne soyez pas, dit-il, un sujet de « scandale pour les juifs et les païens, ni pour « l'Eglise de Dieu ». (I Cor., x, 32.) Ainsi, plus vous vous dites fort, plus vous prétendez ne courir aucun danger en habitant avec des vierges, plus vous êtes obligé de rompre ce lien; plus vous êtes fort, plus il est juste que vous aidiez le faible à ne pas tomber. Ainsi donc, si vous êtes faible, à cause de votre faiblesse, cessez de cohabiter. Si vous êtes fort, cessez de cohabiter à cause de la faiblesse d'autrui,

Celui qui est fort doit l'être non-seulement pour lui, mais encore pour les autres. Si, en vous disant fort, vous méprisez la faiblesse d'autrui, vous serez doublement puni, et parce que vous n'avez pas épargné sa faiblesse, et parce que vous avez assez de force pour en avoir compassion. Chacun de nous est responsable du salut de son prochain ; et voilà pourquoi il nous est ordonné de chercher non-seulement notre intérêt, mais encore celui des autres (I Cor., x, 24) ; nous avons été rachetés à un très-haut prix (I Cor., vi, 20) ; et notre rédempteur nous a imposé cette loi pour l'utilité commune de nos âmes. Certainement c'est déjà beaucoup de se sauver soi-même, néanmoins ce n'est pas tout ; il faut encore aider les autres à opérer leur salut.

Les plus beaux raisonnements que vous pourrez faire seront inutiles, vos œuvres vous condamneront, ainsi que le dommage qui résultera pour vous de la présence continuelle d'une jeune fille dans votre maison. Quand je vois que rien ne peut vous arracher à cette habitude, que vous ne tenez pas compte des choses qui peuvent vous causer tant de dommage, que vous ne vous rendez pas après tant de reproches ; que vous foulez aux pieds jusqu'à votre réputation, que vous soulevez contre l'Eglise des haines violentes, que vous faites sortir le blasphème de la bouche des païens et que vous accréditez partout les bruits les plus infamants ; quand je vois cette cohabitation produire de si grands maux sans aucun bien ; quand je réfléchis qu'il suffirait de rompre cette communauté de vie pour faire disparaître tous ces maux et attirer toutes sortes de biens, et qu'en présence de tout cela vous refusez de changer de conduite, comment puis-je persuader aux autres que vous êtes exempt de toute affection coupable et pur de toute mauvaise concupiscence ?

Allons plus loin, admettons que vous restiez pur en partageant votre habitation avec une jeune fille ; voyez Job, ce bienheureux patriarche ne présumait pas autant de sa force et de sa sagesse. Il avait montré un courage à toute épreuve, il avait rompu tous les filets du démon, il avait fait preuve d'une vertu extraordinaire ; plus fort par sa chasteté que le fer et le diamant, il avait épuisé la puissance du démon, et pourtant il redoutait une semblable lutte et regardait tellement comme impossible de garder son cœur pur et intact en habitant avec une vierge, qu'il voulut se soustraire non-seulement à toute cohabitation, mais à tout regard, à tout commerce, et qu'il fit avec ses yeux un pacte absolu pour s'interdire même un regard sur une vierge ; il savait, en effet, et il savait parfaitement qu'il est difficile, peut-être même impossible, de ne pas tomber dans le mal, je ne dis pas en habitant avec une vierge, mais en se permettant sur elle un regard curieux. Aussi il disait : « Je ne veux pas même « penser à une vierge ». (Job, xxxi, 1.)

Et si Job ne vous paraît pas une autorité suffisante, quoiqu'en réalité nous ne soyons pas dignes de son fumier, cependant si vous pensez que son exemple ne soit pas en rapport avec votre grandeur d'âme, rappelez-vous l'admirable prédicateur de la vérité, Paul, qui a parcouru l'univers tout entier et qui a pu dire ces paroles pleines d'une si grande sagesse : « Je ne « vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi (Gal., « ii, 20) ; — Je suis crucifié au monde et le « monde est crucifié pour moi (Ib., iv, 14) ; — et encore : « Je meurs chaque jour ». (I Cor., xv, 31.) C'est cet homme comblé de tant de grâces, victorieux en tant de luttes, éprouvé par tant de dangers, modèle de prudence et de sagesse, c'est lui qui nous déclare, qui nous affirme que tant que nous respirerons dans cette prison de chair, il nous faudra combattre et travailler, parce que la continence ne se garde pas sans combat, parce que ce beau triomphe de la chasteté ne s'obtient qu'à force de sueurs et de travaux. Ecoutez ces paroles : « Je châtie mon « corps et je le réduis en servitude, dans la « crainte qu'après avoir annoncé l'Evangile aux « autres, je ne sois moi-même réprouvé ». (I Cor., ix, 27.) Aveu manifeste des révoltes de la chair, de l'ardeur de la concupiscence, des luttes continuelles de l'Apôtre et d'une vie qui n'était qu'un combat de tous les instants.

Le Christ lui même ne montre-t-il pas combien cette vertu est difficile, lorsqu'il ne permet même pas de regarder le visage des femmes, lorsqu'il menace du supplice des adultères ceux qui se permettent ces regards ? Une autre fois, Pierre ayant fait la réflexion qu' « il n'était « pas avantageux de se marier » (Matth., xix, 10), le Seigneur, dans sa réponse, ne va pas jusqu'à faire une loi du célibat et de la virginité, mais il insiste encore sur cette difficulté de la vertu de chasteté : « Que celui qui peut y at« teindre, y atteigne », dit-il. (Ibid., xii.)

Ne savons-nous pas que de nos jours des

hommes se lient avec une chaîne de fer ; se couvrent d'un sac, se réfugient sur le sommet des montagnes, passent leur vie dans des jeûnes et des veilles continuelles, s'astreignant à la plus sévère discipline, interdisant à toute femme l'entrée de leurs cellules, et se mortifiant rudement, et que, malgré tout cela, ils ont beaucoup de peine à éteindre le feu de la concupiscence? Et l'on veut qu'en voyant un homme habiter avec une vierge, ne pouvoir s'en séparer, se plonger dans les délices, aimer mieux perdre son âme que cette compagne, être prêt à tout faire, à tout souffrir plutôt que de se séparer de cet objet de son amour ; on veut, dis-je, que nous ne soupçonnions aucun mal, que nous voyions en cela non un ouvrage de la concupiscence, mais une œuvre de piété !

O l'homme étonnant ! Mais, pour être capable de cette naïveté de sentiments, comme de cette pureté d'intention, c'est avec les rochers qu'il faut vivre et non dans la société des hommes. Peut-être ne le croirez-vous pas à cause de votre extraordinaire chasteté : cependant, j'ai entendu dire que des hommes se passionnaient pour des statues de pierre ! Si une vaine représentation, une figure inanimée et froide produit une telle impression, quelles ardeurs n'allumera pas la vue d'un vrai corps, joignant à la beauté des formes tout le charme du sentiment et de la vie ! Quoi que vous disiez pour vous défendre, on croira vos accusateurs plutôt que vous, parce qu'ils ont pour eux la vraisemblance. L'homme éprouve-t-il pour la femme un désir naturel, ou non ? De quel côté est la vraisemblance ? évidemment du côté de ceux qui soutiennent que ce désir existe. Quand, malgré tant de motifs qui poussent à renoncer à ces cohabitations, vous ne voulez pas vous rendre, quand vous vous jetez résolument dans cet abus, malgré le déshonneur et les désagréments qui vous attendent pour tout avantage, que faut-il vraisemblablement en conclure ? Que vous agissez avec une bonne intention ou avec une mauvaise ? A mon avis, on dira sans hésiter que votre intention n'est pas bonne.

Toutefois, nous ne voulons point trop approfondir ; admettons que les scandales dont vous êtes l'occasion n'ont point de motif réel : veuillez me dire pourquoi vous avez une jeune fille dans votre maison. L'affection et l'amour, tel est le motif ordinaire de cette cohabitation. Otez l'amour, la cohabitation n'a plus de raison d'être. Quel homme, en effet, voudrait, sans ce motif impérieux, supporter les faiblesses, les caprices et toutes les autres imperfections d'une femme ? C'est pourquoi Dieu a donné à la femme une arme spéciale, la beauté, sachant bien qu'elle serait méprisée si elle n'exerçait pas cette sorte d'empire, et qu'aucun homme exempt de passions ne voudrait s'unir avec elle. Si, maintenant qu'elles sont si indispensables, puisqu'elles servent à la propagation de l'espèce humaine, qu'elles gouvernent l'intérieur de la maison, et rendent encore beaucoup d'autres services, elles sont néanmoins souvent méprisées et chassées de la famille ; comment, sans l'attrait de la concupiscence pourriez-vous les aimer, surtout quand elles attirent tant d'opprobres sur vous ? Avouez donc la cause de cette cohabitation, ou vous me forcerez à en soupçonner une, c'est-à-dire une coupable concupiscence, ou une honteuse volupté.

Mais quoi ! si nous pouvons, direz-vous, apporter une cause juste et raisonnable, n'aurez-vous pas parlé en vain ? — C'est évident, mais je vous défie d'alléguer aucun motif légitime ; néanmoins, parlez, je veux être instruit. Avez-vous seulement l'ombre d'un prétexte ? — Cette vierge, dites-vous, est sans défense, elle n'a ni époux ni tuteur, souvent même ni père ni frère ; elle a besoin de quelqu'un qui lui tende la main, la console dans sa solitude et ses peines, lui fasse un rempart de sa personne contre ses ennemis, et la mette en sûreté comme dans un port à l'abri des tempêtes de la vie.

De quelle sûreté, je vous le demande, me parlez-vous ? Quel est ce port, cet asile ? Je vois bien une digue, mais elle ne met pas à l'abri des tempêtes, elle les excite au contraire ; elle ne repousse pas l'effort des vagues, mais elle soulève des orages terribles qui sans elle ne seraient pas à craindre. Et vous ne rougissez pas, et vous ne voilez pas votre visage en vous défendant de la sorte ! Quand même, de ce ministère que vous prétendez remplir, il ne résulterait ni accusation, ni perte quelconque, ni scandale ; quand vous pourriez vous en acquitter tout en conservant votre réputation pure de tout soupçon, ne serait-ce pas encore une tâche indigne de vous, que de grossir la fortune de ces jeunes filles, de les entretenir elles-mêmes dans l'amour de l'argent, de les lancer au milieu des affaires, de les former

aux occupations mondaines, en remplissant près d'elles les fonctions d'intendants, de procurateurs, d'avocats? Pourriez-vous parler de la pauvreté et conseiller le mépris des richesses, vous qui faites profession d'enseigner comment l'on garde son bien, comment on l'augmente, comment l'on entasse revenus sur revenus, vous qui vous êtes faits trafiquants, banquiers pour l'amour de ces jeunes filles; c'est bien inutilement que vous le ferez, je vous en avertis.

Que vos espérances sont petites ! Ne devons-nous pas porter la croix et suivre le Christ ? et vous, rejetant la croix comme de lâches soldats qui abandonnent leur bouclier, vous prenez la quenouille et la corbeille, rentrant ainsi par une porte d'ignominie dans la vie du monde à laquelle vous avez renoncé. Quand on est marié, on peut sans honte s'occuper de ces soins, mais quand on est censé avoir renoncé au monde, quelle hypocrisie et par conséquent quelle honte d'y rentrer sous un autre nom ! Je ne m'étonne pas de la réputation qui vous est faite, de gourmands, de flatteurs, de parasites, d'esclaves des femmes, puisque, mettant de côté la noblesse que nous avons reçue du ciel, nous l'échangeons contre la servitude et la bassesse des choses de la terre. Jadis des hommes, vraiment grands et généreux ceux-là, refusèrent d'administrer les biens des veuves, nonobstant les murmures qui éclatèrent à cette occasion, et regardant une pareille occupation comme au-dessous de la dignité de leur ministère, ils la confièrent à d'autres. Et nous, nous ne rougissons pas de vouer notre existence à grossir la fortune des autres, même au détriment de leur salut, de nous ravaler ainsi au rang des eunuques que ces soins regardent, nous à qui il a été commandé de porter tous les jours dans nos mains notre vie et notre âme pour toute arme contre nos ennemis.

Quoi donc, dites-vous, on enlèvera les biens des vierges; elles seront ruinées, circonvenues par leurs parents, leurs amis, les étrangers et les serviteurs, et nous verrons cela avec indifférence ! Belle manière de témoigner à cette vierge combien nous apprécions le sacrifice qu'elle a fait en renonçant au mariage, en méprisant le monde, en préférant Jésus-Christ à tout que de la laisser exposée sans défense aux embûches de ceux qui voudront la dépouiller de ses biens. — Combien il vaudrait mieux pour elle qu'elle se mariât et vécût avec un époux qui administrerait ses biens, que de rester vierge en déchirant le pacte de son alliance avec Dieu, en déshonorant par une conduite mondaine une profession si sainte et si honorable, et en entraînant dans le même naufrage et les autres et elle-même ! Comment pouvez-vous dire qu'elle préfère le Christ à tout, puisque le Christ dit bien haut : « Vous ne pouvez servir « Dieu et l'argent » (Matth., VI, 24); qu'elle méprise le monde et les biens présents, puisque vous lui conseillez de se passionner pour les plaisirs ? Comment pourrez-vous exhorter une femme mariée à mépriser les richesses, vous qui en amassez pour une vierge ? et cette vierge elle-même, comment pourrez-vous la laisser unie constamment à Dieu, lorsque vous consumez votre vie et dépensez toute votre activité pour ses affaires temporelles ? Comment une vierge pourra-t-elle s'adonner à l'étude de la sagesse, quand elle vous verra, vous homme, vous indigner, vous irriter pour la moindre atteinte portée à ses intérêts pécuniaires ? Comment pourra-t-elle supporter avec résignation une perte d'argent, quand elle vous verra tout faire et tout souffrir pour augmenter sa fortune ? Ce n'est pas ainsi que Dieu veut nous voir délivrés de ces soucis; il veut que nous méprisions les richesses et que nous renoncions à tout ce qui est de la vie présente ; mais vous ne voulez pas que la loi de Dieu règne, vous ne le souffrez pas !

Mais quoi ! ajoutez-vous, si cette vierge a besoin de secours, si elle souffre de mauvais traitements ? N'est-ce pas quelque chose de bien peu digne de son état ? — Il y a quelque chose de plus indigne encore d'une vierge, c'est de s'enrichir et de se jeter dans le tourbillon des affaires temporelles.

Si elle exige encore quelque chose de plus, comme par exemple prêter à intérêt et qu'elle nous supplie de faire ce commerce, ne serons-nous pas répréhensibles de lui refuser un service qu'elle ira demander ailleurs? — Bien plus, si elle se lance dans des spéculations indignes de sa condition et que, sur notre refus d'y coopérer, elle traite avec des étrangers, ne méritons-nous pas des reproches ? — Nullement, vous serez dignes d'éloges · vous ne mériteriez le blâme qu'en rendant vous-même ce coupable service. Vous voulez que nul ne puisse lui enlever ses richesses, ni la dépouiller, conseillez-lui de les déposer dans

le ciel, c'est un lieu où elle n'aura pas besoin d'un homme pour veiller à leur conservation. — Si elle veut administer ses biens. — Pourquoi plaisanter en matière sérieuse? Etre vierge et agir ainsi, c'est jouer un jeu de mort. Quand elle s'expose à toutes ces luttes, et qu'elle se livre à des soins peu dignes d'elle, elle encourt la peine la plus grande, la plus terrible vengeance. N'avez-vous pas entendu la loi posée par Paul, ou plutôt par le Christ parlant par la bouche de Paul, lorsqu'il distingue l'une de l'autre la femme mariée et la vierge chrétienne, pour imposer à celle-ci des obligations particulières? « Que celle qui n'est « pas mariée, dit-il, pense aux choses du Sei« gneur, afin qu'elle soit pure et de corps et « d'esprit ». (I Cor., VII, 34.) Or, cette méditation des choses divines, vous en détournez les vierges par l'assiduité et la servilité des soins dont vous les entourez; attentif à leurs moindres désirs, vous êtes plus complaisant pour elles que des esclaves qu'elles achèteraient de leur argent.

Après cette première objection, sur laquelle vous passez condamnation, vous en faites une seconde et vous dites : Pour ce qui est des jeunes filles riches, vous avez raison, nous n'avons rien à répondre; mais celles qui sont dans la misère, jusqu'à être obligées de mendier, quel crime y a-t-il de les en tirer?

Fasse le ciel qu'en les délivrant d'une misère, vous ne les précipitiez pas dans une autre plus terrible! Si c'est par obéissance pour Celui qui a ordonné de secourir les pauvres, que vous agissez comme vous faites, vous avez une infinité de frères à soulager : la matière ne manquera pas à un si beau zèle; exercez la charité quand vous n'aurez pas à craindre de scandaliser quelqu'un; lorsque l'aumône produit le scandale, elle devient une cruauté et une barbarie. Où donc est l'avantage quand, en nourrissant le corps, vous perdez l'âme? quand, en donnant un vêtement, vous faites soupçonner une nudité plus honteuse que celle que vous cachez? lorsque, en servant les intérêts du corps, vous dissipez les trésors de l'âme? lorsque, en faisant prospérer les biens de la terre, vous compromettez l'héritage céleste? quelle aumône que celle qui insulte à la gloire de Dieu, que celle qui provoque les opprobres, la honte, les injures, les sarcasmes de la part des personnes scandalisées, quelquefois même de la part de celles que vous prétendez servir et soulager. Une telle aumône part non d'une âme compatissante, mais d'un cœur cruel et inhumain. Si vous agissez par charité et par compassion, vous feriez de même pour tous les hommes indistinctement.

Les femmes, dites-vous, ont plus besoin de protection. Les hommes ont des ressources qu'elles n'ont pas. — Vous ne faites pas attention que, parmi les hommes, beaucoup sont plus faibles que les femmes, tant à cause de leur grande vieillesse, qu'à cause de leur mauvaise santé, de la mutilation de leurs membres, ou d'autres infirmités. Mais enfin, puisque vous aimez mieux prendre soin des femmes, parce qu'elles sont en général plus faibles et que vous êtes pour elles plus miséricordieux et plus compatissant, vous ne serez pas sans trouver l'occasion de les soulager; nous vous en indiquerons, auxquelles vous pourrez faire du bien, sans être blâmé et même avec l'espérance d'une grande récompense. Il y a des femmes accablées de vieillesse, privées de l'usage de leurs mains, aveugles, affligées de mille autres manières, surtout pauvres, et la pauvreté est plus pénible à supporter que la maladie; un extrême dénûment produit les maladies du corps, et la pauvreté elle-même devient, par la maladie, plus lourde, plus insupportable.

Recherchez ces pauvres femmes, rassemblez-les, ou plutôt vous n'aurez pas pour cela beaucoup de peine à prendre : tout le monde les voit, elles sont toutes prêtes pour quiconque veut leur tendre une main secourable. Si vous avez des trésors, donnez-les pour les soulager; si vous êtes fort, robuste, aidez-les par vos soins et votre travail. Vous trouverez là de quoi employer, et la force de votre corps, et l'argent de votre bourse; vous ne manquerez même pas de démarches à faire. Il faudra leur procurer une demeure, leur préparer des remèdes, des lits, des vêtements, une bonne nourriture et bien d'autres choses. Ne seraient-elles que dix malades, vous aurez de quoi exercer votre zèle; or, notre ville en est remplie, on les compte par milliers. Les voilà, celles qui ont besoin de secours, celles qui sont désolées, celles qui sont là étendues à terre; voilà une aumône bien placée, voilà le cas de montrer de l'humanité, voilà ce qui procure la gloire de Dieu; voilà une charité utile, et à ceux qui en sont témoins, et à ceux qui la reçoivent, et à ceux qui la font. N'est-il

pas plus juste d'aider les plus faibles de préférence à celles qui sont plus fortes, celles qui sont âgées plutôt que les jeunes, celles qui manquent même du nécessaire avant celles qui possèdent quelque chose, celles qui inspirent l'horreur plutôt que celles qui sont aimées de tout le monde, celles qui sont accablées d'outrages plutôt que celles qui peuvent repousser l'insulte et se faire respecter?

Montrez donc que vous agissez pour Dieu, secourez ces infortunées. Si vous ne voulez pas même les voir en imagination, si vous continuez de vous mettre à la piste de celles qui sont jeunes et belles, expliquant cette recherche honteuse par une excuse que l'on ne peut accepter, mettant en avant un prétexte plus spécieux que vrai, c'est-à-dire, la protection de ces vierges, vous pourrez bien tromper les hommes, mais il n'en sera pas de même de Dieu, ce Juge que des présents ne peuvent corrompre; car le motif qui vous fait agir n'a rien de commun avec le prétexte que vous alléguez. Vous faites tout cela pour Dieu, dites-vous, et vous faites les œuvres des ennemis de Dieu ; car, être cause que le nom de Dieu est blasphémé et injurié, c'est bien l'œuvre des ennemis de Dieu.

Je veux encore faire une autre supposition. Admettons que ceux que j'attaque disent vrai, qu'ils sont exempts de toute concupiscence, et qu'ils ne s'occupent du soin de ces vierges que par des motifs de piété, même dans cette supposition, je ne les trouve pas encore à l'abri de tout reproche, de tout châtiment. Quand même on n'aurait pas d'autre occasion pour exercer la charité, on ne devrait pas l'exercer dans des conditions, où la perte est plus considérable que le profit. Or, convient-il de négliger, pour les affaires temporelles d'une vierge ou deux, le salut d'une multitude infinie d'âmes? Non, sans doute, et un pareil acte de charité mériterait un blâme sévère. Vous avez mille autres occasions d'exercer votre piété, de l'exercer sans scandale et avec profit pour vous-même et pour les autres, pourquoi donc vous créer inutilement des embarras et chercher le moyen le plus difficile, le plus funeste et le plus scandaleux de faire le bien quand vous pouvez le faire sans peine, sans danger et avec gloire? Ne savez-vous pas que la vie du chrétien doit briller par toutes ses faces et que celui qui ternit sa gloire en quelque point sera partout inutile et qu'il ne pourra rien gagner, quelques efforts de vertus qu'il fasse? « Car si le sel devient « fade », dit Jésus-Christ, « avec quoi salera- « t-on? » (Matth., V, 13.) Dieu veut que nous soyons le sel de la terre, une lumière, un levain, afin que nous puissions être utiles au monde. Si des hommes irréprochables peuvent à peine convertir les âmes paresseuses, comment ceux dont la conduite a donné prise à la médisance ne seraient-ils pas coupables de la perdition de ces mêmes âmes? Après le crime, rien ne conduit plus sûrement à la damnation que le déshonneur.

Laissez-moi vous dire quelque chose qui vous étonnera peut-être. Quelqu'un qui pèche gravement, mais dans le secret et sans scandaliser personne, subira un châtiment moindre que celui qui pèche plus légèrement, mais avec effronterie et en causant le scandale. Et pour que cette parole cesse de vous étonner, pour que vous ne la croyiez pas contraire à la vérité, je vous montrerai que cette sentence vient du ciel et que cette loi a été portée par Dieu même. Le bienheureux Moïse était le plus doux des hommes qui furent sur la terre, l'ami de Dieu, le plus grand des prophètes, et Dieu, qui a parlé aux autres par figures, a parlé à Moïse comme un ami à son ami. Ce grand homme qui fut si longtemps dans le désert, qui passa par tant d'épreuves, dont la vie fut si souvent en danger au milieu des Egyptiens persécuteurs de son peuple, et au milieu de ce peuple ingrat qu'il avait délivré de la servitude, une seule chose l'empêcha, après tant de fatigues et de si grandes actions, d'entrer dans la terre promise : le scandale qu'il avait donné à ceux qui étaient avec lui près du rocher d'où jaillirent les eaux miraculeuses.

C'est ce que Dieu nous donne à entendre quand il dit : « Parce que tu ne m'as pas cru « pour faire éclater ma sainteté devant les en- « fants d'Israël, à cause de cela tu ne feras « point entrer ce peuple dans la terre que je « lui ai donnée ». (Nomb., XX, 12.) Et pourtant en plusieurs circonstances il avait été moins obéissant encore ; il résista à Dieu plusieurs fois, soit lorsqu'il l'envoyait en Egypte, soit plus tard dans le désert, lorsqu'il disait avec un sentiment d'incrédulité : « Ils sont au nom- « bre de six cent mille, et vous avez dit : Je « leur donnerai de la viande et ils mangeront « autant qu'ils voudront. Mettra-t-on à mort

« les brebis et les bœufs, ou bien rassemblera-« t-on tous les poissons de la mer pour leur « suffire ? » (Nomb., XI, 21, 22). Une autre fois encore il se montra difficile, il refusait de conduire le peuple. Mais rien ne le rendit indigne des récompenses dues à ses travaux que le scandale auquel il avait donné lieu près du rocher des Eaux.

En elle-même cette faute était plus légère que les précédentes, mais comme elle fut accompagnée de scandale, elle fut jugée plus considérable. Les premières étaient pour ainsi dire particulières, commises en secret, mais celle-ci était publique, commise en présence du peuple tout entier. Dieu l'insinue dans le reproche qu'il fait à Moïse : « Parce que tu « n'as pas fait éclater ma sainteté devant les « enfants d'Israël ». Ces paroles nous découvrent la nature du péché et nous montrent pourquoi il n'a pas été pardonné. Si le scandale a fait ainsi punir un homme tel que Moïse, comment ne nous perdra-t-il pas, nous, misérables vermisseaux, hommes de rien ? Ce qui excite au plus haut point la colère de Dieu, c'est de voir son nom outragé. Il le fait sentir à chaque instant dans les reproches qu'il adresse aux Juifs. — « Mon nom », dit-il, « est pro-« fané » (Isaïe, XLVIII, 11) ; et encore : « Vous « profanez mon nom » (Mal., I, 12) ; et ailleurs : « A cause de vous mon nom est blasphémé « parmi les nations ». (Isaïe, LII, 5.) Et Dieu a tellement à cœur de prévenir ces outrages faits à son saint nom, qu'il sauve quelquefois ceux qui ne le méritent pas, afin que ce péché ne soit pas commis : « Je l'ai fait », dit-il, « pour « que mon nom ne soit pas outragé », et encore : « Ce n'est pas pour toi que je le fais, maison « d'Israël, mais c'est pour que mon nom ne soit « pas blasphémé ». (Ezéch., XX, 9, et XXXVI, 22.)

Saint Paul désirait être anathème pour la gloire de Dieu, Moïse lui-même demandait à être rayé du livre de vie pour l'honneur du nom de Dieu. Quant à vous, non-seulement vous ne voulez rien souffrir pour empêcher ce blasphème, mais vous faites tout ce qui dépend de vous pour y porter les hommes ; c'est votre application de tous les jours. Qui donc vous excusera ? qui vous pardonnera ? personne au monde. Si Dieu lui-même, si les saints ont tant à cœur que le Nom Divin ne soit pas outragé, ce n'est pas que Dieu ait besoin d'être glorifié par nous, il est parfait, et il se suffit à lui-même, mais c'est qu'il n'est rien de plus funeste aux hommes qu'une offense faite à sa majesté. Quand le nom de Dieu est outragé parmi les hommes, quand sa gloire est foulée aux pieds, Dieu ne fait plus rien pour eux. Si Dieu ainsi outragé retire son secours, à quoi serons-nous utiles, nous, hommes misérables?

Faisons donc tout notre possible pour ne donner lieu à aucun scandale ; si nous sommes en butte à des accusations dénuées de fondement, ne laissons pas néanmoins de nous justifier, et imitons les saints qui avaient tant de zèle pour la gloire de Dieu qu'ils lui sacrifiaient la leur.

Rejetant, foulant aux pieds les raisons qui vous accusent, ne croyez pas qu'il vous suffise pour vous défendre de dire : Nous achetons à une vierge des vêtements, des chaussures, nous lui fournissons tout ce qui est nécessaire à son entretien : où est notre crime? Qui donc, dites-vous encore, veillerait sur notre maison? qui s'occuperait de nos biens? qui présiderait pendant notre absence, puisque nous n'avons pas de femmes qui se chargent de ces soins? — Oui, ils osent donner ces raisons plus honteuses que les premières, outre que la contradiction est évidente. Mais peu leur importe, ils n'en rougissent pas plus que des hommes ivres qui disent tout ce qui leur vient à la bouche. Bien qu'une pareille défense ne mérite de ma part qu'un dédaigneux silence, je veux encore y répondre; je ne me lasserai pas de leur dire la vérité avec douceur, jusqu'à ce que je les aie ramenés, s'il est possible, à la raison. J'ai honte, en effet, je rougis quand j'essaie de réfuter ces raisons que nos contradicteurs ne rougissent pas, eux, de nous donner. Il faut cependant, oui, il faut supporter cette effronterie pour le bien de ceux qui ne savent pas rougir. Ne serait-il pas absurde, par suite d'une fausse honte, de ne pas s'occuper d'eux, alors que nous les blâmons de compter pour rien le scandale qu'ils donnent aux autres?

Parlez, quel besoin si pressant avez-vous d'une gouvernante dans votre maison? Avez-vous acheté, tout récemment, des essaims de jeunes filles barbares qu'il faille instruire dans l'art de travailler la laine ou dresser à d'autres fonctions? Votre demeure regorge-t-elle d'une grande quantité de provisions et de vêtements, et faut-il que des yeux vigilants protègent ces richesses contre la malice des serviteurs? Avez-vous des festins à préparer du

matin jusqu'au soir? Est-il nécessaire que la maison soit toujours décorée et prête à recevoir les convives? Faut-il qu'une vierge surveille les cuisiniers et dirige les serviteurs? On fait donc chez vous des dépenses considérables? il faut donc toujours quelqu'un qui soit là pour tout garder avec le plus grand soin, pour qu'on ne laisse rien sortir de la maison sans contrôle?

Non, rien de tout cela. Elle s'occupe des dépenses journalières, des vêtements et autres menus détails; elle apprête convenablement la table, arrange le lit, allume le feu, lave les pieds et rend les autres services de ce genre. Et c'est à de si minces avantages que vous sacrifierez votre réputation et votre honneur! Et combien un frère remplirait toutes ces fonctions et mieux et plus habilement! Naturellement un homme est plus fort qu'une femme; pour le service, on a plus de liberté avec lui et son entretien est moins dispendieux. Une femme est plus délicate, a besoin d'un lit plus doux, d'un vêtement plus fin, et peut-être même encore d'une autre femme pour l'aider. Elle nous rend moins de services qu'elle ne nous en demande. Rien de tout cela avec un frère. Ses besoins sont les mêmes que les nôtres, grand avantage pour des personnes vivant ensemble, et dont un homme se prive quand il habite avec une femme.

Qu'elle ait besoin de prendre un bain, qu'elle soit malade, un frère, si hardi, si téméraire qu'on le suppose, n'osera lui rendre les services que réclame son état, et la jeune fille ne pourra se suffire à elle-même. Ces services, des frères qui habitent ensemble peuvent très-bien se les rendre. S'agit-il de se livrer au sommeil, quand une jeune fille est dans votre maison, deux lits sont nécessaires, deux couvertures, et même si vous saviez vous respecter, deux appartements. Mais pour deux frères, un train de maison si considérable n'est pas nécessaire ; une chambre, un oreiller, un lit, les mêmes couvertures suffisent à tous deux ; en somme, si on veut entrer dans ces détails, on trouvera autant d'inconvénients et d'embarras d'un côté, que de facilités et d'avantages de l'autre. Encore je laisse de côté la question d'honneur et de bienséance.

Quel spectacle en effet quand on entre dans l'habitation d'un célibataire, de voir des souliers de femme suspendus, des ceintures et des coiffures, des paniers de toutes les dimensions, des aiguilles, des peignes, des fuseaux et mille autres choses que je ne puis énumérer en détail. S'il s'agit d'une femme riche, quel inventaire plus considérable et qui prête encore plus à rire! Voyez cet homme, tout seul au milieu d'une troupe de jeunes filles. N'a-t-il pas l'air d'un chanteur qui dirige un chœur de danseuses? Quoi de plus honteux, de plus déshonorant? Une femme a besoin d'une foule de choses pour sa toilette, il faut que tout soit prêt à point; nécessité donc de faire marcher les domestiques, et pour cela il faut les gronder toute la journée; le malheureux s'en acquitte à se rompre les poumons. S'il néglige de le faire il s'expose à des réprimandes; quelle alternative! s'il ne gronde pas, il est grondé lui-même; s'il gronde, il se déshonore. Il ne devrait pas s'occuper de choses temporelles, et il s'occupe de choses qui n'appartiennent qu'aux femmes. Le voilà qui porte aux orfèvres des vases à l'usage des femmes, qui va de temps en temps s'informer si le miroir de madame est prêt, si la jatte est terminée, si l'on a rendu le flacon. La corruption en est venue au point que les vierges ont besoin de plus d'objets de toilette que les femmes du monde. De là il ira à la boutique du parfumeur s'enquérir des parfums de madame, souvent même, emporté par son zèle, il ne craindra pas de faire affront à un pauvre. — Les vierges se servent donc de parfums précieux et de tout genre? — Oui! De la boutique du parfumeur il ira chez la lingère, puis chez le tapissier. Pourquoi les femmes craindraient-elles de charger de ces petits soins des hommes qu'elles trouvent toujours si dociles et si obéissants, des hommes qui reçoivent leurs ordres de meilleure grâce qu'ils ne reçoivent les services des autres? Il y a encore la tente portative : elle a besoin de réparations, et nos complaisants de rester jusqu'au soir sans manger dans les boutiques des artisans, pour les faire faire, ces urgentes réparations!

Du reste, cette excessive complaisance n'a rien qui me surprenne; mais comment se fait-il qu'elle se change en rigueur outrée pour les malheureux serviteurs qu'ils fatiguent de leurs ordres multipliés, et qu'ils injurient pour mieux les stimuler? Jugez à combien de plaintes tout cela donne lieu! Le serviteur maltraité pour des choses de cette nature, ne pouvant se venger autrement, le fait par des coups de langue et par de secrètes médi-

sancés : il n'épargne rien de ce qui peut assouvir son ressentiment; il se venge avec le peu de réserve qu'il est facile de supposer dans un serviteur sous le coup de tels reproches, et qui n'a que cette vengeance pour toute consolation.

Celui qui garde chez soi une vierge sans fortune, n'est pas exposé, il est vrai, à traiter avec les orfèvres non plus qu'avec les parfumeurs ; la pauvreté ne le permet pas : mais il faut toujours voir les cordonniers, les tisserands, les teinturiers, etc... Et qu'est-il besoin de peindre l'inconvenant trafic auquel ils descendent, quand ils vont par les maisons pour vendre de la chaîne et de la trame, ou sur la place publique pour en acheter ! Voilà pour l'intérieur, au dehors c'est bien pire.

L'église est aussi témoin de leur honte, encore plus grande là que partout ailleurs. C'est comme une nécessité qu'aucun lieu n'ignore leur opprobre et leur dégradante servitude; et ils étalent leur impudence aux yeux de tous jusque dans ce lieu saint et terrible ! Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'ils tirent vanité de ce qui devrait les faire rougir. Ils reçoivent ces femmes à la porte de l'église, et, remplissant les fonctions des eunuques, ils écartent la foule devant elles; ils les précèdent avec un orgueil qui s'étale à tous les regards, ils ne rougissent pas, ils se glorifient au contraire. Ils montrent leur complaisance pour elles, jusque dans le moment saint et redoutable où se consomment les divins mystères, sans craindre de scandaliser ceux qui les entourent. Quant aux vierges elles-mêmes, ces malheureuses, ces femmes de scandale, au lieu de s'opposer à ces démonstrations, elles en font gloire et n'en deviennent que plus hardies. Pourrait-on imaginer une injure plus flétrissante, que celle qu'ils se font à eux-mêmes par cette impudence, condamnée par de si nombreux témoins, et cette conduite inconvenante, exposée à tant de regards ! Qu'est-il besoin de dire combien de personnes dans l'église sont scandalisées à leur sujet, combien négligent les choses saintes et les exercices de piété, dans la crainte de les irriter ! Et quelle susceptibilité ! Un regard trop peu bienveillant qu'on a lancé, un sourire qu'on a refusé, suffisent pour exciter leur colère et leur ressentiment ; ils oseront éclater, ils risqueront tout plutôt que de passer sur ce qu'ils regardent comme une injure à leur protégée.

Mais jusqu'à quand nous-mêmes souillerons-nous nos lèvres du récit de ces turpitudes ? Notre dessein n'est pas de tout raconter; cela nous entraînerait trop loin, et quand même nous voudrions tout dire, nous ne le pourrions pas, puisque nous sommes déjà si longs en recueillant seulement quelques faits çà et là. J'aurais même voulu omettre ces quelques détails, mais, malgré moi, j'ai été forcé de les rappeler, afin de corriger ceux de mes lecteurs qui ont de l'intelligence et du cœur. Il ne me reste plus maintenant qu'à recourir aux prières et aux supplications.

Je vous conjure, je vous supplie, je me jette à vos genoux, je vous prie avec la plus vive instance, laissez-vous persuader. Sortons de notre égarement ; soyons maîtres de nous-mêmes et reconnaissons l'honneur que Dieu nous a fait; écoutons la voix de Paul : « Ne « soyez pas esclaves des hommes » (I Cor., VII, 53), et cessons d'être les esclaves des femmes pour notre perte et pour la leur. Le Christ veut que nous soyons des soldats courageux, des athlètes; il ne nous a pas pourvus d'armes spirituelles pour être les hommes d'affaires de je ne sais quelles filles, pour nous occuper de laines, de tapisseries ou d'autres choses de ce genre, pour rester assis auprès de femmelettes qui tissent et filent, pour passer ainsi le le jour entier, laissant amollir nos âmes aux paroles des femmes et leurs mœurs s'introduire dans nos habitudes ; il nous les a données, au contraire, pour que nous triomphions des puissances invisibles qui nous font la guerre, pour que nous frappions le démon qui est le chef de nos ennemis, pour que nous chassions les redoutables phalanges des esprits de ténèbres, que nous renversions leurs remparts ; pour que nous traînions en esclavage les puissances et les maîtres du monde, les princes des ténèbres, que nous mettions en fuite les esprits de malice ; pour que nous respirions la flamme céleste et que nous soyons prêts à mourir chaque jour.

Voici pourquoi le Seigneur nous a revêtus de la cuirasse de la justice et ceints de la ceinture de vérité; c'est pour cela qu'il a placé sur notre tête le casque du salut, chaussé nos pieds des sandales de l'Apostolat, de la bonne nouvelle et de la paix, remis dans nos mains le glaive spirituel et allumé dans nos cœurs le feu divin. Voyez ce soldat avec le casque, les bottes, la cuirasse, le glaive, la lance, le bou-

clier, les javelots, les flèches, le carquois ; déjà la trompette éclatante a sonné et appelé au combat, déjà les ennemis furieux se précipitent et s'efforcent de renverser la ville de fond en comble; ce soldat, dis-je, voyez-le, non pas s'élancer au combat, mais entrer dans la maison, s'asseoir tout armé auprès d'une femme; si vous le pouviez, ne le transperceriez-vous pas de votre glaive, sans même daigner lui adresser un reproche? Si vous êtes transporté d'une telle colère, comment pensez-vous que Dieu soit disposé envers celui qui se conduit encore plus indignement? Le désordre que j'attaque est plus honteux, plus absurde, que celui auquel je le compare, parce que la guerre est plus importante, les ennemis plus terribles, les récompenses plus belles, en un mot, parce qu'il y a entre ces deux ordres de choses la même différence qu'entre l'ombre et la réalité.

Ainsi, ne laissons pas nos courages s'amollir et nos forces s'épuiser dans ces conversations qui font à notre âme un mal considérable, un mal profond. Et que serait-ce donc si, à notre insu, l'amour venait nous enivrer? Le comble de notre malheur, c'est que, sans comprendre ce qui nous énerve, nous devenons cependant plus mous que la cire la plus molle. Si quelqu'un saisissait un lion superbe, à l'œil farouche, lui rasait la crinière, lui brisait les dents, lui coupait les griffes, le rendait tout honteux, ridicule, et le mettait dans un tel état qu'un enfant pourrait facilement s'emparer de cet animal terrible, dont le seul rugissement naguère ébranlait les déserts, il aurait devant lui une image des hommes que les femmes prennent dans leurs filets et livrent sans difficulté au démon comme une vile proie. Ils deviennent faibles, emportés, effrontés, imprudents, colères, cruels, rampants, téméraires, lâches, badins; en un mot, ils ont tous les vices des femmes dont ils subissent la domination.

Non, il est impossible qu'un homme qui se plaît tant avec les femmes et qui ne sort pas d'une atmosphère si énervante ne soit pas un coureur, un être ignoble, toujours errant sur les marchés. Ouvre-t-il la bouche, c'est pour parler de laines et de tapisseries; il devient bavard comme une femme; toutes ses actions sont marquées au coin de la plus grande bassesse; loin de lui, bien loin, la liberté chrétienne; il n'est bon à rien d'élevé, à rien de grand. Il est déjà incapable de s'occuper utilement des choses temporelles, civiles, à plus forte raison des choses spirituelles qui sont si grandes et qui réclament des esprits tellement supérieurs, qu'il faut, pour y atteindre, les vertus des anges! Corrompus par les vierges, ces hommes les corrompent à leur tour. Car, autant ces clercs sortent de leur condition pour plaire à ces vierges, autant celles-ci s'éloignent, en demeurant avec des hommes, de la voie qui leur convient; ils se perdent ainsi mutuellement.

Ces femmes se parent avec plus de recherche, soignent leur mise, leur tournure, tout leur extérieur; elles s'occupent toute la journée de bagatelles qui ne sont nullement permises; s'apercevant que les hommes aiment avec passion ces mœurs pleines de mollesse et ces conversations frivoles et efféminées, elles mettent tout leur soin à les charmer par là de plus en plus, à resserrer toujours davantage les nœuds qui les enchaînent.

Allons, un peu de courage, revenons à nous, soyons maîtres de nous-mêmes, et nous gagnerons à Dieu ces personnes, nous nous sauverons nous-mêmes, ainsi que beaucoup d'autres avec nous; autant notre exemple a perdu d'âmes, autant notre exemple en sauvera, et nous en serons récompensés. Ce qui faisait notre honte, servira à notre honneur, à notre gloire. Pourquoi, dites-le moi, voulez-vous être admiré des femmes? il est tout à fait indigne d'un homme spirituel de rechercher cet honneur; j'ajoute que le moyen de l'acquérir, c'est de ne pas le rechercher. L'homme est ainsi fait, qu'il méprise ordinairement ceux qui font trop d'efforts pour lui plaire et qu'il admire ceux qui n'ont pas coutume de le flatter. Cela est vrai surtout pour les femmes. Celui qui les cajole leur devient insupportable, au contraire elles admirent ceux qui savent leur résister, et ne pas se plier à tous leurs caprices. J'en appelle ici à votre témoignage. L'état où vous êtes aujourd'hui ne vous attire pas seulement les moqueries des étrangers, il vous expose encore à celles de ces femmes qui demeurent avec vous. Si elles ne se moquent pas ouvertement, elles se moquent dans leur cœur; la tyrannie qu'elles exercent sur vous leur donne de la vanité; secouez leur joug si vous voulez gagner leur estime; elles ne vous admireront que si vous recouvrez votre liberté.

Si vous ne croyez pas à notre parole, interrogez-les elles-mêmes. Pour qui ont-elles le plus d'estime et d'admiration? pour celui qui est leur esclave, ou pour celui qui est leur maître? pour celui qui leur est soumis, faisant tout, souffrant tout pour leur plaire, ou pour celui qui tient le mieux son rang, et qui rougit d'obéir à leur volonté capricieuse? Si elles veulent être sincères, elles diront que c'est pour le dernier. Mais, qu'est-il besoin de leur réponse? les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Mais celui qui garde dans sa maison des vierges, est un homme avide de jouissances, il prend plaisir à repaître ses yeux de la vue des jeunes filles. — Raison de plus pour fuir cette cohabitation. Quant au plaisir, je crois vous avoir démontré non-seulement qu'il est nul, mais qu'il se change même en amertume pour celui qui se contente de voir sans aller plus loin : ajoutez encore la joie d'une bonne conscience.

Rien ne nous réjouit comme une conscience pure et ses douces espérances.

Est-ce le repos que vous désirez? déjà on vous a montré que ce repos, vous l'auriez plus facilement si un frère habitait avec vous; votre condition actuelle ne diffère en rien de celle d'un esclave; vous cherchez le repos et vous avez trouvé la plus lourde servitude; lorsque vous aurez secoué votre joug, vous serez du nombre de ceux qui commandent, et non plus du nombre de ceux qui obéissent. Ainsi donc, d'une part, le chagrin au lieu du bonheur, la confusion au lieu de la gloire, la servitude au lieu de la liberté, la fatigue au lieu du repos; ajoutez l'outrage fait à Dieu, la perte de tant d'âmes, tant de scandales, un châtiment perpétuel et la chute de tant de fidèles; d'autre part, c'est tout l'opposé, la gloire, l'honneur, le plaisir, la confiance, la liberté, le salut des âmes, l'héritage du royaume céleste, la fuite du châtiment; et vous hésitez à abandonner le premier parti pour le second? Pour moi, je ne vois pas ce qui peut vous arrêter, à moins que vous ne désiriez vous-même votre perte; car, si vous ne changez de vie, ne comptez pas sur le pardon. Quand vous ne trouveriez aucun des avantages dont je viens de parler, vous devriez encore tout souffrir pour la gloire de Dieu. Lorsque, pouvant obtenir et les biens présents et les biens futurs, nous nous perdons nous-mêmes en outrageant Dieu, qui donc nous sauvera, nous délivrera du supplice qui nous menace? personne assurément.

Examinons sérieusement toutes ces raisons en nous-mêmes, pesons-les, et enfin, quoiqu'un peu tard, cherchons à réparer le mal et à sauver nos âmes; que si nous éprouvons quelque peine à rompre avec une longue habitude, employons pour y réussir toute la force de notre raison, surtout implorons le secours de la grâce de Dieu et persuadons-nous bien qu'il suffit de commencer pour que le reste devienne facile. C'est le seul moyen de triompher d'une mauvaise habitude. Séparez-vous pendant dix jours, vous supporterez plus facilement la séparation pendant vingt et ensuite pendant deux fois autant; puis avançant graduellement vous ne sentirez plus la difficulté que vous avez éprouvée d'abord, et vous verrez que ce qui demandait dans le commencement tant de luttes était très-facile; vous contracterez ensuite une autre habitude sans trouver ce changement si difficile que vous l'aviez cru d'abord; la joie d'une bonne conscience viendra se joindre à l'habitude pour avancer et pour affermir l'œuvre de votre conversion.

Alors les femmes vous admireront, Dieu vous aimera, les hommes vous honoreront et vous vivrez libre, heureux! Quoi de plus heureux que d'être délivré des remords de sa conscience, de terminer une lutte perpétuelle avec ses passions, et de se tresser à soi-même la couronne si belle de la chasteté, de regarder librement le ciel, et, le cœur pur, d'invoquer le Seigneur, maître de l'univers! Le prisonnier qui voit tout à coup tomber ses fers, que l'on retire du fond ténébreux d'un cachot infect, que dis-je, l'aveugle qui recouvre la vue, et que la lumière du jour, en éclairant tout à coup ses yeux, fait tressaillir de bonheur, éprouvent-ils une joie, des transports comparables à ceux de cet homme délivré de la servitude de ses passions? L'usage de la lumière a moins de douceur que la délivrance d'une âme longtemps asservie; la tyrannie d'une habitude vicieuse est plus lourde à supporter que des chaînes de fer, que les horreurs d'un cachot.

Au reste, qu'est-il besoin de parler plus longuement de ces deux états de vie, puisque l'un apporte avec soi la honte, la tristesse, le malheur avec la corruption; et l'autre la

liberté, le plaisir, le bonheur avec la pureté. Aucune parole humaine ne peut représenter ce dernier état. L'expérience seule peut en donner une idée. Vous comprendrez parfaitement de quels maux vous êtes délivré, quelle vie heureuse vous avez enfin gagnée, lorsque vous donnerez lieu à l'expérience de joindre sa voix à la mienne pour vous convaincre. Voulez-vous savoir si je dis la vérité, consultez l'expérience, c'est-à dire vivez saintement.

Si vous rejetez mes paroles, si vous les dédaignez, interrogez ceux qui ont porté ce joug pendant quelque temps et qui ont recouvré la véritable liberté, et vous saurez ce que l'on gagne en écoutant ces avis. Salomon, par exemple, tant que l'amour des biens terrestres le captiva, regardait ces choses comme grandes, admirables; il y consacrait beaucoup de temps et de sollicitude, élevant de magnifiques maisons, entassant des monceaux d'or, réunissant des chœurs de musiciens et une foule de serviteurs pour lui présenter les viandes et les vins les plus exquis, mettant sa jouissance dans les jardins et dans la beauté des femmes, en un mot, épuisant toutes les voluptés de la terre. Mais quand il rentra en lui-même et que, sortant comme d'un abîme de ténèbres, il put ouvrir les yeux à la lumière de la vraie sagesse, alors il prononça cette parole sublime et digne du ciel : « Vanité des vanités, tout est vanité ! »

Tel et plus sévère encore sera l'anathème que vous porterez contre les faux plaisirs d'ici-bas, si vous vous arrachez tant soit peu à de coupables habitudes.

Dans les siècles anciens, on ne demandait pas à Salomon une aussi grande sagesse; la loi ancienne n'interdisait pas les plaisirs, elle ne disait pas qu'ils n'étaient que vanité, et pourtant Salomon, au milieu de tous ces plaisirs, put voir par lui-même leur vanité et leur folie. Pour nous, nous sommes appelés à une vie plus parfaite, nous cherchons à atteindre un but plus élevé et nous nous exerçons dans une arène; les combats sont plus difficiles. La vie à laquelle nous sommes appelés, c'est celle des vertus et des intelligences célestes, celle des purs esprits. N'est-ce pas une chose honteuse, digne du dernier supplice, que de se montrer si inférieur à cette sublime vocation, et non-seulement de ne pas triompher comme Salomon des plaisirs permis, mais de rechercher ceux qui sont défendus et qui seront pour nous la cause d'insupportables tourments? Nourrir dans son cœur un amour coupable, regarder une femme avec concupiscence, contempler sa beauté avec des yeux passionnés, se déshonorer soi-même, nuire aux faibles, être une occasion de blasphème aux païens et aux Juifs, perdre les enfants de la maison de Dieu, aussi bien que les étrangers, occasionner toutes sortes d'outrages contre la gloire de Dieu, se vouer à un vil ministère, se jeter dans une foule d'occupations séculières, échanger, dans un pacte infâme avec le démon, la liberté, ce don du Christ, ce prix de son sang, contre la plus cruelle tyrannie; se rendre ridicule à ses amis, méprisable à ses ennemis, perdre la réputation de l'Eglise; avilir la glorieuse profession des vierges, fournir aux impudiques des excuses, causer enfin beaucoup d'autres maux encore, car on ne peut savoir, on ne peut dire tout ce qui résulte de cette œuvre d'iniquité : voilà certainement ce que Dieu défend très-sévèrement, ce qu'il punira avec la dernière rigueur.

Admettons qu'il y ait là quelques petites jouissances; nous avons à lui opposer la moquerie, la honte, les soupçons de la part de beaucoup, les réprimandes, les injures, les reproches, le ver qui ne meurt point, les ténèbres extérieures, le feu inextinguible, la tribulation, l'angoisse, le grincement de dents, les liens indissolubles de l'enfer. Pesons tout cela comme dans une balance, et à la vue du châtiment qui nous attend, revenons sur nos pas, quoique tard, repoussons bien loin une maladie si pernicieuse, afin que nous puissions sortir de ce monde le front ceint d'une brillante couronne et dire à Jésus-Christ avec une entière liberté : « Pour vous et pour votre gloire nous avons brisé des liens coupables, commandé à nos passions, sacrifié nos affections, et foulant aux pieds tout notre amour et tout jugement humain nous avons à tout le reste préféré vous et votre amour ».

C'est le moyen de nous sauver, de sauver nos malheureuses complices, de sauver ceux que nous scandalisons, et de nous mettre sur le même rang que les martyrs; oui, nous serons au premier rang ! Car un homme qui a longtemps porté le joug de la concupiscence, qui a été enchaîné dans les liens d'une douce et ancienne habitude, et qui ensuite est amené par la crainte de Dieu à rompre ces liens, à s'attacher à ce que Dieu approuve, un tel

homme n'est pas inférieur aux illustres martyrs qui ont courageusement enduré tant de tortures. Rien n'est plus difficile que de rejeter une affection, un amour enraciné, que de se garder de mille occasions de pécher et de déployer les ailes de son âme pour s'envoler aux voûtes célestes. La souffrance des martyrs passe vite, l'autre lutte est de plus longue durée ; les combats sont les mêmes, quant au mérite, les couronnes seront les mêmes aussi. « Si celui qui sépare ce qui est précieux d'avec « ce qui est vil devient comme la bouche de « Dieu » (Jérém., xv, 19), celui qui se délivrera lui-même et délivrera les autres d'une pensée coupable, songez quelle récompense il recevra ; encouragé par cette récompense, libre, dégagé de tout lien, rejetez une intimité funeste, afin que, vivant selon la volonté de Dieu, vous puissiez, après le pèlerinage de cette vie, revoir votre amie dans le ciel, pour jouir en toute sécurité de sa conversation et de sa présence.

Les affections charnelles étouffées, les liens corporels brisés, il n'y aura aucun obstacle qui empêche l'homme et la femme de rester ensemble, les mauvais soupçons auront disparu ; tous pourront, dans le ciel, mener éternellement la vie des anges et des pures intelligences, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soit au Père dans l'unité du Saint-Esprit gloire, honneur, puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

TRAITÉ DES COHABITATIONS ILLICITES

LIVRE DEUXIÈME.

LES VIERGES VOUÉES A DIEU

NE DOIVENT PAS COHABITER AVEC DES HOMMES.

ANALYSE.

Ici, ce n'est pas une plume que tient notre saint Docteur, c'est une verge qu'il porte pour mieux venger la morale chrétienne outragée par l'étrange abus de la cohabitation des clercs et des vierges consacrées à Dieu. — Dans le livre précédent, il s'adressait aux hommes ; dans celui-ci, c'est aux femmes qu'il s'en prend particulièrement sans laisser de flageller aussi leurs complices avec elles. — Il debute par une lamentation imitée de Jérémie. — Il déplore la décadence de la virginité autrefois l'honneur, maintenant la honte du nom chrétien. — En quoi différez-vous des femmes perdues ? — Il est vrai, vous ne provoquez pas les passants de la voix, mais vous les provoquez par votre mise recherchée, par votre démarche pleine de volupté, par vos regards. — Les hommes que vous rendez adultères par les désirs empoisonnés dont vous leur lancez les traits seraient punis, et vous ne le seriez pas ? — Il y a encore, je le sais, des vierges dignes de ce nom, il est inutile de dire que mes reproches ne les atteignent pas. — Mais ces reproches, d'un caractère général, ne sont rien : venons à une accusation plus précise, mettons le doigt sur la plaie de notre époque. — Certaines femmes qui se sont vouées à Dieu et qui se disent vierges, logent des hommes dans leur maison. — A quels bruits scandaleux, et quelquefois à quels crimes cela ne donne-t-il pas lieu ? — On devrait les traiter comme Phinée traita la Madianite : mais il vaut mieux pleurer sur elles pour les corriger, s'il est possible. — Notre-Seigneur Jésus-Christ a pleuré sur Jérusalem, saint Paul sur la perte des Juifs, ses frères. — Dieu veut que nous pleurions le malheur des coupables que sa justice est obligée de punir ; deux exemples tirés, l'un d'Ezéchiel, l'autre de Michée, le prouvent. — Nouvelle lamentation. — Objection des accusées et réfutation de ces objections : 1° Notre corps est intact. — Votre cœur l'est-il ? — L'honneur de Dieu et du christianisme l'est-il ? — Si vous vouliez vivre dans la société des hommes, il fallait entrer dans l'état, non de la virginité, mais du mariage. — Voyez donc à quel point votre virginité mal observée vous dégrade : qui êtes-vous ? quel nom vous donner ? — Vous n'en avez pas qui soit écrit dans les lois : mais quel est celui que l'on vous donne dans les conversations ? — Je n'ose pas le répéter. — 2° Nous n'avons pas d'enfants. — Les prostituées non plus n'en ont pas. — 3° Nous n'arrêtons pas les hommes au passage. — Vous les tenez continuellement enfermés dans vos demeures. — 4° Nos chambres sont séparées. — Je l'admets, le scandale n'en subsiste pas moins. — 5° Mais ces hommes nous rendent des services. — A les entendre, c'est vous au contraire qui les servez. — Une femme vous servirait mieux. — Digression sur la dégradation d'un homme qui se réduit à servir des femmes comme un vil esclave. — Retour au sujet. — Le scandale. — On ne doit pas mépriser la médisance quand on y a donné lieu ; il faut même la faire cesser sans qu'on y ait donné lieu, quand on le peut. — Cette malheureuse cohabitation vous sépare de Jésus-Christ. — Je crois que c'est la vaine gloire qui vous attache surtout à cette déplorable habitude. — Vous vous éloignez de votre but; en cherchant la gloire, vous rencontrez l'ignominie. — — L'homme qui entre chez vous laisse dehors ce qu'il pouvait avoir de mérite et de bonne réputation. — Il n'est pas convenable à vous de gouverner un homme, puisque cela ne convient même pas à une épouse. — Tenez-vous à l'estime des hommes, n'ayez rien de commun avec eux. — Comment l'on exalte dans le monde les vierges dignes de cette sainte profession ; comment l'on vilipende au contraire celles qui cohabitent avec des hommes. — Vos adorateurs eux-mêmes vous méprisent au fond de leurs cœurs. — Les vierges coupables au jugement dernier. — Admirable portrait de la vierge chrétienne. — Le vêtement a été donné à l'homme pour couvrir sa nudité, et non comme une parure. — Il doit nous humilier et non nous donner de l'orgueil. — Ridicule de la cohabitation démontré par une description pittoresque. — Exhortation animée et pathétique sur ce texte de David : *Audi filia et vide.* (Ps. XLIV, 12.)

1. Oh ! malheur, ô mon âme ! c'est bien ici le cas de pousser ce cri avec le Prophète, de répéter cette parole, de la répéter encore et à chaque instant, oh ! malheur, ô mon âme ! quelle chose déplorable ! quel oubli de toute sagesse !

La virginité est couverte d'opprobres. Le voile qui la séparait du mariage n'existe plus, des mains criminelles n'ont pas craint de le mettre en pièces. Le saint des saints est profané. Le sanctuaire vénérable et terrible de la virginité n'est plus qu'un lieu public, ouvert à tous les indignes qui veulent le fouler de leurs pieds impurs. Un état plus parfait que le ma-

riage a été tellement dégradé et avili, qu'au lieu de dire comme autrefois : Heureuses les vierges, il faut s'écrier : Heureuses les personnes mariées! Comparé au mariage, le célibat avait toujours eu la priorité de dignité et d'honneur; mais aujourd'hui il n'est pas même digne d'occuper le second rang, il a été rejeté à la dernière place, bien loin après le mariage; ce qu'il y a de plus malheureux dans cette profanation, c'est qu'elle vient non des ennemis et des détracteurs de la virginité, mais de celles qui s'étaient spécialement vouées à son culte : oui, celles qui nous donnaient autrefois le droit d'être fiers en face des infidèles et de les défier hardiment sont aujourd'hui celles qui nous ferment la bouche et nous couvrent de confusion.

Chez les Grecs, quelques hommes, un très-petit nombre, ont été assez sages pour mépriser les richesses et vaincre la colère ; mais jamais la fleur de la virginité n'a brillé au milieu d'eux ; sous ce rapport, ils nous l'ont toujours cédé, avouant que cette vertu était au dessus, absolument au-dessus de la nature humaine : aussi notre religion était pour eux un objet d'admiration; hélas! il n'en est pas de même aujourd'hui; ils n'ont plus pour nous que des railleries et des sarcasmes.

Le démon n'a si violemment soufflé sa rage contre cette partie du troupeau, que parce qu'il a reconnu dans cette phalange des vierges le bataillon sacré du Christ; il a réussi à rendre la virginité assez méprisable pour nous faire souhaiter qu'il n'y ait plus de vierges, s'il faut qu'elles soient ce que nous les voyons. La cause de tous ces malheurs, c'est que la virginité n'est plus qu'un nom ; tout consiste dans une appellation, ce qui est certainement la partie la moins importante de cette vertu. Quant aux conditions essentielles, on les néglige, on néglige jusqu'aux marques extérieures qui caractérisent cet état. On fait profession de virginité, et l'on n'a nul souci de ce qui sied aux vierges, ni de la décence du vêtement intérieur et extérieur, ni du recueillement, ni de l'esprit de componction, ni des autres qualités qui leur sont propres. On se plaît aux conversations les plus futiles, on se livre à une joie déplacée, on vit dans la dissipation, et on se plonge dans les délices plus que les femmes qui s'étalent dans les lieux de prostitution ; des femmes qui se disent vierges usent de toutes sortes d'artifices pour attirer les regards des hommes; elles se jettent dans les turpitudes des courtisanes, comme si elles luttaient avec elles à qui remportera la palme de la honte ! Car enfin, répondez-moi, où trouver quelque chose qui sépare des courtisanes une vierge qui se conduit comme les courtisanes; qui attire dans le piége le cœur des jeunes gens ; qui est folâtre, sans retenue, qui présente les mêmes poisons, offre la même coupe et prépare le même breuvage mortel? — Elle ne dit pas, il est vrai : « Viens, livrons-nous à « l'amour » ; ni : « J'ai parfumé ma demeure de « safran, ma couche de cinnamome » (Prov., I, 17, 18); plût au ciel qu'elles eussent embaumé leur demeure et leur couche, et non leurs vêtements et leurs corps ! Les prostituées cachent leurs séductions dans leurs maisons, mais toi, vierge indigne de ce nom, tu jettes partout ton filet; portée sur les ailes de la volupté, tu rôdes impudemment sur les places publiques. Non, tu n'as pas articulé ces paroles de la courtisane : « Viens, livrons-nous à l'amour ». Non, tu ne les a pas dites par la langue, mais tout ton extérieur les proclame; ta bouche a été muette, mais ta démarche parle; ta voix n'as pas invité, mais tes yeux provoquent plus clairement que ta voix. Diras-tu que si tu as provoqué, tu ne t'es pas livrée; tu n'es pas exempte de péché pour cela ; cette conduite est une fornication d'un autre genre. Tu es restée pure de toute flétrissure dans ton corps, mais non dans ton âme. Tu as commis le péché pleinement, sinon par l'acte charnel, du moins par le regard.

Pourquoi appelles-tu les passants? pourquoi allumes-tu le feu ? comment te crois-tu exempte d'un péché dont tu es la première cause? cet époux, séduit par ton extérieur immodeste, devient adultère, et toi tu ne le serais pas? que serais-tu donc, lorsque tes œuvres sont des œuvres d'adultère? Car la folle passion de ce malheureux est ton ouvrage. Puisque tu pousses à l'adultère, tu n'échapperas en aucune façon au supplice réservé à ce crime. Tu as aiguisé le glaive, tu en as armé ta main ; cette main armée, tu l'as poussée contre cette âme infortunée : comment donc pourras-tu échapper au supplice de l'homicide? Dis-moi, quels sont ceux que nous détestons, que nous repoussons avec horreur? quels sont ceux que punissent les législateurs, les juges? Est-ce celui qui boit un poison mortel, ou celui qui apprête le breuvage, prépare la coupe et perd les autres par ses criminels artifi-

ces? Celui qui boit le poison, n'en prenons-nous pas pitié comme d'une victime malheureuse? Mais les empoisonneurs, ne les accablons-nous pas du poids unanime de toutes nos condamnations? Il ne suffit pas à ceux-ci de dire pour s'excuser: Je ne me suis point fait de mal à moi-même, j'en ai seulement fait à un autre. C'est précisément ce qui vous expose à un plus rigoureux châtiment.

Toi, malheureuse, toi, misérable, tu as préparé la coupe mortelle, tu as présenté, tu as donné le poison; et quand le poison est bu, quand il a causé la mort, tu te crois en sûreté parce que, n'ayant pas bu toi-même, tu n'as fait que le donner à un autre! Eh bien! toi et tes semblables, vous subirez un châtiment plus rigoureux que les empoisonneurs publics, d'autant plus que la mort que vous donnez est plus terrible; car, ce n'est pas le corps seulement, mais l'âme que vous frappez à mort. Ces empoisonneurs agissent souvent par fureur ou par colère ou poussés par la misère; pour vous, vous ne pouvez vous retrancher derrière aucun de ces prétextes. Vous n'avez pas d'injure à venger, ni d'ennemis à frapper, ni de misère à repousser; c'est par un simple motif de coquetterie que vous vous jouez du salut des âmes: vous mettez votre jouissance dans leur mort.

2. Mais je ne sais comment j'ai été entraîné à cette digression; il faut revenir au point de départ. Comme si ces désordres ne suffisaient pas pour couvrir de honte tout ce qu'il y a de femmes au monde, ces malheureuses ont encore imaginé quelque chose de plus; je ne parle pas ainsi de toutes indistinctement, je ne suis pas assez misérable pour mêler, pour confondre le bien avec le mal. Ce que j'ai dit et ce que je dirai ne regarde que les coupables.

Je le disais donc, comme si ce que je viens de leur reprocher ne suffisait pas pour produire tout le scandale auquel elles aspirent, elles admettent des hommes qui ne leur sont rien à partager leur demeure, elles s'enferment et passent leur vie avec eux; on dirait qu'elles tiennent à prouver, par ce fait et par ceux que nous avons signalés plus haut, qu'elles n'ont embrassé la virginité que malgré elles, que c'est par contrainte qu'elles ont subi ce joug, et qu'elles ont à cœur de se venger de la violence qu'on leur a faite. Est-ce tout encore? N'entendons-nous pas dire, sur le compte de celles qui donnent ces sortes de scandales, des choses encore plus graves? Et ceux qui les connaissent ont-ils tort, quand ils s'écrient qu'on ne devrait pas les laisser vivre, respirer; qu'il faudrait plutôt les couper en morceaux ou les enterrer vivantes avec leurs complices? Car, voilà ce que disent d'elles ceux qui savent ce qui se passe dans leur intimité.

Du reste, on voit tous les jours des sages-femmes accourir dans les maisons des vierges, comme s'il s'agissait d'un accouchement; tel n'est pas cependant, à part quelques cas où cela arrive, le motif de leur visite. Elles sont appelées pour voir et examiner, comme cela se pratique à l'égard des esclaves que l'on achète, quelles sont celles qui sont vierges encore, quelles sont celles qui ne le sont plus. L'une se soumet sans peine à cet examen; l'autre s'y refuse, et se voit par ce seul fait condamnée, fût-elle innocente; l'une a été jugée coupable, l'autre non; mais cette dernière n'est pas moins couverte de honte que la première, puisque ses mœurs ne peuvent pas, par elles-mêmes, témoigner en sa faveur, mais qu'il faut recourir aux preuves matérielles. Qui pleurera ces désordres, qui les punira comme ils méritent de l'être? Il faudrait avoir la dureté et l'insensibilité du marbre pour ne pas se sentir brûler du zèle d'un Phinées. Oui, si cet homme avait été témoin d'une pareille infamie, il n'aurait pas épargné les coupables; il les aurait traitées comme il traita la Madianite. (Nomb., XXV, 14.) Pour nous, il ne nous est par permis de prendre le glaive, ni de percer avec la lance ceux qui commettent ces abominations, mais nous éprouvons les mêmes sentiments que ce saint personnage; Dieu ne nous ayant pas confié sa vengeance, nous soulageons notre douleur autrement, c'est-à-dire par des pleurs et des lamentations.

Venez donc, pleurez et gémissez avec nous, vous qu'une si honteuse contagion n'a pas atteintes; ces infortunées, ces misérables sont peut-être tellement plongées dans leur misère, qu'elles ne s'aperçoivent plus du mal affreux qui les ronge. Mais vous qui avez embrassé cette sainte profession de tout votre cœur, vous qui vous êtes rendues dignes des chastes embrassements du céleste Epoux, vous qui portez des lampes toutes brillantes et qui êtes plus ornées de la glorieuse couronne de la virginité que du diadème des rois, pleurez avec nous, poussez d'amers gémissements, vos larmes ne sont pas un remède de peu d'efficacité

et pour la guérison de ces malades désespérées et pour la consolation de ceux qu'afflige leur vie coupable. C'est ce que fit quelquefois votre Epoux céleste. Voyant Jérusalem se précipiter vers sa ruine, et refuser le salut qu'il lui apportait, il se prit à pleurer sur le sort de cette malheureuse cité. (Luc, XIX, 41.) A l'égard de Bethsaïde, il n'a recours ni aux avertissements, ni aux miracles ; sa commisération, voilà tout ce qu'il accorde à cette ville coupable, ainsi qu'aux autres qui sont ensuite nommées, s'écriant sur chacune d'elles : malheur à toi ! malheur à toi !

Le bienheureux Paul suivit l'exemple de son Maître : pendant toute sa vie il ne cessa de pleurer ceux qui, une fois tombés, restaient par terre, sans vouloir se relever, et il pleurait avec une amertume dont ses paroles aux Romains sont une preuve évidente. « Ma tristesse est grande, et c'est une douleur continuelle pour mon cœur. Car moi-même je désirais d'être frappé d'anathème par le Christ, « pour mes frères qui sont mes proches selon la « chair, les Israélites ». (Rom., IX, 2-4.) Quelle énergie dans ces paroles, comme elles expriment les cruelles angoisses du cœur ! De plus, il pleure sur les fidèles qui chancèlent et que les tempêtes sont sur le point de submerger, comme si lui-même éprouvait le même malheur : « Qui « de vous », dit-il, « est faible sans que je sois « faible aussi ? Qui est scandalisé, sans que je « sois brûlé moi-même? » (II Cor., II, 29.) Il ne dit pas : « contristé », mais : « brûlé », voulant exprimer par ce mot une douleur insupportable, insurmontable. Imitons, nous aussi, et Notre-Seigneur et son serviteur. Car nous serons largement recompensés de tous nos gémissements et de nos larmes, comme aussi le Seigneur traitera bien sévèrement ceux qui ne portent pas d'intérêt à leur prochain et ne font nulle attention aux maux qu'il souffre. On voit des exemples frappants de cette conduite de Dieu dans Ezéchiel, si sublime par sa patience, et dans le bienheureux Michée. Le premier raconte que les Juifs, s'étant livrés à tous les crimes possibles, et souillés par l'adoration volontaire des idoles, Dieu ordonna de marquer d'un signe le visage de ceux qui gémissaient et se lamentaient sur les crimes qu'ils voyaient commettre (car il ne suffisait pas de gémir en secret, il fallait encore faire éclater publiquement sa douleur). Ainsi quoique ces Juifs n'eussent rien dit ni rien fait pour corriger les coupables ; par cela seul qu'ils avaient apporté le tribut de leur douleur, ils méritèrent de recevoir du Dieu des miséricordes cette rare distinction avec une grande sécurité pour l'avenir et une grande gloire. Michée, à tous les autres reproches relatifs aux excès de table, à l'ivrognerie et à l'usage des parfums, ajoute le manque de compassion : « Ils « ne compatissaient pas », dit-il, « aux malheurs « de Joseph ». (Amos, VI, 6.) Il adresse encore le même reproche aux habitants de la ville d'Anan, en disant : « Qu'ils ne sont point sortis pour pleurer sur la maison de leurs voi- « sins ». (Mich., I, 11.) Si Dieu, dans sa colère, reprend l'homme qui ne pleure pas sur le sort de ceux qui subissent un juste châtiment, de quelle indulgence sera digne celui qui ne s'attriste pas au sujet d'un homme tombé dans le péché ?

Ne vous étonnez pas que nous soyons tenus de compatir aux maux de ceux mêmes que Dieu punit ; car Dieu qui punit voudrait bien ne pas punir : « Ma volonté », dit-il, « ne veut pas « la mort du pécheur ». (Ezéch., XVIII, 23.) Si donc celui qui exerce la vengeance voudrait ne pas l'exercer, à plus forte raison devons-nous pleurer sur ceux qui sont punis ; peut-être, par ce moyen, les retirerons-nous du précipice, peut-être les regagnerons-nous à Dieu.

Quand même nos malheureuses sœurs seraient perdues sans ressources, faisons encore tout ce qui dépend de nous ; pleurons et gémissons, ne rassemblons pas des chœurs de pleureuses, mais que chacun, loin des coupables, verse des larmes en secret. Si vous le voulez, je commencerai moi-même ce cantique de deuil : je n'ai point honte de l'entonner avec Jérémie, Isaïe, Paul et avant tout avec Notre-Seigneur. Commençons donc et disons comme le Christ : Malheur à toi, âme infortunée ! A quelle haute dignité t'appelait la bonté et la miséricorde de Dieu ! A quelle infamie descendras-tu par ta lâcheté ! Malheur à toi ! L'Epoux céleste lui-même t'invitait à une union divine, et toi, tu as préféré te soustraire violemment à cet honneur, tu t'es précipitée dans le feu du démon et condamnée aux supplices les plus affreux : là seront les pleurs et les grincements de dents, là point de consolateur, personne qui te tende une main secourable, tout sera ténèbres, angoisse, trouble, là des malheurs sans adoucissement, sans fin. Tels sont les maux enfantés par l'a-

mour du monde, voilà ce qui t'attend pour avoir préféré la terre au ciel, et pour n'avoir pas voulu entendre la voix de l'Epoux qui sans cesse t'avertissait de rompre tout commerce avec le siècle. Malheureuse, qui pourra désormais avoir compassion de toi? C'est en vain que tu invoquerais Noé qui, dans le déluge universel, sauva toute sa famille dont il fut le protecteur dans ce jour de colère, c'est en vain que tu appellerais à ton secours Job, Daniel, et avec eux Moïse et Samuel et le patriarche Abraham, aucun ne te tendra la main; tu tiendrais à ces grands hommes par la race, tu serais leur fille, tu serais leur sœur, tu redoublerais tes supplications comme le mauvais riche de l'Evangile, efforts inutiles, avantages superflus. Comment es-tu tombée du ciel, toi qui n'es pas Lucifer (Isaïe, XIV, 12), ni l'étoile du matin, mais qui pouvais briller d'un éclat plus vif que les rayons du soleil? Comment es-tu là assise à l'écart, abandonnée? Non, ces lamentations faites pour Jérusalem, on n'exagérerait pas en les appliquant à l'âme captive d'une captivité plus dure que celle qui pesait sur la capitale des Juifs.

3. Mais, assez de lamentations, assez, dis-je, pour l'étendue de cet écrit; pour déplorer comme il convient le sort d'une âme accablée de tant de malheurs, une vie tout entière ne suffirait pas. Que faudrait-il déplorer avant tout? Est-ce le vénérable, le saint, le grand nom de Dieu blasphémé à cause de vous au milieu des nations et sa gloire profanée? Est-ce une profession, par elle-même si vénérable et si grande, calomniée? Est-ce le malheur de tant d'âmes perdues par vos scandales? La gloire de votre saint ordre, honteusement ternie? Le feu inextinguible réservé à vous et à ceux qui habitent avec vous? Toutes ces menaces, dira-t-on, sont vaines, puisque nous pouvons prouver que notre corps n'est ni altéré, ni souillé. Nous saurons ce qu'il en est au grand jour des manifestations. La sage-femme, en effet, peut bien, par son art et sa science, voir si le commerce avec un homme a détruit l'intégrité de votre corps; mais avez-vous évité les attouchements déshonnêtes? l'adultère, ne l'avez-vous pas commis par les baisers et les embrassements? Avez-vous évité toute souillure? c'est ce que manifestera ce grand jour, lorsque le Verbe vivant de Dieu, qui dévoile les pensées cachées de l'homme et qui voit ce qui se passe dans le secret, placera toutes choses sous les yeux du monde entier à nu et à découvert; alors nous saurons si vous avez conservé votre corps parfaitement pur et intact.

Pourtant, ne soyons pas si minutieux et ne disputons pas; admettons que, triomphant de tous les piéges du démon, le corps soit resté pur et n'ait subi aucune flétrissure, et que, vierge, vous soyez restée vierge. En quoi cela affaiblit-il la force de nos paroles? En rien, et c'est là le plus grand de vos malheurs, celui qui mérite le plus d'être pleuré. Voilà donc à quoi viennent aboutir tant de combats livrés, tant de précautions prises contre le dernier degré de séduction; à faire blasphémer le nom de Jésus-Christ ! Vos résistances ont sauvé l'honneur de votre chair, ont-elles sauvé l'honneur du christianisme? Tous vos efforts n'ont eu pour but que de préserver votre corps, et vous n'avez pris aucune peine pour épargner à Dieu les outrages et les dédains des hommes. Je voudrais que vous eussiez un peu moins travaillé à ternir la gloire de votre Dieu. Et comment l'ai-je ternie? répondez-vous : je vous l'ai déjà dit : en recevant des hommes dans votre maison, en vivant familièrement avec eux. Si vous désiriez la société des hommes, il ne fallait pas embrasser la virginité, mais vivre dans le mariage; il eût mieux valu vous marier que de vous dire vierge, en vivant comme vous faites.

En effet, Dieu ne condamne pas le mariage, et les hommes l'estiment; c'est une union honnête, qui n'offense personne, ne blesse personne; tandis que la virginité qui ne sait pas se passer de la société des hommes, se fait réprouver de tout le monde, perd son rang et sa dignité propre, et tombe plus bas que la prostitution même. On ne saurait compter au nombre des vierges celle qui ne s'occupe pas des choses de Dieu et qui rend beaucoup d'hommes adultères; on ne la mettrait pas non plus au nombre des femmes mariées. L'épouse n'a le souci de plaire qu'à un seul homme; vous, c'est à une foule d'hommes que vous voulez être agréable, et cela sans qu'un mariage légitime vous unisse publiquement à aucun : ce qui existe entre eux et vous, c'est je ne sais quel lien honteux, cause de scandale pour tous, et objet de la réprobation générale. C'est pourquoi je crains que, n'ayant la dignité ni de la vierge ni de l'épouse, vous ne soyez réduite à l'état humiliant des femmes dont le

déshonneur est public. Si quelqu'un voulait juger de l'état dans lequel vous vivez par le nom qu'il porte dans le monde, vous ne pourriez rien répondre. Toutes les fois que vous paraissez en public, toutes les fois qu'en particulier on s'entretient de ces absurdes liaisons, quel nom donne-t-on à la femme? On ne dit pas, c'est la mère d'un tel; car elle ne l'a pas enfanté : ni, c'est sa sœur; les mêmes entrailles ne les ont pas portés : ni, c'est son épouse; la loi du mariage n'a pas sanctionné leur union. En un mot, aucun des noms de parenté écrits dans la loi et autorisés par elle ne convient à cette singulière union. Il ne reste plus qu'une appellation honteuse et méprisante que je ne voudrais pas prononcer, tant je l'ai en horreur, tant je la repousse : je préfère encore la dénomination de cohabitation.

Mais, direz-vous, je ne suis pas devenue mère, je n'ai pas connu les douleurs de l'enfantement? Quoi de plus misérable que cette défense? et quoi de plus honteux que de vouloir se donner comme vierge en recourant à des preuves que pourraient employer des femmes de mauvaise vie? Mais ces femmes, répliquez-vous, on peut, par d'autres indices, les convaincre de leur commerce infâme. Quels indices, dites-moi? sont-ce leurs vêtements, leurs regards, leur démarche, les amants qu'elles attirent? Voilà bien, je l'avoue, les marques d'une prostituée. Mais, prenez bien garde qu'on ne vous reconnaisse d'abord vous-même dans le portrait que vous venez de tracer. Ne vous voit-on pas vous aussi, entourée d'une foule d'adorateurs, que vous séduisez par les mêmes appâts, que vous prenez dans les mêmes filets? Vous n'appelez pas les passants dans votre maison, soit, mais, ce qui est bien plus grave, vous tenez vos amants toujours renfermés chez vous, et cela pour une seule raison, pour je ne sais quelle satisfaction que vous goûtez l'un et l'autre à demeurer ensemble. Je ne parle pas de l'union charnelle, puisque vous n'allez pas jusque-là; mais qu'importe, si vous commettez le même péché par le commerce des regards. S'il n'en n'était pas ainsi et si vous ne commettiez pas l'adultère par le regard, pourquoi garder cet homme dans votre maison? Quel motif légitime, raisonnable, pouvez-vous alléguer? Une épouse dira : « le mariage »; une prostituée : « le libertinage »; mais vous, vierge, quelle cause juste et digne d'être mise en avant pourrez-vous alléguer?

4. Mais pourquoi, dites-vous, cette enquête si minutieuse et si acharnée? Ne vous suffit-il pas de savoir que ces hommes ne partagent pas le même lit avec nous, qu'il n'existe entre eux et nous aucun commerce charnel comme il en existe entre les femmes de mauvaise vie et leurs amants? — Plusieurs pourtant affirment positivement le contraire. — Eh bien! répliquez-vous, que cette calomnie retombe sur eux. — Si cette accusation ne doit retomber que sur eux, c'est ce que nous verrons plus tard. Nous avons déjà démontré dans le discours que nous avons adressé aux hommes vos complices, qu'en cette circonstance la même culpabilité pèse et sur ceux qui médisent et sur ceux qui donnent lieu à la médisance. Néanmoins nous le démontrerons encore une fois. En attendant, si je vous demande pourquoi vous habitez avec un homme, vous ne pourrez absolument rien me répondre. Mais, dites-vous, je suis faible, je suis femme, et seule je ne puis me suffire. Pourtant, quand j'ai fait les mêmes représentations à ces hommes qui habitent avec vous, ils m'ont répondu au contraire, qu'ils vous conservaient près d'eux pour que vous les servissiez. Quand il s'agit de servir des hommes, vous trouvez en vous une surabondance de forces, et pour vous rendre ces services mutuels entre femmes, les forces vous manqueraient au point de vous obliger à appeler à vous des aides d'un autre sexe! Comment cela se fait-il? Non, il est plus avantageux et plus convenable que l'homme habite avec l'homme, et la femme avec la femme; les hommes trouvent votre service préférable à celui des hommes, les personnes de votre sexe devront penser de même, à plus forte raison.

En quoi, je vous le demande, la compagnie d'un homme peut-elle vous être nécessaire? Quelle fonction peut-il remplir à l'égard d'une femme, qu'une femme elle-même ne puisse remplir? Est-ce qu'il pourra mieux qu'une femme filer la laine et faire de la toile? c'est le contraire, il n'y réussirait pas avec la meilleure volonté du monde, à moins que vous ne lui apprissiez ce métier qui est exclusivement un métier de femmes. Saura-t-il laver les vêtements, allumer le feu, faire bouillir la marmite? encore moins; une femme fait mieux tout cela qu'un homme.

En quoi donc, je le répète, un homme, peut-il vous être utile? est-ce quand il s'agit de vendre ou d'acheter? Ici encore la femme n'est

pas douée de moins d'aptitude que l'homme ; allez sur la place publique : par qui se fait le commerce des étoffes ? par des femmes. Si vous dites que c'est une honte pour une vierge, et c'en est une en effet, de rester sur une place pour faire du commerce, je vous demanderai s'il n'est pas plus honteux encore d'habiter avec un homme ? Evitez, je le veux bien, je vous y engage même, une occupation peu convenable à votre état, laissez le soin de vendre et d'acheter à la jeune fille qui sert comme domestique, ou aux personnes âgées qui sont propres à ces sortes de choses ; mais évitez à plus forte raison une honteuse cohabitation. De tout ce qui vient d'être dit, je conclus que ces raisons ne sont que de vains prétextes, et comme des voiles qui cachent une grande misère. Quelle misère, dites-vous, quels voiles ? Si je voulais un époux, si je désirais le mariage, qui pourrait m'empêcher d'embrasser cet état ? ne saurais-je pas le faire sans que Dieu fût offensé, et sans que les hommes eussent des reproches à m'adresser ? c'est précisément ce que je dis, et ces paroles sont moins les vôtres que les nôtres. Mais il reste toujours à nous dire en quoi un homme vous est si nécessaire, et si vous ne pouvez nous le dire, il faut chasser celui qui habite avec vous au scandale de tous, c'est le seul moyen que vous ayez de détourner de vous le déshonneur ; car, encore une fois, ce que vous venez de dire se tourne contre vous ; c'est précisément le langage que tiennent ceux qui gémissent de votre honte. Quand même le ministère d'un homme vous eût été très-avantageux, il ne fallait pas vous en servir au risque de vous déshonorer ; là où la gloire de Dieu souffre préjudice, il ne peut exister de motif pour dispenser de tenir compte d'un si grand mal. Que dis-je ? quand il faudrait mourir mille fois par jour pour éviter un tel malheur, on devrait le faire avec la plus grande joie, à plus forte raison ne doit-on pas s'y exposer pour un peu de repos, pour quelque soulagement à procurer à son corps. Ecoutez avec quel tremblement saint Paul redoutait de porter atteinte à la gloire de Dieu. « J'aime mieux mourir », dit-il, « que de voir « quelqu'un me ravir ce qui fait ma gloire ». (I Cor., IX, 15.) Oui, pour ne pas perdre ce qui faisait sa gloire, il eût préféré la mort, et nous, pour faire disparaître un scandale, nous ne mettons pas de côté un tout petit avantage ? se laisser ravir ce qui fait sa gloire et sa réputation, et persister dans le crime, quelle différence ! Et comment serons-nous sauvés ? En consentant à ce qu'on voulait de lui, saint Paul n'aurait point offensé Dieu, car Dieu lui-même avait déclaré qu'il avait le droit de vivre de l'évangile, et pourtant il aurait mieux aimé mourir que de renoncer à la généreuse résolution qu'il avait prise de se suffire à lui-même ; et nous, au mépris de l'ordre établi partout, nonobstant les jugements de Dieu, nous ne voulons pas rompre avec une misérable habitude, une habitude qui choque toutes les bienséances. Où est notre excuse pour compter sur l'indulgence du souverain Juge ? quand même un homme paraîtrait nécessaire pour rendre certains services, comme déjà je l'ai dit, il vaudrait mieux, à cause des graves scandales qui en résultent, choisir la mort que de s'exposer à de tels inconvénients ; mais, puisqu'une femme peut vous rendre tous les services dont vous avez besoin, et plus convenablement, et plus facilement, quel pardon pouvez-vous espérer pour toutes ces sensualités que vous ne craignez pas d'acheter au prix de votre honneur et de votre salut ?

Dites-moi encore ceci : aux services que cet homme vous rend, ne répondez-vous pas par des services réciproques? Personne n'en doute. — Combien donc ne vaudrait-il pas mieux ne recevoir aucun service pour n'en pas avoir à rendre, et profiter pour vous du temps que vous employez à ménager le repos d'un autre ? A cela vous gagneriez doublement : vous auriez moins de peine, et vous ne perdriez pas votre réputation.

Vous ne lui rendez aucun service, direz-vous ? Le voilà donc obligé d'être lui-même son propre serviteur. Arranger son lit, allumer le feu, préparer les aliments et se livrer à toutes les occupations de ce genre. Un serviteur ne voudrait pas faire une pareille besogne sans recevoir un salaire. Cet homme, dites-vous, le fait, lui, par des motifs de piété et à cause de la récompense qui en couronnera les fatigues ; il nous saura gré des services que nous exigeons de sa docilité, bien loin de demander aucun salaire. — Comment donc fermerons-nous la bouche à ces effrontées qui ne sont jamais à court d'objections ? — Si sa piété est aussi éminente que vous prétendez, s'il craint Dieu et respecte ses commandements au point de s'abaisser, pour ce motif, au-dessous du dernier des esclaves et de vous rendre tous

les services imaginables sans recevoir aucune récompense, avant tout ne devrait-il pas s'intéresser à l'honneur et à la gloire de Dieu ? Comment expliquer de la part de la même âme et dans le même moment, tant de soumission et tant de mépris pour les Commandements de Dieu ? Comment concilier une si entière et si craintive docilité aux lois divines, avec l'outrage que l'on jette si hardiment au législateur divin lui-même ? Vous le supposez invulnérable aux traits de la volupté, supérieur aux faiblesses de la nature humaine ; il s'humilie, se mortifie, se condamne à toutes sortes de travaux, pour procurer du soulagement aux autres. Voilà, je l'avoue, une vertu sublime, une charité héroïque. Mais pourquoi néglige-t-il les devoirs les plus ordinaires, ceux que l'on voit remplir aux hommes de la vertu la plus commune : s'abstenir de flétrir la gloire de Dieu, ne rien se permettre qui puisse provoquer les blasphèmes de l'impiété ? Comment donc croirons-nous que vous fassiez uniquement pour Dieu, et par pur esprit de pénitence, des choses qui demandent, qui supposent une âme grande et généreuse, lorsque vous n'avez pas la force de pratiquer le devoir le plus simple, le plus élémentaire ? Vous qui êtes si parfait, comment se fait-il que vous refusiez de sacrifier une liaison qui outrage Dieu, que vous persistiez dans un état qui lui déplaît au risque de vous perdre vous-mêmes corps et âme ? A qui pourra-t-on faire croire de pareilles choses ? — Mais je ne sais pourquoi j'ai laissé de côté les vierges pour parler de ceux qui habitent avec elles : je reviens à mon sujet.

5. Il circule sur leur compte des bruits injurieux que je voudrais arrêter. — Ne vous en mettez pas en peine, me dit-on. — Est-ce là le fait d'une âme qui craint Dieu ? Ne nous inquiétons pas des médisants, lorsque nous ne donnons pas lieu à la médisance, soit ; — et encore devons-nous, même alors, leur fermer la bouche, si nous le pouvons ; mais si la faute vient de nous, attendons-nous à voir retomber sur notre tête tout le feu qu'elle allumera dans l'enfer : « Si vous péchez contre « vos frères », dit l'apôtre, « et si vous blessez « la conscience de ceux qui sont faibles, c'est « contre le Christ que vous péchez ». (I Cor., VIII, 12.) Il savait et savait très-bien que nous ne trouverions pas une excuse dans la faiblesse de ceux qui se scandalisent, mais que cette faiblesse serait précisément la cause de notre condamnation. Oui, plus nous sommes innocents du scandale, plus il est digne de nous de ménager la faiblesse de ceux qui en souffrent. Je ne soutiens pas encore qu'on a raison de se scandaliser de votre conduite ; je suppose au contraire qu'on se scandalise à tort : même dans ce cas il faut tenir compte de la faiblesse du prochain. Cette doctrine est celle de saint Paul dans son Epître aux Romains : « N'allez « pas », dit-il, « sous prétexte de prendre votre « nourriture , détruire l'œuvre Dieu ». (Rom., XIV, 20.) Ceux dont parle l'Apôtre se scandalisaient à tort, pourtant ses reproches tombent non sur ceux qui sont scandalisés, mais sur celui qui scandalise. Car, je le répète, c'est seulement lorsque l'avantage surpasse le dommage qu'il ne faut pas tenir compte de ceux qui se scandalisent. Si l'unique résultat de votre conduite est la ruine des faibles, quand même ils auraient mille fois tort, il faudrait les épargner. Dieu appliquera la sentence portée par lui et punira ceux qui poussent les autres vers leur ruine : parce que nuire gratuitement à autrui, suppose un cœur très-méchant. Quand nous voyons un homme que sa mauvaise santé rend morose, nous renvoyons de la maison ceux qui le fatiguent, sans trop nous inquiéter s'ils ont tort ou non ; nous n'écoutons même pas leurs justifications ; nous pardonnons tout au malade à cause de son état ; et quand même son irritation serait injuste, nous lui donnons droit par pitié. Si donc nous usons de ces précautions en faveur de nos serviteurs et de nos enfants, si nous allons jusqu'à punir un fils pour cette faute, à plus forte raison, Dieu agira-t-il de la sorte, lui si bon, si clément, si juste !

N'objectez donc plus la faiblesse de celui que vous scandalisez. S'il est faible, c'est une raison pour l'épargner et non pour le blesser : Est-il blessé ? n'aigrissons pas sa plaie, pansons-la. Forme-t-il des soupçons injustes et téméraires ? nous devons les faire disparaître et non les fortifier. C'est pécher contre le Christ que de contester cette doctrine. N'entendez-vous pas dans l'Ancien Testament, Moïse dire souvent « : Dieu est un Dieu jaloux » (Exod., XX, 5 ; et encore « : Je suis jaloux de Jérusalem » (Zach., I, 14) ; et dans le Nouveau, Paul qui s'écrie : « Mon « amour pour vous me rend jaloux, mais jaloux « selon Dieu ? » (II Cor., XI, 2.) Ce motif, quand il serait seul, devrait suffire pour ramener une

âme qui ne serait pas très-malade et très-pervertie. Si terrible qu'elle soit, cette jalousie de Dieu est encore plus douce que terrible. La jalousie ne va pas sans un grand amour, sans une charité ardente, la jalousie de Dieu est donc la preuve de la charité ardente, de l'immense amour de Dieu pour nous. La jalousie de Dieu n'est pas de la passion : mais Dieu voulant nous faire comprendre en une certaine façon la grandeur de son amour s'est souvent servi pour cela de cette expression. Et pourtant nous, insensés que nous sommes! nous nous rabaissons aux affections humaines, nous outrageons Celui qui nous aime à ce point, et ceux qui ne peuvent être pour nous d'aucune utilité, nous avons pour eux toutes sortes d'égards et de tendresses.

Dites-moi, infortunée que vous êtes, quelle utilité retirez-vous de ce commerce misérable, en compensation des grands biens dont il vous prive? Voyez, je vous prie, il vous éloigne du ciel, il vous chasse de la chambre nuptiale du Fiancé céleste, il vous arrache à ses chastes embrassements, il vous prépare ici-bas des douleurs continuelles et vous montre dans l'avenir des tourments sans fin! Quand même, celui qui habite avec vous, vous donnerait en retour de l'or en abondance, quand même il serait plus attentif que le plus fidèle des serviteurs, quand même il vous élèverait en honneur et en dignité comme une reine glorieuse, ne devriez-vous pas le repousser, l'avoir en horreur comme un ennemi, un fléau, un être odieux qui vous ravit plus qu'il ne vous donne? Votre devoir serait de vous appliquer aux biens célestes, au royaume futur, à la vie immortelle, à une gloire ineffable, et vous, vous ne parlez que d'affaires temporelles et vous honorez comme votre seigneur et maître celui que vous croyez utile à l'administration de ces biens, et vous ne vous cachez pas, et vous ne dites pas à la terre de vous engloutir pour vous dérober à la honte! Mais voilà que vous mettez en avant la faiblesse de la femme, le maniement des choses temporelles, la tranquillité de votre maison : imagination que tout cela, prétextes vains! vous ne tromperez pas les personnes clairvoyantes. Non, non, point de repos au prix d'une telle honte! une femme, si elle veut, peut non-seulement se suffire à elle-même; mais encore être utile à beaucoup d'autres, puisque dès l'origine des choses l'homme a dû se charger de l'administration des affaires civiles et politiques, et que la femme a eu en partage le soin et le maniement des affaires domestiques. Ce n'est donc pas pour votre tranquillité que vous entraînez des hommes dans l'intérieur de vos maisons. Pour quel motif est-ce donc? pour satisfaire des passions honteuses? je ne le dis pas : arrière un tel langage, je reprends même sans cesse ceux qui parlent ainsi : fasse le ciel que je les persuade! Voulez-vous que je vous dise, moi, quel est votre motif? c'est l'amour de la vaine gloire. La cohabitation procure aux hommes un plaisir insipide, une jouissance misérable, et les femmes la désirent par amour de la vaine gloire et pour satisfaire leur vanité.

6. Le genre humain, presque tout entier, est avide de vaine gloire; cela est vrai surtout pour les femmes. Cette cohabitation n'ayant pour objet ni l'utilité, je l'ai démontré, ni le plaisir des sens, il est évident qu'on ne peut plus supposer qu'un seul motif pour expliquer une telle conduite. Voilà donc la racine du mal, la vaine gloire : Laissons tout le reste de côté, seulement cherchons à leur prouver (et puissions-nous réussir) que leur sort est le même que celui des hommes. Les hommes, en habitant avec des vierges, paraissent, à la vérité, jouir d'un certain plaisir; mais, au fond, leur vie n'est qu'un supplice perpétuel : la pure et véritable satisfaction n'arrivera qu'avec la séparation et la retraite. De leur côté, les vierges s'imaginent que cette cohabitation fera rejaillir sur elles un certain éclat; mais pour l'œil observateur, de combien de ridicule, de honte, d'opprobre et d'ignominie n'est-elle pas la source? J'ai déjà dit un mot là-dessus en commençant, parlons-en encore. Je suppose que l'homme qui habite avec vous ne soit pas vil et méprisable, mais qu'il soit revêtu d'une grande dignité dans l'Eglise, et que par l'éclat de sa naissance, son savoir et sa piété, il fasse l'admiration de tous, étant vraiment remarquable sous tout rapport, eh bien! cet homme, même dans de pareilles conditions, ne pourra vous rendre illustre et recommandable. Quand nous voulons tirer gloire de l'amitié de quelqu'un, nous devons d'abord sauvegarder l'honneur de cette personne, car si elle perd son honneur, comment le partagera-t-elle avec nous? ou plutôt comment son déshonneur ne deviendra-t-il pas le nôtre? Ainsi, quand une source est empoisonnée, le courant formé par elle est empoisonné lui-même; quand la racine d'un

arbre est gâtée, les fruits n'en sont pas sains : quand l'homme qui doit illustrer une vierge du reflet de sa gloire devient lui-même ridicule et méprisable, précisément parce qu'il habite avec elle, cette vierge tombe elle-même dans le ridicule et le mépris avant lui et avec lui. Ainsi, une femme jouissait d'une bonne réputation, mais voilà qu'un homme met le pied chez elle, loin d'apporter une nouvelle gloire dans la maison, il en chasse la bonne réputation. Il en est de même pour l'homme : s'il jouit de l'estime générale, elle le quitte aussitôt qu'il entre chez vous. Cette cohabitation ne vous procure donc pas une bonne renommée , loin de là , elle vous enlève celle dont vous jouissiez et vous en apporte une mauvaise que vous n'aviez pas; et l'on peut dire ici ce que le Prophète disait des Juifs : « Si jamais l'éthiopien perd sa couleur, « le léopard changera aussi sa robe tachetée » (Jér., XIII, 23), et l'on verra aussi les vierges qui habitent avec des hommes se laver de la tache qui les déshonore. C'est comme un chancre qui ronge leur réputation, et dévore leurs vertus.

Peut-être s'imaginent-elles qu'il est glorieux de commander à des hommes : vanité ridicule, qui convient bien et qui ne convient qu'aux courtisanes. Des femmes honnêtes et chastes ne mettront jamais leurs jouissances à tendre ainsi des piéges, d'autant plus que je trouve encore là une nouvelle ignominie; plus elles exercent d'empire sur les hommes, plus elles leur imposent de lourds fardeaux et plus elles s'ensevelissent avec eux dans une honte profonde. La femme que tous honorent, la femme vraiment considérée, n'est pas celle qui fait de l'homme un esclave, mais celle qui le respecte. Au reste, si elles ne peuvent supporter nos paroles, la parole de Dieu est là pour les réduire au silence : « C'est vers ton époux que « tu dois porter ton cœur, et lui aura l'empire « sur toi, car le chef de la femme, c'est l'homme. (Gen., III, 16 ; I Cor., II, 3.) Dans une foule de passages vous pouvez vérifier les prescriptions de la loi : tel est l'ordre établi dès l'origine : aussi est-ce un désordre hideux que de voir en haut ce qui doit être en bas, la tête en bas et le corps en haut. Si un tel renversement est honteux dans l'état du mariage, il le deviendra bien davantage encore dans cette cohabitation, où la gravité du péché vient de ce que non-seulement la loi divine est violée, mais de ce que la flétrissure d'une mauvaise réputation est imprimée au front et de l'homme et de la femme. Habiter avec un homme, c'est une honte; le dominer est une honte plus grande encore. La gloire ne consiste pas à commander en tout et partout, il peut fort bien arriver que la gloire soit du côté de celui qui obéit, et la honte, le partage de celui qui commande.

Si donc vous voulez jouir d'une véritable gloire auprès des hommes, qu'il n'y ait rien de commun entre eux et vous; arrière toute fréquentation, tout regard, toute cohabitation : alors et les femmes et les hommes vous admireront et respecteront en vous une vierge assise près de l'Epoux, comme une compagne inséparable : alors non-seulement les chrétiens nos frères, mais même les païens et les juifs, et tous les hommes approuveront votre conduite.

Aimez-vous la gloire? suivez cette route, rien que cette route : alors on dira que vous appartenez non à tel ou tel, mais au Christ; est-il pour vous un honneur comparable à celui-là? Dites-le-moi, quelles louanges plus dignes d'envie que celles qui retentissent sur le forum, dans les maisons, ici et même dans les autres villes : « Telle jeune personne dans la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de la beauté n'avait qu'à vouloir, et de brillants partis assuraient son sort; elle n'a pas voulu : elle a mieux aimé tout endurer, tout souffrir que de renoncer à l'amour du Christ et de voir se ternir la fleur de sa virginité. Ah ! qu'elle est heureuse, oui mille et mille fois heureuse! Quels biens sont mis en réserve pour elle, que sa couronne sera brillante, quelle grande récompense elle recevra, elle qui le dispute pour la pureté avec les purs esprits ! » Voilà ce que l'on dira et davantage encore, et les mères la proposeront pour modèle à leurs filles. Quand on voudra encourager celles qui vivent dans la chasteté et ramener dans le sentier de la vertu celles qui s'en écartent, on répétera ces éloges, on les répétera toutes les fois qu'on parlera de la virginité, et elle sera louée par ceux qui vivent dans la chasteté comme par ceux qui ont fait tous leurs efforts pour obtenir sa main et qui ont été dédaignés et refusés.

Telle et mille fois plus belle sera sa gloire. Mais il en arrivera tout autrement pour celle qui demeure avec des hommes. D'abord lorsque, dans les cercles des hommes débauchés,

on censure la virginité, on parle nécessairement de ces deux sortes de vierges ; et la première prête des armes à ceux qui défendent la vertu et la seconde à ceux qui l'attaquent. De plus, quand il s'agit de corriger une personne et de l'amener à conformer sa conduite à la règle de la bienséance, la première est citée comme un remède opposé aux mauvaises passions et comme un préservatif contre la corruption du vice : son nom est le plus bel ornement des discours de celui qui prêche la vertu. Mais la seconde est pour ainsi dire placée sur la sellette avec la personne qui reçoit la réprimande : bien qu'éloignée pour le moment, on lui reproche sa honte et son déshonneur. A-t-on une chute à déplorer, il faut qu'elle en partage l'accusation et la honte avec celle qui a failli. Chaque fois qu'une conversation s'engage sur cette matière, autant le bonheur de l'une est porté aux nues, autant la misère de l'autre est traînée dans la boue. Tout le monde fait l'éloge et célèbre la vertu de la première, ceux qui la connaissent, comme les étrangers qu'elle n'a jamais édifiés par le spectacle de sa vie sainte. C'est le contraire pour l'autre : qu'on la connaisse ou qu'on ne la connaisse pas ; qu'on ait eu à s'en plaindre ou non, partout on la flétrit, partout on la condamne. La louange et l'admiration ne manquent jamais à ceux qui vivent bien : elles leur sont prodiguées par leurs amis, par les étrangers et même par leurs ennemis. Mais les méchants, les gens corrompus, leurs amis les condamnent eux-mêmes.

Admirable disposition de la divine Providence ! La vertu nous charme et le vice nous fait horreur. La vertu, tous l'approuvent, l'admirent, ceux même qui ne la pratiquent pas, et le vice est maudit aussi bien par les mauvais que par les bons. Il est donc bien évident que celles dont je parle, personnes lâches qui trahissent la vertu, sont méprisées non-seulement par leurs connaissances, mais même par les étrangers et surtout par ceux qui habitent avec elles. Peut-être disent-ils qu'ils vous aiment et vous admirent, qu'ils sont charmés et de vos services et du plaisir que vous leur procurez : n'importe, dans leur cœur, quand parlera la voix de la conscience, ils vous haïront aussitôt qu'ils réfléchiront et qu'ils verront le filet dans lequel ils auront été pris. Le mal est quelque chose de si odieux, que vous serez condamnées surtout par ceux que vous aurez entourés de plus de soins ; comme ils vous connaissent mieux que les autres, étant admis dans votre intimité, votre diffamation ne viendra que d'eux. Et la preuve qu'ils vous haïssent, la voici : souvent ils ont souhaité d'être guéris de cette plaie honteuse, délivrés de cette accablante infirmité ; mais la force de l'habitude les retient et aussi un certain plaisir qu'ils croient trouver ; cet état d'indécision est pénible, on voudrait s'affranchir, on le voudrait ; et cependant l'on trouve un certain charme à rester comme l'on est. Si misérable que l'on soit, on n'est cependant jamais assez privé de bon sens, assez partisan de son propre déshonneur pour vouloir passer toute sa vie dans l'ignominie, être la fable du monde, l'objet de la réprobation, de la risée universelle, devenir le point de mire des plaisanteries, des sarcasmes et des injures de la foule, servir de plastron à la populace sur la place publique, être hué et montré au doigt avec ignominie ! quelle amertume dans cette pensée qui tourmente jour et nuit la conscience et qui, comme un ver attaché à sa proie, ronge sans cesse le cœur !

Si donc ce déshonneur dont on se couvre devant les hommes, bien qu'ils ne disent rien en public et se contentent de désapprouver en secret cause une si grande douleur, que sera-ce, quand nous irons trouver le céleste Epoux outragé par nous, quand les choses cachées seront mises au grand jour et les cœurs dévoilés ; quand on connaîtra tout, parole, attitude, regard, pensée (je ne parle pas de choses plus honteuses) ; quand tout sera démasqué ; quand la réalité apparaîtra nue et sans voile aux yeux de l'univers entier ! Quels regrets alors ! quels supplices ! quel tourment ! Toute âme qui ne se présentera pas brillante de vertu comme il convient à une âme unie à l'Epoux des vierges, qui ne sera pas pure de toute tache, de toute ride, de toute souillure, sera perdue et subira les plus terribles châtiments. Si une seule tache peut l'exclure du séjour du bonheur, qui pourra la soustraire aux châtiments, l'arracher au supplice quand les souillures seront ajoutées aux souillures, et que de ses nombreuses blessures s'exhalera une odeur infecte ? Méprisée ici-bas, passant sa vie au milieu des plus grandes amertumes, au point qu'elle inspire de l'horreur à tous, amis et ennemis, comment pourra-t-elle s'envoler

vers les célestes demeures, couverte de la boue de tant d'iniquités?

Voyez si, dans la maison d'un simple particulier, on laisse entrer un pourceau qui vient de se rouler dans la fange; s'il se présentait, on le chasserait, on le repousserait bien loin, on fermerait sur lui la porte avec dégoût. Si donc les hommes ne peuvent souffrir dans l'intérieur de leurs maisons un animal de ce genre, nourri dans la boue, comment une âme souillée pourra-t-elle entrer dans la céleste Jérusalem où brillent tant de clartés, où tout est resplendissant, abîme immense de lumière dans lequel se plongent les vierges dont l'éclat surpasse tout ce que l'on peut imaginer?

Celles qui n'avaient pas d'huile ont vu se fermer devant elles l'appartement de l'Epoux, et vous, vous osez espérer que le ciel vous sera ouvert! Cependant votre crime surpasse de beaucoup le leur. Celles-là avaient négligé de soulager les pauvres, et vous, vous perdez une foule d'âmes, quelle différence! Elles n'avaient point maltraité les pauvres, non, elles furent punies pour n'avoir pas soulagé leurs misères en prenant sur leurs biens. Mais vous, vous maltraitez, vous ruinez; non-seulement vous êtes inutiles, mais vous êtes nuisibles, vous êtes des fléaux pour la religion. Si donc celles qui n'ont pas été nuisibles ont été punies si sévèrement, surtout si l'on considère qu'elles ont gardé la virginité, quel ne sera pas le châtiment infligé à celles qui font beaucoup plus que d'être inutiles, qui se nuisent à elles-mêmes, qui nuisent à ceux qui vivent avec elles, et qui nuisent enfin à tous ceux qu'une telle vie scandalise et qui surtout couvrent d'opprobres le nom du céleste Epoux?

Ignorez-vous donc quelle grande affaire vous avez entreprise? Dans quelle lutte vous êtes engagées? quel poste vous devez défendre au milieu du combat? c'est près du général, que dis-je, c'est à côté du roi lui-même que se trouve votre place, c'est là que vous devez combattre! Dans la guerre, chacun n'occupe pas indifféremment n'importe quel poste; les uns sont vers les ailes, les autres au milieu, ceux-ci à l'arrière-garde, ceux-là sur le front de la phalange; d'autres sont pour le roi comme une escorte d'honneur, et vont partout avec lui : telle est la sainte phalange des vierges, je parle de celles qui méritent vraiment ce nom, c'est là leur place, vers le roi des rois, pas ailleurs; et encore la comparaison est faible, et la vue de ces hommes tout brillants d'or, montés sur des coursiers richement caparaçonnés, couverts de cuirasses étincelantes d'or et de pierres précieuses indique moins la présence du roi que les vierges n'indiquent celle du Christ! Les premiers sont seulement autour du char royal, mais les secondes sont le char royal lui-même, comme les chérubins; elles servent d'escorte comme les séraphins.

7. Lorsque la vierge se montre en public, il faut qu'on voie en elle le modèle accompli de toutes les vertus, elle doit exciter l'admiration universelle comme si tout à coup un ange descendait du ciel; si un chérubin apparaissait sur la terre, tous les hommes porteraient sur lui leurs regards, ainsi une vierge paraissant en public doit frapper d'étonnement et exciter l'admiration. Quand elle paraît en public, qu'elle soit comme dans un désert; qu'à l'église, elle soit recueillie et dans le plus profond silence; que ses regards ne se fixent sur personne, homme ou femme, mais qu'ils soient attachés sur l'Epoux céleste que la foi lui rend présent; que, rentrée dans sa maison, elle lui parle par la prière; qu'en lisant la sainte Ecriture elle n'entende que sa voix; que dans sa solitude elle pense uniquement à cet objet divin de ses désirs et de son amour; qu'elle soit ici-bas comme étrangère et voyageuse; qu'elle ne fasse nullement attention aux choses de ce monde; qu'elle fuie le regard des hommes; qu'elle évite même la conversation des femmes du monde; qu'elle ne donne à son corps que le nécessaire et sacrifie tout au salut de son âme, et vous verrez de quelle admiration l'entourera le monde. Qui ne serait saisi d'étonnement en voyant une faible femme vivre ainsi de la vie même des anges? qui oserait s'approcher d'elle? quel mortel se hasarderait à effleurer cette âme entourée des flammes de l'amour de Dieu? Bon gré, mal gré, tous s'éloigneront, tous seront remplis d'étonnement, comme à la vue d'un or étincelant au milieu d'un brasier. L'or, de lui-même, est très-brillant, mais quand il réfléchit l'éclat du feu, on peut à peine en soutenir les rayons. Si cela est vrai d'une vile matière, quel admirable spectacle, quel spectacle digne des hommes et des anges eux-mêmes, qu'une âme toute d'or par ses vertus?

Ah! pourquoi donc recherchez-vous la parure des habits, quand vous en trouvez une si

belle dans cette flamme divine qui vous entoure? Les habits ne nous ont pas été donnés comme ornements, mais pour couvrir la honte de notre nudité; n'ayez donc pas d'habits plus honteux que la nudité même. C'est pourquoi Dieu a donné des vêtements de peau à Adam et à son épouse. S'il l'eût voulu, il aurait pu les couvrir de superbes habits; il ne l'a pas fait pour nous montrer dès le commencement du monde que le temps présent n'est pas un temps de délices, mais de gémissements et de larmes. Si le besoin que nous avons de vêtements vient du péché, si c'est pour nous une preuve de notre ignominie et un souvenir de notre condamnation, pourquoi tant mettre en relief le signe de notre honte? Ces vêtements dont nous ne pouvons nous passer ne prouvent-ils pas assez notre chute? Pourquoi étaler comme à plaisir ce qui nous accuse, en excédant ce qui est nécessaire? Il faudrait plutôt, comme saint Paul, pousser des gémissements, nous lamenter, châtier notre corps : mais bien loin de là nous perdons notre temps à fabriquer avec tout l'artifice possible des habits que nous rehaussons encore de mille ornements. Nous faisons comme un homme qui, forcé de mettre un bandeau sur ses yeux malades, s'aviserait d'orner ce bandeau pour en tirer vanité. Voilà pourquoi Elie, voilà pourquoi Jean-Baptiste, n'ayant pour tout vêtement que des tuniques de peaux de bêtes, soupiraient si ardemment après le glorieux vêtement de l'immortalité.

Vous, au contraire, vous portez des habits plus recherchés que ceux des femmes de théâtre, et vous vous en servez pour séduire les jeunes gens élégants et frivoles. Ce n'est pas par de telles parures et de tels ajustements que l'Epoux veut que vous cherchiez à lui plaire; mais c'est dans votre cœur qu'il veut que réside toute sa gloire. Pour vous, vous la négligez, vous embellissez de mille ornements la boue et la cendre, vous attirez à vous les cœurs souillés, vous faites commettre l'adultère, pour ainsi dire, à tous ceux qui vous voient! Que par cette conduite vous accumuliez sur votre tête des charbons ardents, vous ne songez pas à le nier, je pense : il me reste à vous démontrer que vous vous couvrez d'ignominie, c'est une preuve que je vais vous faire donner par vos adorateurs eux-mêmes.

En effet, celle qui orne son cœur, se fait une beauté dont Dieu lui-même est épris. Mais vous, qu'avez-vous pour amant? des hommes, que dis-je! des hommes? des animaux immondes, les êtres les plus dégradés : car il faut être au niveau de la brute, pour vous croire plus belle que celles que Dieu lui-même aime et recherche à cause de leur beauté tout intérieure? Ainsi plus vous vous adonnez à la coquetterie, plus vous vous rendez abominable. Vous éloignez Dieu de vous, pour attirer ces hommes dégradés; de là votre honte, votre abaissement. Comment ne seriez-vous pas un objet de dégoût, puisque vous ne pouvez plaire à Dieu? Si celle qui se pare est méprisable à ce point, que dire de celle qui habite avec un homme!

8. Mais, si vous le trouvez bon, ne nous bornons plus seulement à prononcer le mot de *cohabitation*, examinons la chose elle-même, afin qu'elle se montre à nous dans toute sa turpitude. Elles ne craignent pas l'œil de Dieu qui est toujours ouvert, elles ne redoutent que l'œil de l'homme. Enlevons-leur donc la consolation qui leur reste; révélons au grand jour les secrets que cachent les parois de leurs maisons, ouvrons la porte à ceux qui veulent voir, faisons-les sortir du lit où se cache leur infamie. Voyons d'abord ce qui se passe dans leurs maisons; supposons que des murailles les séparent et qu'ils couchent dans des lits différents : car je ne pense pas, quelle que soit leur dépravation, qu'ils avouent partager la même couche. Ils sont donc dans des appartements séparés. Et qu'est-ce que cela fait? ils ne sont pas pour cela à l'abri du soupçon, quand même il y aurait plusieurs personnes de service, que dis-je? nous voilà sur la trace d'une nouvelle ignominie.

Souvent ils se lèvent en même temps, non pour de pieuses veilles (il ne faut rien attendre de semblable de leur part), mais pour se rapprocher l'un de l'autre, et pour s'entretenir pendant la nuit. Quoi de plus honteux? Qu'une indisposition survienne tout à coup, le mur de séparation devient inutile. Vite, l'homme qui dort sous le même toit se lève, et, devançant toutes les personnes de service, il entre dans la chambre de la jeune fille qu'il trouve au lit; et, prenant la maladie pour prétexte, à défaut des servantes souvent en retard, il s'établit garde-malade et rend des services qu'une femme seule peut rendre et encore à peine! Pour elle, elle n'en rougit pas, elle en tire va-

nité ; lui de son côté, loin d'en être humilié, s'en réjouit et cela d'autant plus que les services qu'il rend sont plus bas. Ici se réalise la parole de l'Apôtre : « Ils mettent leur gloire dans « leur propre déshonneur ». (Philipp., III, 19.) Mais voici les servantes qui se sont levées : la scène va être plus humiliante encore. Ces femmes arrivent la tête nue, vêtues d'une simple tunique, les bras découverts, en un mot, dans tout le désordre d'un sommeil interrompu ; elles courent çà et là, comme le requiert le devoir de leur charge, et pendant ce temps-là, notre homme est au milieu d'elles courant et s'agitant aussi. Peut-on se figurer quelque chose de plus révoltant ? La sage-femme viendrait qu'il ne rougirait pas davantage. Des vierges étrangères se présentent-elles pour visiter la malade, leur présence ne le déconcerte pas, elle ne fait que l'encourager. Une seule chose le préoccupe, faire valoir ses services auprès de la malade, oubliant que plus il en rend, plus il se déshonore lui-même en même temps qu'elle. Et faut-il s'étonner qu'il ne rougisse pas quand la sage-femme est présente ? Souvent au milieu de la nuit, faisant l'office de la dernière des servantes, il court sans difficulté chercher la sage-femme ? Voilà la sage-femme arrivée : quelquefois on le chasse malgré lui, quelle que soit son effronterie ; ensuite on lui permet de rentrer et de s'asseoir dans l'appartement. Pourquoi le renvoyez-vous ? vous feriez plus encore qu'il ne rougirait pas ; il en fait lui-même bien davantage.

Quand la nuit est passée, il s'agit de se lever : alors on s'épie, on s'observe ; elle, c'est à peine si elle ose sortir de sa chambre ; elle se hasarde pourtant. Quel est le premier objet qui frappe les yeux de cette vierge ? un homme qui n'est pas encore vêtu. Celui-ci, qui s'en doute, annonce quelquefois sa présence ; d'autres fois il se laisse surprendre, et c'est une scène honteuse, ridicule. Je ne veux rien dire de plus : à la vérité, ces choses sont légères en elles-mêmes, mais ordinairement elles soufflent l'impureté dans les cœurs et y allument un grand incendie. Voilà ce qui se passe à la maison et pis encore.

Mais quelle honte plus grande encore quand cet homme sort, par hasard, et qu'en rentrant sans se faire annoncer, comme il en userait chez lui, il trouve, avec la vierge, d'autres femmes qui sont venues pendant qu'il était sorti ; quel embarras et quelle confusion pour la malheureuse ! La même chose lui arrive à lui en pareille circonstance. Femme, elle ne peut sans honte recevoir des femmes, ni lui, homme, des hommes. Ils ne rougissent pas d'habiter ensemble, et ils se gardent bien de recevoir chacun des personnes de leur sexe. Que peut-on supposer de plus détestable ? Souvent on le trouve assis auprès de cette femme qui tient le dévidoir ou la quenouille. Qu'est-il besoin de parler des disputes et des querelles de chaque jour ? Il est impossible que cela n'arrive pas, quelle que soit l'amitié qui les unisse l'un à l'autre. J'ai appris que quelques-uns étaient dévorés de jalousie. Là, en effet, où n'est pas l'amour selon Dieu, nécessairement se trouve la jalousie : de là mille aventures, des séductions, le dévergondage et l'effronterie dans les vierges. Leur corps peut être pur, leurs mœurs sont mauvaises ; car, quand on s'habitue à parler librement avec un homme, à s'asseoir familièrement à côté de lui, à le regarder avec complaisance, à badiner avec lui et à se permettre mille autres indécences, le voile de la virginité tombe, sa fleur est fanée, foulée aux pieds ! quand une fois elles en sont venues là, il n'est rien qu'elles n'entreprennent, elles ne reculent devant rien, elles s'occupent de négocier des alliances, de faire le commerce pour les autres, elles détournent de leur pieux dessein celles qui voudraient rester veuves, pensant trouver là une excuse de leur conduite ; mais tout le monde les méprise, et les personnes mariées, en se comparant à ces vierges, se glorifient de leur état, et elles n'ont pas tort ; car mieux vaudrait contracter un premier mariage, voire même un second, que de mener un tel genre de vie. On se fait passer pour une entremetteuse, qui s'abstient des douceurs du mariage pour en porter le fardeau. Quel fardeau plus grand que d'avoir un homme à soigner et d'avoir toujours le souci de ce qui le concerne. Dieu vous a délivrée de cette inquiétude exprimée par ces paroles : « Tu t'occuperas « de ton mari et lui-même sera ton maître ». (Gen., III, 16.) Vous en êtes affranchie par votre condition de vierge, pourquoi vous soumettre de nouveau au joug ? le Christ vous a rendue libre, pourquoi vous forger de nouvelles chaînes ? il vous a exemptée de toute sollicitude, et vous inventez mille soucis pour vous tourmenter !

9. Mais, puisque j'ai parlé de sollicitude, ce

mot me fournit l'occasion de répéter une parole de l'Apôtre ; si la cohabitation des hommes avec les femmes et des femmes avec les hommes faisait disparaître ces soucis, saint Paul n'aurait pas dit, en exhortant à la continence : « Or, je veux que vous soyez sans sollicitude ». (I Cor., VII, 32.) C'est comme s'il disait : Que voulez-vous ? le repos et la liberté ? mais ne voyez-vous pas qu'en habitant avec des hommes, vous prenez pour partage la servitude, les peines et des misères de toutes sortes ? il arrive souvent que des femmes, après avoir perdu leur époux, ne se marient plus afin de ne pas subir le joug une seconde fois. Si vous êtes pauvre, sans patrimoine, soyez un modèle de vertu, n'ayez rien de commun avec les hommes. Vivez en union avec des femmes vertueuses, vous ne perdrez pas votre couronne et vous jouirez de l'abondance et de la paix. Cela vous paraît difficile : cherchez avec soin, vous trouverez certainement : que dis-je, est-il nécessaire de chercher beaucoup ? De même que nous sommes tous attirés vers la lumière, ainsi, quand votre vertu rayonnera au loin, toutes les femmes pieuses vous rechercheront à l'envi ; elles se disputeront l'honneur et l'avantage de vous servir et de pourvoir à vos besoins ; vous serez regardée par elles comme le soutien de leurs maisons, l'ornement, la couronne de leur vie, selon la parole de Jésus-Christ ; car il a dit : « Cherchez le « royaume de Dieu et toutes ces choses vous « seront données par surcroît » (Matth., VI, 33), et nous pouvons vous dire, en toute assurance, que la félicité temporelle ne nous est refusée que parce que nous négligeons les choses du ciel ; quand je dis nous, je ne parle pas seulement des hommes, mais aussi de vous, et de vous plus encore que des hommes. Dès le commencement du monde la femme fut punie plus sévèrement parce qu'elle contribua davantage à la faute ; Dieu imposa un châtiment plus sévère à celle qui séduisit qu'à celui qui fut séduit : tremblez donc pour vous si vous ne voulez pas vous corriger et recouvrer votre première dignité. Lorsque la femme fut reprise pour avoir présenté du fruit défendu, elle n'osa pas se justifier en disant que l'homme, vu sa dignité, n'aurait pas dû se laisser persuader et induire en erreur, elle laissa de côté cette misérable défense ; elle recourut à une autre, misérable elle aussi, mais qui avait plus d'apparence de raison. Par là on voit qu'il est plus permis à ceux qui sont séduits de rejeter la faute sur ceux qui les séduisent qu'à ceux-ci d'accuser ceux-là.

Une femme de mauvaise vie attire chez elle celui qui déshonore son corps, et après avoir dormi avec lui, elle le renvoie ; mais vous, après avoir appelé celui qui déshonore et souille votre âme, vous l'enfermez dans votre maison, vous ne lui permettez pas de sortir, vous l'enchaînez par la flatterie, par les caresses, liens difficiles à dénouer, et, travaillant à satisfaire votre vaine gloire, vous vous couvrez de honte.

Ah ! dites-moi, vous ne réfléchissez donc pas à la vie présente ? Qu'elle est courte ! n'est-ce pas un songe, une fleur qui se fane, une ombre qui passe ? pourquoi voulez-vous vous réjouir maintenant dans l'illusion d'un songe pour être punie un jour dans la terreur de la réalité ? Mais que parlé-je de se réjouir ? quelle joie pourriez-vous rencontrer là où vous trouvez votre condamnation, et les reproches, et les injures, et les scandales ? et quand même il y aurait une certaine jouissance, qu'est-ce qu'une goutte d'eau auprès d'un océan sans bornes ? « Ecoutez, ma fille, et voyez ; prêtez « l'oreille, et oubliez votre peuple et la maison « de votre père, et le roi désirera votre beauté ». (Psal. XLIV, 11, 12.) Telles sont les paroles que David adressait à toutes les âmes entraînées par des affections coupables. Voilà ce que nous vous dirons en introduisant un léger changement dans les paroles du Prophète : Ecoutez, ma fille, et voyez, prêtez l'oreille et laissez de côté votre mauvaise habitude, oubliez ceux qui font votre malheur en habitant avec vous, et alors le roi désirera votre beauté. Que peut-on désirer de plus grand ? que peut-on même comparer à la gloire d'avoir pour partage et pour ami le Maître de la terre, le Roi des anges et des archanges, le Souverain du ciel et des Vertus des cieux ? quoi de plus heureux pour vous que d'être complétement délivrée des vils compagnons de votre servitude qui avilissent votre dignité ! Nous ne saurions mieux faire que de terminer ici ce discours : tout ce que nous ajouterions serait faible à côté de cette gloire qui vous est promise. Celle qui épouse un roi de la terre se croit au comble du bonheur, et vous, vous aurez non un roi de la terre, non un homme ordinaire, mais celui qui règne dans le ciel, qui est élevé au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute vertu, de tout ce qui a

un nom dans l'univers entier, celui qui repose sur les chérubins, qui ébranle la terre, qui déroule le ciel comme un pavillon, celui que les chérubins eux-mêmes et les séraphins n'abordent et ne contemplent qu'en tremblant, vous l'aurez pour époux, vous l'aurez pour amant, amant beaucoup plus passionné qu'aucun homme ne peut l'être; comment pour en jouir ne quittez-vous pas tout ce qu'il y a sur la terre, fallût-il sacrifier votre vie?

Cette parole du Prophète doit suffire pour corriger notre mauvaise habitude, et fussions-nous plus lourds que le plomb, pour nous soulever jusqu'au ciel; aussi nous finissons et nous vous prions de chanter ce divin cantique à la maison, dans les rues, le jour, la nuit; en voyage et sur votre lit de repos, parlez à votre âme et de bouche et de cœur en répétant: « Ecoute, ô mon âme, et vois, prête l'oreille et oublie cette détestable habitude, et le roi désirera ta beauté ». Bien pénétrée de cette parole, vous rendrez votre âme plus pure que l'or. Cette parole, plus brûlante, plus active que le feu, aura assez de vertu pour dissiper vos pensées criminelles et pour purifier votre cœur de toutes ses taches, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(*Traduit par l'abbé P. J***.*)

TRAITÉ DE LA VIRGINITÉ.

(Voyez tome I, chapitre VIII, page 83.)

ANALYSE.

Il n'y a point de véritables vierges parmi les hérétiques, parce qu'elles ne sont point chastes, n'étant pas épouses d'un seul, comme l'ordonne saint Paul. — En second lieu, elles n'embrassent la virginité que par horreur du mariage, qu'elles regardent comme un crime. — Elles ne peuvent donc prétendre à la même récompense que les vierges catholiques. — L'Apôtre, qui conseille la continence, n'en fait point un précepte, et les hérésiarques, qui s'éloignent de sa doctrine, placent leurs disciples dans une condition pire que celle des païens. — Enfin, la virginité des hérétiques est injurieuse à Dieu, car, ayant renoncé à la foi, leurs vierges ne sauraient avoir le cœur pur. — D'ailleurs, la profession de la virginité exige, pour être méritoire, une pleine liberté de se marier, ce qui ne se rencontre pas chez les hérétiques, qui réprouvent le mariage. — L'Eglise au contraire, loue le mariage, et le regarde comme le port de la continence pour ceux qui veulent en bien user. — Quant aux personnes qui n'ont pas besoin de ce secours contre l'effervescence des passions, l'Eglise les exhorte à ne point se marier, mais elle ne le leur défend pas. — Elle ne condamne et ne chasse de son sein que ceux qui profanent la sainteté du mariage. — Car le mariage est bon, mais la virginité est bien meilleure, et elle lui est autant supérieure que les anges le sont aux hommes.

La virginité est avantageuse au catholique, selon l'enseignement de l'Apôtre ; et dans le plan premier de la création, elle devait seule régner sur la terre, car le péché, qui a été cause de la mort, l'a été également du mariage. — Adam et Eve ne lui doivent point la naissance, les anges n'ont point été multipliés par cette voie, et si nos premiers parents fussent demeurés fidèles, Dieu eût pourvu à la propagation du genre humain par un moyen qui nous est inconnu. — Aujourd'hui même le mariage n'est permis que pour remédier à l'incontinence, en sorte que l'Apôtre veut que les chrétiens, à l'exemple des juifs, s'en abstiennent certains jours, afin de mieux vaquer au jeûne et à la prière. — Mais si ce même apôtre dit que la continence est un don de Dieu, il n'exclut point la coopération de l'homme, et ne parle ainsi que par humilité. — L'auteur trace alors une vive et effrayante peinture des mariages mal assortis, et rappelle aux vierges, ainsi qu'aux veuves, qu'après avoir fait vœu de continence, elles ne peuvent se marier sans pécher grièvement. — Il prouve ensuite que le mariage est avec raison appelé une chaîne, parce qu'il est une suite non interrompue de soins et d'inquiétudes, et surtout parce que le devoir conjugal soumet les époux l'un à l'autre. — Cette soumission est pour eux une obligation grave, et dont ils ne peuvent s'affranchir que momentanément et d'un mutuel consentement. — Il se trouvait aussi des vierges qui faisaient consister la virginité à ne point se marier, et qui du reste se permettaient les parures et les amusements du monde ; mais si elles imitent ainsi les vierges folles de l'Evangile, elles seront, comme celles-ci, exclues du royaume des cieux. — L'excellence de la virginité se montre surtout en ce qu'elle nous facilite l'exercice de la prière et des bonnes œuvres. — Quelques-uns s'autorisaient du nom d'Abraham pour mettre le mariage au-dessus de la virginité, mais l'auteur montre que les apôtres sont plus élevés en gloire que ce patriarche ; et tout en avouant qu'un homme riche, marié et chargé d'affaires, peut mener une vie juste et vertueuse, il affirme que les exemples en sont rares. — Enfin, il termine en disant que dans la loi nouvelle on exige plus de perfection que dans l'ancienne, parce que les dons et les grâces du Saint-Esprit nous y sont donnés plus abondamment.

1. Les Juifs méprisent l'éclat et le mérite de la virginité : faut-il s'en étonner? ils ont abreuvé d'outrages le Christ, né d'une Vierge. Les Gentils l'admirent et la révèrent ; mais elle ne fleurit que dans l'Eglise de Dieu. Et qui pourrait en effet nommer vierges les filles des hérétiques? Elles ne sont point chastes, puisqu'elles se montrent infidèles à ce premier époux auquel l'Apôtre les avait unies. « Je « vous ai fiancées », dit-il, « ainsi que des vierges « chastes à un seul époux qui est Jésus-Christ ». (II Cor., XI, 2.) Car, bien que cette parole puisse s'appliquer à tous les fidèles qui composent le corps de l'Eglise, elle concerne spécialement les vierges chrétiennes. Comment celles qui osent donner à l'Epoux divin un rival mortel, seraient-elles chastes? première raison pour que je leur refuse le titre de vierges ; j'en ajoute une seconde : elles ne font profession de la virginité que par horreur du mariage qu'elles condamnent comme mauvais : principe qui détruit d'avance tout le mérite de leur virginité, puisque celui qui s'abstient d'un crime ne peut réclamer la palme et la

couronne et n'a droit qu'à l'exemption du châtiment.

Telle est la base de toute législation. Le meurtrier, dit la loi, sera puni de mort, et le voleur subira la peine de son crime. Mais cette même loi ne décerne aucune récompense à ceux qui n'ont ni tué, ni volé. C'est ainsi encore que le législateur prononce la peine de mort contre l'adultère, sans se croire obligé d'honorer celui qui respecte la couche de son prochain. Eh! qui blâmerait ces sages dispositions! et qui n'avouerait que la louange et l'admiration doivent être le partage exclusif de la vertu, tandis que le facile courage de ne pas commettre un crime, est assez récompensé par l'exemption de tout châtiment. Aussi le divin Sauveur qui a menacé de l'enfer celui qui sans un légitime motif s'irriterait contre son frère, et l'appellerait fou (Matth., v, 22), n'a point promis le paradis à quiconque s'abstiendrait uniquement d'injures et de récriminations. Mais il a attaché sa promesse à de plus généreux efforts, par exemple « à l'amour de « nos ennemis ». (Matth., v, 44.) Et en effet, pour nous montrer de quel faible mérite est à ses yeux cet éloignement de toute animosité contre nos frères, il nous déclare que le degré supérieur qui consiste à les aimer, ne donne par lui-même aucun droit à la récompense céleste. Nous ne faisons rien en cela que ne fassent également les païens. C'est pourquoi une vertu plus haute et plus sublime peut seule mériter le ciel. Sans doute, nous dit-il, je ne vous condamne pas aux flammes de l'enfer, vous qui n'avez proféré contre votre frère ni injures, ni malédictions, mais ne croyez pas en avoir assez fait pour obtenir la couronne immortelle. Je ne saurais, en effet, me contenter de ces témoignages négatifs de haine, et lors même que vous y joindriez des marques de bienveillance et d'amitié, vous resteriez encore dans les rangs inférieurs, et parmi les publicains. Si vous voulez donc devenir parfaits, et acquérir le ciel, élevez-vous au-dessus de la nature jusqu'à cette générosité de cœur qui nous fait aimer nos ennemis.

Ces principes nous permettent de conclure qu'inutilement les hérétiques affligent leur chair, puisqu'ils n'en seront jamais récompensés; ce n'est pas que le Seigneur soit injuste, loin de nous cette pensée, mais c'est qu'ils sont aveugles et coupables. Et en effet n'avons-nous pas prouvé que l'abstention d'un crime ne donne droit à aucune récompense? Or, comme ils ne fuient le mariage que parce qu'ils l'estiment mauvais et criminel, ils ne sont pas plus admis à réclamer l'honneur et la gloire de la virginité que nous tous qui respectons l'intégrité du lit nuptial. Voici le langage que Jésus-Christ leur tiendra au jour du jugement : Je ne trouve en vous d'autre mérite que celui de n'avoir point commis le mal; et ce mérite est bien faible à mes yeux. Aussi n'introduirai-je dans l'héritage céleste que ceux qui n'ont négligé aucune vertu. Je m'étonne donc que vous qui repoussiez le mariage comme un acte mauvais et criminel, vous osiez prétendre aux récompenses de la chasteté. Ainsi parlera le souverain Juge qui placera les brebis à sa droite (Matth., xxv, 33), et les louera devant tous. Mais si les justes sont admis en son royaume, c'est moins pour n'avoir point ravi le bien d'autrui que pour s'être dépouillés eux-mêmes en faveur de leurs frères. Nous voyons encore dans l'Evangile que le maître loue le serviteur auquel il avait confié cinq talents de ce qu'il les a fait fructifier au double et non de ce qu'il ne les a pas dissipés. Jusqu'à quand, hérétiques, continuerez-vous donc de vous élancer inutilement dans la carrière, et de vous fatiguer dans une lutte où vos coups ne frappent que l'air. Et plût au ciel que tous vos efforts ne fussent qu'inutiles, quoique ce soit déjà un châtiment bien rigoureux que de voir la stérilité de ses travaux, et, après avoir ambitionné la plus sublime récompense, de ne recueillir que la honte et l'ignominie au jour où l'on avait espéré moissonner la gloire et l'honneur.

2. A cette inutilité de leurs fausses vertus, succéderont des tourments réels et terribles, le feu qui ne s'éteint pas, le ver qui ne meurt point, les ténèbres extérieures et toutes les peines de l'enfer. Aussi la parole de l'homme, et même celle de l'ange, sont-elles impuissantes à payer à Dieu le tribut de reconnaissance que nous lui devons pour sa bonté envers nous. Pourquoi? Parce que les sacrifices qu'exige la virginité nous sont moins pénibles qu'aux hérétiques, et combien les fruits en sont-ils différents pour eux et pour nous! Le partage des vierges hérétiques sera la prison de l'enfer, les larmes, les gémissements et les supplices éternels; mais les enfants de l'Eglise posséderont la société des saints anges, les splendeurs

du ciel et la présence du divin Époux qui est le résumé de tous les biens.

D'où vient un sort si dissemblable? c'est que pour les uns la virginité n'est qu'une révolte sacrilége contre Dieu, tandis que pour les autres cette même profession est l'accomplissement de sa volonté sainte. Car le Seigneur voudrait que tous les hommes fussent vierges, comme nous le dit l'Apôtre, ou plutôt comme nous le déclare le Christ qui parlait par sa bouche : « Je voudrais que vous fussiez tous dans « l'état où je suis moi-même ». (I Cor., VII, 7.) Mais le Seigneur, qui est indulgent, et qui sait que l'esprit est prompt, et que la chair est faible, n'a point voulu nous prescrire impérieusement la virginité, et il en a laissé le choix à notre volonté ; et, en effet, si elle était une loi expresse et générale, les vierges n'auraient droit à aucune récompense. On leur dirait seulement : Vous avez fait ce que vous deviez faire. Quant à ceux qui auraient enfreint le précepte, ils subiraient la juste peine de leur désobéissance. Mais le Sauveur a dit: « Que celui « qui peut entendre, entende». (Matth., XIX, 12.) Il n'a donc point condamné ceux qui ne se sentiraient pas le courage d'embrasser la virginité, et il a néanmoins ouvert aux autres une noble et illustre carrière. Aussi l'Apôtre, fidèle écho des pensées du divin Maître, nous dit-il : « A l'égard de la virginité, je n'ai point « reçu de commandement du Seigneur, mais « voici le conseil que je donne». (I Cor., VII, 25.)

3. Mais ni Marcion, ni Valentinien, ni Manès, n'ont connu cette sage modération. C'est qu'ils ne parlaient pas au nom du divin Pasteur qui compatit à la faiblesse de ses brebis, et qui donne sa vie pour leur salut. Ils n'étaient que les interprètes de Satan qui est le père du mensonge, et qui a été homicide dès l'origine. C'est pourquoi ils entraînent tous leurs disciples dans un double abîme! Car ils les accablent, durant la vie, de travaux pénibles et infructueux, et ils ne leur préparent pour l'éternité que les feux de l'enfer !

4. Votre malheur surpasse même celui des païens, ô infortunées victimes de l'erreur! Car, s'il n'est pas donné aux païens d'éviter les supplices éternels, du moins ils goûtent sur la terre les plaisirs de la chair, les douceurs du mariage, le rassasiement des sens et l'ivresse de l'opulence ; vous, au contraire, vous n'avez pendant la vie que des peines volontaires, et vous ne rencontrerez au-delà du tombeau que des maux involontaires. Le jeûne et la virginité ne seront pour le païen ni un titre à la récompense céleste, ni un sujet de condamnation ; mais, à votre égard, ces deux vertus, dont vous attendiez une gloire immortelle, deviendront la cause d'une éternelle réprobation, et Jésus-Christ vous dira : « Retirez-vous de moi, et avec vos prétendus « mérites allez au feu de l'enfer, qui a été pré- « paré pour le démon et ses anges». (Matth., XXV, 41.) Et en effet le jeûne et la virginité sont en eux-mêmes des actes indifférents, et l'intention seule leur donne un caractère moral. C'est ainsi qu'ils sont stériles et infructueux dans les païens, parce qu'ils ne les pratiquent point en vue de Dieu ; mais vous, hérétiques, qui ne pratiquez ces œuvres que pour vous révolter contre Dieu et pour blasphémer ses créatures, non-seulement vous ne serez point récompensés de vos sacrifices, mais vous en serez punis comme d'un crime. Sous le rapport du dogme, vous serez enveloppés dans la même condamnation que les païens, puisque vous avez comme eux renié le vrai Dieu, pour inventer des divinités mensongères. Sous le rapport de la morale, ils seront plus heureux que vous. On ne prononcera contre eux que l'exclusion du ciel, tandis que des tourments affreux s'ajouteront pour vous à cette même exclusion. Du moins ils auront pu, durant la vie, goûter quelques plaisirs, et vous, vous perdez les jouissances du temps et de l'éternité. Mais est-il un sort plus malheureux que celui de l'homme qui ne recueille pour prix de ses travaux et de ses fatigues que d'éternels supplices?

Au jour du jugement, l'adultère, l'adroit ravisseur du bien d'autrui, et l'opulent usurier trouveront une certaine consolation, quelque faible qu'elle soit, dans la pensée qu'ils ne sont punis que pour des crimes dont ils ont joui : mais quelle ne sera pas la douleur de celui qui sur la terre aura embrassé la pauvreté volontaire pour s'acquérir les richesses du ciel, et qui n'aura point reculé devant les sacrifices de la chasteté pour s'assurer une place parmi les anges, lorsqu'il verra ces brillantes espérances s'évanouir pour faire place à la triste réalité des peines de l'enfer. Je n'hésite même pas à penser qu'en cette âme le remords et le désespoir seront plus cuisants que les feux éternels, quand elle contemplera autour du divin Époux les émules de ses travaux et de ses com-

bats. Hélas ! ces mêmes vertus, qui leur vaudront alors un bonheur ineffable, ne lui attireront que d'affreux supplices. Qu'il sera dur d'être puni plus sévèrement pour ses austérités que d'autres ne le seront pour leur débauche et leur libertinage.

5. C'est qu'en effet il n'y a pas de luxure qui soit aussi coupable que la continence des hérétiques. La luxure est avant tout une injure faite à l'homme, tandis que la continence des hérétiques est une révolte contre Dieu, et outrage son infinie sagesse. C'est un piége que le démon tend à ses adorateurs; et si j'affirme que la virginité est chez les hérétiques un artifice diabolique, je parle d'après l'Esprit-Saint, qui connaît bien toutes les ruses de l'esprit mauvais ; or, écoutez ce qu'il dit ouvertement par la bouche de l'Apôtre : « Dans la « suite des temps, plusieurs abandonneront la « foi, pour suivre l'esprit d'erreur et les doc« trines des démons, imposteurs pleins d'hypo« crisie, qui auront la conscience cautérisée, « qui interdiront le mariage et l'usage des vian« des que Dieu a créées ». (I Timoth., IV, 1-3.)

Serait-elle donc vierge, cette jeune fille qui a trahi sa foi, qui écoute le langage de l'erreur, qui obéit au démon, et qui honore le mensonge ? Serait-elle donc vierge, celle dont la conscience est brûlée des poisons de l'hérésie ? Eh ! qui ne sait que la vierge destinée au divin Epoux ne doit pas être moins pure dans son âme que chaste dans son corps? Mais quelle peut être la pureté d'une conscience déshonorée par les stigmates de l'enfer? L'honneur et la gloire de cette union céleste exigent que nous renoncions aux jouissances de toute union terrestre ; et comment le cœur qui nourrit des pensées impies et sacriléges verrait-il s'épanouir en lui les grâces et l'éclat de la virginité?

6. J'admets avec vous que la vierge hérétique possède la chasteté du corps ; mais elle a perdu celle de l'âme qui est bien plus excellente. Eh ! qu'importe que l'enceinte extérieure du temple subsiste, quand le temple lui-même est détruit ! ou que les abords du trône soient purs et brillants, quand le trône lui-même est profané ! Que dis-je? le corps lui-même ne reste pas exempt de souillures ; ces pensées de blasphème et d'impiété, qu'enfante une doctrine de mensonge, s'élancent du cœur, et la parole les répand nécessairement au dehors. Alors elles souillent d'abord la langue qui les prononce, et les oreilles qui les écoutent, et puis, s'insinuant au plus intime de l'âme, elles y infiltrent un poison mortel, et comme un ver rongeur elles y piquent la racine de toute vertu. C'est ainsi qu'elles tuent à la fois le corps et l'âme. Mais s'il est vrai que la chasteté de l'un et la pureté de l'autre forment l'essence de la virginité, comment nommer vierge celle en qui ces vertus indispensables ne subsistent plus?

Vous me montrez, je l'avoue, un visage pâle, des membres affaiblis, un vêtement simple et un extérieur modeste. Eh ! que m'importe, si l'œil de votre âme est plein d'impudence; or, il l'est, puisqu'il envisage comme mauvaises les œuvres de Dieu. Le Psalmiste a dit que : « Toute la gloire de la fille du roi est « intérieure ». (Ps. XLIV, 14.) Mais par un triste contraste la vierge hérétique brille au dehors, et au dedans elle est souillée. Oui, on ne peut la voir sans indignation affecter devant les hommes la plus grande réserve, et se conduire comme une insensée à l'égard du souverain Etre. Elle n'ose fixer les traits d'un homme, si toutefois sa modestie va jusque-là, et elle ne craint point de braver les regards du Seigneur, ni d'élever contre le Très-Haut une parole de blasphème. Cependant son visage est exténué, et comme empreint d'une pâleur de mort; ah ! cette vierge n'en est que plus digne de larmes et de pitié, puisque pour elle l'inutilité d'une vie austère et pénitente n'enfantera qu'une éternité malheureuse.

Votre vêtement est simple, je le reconnais : mais la virginité n'est point dans la simplicité du vêtement, ni dans la pâleur du visage; elle réside dans l'âme et dans le corps. On reconnaît un philosophe à l'énergie de ses pensées et à la sagesse de ses mœurs, bien plus qu'à sa chevelure, à son bâton et à son manteau; ainsi encore le soldat se distingue par sa vaillance et son courage, bien plus que par son armure et son baudrier. Ne serait-il donc pas ridicule d'attacher la gloire de la virginité, vertu sublime et surhumaine, à une chevelure négligée, à un habit modeste, à une contenance réservée? Il faut que notre regard pénètre jusqu'au plus intime de l'âme, et qu'il en scrute les pensées secrètes. C'est ce que nous prescrit cet apôtre, qu'il est permis de nommer le grand législateur de la virginité. Oui, saint Paul veut qu'on juge la vierge non sur ses vêtements, mais sur sa foi et sur sa croyance.

« Celui, dit-il, qui entre dans la lice, doit s'abste-« nir de tout » (I Cor., IX, 25) ce qui pourrait ternir la pureté de l'âme ; et : « Nul n'est cou-« ronné, s'il n'a observé les conditions du com-« bat » (II Tim., II, 5); mais quelles sont ces conditions? Ecoutez la réponse du même apôtre, ou plutôt celle de Jésus-Christ qui a établi ce glorieux combat : « Qu'en toutes choses le « mariage soit respecté, et que le lit nuptial « soit sans tache ». (Hébr., XIII, 4.)

8. Ce précepte, dites-vous, ne me concerne point, puisque j'ai renoncé au mariage. Mais, ô vierge infortunée, c'est là une erreur d'autant plus grave qu'elle est la source de tous vos malheurs. Car vous ne pouvez déverser sur le mariage votre superbe dédain, sans blasphémer la sagesse divine, et condamner l'économie de sa providence. Et en effet, si l'union conjugale est un crime, les enfants qui en proviennent sont donc impurs. Ainsi nous devons reconnaître que vous du moins, quand il y aurait exception pour les autres, vous êtes souillée par le fait seul de votre naissance : mais comment alors vous appeler vierge? Bien plus, à cette première impiété vous en ajoutez une autre plus coupable encore : vous ne fuyez le mariage que parce que vous le considérez comme un crime ; de sorte que vous avez trouvé le secret de rendre la virginité plus honteuse que le libertinage.

Où vous placer, ô vierges hérétiques? parmi les Juifs? mais ils honorent le mariage, et ils observent religieusement l'ordre de la Providence. Parmi les catholiques? mais vous refusez d'écouter Jésus-Christ qui nous dit par la bouche de l'Apôtre : « Respectez le mariage et la « sainteté du lit conjugal ». Je ne puis donc vous ranger que parmi les païens, et encore ils vous repoussent eux-mêmes comme des impies; car Platon, le prince de leurs philosophes, a dit que le Créateur de l'univers est un être bon, et qu'il n'a pu vouloir le mal. (Plat. Timée.) Vous, au contraire, vous le considérez comme un être malfaisant, et comme l'auteur du mal. Resterez-vous donc seules et isolées? non, rassurez-vous ; vous avez pour frères de doctrine le démon et ses anges. Ou plutôt ils ne partagent point l'erreur où ils vous ont engagées, et ils n'ignorent point que Dieu est bon ; aussi ils s'écrient dans l'Evangile : « Nous savons, ô « Christ, que vous êtes le saint de Dieu ». (Marc, I, 24.) Et au livre des Actes, ils appellent les apôtres « des hommes qui sont les ser-« viteurs du Dieu Très-Haut, et qui annon-« cent la voie du salut». (Act., XVI, 17.)

Jusques à quand vanterez-vous donc votre virginité ? Ah ! loin de vous en glorifier, vous devriez pleurer amèrement l'obstination funeste qui vous rend les esclaves du démon, et les victimes de l'enfer. On n'est point vierge pour avoir renoncé au mariage ; et celle-là seule mérite ce beau nom qui a pu légitimement se choisir un époux. Mais puisqu'à vos yeux le mariage est criminel et prohibé, la virginité n'est plus en vous l'acte d'une vertu volontaire; elle n'est qu'une soumission forcée à une loi rigoureuse. Chez les Perses, il est permis au fils d'épouser sa propre mère, et cette permission fait qu'on admire ceux qui s'en abstiennent. Mais les Romains n'y trouvent aucun mérite, parce qu'ils flétrissent et réprouvent une semblable union comme le plus abominable de tous les crimes.

Il faut raisonner pareillement du mariage. Nous le considérons comme légitime ; aussi admirons-nous ceux qui veulent y renoncer. Vous, au contraire, qui le regardez comme essentiellement mauvais, vous le fuyez sans aucun mérite. Et en effet, s'abstenir de ce qui est défendu, ne révèle pas toujours une âme grande et élevée. C'est pourquoi la parfaite vertu, peu contente d'éviter les fautes que flétrit l'opinion publique, triomphe dans la pratique de ces actes dont l'omission même n'entraîne aucune culpabilité, et dont l'accomplissement nous met au rang de ceux qu'on appelle les fous et les justes. Les eunuques ne se marient pas, cependant qui songe à leur en faire un mérite ? Or, votre virginité n'est pas plus méritante. Ce qui est chez lui le résultat forcé d'une mutilation corporelle, est chez vous la conséquence nécessaire de l'altération de votre conscience et l'œuvre du démon, qui, s'il a respecté votre corps, vous a fait subir une véritable mutilation morale, et vous tient honteusement engagées dans les pénibles sacrifices d'une continence inutile et ingrate. Vous condamnez le mariage; ne vous étonnez donc point que votre fausse virginité ne reçoive aucune récompense, et soit même sévèrement punie.

9. Mais vous aussi, m'objecterez-vous, ne défendez-vous pas le mariage? à Dieu ne plaise que je partage votre erreur ! Eh quoi ! direz-vous encore, n'exhortez-vous pas à garder la continence ? oui, je le conseille, parce que je

comprends toute l'excellence de la virginite. Mais, loin de condamner le mariage comme mauvais, je le loue, et j'en préconise le légitime usage comme un asile et un port assuré où s'abrite la continence, et où les passions se resserrent en de justes limites. Le Seigneur l'a placé sur le rivage de la vie, comme un rocher protecteur qui brise la vague furieuse, et qui parmi les orages et les tempêtes nous présente une rade calme et paisible ; mais avouez aussi qu'il se rencontre des chrétiens auxquels ce secours est inutile, parce qu'ils domptent une chair rebelle par le jeûne, les veilles, la solitude et la mortification.

Voilà ceux que j'engage à embrasser la virginité, et néanmoins je ne leur défends pas le mariage : or, entre le conseil et la défense, il y a un abîme aussi profond qu'entre la liberté et la nécessité. Un ami qui conseille permet à son ami de suivre un avis opposé ; mais le législateur qui défend interdit absolument toute action contraire. Bien plus, en conseillant la virginité, je n'improuve point le mariage, et je ne condamne point celui qui résiste à ma parole. Vous, au contraire, vous qui réprouvez le mariage comme mauvais et criminel, et qui changez ici le conseil en une loi rigoureuse, vous devez en haïr tous les infracteurs. J'admire sans doute l'athlète généreux qui s'élance dans la carrière de la virginité ; mais je ne condamne pas celui qui ne s'y présente point. Et, en effet, le blâme n'est permis qu'à l'égard d'une action réellement fautive ; or, comment le faire tomber sur le chrétien auquel on ne peut reprocher que de se restreindre dans une sphère plus modeste, et de n'oser tenter les plus sublimes efforts de la vertu ; je ne louerai donc point en lui la force et l'énergie du courage, mais je ne me permettrai point non plus de blâmer sa timide réserve : ainsi je ne condamne point le mariage, dont j'estime l'usage saint et légitime, et je ne condamne que ceux qui l'outragent et qui le profanent ; mais quiconque commet ce crime, je le châtie, et je le chasse de l'Eglise, tandis que je loue ceux qui respectent le lit conjugal : c'est ainsi que la doctrine catholique sait vénérer l'œuvre de Dieu et faire resplendir d'un nouvel éclat l'honneur et la gloire de la virginité.

10. Celui qui condamne le mariage, blesse la sainte virginité, et celui qui le loue, rehausse le mérite et la dignité de cette vertu. C'est un bien d'une valeur fort douteuse, celui qui ne paraît tel que si on le compare avec un grand mal ; or, telle est l'idée que vous avez de la virginité par rapport au mariage. Un bien véritablement excellent, c'est celui qui surpasse ce que tout le monde s'accorde à estimer comme bon : c'est notre doctrine touchant la virginité. Elle proclame le mariage bon, la virginité meilleure. Dire que le mariage est mauvais, c'est faire tort à la virginité ; pareillement, c'est louer celle-ci que d'honorer celui-là. On n'est pas beau, pour être moins laid que tel dont le corps est mutilé ; on n'est vraiment beau que si on l'est plus que celui qui est intact et sans difformité, et c'est ainsi que le mariage étant bon en lui-même, nous fait admirer la virginité qui est meilleure. Elle le surpasse en dignité autant que le pilote et le général s'élèvent au-dessus du matelot et du soldat ; mais de même que la tempête engloutit le vaisseau qui est dépourvu de rameurs, et que l'ennemi fait prisonnier le général qui est abandonné de ses soldats, ainsi la condamnation du mariage rejaillit sur la virginité, et en ternit la gloire.

La virginité est donc un bien ; je l'avoue, elle est un bien plus excellent que le mariage ; je l'accorde volontiers, et même je ne crains pas d'avancer qu'entre eux la distance est plus grande qu'entre le ciel et la terre, et qu'entre l'ange et l'homme ; j'ajouterai encore que le mérite de cette vertu rayonne avec plus de splendeur dans les hommes que dans les anges : ceux-ci sont vierges, il est vrai, mais ils ne sont point comme nous pétris de chair et de sang. Ils n'habitent point la terre, ils ne ressentent point les ardeurs de la concupiscence, et ils n'ont à craindre ni l'intempérance et ses excès, ni la musique et ses accords voluptueux, ni le regard et la séduction de la beauté. Plus purs que le ciel en plein midi, quand aucun nuage n'en ternit l'azur, leurs essences virginales, qu'aucune passion ne trouble, brillent paisiblement d'un éclat immortel.

11. Cependant l'homme, que sa nature place au-dessous de l'ange, sait doubler ses forces ; et par une généreuse émulation il marche son égal. L'ange est vierge, et l'homme le devient ; l'ange est le ministre du Seigneur, et il se tient toujours près de son trône ; mais la vierge chrétienne est la servante du Dieu auquel elle s'est consacrée, et saint Paul l'exempte de toute sollicitude temporelle, afin que rien ne la détourne de

son ministère sacré ; enfin, si elle ne peut briser les liens de la chair, et s'envoler aux cieux, du moins elle goûte l'ineffable consolation de recevoir le Dieu qui vient reposer dans le chaste tabernacle de son corps et de son âme. Comprenez donc maintenant toute l'excellence de la virginité : par elle l'habitant de la terre rivalise avec les esprits célestes ; l'homme se rend semblable aux pures intelligences, et de faibles mortels deviennent les émules des anges ; mais vous êtes étrangères à cet état divin, ô vierges hérétiques! vous qui déshonorez cette belle vertu, qui blasphémez le Seigneur, et qui le nommez auteur du mal ; aussi ne saurez-vous attendre de sa justice que le traitement sévère qu'il infligera au serviteur infidèle. Au contraire, les vierges catholiques auront en partage ces biens infinis, que l'œil de l'homme n'a point vus, dont son oreille n'a point entendu la mélodie, et dont son cœur n'a point conçu les charmes ; mais sans nous occuper davantage des vierges, filles de l'hérésie, adressons-nous désormais aux vierges, filles de l'Eglise.

12. Je ne saurais mieux commencer qu'en citant les paroles que Jésus-Christ a prononcées par la bouche de saint Paul. Le précepte de l'Apôtre, c'est le précepte même du Seigneur, nous devons le croire. En effet, quand l'Apôtre dit : « Pour ceux qui sont dans le mariage, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui « leur fait ce commandement », et qu'ensuite il ajoute : « Quant aux autres, ce n'est pas le Seigneur, mais c'est moi qui leur dis ceci » (I Cor., VII, 10, 12) ; cela ne veut pas dire que le premier commandement soit de Jésus-Christ et que le second soit de Paul exclusivement. Comment celui qui portait le Christ en lui, le Christ parlant par la bouche de son Apôtre ; celui qui ne voulait plus vivre, pour laisser vivre en lui le Christ ; celui qui mettait sans peine son amour pour Jésus-Christ au-dessus du sceptre du monde, au-dessus de la vie, au-dessus de la félicité et de la sublimité des anges et des puissances, en un mot au-dessus de toutes les choses créées, comment, dis-je, un tel homme, aurait-il pu prononcer une parole, concevoir une pensée qui ne serait pas la parole et la pensée même du Christ, surtout quand il s'agissait de l'établissement d'une loi ?

Mais il est facile de comprendre cette double expression : « C'est moi, et, ce n'est pas moi », quand on observe que tantôt Jésus-Christ nous a révélé lui-même ses préceptes, et que tantôt il nous les a fait connaître par ses apôtres. Et la preuve, c'est qu'il leur disait : « J'ai encore « beaucoup de choses à dire, mais vous ne pou- « vez pas les porter à présent ». (Jean, XVI, 12.) C'est pourquoi, comme durant sa vie mortelle il avait établi l'indissolubilité du mariage, saint Paul, en rappelant cette loi, dit : « Ce n'est pas « moi, mais le Seigneur qui fait ce commande- « ment ». S'agit-il au contraire des infidèles : parce que Jésus-Christ n'avait rien statué à cet égard, saint Paul dit : « Ce n'est pas le Seigneur, mais c'est moi qui leur dis ». Toutefois c'était bien réellement le Christ qui inspirait son apôtre ; en sorte que cette loi n'était point l'œuvre d'un homme. Cette diversité de langage signifie seulement que le divin Sauveur n'avait point promulgué ce précepte devant ses apôtres, et qu'il le publiait alors par le ministère de saint Paul.

Quand l'Apôtre dit : « Ce n'est pas moi, mais « le Seigneur », tous reconnaissent qu'il parle au nom de Dieu ; et il en est de même lorsqu'il dit : « C'est moi, et non pas le Seigneur ». Il indique seulement, par cette différence d'expression, que ce précepte est publié pour la première fois et par son organe. C'est ainsi qu'en parlant des veuves, il dit : « Elles seront « plus heureuses, si elles restent dans le veuvage, « selon mon conseil ». (I Cor., VII, 40.) Et afin qu'on ne puisse réduire ces derniers mots à une autorité purement humaine, il ajoute aussitôt : « Mais je pense que j'ai aussi en moi l'esprit « de Dieu ». Or, si l'esprit de Dieu inspire ici la parole de l'Apôtre, et lui imprime une sanction divine, pourquoi en serait-il autrement dans le passage que nous discutons? Est-ce que Jésus-Christ ne parle pas toujours en son Apôtre ? et celui-ci eût-il jamais osé proposer ses propres idées comme un dogme et un précepte? Non, tout ce qu'il nous prescrit lui est inspiré d'en-haut. Autrement on eût pu lui dire : Vous voulez que moi, qui suis chrétien et chaste, je demeure avec une épouse infidèle et impure? Quelle est l'autorité de votre parole, puisque vous avouez vous-même qu'elle n'est que la parole d'un homme? Mais l'Apôtre eût répondu : bannissez toute défiance ; car le Christ parle en moi, et je possède l'esprit de Dieu. Comment donc soupçonner ma parole de n'être qu'une parole humaine? et si elle n'était réellement inspirée, pourrais-je l'imposer comme une loi? car je sais que « les pen-

« sées des hommes sont timides, et leurs ma- « ximes incertaines ». (Sag., IX, 14.)

Ajoutons encore que l'Eglise catholique, qui observe cette loi avec tant de soin, reconnaît par cela seul, à la parole de l'Apôtre, une autorité divine.

Quel précepte l'Apôtre inspiré par le Seigneur a-t-il donc porté touchant la virginité ? « Sur ce que vous m'avez écrit, je vous dirai « qu'il est avantageux à l'homme de ne s'ap- « procher d'aucune femme ». (I Cor., VII, 1.) Mais ici observons tout d'abord à la louange des Corinthiens, qu'il n'avaient encore entendu aucune instruction touchant la virginité, et que les premiers ils interrogent l'Apôtre. Nous voyons ensuite quels progrès ils avaient faits dans la perfection chrétienne, puisque la question semblait tranchée par la loi ancienne, qui permettait le mariage aux lévites, aux prêtres, et même au grand prêtre.

13. Mais quel motif les portait donc à interroger l'Apôtre ? Le sentiment intime des grâces reçues, et qui, plus abondantes que sous l'ancienne loi, exigeaient aussi une plus haute perfection. Recherchons également quelles raisons avait eues saint Paul de ne point leur parler de la virginité, car la question qu'ils lui adressent prouve de sa part un silence antérieur et absolu. Nous allons avoir ici une nouvelle preuve de la profonde sagesse de saint Paul.

En effet, ce n'était point de sa part oubli ou indifférence ; il attendait qu'ils parvinssent d'eux-mêmes d'abord à une certaine notion, puis au désir de la virginité ; c'est ce qu'ils firent, et ces heureuses dispositions permirent à l'Apôtre de répandre plus fructueusement la parole du salut, car le zèle de l'auditeur seconde merveilleusement celui du prédicateur. Il voulait en outre, par son silence, rehausser à leurs yeux l'excellence et la sublimité de cette vertu, autrement il eût prévenu leur demande, en leur présentant la virginité, sinon comme un précepte formel, du moins comme un conseil pressant. En agissant avec cette réserve, il nous a donné à entendre combien l'état de la virginité est pénible et laborieux. De plus, saint Paul suivait l'exemple du divin Maître, qui, lui aussi, avait, au sujet de cette même vertu, attendu que ses apôtres l'interrogeassent. « Si telle est la condition de l'homme dans « le mariage », avaient-ils dit, « il vaut mieux « pour lui de garder le célibat », et c'est alors qu'il leur fit cette réponse : « Il y en a qui se sont « faits eux-mêmes eunuques à cause du royaume « des Cieux ». (Matth., IX, 10, 12.) Quand il s'agit, en effet, d'un acte de vertu si grand et si difficile qu'il tombe moins sous le précepte que sous le conseil, la prudence suggère d'attendre que nous manifestions nous-mêmes le désir de l'accomplir ; mais il convient néanmoins de ne point négliger l'occasion de faire naître ce désir. Telle est la conduite du Sauveur. Veut-il inspirer à ses apôtres l'amour et le zèle de la virginité, il se garde bien d'en préconiser le mérite, et il se borne à leur montrer paisiblement les divers inconvénients du mariage ; mais par cette prudente réserve il les amène à s'écrier, eux qui n'avaient jamais douté de l'excellence du mariage : « Il n'est donc pas « bon de se marier ! »

C'est ainsi que saint Paul, imitant Jésus-Christ, commence sa réponse par ces mots : « Au sujet de ce que vous m'avez écrit ». Il semble s'excuser et dire aux Corinthiens : « Je n'osais vous engager de moi-même à la pratique d'une vertu si haute et si difficile ; mais puisque vous m'en avez écrit, je le fais aujourd'hui avec une entière confiance ». Il n'est pas inutile, en effet, d'observer qu'ici seulement il emploie cette précaution oratoire, quoique, dans la même lettre, il réponde à plusieurs autres questions ; il leur rappelle donc qu'ils l'ont eux-mêmes interrogé les premiers; afin de se ménager la facilité de leur présenter ses conseils sous une forme plus insinuante, il évite même de les exprimer dans un langage dur et sévère, et il n'emploie que des termes doux et modérés. Le Sauveur Jésus avait ainsi terminé son exhortation à la virginité : « Que celui qui peut com- « prendre cette parole, la comprenne » ; et l'Apôtre dit tout simplement : « Au sujet de « ce que vous m'avez écrit, il est avantageux à « l'homme de ne s'approcher d'aucune femme ». Tel est le principe posé par saint Paul.

14. Mais, dira-t-on, si la virginité est une vertu si excellente et si belle, pourquoi le mariage ? Pourquoi Dieu a-t il créé la femme, si elle ne doit être ni épouse, ni mère ? Et comment la destruction totale du genre humain n'arriverait-il pas promptement et infailliblement, puisque la mort le moissonne chaque jour, et que vous lui défendez de se reproduire ? Admettez en effet que tous les hommes gardent la continence, et bientôt les maisons et les villes, les arts et les champs, les ani-

maux et les plantes couvriront la terre de leurs débris. La mort du général amène la déroute de son armée ; de même, quand l'homme, qui est le roi de l'univers, cessera de se reproduire, tous les éléments, et tous les êtres retomberont dans l'horreur du chaos. Cette vertu, que vous trouvez si belle, n'est donc féconde qu'en ruines et en désastres !

Si les infidèles et les ennemis de l'Eglise tenaient seuls ce langage, je dédaignerais de leur répondre. Mais il se rencontre sur les lèvres mêmes de ceux qui se disent nos frères. Leur cœur est trop peu généreux pour affronter les luttes de la virginité, et ils la méprisent et la condamnent pour excuser leur propre lâcheté. Ils espèrent déguiser ainsi leurs véritables sentiments, et paraître ne suivre que les lumières de la sagesse et de la raison ; je laisse donc à l'écart les ennemis de l'Eglise, car : « L'homme animal ne perçoit pas les choses « qui sont de l'Esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie (I Cor., II, 14); et je m'adresse directement à ces faux chrétiens. Oui, j'entreprends de leur démontrer l'excellence de la virginité, son utilité, et même sa nécessité. Je veux en outre leur prouver qu'ils ne peuvent impunément la décrier, et qu'au jour du jugement leur châtiment sera aussi rigoureux que la récompense des vierges sera belle et glorieuse.

Entrons en matière. Quand Dieu eut créé l'univers, et quand il eut préparé et disposé toutes choses pour notre bonheur, il créa l'homme, pour lequel il avait créé le monde. Adam d'abord seul, fut placé dans le paradis terrestre, et parce qu'il avait besoin d'une compagne, Eve lui fut donnée, mais cette société n'était point encore celle du mariage. Ils goûtaient l'un et l'autre comme les prémices de la béatitude céleste, et ils jouissaient de l'aimable présence du Seigneur. Ils ne ressentaient point cette ardeur dévorante qui rapproche les sexes, ni cet instinct voluptueux qui les unit. La femme ne connaissait point les douleurs de l'enfantement. Leur vie, semblable à une onde limpide et qui s'épanche d'une source pure, s'écoulait toute brillante d'une virginale chasteté.

Alors la terre n'était point peuplée ; et voilà ce que craignent de revoir ceux qui se montrent si inquiets des destinées futures de l'univers. Ah ! ils s'occupent d'intérêts qui leur sont étrangers, et ils négligent le soin de leur salut ; ils tremblent que le genre humain ne soit détruit, et ils sont sans crainte sur le sort de leur âme. Insensés ! ils oublient que le même Dieu qui ne leur imputerait point cette destruction, leur demandera un compte rigoureux de la faute la plus légère. Dans les premiers jours d'Adam et d'Eve, on ne bâtissait, il est vrai, ni maisons, ni cités ; on n'exerçait aucun de ces arts que vous estimez tant ; néanmoins la vie était remplie d'un calme et d'un bonheur dont nous n'avons pas même l'idée.

Mais dès qu'ils eurent violé le précepte divin, et que cette désobéissance les eut soumis à la mort, ils virent s'évanouir à la fois les charmes de leur existence et l'éclat de la chasteté. Dieu et la sainte virginité se retirèrent. Aussi longtemps qu'ils demeurèrent innocents, ils vécurent dans la crainte du Seigneur, et la virginité les parait plus glorieusement que le diadème et la pourpre ne parent les rois. En devenant les esclaves du démon, ils perdirent avec la robe de l'innocence les brillants atours de la chasteté, et ils n'eurent en partage que la mort et la corruption, les douleurs et l'infortune. C'est alors qu'ils usèrent du mariage qui devint comme l'apanage de leur condition mortelle et servile. Car, dit l'Apôtre , « celui qui est marié s'occupe des choses du « monde ». (I Cor., VII, 33.)

Voilà donc la raison d'être du mariage, voilà quels principes l'ont produit : la désobéissance, la malédiction et la mort. Il n'est institué que pour réparer les désastres de la mort, et un état permanent d'immortalité le rendrait inutile. Il n'en est pas ainsi de la virginité : soit que vous la preniez avant la mort, ou après son apparition dans le monde ; soit que vous la considériez avant le mariage, ou après son institution, toujours vous la trouvez utile , heureuse et bénie. Je vous demande si Adam a dû sa naissance à l'usage du mariage, et si Eve a fait souffrir le sein qui l'a portée. Non sans doute, vous vous alarmez donc vainement sur cette prétendue extinction du genre humain qu'amènerait, selon vous, l'extension de la virginité ? Ces millions d'anges exécutent les volontés du Seigneur, et des millions d'archanges environnent son trône : aucun d'eux cependant ne doit l'existence à l'union des sexes ; et pourquoi Dieu ne pourrait-il multiplier l'homme par les mêmes moyens qu'il l'a créé ?

15. L'accroissement du genre humain vient moins de la fécondité du mariage, que de celle de cette bénédiction divine : « Croissez et multi- « pliez, et remplissez la terre ». (Gen., I, 28.) Le mariage n'avait donné aucun héritier à Abraham ; et après tant d'années d'une union conjugale, il s'écriait amèrement : « Que me réser- « vez-vous, Seigneur? je mourrai sans enfants». (Gen., XV, 2.) Mais nous savons que Dieu lui donna dans une vieillesse épuisée le fils qui le rendit père d'une nombreuse postérité : Adam, lui aussi, s'il fût demeuré fidèle, et s'il eût repoussé l'esprit tentateur, n'aurait pas eu à s'inquiéter de la propagation de sa race. Le Dieu qui veut cette propagation, est celui qui peut et rendre la virginité féconde et frapper le mariage de stérilité. Il a donc institué le mariage comme une suite de notre corruption et de notre révolte. Nous ne le voyons en effet paraître qu'après le péché. Pourquoi nos premiers parents ne connurent-ils point l'union des sexes dans ce paradis terrestre ? Et pourquoi Eve n'éprouva-t-elle point, avant la sentence de malédiction, les douleurs de l'enfantement? C'est qu'alors le mariage et toutes ses suites étaient inutiles. Mais le péché le rendit nécessaire à notre faiblesse, et avec lui naquirent soudain ces besoins multipliés : construction de villes, culture des arts, nécessité des vêtements, toutes choses qui forment le cortége de la mort. Il serait donc injuste de mettre la virginité au-dessous du mariage qui ne nous a été donné que comme un secours, à défaut de la virginité, et il faut même éviter de les égaler en dignité, autrement vous pourriez soutenir qu'il vaut mieux, selon la tolérance mosaïque, avoir deux femmes qu'une seule, et qu'il est permis de préférer les richesses à la pauvreté volontaire, les plaisirs à la tempérance, et la vengeance au pardon des injures.

16. Vous condamnez donc la loi ancienne, me direz-vous. Non, je ne la condamne pas ; car Dieu en est l'auteur, et elle était utile en son temps, mais je la crois imparfaite, et plus appropriée à des enfants, qu'à des hommes mûrs. Aussi le Seigneur, voulant amener les chrétiens à un état plus parfait, leur ordonne-t-il de rejeter ces vêtements de l'enfance qui ne peuvent aller à l'homme fait, et qui ne conviennent point à la plénitude de l'âge du Christ. C'est pourquoi il leur substitue dans la législation évangélique un vêtement plus splendide; et cependant il ne se contredit point lui-même, car si les préceptes de la loi nouvelle sont plus élevés, l'intention du législateur n'est point changée. Or, cette intention est d'extirper le vice de notre nature et de nous conduire à la perfection. Supposez au contraire que Jésus-Christ, loin de promulguer une doctrine plus excellente, eût laissé le genre humain sous le joug pesant d'une loi faible et infirme, nous serions en droit de censurer l'économie de sa providence. Et en effet, si cette providence n'avait point voulu, dans ces premiers temps, que l'on peut nommer les siècles de l'enfance du genre humain, circonscrire le mariage dans les règles sévères de l'Evangile, l'homme n'eût pu supporter cette rigueur, et il eût infailliblement succombé. Mais aussi lorsque tant de siècles écoulés dans la pratique d'une législation facile, eurent enfin amené pour l'homme un âge nouveau de vertu et de perfection, Jésus-Christ se devait à lui-même, d'élever nos pensées et nos désirs au-dessus des pensées et des affections de la terre. La condescendance qu'il eût montrée en agissant différemment eût été une inconséquence, puisqu'elle n'aurait pas rempli le but qu'il se proposait : être utile au genre humain en le rendant plus parfait.

17. Ici le Seigneur déploie envers nous cette prévoyante sollicitude, que nous observons dans l'oiseau pour sa jeune couvée. Lorsque la mère a nourri et élevé ses petits, elle les fait sortir du nid ; et si elle les voit encore faibles et délicats, elle les y appelle aussitôt, et les y retient jusqu'à ce qu'enfin, plus forts et plus confiants dans leurs ailes, ils puissent prendre heureusement leur vol. C'est ainsi que dès le commencement des âges, le Seigneur a toujours cherché à nous attirer au ciel ; il nous en a montré le chemin; il savait bien que nos ailes étaient encore trop faibles pour un tel essor ; mais il tenait à nous prouver que nos chutes provenaient de notre faiblesse, et non de sa volonté. Aussi, sous la loi ancienne, laissait-il l'homme se reposer dans la facile jouissance du mariage, ainsi que le jeune passereau repose dans son nid ; et il attendait, en toute patience, que notre vertu croissant peu à peu, comme l'aile naissante de l'oiseau, nous puissions quitter la terre et nous élever jusqu'aux cieux.

Cependant aujourd'hui encore, les uns plongés dans une molle indolence, hésitent à quitter les douceurs du nid maternel, et s'attachent

aux biens périssables de ce monde ; d'autres, au contraire, plus généreux et plus avides d'air et de lumière, s'élancent dans l'espace ; ils brisent sans regret tout ce qui pourrait enchaîner leur vol, et, renonçant au mariage non moins qu'aux affaires du siècle, ils dirigent vers le ciel leurs brûlantes aspirations. C'est pourquoi le mariage, accordé autrefois à notre faiblesse, n'est plus sous la loi évangélique un précepte général ; et Jésus-Christ nous exhorte à nous en abstenir quand il dit : « Que celui qui peut « comprendre cette parole, la comprenne ». Si Dieu s'est montré plus indulgent dans le principe, n'en soyons pas étonnés, il agissait comme le sage médecin qui diversifie ses prescriptions selon les divers états de son malade. Celui-ci est-il en proie à une fièvre violente, il lui interdit une nourriture trop forte ; mais quand il voit que ce feu qui consumait le corps et l'affaiblissait, est devenu moins ardent, il l'affranchit d'un régime désagréable et lui permet de se nourrir comme par le passé. Au reste, nous reconnaissons que nos maladies viennent de ce que l'équilibre des fonctions vitales est altéré par défaut d'une juste abondance dans les éléments hygiéniques, ou par leur trop grande plénitude ; et de même l'excès des passions détruit dans notre âme l'harmonie des vertus. Pour la guérison de l'âme comme pour celle du corps, ce n'est pas assez d'approprier le remède au mal, il faut encore l'appliquer en temps convenable. Que l'une ou l'autre de ces deux précautions manque, et la loi, remède de l'âme, sera aussi impuissante à guérir nos infirmités morales, que l'appareil médical à fermer seul une plaie.

Chaque jour, sous nos yeux, le médecin emploie le fer ou le feu, selon la gravité de la plaie qu'il veut guérir, quelquefois même il laisse la nature agir seule, et semble alors négliger son malade, et cependant nous ne lui demandons aucun compte de sa conduite, quoiqu'il se trompe souvent. Mais s'agit-il du Dieu dont la sagesse atteint infailliblement son but, faible mortel, vous vous élevez contre lui, vous le citez à votre tribunal, et vous blasphémez sa providence, n'est-ce pas le comble de la démence! Oui, le Seigneur a dit à nos premiers parents : « Croissez et multi« pliez » ; mais il a accommodé sa loi aux besoins d'un âge où le mariage seul pouvait calmer l'effervescence des passions, et, parmi les violences de la tempête, leur offrir un port paisible et assuré. Voudriez-vous qu'il eût dès lors prescrit la continence et la virginité? Mais un tel précepte eût attisé le feu de la concupiscence, et rendu notre chute plus grave.

Retranchez à l'enfant qui est encore à la mamelle la coupe du sein maternel, pour lui donner la nourriture de l'homme fait, et vous amènerez immédiatement sa mort. Tant le manque d'à-propos est un grand mal ! Aussi le Seigneur n'a-t-il point prescrit la virginité dès le commencement, ou plutôt elle a précédé le mariage, et celui-ci, que la fidélité d'Adam eût rendu inutile, n'est devenu nécessaire que par sa désobéissance. Mais, sans le mariage, direz-vous encore, la terre serait-elle aussi peuplée qu'elle l'est aujourd'hui ? Cette idée de l'extinction du genre humain vous poursuit donc toujours comme un spectre effrayant ? Eh bien ! je vous le demande, qui a crée Adam et Eve? Quoi donc! l'homme se serait-il multiplié de la même manière? je l'ignore, et il me suffit de constater qu'en dehors du mariage Dieu eût pu multiplier le genre humain.

18. Le déluge qui aux jours de Noé engloutit les hommes et les animaux nous prouve combien la licence effrénée des passions arrête l'accroissement du genre humain. La virginité est hors de cause, et si les enfants de Dieu se fussent maintenus chastes et pudiques, s'ils n'eussent regardé les filles des hommes d'un œil de concupiscence (Gen., VI, 2), le Seigneur ne les eût point submergés sous ces flots vengeurs. Loin de moi cependant d'imputer au mariage la cause de cet effroyable châtiment. Telle n'est point ma pensée, je veux seulement montrer que le péché, et non la virginité empêche l'accroissement de la population.

19. Le Seigneur s'est proposé dans l'institution du mariage de pourvoir à la perpétuité du genre humain, et surtout de nous donner un moyen facile d'affaiblir les ardeurs de la concupiscence. C'est ce dernier effet que signale l'Apôtre quand il dit : « Que l'homme se marie « pour éviter tout déréglement, et, de peur que « l'incontinence ne donne lieu à Satan de le « tenter ». Nous voyons ici qu'il ne s'agit dans la pensée de saint Paul ni de la perpétuité du genre humain, ni même du désir d'une nombreuse postérité ; il se borne à montrer le mariage comme un préservatif contre le péché ; c'est pourquoi il ajoute : « Que ceux qui ne peu« vent garder la continence, se marient ». (I Cor., VII, 2, 5, 9.) Sans doute l'institution du mariage

avait dans le principe le double but que j'ai indiqué, mais depuis que la race humaine a peuplé le globe, il nous est laissé principalement comme un moyen d'éviter le vice. L'union conjugale présente en effet à tous ceux qui se sentent comme impuissants à maîtriser leurs passions une grande facilité pour se maintenir dans la vertu et la sainteté. Mais n'est-il pas temps de cesser une réfutation inutile? Car vous, qui vous posez en adversaires de la virginité, vous en comprenez tout comme nous le mérite et l'excellence, et toutes vos objections ne tendent qu'à justifier vos propres vices.

20. Mais quand il serait vrai que la virginité donnerait prise à quelques reproches, l'on devrait par respect s'abstenir de les faire. L'homme qui se plaît à déprécier dans ses frères la noblesse de l'âme et la générosité du cœur, se perd lui-même dans l'opinion publique: car tous peuvent apprécier combien son jugement est faux, et son esprit méchant. Ainsi ce premier motif devrait engager nos adversaires à réprimer l'intempérance de leurs discours; il serait plus digne de leur prudence de faire excuser leur faiblesse et leur peu de courage dans l'éloge sincère d'une haute et sublime vertu. Celui qui poursuit de ses mépris et de ses outrages le noble héroïsme auquel il ne saurait atteindre, s'attire justement la haine de tous, et il passe aux yeux du monde pour un ennemi de la vertu, et un insensé. Un fou n'est point responsable de ses actes, parce qu'il n'en a pas la conscience; aussi le magistrat qui en serait outragé, loin de le punir, le regarderait avec plus de pitié encore; mais l'homme qui jouirait de toute sa raison, et qui se permettrait une pareille injure, serait poursuivi et condamné comme coupable envers la société.

21. Ces nombreux et graves motifs devraient sans doute suffire pour nous interdire toute parole de mépris contre la sainte virginité, quand même nous pourrions le faire impunément. Mais cette impunité, n'y comptons pas, car le Seigneur enveloppe dans les mêmes châtiments l'imprudent qui élève la voix contre son frère, ou qui scandalise le fils de sa mère, et le téméraire qui blasphème le chef-d'œuvre de la sagesse divine. Ecoutez plutôt ces paroles d'Isaïe: « Malheur à vous, qui appelez mal le « bien, et bien le mal; qui changez les ténèbres « en lumières, et la lumière en ténèbres; l'amer« tume en douceur, et la douceur en amertume!» (Isaïe, v, 20.) Or, quoi de plus délicieux que la virginité? de meilleur et de plus brillant? elle rayonne plus splendidement que l'astre du jour, et elle ne détache nos regards de tous les objets créés que pour les fixer sur le divin Soleil de la justice éternelle. Mais si le prophète Isaïe tonne ainsi contre ceux qui s'égarent eux-mêmes dans leurs vains jugements, Habacuc reprend avec non moins de force ceux qui répandent au dehors ces doctrines perverses. « Malheur », dit-il, lui aussi, « mal« heur à celui qui présente à son ami un breu« vage empoisonné! » (Habac., II, 15.) Et notez que ce mot *malheur* comprend tout un ensemble de calamités et de châtiments irrévocables; et il signifie, dans l'Ecriture, l'exécution prochaine et assurée des menaces divines.

Un autre prophète reproche aux Juifs comme une faute grave, d'avoir offert du vin aux Nazaréens. (Amos, II, 12.) Mais si cette action mérite un blâme sévère, quel supplice ne doit pas attendre le téméraire qui répand dans un cœur simple et innocent le breuvage empoisonné de l'erreur? Le Seigneur punit avec rigueur sur les Israélites la transgression de sa loi, même dans une de ses moindres prescriptions; et il ne châtierait pas sévèrement l'audacieux qui par ses discours renverse tout l'ensemble des préceptes évangéliques! « Celui », dit Jésus-Christ, « qui scandalise un de ces petits « qui croient en moi, mériterait qu'on suspendît « une meule de moulin à son cou, et qu'on le « jetât au fond de la mer ». (Matth., XVIII, 6.) Tremblez donc, ô vous qui ne scandalisez pas seulement quelques enfants, mais des multitudes entières! L'Evangile nous assure que celui qui aura appelé son frère du nom de fou, n'évitera point les flammes de l'enfer: quels trésors de colère amassent donc sur leurs têtes les imprudents qui calomnient cette belle vertu qui nous égale aux anges!

Vous n'ignorez point que Marie, sœur de Moïse, fut sévèrement punie pour avoir murmuré contre son frère. Mais combien ses murmures comparés à vos blasphèmes, paraissent-ils légers et modérés! Loin de calomnier Moïse et de déprécier son mérite, elle l'entourait d'estime et de vénération, et se bornait à dire qu'elle aussi possédait l'esprit de Dieu. Et cependant le Seigneur jugea que cette seule parole était une faute si grave qu'il repoussa les prières mêmes du frère qu'elle avait offensé,

et qu'il ne voulut point abréger la durée de son châtiment.

22. Mais que parlé-je de Marie? Avez-vous oublié ces quarante-deux enfants des environs de Bethléem, qui par moquerie crièrent au prophète Elisée : « Monte, chauve ! » (IV Rois, II, 23.) Cette raillerie irrita profondément le Seigneur, et sur-le-champ il envoya contre eux deux ours qui les dévorèrent tous. Rien ne les excusa devant lui, ni leur âge, ni leur nombre, ni le prétexte d'un simple badinage. Et certes ils méritaient bien ce châtiment. Supposons en effet que l'homme qui s'est imposé les rudes sacrifices de la virginité, puisse devenir impunément le jouet des grands et des petits ; et dites-moi quel est celui dont le courage ne reculera pas en présence d'une perspective assurée de moqueries et de sarcasmes? Il n'y aurait qu'une âme suréminemment forte et généreuse qui pût embrasser une vertu ainsi ridiculisée. Aujourd'hui que la virginité excite dans ceux qui s'y dévouent un pieux enthousiasme, et même dans ceux qui s'en éloignent, une profonde admiration, elle ne rencontre encore trop souvent que des esprits craintifs et des cœurs pusillanimes : qui donc la choisirait pour son partage, si, au lieu de respecteux hommages, elle ne recueillait que le mépris et le blâme ? Sans doute il est quelques âmes grandes et magnanimes, qui vivent déjà dans le ciel, et qui dédaignent les louanges du monde. L'approbation du divin Epoux suffit à leur bonheur. Mais permettons à celles qui sont moins énergiques et moins exercées de s'aider un peu de nos encouragements, jusqu'à ce que l'expérience des combats et de la victoire leur rende ce secours inutile. Au reste le châtiment qui vengea l'honneur d'Elisée, et qui punit ces enfants, fut salutaire à ceux-ci même dans sa rigueur, car en les retirant du monde, il les empêcha de commettre de nouvelles fautes.

Ce trait en rappelle un autre du même genre. Si deux ours mirent en pièces quarante-deux enfants pour venger Elisée, deux fois le feu du ciel consuma une compagnie de cinquante soldats pour venger son maître Elie. Ces hommes avaient crié moqueusement à Elie qu'il descendît de la montagne, et voilà que la foudre éclatant soudain les frappa tous ensemble. Ah ! méditez ces effrayantes leçons, ô vous tous qui êtes les ennemis de la virginité ! Cessez du moins vos discours imprudents, mettez une porte et un verrou à votre bouche de peur qu'au jour du jugement vous ne vous écriiez, en voyant la splendeur des vierges: « Les voilà ceux que nous avions en « mépris et qui étaient l'objet de nos outrages ! « Insensés, nous estimions leur vie une folie et « leur fin un opprobre, et les voilà comptés « parmi les enfants de Dieu, et leur partage « est entre les saints ! nous avons donc erré « hors des voies de la vérité, et la lumière de la « justice n'a pas lui à nos yeux ». (Sag., v, 3.) Ces regrets seront inutiles, car le temps du repentir et de la pénitence ne sera plus.

23. Mais depuis ces terribles exemples la vertu n'a-t-elle jamais été outragée? Elle l'a été bien souvent, et dans bien des pays. Pourquoi donc tous les coupables n'ont-ils pas été punis? plusieurs ont été atteints par la justice divine, je pourrais en citer de nombreux exemples, et les autres n'ont échappé que momentanément à son action. Car l'Apôtre nous apprend que: « Les péchés de quelques-uns sont connus avant « le jugement, et que d'autres ne seront découverts qu'après ce jour ». (I Tim., v, 24.) Un législateur n'oublie point, pour effrayer le crime, de consigner dans ses lois les peines diverses dont il sera puni, de même Jésus-Christ sévit par intervalles contre les infracteurs de ses préceptes, afin que ce châtiment soit une leçon générale et permanente. Gravés sur l'airain de l'histoire, ces exemples avertissent les générations futures que si les mêmes fautes ne sont pas toujours suivies des mêmes châtiments ici-bas, elles n'en seront que plus sévèrement punies dans l'éternité.

24. Le coupable qui multiplie ses offenses, et dont le Seigneur diffère la punition, a donc bien sujet de craindre, loin qu'il doive s'abandonner à une aveugle confiance. Car le Dieu qui nous épargne dans la vie présente, nous condamnera avec le monde dans la vie future. Et ce n'est pas moi qui vous l'assure, mais l'Apôtre, ou plutôt Jésus-Christ lui-même dont il était l'interprète. Voici ce qu'il écrivait aux Corinthiens, au sujet des profanateurs de l'Eucharistie : « Il y en a beaucoup « parmi vous qui sont malades et languissants, « et plusieurs sont morts. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés « de Dieu : mais lorsque nous sommes jugés, « c'est le Seigneur qui nous reprend, afin que « nous ne soyons pas condamnés avec le monde». (I Cor., II, 30-32.) Il est en effet des fautes

légères qu'il suffit de punir d'une peine temporelle pour arrêter de nouvelles chutes, et empêcher que les coupables n'imitent le chien qui revient à son vomissement. Mais il est aussi des péchés plus graves qui méritent d'être châtiés dans ce monde et dans l'autre. Enfin, il est des crimes si énormes qu'ils sont entièrement réservés aux feux de l'enfer. Ceux qui les ont commis, ne sont pas même dignes d'être flagellés avec les hommes, c'est-à-dire en ce monde, selon la parole du Psalmiste (Ps. LXXII, 5), et ils sont destinés à partager les supplices du démon. C'est pourquoi ils entendront cette parole foudroyante : « Retirez-vous de moi, « maudits, allez aux ténèbres extérieures qui « ont été préparées pour le diable et ses anges ». (Matth., XXV, 41.)

Depuis Simon le Magicien (Act. VII), bien des prêtres ont acheté le sacerdoce ; et parce qu'un nouveau Pierre ne leur a point reproché cet indigne sacrilége, croyez-vous qu'ils en éviteront le châtiment? Non, sans doute : et je dis même que ce châtiment sera d'autant plus terrible que l'exemple de Simon ne les aura pas corrigés. C'est ainsi encore que plusieurs imitent la faute de Corée (Nomb., XVI), sans partager sa punition, parce que la justice divine leur en réserve une plus grande. Tous ceux qui renouvellent l'impiété de Pharaon (Exod., XIV), ne sont point, comme lui, submergés sous les flots, mais ils seront un jour plongés dans un étang de feu. Enfin la vengeance céleste ne frappe pas immédiatement tous ceux qui blessent la charité fraternelle (Matth., V), parce qu'elle se réserve de les atteindre dans l'éternité. Ne croyez donc point que les menaces du Seigneur ne soient qu'une vaine parole ; il les réalise même quelquefois sous nos yeux, comme nous le voyons à l'égard de Saphire (Act. V), de Charmi (Jos. VII), d'Aaron et de plusieurs autres (Nomb. III), afin de détromper les esprits incrédules. Ainsi le pécheur serait bien téméraire s'il continuait à s'abuser lui-même, en se promettant une heureuse impunité. Sans doute, Dieu est indulgent, mais c'est pour nous donner le temps de nous repentir, et jamais il n'a promis l'impunité au coupable endurci.

Je pourrais poursuivre ce sujet, et montrer quel sort funeste se préparent les détracteurs de la virginité. Je m'arrête néanmoins : ces quelques mots suffisent pour contenter des esprits sages ; et de nouveaux développements ne sauraient ramener des esprits rebelles et insensés. C'est pourquoi je ne veux désormais m'adresser qu'aux premiers, et j'aborde enfin avec eux l'explication de ces paroles de l'Apôtre : « Sur ce que vous m'avez écrit, je vous « dirai qu'il est avantageux à l'homme de ne « s'approcher d'aucune femme ». (I Cor., VII, 1.) Ecoutez donc, ô vous qui condamnez le mariage, et vous aussi, qui l'élevez au-dessus de la virginité ! ces paroles de saint Paul, et celles qui les suivent, vous imposent également un respectueux silence.

25. Le mariage est bon, puisqu'il retient l'homme dans le devoir, et l'empêche de tomber dans la fornication. Ne le condamnez donc point, car il est fécond en heureux résultats. Par lui les membres de Jésus-Christ ne deviennent point les membres d'une vile prostituée, et le temple saint de notre corps n'est point profané. Oui, le mariage est bon ; il soutient le faible, et il affermit ses pas. Mais cet appui est inutile à l'homme fort et robuste, et loin de lui être nécessaire, il ne ferait que semer sur sa route mille obstacles qui entraveraient sa marche, et diminueraient sa gloire et son mérite.

26. Donner un armure au combattant qui peut vaincre sans ce secours, ce n'est pas lui rendre service, c'est au contraire lui faire injure, c'est lui ravir l'admiration des spectateurs, et dépouiller sa couronne de son plus bel éclat. Elle ne permet en effet ni à ses forces de se déployer tout entières, ni à sa victoire de briller de toute sa splendeur. Mais le mariage est encore bien plus funeste au mérite de la vertu, puisqu'il la prive des applaudissements de la foule, et, ce qui est plus grave, des récompenses réservées à la virginité. Aussi l'Apôtre conseille-t-il le célibat. Il permet néanmoins le mariage pour empêcher le déréglement des mœurs. Je n'ose, semble-t-il nous dire, vous élever jusqu'à l'état sublime de la virginité, de peur que vous ne tombiez dans l'abîme de la fornication, car les ailes de votre âme sont encore trop faibles pour atteindre ces hauteurs célestes. Eh quoi ! ô bienheureux apôtre, ne voyez-vous pas cet essaim nombreux de vierges qui s'élancent au combat et à la couronne? pourquoi donc ces craintes et cette inquiétude? ah ! je crains, me répond-il, que le principe de cette ardeur ne soit l'ignorance des périls et des difficultés. C'est l'expérience qui me rend si timide, et même si réservé à donner un conseil.

27. Je connais, poursuit l'Apôtre, les difficultés de cette lutte, la violence de ces combats et les dangers de cette guerre. On ne peut vaincre l'ennemi que par une grande énergie de courage, et une entière mortification des sens. Il faut fouler des charbons ardents sans se brûler (Prov., VI, 28), marcher sur un glaive sans se blesser. Les passions sont en effet un feu dévorant, et un glaive acéré ; aussi notre âme ne peut se conserver pure et chaste qu'à la condition d'être invulnérable. C'est pourquoi nous devons donner à notre cœur la dureté du diamant, défendre le sommeil à nos paupières, et prescrire à notre esprit une exacte vigilance. Nous devons comme entourer notre âme de murs et de remparts sur lesquels seront placées de nombreuses sentinelles. Mais surtout il faut implorer la protection divine, car : « Si le Seigneur ne défend une cité, inutilement veillent ses gardiens ». (Ps. CXXVI, 1.)

Ainsi parle l'Apôtre. Mais voulons-nous obtenir ces secours divins, soyons exacts à consulter des hommes sages, à nous fortifier par le jeûne et les veilles, à garder fidèlement les préceptes du Seigneur, et à ne mettre aucune confiance en nos propres forces. Et en effet quelque grands que soient nos travaux, nous devons toujours dire : « Si le Seigneur ne bâtit « lui-même une maison, les ouvriers auront travaillé en vain ». (Ibid.) « Car nous avons à combattre non contre la chair et le sang, mais « contre les principautés, contre les puissances, « contre les princes de ce monde de ténèbres, « contre les esprits de malice répandus dans « l'air ». (Eph., VI, 12.) Il faut donc que nuit et jour notre âme soit disposée pour le combat, et toujours prête à repousser les attaques de l'ennemi. Eh ! ne voyez-vous pas le démon qui nous épie insidieusement, et qui, la torche à la main, s'apprête à incendier le temple de Dieu ? C'est pourquoi soyons sur nos gardes, et ne nous permettons aucune négligence, car nous devons résister aux penchants de la nature, devenir les émules des anges, et disputer la palme de la pureté à ces pures intelligences. Terre et cendre, nous devons égaler les habitants des cieux, et faibles mortels rivaliser avec des êtres immortels.

Qui serait donc assez insensé pour élever le mariage et ses jouissances au-dessus des nobles sacrifices de la virginité ? C'est parce qu'il en comprenait toute la sublimité que l'Apôtre disait aux Corinthiens : « Que chaque homme « vive avec sa femme, et chaque femme avec « son mari ». (I Cor., VII, 2.) Il hésite à leur parler directement de la virginité, et semble n'insister que sur les devoirs du mariage. Son but est certainement de les amener à un état plus parfait, mais il n'en glisse d'abord que quelques mots, il craindrait qu'une instruction trop prolongée ne blessât par sa sévérité des oreilles encore délicates. En effet l'orateur qui n'ourdit la trame de son discours qu'avec des sentiments austères et des pensées ardues, finit infailliblement par fatiguer son auditoire et par provoquer dans les esprits une réaction fâcheuse. Celui au contraire qui varie son discours, qui le compose de manière que les choses difficiles et pénibles qu'il est obligé de dire se fassent accepter à la faveur et sous l'enveloppe des choses aisées et commodes qu'il fait dominer à dessein dans la composition, celui-là s'attire la bienveillance de l'auditeur et réussit d'autant mieux à le persuader et à lui communiquer ses sentiments et ses pensées. C'est ainsi que l'Apôtre, après avoir dit que l'homme ferait bien de s'abstenir de la femme, parle aussitôt du mariage, et le conseille comme un moyen d'éviter le vice. On dirait qu'il ne se propose que d'expliquer les motifs de ce conseil, mais cette explication devient elle-même un éloge tacite de la virginité. Son silence parle éloquemment à la conscience de chacun ; en effet, si vous comprenez que le mariage vous est conseillé non comme un état meilleur, mais seulement comme un frein à la violence de vos passions, vous rougirez de cette opinion injurieuse, et pour en secouer toute la honte, vous embrasserez la virginité.

28. Saint Paul nous dit encore : « Que le mari « rende à sa femme ce qu'il lui doit, et la femme « ce qu'elle doit à son mari : car », poursuit-il en expliquant sa pensée, « le corps de la femme « n'est point à elle, mais à son mari ; de même « le corps du mari n'est pas à lui, mais à sa « femme ». (I Cor., VII, 3, 4.) Ces paroles qui semblent au premier abord ne se rapporter qu'au mariage, sont néanmoins comme un hameçon adroitement présenté pour attirer les Corinthiens à la virginité. Et en effet, puisque l'union conjugale nous ôte la libre disposition de nous-même, qui ne se révolterait contre une loi aussi tyrannique ? ou plutôt qui ne voudrait s'y soustraire par la profession de la virginité ? Car, dès que le mariage est conclu, son joug ne peut être brisé. La réponse que firent

les apôtres au divin Maître, nous aide ici à pénétrer sûrement la pensée de saint Paul. Ils ne reconnurent les peines inhérentes au mariage qu'au moment où Jésus-Christ en prononça l'indissolubilité. C'est ce que l'Apôtre fait également. Jésus-Christ avait dit : « Qui« conque renverra sa femme, si ce n'est pour « cause d'adultère, la rend adultère» (Matth., v, 32; et saint Paul dit qu' « aucun des deux époux « n'est maître de lui-même». Les expressions sont différentes, mais la pensée est la même, bien plus le précepte de l'Apôtre aggrave le joug du mariage ; car Jésus-Christ défend seulement au mari de renvoyer sa femme, et saint Paul veut qu'il lui soit assujéti. Mais n'est-ce pas river sur lui une chaîne plus pesante que celle d'un esclave? Celui-ci peut se racheter à prix d'argent; tandis que, du vivant de sa femme, fût-elle un tyran, le mari ne peut espérer sa liberté.

29. L'Apôtre poursuit son raisonnement; et après avoir dit que les deux époux n'ont point la libre disposition de leur corps, il ajoute : «Ne vous refusez point l'un à l'autre, si ce n'est « d'un consentement mutuel, et pour un temps, « afin de vaquer à la prière; et ensuite vivez en« semble comme auparavant». (I Cor., vii, 4, 5.) Peut-être ici, plusieurs parmi les vierges s'effrayeront de cette excessive indulgence. Je les prie d'être sans inquiétude, et de ne pas blâmer témérairement le saint Apôtre. Cette recommandation paraît tout d'abord plus favorable au mariage qu'à la virginité, mais quand on l'examine de près on voit qu'elle revient parfaitement à ce que nous avons vu être la pensée intime du Docteur inspiré. Il importe donc de l'approfondir sérieusement, afin d'y trouver, non le propos d'une matrone instruisant de nouveaux époux, mais une communication vraiment apostolique. Mais pourquoi l'Apôtre s'arrête-t-il aussi longtemps sur ce sujet, et pourquoi ne se borne-t-il pas à ce qu'il a dit précédemment? Ces paroles : « Ne « vous refusez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un « mutuel consentement, et pour un temps», sont-elles plus impératives que celles-ci : « Que « le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, « car le corps du mari n'est pas à lui, mais à « sa femme? » non sans doute; elles sont seulement plus claires et plus explicites. C'est ainsi qu'autrefois Samuel énumérait aux Israélites les priviléges de la royauté, bien moins pour les engager à choisir et préférer cette forme de gouvernement que pour les en détourner, et leur en inspirer du dégoût. L'Apôtre insiste donc sur les lois tyranniques du mariage, afin d'en éloigner les Corinthiens. Aussi après avoir dit que « les deux époux ne sont point maîtres de leur « corps», ajoute-t-il : « ne vous refusez pas l'un « à l'autre, si ce n'est d'un mutuel consentement, « et pour un temps, afin de vaquer à la prière».

Voyez donc avec quelle prudente habileté il amène les époux eux-mêmes à aimer la continence ; il a d'abord loué cette vertu, et proclamé « qu'il est avantageux à l'homme de ne s'ap« procher d'aucune femme», et il exhorte maintenant à la pratiquer en disant : « Ne vous re« fusez point l'un à l'autre, si ce n'est d'un « mutuel consentement».Pourquoi insinue-t-il, sous forme d'exhortation, ce qu'il veut dire, au lieu de le proposer résolument sous forme de précepte? car, remarquons-le, il ne dit pas : Refusez-vous l'un à l'autre pourvu que ce soit d'un consentement mutuel, mais ne vous refusez pas l'un à l'autre, à moins que ce ne soit d'un consentement mutuel. C'est que cette manière de s'exprimer est plus douce, et qu'elle rend ainsi plus parfaitement la pensée de l'Apôtre. Il est en effet bien éloigné d'exiger impérieusement la pratique d'une vertu qui doit être toute de bonne volonté. Enfin, pour gagner de plus en plus la bienveillance des Corinthiens, il abrège les enseignements austères, il n'y insiste pas de peur d'affliger les auditeurs, il se hâte de passer à quelque chose de plus agréable, s'arrêtant avec complaisance sur une matière qu'il sait conforme à leur goût.

30. Il n'est pas sans intérêt de rechercher pourquoi l'Apôtre, qui veut que le mariage soit honoré, et le lit nuptial sans tache, recommande la continence aux époux pendant le temps qu'ils consacrent au jeûne et à la prière. Et d'abord rappelons-nous que les Juifs qui étaient tout charnels, qui pouvaient avoir deux femmes à la fois, et auxquels il était permis de les répudier et d'en prendre d'autres, durent néanmoins s'abstenir du mariage pendant plusieurs jours, afin de se rendre moins indignes d'entendre la promulgation de la loi. Eh ! quoi, nous qui vivons sous le règne de la grâce et de l'amour, nous qui avons reçu les dons de l'Esprit-Saint, nous qui, morts et ensevelis avec le Christ, avons été élevés à la dignité de l'adoption divine, nous ne saurions imiter l'exemple d'un peuple grossier et ignorant! Mais voulez-vous presser encore la question, et demander

pourquoi Moïse prescrivit alors la continence aux Juifs? Je vous répondrai que le mariage, quelque honorable qu'il soit, se borne à préserver l'homme du vice, et que la continence seule le rend pur et le sanctifie.

Ce sentiment au reste n'est point particulier à Moïse et à saint Paul; le prophète Joël ordonne également « qu'aux jours du jeûne le « peuple se réunisse, que les vieillards se ras- « semblent, et que l'époux sorte de sa couche, « et l'épouse de son lit nuptial ». (Joël, II, 15, 16). Cette parole du prophète aggrave même beaucoup la rigueur du précepte mosaïque, et, lorsqu'elle prescrit à deux jeunes époux de surmonter l'ardeur d'un plaisir nouveau, et de combattre l'instinct brûlant de la jeunesse et de l'amour, pour mieux vaquer au jeûne et à la prière, quelle excuse pourraient alléguer l'homme mûr ou le vieillard? Nous ne saurions en effet remplir convenablement le double devoir du jeûne et de la prière, si notre esprit ne se dégageait de toute pensée terrestre, non moins que de toute préoccupation d'affaires, et ne se recueillait profondément en la présence de Dieu. Le jeûne est souverainement efficace pour écarter toute sollicitude trop distrayante, et pour concentrer notre attention sur nous-mêmes. C'est pourquoi l'Apôtre, qui envisage ces avantages, conseille la continence aux époux, mais admirez l'heureux euphémisme de son langage. Abstenez-vous du mariage, leur dit-il, non dans la vue d'une plus grande pureté, mais afin de vaquer plus librement au jeûne et à la prière ; il évite ainsi de leur présenter la continence sous tout autre aspect que celui du repos de l'esprit et de la tranquillité de l'âme.

31. Notre propre expérience nous apprend assez que, malgré tous nos efforts, pour nous tenir recueillis pendant la prière, le démon parvient à nous distraire ; mais que ne fera-t-il pas, s'il nous trouve tout dissipés, et tout préoccupés des plaisirs de la chair. Aussi, l'Apôtre conseille-t-il aux époux d'observer alors la continence, afin qu'ils se rendent plus facilement le Seigneur favorable, et qu'ils ne s'exposent point à l'irriter par une prière vaine et futile.

32. Nous voyons que le sujet en présence du prince, le particulier devant le magistrat, et l'esclave en face de son maître, ne parlent que les yeux baissés et l'esprit attentif. Viennent-ils, ou se plaindre d'une injure reçue, ou solliciter une grâce, ou demander le pardon d'une faute, toujours ils se tiennent profondément recueillis. Ils savent, en effet, que la moindre légèreté empêcherait le succès de leur démarche, et même serait sévèrement punie. Mais s'il faut tant de précautions pour apaiser la colère d'un homme; que deviendrons-nous, malheureux et infortunés, nous qui abordons avec une insouciante légèreté le Dieu souverain, contre lequel nous avons si souvent péché! Oui, quel est l'esclave qui offense son maître, ou le sujet son roi, comme nous offensons le Seigneur? Jésus-Christ, pour nous le faire comprendre, compare les péchés contre le prochain à une dette de cent deniers, et les offenses à la Majesté divine à une dette de dix mille talents. C'est pourquoi l'Apôtre agit avec sagesse, quand il exhorte les époux à s'abstenir du mariage, dans les jours où ils veulent fléchir la colère du Seigneur, et obtenir le pardon de leurs fautes. Mes chers amis, semble-t-il leur dire, il s'agit du salut de votre âme ; et plus ce salut est important, plus aussi vous devez être saisis de crainte, de trouble et d'effroi. Nous nous présentons devant un maître sévère, que nous avons souvent offensé, et qui exigera un compte rigoureux ; ce n'est donc plus le temps des tendres caresses et des molles voluptés, mais bien celui des larmes et des gémissements, de l'humiliation et de la confession, du repentir sincère et de la prière fréquente. Heureux encore si nous pouvons, à ce prix, nous rendre le Seigneur propice et favorable. Ah! sans doute, loin d'être dur et cruel, il est la douceur et la bonté même, mais la grièveté de nos fautes ne lui permet pas, malgré sa bonté, sa clémence et sa miséricorde, de nous accorder facilement notre pardon.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'Apôtre prescrit la continence, pour vaquer au jeûne et à la prière. Comprenez-vous maintenant combien le joug du mariage est lourd et pesant? Je voudrais réaliser quelques progrès dans la vertu, et m'exercer à la pratique du jeûne et du recueillement. Je voudrais purifier mon âme, et sur l'aile de la prière m'envoler aux cieux, mais mon épouse n'y consent point, et je dois m'incliner devant son caprice. Qu'elle est donc vraie cette parole de saint Paul : « Il est avantageux à l'homme de ne « s'approcher d'aucune femme ! » et les apôtres, eux aussi, avaient bien raison de s'écrier : « Si

« telle est la condition des époux, il n'est pas « bon de se marier ». (Matth., XIX, 10.) Cette exclamation était comme le cri d'une âme, qui comprend tout ce que l'union conjugale apporte avec elle d'entraves et de difficultés.

33. L'Apôtre n'insiste donc tant sur le mariage, que pour en mieux faire sentir tous les inconvénients. « Que chaque homme, dit-il, « vive avec sa femme, et chaque femme avec « son mari. Que le mari rende à sa femme ce « qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à « son mari. Le corps de la femme n'est point « à elle, mais à son mari : de même le corps « du mari n'est point à lui, mais à sa femme. « Ne vous refusez point l'un à l'autre, si ce « n'est d'un mutuel consentement; vivez en-« semble ». (I Cor., VII, 2-8.) Les Corinthiens ne saisirent pas d'abord le but et l'intention de saint Paul, mais insensiblement ils pénétrèrent le sens caché de ses paroles. Le divin Maître avait aussi inspiré à ses apôtres le désir de la continence en leur exposant les lois du mariage dans son sermon sur la montagne, et dans plusieurs autres occasions. Car un enseignement souvent répété ne peut manquer de se graver profondément dans l'esprit. Aussi l'Apôtre, à l'exemple de Jésus-Christ, revient-il fréquemment sur la question du mariage. S'il le permet, ce n'est jamais sans en expliquer les motifs; et ces motifs sont la fuite du péché, de la tentation et du vice. Jamais il n'oublie de mêler adroitement l'éloge de la virginité à ce qu'il dit du mariage.

34. Nous venons de voir que l'Apôtre n'ose conseiller aux époux une trop longue séparation, de peur que Satan ne les circonvienne. Quelles palmes et quelles couronnes ne méritent donc pas ceux qui, sans ce secours, savent toujours vaincre et triompher, et contre lesquels cependant le démon déploie toutes ses ruses et toute son audace ! Il est moins violent envers les personnes mariées, parce qu'il sait qu'au plus fort de la tempête elles trouvent dans le mariage un port et un refuge assuré. D'ailleurs l'Apôtre ne leur permet qu'une courte navigation, et il veut qu'ils reviennent promptement au rivage pour s'y reposer de leurs fatigues, et s'y abriter contre l'orage. Mais les vierges ne peuvent ni ralentir leur course à travers les ondes et les écueils, ni aspirer, au milieu des tempêtes, au calme d'une rive hospitalière. Les pirates craignent d'attaquer les vaisseaux qui ne s'éloignent qu'à une faible distance du port ou de la rade, car ils s'exposeraient eux-mêmes à un très-grand péril. Mais s'ils rencontrent un navire en pleine mer, son isolement accroît leur audace. Ils l'abordent, et le combat ne cesse que par la prise et la perte des uns ou des autres. C'est ainsi que le démon, cet implacable ennemi de toute vertu, déchaîne contre les vierges les vents, les flots et les orages, et qu'il soulève tous les éléments afin de submerger leur frêle nacelle. Il sait en effet qu'elles ne peuvent reculer (Ephés., VI, 12), et qu'il leur faut sans cesse lutter contre les puissances du mal, jusqu'au jour où la mort les déposera au rivage sûr et paisible de l'éternité. Pour l'Apôtre, les vierges sont comme ces vaillants soldats qui dans une sortie voient les portes de la ville se refermer sur eux. La seule voie du salut qui leur reste est de vaincre un ennemi farouche, avec lequel elles ne peuvent conclure ni paix, ni trêve.

Attaquées par le démon avec une rage particulière, les personnes non mariées sont encore tourmentées par l'aiguillon de la concupiscence plus violemment que les autres. Il est évident pour tout le monde que la liberté d'user d'un plaisir, en ralentit le goût et l'ardeur. Et en effet rien de plus vrai que ce proverbe : « Ce qui est en notre pouvoir, émeut faible-« ment notre vouloir ». Le contraire a lieu lorsqu'après avoir été à notre disposition, une chose nous est interdite : rien n'enflamme le désir comme la privation. Sous ce rapport le mariage offre donc un avantage; il procure plus de paix; si le feu de la concupiscence se rallume dans le cœur des époux, ils peuvent l'éteindre. Mais cette ressource est interdite aux vierges, elles voient les flammes s'élever autour d'elles et les entourer d'un réseau brûlant, et sans qu'il leur soit permis d'arrêter l'incendie, elles doivent se préserver de ses ravages. Etrange condition de la vierge chrétienne! elle porte au dedans d'elle-même un brasier ardent, et ne doit pas en être brûlée. Elle nourrit dans son sein une flamme dévorante, et doit en éviter les atteintes. Elle n'est pas libre d'en affaiblir les brûlantes ardeurs, en la laissant se répandre au dehors, et il faut qu'elle réalise dans son âme le prodige que l'auteur des proverbes déclare impossible dans le corps : « Qui marchera sur « des charbons ardents et ne se brûlera pas les « pieds ? » Or, la vierge chrétienne est soumise à cette épreuve et elle la supporte. Le Sage

ajoute : « Qui portera du feu dans son sein sans « enflammer ses vêtements? » (Prov., VI, 27, 28.) Et le cœur de la vierge est le foyer d'une flamme plus vive encore et plus dévorante, et vous oseriez égaler le mariage à la sainte virginité ! l'Apôtre vous le défend, et il trace nettement la ligne qui sépare ces deux états, quand il a dit que : « Le second s'occupe de « Dieu, et le premier du monde ».

Nous trouvons même un éloge tacite de la virginité dans l'obligation qu'il impose aux époux « de ne point se refuser l'un à l'autre, de « peur que l'incontinence ne donne lieu à Sa« tan de les tenter ». Ce mot incontinence nous révèle toute la pensée de l'Apôtre ; il explique le principal motif de la loi du mariage, et il est en même temps la critique de notre lâcheté. Oui, qui ne rougirait de mériter ce reproche, et qui ne tiendrait à s'en justifier ? Car saint Paul ne s'adresse pas ici à tous les époux, il parle seulement à ceux qui sont moins courageux, et il semble leur dire : Si vous êtes dominés par la chair et le plaisir, et si vous ne respirez que la volupté, connaissez votre épouse. Mais certes il y a dans ce langage plus d'ironie et de blâme que de louange et d'approbation. S'il n'eût voulu atteindre fortement l'époux voluptueux, il eût employé le mot de faiblesse, et non celui d'incontinence qui renferme un reproche, et presque un outrage. Une expression plus modérée et plus indulgente n'aurait pas aussi énergiquement stigmatisé notre lâcheté. Ainsi il regarde comme incontinents les époux qui ne peuvent de temps à autre vivre comme frère et sœur.

Que peuvent maintenant alléguer ceux qui considèrent la virginité comme inutile? Plus elle est rigoureusement observée, et plus elle est glorieuse. Le mariage au contraire mérite d'autant moins notre estime qu'on en use avec moins de modération. En effet l'Apôtre a dit : « Je permets le mariage, et je ne l'ordonne pas». (I Cor., VII, 6.) Ce qui n'est que toléré peut-il être méritoire ? Mais le même apôtre, objecterez-vous, a dit, en parlant des vierges : « A leur « égard je n'ai point de précepte du Seigneur ». (Ibid., V, 25.) Pouvez-vous conclure de là qu'il place au même rang le mariage et la virginité ? nullement. Il conseille la virginité et il tolère le mariage. Sans doute il ne présente comme obligatoire, ni la virginité, ni le mariage ; mais que les motifs de cette double réserve sont différents ! Saint Paul ne fait point une obligation du mariage, afin de laisser toute liberté à ceux qui veulent s'en abstenir, et il n'impose point la virginité, afin de ne pas induire dans le péché ceux qui ne seraient pas assez forts pour en porter le fardeau. Je ne commande pas la virginité, dit-il, parce que j'en connais les difficultés, mais je ne prescris pas non plus l'usage indéfini du mariage, ce qui serait porter une loi d'incontinence. J'ai dit seulement aux époux : « Ne vous refusez pas l'un à l'autre », pour vous empêcher de vous dégrader par le péché, mais non de vous élever à un état plus parfait. Ainsi le but et l'intention de l'Apôtre est bien moins de permettre indéfiniment l'usage du mariage, que de tolérer la lâcheté des époux. Et si vous désirez connaître toute sa pensée, écoutez cette parole : « Je voudrais que vous « fussiez tous en l'état où je suis moi-même ». (I Cor., VII, 7.) Voudriez-vous donc abolir le mariage, ô grand Apôtre ? Non sans doute, répond-il, puisque je ne le blâme, ni ne le condamne, puisque même je le permets comme un remède contre l'incontinence, néanmoins je souhaite que tous soient vierges comme moi. C'est pourquoi j'ai dit en commençant : « Il « est avantageux à l'homme de ne s'approcher « de la femme ».

35. Mais pourquoi l'Apôtre se propose-t-il lui-même en exemple ? n'eût-il pas été plus modeste de ne point ajouter : « Je voudrais « que tous fussent dans l'état où je suis ? » Ah ! gardons-nous de l'accuser d'orgueil et de présomption ; car il est ce même Paul qui, après avoir plus travaillé que tous les autres Apôtres, s'estimait indigne de ce nom : « Je suis le dernier « des Apôtres » (I Cor., XV, 9), disait-il, et craignant encore d'avoir parlé trop magnifiquement de lui-même, il ajoutait aussitôt : « Je ne mérite pas d'être appelé Apôtre ». Pourquoi se pose-t-il donc ici en modèle ? ce n'est pas sans un juste et légitime motif. Il savait que l'exemple d'un maître est tout-puissant sur l'esprit de ses disciples pour les porter à l'amour et à la pratique des plus hautes vertus. Un philosophe, dont la conduite dément les maximes, n'impressionne que peu son auditoire ; au contraire il le gagne infailliblement, si l'autorité de l'exemple confirme ses discours. De plus, l'Apôtre laisse ici paraître une douce et modeste bienveillance. Il veut communiquer à ses chers enfants un don si précieux, et en partager avec eux toute l'excellence. Enfin je puis encore justifier sa conduite par

un troisième motif. Et quel est-il ? L'état de virginité semble au premier abord si difficile et si ardu, qu'il cite son propre exemple pour prouver que ces obstacles ne sont pas insurmontables. Les Corinthiens ne sont donc plus admis à se décourager, et il leur suffit désormais de considérer l'Apôtre et de marcher résolûment sur ses traces.

C'est ainsi encore que le même saint Paul voulant détourner les Galates de certaines pratiques de la loi mosaïque, leur écrivait : « Soyez « comme moi, puisque j'ai été moi-même comme « vous ». (I Gal., IV, 12.) Ne semble-t-il pas leur dire : Je ne suis point un gentil récemment converti, et je ne vous prêche point la doctrine nouvelle de l'amour par ignorance de la loi de crainte, car moi aussi j'ai vécu sous cette servitude, j'ai obéi à ces préceptes, et j'ai accompli ces observances ; mais dès que la loi de grâce m'a été révélée, je me suis rangé sous son obéissance ; et il n'y a de notre part ni révolte, ni rébellion, puisque nous devenons les sujets d'un Maître plus excellent. Nul d'entre vous ne saurait donc m'objecter que ma conduite n'est pas en rapport avec mes paroles, et que je vous entraîne en des périls dont je me tiens moi-même éloigné ; car s'il y avait le moindre danger, est-ce que je voudrais trahir les intérêts de mon âme, et exposer mon salut éternel ? — Ces paroles de l'Apôtre se joignant à son exemple, suffirent pour rassurer les Galates ; et de même ici cet exemple prouve aux Corinthiens que l'état de virginité n'est point impraticable.

36. Mais n'est-ce point le même apôtre qui a dit que « Dieu distribue à chacun des dons « différents ? » (I Cor., VII, 7.) Oui, sans doute, il a prononcé cette parole ; et combien elle nous révèle son humilité ! Une vertu qui lui a coûté tant d'efforts, il l'appelle un don du Seigneur, et il lui en rapporte toute la gloire. Mais pourquoi nous étonner d'un langage si modeste au sujet de la virginité, puisqu'il ne parle pas autrement de ses travaux apostoliques ? Qui ne sait au prix de quelles fatigues et de quelles afflictions se poursuivaient ces travaux qui l'exposaient chaque jour à la mort ? et cependant il se contente de dire : « J'ai travaillé plus « que les autres, non pas moi seul, mais la grâce « de Dieu avec moi ». (I Cor., XV, 10.) Pouvait-il mieux nous faire comprendre qu'il ne veut ici s'attribuer aucun mérite, et qu'il en réserve à Dieu tout l'honneur ? Il est vraiment ce serviteur reconnaissant qui ne possède rien en propre, et qui fait hommage à son maître de tout ce qu'il semble posséder. C'est ainsi encore que dans l'Epître aux Romains, après avoir dit « que nous avons tous des dons diffé« rents, selon la grâce qui nous a été départie », il met au nombre de ces dons « la charité et la « libéralité ». (Rom., XII, 6.) Or, nous savons tous que ces deux vertus ne sont point des dons, mais des mérites personnels. Evitons donc de donner aux paroles de l'Apôtre ce sens faux et irrationnel ; si la virginité est un don du ciel, il est inutile que je travaille à l'acquérir, car saint Paul ne parle ainsi que par modestie.

Eh quoi ! aurait-il voulu se mettre en contradiction avec Jésus-Christ et avec lui-même ? avec Jésus-Christ qui a dit : « Il y a des eunu« ques qui se sont faits eunuques eux-mêmes à « cause du royaume des cieux : que celui qui « peut entendre, entende » (Matth., XIX, 12) ; avec lui-même, quand il condamne les veuves qui n'observent pas leur vœu de continence ? Mais si cette vertu est un pur don du ciel, pourquoi les menace-t-il de la colère divine, et pourquoi dit-il, « qu'elles sont coupables, parce « qu'elles ont violé leurs premiers serments ? » (I Tim., V, 12.) Jésus-Christ a-t-il jamais condamné en nous la simple privation des dons célestes ? il ne condamne que nos vices, et il n'exige qu'une vie sans tache et irréprochable. Quant aux dons du ciel, ils ne dépendent point de celui qui les reçoit, mais de celui qui les accorde. Aussi le Sauveur se garde-t-il bien de louer dans ses apôtres le don des miracles. Il leur défend même de s'en glorifier, et de se réjouir de ce que les démons leur étaient soumis. Quels sont au contraire ceux qu'il proclame heureux ? les miséricordieux, les purs et les pacifiques.

Observons encore que l'Apôtre, énumérant les travaux et les gloires de son apostolat, y comprend la chasteté, ce qu'il n'eût pas fait, si elle n'eût été en lui qu'un simple don. « Nous « nous montrons », dit-il, « tels que doivent « être les ministres de Dieu, par une grande « patience dans les tribulations, dans les néces« sités, dans les angoisses, sous les coups, dans « les prisons, dans les veilles, dans les jeûnes « et dans la chasteté ». (II Cor., VI, 4, 5, 6.) Nous entendons le même apôtre flétrir le vice impur du nom d'incontinence, louer le père qui laisse sa fille se consacrer au saint

état de la virginité, et préconiser la veuve qui persiste dans la continence. Mais ce langage ne peut être rationnel qu'autant que le mérite et le démérite d'une action sont attachés à notre volonté, et non à une faveur extraordinaire de Dieu. Enfin, pourquoi saint Paul nous exhorterait-il à devenir chastes, s'il suffisait de le demander à Dieu, sans y ajouter une active coopération? « Je voudrais, dit-il, que tous fussent comme moi, et je déclare aux personnes « qui ne sont pas mariées, ou qui sont veuves, « qu'il leur est bon de demeurer dans cet état». (I Cor., VII, 7, 8.) Ici encore il se propose pour modèle, afin que les Corinthiens, excités par un exemple si connu, si familier, se dévouent plus généreusement aux luttes de la virginité; et s'il ne donne aucune explication d'un langage qui vous paraît si étrange, ne vous en étonnez pas, car ce n'est point par orgueil qu'il parle ainsi, mais par la conviction que son exemple suffit à établir sa proposition.

37. Mais voulez-vous connaître quels motifs portaient l'Apôtre à recommander le célibat aux veuves, consultez l'expérience et l'opinion publique. Sans doute nos lois ne condamnent point les secondes noces, elles les autorisent même; et néanmoins celui qui se les permet, devient pour ses amis et pour le public le sujet d'une amère raillerie. On le regarde comme un parjure et on l'évite comme un ami déloyal, on hésite à lui confier un dépôt, et l'on craint de contracter avec lui un engagement quelconque. En effet, quand on le voit rejeter si facilement de son cœur le souvenir d'un nœud aussi fort, d'une liaison aussi intime, d'une communauté aussi étroite que le mariage, peut-on ne pas s'indigner de sa conduite, et ne point le considérer comme un homme léger et versatile! Mais parlerai-je de l'indécence qui accompagne les secondes noces? Voici que soudain la joie bruyante et les apprêts de l'hymen succèdent aux larmes, aux soupirs, aux gémissements, aux habits de deuil, et à tout l'appareil de la douleur; on croirait presque assister à une de ces représentations théâtrales, où le même acteur est tantôt un roi opulent, et tantôt un malheureux esclave. N'est-ce pas ainsi que cet homme, qui hier, dans sa douleur, se roulait sur un tombeau, s'avance aujourd'hui en grande pompe vers l'autel? Hier, il s'arrachait les cheveux, et aujourd'hui il se couronne de fleurs. Hier, triste et abattu, il répétait à tous l'éloge d'une épouse chérie, refusait de lui survivre, et repoussait même avec indignation toute parole de consolation; mais voilà qu'aujourd'hui il paraît au milieu de ces mêmes amis tout rayonnant de plaisir et de joie. Ses yeux, naguère pleins de larmes, brillent du feu de la gaieté, et ses lèvres qui tout à l'heure juraient de ne plus s'ouvrir qu'à la plainte et à la douleur, sourient gracieusement à tous, et ne savent plus articuler que l'expression de la joie et du bonheur.

Mais si cet homme a des enfants de sa première épouse, la présence d'une seconde introduit fatalement la guerre et la discorde au sein de la famille. Qu'est-ce qu'une belle-mère pour des filles d'un premier lit? une tigresse. Ce sont en effet chaque jour contre la première épouse des critiques nouvelles et des récriminations nouvelles. La jalousie qui nous divise pendant la vie, s'apaise ordinairement en face d'un tombeau, mais une seconde épouse s'acharne contre une froide poussière et une cendre inanimée, en sorte que sa haine, ses outrages et ses calomnies poursuivent sa rivale jusque sous la pierre sépulcrale: comment caractériser une conduite si insensée et si barbare? Cette nouvelle épouse ne peut pas se plaindre que la première lui ait causé aucun tort, ni aucun mal: que dis-je? elle jouit de ses biens et du fruit de ses travaux; n'importe, elle s'acharne sur une ombre, et, cent fois le jour, maudit celle dont elle n'a reçu aucune offense, et que peut-être elle n'a jamais connue. Enfin elle fait retomber sur les enfants une vengeance qui ne peut atteindre leur mère, et elle force un époux trop complaisant à servir ses cruels ressentiments.

Il se rencontre cependant des personnes qui affrontent les périls d'une telle situation, afin d'y trouver un abri contre la tyrannie de leurs propres passions. Mais la vierge ne craint pas d'engager le combat contre ces mêmes passions, elle ne refuse pas une lutte qui paraît si difficile à la plupart des chrétiens, elle s'arme donc de courage, et résiste énergiquement aux assauts de la chair. Aussi son mérite est-il au-dessus de nos éloges. Tandis que d'autres cherchent dans un second mariage un remède contre les ardeurs de la concupiscence, la vierge se maintient, même sans le secours d'un premier mariage, toujours pure, et toujours chaste. N'oublions pas toutefois qu'il est au ciel une récompense spécialement réservée

aux veuves. C'est pourquoi l'Apôtre leur dit au nom de Jésus-Christ: «Il vous est bon de demeu-« rer dans cet état comme moi ». Vous n'avez pu atteindre le premier rang d'honneur dans la sainte virginité, du moins ne désertez pas le second. La vierge chrétienne n'a jamais connu l'ascendant de la chair et du sang, vous qui l'avez éprouvé, renoncez à l'éprouver de nouveau. La vierge a toujours triomphé, vous qui avez été une fois vaincue, faites que désormais la profession d'une même chasteté réunisse celles qu'une carrière différente avait d'abord séparées.

38. L'Apôtre, qui montre tant d'indulgence envers les personnes mariées, qui ne veut pas priver les époux l'un de l'autre, excepté dans le cas d'un mutuel consentement; qui a peur de trop prolonger ce sacrifice volontaire, qui leur permet les secondes noces pour éteindre le feu de leurs passions, est bien éloigné de traiter les vierges avec autant de condescendance. Il accorde quelque relâche aux époux, mais il ne laisse pas respirer la vierge un seul instant. Il lui ordonne de toujours combattre, de toujours résister à la violence de ses passions, et de ne conclure avec elles ni trêve, ni paix. Pourquoi n'a-t-il pas dit aux vierges : « Si vous ne pouvez vivre dans la continence, « mariez-vous? » Eh quoi! lorsqu'un athlète se présente dans l'arène le corps nu, les membres frottés d'huile et couverts de poussière, est-ce le moment de lui crier : fuyez le combat? non sans doute; les deux adversaires sont en présence, il faut que l'un se retire vainqueur et couronné, et l'autre vaincu et humilié. Si vous luttez contre un ami par manière de jeu et de récréation, il vous est permis de suspendre le combat et de céder la victoire. Mais quand vous avez donné votre nom, quand le président des jeux a pris place, quand le peuple est réuni, et que votre adversaire s'avance, vous ne pouvez reculer; il faut combattre. De même le chrétien est libre de choisir le mariage, ou la virginité; mais dès qu'il s'est volontairement prononcé pour la continence, il est entré dans la carrière, il ne peut plus reculer. Pour lui, le jour du combat est arrivé, le Christ a préparé la couronne, les anges sont accourus, le démon frémit, la lutte va s'engager : qui oserait donc s'élancer dans l'arène, et séparer les combattants? qui oserait dire à la vierge chrétienne : évitez votre antagoniste, retirez-vous du combat, et cédez à un adversaire déjà à demi vaincu la palme et la victoire? mais un tel langage lui serait injurieux. Il n'est pas même permis de l'adresser aux veuves qui ont fait vœu de continence; et si elles sont infidèles à ce vœu, elles méritent de plus terribles reproches. «Car, après s'être dis-« sipées sous l'autorité de Jésus-Christ, elles veu-« lent se remarier : encourant ainsi la condam-« nation, et rendant vaine la fidélité qu'elles « lui avaient engagée auparavant ». (I Tim., v, 11, 12.)

39. Vous m'objecterez peut-être ces paroles de saint Paul : « Je dis aux personnes qui ne « sont pas mariées, ou qui sont veuves, qu'il « leur est bon de demeurer dans cet état, comme « moi. Que, si elles ne peuvent garder la conti-« nence, qu'elles se marient. Quant à la femme, « si son mari meurt, elle est libre ; qu'elle se « marie à qui elle voudra, pourvu que ce soit « selon le Seigneur ». (I Cor., vii, 8, 9, 39.) Pourquoi donc blâmer, me direz-vous, la veuve qui use de cette permission, et pourquoi condamner comme criminel un mariage qui se contracte selon le Seigneur? ne vous y trompez point; il y a ici une double question. Quand l'Apôtre dit qu'une vierge peut se marier sans péché, il parle non de celle qui a fait vœu de virginité, et qui ne peut violer ce vœu sans commettre un sacrilége, mais de celle qui n'a pas encore fixé son choix, et qui balance entre le mariage et la continence. Et de même, il permet les secondes noces à la veuve qui ne s'est point décidée pour un veuvage perpétuel, mais il les défend expressément à celle qui s'y est engagée. Observons, en effet, que dans l'Eglise le rang et la dignité de veuve sont attachés au vœu de continence. C'est pourquoi l'Apôtre écrit à son disciple Timothée : « Que « la veuve choisie n'ait pas moins de soixante « ans et qu'elle n'ait eu qu'un mari ». (I Tim., v, 9.)

Toute veuve peut donc se marier, si elle le désire, mais saint Paul blâme sévèrement celle qui convole à de secondes noces après s'être engagée à vivre dans la continence, et qui foule ainsi aux pieds son alliance avec le Seigneur. Vous entendez maintenant à qui s'adresse cette parole : « Si les veuves ne peuvent « garder la continence, qu'elles se marient, car « il vaut mieux se marier que de brûler ». (I Cor., vii, 9.) Remarquez en outre que jamais l'Apôtre ne recommande le mariage pour lui-même, mais toujours comme moyen d'éviter

le vice, la tentation et le péché. Mais parce qu'il s'en était précédemment expliqué avec un peu de sévérité, il emploie ici une expression toute bienveillante. « Il veut », dit-il, « empê-« cher qu'elles se consument en désirs brûlants ». Observons néanmoins que ce langage est encore empreint d'une certaine sévérité, car il ne dit point : qu'elles se marient si la passion les presse trop fortement, et si elles ne peuvent résister à la tentation, cela supposerait une faute digne de pardon, mais : « si elles ne peu-« vent garder la continence ». Or, n'est-ce pas leur reprocher de perdre par lâcheté et inertie les mérites d'une vertu qu'il leur serait facile de pratiquer? cependant il ne les condamne point, et ne les menace d'aucun châtiment : il se borne à les priver de ses éloges. Du reste, ses paroles sont sévères ; elles ne mentionnent pas le motif ordinaire du mariage, qui est de se voir revivre en ses enfants, et laissent apercevoir que l'Apôtre ne le permet que comme un moyen d'éviter le vice, la tentation et le péché.

40. Mais qu'importe ! direz-vous : l'essentiel est que l'Apôtre ne nous condamne point, en sorte que les jouissances du mariage nous adouciront l'amertume de ses reproches. Ah! est-il bien sûr que l'union conjugale ne vous apporte que plaisir et jouissance? Puis-je en douter, me répondrez-vous, puisque l'Apôtre dit : « Qu'elles « se marient, si elles ne peuvent garder la con-« tinence ». Oui, il le dit, et vous le bénissez de son indulgence; mais lisez quelques lignes encore, et vous rencontrerez cet autre précepte que vous devez admettre également comme règle de conduite : « Ce n'est pas moi », dit saint Paul, « mais le Seigneur qui fait aux époux ce « commandement, que la femme ne se sépare « point de son mari. Si elle s'en sépare, qu'elle « demeure sans se marier, ou qu'elle se récon-« cilie avec son mari. Que le mari de même ne « quitte point sa femme ». (I Cor., VII, 10, 11.)

Vous venez d'entendre les paroles de l'Apôtre; mais supposez qu'un mari doux et patient est uni à une femme méchante, acariâtre, médisante et aimant, comme presque toutes les femmes, la dépense et le luxe, comment supportera-t-il chaque jour ses caprices, son orgueil et son insolence? Si au contraire une femme d'un caractère modeste et tranquille est unie à un mari irascible, fier et orgueilleux de ses richesses ou de ses emplois, et si ce mari, la traitant comme une esclave, ne lui témoigne aucun égard, ni aucun respect, comment supportera-t-elle ces violences et ces duretés? que fera-t-elle encore si ce même mari ne lui laisse voir qu'un sentiment de haine et de dégoût? Prenez patience, lui dit l'Apôtre, la mort de votre mari vous rendra votre liberté. Ainsi pour cette infortunée, c'est une triste mais inévitable nécessité d'apprivoiser ce caractère farouche par sa complaisance et ses délicates attentions, ou de soutenir courageusement cette lutte intestine, cette guerre domestique.

L'Apôtre avait dit précédemment aux époux : « Ne vous refusez point l'un à l'autre, si ce n'est « d'un mutuel consentement » ; et ici il ordonne impérativement à la femme qui a quitté son mari, « d'observer la continence », ou « de se ré-« concilier avec lui ». Quelle cruelle alternative! il faut qu'elle résiste à toute l'effervescence de la passion, ou qu'elle se résigne à supporter le ressentiment d'un tyran impérieux : et jusqu'où ne portera-t-il pas sa vengeance? Il multipliera envers elle les plus durs traitements, il l'accablera d'insultes, et en fera même le jouet de ses esclaves. Mais si elle préfère abandonner le domicile conjugal, elle se condamne à une continence qui est bien peu méritoire, parce qu'elle n'est point volontaire. Et en effet elle ne l'observe que pour se dérober à la domination d'un maître cruel. Cependant l'Apôtre ne lui offre que cette alternative, de demeurer chaste, ou de se réconcilier avec son époux : et que faire si celui-ci s'y refuse? attendre une mort qui seule peut la rendre à la liberté. Au contraire la vierge chrétienne ne voit jamais se briser les liens qui l'unissent à son divin Epoux, parce que cet Epoux est immortel. Ainsi la femme devient libre par la mort du mari; mais, excepté le cas de mort, le lien conjugal est indissoluble, car s'il en était autrement, il n'y aurait entre les époux qu'une union illicite et passagère, et nullement un véritable mariage. Aussi Jésus-Christ a-t-il condamné le divorce, comme une source de désordres, et l'a-t-il flétri du nom d'adultère.

41. Pourquoi donc Dieu l'a-t-il permis aux Juifs? pour les empêcher de souiller leurs maisons par l'effusion du sang, et par le meurtre : ne valait-il pas mieux les autoriser, convenez-en, à éloigner une épouse devenue odieuse, que d'exposer celle-ci à être égorgée? car, sans le divorce, ils n'eussent pas reculé devant ce crime; c'est pourquoi le Seigneur leur dit par la bouche de Moïse : « Si votre

« épouse vous est odieuse, renvoyez-la ». (Deut., xxiv, 1.) Mais quand il s'adresse par le grand Apôtre à des chrétiens auxquels l'Evangile interdit toute parole d'aigreur et de colère, il prescrit « le célibat au mari qui se sépare de sa « femme ». (I Cor., vii, 11.) Comprenez donc combien le joug du mariage est dur et pesant : il enchaîne les deux époux l'un à l'autre par les mille inquiétudes du ménage, et surtout par une dépendance qui est un véritable esclavage. Sans doute Dieu a dit que « l'homme comman« derait à la femme » (Gen., iii, 16); mais tout maître qu'il est, il devient à son tour, par une étrange vicissitude, l'esclave de sa femme. Voyez-vous ces esclaves fugitifs qu'une même chaîne rive étroitement? ils ne peuvent faire que quelques pas, parce que leurs mouvements sont subordonnés les uns aux autres. C'est ainsi que le mariage lie forcément les deux époux, et ajoute au poids de leurs chagrins personnels celui des fers qui les enchaînent l'un à l'autre, et qui donnent à chacun d'eux pouvoir et autorité sur l'autre.

Paraissez donc, ô vous que l'amorce du plaisir entraîne à tout braver! Des haines mutuelles et des querelles incessantes, voilà donc les voluptés du mariage. Ah! s'il en existait quelqu'une, cette nécessité seule de se supporter l'un l'autre avec tous ses défauts, suffirait pour la détruire entièrement. C'est pourquoi l'Apôtre a cherché d'abord à modérer en nous le désir du mariage, en ne le présentant que comme un moyen d'éviter le vice, et de réprimer la concupiscence. Mais parce que ce motif fait peu d'impression sur la plupart des hommes, il en produit un autre bien plus grave, en sorte qu'il les amène à s'écrier : « Il « vaut mieux ne pas se marier ». (Matth., xix, 10.) Que dit-il donc? nul des époux n'est maître de sa personne. Et ici ce n'est point une exhortation, ni un conseil, mais un ordre formel et précis. Et en effet il nous est loisible de ne point nous engager dans le mariage, mais si nous le contractons, il faut bon gré, mal gré, que nous en subissions la dure servitude : toute plainte nous est même justement interdite, parce qu'en agissant, nous avions conscience de notre action, et que nous n'avons embrassé cet état qu'avec une entière liberté et une pleine connaissance de ses lois et de ses obligations.

Cependant l'Apôtre ne néglige point, comme pour épuiser la question du mariage, d'instruire les époux dont l'une des parties serait encore infidèle, et il adresse ensuite aux esclaves quelques paroles de consolation: il leur rappelle que la servitude du corps ne saurait dégrader en eux la noblesse de l'âme, et puis il aborde enfin le sujet de la virginité. C'est son sujet de prédilection qu'il produit au grand jour après l'avoir longtemps conçu et médité. Nous avons même déjà observé qu'en parlant du mariage, il n'a pas laissé d'effleurer la virginité et d'en faire indirectement l'éloge. Il préparait ainsi les Corinthiens à recevoir ses instructions avec plus de bienveillance, et dès qu'il les voit heureusement disposés, il entre hardiment en matière. Quant aux esclaves, il leur rappelle d'abord : « Qu'ayant été achetés « d'un grand prix par Jésus-Christ, ils ne « doivent pas se rendre esclaves des hommes » (I Cor., vii, 23); et parce que ces paroles ont réveillé en tous le souvenir des bienfaits du Seigneur et la pensée du ciel, il ajoute incontinent : « A l'égard de la virginité, je n'ai « reçu de Dieu aucun commandement; mais « voici le conseil que je donne, comme ayant « reçu du Seigneur la grâce d'être son fidèle « ministre ». (I Cor., vii, 25.) Mais le même apôtre n'avait également reçu aucun commandement au sujet des époux dont l'une des parties était encore infidèle, et voyez néanmoins comme il leur parle en maître et en législateur : « Ce n'est pas le Seigneur, « mais c'est moi qui dis que si un mari fidèle « a une femme qui soit infidèle, et qu'elle « consente à demeurer avec lui, il ne doit pas « la quitter ». (Ibid., v, 12.) Pourquoi donc ne s'exprime-t-il pas avec ce même ton d'autorité en parlant de la virginité? C'est que Jésus-Christ qui a introduit dans son Eglise le saint état de la virginité, n'a pas voulu en faire un précepte rigoureux. « Que celui », dit-il, « qui peut entendre, entende ». (Matth., xix, 12.) Or, cette parole prouve que cet état est laissé au choix et à la volonté de l'homme; aussi l'Apôtre ne se cite-t-il lui-même en exemple que sous le rapport de la chasteté: « Je vou« drais », dit-il, « que vous fussiez tous en l'état « où je suis moi-même ». Et encore : « Je dis aux « personnes qui ne sont pas mariées, ou qui sont « veuves, qu'il leur est bon de demeurer dans cet « état, comme moi ». (I Cor., vii, 7, 8.) Mais s'agit-il de porter les Corinthiens à embrasser l'état de virginité, il ne se propose plus comme modèle; son silence et sa modestie à cet égard

sont d'un homme qui ne veut pas se vanter de posséder cet avantage. « Je n'ai pas de précepte « à donner », dit-il, ce n'est donc ici qu'un simple conseil. Mais combien ne gagne-t-il pas la bienveillance des Corinthiens, en leur laissant ainsi toute la liberté, non moins que le mérite d'un choix volontaire !

Et en effet, qui dit virginité, dit une lutte rude et pénible. Aussi l'Apôtre a-t-il soin d'éviter tout d'abord une exhortation directe et précise ; et il ne nous présente cet état que comme pleinement volontaire. Mais après avoir ainsi rassuré et préparé les esprits, il n'hésite plus à nous le proposer fortement. La virginité, nous dit-il, réveille en vous l'idée de travaux, de fatigues et de combats ; mais rassurez-vous, elle n'est ni de précepte, ni de nécessité. Elle ne s'impose point à notre volonté, et si elle réserve à ceux qui la choisissent librement de magnifiques récompenses et de glorieuses couronnes, elle ne menace d'aucun châtiment ceux qui s'en éloignent et qui la repoussent. Tel est le langage de l'Apôtre, et ce langage est d'autant plus modeste et plus gracieux qu'il semble moins lui appartenir qu'à Jésus-Christ lui-même. Car il ne dit point, au sujet de la virginité : je ne fais pas de commandement, mais : je n'ai pas reçu de précepte. Oui, si je ne vous parlais que comme homme, vous seriez en droit de récuser mes paroles, mais puisque je vous parle au nom du Seigneur, vous pouvez me croire en toute assurance. Sans doute, je ne saurais établir une loi, ni un précepte ; du moins je puis « vous donner un con- « seil de frère et d'ami, comme ayant reçu du « Seigneur la grâce d'être son fidèle ministre ». Mais qui n'admirerait la prudence consommée de saint Paul ? placé entre ces deux exigences opposées, ou de se louer lui-même pour autoriser sa parole, ou de ne donner qu'un simple et modeste conseil, comme étant lui-même étranger à l'état de virginité, il tranche d'un seul mot cette double difficulté : « J'ai reçu du « Seigneur », dit-il, « la grâce d'être son fidèle « ministre » : parole qui est tout ensemble et une louange de lui-même, et un humble aveu de sa faiblesse personnelle.

42. Ainsi saint Paul ne parle ici, ni en qualité de prédicateur de l'Evangile, ou d'Apôtre des Gentils, ni en qualité de docteur, de chef, ou de maître, mais en qualité de pécheur à qui Dieu a fait grâce et miséricorde. Admirable modestie, qui lui fait choisir le rang de simple disciple, quand il pourrait prendre celui de législateur. Cela ne lui suffit pas, il trouve le moyen de s'humilier encore davantage, car il ne dit pas : « Je suis le fidèle ministre « du Seigneur », mais : « J'ai reçu la grâce d'être « un fidèle ministre ». Ne considérez donc pas en moi, semble-t-il dire, l'apostolat et la mission évangélique, comme les seules faveurs que j'aie reçues de la munificence divine ; la foi elle-même ne m'a été donnée que par grâce et par miséricorde ; je ne la dois point à mes mérites personnels, car, qui dit grâce et miséricorde, exclut toute idée de mérites antérieurs, et si le Seigneur n'était un Dieu véritablement miséricordieux, loin d'être apôtre, je serais encore infidèle.

Comprenez-vous maintenant combien est vive la reconnaissance de l'Apôtre, et combien son humilité est profonde ? Bien loin de s'élever au-dessus des simples fidèles, il ne se fait pas même un mérite personnel de partager leur foi et leur croyance, et il en renvoie toute la gloire à la miséricorde divine. Il semble donc dire aux Corinthiens : Ne dédaignez pas de recevoir mes conseils, puisque le Seigneur n'a point dédaigné de me faire miséricorde. D'ailleurs, ce n'est qu'un conseil, et non un précepte, je parle en ami, et non en législateur. Or, n'est-il pas permis à un ami, de répondre à la question de son ami, et de lui être utile ? C'est ce que je fais ici, en vous disant : « Je crois qu'il est bon de demeurer vierge ».

Que ce langage est humble et modeste ! ne pouvait-il pas dire aux Corinthiens : Je ne vous fais point un précepte de la virginité, puisque Jésus-Christ ne l'ordonne pas, mais je vous la conseille, et je vous y exhorte avec toute l'autorité de mon apostolat, car, « si je ne suis pas « apôtre pour d'autres, je le suis pour vous ». (I Cor., IX, 2.) Ce n'est pas ainsi que parle l'Apôtre : ses paroles sont toutes pleines de modération et de retenue. Il ne donne qu'un simple conseil, et il hésiterait même à le donner, s'il n'avait reçu du Seigneur la grâce d'être un fidèle ministre. Voyez encore comme il expose les raisons de son avis, afin d'ôter à ses paroles jusqu'aux plus légères nuances d'un ton magistral. « Je crois », dit-il, « qu'il est bon de demeu- « rer vierge, à cause des périls imminents de « la vie présente ». (I Cor., VII, 26.) Mais quand il a parlé de la chasteté, il s'exprimait bien différemment, et n'alléguait aucun motif de sa décision. « Je dis aux personnes qui ne sont

« point mariées, ou qui sont veuves, qu'il leur « est bon de demeurer dans cet état, comme « moi». Ici, au contraire, il dit : « Je crois » ; non qu'il doute des avantages et de l'excellence de la virginité, mais parce qu'il veut en laisser le choix à la libre élection des Corinthiens. Il donne un conseil, et le rôle d'un conseiller est de proposer son avis, et non de l'imposer.

43. Mais quels sont les périls dont nous délivre la virginité ? Sont-ce les périls inséparables de la fragilité de l'homme ? nullement ; et si l'Apôtre les avait en vue, il les alléguerait contrairement à son but et à sa pensée. Et en effet, on nous objecte ces périls comme une absolue justification du mariage. De plus, il ne les appellerait pas imminents, car ce n'est pas d'aujourd'hui, mais dès l'origine des siècles qu'ils sont l'apanage de l'humanité. Ils étaient même sous la loi ancienne plus grands et plus insurmontables ; et nous devons à la venue du divin Rédempteur la vertu et la force de les vaincre plus facilement. Saint Paul veut donc parler de ces périls si nombreux et si divers que tout mariage entraîne inévitablement, Oui, telle est la tyrannie des sens, et telle est l'inextricable mélange de soucis et d'inquiétudes au milieu desquels vivent les époux qu'ils sont exposés à une multitude de fautes.

44. La loi ancienne ne se proposait point de conduire l'homme à la perfection des vertus. Elle lui permettait de venger une injure, de rendre un outrage, de rechercher les richesses et de jurer par les choses saintes. Elle tolérait même la peine du talion, la haine de ses ennemis, et la colère ; une vie voluptueuse et la répudiation d'une première épouse pour en choisir une seconde. Ajoutez encore que sa condescendance presque illimitée en tout, tolérait même la polygamie. Mais la loi évangélique a rendu plus étroit le sentier du ciel. Elle a resserré le mariage dans les bornes sévères de l'unité et de l'indissolubilité du lien conjugal. Ainsi un époux chrétien ne peut, sans devenir adultère, répudier son épouse, quand même celle-ci lui serait une occasion comme inévitable d'erreurs et de péchés. Outre ces premières difficultés, la vertu nous devient dans le mariage d'autant moins aisée que le soin d'une épouse et l'inquiète sollicitude des enfants arrêtent notre âme dans ses aspirations vers le ciel, et la ramènent forcément aux préoccupations de la terre. Un époux voudrait mener une vie retirée et tranquille ; mais il voit autour de lui des enfants à établir, une épouse qui aime le luxe et la dépense ; et, malgré lui, il se jette dans le tourbillon du monde. Dès lors, que de péchés s'accumulent chaque jour ! péchés de colère et de parjure, de calomnie et de vengeance, de dissimulation et d'hypocrisie. Comment, en effet, rester pur et irréprochable au milieu de la corruption dont les flots l'environnent de toutes parts ?

Parlerai-je maintenant de ces chagrins si cuisants et si nombreux que la présence d'une épouse amène au foyer domestique ? Le célibat nous en garantit ; et s'ils sont inévitables, même avec une femme d'un caractère doux et paisible, ne deviennent-ils pas un dur et réel supplice avec une épouse d'une humeur difficile et acariâtre ? Comment pourra-t-il gravir la route du ciel ? Il faut, pour y marcher, des pieds sans entraves et vigoureux, un esprit équipé convenablement et portant, pour ainsi parler, la ceinture des voyageurs ; et il succombe sous le poids des affaires, il est enlacé de mille liens, il traîne une chaîne qui l'accable par sa pesanteur ; je veux dire une méchante femme dont il lui est défendu de se séparer.

45. Mais la vertu de l'homme, nous répondent ici nos sages, devient d'autant plus méritoire, qu'elle se maintient pure et victorieuse parmi les difficultés du mariage. — Et pourquoi, mon cher ami ? — parce que ces difficultés augmentent son éclat et sa gloire. Mais qui vous contraint à vous y engager ? vous auriez raison si Dieu avait fait du mariage un précepte et une loi, car le célibat serait alors défendu. Aujourd'hui, au contraire, vous pouvez vous soustraire au joug du mariage, et vous ne vous précipitez volontairement dans ses périls et ses embarras, qu'afin d'accroître pour vous les pénibles efforts de la vertu. Mais qu'importe au juge du combat ? tout ce qu'il exige, c'est que nous triomphions du démon et de nos passions. Vous n'êtes donc point reçu à lui alléguer les embarras du mariage, ou ses plaisirs, ses sollicitudes, ou ses douleurs, car il nous a dit que le chemin qui nous conduit le plus sûrement à la victoire, est celui qu'obstruent le moins les soucis et les inquiétudes de la vie.

Cependant vous vous présentez au combat avec l'embarrassant attirail d'une femme et de nombreux enfants ; et vous prétendez déployer

la même valeur que le célibataire, et cueillir une palme plus belle. Que dis-je? vous nous accusez d'orgueil, si nous disons que vous n'atteindrez jamais en gloire et en vertu la même sublimité que vos rivaux. Mais au jour des récompenses vous comprendrez qu'une modeste sécurité est préférable à une vaine ambition, et qu'il vaut mieux s'attacher à la parole de Jésus-Christ que de suivre les égarements de son propre esprit. Le Sauveur a dit qu'après avoir renoncé à toutes les jouissances du monde et de la famille, il fallait encore nous renoncer nous-mêmes; et vous espérez vaincre malgré tous les embarras du mariage! Mais, je le répète, vous connaîtrez au jour du jugement combien il apporte d'obstacles à la vertu.

46. Et quoi! m'objecterez-vous, peut-on soutenir que la femme soit un obstacle au salut de l'homme, puisque l'Ecriture nous dit que Dieu l'a « créée pour être son aide et son « appui? » (Gen., II, 18.) Et moi je vous demanderai quel secours il peut en attendre. N'est-ce pas elle qui l'a dépouillé de la paix et de l'immortalité, qui l'a fait exiler du séjour de délices, et l'a précipité dans toutes les misères de la vie présente? Ah! elle ne lui a offert son aide que pour lui tendre des piéges et des embûches. « Par la femme », dit l'Ecclésiastique, « le péché a eu son commencement, et nous « mourrons tous ». (Eccli., XXV, 33.) Et l'Apôtre ajoute: « Que ce n'est point Adam qui a été sé« duit, mais que la femme ayant été séduite est « tombée dans la prévarication ». (I Tim., II, 24.) Direz-vous encore que la femme est le soutien de l'homme? mais il faudrait oublier qu'elle a attiré sur nos têtes une sentence de malédiction et de mort, et qu'elle a été la cause de ce déluge universel qui submergea les hommes et les animaux. N'est-ce pas la femme qui eût fait pécher le juste Job, s'il n'eût fortement résisté à ses perfides insinuations? N'est-ce pas elle qui perdit Samson, qui initia les Hébreux au culte de Belphégor, et qui en fit périr vingt-quatre mille par le glaive de leurs proches? N'est-ce pas elle encore qui livra Achab à Satan, comme elle lui avait déjà livré le sage et pieux Salomon? Enfin elle multiplie chaque jour pour l'homme l'occasion du péché, et le Sage a dit avec raison « que toute malice est « légère auprès de la malice de la femme ». (Eccli., XXV, 26.)

Pourquoi donc, répondrez-vous, Dieu a-t-il dit: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, « faisons-lui une aide semblable à lui? » (Gen., II, 18). Est-ce que la parole de Dieu serait trompeuse? non certes; mais la femme a failli à sa mission, non moins que l'homme à la sienne. « Faisons l'homme à notre image et à notre res« semblance » (Ibid., I, 26), avait dit le Seigneur; et voilà que l'homme s'est dégradé lui-même de cette sublime dignité. Il perdit la ressemblance divine en se laissant séduire par l'attrait de coupables voluptés, et il chercha vainement à conserver intacts les traits de la majesté céleste. Le Seigneur brisa entre ses mains le sceptre de sa puissance, et celui qui naguère commandait en maître à toutes les créatures, leur devint, comme serviteur ingrat et rebelle, un objet de mépris et de raillerie. Au commencement tous les animaux obéissaient à l'homme, car Dieu les lui avait amenés, et nul n'eût osé l'attaquer parce que la majesté divine rayonnait sur son front. Le même péché qui a effacé en lui cette auguste empreinte a ruiné son empire; et aujourd'hui devant combien d'animaux ne tremble pas ce roi détrôné! Toutefois cette parole de Dieu : « Que l'homme « domine sur tous les animaux » (Ibid., V, 28), ne laisse pas que d'être vraie : car Dieu n'a point retiré cette domination à l'homme, mais c'est l'homme qui l'a perdue par sa faute. Et de même les nombreux péchés où la femme entraîne l'homme ne détruisent point la vérité de cette autre parole : « Il n'est pas bon que « l'homme soit seul, faisons-lui une aide sembla« ble à lui ». Telle était en effet la mission de la femme, mais elle s'y est montrée infidèle. Sans doute il est permis de soutenir qu'elle contribue aux charmes de la vie présente par sa fécondité et les chastes voluptés du mariage, et néanmoins j'estime peu ces avantages parce qu'ils n'ont qu'un rapport indirect avec la vie éternelle. Aussi est-il vrai de dire que si l'homme trouve dans la femme quelque secours pour la pratique d'une vertu faible et médiocre, elle lui est un obstacle dès qu'il veut marcher rapidement dans la voie de la perfection.

47. Mais saint Paul, objecterez-vous encore, n'a-t-il pas dit: « Que savez-vous, femme, si « vous ne sauverez pas votre mari? » (I Cor., VII, 16.) Il juge donc que son concours n'est pas inutile dans les choses du salut: je le reconnais bien volontiers, et je suis loin de lui interdire toute coopération spirituelle. Mais j'affirme que, pour être véritablement utile à l'homme,

elle doit sacrifier les droits du mariage, et, femme, déployer le mâle courage des saints. Ce n'est pas la femme délicate, et amie de la parure, du luxe et de la dépense qui arrachera son époux à la tentation et au péché ; ce sera celle qui saura s'élever au-dessus des affections terrestres, se conformer aux préceptes évangéliques, et se montrer probe, modeste, désintéressée et patiente. Oui, elle aidera puissamment son époux, si elle dit sincèrement avec l'Apôtre : « Ayant de quoi nous nourrir et nous « couvrir, nous devons être contents » (I Tim., VI, 8), et si, méditant les vérités éternelles, elle méprise la mort et les jouissances de la vie présente, et s'écrie avec le Prophète : « Tous les « plaisirs du monde sont comme l'herbe de la « prairie ». (Isaïe, XL, 7.)

Non, encore une fois, ce n'est pas la femme qui ne sait que jouir du mariage qui contribue au salut de l'homme : cette mission est réservée à celle qui pratique l'Evangile dans toute sa sévérité. C'est ainsi qu'en dehors même du mariage, plusieurs femmes, comme nous le lisons de Priscille à l'égard d'Apollon (Act. 18), ont enseigné à des hommes les voies de la vérité, et aujourd'hui, quoique tout enseignement public leur soit interdit, elles peuvent encore montrer le même zèle et produire les mêmes fruits. Car, ce n'est pas en qualité d'épouse que la femme devient apôtre auprès de son mari ; autrement l'époux infidèle serait soudain un fervent chrétien, s'il suffisait pour le devenir d'habiter et de vivre avec une femme pieuse et fervente. Mais le salut d'un mari ne s'obtient pas ainsi, et il n'est accordé qu'à la sagesse et à la prudence de la femme, à sa douceur inaltérable, à une force d'âme qui la rend supérieure aux misères de la vie conjugale, et lui fait poursuivre sans relâche le but souverain qu'elle se propose, le salut de son mari. Mais une femme, qui ne s'élève pas au-dessus des sentiments de son sexe, est plus nuisible qu'utile à un homme.

Au reste, nous pouvons préjuger toutes les difficultés d'une telle œuvre par le ton interrogatif que l'Apôtre donne à sa phrase : « Que « savez-vous, femme », dit-il, « si vous ne sau« verez pas votre mari ? » Or, nous n'employons cette façon de parler que pour exprimer un sentiment de défiance et de doute. Et puis, lisez ce qui suit : « Etes-vous lié avec une femme ? ne « cherchez point à vous délier ; n'avez-vous point « de femme ? ne cherchez point à vous marier ». C'est ainsi que saint Paul passe adroitement d'un sujet à un autre, et varie délicatement ses conseils et ses avis. En parlant du mariage, il a su amener l'éloge de la virginité pour élever nos pensées au-dessus de la chair et du sang ; et maintenant il revient au mariage pour délasser notre attention. Son point de départ est la virginité, et avant même de traiter ce sujet, il discute celui du mariage. N'est-ce pas en effet le permettre, et même nous y exhorter que de dire : « Pour ce qui regarde la virginité, « je n'ai point de précepte à donner ». Et de même après avoir dit que la virginité « est un « état excellent », il s'arrête brusquement, il craint que le mot seul ne blesse l'oreille trop délicate des Corinthiens. C'est pourquoi il s'abstient de le répéter : bien plus, quoiqu'il ait allégué les périls imminents de la vie, comme un motif puissant de surmonter les difficultés de la continence, il n'ose nommer de nouveau la virginité, et il se contente de dire : « Il est bon « à l'homme de demeurer ainsi ». Puis il s'interrompt encore, s'explique par phrases incidentes, et en revient au mariage, comme à un sujet plus agréable. « Si vous êtes lié avec une « femme », dit-il, « ne cherchez pas à vous dé« lier ». (I Cor., VII, 27.) Mais si son intention n'était pas de gagner par ces précautions la bienveillance des Corinthiens, comment à l'occasion du mariage parlerait-il de la virginité ? et néanmoins, c'est ce qu'il fait indirectement quand il ajoute : « N'avez-vous pas de femme ? « ne cherchez point à vous marier ». Mais ici encore ne vous effrayez point ; il ne vous fait pas une loi de la continence, et il vous rassure par ces deux mots : « Au reste, si vous épousez « une femme, vous ne péchez point ». (Ibid., V, 28.) D'un autre côté cependant modérez votre joie, car de nouveau il vous exhorte à embrasser la virginité par le tableau des tribulations qui accompagnent le mariage.

Le médecin bon et compatissant divise en plusieurs coupes une potion amère, ou suspend à plusieurs intervalles une opération douloureuse afin de ménager au patient quelques instants de repos. C'est ainsi que l'Apôtre, sans insister exclusivement sur l'excellence de la virginité, mêle à son discours diverses questions touchant le mariage, et sait, par d'habiles précautions, plaire à l'esprit, et toucher le cœur. Voilà comment s'explique ce mélange de préceptes divers ; mais il n'est pas sans intérêt d'apprécier les expressions mêmes qu'il

emploie... « Êtes-vous lié avec une femme ? » dit-« il, ne cherchez point à vous délier ». Certes ces paroles engagent bien moins l'homme à respecter le lien conjugal, qu'elles ne lui en montrent toute la solidité. Pourquoi saint Paul n'a-t-il pas dit : Vous avez une épouse, ne la quittez pas : Vous êtes uni à une femme, ne vous en séparez pas ? Pourquoi affecte-t-il au contraire de nommer l'union conjugale un lien, et une chaîne ? n'est-ce point pour en symboliser toutes les duretés ? Et en effet parce que la plupart ne courent au mariage que comme vers un état de vie moins pénible, il déclare que les époux sont de véritables esclaves. Enchaînés l'un à l'autre, ils n'ont plus la liberté de leurs mouvements ; et tout désaccord d'action ou de volonté entraîne leur perte mutuelle. En vain une épouse chaste et vertueuse voudrait garder la continence ; elle doit se soumettre aux exigences d'un époux voluptueux ; la chaîne du mariage, cette chaîne qui d'abord semblait si douce et si légère, la retient, et l'entraîne bon gré mal gré sur les pas d'un mari ; toute résistance devient inutile. La séparation même, loin de briser, pour cette infortunée, le joug de la captivité, ne fait qu'en augmenter la rigueur, sans compter qu'elle l'expose à une punition terrible.

58. Ne voyez-vous pas en effet qu'en voulant garder la continence, malgré son mari, cette femme s'expose à être plus que lui-même, punie de ses crimes et de ses désordres ? Et comment, me direz-vous ? — Parce qu'en lui refusant le légitime usage du mariage, elle le porte à se précipiter dans le vice. Saint Paul exige pour ce refus le consentement mutuel des deux parties ; comment donc excuser la femme qui prétend imposer à son mari le sacrifice absolu de ses droits ? — Mais c'est là une odieuse servitude ! — Je l'avoue ; mais qui vous forçait à vous y soumettre ? C'était avant le mariage, et non après qu'il fallait faire toutes ces réflexions. Aussi l'Apôtre, qui vient de nous représenter combien la chaîne du mariage est lourde et pesante, se hâte-t-il de nous indiquer les moyens de nous y soustraire. « N'avez-vous « point de femme ? dit-il, ne cherchez point à « vous marier ». C'est ainsi qu'il nous amène indirectement à mieux accueillir la virginité en faisant ressortir les tribulations du mariage ; toutefois il ajoute : « Si vous épousez une femme, « vous ne péchez point : et si une fille se marie, « elle ne pèche point ». Voilà donc le grand mérite du mariage, on peut le contracter sans péché ! La virginité seule mérite l'admiration ; tout l'avantage des époux, c'est de pouvoir se dire qu'ils n'ont point failli, point violé la loi. Nous étonnerons-nous maintenant que l'Apôtre nous exhorte à garder la continence, puisque le lien conjugal, quelque dur qu'il soit, demeure indissoluble.

49. Eh quoi ! me direz-vous, la virginité ne produit-elle d'autres fruits que l'éloignement de toutes ces tribulations ? une si faible récompense est-elle en proportion avec une vertu aussi élevée ? et qui voudrait, pour un prix aussi modique, en embrasser la pratique, et en affronter les luttes ? Le combat va s'engager contre les puissances infernales, car « ce « n'est pas seulement contre la chair et le sang, « contre la nature et la concupiscence qu'il nous « faut résister » (Ephés., VI, 12) ; mais, créatures faibles et mortelles, nous devons, nous vierges, rivaliser avec les intelligences célestes, et vous ne nous proposez que des avantages terrestres : Vous ne connaîtrez pas, dites-vous, les tribulations du mariage. Ce langage ne nous satisfait point ; voici celui qu'aurait dû tenir l'Apôtre : La vierge qui se marie, ne pèche point, mais elle rejette elle-même cette palme glorieuse, et ces ineffables récompenses qui sont l'apanage exclusif de la virginité. Ne devait-il point retracer ce triomphe éclatant qui couronne dans le ciel la victoire des vierges ? Elles s'avancent au-devant de l'Époux divin, et tiennent des lampes étincelantes de lumière. Elles forment autour de son lit nuptial une garde d'honneur et de fidélité, et brillent au premier rang près de son trône royal. Mais au lieu de nous tenir ce sublime langage, il ne nous parle que du frivole avantage de ne pas connaître les misères humaines. « Je « crois, dit-il, que la virginité est un bien, parce « qu'elle nous délivre des maux de la vie pré-« sente ». Il ajoute encore : « Si une fille se ma-« rie, elle ne pèche point, mais elle souffrira des « tribulations dans la chair ». Entendez-vous ce silence complet et absolu sur tout motif spirituel et divin, et cette double omission de toute récompense céleste ? Bien plus, dans toute la suite de son Epître, nous retrouvons toujours cette même absence de pensées religieuses : on dirait qu'il n'envisage et n'estime que les choses de la terre : « Le temps est court », dit-il ; et au lieu d'ajouter : je désire donc que vous en profitiez pour vous assurer dans le ciel la gloire

et les honneurs de la virginité, il se contente de dire : « Je désire que vous soyez sans inquiétude ».

Ma première réponse à votre objection sera de vous faire observer qu'en parlant du pardon des injures, l'Apôtre suit également une marche qui semble toute contraire à son but : « Si notre ennemi a faim », dit-il, « donnez-lui à manger. S'il a soif, donnez-lui à boire ». (Rom., XII, 20.) Mais quels seront les motifs de cette héroïque charité, de cette lutte violente contre l'entraînement de la colère, et de ces efforts généreux qui peuvent seuls éteindre les feux de la haine et de la vengeance? Sans doute la pensée du ciel et la vue de ses récompenses. Nullement; il ne nous propose que le plaisir de nuire à notre ennemi : « Par ce moyen », ajoute-t-il, « vous amasserez des charbons ardents sur sa tête ». (Ibid.) Pourquoi donc parle-t-il ainsi? est-ce qu'il ignorait l'art de la persuasion? Non, c'est ici surtout que je comprends à quel degré il possédait le secret de gagner les cœurs. Comment cela, me direz-vous? je m'explique ; il parlait aux Corinthiens, auprès desquels il se glorifiait de ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié, aux Corinthiens qui, encore charnels et peu avancés dans les voies de l'esprit, avaient besoin d'être nourris du lait des faibles. Il leur écrivait : « Je ne vous ai point nourris de viandes solides, parce que vous ne pouviez les supporter; à présent même, vous ne le pouvez pas encore, parce que vous êtes toujours charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme ». (I Cor., III, 2, 3.) Voilà pourquoi il n'allègue, pour les éloigner du mariage et les porter à la virginité, que des motifs tirés d'intérêts humains et terrestres. Il n'ignorait pas en effet que ces motifs seraient puissants sur des esprits peu élevés, et sur des cœurs attachés aux sens et à la chair.

Ne voyons-nous pas chaque jour des hommes grossiers et ignorants se faire comme un jeu de mêler le saint nom de Dieu à leurs serments et à leurs parjures? Mais proposez-leur de jurer par la vie de leurs enfants : ils s'y refuseront obstinément. Ce second péché est moins grave que le premier, et entraîne un châtiment moins sévère : cependant il tombe davantage sous les sens, et la matière en est plus présente, c'est pourquoi on craint beaucoup plus de le commettre. C'est ainsi encore qu'auprès d'un pauvre et d'un affligé, l'espérance d'un avantage présent pour eux-mêmes, ou pour leurs enfants, est une consolation bien plus efficace que la promesse réitérée du royaume des cieux. Oui, ils sont principalement sensibles à une guérison inespérée, à un emploi lucratif, et à un grand danger évité. Tant il est vrai que presque tous les hommes n'estiment que les biens présents et sensibles. Ces biens et ces maux que nous voyons, que nous ressentons excitent plus fortement soit nos désirs, soit nos craintes, parce que les uns et les autres sont plus près de nous, plus à notre portée.

Vous comprenez maintenant la marche que suit l'Apôtre pour amener les Corinthiens à l'estime de la virginité, et les Romains à la pratique du pardon des injures. Un chrétien encore faible dans la foi, renoncera moins aisément au funeste plaisir de la vengeance par la perspective éloignée du royaume des cieux que par la certitude présente de nuire à son ennemi. C'est pourquoi saint Paul voulant déraciner dans les cœurs le souvenir des injures et l'explosion de la colère, présente d'abord les motifs qu'il estime les plus capables de faire impression. Toutefois ne croyons point qu'il fasse ici entièrement abstraction des récompenses futures ; non, le grand Apôtre ne commet pas cet oubli, mais il s'attache à nous inspirer d'une manière ou d'une autre le goût de la générosité, et comme à ouvrir une porte à la réconciliation. Car dans toute grande entreprise, le plus difficile est de commencer, et quand on a bien commencé, on a déjà levé presque tous les obstacles.

Jésus-Christ, il est vrai, adopte une méthode toute différente, et ne parle que des récompenses célestes. S'agit-il de la virginité? « Il y a des eunuques », dit-il, « qui se sont rendus tels pour le royaume des cieux ». S'agit-il de prier pour nos ennemis? « Soyez », dit-il, « semblables à votre Père qui est dans les cieux ». (Matth., XIX, 12.) C'est ainsi qu'il laisse de côté, comme bon seulement pour des esprits faibles et pusillanimes, les motifs d'une vengeance légitime, et ces charbons ardents que nous amassons sur la tête de nos ennemis. Il ne propose donc à ses auditeurs que les considérations de l'ordre le plus élevé. Mais quels étaient ses auditeurs? c'étaient Pierre, Jacques, Jean et les autres Apôtres. Est-il étonnant qu'il ne leur parle que de récompenses célestes? et l'Apôtre, lui aussi, eût tenu le même langage, s'il eût eu les mêmes auditeurs. Mais parce que les Corinthiens étaient

encore tout charnels, il leur promet le genre de récompenses qui peut les exciter le plus fortement à la vertu. C'est ainsi encore que le Seigneur proposait aux Juifs, pour prix de leur obéissance, l'abondance des prospérités temporelles, et se taisait sur les biens de la vie future. Il les menaçait également, non des supplices éternels de l'enfer, s'ils trangressaient sa loi, mais de leur envoyer des pestes, des famines, des guerres et l'exil, parce que des hommes tout terrestres désirent vivement ces biens, et ne redoutent pas moins ces maux, tandis qu'ils sont peu touchés de ceux qu'ils n'aperçoivent que de loin.

Saint Paul s'attache de préférence aux motifs qui pouvaient le plus aiguillonner ses auditeurs. Il voulait encore leur montrer un mérite particulier de la virginité. Les autres vertus nous coûtent ici-bas beaucoup de fatigues, et ne sont récompensées que dans le ciel : mais celle-ci nous offre encore ce précieux avantage, qu'elle nous affranchit de mille inquiétudes. Enfin il se proposait un troisième but, celui de prouver que malgré une apparente impossibilité, la virginité est d'une pratique facile : c'est ce but qu'il atteint pleinement en énumérant toutes les difficultés et les tribulations du mariage. La virginité, semble-t-il nous dire, vous paraît pénible et difficile ; eh bien ! je vous engage à l'embrasser, parce qu'elle est plus douce et plus aisée que le mariage : et comme je souhaite votre bonheur, je désire que vous viviez tous dans la continence.

Mais ici vous m'arrêtez soudain, et vous me reprochez de dépeindre le mariage comme une source de peines et d'ennuis : il enfante au contraire, dites-vous, la joie et le plaisir. N'est-ce pas lui qui prépare une voie facile aux instincts de la nature, et aux voluptés des sens ? Sa présence bannit de la vie la tristesse et le chagrin et amène la gaieté, le ris et les délices. Festins splendides, riches parures, parfums exquis et vins délicieux, voilà son cortége ; nommez une jouissance que ne produise pas le mariage ?

50. Vous vous trompez : en permettant l'union des sexes, le mariage n'excuse pas la volupté. Saint Paul dit que « la femme qui vit dans les dé« lices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante. (I Tim., v, 6.) Et si vous repoussez cette sentence comme ne concernant que les veuves, écoutez le commandement que le même apôtre fait à toutes les femmes : « Je veux qu'elles se parent « de modestie et de chasteté ; et non avec des che« veux frisés, ni des ornements d'or, ni des per« les, ni des habits somptueux ; mais comme il « convient à des femmes qui montrent leur piété « par les bonnes œuvres ». (I Tim., II, 9, 10.) Observons encore que ces recommandations se rencontrent fréquemment dans ses diverses Epîtres, tant il s'attache à nous détourner de toutes ces vanités. Mais peut-être expliquerez-vous ce langage par l'influence du siècle où saint Paul vivait ; en effet, l'Evangile avait déjà répandu parmi les fidèles un certain esprit de modestie chrétienne et de spiritualité. Eh bien ! écoutez le prophète Amos qui parlait aux enfants d'Israël et dans un temps où l'on pouvait se permettre le luxe, les plaisirs et toutes les superfluités de la vie. Avec quelle sévérité ne condamne-t-il pas ces mœurs efféminées ! « Mal« heur à vous ! s'écrie-t-il, qui êtes réservés pour « le jour mauvais, et qui profanez les fêtes du « Seigneur ! malheur à vous, qui dormez sur des « lits d'ivoire, et vous étendez mollement sur « votre couche ; qui mangez les agneaux choisis « et les génisses les plus grasses ; qui chantez aux « accords de la lyre ; qui vous enivrez de plaisirs « fugitifs ; qui buvez les vins les plus délicats, « et qui vous parfumez des huiles les plus pré« cieuses ! » (Amos, VI, 3-6.)

51. Ainsi, je le répète, une vie molle et sensuelle est interdite aux époux ; mais quand même le mariage leur en donnerait le droit, il est si fécond en chagrins et en tribulations que le sentiment de la douleur ferait bientôt évanouir en eux celui du plaisir.

52. Supposons qu'un mari soit naturellement jaloux, ou qu'il le devienne, même sans aucun motif réel ; est-il un être plus malheureux ? Le toit conjugal sera désormais un vrai champ de bataille, et une mer furieuse : tout y est plein de tristesse et de soupçons, de querelles et de troubles. Cette passion insensée produit tous les effets d'une démence furieuse : celui qu'elle possède est inquiet, agité, brusque, violent et emporté contre tous ceux qui l'entourent, coupables ou innocents, esclaves ou enfants. Pour lui plus de plaisirs ; il ne rencontre sous ses pas que le deuil, la tristesse et l'amertume. Au seuil du foyer domestique, sur la place publique et en voyage, un noir chagrin l'accompagne ; l'aiguillon de la jalousie déchire son cœur, et une douleur poignante trouble son repos. Faut-il donc s'étonner que cette humeur sombre et mélanco-

lique amène souvent une véritable frénésie ? Une seule de ces tortures si diverses et si nombreuses suffirait pour rendre un homme malheureux : que sera-ce donc si elles se réunissent pour l'attaquer et le presser sans relâche ? est-il une mort plus cruelle ? Oui, la plus extrême indigence, la maladie la plus douloureuse, et le supplice du glaive ou du bûcher ne sont rien en comparaison de telles souffrances : il faut les avoir éprouvées pour les comprendre.

Hélas ! il suspecte une épouse qu'il aime, et pour laquelle il donnerait son sang; qui pourrait guérir la blessure de son cœur ? Les mets de sa table lui semblent recéler un perfide poison, et le sommeil ne visite jamais une couche sur laquelle il se roule dans sa douleur et dans son angoisse comme sur des charbons ardents. C'est en vain que l'amitié l'entoure, que les affaires l'appellent, que la crainte de périls imminents le presse, et que le plaisir l'entraîne ; rien ne saurait dissiper sa constante inquiétude, et le tourment qui l'agite le rend insensible à tous les maux de la vie, non moins qu'à toutes ses fêtes. Aussi Salomon avait-il bien raison d'assurer que la « jalousie « est inflexible comme l'enfer ». (Cant., VIII, 6.) « L'époux outragé», dit-il encore, «est implaca« ble dans sa fureur; il ne pardonnera pas au « jour de la vengeance; les prières ne pourront « le fléchir, et les présents ne le désarmeront « point ». (Prov., VI, 34, 35.) Tel est même le caractère particulier de cette passion que la vengeance devient impuissante a cicatriser les blessures du cœur. Plusieurs ont frappé un rival odieux, et n'ont pu bannir la douleur, ni le souvenir de l'affront reçu. Plusieurs ont égorgé une épouse soupçonnée et n'ont fait qu'alimenter la flamme qui les dévorait.

Mais si de simples soupçons sans fondement suffisent pour amener à ce triste état un époux prévenu, comment dépeindre la situation de sa malheureuse épouse ? elle est mille fois plus pénible encore. Celui qui devrait être son consolateur et son soutien, dans ses peines et ses chagrins, est devenu pour elle un tyran barbare et un ennemi cruel. Infortunée ! où aller ? quel asile s'ouvrira à sa détresse ? et quel refuge abritera son malheur? Hélas! tout port de salut lui est fermé ; et elle se heurte aux nombreux écueils du désespoir. Ses serviteurs eux-mêmes l'humilient bien plus encore que son époux, car ils sont naturellement ingrats et soupçonneux, et ils exploitent la mésintelligence de leurs maîtres pour secouer le joug de l'obéissance, et satisfaire leurs instincts méchants. Ils peuvent mentir impunément, et ils s'étudient à entretenir par la calomnie les soupçons d'un mari jaloux ; et celui-ci n'est que trop disposé à prêter une oreille facile à tous leurs rapports. Il ne sait plus distinguer la vérité d'avec le mensonge, ou plutôt il admet comme réel tout ce qui entretient son aveuglement, et rejette comme faux tout ce qui pourrait le dissiper. Ainsi cette malheureuse épouse craint et redoute ses serviteurs non moins que son mari ; elle est même contrainte de céder à leur influence, et de se rendre leur esclave. Mais quand cessera pour elle l'amertume des larmes ? Quelle nuit, quelle journée et quelle fête ne s'écoulent pas dans les pleurs, les gémissements et la douleur ? Que dire des menaces, des insultes et des reproches dont l'accablent un époux qui se croit offensé, et une troupe de valets insolents ? Elle est comme gardée à vue, et dominée par la crainte et la terreur. Tous ses mouvements sont épiés, son regard et ses paroles sont observés, et ses soupirs eux-mêmes sont interrogés avec une scrupuleuse curiosité. Il faut donc que, froide comme un marbre, elle dévore silencieusement tous ces outrages, et qu'elle vive prisonnière et enchaînée dans sa maison. Elle ne peut faire un pas, ni dire une parole, ni pousser un soupir, sans en rendre compte aux juges corrompus qui l'entourent et la surveillent. Et maintenant mettez en parallèle, avec ces tribulations, la fortune, le luxe des festins, et le grand nombre des esclaves, l'éclat de la naissance, la splendeur des dignités, la gloire personnelle et l'illustration de la famille ; ajoutez encore tout ce qui peut rendre l'existence douce et agréable, et dites-moi si, en face de ces douleurs multipliées, le plaisir ne s'évanouit pas promptement tout entier : ah ! une goutte d'eau est moins perdue dans l'abîme de l'Océan !

Tels sont les maux que cause la jalousie dans le cœur d'un époux. Si elle attaque celui de la femme, et combien en voyons-nous d'exemples ! le mari sera moins malheureux, je l'avoue ; quant à son épouse, elle verra ses douleurs s'accroître comme dans une progression indéfinie. Elle ne peut soutenir la lutte à armes égales ; quel mari supporterait qu'on lui interdît toute sortie au dehors ? et

quel serviteur oserait surveiller un maître qui pourrait le châtier rigoureusement? Ainsi pour elle nulle consolation, pas même celle de l'espionnage, ou des récriminations. Et en effet son époux lui permettra peut-être quelques reproches une ou deux fois; mais si elle les renouvelle, il lui apprendra que le meilleur pour elle est de ronger son frein en silence. J'ai supposé jusqu'ici que les soupçons des deux époux sont également injustes : admettons au contraire qu'ils sont fondés à l'égard de la femme. Qui pourra l'arracher à l'implacable vengeance d'un mari offensé? Nos lois le favorisent, et il livrera à toute leur rigueur cette femme qu'il aime avec passion. Mais est-ce lui qui est le coupable? il échappe facilement à la justice humaine, et ne ressort que du tribunal du souverain Juge. Cette certitude n'est d'ailleurs pour cette infortunée qu'une bien faible consolation; et elle s'éteint chaque jour sous l'action délétère du philtre que lui verse une main perfide. Souvent même il devient inutile d'employer tous ces charmes; le chagrin la tue, et prévient un crime.

Je conseillerais donc à une femme de refuser tous ceux qui prétendraient à sa main, quel qu'en fût le nombre. Elle ne peut être admise à dire que les joies du mariage l'entraînent irrésistiblement, puisque ces prétendues joies ne recèlent que de véritables douleurs. Je viens de le prouver. Mais ces tribulations, dira-t-on, se rencontrent-elles dans tous les mariages? presque dans tous; tandis que l'état de virginité en est entièrement exempt. Si une épouse n'est point présentement malheureuse, elle redoute de le devenir. Et qui peut se marier sans s'exposer à tous les inconvénients du mariage? Une vierge au contraire jouit de son bonheur, et ne craint point de le perdre. Sans doute, je le reconnais, tous les époux ne sont pas jaloux; mais l'union conjugale ne connaît-elle que ces tribulations? Si vous en évitez une, vous vous heurtez contre vingt autres. Quand on suit un sentier étroit et bordé d'épines, on ne peut se garantir des unes qu'en se déchirant aux autres; c'est ainsi que dans le mariage une souffrance évitée en amène une autre plus grande encore, et que vous n'échappez à une douleur que pour tomber dans un malheur plus sensible. Ah! qu'il est difficile de trouver une union parfaitement heureuse!

53. Mais laissons-là, je le veux bien, tous les inconvénients du mariage, et parlons de ce qu'il offre de plus séduisant, et de ce que presque tous recherchent. Un homme est pauvre, d'une famille obscure et d'une condition vulgaire; et voilà que tout à coup il épouse une femme noble, riche et puissante. Eh bien! cette union qui vous paraît si belle, ne lui apporte en réalité que les plus amères déceptions. Car si l'orgueil est le vice commun de tous les hommes, on peut assurer que dans la femme il s'accroît en raison même de la faiblesse de son sexe. C'est pourquoi elle est plus facilement orgueilleuse, et dès qu'un motif plausible semble l'excuser, elle franchit toutes limites. Comme la flamme qui dévore un bois sec et aride, elle tend toujours à s'élever, renverse toute subordination, et trouble toute harmonie. C'est en vain que Dieu a établi l'homme chef de la femme; son orgueil fier et hautain se révolte et change les rôles. L'époux devient un serviteur humble et soumis, tandis que l'épouse marche en reine et en maîtresse. Mais n'est-ce point pour un homme la pire des conditions, sans parler des injures, des affronts et de mille dégoûts qu'il lui faut essuyer?

54. Peu m'importe cette fierté de caractère, me répondrez-vous avec la plupart des hommes. Donnez-moi seulement une femme riche, et je me charge de la faire plier. Ce langage prouve que vous ne connaissez point la difficulté d'une telle entreprise; et d'ailleurs le succès en serait malheureux. Lorsque la force et la contrainte sont nécessaires pous faire obéir une épouse, il vaut encore mieux pour le bonheur du ménage qu'elle commande. La violence détruit tout sentiment d'affection et de tendresse; et quand le dévouement et l'amour sont remplacés par la crainte et la nécessité, que devient l'union conjugale?

55. En regard de ce premier tableau, peignons celui de la femme pauvre qui a épousé un homme riche. Elle est moins sa compagne que son esclave; elle a perdu sa liberté, et l'on croirait presque que son mari l'a achetée sur la place publique. Aussi quels que soient à son égard les sévices de son époux; quelque coupable que soit sa conduite, et quelque nombreux que soit l'essaim d'odieuses rivales, il lui faut tout souffrir en silence ou quitter le domicile conjugal. Ajoutez à ces premiers malheurs la dure position que les dédains de son mari lui créent auprès des serviteurs. Loin de leur commander librement, elle vit comme

étrangère dans sa maison, n'use de ses propres biens que comme à titre d'emprunt, et paraît moins unie à un époux qu'attachée au service d'un maître.

Admettez-vous au contraire égalité de rang et de fortune dans les deux époux? Cette égalité même rendra leur condition plus malheureuse, parce qu'elle leur laissera le même pouvoir de résistance et de contradiction. Que faire donc en présence de ces graves et nombreuses difficultés? Il est inutile de citer les quelques mariages qui en sont exempts, puisqu'ici le malheur est la règle générale, et que le bonheur n'est qu'une rare exception. Mais autant il est difficile que ces tribulations diverses ne se rencontrent plus ou moins dans toute union conjugale, autant il est certain que la virginité nous en préserve.

56. Nous venons de voir que sous l'illusion et l'apparence du bonheur le mariage recèle les plus amères tribulations : et maintenant que dire des maux évidents pour tous et que nul ne conteste? Et d'abord la femme, en devenant épouse et mère, n'a plus à redouter pour elle seule les coups de la mort; elle tremble pour son époux, ses enfants et ses petits-fils. Plus sa famille s'étend et se multiplie, et plus elle sent augmenter ses craintes et ses inquiétudes. Un revers de fortune, une maladie et un accident quelconque l'affligent et la désolent non moins que ceux qu'ils atteignent. Si elle survit à tous ses enfants, quelle n'est point sa douleur et son affliction! Si la mort en épargne quelques-uns, leur présence lui devient une faible consolation, car elle craint sans cesse de les perdre, et cette crainte est plus douloureuse que le regret même de ceux qui ne sont plus. Le temps adoucit à l'égard des morts l'amertume des larmes et de la séparation; mais l'inquiète sollicitude d'une mère se nourrit et s'accroît par la vue même du fils qu'elle tremble de perdre, et elle l'accompagne jusqu'au tombeau.

Si notre faiblesse succombe sous le poids de nos malheurs personnels, que sera-ce quand nous y aurons joint ceux de toute une famille! D'ailleurs il arrive souvent que des femmes nobles et élevées délicatement, et mariées à des hommes riches et puissants, connaissent l'adversité avant le bonheur. Le malheur s'est précipité soudain sur leur maison comme une tempête subite, et l'infortune les a enveloppées dans le naufrage de leur époux. C'est ainsi que vierges elles étaient heureuses, et qu'épouses elles sont malheureuses. Vous m'objecterez peut-être que ces grands revers ne sont ni communs, ni inévitables, et moi je vous répondrai que pas un mariage n'en saurait être entièrement exempt; ou ils vous atteignent, ou vous craignez qu'ils ne vous arrivent, et toujours vous en souffrez cruellement. Mais la virginité est trop élevée pour en redouter le choc, et même la simple menace.

57. Mais, je le veux bien encore, ne parlons plus de ces maux qui sont comme accidentels dans le mariage, et discutons ceux qui en sont inséparables. Quels sont-ils? d'abord les douleurs de l'enfantement, et l'éducation des enfants : je dois même, pour plus d'exactitude, remonter jusqu'aux jours qui précèdent le mariage. Au reste, il faudrait avoir éprouvé toutes ces tribulations pour en parler sciemment. Le temps des fiançailles approche, et avec lui les soucis et les inquiétudes. Quel est l'homme auquel on va s'unir? Sa réputation est-elle intacte, et son caractère heureux? Est-il trompeur et arrogant, emporté et jaloux? peut-être est-il commun dans ses manières, peu instruit, méchant, dur, ou sans énergie d'action et de volonté? Sans doute, toutes les femmes ne font pas un mauvais choix, mais toutes peuvent appréhender de mal rencontrer; et parce que l'avenir leur est inconnu, elles flottent entre la crainte et l'espérance. Aussi les voyons-nous agitées de mille pensées, se troubler de tout, et s'alarmer d'un rien. Mais une agréable illusion peut également leur offrir les plus riantes perspectives. Ah! vous ignorez que l'atteinte d'un bien est moins douce que la crainte d'un mal n'est pénible. Une pleine et entière certitude nous fait seule goûter un bonheur parfait; et il suffit de craindre un malheur pour en éprouver d'avance toutes les amertumes. L'esclave exposé en vente s'inquiète de connaître son nouveau maître; ainsi la jeune fille, à la veille de se marier, sent son cœur ému et troublé comme la nacelle que les vagues agitent. Cependant ses parents n'ont pas encore fixé un choix, qui change chaque jour. Hier un prétendant avait triomphé de ses rivaux, et aujourd'hui il est vaincu par un second qui demain sera lui-même renversé. Souvent encore, au moment même du mariage, le futur époux est éconduit, et sa fiancée donnée à un autre.

Cependant n'allez point croire que de son côté l'homme soit exempt de toute préoccupa-

tion. Une femme peut assez facilement savoir quelque chose de son futur époux, tandis que la retraite où elle vit, dérobe à celui-ci toute connaissance de son caractère et de ses mœurs. Telles sont les tribulations des jours qui précèdent le mariage : et quand le moment décisif arrive, l'inquiétude de l'avenir alarme la jeune épouse, et trouble sa joie. Elle craint de déplaire à son mari dès le soir même de leurs noces, et de ne point réaliser toutes ses espérances. Est-il donc si rare de voir dans le mariage le mépris succéder à l'amour ? Lorsqu'une union conjugale commence sous de si tristes auspices, quel avenir s'ouvre devant les deux époux. Mais la femme, direz-vous, est belle et pleine d'attraits. Je l'accorde et néanmoins elle ne saurait bannir tout fâcheux pressentiment. Eh ! combien d'épouses, riches de tous les dons de la nature, n'ont pu captiver le cœur d'un mari, et se sont vues supplantées par d'indignes rivales ! Ajoutez maintenant les chagrins qui accompagnent le paiement de la dot. Le beau-père qui donne sans recevoir, ne paie qu'avec répugnance, et le gendre, qui voudrait tout avoir, exige poliment tous ses droits. Et au milieu de ses débats, sa jeune épouse rougit de honte, et ne voit plus dans son époux qu'un impitoyable créancier.

Mais ces difficultés sont à peine surmontées que soudain la perspective d'une honteuse stérilité vient l'effrayer. Elle ne redoute pas moins une trop grande fécondité, et l'incertitude de l'avenir la trouble de tous côtés ; devient-elle mère, sa joie n'est pas sans inquiétudes, car dans le mariage, nul plaisir n'est pur et parfait. Elle craint donc, pour l'enfant qu'elle porte, les suites de quelque accident, et, pour elle-même, les périls de la maternité. Plusieurs années s'écoulent-elles sans espérance d'héritier, elle devient timide, troublée et comme toute confuse de sa stérilité. Le moment de la délivrance est-il au contraire arrivé ; elle n'enfante qu'avec des douleurs qui suffiraient pour faire évanouir toutes les joies du mariage. Cependant ces douleurs déjà si aiguës s'accroissent de nouvelles et bien cruelles angoisses ; elle redoute de donner le jour à une fille au lieu d'un garçon, ou à un enfant infirme et contrefait, au lieu d'un enfant fort et bien constitué. Cette crainte n'est pas le moindre de ses maux, tant elle s'inquiète de déplaire à son mari, même dans un événement qui ne dépend pas d'elle. Aussi oublie-t-elle alors le soin de sa propre conservation pour ne songer qu'à ce qui peut faire la joie de son époux.

Mais l'enfant est né heureusement, et déjà il s'annonce par un premier cri : eh bien ! voici venir d'autres soucis ; ceux de sa santé et de son éducation. Je lui suppose un esprit facile, et d'heureuses dispositions pour le bien, motif nouveau de craindre pour lui une mort prématurée, ou la séduction du mauvais exemple. Car si un mauvais naturel se corrige, un bon peut également se pervertir. Mais alors quelle cruelle déception ! et quelle triste réalité succède à l'illusion de l'espérance ! Admettez, au contraire, que tout semble garantir une pleine sécurité, et promettre une heureuse persévérance, arrachez-vous la crainte du cœur des parents, cette crainte qui, toujours vive et pressante, empoisonne leurs joies? — Mais tous les mariages ne sont pas féconds, je l'accorde ; et votre objection prouve seulement que la stérilité est une des mille tribulations du mariage. Ainsi que le mariage soit fécond, ou stérile, et que les enfants soient vertueux, ou vicieux, il n'en est pas moins une source de peines et d'inquiétudes. Pourrions-nous donc vanter le bonheur d'une union conjugale, puisqu'en la supposant heureuse, il faut toujours craindre que la mort n'en brise les liens et les douceurs? Que dis-je ? c'est un malheur certain et inévitable, car il est comme impossible que les deux époux expirent le même jour et au même instant. Si l'époux perd son épouse, après plusieurs années de mariage, ou après quelques mois seulement, il ne trouve plus dans la vie qu'une mort cruelle et prolongée. Car ou son isolement lui devient d'autant plus douloureux que le laps des années l'avait accoutumé aux douceurs de l'union conjugale; ou ses regrets s'augmentent de toute l'ardeur d'un premier amour, et de toute l'énergie d'un désir qui a été trompé. Ainsi deux causes opposées et contraires le rendent également malheureux. Faut-il signaler encore les séparations momentanées que nécessitent les voyages, et les maux qu'elles produisent? Vous en accusez donc le mariage ? me dira-t-on, certainement, et avec raison. Eh ! combien d'épouses l'absence d'un mari ne rend-elle point malades par chagrin, et par inquiétude ! Cette même présence qui faisait leur bonheur, cause leur malheur quand un voyage les en prive. Mais enfin taisons-nous là-dessus, et ne jugeons pas trop sévèrement

l'état du mariage. Il est toutefois un reproche auquel il ne peut échapper : lequel ? celui de nous créer en pleine santé les soucis et les inquiétudes que nous apportent le lit et la maladie.

58. Mais, supposons, par impossible, un mariage qui réunisse toutes les conditions de bonheur. Les enfants sont nombreux, distingués et vertueux ; la femme est belle, modeste et le modèle des mères de famille ; l'union des cœurs est parfaite, la vieillesse heureuse, la famille noble et illustre, et les emplois hauts et élevés. Ajoutez encore que l'inquiétude de l'avenir, ce ver rongeur de tout bonheur humain, n'atteint point ces fortunés époux, qu'ils ne connaissent ni la crainte, ni le chagrin, ni la douleur, qu'ils sont assurés de mourir au même instant, et de couronner une longue vie par la plus grande comme par la plus douce des jouissances, celle de laisser de dignes héritiers ; quel sera le résultat final de tous ces avantages ? et que recueilleront-ils au-delà du tombeau de toutes ces prospérités de la vie ? Et en effet une nombreuse postérité, une épouse belle et aimable, une union heureuse et une longue vieillesse ne nous seront d'aucune utilité auprès du souverain Juge, et en présence des biens véritables de l'éternité. Toute la félicité du mariage n'est donc qu'une ombre et qu'un songe, puisque ce bonheur passé ne doit point nous suivre dans cette éternité qui s'ouvrira devant nous, et que sa jouissance, ou sa privation ne seront comptées pour rien. Je suppose que, dans le cours d'une vie de mille ans, vous ayez pendant une seule nuit, fait un rêve délicieux, vous estimeriez-vous beaucoup plus heureux que celui qui n'aurait pas eu ce rêve ? Mais que dis-je ? Le bonheur du ciel diffère plus de toutes les joies de la terre qu'un rêve de la réalité ; et une seule nuit est plus longue dans une vie de mille ans, que cette même vie comparée à l'éternité. La virginité au contraire possède des avantages réels, grands et durables. Il importe de les examiner en détail.

59. La vierge qui se consacre à Dieu, ne craint aucune erreur dans le choix de son époux. Car cet époux est un Dieu, et non un homme ; il est Seigneur et Maître souverain, et non un simple serviteur. Voilà pour les personnes ; et quant aux biens qui constitueront sa dot, ce ne seront ni des esclaves, ni des terres, ni des trésors, mais les richesses du ciel et de l'éternité. Enfin une épouse redoute la mort qui doit et lui enlever sa fortune, et l'arracher des bras de son époux. Une vierge au contraire désire la mort et s'ennuie de la vie. Il lui tarde de voir son céleste Epoux, et de partager sa gloire.

60. La pauvreté n'est point pour une vierge, comme pour une femme mariée, une cause de défaveur auprès de son époux : elle ne lui en devient que plus chère, si elle supporte patiemment son indigence. Ici encore l'on ne considère ni l'illustration du sang, ni la beauté du corps, ni tous les avantages que le monde estime ; et ne fût-elle qu'une pauvre esclave, elle n'est point rejetée : une belle âme lui suffit pour obtenir la première place dans le cœur du divin Epoux. Ajoutez qu'elle ne connaît ni l'anxiété de la jalousie, ni les regrets d'une plus brillante alliance, puisque nul n'est semblable à son époux, et ne peut même en approcher. Dans le mariage au contraire, quelque riche et quelque puissant que soit le mari, sa femme en trouvera toujours une autre mieux partagée. Elle se croira donc malheureuse, car la comparaison des avantages qu'elle ne possède point, amoindrira ceux dont elle jouit. Enfin j'admets que son cœur soit rassasié de la plénitude du luxe, des richesses et des plaisirs ; combien peu de femmes atteignent ce prétendu bonheur ! Eh ! ne voyez-vous pas que la plupart des hommes vivent dans le travail, la peine et les privations ? Elles sont donc en si petit nombre, ces femmes privilégiées, qu'il est facile de les compter ; et même elles ne se plongent ainsi dans les délices que contrairement à la loi divine. Car, comme je l'ai prouvé, il n'est permis à personne de vivre dans les délices.

61. Mais je veux bien encore discuter avec vous et supposer que cette dépense n'existe point. Oui, je vous accorde que ni saint Paul, ni aucun prophète n'a condamné une vie molle et luxueuse, et je vous demande quels avantages vous produisent vos trésors ? Au dehors ils excitent contre vous l'envie et la cupidité ; et au dedans ils vous remplissent de crainte et d'inquiétudes. Quand votre coffre-fort est bien garni, l'approche de la nuit vous rend soupçonneuses et méfiantes. Et lorsque vous étalez en plein jour vos superbes parures, ne craignez-vous pas la main d'un adroit filou ? et en effet les bains publics, et même nos églises ne favorisent que trop cette

coupable industrie. Bien plus, il n'est pas rare que pressées par une foule compacte et tumultueuse, vous ne perdiez sans vous en apercevoir, quelque bijou précieux. C'est ainsi que souvent vous pleurez la disparution d'une perle ou d'un diamant.

62. J'admets cependant que vous soyez à ce sujet sans crainte et sans inquiétude, et je vous demande à quoi vous sert tout ce luxe.— Il m'attire les regards et l'admiration. — Oui, c'est votre parure qui attire les regards ; mais votre personne ne provoque que le dédain et la raillerie, car on vous reproche un faste au-dessus de votre condition. Si la nature vous a douée de grâces et de beauté, la somptuosité de votre parure en détruit l'aimable simplicité et en ternit l'éclat. Si au contraire la nature vous a peu favorisée, vous cherchez vainement à couvrir ces disgrâces sous une éblouissante parure : tout ce luxe et toute cette recherche n'aboutissent qu'à les faire mieux ressortir. L'éclat de vos mille pierreries ne rayonne sur vos défauts corporels que pour les présenter au grand jour tout comme, dans un tableau, le jeu de la lumière fait remarquer les objets sombres et hideux. C'est ainsi encore que la difformité de la taille se dessine plus nettement sous les plis d'une robe richement nuancée, et que l'art et l'industrie la plus délicate, loin de dissimuler les défauts de la figure, les font encore ressortir par la comparaison qu'elles donnent lieu d'établir entre la parure empruntée et factice, et la laideur naturelle d'une personne. Ces étoffes chargées d'or, ces pierreries tout étincelantes, et tout ce luxe que vous étalez, me représentent assez bien un robuste et vigoureux athlète qui repousserait dédaigneusement un nain difforme et disgracieux. N'est-ce pas en effet ce qui vous arrive ? On admire votre parure, mais on la sépare de votre personne : et vous ajoutez ainsi le ridicule à votre laideur première.

63. Mais la parure de la vierge est tout intérieure et toute spirituelle : aussi ne saurait-elle jamais lui nuire. L'incomparable beauté de la sainte virginité corrige en elle les disgrâces de la nature ou en relève les charmes et les agréments. L'or et les diamants, les plus somptueuses étoffes, et les fleurs les plus délicates ne parent point son corps d'un vain et futile éclat ; mais son âme brille par les charmes divins dont l'embellissent le jeûne et les veilles, la douceur et la modestie, la force et l'humilité, la patience, la pauvreté et le mépris des richesses. Son regard est si suave et si limpide qu'il lui gagne l'affection des Anges et celle de Dieu ; il est si pur et si pénétrant qu'il lui est donné de contempler l'éternelle beauté, il est enfin si doux et si serein qu'il ne s'irrite jamais et qu'il ne considère même un ennemi qu'avec bonté et bienveillance. Bien plus, l'humble modestie de ce regard arrête l'œil trop hardi du libertin, et le saisit lui-même de honte et de respect. Nous voyons une esclave reproduire, même involontairement, les vertus d'une sage et prudente maîtresse, c'est ainsi que le corps de la vierge chrétienne reflète au dehors la sainte beauté de son âme ; en elle le regard et la parole, le vêtement et la démarche obéissent aux règles sévères du recueillement intérieur. Un parfum précieux laisse échapper du vase qui le contient un arôme exquis et qui répand au loin les plus odorantes émanations : de même dans la vierge, la secrète vertu de l'âme se trahit au dehors par une douce suavité. La chasteté gouverne tous ses sens, comme avec un frein d'or, et les contient dans l'ordre. La langue ne prononce aucune parole peu réservée, l'œil s'interdit tout regard peu modeste et l'oreille se ferme à tout entretien peu décent, la démarche elle-même évite toute mollesse et toute afféterie ; elle sait être simple sans paraître affectée. Quant aux habits, cette même chasteté en retranche toute parure inutile, et elle répand sur le visage une douce gravité. Ainsi la vierge chrétienne se montre toujours sérieuse, réservée et plus portée aux larmes qu'aux éclats de la joie.

64. Mais gardez-vous bien de considérer ces larmes comme mêlées de tristesse et d'amertume. Elles sont plus douces que tous les plaisirs du monde ; et si vous en doutez, écoutez saint Luc qui nous dit que les apôtres, ayant été battus de verges, s'en allèrent pleins de joie hors du conseil. (Act., v, 40.) Sans doute un tel supplice ne pouvait produire par lui-même la joie et l'allégresse, et il ne devait amener que la souffrance et la douleur. Qui le nie ? mais la foi est plus puissante que la nature ; et si, dans les apôtres, elle a changé les supplices en délices, pourquoi ne rendrait-elle pas douces et suaves les larmes de la vierge chrétienne ? C'est ainsi encore que Jésus-Christ lui-même appelle son joug doux et léger, quoiqu'il nous dise que la route qui

mène au ciel est étroite et pénible. Et en effet, cette route est naturellement difficile, mais le zèle et l'espérance la rendent aisée et facile. Aussi voyons-nous ceux qui ont choisi la voie étroite, marcher avec plus d'ardeur que ceux qui ont préféré la voie large et commode. Ce n'est point que nul obstacle ne se rencontre sous leurs pas; mais leur courage les élève au-dessus de toute affliction, ils paraissent invulnérables à la douleur. Oui, la virginité a, elle aussi, ses tribulations; mais qu'elles sont légères, si on les compare à celles du mariage!

65. Une vierge, durant tout le cours de sa vie, éprouvera-t-elle aucune affliction qui approche des douleurs de l'enfantement? et ces douleurs, une épouse les voit se renouveler presque chaque année. Tel est même alors l'excès de ses souffrances que l'Ecriture nomme douleurs de l'enfantement l'exil et la famine, la peste et les plus affreuses calamités. C'est que Dieu les a imposées à la femme, comme punition de son péché; « tu enfanteras », lui a-t-il dit, « dans la douleur « (Gen., III, 16), cette malédiction ne saurait atteindre la vierge; et l'épouse seule y est soumise, parce que seule elle a transgressé la loi.

66. Mais une femme mariée ne jouit-elle point de se montrer en public sur un char que traînent deux mules magnifiques? — Triste jouissance et sotte vanité. C'est préférer les ténèbres à la lumière, l'esclavage à la liberté et la pauvreté à la richesse. Cette femme s'est habituée à ne plus faire usage de ses pieds; et de là que de contrariétés! Elle ne saurait sortir ni selon ses désirs, ni même toutes les fois qu'elle en aurait besoin; elle demeure renfermée dans sa maison, comme ces estropiés qui ne peuvent se mouvoir. Son mari a-t-il employé les mules à quelqu'autre service; la voilà qui s'irrite, se fâche, et puis garde un silence boudeur. Elle-même a-t-elle oublié de les demander; la voilà qui tourne son dépit contre elle-même, et qui se consume de chagrin. Eh! ne vaudrait-il pas cent fois mieux faire usage de ses pieds, comme Dieu le veut, que de se créer par mollesse tant de peines et de contrariétés? Ajoutons encore que ces chances de captivité se multiplient par la maladie d'une des deux mules ou de toutes les deux, et par la saison assez longue de les mettre au vert. Ainsi cette belle dame reste comme une prisonnière dans ses appartements; et les affaires les plus urgentes ne peuvent l'en tirer. — Mais alors, direz-vous, elle évite une foule importune, et des regards qui la feraient rougir. — Ah! vous ignorez ce qui expose et ce qui garde la pudeur de la femme. Ce qui la garde, ce n'est point la solitude, mais la chaste gravité des sens et des manières: ce qui l'expose, ce n'est pas la foule au milieu de laquelle on se montre, mais la légèreté du caractère et des manières. Aussi combien de femmes qui secouent cet esclavage d'une honteuse mollesse et ne craignent point de paraître en public, et qui, loin de s'exposer au moindre soupçon, font admirer leur modestie! Leur vertu se reflète au dehors par la simplicité de la démarche et de la parure. Combien au contraire que la retraite ne soustrait point à une mauvaise renommée! car la solitude favorise le mal et le secret invite à la légèreté.

67. Mais n'est-il point doux, direz-vous encore, de commander à une foule de domestiques? — Triste plaisir, ou plutôt soucis continuels. L'un d'eux est-il malade, vous êtes inquiète; et s'il vient à mourir, vous êtes troublée et affligée. — Nullement, répondrez-vous; et même je ne me préoccupe point de choses plus graves, comme de surveiller ma maison, d'exciter la paresse de mes gens, d'apaiser leurs querelles, et de maintenir parmi eux l'ordre et les bonnes mœurs. — Eh bien! qu'arrivera-t-il, si dans le nombre de vos esclaves il s'en trouve une seule dont la rare beauté attire le cœur de votre époux, ou seulement même ses regards, et c'est ce qui se voit presque nécessairement, car les riches recherchent les belles esclaves. Or, je vous le demande, pourrez-vous sans douleur descendre au second rang dans l'amour, ou dans l'estime de votre époux? Mais si les prétendus avantages du mariage recèlent tant d'afflictions, que sera-ce des peines avouées de cet état?

68. Cependant la vierge est à l'abri de ces mille tribulations: sa modeste demeure ne connaît ni le tumulte, ni les cris d'un nombreux domestique; et sa solitude, où règne un paisible silence, lui est un port tranquille et assuré: que dirai-je de la sérénité de son âme? Elle est plus profonde que le calme qui l'environne. Car la vierge s'élève au-dessus de tous les intérêts de la terre; et Dieu seul devient l'objet de ses contemplations, non moins que de ses entretiens. Aussi, qui pourrait mesurer l'étendue de son bonheur, et quelle parole humaine exprimerait sa joie? Ceux-là seuls qui

placent en Dieu toutes leurs délices, savent combien elle est heureuse, et combien sa félicité s'éloigne de toute comparaison. — L'éclat de l'or, me direz-vous, réjouit notre œil. — Et moi, je vous répondrai que la splendeur du ciel est mille fois plus agréable ; et ne rayonne-t-il pas plus délicieusement à nos regards que l'or, l'argent et les diamants, tout comme l'or lui-même l'emporte sur le plomb et sur l'étain? Ajoutez encore que la possession des richesses est pleine d'inquiétudes, tandis que la vue du ciel est libre de toute sollicitude, et nous affranchit des soucis de l'avarice. — Mais vous ne voulez pas élever vos regards vers le ciel. — Alors je vous le dis à votre honte, ainsi que s'exprime l'Apôtre : contemplez sur nos places publiques cet or dont vos yeux et votre cœur sont épris. Hélas! je m'égare, et je ne m'aperçois pas que presque tous les hommes rejettent de faciles jouissances pour ne concentrer leurs joies que dans la peine, l'inquiétude et l'affliction ; car, pourquoi cet or et cet argent qui resplendissent sur le forum ne flattent-ils point votre regard, comme si vous les aviez en bourse? L'éclat en est cependant ravissant, et la vue en est libre et permise. Ah ! c'est que cet or et cet argent ne vous appartiennent point ; et que vous n'aimez que celui que vous possédez. C'est donc l'avarice seule qui fait briller l'or à vos yeux ; autrement, si c'était sa valeur intrinsèque, il vous plairait en tous lieux.

Serait-ce son utilité qui vous charmerait? mais le cristal est plus utile, puisque les riches le préfèrent pour en faire des coupes. Celles même qu'un excès de luxe fait ciseler en or, ou en argent, ne servent qu'à enchâsser une coupe de cristal : en sorte que celle-ci est reconnue plus utile et plus commode, et que celle-là n'est employée que comme un ornement, et une satisfaction donnée à la vanité. Mais que signifient ces mots: *le mien et le tien?* Véritablement, lorsque j'en pèse le sens, je n'y trouve que néant et vanité. Et en effet que de gens perdent, de leur vivant, ce droit de propriété! et s'ils le conservent pendant leur vie, peuvent-ils empêcher que la mort ne le leur ravisse violemment? Or, cela est vrai non-seulement de l'or et de l'argent, mais des bains, des jardins et des palais. L'usage en est commun à tous; et l'unique avantage du propriétaire est l'obligation d'un onéreux entretien. Le peuple en jouit gratuitement, tandis que le propriétaire est contraint d'acheter cette même jouissance au prix de mille peines et de mille inquiétudes.

69. Peut-être enviez-vous aux riches la somptuosité de leurs festins, le nombre des plats, la délicatesse des vins, la pompeuse ordonnance de la table, et la foule des convives et des flatteurs : mais apprenez que leur sort n'est pas meilleur que celui du cuisinier. Ce dernier craint les reproches de son maître, et, au milieu de toute cette somptuosité, le maître redoute la critique de ses convives. Ainsi, sous un rapport ils sont égaux ; mais sous un autre le maître est bien plus malheureux, car ses censeurs ne deviennent que trop souvent des rivaux implacables, dont la basse jalousie le poursuit jusqu'à une ruine entière. — Qu'importe, direz-vous? du moins les plaisirs de table sont de joyeux plaisirs. — Ah! parlez-vous ainsi quand vous sortez de ces brillantes orgies l'estomac surchargé, la tête appesantie, les yeux éblouis et tout le corps affaibli et languissant ; et plût à Dieu que vous n'eussiez à endurer que ces douleurs passagères ! mais qui pourrait énumérer toutes les maladies incurables dont ces festins sont la source et le principe? La goutte, la paralysie, l'hydropisie, et mille autres infirmités punissent le riche de son intempérance, et le conduisent au tombeau par une recrudescence de douleurs et de souffrances. Et maintenant, quels plaisirs peuvent compenser de pareils maux? et qui, pour les fuir, n'embrasserait la vie la plus dure!

70. La frugalité n'a rien à craindre de ces terribles maladies, et elle est la mère d'une heureuse santé. J'ajoute même que si vous cherchez le plaisir, vous l'y trouverez bien plus que dans l'intempérance. Elle est en effet un préservatif assuré contre ces maux innombrables qu'enfante la débauche, et dont un seul suffit pour ruiner toutes les jouissances possibles. De plus, en aiguisant l'appétit, elle sait rendre nos repas délicieux ; or, l'appétit est un fruit de la frugalité, et non de la satiété ; c'est à la table du pauvre, et non à celle du riche qu'il vient assaisonner une nourriture commune bien mieux que les plus habiles cuisiniers. Le riche s'étudie à prévenir les besoins de la faim et de la soif, et même la nécessité du sommeil : mais le pauvre, qui ne cède qu'aux cris de la nature, trouve un plaisir réel à la satisfaire. C'est ainsi que Salomon vante la douceur du sommeil de l'esclave. « Il « s'endort avec délices », dit-il, « qu'il ait beau

« coup ou qu'il ait peu mangé ». (Ecclé., v, 11.) Est-ce que l'esclave repose sur une couche délicate ? le plus souvent son lit est la terre nue, ou un peu de paille. Est-ce qu'il est libre pendant son sommeil ? mais il sait bien qu'aucun instant de la nuit comme du jour ne lui appartient. Est-ce enfin parce qu'il peut se promettre désormais une condition plus tranquille ? mais il n'ignore pas que sa vie entière ne doit être qu'une continuité de peines et de souffrances. Qui lui procure donc un si doux sommeil ? le besoin de la nature qui l'y force impérieusement. Le riche, au contraire, ne connaît point d'autre repos que l'assoupissement de l'ivresse, et il ne trouve sur un moelleux duvet que l'agitation et la souffrance.

71. Il me serait facile de continuer ce tableau et de montrer combien plus honteuses et plus dangereuses sont pour l'âme que pour le corps les maladies qu'engendre l'intempérance. Et en effet quiconque se livre aux délices de la table, devient mou, efféminé et orgueilleux, arrogant, impudique et colère, dur, égoïste, avare et incapable de toute action bonne et honnête. La frugalité au contraire enseigne les vertus opposées. Mais mon sujet m'entraîne, et je reprends l'explication des paroles de l'Apôtre. Je n'ajoute donc qu'un seul mot. Si les jouissances du mariage recèlent tant de maux pour l'âme et pour le corps, que penser, et que dire des mille tribulations qui lui sont inhérentes, la crainte des magistrats, le soulèvement du peuple, les embûches des jaloux, et les attaques des envieux ? Tous ces périls environnent les riches, et les femmes surtout en sont d'autant plus affectées, qu'elles les supportent avec moins de courage.

72. Mais l'homme lui-même n'est point privilégié contre ces dangers ; et si le pauvre qui se contente de peu, ne redoute point les caprices de la fortune, le riche qui vit parmi les aises et les délicatesses du luxe, préférerait la mort à une indigence qu'il ne saurait supporter. Aussi l'Apôtre dit-il en parlant des époux : « Qu'ils souffriront des tribulations dans leur « chair. Or », ajoute-t-il, « je voudrais vous « les épargner, car le temps est court ». (I Cor., VII, 28, 29.)

73. Eh ! quel rapport, direz-vous, cette parole offre-t-elle avec le mariage ? un rapport intime : car, puisque d'un côté le mariage n'est institué que pour la vie présente, et qu'il sera inconnu dans le ciel, et puisque de l'autre le cours des siècles se précipite vers son terme, et que la résurrection est pour ainsi dire à nos portes, ce n'est plus le moment de rechercher les plaisirs ni d'amasser des richesses. Toute notre préoccupation doit être de nous acquérir les biens réels de l'éternité. La jeune fille qui n'a point encore quitté le toit paternel, ni le regard de sa mère, peut se livrer aux amusements de son âge, et donner à des puérilités et à des jouets une grave attention, et une sévère vigilance. Elle les tient sous clé, et elle en dispose à son gré. On dirait une mère de famille occupée d'affaires importantes. Mais le mariage lui amène bien d'autres sollicitudes. Elle abandonne la maison paternelle, rejette tous les amusements de son enfance, et se livre tout entière à la surveillance de sa maison, de ses domaines et d'un nombreux domestique. Désormais tous ses soins seront de plaire à son époux, et de remplir ses devoirs d'épouse. Et nous aussi, nous avons atteint l'âge des occupations sérieuses ; il nous faut donc dire adieu à tous ces intérêts terrestres qui furent comme les jouets de notre jeune âge, et ne plus songer qu'à la gloire du ciel, et aux splendeurs de l'éternité. Car nous sommes fiancés à un époux qui pour preuve de notre amour exige le sacrifice de tous ces frivoles amusements et même celui de notre vie. Nous devons bientôt quitter ce monde, pourquoi donc nous attacher à ces biens périssables ? Bientôt nous échangerons l'humble demeure de la terre contre le palais brillant des cieux ; et nous nous préoccuperions encore de quelques ustensiles de bois, ou d'argile !

Oui, le moment est venu de ne plus songer aux choses d'ici-bas, et de concentrer toute notre attention sur les choses d'en-haut. N'entendez-vous pas cette parole de l'Apôtre : « Nous sommes plus près de notre salut que « lorsque nous avons reçu la foi : la nuit est « déjà avancée, et le jour s'approche. Le temps « est court ; ainsi il faut que ceux mêmes qui ont « des femmes soient comme s'ils n'en avaient « point ». (Rom. XIII, 11, 12 ; I Cor. VII, 29). Pourquoi donc tant se préoccuper de contracter par le mariage des liens qui bientôt seront brisés ? pourquoi amasser des richesses, acheter de vastes domaines et s'entourer de toutes les jouissances de la vie, puisqu'ici-bas tout est éphémère et caduc ? Le criminel qui doit comparaître devant le tribunal où se décidera pour lui une question de vie, ou de mort, oublie la

tendresse d'une épouse, les besoins du corps, et toute autre affaire, afin de ne songer qu'à sa défense ; de même le chrétien qui doit comparaître devant le Seigneur, et lui rendre compte de ses pensées, de ses paroles et de ses actions, serait insensé de s'attacher encore aux biens de ce monde, à ses joies ou à ses tristesses. L'attente de ce jour terrible peut seule occuper sagement son esprit.

Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un vient « avec moi, et ne hait point son père et sa « mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses « sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être « mon disciple ; et celui qui ne porte pas sa « croix et ne me suit pas, ne peut être mon « disciple ». (Luc, XIV, 26, 27.) Vous, cependant, vous recherchez les plaisirs de la chair, et les délicatesses d'une vie molle et efféminée. « Le « Seigneur est proche », nous dit l'Apôtre, « ne « vous inquiétez donc de rien » (Phil., IV, 5, 6) ; et la soif des richesses tourmente votre âme ! Le royaume des cieux approche ; et vous n'ambitionnez que le luxe de la table, les vastes palais et toutes les jouissances de la vie ! La figure de ce monde passe ; et, oublieux des biens de l'éternité, vous vous fatiguez à ramasser ceux de la terre ! Oui, bientôt il n'y aura pour tous les hommes ni mariage, ni famille, ni plaisirs de la chair, ni union conjugale ; bientôt s'évanouiront leurs trésors et leurs possessions ; et les arts eux-mêmes, l'agriculture, le commerce et la navigation disparaîtront sous les ruines de nos demeures et de nos cités. La face de l'univers sera renouvelée, et tout ce qui est mortel périra, car la figure de ce monde passe. Pourquoi donc, comme si la vie de la terre devait être éternelle, nous consumer inutilement pour acquérir des biens que peut-être nous quitterons avant la fin du jour ? Pourquoi préférer le travail et la fatigue au calme et au repos que Jésus-Christ nous promet ? N'est-ce pas lui qui nous dit par la bouche de l'Apôtre : « Je veux que vous soyez « sans inquiétudes ; celui qui n'est point marié « s'occupe du soin des choses du Seigneur ? » (I Cor., VII, 32.)

74. Mais l'Apôtre, direz-vous, ne nous délivre d'une inquiétude que pour nous plonger dans une autre. — Et moi, je vous assure que s'inquiéter pour le ciel c'est une inquiétude bien douce, de même que souffrir pour Jésus-Christ est une aimable souffrance. Sans doute, nous souffrons, car nous restons hommes ; mais l'ardeur de l'esprit surmonte les répugnances de la nature, et nous fait aimer la souffrance. Il est juste de nommer inquiétude l'acquisition pénible d'un bien que peut-être nous ne posséderons jamais, ou du moins dont nous ne jouirons que quelques instants ; mais est-il raisonnable d'appeler de ce nom le travail qui nous procure des fruits certains et immortels ? Au reste, telle est ici la différence de la paix et du succès, que la possession du ciel nous devient mille fois plus aisée et plus facile que celle de toutes les jouissances de la terre. Il est inutile d'en réitérer la preuve, et il suffit de répéter avec l'Apôtre : « Celui qui n'est point marié, s'occupe du soin « des choses du Seigneur ; et celui qui est ma« rié s'occupe du soin des choses du monde ». (I Cor., VII, 32, 33.) Or, le monde passe, et Dieu est éternel. Cela ne suffit-il pas pour démontrer l'excellence de la virginité, puisqu'elle s'élève au-dessus du mariage autant que Dieu lui-même est supérieur à sa créature ? Comment donc l'Apôtre permet-il un état qui nous rive à mille inquiétudes, et nous éloigne du salut ? il le permet sans doute, mais il veut que ceux mêmes qui ont des épouses soient comme s'ils n'en avaient pas, afin que dans tous les temps les époux puissent conserver quelque liberté. Et en effet si le lien conjugal est indissoluble, il n'est point défendu de le rendre moins dur. C'est ce qui arrive quand les époux retranchent généreusement ces mille inquiétudes que notre lâcheté ajoute à celles qui sont inhérentes au mariage.

75. Voulez-vous mieux comprendre encore ces paroles de l'Apôtre : « Avoir une épouse et « vivre comme si l'on n'en avait pas ? » Examinons ensemble la conduite de l'homme qui s'est voué à la sainte virginité : il s'inquiète peu d'acheter de nombreux esclaves, d'amasser des trésors, de réunir de riches parures, de bâtir des palais magnifiques, et d'agrandir ses vastes domaines ; il dédaigne toute cette vaine opulence : un simple vêtement, et une nourriture commune suffisent à son bonheur. Or, l'homme marié peut imiter cette sage tempérance, car ce précepte de l'Apôtre : « Ne vous « refusez point l'un à l'autre », ne concerne que le devoir du mariage ; et c'est seulement en ce point que les deux époux sont soumis l'un à l'autre. Mais pour ce qui regarde l'habillement, la nourriture et mille autres détails de la vie, chacun demeure entièrement libre. Ainsi l'é-

poux peut, sans l'agrément de son épouse, s'abstenir de vivre délicatement, et de s'occuper d'une multitude de soins superflus. Rien non plus n'oblige une femme à aimer la parure, la vaine gloire, à porter le joug de mille préoccupations frivoles. J'ajoute qu'ici le langage de l'Apôtre est juste et légitime, parce que la nature exige l'accomplissement du devoir conjugal : c'est pourquoi cet acte est privilégié et commandé de sorte qu'un des époux n'a pas le droit d'en priver l'autre ; mais la paresse seule et la mollesse, et non la nature, enfantent l'amour des plaisirs, la recherche du vêtement et les mille frivolités du luxe. Aussi dans toutes ces choses les époux sont-ils indépendants l'un de l'autre. Etre marié, et se conduire comme si on ne l'était point, c'est donc s'épargner tous les soucis qu'exigent la parure et la sensualité d'une femme, et se borner aux soins raisonnables d'un modeste entretien et d'une table frugale ; et l'Apôtre lui-même nous explique sa pensée quand il ajoute : « Que ceux « qui pleurent, soient comme s'ils ne pleuraient « pas ; et ceux qui jouissent de grandes riches- « ses, comme s'ils n'en jouissaient pas ». (I Cor., VII, 30.) Et en effet celui-là ne recherche pas les biens de la terre, qui n'y place point son estime, ni ses complaisances ; et il ne craint point la médiocrité, ni même l'indigence, celui qui ne pleure point la perte de sa fortune.

Il est facile maintenant de saisir le sens de cette parole : « Que ceux qui sont mariés, soient comme « s'ils ne l'étaient pas ». Elle signifie qu'ils doivent user des choses de ce monde, et n'en pas abuser. L'homme marié est contraint de s'en occuper. Sans doute la virginité, pas plus que le mariage, n'est exempte de peines et de sollicitudes ; mais dans le mariage elles sont inutiles et superflues, souvent même dangereuses et funestes, car l'Apôtre dit que « les époux souffri- « ront des tribulations dans leur chair ». Celles au contraire qui accompagnent la virginité produisent des biens infinis. N'est-il point sage de choisir un état, où les peines sont et plus légères en elles-mêmes, et plus magnifiquement récompensées ? Quelles sont en effet les préoccupations d'une vierge ? Le soin de surveiller ses revenus, ses esclaves, ses intendants, ses cuisiniers et ses fournisseurs ? Nullement : elle s'est délivrée de tous ces soucis. Serait-ce le soin de friser artistement ses cheveux, de les orner d'or et de pierreries, et de relever l'éclat de son visage par des pâtes odorantes ? (I Tim., II, 9.) Nullement encore : elle ne songe qu'à parer de vertu et de piété le temple saint de son corps et de son cœur. (I Cor., III, 17.) « Mais la « femme mariée s'occupe de plaire à son « mari ». (I Cor., VII, 34.) Et admirez ici la sagesse de l'Apôtre : il évite de descendre dans le détail de toutes les souffrances auxquelles ce soin de plaire soumet le corps et l'esprit ; il faut contrarier l'un, le parfumer et le torturer de mille manières, et il faut façonner l'autre à l'avarice et à la flatterie, au mensonge et à la dissimulation, et à mille pensées aussi fatigantes qu'inutiles. Toutes ces misères, l'Apôtre les indique d'un seul mot, et il nous laisse le soin de les approfondir, il lui suffit d'avoir constaté l'excellence de la virginité : et parce qu'il l'a exaltée au-dessus du mariage, il craint qu'on ne le soupçonne d'en faire une obligation. C'est pourquoi après avoir déjà dit : « Quant aux vierges, je n'ai point reçu de « commandement du Seigneur », et encore : « Si une fille se marie, elle ne pèche pas », il ajoute : « Je ne vous dis pas ceci pour vous « tendre un piége ». (I Cor., XXV, 28, 35.)

76. Peut-être vous étonnez-vous de ce langage : en effet l'Apôtre nous a précédemment représenté la virginité comme un état de liberté, et il nous l'a conseillée dans nos propres intérêts ; il nous a dit qu'elle nous délivrerait de mille peines et de mille inquiétudes ; il nous en a indiqué les avantages et la facile exécution, et voilà qu'il ajoute : « Je ne vous dis « pas ceci pour vous tendre un piége ». Eh quoi ! la virginité serait un piége ? à Dieu ne plaise ! Ce mot ne porte que sur la contrainte et la violence qui nous y engageraient, et ce serait alors vraiment un piége, puisque les choses les plus faciles nous deviennent extrêmement pénibles, quand nous ne les faisons que par force. C'est alors un véritable supplice, c'est un cordon qui nous étrangle. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Je ne « vous dis pas ceci pour vous tendre un piége ». C'est comme s'il disait : je vous ai montré toute l'excellence de la virginité, je vous en ai expliqué tous les avantages, et maintenant vous êtes libres de la choisir, ou de la rejeter. Je vous l'ai conseillée non pour vous y contraindre et vous faire violence, mais parce que j'ai craint que votre vertu ne vînt à se briser contre les écueils du monde. Et admirons encore ici la sagesse de l'Apôtre. Il joint l'exhortation à la prière, et le conseil à la permission. Car après avoir dit : « Je ne force point, mais j'exhorte », il ajoute un

mot qui montre l'excellence et la beauté de la virginité, et le grand avantage qu'on y trouve pour mener une vie selon Dieu, en vue de « l'assiduité au service de Dieu », assiduité précieuse que permet la virginité, et que le mariage rend impossible. Comment une femme mariée pourrait-elle ne s'occuper que de Dieu, au milieu des soins multipliés que réclament son mari, ses enfants et les diverses obligations du mariage?

77. Mais une vierge doit-elle tant redouter de s'immiscer dans les affaires du monde? Oui, car elle cesserait d'être vierge. La virginité est une fleur précieuse qui demande pour s'épanouir et se conserver la chasteté de l'esprit plus encore que celle du corps. Or, cette chasteté n'embrasse pas seulement tout renoncement aux plaisirs de la chair, aux futilités de la parure, et aux desirs du monde, mais aussi l'exemption pleine et entière de tous les embarras du siècle. Autrement à quoi servirait la chasteté du corps? s'il est honteux pour un soldat de quitter son poste, et de s'attabler dans une taverne, il n'est pas moins inconvenant pour une vierge de se plonger dans le chaos des affaires. Telles furent ces vierges folles qui tenaient leurs lampes, et qui avaient conservé leur virginité : double précaution qui leur fut inutile, car la porte du festin nuptial ne s'ouvrit point à leurs prières, et elles périrent misérablement. C'est que le principal mérite de la virginité est de nous enlever à toute préoccupation vaine et superflue, pour concentrer en Dieu seul notre temps et notre zèle. S'il n'en était ainsi, la vierge chrétienne serait au-dessous de la femme mariée, et les épines étoufferaient dans son cœur la semence divine.

78. « Si quelqu'un », poursuit l'Apôtre, « croit « qu'il est honteux pour lui que sa fille passe sa « jeunesse sans être mariée, et qu'il juge la devoir « marier, qu'il fasse ce qu'il voudra, il ne pèche « point si elle se marie ». (I Cor., VII, 36.) — Eh quoi! vous donnez à ce père toute latitude, et loin de l'éclairer sur son erreur, vous lui permettez d'en suivre les fausses lumières! Pourquoi ne ne pas lui dire : celui qui se croit déshonoré par le célibat de sa fille est véritablement malheureux, puisqu'il regarde comme une honte ce qui devrait faire sa gloire? Pourquoi ne pas l'aider de vos conseils, et le dissuader de marier sa fille? Mais les Corinthiens, me répond l'Apôtre, étaient encore faibles et attachés aux biens de la terre. Aussi n'eussent-ils pu goûter mes conseils au sujet de la virginité. Comment convaincre l'homme qui se préoccupe des soins de ce monde, et qui s'enthousiasme des prospérités de la vie au point d'estimer vil et honteux un état qui est au-dessus de tout éloge, qui nous rapproche des anges, et qui nous mérite le ciel?

Mais ne nous étonnons point de cette condescendance de l'Apôtre dans une chose permise, puisque nous la retrouvons dans une autre plus grave et contraire à la loi. Le choix des viandes et leur distinction en viandes pures et impures dénotaient chez les Juifs, et même chez quelques chrétiens de Rome, une foi faible et peu éclairée. Cependant l'Apôtre ne les condamne pas. Que dis-je? il semble oublier leur faute, tant il blâme vivement leurs sévères censeurs. « Pourquoi », leur dit-il, « jugez-vous « votre frère? » (Rom., XIV, 10.) Mais quand il écrit aux Colossiens, ce n'est plus le même langage : c'est un maître qui parle avec autorité : « Que « personne », dit-il, « ne vous condamne pour le « manger ou pour le boire; car si vous êtes « morts avec Jésus-Christ à ces premiers élé- « ments du monde, pourquoi vous en faites-vous « encore des lois, comme si vous viviez dans le « monde? Ne touchez point, vous dit-on, ne goû- « tez point ni ne mangez point. Cependant les « choses que l'on vous défend, se détruisent par « l'usage même que l'on en fait ». (Col., II, 16, 20, 21.) D'où provient donc cette différence dans la parole et la conduite de l'Apôtre? c'est que les uns étaient affermis dans la foi, tandis que les autres avaient besoin d'indulgence et de ménagements. La prudence lui commandait d'attendre que la piété eût jeté dans leurs âmes de profondes racines; il pouvait craindre qu'en arrachant trop tôt l'ivraie, il ne déracinât aussi le bon grain. C'est pourquoi sans les blâmer sévèrement, il ne laisse point de les reprendre indirectement. Sans doute il impose silence à leurs téméraires censeurs par cette vive apostrophe : « Qui êtes-vous pour condamner « le serviteur d'autrui? s'il tombe, ou s'il demeure « ferme, cela regarde son maître ». (Rom., XIV, 4.) Mais par le fait même il réveille également l'attention de celui qui est censuré, et il lui montre qu'une volonté faible et inconstante peut seule attacher quelque importance à ces minuties. Son esprit est donc encore chancelant dans la foi et la religion; aussi s'il ne se tient ferme, court-il risque de tomber.

Il observe ici ces mêmes ménagements à

l'égard de ceux qui seraient encore assez faibles pour rougir de la virginité : il ne les condamne pas directement, mais les éloges qu'il donne au père qui conserve sa fille vierge sont une censure indirecte de leur lâcheté : « Celui », leur dit-il, « qui prend une ferme résolution « dans son cœur ». Cette première parole trace déjà toute une ligne de démarcation entre le chrétien ferme et généreux, et celui qui compte trop légèrement sur ses propres forces, et qui oublie que ses pas sont encore faibles et mal assurés. Mais parce qu'il sait bien que ce reproche a été compris, et qu'il a produit une vive impression, il s'efforce d'en atténuer la force par une légitime excuse : « Celui », dit-il, « qui « sans nécessité, et pouvant faire ce qu'il voudra, « prend une ferme résolution dans son cœur, « et juge qu'il doit conserver sa fille vierge, fait « bien ». Il semble qu'il eût dû dire : Celui qui qui prend une ferme résolution, et qui ne rougit pas de la virginité. Mais cette seconde parole eût paru trop tranchante. Il lui en substitue donc une autre plus douce, et moins rigoureuse. Il nous suggère lui-même un prétexte plausible de préférer le mariage. Et en effet, il y a bien moins de mal à se marier par nécessité que par honte et dégoût de la virginité. Dans le premier cas, on montre, il est vrai, peu de courage et d'énergie; mais dans le second on fait preuve d'un manque de jugement et de bon sens. Aussi quelle prudence dans le silence de l'Apôtre ! Vous n'ignorez pas qu'il vous est interdit d'entraver la vocation de la vierge qui veut se consacrer à Dieu. Vous devez au contraire lui applanir toutes les difficultés qui s'opposeraient à son noble dessein. Car Jésus-Christ a dit : « Celui qui aime son père ou « sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ». (Matth., x, 37.) Ainsi lorsque la volonté de Dieu nous est connue, quiconque voudrait s'y opposer, fût-il notre père, ou notre mère, devient, à notre égard, un adversaire et un ennemi.

C'est donc par indulgence pour la faiblesse des Corinthiens que l'Apôtre dit : « Celui qui « sans nécessité, et pouvant faire ce qu'il vou- « dra ». Ce second membre de phrase n'est en réalité que la répétition du premier ; mais saint Paul se complaît à répéter sa pensée, et comme à nous réitérer la permission de nous marier. Il console ainsi de plus en plus notre faiblesse et notre déshérence. Il produit même un nouveau motif d'excuse ; il ajoute : « Celui qui prend une ferme résolution dans son « cœur »; car il ne suffit pas d'être libre; il faut encore se déterminer à un choix, et alors seulement on a bien fait. Cependant comme on pourrait abuser de son extrême indulgence, en pensant qu'il place sur la même ligne le mariage et la virginité, il se hâte d'en marquer la différence, timidement, il est vrai, mais avec netteté. « Celui », dit-il, « qui marie sa fille, fait bien, « et celui qui ne la marie point, fait encore « mieux »; mais en quoi consiste ce mieux ? L'Apôtre le tait par prudence et par discrétion : et si vous désirez le savoir, écoutez cet oracle du Sauveur : « Les hommes n'auront point de « femmes, ni les femmes de maris; mais ils se- « ront comme les anges de Dieu dans le ciel ». (Matth., XXII, 30.) Voyez-vous maintenant, et quelles limites séparent ces deux états, et à quelle hauteur la virginité vraie et sincère élève une faible créature ?

76. En effet, en quoi différaient des anges Elie, Elisée et Jean-Baptiste, ces héros de la virginité, si ce n'est en ce qu'ils étaient soumis à la mort ? En tout le reste, vous ne découvrirez rien d'inférieur, quelque exactes que soient vos recherches, et leur mérite s'augmente même de toute l'inégalité de notre nature. Oui, vivant sur la terre, et soumis aux dures lois de l'humanité, ils n'ont pu atteindre cette sublimité de vertu, sans un héroïque courage et une énergique volonté. Or, qui peut nier qu'ils ont dû leur perfection à la virginité ? Avec une épouse et des enfants eussent-ils été libres d'habiter les déserts, d'abandonner les cités, et de renoncer à tous les soins de la vie ? Mais dès qu'ils eurent brisé ces chaînes, ils vécurent sur la terre, comme les anges du ciel, ne cherchant aucune des commodités de l'existence, ni palais, ni abri, ni couche, ni table. Le ciel était leur abri, la terre nue leur lit, et la solitude leur table. La stérilité même du désert, qui nous effraie tant par la crainte d'y mourir de faim, fournissait abondamment à tous leurs besoins. Sans doute la vigne ne leur présentait point ses grappes fécondes, ni la moisson ses gerbes nourrissantes; mais les fontaines, les ruisseaux et les fleuves leur versaient un délicieux breuvage ; et un ange apportait à l'un d'eux un pain miraculeux, et bien plus exquis que le nôtre : « Un « seul pain », dit-il, « suffit à me préserver de la « mort pendant quarante jours ». (III Rois, XIX, 8.) Nous savons encore que souvent la grâce de l'Esprit-Saint soutint Elisée et ses disciples

par un prodige non moins étonnant; et Jean-Baptiste lui-même, le premier de tous les prophètes, et le plus grand parmi les enfants des femmes, ne connut jamais la nourriture ordinaire de l'homme. Etranger à tout usage du pain, du vin et de l'huile, il ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage. Voilà les vrais anges de la terre; et voilà jusqu'où s'étend la puissance de la virginité. Elle fait que l'homme, pétri de chair et de sang, et soumis ici-bas aux dures lois de l'humanité, dépouille, pour ainsi dire, sa mortalité, et semble déjà habiter dans les cieux, tant il reflète dans toute sa conduite les splendeurs de l'immortalité.

80. Ces héros de la sainte virginité dédaignaient ces biens réellement superflus, le plaisir et les richesses, la gloire et tous les rêves d'un bonheur terrestre; et ils méprisaient même ces autres biens que nous estimons indispensables, les habitations, les villes et les divers produits des arts. C'est ce que l'Apôtre entend par cette sainteté et cette ardeur soutenue, qui sont l'apanage exclusif de la virginité. S'il est beau et s'il est glorieux de maîtriser les désirs des sens, et de comprimer l'effervescence des passions, il est vraiment admirable de persévérer dans une vie de ce genre. Sans cela, la vertu demeure stérile, et ne peut opérer le salut. Nous le voyons tous les jours dans le nombre infini de ceux qui ne sont véritablement vierges que de nom, tant ils se rapprochent peu d'Elie, d'Elisée et de Jean-Baptiste; ils en sont plus éloignés que la terre ne l'est du ciel. Reconnaissons donc que toute virginité qui ne s'appuie pas sur une sainteté soutenue, et une ardeur constante, s'affaiblit bientôt et dégénère; mais avouons aussi qu'avec l'aide de ces deux vertus, elle devient le germe et la source de tous les biens. L'arbre grandit et se développe, quand les racines plongent dans un sol vigoureux et fertile; et de même la virginité, plantée pour ainsi dire dans une vie vertueuse, produit des fruits admirables de sainteté. C'est à une vie pénitente et crucifiée qu'elle demande sa force et son accroissement; et c'est cette vie elle-même qui imprima à ces saints prophètes un si généreux essor. Elle dégagea leurs pieds de toute entrave, et leur donna des ailes pour s'envoler aux cieux. Combien la pauvreté devient facile et légère quand on n'a ni une épouse à soigner, ni des enfants à élever; et combien cette même pauvreté nous rapproche du ciel, en nous délivrant de toute crainte, de tout péril et de toute inquiétude!

81. Le pauvre fait aussi peu de cas des richesses que s'il les possédait réellement; et il parle avec une sainte liberté aux magistrats, aux grands, et au prince lui-même. Quiconque méprise les biens de ce monde, ne peut redouter beaucoup la mort; supérieur à tous, il ne craint personne, et il s'exprime toujours en toute hardiesse. Celui au contraire qui se préoccupe d'entasser l'or et l'argent, se rend esclave de la fortune, de la gloire, de l'honneur, de l'existence et de tous les divers besoins. C'est pourquoi l'Apôtre dit que l'avarice est la racine de tous les maux. (I Tim., VI, 10.) Eh bien! la virginité est assez puissante pour arracher cette racine mauvaise, et la remplacer par le germe fécond de toutes les vertus. Liberté, confiance, force, zèle, ferveur, amour du ciel, et mépris de la terre, nommez une vertu qu'elle ne développe dans la sainteté et la constante ardeur de la foi.

82. Mais ici quelques sages me diront: Quoi! Abraham a eu une épouse, des enfants, des richesses, des troupeaux, des possessions, et Jean le précurseur, et Jean l'évangéliste, vierges l'un et l'autre, non moins que Pierre et Paul, ces deux modèles de continence, se réjouissent de reposer en son sein! — Eh! qui vous l'a révélé, mon cher ami? quel prophète ou quel évangéliste? — Jésus-Christ lui-même, me répondrez-vous. Voyant la foi du centurion, il lui dit: « Plusieurs viendront « de l'orient et de l'occident, et ils se reposeront « avec Abraham, Isaac et Jacob ». (Matth., VIII, 2.) Vous pourriez même ajouter que le mauvais riche vit Lazare glorifié dans le sein de ce patriarche. Mais où est-il parlé de Paul, de Pierre et de Jean? Lazare n'est pas plus Paul ou Jean, que ces hommes de l'orient et de l'occident ne sont le collége apostolique. Votre objection tombe d'elle-même: et si vous voulez savoir quelle sera la récompense particulière des apôtres, écoutez cette parole du divin Maître: « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les « douze tribus d'Israël ». (Matth., XIX, 28.) Cette gloire est bien au-dessus de celle que possède Abraham, et jamais ni lui-même, ni ses enfants, ni aucun de ceux qui lui seront réunis, ne pourront y atteindre. Les paroles alléguées ne concernent point les apôtres; elles prou-

vent seulement que plusieurs venus de l'orient et de l'occident, partageront la récompense d'Abraham, et reposeront en son sein avec Isaac et Jacob. Mais ces trônes resplendissants sont réservés aux seuls apôtres.

Et vous viendrez encore me parler de mariage, de famille, de troupeaux et de possessions? — Pourquoi pas, puisque le sein d'Abraham est le repos que les vierges souhaitent comme récompense de leurs travaux. — Et moi, je vais plus loin, et je vous dirai que même parmi les vierges, plusieurs n'obtiendront ni cette récompense, ni aucune autre, mais seront à la suite des vierges folles, exclues du festin, et précipitées dans les flammes de l'enfer. — Le mariage vaut donc la virginité, direz-vous encore, et même l'exemple que vous citez lui assure la supériorité, puisque Abraham marié est dans les délices, et que les vierges folles sont dans les tourments. Cette conclusion n'est-elle pas juste? — Non; elle est fausse; et la virginité, loin d'être au-dessous du mariage, lui est bien supérieure. Comment cela? c'est qu'Abraham ne doit pas son bonheur au mariage, ni les vierges folles leur malheur à la virginité. Celui-ci est glorieux au ciel, parce qu'il fut vertueux, et celles-là sont malheureuses, parce qu'elles furent coupables. L'un au milieu des embarras du mariage cultiva les heureux fruits de la virginité, la sainteté, et la constance du zèle; et les autres parmi le calme et la sérénité de leur saint état, firent naufrage contre les écueils de la vie et du mariage. — Mais cette sainteté constante et soutenue, est-elle donc aujourd'hui incompatible avec le mariage, la famille et les richesses? — Oui, parce qu'on ne saurait trouver un second Abraham, ni même quelqu'un qui en approche. Quoique riche et marié, il sut mépriser les richesses, et dompter ses passions bien mieux que ceux qui font les vœux de pauvreté et de chasteté. Il n'est pas rare de rencontrer des vierges qui brûlent de feux impurs, et Abraham avait si entièrement éteint la flamme des sens et du plaisir, que non-seulement il respecta la couche de sa concubine, qu'il l'éloigna même de sa maison pour ôter tout sujet de dispute et de dissension. Où trouver aujourd'hui de pareils exemples?

83. Au reste, il n'est pas inutile de répéter ici que Dieu demande de nous plus de perfection qu'il n'en exigeait sous la loi ancienne. Aujourd'hui, pour être parfait, il faut vendre tous ses biens, quitter les plus somptueux palais, et se renoncer soi-même. Du temps d'Abraham, il fallait moins de sacrifices. — Eh quoi! Vivons-nous donc plus saintement qu'Abraham? — Nous le devrions; et Dieu nous l'ordonne. Mais loin de le faire, nous ne le suivons qu'à un immense intervalle. Toutefois, il n'est pas douteux que nous n'ayons de rudes combats à soutenir. L'Ecriture remarque, en louant Noé, qu'il était juste, moins d'une justice absolue, que d'une justice relative à son époque. « Noé, dit-elle, « homme juste et parfait pour son siècle, « fut agréable à Dieu ». (Gen., VI, 9.) Il est donc vrai que les degrés de la perfection s'élèvent ou s'abaissent selon la diversité des temps, et que ce qui fut parfait autrefois ne l'est plus aujourd'hui. Le juif qui accomplissait les préceptes de la loi était parfait, puisqu'il y trouvait la vie, mais Jésus-Christ nous enseigne une bien plus haute perfection, quand il nous dit : « Si « votre justice n'est plus parfaite que celle des « scribes et des pharisiens, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux ». (Matth., V, 20.) L'homicide seul était alors condamné, aujourd'hui la colère et l'injure nous rendent passibles des feux éternels. L'adultère seul était réprouvé par la loi ancienne; aujourd'hui l'Evangile réprime même un regard indiscret. Alors le parjure seul était défendu, et aujourd'hui il nous est interdit même d'affirmer avec serment : « Tout ce qu'on ajoute », dit Jésus-Christ, « à ces simples mots, oui et non, est mal ». (Matth., V, 37.) Enfin, le juif n'était tenu qu'à aimer ceux qui l'aimaient; mais le chrétien qui se bornerait à ce sentiment de réciprocité, sentiment qui paraissait alors si beau et si parfait, ne serait lui-même que bien imparfait, et ne s'élèverait point au-dessus d'un publicain.

84. Pourquoi donc une seule et même récompense est-elle réservée aux justes de l'ancienne et de la nouvelle alliance? Pourquoi plus d'efforts de vertus ne nous obtiennent-ils pas un plus grand bonheur? C'est que la grâce de l'Esprit-Saint s'est répandue plus abondamment, que l'avénement de Jésus-Christ a été un insigne bienfait, et que d'enfants, l'Evangile nous a fait devenir hommes. Nous demandons nous-mêmes plus à l'adolescence qu'au jeune âge, et nous blâmons dans l'homme mûr ce que nous avions approuvé dans l'enfant, parce que nos obligations croissent avec les années. De même, lorsque l'homme était encore dans l'en-

fance des premiers siècles, Dieu n'en exigeait que de faibles sacrifices. Mais depuis qu'il a entendu la voix des prophètes et des apôtres, et reçu l'effusion des dons célestes, le Seigneur lui a commandé une vertu plus haute et plus élevée. C'était justice; les promesses sont plus magnifiques et la récompense plus belle. La loi ancienne promettait la terre et les biens de la terre; l'Evangile nous assure le ciel et ses ineffables délices. D'ailleurs ne rougirions-nous pas de conserver dans la maturité de l'âge les sentiments et la conduite de notre première enfance? La nature humaine, dans son enfance, révoltée contre elle-même, soutenait une cruelle guerre intestine; ce sont ces combats que décrit ainsi l'Apôtre : « Je sens « dans mes membres une autre loi qui combat « contre la loi de mon esprit, et qui me tient « captif sous la loi du péché qui est dans mes « membres. Mais aujourd'hui, ce qui était im- « possible à la loi, affaiblie par la chair, Dieu « l'a fait, lorsqu'ayant envoyé son propre Fils « revêtu d'une chair semblable à celle du péché, « il a condamné le péché dans la chair ». Aussi ajoute-t-il dans le transport de sa reconnaissance : « Malheureux homme que je suis! qui me « délivrera de ce corps de mort? la grâce de Dieu « par Jésus-Christ ». (Rom., VII, 23, 24; VIII, 3.)

C'est donc en toute justice que le Seigneur nous punit, si, rendus à la liberté, nous continuons la vie lâche et oiseuse de l'esclavage. Il ne suffit même pas de quelques efforts pour éviter tout reproche, car nous devons, au sein d'une paix profonde, ériger des trophées bien plus glorieux et plus illustres que ceux des malheureux qu'opprime encore le fléau de la guerre. Et si nous nous préoccupons sans cesse de richesses, de plaisirs, de mariage et de soucis terrestres, quand deviendrons-nous véritablement hommes? quand vivrons-nous de cette vie spirituelle qui se voue au service du Seigneur? Sera-ce après la mort? Mais alors le temps des épreuves et des combats sera passé, et celui des récompenses ou des châtiments commencera; la vierge folle ne pourra acheter l'huile qui lui manque, et elle sera exclue de la salle du festin : celui qui sera entré sans avoir la robe nuptiale, ne pourra la prendre, et il sera jeté dans les flammes de l'enfer : en vain implorerait-il Abraham, sa prière serait inutile. Le jour fatal est donc arrivé, le tribunal est dressé, le juge s'avance, et sous ses pieds coule un fleuve de feu. Il faut rendre compte de notre conduite, et, bon gré mal gré, subir incontinent la peine de nos péchés; il ne nous est plus donné de les racheter, nulle intercession ne saurait nous délivrer, fût-ce l'intercession des plus grands saints. Oui, Noé, Job et Daniel ne pourraient eux-mêmes sauver leurs fils ou leurs filles : il faudra nécessairement que les réprouvés commencent leurs supplices éternels, et les justes leur bonheur immortel. Au reste, rien de plus formel que la parole de Jésus-Christ sur l'éternité du ciel et de l'enfer. Après avoir loué les bons placés à sa droite, condamné les méchants placés à sa gauche, il clôt ainsi l'acte du jugement général : « Ceux-ci iront aux supplices éternels, et « les justes à la vie éternelle ». (Matth., XXV, 46.) Il nous importe donc de mettre activement la main à l'œuvre, en sorte que l'homme marié vive comme s'il ne l'était pas, et que la vierge rehausse sa virginité par l'éclat des autres vertus chrétiennes. C'est ainsi qu'après la mort nous n'aurons pas à répandre des larmes inutiles.

(Traduit par l'abbé J. DUCHASSAING.)

TRAITÉ CONTRE LES SECONDES NOCES.

A UNE JEUNE VEUVE.

(Voir t. I, chap. VIII, p. 82.)

LIVRE PREMIER.

ANALYSE.

Les motifs de consolation que saint Jean Chrysostome présente à la veuve de Thérasius, sont : 1° le soin que Dieu prend des veuves : 2° la dignité de l'état de viduité qui est honorée des chrétiens et des païens; 3° la joie que doit nous inspirer l'espérance et la confiance de revoir dans le ciel ceux que nous avons aimés ; 4° la brièveté de la vie, les misères qui l'accompagnent et l'instabilité de la fortune. — Pour prouver cette dernière proposition, il lui cite d'abord l'exemple de deux veuves, riches, puissantes, et réduites, par la mort de leurs époux, à une extrême indigence, puis celui des neuf empereurs qui avaient régné à Constantinople, et dont sept avaient péri de mort violente. — Enfin il termine par le tableau de la gloire et du bonheur dont Thérasius jouit dans les cieux.

1. Oui, vous avez été cruellement frappée, c'est à l'endroit le plus sensible de vous-même que vous avez reçu le trait lancé d'en-haut. Cela n'est que trop vrai, et les plus stoïques ne vous contrediront pas. Mais quand on a été blessé, il reste autre chose à faire que de passer sa vie dans le deuil et les larmes, il faut songer à la guérison de ses blessures ; c'est à cela qu'il faut consacrer tous ses soins : la négligence et les larmes ne feraient qu'envenimer la plaie, que rendre plus violente et plus forte la flamme de la douleur. Ecoutez donc patiemment mes discours consolateurs ; arrêtez un peu le cours de vos larmes pour accueillir celui qui veut adoucir l'amertume de vos regrets.

Je n'ai point osé aborder ce sujet dans la première irritation de votre douleur, et comme dans le premier étourdissement du coup de foudre qui vous avait frappé. J'ai longtemps gardé un silence prudent, j'ai laissé votre cœur se rassasier librement de son deuil et de ses larmes ; mais aujourd'hui que vos yeux sont moins noyés de pleurs, et que vos oreilles peuvent s'ouvrir à quelques paroles de consolation, je viens joindre mes bons offices à ceux des personnes de votre intérieur. Tant que la tempête n'a rien perdu de sa violence, et que l'affliction bouleverse l'âme de son souffle le plus impétueux, toute consolation est intempestive, et ne provoque qu'un nouveau chagrin ; aussi tout le fruit qu'on en retire, est-il d'aigrir la plaie, d'attiser l'incendie et de s'attirer le mépris et la haine. Mais quand l'orage s'apaise, quand Dieu calme la violence des flots, nous déployons avec succès les voiles d'une parole amie ; c'est ainsi que l'habileté du pilote triomphe d'une faible tempête, et succombe sous les fureurs de l'ouragan. Tel est le motif de mon long silence, et aujourd'hui encore j'hésiterais à le rompre, si votre oncle ne m'avait pleinement rassuré ; il m'a

dit que les femmes qui vous servent osent déjà, et peut-être peu respectueusement, vous adresser de longues consolations; et il a ajouté que vos parentes et vos amies s'empressent également à vous offrir leurs condoléances; c'est pourquoi je puis espérer, ou plutôt je suis certain que vous ne rejetterez point mes paroles, et que même vous les accueillerez avec calme et avec tranquillité.

La femme se laisse facilement maîtriser par la douleur, mais lorsque, jeune encore, elle est devenue veuve, et qu'accoutumée à une vie de délices, de luxe et d'opulence, elle se voit soudain, sans aucune expérience des affaires, accablée de soins et de soucis, son malheur s'aggrave si fortement qu'il la précipiterait dans le désespoir, si le Seigneur n'étendait sur elle sa main protectrice. Or, ce secours ne vous a point manqué; et ici je trouve une grande preuve de la bonté de Dieu envers vous, car si le poids de tant de maux fondant sur vous à la fois ne vous a pas brisée, vous le devez non à une assistance humaine, mais à celui dont la puissance est infinie, la sagesse insondable, qui est le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. « C'est lui, dit le Prophète, « qui nous a frappés, mais il nous guérira; il « nous a blessés, mais il fermera nos plaies ». (Osée, VI, 2.) Lorsque vivait votre saint époux, vous partagiez sa gloire et vous jouissiez de son affection et de son amour. Hélas! il était mortel, et votre bonheur était attaché à sa vie; aujourd'hui le Seigneur qui l'a rappelé à lui a pris sa place auprès de vous : ce n'est pas moi qui le dis, mais le Roi-Prophète : « Le « Seigneur, dit-il, protégera la veuve et l'or- « phelin; et ailleurs il le nomme le père des « orphelins et le soutien des veuves » (Ps. CXLV, 9; LXVII, 6), tant il est vrai que Dieu prend soin de tous ceux qui sont faibles et délaissés!

2. Je viens de prononcer le nom de *veuve*, je vais être obligé de le répéter souvent; ce nom, qui est devenu le vôtre à la fleur de votre âge, si je ne vous l'expliquais pas, bouleverserait votre âme et troublerait votre raison en vous rappelant sans cesse la perte cruelle que vous venez de faire. Je vais donc vous montrer que ce nom signifie non pas malheur, mais honneur, honneur très-grand. Cette opinion n'est point celle du vulgaire, je le reconnais, mais elle est celle de saint Paul, ou plutôt de Jésus-Christ lui-même qui parle par la bouche de saint Paul, comme le prouvent ces paroles : « Voulez-vous, nous dit l'Apôtre, éprouver la « puissance de Jésus-Christ qui parle par ma « bouche? » (II Cor., XIX, 3.) Qu'écrit-il donc à son disciple Timothée? « Parmi les veuves « n'admettez personne qui ait moins de soixante « ans »; et : « Refusez les jeunes veuves ». (I Tim., V, 9, 11.) Cette double recommandation nous fait connaître toute la sublimité de cet état. En effet, le même apôtre qui ne fixe aucun âge pour l'épiscopat, marque soigneusement celui qu'il exige pour l'élection des veuves. Est-ce qu'il les considère comme supérieures à l'évêque? Nullement : mais c'est qu'il n'ignore pas que leur état est plus pénible que l'épiscopat lui-même, parce qu'il les expose au dedans et au dehors à mille embarras et mille difficultés : car si une ville tout ouverte est exposée aux attaques et au pillage de l'ennemi, une jeune veuve est assiégée de gens qui s'efforcent de lui ravir ses biens et même son honneur.

Ces occasions de chute ne sont pas les seules qu'elle rencontre. Souvent, en effet, l'insubordination de ses domestiques, le mauvais état de ses affaires, le souvenir de l'existence brillante qu'elle a perdue, la vue du bonheur dont jouissent les femmes de son âge, enfin le goût du monde et de ses plaisirs l'amènent à contracter un second mariage. Il en est même plusieurs qui, en dehors d'une légitime union, entretiennent secrètement des rapports coupables, et savent ainsi se conserver l'honneur et la gloire de la viduité. Cet état n'a donc rien que d'honorable parmi les hommes; et s'il mérite les louanges des chrétiens, il n'excite pas moins l'étonnement des infidèles. Je me souviens que, dans ma jeunesse, mon professeur, quoique païen, fit publiquement à ce sujet l'éloge de ma mère. Un jour qu'il avait, selon sa coutume, adressé quelques questions à mes condisciples sur ma personne et sur ma famille, on lui apprit que j'étais le fils d'une veuve. Il me demanda quel était l'âge de ma mère, et depuis combien de temps elle était veuve. Je lui répondis qu'elle avait quarante ans, et qu'il y en avait vingt qu'elle avait perdu mon père. Il en fut stupéfait, et se tournant vers les assistants, il s'écria avec force : « Oh! quelles femmes « chez les chrétiens! » Tant la viduité excite l'admiration et obtient l'estime des païens comme des chrétiens.

L'Apôtre n'ignorait donc ni la dignité, ni les

périls de cet état, lorsqu'il recommandait à Timothée « de ne pas admettre au rang des « veuves celle qui aurait moins de soixante ans». Bien plus, cette garantie de l'âge, quelque grave qu'elle soit, ne lui suffit pas ; et il pose encore les conditions suivantes : « Il faut », dit-il, « qu'on puisse rendre témoignage de ses « bonnes œuvres », et s'assurer si elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appliquée à toutes les bonnes œuvres. (Ibid., 10.) Quel examen sévère, et quelles épreuves rigoureuses! Quelles vertus l'Apôtre exige des veuves, et à quels détails il descend! Certes, il ne prendrait point ces mille précautions si le rang, auquel il les appelle, n'était un rang d'honneur et de gloire. Il dit encore au même Timothée : « Refusez « les jeunes veuves » ; et il lui en donne cette raison : « Qu'après s'être dissipées sous l'auto- « rité de Jésus-Christ, elles veulent se remarier». (I Tim., v, 9, 10, 11.) Mais ne nous fait-il point entendre par là qu'une veuve devient l'épouse de Jésus-Christ? Et pour montrer combien cette union est douce et légère, il dit qu'elles veulent se remarier après s'être dissipées sous l'autorité de Jésus-Christ. Jésus-Christ agit donc envers elles comme un époux débonnaire qui ne veut point commander sévèrement et qui leur laisse une entière liberté.

L'Apôtre ne s'en tient pas là ; voici de nouvelles marques de sollicitude et d'intérêt : « La « veuve », dit-il, « qui vit dans les délices, est « morte, quoiqu'elle paraisse vivante; celle, au « contraire, qui est vraiment veuve et délaissée, « espère en Dieu, et persévère jour et nuit dans « la prière et l'oraison ». (I Tim., v, 5, 6.) Dans sa première Epître aux Corinthiens, il dit encore : « Elle sera plus heureuse si elle demeure « veuve». (I Cor., vii, 40.)

Quel magnifique éloge! et cependant saint Paul écrit sous la loi nouvelle, et dans un temps où la virginité rayonnait dans toute sa splendeur. Mais la gloire de cette vertu ne peut obscurcir dans son esprit l'éclat de la viduité; même à côté de la virginité elle conserve son mérite propre et sa splendeur. Quand je vous parlerai de veuvage et de viduité, ne vous troublez donc point, comme si vous aviez à rougir d'être veuve. Si la viduité était déshonorante, la virginité le serait bien davantage. Mais il n'en est pas ainsi, à Dieu ne plaise! Et puisque nous louons et admirons la femme qui, du vivant de son mari, observe la continence, pourquoi refuserions-nous nos éloges et notre admiration à la veuve qui garde à son époux une inviolable fidélité?

Le saint et vertueux Thérasius vous donnait, je le répète, toute la gloire et tout le bonheur qu'un homme peut donner; mais aujourd'hui Dieu lui-même a pris sa place, et ce Dieu puissant qui ne vous a jamais abandonnée, vous protégera désormais avec une nouvelle sollicitude. Déjà sa paternelle providence s'est manifestée à vous dans cette fournaise de soucis, en vous défendant contre l'excès de votre douleur, et en vous préservant d'un funeste désespoir. Il vous a sauvée du naufrage au plus fort de la tempête, il vous gardera encore sur ces flots plus tranquilles où votre existence est entrée. Oui, il allégera pour vous les peines du veuvage.

Mais peut-être est-ce moins le nom de veuve qui vous peine, que la réalité de votre malheur? Ah! je l'avoue avec vous, on trouverait difficilement un second Thérasius : les hommes bons, probes, modestes, sincères, prudents et pieux comme lui sont rares sur la terre, et sans doute votre douleur devrait être inconsolable, s'il était mort tout entier, et s'il était devenu la proie du néant; mais puisqu'il a abordé au port tranquille de la bienheureuse éternité, et qu'il a pris place près du trône du Roi par excellence, pourquoi pleurer son départ et regretter son bonheur? Il faudrait plutôt s'en réjouir : une telle mort est bien moins une mort qu'un changement de domicile, et un passage de la vallée des larmes au séjour des félicités, et de la terre au ciel. Oui, il n'a quitté les hommes que pour se réunir aux anges, et adorer le Dieu que les anges adorent.

Ici-bas il combattait pour son prince, et avait à redouter les périls de la guerre, et les traits de l'envie, qui croissait avec son mérite et sa gloire, et qui multipliait autour de lui ses perfides embûches; mais le ciel ne connaît ni ces craintes, ni ces dangers. C'est pourquoi autant vous pleurez l'absence d'un époux si vertueux et si parfait, autant vous devez vous réjouir de son bonheur et de sa gloire, car aujourd'hui il vit au sein de la paix et du repos, loin du tumulte et des périls du monde. Est-il raisonnable de pleurer ceux qui vont au ciel, quand on sait que le ciel vaut infiniment mieux que la terre? Si votre époux eût vécu comme ces impies dont la vie n'est qu'une longue offense

contre le Seigneur, il ne vous eût pas fallu attendre sa mort pour le pleurer, mais puisqu'il a toujours été juste et craignant Dieu, félicitons-le de sa sainte vie et de sa sainte mort. C'est ce que nous recommande l'Apôtre quand il dit : «J'ai un grand désir d'être dégagé «des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, «ce qui est sans comparaison le meilleur». (Philip., I, 23.)

Vous souffrez de ne plus entendre sa voix, de ne plus lui témoigner votre amour, et de ne plus jouir de sa présence : peut-être aussi regrettez-vous la gloire et l'honneur, l'éclat et le repos dont il vous entourait? Hélas! tout s'est évanoui dans la nuit du tombeau, et les épaisses ténèbres du deuil et de l'affliction vous environnent de toutes parts. Mais qui vous empêche de lui témoigner votre affection aujourd'hui comme hier? L'amour est bien puissant; il peut subsister sans la présence et la vue de la personne aimée; ce lien mystérieux va saisir même les absents pour les unir et les serrer étroitement ensemble ; le temps ni la distance ne sauraient rompre cette chaîne de l'amour entre deux âmes.

Je le sais, c'est sa présence surtout que vous redemandez. Eh bien! gardez son lit pur et sans tache, que nul autre homme n'y touche, faites en sorte que votre vie soit une copie fidèle de la sienne. Alors, je vous l'assure, vous le retrouverez parmi les chœurs des élus, et vous habiterez avec lui, non cinq années, comme dans votre première union, ni vingt, ni cent, ni mille, ni dix mille, mais pendant l'éternité tout entière; ces régions heureuses ne connaissent point les liens de la chair et du sang, elles n'admettent que ceux de la vertu ; c'est ainsi que Lazare repose dans le sein d'Abraham avec tous les justes de l'orient et de l'occident, quoiqu'ils soient étrangers à la famille de ce patriarche. Ce même lieu de paix et de bonheur vous recevra comme il a reçu le noble Thérasius, si vous marchez sur ses traces; et vous le reverrez, non plus revêtu d'une beauté périssable, mais tout rayonnant d'une splendeur immortelle, et d'un éclat qui surpasse les clartés du soleil; car sur la terre toute beauté, quelque parfaite qu'on la suppose, est faible et caduque, tandis que le corps des élus brille d'une gloire si éblouissante que nos yeux mortels ne sauraient la soutenir. Voulez-vous en saisir quelques traits, et comme en apercevoir quelque ombre? Rappelez-vous, dans l'Ancien Testament, Moïse dont le visage resplendissait d'une lumière si vive que les Israélites ne pouvaient en supporter l'éclat, et dans le Nouveau, la sainte humanité du Christ qui se montra plus resplendissante encore sur le Thabor.

Supposons que l'on eût promis à votre époux l'empire du monde, à la condition de vivre loin de vous pendant quelques années, et que vous dussiez ensuite le retrouver paré de la pourpre et orné du diadème, pour partager vous-même son trône et sa gloire ; je vous le demande, votre fermeté et votre constance eussent-elles reculé devant ce sacrifice? N'eussiez-vous pas regardé cette séparation comme un avantage inappréciable et digne de tous vos vœux? Montrez donc le même courage quand il s'agit de ce royaume des cieux, où vous reverrez Thérasius, revêtu non d'un manteau d'or et de pourpre, mais de la glorieuse immortalité des élus. Sans doute vos désirs voudraient précipiter le cours des années. Du moins il vous apparaît quelquefois en songe, il converse avec vous et vous montre ses traits chéris. Combien cette mystérieuse correspondance est-elle propre à vous consoler, et combien elle est plus douce que toute relation épistolaire! Celle-ci ne vous présenterait que des caractères muets, tandis que vous reconnaissez dans vos rêves la noble figure, le doux sourire, la démarche majestueuse et la voix aimable de votre époux.

4. Mais peut-être pleurez-vous cette sécurité de l'avenir dont il vous était un gage certain, et même ces espérances d'honneurs et de fortune qui s'épanouissaient à vos regards; et en effet, je sais que la chaise curule des préfets lui était prochainement réservée. Or, rien de plus propre à calmer votre douleur que le souvenir de ces grands qui, après s'être élevés plus haut encore, ont fini misérablement leurs jours. Je vous rappellerai spécialement le fameux Théodore de Sicile : doué de tous les avantages extérieurs, il possédait, plus que tout autre courtisan, l'oreille et le cœur du prince; mais, ébloui de son crédit et enivré de sa fortune, il conspira un jour contre son maître, et paya de sa tête cette criminelle tentative. Son épouse, que rapprochait de vous l'éducation, la naissance et la noblesse, se vit elle-même dépouillée de tous ses biens, privée de sa liberté et réduite en servitude : confondue dans la foule des servantes, elle n'eut

d'autre avantage sur ses compagnes que celui d'arracher quelques larmes à tous ceux qui, en la voyant, comprenaient toute l'étendue de son malheur.

On raconte aussi qu'Artémise, veuve d'un riche seigneur que perdit son ambition, tomba dans l'indigence et fut même privée de la vue. Elle devint aveugle par l'excès de sa douleur et l'abondance de ses larmes, en sorte que, guidée par une main étrangère, elle allait de porte en porte mendier un morceau de pain. Je pourrais multiplier ces exemples de familles ruinées et de fortunes renversées, si je ne savais que votre cœur est trop noble et trop généreux pour chercher sa consolation dans le malheur de vos semblables ; je ne vous ai cité ces deux traits qu'afin de vous mieux faire comprendre le néant des grandeurs humaines. Ah ! combien le Prophète a-t-il raison de s'écrier : « Toute la gloire de l'homme ressemble à « la fleur des champs ! » (Is., XL, 6.) Plus on s'élève en éclat et en dignité, et plus la chute est profonde et terrible, et cette maxime est vraie, non-seulement des dignitaires d'un empire, mais encore des empereurs eux-mêmes. Nos demeures privées ne nous présentent point, comme le palais des rois, une triste accumulation de crimes et de malheurs. C'est là que les enfants deviennent orphelins dès le berceau, et les épouses veuves à la fleur de l'âge ; c'est là que se multiplient les morts violentes, et que se réalisent ces drames sanglants dont le récit et le spectacle émeuvent la scène et le théâtre.

Sans fouiller dans les siècles passés, sur neuf empereurs qui ont régné de notre temps, deux seulement n'ont pas péri de mort violente. Celui-ci est tombé sous les coups d'un usurpateur ; celui-là sur le champ de bataille ; l'un, victime de la perfidie de ses gardes ; l'autre, sous des poignards payés par celui même de qui il tient la couronne et la pourpre. Quant à leurs épouses, plusieurs ont péri par le poison, quelques-unes ont succombé à la douleur ; et, parmi celles qui vivent encore, l'une tremble qu'une politique barbare n'immole son jeune fils à la sûreté du trône ; et une autre revient à peine de l'exil qu'on fait cesser les pressantes démarches de ses nombreux amis.

Et maintenant, s'il est permis de parler de nos impératrices, que voyons-nous ? L'une, respirant enfin de ses maux passés, n'ose se livrer à la joie du présent, parce qu'elle redoute pour l'empereur l'inexpérience de sa jeunesse et les complots des méchants ; l'autre consume ses jours dans un état de crainte que je comparerais aux terreurs du criminel condamné à mort ; car, depuis son avénement au trône jusqu'à ce jour, l'empereur n'a point déposé les armes, et il voit la défaite et la honte flétrir la majesté de l'empire. Hélas ! ce qui ne s'était jamais vu se voit maintenant : des Barbares, quittant leur patrie, font irruption dans nos provinces, promènent sur nos campagnes le fer et la flamme, forcent nos cités et s'y établissent en conquérants. Comme s'il s'agissait de fêtes, non de batailles, ils se moquent de la lâcheté de nos soldats. Je ne comprends pas, disait l'un de leurs chefs, l'impudence des Romains : ils se laissent égorger comme des moutons, et néanmoins ils espèrent encore la victoire, et ne veulent point nous céder un pays qu'ils ne peuvent défendre. Combien de fois, ajoutait-il, mon bras ne s'est-il pas lassé à les immoler ! Quel langage ! et de quel effroi il doit remplir l'empereur et son auguste épouse !

5. Et puisque j'ai rappelé cette guerre, puis-je oublier la multitude des veuves qu'elle a faite ? Quelques-unes reflétaient la gloire d'un illustre époux, et aujourd'hui, revêtues des couleurs du deuil, elles consument leur vie dans les larmes et la douleur ; bien plus, elles se sont vu refuser ce qui vous a été accordé. Car, ô veuve admirable ! votre époux est mort dans son lit et entre vos bras ; vous avez entendu ses dernières paroles, et recueilli les avis qu'il vous donnait sur l'administration de vos affaires domestiques, en même temps que par un testament régulier il fermait la porte aux procès et aux chicanes. Ajoutez encore que vous avez pu embrasser ses restes inanimés, lui fermer les yeux, vous rassasier de pleurs et de baisers, et qu'il vous a été donné de l'honorer par de magnifiques funérailles, en sorte que vous avez rempli à son égard tous vos devoirs d'épouse ; enfin il vous est permis de visiter sa tombe, et les pleurs dont vous l'arrosez ne sont pas sans quelque consolation. Mais ces veuves infortunées n'en connaissent aucune ; elles ont envoyé des époux affronter les périls de la guerre, espérant qu'elles les verraient revenir couverts de gloire, et elles n'ont reçu que l'affreuse nouvelle de leur mort ; les restes mortels de ceux qu'elles aimaient n'ont pas même été rappor-

tés, et elles n'ont recueilli que le récit de leur trépas.

Il y en a même qui n'ont point obtenu cette triste consolation, et qui, ignorant tous les détails de la mort de leurs maris, savent seulement qu'ils sont restés ensevelis sous des monceaux de cadavres. Et, doit-on s'étonner que plusieurs généraux aient ainsi péri, lorsque l'empereur lui-même, renfermé, avec quelques soldats, dans un village dont il n'osait sortir pour repousser les Barbares, y fut brûlé vif ainsi que tous ses compagnons; cavaliers et chevaux, charpentes et murailles des maisons, l'incendie dévora tout, réduisit tout en cendres. Telle fut l'affreuse nouvelle que ceux qui avaient suivi l'empereur rapportèrent à sa veuve, au lieu de lui rapporter un époux vainqueur et triomphant. Toutes les splendeurs du monde s'évanouissent donc comme l'éclat des fleurs printanières, comme une décoration de théâtre : elles n'ont pas encore paru que déjà elles se sont évanouies; ou si elles subsistent quelques instants, c'est pour se hâter vers un lugubre dénouement.

Quoi de plus vain que l'honneur du monde, que la gloire qui vient des hommes? Quel fruit et quel avantage peut-on en recueillir? Quelle en est la fin utile? Et plût à Dieu que la gloire du monde ne fut que frivole et inutile! Mais, stérile pour le bien, elle est féconde pour le mal; et elle multiplie l'épreuve et la tribulation sous les pas de quiconque se soumet à son tyrannique empire. Oui, elle est une maîtresse cruelle qui ne reconnaît les respectueux hommages de ses esclaves qu'en aggravant le joug de leur servitude, tandis qu'elle est impuissante à se venger de nos dédains et de nos mépris. C'est pourquoi je n'hésite point à dire que la gloire est plus farouche qu'un tyran inflexible et qu'un animal féroce. Ceux-ci s'apprivoisent souvent par les caresses; mais celle-là s'en irrite; et la plus obséquieuse obéissance ne la rend que plus dure et plus exigeante; elle a aussi pour compagne une passion que l'on pourrait nommer sa fille. Et en effet lorsque notre coupable coopération lui a permis de jeter dans nous de profondes racines, elle enfante l'orgueil; la fille n'est pas moins cruelle que la mère, et toutes deux ravagent le cœur de l'homme.

6. Eh quoi! verseriez-vous des larmes parce que le Seigneur vous a soustraite à la domination de ces deux tyrans, et qu'il a vous a mise à l'abri de leurs mortelles atteintes? Si votre époux vivait encore, ils ne cesseraient de vous harceler; et maintenant qu'il n'est plus, ils ne peuvent même s'insinuer dans vos pensées. La reconnaissance exige donc que vous cessiez de pleurer votre délivrance, et de regretter cette dure tyrannie, car plus le souffle de la gloire et de l'orgueil est violent, et plus il jonche notre cœur de ruines et de débris. La courtisane qui cache sous le fard les rides et la difformité de son visage, s'applaudit de séduire encore quelques jeunes gens inexpérimentés; dès qu'elle les tient enlacés dans ses liens, elle les traite avec plus de mépris que de vils esclaves. C'est ainsi que la gloire et l'orgueil font peser sur nous la plus flétrissante servitude.

La plupart des hommes considèrent les richesses comme une source de bonheur; mais celui qui vit sans ambition sait les mépriser. Avouons toutefois que le désintéressement est devenu l'auxiliaire de la gloire, et qu'on n'a souvent refusé de s'enrichir que pour se faire honneur de sa pauvreté. Faut-il vous citer ces philosophes païens que vous connaissez bien mieux que moi : Epaminondas, Socrate, Aristote, Diogène, et Cratès qui fit don à ses concitoyens de ses champs pour nourrir leurs troupeaux? Les premiers, qui ne pouvaient s'enrichir facilement, voyant que la pauvreté les mènerait à la gloire, suivirent résolument cette voie. Cratès alla jusqu'à sacrifier ses biens, tant il était épris d'un fol amour pour ce tyran capricieux! Ne nous plaignons donc point si le Seigneur nous a délivrés de tous les maux qu'enfante ce honteux et ridicule esclavage. La gloire! voilà sans doute un mot sonore; mais que la réalité diffère de ce qu'il fait entendre! Combien en cherchant la gloire n'ont rencontré que des moqueries! Celui-là seul y parvient, et s'entoure de son éclat, qui la méprise sincèrement. Celui au contraire qui ambitionne l'admiration du vulgaire, et qui la recherche par mille moyens, s'éloigne de la véritable gloire : il ne l'atteindra jamais. Il ne rencontrera que les maux opposés, la raillerie, l'injure, la critique, la calomnie et l'offense.

C'est ce que nous voyons tous les jours se vérifier non-seulement chez les hommes, mais encore chez les femmes et principalement chez elles. La femme qui est simple et sans affectation dans son extérieur, dans sa démarche et dans ses habits, et qui ne cherche point à

s'attirer l'attention, est admirée de tous. Qui ne la contemple avec bienveillance? Qui ne la bénit et ne publie ses louanges ? Mais on déteste celle qui s'étudie à briller, on l'évite comme un monstre, et on l'accable de dédains et de malédictions. Tels sont les mécomptes dangereux que nous épargne le mépris de la vaine gloire ; il fait plus, il nous met en possession des véritables biens. Il laisse notre âme se dilater librement, et nous accoutume peu à peu à détacher nos regards de la terre pour les élever vers le ciel. Quiconque n'ambitionne point l'estime des hommes, pratique la vertu avec calme et sécurité, et se montre supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune. L'adversité ne saurait l'ébranler ni l'abattre ; et la prospérité ne le rend point fier, ni orgueilleux. Mais au milieu de cette incessante mutabilité des choses humaines , et parmi leurs vicissitudes, il demeure ferme et inébranlable. Ainsi nous apparaîtrez-vous bientôt toute désabusée du monde, et tout occupée du ciel. Alors cette gloire, que vous regrettez aujourd'hui, ne vous semblera digne que de vos mépris ; vous ne la considérerez que comme une gloire vaine, futile et mensongère.

Si vous pleurez encore la perte de cette sécurité dont la présence de Thérasius entourait et votre personne et vos biens, et si vous craignez les embûches de ces gens qui sont toujours prêts à exploiter nos malheurs, « déposez « le fardeau de vos misères dans le sein du Sei« gneur, et il soutiendra votre âme. (Ps. LIV, 23.) « Consultez le passé, et voyez si tous ceux qui « ont espéré en Dieu ont été confondus. Qui l'a « invoqué, et s'est vu méprisé ? Qui a persévéré « dans ses commandements, et s'est vu délais« sé? » (Eccli., II, 12.) Oui, Celui qui a su alléger le poids de vos douleurs, et vous rendre la paix de l'âme, saura bien aussi écarter les dangers qui vous menacent. La mort de votre époux a été le plus grand de vos malheurs, et puisque, malgré votre jeunesse et votre inexpérience , vous l'avez supportée avec tant de courage et de fermeté, manqueriez-vous de force pour soutenir de nouvelles et plus légères épreuves? Au reste je prie le Seigneur de vous les épargner. Cherchez uniquement le ciel, et tout ce qui peut vous y conduire , vous deviendrez ainsi supérieure à tous les événements ; et le prince des ténèbres ne pourra lui-même vous nuire, tant que vous vous occuperez de votre salut. Oui, qu'on nous ôte nos biens, et qu'on nous arrache la vie, peu importe, pourvu que nous sauvions notre âme.

7. Voulez-vous conserver votre fortune, et même l'augmenter? Je vous en indiquerai le moyen infaillible, et vous désignerai un lieu où elle sera en parfaite sûreté. Quel est ce lieu ? le ciel. Remettez vos trésors entre les mains de votre bienheureux époux, et vous ne craindrez ni les ruses des fripons, ni la rapacité des voleurs. Ce sera aussi le meilleur moyen de les accroître, car la semence confiée aux sillons célestes s'épanouit en une riche moisson. Et comment un sol si fertile ne produirait-il pas au centuple ? C'est pourquoi, si vous suivez mon conseil, vous serez véritablement riche et heureuse. Vous vous assurerez d'abord la vie éternelle et la possession des biens promis à ceux qui aiment Dieu ; biens que l'œil de l'homme n'a point vus, dont son oreille n'a point entendu parler, et que son cœur n'a jamais compris. En second lieu, vous jouirez pendant toute l'éternité de la présence de votre époux, et vous vous délivrerez des soucis et des alarmes de la vie présente, de ses épreuves, et de ses agitations. Mais si vous retenez vos richesses, vous n'éviterez point qu'on y porte atteinte d'une manière ou d'une autre. Envoyez-les donc au ciel, afin que désormais votre vie s'écoule douce, calme et tranquille, puisque vous posséderez l'aisance unie avec la piété. Quand nous voulons acheter une propriété, nous avons égard à la fertilité du sol, et quand il s'agit d'échanger la terre contre le ciel, et de nous en assurer la possession, nous porterions la folie jusqu'à nous attacher de cœur et d'affection à cette terre et à ces biens si mélangés de maux réels, et si trompeurs dans les espérances de bonheur qu'ils nous présentent !

Mais abordons votre chagrin le plus amer, et votre désolation la plus extrême. Vous espériez pour Thérasius la dignité de préfet, et vous regrettez ces honneurs que la mort lui a ravis. Considérez toutefois que cette espérance, quelque fondée qu'elle pût être, n'était qu'une espérance humaine, c'est-à-dire, une espérance trompeuse, et en effet l'expérience de la vie nous apprend que bien souvent nos désirs ne se réalisent pas, et que les événements se produisent dans un sens contraire à notre attente ; un trône nous échappe, un héritage nous est enlevé, un mariage se manque ; il en est ainsi de presque tous nos projets. Sans

doute le jour de son élévation approchait ; et néanmoins « il se passe bien des choses », dit le Proverbe, « entre le bord de la coupe et celui des « lèvres. Du matin au soir », dit l'Ecriture, « le « temps change » : et tel qui règne aujourd'hui, demain sera couché dans le tombeau. Nous ne connaissons de l'avenir que son incertitude : aussi le Sage nous dit-il : « Une multitude de « tyrans ont été sur le trône, et l'homme auquel « on pensait le moins a porté le diadème ». (Eccli., XVIII, 26 ; XI, 5. Il n'est donc pas entièrement certain que, même avec une vie plus longue, votre époux eût obtenu la charge de préfet. Outre la fragilité de la vie, qui peut prévoir tous les événements ? Son élévation était probable, était certaine, si vous voulez, mais à condition que ni la maladie, ni l'envie et la malveillance de ses ennemis, ni quelque malheur inattendu ne fussent venus l'atteindre, et peut-être lui faire perdre jusqu'au rang qu'il occupait déjà.

Cependant je le suppose plein de vie encore, et revêtu de cette charge : avouez du moins que cette élévation aurait multiplié pour lui les inquiétudes et les dangers. Mais je vous accorde qu'il eût échappé à tous ces périls, et qu'il n'eût vogué que sur une mer calme et tranquille ; quel eût été le terme de cette heureuse navigation ? Au lieu de cette mort sainte que nous avons admirée, peut-être n'eût-il fait qu'une fin triste et déplorable. Assurément il eût joui moins vite du ciel et de la béatitude des saints. Or, les âmes qui aspirent au ciel par la foi et l'espérance, savent quelles sont les souffrances de ce retard ; en second lieu, malgré sa vertu, la durée prolongée de sa vie, et je ne sais quelle funeste influence inséparable des honneurs, ne lui eussent point alors permis de sortir aussi pur, aussi irréprochable de ce monde plein de corruption. Qui peut même affirmer qu'il n'eût point changé, et que la mort ne l'eût point surpris dans un état peu rassurant pour son salut ? Aujourd'hui au contraire, nous avons la douce confiance que, par la miséricorde divine, il s'est envolé au séjour du repos, parce qu'il n'a commis aucune de ces fautes qui nous excluent du royaume des cieux. Mais qui dira qu'il n'eût point contracté de souillures dans le maniement des affaires publiques ? Il est en effet bien difficile de ne point dévier du droit chemin au milieu des piéges de l'ambition, et presque toujours l'on pêche par imprudence, si ce n'est volontairement.

Aujourd'hui éloignons toutes ces craintes ; et soyons assurés qu'au grand jour du jugement nous le verrons plein de joie et brillant de clarté précéder, avec les anges, le Sauveur Jésus. Revêtu de gloire et d'immortalité, il se tiendra près du trône du souverain Juge, et occupera un rang distingué parmi les élus. C'est pourquoi essuyez vos larmes, mettez fin à vos soupirs, et ne songez plus qu'à imiter, et même à surpasser les vertus de votre époux, afin de le retrouver dans les tabernacles célestes, et de lui être éternellement unie. Or, ce ne sera point par le lien terrestre du mariage qui unit seulement la chair à la chair, mais par le lien plus noble et plus doux de cette ineffable intimité qui unit deux âmes l'une à l'autre.

(*Traduit par l'abbé J. DUCHASSAING.*)

TRAITÉ CONTRE LES SECONDES NOCES.

LIVRE DEUXIÈME [1].

ANALYSE.

L'auteur expose d'abord et puis réfute les trois motifs qui portent ordinairement les veuves à se remarier, l'espérance d'une meilleure condition, l'amour du monde et la faiblesse de la chair. — Puis il déclare que son intention n'est point de blâmer les secondes noces que saint Paul autorise, et que l'Eglise reconnaît pour légitimes. — Il observe seulement que la veuve qui se remarie donne une grande marque de faiblesse et de sensualité, fait paraître un esprit attaché à la terre, et laisse apercevoir combien peu lui est chère la mémoire de son premier mari. — Elle ne peut aimer le second autant qu'elle a fait le premier ; et ce nouvel engagement soulève contre elle ses parents, ses serviteurs, et surtout les enfants qu'elle a eus de son premier mariage. — C'est donc pour dissuader les veuves de contracter de secondes noces que les législateurs ont voulu en bannir tout éclat, montrant ainsi qu'ils ne les permettent qu'à regret. — Il termine par l'éloge de la viduité qu'il rapproche de la virginité, et il dit qu'elle en partage la gloire et les mérites.

1. Je ne m'étonne point que la femme qui n'a pas encore connu l'alliance de l'homme, ni les douleurs de l'enfantement et les mille embarras du mariage, puisse désirer cet état, car c'est un proverbe que l'on aime la guerre et ses rudes fatigues quand on n'en a point l'expérience. Mais qu'une veuve qui a éprouvé toutes ces tribulations, qui, sous le joug pesant du mariage a vanté le bonheur des vierges, et envié leur heureuse liberté, qui a maudit cent fois et son existence, et ses fiançailles et le jour de son hymen, se laisse prendre de nouveau au piége, et après une si cruelle déception convole à de secondes noces, voilà ce que je ne puis comprendre. Aussi ai-je cru utile de rechercher quels motifs pouvaient porter une veuve à contracter volontairement des engagements qui lui paraissaient si durs, et dont elle est affranchie. Cette recherche a exigé de ma part de profondes réflexions, et en remontant à la cause du mal, j'ai reconnu que ces motifs étaient nombreux.

Quelquefois le laps des années fait oublier à une veuve ses anciens chagrins ; et, toute préoccupée du présent, elle désire le mariage comme l'unique remède aux tristesses de la viduité. Mais bientôt ses nouvelles chaînes lui deviennent plus lourdes que les premières, et

[1] Dans son premier livre contre les secondes noces, saint Jean Chrysostome s'était adressé en particulier à une jeune veuve, mais ici il parle en général à toutes les veuves, et il les exhorte à ne point se remarier. C'est pourquoi l'on doute que ce second livre ait été écrit pour la même personne que le premier, et l'on pense qu'ils n'ont été réunis que parce qu'ils traitent l'un et l'autre du même sujet. Observons encore que parmi les motifs qui devaient éloigner ces veuves d'un second mariage, le saint docteur place au premier rang l'expérience qu'elles avaient faite des ennuis de l'union conjugale, et l'aveu qu'elles avaient souvent réitéré du bonheur des vierges qui ne connaissent pas ce joug insupportable. Mais ni ces plaintes, ni ces dispositions, ne sauraient convenir à la veuve de Thérasius. Car elle n'avait gouté que les douceurs et les charmes du mariage, et en avait ignoré jusqu'aux moindres amertumes. Quoi qu'il en soit, saint Chrysostome se propose, dans ce second livre, d'éloigner des secondes noces les veuves qui ne s'y porteraient que par des motifs humains. Il parcourt ces divers motifs, et les réfute victorieusement. La forme de ce traité est, comme dans tous les écrits de saint Chrysostome, celle d'un discours oratoire ; le style en est brillant et rapide, et le raisonnement pressé et incisif.

elle réitère ses doléances. Une autre tout enthousiasmée du monde et tout ébahie de sa gloire et de ses plaisirs, rougit de la viduité, et se replonge dans les misères du mariage par orgueil et par vanité. Il en est même quelques-unes pour lesquelles ces motifs sont nuls, et qui ne cèdent qu'à l'effervescence des sens et de la passion. Mais, en contractant un nouveau mariage, elles voilent sous divers prétextes la véritable cause de leur conduite. Sans doute je ne saurais ni blâmer indistinctement les secondes noces, ni engager quelqu'un à les condamner, car l'Apôtre, ou plutôt l'Esprit-Saint lui-même les approuve. « La femme, « dit saint Paul, est liée à la loi du mariage « tant que son mari est vivant; mais si son « mari meurt, elle est libre : qu'elle se marie « à qui elle voudra, pourvu que ce soit selon « le Seigneur ». (I Cor., VII, 39.) Il lui permet donc un second mariage, quoiqu'il assure « qu'elle sera plus heureuse si elle demeure « veuve ». Et de peur que l'on ne soit tenté de n'attribuer à sa parole qu'une autorité purement humaine, il ajoute : « Je pense que j'ai « aussi l'Esprit de Dieu » ; montrant ainsi qu'il écrivait comme sous la dictée de l'Esprit-Saint. (I Cor., VII, 40.)

Je n'ai donc pas pour but, dans ce que je vais dire, de m'élever contre les secondes noces, ni de blâmer les personnes qui s'y engagent ; qu'on ne le croie pas. Serions-nous assez insensé, assez audacieux, nous, grand pécheur, pour condamner sévèrement une conduite sur laquelle l'Apôtre a évité de porter aucun blâme ? L'Evangile nous ordonne de ne point juger nos frères, de peur qu'on ne nous juge nous-mêmes ; et loin de nous autoriser à les reprendre rudement, il veut que nous soyons à leur égard bons et faciles à pardonner. Mais si nous incriminions, et si nous condamnions une conduite qui n'est point coupable, ne serait-ce point nous fermer à nous-mêmes la voie du pardon ? Certainement, notre sévérité envers le prochain nous attirerait à nous-mêmes un jugement plus rigoureux. Ainsi je ne me propose point dans ce discours de censurer les veuves qui passent à de secondes noces. Oserais-je blâmer ce que le Seigneur leur permet ? Seulement, « qu'elles se marient « selon le Seigneur ». Mais de même que j'ai relevé l'excellence de la virginité sans rabaisser la dignité du mariage, de même j'exhorte aujourd'hui les veuves à ne point contracter un second mariage, sans que pour cela je range les secondes noces au nombre des choses défendues ; je les crois licites, mais je soutiens qu'il est plus parfait de s'en abstenir.

En comparant ces deux états, je donne la palme à l'un, mais je n'ai garde de dire que l'autre soit mauvais ; je reconnais seulement que les secondes noces sont inférieures à la viduité. Ainsi encore une fois le but de ce parallèle n'est point de rejeter les secondes noces comme défendues et prohibées ; elles sont légitimes, et je les considère comme permises, mais j'estime que la viduité est bien meilleure et bien plus excellente, et la raison en est que je mets une grande différence entre la veuve qui ne se remarie pas, et celle qui contracte un second engagement. L'une montre qu'elle fût demeurée vierge, si elle avait pu savoir ce que c'était que le mariage ; et l'autre en introduisant un nouvel époux dans le lit nuptial, laisse soupçonner qu'elle aime encore le monde, et qu'elle recherche les biens de la terre. Celle-là, du vivant de son époux, concentrait en lui seul toute son affection, et celle-ci donne à penser que, tout en restant chaste et fidèle épouse, elle n'a pas laissé de nourrir pour d'autres hommes un sentiment d'admiration peut-être plus fort que pour son mari.

2. Mais, abandonnons le champ des conjectures et des suppositions, et analysons les faits. La virginité l'emporte sur le mariage, et la viduité sur les secondes noces. La veuve, d'abord inférieure à la vierge, s'en rapproche ensuite, et devient son émule ; mais, si elle se remarie, elle s'éloigne d'un nouveau degré du mérite de la virginité. La première, qui supporte facilement les peines de la viduité, nous prouve que, même dans l'état du mariage, elle aimait et pratiquait la continence ; et la seconde, qui regarde cette vertu comme trop onéreuse, nous autorise presque à penser qu'elle est toute disposée à convoler, selon les circonstances, à de troisièmes et même à de quatrièmes noces, et que les glaces de la vieillesse modéreront seules les feux de sa passion. Un premier mariage est une preuve d'honnêteté et de chasteté ; un second dénote un certain esprit, je ne dirai pas d'incontinence, à Dieu ne plaise, mais de faiblesse et de sensualité ; en sorte que l'âme tout attachée à la chair et à la terre, ne peut prendre aucune résolution grande et généreuse.

Vous m'objecterez peut-être que le mariage

étant honnête en lui-même, ne cesse point de l'être quoiqu'il soit plusieurs fois réitéré ; et vous en conclurez qu'il est plus louable de le contracter souvent que de s'en tenir à un premier engagement. Ce sophisme peut éblouir quelques esprits légers, mais il suffit d'un peu de réflexion pour en découvrir toute la fausseté. L'essence du mariage réside bien moins dans l'union de la chair, union que présente même l'adultère, que dans la ferme résolution où est la femme de n'avoir qu'un seul mari. C'est cette résolution qui sépare si profondément l'épouse chaste et pudique de l'effrontée courtisane. La veuve qui demeure fidèle à son premier engagement, montre qu'elle a réellement compris toute la sainteté du mariage ; celle, au contraire, qui, successivement, introduit plusieurs maris dans sa maison, fait preuve, je ne dirai pas d'incontinence, mais d'une légèreté de caractère qui la place dans un rang bien inférieur. Et en effet, la veuve qui ne veut point connaître un second époux, n'a pas oublié cette parole du Seigneur : « L'homme « quittera son père et sa mère, et s'attachera à « sa femme ; et ils seront deux dans une même « chair ». (Matth., XIX, 5.) C'est pourquoi elle persiste à rester unie à son premier mari, comme à sa propre chair, et à respecter la mémoire de celui qui fut son premier chef. Mais la veuve qui se remarie ne peut considérer comme sa propre chair, ni son premier, ni son second époux ; le premier, dépossédé par le second, le dépossède à son tour. Elle ne saurait conserver un religieux souvenir de son premier mari, quand nous la voyons en prendre un second, ni donner à ce dernier toute son affection, puisque le premier en conserve une partie. Ni l'un ni l'autre n'obtient d'elle l'honneur et l'amour qu'une femme doit à son époux.

Et maintenant, quelles sont les pensées de ce second époux quand il entre sous le toit conjugal, et qu'il voit les ris et l'allégresse dont son épouse salue sa présence? Il ne saurait lui-même l'accueillir avec un grand amour ; son cœur doit être vivement troublé. Fût-il le plus dur des hommes, il est impossible qu'il ne soit pas ému; il le sera, s'il est encore homme. Malgré tous les soins de l'épouse pour parer et orner toute sa maison, elle ne peut effacer tous les souvenirs du deuil qui l'a frappée; souvenirs qui ne peuvent manquer d'assombrir la fête de leurs ombres lugubres. Nous voyons qu'un mur noirci par le feu conserve, sous le badigeon dont on le recouvre, des traces profondes de l'incendie, en sorte qu'il reste toujours comme à demi blanc, et ne plaît jamais à l'œil. C'est ainsi qu'au milieu de toute cette magnificence percent le deuil et la tristesse, et que ce mélange inévitable attriste tous les cœurs. Tous ceux qui ont eu des rapports avec le premier époux, esclaves, serviteurs, fermiers, amis et voisins, s'affligent et gémissent. Le premier époux a-t-il laissé des enfants encore jeunes, leur seule vue irrite contre la mère les gens sensés et judicieux : et si ces enfants sont en âge de sentir leur malheur, la douleur générale s'en augmente. N'est-ce point à cause de ces conséquences fâcheuses que les législateurs ont prescrit que les secondes noces se feraient sans pompe et sans appareil? Ils ont voulu ainsi consoler ceux qu'elles affligent, et prouver qu'ils ne les permettent qu'à regret, et seulement par crainte de plus graves désordres. Ils ont donc interdit tout ce qui eût pu faire ressembler ce jour à une brillante fête : la musique, les chants, les chœurs de danse, les acclamations, et même la couronne nuptiale ; en sorte que l'époux doit se présenter sans cet ornement et ce signe de joie. N'est-ce point proclamer hautement que si les lois tolèrent les secondes noces, elles les jugent indignes de tout honneur et de toute louange?

3. Mais l'Apôtre, me direz-vous, commande aux jeunes veuves de se marier, puisqu'il écrit à son disciple Timothée : « De refuser les jeunes « veuves ». (I Tim., V, 11.) Ah ! ce n'est point l'Apôtre qui les empêche de garder la virginité; ce sont elles-mêmes qui l'ont contraint à leur donner cette permission, contre son propre sentiment. Si vous désirez connaître sa pensée intime, écoutez cette parole : « Je vou-« drais que vous fussiez tous dans l'état où je « suis moi-même, c'est-à-dire chastes et conti-« nents ». (I Cor., VII, 7.) Supposerons-nous qu'il se contredise lui-même, qu'il affirme successivement le pour et le contre, et que, souhaitant que tous embrassent la virginité, il s'oppose à ce que les veuves demeurent volontairement dans l'état de viduité? — Mais enfin, pourquoi veut-il que Timothée refuse les jeunes veuves? Il en donne lui-même la raison, ce n'est pas ici un précepte général : « Après « qu'elles ont vécu dans la dissipation », dit-il, « sous l'autorité de Jésus Christ, elles veulent « se remarier ». Ainsi l'Apôtre ne parle point des veuves qui veulent garder leur chasteté, il

ne désigne que celles qui, dégoûtées de leur état, veulent se remarier. Ce sont ces dernières auxquelles il permet les secondes noces, et qu'il défend sagement d'admettre au rang des diaconesses.

Et, en effet, ô veuve, si vous désirez contracter un nouveau mariage, gardez-vous bien de faire vœu de continence, puisqu'il vaut mieux ne rien promettre que de violer ses promesses. Au reste, l'Apôtre, après avoir ordonné aux époux de ne point se refuser l'un à l'autre, pour éviter le danger de l'incontinence, ajoute : « Ce « que je vous en dis, c'est par condescendance, « et je n'en fais point un commandement ». (I Cor., VII, 6.) De même, il permet ici les secondes noces, par crainte d'un plus grand mal, et prouve ainsi qu'il sait avoir égard à la faiblesse de plusieurs. Ce n'est point que la veuve ne puisse persévérer dans l'état de chasteté, mais c'est qu'elle ne le veut plus. Or, si la vierge qui viole ses vœux commet un crime énorme, la veuve qui a fait vœu de viduité, et qui ensuite foule aux pieds ses engagements sacrés, mérite les mêmes châtiments que la vierge infidèle, et, si j'ose le dire, des châtiments plus rigoureux encore. Car, je le répète, l'on excuse dans l'une l'inexpérience, et l'on condamne dans l'autre la connaissance du mal. C'est ainsi que l'Apôtre, abordant de nouveau ce même sujet, dit : « J'aime mieux que les jeunes veuves « se marient, qu'elles soient mères de famille et « qu'elles aient des enfants, afin qu'elles ne don« nent à nos ennemis aucune occasion de parler « mal de nous ». (I Tim., V, 14.) Tel est le motif de sa condescendance : et il est vraisemblable que de son temps plusieurs veuves usaient avec trop peu de réserve d'une liberté qui leur était rendue. Elles s'exposaient donc à la malignité de la critique, et c'est pour leur en faire éviter les traits que l'Apôtre veut qu'elles reprennent le joug du mariage. Et en effet, dit-il, si l'on prévoit qu'une jeune veuve cherchera l'ombre et le secret pour oublier ses devoirs, il vaut beaucoup mieux qu'elle se marie, et ne donne à nos ennemis aucune occasion de parler mal de nous.

L'Apôtre ne permet donc aux veuves un second mariage que par crainte d'une conduite légère qui les exposerait à la critique et au déshonneur. Et voici les reproches qu'il leur adresse : tandis qu'elles devraient vaquer à la prière et à l'oraison, « elles vivent dans l'oisi« veté, et s'accoutument à aller de maison en « maison ; elles sont non-seulement oisives, « mais encore causeuses et curieuses, s'entrete« nant de choses dont elles ne devraient point « parler ». (I Tim., V, 13.) Certes, il ne pouvait trop condamner une telle conduite ; aussi veut-il qu'une veuve s'occupe presque exclusivement d'exercices spirituels, « car celle qui vit dans les « délices est morte, quoiqu'elle paraisse vi« vante ». (I Tim., V, 6.) C'est ainsi qu'en parlant de la virginité, le même apôtre en fait consister l'excellence, moins dans la chasteté du corps que dans la facilité qu'elle nous donne, de nous consacrer à Dieu et de nous dévouer à la piété. « Je « vous dis ceci », écrit-il aux Corinthiens, « pour « votre avantage, et non pour vous tendre un « piége, mais pour vous porter à ce qui est plus « saint, et à ce qui vous donne un moyen plus « facile de prier le Seigneur sans obstacle ». (I Cor., VII, 35.) La vierge chrétienne ne saurait donc se partager entre Dieu et le monde, elle ne doit s'occuper que du soin des choses du ciel, et ne s'attacher qu'à plaire au Seigneur. Or, c'est à ce même genre de vie qu'il invite les veuves, puisqu'il veut « que celle qui est vraiment veuve « et délaissée espère en Dieu, et qu'elle persé« vère jour et nuit dans la prière et l'oraison ». (I Tim., V, 5.) Mais en même temps il engage à un second mariage les jeunes veuves qui, au lieu d'employer leurs loisirs selon les règles de l'Evangile, les consumeraient en des occupations vaines ou frivoles, et même en des choses mauvaises. Le repos du sabbat exigeait des juifs bien moins la cessation des œuvres serviles que l'accomplissement des devoirs de la religion : et de même les veuves et les vierges qui font vœu de chasteté, se proposent non-seulement de se conserver pures, mais surtout de ne s'occuper que des choses de Dieu, et de se consacrer entièrement à son service.

4. Ce raisonnement est vrai, direz-vous ; mais comme la femme n'a aucune expérience des affaires, n'est-elle pas bien à plaindre d'être obligée de se livrer à des soins qui sont le partage de l'homme? Peut-elle aussi facilement que celui-ci régir ses biens et administrer ses revenus ? Le résultat le plus certain de vos conseils, si elle les suit, sera la ruine de sa fortune. — Mais quoi ! toutes les veuves qui ont repoussé un second mariage, sont-elles tombées dans la pénurie et l'indigence ? n'en voyons-nous aucune qui ait su gérer ses affaires seule ? Si, nous en voyons, et votre objection n'est qu'un adroit sophisme pour voiler un esprit faible et une volonté incons-

tante. Souvent des veuves ont administré leurs biens plus sagement que ne le faisaient leurs époux, et ont donné à leurs enfants une brillante éducation : d'autres ont augmenté leurs revenus, ou du moins ne les ont pas diminués. Dieu n'a pas tout accordé à l'homme; il a même ordonné que la femme eût aussi sa part dans les soins et les travaux du ménage, de peur qu'une exclusion entière ne la rendît méprisable. Dieu ne l'a pas reléguée dans une condition inférieure ; et il s'en déclare ouvertement par cette parabole : « Faisons à l'homme « une aide qui lui soit semblable ». (Gen., II, 18.) Sans doute l'homme a été créé le premier, et la femme a été créée pour lui ; et parce que cette prérogative de priorité pouvait le rendre envers elle fier et arrogant, le Seigneur voulut dès le principe réprimer son orgueil, et lui apprendre que la femme entre pour moitié dans tout ce qui conserve et embellit l'existence.

Me demanderez-vous ici de spécifier en quoi l'aide de la femme nous est utile et même nécessaire ? Ne savez-vous pas que le bien-être de la vie présente résulte de la bonne gestion des affaires, soit extérieures, soit intérieures, et que Dieu a confié à l'homme le soin de traiter les premières, et à la femme celui de surveiller les secondes? Changez cet ordre et cette disposition, tout périt aussitôt et s'écroule ; tant il est vrai que jamais l'homme et la femme ne travaillent plus utilement qu'en restant dans leur rôle respectif. Si donc le gouvernement intérieur de la maison appartient à la femme, et si, en cette science, elle surpasse autant l'homme qu'un habile ouvrier surpasse un manœuvre maladroit, vos craintes concernant la fortune des veuves sont-elles fondées? Il appartient à l'homme de voyager au loin et d'augmenter ses revenus ; mais le devoir de la femme est bien moins d'amasser de nouvelles richesses que de conserver celles qui lui sont apportées, et d'en surveiller le sage emploi. Peut-être vous paraît-il plus glorieux de grossir votre fortune que de la conserver; cependant l'un devient sans l'autre vain et inutile; quelquefois même une stricte économie ne peut empêcher que trop d'avidité ne conduise à une ruine entière. Il est difficile que l'homme, tout préoccupé de ses intérêts et ambitieux d'agrandir son patrimoine, ne commette quelque injustice, puisqu'on ne s'enrichit presque toujours que par le malheur d'autrui. Or, il arrive souvent que ces richesses, qui sont le fruit de la rapine ou de la violence, frappent de stérilité la prudence de la femme, et rendent inutiles les efforts de son économie intelligente. Si donc d'un côté il est plus glorieux d'acquérir que de conserver, d'un autre c'est beaucoup moins sûr, puisque l'avidité de gagner sans cesse, au lieu d'augmenter la fortune n'aboutit bien souvent qu'à la détruire. Après cela une veuve craindrait-elle de voir se détériorer, entre ses mains, une administration qui lui était confiée du vivant même de son époux ?

Mais cette administration ne deviendra-t-elle pas forcément moins sévère et moins ferme ? Il n'y aura plus là un maître qui se fasse craindre et obéir; les serviteurs, les économes et les régisseurs redoutaient le regard sévère de l'époux, et lui obéissaient avec une merveilleuse promptitude : mais aujourd'hui qu'il n'est plus, tous insultent à sa veuve, et se permettent impunément de coupables malversations ; ils sont arrogants, ils dissipent les biens qu'ils devraient conserver, et si elle veut recourir à la sévérité, et châtier ces voleurs par le fouet et la prison, elle ameute contre elle-même la malignité du public, et s'expose aux traits acérés de la satire. — Ce sont là des inconvénients réels, je l'avoue, mais en voici d'autres : Si, oubliant la foi promise et l'amour juré à un premier époux, elle éloigne le souvenir des fêtes qui accompagnèrent son premier hymen, les chants et les acclamations, le flambeau nuptial et les doux embrassements, les épanchements du cœur, les festins et les danses; si elle chasse comme une réminiscence importune la pensée d'une union de plusieurs années, et celle de tendres et affectueux entretiens ; enfin si elle rejette tout ce passé, comme s'il n'eût jamais existé, pour introduire en son lit un nouvel époux qui ne peut ignorer toutes ces choses ; tout le monde s'accorde à la blâmer, à la critiquer et à lui prodiguer les noms d'inhumaine, de parjure, d'infidèle et mille autres aussi désagréables.

5. Ne nous en étonnons point, et gardons-nous de croire que les secondes noces, quoique permises par l'Apôtre, soient dignes de nos éloges et de l'approbation publique. Sans doute on ne peut les condamner comme criminelles, mais elles ne sauraient prétendre à nos louanges et nos encouragements. (I Tim., V, 14.) Il en est des secondes noces comme de l'infraction du conseil donné aux époux de

s'abstenir du devoir conjugal les jours de jeûne et de temps en temps : ce n'est pas un péché, c'est un signe d'incontinence et de volupté ; c'est une conduite que nous n'avons pas le droit de blâmer, mais qui est loin de mériter nos éloges ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de traiter ces époux avec une grande indulgence, parce qu'ils sont véritablement faibles et peu généreux.

Vous craignez donc, ô veuve, de passer pour méchante, si vous punissez des serviteurs infidèles, et vous ne redoutez pas d'être considérée comme une femme sensuelle et voluptueuse en vous remariant !

Cette énergie nécessaire à la conservation de sa fortune, pourquoi une veuve ne pourrait-elle pas la déployer? Au reste, ce n'est pas encore le meilleur moyen qu'elle ait de mettre sa fortune en sûreté, il en existe un autre dont elle pourra user sans encourir aucun blâme, en s'attirant même les éloges des gens de bien, et surtout l'approbation de Dieu. Déposez, veuve chrétienne, vos richesses dans le ciel, enfouissez-les dans ce lieu inviolable, et loin de diminuer, elles prendront un rapide accroissement ; telle est la loi : Ce que l'on sème dans le sillon de la charité fructifie au centuple.

Mais si une veuve hésite à suivre cette loi de la pauvreté évangélique, et à envoyer ainsi devant elle tous ses trésors, du moins elle peut prévoir qu'un nouvel époux ne se préoccupera point de les augmenter. Et quand même il s'y dévouerait, elle doit encore considérer que pour les accroître il l'exposera souvent à blesser la justice envers Dieu et envers les hommes. Admettez en effet qu'il soit riche et puissant, et vous le verrez contraindre souvent son épouse à agir contre sa conscience. Ainsi les secondes noces deviendront plus tristes et plus onéreuses que l'état de viduité. Ajoutez encore le danger trop probable d'une ruine entière. En demeurant veuve, elle est comme certaine, malgré quelques pertes partielles, de conserver le fonds de sa fortune; mais en se remariant à un homme puissant et chargé de l'administration des deniers publics, elle court risque de tout perdre, puisque la femme partage nécessairement les malheurs de son mari. Je veux bien cependant supposer que cette veuve soit à l'abri de tels périls; je pourrai toujours lui demander pourquoi elle préfère la servitude à la liberté, et de quelle utilité lui sont des richesses dont elle ne peut user à son gré? Il vaut mieux pour elle de posséder réellement une modique fortune, que d'avoir toutes les richesses de la terre à la condition de les livrer à un maître dont elle devient elle-même l'esclave.

Je pourrais encore alléguer ici les soucis et les chagrins, les injures et les reproches, les soupçons, la jalousie et tous les maux inséparables du mariage ; mais s'il est bon et utile d'en parler à la vierge qui les ignore, pour éclairer son inexpérience, il est superflu de les rappeler à une veuve qui les a éprouvés, et qui les connaît bien mieux que vous ne pourrez le lui apprendre. Je dirai seulement que la vierge apporte dans l'union conjugale un certain abandon et une certaine confiance que les secondes noces excluent. Celui qui épouse une veuve l'aime comme sa femme, et non comme l'ayant prise encore vierge. Mais qui ne sait que ce second amour est plus violent que le premier, et qu'il s'élève jusqu'au transport de la fureur? Aussi la veuve qui se remarie ne possédera-t-elle jamais pleinement le cœur et l'affection de son nouvel époux. Tous les hommes, soit jalousie, vanité, ou tout autre motif, n'aiment fortement que les choses qui n'ont point appartenu à d'autres, et dont ils sont les seuls et les premiers maîtres. Nous le voyons, par rapport aux vêtements, dans la préférence que nous donnons à un habit neuf sur celui qui déjà aurait été porté. Il en est de même d'une maison et de ses meubles. Qui aime une maison qui lui a été donnée autant que celle qu'il a lui-même fait bâtir ? Quand des meubles sont neufs, et que nous nous en servons les premiers, nous en usons avec précaution et ménagement. Mais si nous les possédons de seconde, ou de troisième main, nous les estimons peu, et quelquefois même nous les méprisons au point d'en changer la forme, ou l'usage. Appliquez à l'union conjugale la puissance de cet instinct, et dites quelle en sera la force, puisqu'un mari n'a rien de plus précieux que sa femme. Sur toute autre chose, il se prête volontiers aux désirs d'un ami, mais sur ce point il est inexorable, et préfère la mort au déshonneur. Je le répète donc, l'homme aime, de toute son âme, la femme qu'il épouse vierge, et dont il s'approprie la virginale pureté ; il ne regardera point d'un œil également bon et affectueux celle qui le recherche en secondes noces.

6. Tels sont les enseignements de l'expé-

rience, et il serait inutile de m'opposer quelques rares exceptions, car à ces premiers motifs qui expliquent la considération et l'estime dont jouit la femme dans un premier mariage, il est facile d'en joindre un grand nombre d'autres. Et d'abord la veuve qui se remarie s'expose à ce que son mari lui reproche son peu d'amour pour lui, et qu'il lui en allègue comme preuve son infidélité envers un premier époux. Sa parole amère ne rappelle donc le passé que pour en conjecturer un avenir qni peut-être ne se réalisera pas. L'oubli de cette veuve pour un premier mari, peut bien éveiller dans le second la crainte d'une semblable indifférence, s'il ne lui en donne pas la certitude. Au reste, il n'est pas le seul à exprimer ces sanglants reproches; et vingt fois par jour les serviteurs et les servantes les murmurent en secret. Observez de plus que si cette veuve a de son premier mariage des enfants jeunes encore, elle ne peut se livrer tout entière aux soins de leur éducation. Et quels orphelins plus infortunés que ceux-ci, qui voient un étranger posséder tous les biens de leur père, ses esclaves, sa maison, ses domaines, et jusqu'à sa femme? Pourront-ils eux-mêmes l'aimer et la respecter comme une mère? Et de son côté pourra-t-elle les chérir comme ses enfants? Leur présence seule la fait rougir de honte, et elle ne saurait concentrer sur eux toute sa tendresse de mère, parce qu'elle est contrainte d'en réserver une grande partie pour les enfants du second lit.

Mais ce discours, direz-vous, s'adresse-t-il aux veuves jeunes encore, et à celles qui n'ont vécu que peu de temps avec leur époux? — Certainement: ce sont ces veuves que je veux instruire; et je regarde comme inutile de parler à celles qui, déjà âgées, songent à un second mariage. Car ma parole les persuaderait-elle, lorsque ni le laps des années, ni l'âge, ni l'expérience, n'ont pu les en détourner? Ainsi je m'adresse aux jeunes veuves; et vous me demandez ce que je pense de celle qui, après un an de mariage, convole en de secondes noces, et pourquoi je lui préfère la veuve qui a vécu vingt et trente années avec son mari? Et d'abord ce n'est pas moi qui vous répondrai, mais l'Apôtre qui a dit: *Qu'elle sera plus heureuse si elle demeure veuve.* (I Cor., VII, 40.) Je vous observerai ensuite que de ces deux veuves, l'une, pendant un grand nombre d'années, n'a jamais connu qu'un seul et même époux, tandis que l'autre, dans très-peu de temps, en a pris deux. Mais ce n'est point sa faute, objecterez-vous; car si son premier époux vivait encore, elle n'en aimerait point d'autre; et aujourd'hui qu'il lui a été trop tôt ravi, elle est forcée d'en chercher un second. Et qui la force? Je découvre au contraire une raison bien puissante qui devrait l'éloigner du mariage: l'expérience qu'elle a acquise de toutes les amertumes de l'union conjugale. Je conçois en effet que la veuve qui a vécu pendant de longues années au milieu de ces tribulations, soit comme blasée sur leurs rigueurs, et puisse se remarier sans appréhender un avenir plus triste et plus sombre. Mais que peut vouloir, et que peut espérer celle qui, malheureuse dès le début de son mariage, cherche à se replonger dans les mêmes infortunes? Le marchand qui fait naufrage en sortant du port, et qui débute par un sinistre, se dégoûte facilement du commerce; de même lorsqu'une jeune veuve n'a recueilli de tous ses rêves de bonheur que les réalités du deuil et de la douleur, il est logique qu'elle renonce à tout amour humain. Le contraire dénoterait une violence de passions peu commune; et même alors ses premiers malheurs devraient étouffer en elle cet aveugle enthousiasme et éteindre ces feux dévorants.

Nous persévérons volontiers dans une entreprise qui s'annonce sous d'heureux auspices; mais si nous échouons dès le début, et comme à l'entrée de la carrière, notre ardeur s'évanouit, et nous abandonnons tout. C'est ainsi qu'une jeune veuve me paraît d'autant plus éloignée de se remarier qu'elle a connu plus tôt le deuil et le veuvage. En demeurant veuve, elle s'assure l'avenir, et se précautionne contre le retour de semblables malheurs; mais elle s'y expose de nouveau, en contractant un second mariage. De là nous pouvons encore conclure que si l'état de viduité est le même pour toutes les veuves, les récompenses de cet état sont diverses, et plus brillantes pour les unes, comme moins éclatantes pour les autres. En effet, la veuve qui jeune encore se soumet au joug de la continence, mérite plus d'honneur et de gloire que celle qui ne l'embrasse que dans sa vieillesse. Et pourquoi? c'est que dans la première, la crainte de Dieu a vaincu mille obstacles, tandis que la seconde a pu faire ce qu'elle a fait sans peine et sans effort. Car il n'y a pas d'effort là où l'on ne rencontre au-

cune résistance. De même que la veuve qui se remarie est inférieure à la femme qui reste veuve; de même aussi la veuve qui, encore à la fleur de l'âge, renonce à une nouvelle union, est bien supérieure à celle qui n'est devenue veuve que dans sa vieillesse. Sans doute toutes deux n'ont connu qu'un seul époux; néanmoins à la mort l'une aura sur l'autre l'immense avantage d'avoir longtemps vécu dans la continence et la chasteté. Ainsi, ô veuves! envisagez moins les difficultés de la viduité que ses magnifiques résultats. La vertu ne nous paraît presque toujours pénible et laborieuse que parce que nous en considérons le travail et les fatigues, et sans nous souvenir du prix dont le Seigneur la récompense.

Si nous additionnons cependant les peines et les récompenses, nous arriverons à reconnaître infailliblement que la pratique de la vertu est aisée et facile. Le soldat brave et courageux envisage bien moins les hasards de la guerre, les blessures et la mort que l'éclat de la victoire, et l'honneur du triomphe; aussi s'élance-t-il au combat avec une généreuse intrépidité. Le laboureur considère également bien moins les pénibles fatigues de l'agriculture que la joie de voir son aire chargée d'une riche moisson, et son pressoir plein d'une abondante récolte; aussi s'emploie-t-il avec ardeur aux travaux des champs. C'est ainsi qu'une bonne espérance nous rendra les peines de la viduité d'autant plus légères que si l'attente du soldat et du laboureur est souvent trompée, le succès de nos efforts dépend uniquement de notre volonté. Pourrions-nous donc ne pas le vouloir, et ne pas embrasser avec la viduité un état qui se rapproche de la virginité, et même qui lui devient quelquefois supérieur? En effet, *la veuve qui*, selon le conseil de l'Apôtre, *vit délaissée, espère en Dieu, persévère jour et nuit dans la prière et l'oraison* (I Tim., v, 5), et se retire du monde et de ses fêtes, l'emporte évidemment sur la vierge qui se livre aux joies du siècle et au tumulte des affaires. Puissiez-vous donc descendre dans cette noble carrière, et cueillir cette palme éclatante!

Je le répète, je ne fais que développer un conseil, et je ne condamne point les veuves qui veulent se remarier. Je me propose seulement d'exhorter en général toutes les veuves à ne point tenir leurs regards si fortement attachés à la terre qu'elles ne les élèvent vers le ciel. Je voudrais donc qu'elles pussent profiter de leur liberté pour mener une vie toute céleste; et je désire que, devenues les épouses de Jésus-Christ, elles se montrent en toutes choses dignes d'une telle alliance. C'est à lui qu'appartient toute gloire, tout honneur, et toute adoration avec le Père, principe éternel, et l'Esprit vivificateur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Traduit par l'abbé J. DUCHASSAING.)

PREMIER DISCOURS

DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME APRÈS QU'IL EUT ÉTÉ ORDONNÉ PRÊTRE [1].

ANALYSE.

Saint Jean Chrysostome avait pour le moins quarante ans lorsqu'il fut ordonné prêtre ; et ce qui doit étonner, c'est que, dans son discours, il se représente comme un jeune homme, et un très-jeune homme. — Il témoigne beaucoup de surprise sur son ordination et une grande défiance de ses talents. — Il annonce qu'il se proposait de parler sur la nature de Dieu, et d'offrir à ce souverain Etre les prémices de son éloquence, mais qu'il en a été détourné, parce qu'il a cru qu'un pécheur comme lui ne pouvait être chargé d'une aussi belle fonction : il se borne donc à faire l'éloge du pontife qui l'a ordonné prêtre. — Après cet éloge, il revient encore à son indignité, et finit par implorer les prières du peuple comme il a fait en commençant. — L'évêque Flavien, auquel il donne de grandes louanges, avait réellement beaucoup de vertu et de mérite, quoiqu'il eût été nommé à l'épiscopat contre le vœu de tous les évêques d'Occident. — L'Eglise l'a mis au nombre de ses saints. — L'histoire ecclésiastique rapporte peu de particularités de sa vie, quoique son panégyriste en annonce un grand nombre sans entrer dans le détail. Ce premier discours d'un illustre orateur n'est pas sans beautés ; mais il faut convenir qu'un excès d'humilité et de modestie y jette de l'embarras, et empêche que le ton n'en soit assez ferme. — Il a dû être prononcé au commencement de l'année 386.

1. L'événement dont vous êtes les témoins est-il véritable ? ce qui est arrivé est-il réellement arrivé, et n'est-ce pas l'illusion d'un songe qui nous abuse ? est-ce à présent la nuit qui règne ? sommes-nous vraiment dans le jour ? Sommes-nous tous réveillés ? Eh ! qui croirait qu'en plein jour, tout le monde étant réveillé et de sang-froid, un jeune homme obscur et sans mérite ait été élevé à un si grand honneur ? Il ne serait pas étonnant que la nuit et le sommeil enfantassent de pareilles illusions. Souvent des hommes estropiés, mutilés, manquant même du nécessaire, se sont figuré en dormant qu'ils étaient beaux, bien faits, assis à la table des princes; mais ce n'était que l'effet du sommeil, et l'imposture d'un songe. Car telle est la nature du songe ; il imagine des monstres et des prodiges, il se repaît de choses merveilleuses et extraordinaires. Tout change avec le jour, et les choses paraissent alors ce qu'elles sont.

Mais ce que vous voyez maintenant de vos propres yeux et qui n'est que trop réel, est plus incroyable qu'un songe. Trop prévenu pour mes faibles talents, le peuple d'une grande ville, un peuple aussi nombreux et aussi distingué, attend de moi un discours d'un mérite supérieur. Cependant, quand je trouverais en moi-même des fleuves intarissables d'éloquence, pourrais-je voir ce grand nombre de personnes accourues pour m'entendre, sans que la crainte arrêtât le cours de mes paroles, et les fît retourner vers leur source ? Mais lorsque, loin de trouver en moi des torrents d'une riche élocution, j'y trouve à peine de modiques ruisseaux, je voudrais dire une source si faible qu'elle ne donne que goutte à goutte, n'ai-je pas lieu d'appréhender que la frayeur ne les tarisse et ne laisse entièrement à sec mon génie troublé, qu'enfin je n'éprouve ce qui nous arrive tous les jours ? Et que nous arrive-t-il ? ce que nous tenons dans la main, ce que nous serrons dans les doigts, nous échappe lorsque nous sommes effrayés, parce que la peur qui relâche nos nerfs, ôte à notre corps toute sa force. Je crains que mon esprit ne subisse le même sort, et que le peu de pensées médiocres que j'ai recueillies avec

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue et corrigée.

peine, ne s'évanouissent chassées par la peur, et ne laissent mon imagination absolument dépourvue. Je vous prie donc tous, princes et sujets, puisque vous avez causé mon embarras par votre empressement à venir écouter un orateur novice, je vous supplie de m'inspirer de la confiance par la ferveur de vos prières, de demander à Celui qui donne la parole pour annoncer avec force l'Evangile (Ps. LXVII, 12), qu'il dirige ma langue en ce jour où j'ouvre la bouche pour la première fois (Ephés., VI, 19). Il vous est très-facile, à vous qui êtes en si grand nombre et qui avez un si grand pouvoir auprès de Dieu, de rendre l'assurance à un jeune homme interdit ; et il est juste que vous vous prêtiez à mes demandes, puisque c'est à cause de vous que je me suis hasardé de paraître sur un si grand théâtre. Oui, c'est ma charité pour vous, sentiment irrésistible, tyrannique, qui m'a déterminé à parler en public, moi qui ai si peu d'expérience pour la parole ; c'est ce zèle ardent pour vos intérêts qui m'a fait entrer dans cette lice d'instruction, moi qui jusqu'à ce jour, éloigné de ces exercices, me suis tenu parmi les auditeurs, et me suis borné à un loisir tranquille. Mais qui serait assez dur, assez insensible pour ne rien dire à une assemblée si nombreuse ? et quand on serait le moins éloquent des hommes, pourrait-on ne pas entretenir cette foule de fidèles si avides de nous entendre ?

Ayant à parler pour la première fois dans l'église, j'aurais voulu [1] offrir les prémices de mes discours au souverain Etre de qui je tiens l'organe de la parole. Que pourrait-il, en effet, y avoir de plus convenable ? est-ce seulement de la vigne et de la moisson qu'on doit à Dieu les prémices? n'est-ce pas beaucoup plus encore des discours, puisque ce fruit nous est plus propre, et qu'il est plus agréable au Seigneur, à qui nous en faisons hommage ? Les épis et les raisins sont enfantés par le sein de la terre, nourris par les eaux du ciel, cultivés par les mains des hommes : une hymne sainte est produite par la piété de l'âme, nourrie par une bonne conscience, recueillie par Dieu dans les greniers célestes ; et autant l'âme par sa nature est supérieure à la terre, autant les productions de l'une sont préférables à celles de l'autre. Aussi un prophète, homme admirable (c'est Osée), exhorte-t-il ceux qui ont offensé le Seigneur, et qui veulent se le rendre propice, de prendre avec eux, non des troupeaux de bœufs, ni des mesures de farine, ni une tourterelle et une colombe, ni aucune autre offrande semblable. Que veut-il donc qu'on prenne? « Portez « avec vous », dit-il, « des paroles ». (Osée, XIV, 3.) Mais, dira-t-on, des paroles peuvent-elles former un sacrifice ? Oui, assurément, et le sacrifice le plus noble, le plus auguste, le plus excellent de tous. Qui nous en assure ? celui qui était le plus versé dans cette doctrine, le grand et généreux David. Ce prince, rendant à Dieu des actions de grâces pour une victoire qu'il avait remportée sur ses ennemis, s'exprimait à peu près de la sorte : « Je célébrerai « le nom de Dieu par des cantiques, je relèverai « sa gloire par des louanges ». (Ps. LXVIII, 35.) Ensuite voulant montrer toute l'excellence de ce sacrifice, il ajoute : « Et ce sacrifice sera plus « agréable au Seigneur que celui d'un jeune tau« reau dont les cornes et les ongles commencent « à pousser ». J'aurais donc voulu immoler aujourd'hui cette victime non sanglante, et offrir à Dieu ce sacrifice spirituel.

Mais hélas ! un sage me ferme la bouche et m'effraye en me disant : « La louange n'est point « belle dans la bouche du pécheur ». (Ecclés., XV, 9.) Et comme dans les couronnes il ne suffit pas que les fleurs soient pures, si la main qui les tresse ne l'est aussi ; de même dans les hymnes sacrées il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'âme qui les dispose ne l'est encore. Or, mon âme n'est point pure ; souillée par le péché, elle manque de la confiance nécessaire. A l'autorité du sage dont nous venons de parler, ajoutons les paroles d'un législateur plus ancien, qui ferme aussi la bouche aux pécheurs. Ecoutons David qui nous parlait tout à l'heure des sacrifices ; c'est lui qui a porté cette loi rigoureuse : « Louez le Seigneur », dit-il, « ô vous, « habitants des cieux, louez-le dans les lieux les « plus élevés ! » (Ps. CXLVIII, 1) « Louez le Sei« gneur », dit-il un peu plus bas, « ô vous, ha« bitants de la terre ! » Il invite les créatures supérieures et inférieures, sensibles et intelligibles, visibles et invisibles ; il forme un seul chœur des unes et des autres, et les exhorte à célébrer ensemble le Roi de l'univers ; mais il n'invite nulle part le pécheur, et il l'exclut encore du concert universel dans cette circonstance.

2. Pour vous en fournir une preuve plus évidente, je vais vous lire le psaume même : « Louez

[1] Saint Jean Chrysostome se disposait à parler sur l'incompréhensibilité de Dieu, contre les Anoméens, sujet qu'il traita bientôt après.

« Le Seigneur, ô vous, habitants des cieux ! louez-« le dans les lieux les plus élevés. Louez-le, vous « tous qui êtes ses anges; louez-le, vous tous qui « composez la troupe des puissances célestes ». Vous voyez, mes Frères, que les anges louent le Seigneur, vous voyez les archanges, vous voyez les chérubins et les séraphins; car voilà ce que renferme cette expression : « la troupe « des puissances célestes ». Le pécheur n'est nommé nulle part. Et comment, me direz-vous, pouvez-vous savoir ce qui se passe dans le ciel? je vais donc vous faire descendre sur la terre, et vous montrer la seconde partie du chœur dont le pécheur est pareillement exclu : « Louez le Seigneur, ô vous, habitants de la « terre, vous, dragons et poissons monstrueux, « vous, bêtes féroces et animaux de toute espèce, « vous serpents qui rampez, et vous oiseaux qui « avez des ailes ». Ce n'est pas sans raison que je m'arrête tout court en prononçant ces mots; peu s'en faut que je ne verse des larmes amères, que je ne pousse des cris lamentables. Quoi de plus triste ! je vous le demande. Les scorpions, les serpents, les dragons, sont invités à glorifier Celui qui les a faits; le pécheur seul est exclu de ce chœur sacré, et avec bien de la justice sans doute.

Le péché est une bête dangereuse et cruelle, qui ne signale pas seulement sa malignité sur les hommes, mais qui répand le venin de sa malice sur la gloire même du Roi suprême. « C'est à cause de vous », dit l'Écriture, « que mon « nom est blasphémé parmi les nations ». (Is. LII, 5. — Rom., II, 24.) Voilà pourquoi le Prophète chasse le pécheur de toutes les contrées du monde, comme d'une patrie sacrée, et qu'il le relègue aux extrémités de la terre. Un habile musicien, afin que son instrument soit d'accord, en retranche la corde qui se trouve discordante, de peur qu'elle ne trouble l'harmonie des autres; un médecin qui connaît son art coupe sagement un membre gangrené de peur que la corruption ne se communique aux membres sains : le Prophète agit de même, il retranche le pécheur de tout le corps des créatures, comme un membre gangrené et comme une corde discordante.

Que ferons-nous donc? il faut absolument que nous gardions le silence, puisque nous sommes retranché et rejeté. Mais garderons-nous un silence absolu? et personne ne nous permettra-t il de célébrer le Maître de tous les hommes? sera-ce en vain que nous aurons réclamé vos prières? sera-ce en vain que nous aurons imploré votre médiation? A Dieu ne plaise que ce soit en vain ! J'ai trouvé une autre manière de glorifier le Seigneur, et je la dois à vos prières, qui, au milieu de mon embarras, ont brillé à mes regards comme des éclairs dans l'obscurité. Je louerai mes frères et mes semblables. Car je puis les louer, et la gloire en reviendra tout entière au souverain Maître. Oui, le Seigneur est glorifié par les louanges données aux hommes, comme Jésus-Christ l'annonce dans ce passage : « Que votre « lumière brille devant les hommes, afin qu'ils « voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient « votre Père qui est dans les cieux ». (Matth., V, 16.) Il reste donc une autre manière de glorifier le Très-Haut, que le pécheur peut employer sans enfreindre la loi.

3. Qui donc louerons-nous de nos frères et de nos semblables? quel autre, sinon le docteur et le maître de notre patrie, et par lui le Docteur et le Maître de toute la terre? car vous avez appris aux autres hommes à renoncer à la vie plutôt qu'à la vertu, comme il vous a appris lui-même à combattre jusqu'à la mort pour la vérité. Voulez-vous qu'avec ces victoires saintes nous tressions les couronnes de son éloge? Je le voudrais, sans doute; mais je vois une mer immense d'actions illustres, et je crains qu'ayant pénétré dans cet abîme, il ne me soit plus permis d'en sortir. Qui pourrait, en effet, raconter les exploits anciens de notre pontife, ses courses, ses voyages, ses veilles, ses soins et ses sollicitudes, ses combats, ses trophées et ses victoires sans nombre, en un mot, cette longue suite de faits glorieux, auxquels non-seulement ma langue, mais aucune langue humaine ne pourrait atteindre, et qui demanderaient une voix apostolique, animée de cet Esprit divin, seul capable de tout dire et de tout enseigner? Nous laisserons donc cette partie de la vie de notre père commun, pour passer à une autre qui soit moins profonde, et que nous puissions en quelque sorte parcourir légèrement avec une simple nacelle.

Parlons d'abord de sa tempérance; disons comment il a triomphé de ses penchants, comment il a bravé les délices, comment il a méprisé une table somptueuse, lui qui avait été nourri dans une maison opulente. Il n'est pas étonnant que celui qui a vécu dans la pauvreté embrasse une vie dure et austère : la pauvreté, compagne assidue de son pèlerinage,

lui rend chaque jour le fardeau plus léger : mais celui qui est possesseur de grandes richesses, ne s'arrachera pas facilement à la satisfaction d'en jouir, et à tout cet essaim de passions qui investissent son âme. Les ténèbres épaisses dont elles obscurcissent son esprit ne lui permettent pas de lever les yeux au ciel, mais le forcent de les baisser vers la terre, et de ne soupirer que pour les choses de ce monde. Non, il n'est pas de plus grand obstacle dans la voie qui conduit au ciel, que les richesses et tous les vices qu'elles enfantent. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a prononcé : « Il est plus aisé qu'un « câble passe par le trou d'une aiguille, qu'un « riche n'entre dans le royaume des cieux ». (Matth., XIX, 24.) Mais ce qui était si difficile, ou plutôt impossible, est devenu possible ; ce qui embarrassait depuis longtemps le bienheureux Pierre, ce que cet apôtre voulait apprendre de son Maître, nous le savons tous par expérience, et même quelque chose de plus encore ; car, non-seulement notre pontife s'est transporté dans le ciel, il y a même introduit un peuple nombreux, quoique avec les richesses il eût d'autres empêchements qui n'étaient pas moindres, je veux dire la jeunesse et une liberté prématurée. Il s'est vu orphelin de bonne heure ; état dangereux pour la plupart des hommes, état séduisant, dont le charme les enchante, les corrompt et les perd. Toutefois triomphant de ces obstacles, et prenant son essor vers les cieux, il s'est élevé à une philosophie céleste, sans se laisser éblouir par les prospérités de la vie présente, et sans considérer l'éclat de ses ancêtres.

Ou plutôt il a considéré ses ancêtres, non ceux qui lui étaient unis par les liens du sang, mais ceux auxquels il appartenait par les sentiments de la vertu, et dont il a copié le caractère. Il a considéré le patriarche Abraham, il a considéré le grand Moïse, qui, élevé à la cour d'un prince, nourri à une table somptueuse, au milieu de toute la pompe et de tout le faste des Egyptiens (et vous savez combien les Barbares sont fastueux et superbes), plein de mépris pour toute cette grandeur, lui a préféré l'argile et la brique des infortunés Israélites, et s'est mis au nombre des prisonniers et des esclaves, lui qui était roi et fils de roi. Mais pour prix de son sacrifice, il a retrouvé beaucoup plus de splendeur qu'il n'en avait abandonné volontairement. Après sa fuite, après sa servitude chez son beau-père, après avoir essuyé une infinité de maux, dans un pays étranger, de retour à la cour du roi, il est devenu le maître de ce prince, ou plutôt son Dieu : « Je vous ai établi », dit l'Ecriture, « le « Dieu de Pharaon ». (Exod., VII, 1.) Oui, il brillait avec plus d'éclat que le souverain de l'Egypte, sans être orné du diadème, sans être revêtu de la pourpre, sans être traîné sur un char d'or, sans être environné de tout le faste qu'il avait foulé aux pieds : « La gloire de la fille du « roi », dit le Prophète, « est toute au dedans d'elle-« même ». (Ps. XLIV, 15.) Moïse revint donc à la cour de Pharaon, armé d'un sceptre par lequel il commandait non-seulement aux hommes, mais au ciel, à la terre, à la mer, à la nature de l'air et des eaux, aux lacs, aux fontaines, aux fleuves. Tous les éléments étaient dociles à ses ordres ; toutes les créatures devenaient entre ses mains tout ce qu'il voulait, et comme un serviteur fidèle, elles obéissaient à l'ami de leur Maître sur tous les points comme à leur Maître lui-même.

Formé sur ce grand modèle, notre pontife en a été une copie parfaite, et cela dès sa jeunesse, si jamais il a été jeune, ce que je ne puis croire, tant il a eu un esprit mûr dès le berceau. Mais lorsqu'il était jeune par le nombre des années, il s'est rempli d'une sagesse divine ; et sachant que notre nature est comme un terrain sauvage, il a usé de la parole sainte comme d'une faux tranchante, pour couper sans peine toutes les passions de l'âme. Enfin il a présenté au cultivateur suprême un champ bien nettoyé, propre à y jeter la semence qu'il a reçue, tout entière, bien avant, et non simplement à la surface ; de sorte que sa vertu profondément enracinée n'a pu être ni desséchée par les rayons du soleil, ni étouffée par les pointes des épines. Tel est le soin qu'il prenait de son âme ; quant à son corps, il réprimait les révoltes de la chair par les remèdes de la tempérance, leur donnant le jeûne pour frein comme à un cheval indocile, et ne cessant de contredire ses passions, qu'il ne les eût domptées par une rigueur salutaire que tempérait la sagesse ; il n'affligeait pas son corps jusqu'à le rendre inhabile aux divers emplois pour lesquels il voulait s'en servir ; il ne permettait pas non plus qu'il prît trop d'embonpoint, de peur qu'étant trop bien traité, il ne se révoltât contre la raison chargée de tenir les rênes ; mais il était occupé en même temps

et à le maintenir sain et à le rendre soumis.

Cette vigilance qu'il avait montrée étant jeune, il ne s'en départit pas lorsqu'il fut plus avancé en âge ; il est toujours aussi attentif à présent même qu'il est parvenu à la vieillesse comme à un port tranquille. La jeunesse, mes très-chers frères, ressemble à une mer furieuse dont les flots sont agités sans cesse par l'impétuosité des vents; au lieu que la vieillesse, nous plaçant dans un port calme et paisible, à l'abri des vents et des flots, nous fait jouir d'une douce paix, fruit de l'âge et de la raison. Quoiqu'il jouisse à présent de cette tranquillité, et qu'il soit parvenu au port, comme je l'ai dit, notre saint pontife n'est pas moins inquiet que ceux qui se trouvent encore au milieu d'une mer orageuse. Et cette crainte, il l'a prise du bienheureux Paul, qui, après avoir été ravi au troisième ciel, disait : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même ». (I Cor., IX, 27.) C'est ainsi que notre père commun s'entretient dans une crainte continuelle pour être continuellement à l'abri de tout danger. Toujours assis au gouvernail, il observe, non le lever des astres, ni les écueils cachés ou visibles, mais les attaques violentes ou insidieuses du démon, et les combats d'une raison superbe. Il fait sans cesse le tour de son camp, pour que tous ceux qu'il renferme soient à l'abri du péril. Il ne veille pas seulement à ce que le navire qu'il conduit ne soit pas submergé, mais il donne tous ses soins pour qu'aucun des passagers ne soit troublé et inquiété dans sa route. C'est grâce à sa sagesse que nous naviguons tous heureusement, et que nous voguons à pleines voiles.

Lorsque nous avons perdu son illustre prédécesseur qui l'avait élevé comme son fils, nous ressentions les plus vives inquiétudes : nous pleurions et nous gémissions, désespérant que ce siége fût jamais occupé par un pontife qui lui ressemblât. Mais dès que son digne successeur parut, il dissipa à l'instant toute notre tristesse, comme le soleil dissipe un nuage. Nos regrets et notre douleur s'évanouirent si promptement, qu'il nous semblait que le saint personnage qui nous avait gouvernés était sorti du tombeau et avait repris sa place sur son siége.

Mais notre ardeur à célébrer les vertus du père commun nous a fait passer insensiblement les bornes, non celles que nous marquaient ses vertus, dont nous avons à peine esquissé le tableau, mais celles que prescrivait notre jeunesse. Arrêtons-nous donc et terminons ici notre éloge. Il m'en coûte d'abandonner un sujet aussi riche ; j'ai regret de le quitter si promptement, et tout mon désir serait de l'épuiser. Mais ne désirons pas ce qui est impossible ; ne poursuivons pas ce que nous ne saurions atteindre. Le peu que nous avons dit doit suffire à l'empressement de ceux qui nous écoutent. Pour jouir d'un parfum précieux, il n'est pas nécessaire de répandre tout le vase qui le contient ; si on y touche seulement de l'extrémité du doigt, le peu qui en émane embaume les airs, et remplit tous les lieux environnants d'une odeur suave. C'est ce qui nous arrive aujourd'hui, non par la force et la beauté de nos discours, mais par l'excellence des vertus que nous célébrons.

Retirons-nous donc pour adresser nos prières au ciel ; conjurons le Seigneur de maintenir notre mère commune dans la paix et la tranquillité, et de faire parvenir à la plus longue vie celui qui est à la fois notre père, notre maître, notre pasteur, notre pontife. Si vous daignez aussi vous occuper de nous, qui n'osons encore nous mettre au nombre des prêtres, parce qu'on ne saurait compter des avortons parmi des êtres parfaits; mais enfin si vous daignez vous occuper de moi comme d'un simple avorton (I Cor., XV, 8), demandez à Dieu qu'il nous fortifie de sa grâce. Nous avions besoin de secours même auparavant, lorsqu'éloigné des affaires, nous menions une vie privée ; mais depuis que nous sommes élevé au sacerdoce, soit par l'empressement des hommes, soit par une faveur d'en haut (je ne dis pas de quelle manière, et je ne dispute point sur mon élection, de peur qu'on ne croie que je parle avec déguisement) ; depuis donc que nous sommes élevé au sacerdoce, depuis qu'on nous a imposé ce pesant fardeau, nous avons besoin de beaucoup d'aide et de prières, afin de pouvoir remettre au Seigneur tout le dépôt qu'il a mis entre nos mains, dans ce jour où ceux à qui on a confié des talents paraîtront pour en rendre compte. Demandez donc au ciel que nous soyons non de ceux qui seront liés et jetés dans les ténèbres, mais de ceux qui pourront au moins obtenir quelque pardon, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire, l'empire et l'adoration dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

(Voir t. I, chap. xi, p. 115.)

PREMIÈRE HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU [1].

ANALYSE.

Éloge de Flavien, sa charité. — Sens de ces mots : *la science sera abolie.* — Réfutation des Anoméens. — Le charitable orateur veut relever et non abattre ces adversaires. — Dieu est incompréhensible, non-seulement dans son essence, mais dans sa providence; non-seulement dans sa providence en tant qu'elle gouverne la création entière, mais encore en tant qu'on la considère comme réglant les destinées d'un seul peuple, du peuple juif par exemple. — Exhortation.

1. Quoi donc ! le pasteur est absent, et les brebis viennent paître d'elles-mêmes avec beaucoup d'ordre dans ces champs sacrés. C'est le mérite du pasteur, que le troupeau montre la même exactitude en son absence qu'en sa présence. Lorsque les brebis, animaux dépourvus de raison, n'ont personne pour les conduire au pâturage, il faut ou qu'elles restent dans l'étable, ou que, si elles en sortent sans pasteur, elles errent au hasard dans la campagne : ici au contraire, quoique le pasteur soit absent, vous accourez de vous-mêmes dans le meilleur ordre aux pâturages accoutumés. Ou plutôt le pasteur n'est pas absent, je le vois ici présent, sinon en personne, du moins par le bon ordre qui règne dans son troupeau ; et ce que j'admire surtout en lui, ce qui me le fait proclamer bienheureux, c'est qu'il a su vous inspirer une si grande ardeur pour la règle ; car nous admirons principalement un général, lorsque, même en son absence, ses troupes observent la plus exacte discipline. C'est ce que saint Paul cherchait dans ses disciples lorsqu'il disait : « Ainsi, « mes très-chers frères, comme vous avez été « toujours dociles, ayez soin, non-seulement en « ma présence, mais encore plus en mon absen- « ce, d'opérer votre salut avec crainte et trem- « blement ». (Philip., II, 12.) Pourquoi « encore « plus en mon absence? » C'est que si le loup attaque le troupeau lorsque le pasteur est présent, celui-ci l'écarte sans peine des brebis : au lieu que s'il est absent, elles éprouvent de toute nécessité le plus grand embarras, n'ayant personne pour les défendre. Ajoutons que le pasteur, quand il est présent, partage avec son troupeau le prix du zèle, et que, quand il est absent, il lui en laisse tout le mérite. Votre pontife vous adresse les mêmes paroles que l'Apôtre ; et dans quelque endroit qu'il se trouve, il pense à vous et à vos assemblées, moins occupé de ceux qui l'accompagnent que de vous qui êtes éloignés de lui.

Je connais sa charité, je sais combien elle

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue et corrigée.

est ardente, toute de feu, et irrésistible, je sais combien elle est profondément enracinée dans son âme, combien il est jaloux d'y rester fidèle. Il sait que la charité est la racine, le principe, la source de tous les biens, que sans elle toutes les autres vertus ne nous sont d'aucune utilité. C'est la marque distinctive des disciples du Seigneur, le signe caractéristique des serviteurs de Dieu, l'indice auquel on reconnaissait les apôtres. « C'est en cela », dit Jésus-Christ, « que l'on reconnaîtra que vous « êtes mes disciples ». (Jean, XIII, 35.) Et en quoi le reconnaîtra-t-on? Sera-ce en les voyant ressusciter les morts, guérir les lépreux, chasser les démons? Non, sans doute; mais laissant tous ces priviléges : « C'est en cela », dit-il, « que l'on reconnaîtra que vous êtes mes dis- « ciples, si vous avez de l'amour les uns pour « les autres ». Les prodiges sont de purs dons de la grâce d'en haut, au lieu que la charité est aussi le mérite de la vertu de l'homme; et ce sont moins les dons d'en-haut qui font connaître une âme généreuse, que les vertus qui sont aussi le fruit de ses propres efforts. Voilà pourquoi Jésus-Christ annonce que l'on reconnaîtra ses disciples à la charité. En effet, aucune partie de la sagesse ne manque à celui qui est doué de la charité, il possède la vertu la plus entière et la plus parfaite. Sans elle l'homme est dépourvu de tous les biens, c'est la raison pour laquelle saint Paul en fait un si magnifique éloge; ou plutôt tout ce qu'il peut en dire ne saurait atteindre à son excellence.

2. Eh! qui pourrait assez louer une vertu qui renferme toute la loi et les prophètes; une vertu sans laquelle la foi, la science, la connaissance des mystères, le martyre même, rien en un mot ne peut nous sauver? « Quand j'au- « rais livré mon corps pour être brûlé », dit l'Apôtre, « si je n'ai pas la charité, cela ne me « sert de rien ». (I Cor., XIII, 3.) Et un peu plus bas, pour montrer qu'elle est la plus excellente de toutes les vertus, qu'elle en est la principale, il ajoute : « Les prophéties s'anéantiront, « les langues cesseront, la science sera abolie... « Or, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la « charité demeurent, mais la plus excellente « des trois est la charité ».

Mais, en parlant de la charité, il se présente à nous une question qui n'est pas peu importante. L'anéantissement des prophéties et la cessation des langues n'ont rien qui m'étonne : comme ces dons ne nous sont accordés que pour un temps, après avoir rempli pour nous leur office, ils peuvent cesser sans nous faire aucun tort. C'est ainsi qu'à présent les prophéties et le don des langues n'existent plus sans que l'économie de la piété en souffre. Mais l'abolition de la science, c'est là ce qui m'embarrasse. Après avoir dit « que les prophéties s'anéantiront « et que les langues cesseront », saint Paul ajoute : « la science sera abolie ». Mais si la science doit être abolie, notre nature se dégradera donc loin de se perfectionner; car, étant dépourvus de science, nous cesserons absolument d'être hommes. « Craignez Dieu », dit l'Ecriture, « et observez ses commandements, « car c'est là tout l'homme ». (Eccl., XII, 13.) Mais si craindre Dieu constitue l'homme, si la crainte de Dieu dépend de la science, et que la science, selon saint Paul, doive être abolie, la science n'existant plus, notre nature sera entièrement dégradée, nous n'aurons plus aucun avantage sur les animaux déraisonnables; ou même nous leur serons fort inférieurs, puisque c'est par la science que nous l'emportons sur eux autant qu'ils l'emportent sur nous par toutes les qualités corporelles. Que veut donc dire saint Paul, et quel est son but en annonçant que « la science sera abolie ? Il ne parle pas, sans doute, de la science parfaite, mais d'une science imparfaite; il appelle abolition un entier accroissement, de sorte qu'une science imparfaite sera abolie pour faire place à la science parfaite. Et comme l'âge de l'enfant est aboli, non parce que la substance de l'enfant est détruite, mais parce qu'en avançant en âge il parvient à l'état d'homme fait; il en sera de même de la science. Cette science, à présent si bornée, ne sera plus bornée lorsqu'elle sera devenue pleine et entière. C'est là ce que veut dire le mot d'« aboli »; et c'est ce que saint Paul explique clairement lui-même dans la suite de son discours; car enfin par le mot d'« aboli » vous n'entendiez pas une destruction entière, mais une augmentation et un parfait accroissement; après avoir dit : « La science sera abolie », il ajoute : « Ce que nous avons maintenant de « science et de prophétie est très-imparfait; mais « lorsque nous serons dans l'état parfait, tout « ce qui est imparfait sera aboli »; de manière qu'il ne sera plus imparfait, mais parfait. C'est donc l'imperfection seule qui est abolie, et l'abolition dont parle l'Apôtre n'est qu'un plein accroissement, une perfection réelle.

3. Et considérez quelle est la pensée de saint

Paul : je vais rendre ses expressions à la lettre. Il ne dit pas : nous connaissons une partie, mais « nous connaissons d'une partie », faisant entendre que nous ne saisissons qu'une partie d'une partie. Peut-être désirez-vous savoir quelle est la partie qui nous reste à connaître, quelle est celle que nous saisissons, si cette dernière est la plus grande ou la moindre. Afin donc que vous appreniez que vous ne saisissez que la moindre, et que même vous ne saisissez pas la millième partie, écoutez les paroles suivantes de l'Apôtre ; ou plutôt, avant de le faire parler lui-même, je vais vous citer un exemple pour vous faire comprendre autant qu'il est possible, par ce moyen, quelle est la partie qui nous reste à connaître, quelle est celle que vous saisissons maintenant. Combien donc la science qui doit nous être donnée à l'avenir diffère-t-elle de celle que nous possédons à présent ? Autant un homme fait diffère d'un enfant à la mamelle, autant la science future l'emporte sur la science présente. Et pour preuve que l'une des deux sciences est supérieure à l'autre autant que nous le disons, écoutons saint Paul lui-même. Après avoir dit (je rends toujours ses expressions à la lettre), après avoir dit que « nous connaissons d'une partie », voulant montrer quelle est cette partie, et que nous ne saisissons que la moindre possible, il ajoute : « Lorsque j'étais enfant, je par« lais en enfant, je jugeais en enfant, je raison« nais en enfant ; mais lorsque je suis devenu « homme, je me suis défait de tout ce qui te« nait de l'enfant ». Il compare la science présente à l'état du plus petit enfant (car c'est la force du terme qu'il emploie), et la science future à celui d'un homme parfait ; et il ne dit pas : lorsque j'étais enfant, mais : lorsque j'étais tout petit enfant, nous faisant voir qu'il parle d'un enfant encore à la mamelle. Pour vous convaincre que telle est dans l'Ecriture l'acception du mot dont il fait usage, écoutez le psaume qui dit : « Seigneur, notre souve« rain Maître, que la gloire de votre nom pa« raît admirable dans toute la terre ! votre « grandeur est élevée au-dessus des cieux. Vous « avez formé une louange parfaite dans la bou« che des plus petits enfants, des enfants à la « mamelle. (Ps. VIII, 2 et 3). Le Prophète-roi se sert de la même expression que l'Apôtre, et l'entend aussi dans le sens d'enfant à la mamelle. Ensuite le même saint Paul, voyant en esprit l'opiniâtreté de certains hommes qui viendraient après lui, ne s'est pas contenté d'un exemple unique, mais il confirme la même vérité par un second exemple, et même par un troisième. En effet, comme Moïse, envoyé aux Hébreux, reçut de Dieu le pouvoir d'opérer trois prodiges, afin que si les Juifs refusaient de croire le premier, ils écoutassent la voix du second, et que s'ils méprisaient le second, le troisième leur fit impression et les déterminât à recevoir le prophète : de même saint Paul, pour appuyer ce qu'il a envie de prouver, propose trois exemples ; celui d'un enfant : « Lorsque j'étais enfant », dit-il, « je ju« geais en enfant » ; celui d'un miroir, et celui d'une énigme : après avoir dit : « Lorsque j'étais « enfant », il ajoute : « Nous ne voyons main« tenant que comme en un miroir et par des « énigmes ». Le miroir est donc le second exemple qu'il apporte de la faiblesse et de l'imperfection de la science présente ; l'énigme est le troisième. Un enfant encore à la mamelle entend et articule quelques mots, il voit les objets qui l'environnent, mais il n'entend, ne voit, ne dit rien distinctement ; il pense, mais il n'a que des idées confuses. De même moi, je connais un certain nombre de vérités dont j'ignore la raison. Je sais, par exemple, que Dieu est partout, qu'il est tout entier partout ; mais je ne sais comment. Je sais qu'il n'a point commencé d'être, qu'il n'a pas été engendré, qu'il est éternel ; mais j'ignore comment : mon esprit ne peut concevoir une substance qui n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'une autre. Je sais qu'il a engendré le fils, mais j'ignore comment. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui, mais je ne sais comment il en procède. Je prends des aliments, mais j'ignore comment ils se changent en pituite, en sang, en humeur, en bile. Et nous, qui ignorons la nature des aliments que nous voyons et prenons tous les jours, nous prétendons scruter l'essence divine !

4. Où sont donc ceux qui se vantent d'avoir une science complète et entière, et qui par cela même tombent dans un abîme d'ignorance ? En effet, ceux qui prétendent ici-bas connaître parfaitement les choses, se privent eux-mêmes pour la suite d'une science parfaite. Moi qui avoue ne connaître qu'une partie des objets, je m'avance vers la perfection, parce que ma science imparfaite « s'abolit » et devient plus parfaite ; au lieu que celui qui se vante d'avoir déjà une science complète et entière, et qui

avoue que cette science sera abolie par la suite, déclare lui-même qu'il sera privé et de la science qu'il possède actuellement qui sera abolie, et d'une science plus parfaite qui la remplacerait, puisqu'à l'entendre il possède dès à présent une science parfaite et absolue. Vous voyez comme en soutenant que dès cette vie ils connaissent parfaitement les choses, nos hérétiques n'ont pas la science qu'ils disent avoir ici-bas, et s'excluen eux-mêmes de celle qu'ils pourraien avoi dans une autre vie : tant c'est un grand mal de ne point rester dans les bornes que Dieu nous a prescrites dès le commencement ! C'est ainsi qu'Adam, trompé par l'espoir d'obtenir de nouvelles prérogatives, s'est vu déchu même de celles qu'il possédait. C'est ainsi que souvent les avares perdent ce qu'ils ont entre les mains par le désir d'avoir plus encore. C'est ainsi que ceux contre lesquels je m'élève, en se glorifiant de posséder ici-bas la science tout entière, sont dépouillés même de la partie qu'ils possèdent.

Je vous exhorte donc, mes très-chers frères, à éviter leur folie ; car c'est le comble de la folie de soutenir que l'on connaît toute l'essence divine ; et c'est ce que je vais prouver par les prophètes. Les prophètes n'annoncent pas seulement qu'ils ignorent l'essence de Dieu, ils sont même embarrassés de connaître toute l'étendue de sa sagesse. Cependant la sagesse n'est pas toute l'essence divine, elle n'en est qu'une partie. Or, puisque les prophètes ne peuvent comprendre entièrement même cette partie, ne serait-ce pas un excès de folie de croire qu'on peut soumettre à sa raison l'essence même de la divinité ? Mais écoutons ce que dit le Prophète-roi de la sagesse de l'Etre suprême : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi ». Reprenons d'un peu plus haut. « Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière effrayante ». (Ps. CXXXVIII, 5 et 13.) Que veut-il dire par ces mots : « d'une manière effrayante ? » Il est beaucoup d'objets que nous admirons, mais sans frayeur ; par exemple, la beauté d'un édifice, d'une peinture, ou du corps humain. Nous admirons aussi l'étendue de la mer, mais nous ne considérons qu'avec frayeur ses abîmes profonds et immenses. Ainsi lorsque le Prophète considère la profondeur et l'immensité de la sagesse divine, il en est ébloui ; et, plein d'une admiration mêlée de frayeur, il se retire en s'écriant : « Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière effrayante. Vos ouvrages sont admirables. Votre science », dit-il encore, « est merveilleusement élevée au-dessus de moi, elle me surpasse infiniment, et je ne puis y atteindre ».

Voyez l'humble reconnaissance d'un serviteur docile. Je vous rends grâces, mon Dieu, dit David de ce que vous êtes pour moi un maître incompréhensible. Il ne parle pas de l'essence divine, il n'en dit rien, parce qu'elle est reconnue comme incompréhensible ; mais parlant de la présence de Dieu partout, il fait voir qu'il ignore comment Dieu est présent partout. Pour preuve que c'est là l'objet qu'il a en vue, écoutez la suite de ses dernières paroles : « Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore ». Vous voyez comme Dieu est présent partout. Mais le prophète en ignore la raison : il est ébloui, embarrassé, effrayé de cette seule idée. N'est-ce donc point une folie extrême que des hommes qui sont bien éloignés d'être gratifiés des mêmes faveurs, entreprennent de scruter l'essence divine elle-même ? Le même David dit dans un de ses psaumes : « Vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse ». (Ps. L, 8.) Lui cependant qui avait appris les secrets de la sagesse de Dieu, dit de cette même sagesse qu'elle est immense et incompréhensible : « Le Seigneur est vraiment grand », dit-il ; « sa puissance est infinie, sa sagesse n'a point de bornes ». (Ps. CXLVI, 5) — « Sa sagesse n'a point de bornes », c'est-à-dire qu'il est impossible de la comprendre. Comment, je vous prie ! la sagesse de Dieu est incompréhensible pour le Prophète, et son essence serait compréhensible pour nous ! n'est-ce point une folie manifeste ? sa grandeur n'a point de limites, et vous prétendez borner et circonscrire son essence !

5. Occupé à examiner la même question, le prophète Isaïe disait : « Qui racontera la génération divine ? » (Is., LIII, 8.) Il ne dit pas : Qui raconte ? mais : « Qui racontera ? » afin d'exclure à la fois et les hommes de son temps et les races futures. David avait dit : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi » ; Isaïe déclare qu'il est impossible non-seulement à lui, mais à tout le genre humain présent et à venir, de raconter la génération du Très-Haut.

Mais voyons si l'Apôtre comme ayant reçu

une plus grande grâce, a connu ce qui était caché aux prophètes. C'est à lui que nous avons entendu dire : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait ». Et ce n'est pas seulement dans ce passage, mais dans un autre où, parlant, non de l'essence de l'Etre suprême, mais de la sagesse qu'il montre dans sa providence ; je ne dis pas cette providence universelle qui comprend les anges et les dominations supérieures ; mais examinant dans cette providence la partie qui s'occupe des hommes sur la terre, et même une portion de cette partie : car il n'examine ni celle qui fait lever le soleil, ni celle qui anime les âmes, ni celle qui forme les corps, ni celle qui gouverne le monde, ni celle qui renouvelle chaque année la nourriture de l'homme et de tous les êtres ; mais laissant toutes ces parties de la providence divine, et n'en examinant qu'une légère portion, celle qui a réprouvé les Juifs et appelé les Gentils, ébloui à la vue de cette portion légère, comme à l'aspect d'une mer immense, ne voyant qu'une profondeur infinie, il se retire aussitôt, et s'écrie à haute voix : « O profondeur « des trésors de la sagesse et de la science de « Dieu ! que ses jugements sont impénétrables ! » (Rom., II, 33.) Il ne dit pas incompréhensibles, mais « impénétrables » ; or, si on ne saurait les pénétrer, à plus forte raison ne saurait-on les comprendre. « Que ses voies sont impossi« bles à découvrir ! » ses voies sont impossibles à découvrir et il serait possible de le comprendre lui-même ! Et que parlé-je de ses voies ? les récompenses qu'il nous destine ne sont pas compréhensibles : « L'œil n'a pas vu, l'oreille « n'a pas entendu, l'esprit de l'homme n'a ja« mais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux « qui l'aiment ». (I Cor., II, 9.) Les dons de Dieu sont ineffables : « Rendons grâces à Dieu », dit le même saint Paul, « pour ses dons ineffa« bles ». (II Cor., IX, 15.) Et ailleurs : « Sa paix « surpasse tout sentiment ». (Philip., IV, 7.) Quoi donc ! les jugements de Dieu sont impénétrables, ses voies impossibles à découvrir, sa paix surpasse tout sentiment, ses dons sont ineffables, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce qu'il a préparé pour ceux qui l'aiment, sa grandeur n'a point de limites, sa sagesse n'a point de bornes, tout en Dieu est incompréhensible ; et vous prétendez que Dieu lui-même est compréhensible ! Pourrait-on rien ajouter à une pareille folie ?

Pressons l'hérétique dans ses derniers retranchements, et ne le laissons point partir sans le convaincre. Demandons-lui ce que veut dire saint Paul par ces mots : « Ce que nous « avons maintenant de science et de prophétie « est très-imparfait ». Il ne parle pas, dira-t-il, de l'essence de Dieu, mais de ses desseins. S'il parle des desseins de Dieu, notre victoire sera beaucoup plus complète ; car si les desseins de Dieu sont incompréhensibles, à plus forte raison l'est-il lui-même. Mais, pour preuve que l'Apôtre ne parle pas ici des desseins de Dieu, mais de Dieu lui-même, écoutons la suite du passage. Après avoir dit : « Ce que nous avons « maintenant de science et de prophétie est très« imparfait », il ajoute : « Je ne connais mainte« nant Dieu qu'imparfaitement et en partie ; « mais alors je le connaîtrai, comme je suis « moi-même connu ». (I Cor., XIII, 9 et 12.) — De qui connu ? est-ce de Dieu ou de ses desseins ? c'est de Dieu, sans doute : c'est donc Dieu qu'il ne connaît qu'imparfaitement et en partie. Quand il dit « en partie », ce n'est pas qu'il connaisse une partie de l'essence divine et qu'il ignore l'autre ; car Dieu est un être simple : mais voici le développement de sa pensée. S'il sait que Dieu existe, il ignore quelle est son essence, s'il sait qu'il est sage, il ignore quelle est l'étendue de sa sagesse ; s'il n'ignore point qu'il est grand, il ne connaît point les limites de sa grandeur ; s'il sait qu'il est partout, il ne sait pas comment il remplit tout de sa présence ; s'il sait que sa providence s'étend sur tout et gouverne tout dans le plus grand détail, il ignore de quelle manière ; voilà pourquoi il a dit : « Ce que nous avons maintenant « de science et de prophétie est très-imparfait ».

6. Mais laissant l'Apôtre et les prophètes, transportons-nous, si vous le voulez, dans les cieux, et voyons si là même il est des êtres qui connaissent l'essence divine. Quand il y aurait de pareils êtres, ils n'auraient rien de commun avec nous, vu la grande distance qui se trouve entre les anges et les hommes ; mais pour vous instruire par surcroît, pour vous apprendre que même dans le ciel il n'est point de puissance créée qui connaisse Dieu parfaitement, écoutons les anges eux-mêmes. Parlent-ils entre eux et dissertent-ils sur l'essence du Très-Haut ? Point du tout. Que font-ils donc ? Pénétrés de frayeur et de respect ils le glorifient, l'adorent, lui adressent continuellement des hymnes triomphales et des chants mys-

tiques. Les uns lui disent : « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux ! » (Luc, II, 14.) Les séraphins s'écrient : « Saint, saint, saint ! » (Is., VI, 3) ils se couvrent le visage, et ne peuvent même soutenir les regards d'un Dieu qui tempère sa gloire. Les chérubins font retentir ces paroles : « Bénie soit la gloire du Seigneur, « du lieu où il réside ! » (Ezéch., III, 12.) Ce n'est point que Dieu ait une place marquée : non, sans doute ; mais c'est pour employer un langage humain ; c'est comme si nous disions : dans quelque lieu qu'il existe, ou de quelque manière qu'il existe ; s'il est même permis à l'homme de se servir de ces expressions humaines en parlant de Dieu. Vous voyez quelle crainte, et quel respect le ciel a pour le souverain Etre, et combien peu la terre le craint et le respecte. Les anges le glorifient, les hommes veulent scruter sa nature ; les anges le bénissent, les hommes prétendent le connaître; les anges se couvrent le visage en sa présence, les hommes sans nulle pudeur osent porter leurs regards sur sa gloire ineffable. Qui ne gémirait, qui ne se lamenterait en voyant une telle folie, une telle extravagance?

J'aurais voulu prolonger davantage mon discours; mais comme c'est aujourd'hui la première fois que je suis entré dans cette dispute, il me semble que pour votre avantage je dois me contenter de ce que j'ai déjà dit, de peur que la multitude des choses qui me restent à dire ne charge trop la mémoire de ceux qui m'écoutent. Je me propose, si telle est la volonté du Seigneur, de m'étendre encore par la suite sur ce même sujet. Il y a longtemps déjà que j'avais de la peine à résister au désir qui me pressait de vous entretenir sur cette matière ; mais je différais toujours, parce que je voyais plusieurs de ceux qui sont infectés de l'erreur que j'attaque, m'écouter avec plaisir; et comme je craignais qu'ils ne s'éloignassent de nos assemblées, je remettais à ouvrir la dispute et à commencer le combat, jusqu'à ce que je fusse bien assuré de leur attention. Mais puisque, par la grâce de Dieu, je les ai entendus eux-mêmes m'exhorter et me presser d'entrer en lice, je l'ai fait avec plus de confiance, j'ai pris les armes propres à soumettre la raison humaine, propres à abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Je les ai prises ces armes, non pour renverser nos adversaires, mais pour les relever de leur chute; car elle est leur vertu, en même temps qu'elles frappent les opiniâtres, elles traitent avec soin les plaies des auditeurs dociles; elles ne font pas de blessures, elles guérissent ceux qui sont blessés.

7. N'attaquons donc pas nos adversaires avec aigreur ni emportement; montrons-nous modérés dans la dispute, parce qu'il n'est rien de plus fort que la douceur et la modération. Voilà pourquoi saint Paul est si attentif à nous exhorter de ne nous départir jamais de ces vertus. « Un serviteur du Seigneur », dit-il, « ne doit pas se livrer à la contestation, mais il « doit être doux à l'égard de tout le monde ». (II Tim., II, 24.) Il ne dit pas: à l'égard de ses frères, mais : « à l'égard de tout le monde. « Que votre modestie », dit-il dans un autre endroit, « soit connue » ; il ne dit pas : de vos frères, mais : « de tous les hommes ». (Philip., IV, 5.) Quel mérite avez-vous, dit l'Evangile, à aimer ceux qui vous aiment?

Si l'amitié des hérétiques et des infidèles vous est nuisible, si en les fréquentant ils vous entraînent dans l'impiété, quand ils vous auraient donné le jour, retirez-vous; quand ce serait votre œil, il faut l'arracher : « Si votre œil droit vous scandalise », dit Jésus-Christ, « arrachez-le ». (Matth., v, 29.) Il ne parle point de l'œil corporel, puisque s'il parlait du corps, ce serait accuser l'auteur de la nature. D'ailleurs, il ne faudrait pas arracher un seul œil, puisque si l'œil gauche restait, il pourrait vous scandaliser également. Mais afin que vous sachiez que Jésus-Christ ne parle pas de l'œil corporel, il nomme l'œil droit. Quand vous auriez un ami aussi précieux que l'œil droit, chassez-le, retranchez-le de votre amitié, s'il vous scandalise ; car à quoi vous sert-il d'avoir un œil s'il doit perdre le reste du corps. Si donc, comme je le disais, l'amitié des hérétiques et des infidèles nous est nuisible, retirons-nous et fuyons; s'ils ne nous font aucun tort pour la piété, tâchons de les attirer à nous. Si, sans être utile à votre ami, vous en recevez quelque préjudice, gagnez du moins en vous retirant de n'avoir éprouvé aucun mal. Fuyez l'amitié des hérétiques et des infidèles, si elle vous est préjudiciable; fuyez seulement, ne contestez pas, ne disputez pas avec animosité; c'est le conseil que vous donne saint Paul : « Autant qu'il est en vous, ayez la paix, s'il est « possible, avec tous les hommes ». (Rom., XII, 18.) Vous êtes serviteur d'un Dieu de paix, d'un Dieu qui, après avoir chassé les démons et

comblé les Juifs de biens, traité par ceux-ci d'homme possédé du démon, n'a pas fait tomber sur eux sa foudre, n'a pas écrasé des opiniâtres, des ingrats, qui ne répondaient à ses bienfaits que par des injures. Il pouvait les punir d'une manière éclatante, il s'est contenté de repousser leur reproche par ces mots: « Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore Celui qui m'a envoyé ». (Jean, VIII, 49.) Lorsque le serviteur du grand prêtre le frappa, que lui dit-il? « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?» (Jean, XVIII, 23.) Le Maître des anges se justifie, il rend compte à un simple serviteur; est-il besoin de longues réflexions? Repassez seulement ces paroles en vous-même et répétez sans cesse: « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?» Songez à Celui qui prononce ces paroles, à celui auquel il les adresse, au motif qui les lui fait prononcer, et ces paroles seront pour vous un charme divin toujours prêt, qui pourra adoucir votre âme lorsqu'elle s'emportera. Songez à la majesté de Celui qui a été outragé, à la bassesse de celui qui a outragé, et à l'excès de l'outrage. Ce misérable ne s'est pas contenté d'injurier, il a frappé; et il n'a pas frappé simplement, mais sur la joue, ce qui est le plus sanglant des affronts. Le Fils de Dieu cependant a tout supporté, afin de vous donner un grand exemple de modération et de douceur. Ne réfléchissons pas seulement ici sur ces paroles, mais rappelons-nous-les lorsque l'occasion s'en présentera. Vous avez applaudi à mes discours, montrez-moi par vos œuvres que vous les approuvez. Un athlète s'exerce dans le gymnase, afin de montrer dans des combats véritables l'utilité de ces exercices; de même vous, lorsque la colère s'emparera de votre âme, montrez le fruit que vous avez retiré de nos discours, et répétez continuellement cette parole: « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?» Gravez cette parole dans votre cœur; je ne vous la répète si souvent, qu'afin que tous les mots qui la composent restent imprimés dans votre mémoire, pour n'en être jamais effacés, et afin que le souvenir vous en soit utile. Si nous gardons cette parole au fond de notre âme, il n'y aura personne assez dur, assez féroce, assez insensible, pour se laisser emporter à la colère. Elle sera le meilleur des freins pour arrêter l'intempérance de notre langue, pour réprimer les emportements de notre orgueil, pour nous retenir dans les bornes de la modération, et faire habiter en nous une paix parfaite. Puissions-nous jouir toujours de cette paix par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'empire et l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU.

ANALYSE.

En traitant des choses divines, c'est la foi et non la raison qui doit nous guider. — Les Anoméens prétendent connaître Dieu comme il se connaît lui-même. — C'est outrager Dieu que de scruter son essence avec trop de curiosité. — Il faut être modéré dans les discussions avec les hérétiques.

Plusieurs jours auparavant, saint Chrysostome avait prêché contre les Anoméens, ensuite contre les Juifs. — Il avait cessé à cause de la présence des évêques et de la solennité des martyrs. — Maintenant il reprend la parole contre les Anoméens sur la nature incompréhensible de Dieu.

1. Recommençons la lutte contre les hérétiques Anoméens. S'ils s'indignent d'être appelés infidèles, qu'ils repoussent la chose, et je tairai le nom. Qu'ils s'abstiennent de toute pensée hérétique, et je m'abstiendrai de toute appellation injurieuse. Si, par leurs œuvres, ils déshonorent la foi, s'ils s'avilissent sans pudeur, pourquoi s'irritent-ils contre moi, quand je ne fais que leur reprocher par mes paroles ce qu'ils étalent dans leur conduite ? Vous vous en souvenez ; naguère, quand nous descendîmes dans cette arène pour livrer ces mêmes combats, il nous fallut soudain les interrompre pour lutter contre les Juifs ! il eût été dangereux de négliger nos propres membres malades. Il est toujours temps de parler contre les Anoméens. Mais nos frères malades et entraînés vers le judaïsme, si nous ne nous étions hâtés de les secourir et de les retirer de l'abîme, les avis leur seraient bientôt devenus inutiles ; il fallait prévenir le péché qu'ils auraient commis en jeûnant avec les Juifs contrairement aux lois de l'Eglise. Ces combats terminés, de tous côtés accoururent ici nos Pères spirituels, et alors il ne convenait pas de faire entendre notre voix, au milieu d'une assemblée tout ensemble si auguste et si nombreuse. Après leur départ, survinrent les fêtes de plusieurs martyrs, et il ne fallait pas négliger les louanges de ces athlètes du Christ. Je vous dis et raconte tout ceci, pour vous montrer que ce n'est pas par négligence ou paresse que j'ai différé jusqu'ici de vider notre différend avec les Anoméens.

Mais nous voici délivrés de la lutte contre les Juifs ; nos Pères se sont retirés dans leurs demeures, nous avons assez célébré les louanges des martyrs ; reste à satisfaire par nos paroles votre longue attente. Car, je le sais, vous ne désirez pas moins vivement de m'entendre que moi de vous parler au sujet des Anoméens. La cause de cette impatience, c'est l'amour que notre ville porte depuis si longtemps à Jésus-Christ. Vous avez reçu cet héritage de nos pères, de ne jamais laisser altérer les dogmes de la religion. Où en est la preuve ? Autrefois, du temps de vos ancêtres, des hommes vinrent de la Judée ; ils pervertissaient la doctrine enseignée par les apôtres, ils voulaient imposer la circoncision et l'observation de la

loi mosaïque. Ceux qui habitaient alors votre ville ne souffrirent pas en silence cette nouveauté. Mais tels que des chiens généreux qui voient le loup s'approcher pour disperser le troupeau, ils attaquèrent ces novateurs, et ils ne cessèrent de les combattre et de les repousser, jusqu'à ce que les apôtres, sur leurs instances, eussent envoyé par toute la terre des décisions pour confondre ces hérétiques et tous ceux qui, dans la suite, troubleraient ainsi les fidèles.

2. Par où faut-il engager la lutte? Par où, si ce n'est par l'accusation d'hérésie? Ils font tous leurs efforts pour détruire la foi dans l'esprit des auditeurs; peuvent-ils commettre un plus grand crime contre la religion? Lorsque Dieu révèle un dogme, il faut recevoir sa parole avec foi, sans la soumettre à une discussion téméraire. Qu'un de ces hommes m'appelle hérétique, je ne m'en fâche point. Pourquoi? parce que mes œuvres montrent ce que je suis. Que dis-je, qu'il m'appelle hérétique? qu'il m'appelle même fou dans le Christ; je m'en glorifie comme d'une couronne. Car je partage ce nom avec saint Paul. Cet apôtre dit: « Nous sommes fous à cause de Jésus-Christ ». (I Cor., IV, 10.) Cette folie est plus prudente que toute sagesse. Car ce que la sagesse du siècle n'a pu trouver, la folie selon Jésus-Christ l'a accompli; elle a chassé les ténèbre du monde, et a fait briller la lumière de la vraie science. Qu'est-ce donc que la folie selon Jésus-Christ? Réprimer les excès désordonnés de notre raison, débarrasser et dégager notre intelligence de toute science mondaine, la maintenir libre et pure pour recevoir les enseignements de Jésus-Christ et les paroles divines.

En effet, quand Dieu nous révèle quelque chose, nous devons le croire avec soumission, et repousser toute vaine curiosité. En pareille matière, chercher les causes, demander les raisons, scruter le mode, c'est le propre d'un esprit audacieux et téméraire. Je veux vous le montrer d'après les saintes Ecritures. Zacharie, ce grand homme, cet homme si admirable, élevé à la dignité de grand prêtre, à qui Dieu avait confié le soin de tout son peuple, Zacharie entra dans le saint des saints, dans le sanctuaire même où seul entre tous les hommes il pouvait alors pénétrer. Remarquez qu'il tenait la place de tout le peuple, de sorte qu'il offrait des prières pour tout le peuple, et rendait le Seigneur propice à ses serviteurs (voyez quelle autorité!); il était comme un médiateur entre Dieu et les hommes. Etant donc entré dans le saint des saints, Zacharie vit un ange à l'intérieur : cette vue le frappa de terreur; mais l'ange lui dit : « Ne craignez pas, « Zacharie, votre prière a été exaucée, et voici « que vous aurez un fils ». (Luc, I, 13.) Quel est le rapport de ces paroles entre elles? Zacharie prie pour le peuple, intercède pour les pécheurs, demande pardon pour ses frères, et l'ange lui dit : « Ne craignez pas, votre prière « est exaucée » ; et pour preuve qu'il est exaucé, il lui annonce la naissance d'un fils appelé Jean. Ce rapport, le voici : Zacharie, qui priait pour les péchés du peuple, allait avoir pour fils celui qui devait crier : « Voici l'agneau de « Dieu qui efface les péchés du monde ». (Jean, I, 29.) C'est donc justement que l'ange dit : « Votre prière est exaucée, vous aurez un fils ».

Mais que fait Zacharie? N'oublions pas la question qui nous occupe : nous voulons montrer que c'est une faute impardonnable que de scruter témérairement les oracles divins au lieu de les recevoir avec soumission. Il considère son âge, ses cheveux blancs, son corps débile. Il se rappelle que sa femme est stérile, il doute, il veut savoir comment la chose se fera, et il dit : « A quoi reconnaîtrai-je la vérité de ce « que vous m'annoncez? » Comment cela peut-il se faire? je suis vieux, mes cheveux ont blanchi; ma femme est stérile et avancée en âge; avec cette double impuissance de la vieillesse et de la nature, comment croire à l'accomplissement de vos promesses? Plusieurs ne trouveront-ils pas bien raisonnable cette défiance ainsi motivée? Dieu n'en jugea pas ainsi, et avec raison. Lorsque Dieu parle, il faut se soumettre en silence, et ne pas objecter l'ordre habituel des choses, la nécessité de la nature, ni aucun motif semblable, parce que la puissance divine est au-dessus de tout cela, et que rien ne peut lui résister. Que fais-tu, ô homme? Dieu révèle, et tu te rejettes sur ton âge, tu objectes la vieillesse? Est-ce que la vieillesse peut triompher de la promesse divine? La nature est-elle plus puissante que le Créateur de la nature? Ignorez-vous la force de sa parole? La parole de Dieu a fait le ciel; cette parole a produit les créatures; cette parole a créé les anges, et vous doutez de la naissance d'un fils! Aussi l'ange s'irrite, et il n'épargne pas la dignité sacerdotale; et même à cause de cette dignité, il

châtie plus sévèrement. Car celui qui était comblé de plus d'honneur, devait avoir une foi plus grande. Et quel est le châtiment? « Vous « allez devenir muet, et vous ne pourrez plus « parler ». (Ibid., 20.) Votre langue qui a servi à manifester votre incrédulité, en subira elle-même le châtiment. « Vous allez devenir muet, « et vous ne parlerez plus, jusqu'au jour où ceci « arrivera ». Voyez la bonté de Dieu! Vous vous défiez de moi, dit-il, recevez maintenant le châtiment, et lorsque l'événement aura confirmé ma parole, alors j'apaiserai ma colère. Quand vous aurez reconnu la justice de votre punition, alors je la ferai cesser. Ecoutez, Anoméens, comment Dieu s'irrite contre la vaine curiosité. Si Zacharie est puni pour n'avoir pas cru à la naissance d'un homme, dites-moi, comment éviterez-vous le châtiment, vous qui scrutez la génération ineffable de Dieu? Zacharie n'a rien affirmé, il a voulu apprendre, et il ne fut pas épargné. Vous qui prétendez connaître les choses invisibles et incompréhensibles, quelle sera votre excuse? quel châtiment n'attirez-vous pas sur vous?

3. Mais nous parlerons en temps convenable de la génération divine. En attendant, reprenons le premier raisonnement que nous avons abandonné; efforçons-nous d'arracher cette racine maudite, la cause de tous les maux et d'où sont sorties ces doctrines perverses. Quelle est la cause de tous ces maux? Oui, l'horreur arrête ma langue prête à la nommer. Ma bouche se refuse à raconter les sacriléges que leur esprit médite. Quelle est donc la source de ces maux? Un homme a osé dire : « Je con« nais Dieu comme Dieu se connaît lui-même ». Faut-il ici discuter et combattre? Ne suffit-il pas d'énoncer cette proposition pour en montrer toute l'impiété? C'est une folie manifeste, une extravagance impardonnable, un genre inouï d'impiété. Jamais personne n'eut une telle prétention, ne tint un pareil langage. Pense donc, malheureux, qui tu es, et qui tu prétends connaître! Homme, tu veux scruter Dieu! Ces deux noms seuls démontrent la grandeur de cette folie. Homme, c'est-à-dire terre et poussière, sang et chair, herbe et fleur des champs, ombre, fumée et vanité, tout ce qu'il y a de plus chétif et de plus vil! Et ne m'accusez pas de ravaler par ces paroles la nature humaine. Ce n'est pas moi, ce sont les prophètes qui s'expriment ainsi, non pour déprécier notre race, mais pour abattre l'orgueil des insensés; non pour avilir notre nature, mais pour humilier l'arrogance des superbes. Et si, malgré ce langage énergique, nous rencontrons néanmoins des hommes qui l'emportent sur le démon par leur jactance, dites-moi, dans quel abîme de folie ne seraient-ils pas tombés, sans ces oracles divins? Malgré le remède tout préparé, ils sont remplis d'eux-mêmes; à quel excès d'orgueil et d'arrogance n'en seraient-ils pas venus, si les prophètes n'avaient dévoilé aussi clairement la bassesse de notre nature?

Ecoutez donc ce que dit de lui-même le saint patriarche: « Je suis terre et cendre ». (Gen., XVIII, 27.) Il s'entretenait avec Dieu, et loin de s'enorgueillir de cette faveur, il n'en devient que plus humble. Ces hérétiques au contraire, qui ne valent pas même l'ombre d'Abraham, croient valoir mieux que les anges eux-mêmes; n'est-ce pas la preuve d'une extrême démence? Dites-moi, vous scrutez Dieu, Dieu qui est sans commencement, immuable, incorporel, incorruptible, présent partout, infiniment supérieur à toute créature. Ecoutez ce que disent de lui les prophètes et craignez : « Il regarde la terre, « et il la fait trembler ». (Ps., CIII. 32.) Il n'a qu'à regarder et il ébranle ce globe immense. « Il « touche les montagnes, et elles s'en vont en fu« mée. (Ibid.) Il secoue le monde jusque dans ses « fondements, et ses colonnes chancèlent; il me« nace la mer, et la met à sec. (Job, IX, 7.) Il dit « à l'abîme : Tu seras désert. (Ps., XLIV, 27.) La « mer le vit, et s'enfuit; le Jourdain remonta « vers sa source; les montagnes bondirent « comme des béliers, et les collines comme des « agneaux ». (Ps. CXIII, 3.) Toute la création tressaille, s'épouvante et frémit. Ces hommes seuls négligent, méprisent, dédaignent leur propre salut, car je n'oserais dire le Maître du monde.

Naguère, nous leur montrions l'exemple des puissances célestes, des anges, des archanges, des chérubins, des séraphins; nous leur apportons maintenant celui des créatures insensibles, et ils n'en sont pas touchés Ne voyez-vous pas ce ciel si beau, si vaste couronné de ces innombrables chœurs d'étoiles? Depuis quand existe-t il? Il y a cinq mille ans et plus qu'il dure tel; et cette longue suite de siècles ne l'a pas fait vieillir. Comme un jeune homme robuste jouit de la plénitude et de la force de l'âge, ainsi le ciel a toujours conservé sa beauté première; et le temps ne l'a point affaibli. Mais ce beau ciel vaste, brillant, splendide, incorruptible et bravant les ravages du temps, c'est

ce Dieu que vous scrutez, que vous circonscrivez dans les limites de la raison, c'est ce Dieu qui l'a créé aussi facilement que l'homme qui construit une cabane en se jouant. Isaïe dit à ce sujet : « Il a suspendu le ciel comme « une voûte, et l'a déployé comme une tente sur « la terre ». (Is., XL, 22.) Voulez-vous aussi considérer la terre? Il l'a créée de rien. Il dit en parlant de celui-là : « Dieu a suspendu le ciel « comme une voûte, et il l'a déployé comme « une tente sur la terre ». Et en parlant de celle-ci : « Il embrasse le globe de la terre, et « il a créé la terre comme un néant ». Voyez-vous comment à ses yeux cette masse effrayante n'est qu'un néant?

4. Considérez maintenant la masse des montagnes, la diversité des peuples, la hauteur et la multitude des plantes, le nombre des villes, la grandeur des monuments, la quantité de quadrupèdes, de bêtes sauvages, de reptiles de toute sorte, qui sont sur la surface du globe. Et cependant il a créé si facilement cette terre immense, que le prophète, ne trouvant pas d'exemple de cette facilité, dit qu'il l'a créée comme un néant. Comme la grandeur et la beauté du monde visible ne suffisent pas à nous montrer la puissance du Créateur, et sont bien éloignées de la majesté et de la force de celui qui a tout fait, les prophètes ont trouvé une autre manière pour nous donner, autant que possible, une plus grande idée de la puissance divine. Quelle est-elle donc? La voici : Ils font voir, non-seulement la grandeur des créatures, mais aussi le mode de la création. Alors, contemplant d'un côté l'immensité des choses créées, de l'autre, la facilité de la création, nous pouvons, selon nos forces, nous faire une juste idée de la puissance de Dieu. N'examinez donc pas la grandeur seule de l'œuvre, mais aussi la facilité d'exécution dans l'ouvrier. Non-seulement la terre, mais encore la nature de l'homme nous enseigne cette vérité. Le Prophète dit : « Il embrasse le globe « de la terre, et ses habitants sont pour lui « comme des sauterelles ». (Is., XL, 22.) Et ailleurs : « Toutes les nations sont devant lui « comme une goutte d'eau ». (Ibid., 15.) Ne laissez point passer inaperçue cette parole : méditez-la attentivement. Parcourez toutes les nations, les Syriens, les Ciliciens, les Cappadociens, les Bithyniens, les habitants du Pont-Euxin, la Thrace, la Macédoine, la Grèce entière, les Iles, l'Italie, ceux qui sont au-delà de notre continent, les Bretons, les Sauromates, les Indiens, les Perses, les peuplades et les tribus innombrables dont nous ne connaissons pas même les noms : toutes ces nations sont « comme une goutte d'eau devant lui ». Qu'êtes-vous dans cette goutte, dites-moi, pour oser scruter Dieu, devant qui toutes les nations sont comme une goutte d'eau?

Pourquoi parler du ciel, de la terre, de la mer, du genre humain? Montons au ciel par la pensée, abordons les anges. Un seul ange, vous le savez, est égal et même de beaucoup supérieur à toute cette création visible. Or, si ce monde tout entier n'est pas digne de l'homme juste, comme dit saint Paul : « Le « monde n'en était pas digne » (Hébr., XI, 38), à plus forte raison, n'est-il pas digne d'un ange. Car les anges l'emportent sur l'homme juste. Cependant au ciel habitent des myriades de myriades d'anges et d'archanges, des Thrônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances, d'innombrables tribus, des peuples inénarrables de vertus incorporelles ; et Dieu a produit toutes ces créatures avec une facilité qu'aucune parole ne peut exprimer. Il lui a suffi de vouloir : pour nous, vouloir n'est pas une fatigue, ainsi fut pour lui la création de ces Vertus si parfaites et si nombreuses. C'est ce que dit le Prophète : « Tout ce « qu'il a voulu, il l'a fait au ciel et sur la terre ». (Ps. CXXXIV, 6.) Remarquez-le, sa volonté seule a suffi pour produire non-seulement la terre, mais aussi les puissances d'en haut. Et à cette vue, vous ne pleurez pas sur vous-même? vous ne vous cachez pas sous terre pour avoir osé dire que vous pouviez scruter et comprendre, comme la plus vile créature, Celui qu'il ne faut que glorifier et adorer? Aussi saint Paul comblé des dons de la sagesse, voyant l'incomparable excellence de Dieu, et la bassesse de la nature humaine, s'indigne contre cette curiosité téméraire, et s'écrie avec véhémence : « O homme! qui es-tu, pour répondre « à Dieu? » (Rom., IX, 20.) Qui es-tu? Connais d'abord ta nature, car aucun mot ne peut exprimer ta bassesse.

5. Mais, direz-vous, je suis homme, je jouis de ma liberté. — Vous en jouissez non pour résister, mais pour obéir à Celui qui vous l'a donnée. Dieu vous a honoré, pour recevoir de vous la gloire et non des outrages. Or vous l'outragez, en scrutant son essence. Accepter aveuglément ses promesses, c'est le glorifier, et

chercher à pénétrer et à comprendre non-seulement ce qu'il a manifesté, mais ce qu'il est lui-même, c'est l'insulter. Qu'on l'honore en acceptant ses promesses sans discuter; écoutez saint Paul nous le dire en parlant de l'obéissance et de la foi d'Abraham : « Il considéra son corps déjà « comme mort, et la stérilité de Sara. Cependant « il n'hésita pas, il n'eut pas la moindre défiance « de la promesse divine, mais il se fortifia par la « foi ». (Rom., IV, 19.) La nature, l'âge, le jettent dans le doute; la foi soutient son espérance. « Il « se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, « pleinement assuré qu'il peut faire tout ce qu'il « a promis ». (Ibid., 20.) Voyez comment, par son entière soumission à la parole divine, il rend gloire à Dieu. Si donc il glorifie Dieu, celui qui croit en lui, celui qui ne croit pas attire sur soi-même l'outrage qu'il fait à Dieu. « Qui « es-tu pour répondre à Dieu? » Voulant ensuite nous montrer la distance qu'il y a entre Dieu et l'homme, saint Paul ne peut y parvenir. Toutefois l'exemple qu'il apporte est capable de nous en faire concevoir une grande idée. Quelles sont ses paroles? « Le vase d'argile dit-il à celui « qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? « Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la « même masse un vase d'honneur ou un vase « d'ignominie? » (Rom., IX, 20.) Que répondez-vous? — Je dois donc me soumettre à Dieu, comme l'argile au potier? — Oui, car la distance de l'homme à Dieu est celle de l'argile au potier, et même elle est plus grande et beaucoup plus grande. En effet, l'essence de l'argile et du potier est la même, comme Job le déclare : « Je laisse ceux qui habitent des maisons d'ar- « gile, nous sommes formés du même limon ». (Job, IV, 19.) Si l'homme paraît plus beau et plus parfait, il le doit non à la diversité de la matière, mais à la sagesse de l'ouvrier, puisque la matière est la même. Si vous ne le croyez pas, interrogez les sépulcres et les urnes funéraires. Allez sur les tombeaux de vos ancêtres, et vous verrez qu'il en est ainsi. Entre l'argile donc et le potier, aucune différence. Mais entre l'essence divine et l'homme, la distance est si grande, qu'aucune parole ne peut l'exprimer, aucune intelligence la mesurer. De même que l'argile docile entre les mains du potier, se laisse manier, porter, travailler par lui à son gré, vous aussi soyez muets comme l'argile devant Dieu, et obéissants comme elle à ses desseins. Ce n'est pas pour détruire nos facultés ou anéantir notre libre arbitre que saint Paul parle ainsi, mais pour réprimer énergiquement notre arrogance.

Si vous le désirez, examinons cette question. Que voulaient connaître ceux que l'Apôtre réprime si énergiquement? l'essence divine? nullement. Personne ne l'eût osé. C'était quelque chose de bien inférieur. Ils cherchaient à connaître les desseins de Dieu : pourquoi l'un est puni, l'autre traité avec miséricorde; pourquoi celui-ci est exempt de châtiments, celui-là accablé de maux; pourquoi le pardon est offert à l'un et non à l'autre. Voilà ce qu'ils discutaient. Cela ressort des paroles précédentes. Après avoir dit : « Il fait donc miséricorde à « qui il veut, et il endurcit qui il veut. Vous « me direz : pourquoi se plaint-il? qui résiste à « sa volonté? » L'Apôtre ajoute : « O homme, « qui es-tu pour contester avec Dieu? » (Rom., IX, 18, 19, 20.) Saint Paul réprime donc l'audace de ceux qui s'ingèrent dans les choses de Dieu. Il ne leur permet pas cette curiosité. Vous qui voulez sonder l'essence infinie qui gouverne tout, ne méritez-vous pas d'être écrasé sous les foudres du ciel? N'est-ce pas une extrême folie? Ecoutez le Prophète, ou plutôt Dieu parlant par sa bouche : « Si je suis votre père, où est « mon honneur, et si je suis votre Seigneur, où « est la crainte que vous me devez? » (Malach., I, 6.) Celui qui craint, ne discute pas, il adore; il ne scrute pas, il loue et glorifie. Voilà ce que vous enseignent les Vertus des cieux et saint Paul. L'Apôtre n'a garde de tomber lui-même dans le défaut qu'il reproche aux autres. Il déclare expressément aux Philippiens qu'il n'a qu'une science partielle et incomplète : « Je ne pense point encore avoir compris » (Philip., III, 13), leur dit-il. Il avait déjà dit aux Corinthiens : « Nous ne connaissons qu'en « partie ». Quoi de plus explicite et de plus clair? D'une voix plus éclatante que la trompette, il crie à toute la terre : Aimez et conservez précieusement la mesure de science qui vous est donnée, mais ne croyez pas avoir reçu la science parfaite. — Eh quoi! grand apôtre, c'est le Christ lui-même qui parle en vous, et vous dites : « Je ne pense point encore avoir « compris! » — Et c'est précisément, répond-il, parce que le Christ parle en moi que je tiens ce langage. C'est lui qui me l'inspire. Si donc ces hommes n'étaient complétement privés du secours du Saint-Esprit, s'ils n'avaient repoussé de leur âme toute sa vertu, lorsque saint Paul dit : « Je ne pense point encore avoir

« compris », ces hommes, dis-je, ne s'imagineraient pas avoir tout compris, et posséder la plénitude de la science.

6. Vous me direz peut-être que dans cet endroit l'Apôtre parle de la foi, de la science et des dogmes de la religion, et non des mœurs et des devoirs de la vie ; comme s'il voulait dire : Je ne suis pas instruit à fond des devoirs du chrétien. Lui-même va éclaircir la question : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, « j'ai gardé ma foi ; il ne me reste qu'à attendre la couronne de la justice ». (II Tim., IV, 7.) Celui qui a achevé sa course et va être couronné, ne dirait pas : « Je ne pense point encore avoir compris la justice et la vertu ». Car ce qu'il faut faire ou ne pas faire, n'est ignoré de personne; tous les membres de la race humaine, les Barbares, les Perses, les peuples les plus grossiers connaissent la voie du devoir. Afin de faire cesser tout doute, je veux vous réciter la suite de ce passage. Après avoir dit : « Gardez-vous des chiens, gardez-vous des « ouvriers d'iniquité » (Philip., III, 2); après avoir beaucoup parlé contre les judaïsants, il continue : « Ce que je considérais alors comme un « gain, je le regarde comme une perte à cause de « Jésus-Christ. Bien plus, tout me semble une « perte afin que je sois trouvé, ayant non la « justice qui vient de la Loi, mais la justice qui « vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ ». (Ibid., 7, etc.) Il montre ensuite quelle est cette foi : « C'est de connaître Jésus-Christ, la vertu « de sa résurrection, et la participation de ses « souffrances ». Qu'est-ce que « la vertu de sa « résurrection ? » Jésus-Christ, au sentiment de l'Apôtre, est ressuscité d'une manière toute nouvelle. Beaucoup de morts ont déjà ressuscité avant Jésus-Christ, mais aucun de la même manière que lui. Les uns, après leur résurrection, retournèrent en poussière; arrachés un moment à la tyrannie de la mort, ils retombèrent bientôt sous son empire. Le corps de Notre-Seigneur ressuscité ne retourna pas en poussière, il monta dans les cieux, il brisa pour toujours le joug de l'ennemi, en ressuscitant il renouvela toute la terre, et il est maintenant assis sur le trône royal de l'éternité. Voilà la vertu de la résurrection du Sauveur.

Saint Paul comprenait tout cela, et pour faire voir que la raison ne peut démontrer de si grandes merveilles, mais que la foi seule les dévoile et les enseigne, il dit : « C'est par la foi « qu'il faut connaître la vertu de sa résurrection ». Si la raison ne peut comprendre la résurrection ordinaire (laquelle en effet est au-dessus de la nature humaine et des lois de ce monde), quelle raison pourra comprendre cette résurrection qui surpasse toutes les autres? Aucune. La foi seule est notre guide, elle seule peut nous faire croire qu'un corps mortel est ressuscité, et qu'il a reçu une vie immortelle, sans fin et sans limite. C'est ce que l'Apôtre indique ailleurs par ces paroles : « Jésus-Christ « ressuscité ne mourra plus, la mort n'aura « plus d'empire sur lui ». (Rom., VI, 9.) Double merveille : ressusciter et ressusciter ainsi. Voilà pourquoi il dit : « C'est par la foi qu'il faut « connaître la vertu de sa résurrection ». Si la raison ne peut concevoir la résurrection, combien moins encore concevra-t-elle la génération divine ! Parlant de ces mystères, et aussi de la Croix et de la passion, saint Paul les soumet tous à la vertu de la foi, et il termine en ajoutant : « Mes frères, je ne pense point en- « core avoir compris ». Il ne dit pas : je ne pense pas savoir, mais « avoir compris ». Ce n'est pas une ignorance complète, ni une science parfaite. Par ces mots : « je ne pense pas avoir « compris », il indique qu'il est sur la voie, qu'il marche, qu'il avance, mais qu'il n'a pas encore atteint le but. C'est ce dont il avertit les autres en ces termes : « Nous tous qui som- « mes parfaits, demeurons dans ces sentiments; « s'il en faut changer, Dieu nous le révélera ». (Philip., III, 15.) Ce n'est pas la raison qui enseignera, mais Dieu qui éclairera. Il est clair qu'il ne s'agit pas ici de morale, mais des dogmes de la foi ? Les vérités morales et naturelles n'ont pas besoin de révélation, mais bien les dogmes et la science de la religion. Ailleurs parlant sur le même sujet, il dit : « Si quelqu'un croit savoir « quelque chose, il ne sait encore rien comme il « faut savoir ». (I Cor., VIII, 2.) Il ne dit pas simplement : « il ne sait rien » ; mais : « il ne sait rien « comme il faut savoir ». Il possède une certaine science, mais non une science exacte et parfaite.

7. Pour vous montrer la vérité de ces assertions, laissons de côté les Puissances célestes, et descendons, si vous le voulez, à la création visible. Voyez-vous ce ciel ? Qu'il ait la forme d'une voûte, nous le savons non par le raisonnement, mais par l'Ecriture sainte. Qu'il environne toute la terre, nous l'apprenons à la même source. Quelle est son essence, nous l'ignorons. Si quelqu'un prétend le contraire, qu'il nous dise quelle est la substance du ciel.

Est-ce un cristal solide, une nuée condensée, un air épaissi? Personne ne peut l'affirmer. Avez-vous encore besoin de preuves pour comprendre toute la folie de ceux qui prétendent connaître Dieu? Vous ignorez la nature du ciel que vous voyez tous les jours, et vous vous vantez de comprendre parfaitement l'essence du Dieu invisible! Il faudrait être bien dépourvu de sens pour ne pas condamner l'extravagance de ces novateurs.

Je vous en conjure tous; ayez compassion de ces hommes en proie à une frénésie insensée; efforcez-vous de les guérir par des paroles pleines de bonté et de douceur. C'est leur orgueil qui a engendré cette doctrine, et ce vice enfle leur esprit. On ne peut toucher sans de grandes précautions à des tumeurs enflammées. Aussi les médecins habiles emploient pour les laver une éponge douce. Or les Anoméens ont dans l'âme une plaie enflammée. Avec une molle éponge imbibée d'une eau salutaire, c'est-à-dire par un langage plein de mansuétude, efforçons-nous de réprimer leur orgueil, et de guérir leur enflure; et malgré leur résistance, leurs injures, leurs outrages et tout ce qu'ils pourraient faire, ne leur retirons pas nos soins. Ceux qui traitent des furieux sont exposés à tous ces inconvénients. Il ne faut donc pas se décourager, mais au contraire les plaindre et pleurer leur sort : leur maladie est assez grave pour mériter nos larmes. Je parle ici à ceux qui sont solidement affermis dans la foi, et qui n'ont aucun dommage à craindre de leur fréquentation. Mais si quelqu'un est encore faible, qu'il évite leur présence, qu'il fuie leur conversation, afin que le prétexte de l'amitié ne devienne pas une cause d'impiété. C'est ainsi qu'agit saint Paul; il s'approche des malades. « Avec les Juifs j'ai « été Juif », dit-il, « infidèle avec les infidè- « les ». (I Cor., IX, 20.) Mais il n'expose pas ses disciples encore faibles à un tel péril : « Les « mauvais entretiens corrompent les bonnes « mœurs ». (Ibid., XV, 33.) « Sortez du milieu « d'eux et séparez-vous, dit le Seigneur ». (II Cor., VI, 17.) La visite qu'un médecin rend à un malade lui est souvent utile à lui-même en même temps qu'au malade. La visite de l'homme infirme lui sera nuisible à lui, aussi bien qu'à celui qu'il va voir. Car il ne peut rendre aucun service au malade, et il en reçoit un notable préjudice. En regardant un mal d'yeux l'on contracte, dit-on, cette infirmité. La même chose arrive à ceux qui fréquentent les hérétiques. S'ils sont faibles, ils se laissent corrompre par le venin de l'impiété. Pour ne pas nous attirer ces malheurs, fuyons la société des Anoméens; contentons-nous de prier le Dieu très-clément qui veut sauver tous les hommes et les amener à la connaissance de la vérité; supplions-le pour qu'il daigne les délivrer de l'erreur et des piéges du démon, et les ramener à la lumière de la science, à Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec l'Esprit saint et vivifiant, gloire, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

TROISIÈME HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU.

ANALYSE.

Louer Dieu est plus utile à l'homme qu'à Dieu. — Dieu est incompréhensible aux anges. — L'homme ne peut pas même pénétrer la substance de l'ange. — Les vertus d'en-haut ne peuvent pas comprendre Dieu, même quand il s'abaisse. — Reproches aux habitants d'Antioche, parce qu'ils quittaient l'église tout après le sermon. — Efficacité de la prière publique.

1. Quand des cultivateurs laborieux voient un arbre stérile et sauvage nuire à leurs champs, et, par la dureté de ses racines et l'épaisseur de son ombre détruire les plantes utiles, ils s'empressent de le couper. Quelquefois le vent vient seconder leurs efforts; il saisit l'arbre par sa chevelure touffue, et, le secouant avec violence, il le rompt, le jette par terre et abrége le travail des laboureurs. Nous avons aussi à couper un arbre sauvage et stérile, l'hérésie des Anoméens : prions donc Dieu de nous envoyer la grâce de l'Esprit-Saint, afin que plus puissante que le souffle des vents elle arrache cette hérésie par la racine, et nous rende notre tâche plus légère. Une terre inculte, que les bras du cultivateur n'ont pas remuée, ne produit souvent de son propre fonds que de mauvaises herbes, des épines et des plantes agrestes. Ainsi l'âme des Anoméens, dévastée et privée de la nourriture de l'Ecriture sainte, n'a produit par ses propres forces que cette hérésie grossière et sauvage. Saint Paul n'a point planté cet arbre, Apollo ne l'a pas arrosé; Dieu ne l'a pas fait croître; mais planté par la curiosité coupable de la raison, arrosé par l'orgueil et l'arrogance, il a grandi par l'amour de la vaine gloire. Nous avons eu besoin des lumières du Saint-Esprit pour arracher, et aussi pour brûler cette racine maudite. Invoquons donc ce Dieu qu'ils blasphèment et que nous honorons; prions-le de diriger notre langue pour arriver plus vite au but, et d'ouvrir notre intelligence pour mieux comprendre ce que nous avons à dire. Car nous travaillons pour lui et pour sa gloire, ou plutôt pour notre propre salut : car Dieu est au-dessus de nos mépris comme de nos louanges: sa gloire immuable ne dépend ni de nos injures ni de nos éloges. Les hommes qui le célèbrent dignement, ou plutôt de toutes leurs forces (car personne ne peut le faire dignement), recueillent le fruit de leurs louanges; mais ceux qui le blasphèment et l'insultent, exposent leur propre salut. « Si « quelqu'un jette une pierre en haut, elle retom« bera sur sa tête ». (Eccli., XXVII, 28.) Cette parole s'applique aux blasphémateurs. Celui qui lance une pierre en l'air ne peut briser la voûte du ciel, ni atteindre à cette hauteur; mais la

pierre, en retombant, vient le frapper à la tête. De même celui qui outrage l'essence divine, ne peut lui nuire ; elle est trop élevée pour éprouver quelque dommage ; mais ingrat envers son bienfaiteur, il aiguise un glaive contre soi-même.

Invoquons donc ce Dieu ineffable, inaccessible, invisible, incompréhensible, ce Dieu qui défie toute langue humaine, qui surpasse toute intelligence créée, que les anges ne peuvent scruter, ni les séraphins contempler, ni les chérubins comprendre ; qui ne peut être vu ni par les principautés, ni par les puissances, ni par les vertus, ni par aucune créature ; mais qui n'est connu que du Fils et du Saint-Esprit. Je sais que les Anoméens m'accuseront de témérité pour avoir dit que Dieu est incompréhensible même aux Vertus célestes. Et moi, je leur renverrai l'accusation en y joignant celle de folie et d'extravagance. Il n'y a pas de témérité à dire que le Créateur surpasse toute intelligence créée, mais il y en a une énorme à dire, comme font les Anoméens, qu'avec leur faible raison ils peuvent le pénétrer et le comprendre, eux qui rampent sur terre si loin au-dessous des anges. Si je ne prouve mon assertion, je consens à être taxé de témérité. Pour vous, mes adversaires, quand j'aurai démontré qu'il est incompréhensible aux puissances des cieux, si vous prétendez encore le connaître, quels abîmes, quels gouffres ne creusez-vous pas devant vous, en vous vantant de pénétrer des mystères inaccessibles à toutes les vertus d'en-haut.

2. Venons à la démonstration, mais auparavant ayons recours à la prière. Les paroles mêmes de la prière pourront nous fournir des preuves. « Invoquons donc le Roi des « rois, le Seigneur des seigneurs, qui seul pos« sède l'immortalité, qui habite une lumière « inaccessible, que nul des hommes n'a vu ni ne « peut voir, à qui est l'honneur et l'empire dans « l'éternité. Amen ». (I Tim., VI, 15.) Ce ne sont pas nos paroles, mais celles de saint Paul. Remarquez sa piété et la force de son amour. Plein de la pensée de Dieu, il ne commence à enseigner qu'après lui avoir payé sa dette de reconnaissance, et il ne termine jamais ses instructions sans le louer encore. « Si la mémoire « du juste est accompagnée de louange ». (Prov., X, 7), si son nom ne se prononce pas sans éloge, de quelles marques de respects, de quelles bénédictions ne doit pas être accompagné le nom de Dieu ? C'est aussi l'exemple que nous donne saint Paul dans ses Epîtres. Souvent après avoir commencé à écrire, frappé de la pensée de Dieu, il suspend ses enseignements jusqu'à ce qu'il ait rendu à Dieu la gloire qui lui est due. Ecoutez-le écrivant aux Galates : « Que la grâce et la paix vous soient données « par Dieu notre Père, et par Jésus-Christ Notre-« Seigneur, qui s'est livré lui-même pour nos « péchés, pour nous retirer de la corruption du « siècle présent, selon la volonté de Dieu le Père, « à qui soit la gloire dans les siècles. Amen ». (Gal., I, 3, etc.) Et ailleurs : « Au roi des siècles, « immortel, invisible, au seul Dieu sage, hon« neur et gloire dans les siècles. Amen ». (I Tim., I, 17.) Ces hommages, les rend-il au Père seul, et non au Fils? Ecoutez donc comment il s'exprime au sujet du Fils unique. Après avoir dit : « J'eusse désiré être anathème à l'égard de « Jésus-Christ, pour mes frères selon la chair, « les Israélites, à qui appartiennent l'adoption, « les testaments, la loi, le culte, les promesses »; il ajoute : « de qui est sorti, selon la chair, Jésus-« Christ, Dieu élevé au-dessus de tout, et béni « dans tous les siècles. Amen ». (Rom., IX, 3, etc.) Puis, ayant rendu gloire au Fils de la même manière qu'au Père, il reprend la suite de son discours. L'Apôtre avait entendu les paroles de Jésus-Christ : « Afin que tous honorent le « Fils comme ils honorent le Père ». (Job, V, 23.)

Pour vous montrer que la prière nous fournit des preuves, ayons-y recours. « Le Roi des « rois, le Seigneur des seigneurs, qui seul possè« de l'immortalité, qui habite une lumière inac« cessible ». (I Tim., VI, 15, 16.) Arrêtons-nous ici, et demandons à l'hérétique ce que signifient ces paroles : « Qui habite une lumière inaccessi« ble ». Et remarquez l'exactitude de saint Paul. Il ne dit pas : Dieu qui est une lumière inaccessible, mais : « qui habite une lumière inac« cessible ». Apprenez par là que si la demeure est inaccessible, à plus forte raison Dieu qui l'habite. Par ces paroles, l'Apôtre ne veut pas vous faire croire que Dieu est renfermé dans un lieu, mais vous prouver surabondamment son incompréhensibilité. Il ne dit pas : Qui habite une lumière incompréhensible, mais « inaccessible »; ce qui est beaucoup plus qu'incompréhensible. On appelle incompréhensible ce que malgré ses efforts et ses recherches on ne peut saisir. L'inaccessible, c'est ce dont l'abord même est interdit. Par exemple nous dirons dans un sens analogue que la mer

est insondable ; les plongeurs, malgré tous leurs efforts, ne peuvent en sonder les abîmes. Mais pour que l'on pût dire qu'elle est inaccessible, il faudrait qu'il fût impossible même d'en atteindre la surface.

3. Que répondrez-vous à cela ? Direz-vous que si Dieu est incompréhensible aux hommes, il ne l'est pas aux anges, ni aux vertus célestes. — Êtes-vous donc un ange, appartenez-vous au chœur des puissances spirituelles ? N'êtes-vous pas homme ? n'avez-vous pas la même substance que moi, ou bien oubliez-vous votre nature ? Supposons qu'il soit inaccessible aux hommes seulement, supposition fausse, puisque saint Paul n'a pas dit : Il habite une lumière inaccessible aux hommes, mais non inaccessible aux anges ; mais je vous accorde ce que vous demandez : que pouvez-vous en conclure ? N'êtes-vous pas homme ? Si Dieu n'est pas inaccessible aux anges, que vous importe, à vous qui prétendez et affirmez que l'essence divine n'est pas incompréhensible à l'intelligence humaine ? Mais, sachez-le, il n'est pas seulement inaccessible aux hommes, il l'est aussi aux anges. Ecoutez Isaïe, ou plutôt le Saint-Esprit qui parle par sa bouche, car tout prophète est inspiré par l'Esprit-Saint : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le « Seigneur assis sur un trône sublime et élevé ; « les séraphins se tenaient autour de lui. Ils « avaient chacun six ailes : deux voilaient leur « face, deux leurs pieds... » (Isaïe, VI, 1.)

Pourquoi se voilent-ils la face de leurs ailes ? pourquoi, sinon parce qu'ils ne peuvent supporter les éclairs et les foudres qui s'échappent du trône. Cependant ils ne contemplent pas l'essence pure, ni la pleine lumière de la divinité. Dieu condescend à leur faiblesse, c'est-à-dire que Dieu se montre, non tel qu'il est, mais tel que ses créatures peuvent le voir, en se proportionnant à la faiblesse de ceux à qui il se révèle. Or, cette condescendance, Dieu en use même à l'égard des chérubins, nous le voyons par les paroles du Prophète : « Je vis », dit-il, « le Seigneur assis sur un trône sublime « et élevé ». Dieu n'est pas assis ; cela n'appartient qu'aux corps : « Sur un trône » ; mais Dieu n'est point limité par un trône, puisqu'il est infini. Néanmoins, dans cette vision d'Isaïe, les anges ne pouvaient supporter la splendeur de Dieu ainsi tempérée. Quoique placés près de lui, car « les séraphins se tenaient autour de lui », ils ne pouvaient le voir, que dis-je, c'est surtout parce qu'ils étaient près de lui qu'ils ne pouvaient le voir. Il ne s'agit pas d'une proximité de lieu, non, mais le Saint-Esprit veut nous montrer que, quoique plus rapprochés que nous de l'essence divine, ces sublimes créatures ne peuvent néanmoins la contempler. Voilà pourquoi il dit par la bouche du Prophète : « Les séra« phins se tenaient autour de lui ». Il n'indique pas à quelle distance ils sont de Dieu, mais seulement qu'ils en étaient plus rapprochés que nous. Il ne faut pas s'imaginer que nous avons de l'incompréhensibilité divine la même idée que ces puissances célestes qui, plus pures, ont aussi plus de science et de pénétration que l'homme. Ce n'est pas l'aveugle que le soleil éblouit, c'est celui qui voit clair : nous ne connaissons donc pas l'incompréhensibilité de Dieu aussi bien que les anges. Aussi en entendant le Prophète dire : « J'ai vu le Seigneur », ne croyez pas qu'il ait vu l'essence divine elle-même ; il l'a vue voilée, et moins parfaitement encore que les vertus d'en-haut. Car il n'a pu en voir autant que les chérubins.

4. Pourquoi parler de l'essence infinie, lorsque l'homme ne peut pas même sans crainte soutenir l'aspect d'un ange ? Cependant il en est ainsi. J'en ai pour garant un homme ami de Dieu, à qui sa sagesse et sa sainteté donnaient un grand crédit auprès du Roi du ciel, un homme orné de toutes les vertus, le juste Daniel. Quand donc je vous le montrerai abattu, craintif et tremblant à la vue d'un ange, n'attribuez pas ces effets à ses péchés et à sa mauvaise conscience ; n'en accusez que la faiblesse inhérente à la nature humaine, puisqu'un homme à qui sa sainteté aurait dû donner tant de confiance ne peut s'empêcher de trembler à la vue d'un ange. Daniel a jeûné trois semaines, il n'a mangé aucun mets qui pût flatter le goût ; il n'a pas bu de vin ; ni chair, ni liqueur enivrante ne sont entrées dans sa bouche ; il n'a usé d'aucun parfum. Alors il a une vision ; son âme élevée et spiritualisée par le jeûne était plus apte à la contemplation. Que dit-il ? « Je levai les yeux et je « vis un homme vêtu de baddin », c'est-à-dire d'un vêtement sacré ; « ses reins étaient ceints « d'un or d'Uphaz, son corps était comme la « pierre de Tharsis, son visage brillait comme « l'éclair, ses yeux comme des flambeaux ar« dents, ses bras et ses jambes comme un airain « étincelant, le son de sa voix était comme le « bruit d'une multitude d'hommes. Et moi je

« vis seul cette vision, et ceux qui étaient avec « moi ne la virent point; mais ils furent saisis « d'épouvante, ils s'enfuirent pleins d'effroi. Ma « force m'abandonna, mon visage fut tout « changé, et ma gloire fut anéantie ». (Dan., x, 5 et suiv.) Que veut dire : « Ma gloire fut anéan- « tie? » Daniel était beau. La présence de l'ange le remplit de terreur, la vie semble le quitter, il pâlit, la fraîcheur de son visage s'évanouit, il perd toute sa beauté. Voilà pourquoi il s'écrie : « Ma gloire fut anéantie ». Quand le cocher effrayé laisse échapper les rênes, les chevaux s'emportent et le char se brise. Ainsi en est-il de l'âme, lorsque la crainte et l'angoisse s'en emparent. Epouvantée, elle suspend son action à l'égard de tous les sens, et laisse les membres sans vie. Ceux-ci, privés de la force qui les anime, tombent en défaillance.

C'est ce qu'éprouva Daniel. Que fait l'ange? Il le relève et lui dit : « Daniel, homme de dé- « sirs, entendez les paroles que je viens vous « dire; levez-vous debout, car je suis mainte- « nant envoyé vers vous ». Le Prophète se lève tremblant. Et l'ange continue : « Du jour où « vous avez résolu d'affliger votre cœur en pré- « sence de Dieu, vos paroles ont été exaucées, et « vos prières m'ont fait venir ici ». (Id., 11 et suiv.) Daniel retombe prosterné en terre, comme il arrive à ceux qui éprouvent une faiblesse. On les voit en effet se ranimer un instant, revenir à eux, puis s'évanouir de nouveau entre les bras des personnes qui les soutiennent et qui cherchent à les rappeler à la vie. Ainsi en est-il du Prophète. Son âme effrayée ne peut supporter l'aspect ni l'éclat de l'ange, elle est saisie de trouble, elle veut s'échapper en brisant les liens qui l'attachent au corps. Quelle leçon pour ceux qui scrutent le Maître des anges! Daniel que les lions respectent, Daniel qui dans un corps humain accomplit des choses surhumaines, ne peut supporter la vue d'une simple créature comme lui, et il tombe évanoui. « Cette vision », dit-il, « a bouleversé tout mon être, et ma respiration « s'est arrêtée ». (Id., 16.) Les Anoméens, bien moins parfaits que ce juste, s'imaginent connaître parfaitement l'essence divine, cette essence suprême et première qui a créé des millions d'anges, tandis que Daniel ne peut supporter la vue d'un seul de ces anges.

5. Mais revenons à la proposition que nous avons entrepris d'établir, et montrons que Dieu, même en s'abaissant, ne peut être vu des puissances célestes. Pourquoi les séraphins se voilent-ils de leurs ailes? sinon pour proclamer, par leur conduite, ce que dit l'Apôtre : « Il « habite une lumière inaccessible ». C'est ce que font aussi les chérubins supérieurs aux séraphins. Ceux-ci se tiennent auprès du trône; ceux-là sont le trône même de Dieu, non que Dieu ait besoin de trône, non, ce sont là des manières de parler pour nous montrer la différence qui se trouve entre les natures angéliques. Ecoutez un autre prophète sur le même sujet : « Dieu adressa sa parole à Ezéchiel, fils « de Buzi, près du fleuve Chobar ». (Ezéch., I, 3.) Ce prophète était près du fleuve Chobar, comme Daniel près du Tigre. Quand Dieu montre quelque vision extraordinaire à ses serviteurs, il les conduit hors des villes, dans un lieu tranquille, pour que l'âme, à l'abri de toute distraction, puisse en toute sécurité s'appliquer à la contemplation du mystère. Que vit-il donc? « Une nuée venait de l'aquilon, un « feu l'environnait et une lumière éclatait tout « autour; au milieu du feu on voyait un métal « brillant, et au milieu de ce même feu, la « ressemblance de quatre animaux qui étaient « de cette sorte : On y voyait d'abord la ressem- « blance d'un homme. Chacun d'eux avait « quatre faces et quatre ailes. Ils étaient grands « et terribles. Leur dos était tout couvert d'yeux. « Au-dessus de leur tête, on voyait un firma- « ment qui paraissait comme un cristal étin- « celant et terrible à voir, qui était étendu sur « leur tête. Chacun d'eux avait deux ailes dont « il se couvrait le corps; et au-dessus de ce « firmament on voyait une pierre de saphir; et « au-dessus un trône, et un homme paraissait « assis sur ce trône. Et je vis comme un métal « très-brillant; depuis les reins jusqu'en haut, « et des reins jusqu'en bas je vis comme un « feu, et son éclat était comme la splendeur de « l'arc qui paraît dans la nuée en un jour de « pluie ». (Ezéch., I, 4 et suiv.)

Puis, pour montrer que ni le Prophète, ni les vertus célestes n'ont pénétré l'essence pure de Dieu, il ajoute : « Telle fut cette image de la « gloire du Seigneur ». (Id., II, 1.) Voyez-vous comment partout Dieu se proportionne à la faiblesse de ses créatures? Et cependant les vertus des cieux elles-mêmes se voilent de leurs ailes, malgré leur profonde sagesse, leur vive pénétration et leur grande pureté. Les noms de ces habitants du ciel nous révèlent l'excellence de leur nature et la di-

gnité de leurs différents ministères. L'ange s'appelle ainsi parce qu'il porte aux hommes les ordres de Dieu ; l'archange, parce qu'il commande aux anges ; d'autres prennent le nom des vertus pour signifier leur sagesse et leur pureté ; si on leur donne des ailes, c'est pour exprimer la sublimité de leur nature. On peint l'ange Gabriel ailé pour faire entendre que du haut des cieux, il est descendu dans les basses régions de la terre. Il y a de ces esprits bienheureux que l'on appelle Trônes, parce que Dieu semble se reposer sur leurs ministères ; le chant continuel qu'on leur attribue, est le symbole de leur vigilance ; par leurs yeux on entend leurs connaissances et leurs lumières ; d'autres termes marquent d'autres qualités : chérubin signifie science parfaite ; séraphin, bouche de feu. Vous le voyez, les noms veulent dire sagesse et pureté. Or, si la science parfaite ne peut soutenir l'éclat même voilé de la majesté divine ; si la science imparfaite, comme dit saint Paul, « ne connaît qu'en « partie, comme dans un miroir et en énigme », quelle folie de prétendre scruter et comprendre ce qui est caché même aux anges !

6. Dieu est incompréhensible non-seulement aux chérubins et aux séraphins, mais encore aux principautés, aux puissances et à toute vertu créée ; je voudrais vous le prouver, si mon esprit n'était accablé, non par la multitude, mais par la sublimité des choses. L'intelligence tremble épouvantée en demeurant trop longtemps dans ces hautes contemplations. Redescendons des cieux, reposons notre âme fatiguée, en reprenant notre exhortation habituelle que vous connaissez, pour la guérison de ces infortunés. Oui, prions. Si nous devons prier pour les malades, pour ceux qui gémissent dans les mines ou dans un dur esclavage, pour les énergumènes, combien plus pour ceux-là ! L'impiété est pire que l'obsession du malin esprit ; les possédés sont dignes de compassion, tandis que rien n'excuse les hérétiques. Puisque j'ai rappelé les prières pour les énergumènes, je veux vous dire quelques mots à ce sujet, et retrancher de l'église un grave désordre. Il serait absurde de déployer tant de zèle pour guérir les maladies des autres, et de négliger ses propres membres. Quel est donc ce désordre ?

Cette multitude innombrable, maintenant réunie et écoutant avec la plus grande attention, je l'ai souvent cherchée des yeux au moment le plus solennel, et je ne l'ai point rencontrée. J'en gémis profondément. Un homme parle, on se hâte, on accourt, on se presse, et l'on demeure jusqu'à la fin de son discours. Jésus-Christ va paraître dans les saints mystères, l'Église est vide et déserte ! Cette conduite est-elle pardonnable ? Vous avez du zèle pour entendre la parole de Dieu, c'est bien, mais la conduite que vous tenez ensuite vous ravit tout le mérite de votre assiduité à la prédication. Qui, en vous voyant perdre sitôt le fruit de nos discours, ne nous condamnera nous-même ? Si vous écoutez la parole divine avec un zèle sincère, montrez-le par les œuvres. Se retirer tout après l'homélie, c'est une preuve que l'on n'a pas été véritablement touché. Si votre âme conservait les enseignements de la chaire, vous resteriez pour assister pieusement à nos redoutables mystères. Mais vous m'écoutez comme un joueur de cithare ; le discours fini, vous vous retirez sans aucun fruit. Quelle excuse banale apportez-vous ? — Je peux prier à la maison ; je ne puis y entendre prêcher ni enseigner. — Vous vous trompez, chrétien ! On peut, il est vrai, prier à la maison, mais on ne peut y prier aussi efficacement qu'à l'église, où la multitude des Pères spirituels est si nombreuse ; où de tous les cœurs montent vers Dieu les supplications. Vous ne serez pas exaucé, en priant seul le souverain Seigneur, comme si vous le faisiez avec vos frères. Vous trouverez ici ce que vous ne trouvez pas dans vos maisons : l'union des cœurs et des voix, le lien de la charité, la prière des prêtres. Les prêtres président, afin que les prières plus faibles du peuple, unies à leurs supplications plus ferventes, montent ensemble vers le ciel. D'ailleurs que sert la prédication sans la prière ? La prière d'abord, et la prédication ensuite.

C'est ainsi que s'expriment les apôtres : « Nous « nous appliquerons à la prière et à la dispensa-« tion de la parole ». (Act., VI, 4.) Voilà pourquoi saint Paul commence ses Épîtres par la prière, afin que la prière, comme une lumière, précède et éclaire tout le discours. Si vous vous habituez à prier avec ferveur, vous n'aurez pas besoin de l'enseignement des hommes ; Dieu, sans intermédiaire, éclairera votre intelligence. Si la prière d'un seul est si puissante, quelle force, quelle efficacité n'a pas la prière publique ? En effet, écoutez saint Paul : « C'est lui qui « nous a délivré d'un si grand péril, qui nous

« en délivre et nous en délivrera encore, nous « l'espérons, pendant que vous nous aiderez par « vos prières, afin que la grâce que nous avons « reçue soit reconnue par les actions de grâces « que plusieurs en rendront pour nous ». (II Cor., I, 10.) C'est ainsi que Pierre sortit de prison. « L'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu « pour lui ». (Act., XII, 5.) Si la prière de l'Eglise fut utile à Pierre, et ouvrit à ce grand apôtre les portes de la prison, comment osez-vous mépriser cette arme puissante, et quelle excuse avez-vous ? Ecoutez Dieu lui-même, montrant qu'il se laisse apaiser par les prières ardentes du peuple. Se justifiant au sujet du lierre, il dit à Jonas : « Vous épargnez un lierre, pour lequel « vous n'avez point souffert, et que vous n'avez « pas fait croître, et je ne pardonnerais pas à la « grande ville de Ninive, où habitent plus de « douze cent mille hommes ! » (Jon., IV, 10.) Ce n'est pas sans motif qu'il mentionne cette multitude, c'est pour vous montrer que la prière en commun a une grande puissance. Je veux vous prouver cette vérité par un exemple récent.

7. Il y a dix ans, des conspirateurs furent saisis, comme vous le savez : l'un d'eux, personnage éminent, convaincu de son crime, était conduit à la mort une corde à la bouche. Toute la ville se précipite à l'hippodrome, implore la clémence du prince et arrache à la vengeance impériale ce coupable indigne de pardon Pour fléchir la colère d'un empereur mortel vous accourez tous ensemble avec vos femmes et vos enfants ; et quand il s'agit de vous rendre propice le roi des cieux, de soustraire à sa colère non pas un coupable comme alors, ni deux, ni trois, ni cent, mais tous les pécheurs de la terre, d'arracher les possédés des piéges du démon, vous restez tranquillement assis, vous ne vous empressez pas tous ensemble, afin que Dieu, touché de l'unanimité de vos prières, leur remette leurs peines et vous pardonne vos péchés. Quand vous seriez alors sur la place publique, ou dans vos maisons, ou occupés à des affaires pressantes, ne devriez-vous pas, plus rapides qu'un lion, et rompant tous les liens, accourir aux prières publiques ? Quelle espérance de vous sauver pouvez-vous avoir si vous ne le faites pas ? Non-seulement les hommes font retentir l'église de leurs supplications, mais les anges se prosternent devant le souverain Maître, mais les archanges lui adressent leurs prières pendant la célébration des divins mystères. C'est pour eux le moment favorable, l'oblation puissante. Les hommes, les branches d'olivier à la main, apaisent le courroux des rois, et les ramènent à la clémence par la vue de ce feuillage, symbole de la clémence. Les anges, au lieu de branches d'olivier, présentent alors le corps de Notre-Seigneur. Ils intercèdent pour les hommes, ils semblent dire à Dieu : Nous vous prions pour ceux que, dans votre bonté, vous avez vous-même aimés le premier, jusqu'à leur donner votre vie ; nous répandons nos supplications pour ceux en faveur de qui vous avez répandu votre sang ; nous vous conjurons de sauver ceux pour qui vous avez immolé ce corps sacré. Voilà pourquoi dans ce moment le diacre présente les énergumènes, leur fait incliner la tête, pour s'unir à la prière par un extérieur humilié ; car il ne leur est pas permis de prier avec l'assemblée des frères. Voilà pourquoi il les amène, afin que, touchés de leur malheur et de leur impossibilité de prier, vous usiez de votre crédit auprès de Dieu pour les secourir.

Pénétrés de ces pensées, accourons tous à ce moment précieux pour attirer la miséricorde, et trouver grâce et protection. Vous approuvez mes paroles ; vous les recevez avec de bruyants applaudissements, mais si vous voulez manifester vos sentiments par vos œuvres, voici le moment de montrer votre obéissance ; après l'homélie, la prière, voilà l'approbation que je vous demande ; cette approbation qui se manifeste par les actes. Exhortez-vous mutuellement à rester à vos places ; si quelqu'un veut se retirer, empressez-vous de le retenir ; et recevant la double récompense de votre propre zèle et de cette charité fraternelle, vous répandrez vos prières avec plus de confiance ; vous vous rendrez Dieu propice, vous recevrez les biens présents et futurs par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui soient, avec le père et le Saint-Esprit, la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS

QUATRIÈME HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU.

ANALYSE.

Récapitulation des discours précédents. — Les anges ne connurent plusieurs mystères qu'avec nous et par nous. — Ils ne connaissent pas l'essence divine. — Félicitations aux habitants d'Antioche pour leur docilité à mettre en pratique les avis donnés. — Nouveaux avis au sujet des filous qui exerçaient leur métier dans l'église.

1. Nous avons montré que Dieu est incompréhensible aux hommes et même aux chérubins et aux séraphins. Notre tâche semble finie, et nous ne devrions plus rien ajouter. Néanmoins comme notre dessein n'est pas seulement de fermer la bouche à nos adversaires, mais encore de vous instruire de plus en plus, nous reprenons le même sujet, et nous continuons à le développer. De cette manière, nous compléterons votre instruction, et nous remporterons une victoire plus brillante qui dissipera tout ce qui resterait encore de difficultés. Il ne suffit pas de couper la tige des mauvaises herbes; car profondément enracinées elles repoussent bientôt; mais il faut les arracher des entrailles de la terre, les exposer aux rayons ardents du soleil, pour qu'elles se dessèchent rapidement.

Remontons donc au ciel, non pour scruter et chercher à pénétrer les desseins de Dieu, mais pour réprimer la téméraire curiosité de ces hommes qui ne se connaissent pas et ne veulent pas admettre de limites à la nature humaine. Nous avons prouvé surabondamment, en vous lisant son histoire, que Daniel ne put supporter l'aspect, non pas de Dieu, mais des anges; vous avez vu cet homme juste pâlir, trembler, et en quelque sorte tomber en défaillance comme si son âme eût voulu briser les liens qui l'unissaient au corps. Lorsqu'une douce et paisible colombe, renfermée dans une cage, est tout à coup frappée de la vue de quelque objet terrible, elle se précipite épouvantée contre les barreaux qui la retiennent prisonnière, et cherche à s'échapper par les fenêtres pour s'enfuir au milieu des airs. Ainsi l'âme du Prophète allait briser ses liens, et elle se serait envolée, abandonnant le corps sans vie, si aussitôt l'ange, la prévenant, n'eût dissipé sa crainte et raffermi son courage. Voilà ce que j'ai dit, pour faire comprendre à nos hérétiques la différence qu'il y a de l'homme à Dieu par celle qu'il y a de l'homme à l'ange. Un juste comblé de tant de faveurs n'a pu soutenir la vue d'un ange; et ces hommes qui sont loin d'avoir sa vertu, scrutent témérairement le Seigneur des anges. Daniel dompte la colère des lions; et nous, nous ne pouvons

vaincre des renards. Daniel fait périr un dragon; par sa confiance en Dieu, il triomphe de ce monstre; et nous redoutons de misérables reptiles. Nabuchodonosor, comme un lion enflammé de colère, se précipitait contre les armées barbares; Daniel n'eut qu'à se montrer et sa présence rétablit le calme et la sérénité dans l'âme du roi. Daniel perce les obscurités de l'avenir, et cependant la vue d'un ange l'éblouit, et le renverse. Quelle excuse donc peuvent apporter ceux qui prétendent sonder la nature divine ?

Nous n'en sommes pas resté là; nous avons parlé des puissances célestes, nous avons montré comment elles détournent les yeux, et se voilent de leurs ailes; comment, debout autour du trône, elles chantent des louanges continuelles, et comment enfin elles sont toutes pénétrées d'admiration et d'épouvante. Plus sages que nous, plus rapprochées de l'essence bienheureuse et ineffable, elles en connaissent d'autant mieux l'incompréhensibilité. Car une grande science produit une grande modestie. Nous avons expliqué ce qu'est l'inaccessible, comment il l'emporte sur l'incompréhensible. La raison que nous avons donnée, c'est que l'incompréhensible est reconnu pour tel après examen et que l'inaccessible ne supporte même pas l'examen. Ce que nous avons confirmé par l'exemple de la mer. Saint Paul n'a pas dit, avons-nous ajouté : Dieu est une lumière inaccessible, mais : « Il habite une lumière inac« cessible ». Si la demeure est inaccessible, à plus forte raison Dieu qui l'habite. Il s'est ainsi exprimé, non pour circonscrire Dieu dans un lieu, mais pour montrer surabondamment qu'il est incompréhensible et inaccessible. Nous avons mis en scène les vertus et les chérubins ; nous avons montré comment au-dessus d'eux est un firmament, un cristal étincelant, l'apparence d'un trône, puis d'un homme, un métail brillant, une flamme, un arc céleste, et après cette vision le Prophète s'écriant : « Telle fut cette image de la gloire du Sei« gneur ». (Ezéch., II, 1.) Tout cela n'est que Dieu voilé, avons-nous dit, Dieu tempérant l'éclat de sa gloire, et cependant les vertus des cieux elles-mêmes ne peuvent en supporter la majesté.

2. Cette récapitulation n'est pas inutile. Puisque je me suis engagé envers vous, je veux savoir exactement ce que j'ai déjà fait et ce qui me reste encore à faire pour remplir ma promesse, à la manière des débiteurs de bonne foi qui examinent sur leurs livres et ce qu'ils ont déjà payé, et ce qu'ils doivent encore. Moi aussi, parcourant le livre de ma mémoire, après avoir passé en revue les différents points déjà prouvés, je viens aujourd'hui traiter les autres. Que reste-t-il donc maintenant? Il nous reste à prouver que ni les principautés, ni les puissances, ni les dominations, ni aucune autre intelligence créée ne comprend Dieu parfaitement. Je dis aucune autre intelligence créée, parce qu'il y en a d'autres dont nous ne connaissons pas même les noms. Voyez l'extravagance des hérétiques ; nous ne connaissons pas les noms des serviteurs ; et ils scrutent l'essence du Maître. Il y a des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des principautés, des puissances ; mais ce ne sont pas tous les habitants des cieux ; il y a des peuples et des nations d'anges en nombre incalculable.

Et comment savons-nous qu'il existe tant de pures intelligences dont les noms mêmes nous échappent? C'est encore saint Paul qui nous l'apprend en parlant de Jésus-Christ : « Il l'a placé », dit-il, « au-dessus de toutes « les principautés, de toutes les puissances, de « toutes les vertus, de tous les noms qui peu« vent être non-seulement dans le siècle pré« sent, mais aussi dans le siècle futur ». (Eph., I, 21.) Vous l'entendez : il est des noms inconnus maintenant et qui seront révélés un jour. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « qui peuvent « être non-seulement dans le siècle présent, « mais aussi dans le siècle futur ». Qu'y a-t-il d'étonnant, si les anges, quels qu'ils soient, n'ont pas une compréhension parfaite de l'essence divine ? Ce n'est pas une chose difficile à prouver. Ce n'est pas seulement l'essence, mais ce sont quelquefois les desseins mêmes de Dieu qui demeurent inconnus aux vertus, aux principautés, aux puissances, aux dominations. J'en trouve encore la preuve dans un passage de saint Paul qui nous assure que les anges apprirent en même temps que nous quelques-uns des desseins de Dieu et qu'ils ne les connurent que par nous. « Il n'a « point été découvert aux autres générations, « comme il est révélé maintenant à ses saints « apôtres et aux prophètes, que les Gentils « sont cohéritiers, membres d'un même corps « participant aux mêmes promesses » (les promesses avaient été faites aux Juifs) « par l'E-

« vangile dont moi, Paul, j'ai été fait le mi- « nistre ». (Gal., III, 5.) Et où est la preuve que les vertus d'en-haut aient alors appris ce mystère? car ces paroles peuvent s'appliquer aux hommes.— L'objection est prématurée, attendez la suite : « A moi le plus petit d'entre tous « les saints, a été donnée la grâce d'annoncer « aux Gentils les richesses insondables de Jésus- « Christ ». (Eph., III, 8.) Qu'est-ce à dire, « in- « sondable? » C'est ce qui ne peut être recherché; entendez bien, je dis recherché, examiné, et non pas trouvé, découvert. Nos adversaires s'aperçoivent-ils des traits acérés que saint Paul leur lance coup sur coup? Si les richesses sont insondables, comment ne serait-il pas insondable Celui qui les donne? Mais continuons notre citation : « Et d'éclairer tous les hommes en « leur découvrant quelle est l'économie du « mystère caché en Dieu, afin que les principau- « tés et les puissances apprennent par l'Eglise « combien la sagesse de Dieu est admirable et « variée ». (Eph., III, 9.) Vous le voyez, avant saint Paul, les vertus d'en-haut ignoraient encore le mystère de la vocation des Gentils. Faut-il s'en étonner? le sujet entre-t-il dans tous les secrets du roi? Retenez bien ces paroles : « Afin « que les principautés et les puissances appren- « nent par l'Eglise combien la sagesse de Dieu « est admirable et variée ». Quel honneur pour la nature humaine! C'est avec nous et par nous que les puissances ont connu les mystères du roi.

Mais l'Apôtre parle-t-il des vertus célestes? Il appelle aussi les démons des noms de principautés et de puissances : « Nous avons à com- « battre », dit-il, « non contre la chair et le sang, « mais contre les principautés et les puissances, « contre les princes du monde, de ce siècle téné- « breux». (Eph., VI, 12.) L'Apôtre ne veut-il pas dire que ce furent les démons qui connurent alors ce mystère pour la première fois? — Nullement; il s'agit ici des vertus célestes. Car après ces mots : « Les principautés et les « puissances», il ajoute : « Dans les cieux». Il parle donc des principautés et des puissances célestes; or, le ciel est interdit aux démons. C'est pourquoi il les appelle princes du monde, montrant que le ciel leur est fermé, et qu'ils n'exercent leur tyrannie que dans ce monde.

3. Concluez donc avec moi que les anges furent instruits en même temps que nous et par nous de quelques-uns des secrets de Dieu. Mais hâtons-nous de dégager notre parole, et prouvons que ni les principautés, ni les puissances ne connaissent l'essence divine. Qui le dit? Ce n'est plus saint Paul, ni Isaïe, ni Ezéchiel, c'est un autre saint, le fils du Tonnerre, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, Jean, qui reposa sur la poitrine du Seigneur, et y puisa de divins enseignements. Que dit-il? « Personne n'a jamais vu Dieu ». (Jean, I, 18.) Il est vraiment le fils du Tonnerre. Il vient de prononcer une parole plus retentissante que la trompette, et capable de confondre tous les téméraires. Mais, pourrait-on objecter, que dites-vous, disciple bien-aimé, « personne n'a jamais vu Dieu? » Et les prophètes qui nous assurent avoir vu Dieu! Car Isaïe dit : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône su- « blime et élevé » (Is., VI, 1); Daniel : « Je regar- « dais jusqu'à ce que les trônes fussent placés « et que l'Ancien des jours s'assît » (VII, 9); Michée : « Je vis le Seigneur Dieu d'Israël assis « sur son trône (III Rois, XXII, 19), et un autre prophète : « Je vis le Seigneur debout sur « l'autel, et il me dit : Frappe sur le propitia- « toire ». (Amos, IX, 1.) On pourrait recueillir beaucoup d'autres témoignages. Comment donc saint Jean dit-il : « Personne n'a jamais vu « Dieu? » C'est qu'il parle de la compréhension entière et de la connaissance parfaite. Que les prophètes n'aient vu qu'une ombre de Dieu, et non son essence pure, la diversité de leur récit le prouve. Car Dieu est simple, il n'a ni parties ni figure. Or, ils virent tous des images différentes. Dieu proclame cette vérité par la bouche d'un autre prophète, et leur annonce qu'ils n'ont pas vu son essence pure : « J'ai « multiplié les visions, je me suis montré aux « prophètes sous différentes images ». (Osée, XII, 10.) C'est comme s'il disait : Je n'ai pas montré mon essence elle-même, mais je me suis proportionné à la faiblesse de leurs yeux.

Saint Jean ne parle pas seulement des hommes dans ce texte : « Personne n'a jamais vu « Dieu ». Cela est évident, et par la prophétie que nous avons citée : « J'ai multiplié les visions », etc., et par la révélation faite à Moïse. Ce législateur désirait voir Dieu de ses yeux; Dieu lui dit : « Nul homme ne verra ma face sans mou- « rir ». (Exod., XXXIII, 20.) Quoi de plus clair et de plus péremptoire? Il ne s'agit donc pas seulement des hommes, mais aussi des vertus célestes, dans le passage en question : « Personne « n'a jamais vu Dieu ». Voilà pourquoi saint Jean nous montre le Fils unique enseignant ce

dogme. Car sans attendre qu'on lui demande de prouver son assertion il ajoute : « Le Fils « unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a « fait connaître ». (Jean, I, 18.) Il nous donne ainsi un maître et un témoin digne de foi. S'il ne voulait que répéter la parole de Moïse, s'il n'avait cru faire une révélation nouvelle, il était superflu d'ajouter : « Le Fils unique l'a fait con« naître ». Car ce n'est pas le Fils lui-même qui nous a révélé que nul homme ne peut voir Dieu ; mais avant que saint Jean l'eût appris du Fils, le Prophète l'avait déjà proclamé comme l'ayant appris de Dieu. L'Evangéliste prétend donc, dans le passage cité plus haut, ajouter quelque chose de nouveau aux révélations faites avant lui sur la vision de Dieu, à savoir, que les vertus d'en-haut ne voient pas Dieu, voilà pourquoi il invoque l'autorité du Fils unique.

Ici, vision est synonyme de connaissance. Car, en parlant des vertus célestes, il ne peut s'agir ni d'yeux ni de paupières : ce qu'est la vision pour nous, la connaissance l'est pour elles. Quand donc vous entendez dire : *Personne n'a jamais vu Dieu*, cela signifie que personne n'a jamais connu Dieu parfaitement dans son essence. Quand on vous dit que les séraphins détournent les yeux et se voilent la face, et que les chérubins agissent de même, ne vous imaginez pas qu'ils ont des yeux véritables ; cela n'appartient qu'aux corps ; par ces expressions, le Prophète marque leur connaissance. Lorsqu'il nous dit qu'ils ne peuvent supporter la vue de Dieu, il indique simplement qu'ils ne peuvent avoir une connaissance parfaite et une compréhension entière, qu'ils n'osent regarder fixement l'essence pure et sans mélange même voilée. Regarder fixement, c'est connaître. Aussi l'Evangéliste sachant qu'il n'appartient pas à la nature humaine de pénétrer ces mystères, instruit de plus que Dieu est incompréhensible même aux vertus d'en-haut, invoque pour prouver cette vérité qu'il veut nous enseigner le témoignage irrécusable de Celui qui est assis à la droite du Père et qui le connaît parfaitement. Il ne dit pas simplement *le Fils*. C'en était assez néanmoins pour fermer la bouche aux téméraires. Car si beaucoup sont appelés christs, le véritable Christ est *un* ; si beaucoup sont appelés seigneurs, le Seigneur est *un* ; si beaucoup sont appelés dieu, le vrai Dieu est *un* ; de même, quoique beaucoup soient appelés fils, le Fils de Dieu est *un* ; l'article préposé indique clairement *le Fils unique*. Cependant cela ne suffit pas à saint Jean, et à ces mots : « Personne n'a jamais vu « Dieu », il ajoute : « Le Fils unique qui est « dans le sein du Père, nous l'a fait connaî« tre ». Il dit d'abord *Fils*, ensuite *unique*. Il prend toutes ces précautions contre les hérétiques, qui abusent de ce nom de *Fils* donné à plusieurs pour ravir au Verbe sa gloire, en le regardant comme un fils ordinaire, comme un de ceux à qui ce nom peut s'appliquer. Saint Jean ajoute donc le mot *unique*, qui lui est propre et le distingue de tous les autres. Apprenez de là que ce nom, commun à plusieurs, n'est plus commun dans ce passage de saint Jean, qu'il est propre, particulier, et qu'il ne convient qu'à Jésus-Christ.

4. Pour rendre la chose plus claire, entrons dans quelques détails. Le nom de *fils* convient aux hommes, il convient aussi au Christ ; mais à nous métaphoriquement, à lui réellement. Le mot *unique* lui est propre, et ne convient à nul autre même figurément. Afin donc de vous montrer par un nom, à lui seul réservé, que l'autre nom, commun à tous, lui est ici approprié, l'Apôtre joint au mot *Fils* le mot *unique*. Si cela ne suffit pas pour faire luire le jour de la vérité dans l'esprit des Anoméens, voici un troisième argument simple et vulgaire, capable de faire inpression sur les esprits les plus grossiers. Que signifie : « Qui est « dans le sein du Père ? » Expression tout ordinaire, mais qui peut nous faire saisir la vérité, si nous la prenons dans un sens convenable. En entendant les mots de trône, de droite, ne vous représentez pas un trône réel, un espace circonscrit ; ces expressions indiquent l'égalité de la gloire. De même pour le mot de sein, il ne s'agit ni de sein proprement dit ni de lieu, mais des rapports de filiation et de confiance avec le Père. L'étroite union du Fils avec le Père est mieux représentée par ces mots : « qui « est dans le sein », que par ces autres : « qui est « assis à la droite ». Le Père en effet ne laisserait pas le Fils habiter dans son sein, s'il n'avait la même essence ; et le Fils, s'il était d'une nature inférieure, ne pourrait demeurer dans le sein du Père. Comme Fils donc, et comme Fils unique, étant dans le sein du Père, il connaît parfaitement tout ce qui est du Père. Voilà pourquoi l'Evangéliste se sert de ces paroles pour mieux montrer la connaissance parfaite que le Fils a du Père. Car il s'agit de connais-

sance. Autrement, pourquoi parler de sein? Comme Dieu n'a pas de corps, si l'on n'admet pas que le mot « sein » employé par l'Évangéliste marque l'union intime du Fils avec le Père, ce mot est superflu et inutile. Mais il n'est pas inutile; loin de là. Le Saint-Esprit ne dit rien sans motif; il indique donc par ce terme les rapports intimes du Fils avec le Père. En résumé saint Jean annonce cette grande vérité, que même les créatures célestes ne voient pas Dieu, c'est-à-dire ne le connaissent pas parfaitement; il veut invoquer une autorité digne de foi; et il ajoute ces paroles: « Le « Fils unique qui est dans le sein du Père « nous a fait cette révélation » ; afin que vous le croyiez sans hésiter comme vous croiriez le Fils, et le Fils unique demeurant dans le sein du Père.

Et même à examiner les choses en toute simplicité et franchise, ce texte prouve l'éternité du Fils. Par cette parole dite à Moïse : « Je suis Celui qui suis » (Exod., III, 14), nous démontrons l'éternité de Dieu ; de cette autre : « Qui est dans le sein du Père », nous pouvons aussi conclure que le Fils est éternellement dans le sein du Père.

J'ai tenu la promesse que je vous ai faite en commençant, j'ai prouvé, je crois, avec la dernière évidence, que l'essence de Dieu est incompréhensible à toute créature. Reste à montrer que le Fils et le Saint-Esprit seuls le connaissent parfaitement. Remettons cette discussion à une autre fois, pour ne pas accabler votre mémoire de trop de choses, et passons à l'exhortation accoutumée. Quelle est cette exhortation? C'est de prier avec un cœur pur et un esprit vigilant. Dernièrement je vous ai parlé à ce sujet, et vous vous êtes montrés tous obéissants. Or, il ne conviendrait pas de réprimander votre négligence, sans louer votre zèle.

Je veux donc vous féliciter aujourd'hui, et vous remercier de votre docilité. Comme marque de reconnaissance, je vous montrerai pourquoi la prière l'emporte sur tout, et pourquoi le diacre introduit les possédés et les énergumènes, et leur fait incliner la tête. Quelle est la raison de cette cérémonie? La possession du démon est une dure et lourde chaîne, plus forte qu'une chaîne de fer. Quand un juge paraît et va s'asseoir sur son tribunal, les geôliers amènent les prisonniers et présentent ces malheureux, sales, les cheveux épars, et couverts de haillons. Ainsi agissent les Pères spirituels, lorsque le Christ va paraître comme sur un tribunal, dans les redoutables mystères; ils amènent les possédés comme des captifs, non pour qu'ils reçoivent le châtiment dû à leurs crimes, comme les prisonniers, non pour qu'ils soient punis et condamnés, mais afin qu'en présence du peuple et de toute la ville, on fasse pour eux des prières publiques, et que tous ensemble supplient le Maître commun, et le conjurent à grands cris d'avoir pitié d'eux.

5. J'ai blâmé ceux qui s'absentent de l'église et qui manquent à cette prière. Je dois aussi réprimander ceux qui restent à l'église, non parce qu'ils y restent, mais parce que tout en y restant, ils ne se conduisent pas mieux que les premiers; à ce moment terrible ils s'amusent à causer. Eh quoi! près de vous gémissent tant de frères captifs, et vous vous entretenez de futilités! et leur seule vue n'est pas capable de vous émouvoir et d'exciter votre commisération! Votre frère est dans les fers, et vous restez dans l'indifférence! Est-ce pardonnable d'être si dur, si inhumain, si cruel? Pendant que vous discourez dans l'oisiveté et la négligence, ne craignez-vous pas qu'un démon ne s'élance d'ici, et, trouvant la voie libre, ne s'empare de votre âme vide et sans défiance? Ne faudrait-il pas à cette heure verser des larmes, ne devrait-on pas voir tous les yeux en pleurs, et entendre dans toute l'église des soupirs et des gémissements? Après la participation aux saints mystères, après les grâces du baptême, après l'union avec Jésus-Christ, le loup infernal a pu ravir les agneaux du troupeau, il en fait sa proie : et vous voyez d'un œil sec un tel malheur! Quelle excuse à cette indifférence? Vous ne voulez pas compatir au malheur de votre frère; du moins craignez et tremblez pour vous.

Lorsque le feu est au logis de votre voisin, fût il votre plus grand ennemi, vous courez pour l'éteindre, dans la crainte qu'il ne gagne aussi bientôt votre maison. Faites de même pour les énergumènes. Car la possession du démon est un horrible incendie. Prenez donc garde qu'il ne se glisse aussi dans votre âme. Lorsque vous le verrez s'approcher, recourez promptement à Dieu, afin qu'en apercevant votre ferveur et votre vigilance, il comprenne que tout accès dans votre âme lui est fermé. S'il vous voit négligent et oisif, il entrera en

vous comme dans une hôtellerie déserte. Si au contraire vous êtes vigilant, attentif, occupé des choses du ciel, il n'osera pas même vous regarder. Si donc vous dédaignez vos frères, ayez au moins pitié de vous, fermez au démon toutes les portes de votre âme. Or, rien n'est plus propre à l'éloigner de nous que la prière et des supplications continuelles. Ce n'est pas inutilement et sans raison que le diacre dit à tous : « Levons-nous et tenons-nous bien », c'est pour nous avertir d'élever nos pensées qui rampent à terre, de bannir le souci des affaires temporelles, afin de pouvoir présenter à Dieu des âmes pures et droites.

Tel est le véritable sens de cet avertissement en usage dans le rituel ; il ne s'agit pas du corps, mais de l'âme, c'est elle qu'il faut relever. Ecoutons saint Paul ; il se sert de cette même formule. Il écrit à des hommes tombés et accablés sous le poids des malheurs : « Re« levez vos mains languissantes et fortifiez vos « genoux affaiblis ». (Hébr., XII, 12.) Saint Paul parle-t-il des genoux et des mains du corps ? Nullement. Car il ne s'adresse pas à des coureurs ni à des lutteurs. Mais il cherche par ces paroles à ranimer la vigueur de l'âme, abattue par les tentations. Pensez près de qui vous êtes, avec qui vous allez invoquer Dieu. C'est avec les chérubins. Examinez qui vous accompagne et vous serez vigilants, en voyant que, composés de chair et d'os, vous êtes admis avec les vertus incorporelles à louer le même Seigneur. Arrière donc les cœurs lâches ! le zèle est nécessaire pour prendre part aux saints mystères, et aux hymnes mystiques. Dans ce moment bannissez toute pensée mondaine, tout sentiment terrestre ; montez au ciel ; approchez-vous du trône de gloire, et chantez avec les séraphins l'hymne sacrée au Dieu plein de magnificence et de majesté. L'instant est grave et solennel, voilà pourquoi l'on nous commande de nous bien tenir, c'est-à-dire, comme il convient à des hommes de se tenir devant Dieu, avec crainte et tremblement, pleins de zèle et de vigilance. Qu'il s'agisse en effet de l'âme dans la formule en question, cette autre parole de saint Paul le prouve également : « Mes bien-aimés, demeurez ainsi « fermes dans le Seigneur ». (Philip., IV, 1.) Un archer qui veut frapper au but, commence par assurer sa pose ; ensuite placé exactement en face du but, il lance la flèche. Ainsi pour atteindre la terre maudite du démon, occupez-vous d'abord d'affermir votre cœur, puis debout et libres de tout obstacle, vous lui lancerez des traits inévitables.

6. Voilà ce que j'avais à vous dire au sujet de la prière. Mais outre la négligence pour la prière, le démon s'est avisé d'un nouvel artifice pour troubler votre attention ; il faut rendre encore cette ruse inutile. Quelle est donc cette invention diabolique ? Vous voyant réunis en une foule compacte, et très-attentifs à la parole de Dieu, il n'a pas osé envoyer ses suppôts pour vous en détourner par des suggestions et de perfides conseils. Il savait bien qu'aucun de vous ne se laisserait gagner. Alors il a introduit parmi vous d'adroits filous, afin d'enlever l'or que plusieurs d'entre vous portent avec eux. Cela est déjà souvent arrivé. Pour empêcher ce malheur à l'avenir, et pour que la perte de ces richesses n'arrête pas votre zèle à entendre la parole de Dieu, je vous engage et vous exhorte tous à ne plus apporter d'argent avec vous. Ainsi votre empressement ne sera pas une occasion de péché pour ces voleurs, et le plaisir que vous goûtez ici ne sera pas troublé par la perte de votre or. Car le démon a inventé cett ruse non pour vous rendre plus pauvres, mais afin que la perte de l'argent, en vous chagrinant, vous détourne d'entendre la prédication.

C'est ainsi qu'il a dépouillé Job de tous ses biens, non pour l'appauvrir, mais pour l'éloigner de la piété ; il n'avait pas pour but de lui ravir des richesses dont il connaît le néant : il voulait par la perte de ses biens l'amener à pécher. Ce but manqué, rien ne lui a réussi. Vous voyez maintenant son dessein. Lors donc que vous venez à perdre votre argent par les voleurs ou autrement, rendez gloire à Dieu ; vous y gagnerez, et vous ferez éprouver à votre ennemi une double défaite : vous ne vous êtes pas irrités, premier insuccès pour le tentateur et vous avez rendu grâces, seconde déception. S'il voit que la perte des richesses vous afflige, et vous fait murmurer contre Dieu, il ne cessera pas ces manœuvres. Si au contraire il s'aperçoit que loin de blasphémer Dieu votre créateur, vous lui rendez grâce pour chaque épreuve, il s'abstiendra de vous tenter, sachant que l'infortune est pour vous un motif d'actions de grâces, et qu'elle vous prépare une couronne plus brillante, et une plus grande récompense. C'est ce que Job éprouva. Il avait perdu tous ses biens, son corps n'était qu'une plaie, et il continuait de témoigner à Dieu sa

reconnaissance ; à cette vue, le démon n'ose pas aller plus loin, il se retire vaincu et couvert de confusion ; il n'avait fait qu'augmenter la gloire de l'athlète du Seigneur.

Pénétrés de ces vérités, ne craignons qu'une chose, le péché. Supportons avec courage tout le reste, perte d'argent, maladie, bouleversement, violence, calomnie, ou tout autre calamité qui nous survienne. Tout cela ne peut nous nuire, et, si nous le supportons avec patience, nous sera même très-utile et embellira notre récompense. Voyez Job ceint de la couronne de patience et de courage, il reçoit le double de ce qu'il avait perdu. Pour vous, ce n'est pas le double, ni le triple que vous recevrez, mais le centuple, si vous êtes généreux ; vous aurez la vie éternelle en héritage ; puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la grâce et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU.

ANALYSE.

Le Fils et le Saint-Esprit connaissent parfaitement le Père. — Les mots *Dieu* et *Seigneur* sont communs au Père et au Fils. — Prudence de saint Paul dans ses enseignements. — Non-seulement la substance des anges, mais aussi celle de notre âme est incompréhensible pour nous. — Les Anoméens objectent : « Vous adorez donc ce que vous ignorez ! » — Réponse à cette objection. — Puissance de la prière. — L'humilité produit la confiance.

1. Quand on traite un sujet vaste qui exige plusieurs discours, et qui demande non-seulement un, deux, ou trois jours, mais beaucoup plus, il ne faut pas le présenter en bloc et d'un seul coup à l'intelligence des auditeurs; il convient de le diviser en plusieurs parties ; ce qui le rend plus facile à suivre pour tous. La langue, l'ouïe, chacun de nos sens a ses règles et ses limites ; quiconque dépasse ces bornes, émousse la vigueur de ces organes. Quoi de plus doux que la lumière ? Quoi de plus agréable que les rayons du soleil ? Et cependant cette douceur, ce plaisir trop prolongé devient, pour l'œil, pénible et insupportable. Aussi, Dieu a-t-il fait succéder au jour la nuit qui repose les yeux fatigués, ferme les paupières, ranime la vigueur de l'organe de la vue, et le rend plus apte à ses fonctions du lendemain. Ainsi la veille et le sommeil, quoiqu'opposés, nous offrent, bien réglés, une égale jouissance; la lumière nous est douce, doux aussi est le sommeil qui nous dérobe la lumière. L'excès est partout fâcheux et funeste; la modération, douce, agréable et utile. Il y a déjà quatre ou cinq jours que nous parlons de l'incompréhensible; la discussion ne sera pas encore terminée aujourd'hui ; mais après vous en avoir entretenu suffisamment, nous ne fatiguerons pas outre mesure votre attention, et nous laisserons vos esprits se reposer un peu.

Où en sommes-nous restés la dernière fois? C'est là qu'il faut reprendre, puisque nous continuons aujourd'hui de traiter le même sujet. Selon le fils du Tonnerre, disions-nous, « nul « n'a jamais vu Dieu, excepté le Fils unique qui « est dans le sein du Père, qui nous l'a fait con- « naître ». (Jean, I, 18.) Montrons aujourd'hui en quel endroit le Fils unique a exposé ce dogme, le voici : « Il répondit aux Juifs et dit : Nul n'a « vu le Père si ce n'est Celui qui est de Dieu ; « celui-là a vu le Père ». (Ibid., VI, 46.) Il appelle encore ici vision la connaissance. Il ne dit pas simplement : « Nul n'a vu le Père », sans rien ajouter. On aurait pu croire qu'il s'agit des hommes seuls. Il a ajouté ce qui suit pour exclure et les anges, et les archanges et les vertus célestes. Car après ces mots : « Nul n'a « vu le Père », il continue : « Si ce n'est Celui qui

« est de Dieu, celui-là a vu le Père ».S'il eût dit simplement : « Nul », beaucoup d'auditeurs, peut-être, auraient cru qu'il n'était question que de notre nature dans cette exclusion. Mais joignant au mot «nul» les mots : «Si ce n'est le « Fils», il exclut par là toute la création. — Et le Saint-Esprit, direz-vous. Aucunement; car le Saint-Esprit ne fait pas partie de la création, et l'expression « nul » caractérise toujours la créature. Appliquée au Père, elle n'exclut pas le Fils, ni au Fils, le Saint-Esprit.

Montrons encore plus clairement que « nul» implique l'exclusion de la créature et non du Saint-Esprit. Au sujet de la science qui ne convient qu'au Fils, écoutons ce que dit saint Paul aux Corinthiens : « Qui connaît les secrets de « l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en « lui ? Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu, « sinon l'Esprit de Dieu ». (I Cor., II, 11.) Comme ici le mot «nul» n'exclut pas le Fils, de même appliqué au Christ, il n'excepte pas l'Esprit-Saint. Notre assertion est donc vraie. Car si dans ce texte : « Nul n'a vu le Père, si ce n'est « Celui qui est de Dieu», le Saint-Esprit était excepté, saint Paul n'aurait pas pu dire : que comme l'homme connaît ce qui est en lui, ainsi l'Esprit-Saint connaît parfaitement ce qui est en Dieu. Il en est ainsi du mot « un »; il a la même force, voyez : « Un seul Dieu, le Père, « duquel tout découle, et un seul Seigneur « Jésus-Christ, par qui tout a été fait». (Ibid., VIII, 6.) Car si ces mots: « Un seul Dieu le « Père », ôtent au Fils la divinité, ceux-ci: « Un « seul Seigneur Jésus-Christ», dépouillent le Père de la domination; mais le Père n'est pas privé de la domination, parce qu'il y a « un « seul Seigneur Jésus-Christ » ; ce n'est donc pas non plus ravir au Fils la divinité que de dire : « Un seul Dieu, le Père ».

2. Le Père, dira-t-on, est appelé « un seul « Dieu », parce que le Fils, quoique Dieu, n'est pas un Dieu aussi grand que le Père.—De cette distinction, il faudrait conclure, à Dieu ne plaise ! que le Fils étant appelé « un seul Sei« gneur », le Père quoique Seigneur, n'est pas un Seigneur aussi grand que le Fils. Si cette dernière parole est une impiété, que penser de la première ? Mais ce mot « un seul Seigneur » ne dépouille pas le père de la vraie domination pour la conférer au Fils seul ; de même, ce mot « un seul Dieu » ne prive pas le Fils de la véritable et réelle divinité pour l'attribuer uniquement au Père. Le Fils est Dieu, même Dieu que le Père, tout en restant Fils; la suite le prouve. En effet, si le mot « Dieu » ne convient qu'au Père, s'il ne peut s'appliquer qu'à cette Personne première et inengendrée, comme une qualification propre à elle seule et distinctive, il est superflu d'ajouter le mot « Père ». Il suffit de dire « un seul Dieu », pour savoir de qui l'on parle. Mais le nom de « Dieu » étant commun au Père et au Fils, en disant « un seul Dieu », saint Paul n'indiquait pas clairement de quelle Personne il était question. Aussi dut-il ajouter le mot « Père » pour montrer qu'il s'agissait de la première personne inengendrée, le mot Dieu, ne suffisant pas à cet effet, puisqu'il est commun au Père et au Fils. Car il y a des noms communs et des noms propres ; ceux-là indiquent l'identité d'essence, ceux-ci caractérisent les propriétés des personnes.

Ainsi les noms de Père et de Fils sont propres à chaque personne; ceux de Dieu et de Seigneur leur sont communs. S'étant servi du mot « un seul Dieu », l'Apôtre emploie encore un nom propre pour montrer de qui il parlait, et nous empêcher de tomber dans l'hérésie de Sabellius. Car les noms « Dieu et Seigneur » ne sont ni inférieurs, ni supérieurs l'un à l'autre; cela est ici évident. Dans l'Ancien Testament, le Père est sans cesse appelé Seigneur. « Le Sei« gneur ton Dieu, le Seigneur est un (Ex., XX, 2); « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le servi« ras lui seul (Deut., VI, 13); Notre-Seigneur est « grand, sa puissance est infinie et sa sagesse n'a « point de bornes (Ps. CXLVI, 5); Qu'ils sachent « que votre nom est le Seigneur, et que vous êtes « seul le Très-Haut sur toute la terre». (Ps. LXXXII, 19.) Si ce nom était inférieur à celui de Dieu, et indigne de l'essence divine, il ne faudrait pas dire: « Qu'ils connaissent que votre nom est « le Seigneur ». D'autre part, si le mot « Dieu » l'emporte sur celui de « Seigneur », s'il est plus honorable, il ne faut pas attribuer le nom propre du Père au Fils, qui selon eux est inférieur. Mais il n'en est pas ainsi. Le Fils n'est pas au-dessous du Père, ni le nom de « Sei« gneur » moindre que celui de « Dieu ». Aussi la sainte Ecriture donne ces deux noms indifféremment au Père et au Fils. Vous avez vu le Père appelé Seigneur, voyons maintenant le Fils appelé Dieu. « Voici qu'une vierge con« cevra et enfantera un fils à qui on donnera « le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu « avec nous ». (Is., VII, 14 ; Matth., I, 23.) Vous le voyez, le nom de Seigneur est attri-

bué au Père, et celui de Dieu au Fils. Comme il est dit auparavant : « Qu'ils connais- « sent que votre nom est le Seigneur » ; il est dit ici : « On lui donnera le nom d'Emmanuel. Un « petit Enfant nous est né, un Fils nous a été « donné, il sera appelé l'ange du grand conseil, « le Dieu fort, puissant ». (Is., IX, 6.)

Admirez la puissance et la sagesse spirituelle des prophètes. Pour qu'on ne croie pas que, par le mot de « Dieu », ils entendent le Père, ils rappellent d'abord l'Incarnation, car le Père n'est pas né d'une vierge, n'a pas été petit enfant. Un autre prophète s'écrie : « Il est notre « Dieu, et nul autre ne subsistera devant lui ». (Bar., III, 36.) De qui parle-t-il? Du Père? Nullement. Ecoutez comment il rappelle aussi l'Incarnation. Après ces mots : « Il est notre Dieu, « nul autre ne subsistera devant lui », il ajoute : « Il a trouvé toutes les voies de la science, et il « l'a donnée à Jacob son serviteur, à Israël son « bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre et « il a conversé avec les hommes ». Saint Paul a dit les paroles suivantes : « Desquels est sorti selon « la chair, Jésus-Christ qui est Dieu, au-dessus « de tout et béni dans les siècles, Amen (Rom., « IX, 5) ; Nul fornicateur, nul avare ne sera « héritier du royaume de Jésus-Christ et de « Dieu (Ephés., V, 5; Par l'avénement du grand « Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ ». (Tit., II, 13.) Saint Jean lui donne aussi ce nom : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était avec Dieu, et le Verbe était Dieu ». (Jean, I, 1.)

3. C'est vrai, me direz-vous. Mais montrez-nous un passage où l'Ecriture, en parlant du Père et du Fils, nomme le Père « Seigneur ». Je vais vous le montrer, et de plus vous prouver qu'elle appelle le Père et le Fils indifféremment Dieu et Seigneur. Où cela? Un jour Jésus-Christ, disputant avec les Juifs, dit : « Que vous « semble du Christ? De qui est-il fils? Ils ré- « pondirent : De David. Il reprit : Comment « David, en esprit, l'appelle-t-il son Seigneur, « en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite? » (Matth., XXII, 42.) Voici un Seigneur et un Seigneur. Voulez-vous savoir où l'Ecriture, en même temps, appelle « Dieu » et le Père et le Fils? Ecoutez le prophète David et l'apôtre saint Paul : « Votre trône, ô « Dieu ! sera un trône éternel ; le sceptre de « votre empire sera un sceptre d'équité. Vous « avez aimé la justice et vous avez haï l'ini- « quité ; c'est pourquoi, ô Dieu ! votre Dieu vous « a sacré d'une huile de joie d'une manière « plus excellente que tous ceux qui vous sont « unis ». (Ps. XLIV, 7; Héb., I, 8.) Saint Paul rend encore le même témoignage : « L'Ecriture dit « des anges : Dieu a fait les esprits ses anges ; « mais du Fils : Votre trône, ô Dieu ! sera un « trône éternel ». (Héb., I, 7.) Pour quelle raison l'Apôtre appelle-t-il le Père Dieu, et le Fils Seigneur? Il n'a pas agi ainsi sans motif et au hasard, mais parce qu'il raisonnait contre les Grecs entachés de polythéisme. Ils auraient pu objecter : vous nous accusez de reconnaître plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, et vous tombez dans la même faute en disant les dieux et non pas Dieu. Saint Paul, se proportionnant à leur faiblesse, donne au Fils un autre nom qui a la même force.

Telle est la vérité, et en reprenant le texte un peu plus haut, vous verrez clairement que ce n'est point une vaine conjecture. « Quant aux « viandes offertes aux idoles, nous n'ignorons « pas que nous avons tous assez de science. La « science enfle, la charité édifie. Quant à ce qui « est de manger de ces viandes, nous savons que « les idoles ne sont rien dans le monde, et qu'il « n'y a nul autre Dieu que le seul Dieu ». (I Cor., VIII, 1 et 4.) Il parle, comme vous le voyez, à ces Grecs qui admettaient la pluralité des dieux. Il continue ainsi : « Car quoique plusieurs « soient appelés dieux, et plusieurs seigneurs au « ciel et sur la terre, et qu'il y ait plusieurs dieux « et plusieurs seigneurs (c'est-à-dire ainsi ap- « pelés), nous n'avons qu'un seul Dieu le Père, « d'où tout découle, et qu'un seul Seigneur « Jésus-Christ, par qui tout a été fait ». (Ibid. 5.) Il se sert du mot « seul », pour ne pas leur faire croire qu'il introduisait le polythéisme. Il appelle le Père « seul Dieu », sans ôter au Fils la divinité, et le Fils « seul Seigneur », sans ravir au Père la domination. Il parle ainsi pour condescendre à leur faiblesse et pour ne pas les scandaliser. C'est pour la même raison que, chez les Juifs, les Prophètes ne parlent pas du Fils de Dieu d'une manière claire et évidente, mais rarement et en termes obscurs. Naguère convertis du polythéisme, s'ils avaient entendu dire : « Dieu le Père, Dieu le Fils », ils seraient retombés dans leur premier égarement. Aussi les Prophètes proclament-ils partout et sans cesse, qu' « il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'y en « a pas d'autre que lui ». (Deut., IV, 35; Is., XLV, 5.) Ils ne nient pas le Fils, non; mais ils veulent ménager la faiblesse des Juifs, et

les détourner de la croyance aux faux dieux.

En entendant ces expressions : « nul » et autres semblables, gardez-vous d'en abuser pour amoindrir la gloire de la Trinité, mais apprenez de là combien elle l'emporte sur la créature. Ailleurs il est dit : « Qui a connu les « desseins de Dieu ? » (Rom., II, 34 ; Is., XL, 13.) Ces paroles ne nous donnent pas non plus le droit de refuser cette connaissance au Fils ni au Saint-Esprit ; nous l'avons prouvé plus haut, par un texte de saint Paul : « Qui connaît les « secrets de l'homme, sinon l'esprit de l'homme « qui est en lui ? Ainsi personne ne connaît ce « qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu » ; par un passage de saint Luc où Jésus-Christ dit : « Personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et « personne ne connaît le Père, sinon le Fils » (Luc, X, 22) ; nous l'avons prouvé enfin par un troisième témoignage emprunté à saint Jean : « Personne n'a vu le Père, sinon celui qui est de « Dieu ; celui-là a vu le Père ». (Jean, VI, 46.) Ce dernier texte ne nous apprend pas seulement que le Fils connaît Dieu parfaitement, mais encore il nous en donne la raison. Quelle est cette raison ? C'est que le Fils est de Dieu. Ainsi l'apôtre saint Jean nous révèle en une seule parole deux dogmes, savoir que le Fils est du Père, et que le Fils connaît le Père ; en effet, on ne peut affirmer l'un sans affirmer l'autre ; si le Fils connaît le Père, c'est qu'il est du Père et réciproquement. Une substance ne peut bien connaître une substance supérieure, si petite que soit la distance qui les sépare. Selon le Prophète, il n'y a qu'une très-petite différence entre la nature angélique et la nature humaine : « Qu'est-ce que l'homme, pour « que vous vous souveniez de lui, et le fils de « l'homme pour que vous pensiez à lui ? Vous ne « l'avez abaissé qu'un peu au dessous des an- « ges ». (Ps. VIII, 5.) Mais quelque légère que soit la différence, dès lors qu'elle existe, nous ne connaissons pas parfaitement la nature des anges, et malgré toutes nos investigations, nous ne pouvons la comprendre.

4. Que dis-je, des anges ? l'essence de notre âme elle-même, nous ne la connaissons pas parfaitement, ou plutôt nous l'ignorons tout à fait. Si les Anoméens prétendent le savoir, demandez-leur ce que c'est que la substance de l'âme ? Est-ce de l'air ? du vent ? un souffle ? une flamme ? Rien de tout cela, assurément ; car tout cela est corps, et l'âme est incorporelle. Ils ignorent la nature des anges et celle de leur âme, et ils se vantent de connaître parfaitement leur Seigneur et leur Créateur ? Quoi de plus triste que cette folie ? Mais pourquoi parler de la substance de l'âme ? Personne ne peut dire comment elle est dans le corps. Est-elle répandue dans la masse ? Ce serait absurde ; cette manière d'être est le propre des corps. Cela ne peut se dire de l'âme. Car, les mains et les pieds coupés, elle demeure entière, et en mutilant le corps, on ne mutile pas l'âme. Mais si elle n'est pas répandue dans tout le corps, réside-t-elle dans une partie ? Alors les autres parties sont mortes ; car ce qui n'est pas animé est mort. Cette hypothèse est inadmissible. Nous savons que l'âme est dans notre corps ; comment y est-elle ? nous l'ignorons. Dieu nous a dérobé cette connaissance pour rabattre nos prétentions, nous maintenir dans l'humilité, et nous empêcher de rechercher et de scruter ce qui est au-dessus de nous.

Mais pour prouver cette vérité sans le secours du raisonnement, revenons à l'Ecriture sainte : « Nul n'a vu le Père sinon Celui qui est de Dieu ; « celui-là a vu le Père ». — Ce passage, direz-vous, n'attribue pas au Fils une connaissance parfaite. Il indique que la créature ne connaît pas Dieu : « Nul n'a vu le Père », et que le Fils le connaît : « Sinon Celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le « Père ». Qu'il le connaisse parfaitement, et comme il se connaît lui-même, cela n'est pas démontré. Il peut se faire que ni la créature, ni le Fils, quoique ayant une science plus grande, ne le comprennent pas parfaitement. Le Fils sait que Dieu existe, voilà tout ce que vous pouvez conclure de votre citation : mais qu'il le connaisse entièrement et comme il se connaît lui-même, rien ne le prouve. — Faut-il vous le montrer par la sainte Ecriture et par les paroles mêmes de Jésus-Christ ? Ecoutons ce qu'il dit aux Juifs : « Comme le Père me connaît, je con- « nais le Père ». (Jean, X, 15.) Quelle connaissance plus parfaite désirez-vous ? Interrogez nos adversaires ; répondez, Anoméens : Le Père connaît-il le Fils pleinement, en a-t-il une compréhension entière ; pénètre-t-il toute l'essence du Fils, sa science est-elle parfaite ? Oui, répondez-vous. Si donc le Fils connaît le Père, comme le Père connaît le Fils, cela suffit, puisque de part et d'autre la science est égale.

Ailleurs le Sauveur déclare la même chose : « Personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et « personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et « celui à qui le Fils aura voulu le révéler ». (Matth.

XI, 27.) Il révèle non autant qu'il connaît, mais selon que nous sommes capables d'entendre. Si saint Paul en agit ainsi, à plus forte raison Jésus-Christ doit-il user de cette prudence. Or, l'Apôtre écrit à ses disciples : « Je n'ai pu vous « parler comme à des hommes spirituels, mais « comme à des personnes encore charnelles. « Comme à de petits enfants en Jésus-Christ, je « vous ai donné du lait, et non des viandes so- « lides. Vous n'en étiez pas capables ». (I Cor., III, 1.) — Mais, direz-vous, l'Apôtre ne parle ici qu'aux seuls Corinthiens. — Et si nous vous montrons qu'il a connu des mystères cachés à tous les hommes, et qu'il est mort sans les avoir communiqués? Où en trouver la preuve? Dans l'Epître aux Corinthiens : « J'ai entendu « des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis « à un homme de rapporter ». (II Cor., XII, 4.) Cependant, après avoir entendu ces paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter, il n'a qu'une science imparfaite et bien inférieure à la science future. Car c'est le même qui a dit : « Ce que nous avons de science « et de prophétie est très-imparfait. Quand j'é- « tais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en « enfant, je raisonnais en enfant. Maintenant « nous voyons en un miroir et en des énigmes; « alors nous verrons face à face ». (I Cor., XIII, 9, etc.) Ces paroles ruinent tous les raisonnements des Anoméens. Lorsqu'on ignore, je ne dis pas si Dieu est, mais ce qu'est l'essence divine, n'est-ce pas folie de lui imposer un nom et de vouloir la définir? Quand même nous la connaîtrions clairement, ce serait une témérité de donner nous-mêmes un nom à l'essence du souverain Maître. Saint Paul n'a pas osé dénommer les vertus d'en-haut : « Il a placé le « Christ au-dessus de toutes les principautés, « de toutes les puissances, de toutes les vertus « et de tous les noms qui peuvent être non- « seulement dans le siècle présent, mais aussi « dans le siècle futur ». (Eph., I, 21.) Il nous apprend que les vertus ont des noms que nous saurons alors, et il craint d'en substituer d'autres à ceux qu'il ne connaît pas, qu'il ne veut pas même scruter. Quel pardon, quelle excuse restent encore à ces hommes qui cherchent à sonder l'essence divine? Puisque cette essence est inconnue, nécessairement inconnue; arrière les insensés qui affichent la prétention de la connaître! Dieu est inengendré; vérité évidente. Que tel soit le nom de sa substance, aucun prophète ne l'a dit; aucun apôtre, aucun évangéliste ne l'a insinué. Et avec raison, car, ignorant l'essence elle-même, comment auraient-ils pu la nommer?

5. A quoi bon citer l'Ecriture sainte? L'absurdité du système que nous combattons est si évidente, son extravagance si grande, que les païens eux-mêmes, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, n'ont rien osé de semblable. Aucun n'a eu l'audace de définir l'essence divine, et de lui imposer un nom; que dis-je? l'essence divine! Malgré tous leurs efforts, les philosophes n'ont pu définir la nature des esprits, et ils en donnent plutôt une description obscure, un aperçu, qu'une définition.

A tout cela qu'est-ce qu'objectent nos sages Anoméens? Vous ne connaissez pas ce que vous adorez. Voilà l'objection.

Certes, après avoir si clairement démontré par l'Ecriture sainte que l'essence de Dieu ne peut être connue parfaitement de personne, je ne devrais pas relever une pareille attaque. Mais puisque c'est le désir de les éclairer et non la haine qui me fait parler, montrons-leur qu'il y a plus d'ignorance dans leur prétention de comprendre Dieu, que dans l'aveu de notre impuissance. Supposons deux hommes qui discutent sur la grandeur du ciel. L'un dit : le regard de l'homme ne peut en embrasser l'étendue; l'autre prétend qu'il le mesure de la main ; dites-moi, quel est celui qui comprend mieux la grandeur du ciel, celui qui se vante d'en connaître la mesure, ou celui qui avoue son ignorance? Si ce dernier connaît mieux l'étendue du ciel que le premier, pourquoi n'aurions-nous pas la même réserve que lui en parlant de Dieu? Agir autrement, n'est-ce pas le comble de la folie? Il nous suffit de savoir que Dieu existe, sans vouloir pénétrer son essence. Ecoutez saint Paul : « Pour s'approcher « de Dieu il faut croire qu'il est ». (Héb., XI, 6.) Le Prophète reproche à l'impie d'ignorer, non la nature, mais l'existence de Dieu : « L'impie a « dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ». (Ps. XIII, 1.) Ce qui distingue l'impie, c'est de nier qu'il y a un Dieu, et non d'ignorer quelle est son essence; de même c'est satisfaire à son devoir que de reconnaître que Dieu existe.

Les Anoméens font encore une autre objection. Laquelle? Il est écrit, disent-ils : « Dieu est « esprit ». (Jean, IV, 21.) Mais est-ce la définition de son essence? Qui le croira, pour peu qu'il ait seulement ouvert les saintes Ecritures? A raisonner de la sorte, Dieu sera aussi un feu. S'il

est dit : « Dieu est esprit », il est aussi écrit : « Notre Dieu est un feu dévorant ». (Héb., xii, 29.) On l'appelle encore : « une source d'eau « vive ». (Jér., ii, 13.) Il ne sera pas seulement esprit, source, feu, mais aussi âme, souffle, intelligence humaine, pour ne rien dire de plus absurde. Je ne veux pas continuer et imiter leur folie. Le mot « esprit » (πνεῦμα) a plusieurs sens. Il signifie notre âme, comme dans ce passage de saint Paul : « Livrez cet homme à Satan, « afin que son esprit ou son âme soit sauvée ». (I Cor., v, 5); le vent, d'après le Prophète : « Vous les briserez par le souffle d'un esprit, « c'est-à-dire d'un vent impétueux» (Ps. xlvii, 8); un don spirituel : « L'esprit lui-même rend « témoignage à notre esprit » (Rom., viii, 16); et encore : « Je prierai de cœur, et je prierai « d'esprit ». (I Cor., xiv, 15); la colère selon Isaïe: « N'était-ce pas vous qui vouliez les détruire « dans la rigueur de votre esprit, c'est-à-dire de « votre colère? » (Is., xxvii, 8); le secours de Dieu : « Le Christ, le Seigneur, l'Esprit est de- « vant nous ». (Thrén., iv, 20.) Dieu est tout cela d'après eux. Mais laissons ces niaiseries qui n'ont pas besoin de réfutation. Terminons la discussion, recourons à la prière, et demandons la conversion des hérétiques avec d'autant plus d'ardeur que leur impiété est plus grande.

6. Ne cessons pas d'intercéder pour eux. La prière est une arme puissante, un trésor inépuisable de richesses infinies, un port à l'abri des tempêtes, une cause de tranquillité, la racine, la source, la mère d'une foule de biens; elle est préférable à un empire. Souvent quand le roi est en proie à la fièvre et étendu sur sa couche, se pressent autour de lui les médecins, les gardes, les serviteurs, les officiers; mais ni l'art des médecins, ni la présence des amis, ni les soins des serviteurs, ni la variété des remèdes, ni la magnificence des apprêts, ni l'abondance des richesses, nul moyen humain ne peut calmer la maladie. Mais si quelqu'un plein de confiance en Dieu entre et touche seulement le corps en faisant une prière fervente, il chasse subitement le mal. Et ce que la richesse, la multitude des serviteurs, une science rare, une grande expérience, la gloire du roi n'ont pu produire, souvent la prière d'un pauvre mendiant l'a opéré. Je dis la prière, non lâche et distraite, mais fervente et partant d'un cœur contrit et d'un esprit attentif. C'est elle qui pénètre les cieux. L'eau répandue sur un vaste espace ne s'élève pas, mais comprimée par la main d'un habile ouvrier, plus rapide qu'un trait, elle jaillit vers le ciel. Ainsi l'âme de l'homme, tant qu'elle jouit de l'abondance, demeure plongée dans la mollesse; mais quand les revers et les chagrins l'accablent, grâce à cette heureuse épreuve, elle exhale vers Dieu des prières pures et ferventes. Ces prières arrachées par l'angoisse sont plus facilement exaucées; écoutez le Prophète : « Dans l'afflic- « tion j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé». (Ps. cxix, 1.) Embrasons donc notre cœur; que le souvenir de nos péchés brise notre âme; non pour la jeter dans le désespoir, mais pour la rendre sobre, vigilante, digne d'être exaucée, et pour la conduire au ciel. La lâcheté et la paresse cèdent bientôt devant la douleur et l'affliction qui recueillent l'âme et la font rentrer en elle-même. Celui qui prie ainsi avec larmes, ne tarde pas à éprouver une grande joie dans son cœur. Les nuées en s'amassant obscurcissent d'abord le ciel; mais après qu'elles sont tombées sous forme de pluie, l'air redevient pur et serein. Ainsi la douleur, concentrée à l'intérieur, obscurcit l'intelligence; mais lorsque par une prière accompagnée de larmes, elle s'est exhalée et manifestée au dehors, l'âme recouvre sa joie, et le secours de Dieu, comme un rayon vivifiant, pénètre le cœur qui prie.

Mais, dira froidement quelqu'un, je crains, je suis tout confus, je ne puis ouvrir la bouche. — Timidité satanique; prétexte de la paresse. Le démon veut vous fermer tout accès auprès de Dieu. Vous vous sentez découragé ? Tant mieux, c'est une raison de plus pour avoir confiance. Vous avez une très-petite idée de vous-même. — C'est ce qu'il faut; c'est un grand avantage : au contraire si vous présumez trop de vous, malheur à vous, votre honte et votre damnation éternelles sont inévitables. Quelles que soient vos bonnes œuvres, quelque juste que vous soyez à vos yeux, si vous vous appuyez sur vous-même, votre prière perd sa vertu. Au contraire, quelque nombreux que soient vos péchés, si vous vous regardez comme le dernier de tous, vous trouverez grâce devant Dieu, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup d'humilité à se croire pécheur quand on l'est réellement. L'humilité consiste à se regarder comme un néant, malgré la grandeur et le nombre de ses mérites. Il est humble celui qui après avoir dit avec saint Paul : « Ma « conscience ne me reproche rien », ajoute :

« mais pour cela je ne suis pas justifié (I Cor. IV, 4); et encore : « Jésus-Christ est venu sauver les « pécheurs, entre lesquels je suis le premier ». (I Tim., I, 15.) Il est humble celui qui, glorifié par ses œuvres, s'humilie dans son cœur. Toutefois Dieu, dans sa bonté ineffable, reçoit non-seulement les justes véritablement humbles, mais aussi les pécheurs qui confessent sincèrement leurs fautes, et il se montre envers eux plein de miséricorde. Pour comprendre le grand mérite de l'humilité, supposez deux chars, l'un traîné par la justice et l'orgueil ; l'autre par le péché et l'humilité. Vous verrez le char du péché précéder celui de la justice, non par sa propre vertu, mais par la force que lui communique l'humilité ; de même la justice sera vaincue non par sa propre faiblesse, mais par le fardeau dont l'accable l'orgueil. L'humilité, par son excellence, surmonte la résistance du péché, tandis que l'orgueil, comme un lourd fardeau, l'emporte sur la justice trop faible et en triomphe facilement.

7. Pour mieux comprendre cette comparaison, souvenez-vous du pharisien et du publicain. Le pharisien joint la justice à l'orgueil : « Je « vous rends grâces », dit-il, « de ce que je ne « suis pas comme les autres hommes, voleurs, « injustes, ni comme ce publicain ». (Luc, XVIII, 11.) Insensé ! Le genre humain ne suffit pas pour assouvir son orgueil ; il insulte follement à ce publicain qui se trouve à côté de lui. Et celui-ci, que fait-il ? Il ne repousse pas les injures, il supporte ces reproches, et reçoit ces paroles avec reconnaissance. Le trait de l'ennemi fut pour lui un remède ; son insulte, une louange ; ses reproches, une couronne. Tel est l'avantage de l'humilité ; telle est la récompense de quiconque souffre avec patience les calomnies et les injures d'autrui. Nous pouvons aussi en recueillir un autre fruit considérable, comme fit le publicain. Car, en recevant ces reproches, il obtint la rémission de ses péchés. Et après cette prière : « Ayez pitié de « moi, qui suis pécheur », il descendit justifié, et non pas l'autre ; les paroles l'emportent sur les œuvres, les discours sur les actions. L'un vanta justice, jeûne, dîmes ; l'autre fit une humble prière, et tous ses péchés lui furent remis. Car Dieu n'entendit pas seulement les paroles, il vit le fond du cœur, et touché par l'humilité et la contrition du publicain, il eut pitié de lui et le reçut favorablement. Je dis ceci pour vous engager, non à pécher, mais à vous humilier. Car, si un publicain, la pire espèce de pécheur, en confessant ses fautes avec un cœur humble et sincère, en reconnaissant sa misère, a obtenu de Dieu une telle grâce, quelles bénédictions n'obtiendront-ils pas ceux qui, malgré leurs vertus, sont toujours humbles ! C'est pourquoi je vous exhorte, je vous conjure de vous confesser à Dieu souvent. Je ne vous oblige pas à révéler vos péchés aux hommes, en présence de vos frères. Ouvrez votre cœur à Dieu ; montrez-lui vos blessures, demandez-lui les remèdes nécessaires. Montrez-vous à lui, non comme à un ennemi, mais comme à un médecin ; malgré votre silence, il connaît tout. Parlez, et cela vous sera utile. Parlez, et ayant déposé toutes vos iniquités, vous reviendrez pur et justifié, et vous serez délivré de la honte d'un aveu public.

Les trois enfants étaient dans la fournaise, donnant leur vie pour Dieu. Cependant après un tel sacrifice, ils s'écrient : « Nous n'osons « ouvrir la bouche ; nous sommes devenus un « sujet de confusion et de honte à vos serviteurs « et à ceux qui vous adorent ». (Dan., III, 33.) Pourquoi donc ouvrez-vous la bouche ? Pour dire que cela ne vous est pas permis, et par là apaiser le Seigneur. La puissance de la prière éteint la violence du feu, arrête la fureur des lions, fait cesser les guerres, apaise les combats, calme les tempêtes, chasse les démons, ouvre les portes du ciel, brise les liens de la mort guérit les maladies, écarte les dangers, raffermit les villes chancelantes, éloigne les fléaux du ciel, les embûches des hommes, et en un mot tous les malheurs. Je dis la prière, non celle que la bouche prononce, mais celle qui s'échappe du fond du cœur. Les arbres qui ont de profondes racines résistent à tous les efforts des vents, sans se rompre ni s'arracher, parce que les racines les attachent fortement au sol ; ainsi la prière qui sort du fond de l'âme, qui vient de la partie la plus intime de l'âme, monte sans crainte vers le ciel, sans qu'aucune distraction puisse la détourner de son but. Voilà pourquoi le Prophète s'écrie : « Des profondeurs « de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ». (Ps. CXXIX, 1.) Que servent ces applaudissements que j'entends ? louez-moi par vos œuvres, pratiquez ce que vous approuvez.

C'est une consolation pour un malheureux de raconter ses infortunes à des hommes, de leur confier ses chagrins, comme si la parole les faisait disparaître ; à plus forte raison, serez-

vous ranimés et consolés, si vous découvrez à Dieu les misères de votre âme. Souvent l'homme est importuné par les plaintes et les larmes d'un malheureux; il le dédaigne et le repousse. Il n'en est pas ainsi de Dieu; il invite, il presse, vous lui exposez longuement vos misères, il vous en aime davantage, il exauce vos prières. C'est ce que nous déclare Jésus-Christ par ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai ». (Matth., xi, 28.) Il nous invite pour vaincre notre négligence; il nous presse pour triompher de notre opposition. Quand nous serions couverts d'iniquités, allons à lui avec confiance. Car voilà ceux qu'il appelle. « Je ne suis pas venu « appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ». (Id., ix, 13.) Par ces mots « fatigués, « accablés », il entend ceux qui gémissent sous le poids de leurs péchés. Car c'est un Dieu de consolation, un Dieu de miséricorde (II Cor., i, 3), et sans cesse il console, il encourage les malheureux et les affligés, quels que soient leurs péchés. Allons, courons à lui, ne craignons pas; l'expérience nous prouvera la vérité de ces paroles; rien ne pourra plus nous troubler, si notre prière est fervente et continuelle. Quoi qu'il arrive, la prière nous aidera à tout supporter. Et quoi d'étonnant, qu'elle puisse dissiper nos tristesses, lorsqu'elle efface et détruit si facilement les péchés? Si donc nous voulons parcourir heureusement cette vie, nous purifier des péchés que nous avons commis, et nous présenter un jour avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ, usons de ce remède de la prière, et rendons-le plus efficace par les larmes, le zèle, la ferveur et la patience; ainsi, nos âmes jouiront d'une inaltérable santé, et nous posséderons les biens futurs. Puissions-nous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

SIXIÈME HOMÉLIE.

SUR SAINT PHILOGONE.

ANALYSE.

Combien la vie future l'emporte sur la vie présente. — Saint Philogone fréquente d'abord le barreau. — Choisi pour évêque, il pratique toute sorte de vertus. — Exhortation pour la fête de Noël qui approchait. — Une vraie pénitence, quoique courte, peut purifier la conscience. — Manière de faire pénitence.

1. Je voulais encore aujourd'hui descendre dans l'arène contre les hérétiques, et m'acquitter de ma dette envers vous ; mais la fête de saint Philogone, que nous célébrons en ce jour, m'invite à vous raconter ses grandes actions. Il me faut obéir, car si celui qui maudit son père ou sa mère mérite la mort, celui qui les bénit, au contraire, mérite de vivre. (Ex., XXI, 16 ; Lév., XX, 9.) Et si tel doit être notre respect pour nos parents, selon la nature, combien plus devons-nous honorer nos Pères spirituels, surtout quand la louange, si elle n'ajoute rien à la gloire dont ils jouissent dans l'autre monde, devient pour vous et pour moi une source de bénédictions. Ce grand saint est au ciel, et il n'a pas besoin de nos éloges pour jouir pleinement de son bonheur ; mais nous, qui sommes encore sur la terre, il nous faut des encouragements, et c'est en louant ses vertus que nous serons portés à l'imiter. Aussi le Sage nous dit-il : « La mémoire du juste est « accompagnée de louanges ». (Prov., X, 7.) L'avantage n'est pas pour les justes sortis de ce monde, mais pour nous, leurs panégyristes. Le profit que nous retirons de ces louanges n'est pas douteux ; livrons-nous-y donc avec empressement et sans hésitation. La circonstance d'ailleurs est favorable : c'est aujourd'hui que saint Philogone est passé de cette vie terrestre à une vie bienheureuse, et qu'il est arrivé au port où l'on n'a plus à craindre ni naufrage, ni afflictions, ni souffrances. Et quoi d'étonnant si ce séjour est exempt de toute tristesse, lorsque saint Paul dit aux chrétiens encore sur cette terre : « Réjouissez-vous toujours, priez « sans cesse ». (I Thess., V, 16.)

Si dans ce bas-monde, où règnent les maladies, les persécutions, les morts prématurées, la calomnie, l'envie, le découragement, la colère, les désirs mauvais, des embûches sans nombre, des inquiétudes journalières, des maux qui se succèdent sans interruption et nous accablent de chagrins, on peut cependant, d'après saint Paul, se réjouir toujours, pourvu que, se débarrassant un peu des affaires du siècle, on sache régler sa vie; à plus forte raison, jouirons-nous de ce bonheur, après avoir terminé notre pèlerinage ici-bas, alors

qu'il n'y aura plus ni maladies, ni passion, ni occasion de péché, alors qu'il n'y aura plus ni de « tien », ni de « mien »; cette parole froide et dure, cause de tous nos maux, source de guerres continuelles. Aussi je félicite ce grand saint : il est parti du milieu de nous, il a quitté notre ville, mais il est entré dans une autre cité, dans la cité de Dieu ; il a abandonné cette Eglise, mais il a retrouvé l'Eglise des premiers-nés inscrits dans le ciel; et en quittant nos fêtes, il est allé partager les solennités des anges; car dans le ciel, il y a une cité, une Eglise, des solennités. Ecoutez saint Paul : « Vous vous êtes approchés de la ville du Dieu « vivant, de la Jérusalem céleste, de l'Eglise des « premiers-nés, qui sont écrits dans le ciel, de « la fête des anges innombrables ». (Héb., XII, 22 et 23.)

Ce n'est pas seulement la multitude des vertus célestes, c'est encore l'abondance des biens, de la joie et du bonheur sans fin, que saint Paul exprime par ces paroles ; car une fête (πανηγυρις) consiste dans une foule nombreuse et aussi dans un marché considérable. C'est là que l'on expose, que l'on vend et que l'on achète le blé, l'orge, et toute sorte de grains ; des troupeaux de brebis ou de bœufs, des habits, etc. Tout cela se retrouve donc dans le ciel, direz-vous ? — Non, mais quelque chose de bien supérieur. Il n'y a ni blé, ni orge, ni autre production semblable ; on y recueille en abondance les fruits de l'esprit, la charité, la joie, l'allégresse, la paix, la bonté, la douceur. Il n'y a point de troupeau de bœufs et de brebis, on y voit les âmes des justes, les vertus des saints et leurs bonnes œuvres. Il n'y a ni étoffe, ni vêtements, mais des couronnes plus précieuses que l'or, des prix, des récompenses et mille autres biens réservés à ceux qui ont vaillamment combattu. La multitude réunie au ciel est plus nombreuse et plus vénérable que tout ce qu'on voit sur la terre : ce ne sont pas seulement les hommes d'une ville ou d'un pays que l'on y voit; on y admire des millions d'anges et d'archanges; là, des troupes de prophètes, ailleurs les chœurs des martyrs, le collége des apôtres, les assemblées des justes et de toutes les âmes agréables à Dieu. C'est une fête vraiment admirable, et, pour comble de bonheur, au milieu de la fête apparaît le Monarque suprême. Car, après ces mots : « de la fête des « anges innombrables », saint Paul ajoute : « de Dieu, le juge de tous ». Vit-on jamais le roi paraître au milieu d'une fête? ici-bas, jamais; dans le ciel, au contraire, les saints le voient sans cesse au milieu d'eux, autant qu'ils peuvent le voir; la splendeur de sa gloire embellit leur assemblée. Nos fêtes finissent souvent à midi : celle-là dure éternellement: elle n'attend ni le retour des mois, ni les révolutions des années ou des jours; c'est une fête perpétuelle ; ses joies n'ont pas de bornes, ne connaissent pas de fin, ne peuvent ni vieillir ni se flétrir, elles sont toujours jeunes et immortelles. Là, aucun trouble, aucun désordre, mais une harmonie parfaite; de tous les cœurs s'élève vers le souverain Créateur un concert mélodieux, plus doux que toute musique humaine, et l'âme, comme dans un sanctuaire impénétrable, célèbre une liturgie divine qui ne doit point finir.

2. C'est aujourd'hui que saint Philogone est passé à cette vie bienheureuse et immortelle. Quel discours égalerait la gloire de ce saint, jugé digne d'un tel bonheur ? Aucun ; garderons-nous pour cela le silence? Et pourquoi sommes-nous réunis? Dirons-nous que nos paroles ne peuvent atteindre à la sublimité de ses actions? et c'est ce motif même qui nous engage à parler, parce que le plus bel éloge que l'on puisse faire, c'est de reconnaître que l'on ne peut égaler les paroles aux actions; car, pour louer des œuvres qui surpassent la nature mortelle, le langage humain est insuffisant. Toutefois saint Philogone ne repoussera pas notre parole, il imitera son Maître. Celui-ci, ayant vu une pauvre veuve offrir deux oboles, ne la récompense pas seulement de ces deux oboles. Pourquoi ? parce qu'il considère non la quantité des richesses, mais la libéralité du cœur. Si vous comptez l'or ou l'argent, vous trouverez dans l'aumône de la veuve une grande pauvreté ; si vous examinez la volonté, vous verrez un trésor infini de générosité ! Malgré notre dénûment, nous offrons, nous aussi, ce que nous avons. Si cette offrande ne répond pas à la grandeur du glorieux Philogone, il est pourtant de sa générosité de ne la point refuser, et d'en user comme font ordinairement les riches en pareil cas. Lorsque les riches reçoivent des pauvres de petits présents dont ils n'ont aucun besoin, ils les récompensent largement d'une offrande proportionnée à leurs moyens. Ainsi ce grand saint recevra nos louanges dont il n'a pas be-

soin, et en retour nous comblera des bénédictions qui nous sont toujours si nécessaires.

Par où faut-il commencer ce panégyrique ? n'est-ce pas par la fonction sainte que la grâce du Saint-Esprit lui a confiée ? Les charges, dans le monde, ne sont pas toujours une preuve des vertus de ceux qui les exercent, elles forment même souvent une présomption défavorable. Pourquoi ? c'est que ces charges s'obtiennent par l'influence des amis, par des démarches et des flatteries, et par d'autres manœuvres plus honteuses ; mais quand Dieu a parlé et a donné son suffrage, quand sa main a touché la tête sacrée de l'élu, l'élection est pure, le jugement à l'abri de tout soupçon, et l'autorité de celui qui a choisi est une preuve infaillible du mérite de celui qui est appelé.

Saint Philogone fut ainsi choisi de Dieu ; la pureté de ses mœurs le prouve. C'est du barreau qu'il fut tiré pour être placé sur le trône épiscopal ; il avait une femme et une fille, et exerçait les fonctions d'avocat. Néanmoins il menait une vie si chaste et si pure, ses vertus brillaient d'un si vif éclat que, de suite, on le trouva digne de cette grande charge, et qu'il passa immédiatement du siége des avocats sur ce trône sacré. Avocat, il défendait les hommes contre les embûches de leurs ennemis ; il défendait les opprimés contre les oppresseurs. Evêque, il protégea les chrétiens contre les attaques du démon : une preuve évidente de sa vertu, c'est que Dieu, dans sa bonté, l'a jugé digne de cet honneur. Ecoutez ce que Jésus-Christ ressuscité dit à Pierre. Il lui demande d'abord : « Pierre, m'aimez-vous ? » (Jean, xxi, 16) et sur sa réponse : « Vous savez, « Seigneur, que je vous aime », il ne lui dit pas : Quittez vos richesses, jeûnez, travaillez, ressuscitez les morts, chassez les démons ; il ne lui parle ni de ces prodiges, ni de ces bonnes œuvres ; mais laissant tout cela de côté, il ajoute : « Si vous m'aimez, paissez mes brebis ». Par ces paroles, il nous montre non-seulement combien Pierre l'aimait, mais aussi que la charité de saint Pierre, pour ses brebis, était une grande preuve de son amour pour son divin Maître. Jésus-Christ semble dire : il m'aime, celui qui aime mes brebis. Considérez combien Jésus Christ a souffert pour ce troupeau : il s'est fait homme, il a pris la forme d'un esclave, il a été bafoué, souffleté, enfin il a accepté la mort, et la mort la plus ignominieuse, puisqu'il a versé son sang sur la croix. Si donc vous voulez lui plaire, veillez sur ses brebis, recherchez le bien public, travaillez au salut de vos frères. Rien n'est plus agréable à Dieu ; aussi ailleurs il dit : « Simon, « Simon, Satan a demandé de vous cribler « comme le froment ; j'ai prié pour vous, afin « que votre foi ne défaille point ». (Luc, xxii, 31.) Que me donnerez-vous en retour de mes soins et de ma sollicitude ? Mais que demande le Sauveur ? le même zèle qu'il a montré lui-même. « Une fois converti », dit-il à Pierre, « confirmez vos frères ». Et saint Paul exprime la même pensée : « Soyez mes imitateurs comme « je le suis du Christ ». (I Cor., iv, 16.) Comment êtes-vous imitateur du Christ, ô grand apôtre ? « En tâchant de plaire à tous en tout, « en cherchant non ce qui m'est avantageux, « mais ce qui est avantageux à plusieurs pour « être sauvés ». (I Cor., x, 33.) Et ailleurs il dit : « Jésus-Christ n'a pas cherché à se satisfaire, « mais à plaire à plusieurs ». (Rom., xv, 3.) La marque distinctive, le caractère propre du fidèle qui aime Jésus-Christ, c'est le zèle pour le salut de son prochain.

3. Qu'ils m'entendent tous, les religieux qui habitent les sommets des montagnes, et qui sont tout à fait crucifiés au monde. C'est un devoir pour eux d'aider, selon leurs forces, les évêques chargés des Eglises, de les assister par leurs prières, leur union et leur charité. Qu'ils le sachent bien, si, malgré leur éloignement, ils ne secourent les évêques chargés du soin des affaires et exposés à tant de périls, ils perdront tout le mérite de leur vie, et leur sagesse sera stérile. Telle est la plus grande preuve de l'amour envers Jésus-Christ. Voyons maintenant comment saint Philogone a exercé l'épiscopat, ou plutôt notre discours, notre parole est inutile, votre zèle le montre assez. Si, en entrant dans une vigne, vous voyez les ceps vigoureux et chargés de fruits, la vigne elle-même entourée de murs et bien défendue, vous n'avez pas besoin de longs discours, ni d'autres preuves, pour reconnaître le zèle du vigneron. De même ici, en contemplant cette vigne spirituelle et ses fruits abondants, la parole est superflue pour montrer ce qu'est votre évêque. C'est ainsi que saint Paul dit : « Vous « êtes notre lettre écrite dans nos cœurs et lue « par tous les hommes ». (II Cor., iii, 2.) Le fleuve révèle la source, et l'arbre la racine.

Je devrais dire à quelle époque il exerça ses fonctions ; cette circonstance ajouterait à sa

gloire, et mettrait en relief ses vertus. Il y avait alors de grandes difficultés ; on sortait des persécutions, les suites de cette affreuse tempête duraient encore, et les abus à corriger étaient nombreux. De plus, il faudrait raconter tout ce que, dans sa sagesse prévoyante, il fit contre l'hérésie alors naissante ; mais un autre sujet nous arrête. Laissons donc cette tâche à notre Père commun, imitateur de saint Philogone, et mieux instruit que nous de l'antiquité, et passons à la seconde partie de notre discours, car voici venir une fête, la plus belle, la plus vénérable et, sans exagération, la première de toutes les fêtes. Quelle est-elle ? La naissance de Jésus-Christ selon la chair.

4. Elle est la cause et l'origine de l'Epiphanie, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte. Si Jésus-Christ n'était pas né selon la chair, il n'aurait pas été baptisé, d'où l'Epiphanie ; il n'aurait pas été crucifié, ce que nous rappelle le jour de Pâques ; il n'aurait pas envoyé le Saint-Esprit, dont la Pentecôte est la fête. De la fête de Noël découlent nos autres fêtes, comme divers fleuves d'une même source. Ce n'est pas là le seul motif de la prééminence de cette solennité ; le mystère qu'elle nous représente est de tous le plus digne de vénération. Jésus-Christ fait homme, meurt ; conséquence naturelle. Quoiqu'il n'eût pas commis de péché, il avait pris un corps mortel. Ce fait n'en est pas moins admirable. Mais qu'étant Dieu, il daigne se faire homme et s'abaisser au-delà de tout ce que l'intelligence peut concevoir, voilà le prodige le plus saisissant, le plus extraordinaire. Saint Paul, plein d'admiration, s'écrie : « Sans doute, c'est « un grand mystère d'amour. Comment ? Dieu « s'est manifesté dans la chair » (I Tim., III, 16) ; et ailleurs : « Dieu n'a pas sauvé les anges, « mais il a sauvé la race d'Abraham ; c'est « pourquoi il a dû en tout se faire semblable à « ses frères ». (Hébr., II, 16.) Aussi j'aime et je chéris cette fête, et je vous dévoile mon amour, afin de vous en rendre participants. Je vous en prie tous et vous en conjure, venez avec zèle et empressement ; venez voir le Seigneur couché dans une crêche, enveloppé de langes, spectacle étonnant et qui pénètre d'une sainte terreur ! quelle excuse, quel pardon, si, lorsqu'il descend du ciel pour nous, nous hésitons à sortir de nos maisons pour aller à lui ? Les Mages, barbares et étrangers, accourent de la Perse pour le voir couché dans la crèche ; et vous, Chrétiens, vous craignez de faire un pas pour jouir de cet heureux spectacle ! Car si nous approchons avec foi, nous le verrons couché dans la crèche ; l'autel, en effet, tient lieu de crèche. Là aussi sera déposé le corps du Seigneur, non enveloppé de langes, mais tout revêtu du Saint-Esprit. Les initiés me comprennent. Les Mages ne purent que l'adorer ; vous, si vous approchez avec une conscience pure, vous pouvez le prendre et l'emporter avec vous, venez donc avec des présents plus saints que ceux des Mages. Ils offrirent de l'or ; offrez la sagesse et la vertu ; ils offrirent de l'encens, offrez des prières pures, parfums spirituels. Ils offrirent de la myrrhe, offrez l'humilité, l'aumône, un cœur soumis. Si vous approchez avec ces dons, vous pourrez en toute confiance participer à la table sainte. Je vous parle ainsi, parce que je sais que dans ce jour beaucoup se présenteront pour participer à la victime spirituelle. Pour que vous y trouviez le salut et non votre ruine et votre damnation, je vous prie et vous conjure de vous purifier avec le plus grand soin avant d'approcher des saints mystères.

5. Que personne ne dise : je suis tout confus, ma conscience est chargée de péchés ; je suis accablé d'un poids énorme. Car il y a encore cinq jours, et c'est assez, si vous êtes sobres, si vous veillez, si vous priez, pour effacer beaucoup de péchés. Ne songez donc pas à la brièveté du temps ; pensez à la miséricorde du Seigneur. En trois jours, les Ninivites apaisèrent la colère de Dieu ; malgré ce court intervalle, l'ardeur de leur zèle, avec la grâce du Seigneur, put accomplir ce grand œuvre. La femme adultère, se jetant aux pieds de Jésus, fut en un instant purifiée de tous ses péchés ; les Juifs murmuraient de ce que Jésus-Christ l'avait reçue avec tant de bonté, il leur ferma la bouche : et pour cette femme, après lui avoir remis ses fautes et loué son zèle, il la renvoya. Pourquoi ? parce qu'elle vint avec une âme dévouée, un cœur brûlant, une foi ardente ; parce qu'elle toucha les pieds sacrés du Sauveur, y répandit des parfums, et, les cheveux épars, versa des larmes abondantes. Ce qui lui avait servi pour tromper les hommes, devint pour elle un remède salutaire. Ses yeux, qui avaient fasciné les impudiques, versent des larmes ; de ses cheveux qui en avaient entraîné plusieurs au péché, elle essuie les pieds du Christ. Les

parfums, qui avaient servi d'appâts, sont répandus sur les pieds de Jésus.

Qu'il en soit ainsi de vous : que ce qui a irrité Dieu le rende maintenant propice. Vous l'avez irrité par l'avarice? Apaisez-le en restituant surabondamment le bien dérobé, et dites avec Zachée : « Je rends le quadruple de tout « ce que j'ai pris ». (Luc, XIX, 8.) Vous l'avez irrité par les intempérances de la langue et les calomnies? Apaisez-le en faisant des prières pures, en bénissant ceux qui vous maudissent; en louant ceux qui vous méprisent; en rendant grâces à ceux qui vous persécutent. Pour cela, il ne faut pas des jours, des années, avec de la bonne volonté, un jour suffit. Fuyez le mal, pratiquez la vertu, rompez avec le péché, promettez de ne plus le commettre, et c'est assez pour vous justifier. Je l'atteste et j'en suis garant; si un pécheur d'entre nous abandonne ses iniquités passées et en toute sincérité promet à Dieu de n'en plus commettre, Dieu ne demande pas autre chose pour l'absoudre. Car il est bon et miséricordieux, et il désire vivement répandre sur nous sa miséricorde : nos péchés sont le seul obstacle. Renversons ce mur de séparation ; commençons dès maintenant la fête, en mettant de côté toutes les affaires pendant ces cinq jours. Laissons le barreau, l'assemblée, les soins temporels, le commerce, les traités. Je veux sauver mon âme. « Que sert à l'homme de ga« gner le monde entier, et de perdre son âme? » (Matth., XVI, 26.) Les Mages sortent de la Perse; sortez des affaires de cette vie, et allez à Jésus; il n'est pas loin, si nous le voulons. Il ne faut pas traverser les mers, franchir les sommets des montagnes. Mais chez vous, par la piété et la componction du cœur, vous pouvez le voir, écarter l'obstacle et abréger la longueur de la route. « Je suis un Dieu proche, et non éloi« gné. (Jér., XXIII, 23.) Dieu est près de tous « ceux qui l'invoquent en vérité ». (Ps. CXLIV, 18.)

Maintenant voyez quel excès de mépris et d'égarement chez plusieurs : accablés d'iniquités, sans aucune préparation, ils osent, les jours de fête, se présenter ainsi à la sainte table; ils ne savent donc pas que la condition pour communier, ce n'est pas de le faire un jour de fête ou de solennité, mais avec une conscience pure et une vie exempte de fautes. Celui qui ne se sent coupable d'aucun péché grave, doit s'approcher chaque jour; de même le pécheur qui ne se repent pas ne peut en sûreté communier même un jour de fête. Venir nous asseoir au banquet sacré une fois l'an, ne nous purifie pas de nos péchés, si nous le faisons indignement, mais nous rend, au contraire, plus coupables, puisque, ne communiant qu'une fois, nous n'avons pas même alors la pureté requise.

Aussi, je vous en conjure tous, n'approchez pas des divins mystères uniquement à cause de la circonstance de la fête. Mais quand vous devez participer à la sainte victime, purifiez-vous plusieurs jours d'avance par la pénitence, par la prière, par l'aumône, par les exercices spirituels, afin de ne pas retourner au vice comme le chien à son vomissement. Quelle folie! on s'occupe du corps avec le plus grand soin : plusieurs jours avant la fête, on prépare ses plus beaux habits, on achète des sandales, on dresse des tables somptueuses, on fait d'amples provisions, on cherche à s'embellir, à s'orner de toutes manières; mais pour l'âme, elle est négligée, aride, hideuse, affamée, impure, et l'on ne s'en inquiète pas; on vient ici le corps bien paré et l'âme dans un état d'affreuse nudité. Votre frère voit le corps, et l'état de ce corps, quel qu'il soit, ne le scandalise pas. Dieu voit l'âme et il châtie sévèrement la négligence. Ne savez-vous pas que sur cette table est un feu spirituel, et qu'il en sort une flamme mystérieuse, comme l'eau jaillit des sources? Ne vous présentez donc pas avec de la paille, du bois, du foin, de peur d'augmenter l'incendie et de consumer votre âme; mais venez avec les pierres précieuses, l'or et l'argent des vertus, pour les purifier de plus en plus et pouvoir vous retirer chargés de richesses. Chassez, expulsez de votre âme tout ce qui est mal.

Avez-vous un ennemi? avez-vous éprouvé quelque injustice? bannissez l'inimitié, réprimez les soulèvements de votre âme exaspérée; qu'il n'y ait au dedans de vous ni trouble, ni désordre. Vous allez recevoir un roi par la sainte communion; à l'arrivée de ce roi dans votre âme, il faut qu'il y règne le calme, la tranquillité et une paix profonde. Mais vous avez été indignement blessé, vous ne pouvez apaiser votre colère? Pourquoi donc vous nuire encore davantage? Car votre ennemi vous a causé moins de maux que vous ne vous en faites à vous-même en refusant de vous réconcilier et en foulant aux pieds les lois de

Dieu. Il vous a injurié! est-ce une raison pour insulter Dieu? En repoussant la réconciliation, vous punissez moins celui qui vous a offensé, que vous n'outragez Dieu qui a porté cette loi. Laissez donc votre frère, oubliez la grandeur des injures qu'il vous a causées, mais pensez à Dieu, pénétrez-vous de la crainte du Seigneur, et souvenez-vous que plus vous vous ferez violence pour vous réconcilier, plus grand sera votre honneur auprès de Dieu qui commande le pardon. Si vous recevez Dieu ici-bas avec beaucoup de respect, là-haut, il vous recevra avec une grande gloire; il vous rendra le centuple pour récompenser votre obéissance. Puissiez-vous jouir tous de ce bonheur par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui soient, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, l'empire, l'adoration, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

LE FILS EST CONSUBSTANTIEL AU PÈRE.

ANALYSE.

Nécessité de prêter une oreille attentive à la parole de Dieu. — Le Fils est consubstantiel au Père. — Les expressions qui dans l'Ecriture semblent rabaisser le Fils, trouvent leur explication dans l'Incarnation. — Autres motifs du langage de l'Ecriture. — Il y a deux volontés en Jésus-Christ. — Exhortation à la prière.

1. Encore les jeux du cirque, encore l'église déserte ; ou plutôt non, puisque vous êtes venus, l'église n'a rien perdu. Le laboureur, à la vue de sa récolte en pleine maturité, s'inquiète peu des feuilles qui tombent ; c'est le sentiment que j'éprouve, car je vous regarde comme des fruits, et ces déserteurs de l'église comme des feuilles ; ils ont été emportés par le vent des plaisirs, mais la perte est médiocre puisque vous nous restez. A la vérité leur négligence m'attriste, mais votre assiduité me console. Au reste, ces gens-là, même lorsqu'ils viennent, ne sont pas présents ; leur corps est ici, leur esprit divague au dehors. Pour vous, même en votre absence, vous êtes présents ; votre corps est ailleurs, votre esprit est ici. Je voulais ne les pas épargner aujourd'hui. Mais réprimander des absents qui ne m'entendent pas, ce serait combattre des fantômes. J'attendrai pour cela qu'ils soient ici, et avec la grâce de Dieu, j'essayerai de vous conduire aux pâturages accoutumés de la sainte Ecriture. On a beau y puiser, c'est un océan qui ne tarit jamais. Soyez dociles et attentifs. Sur mer tous les passagers peuvent dormir ; pourvu que le pilote veille, il n'y a aucun danger ; sa vigilance, son habileté suffisent à tout. Il n'en est pas de même ici ; l'orateur a beau s'appliquer : si les auditeurs n'apportent pas la même attention, la parole tombe inutilement, ne trouvant pas de cœurs préparés à la recevoir.

Il faut donc être attentif et vigilant ; car il s'agit d'une affaire importante. Ce n'est pas pour de l'or, de l'argent, des richesses périssables que nous naviguons, mais pour la vie future et les trésors du ciel ; les voies différentes par lesquelles les hommes peuvent s'avancer dans la vie, sont plus nombreuses encore que sur terre ou sur mer ; et quiconque ne saura pas se diriger sûrement fera un funeste naufrage. Vous tous qui voguez avec nous, montrez, non l'insouciance des passagers, mais le zèle et la vigilance des pilotes. Pendant que les autres dorment, les pilotes, assis au gouvernail, examinent les routes de la mer et les profondeurs du ciel, et guidés par le cours des astres, ils dirigent les navires en toute sûreté ; un autre ne pourrait

naviguer plus intrépidement en plein jour qu'ils ne le font au milieu de la nuit, lorsque mer paraît le plus terrible ; ils manœuvrent attentifs et impassibles ; ils considèrent non-seulement les voies de l'océan et le cours des astres, mais aussi la direction des vents ; et telle est leur habileté, que souvent, lorsque la tempête se lève plus violente et prête à engloutir les vaisseaux, ils savent par la disposition des voiles, éviter tout danger; leur science triomphe des efforts des vents, et arrache les passagers au naufrage. Si ces pilotes, parcourant la mer pour des richesses temporelles, montrent une telle vigilance, à plus forte raison, doit-il en être ainsi de nous. Car la négligence aurait des conséquences plus graves, et la vigilance, un résultat plus heureux pour nous que pour eux. Notre barque n'est pas formée de planches, mais des saintes Ecritures; ce ne sont pas les astres du ciel qui nous conduisent, c'est le soleil de justice qui dirige notre course ; assis au gouvernail nous n'attendons pas le souffle du zéphyr, mais la douce influence du Saint-Esprit.

2. Veillons donc, examinons attentivement toutes les voies. Nous allons encore parler de la gloire du Fils unique. Naguère nous avons montré que la compréhension de l'essence divine surpasse infiniment la science de l'homme, des anges, des archanges et de toute créature; et que le Fils unique et le Saint-Esprit seuls connaissent clairement cette essence. Maintenant transportons la lutte sur un autre terrain. Nous cherchons si le Fils a la même vertu, la même puissance, la même substance que le Père, ou plutôt nous ne le cherchons pas ; car, par la grâce de Jésus-Christ, nous l'avons trouvé et nous le croyons fermement ; mais nous voulons le démontrer à ceux qui ont l'impudence de le nier. J'ai honte, je rougis d'aborder ce sujet : qui de vous ne rirait de nous voir occupés à prouver et démontrer des choses si évidentes. N'est-ce pas se condamner soi-même que de chercher si le Fils est consubstantiel au Père ? Car une telle conduite est en contradiction non-seulement avec l'Ecriture, mais avec l'opinion générale des hommes et la nature des choses. Que l'engendré soit de la même substance que l'engendrant, cela se voit, non-seulement pour les hommes, mais pour les animaux, pour les arbres mêmes. N'est-il pas absurde, quand cette loi est immuable parmi les plantes, les hommes et les animaux, de vouloir la violer et la renverser en Dieu seul ? Cependant, ne nous contentons pas de ces raisons tirées de la nature des choses, et passons aux saintes Ecritures, dont les paroles prouveront ce dogme. Ce n'est pas nous, fidèles, ce sont ces incrédules qui sont dignes de risée, eux qui repoussent des choses si claires et qui résistent à la vérité.

Quelles objections élèvent-ils contre la croyance universelle ? Si, de ce que Jésus-Christ est appelé Fils, il s'ensuit qu'il est consubstantiel, nous sommes aussi consubstantiels, nous tous ; car nous sommes appelés fils. N'est-il pas écrit : « J'ai dit : Vous êtes tous des dieux « et les fils du Très-Haut ». (Ps. LXXXI, 6.) — O imprudence ! ô folie extrême ! Comme ces hérétiques mettent à nu leur démence ! Quand nous parlions de l'*Incompréhensible*, ils s'arrogeaient ce qui est le propre du Fils, et prétendaient connaître Dieu aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même. Maintenant que nous parlons de la gloire du Fils, ils veulent le rabaisser à leur niveau. Nous aussi, disent-ils, nous sommes appelés fils, et nous ne sommes pas pour cela consubstantiels à Dieu. Vous êtes appelés fils, oui, mais le Christ est Fils ; vous en avez le nom ; lui, la réalité. Vous êtes appelés fils, mais non comme lui, fils unique ; vous n'habitez pas le sein du Père, vous n'êtes pas la « splendeur de la gloire, ni la figure de la « substance, ni la forme de Dieu ». (Hébr., I, 13.) Si notre premier raisonnement ne suffit pas, laissez-vous du moins persuader par les passages de l'Ecriture, qui prouvent la noble origine de notre Sauveur. Dans les textes suivants Jésus-Christ montre qu'il ne diffère en rien du Père, quant à la substance : « Celui qui me voit, voit mon Père » (Jean, XIV, 9); « Mon Père et moi nous sommes un » (Jean, X, 30); quant à la puissance : « Comme le Père « ressuscite les morts et leur donne la vie, ainsi « le Fils vivifie qui il veut » (Jean, V, 21); quant au culte : « Afin que tous honorent le Fils, com- « me ils honorent le Père » (Ibid. 23); quant à l'autorité de législateur : « Mon père agit et moi « aussi ». (Ibid. 17.) Mais laissant de côté tous ces textes, ils refusent de prendre le mot « Fils » dans son sens propre, par la raison qu'ils sont eux-mêmes honorés de ce nom, et ils rabaissent jusqu'à eux le Fils de Dieu, en s'appuyant sur ces paroles : « J'ai dit : Vous êtes tous des « dieux et les fils du Très-Haut ». Puisque, à vous entendre, le Fils, malgré ce nom, n'a rien

de plus que vous, et n'est pas vraiment Fils, il s'ensuit que le Père, malgré le nom de Dieu, n'a rien de plus que vous puisqu'il vous a aussi communiqué ce nom. Car de la même manière que vous êtes appelés fils, vous êtes appelés Dieu. Ce nom de Dieu, bien qu'il vous soit donné, vous n'osez dire que ce soit une simple dénomination sans réalité, mais vous reconnaissez que le Père est vrai Dieu; de même ainsi craignez de vous comparer au Fils et ne dites pas : moi aussi, je suis appelé fils ; et puisque je n'ai pas la même substance que le Père, lui non plus n'est pas consubstantiel. Car tout ce que nous avons dit ci-dessus montre qu'il est vrai Fils et qu'il a la même substance que le Père. Ces paroles, en effet : « Il est la figure et la forme « de Dieu », ne prouvent-elles pas l'identité de substance ! En Dieu il n'y a ni forme ni visage. — Mais, direz-vous, il y a des textes contraires. Il est dit par exemple, que le Fils prie le Père. S'il a la même puissance, la même essence, s'il opère tout par sa vertu, pourquoi prie-t-il ?

3. A cette objection je veux en ajouter d'autres en vous citant divers passages où Jésus-Christ s'humilie dans son langage. Seulement je vous ferai une observation : Nous avons beaucoup d'excellentes raisons qui expliqueront les passages de l'Ecriture où Jésus-Christ semble humilié. Au contraire, pour rendre raison de ceux où il est exalté, vous ne trouverez qu'une seule explication que j'ai déjà exposée; c'est qu'il veut nous montrer sa noble origine. Comprenez-moi bien : les textes que vous nous citerez, nous pouvons les interpréter dans le sens de notre croyance, ceux que nous vous apporterons, aucune interprétation ne les fera cadrer avec vos erreurs. En sorte que si vous persistez à entendre vos textes comme vous faites, vous devrez aboutir à la conséquence absurde qu'il y a contradiction dans l'Ecriture. Car dire : « Comme le Père ressuscite les morts « et leur donne la vie, ainsi le Fils donne la vie « à qui il veut », etc., et ensuite prier au lieu d'agir, c'est une contradiction pour vous ; pour que toute difficulté disparaisse pour vous comme pour nous, il vous faut pénétrer avec nous les raisons pour lesquelles Jésus-Christ est quelquefois humilié dans le langage de l'Ecriture. Quelles sont donc ces raisons ? La première et la principale, c'est qu'il a revêtu notre chair ; il veut, en s'abaissant, convaincre ses contemporains et les siècles futurs que son corps n'est pas une ombre ou un fantôme, mais une réalité. Après tant de textes qui prouvent son humanité, des malheureux, poussés par le démon, ont osé nier l'Incarnation, soutenir que le Fils n'a pas pris un corps, et détruire ainsi le plus grand témoignage de la bonté divine ; que serait-ce donc si Jésus-Christ n'avait pas employé ce langage humble ! qui aurait évité cet abîme? N'entendez-vous pas nier l'Incarnation par Marcion, Manès, Valentin et beaucoup d'autres? Ainsi Jésus-Christ tient ce langage humble et si éloigné de son essence ineffable pour nous contraindre à croire l'Incarnation. Car le démon s'est efforcé de détruire cette foi parmi les hommes, sachant bien que s'il y réussissait, c'en était fait de tout le reste.

Une autre raison, c'est la faiblesse des auditeurs de Jésus-Christ, qui, le voyant et l'entendant pour la première fois, ne pouvaient comprendre la sublimité de sa doctrine. Ce que j'avance n'est pas une simple conjecture ; je veux vous le prouver par l'Ecriture. Quand le langage du Sauveur était élevé, sublime, digne de sa gloire; que dis-je élevé, sublime et digne de sa gloire? quand il dépassait quelque peu la portée de l'intelligence humaine, ils étaient troublés, scandalisés. Quand au contraire Jésus - Christ parlait simplement comme homme, ils accouraient pour l'entendre. Où en est la preuve ? Dans saint Jean surtout. Il leur dit : « Abraham votre Père a « souhaité mon jour, il l'a vu, et s'en est ré- « joui » (Jean, VIII, 50, etc.); ils répondent : « Vous n'avez pas encore quarante ans et vous « avez vu Abraham ». Ils le regardaient donc comme un homme. Jésus-Christ reprend : « Avant qu'Abraham fût, je suis ». Et les Juifs prennent des pierres pour les lui jeter. Une autre fois, après avoir longtemps parlé des mystères, il ajoute : « Le pain que je donnerai « pour la vie du monde, c'est ma chair », et ils répondent : « Ce discours est dur, qui peut l'en- « tendre? Et plusieurs de ses disciples l'aban- « donnèrent et ne le suivirent plus ». (Jean, VIII, 52, etc.)

Que faire ? toujours parler un langage relevé, au risque d'éloigner et de rebuter les âmes qu'il voulait gagner à sa doctrine ? Ce ne serait pas le fait de la miséricorde divine. Jésus-Christ avait dit : « Celui qui écoute ma parole, ne « mourra jamais » (Ibid. 51), et ils s'écrient : « N'avons-nous pas bien dit que vous êtes pos- « sédé du démon? Abraham est mort, les Pro-

« phètes sont morts, et vous dites : Celui qui « écoute ma parole ne mourra jamais ». Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en fût ainsi de la foule, quand il en était de même des chefs? L'un d'eux, Nicodème, vint avec d'excellentes dispositions trouver Jésus-Christ et lui dit: « Maî« tre, nous savons que vous êtes venu de Dieu ». (Jean, III, 2.) Cependant son intelligence trop faible ne put comprendre la doctrine du baptême. Car après ces paroles de Jésus-Christ : « Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit, « ne peut voir le royaume de Dieu », il tombe dans le doute, et dit: « Comment un homme « déjà vieux peut-il naître ? Peut-il rentrer dans « le sein de sa mère une seconde fois, pour naî« tre de nouveau ? » Que répond Jésus-Christ : « Si vous ne me croyez pas quand je vous parle « des choses de la terre, comment me croirez« vous, quand je vous parlerai des choses du « Ciel ? » Plus tard au temps de sa Passion, après avoir fait des milliers de miracles, après avoir clairement manifesté sa puissance, il dit: « Vous verrez le Fils de l'Homme venant sur « les nuées » (Matth., XXVI, 64), et à ces mots le grand prêtre indigné déchire ses vêtements. Comment parler à ces hommes qui repoussent tout langage relevé? Il ne faut donc pas s'étonner qu'à des auditeurs si faibles et si rampants le Christ n'ait rien dit de grand, rien de sublime sur lui-même.

4. Ce qui précède vous montre assez pourquoi Jésus-Christ parle de lui avec tant de modestie. Je veux encore vous en donner une autre raison. Quand le langage de Jésus-Christ est plus relevé, les Juifs se scandalisent, se troublent, se retirent, insultent et s'enfuient. Si au contraire il est simple et commun, ils accourent et écoutent avec attention. Ils se retirent; puis à ces paroles : « Je ne fais rien de « moi-même, et je dis ce que mon Père m'a en« seigné » (Jean, VIII, 28), ils reviennent aussitôt. Pour nous montrer qu'ils crurent à cause de la simplicité de ses paroles, l'évangéliste ajoute : « Lorsqu'il disait ces choses, plusieurs crurent « en lui ». Partout vous pouvez voir le même résultat. Voilà pourquoi il parle tantôt en homme, tantôt en Dieu et d'une manière digne de sa noble origine; par là, tout en condescendant à la faiblesse de ses auditeurs, il maintient l'intégrité du dogme. Cette condescendance, si elle eût été continuelle, aurait pu faire douter de sa divinité dans les siècles futurs : il y a pourvu; et malgré les négligences, les injures, l'abandon qu'il prévoyait, il parla cependant pour établir ce dogme; il expliqua même la raison de la simplicité de son langage; cette raison, c'est que les Juifs ne pouvaient pas encore comprendre la sublimité des révélations qu'il avait à leur faire. Pourquoi prêcher ces vérités sublimes à des hommes qui ne voulaient ni écouter ni comprendre, s'il n'eût voulu, par cette prédication inutile aux Juifs, nous instruire nous et ceux qui viendront après nous, nous donner une juste idée de lui-même, et nous indiquer qu'il s'est abaissé dans son langage, parce que les Juifs ne pouvaient le comprendre ? Quand donc vous lisez l'Evangile, songez que Jésus-Christ proportionne son langage, non à sa propre essence, mais à la faible intelligence de ses auditeurs.

Voulez-vous une troisième raison? Ce n'est pas seulement à cause de son Incarnation, et de la faiblesse des auditeurs qu'il parle quelquefois de lui-même avec une grande modestie; c'est encore pour nous enseigner l'humilité : telle est la troisième raison des abaissements de Jésus-Christ. Il nous prêche cette vertu par ses discours et par ses œuvres : il est modeste en paroles et en actions. « Apprenez », dit-il, « que je suis doux et humble de cœur » (Matth., XI, 29); et ailleurs : « Le Fils de l'homme n'est « pas venu pour être servi, mais pour servir ». (Id., XX, 28.) Il voulait par ses paroles et ses actions nous enseigner à être humbles, à ne jamais rechercher les premières places, mais à nous contenter des dernières. Il avait de nombreux motifs de tenir un pareil langage.

Il y a une quatrième raison, qui n'est pas la moins forte. La voici : les rapports intimes des personnes divines auraient pu faire supposer qu'il n'y en a qu'une. Il a voulu prévenir cette erreur, où, malgré cette précaution, plusieurs sont tombés. Ainsi Sabellius l'Africain, à cause de ces paroles: « Mon Père et moi nous sommes « un » (Jean, X, 30); « Celui qui me voit, voit mon « Père » (Id. XIV, 9); paroles qui indiquent l'égalité du Fils avec le Père, Sabellius, dis-je, prétend dans son impiété, qu'il n'y a qu'une personne et qu'une hypostase. Ces raisons ne sont pas les seules. C'était encore pour qu'on ne le crût pas la substance première et inengendrée, ou plus grand que le Père. Saint Paul semble aussi avoir redouté cette doctrine perverse et impie. Après avoir dit: « Jésus-Christ doit régner jusqu'à « ce qu'il lui ait mis ses ennemis sous les pieds... « Il a tout mis sous ses pieds », l'Apôtre ajoute :

« Excepté celui qui lui a tout soumis » (I Cor., xv, 25 et 27); addition inutile, s'il n'avait pas craint cette erreur diabolique. Souvent encore, pour apaiser la jalousie des Juifs, calmer les soupçons de ses interlocuteurs, Jésus-Christ tempère son langage; par exemple : « Si je rends témoignage de moi-même, « mon témoignage n'est pas véritable ». (Jean, v, 31.) En parlant ainsi, son intention n'est pas de leur avouer qu'il soit capable de mensonge, mais de leur reprocher qu'ils l'en soupçonnent.

5. On pourrait encore trouver plusieurs autres raisons, qui nous rendraient compte de la simplicité du langage que tient Jésus-Christ, en parlant de lui-même. Mais vous, essayez d'expliquer les passages où Jésus-Christ est exalté, autrement que par la raison que nous avons donnée, savoir, qu'il voulait révéler sa divinité : je vous défie d'y parvenir. Un prince peut, sans s'avilir, parler de lui-même en termes simples, c'est de la modestie; un esclave qui exalte ses grandeurs se fait mépriser, c'est de l'orgueil. Voilà pourquoi nous louons tous le prince qui s'humilie; et personne ne loue l'esclave qui se vante. Si donc le fils était bien inférieur au Père, comme vous le dites, il ne devrait pas dans ses paroles se donner comme l'égal du Père; ce serait de la jactance. Mais qu'étant égal au Père, il s'abaisse et s'humilie, personne ne peut l'en blâmer; cela fait son éloge et c'est le plus beau spectacle et le plus instructif à proposer aux hommes.

Entrons plus avant dans la question, et vous verrez que nous ne sommes pas en contradiction avec l'Ecriture. Examinons la première raison, et montrons comment, à cause de son Incarnation, il tient un langage au-dessous de son essence divine. Etudions, si vous le voulez, la prière qu'il adresse à son Père. Suivez attentivement. Je veux reprendre d'un peu plus haut. Jésus-Christ avait achevé la cène dans cette nuit sainte où il devait être livré. Je l'appelle « sainte », parce que d'elle découlent tous les biens qui inondent la terre. Le traître était avec les onze disciples, et pendant le repas, Jésus-Christ dit : « Un de vous me trahira ». (Matth., xxvi, 21.) Souvenez-vous de ces paroles, et quand nous traiterons de la prière, vous verrez pourquoi il prie ainsi. Admirez l'attention du Seigneur. Il ne dit pas: Judas me trahira. Ce reproche direct aurait rendu le traître plus impudent. Mais quand celui-ci tourmenté par sa conscience répond : « Est-ce moi, Seigneur », Jésus ajoute : « Vous l'avez dit ». (Matth. xxvi, 45.) Même en ce moment, il ne l'accuse point, il le laisse se juger lui même. Judas n'en devint pas meilleur, et, ayant pris le morceau, il sortit. Après son départ, Jésus s'adressant à ses disciples, leur dit : « Je vous serai à tous une occasion de scan« dale ». (Ib. 31.) Pierre, prenant la parole, dit : « Quand tous se scandaliseraient, pour moi, je « ne me scandaliserai point ». Jésus reprit : « En « vérité, je vous le dis, avant que le coq chante, « vous me renoncerez trois fois ». Pierre ayant encore nié, Jésus le laissa. Vous ne croyez pas mes paroles, vous me contredisez; les actions vous apprendront qu'il ne faut pas contredire le Seigneur. Souvenez-vous encore de ces paroles; elles nous serviront quand nous expliquerons la prière. Il indique le traître, il annonce la fuite de ses disciples et sa mort. « Je frapperai « le berger, et les brebis seront dispersées ». (Ibid. 31.) Il prédit qui le reniera, quand et combien de fois, et le tout avec exactitude.

Après tout cela, après avoir assez montré qu'il connaissait l'avenir, il va au jardin des Oliviers et prie. Les hérétiques prétendent qu'il prie comme Dieu; nous disons qu'il prie comme homme. Jugez vous-mêmes, mes frères, et par la gloire du Fils unique, prononcez sans prévention. Je plaide devant des amis, toutefois je vous en prie, que votre jugement soit impartial, sans égards pour moi, sans haine contre eux. A n'examiner la chose qu'en elle-même, il est évident que ce n'est pas comme Dieu qu'il prie. Car Dieu ne prie pas, il est adoré; il reçoit nos prières, il n'en fait point. Mais à cause de leur impudence, je veux, par les paroles de cette prière, vous montrer que Jésus-Christ prie comme homme, comme revêtu de notre chair. Quand Jésus s'humilie dans son langage, son humilité est si profonde, que les plus téméraires sont forcés de convenir que son langage est bien au-dessous de son essence ineffable et infinie. Examinons cette prière : « Mon père, s'il est possible, que ce calice « s'éloigne de moi. Cependant non comme je « veux, mais comme vous voulez ».

Ici posons une question aux Anoméens : Ignore-t-il s'il est possible ou non d'éviter ce calice, celui qui vient de dire pendant la cène : « Un de vous me trahira... Il est écrit : Je frap« perai le pasteur, et les brebis seront dis« persées... Je vous serai à tous une occasion de « scandale; et en s'adressant à Pierre : « Vous « me renierez... vous me renierez trois fois ».

L'ignore-t-il, dites-moi. Qui oserait le soutenir? Si la mort du Seigneur avait été un secret pour les anges et les prophètes, on pourrait jusqu'à un certain point soutenir que Jésus-Christ l'aurait ignorée. Mais c'était une chose si publique, que les hommes ne l'ignoraient pas; ils en avaient une connaissance exacte, ils savaient que Jésus-Christ devait mourir, et mourir sur la croix; bien des années auparavant, David parlant au nom du Messie, disait : « Ils « ont percé mes mains et mes pieds ».(Ps. xxi, 17.) Remarquez qu'il emploie le passé pour le futur; il nous montre par là que sa prophétie se réalisera aussi certainement, que s'est réalisé un événement déjà passé. Isaïe annonçait la même chose: « Comme une brebis qu'on va « égorger, comme un agneau muet devant celui « qui le tond ». (Is., LIII, 7.) Jean en voyant l'agneau disait: « Voici l'agneau de Dieu qui « ôte les péchés du monde » (Jean, I, 29); c'est-à-dire, celui qui a été prédit. Et voyez, il ne l'appelle pas simplement agneau, mais « agneau de « Dieu ». En s'exprimant ainsi, il veut le distinguer d'un autre agneau, l'agneau des Juifs. Celui-ci était offert pour une nation seulement, celui-là est offert pour toute la terre; le sang de l'un guérissait les plaies corporelles des Juifs seuls, le sang de l'autre purifie le monde entier. L'agneau des Juifs n'opérait pas ces effets par sa propre puissance, mais c'est comme figure de l'agneau de Dieu, qu'il avait cette vertu.

6. Où sont donc ceux qui disent : Jésus-Christ est appelé fils et nous aussi, et qui, à cause de cette communauté de noms, le rabaissent à notre niveau? Voici deux agneaux, ils ont un même nom; la distance entre eux est infinie. Ici, malgré ce nom commun à tous deux, vous ne supposez aucune parité; de même, malgré le nom de fils, ne rabaissez donc pas jusqu'à vous le Fils unique. Mais pourquoi tant discuter sur des choses évidentes? Si Jésus-Christ prie comme Dieu; il y a en lui opposition, lutte et contradiction. Il dit ici : « Mon Père, s'il est pos« sible, que ce calice s'éloigne de moi »; il hésite, il repousse la passion. Ailleurs ayant annoncé que le Fils de l'Homme serait trahi, flagellé, et Pierre s'étant écrié : « A Dieu ne plaise, cela ne « vous arrivera pas », il le réprimande fortement en ces termes : « Retirez-vous de moi, « satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce « que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, « mais celles des hommes ».(Matth., XVI, 22.) Il venait de le louer et de le féliciter, et il l'appelle satan; ce n'est pas pour l'outrager, il veut montrer par ce reproche, non que telle fut la pensée de Pierre, mais que son langage était si étrange, que quiconque parlerait ainsi, fût-ce même Pierre, mériterait d'être appelé satan. Ailleurs il dit: « J'ai désiré avec ardeur de « manger cette pâque avec vous ». (Luc, XXII, 15.) Pourquoi dit-il, « cette pâque? » Il avait déjà célébré cette fête avec eux. Pourquoi donc désire-t-il cette pâque plus qu'une autre? parce qu'après, c'était la croix. Et encore : « Mon Père « glorifiez votre fils, afin que votre Fils vous « glorifie ». (Jean, XVII, 1.) Dans beaucoup d'autres passages, il prédit sa passion, et la désire; c'est pour cela qu'il est venu. Pourquoi dit-il donc : « s'il est possible? » Il nous montre la faiblesse de la nature humaine, qui ne voulait pas quitter la vie présente, qui hésitait et tergiversait à cause de l'amour que Dieu, dès l'origine, lui avait donné pour cette vie. Après de telles paroles, quelques-uns osent dire que le Fils ne s'est pas incarné; sans ces témoignages, que diraient-ils donc? Ici il parle comme Dieu, et il désire sa passion; là comme homme il la fuit et la repousse. Il acceptait volontiers la passion, puisqu'il dit : « J'ai le pouvoir de « quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la repren« dre. Personne ne me la ravit, c'est de moi« même que je la quitte ». (Jean, X, 18.) Comment dit-il donc : « Non comme je veux, mais « comme vous voulez? » Il n'y a rien d'étonnant, qu'avant sa mort, il ait mis tant de soin à prouver la vérité de sa chair, lui qui, après sa résurrection, voyant l'incrédulité de son disciple, n'hésite pas à lui montrer ses blessures, les marques des clous, et à lui faire toucher ses cicatrices, en disant : « Regardez et voyez, « un esprit n'a ni chair ni os ». (Luc, XXIV, 39.)

Voilà pourquoi il n'a pas voulu apparaître dès l'origine à l'état d'homme fait; mais il est conçu, il naît, il est allaité, et il reste sur la terre tout le temps nécessaire pour attester son humanité. Car souvent les anges et Dieu lui-même se sont montrés sous une forme humaine. Ils n'avaient pas un corps véritable, ce n'était qu'une apparence. Pour distinguer son avénement de ces apparitions et pour montrer qu'il était vraiment incarné, il est conçu, enfanté, nourri, couché dans une crèche, non en secret, mais dans une hôtellerie, devant une grande multitude, de sorte que sa naissance peut être connue de tous. Aussi les prophètes annoncent-ils non-seulement qu'il est

homme, mais aussi qu'il est conçu, mis au monde et nourri comme les autres enfants. Isaïe s'écrie : « Voici qu'une vierge concevra et « enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel; « il mangera le beurre et le miel. (Is., VII, 14.) Un « petit enfant nous est né; un fils nous est don- « né ». (Ib. IX, 6.) Voyez comment ils ont prédit son enfance! Interrogez l'hérétique : est-ce Dieu qui craint, qui tremble, qui hésite, qui est plongé dans la tristesse? S'il répond oui, retirez-vous, mettez-le au rang ou plutôt au-dessous du diable. Car celui-ci n'a pas osé le dire; s'il répond que tout cela ne peut convenir à Dieu, concluez : donc Jésus-Christ ne prie pas comme Dieu. Si c'étaient là les paroles de Dieu, il en résulterait encore une autre absurdité.

En effet ces paroles montrent non-seulement l'angoisse de l'âme, mais l'apparition de deux volontés, celle du Père et celle du Fils. Ce texte : « Non comme je veux, mais comme vous « voulez », ce texte, dis-je, le prouve. Les hérétiques ne l'admettent pas, et quand, pour prouver la puissance, nous citons le passage : « Mon « Père et moi nous sommes un » (Jean, X, 30); ils prétendent qu'il s'agit de la volonté, et disent que le Père et le Fils n'ont qu'une volonté. Si le Père et le Fils n'ont qu'une volonté, comment Jésus-Christ dit-il : « Non comme je veux, « mais comme vous voulez? » En effet, s'il parle comme Dieu, il y a contradiction, et il en résulte une foule d'absurdités; s'il parle comme homme, son langage se conçoit, et l'on ne peut rien y objecter. Car, que la chair repousse la mort, il n'y a rien de surprenant, c'est naturel. Or, Jésus-Christ a pris toute notre nature, excepté le péché, et il l'a prise complétement, afin de fermer la bouche aux hérétiques. Par ces paroles : « S'il est possible, que ce calice s'éloigne « de moi... non comme je veux, mais comme « vous voulez », il montre qu'il a vraiment revêtu notre chair qui a horreur de la mort. Car il est de la chair de craindre la mort, de trembler et d'être dans les angoisses. Tantôt Jésus-Christ la laisse abandonnée à elle-même, afin qu'en montrant sa faiblesse il atteste sa nature; tantôt il la voile pour prouver qu'il n'est pas seulement homme. On aurait cru à son humanité, s'il l'avait toujours montrée; et s'il avait toujours accompli des œuvres divines, on aurait douté de l'Incarnation. Voilà pourquoi, dans ses paroles et ses actes, il mêle le divin et l'humain. De la sorte, il ôte tout prétexte à la folie de Paul de Samosate et à la démence de Marcion et de Manès. Voilà pourquoi encore il prédit l'avenir comme Dieu et le redoute comme homme.

7. Je voudrais vous exposer les autres raisons, et vous montrer, par les faits mêmes, que la prière du Sauveur, ici preuve de son humanité, sert ailleurs à soutenir la faiblesse des auditeurs. Car, s'il tient un langage humble, ce n'est pas seulement à cause de son Incarnation, mais aussi pour les divers motifs énumérés ci-dessus. Cependant, afin de ne pas noyer ce discours dans la multitude de détails qu'il nous reste à donner, arrêtons-nous, remettons la suite à un autre jour et terminons par l'exhortation à la prière. Nous en avons déjà parlé souvent, et il faut encore y revenir. Les étoffes teintes une fois seulement, perdent facilement leur éclat; plongées dans le bain longtemps et à plusieurs reprises, elles conservent indestructible la délicatesse de leur couleur. Ainsi en est-il de nos âmes. En entendant souvent les mêmes choses, nous devenons pour ainsi dire imbus et tout pénétrés d'ineffaçables enseignements. Ecoutons donc avec attention, car rien n'est plus puissant que la prière : rien ne lui est comparable. Un roi tout brillant de pourpre n'égale point celui qui prie et que glorifie son union avec Dieu. Si en présence de l'armée, des généraux, des chefs et des consuls, quelqu'un s'avance et s'entretient familièrement avec le roi, il attire sur soi tous les yeux, et acquiert par là un éclat nouveau. Tels sont ceux qui prient. Quel honneur, en effet, qu'en présence des anges, des archanges, des séraphins, des chérubins et de toutes les autres vertus, un homme s'avance avec une entière confiance et s'entretienne avec leur souverain Maître. Mais, outre l'honneur, nous tirons encore le plus grand avantage de la prière, même avant d'être exaucés. Car, en levant les mains au ciel et en invoquant Dieu, on se sépare des affaires temporelles, on se transporte par la pensée dans la vie future, et l'on contemple déjà les splendeurs célestes; dans le temps de la prière, si elle est bien faite, on n'est plus de cette vie; les transports de la colère s'apaisent sans peine; les ardeurs de la cupidité s'éteignent; les fureurs de l'envie se calment avec la plus grande facilité. Il nous arrive alors la même chose qui se passe dans la nature, au lever du soleil, selon la description du Prophète : « Vous avez répandu les

« ténèbres, dit-il, et la nuit a été faite; c'est alors « que passent toutes les bêtes des forêts; les lion- « ceaux, en rugissant après leur proie, cher- « chent la nourriture que Dieu leur a donnée. « Le soleil se lève; elles rentrent et vont se cou- « cher dans leurs retraites ». (Ps. CIII, 20.)

De même qu'aux premiers rayons du soleil toutes les bêtes s'enfuient et se cachent dans leurs repaires, ainsi en est-il de la prière; comme un rayon elle s'échappe de nos lèvres, illumine notre âme, chasse et met en fuite toutes les passions brutales, et les fait rentrer dans leurs cavernes, pourvu que nous priions avec attention, avec une âme ardente et un esprit vigilant. Alors le démon se retire. Quand un maître parle à un esclave, aucun autre esclave, même des plus confiants, n'oserait venir troubler cet entretien ; à plus forte raison les démons, si odieux au Seigneur, ne pourront-ils nous empêcher de parler à Dieu, si nous le faisons avec le zèle convenable. La prière, c'est le port contre la tempête, l'ancre du salut, le bâton du vieillard, le trésor des pauvres, la sûreté des riches, la guérison des maladies, la gardienne de la santé. La prière nous conserve nos biens intacts et écarte promptement les maux. Survient-il une tentation? elle est facilement repoussée; une perte de richesses ou toute autre affliction? tout est bientôt réparé. La prière chasse la tristesse, excite la gaieté ; elle est la source de plaisirs continuels, la mère de la sagesse.

Celui qui prie avec attention, fût-il le plus pauvre, devient le plus riche; celui qui ne prie pas, au contraire, fût-il assis sur le trône impérial, est le plus pauvre de tous les hommes. Achab n'était-il pas roi? n'avait-il pas des monceaux d'or et d'argent? Mais parce qu'il ne priait pas, il lui fallut faire chercher Elie, un homme sans habitation, qui n'avait pour tout vêtement qu'une peau de brebis. O roi, qui possédez de si grands trésors, vous cherchez un homme qui ne possède rien ! Oui, dit-il; car à quoi me servent ces richesses ? Le Prophète a fermé le ciel, et tout me devient inutile. Vous le voyez, Elie était plus riche que ce roi ! Car jusqu'à ce qu'il eût parlé, le roi avec toute son armée était réduit à la dernière misère. O merveille ! Elie n'a pas même de quoi se vêtir et il ferme le ciel. Et c'est cette pauvreté qui lui donne une telle prérogative. Parce qu'il ne possède rien ici-bas, il jouit de cette grande puissance. Il n'a qu'à parler, pour faire descendre du ciel d'immenses trésors. O bouche, source de pluies fécondes ! O langue, qui verse des ondées bienfaisantes ! Voix, qui répand toutes sortes de biens ! Contemplant toujours cet homme pauvre et riche, riche parce qu'il est pauvre, méprisons les choses présentes, et soupirons après les biens futurs. De cette manière nous jouirons des uns et des autres. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit soit la gloire, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

HUITIÈME HOMÉLIE.

JUGEMENT ET AUMONE. — DEMANDE DE LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE.

ANALYSE.

Réponse à une objection des hérétiques. — Le Fils a le même pouvoir que le Père. — L'aumône se mesure, non par la grandeur du don, mais par la pureté d'intention. — Louange de saint Paul dont l'orateur cite les paroles. — En quel sens Jésus-Christ a dit : *Ce n'est pas à moi de donner.* — C'est à celui qui combat, de mériter la récompense.

1. Hier nous revînmes du combat, du combat et de la lutte contre les hérétiques, nos armes étaient sanglantes; entre nos mains, le glaive de la parole s'était, si je l'ose dire, rougi du sang de l'hérésie; nous n'avons pas terrassé les corps, mais abattu les sophismes impies et « tout ce qui s'élève avec hauteur contre « la science de Dieu ». (II Cor., x, 5.) Car tel est le genre de ce combat; telle est aussi la nature des armes. Saint Paul dit à ce sujet : « Les « armes de notre milice ne sont point char- « nelles, elles sont puissantes en Dieu pour « renverser les remparts, détruire les raison- « nements et tout ce qui s'élève avec hauteur « contre la science de Dieu ». (II Cor., x, 4.) Il faudrait raconter à ceux qui étaient absents, les péripéties d'hier, l'ordre de bataille, la mêlée, la victoire, les trophées. Mais pour ne pas favoriser votre négligence, je veux passer outre. Vous qui étiez absents, soyez plus diligents à l'avenir, afin de récupérer ce que vous avez perdu par votre absence. Maintenant nous allons continuer. Pour peu que l'on ait de zèle à s'instruire, on pourra, si l'on ne nous a pas entendu hier, apprendre de quelqu'un de nos auditeurs ce que nous avons dit. Rien ne sera plus facile. Car telle fut l'attention des assistants qu'ils se retirèrent, emportant toutes mes paroles dans leurs cœurs, sans en rien laisser perdre. Vous n'aurez donc qu'à les interroger.

Quant à la question à traiter aujourd'hui, nous vous l'exposerons nous-même; nous discuterons une objection que nous font les hérétiques. Quelle est-elle? Dernièrement nous avons parlé de la puissance du Fils; nous avons montré qu'elle est égale à celle de son Père, sujet que nous avons longuement développé. Repoussés sur ce point, ils nous objectent un autre texte de l'Evangile, texte qu'ils n'entendent pas dans son véritable sens. Le voici : « Pour ce qui est d'être assis à ma droite « ou à ma gauche, ce n'est point à moi à vous « le donner. Cet honneur est pour ceux à qui « le Père l'a préparé ». (Matth., xx, 23.)

Je vous renouvellerai d'abord le conseil déjà donné si souvent. Ne lisez pas simplement la lettre, pénétrez le sens. Quiconque s'attache

uniquement aux mots, et ne s'occupe que de ce qui est matériellement écrit, tombera dans de nombreuses erreurs. L'Ecriture dit que Dieu a des ailes, comme le témoigne le Prophète : « Protégez-moi à l'ombre de vos ailes ». (Ps. XVI. 8.) Nous n'en conclurons pas que cette essence spirituelle et immortelle a des ailes. Si cela ne peut se dire des hommes, encore moins de cette nature pure, invisible, incompréhensible. Que signifient donc pour nous les ailes? le secours, la sécurité, la protection, la défense, un asile inviolable. L'Ecriture dit encore que Dieu dort : « Levez-vous, pourquoi dormez-« vous, Seigneur ». (Ps. XLIII, 23.) Nous ne pouvons pas dire que Dieu dort : ce serait le comble de la folie. Mais ce mot « dormir » nous montre sa patience et sa longanimité. Un autre prophète dit : « Serez-vous comme un homme « endormi ? » (Jér., XIV, 9.)

Vous le voyez, il nous faut beaucoup de prudence pour scruter l'Ecriture. En prenant les mots dans leur sens propre et strict, il en résulterait une foule d'absurdités et de contradictions. L'un dit que Dieu dort, l'autre qu'il ne dort pas; et tous deux disent vrai, si vous les entendez convenablement. En disant qu'il dort, l'un montre la grandeur de sa patience; en disant qu'il ne dort pas, l'autre nous révèle son essence pure et incorruptible. Ayons donc beaucoup de prudence et pesons bien ces paroles : « Ce n'est point à moi à vous le donner; « cet honneur est pour ceux à qui le Père l'a « préparé ». Ce texte n'ôte rien à Jésus-Christ de sa puissance, ne diminue pas son autorité, mais il nous montre sa sollicitude, sa sagesse, sa providence pour le genre humain. Qu'il ait le pouvoir de châtier ou de récompenser, écoutez ce qu'il dit : « Lorsque le Fils de l'homme vien-« dra dans la gloire de son Père, il mettra les « brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche, « et il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez « les bénis de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès le commencement « du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez « donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez « donné à boire. A ceux qui seront à sa gauche « il dira : Retirez-vous de moi, maudits, allez « au feu éternel qui a été préparé pour le diable « et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne « m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et « vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais « étranger et vous ne m'avez pas recueilli ». (Matth., XXV, 31 et suiv.) Voyez-vous comment il juge avec autorité, comment il honore ou châtie, couronne ou punit, comment il introduit les uns dans le royaume céleste, et précipite les autres en enfer?

2. Admirez ici sa sollicitude pour nous. En s'adressant aux élus il dit : « Venez les bénis « de mon Père, possédez le royaume qui vous « a été préparé dès le commencement du « monde ». Aux damnés il ne dit pas : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu qui vous a été préparé; mais « qui a été préparé pour le « diable ». J'ai préparé le royaume pour les hommes, dit-il; l'enfer, au contraire, je l'ai préparé, non pour les hommes, mais pour le démon et ses anges; si vous menez une vie telle que vous méritiez d'être damnés, vous pourrez vous l'imputer justement. Voyez quelle touchante bonté! Les athlètes n'existent pas encore; les couronnes et les récompenses sont déjà prêtes. « Possédez, dit-il, le royaume « qui vous a été préparé dès le commence-« ment du monde ». Même instruction à recueillir de la parabole des dix vierges. A l'arrivée de l'Epoux, les folles disent aux sages : « Donnez-nous de votre huile ». (Ib. 8.) Les autres répondent : « Nous craignons qu'il n'y « en ait pas assez pour vous et pour nous ». L'Ecriture n'entend pas parler d'huile et de feu, mais de la virginité et de la bonté. Le feu est le symbole de la virginité; l'huile celui de l'aumône. Ce passage signifie que la virginité doit être accompagnée de charité, sans quoi le salut des vierges est incertain; mais qui sont ces vendeurs d'huile? Qui, sinon les pauvres? Ils donnent plutôt qu'ils ne reçoivent. Regardez donc l'aumône non comme une perte, mais comme un gain, non comme une dépense, mais comme un prêt avantageux. Vous recevez plus que vous ne donnez. Vous donnez du pain, et vous recevez la vie éternelle; vous donnez un habit, et vous recevez un vêtement d'immortalité; vous donnez un abri sous votre toit, et vous recevez le royaume des cieux; vous distribuez des richesses périssables, et vous recueillez des biens éternels.

Je suis pauvre, dites-vous, comment faire l'aumône? C'est surtout dans la pauvreté que vous pouvez faire l'aumône. Le riche enivré par l'abondance de ses biens, en proie à une fièvre ardente, tourmenté d'une avarice insatiable, brûle d'augmenter sa fortune; le pauvre, délivré de toutes ces maladies, donne plus facilement de ce qu'il a. C'est d'après la

pureté d'intention et non d'après les biens donnés que se mesure l'aumône. La veuve de l'Evangile donne deux oboles, et l'emporte, par sa charité, sur les plus opulents. Une autre veuve n'avait qu'une poignée de farine et un peu d'huile, elle reçut néanmoins et nourrit le Prophète dont l'âme était aussi élevée que le ciel. Ainsi la pauvreté ne fut un obstacle ni à l'une ni à l'autre. N'apportez donc pas de vaines, d'inutiles excuses. Dieu ne demande pas des largesses abondantes, mais une volonté généreuse. L'aumône se mesure, non d'après le don, mais d'après l'intention. Vous êtes pauvre et le plus pauvre de tous les hommes? Mais vous n'êtes pas plus indigent que cette veuve qui l'emporta de beaucoup sur les riches. Vous manquez, vous-même, du nécessaire? Mais vous n'êtes pas plus dénué que la veuve de Sidon; réduite à la dernière extrémité, attendant la mort, entourée de ses enfants, elle donne cependant ce qui lui reste, et dans cette extrême indigence, elle acquiert d'immenses richesses; sa main fut comme une aire; son urne comme un pressoir, et du dénûment elle fit sortir l'abondance.

Revenons à notre parabole pour ne pas tomber dans des digressions sans fin. A l'arrivée de l'Epoux, les vierges tenaient donc le langage que je vous ai rapporté. Les sages envoyaient les autres chez les vendeurs; mais ce n'était plus le temps d'acheter de l'huile. On n'en fait sa provision qu'en cette vie. Une fois ce monde quitté et le théâtre fermé, il n'y a plus ni remède, ni pardon, ni excuse pour les actions passées; le châtiment seul reste. C'est ce qui arriva alors. Quant vint l'Epoux, les vierges sages entrèrent avec leurs lampes; les autres, se trouvant en retard, frappèrent à la porte et entendirent cette effroyable parole : « Retirez-vous, je ne vous connais pas ». Vous voyez encore ici comment Jésus-Christ honore ou châtie, couronne ou punit, reçoit ou rejette; c'est lui qui porte les deux sentences. La même vérité se prouve par les paraboles de la vigne, et des talents. Le Seigneur reçoit les bons serviteurs et les comble d'honneurs; pour l'autre, il le fait lier et jeter dans les ténèbres extérieures.

3. Que répondent les hérétiques? Rien de sensé? Il a, disent-ils, le pouvoir de châtier et de couronner, de punir et de récompenser; mais pour le trône du ciel, pour cet honneur suprême, il ne peut le donner. — Si je vous prouve que rien n'a été soustrait à son jugement; cesserez-vous cette controverse téméraire? Or, écoutez le Christ lui-même : « Le « Père ne juge personne, il a donné tout jugement au Fils ». (Jean, v, 22.) Si donc le Père a tout pouvoir de juger, rien n'a été excepté de sa juridiction. Celui de qui tout jugement relève est maître, à l'égard de tous, de récompenser et de couronner. Ces mots : « Il a « donné », ne doivent pas être pris dans leur sens propre. Le Père n'a pas donné à quelqu'un qui n'avait pas, il n'a pas engendré une personne imparfaite, à qui il aurait fait ce don plus tard. Il a engendré le Fils parfait, infini. Si Jésus Christ se sert de cette expression, c'est pour exclure deux dieux engendrés, distinguer le fruit de la racine, et non pour vous faire croire à un perfectionnement successif. Ailleurs on lui demande : « Vous êtes donc roi » (Jean, XVIII, 37); il ne répond pas : J'ai reçu la royauté, ni : la royauté m'a été donnée plus tard; mais : « C'est pour cela que je suis né ». S'il est né roi, à plus forte raison est-il juge et arbitre. Car il appartient au roi de juger, de décider, d'honorer, de punir. D'autres textes nous prouvent aussi que c'est à lui de donner les récompenses célestes. Quand je vous aurai montré le plus saint des hommes couronné par le Fils, quelle excuse aurez-vous encore?

Quel est donc cet homme! Quel autre, sinon ce faiseur de tentes, ce docteur des nations qui a parcouru la terre et la mer comme avec des ailes, ce vase d'élection, ce paranymphe du Christ, ce fondateur de l'Eglise, architecte sage, héraut, athlète, soldat, qui a laissé par toute la terre des monuments de sa vertu, qui a été ravi au troisième ciel, qui a connu les mystères ineffables de Dieu, qui a entendu des choses que la langue de l'homme ne peut raconter, qui a reçu des grâces abondantes et supporté d'immenses travaux? Qu'il ait travaillé plus que tous les autres, il le dit lui-même; écoutez-le : « J'ai travaillé plus que tous « les autres ». (I Cor., XV, 10.) S'il en est ainsi, sa couronne sera aussi plus belle : « Car chacun « recevra sa récompense selon son travail ». (Ibid., III, 8.) Si sa couronne est plus brillante que celle des autres Apôtres, et personne n'égale les apôtres qu'il surpasse lui-même, il est évident qu'il jouira de l'honneur suprême et de la prééminence. Or, qui le couronnera? Ecoutez : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma « course, j'ai gardé la foi. Il me reste à attendre

« la couronne de la justice, que Dieu, comme un « juste juge, me rendra en ce jour ». (II Tim., IV, 7.) « Le Père ne juge personne, mais il a « donné tout jugement au Fils ». (Jean, V, 22.) La même chose se prouve par ce qui suit : « Non- « seulement à moi, mais encore à tous ceux qui « aiment son avénement ». (II Tim., IV, 8.) L'avénement de qui? Poursuivons : « La grâce de « Dieu a paru salutaire à tous les hommes, elle « nous a appris que, renonçant à l'impiété et « aux passions mondaines, nous devons vivre « dans le siècle présent avec tempérance, jus- « tice et piété, attendant la béatitude que nous « espérons, et l'avénement glorieux du grand « Dieu, notre Sauveur Jésus Christ ». (Tit., II, 11.)

4. Notre lutte contre les hérétiques est terminée ; nous avons élevé des trophées et remporté une brillante victoire. Par tout ce qui a été dit, nous avons montré que le Fils honore et châtie, qu'à lui appartient tout jugement, qu'il couronne et récompense les plus saints, et que dans les paraboles il s'attribue ce double pouvoir. Il nous reste à répondre aux difficultés de nos frères et à montrer pourquoi il a dit : « Ce n'est point à moi à vous le donner ». Plusieurs sans doute se posent cette question. Pour résoudre le problème et dissiper toute inquiétude dans vos esprits, suivez-moi attentivement : le plus difficile me reste à traiter. Ce n'est pas la même chose de combattre ou d'enseigner, de terrasser un ennemi ou de relever un frère ; il faut beaucoup de zèle pour raffermir ceux qui chancellent, et rétablir la tranquillité dans les esprits troublés. Que mes paroles ne vous étonnent point, si je dis que ce n'est ni au Fils, ni même au Père ; et je le proclame à haute voix, non, ce n'est ni au Fils ni au Père à régler les degrés de la gloire. Car si ce droit est au Fils, il est aussi au Père ; s'il est au Père, il est aussi au Fils ; voilà pourquoi le Seigneur ne dit pas simplement : Ce n'est pas à moi à le donner ; il dit : « Ce n'est pas à moi à le « donner, mais à ceux à qui mon Père l'a pré- « paré ». Il montre que ce n'est ni à lui, ni au Père, mais à d'autres. Que signifie donc ce texte? Votre trouble augmente, votre doute grandit, votre anxiété redouble. Mais ne craignez rien. Je ne me retirerai pas que je ne vous aie donné la solution. Permettez-moi de reprendre d'un peu plus haut. Autrement je ne pourrais traiter assez clairement toute la question.

Que signifie donc ce texte? Jésus allant à Jérusalem, la mère des fils de Zébédée, Jacques et Jean, s'approche avec ses enfants et dit : « Faites que mes deux fils soient assis l'un à « votre droite, l'autre à votre gauche ». (Matth., XX, 20.) D'après un autre évangéliste, ce sont les fils qui font cette demande à Jésus-Christ. Il n'y a cependant aucune contradiction, mais il ne faut rien négliger, la mère ayant commencé, et frayé la voie, les fils firent la même demande, parlant sans savoir ce qu'ils disaient. Quoique apôtres, ils étaient très-imparfaits, comme les petits des oiseaux encore dans le nid et couverts à peine d'un léger duvet.

Il faut que vous le sachiez, avant la Passion, ils étaient d'une profonde ignorance. Aussi Jésus-Christ les réprimandait-il souvent. « Vous avez si peu d'intelligence ! Vous ne com- « prenez pas encore que je ne parlais pas du pain « en disant : Gardez-vous du levain des phari- « siens ». (Matth., XVI, 11.) J'ai beaucoup de cho- « ses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter « maintenant ». (Jean, XVI, 12.) Non-seulement ils ne pénétraient pas les mystères, mais souvent la crainte, la timidité leur faisait oublier ce qu'ils avaient appris. C'est ce que Jésus-Christ leur reproche : « Aucun de vous ne me demande : « où allez-vous? Mais parce que je vous dis cela, « la tristesse a rempli votre cœur ». (Ibid., 5.) Et ailleurs : « Il vous rappellera et enseignera tout » (Jean, XIV, 26), dit-il en parlant du Saint-Esprit. Il ne dirait pas : « Il vous rappellera », s'il n'avait oublié beaucoup de choses. Ceci n'est pas une simple conjecture ; saint Pierre, qui tantôt confesse courageusement, tantôt oublie tout, nous le prouve clairement. Il a dit : « Vous « êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ». (Matth., XVI, 16), et pour cela il est appelé bienheureux ; un peu après il commet un péché tel qu'il est traité de satan : « Retirez-vous de moi, satan ; « vous m'êtes un sujet de scandale, parce que « vous ne goûtez pas les choses de Dieu, mais « celles des hommes ». (Matth., XVI, 23.) Quoi de plus imparfait? ne pas goûter les choses de Dieu, mais celles des hommes? Jésus-Christ parlait de sa Passion et de sa résurrection ; Pierre ne comprenant ni la profondeur de ses paroles, ni ses dogmes ineffables, ni le salut annoncé à toute la terre, lui dit à part : « A Dieu « ne plaise, Seigneur, cela ne nous arrivera « pas ». Voyez-vous que les apôtres ne connaissaient rien de certain au sujet de la Résurrection? L'Evangéliste nous l'indique aussi : « Ils

« ne savaient pas encore qu'il devait ressusciter « d'entre les morts ». (Jean, xx, 9,)

S'ils ignoraient cette vérité, à plus forte raison les autres mystères, par exemple ce qui regarde le royaume de Dieu, les prémices de notre nature, l'Ascension dans les cieux ; ils rampaient encore à terre, ils manquaient d'ailes pour prendre leur essor vers les cieux.

5. Ils étaient pénétrés de cette idée, que leur Maître régnerait bientôt à Jérusalem. Ils ne savaient rien de plus. Un autre évangéliste nous le déclare : Ils croyaient, dit-il, que sa royauté approchait, royauté purement humaine selon eux, et ils pensaient que Jésus-Christ allait à l'empire et non à la croix et à la mort. Après l'avoir entendu dire cent fois, ils ne pouvaient le comprendre : trop grossiers pour comprendre clairement ces sublimes vérités, ils supposaient que Jésus-Christ allait prendre possession de ce royaume temporel, qu'il régnerait à Jérusalem. Croyant le moment arrivé, les fils de Zébédée s'approchent de lui sur la route et lui adressent leur demande. Ils se séparent des autres disciples comme si déjà ils étaient à la tête des affaires, et ils demandent la prééminence, la place d'honneur. Ils croyaient que la fin était proche, que tout était achevé et que le temps était venu de distribuer les couronnes et les récompenses. Ce n'est pas une conjecture que je fais, ni une simple probabilité que j'énonce. Jésus-Christ lui-même, qui connaît les secrets des cœurs, va nous le déclarer. Écoutez ce qu'il leur répond : « Vous ne savez ce que « vous demandez ». Quoi de plus clair ? Ils ne savaient ce qu'ils demandaient ; ils lui parlent de couronnes, de récompenses, de prééminence, d'honneur, avant d'avoir combattu.

Par ces paroles : « Vous ne savez ce que « vous demandez », Jésus-Christ nous indique deux choses : la première, c'est que les fils de Zébédée parlent d'un royaume dont Jésus-Christ n'avait rien dit ; car il ne s'agissait pas de ce royaume temporel et terrestre ; la seconde, c'est qu'en recherchant la prééminence, en voulant paraître plus élevés, plus brillants que les autres, ils font une demande très-inopportune. Ce n'est pas le temps des couronnes et des récompenses, mais des combats, des luttes, des peines, des sueurs, des dangers, des guerres. Voici donc le sens de ces mots : « Vous ne savez ce que vous de« mandez ». En me parlant ainsi vous n'avez pas encore souffert, vous n'êtes pas encore descendus dans l'arène ; le monde est encore égaré, l'impiété domine, les hommes périssent ; vous ne vous êtes pas encore élancés de la barrière pour courir au combat. « Pouvez-vous « boire le calice que je vais boire, et être « baptisés du baptême dont je vais être « baptisé ? » (Marc, x, 38). Il appelle calice et baptême sa croix et sa mort : « calice », parce qu'il l'accepte avec plaisir, « baptême », parce que par là il purifie la terre. C'est aussi pour montrer la facilité de sa résurrection. Celui qui est baptisé dans l'eau en sort facilement, la nature de cet élément n'offrant aucune résistance ; ainsi Jésus-Christ descendu au tombeau ressuscite avec la plus grande facilité. C'est pourquoi il l'appelle baptême. Voici ce qu'il veut dire : Pouvez-vous souffrir la mort, car maintenant c'est le temps de la mort, des dangers, des peines. Ceux-ci répondent : « Nous « le pouvons », sans savoir ce qu'ils disent, et dans l'espoir d'obtenir leur demande. Jésus reprend : « Vous boirez le calice, vous serez « baptisés du baptême dont je vais être baptisé ». Il appelle ainsi la mort. Car, Jacques eut la tête tranchée par le glaive, et Jean mourut plusieurs fois. « Mais d'être assis à ma « droite et à ma gauche, ce n'est point à moi « à vous le donner, mais à ceux à qui il a été « préparé ».

Voici le sens. Vous mourrez, vous serez torturés et honorés du martyre. Cependant, d'être les premiers, ce n'est pas à moi à vous le donner, c'est aux athlètes à le conquérir par une plus vive ardeur, un plus grand zèle. Pour rendre ceci encore plus clair, faisons une supposion : voici un agonothète [1] ; une mère ayant deux fils athlètes vient le trouver avec ses enfants et lui dit : Faites que mes deux fils obtiennent la couronne. Que répondrait-il ? La même chose que Jésus-Christ ; ce n'est pas à moi à la donner. Je suis agonothète, j'accorde les récompenses non à la faveur ni aux prières, mais au succès. Car l'agonothète doit donner le prix au courage et non au premier venu. C'est ce que fait aussi Jésus Christ ; par là, il ne détruit pas son essence ni sa dignité de Dieu ; il montre que ce n'est pas à lui seul de donner la récompense, que c'est aussi aux combattants de la prendre. Car si cela dépen-

[1] Celui qui présidait aux jeux, adjugeait et décernait les récompenses.

dait de lui seul, tous les hommes seraient sauvés et viendraient à la connaissance de la vérité; les honneurs ne seraient pas divers, puisqu'il a fait tous les hommes et prend un soin égal de tous.

Qu'il y ait des gloires diverses, saint Paul nous l'enseigne : « Autre est l'éclat du soleil, « autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des « étoiles, et une étoile diffère d'une autre en « éclat (I Cor., xv, 41); si on élève sur ce fon- « dement un édifice d'or, d'argent, de pierres « précieuses ». (Ibid., III, 12.) Saint Paul parle ainsi pour nous montrer les différentes espèces de vertu; et il nous indique en même temps que ce n'est pas en dormant qu'on entre au royaume des cieux, mais qu'il faut, par beaucoup de tribulations, conquérir cette couronne. Les fils de Zébédée, forts de l'amitié et de la faveur de Jésus-Christ, croyaient qu'ils seraient préférés aux autres. Pour les détromper, et leur ôter cette persuasion propre à les rendre plus négligents, Jésus-Christ leur dit : « Ce n'est pas à moi de le donner », c'est à vous de le prendre, si vous le voulez; montrez plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement. Les couronnes se donnent aux travaux, les honneurs aux actions, les récompenses aux fatigues; les œuvres, voilà près de moi la meilleure recommandation.

6. J'avais donc raison de le dire, ce n'est ni à lui, ni au Père, mais aux athlètes, aux combattants. C'est pour cela que Jésus-Christ dit à Jérusalem : « Combien de fois ai-je voulu « rassembler tes enfants, comme une poule « ses poussins, et tu ne l'as pas voulu? voici « que vos maisons demeureront désertes ». (Luc, XIII, 34.) Ainsi vous le voyez, parmi les lâches, les paresseux, les indolents, personne ne sera sauvé. Nous apprenons encore par là un autre mystère; c'est que le martyre ne suffit pas pour donner la prééminence et l'honneur suprême. Jésus-Christ prédit le martyre aux fils de Zébédée, et cependant ils n'obtiennent pas pour cela la première place. Car il y en a d'autres qui peuvent avoir fait davantage. Aussi dit-il : « Vous boirez de mon « calice, vous serez baptisés du baptême dont « je vais être baptisé; mais d'être assis à ma « droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi à « vous le donner ». Il ne s'agit pas de siége; cela signifie jouir d'un plus grand honneur, obtenir la prééminence, être le premier de tous. Jésus-Christ en parlant ainsi se proportionne à notre intelligence. Les fils de Zébédée demandaient la première place et la préférence sur tous les autres. Pour être ainsi placés et élevés au-dessus des autres, le martyre seul ne suffit pas. Vous mourrez, il est vrai, mais jouir de l'honneur suprême, ce n'est pas à moi à vous le donner, c'est à ceux à qui il a été préparé. Et à qui est-il préparé? Voyons quels sont ces heureux, trois fois heureux qui obtiennent ces brillantes couronnes. Quels sont-ils et comment arrivent-ils à cette gloire? Ecoutez. Les dix apôtres étaient irrités contre les fils de Zébédée, qui, séparés des autres, voulaient s'emparer des premières places. Voyez comment Jésus Christ corrige les passions des uns et des autres. Il les appelle et leur dit : « Les maîtres des nations leur com- « mandent avec empire; leurs princes ont un « pouvoir absolu sur elles. Il ne doit pas en « être de même parmi vous; mais quiconque « veut devenir le premier, qu'il se fasse le « dernier de tous ». (Marc, x, 42.)

Vous le voyez, ils voulaient être les premiers, les plus grands et les plus haut placés, et pour ainsi dire les princes des apôtres. Pour réprimer leur ambition, et manifester leur dessein, Jésus-Christ dit : « Quiconque veut de- « venir le premier, qu'il se fasse le serviteur « de tous ». Si vous désirez la première place, et la dignité suprême, prenez la dernière place, soyez les plus petits, les plus humbles, abaissez-vous au-dessous de tous. C'est la vertu qui donne cet honneur. Ce qu'il prouve aussitôt et surabondamment par un exemple : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être « servi, mais pour servir, et donner sa vie « pour la rédemption de plusieurs ». Voilà ce qui rend illustre et glorieux. Regardez-moi, dit-il, je n'ai pas besoin d'acquérir de la gloire ni de l'honneur, cependant j'ai voulu faire beaucoup de bonnes œuvres. Avant son Incarnation et ses abaissements, tout était corrompu et périssait; par ses humiliations, il releva tout; il chassa la malédiction, détruisit la mort, nous rendit le paradis, ôta le péché, ouvrit les portes du ciel, fit renaître la piété sur la terre, bannit l'erreur, ramena la vérité, plaça nos prémices sur le trône royal et nous accorda des biens innombrables que ni moi ni tous les hommes ne pourrions raconter. Avant ses abaissements, les anges seuls le connaissaient; après, tous les hommes le connaissent.

Vous le voyez, l'humilité ne diminue pas la splendeur du Fils de Dieu, il en résulte au contraire pour nous des biens innombrables et pour lui une gloire plus brillante. Si pour un Dieu infini et ne manquant de rien l'humilité a produit un si grand bien, lui a procuré plus de serviteurs, et a augmenté son royaume; pourquoi craindre en vous humiliant de vous abaisser? Alors vous serez grands, élevés, brillants, illustres quand vous vous mépriserez vous-mêmes, que vous dédaignerez les premières places, quand vous ne fuirez pas les humiliations, ni les dangers, ni la mort, quand vous serez soumis, dévoués à tous et prêts à tout faire et à tout endurer. Pénétrés de ces sentiments, mes bien-aimés, recherchons l'humilité avec empressement; les injures, les affronts, les déshonneurs, les outrages, supportons tout avec joie. Car rien n'est plus capable que la vertu d'humilité de nous élever, de nous combler d'honneur et de gloire, de nous exalter. En pratiquant cette vertu, puissions-nous obtenir les biens promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soient la gloire, l'honneur, l'adoration, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

SUR LAZARE MORT DEPUIS QUATRE JOURS.

ANALYSE.

Jésus-Christ n'ignorait pas où était Lazare. — Il ne faut pas croire trop facilement. — Pourquoi Jésus-Christ prie avant de ressusciter Lazare. — Ce n'est pas par nécessité, mais à cause du peuple qui était présent, et pour répondre à la demande de Marthe.

1. Aujourd'hui la résurrection de Lazare nous donne l'occasion de résoudre diverses questions qui sont pour beaucoup un sujet de scandale. Cette leçon, je ne sais comment, fournit aux hérétiques et aux Juifs un prétexte de contradiction, non pas fondée, loin de là, mais apparente et provenant de leurs mauvaises dispositions. Plusieurs hérétiques disent que le Fils n'est pas semblable au Père. Pourquoi? Parce qu'il dut prier pour ressusciter Lazare, et qu'il n'aurait pu le ressusciter sans prier, et, disent-ils, comment celui qui prie serait-il semblable à celui qui reçoit la prière? Or, le Fils prie et le Père reçoit ses supplications. — Mais ils blasphèment, ils ne comprennent pas que Jésus prie pour condescendre et se proportionner à la faiblesse des assistants. Dites-moi quel est le plus grand de celui qui lave les pieds ou de celui à qui on les lave? Evidemment c'est celui-ci. Or notre Sauveur a lavé les pieds de Judas qui était avec les apôtres. Judas est-il donc plus grand que notre Seigneur puisque Jésus-Christ lui a lavé les pieds? Touchez-vous du doigt l'absurdité? Lequel est le plus humble de laver les pieds ou de prier? C'est certainement de laver les pieds. Pourquoi celui qui n'a pas dédaigné le plus humble office dédaignerait-il d'accomplir le plus noble? Tout cela se faisait par condescendance pour la faiblesse des Juifs, comme nous le verrons dans la suite de ce discours. Les Juifs prétendent aussi y trouver une contradiction. — Comment, disent-ils, les chrétiens peuvent-ils honorer, comme Dieu, celui qui ignorait où Lazare était enseveli? Le Sauveur, en effet, dit à Marthe et à Marie, sœurs de Lazare : « Où l'avez-vous « placé? » (Jean, XI, 34.) Ignorance, faiblesse; il ne sait où est Lazare et il serait Dieu? — Mais je veux les faire rougir de leur objection.

O Juifs, vous accusez Jésus-Christ d'ignorance, à cause de ces paroles : « Où l'avez-vous « placé? » Dieu le Père ignorait donc dans le paradis où s'était caché Adam? Car il le cherchait dans le paradis et il l'appelait : « Adam, « où es-tu? » c'est-à-dire où es-tu caché? Pourquoi Dieu n'indique-t-il pas tout d'abord le lieu où Adam, plein de confiance, s'entretenait autrefois avec lui? Pourquoi cette question :

« Adam, où es-tu ? » Adam répond : « J'ai en-« tendu votre voix quand vous vous promeniez « dans le paradis, j'ai craint parce que je suis « nu, et je me suis caché ». (Gen., III, 9.) S'il y a ignorance dans un cas, il y a également ignorance dans l'autre. Jésus-Christ dit à Marthe et Marie : « Où l'avez-vous placé ? » et vous l'accusez d'ignorance ! Que pensez-vous en entendant Dieu dire à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » (Gen., IV, 9.) Si le Fils ignore, le Père ignore de même. Prenons une autre preuve tirée de la sainte Ecriture. Dieu dit à Abraham : « Le cri de « Sodome et de Gomorrhe est monté jusqu'à « moi. Je descendrai et je verrai si leurs œuvres « répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi, je « saurai s'il en est ainsi ou non ». (Gen., XVIII, 20.) Dieu qui connaît toutes choses avant qu'elles soient (Dan., XIII, 42), qui sonde les cœurs et les reins (Ps. VII, 10), qui connaît les pensées des hommes (Ps. XCIII, 11), dit : « Je descendrai et « je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri « qui est venu jusqu'à moi ». Encore une fois, si vous accusez le Fils d'ignorance, soyez conséquents, et accusez-en aussi le Père. Mais non, l'Ancien Testament ne prouve pas l'ignorance du Père, ni le nouveau celle du Fils. Pourquoi dit-il : « Je descendrai et je verrai si leurs œuvres « répondent à ce qui est venu jusqu'à moi ? » Le cri, dit-il, est monté jusqu'à moi ; mais je veux m'assurer par ma propre expérience. Ce n'est pas que j'ignore ; c'est pour enseigner aux hommes à ne pas croire facilement toutes les accusations, et à n'ajouter foi qu'après avoir examiné attentivement et par eux mêmes. Voilà pourquoi il dit ailleurs : « Ne « croyez pas à toute parole ». (Eccli., XIX, 16.) Rien ne trouble la vie des hommes comme la trop grande crédulité. Le prophète David nous le déclare : « Je persécutais celui qui mé-« disait en secret de son prochain ». (Ps. C, 5.)

2. Ce n'est donc pas par ignorance que le Sauveur demande : « Où l'avez-vous placé ? » Et que le Père dit à Adam : « Où es-tu ? » et à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » ou bien : « Je « descendrai et je verrai si leurs œuvres répon-« dent au cri qui est venu jusqu'à moi ». Il nous est facile maintenant de répondre à ceux qui prétendent que Jésus-Christ pria par faiblesse avant de ressusciter Lazare. Suivez avec la plus grande attention. Lazare est mort ; Jésus n'était pas là, il était en Galilée. Il dit à ses disciples : « Notre ami Lazare dort ». (Jean, II, 11.) Ceux-ci, croyant qu'il parlait d'un sommeil ordinaire, répondirent : « Seigneur, s'il dort, il sera gué-« ri ». Jésus leur dit ouvertement : « Lazare « est mort ». Le Sauveur vint en suite à Jérusalem, où était Lazare. La sœur de Lazare court à sa rencontre et lui dit : « Si vous eussiez été « ici, mon frère ne serait pas mort. — Si vous « eussiez été ici ». Vous êtes faible, ô femme ! Elle ne sait pas que Jésus-Christ absent de corps est présent par la puissance de la divinité ; elle mesure le pouvoir du divin Maître à la présence matérielle. Marthe lui dit : « Seigneur, si « vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas « mort ; et maintenant je sais que tout ce que « vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera ». C'est donc pour répondre au désir de Marthe que le Sauveur prie. Dieu n'a pas besoin de prières pour ressusciter un mort. N'a-t-il pas opéré d'autres résurrections ? Quand il rencontra à la porte de la ville un mort qu'on portait en terre, il ne fit que toucher la bière et le mort se leva. (Luc, VII, 14.) Eut-il besoin de prière pour le ressusciter ? Dans une autre circonstance, il ne dit qu'un mot à la jeune fille : « Talitha, cumi » (Marc, V, 41), et il la rendit vivante à ses parents. A-t-il eu besoin de prier ?

Pourquoi parler du Maître ? Les disciples d'un mot ressuscitent les morts. Une parole de Pierre n'a-t-elle pas rendu Tabithe à la vie ? Les vêtements de saint Paul n'ont-ils pas opéré de nombreux prodiges ? Voici quelque chose de plus admirable encore. L'ombre des apôtres ressuscite les morts : « On apportait les malades « dans des lits, afin que l'ombre de Pierre cou-« vrît quelqu'un d'eux, et aussitôt ils étaient « guéris ». (Act., V, 15.) Quoi donc ? l'ombre des disciples ressuscite les morts, et le Maître, pour ressusciter Lazare, aurait besoin de prier ? Le Sauveur prie à cause de la faiblesse de Marthe. Elle lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, « mon frère ne serait pas mort ; maintenant je « sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, « il vous le donnera ». Vous voulez une prière, voici une prière. La miséricorde du Sauveur est une fontaine où l'on peut remplir tout vase, quel qu'il soit ; s'il est grand, il contient beaucoup, peu s'il est petit. Marthe demande une prière et le Sauveur lui donne une prière. Un autre dit : « Je ne suis pas digne que vous « entriez dans ma maison, mais dites seulement « une parole : qu'il soit fait ainsi, et mon servi-« teur sera guéri ». Le Sauveur lui répondit : « Qu'il soit fait selon que vous avez cru ». (Matth.,

VIII 8 et 13.) Un autre dit : Venez, guérissez ma fille, et il répond : « Je vous suis ». (Id. IX, 8.) Le médecin proportionne ses remèdes aux désirs des hommes. Une femme touche en secret la frange de son vêtement, et elle obtient en secret sa guérison. (Ibid. 20.) Chacun obtient selon sa foi. Marthe dit : « Je sais que « tout ce que vous demanderez au Père, le Père « vous le donnera ». Elle a voulu une prière ; le Sauveur la lui accorde, non par nécessité, mais par condescendance pour sa faiblesse, pour montrer qu'il n'est point opposé à Dieu, mais que tout ce qu'il fait, son Père le fait aussi.

Dieu a formé l'homme dès le commencement ; c'est l'œuvre du Fils aussi bien que du Père : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et « à notre ressemblance ». (Gen., I, 26.) Jésus-Christ veut introduire le bon larron dans le paradis ; il prononce une parole et le larron entre au paradis, et il n'a pas besoin de prière, quoique l'entrée en fût interdite à tous les enfants d'Adam. Car Dieu y avait placé une épée flamboyante pour la garder. (Gen., III, 24.) Jésus-Christ, de son autorité, ouvre le paradis et y introduit le larron. O Seigneur, vous faites entrer un larron dans le paradis ! Votre Père pour un seul péché en chasse Adam, et vous y introduisez le larron chargé de mille crimes, de mille forfaits ! et pour cela une parole vous suffit ? Oui, car l'un ne s'est pas fait sans moi, ni l'autre sans mon Père. « Car je « suis dans le Père, et le Père est en moi ». (Jean, XIV, 10.)

3. La résurrection de Lazare ne fut pas l'œuvre de la prière ; pour vous en convaincre, écoutez cette prière : « Je vous rends grâces de ce que « vous m'avez exaucé ». (Jean, XI, 41.) Quoi donc ? Est-ce là une prière, une supplication ? « Je vous « rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. « Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez « toujours ». Si vous savez, Seigneur, que vous êtes toujours exaucé par le Père, pourquoi l'importuner au sujet de choses que vous connaissez ? « Je sais bien, dit-il, que mon Père « m'exauce toujours, mais je dis cela pour le « peuple qui m'environne, afin que tous sachent « que vous m'avez envoyé ». Prie-t-il pour le mort ? fait-il des supplications pour ressusciter Lazare ? Dit-il : Mon Père, commandez au mort d'obéir ; mon Père, ordonnez au tombeau de rendre le mort, de ne pas se fermer plus longtemps sur lui ? « Mais je dis cela pour le peuple « qui m'environne, afin que tous sachent que « vous m'avez envoyé ». Ce qui se passe est moins un miracle qu'une instruction pour les spectateurs.

La prière n'est donc pas pour le mort, mais pour les Juifs incrédules, « afin qu'ils sachent « que vous m'avez envoyé ». Comment reconnaître cette mission ? suivez, je vous en prie, avec la plus grande attention. De ma propre autorité, semble-t-il dire, j'appelle le mort ; de ma propre puissance je commande à la mort ; au Père, je dis : « Mon Père » ; j'évoque Lazare du tombeau. Si le Père n'est pas mon père, que ce prodige n'ait pas lieu ; s'il l'est, au contraire, que le mort obéisse pour l'instruction de ceux qui m'entourent. Pourquoi Jésus-Christ dit-il : « Lazare, venez dehors ? » Il a prié, et le mort n'est pas ressuscité ; il dit : « La-« zare, venez dehors ! » et le mort se lève. O tyrannie de la mort ! O tyrannie sous laquelle gémissait cette âme ! O enfer ! il prie, et tu ne rends pas le mort ! Non, répondit-il. — Pourquoi ? — Je n'avais pas reçu d'ordre. Je suis établi gardien, et je ne laisse sortir que sur un ordre formel. La prière ne s'adressait pas à moi ; c'était pour les Juifs incrédules. Et à moins d'un ordre précis, je ne délivre personne. Pour délivrer l'âme j'attends la parole : « Lazare, « venez dehors ! » Le mort entend l'ordre du Maître, et aussitôt se brisent les chaînes du trépas. Que les hérétiques soient confondus et qu'ils disparaissent de la surface de la terre. Car vous le voyez par le texte même ; le Christ prie non pour ressusciter Lazare, mais pour condescendre à la faiblesse des assistants incrédules. « La-« zare, venez dehors ! » Pourquoi appelle-t-il le mort par son nom ? Pourquoi ? Parce qu'en s'adressant aux morts en général, il aurait ressuscité tous ceux qui étaient dans les tombeaux. Voilà pourquoi il dit : « Lazare, venez dehors ! » Je vous appelle seul devant le peuple, pour montrer par cet acte particulier les prodiges de l'avenir : j'ai ressuscité un mort, je ressusciterai la terre entière : « Car je suis la résurrection et « la vie. Lazare, venez dehors ! » Et le mort sortit enveloppé de bandelettes. O merveille étonnante ! Celui qui a arraché l'âme des liens de la mort, qui a brisé les portes de l'enfer, qui a broyé les portes d'airain et les verroux de fer, qui a délivré l'âme des chaînes de la mort, celui-là n'a pu déchirer les bandelettes du mort ! Si, il le pouvait. Mais il ordonne aux Juifs d'ôter ces liens qu'ils avaient attachés

eux-mêmes en ensevelissant le mort. De la sorte, ils devaient reconnaître leurs propres liens, et se convaincre par leur expérience que c'était ce Lazare enseveli par eux, que Jésus-Christ était le Messie envoyé dans le monde par la bonté du Père, et qu'il avait pouvoir sur la vie et sur la mort. A lui, avec le Père et le Saint-Esprit, soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

DIXIÈME HOMÉLIE.

DES PRIÈRES DE JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE.

Exorde ; différence entre les dettes d'argent et les dettes spirituelles. — Jésus-Christ est consubstantiel au Père. — S'il s'abaisse, c'est pour se proportionner à notre faiblesse, pour nous instruire d'exemple aussi bien que de paroles. — Il a la même puissance que le Père ; il est créateur et législateur comme le Père. — Preuve tirée de la guérison de l'aveugle-né. — Comment la Loi est imparfaite. — Le Fils est égal au Père ; preuves tirées de l'Ecriture. — Il faut déposer toutes les inimitiés. — Exhortation à se réconcilier avec ses ennemis.

1. Dans nos homélies précédentes, nous avons combattu vaillamment pour la foi, nous nous sommes réjouis à la vue de nos glorieuses victoires spirituelles. Il est temps de payer le reste de notre dette ; il n'y a plus d'obstacle. Je sais que ce long délai vous a fait oublier mes engagements : mais je n'ai pas l'intention de rien cacher; je m'acquitterai même avec un véritable bonheur. Je le fais non-seulement par motif de probité, mais aussi pour mon propre avantage. Dans les contrats ordinaires, le débiteur profite de l'oubli du créancier; dans les traités spirituels, l'excellente mémoire du créancier procure la plus grande utilité au débiteur. Là, en effet, la somme rendue, en passant des mains du débiteur à celles du créancier, appauvrit l'un et enrichit l'autre; ici, au contraire, on peut donner et conserver, et, prodige étonnant ! nous avons d'autant plus que nous donnons davantage. Si je garde une semblable dette enfouie dans mon esprit, sans la payer, j'y perds un avantage, je m'appauvris; mais si je donne, si je communique à un grand nombre ce que je sais, mes richesses spirituelles s'en augmentent. Telle est la vérité. Celui qui donne aux autres augmente ses trésors; celui qui retient, diminue sa fortune. La parabole des talents nous le prouve clairement. Les uns rapportent le double de ce qu'on leur avait confié, et ils sont comblés d'honneur; l'autre conserve son talent sans le prêter, il ne peut lui faire produire le double, et pour cela il est puni. (Matth., xxv, 15.) Dans la crainte d'un pareil châtiment, donnons littéralement à nos frères ce que nous avons de bon et d'utile en fait de doctrine.

Communiquons-le à tous sans le cacher, puisqu'en donnant aux autres, nous nous enrichissons nous-mêmes, et qu'en rendant les autres participants de nos biens, nous augmentons nos trésors.

On ne perd rien, ni de sa gloire, ni de ses avantages, en faisant part aux autres de ce que

l'on sait : au contraire, on ajoute à l'éclat de sa renommée et l'on gagne en proportion de ce que l'on donne. Quoi de plus glorieux et de plus avantageux que de fouler aux pieds l'envie, de faire taire la jalousie, de pratiquer la charité? Si vous gardez tout pour vous seul, les hommes vous traiteront d'égoïste et d'envieux, ils vous haïront, et Dieu vous infligera, comme à un méchant, le dernier supplice. De plus, la grâce elle-même vous abandonnera bientôt. Le blé conservé trop longtemps dans les greniers se consume rongé par les vers; jeté dans un champ bien préparé, il multiplie et se renouvelle. Ainsi la parole spirituelle longtemps renfermée s'éteint bientôt, et l'âme est rongée par l'envie, la paresse et toute sorte de maladie; semée dans les âmes de nos frères, comme dans une terre fertile, la parole produit une riche moisson, non-seulement pour ceux qui la reçoivent dans leurs âmes, mais aussi pour celui qui l'y jette. Une fontaine où l'on puise sans cesse est plus pure et plus abondante; obstruée, elle tarit. Ainsi les dons spirituels, sans cesse répandus et communiqués à tous ceux qui les désirent, n'en sont que plus abondants; enfouis par l'envie et la jalousie, ils diminuent et finissent par s'anéantir. Puisque tel est l'avantage qui nous est réservé, nous voulons vous payer toute notre dette, après vous avoir rappelé d'abord l'ensemble de la question.

2. Comme vous vous en souvenez, nous avons parlé de la gloire du Fils, nous avons exposé les motifs de la manière simple et humble dont il parle de lui-même. Ce n'est pas seulement à cause de l'Incarnation, avons-nous dit, c'est aussi à cause de la faiblesse des auditeurs que Jésus-Christ s'abaisse ainsi en enseignant; c'est encore souvent pour nous apprendre l'humilité. Ces raisons ont été suffisamment développées; la prière qu'il fit pour Lazare, celle qu'il offrit sur la croix, nous les avons expliquées et nous avons clairement prouvé qu'il fit l'une pour attester son incarnation, l'autre pour condescendre à la faiblesse des auditeurs, et nullement parce qu'il aurait eu besoin de secours. Qu'il ait accompli beaucoup de ces actions pour enseigner l'humilité à ses apôtres, écoutez-en la preuve. Il verse de l'eau dans un bassin : ce n'est pas assez; il se ceint d'un linge, et, poussant l'abaissement aux dernières limites, il commence à laver les pieds des Apôtres, et même ceux du traître. (Jean, XIII, 4.) Qui n'est frappé de stupeur et d'admiration? Il lave les pieds de celui qui va le trahir. Pierre s'y refuse en disant : « Quoi! Seigneur, « vous me laveriez les pieds? » Il ne le laisse pas pour cela. « Si je ne vous lave les pieds », lui dit-il, « vous n'aurez point de part avec moi ». Pierre reprend : « Seigneur, non-seulement les « pieds, mais aussi les mains et la tête ». Remarquez le respect du disciple dans son refus et dans son consentement. Quoique contraires, ces paroles sortent également d'un cœur brûlant d'amour. Pierre est tout feu, tout amour! Mais comme je vous le disais, que cet humble office ne rabaisse pas le Fils à vos yeux, ni la dignité de sa nature. Ecoutez ce qu'il ajoute : « Savez-vous ce que je viens de vous faire? « Vous m'appelez Seigneur et Maître, et vous « avez raison; car je le suis. Si donc moi votre « Seigneur et votre Maître je vous ai lavé les « pieds, vous devez faire de même entre vous. « Car je vous ai donné l'exemple, afin qu'en « voyant ce que j'ai fait à votre égard, vous le « fassiez aussi à l'égard de vos frères ». (Jean, XIII, 12-15.)

Vous le voyez, la plupart des actions de Jésus-Christ ont été faites pour nous servir d'exemples. Un maître plein de sagesse balbutie avec les petits enfants; ce qui prouve sa sollicitude pour ces enfants et non son ignorance. Ainsi agit Jésus-Christ, non par suite de l'imperfection de sa nature, mais par condescendance. Pesons bien toutes les circonstances. Si l'on voulait, suivant la méthode des hérétiques, étudier cet exemple objectivement et sans avoir égard aux intentions du Sauveur, on en déduirait une conséquence évidemment absurde. En effet, si celui qui lave les pieds est au-dessous de celui à qui il rend ce service, Jésus-Christ est donc au-dessous des disciples. Personne n'est assez fou pour le prétendre. Quel malheur d'ignorer les raisons qui dirigeaient le Seigneur dans sa conduite! Quel avantage au contraire de tout considérer attentivement, et de savoir découvrir les raisons cachées et mystérieuses des actions si ordinaires et si simples qui ont rempli sa vie terrestre. Je pourrais citer d'autres passages analogues à celui-ci par l'enseignement qu'ils insinuent : « Qui est le plus « grand », dit le divin Sauveur, « de celui qui « est à table ou de celui qui sert? N'est-ce pas « celui qui est à table? Et moi je suis parmi « vous comme celui qui sert ». (Luc, XXII, 27.) Actions et paroles, tout tend au même but :

à instruire ses disciples par ses abaissements et à leur enseigner l'humilité. Evidemment, c'est pour l'instruction des apôtres et non par l'infériorité de sa nature qu'il agit ainsi. Ailleurs, en effet, il dit : « Les princes des nations « dominent sur elles ; qu'il n'en soit pas de « même parmi vous. Que celui qui voudra être « le premier parmi vous, soit le serviteur de « tous ». (Matth., xx, 25, etc.) Car « le Fils de « l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais « pour servir ». Si donc il est venu pour servir et pour enseigner l'humilité, ne vous étonnez pas de le voir agir et parler comme un serviteur. Il prie souvent dans la même intention. Ses apôtres s'approchent en lui disant : « Sei« gneur, apprenez-nous à prier, comme Jean « l'a appris à ses disciples ». (Luc, xi, 1.) Que faire, dites-moi ? ne pas leur apprendre à prier? Mais il est venu pour leur enseigner toute sagesse. Il devait donc les instruire, et par conséquent prier lui-même. Il aurait pu le faire en paroles, dites-vous. Les actions sont bien plus puissantes que les paroles pour instruire et persuader. Voilà pourquoi il ne se contente pas de les instruire de vive voix; il prie et il passe en prières les nuits dans les déserts pour nous apprendre, quand nous devons nous entretenir avec Dieu, à fuir le tumulte et les bruits de la foule, à choisir le lieu et le temps favorables à la solitude. La solitude, ce n'est pas seulement une montagne, un désert, c'est aussi votre chambre, pourvu que vous ayez soin d'en écarter tout bruit, toute dissipation.

3. C'est par condescendance que Jésus-Christ a prié. Vous l'avez vu au sujet de Lazare, nous le voyons encore ailleurs. Pourquoi prie-t-il pour les plus petits et non pour les plus grands miracles? Si, comme vous le prétendez, il priait pour demander du secours, s'il n'avait pas la puissance à sa disposition, il devrait prier et invoquer son Père pour tous les miracles, ou du moins pour les plus considérables. Or, il fait précisément le contraire. Il ne prie pas quand il opère les plus grands prodiges, pour montrer que lorsqu'il prie, il le fait avec l'intention d'instruire les hommes et qu'il n'a pas besoin d'un secours étranger. Lorsqu'il bénit les pains, il lève les yeux au ciel et il prie (Marc, vi, 41), pour nous apprendre à ne pas toucher à la nourriture avant d'avoir rendu grâces à Dieu qui nous la donne. Dans les résurrections des morts il ne prie pas, excepté pour Lazare. J'en ai indiqué la cause; c'était pour condescendre à la faiblesse des spectateurs. Jésus-Christ lui-même l'a manifesté clairement : « J'ai dit cela à cause du peuple « qui m'environne ». Ce n'est pas sa prière, mais sa parole qui a ressuscité le mort, nous l'avons suffisamment montré.

Pour rendre la chose encore plus évidente, continuons. Faut-il punir, récompenser, porter des lois, faire quelque grand miracle, vous le verrez non pas invoquer le Père, ni prier, mais agir avec autorité. Citons des exemples, et vous remarquerez que nulle part il ne prie dans ces occasions solennelles. « Venez les « bénis de mon Père », dit-il, « possédez le « royaume qui vous a été préparé. Retirez« vous de moi, maudits, allez au feu qui a été « préparé au démon et à ses anges ». (Matth., xxv, 34.) Il punit et récompense de sa propre autorité, sans avoir besoin de prière. S'agit-il de guérir le paralytique : « Lève-toi, prends « ton lit et marche » (Marc, ii, 9) ; de délivrer de la mort : « Talitha, cumi, lève-toi » (Marc, v, 41); de remettre les péchés : « Aie con« fiance, mon fils, tes péchés te sont remis » (Matth., ix, 2) ; de chasser le démon : « Je te le « commande, esprit mauvais, sors de cet « homme » (Marc, v, 8) ; d'apaiser la mer : « Tais-toi et fais silence » (Marc, iv, 39) ; de rendre la santé à un lépreux : « Je le veux, « sois purifié » (Matth., viii, 3) ; de porter des lois : « Vous avez appris qu'il a été dit aux « anciens : Tu ne tueras point; moi je vous dis « que quiconque dira à son frère Fou, méri« tera d'être condamné au feu de l'enfer ». (Matth., v, 21.)

Voyez comme il fait tout avec une autorité souveraine. Il condamne à l'enfer, il fait entrer au ciel, il guérit les paralytiques, il ressuscite les morts, il remet les péchés, chasse les démons, apaise la mer. Quel est le plus grand de donner le ciel, de jeter en enfer, de remettre les péchés, de porter des lois avec autorité, ou de multiplier les pains? Evidemment les premiers miracles l'emportent sur le dernier. Cependant il ne prie pas pour ceux-là; il est donc clair qu'il le fait non par faiblesse, mais pour l'instruction de la foule qui l'entoure. Afin que vous sachiez ce que c'est que remettre les péchés, écoutez le Prophète ; il nous dit que ce privilége appartient à Dieu seul : « O Dieu, qui est comme vous, qui ôtez les « péchés et effacez les iniquités ? » (Mich., vii, 18.) Faire entrer au ciel est encore plus que res-

susciter un mort. Cependant Jésus-Christ le fait avec pleine autorité. Porter des lois appartient aux rois et non aux sujets. La nature même des choses le proclame. Les rois seuls peuvent donner des lois. L'Apôtre aussi le déclare : « Quant aux vierges, je n'ai point reçu de com« mandement du Seigneur, mais je donne un « conseil comme fidèle ministre du Seigneur « par sa miséricorde ». (I Cor., VII, 25.) Serviteur et ministre, il n'a pas osé ajouter aux lois portées dès l'origine. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ ; avec une autorité souveraine il abroge les lois anciennes, et en établit de nouvelles. Si faire des lois n'appartient qu'au roi, quelle raison peuvent encore alléguer les hérétiques pour la défense de leur impudente doctrine, quand on voit Jésus-Christ, non-seulement porter des lois nouvelles, mais amender les anciennes ? Il est clair par là qu'il est consubstantiel au Père.

4. Pour plus d'évidence, étudions le passage de l'Ecriture auquel je fais allusion. (Matth., V, 1.) Jésus étant monté sur la montagne s'assit et commença à parler à la foule qui l'entourait : « Bienheureux les pauvres d'esprit, ceux « qui sont doux, les miséricordieux, ceux qui « ont le cœur pur ». Après ces béatitudes, il continue : « Ne pensez pas que je sois venu « détruire la loi ou les prophètes, je ne suis « pas venu les détruire, mais les accomplir ». Est ce qu'on l'a soupçonné de vouloir détruire la loi? a-t-il énoncé quelque chose de contraire à la loi ancienne, pour s'exprimer ainsi? Il a dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit », c'est-à-dire les humbles. Mais l'Ancien Testament dit : « Un sacrifice agréable à Dieu, c'est « un esprit brisé. Dieu ne rejette pas un cœur « contrit et humilié ». (Ps. L, 19.) — « Bien« heureux ceux qui sont doux », ajoute le Sauveur ; et Isaïe, parlant au nom de Dieu, proclame la même chose : « Sur qui jetterais-je « les yeux, sinon sur celui qui est doux, paci« fique, et qui craint mes paroles? » (LXVI, 2.) —« Bienheureux les miséricordieux », poursuit le Seigneur; et dans la loi ancienne il est partout question de miséricorde : « Ne prenez pas « la vie du pauvre, ne rejetez pas la prière de « l'affligé ». (Eccli., IV, 4.) — « Bienheureux « ceux qui ont le cœur pur », lisons-nous, toujours dans le sermon sur la montagne. Et David, de son côté, s'écrie : « Mon Dieu, créez « en moi un cœur pur, rétablissez au fond de « mon âme l'esprit de droiture ». (Ps. L, 12.)

On trouverait le même accord à l'égard des autres béatitudes. Pourquoi Jésus-Christ, n'ayant rien publié de contraire à la loi ancienne, ajoute-t-il : « Ne pensez pas que je sois « venu détruire la loi et les prophètes? » C'est à cause de ce qui va suivre, et non de ce qu'il vient de dire. Il allait perfectionner la loi, et c'est afin qu'on ne prît pas ce perfectionnement pour une opposition, qu'il dit : « Ne « pensez pas que je sois venu détruire la loi « et les prophètes », c'est-à-dire je vais révéler des préceptes plus parfaits que les anciens préceptes. Ainsi : « Vous avez entendu dire : « Ne tuez pas; et moi je vous dis : Ne vous « mettez pas en colère. On vous a dit : Ne com« mettez point d'adultère ; et moi je vous dis: « Quiconque regarde une femme avec un « mauvais désir, a déjà commis l'adultère, etc.» Accomplir n'est pas détruire, et ici il y a accomplissement et non destruction. Ce qu'il a fait pour les corps, il le fait pour la loi. Qu'a-t-il fait pour les corps? En venant sur cette terre, il trouva des membres mutilés, rongés par des maux de toutes sortes, il les guérit, et leur rend leur première beauté. Par tout cela il montre clairement qu'il est le même Dieu qui a porté les lois anciennes et créé notre nature.

La guérison de l'aveugle prouve évidemment son intention de nous faire entendre cette vérité. En passant, il voit un aveugle, fait de la boue, oint de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit: « Allez vous laver dans la piscine de « Siloé ». (Jean, IX, 7.) Lui, qui d'un mot ressuscite les morts, sans parler de ses autres miracles, pourquoi prend-il ici la peine de faire de la boue et d'en oindre les yeux de l'aveugle? N'est-ce pas pour nous apprendre qu'il est le même Dieu qui, au commencement, prit du limon de la terre et en forma l'homme? Autrement, sa peine serait bien superflue. Il n'avait pas besoin de boue pour rendre la vue à l'aveugle ; un seul mot, sans cette matière, lui suffisait; c'est pour nous le faire comprendre qu'il ajoute : « Allez vous laver à la piscine de «Siloé».Son intention était de nous montrer par la manière dont il opère ce miracle, que c'est lui qui a créé le monde ; la leçon donnée, il dit à l'aveugle : « Allez vous laver à la piscine « de Siloé ». Parfois quand un artiste d'un rare talent veut faire éclater toute la gloire de son art, il laisse dans sa statue une partie inachevée, qu'il se propose de travailler et de par-

faire sous les yeux mêmes du public ; c'est ce que fit le Christ en cette occasion, pour montrer que l'homme est bien son œuvre ; voici un homme qu'il a laissé inachevé, ce sont les yeux qui manquent; qui pourra achever cette partie qui reste à faire, sinon celui qui a créé et formé le tout ? Or, Jésus donne à cet homme les yeux qui lui manquent, donc la preuve est évidente, et Jésus-Christ est le créateur de l'homme.

Considérez quel membre Jésus-Christ a rétabli par ce miracle : ce n'est ni une main, ni un pied ; c'est l'œil, le plus beau, le plus nécessaire, le plus précieux de tous nos organes. Or, celui qui peut créer l'organe le plus nécessaire et le plus beau, c'est-à-dire les yeux, celui-là peut évidemment créer un pied; une main ou tout autre membre. Qu'ils soient bénis ces yeux qui, comme un magnifique spectacle, attiraient toute la foule présente ; leur beauté est une voix qui apprend à tous la puissance de Jésus-Christ. Prodige étonnant ! Un aveugle apprend à voir aux voyants; c'est ce que Jésus-Christ insinue : « Je suis venu dans ce « monde pour juger, afin que les aveugles « voient, et que ceux qui voient deviennent « aveugles ». (Jean, IX, 39.) O heureuse cécité! Ce que la nature refuse à cet homme, il le reçoit de la grâce, et ce refus lui a été moins nuisible que la réparation n'en devint avantageuse. Quoi de plus admirable que ces yeux, que des mains saintes et pures daignèrent former ! Ce qui est arrivé pour la femme stérile se renouvelle ici. Le délai, loin de lui nuire, la rendit plus glorieuse, puisqu'elle eut un fils, non par la loi de la nature, mais par la loi de la grâce. Ainsi l'aveugle n'éprouva aucun préjudice de sa cécité passée, il en tira au contraire un grand avantage, puisqu'il contempla le soleil de justice avant de voir le soleil matériel qui nous éclaire.

5. Que cet exemple nous apprenne à garder une pieuse résignation, quand nous voyons quelque malheur fondre sur nous ou sur ceux qui nous sont chers. Car si nous supportons avec joie et patience tout ce qui nous arrive, nos malheurs deviendront pour nous une source de bénédictions et de toute sorte de biens. Mais je reviens à mon sujet.

Comme Jésus-Christ a perfectionné les corps imparfaits, de même ayant trouvé la loi imparfaite, il l'amenda, la mit en ordre, en un mot, il la perfectionna. Ne croyez pas qu'en parlant de l'imperfection de la loi j'accuse le législateur ; elle n'était pas imparfaite de sa nature, elle le devint par le progrès des temps. A l'époque où elle fut portée, elle était parfaite et proportionnée à l'état des Juifs. Plus tard, la nature se perfectionnant par les leçons du Christ, la loi devint imparfaite, non en elle-même, mais à cause d'une vertu plus grande qui se manifestait dans ceux qu'elle avait instruits. A un enfant on donne un arc et des flèches, moins pour combattre que pour s'exercer, et ces armes lui sont inutiles quand, parvenu à l'âge d'homme, il est apte à la guerre. Ainsi en est-il de notre nature. Quand nous étions faibles et occupés à nous former par l'exercice, Dieu nous donna des armes convenables et faciles à manier ; mais quand nos forces se furent accrues, et que notre vertu eut gagné en perfection, ces armes nous devinrent inutiles. Aussi Jésus-Christ est venu nous en apporter d'autres. Voyez avec quelle prudence il cite les anciennes lois et propose les nouvelles ! « Vous avez appris qu'il a été dit « aux anciens : Vous ne tuerez point ». Par qui cela a-t-il été dit ? Par vous, Seigneur, ou par votre Père ? Il ne l'indique pas.

Pourquoi ce silence? pourquoi cacher le nom de celui qui a parlé et cité la loi, sans nommer le législateur? En voici la raison : s'il s'était ainsi exprimé : « Mon Père vous a dit : Vous ne « tuerez point, et moi je vous dis : Vous ne vous « mettrez pas en colère » ; ce langage eût paru bien dur à des auditeurs grossiers, et incapables de comprendre qu'il était venu perfectionner, et non détruire les anciennes institutions; ils lui auraient répondu : Que prétendez-vous? Votre Père a dit : « Vous ne tuerez pas », et vous dites: « Vous ne vous mettrez pas en colère ». C'était donc pour que personne ne s'imaginât qu'il était opposé à son Père, ou qu'il proposait quelque chose de plus sage, qu'il évite de dire : « Vous « avez appris du Père ». D'un autre côté, s'il avait dit : « Vous savez que j'ai dit aux anciens », l'inconvénient n'aurait pas été moindre. Si à ces mots : « Avant qu'Abraham fût, je suis» (Jean, VIII, 58), on voulait le lapider, que n'aurait-on pas fait, s'il avait déclaré qu'il avait donné la loi à Moïse ? Voilà pourquoi il ne parle ni de lui-même, ni de son Père, et se contente de ces mots : « Vous avez appris qu'il a été dit aux « anciens : Vous ne tuerez point ».

En guérissant les corps, il montre qui a créé l'homme au commencement ; de même

en rendant la loi plus complète et plus parfaite, il déclare qui a porté cette loi dès l'origine. C'est aussi pour la même raison qu'en parlant de la création de l'homme, il ne nomme ni lui-même, ni son Père; et qu'il se sert d'une proposition indéfinie, sans désignation de personne. « Celui qui créa l'homme au « commencement, le créa homme et femme». (Matth., XIX, 4.) Ses paroles laissent inconnu le nom du créateur ; mais ces œuvres le révèlent, quand il guérit les corps. De même ici : « Vous avez appris qu'il a été dit aux an- « ciens »; sa phrase voile le nom du législateur, mais ses œuvres le font connaître ; car celui qui perfectionne est le même qui a ébauché. Il cite les lois anciennes, il les met en parallèle avec celles qu'il promulgue, afin de montrer à ses auditeurs qu'il ne contredit pas son Père, et qu'il a la même autorité. Les Juifs le comprirent et furent remplis d'admiration, témoin l'Evangéliste qui nous le rapporte : « Le « peuple était dans l'admiration de sa doctrine, « car il les enseignait comme ayant autorité, et « non comme les docteurs et les pharisiens ». (Matth., VII, 28.) — Si vous prétendez, vous nos adversaires, que leur sentiment n'était pas fondé, je vous répondrai que Jésus-Christ, loin de les redresser et de les réprimander, les confirme dans ce même sentiment; car tout aussitôt un lépreux s'approche en disant : « Seigneur, si « vous le voulez, vous pouvez me guérir». Que répond le Sauveur? « Je le veux, soyez guéri». Pourquoi ne pas répondre simplement : Soyez guéri ? C'est parce que le lépreux avait rendu témoignage à sa puissance par ces mots : « Si « vous le voulez » ; et pour montrer que ces paroles : « Si vous le voulez », n'expriment pas la croyance du lépreux seulement, mais sont l'expression même de la vérité, le Sauveur ajoute : « Je le veux, soyez guéri». Par là il relève sa puissance et l'autorité avec laquelle il opère toute chose. S'il n'en était pas ainsi, cette parole : « Je le veux », serait superflue.

6. Nous savons quelle est sa puissance. Si donc nous le voyons s'abaisser dans ses paroles ou dans ses actions, c'est pour les motifs que nous avons énumérés ; c'est parce qu'il veut apprendre l'humilité à ses auditeurs, et non à cause de la bassesse de sa nature. Il s'incarne par humilité, et non parce qu'il est inférieur au Père ; cela est facile à prouver. Les ennemis de la vérité raisonnent ainsi : S'il est égal au Père, pourquoi le Père ne s'est-il pas incarné ? Pourquoi le Fils a-t-il pris la forme de l'esclave ? n'est-il pas évident que c'est à cause de son infériorité ? Si tel est le motif de l'Incarnation, le Saint-Esprit qui, selon eux, est inférieur au Fils (nous nous gardons bien de le dire), aurait dû s'incarner. Si le Père est plus grand que le Fils, par la raison que c'est le Fils, et non le Père, qui s'est incarné, le Saint-Esprit sera aussi plus grand que le Fils, pour la même raison ; car le Saint-Esprit ne s'est pas incarné.

Mais laissons les preuves de la raison, et prouvons par l'Ecriture que le Fils s'est incarné par humilité. Saint Paul le savait bien. Pour nous exciter à la vertu, il nous en donne des exemples pris au ciel. Ainsi quand il exhorte ses disciples à la pratique de la charité et à s'aimer les uns les autres, il leur propose Jésus-Christ pour modèle: « Et vous, maris, « aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé « l'Eglise ». (Ephés. V, 25.) De même en parlant de l'aumône : « Vous connaissez la charité de Notre- « Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est « rendu pauvre pour vous afin de vous enrichir « par sa pauvreté ». (II Cor., VIII, 9.) C'est-à-dire comme Notre-Seigneur s'est rendu pauvre en s'incarnant, ainsi soyez pauvres au milieu de vos richesses; et comme la privation de la gloire à laquelle il s'est volontairement soumis dans son incarnation, n'a pu lui nuire, ainsi la privation des richesses, loin de vous porter aucun préjudice, vous procurera de grands biens. Saint Paul, écrivant aux Philippiens au sujet de l'humilité, leur propose encore l'exemple de Jésus-Christ : « Que chacun par humilité croie les au- « tres au-dessus de soi... Et soyez dans le même « sentiment où a été Jésus-Christ, qui ayant la « forme et la nature de Dieu, n'a point cru que « ce fût pour lui une usurpation d'être égal à « Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en pre- « nant la forme de l'esclave ». (Philip. II, 3.) Mais si, comme le veulent les hérétiques, l'infériorité de sa nature est le motif de son incarnation ; il n'y a plus d'humilité, et l'exemple apporté par saint Paul tombe à faux. Car l'humilité consiste à obéir à son égal. C'est ce qu'il indique par ces paroles : « Ayant la forme et la « nature de Dieu, il n'a point cru que ce fût pour « lui une usurpation d'être égal à Dieu », etc.

Que signifient ces paroles ? Celui qui possède injustement un bien se garde de le quitter parce qu'il craint et n'a pas confiance en son droit. Mais celui qui possède un bien qu'on ne

peut lui enlever, ne craint pas de s'en dessaisir. Un exemple rendra plus claire cette vérité. Un père de famille a un fils et un esclave. Si l'esclave vient à s'emparer d'une liberté imméritée et à résister à son maître, il repousse tout travail servile, il n'obéit plus, il craint que sa liberté n'en souffre et que l'obéissance ne la compromette; il s'est emparé d'une prérogative qui ne lui revient pas. Au contraire, le fils n'hésite pas à accomplir les œuvres d'un esclave ; il sait bien que, malgré ce travail servile, il ne perd rien de sa liberté, qui demeure intacte, et que ces humbles fonctions ne peuvent lui ravir sa noblesse native. Il ne s'en est pas emparé injustement comme l'esclave; c'est un attribut nécessaire de sa condition de Fils. Tel est le sens des paroles de saint Paul. Jésus-Christ, dit-il, étant le vrai fils libre par nature, et possédant justement cette prérogative, n'a pas craint de la violer, et de prendre la forme de l'esclave. Car il savait bien que cette condescendance ne pouvait diminuer sa gloire, gloire qui n'était pas empruntée, usurpée, étrangère ou messéante, mais légitime et naturelle. Voilà pourquoi il a pris la forme de l'esclave, bien persuadé que cela ne pouvait lui nuire. Il ne fut donc pas privé de sa gloire, qui demeura entière, même sous la forme de l'esclave. Ainsi l'Incarnation prouve que le Fils est égal au Père, que cette égalité n'est pas accidentelle, changeante, mais stable, immuable, et comme celle qui existe entre un père et un fils.

Voilà ce qu'il faut apprendre aux Anoméens ; efforçons-nous autant que possible de retirer nos frères de cette hérésie maudite et de les amener à la vérité. Ne croyons pas que la loi suffise à notre salut; tâchons encore de mener une vie irréprochable, afin d'obtenir par là les plus grands avantages. Je vous adresse la même exhortation que dernièrement. Déposons toutes nos inimitiés, que personne ne conserve de la haine un jour entier, mais qu'avant la nuit toute colère s'apaise, de peur que, resté seul, votre frère repassant en lui-même les paroles et les actes que la colère vous a inspirés contre lui ne conçoive un ressentiment qui rendrait la réconciliation plus difficile. Un os démis peut, si l'on opère sur-le-champ, être, sans beaucoup de douleur, rétabli dans sa place ; si l'on tarde trop, il ne peut être remis que difficilement, et en outre, il faut encore attendre longtemps avant que le membre puisse s'acquitter convenablement de ses fonctions. De même si nous nous réconcilions sans délai avec nos ennemis, c'est une chose facile et il ne faut pas beaucoup d'efforts pour rétablir l'ancienne amitié. Si au contraire nous attendons trop longtemps, la haine, invétérée dans notre cœur, nous aveugle tellement que nous ne pouvons plus songer à la réconciliation sans confusion et sans honte ! alors il faut recourir à d'autres personnes qui renouent les relations, les entretiennent adroitement jusqu'à ce que soit rétablie la première intimité. Je passe sous silence le déshonneur et la honte. N'est-il pas blâmable de recourir à d'autres pour nous réunir à ceux qui sont avec nous les membres d'un même corps? Ce n'est pas le seul mal que produise le délai de la réconciliation. On prend pour des offenses ce qui n'en est pas. Nous soupçonnons tout dans un ennemi, ses paroles, ses gestes, ses regards, ses démarches. Sa vue enflamme notre colère ; son absence nous attriste. Sa pensée, que dis-je? son souvenir seul nous tourmente. Si quelqu'un parle de lui, il nous faut en parler aussi ; chaque fois que cela arrive, c'est pour nous un nouveau chagrin ; toute notre vie se passe dans la peine et la tristesse; nous nous faisons plus de mal qu'à notre ennemi en entretenant ainsi une haine éternelle dans notre âme.

Pénétrés de ces vérités, mes bien-aimés, efforçons-nous d'aimer tous nos frères. Si quelque inimitié survient, réconcilions-nous le jour même. Si nous attendons deux, trois jours, ce délai se prolongeant ne fera qu'augmenter l'aversion. Car plus nous différerons et plus la honte nous retiendra. Craignez-vous de prévenir et d'embrasser votre ennemi? Mais c'est là la gloire, la couronne, la louange, l'avantage, un trésor de biens infinis ; votre ennemi vous recevra et tous vous féliciteront; et quand les hommes vous blâmeraient, Dieu vous couronnera. Si vous le laissez venir le premier et demander pardon, vous n'aurez plus autant de mérite ; il obtiendra la récompense et attirera sur lui toutes les bénédictions. Si au contraire vous le prévenez, loin d'être vaincu, vous triomphez de votre colère, vous surmontez vos passions, vous donnez, en obéissant à Dieu, un grand exemple de vertu, et vous vous préparez une vie plus douce, à l'abri du trouble et des inquiétudes. Auprès des hommes comme auprès de Dieu, il est dangereux d'avoir beaucoup d'ennemis. Que dis-je, beaucoup? il est

funeste d'en avoir même un seul ; tandis que des amis nombreux sont un gage et une assurance de salut. Les richesses, les armes, les murs, les remparts, rien n'est capable de nous défendre comme une amitié sincère. Cette amitié est tout pour nous : rempart, protection, richesses, délices ; elle nous fait passer dans le calme la vie présente, et obtenir la vie future. Ayant bien médité sur les avantages que nous en retirons, efforçons-nous par toute sorte de moyens de nous réconcilier avec nos ennemis, d'empêcher les divisions, et de rendre nos amis encore plus fidèles. Car le commencement et la fin de toute vertu, c'est la charité. Puissions-nous la posséder toujours en toute vérité, afin d'obtenir le royaume des cieux par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

ONZIÈME HOMÉLIE.

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DIVINE.

ANALYSE.

Quand il s'agit des vérités de la foi, il faut s'appuyer principalement sur l'Ecriture sainte. — Divinité de Jésus-Christ prouvée par le premier chapitre de la Genèse. — Harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Le chrétien doit assister aux assemblées des fidèles et y conduire ses enfants — L'assistance à ces réunions dans les églises procure un double avantage.

1. Je vous ai déjà parlé une fois[1], et depuis ce jour je vous aime comme si dès l'origine j'avais vécu parmi vous; je vous suis aussi étroitement uni par les liens de la charité que si depuis longtemps je jouissais de votre présence. Cela vient non de ce que je m'attache facilement, mais de ce que vous avez un caractère aimable et sympathique. Qui n'admirerait votre zèle ardent, votre charité sincère, votre reconnaissance pour ceux qui vous instruisent, l'union qui règne parmi vous? tout cela est bien suffisant pour émouvoir même le cœur le plus dur. Aussi nous ne vous chérissons pas moins que l'Eglise où nous sommes né, où nous avons été élevé et instruit. Celle-ci est sa sœur, vous le témoignez par vos œuvres. Si celle-là est plus ancienne, celle-ci est plus fervente, plus attachée à la foi. A Antioche les assemblées sont plus nombreuses et plus brillantes; ici se manifestent une patience plus grande, un courage plus fort. Les loups rôdent autour des brebis, mais le troupeau ne diminue pas. Les vents, les vagues, la tempête assiégent sans cesse le navire; mais les passagers ne sont pas submergés. Les feux de l'hérésie nous environnent de toutes parts, mais au milieu de la fournaise une rosée spirituelle vous rafraîchit. O prodige! cette Eglise prospère dans cette partie de la ville comme un olivier qui, au milieu d'un brasier, grandirait, se couvrirait de feuilles et de fruits.

Puisque vous êtes si bien disposés, je m'empresse de m'acquitter de la promesse que je vous ai faite, en vous parlant des armes de David et de Goliath. L'un, vous disais-je, est couvert d'armes nombreuses et terribles; l'autre, au lieu de ces armes, n'est protégé que par la foi. L'un brille à l'extérieur par sa cuirasse et son bouclier, l'autre à l'intérieur par la grâce et l'Esprit de Dieu. C'est pour cela que David, sans armes, triomphe de Goliath

[1] Cette Homélie est la seconde prêchée par saint Jean Chrysostome à Constantinople.

armé ; le berger, du soldat. La pierre du pâtre broya et mit en pièces l'airain du guerrier. Nous aussi saisissons cette pierre, la pierre spirituelle et angulaire. Si saint Paul (I Cor., x, 4) a pu prendre le rocher du désert dans un sens figuré, qui s'opposera à ce que nous fassions de même ici ? Ce n'est pas la nature de la pierre visible, mais la vertu de la Pierre spirituelle qui versait aux Juifs l'eau en abondance ; de même, ce n'est pas avec la pierre matérielle, mais avec la Pierre spirituelle que David frappa la tête du barbare. Nous vous promettions d'imiter David et de laisser de côté les raisonnements humains. « Car nos armes ne sont pas « charnelles, mais spirituelles, détruisant les « raisonnements et tout ce qui s'élève avec hau- « teur contre la science de Dieu ». (II Cor., x, 4.) Nous devons détruire les raisonnements humains et non les relever, les dissoudre et non les fortifier. « Les raisonnements des hommes « sont timides ». (Sap., IX, 14.) Que signifie « timides ? » Le timide, même en pays sûr, se défie, craint et tremble ; ainsi ce qui est démontré par les raisonnements, fût-ce la vérité, ne satisfait pas l'esprit et ne produit pas une foi suffisante. Puisque telle est la faiblesse du raisonnement, recourons à l'Ecriture pour combattre nos adversaires.

D'où tirerons-nous le commencement et le principe de ce discours ? Le demanderons-nous à l'Ancien ou au Nouveau Testament ? comme il vous plaira. Car ce n'est pas seulement dans les Evangiles et les Epîtres, mais aussi dans les Prophètes et dans toute l'ancienne loi que brille du plus vif éclat, la gloire du Fils unique. C'est pourquoi, à mon avis, nous devons aussi puiser dans l'Ancien Testament des armes pour cette lutte. Nous pourrons ainsi terrasser les Anoméens, et beaucoup d'autres hérétiques, comme les Marcionites, les Manichéens, les Valentiniens, et même les Juifs. Goliath tombe sous la fronde de David, et toute l'armée s'enfuit ; la mort d'un seul cause la fuite et la déroute de l'armée entière ; de même ici, la défaite d'une hérésie entraînera la ruine des autres. Les Manichéens et leurs adeptes semblent recevoir Jésus-Christ annoncé ; et ils rejettent les Prophètes et les Patriarches qui l'ont annoncé. Les Juifs, au contraire, semblent admettre les Prophètes et Moïse qui ont prédit Jésus-Christ, et ils repoussent Jésus-Christ ainsi prédit. En montrant, avec la grâce de Dieu, que la gloire du Fils a été annoncée dans l'ancienne loi, nous fermerons toutes ces bouches impies, et nous ferons taire ces langues blasphématrices. A la vue de ces prophéties, quelle excuse restera encore aux Manichéens et aux autres contempteurs de la sainte Ecriture, qui prédit celui qu'ils regardent comme leur souverain Maître ? quel pardon pour les Juifs qui repoussent le Messie annoncé par les Prophètes ?

2. Avec le sentiment d'une victoire certaine, consultons les plus anciens livres, remontons jusqu'à l'origine, c'est-à-dire à la Genèse, et même au commencement de la Genèse. Jésus-Christ lui-même atteste que Moïse a parlé de lui. « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez « aussi ; car c'est de moi qu'il a écrit ». (Jean, v, 46.) Où Moïse a-t-il parlé du Christ ? Tâchons de le montrer. La création était achevée, le ciel était couronné d'astres innombrables, la terre était parée de fleurs aux mille nuances ; les sommets des montagnes, les plaines et les vallées, toute la surface du globe était couverte d'herbes, de plantes et d'arbres ; les troupeaux bondissaient, le chœur des oiseaux harmonieux remplissait l'air de suaves accents ; les poissons parcouraient la mer ; les étangs, les fontaines, les fleuves avaient leurs habitants ; rien n'était inachevé ; tout était parfait. Alors le corps demandait une tête ; la cité, un prince ; la création, un roi : l'homme enfin. Sur le point de le créer, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance ». (Gen., I, 26.) A qui parle-t-il ? A son Fils évidemment. Il ne dit pas : Fais, comme s'il eût commandé à un inférieur, mais : « Faisons », indiquant par cette forme consultative qu'il parlait à un égal. Dieu semble tantôt avoir un conseiller, tantôt n'en point avoir ; ce n'est pas une contradiction dans l'Ecriture ; cela nous révèle un double mystère. Pour montrer que Dieu n'a besoin de rien, l'Ecriture nous dit qu'il n'a pas de conseiller ; pour établir l'égalité du Fils avec le Père, elle appelle le Fils le Conseiller du Père.

Les prophètes appellent le Fils le Conseiller du Père, non que le Père ait besoin de conseil, mais pour nous prouver la dignité du Fils ; que Dieu n'ait pas besoin de conseil, saint Paul va vous en convaincre ; écoutez : « O profon- « deur des trésors de la sagesse et de la science « de Dieu ! que ses jugements sont incompréhen- « sibles et ses voies impénétrables ! Qui a connu « les desseins de Dieu, ou qui a été son conseil- « ler ? » (Rom., II, 33.) Ainsi saint Paul proclame

que Dieu se suffit à lui-même. D'un autre côté, Isaïe, parlant du Fils de Dieu, dit : « Et ils dési« reront devenir la proie des flammes, car un « petit enfant nous est né, un Fils nous est « donné et il sera appelé l'Ange du grand conseil, « le Conseiller admirable ». (Jean, IX, 5.) S'il est un conseiller admirable, comment saint Paul dit-il : « Qui a connu les desseins de Dieu, qui « a été son conseiller ? » N'est-ce pas pour montrer l'indépendance du Père, tandis que le Prophète proclame l'égalité du Fils ? Voilà pourquoi Dieu ne dit pas « fais », mais « faisons ». Car le mot « fais » est un ordre donné à un esclave. Ecoutez : le centurion s'approche de Jésus et dit : « Seigneur, mon serviteur est malade de « paralysie dans ma maison, et il souffre extrê« mement. (Matth., VIII, 6.) Que dit Jésus-Christ? « J'irai et je le guérirai ». Le centurion n'osait pas emmener le divin Médecin à sa maison; Jésus dans sa miséricorde et de lui-même promet de s'y rendre, afin de donner au centurion l'occasion de montrer sa vertu. Prévoyant les paroles que ce juste allait prononcer, il veut le suivre, pour vous apprendre la piété de cet homme. Que répond le centurion ? « Seigneur, « je ne suis pas digne que vous entriez dans ma « maison ». La circonstance de la maladie ne lui fait pas oublier sa piété ; même dans cette infortune il rend hommage à la majesté du Seigneur. « Dites une parole et mon serviteur sera « guéri ; car je suis un homme ayant des soldats « sous moi, et je dis à l'un : Va, et il va ; à « l'autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : « Fais cela, et il le fait ». Ainsi le mot « fais » est d'un maître s'adressant à son esclave; « faisons » indique égalité. Quand donc un maître parle à un serviteur, il dit : « Fais » ; quand le Père s'adresse au Fils, il dit : « Faisons ». — Je n'accepte pas l'autorité du centurion, dira l'hérétique. Le centurion est-il un apôtre ? Est-il disciple, pour que je me rende à son témoignage ? Il s'est trompé. — Soit, il n'est pas apôtre ; mais voyons la suite. Jésus-Christ l'a-t-il réprimandé ? lui a-t-il reproché d'errer et d'introduire des dogmes pervers ? Lui a-t-il dit : Homme, que faites-vous ? vous m'attribuez plus d'honneur qu'il ne convient ; vous m'accordez ce qui ne m'est pas dû ; vous croyez que j'agis avec autorité, et je n'ai pas d'autorité. A-t-il tenu ce langage ? Nullement ; au contraire, il le confirma dans son sentiment, et s'adressant à la foule : « En vérité je vous le dis, je n'ai « point trouvé une si grande foi dans Israël ». Ainsi la louange du Maître ratifie les paroles du centurion. Ce n'est plus le langage du centurion, c'est la sentence du Seigneur. Ce que Jésus-Christ loue et approuve de son suffrage, je l'accepte comme un oracle divin, puisque la parole de Jésus-Christ lui communique l'autorité suprême.

3. Voyez-vous l'harmonie des deux Testaments ? chacun démontre la puissance de Jésus-Christ. — Vous accordez qu'il a créé l'homme, mais vous soutenez que c'est en qualité de ministre de Dieu. — Ecoutez la suite, et cessez cette dispute téméraire. Après ces mots : « Fai« sons l'homme », Dieu le Père n'ajoute pas : à ton image plus petite, ni à mon image plus grande, mais : « à notre image et à notre ressemblance ». Ce qui prouve que le Père et le Fils n'ont qu'une image. Il ne dit pas : à nos images, mais : « à notre image ». Car il n'y a pas deux images inégales ; c'est une seule et même image du Père et du Fils. Aussi le Fils est assis à la droite du Père. Ce qui montre l'égalité de puissance. Le serviteur n'est pas assis avec le maître, il se tient debout en sa présence. Etre assis marque la puissance du maître, être debout, l'infériorité de l'esclave. Daniel va nous l'indiquer : « Je regardais jus« qu'à ce que des trônes furent placés, et l'An« cien des jours s'assit. Des myriades de my« riades d'anges le servaient, et des millions se « tenaient devant lui ». (Dan., VII, 9.) Isaïe dit aussi : « Je vis le Seigneur assis sur un trône « élevé et sublime, et les séraphins se tenaient « autour de lui » (Is. VI, 1) ; et Michée : « Je vis le « Seigneur Dieu d'Israël assis sur son trône, et « toute l'armée du ciel se tenait à sa droite et à « sa gauche ». (III Rois, XXII, 19.) Partout vous le voyez, les puissances célestes sont debout, et le Seigneur assis. Si donc le Fils est assis, c'est qu'il possède le pouvoir suprême et non pas seulement la dignité de ministre. Saint Paul savait bien que les choses sont ainsi. Ecoutez : « L'Ecriture dit touchant les anges : Dieu a pris « les esprits pour ses anges et les flammes pour « ses ministres ; et au Fils : Votre trône, ô Dieu, « est éternel ». (Hébr., I, 7.) Le trône indique la puissance royale. Puisque nous avons prouvé la souveraine autorité du Fils, adorons-le comme notre Seigneur et comme l'égal du Père. Lui-même nous le commande. « Afin que « tous honorent le Fils comme ils honorent « le Père ». (Jean, V, 23.) Unissons à une doctrine pure un zèle ardent et des œuvres

saintes, pour ne pas tronquer l'affaire de notre salut.

Le meilleur moyen de conserver ce zèle et cette pureté de vie, c'est de venir souvent ici entendre la parole de Dieu. Car, ce que la nourriture est pour le corps, la doctrine divine l'est pour l'âme: «L'homme ne vit pas seulement « de pain, mais de toute parole procédant de la « bouche de Dieu.(Deut. VIII, 3; Matth. IV, 4.) Ne pas approcher de cette table sainte, c'est s'exposer à souffrir de la faim. C'est un châtiment et une punition dont Dieu nous menace. « Je « leur enverrai, dit-il, non la famine du pain, « ni la soif de l'eau, mais la faim de la parole « de Dieu ». (Amos, VIII, 11.) On a recours à toutes sortes de moyens pour écarter la faim du corps, et l'on recherche celle de l'âme qui est plus terrible et dont les ravages sont plus funestes. Quelle absurdité ! Je vous en conjure; ne soyez pas si cruels pour vous-mêmes; préférez nos assemblées à toutes les occupations mondaines. Ce que vous gagnez, peut-il compenser la perte que vous cause, à vous et à votre famille, l'absence de ces réunions? Quand vous trouveriez, en vous absentant, des monceaux d'or, vous perdez encore, parce que les biens spirituels l'emportent beaucoup sur les biens temporels. Ceux-ci, quelque grands qu'ils soient, ne nous suivent pas dans la vie future, ils ne nous accompagnent pas au ciel et ne nous assistent pas devant le terrible Juge; mais souvent même avant la mort, ils nous abandonnent; et s'ils restent jusqu'à la fin de la vie, ils ne vont jamais au delà. Le trésor spirituel est une possession assurée; il nous suit et nous accompagne partout, et nous donne une grande confiance ponr paraître au tribunal de Jésus-Christ.

4. Si tel est l'avantage des assemblées en général, nous trouvons dans celle-ci un double profit. D'abord notre âme reçoit la rosée des divins enseignements, ensuite nous couvrons de confusion nos ennemis, et nous remplissons nos frères de consolation. Dans une bataille, il est utile d'accourir sur le point le plus facile et le plus menacé. De même nous devons tous accourir ici pour repousser les assauts de l'ennemi. Vous ne pouvez faire de longs discours, vous n'avez pas le don d'instruire? Venez seulement, et cela suffit. Présents de corps vous augmenterez le troupeau, vous encouragerez vos frères, et vous couvrirez de honte vos ennemis. Si en entrant dans l'église, un fidèle aperçoit peu d'assistants, il laisse éteindre son zèle, s'engourdit, devient négligent et paresseux, et se retire; ainsi peu à peu tout le peuple tombe dans la torpeur et le relâchement. Au contraire, s'il voit la foule accourir, s'empresser et affluer de toutes parts, quelle que soit sa nonchalance, il devient bientôt plus zélé. Le choc fait jaillir des étincelles l'une pierre, et cependant quoi de plus froid que la pierre, quoi de plus ardent que le feu ? Le frottement triomphe de la nature de la pierre. Si cela arrive pour une pierre, à plus forte raison pour les âmes mises en contact et enflammées par les feux de l'Esprit-Saint. Ne savez-vous pas que les premiers chrétiens n'étaient qu'au nombre de cent-vingt (Act., I, 15)? auparavant il n'y en avait même que douze, et l'un d'eux, Judas, s'étant perdu, ils n'étaient en tout que onze. Cependant ces onze se multiplièrent jusqu'à cent-vingt, puis jusqu'à trois mille et cinq mille, et ils remplirent toute la terre de la connaissance de Dieu. La cause de cette propagation rapide, c'est que les fidèles ne quittaient pas l'assemblée, ils étaient toujours ensemble, réunis dans le temple, appliqués à la prière et à la lecture. Voilà pourquoi ils allumèrent un grand incendie, pourquoi ils ne se découragèrent jamais, et soumirent toute la terre.

Imitons-les. N'est-ce pas une honte, d'avoir moins de zèle pour l'Eglise que des femmes pour leurs voisines? Si elles voient une jeune fille pauvre, privée de tout secours, elles lui tiennent lieu de parents, la comblent de présents et assistent en grand nombre à son mariage. Les unes lui apportent des cadeaux, les autres l'honorent de leur présence, ce qui n'est pas peu, car leur zèle cache sa misère, et leur empressement voile sa pauvreté. Faites de même pour l'église. Accourons tous : voilons son indigence, ou plutôt faisons cesser son abandon par notre nombreuse affluence. « L'homme « est le chef de la femme ». (Eph. V, 23.) La femme est l'aide de l'homme. Que le chef ne vienne donc pas à l'église sans le corps, ni le corps sans le chef, mais que l'homme y vienne tout entier, accompagné des enfants. S'il est beau de voir un jeune arbre s'élancer de la racine d'un vieux tronc, il est bien plus beau de contempler un homme, créature bien supérieure aux arbres, environné de ses enfants, comme de tendres rejetons; cela est non-seulement beau, mais utile. Car, comme je le disais, on

gagne beaucoup à venir aux assemblées. Nous admirons surtout le laboureur, non quand il cultive un champ déjà bien préparé, mais quand il cultive avec ardeur une terre abandonnée et inculte. Ainsi faisait saint Paul : il évangélisait avec plus de zèle les peuples qui n'avaient pas encore entendu le nom de Jésus-Christ. Imitons-le pour le bien de l'Eglise et notre propre avantage. Chaque jour assistons à l'assemblée. Si la concupiscence vous embrase, vous éteindrez plus facilement ses feux à la vue de ce temple ; si vous êtes irrités, vous apaiserez sans peine la colère ; si toute autre passion vous assiége, vous pourrez calmer la tempête et rétablir dans votre âme la sérénité et la paix. Puissions-nous jouir tous de cette paix par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soit la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

DOUZIÈME HOMÉLIE.

SUR LE PARALYTIQUE ET SUR CE TEXTE : MON PÈRE AGIT JUSQU'A PRÉSENT ET J'AGIS AUSSI. (JEAN, V, 17.)

ANALYSE.

Le prédicateur comparé au laboureur. — Pourquoi Jésus-Christ se montre aux Juifs les jours de fêtes. — Guérison du paralytique. — Pourquoi Jésus-Christ interroge le malade. — Eloge du paralytique. — Pourquoi Jésus-Christ lui ordonne d'emporter son lit. — Jésus-Christ est égal au Père en puissance. — Exhortation à assister aux assemblées de l'Eglise.

1. Dieu soit béni ! à chaque assemblée je vois la moisson grandir, les épis mûrir, les gerbes se multiplier et l'aire se remplir. Il y a quelques jours seulement que nous avons jeté la semence, et déjà germent les fruits abondants de l'obéissance. Evidemment ce n'est pas la puissance de l'homme, mais la grâce de Dieu qui féconde l'Eglise. Telle est la nature de la semence spirituelle ; elle n'attend pas le temps, le nombre des jours, le retour des mois, des saisons ni des années ; dans le même jour, on peut jeter la semence et recueillir une moisson des plus riches. Le laboureur est obligé de beaucoup travailler et d'attendre longtemps. Il faut attacher les bœufs au joug, tracer de profonds sillons, répandre la semence à pleine main, aplanir la surface de la terre, recouvrir tout ce qu'on a jeté, attendre les pluies favorables, faire beaucoup d'autres travaux, et patienter encore de longs jours avant de recueillir les fruits. Ici au contraire, en été comme en hiver, on peut semer et moissonner, et souvent même dans un seul jour, surtout quand l'âme que l'on cultive est bien disposée. Telles sont vos âmes. Aussi est-ce avec une grande joie que nous venons à cette assemblée, semblable au laboureur qui travaille avec un zèle particulier le champ qui souvent a rempli son aire. Parmi vous une légère fatigue nous procure des fruits abondants. C'est pourquoi nous venons avec empressement vous distribuer les restes de nos premiers entretiens.

Nous avons parlé, la dernière fois, de la gloire du Fils unique de Dieu ; nous avons emprunté nos preuves à l'Ancien Testament. Nous continuerons aujourd'hui. Nous avons cité cette parole du Christ : « Si vous croyiez à « Moïse, vous croiriez aussi en moi ». (Jean, V, 46.) Aujourd'hui, nous examinerons ce texte de Moïse : « Le Seigneur Dieu vous suscitera du mi- « lieu de vos frères un prophète comme moi. « Ecoutez-le ». (Deut. XVIII, 15 ; Act. III, 22.) Jésus-Christ renvoie donc les Juifs à Moïse, pour les attirer à lui par le moyen de ce prophète ; et

en effet Moïse annonce aux Hébreux le Maître à qui ils doivent obéir ponctuellement. Que tout soit donc un enseignement pour nous, ses actes, ses paroles, et aussi le miracle que l'on vient de vous lire. Quel est-il ? « C'était un jour de « fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. Or « il y a à Jérusalem la piscine probatique ap« pelée en hébreu Bethsaïde ; elle a cinq por« tiques ». (Jean, V, 1.) L'ange du Seigneur, dit l'Evangile, y descendait à certain temps, ce qu'annonçait l'agitation de l'eau. Le premier qui y entrait après que l'eau avait été ainsi agitée était guéri, quelque maladie qu'il eût. Sous les portiques étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et d'autres qui avaient des membres desséchés, et tous attendaient l'agitation de l'eau.

Pourquoi Jésus-Christ choisit-il toujours Jérusalem pour ses plus grandes œuvres, et se montre-t-il aux Juifs de préférence les jours de fêtes ? C'est qu'alors le peuple était réuni ; c'était le lieu et le temps de rencontrer les malades. Car ces infortunés désiraient moins ardemment leur guérison que le médecin lui-même. Quand la foule est nombreuse, l'assemblée considérable, Jésus-Christ se présente pour procurer le salut. Il y avait donc une grande multitude de malades attendant l'agitation de l'eau ; le premier qui descendait alors était guéri, mais non le second. La puissance du remède était épuisée, l'eau restait sans vertu, et la maladie du premier malade descendu lui avait enlevé toute sa force. Et il devait en être ainsi, car c'était une grâce d'esclave. Mais à l'avénement du Seigneur, il n'en est plus de même. Le premier qui descend dans la piscine des eaux du baptême n'est pas seul guéri. Le premier, le second, le troisième, le quatrième, le dixième, le centième, le sont aussi. Et quand il y en aurait dix mille, cent mille, une multitude innombrable, quand toute la terre descendrait dans la piscine, la grâce ne serait pas diminuée, elle resterait la même et aussi puissante. Telle est la différence entre le pouvoir de l'esclave et l'autorité du maître. L'un ne guérit qu'un malade, l'autre toute la terre ; l'un ne guérit qu'une fois l'an, l'autre chaque jour et des millions d'infirmes. L'un descend et agite l'eau ; pour l'autre, il suffit de prononcer son nom sur l'eau afin de lui communiquer cette admirable vertu. L'un guérit les corps, l'autre les âmes. Quelle immense différence sous tous rapports !

2. Il y avait donc une grande multitude attendant l'agitation de l'eau. Car il s'opérait là des guérisons miraculeuses. Dans un hôpital on voit des malades, des estropiés, des infirmes de toute espèce qui attendent l'arrivée du médecin ; de même on voyait là une multitude nombreuse. Sous ces portiques « était un homme malade de« puis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché « par terre et sachant qu'il était malade depuis « longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? « Le malade lui répondit : Oui, Seigneur ; mais « je n'ai personne pour me jeter dans la piscine « après que l'eau a été troublée, et pendant le « temps que je mets à y aller, un autre des« cend avant moi ». (Jean, V, 5.) Pourquoi Jésus, laissant tous les autres, vient-il à celui-ci ? Pour montrer tout ensemble sa puissance et sa bonté : sa puissance, puisque la maladie était si grave et qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison; sa bonté, parce que, bon et miséricordieux, Jésus daigna regarder de préférence celui qui était le plus digne de pitié et de compassion. Le lieu, le nombre de trente-huit ans de maladie, tout est à bien considérer.

Ecoutez, vous tous qui luttez contre la pauvreté et la maladie, qui êtes accablés par les difficultés et les inquiétudes de cette vie, et éprouvés par des catastrophes imprévues. Il y a dans l'exemple du paralytique de quoi consoler toutes les infortunes humaines. Qui donc, en considérant cet exemple, aurait assez peu d'esprit et de cœur pour ne pas supporter avec courage et avec générosité les accidents de cette vie ? Vingt ans, dix et même cinq ans, n'était-ce pas assez pour lasser sa constance ? Et il attend trente-huit ans sans se décourager, et avec la plus grande patience. Cette persévérance vous étonne ; écoutez ses paroles, et vous admirerez encore davantage sa sagesse et sa vertu. Jésus s'approche et lui dit : « Voulez« vous être guéri ? » Qui doute qu'il ne le désire ? Pourquoi donc l'interroger ? Ce n'est pas par ignorance, car celui qui connaît les pensées les plus secrètes n'ignore pas ce qui est clair et évident pour tous. Pourquoi donc l'interroger ? Ailleurs, quand Jésus dit au centurion : « J'irai « et je le guérirai » (Matth., VIII, 7) : il n'ignorait pas sa réponse ; mais tout en la prévoyant et la connaissant parfaitement, il voulait lui donner l'occasion de manifester sa foi jusqu'alors cachée, et de dire : « Non, Seigneur, je ne suis « pas digne que vous entriez dans ma maison ».

Il en est de même pour le paralytique. Quoique sûr de sa réponse, le Sauveur lui demande s'il veut être guéri, non qu'il en doute, mais pour lui fournir le moyen d'exposer son malheur et de montrer sa constance. S'il l'avait guéri sans rien dire, c'eût été pour nous une grande perte, puisque nous n'aurions pas connu la générosité de cette âme. Jésus-Christ s'occupe non-seulement du présent, mais aussi de l'avenir. En l'obligeant à répondre à cette question : « Voulez-vous être guéri », il le présente au monde entier comme un modèle de patience.

Que répond le paralytique? Il ne se laisse point aller à la colère ou à l'indignation, il ne dit point à Jésus-Christ : Vous me voyez paralysé, vous savez que depuis longtemps j'ai cette maladie, et vous me demandez si je veux être guéri? Etes-vous venu insulter à mon malheur et rire de l'infortune d'autrui? — Vous connaissez le caractère difficile des malades cloués sur leur lit depuis une année seulement. Mais trente-huit ans de maladie, n'est-ce pas assez pour lasser la vertu la plus robuste? Cependant telle ne fut point sa réponse ni sa pensée; avec la plus grande douceur, il dit : « Oui Seigneur, mais je n'ai personne pour me « jeter dans la piscine après que l'eau a été « troublée ». Voyez que de maux assiégent cet homme en même temps : la maladie, la pauvreté, la privation de tout secours. « Pendant « le temps que je mets à y aller, un autre des« cend avant moi ». Misère extrême, capable de toucher un cœur de pierre. Il me semble voir cet homme se traînant chaque année à l'entrée de la piscine, et chaque année frustré dans son espérance, et, pour comble de malheur, cette souffrance dure non deux ou trois ans, mais trente-huit ans. Il montre le plus grand zèle et il ne recueille aucun fruit; il parcourt la carrière, et un autre reçoit le prix de la course, et cela pendant de longues années. Et, ce qui est encore plus pénible, il voit les autres guéris. Car vous savez que nos maux nous deviennent à charge, surtout quand nous en voyons d'autres, qui étaient affligés comme nous, délivrés de leurs maux. Ainsi le pauvre, à la vue d'un riche, sent plus vivement sa misère; ainsi le malade souffre davantage en voyant d'autres se guérir, tandis que tout espoir de guérison s'évanouit pour lui. Le bonheur d'autrui nous montre plus clairement notre infortune. C'est ce qui avait lieu pour le paralytique. Il lutte longtemps contre la maladie, la pauvreté, l'abandon; il voit les autres guéris, et, malgré ses efforts continuels, il n'obtient rien, il ne lui reste plus même l'espoir d'être délivré. Cependant il persévère sans se décourager et revient chaque année. Pour nous, si notre prière n'est pas exaucée promptement, nous murmurons et nous tombons dans l'abattement; alors nous cessons de prier et tout notre zèle s'éteint. Pouvons-nous assez louer le paralytique et condamner notre lâcheté? Quelle excuse nous reste? quel pardon pouvons-nous espérer? Le paralytique persévère pendant trente-huit ans, et nous, nous abandonnons si vite nos résolutions!

3. Que fait ensuite Jésus-Christ? Il vient de montrer que ce malade mérite sa guérison ; puis s'étant approché de lui plutôt que des autres, il lui dit : « Levez-vous, prenez votre lit « et marchez ». Cette attente de trente-huit ans ne lui fut pas inutile, parce qu'il supporta ses maux avec patience. Pendant ce long temps, son âme, éprouvée par le malheur comme par le feu, fit de grands progrès dans la vertu, et sa guérison fut plus glorieuse. Car ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges qui le guérit. Pourquoi lui commande-t-il d'emporter son lit? C'est d'abord et surtout pour porter les Juifs à s'affranchir des observances légales. Quand le soleil paraît, une lampe n'est plus nécessaire; quand la vérité se manifeste, il faut laisser la figure. Devant faire cesser le sabbat, il opère un grand miracle en ce jour, afin qu'en frappant la foule par la grandeur du prodige, il détruise peu à peu cette observance superstitieuse. C'est ensuite pour fermer la bouche aux téméraires. Les Juifs critiquaient méchamment ses miracles et tâchaient d'en obscurcir l'éclat; en faisant emporter le lit, il leur donne une preuve invincible de la guérison, et les Juifs ne pouvaient plus dire ici ce qu'ils disaient de l'aveugle : « C'est lui, ce n'est « pas lui, c'est lui-même ». (Jean, IX, 8.) Ici ils n'ont rien à objecter; le paralytique, emportant ainsi son lit, met un frein à leur impudence. Il y a encore une troisième raison non moins importante. Pour nous apprendre que c'est la puissance divine, et non la science humaine, qui a tout fait, il lui ordonne d'emporter son lit; ce qui prouve évidemment une guérison pleine et entière ; alors ces blasphémateurs ne peuvent plus dire que c'est un artifice, et que le paralytique a essayé de marcher, par complai-

sance pour Jésus-Christ. Voilà pourquoi il lui ordonne d'emporter un fardeau sur ses épaules. Car si ses membres n'avaient pas été bien rétablis, ses articulations bien libres, il n'aurait pu porter son fardeau.

De plus cette guérison montre encore que, sur une simple parole de Jésus-Christ, la maladie se retire, la santé revient. Les médecins chassent aussi les maladies, mais ils ne rendent pas subitement la santé, il leur faut du temps pour expulser peu à peu du corps les restes du mal. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ; dans un clin d'œil, il fait fuir la maladie, et ramène la santé; le temps ne lui est pas nécessaire ; au moment où la parole s'échappe de ses lèvres bénies, la maladie quitte le corps; la parole opère et soudain toute infirmité disparaît. Un esclave en révolte aperçoit son maître, il s'arrête aussitôt, et rentre dans l'ordre accoutumé. C'est ce qui arrive ici : la maladie comme un esclave séditieux troublait le corps du paralytique, mais à la vue du Seigneur, elle rentre dans l'ordre, et l'harmonie se rétablit. La parole a tout opéré; car ce n'est pas une parole ordinaire, mais la parole de Dieu dont il est dit : « Les œuvres de sa parole sont puissantes ». (Joël, II, 11.) Elle a créé l'homme qui n'existait pas; à plus forte raison peut-elle guérir un paralytique.

Que ceux qui scrutent l'essence de Dieu, me permettent ici une question. Comment ces membres se sont-ils fortifiés? Comment ces os se sont-ils consolidés ? Comment cet estomac délabré s'est-il rétabli ? Comment les nerfs affaiblis ont-ils repris leur énergie? Comment la force détruite est-elle revenue? Ils ne le savent. Admirez donc ce prodige sans vouloir en scruter le mode. Le paralytique obéit et prit son lit. A cette vue les Juifs dirent : « C'est le sabbat, « il ne vous est pas permis d'emporter votre lit ». (Jean, V, 10.) Il fallait adorer l'auteur et admirer l'œuvre; les Juifs disputent sur le sabbat, rejetant un moucheron et avalant un chameau. Que répond le paralytique ? « Celui qui m'a « guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez ». Voyez la gratitude de cet homme ! Il avoue son médecin, et déclare que son bienfaiteur est pour lui un législateur digne de foi. Il raisonne contre eux, comme l'aveugle. Comment raisonnait l'aveugle? On lui objecte : « Cet homme « n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde pas le « sabbat ». (Jean, IX, 16.) Il répond : « Nous sa- « vons que Dieu n'exauce pas les pécheurs; or « celui-ci m'a ouvert les yeux ». (Ibid. 30.) C'est-à-dire : s'il a transgressé la loi, il a péché; s'il a péché, il n'a pas un tel pouvoir, car le péché l'exclut absolument. Or Jésus-Christ a ce pouvoir, il n'a donc pas péché même en transgressant la loi. Le paralytique raisonne de même. Par ces mots, « celui qui m'a guéri », il indique que celui qui a déployé une semblable puissance, ne peut être accusé d'avoir violé la loi.

Les Juifs reprennent : « Où est l'homme qui « vous a dit : Emportez votre lit et marchez ?» (Jean, V, 12.) Voyez quel aveuglement insensé ! voyez quelle arrogance ! les envieux ne voient pas ce qui est bien, mais seulement ce qui leur fournit une occasion de nuire. De même les Juifs. Le paralytique proclame deux choses : sa guérison et l'ordre d'emporter son lit. Les Juifs cachent l'une et publient l'autre. Ils voilent le prodige, et objectent la violation du sabbat. Car ils ne demandent pas : Où est celui qui vous a guéri? Ils se taisent sur ce point et disent : « Où est celui qui vous a dit : Emportez « votre lit et marchez? Celui-ci ne le connaissait « pas. Car Jésus s'était retiré de la foule qui « était là ». (Jean, V, 13.) Ceci fait l'éloge du paralytique et en même temps donne une preuve de la sollicitude de Jésus-Christ pour les hommes. Si ce paralytique ne reçoit pas le Sauveur comme le centenier; s'il ne s'écrie pas : « Dites « une parole et mon serviteur sera guéri » (Matth., VIII, 8), ne l'accusez pas d'infidélité, puisqu'il ne le connaissait pas, « il ne savait « pas qui il était ». Comment aurait-il connu celui qu'il voyait pour la première fois? Voilà pourquoi il lui répondit : « Je n'ai personne « pour me jeter dans la piscine ». (Jean, V, 7.) S'il l'avait connu, il ne lui eût pas parlé de le descendre dans la piscine; il l'aurait prié de le guérir, comme il fut guéri en effet. Il le prenait pour un homme ordinaire, et c'est pour cela qu'il mentionne le remède accoutumé. C'est aussi une preuve de la prudence de Jésus-Christ que de quitter le paralytique guéri sans s'en faire connaître. Car alors les Juifs ne peuvent soupçonner la véracité de ce témoin, ni prétendre qu'il est gagné ou suborné par Jésus-Christ; son ignorance et l'absence de Jésus-Christ ne permettent pas ce soupçon. L'Evangile dit en effet : « Il ne savait « qui il était ».

4. Jésus-Christ le laisse aller seul, afin que les Juifs, le prenant à part, examinent le fait à leur gré, et une fois bien convaincus de la

vérité répriment leur colère ridicule. Voilà pourquoi Jésus-Christ se tait ; pour preuve il leur présente les faits, témoignage évident et irréfutable. Que peut-on en effet opposer à ces paroles : « Celui qui m'a guéri, m'a dit : Emportez votre lit et marchez? » (Jean, v, 11.) Le paralytique devient évangéliste, docteur des infidèles, médecin et héraut pour leur honte et leur condamnation. Il guérit les âmes non par des paroles, mais par des exemples. Il apporte un argument invincible et son corps proclame la vérité de son discours. « Depuis « Jésus le rencontra et lui dit : Vous voilà guéri. « Ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive « quelque chose de pis ». (Jean, v, 14.)

Admirez la science, le zèle du médecin. Il ne délivre pas seulement de la maladie présente, il prémunit encore pour l'avenir, et avec raison. Quand le paralytique est étendu sur son lit, Jésus-Christ ne lui dit rien de tel, il ne lui rappelle pas ses péchés ; car l'esprit des malades est aigri et chagrin. Mais une fois la maladie expulsée et la santé rétablie, une fois la puissance de Jésus Christ et sa sollicitude prouvées par les œuvres, alors le moment est favorable pour les avis et les conseils ; le paralytique les recevra ; Jésus-Christ a gagné sa confiance. Pourquoi le paralytique, en s'en allant, fait-il connaître aux Juifs son bienfaiteur ? C'est qu'il voulait les rendre participants de la vraie doctrine. — Mais c'est pour cela même que les Juifs haïssaient Jésus-Christ et le persécutaient. — Soyez attentifs ; c'est ici le point décisif. « Ils le persécutaient parce « qu'ils faisaient ces choses le jour du sabbat». (Jean, v, 16.) Voyons comment Jésus-Christ se défend. Car sa manière de se défendre nous montrera s'il est sujet ou indépendant, serviteur ou maître.

Son action paraissait une transgression considérable. Autrefois un homme ayant ramassé du bois le jour du sabbat, fut lapidé pour avoir en ce jour porté ce fardeau. (Nomb., xv, 32.) On reprochait le même crime à Jésus-Christ, il aurait violé le sabbat. Voyons d'abord s'il demande grâce comme un esclave et un sujet, ou s'il ne se donne pas comme ayant puissance et autorité ; comme maître, au-dessus de la loi, et auteur des commandements? Comment se défend-il? « Mon père agit jus« qu'à présent, et j'agis aussi ». (Jean, v, 17.) Voyez-vous l'autorité? S'il était inférieur au Père, cette parole, loin d'être une apologie, serait un crime encore plus grand et un nouveau motif d'accusation. Si quelqu'un usurpe les fonctions d'un supérieur, et que, pour répondre à l'accusation, il dise : « J'ai fait cela parce que le supérieur l'a fait, loin de se laver des crimes qu'on lui reproche, il se rend plus répréhensible et plus coupable. Car c'est de l'orgueil et de l'arrogance que d'ambitionner des fonctions au-dessus de son mérite. Si donc Jésus-Christ est au-dessous de son Père, il ne se justifie pas, il se condamne ; mais parce qu'il est égal au Père, il n'y a pas de crime. Un exemple éclaircira ce que je dis. Il n'appartient qu'à l'empereur de porter la pourpre et le diadème. Si un sujet usurpait ces insignes, et si, amené devant le tribunal, il disait : parce que l'empereur porte ces ornements, je les porte aussi, loin de se justifier, il ne ferait qu'aggraver son crime et son supplice. De même il n'appartient qu'à la clémence impériale de gracier les grands scélérats, comme les homicides, les brigands ; ceux qui violent les tombeaux, et autres semblables. Si un juge renvoyait un condamné sans attendre la sentence impériale, et s'il s'excusait en disant : Parce que le roi pardonne, je pardonne aussi, loin de se justifier, il s'attirerait une peine plus grande, et il doit en être ainsi. Un inférieur, dans un excès, s'insurge contre l'autorité, et cherche dans ses actes des motifs d'excuse ; n'est-ce pas faire injure à ceux qui lui ont confié sa dignité ? Aussi un inférieur ne se défend jamais de la sorte. Mais s'il est empereur, s'il a une dignité égale : il lui sera permis de s'exprimer ainsi. Ayant la même dignité, il a la même puissance. Quiconque par conséquent se justifie de cette manière, a nécessairement la même dignité que celui dont il invoque l'autorité. Quand donc Jésus-Christ se défend ainsi devant les Juifs, il nous prouve clairement qu'il est égal à son Père.

Comparons, si vous le voulez, cet exemple aux paroles et aux actions de Jésus-Christ. Porter la pourpre et le diadème et gracier les coupables, c'est la même chose que de ne pas observer le sabbat. La première prérogative appartient au roi seul et non au sujet ; quiconque la possède justement, est nécessairement roi. Il en est de même ici ; Jésus-Christ agit avec autorité; puis accusé, il invoque son Père en disant : « Mon père agit jusqu'à « présent ». (Jean, v, 17.) Il est donc nécessairement égal au Père qui agit aussi avec au-

torité. S'il n'était pas égal à lui, il ne se défendrait pas ainsi. Rendons encore ceci plus clair. Les apôtres avaient violé le sabbat en arrachant des épis pour manger; Jésus-Christ le viole maintenant, les Juifs l'accusent, comme ils avaient accusé les disciples. Voyons comment il les justifie, et se justifie lui-même; la différence vous montrera quelle est la valeur de son apologie. Comment les défend-il? « N'a« vez-vous pas lu ce que fit David lorsqu'il fut « pressé de la faim? » (Matth., XII, 3.) Quand il défend les serviteurs, il apporte l'exemple d'un serviteur, de David. Quand il se justifie lui-même, il invoque son Père. « Mon Père agit, et « j'agis aussi ». Et que fait-il? demandez-vous, « car après six jours Dieu se reposa de tous ses « ouvrages ». (Gen., II, 2.) Il exerce sa Providence de chaque jour. Il n'a pas seulement créé, il conserve encore les créatures, les anges, les archanges, les puissances d'en haut, en un mot, toutes les choses visibles et invisibles sont réglées par sa Providence; sans ce secours efficace tout s'en va, se dissipe et périt. Jésus-Christ voulant montrer qu'il gouverne par sa Providence, et n'est pas gouverné, qu'il est créateur et non créature, dit: « Mon Père agit, « et j'agis aussi »; il indique par là qu'il est égal au Père.

5. Souvenez-vous de ces vérités; conservez-les avec soin; à une doctrine pure, joignez une conduite irréprochable. Je vous rappelle ce que je vous ai déjà dit, et je vous le redirai encore. Un moyen puissant pour acquérir la sagesse et la vertu, c'est de venir souvent ici. Une terre inculte que personne n'arrose, se couvre de ronces et d'épines; travaillée par la main du laboureur, elle germe, fleurit, et produit des fruits abondants. Ainsi, l'âme qui est arrosée par la parole divine, germe, fleurit et produit en abondance les fruits du Saint-Esprit; mais l'âme inculte, délaissée, privée de la rosée céleste, se couvre d'épines et de plantes sauvages, c'est-à-dire de péchés. Or les épines sont le repaire des dragons, des serpents, des scorpions et de toutes les puissances infernales. Si ces paroles ne vous convainquent pas, comparons-nous à ces âmes délaissées, et vous verrez quelle différence. Ou plutôt examinons ce que nous sommes quand nous jouissons de la grâce, et ce que nous valons quand nous en sommes privés depuis longtemps. Ne perdons pas cet avantage; l'assistance à l'église nous procure toutes sortes de biens. Au retour, l'homme paraît plus respectable à sa femme, et la femme plus aimable à son mari. Car c'est la vertu de l'âme et non la beauté du corps qui rend une femme aimable, c'est la tempérance, la douceur, la crainte de Dieu et non le fard, l'or ou les vêtements précieux. C'est ici dans cette sainte assemblée, que nous pouvons acquérir cette beauté spirituelle; ici les prophètes et les apôtres purifient, ornent, éloignent la vieillesse du péché, ramènent la vigueur de la jeunesse, font disparaître toutes les rides, toutes les taches de nos âmes. Hommes et femmes, efforçons-nous donc tous d'obtenir cette beauté.

La beauté du corps, la maladie la flétrit, le temps la ternit, la vieillesse la détruit peu à peu, la mort l'anéantit complétement; pour celle de l'âme, ni le temps, ni la maladie, ni la vieillesse, ni la mort, rien ne peut l'enlever: elle est immortelle. Celle du corps est souvent une occasion de péché; celle de l'âme conduit à Dieu, comme dit le Prophète en s'adressant à l'Eglise: « Ecoutez, ma fille, et voyez, et prê« tez l'oreille; oubliez votre peuple et la mai« son de votre Père, et le Roi sera épris de votre « beauté ». (Ps. XLIV, 11.) Afin de mériter l'amitié de Dieu, ayons bien soin de conserver cette beauté; enlevons toutes les taches par la lecture des saintes Ecritures, par la prière, par l'aumône et la concorde. Alors le roi, charmé de la beauté de notre âme, nous donnera le royaume céleste. Puissions-nous l'obtenir tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soit la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

*Cette Homélie et les dix qui précèdent ont été traduites par M. l'abbé L. A***, professeur au collége de Saint-Dizier.*

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

(Voir t. I, chap. XI, p. 125.)

PREMIER DISCOURS.

ANALYSE

Saint Jean Chrysostome interrompt la suite de ses discours contre les Anoméens pour combattre les Judaïsants. — Les Chrétiens ne doivent pas participer aux jeûnes ni aux fêtes des Juifs : 1° Parce que les Juifs sont des misérables qui font tout à contre-temps ; ils ne jeûnaient pas quand il fallait jeûner, et ils jeûnent maintenant qu'il ne faudrait plus ; aussi ont-ils été rejetés et les chrétiens mis à leur place ; 2° parce que leur synagogue n'est pas plus respectable qu'un théâtre, un lieu de débauche et une caverne de brigands ; elle est l'hôtellerie des démons, tandis que l'église est la maison de Dieu.

La possession des Livres saints ne rend pas la synagogue vénérable, et ne peut être une excuse pour ceux qui y courent : 1° parce que les Juifs outragent ces livres, en disant qu'ils ne parlent pas de Jésus-Christ ; 2° parce qu'il s'en servent pour tromper plus aisément les faibles ; 3° parce que, non-seulement la synogogue, mais l'âme même des Juifs est la demeure des démons ; aussi Dieu a-t-il rejeté leurs sacrifices, leurs fêtes, et même le temple, en le livrant aux mains des Gentils.

L'espoir d'obtenir la guérison de quelque maladie n'est pas non plus une raison d'aller à la synagogue : 1° parce que les démons qui l'habitent ne peuvent guérir ; 2° parce que, quand même ils le pourraient, on ne doit pas perdre son âme pour guérir le corps. — Il faut donc user de tous les moyens pour empêcher ses frères de judaïser, principalement parce que, en ne le faisant pas, l'on participe à leur crime, et l'on se rend passible de la même peine qu'eux.

1. Je me proposais de compléter aujourd'hui ce qui me reste à dire sur le sujet dont je vous ai entretenus récemment, et de vous montrer avec plus d'évidence que Dieu est incompréhensible. C'est sur ce sujet, en effet, que, dimanche dernier, je vous ai parlé longuement et abondamment, en apportant le témoignage d'Isaïe, de David et de Paul. « Qui racontera « sa génération » (Isaïe, LIII, 8) ? s'écriait le premier. Le second lui rendait grâces de ce qu'il est incompréhensible, en disant : « Je vous « louerai, parce que vous vous êtes montré ad- « mirable d'une manière effrayante : admira- « rables sont vos œuvres ». (Ps. CXXXVIII, 14.) Et encore : « Votre science est élevée d'une « manière merveilleuse, au-dessus de moi : « elle est si sublime que je ne pourrai y attein- « dre ». (Ibid. 6.) Paul, lui, ne portait pas sa recherche sur l'essence même de Dieu, mais seulement sur sa providence, et encore n'embrassant que ce seul petit point de la providence qu'il avait démontré dans la vocation des Gentils, et le voyant comme une mer vaste et immense, il s'écriait : « O profondeur de la ri- « chesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! « que ses jugements sont incompréhensibles et « ses voies impénétrables ! » (Rom., XI, 33.)

Ces preuves, en vérité, étaient suffisantes ; cependant, je ne me suis pas contenté des prophètes, je ne m'en suis pas tenu aux apôtres ; j'ai monté dans le ciel, et je vous ai montré le chœur des anges, qui disait : « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux, et paix sur la terre, bien- « veillance aux hommes ! » (Luc, XI, 14.) Vous avez entendu les séraphins crier encore dans la stupeur et l'effroi : « Saint, saint, saint, le Sei-

« gneur des armées, toute la terre est pleine de « sa gloire! » (Is., VI, 3.) J'y ai joint les chérubins s'écriant : « Bénie soit sa gloire du lieu « où il réside ». (Ezéch., III, 12.) Sur la terre, trois témoins, trois témoins au ciel vous ont donc démontré l'inaccessibilité de la gloire de Dieu. Aussi, la démonstration atteignit une éclatante évidence, et les applaudissements étaient nombreux ; la scène s'échauffait, et l'assemblée était embrasée. Pour moi, je rendais grâces, non de ce qu'on me louait moi-même, mais de ce que mon Maître était glorifié. Car, ces applaudissements et ces éloges montraient l'amour de vos âmes pour Dieu. Des serviteurs sincèrement attachés à leur maître, ressentent aussi une vive affection pour celui qu'ils entendent faire l'éloge de ce maître ; ainsi avez-vous fait alors : l'ardeur de vos applaudissements a montré la grandeur de votre amour pour le divin Maître. Je me proposais donc de livrer aujourd'hui les mêmes combats. Car, si les ennemis de la vérité ne se rassasient pas de blasphémer contre le Bienfaiteur du genre humain, combien plus faut-il que nous soyons enflammés du désir insatiable de publier la louange du Dieu de l'univers.

— Mais que faire? Une autre maladie, la plus grave qui se puisse imaginer, demande tous nos soins : il faut lui appliquer le remède de nos instructions ; il s'agit d'une maladie qui affecte le corps même de l'Eglise. Il faut la guérir avant tout ; les malades du dehors viendront ensuite. Nos premiers soins doivent être pour ceux de la famille, les étrangers n'y ont droit qu'après.

Mais quelle est cette maladie? Les fêtes de ces malheureux Juifs vont arriver ; fêtes continuelles, incessantes : les trompettes, les tabernacles, les jeûnes ; et beaucoup de ceux qui font avec nous une même société, qui disent avoir les mêmes sentiments que nous, assistent à ces fêtes : les uns vont les voir, d'autres même y prennent part, et observent les jeûnes judaïques. C'est cette coutume perverse dont je veux délivrer l'Eglise maintenant. Car les discours contre les Anoméens peuvent aussi bien se prononcer en un autre temps, sans que vous ayez aucunement à souffrir de ce retard ; mais nos frères, qui sont atteints du mal judaïque, si on ne leur donnait des soins, maintenant que les fêtes des Juifs sont proches, et que nous touchons à l'époque où elles se célèbrent, il serait à craindre que quelques-uns, par suite d'une mauvaise habitude et d'une grande ignorance, ne participassent à leurs iniquités, et dès lors à quoi serviraient nos discours? En effet, s'ils ne sont pas prévenus aujourd'hui, ils jeûneront avec les Juifs, et quand le péché aura été commis, vainement viendrons-nous appliquer le remède. C'est pourquoi je me hâte d'aller au devant. Les médecins agissent de la sorte ; les maladies les plus pressantes et les plus aiguës sont celles qu'ils attaquent d'abord. Il y a, du reste, une affinité parfaite entre les deux controverses que nous soutenons. Il y a du rapport entre l'impiété des Anoméens et celle des Juifs : il y en a par conséquent entre nos combats précédents et ceux d'aujourd'hui. Les Anoméens se heurtent aujourd'hui contre la même pierre d'achoppement où se sont brisés les Juifs. De quoi les Juifs accusaient-ils Jésus-Christ? De dire que Dieu est son propre Père, se faisant ainsi lui-même égal à Dieu. (Jean, V, 18.) C'est la même chose que lui reprochent aujourd'hui les Anoméens, ou plutôt, ce n'est pas un reproche qu'ils font, mais ils effacent les paroles et le sens des Ecritures, sinon de la main, du moins par la pensée et la volonté.

2. Et ne vous étonnez pas que j'aie appelé les Juifs malheureux. Ils sont, en effet, malheureux et bien à plaindre, eux qui ont repoussé tant de biens venus du ciel en leurs mains, et qui les ont rejetés avec la plus criminelle obstination. Le soleil matinal de justice s'est levé sur eux, mais ils en ont repoussé les rayons et ils sont assis dans les ténèbres ; nous au contraire, nourris dans les ténèbres ; nous avons attiré la lumière à nous, et nous avons été délivrés de l'obscurité de l'erreur. Ils étaient les rameaux de la racine sainte, et ils ont été brisés (Rom., XI, 16, 17) ; mais nous qui ne tenions pas à la racine, nous avons porté des fruits de piété. Ils ont connu les prophètes dès le premier âge, et ils ont crucifié Celui qui était annoncé par les Prophètes ; nous, qui n'avions pas entendu les divins oracles, nous avons adoré Celui que les prophètes annonçaient. Ils sont malheureux, parce que les biens qui leur étaient renvoyés, ils les ont repoussés, tandis que d'autres les ravissaient et les attiraient à eux. Ces mêmes Juifs, qui étaient appelés à l'adoption des enfants, sont descendus dans la famille des chiens ; mais nous qui étions des chiens, nous avons pu, par la grâce de Dieu, déposer notre *irrationnabilité* première, et

nous élever à la dignité des enfants. Je vais vous le prouver par l'Ecriture. « Il n'est pas bon de « prendre le pain des enfants et de le jeter aux « petits chiens (Matth., xv, 26), disait le Christ à la Chananéenne. Ici ce sont les Juifs qui sont appelés enfants, et le nom de chiens est donné à ceux qui sortaient des nations. Mais, voyez comme cet ordre a été renversé, comme ils sont devenus des chiens, et nous des enfants. « Gardez-vous des chiens », dit d'eux saint Paul (Philip., III, 2, 3); « gardez-vous des mau« vais ouvriers, gardez-vous des faux circoncis, « car c'est nous qui sommes les vrais circoncis». (Philip., III, 2, 3.) Vous le voyez, saint Paul traite de *chiens* ceux qui, dans l'Evangile, sont appelés les *enfants*. Voulez-vous voir le nom *d'enfants* accordé aux Gentils flétris autrefois par l'épithète de chiens? Ecoutez : « Tous ceux qui l'ont reçu », est-il dit (Jean, I, 12), « il leur a donné la faculté de devenir « enfants de Dieu». Rien de plus misérable que ces Juifs, courant en toute circonstance à leur perte. Quand il fallait observer la loi, ils l'ont foulée aux pieds, et maintenant que la loi a cessé, ils mettent un zèle excessif à l'observer. Rien de plus digne de pitié que ce peuple qui, non-seulement par la transgression, mais encore par l'observation de la loi a toujours excité la colère de Dieu. C'est pourquoi, il est dit : « Vous qui avez la tête dure « et le cœur incirconcis, vous avez toujours « résisté à l'Esprit-Saint (Act., VII, 51), non-seulement en violant les lois, mais encore en voulant les observer à contre-temps.

« Têtes dures ! » rien de plus juste que cette qualification; car ils n'ont pas porté le joug de Jésus-Christ, encore qu'il soit suave, et qu'il n'ait rien d'onéreux ni de pénible. « Ap« prenez de moi », dit-il en effet, « que je suis « doux et humble de cœur, et mettez mon « joug sur vous, parce que mon joug est suave « et mon fardeau léger ». (Matth., XI, 29, 30.) Cependant, à cause de la dureté de leurs têtes ils ont refusé de le porter ; et non-seulement ils ne l'ont pas porté, mais ils l'ont brisé et rompu. Car, « dès le commencement », est-il dit, « vous avez brisé mon joug, vous avez « rompu mes liens ». (Jérém., II, 20; V, 5; et Ps. II, 3.) Et ce n'est pas saint Paul qui parle ainsi, c'est le Prophète qui pousse ce cri de douleur; par les termes de *joug* et de *liens*, il entend les symboles de l'autorité; or, les Juifs ont rejeté la royauté du Christ, quand ils disaient : « Nous n'avons pas d'autre roi, « que César ». (Jean, XIX, 15.) Par cette parole, peuple Juif, tu as brisé le joug légitime, tu as rompu le lien de Dieu; tu t'es exclu toi-même du royaume des cieux, et tu t'es soumis aux puissances humaines. Considérez, mes frères, avec quelle précision le Prophète fait entendre qu'ils sont impatients de tout frein. Il ne dit pas, en effet : tu as rejeté le joug, mais : tu as brisé le joug, ce qui est le vice propre des animaux fougueux, emportés et rebelles à tout commandement.

Mais, d'où leur est venue cette dureté? De la gourmandise et de l'ivresse. Qui a dit cela? Moïse lui-même. « Israël a mangé, et il a été « rempli et engraissé, et le bien-aimé a re« gimbé ». (Deut., XXXII, 15.) Les animaux sans raison, qui se sont engraissés d'une nourriture abondante, deviennent plus rétifs et plus indociles : ils ne souffrent ni le joug, ni le frein, ni la main du conducteur; ainsi le peuple juif, ivre et trop gras, s'est précipité dans une malice extrême, il a rué, il n'a pas accepté le joug de Jésus-Christ, ni tiré docilement la charrue de la doctrine. C'est encore ce qu'un autre prophète a fait entendre, en disant : « Israël s'est livré à des transports fré« nétiques comme une génisse furieuse». (Osée, IV, 16.) Un autre les appelle : « Un jeune tau« reau indompté ». (Jérém., XXXI, 18.) Mais si ces animaux sont impropres au travail, ils sont bons pour la boucherie. Semblable chose est arrivée aux Juifs; s'étant rendus impropres au travail, ils sont devenus bons pour la boucherie. C'est pourquoi Jésus-Christ lui-même a dit : « Amenez ici mes ennemis, ceux qui ne « veulent pas que je règne sur eux, et immo« lez-les». (Luc, XIX, 27.) C'était alors, ô Juif, qu'il fallait jeûner, c'était quand ton ivresse te poussait dans l'abîme de tous les maux, quand la gourmandise te conduisait à l'impiété et non maintenant; car maintenant ton jeûne est inopportun et abominable. Qui a prononcé cette sentence? Isaïe lui-même, criant d'une voix forte : « Je n'ai pas approuvé ce jeûne », dit le Seigneur, pourquoi? « Parce que vous « jeûnez pour vous livrer aux procès et aux « querelles, et vous frappez à coups de poing « vos subordonnés ». (Is., LVIII, 4, 5.) Si, quand tu frappais tes compagnons d'esclavage, ton jeûne était déjà abominable, après que tu as immolé le Maître, ton jeûne sera-t-il agréé? Est-ce possible et vraisemblable?

Ceux qui jeûnent doivent être réservés, contrits, humbles, non pas ivres de colère; et toi tu frappes tes compagnons d'infortune? Autrefois, les Juifs jeûnaient pour se livrer aux procès et aux querelles; maintenant, c'est pour s'adonner au libertinage et à une extrême licence, en dansant nu-pieds sur les places publiques. Il est vrai, le prétexte, c'est que l'on jeûne, mais l'action est celle de gens ivres. Entendez de quelle manière le Prophète ordonne de jeûner : « Sanctifiez le jeûne », dit-il. Il ne dit pas : Donnez le jeûne en spectacle; « faites publier le culte divin, rassemblez les « anciens ». (Joël, I, 14.) Mais eux, ils réunissent des troupes d'efféminés; ils ramassent des prostituées, ils introduisent dans la synagogue le théâtre tout entier avec les comédiens; car entre la synagogue et le théâtre, il n'y a pas de différence. Je sais bien que quelques-uns m'accuseront d'être téméraire dans mes paroles, pour avoir dit que la synagogue ne diffère en rien du théâtre; mais j'accuserai moi-même de témérité ceux qui ne penseront pas comme moi à cet égard; si l'accusation vient de moi seul, que l'on me condamne, j'y consens; mais, si je ne fais que rapporter les paroles du Prophète, que l'on ajoute foi à ma déclaration.

3. Je sais que beaucoup respectent les Juifs, et pensent que leurs rites sont honnêtes, même aujourd'hui; c'est pourquoi j'ai hâte de déraciner cette pernicieuse opinion. J'ai dit que la synagogue n'offre rien qui la rende préférable au théâtre, et j'en prends le Prophète à témoin : les Juifs ne sont pas plus dignes de foi que les prophètes. Que dit donc le Prophète? « Ton front est devenu celui d'une « prostituée; tu n'as plus rougi devant per« sonne ». (Jérém., III, 3.) Le lieu où reste une prostituée est un lieu de débauche; mais c'est peu que la synagogue soit un lieu de débauche et un théâtre; elle est encore une caverne de brigands et un refuge de bêtes féroces. Car, est-il dit : « Votre maison est devenue pour « moi une caverne d'hyène » (Jérém., VII, 11), non pas simplement d'animal féroce, mais d'animal impur. Et encore : « J'ai délaissé ma « maison, j'ai abandonné mon héritage ». (Idem, XII, 7.) Or, quand Dieu délaisse, quel espoir de salut reste-t-il? Quand Dieu délaisse un lieu, ce lieu-là devient la demeure des démons. A la vérité, ils affirment absolument qu'ils adorent, eux aussi, le vrai Dieu; mais, à Dieu ne plaise que nous le disions! Aucun Juif n'adore Dieu. C'est le Fils de Dieu lui-même qui le déclare. « Car », dit-il, « si vous « connaissiez mon Père, vous me connaîtriez « aussi, mais vous ne connaissez ni moi ni « mon Père ». (Jean, VIII, 19.) Quel témoignage apporterai-je plus digne de foi que celui-là?

Si donc, ils ne connaissent pas le Père, s'ils ont crucifié le Fils et rejeté l'assistance de l'Esprit, qui oserait nier que la synagogue ne soit l'hôtellerie des démons? Dieu n'est pas adoré en ce lieu, loin de là! mais c'est désormais le temple de l'idolâtrie; quelques-uns cependant s'approchent de ces lieux comme d'un sanctuaire.

Et je ne parle pas ainsi sur une simple conjecture, mais instruit par l'expérience même. Il y a trois jours (croyez-moi, je ne mens pas), j'ai vu un homme infâme et stupide, un soi-disant chrétien, car jamais un chrétien sincère ne ferait ce que je lui ai vu faire; je l'ai vu, dis-je, qui voulait contraindre une femme libre, honnête, distinguée, d'entrer dans la synagogue; il était engagé dans un procès, et il voulait obtenir de cette femme un serment favorable à sa cause. En approchant de l'endroit où on l'entraînait malgré elle, cette femme appelait au secours, et repoussait cette injuste violence avec indignation, parce qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans un tel lieu, à elle qui avait participé aux divins mystères; enflammé de zèle et plein d'ardeur je volai à son secours, et je m'opposai à l'injuste violence qui lui était faite, et je l'arrachai des mains de cet insolent. Je demandai ensuite à l'auteur de cette agression s'il était chrétien, et il me l'avoua; alors, je le pressai fortement, lui reprochant sa folie et son extrême démence, et j'allai jusqu'à lui dire qu'il fallait qu'il n'eût pas plus d'esprit qu'un âne, puisque, se disant adorateur de Jésus-Christ, il entraînait quelqu'un dans les antres des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ. Allant plus loin, je lui montrai d'abord, par les divins Evangiles (Matth., V, 34), qu'il n'est pas permis de jurer, ni de mettre personne dans la nécessité de faire des serments; que c'était un crime de pousser à cette extrémité, une fidèle et une initiée, et même quelqu'un qui n'est pas initié. Lorsque, à force de discours et de preuves, j'eus banni de son âme l'opinion détestable qui l'aveuglait, lorsqu'il fut convaincu qu'il ne fallait ni jurer ni pousser les autres à jurer, je lui demandai

pour quelle raison il avait voulu pousser cette femme dans l'assemblée des Juifs et non pas dans l'église : Beaucoup, me répondit-il, m'ont assuré que les serments faits en ce lieu sont plus redoutables que les autres. Une pareille réponse, après avoir excité en moi des sentiments de douleur et d'indignation, finit par me faire rire. En voyant l'astuce du diable, je gémis de ce qu'il avait le pouvoir de persuader de telles choses aux hommes; songeant ensuite à la sottise de ceux qui se laissent prendre à ces sortes de piéges, je fus enflammé de colère; puis, considérant ce qu'il y avait de burlesque et de fou dans une pareille opinion, je me mis à rire.

Les faits de cette nature ne font pas naître en vous le sentiment d'indignation ou de pitié qu'ils devraient vous inspirer pour ceux qui en sont les auteurs ou les victimes, et c'était pour avoir l'occasion de vous faire ce reproche que je vous ai fait le récit que vous venez d'entendre. Quand vous voyez quelqu'un de vos frères tomber dans de semblables fautes, vous croyez que c'est là un malheur qui ne vous touche pas et dans lequel vous êtes complétement désintéressé, et vous pensez vous justifier des reproches que l'on vous fait, en disant : Que m'importe cela? qu'y a-t-il de commun entre cette personne et moi? Paroles qui respirent une haine mortelle des hommes et une cruauté diabolique. Que dites-vous? vous êtes homme, membre de la famille humaine, de ce grand corps qui a pour chef Jésus-Christ, et vous osez dire que vous n'avez rien de commun avec les autres membres de ce même corps! Jésus-Christ n'est-il pas la tête de l'Eglise? et la tête n'unit-elle pas naturellement tous les membres? N'est elle pas le centre commun où ils convergent tous? Si vous n'avez rien de commun avec celui qui est avec vous membre du même corps, rien de commun avec votre frère, vous n'avez pas Jésus-Christ pour chef. Les Juifs vous effrayent comme de petits enfants, et vous ne vous en apercevez pas. Vous connaissez ces masques, épouvantails ridicules, dont les valets bouffons se servent pour faire peur aux petits enfants; ils n'ont rien de terribie en réalité, et vous ne pouvez voir sans rire l'effet qu'ils produisent sur ces imaginations enfantines : eh bien! les spectres qu'emploient les Juifs pour effrayer les chrétiens faibles n'ont rien de plus sérieux; et les terreurs qu'ils inspirent sont aussi vaines et aussi ridicules. Au lieu de vous inspirer de la crainte, il mérite bien plutôt de vous faire rire ou rougir, ce judaïsme, avec ses sectateurs odieux; hommes flétris et condamnés par les arrêts de la justice divine.

4. Il n'en est pas ainsi de nos Eglises; elles sont réellement terribles et pleines d'une sainte horreur. Le lieu où réside le Dieu qui commande à la vie et à la mort, est un lieu terrible. (Matth., x, 28.) C'est là que vous entendez ces instructions salutaires sur les châtiments éternels, sur les fleuves de feu, sur le ver à la morsure empoisonnée, sur les liens qu'on ne peut rompre, sur les ténèbres extérieures. (Ibid. xxii, 13.) Les Juifs ne savent rien de ces choses, la plus légère idée de cet avenir n'a pas même traversé leurs rêves; ils ne vivent que pour leur ventre, n'aspirent qu'après les choses présentes, n'ont rien qui les rende supérieurs à des pourceaux et à des boucs, tant ils sont lascifs et gourmands. Ils ne savent qu'une chose : remplir leur ventre et s'enivrer, se battre pour des danseurs et se blesser pour des cochers. Sont-ce là des choses saintes et terribles? Qui le soutiendra? Que voyez-vous là de terrible, à moins que l'on ne dise que des esclaves misérables, sans le moindre crédit auprès de Dieu, qui se sont enfuis de la maison de leur maître, sont terribles pour les hommes qui jouissent de l'estime publique et de la liberté de parler? Mais il n'en est pas ainsi; non, il n'en est pas ainsi. Une auberge, en effet, est moins digne de respect que les cours des rois, et la synagogue est encore moins honorable qu'une auberge quelconque. C'est une hôtellerie de brigands, de coquins, même de démons; j'en dirais autant des âmes des Juifs. C'est ce que je m'efforcerai de vous démontrer à la fin de ce discours. Je vous exhorte donc à vous souvenir surtout de cette partie de mon instruction. Car, ce n'est pas par ostentation ni pour les applaudissements que nous parlons maintenant, mais pour la guérison de vos âmes. Que vous restera-t-il encore à dire pour votre justification, quand avec tant de médecins, quelques-uns d'entre vous sont encore malades?

Les apôtres étaient au nombre de douze, et ils ont attiré le monde entier à l'Evangile; la plus grande partie de la ville est chrétienne, et il y en a encore quelques-uns qui sont malades de judaïsme. Quelle excuse apporterons-nous nous-mêmes qui sommes sains? Sans doute,

ceux qui sont atteints de cette peste sont très-coupables, mais nous-mêmes nous ne sommes pas exempts de blâme, en les abandonnant dans leur maladie. Nos soins les guériraient nécessairement s'ils ne leur étaient pas épargnés. C'est pourquoi il faut que chacun de vous empêche son frère de fréquenter les Juifs : je vous y exhorte, faites-le quand même il faudrait le contraindre, user de violence, le quereller, le maltraiter ; ne négligez rien pour l'arracher au filet du diable, et le délivrer de toute société avec les assassins de Jésus-Christ. Dites-moi, si sur la place publique, vous voyiez conduire au supplice un homme condamné par une juste sentence, et que vous fussiez le maître de l'arracher aux mains du bourreau, ne feriez-vous pas tout au monde pour le délivrer? Maintenant, vous voyez votre frère entraîné injustement, cruellement, non par le bourreau, mais par le diable, dans l'abîme de la perdition, et vous ne vous décidez pas à lui offrir votre concours pour le délivrer des liens de l'iniquité? Quelle impardonnable négligence! — Mais il est plus fort que moi, direz-vous. — Montrez-le moi, et j'y laisserai la vie plutôt que de permettre à ce prévaricateur l'entrée du vestibule sacré, s'il résiste et s'opiniâtre dans les mêmes sentiments. Car qu'y a-t-il de commun entre vous, chrétiens judaïsants, et la libre, la céleste Jérusalem? Vous avez choisi la terrestre, soyez esclaves avec elle ; car elle est esclave avec ses enfants, selon la parole de l'Apôtre. (Gal., IV, 25.) Vous jeûnez avec les Juifs : eh bien! donc, ôtez aussi votre chaussure avec les Juifs, allez nu-pieds, sur la place publique, et prenez part à leurs actes indécents et à leur ridicule. Mais vous n'oseriez, vous auriez honte, vous rougiriez! Eh quoi! vous avez honte de leurs gestes, et vous n'avez pas honte de leur impiété! N'espérez pas que Dieu vous pardonne de n'avoir été chrétiens qu'à demi. Croyez-moi, je ferai le sacrifice de ma vie, plutôt que de négliger quelqu'un qui souffre de cette maladie, si j'en vois ; mais si je n'en connais pas, Dieu ne m'imputera pas d'avoir négligé ceux que je ne connais pas.

Que chacun de vous aussi réfléchisse et qu'il ne croie pas que ce soit une chose de peu d'importance que cette responsabilité réciproque, que cette solidarité humaine. N'avez-vous pas fait attention aux paroles que le diacre prononce fréquemment et à haute voix dans les mystères : « Faites connaissance les uns avec « les autres » ; remarquez comme il vous charge d'examiner attentivement vos frères. Suivez ce conseil à l'égard des judaïsants. Quand vous connaissez quelqu'un qui judaïse, arrêtez-le, dénoncez-le, de peur que vous n'ayez part, vous aussi, au péril. Dans les camps, lorsque, parmi les soldats, on en surprend un qui favorise les Barbares, et qui partage les sentiments des Perses, ce n'est pas lui seulement qui est sous le coup d'une condamnation capitale, mais encore tous ceux qui ont eu connaissance du fait et qui ne l'ont pas dénoncé au général. Puisque vous êtes les soldats de Jésus-Christ, examinez donc avec soin et recherchez si quelque étranger ne s'est pas mêlé parmi vous, et dénoncez-le, non pour que nous lui donnions la mort, non pour que nous le punissions et lui infligions un supplice, mais pour que nous le délivrions de l'erreur et de l'impiété, et le rendions tout à fait nôtre. Si vous ne voulez pas, et que vous le cachiez sciemment, sachez bien que vous encourez la même peine que lui. Saint Paul aussi (Rom., I, 32), soumet à la peine et au supplice non-seulement ceux qui font le mal, mais encore ceux qui l'approuvent. Et le Prophète (Ps. XLIX, 18) assujétit au même châtiment les voleurs et leurs complices, et c'est à bon droit. Car, celui qui connaît un homme faisant le mal, et qui le cache et le couvre, donne un encouragement à sa malice, et le met en état de commettre le mal avec plus de sécurité.

5. Mais il faut revenir à nos malades. Songez donc avec qui vous voulez jeûner : c'est avec ceux qui criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le » (Luc, XXIII, 21) ; avec ceux qui disaient : « Que « son sang retombe sur nous et sur nos enfants ». (Matth., XXVII, 23, 25.) Si quelqu'un avait été condamné pour crime de haute trahison, est-ce que vous oseriez l'approcher et converser avec lui? Je ne le pense pas. N'est-il donc pas absurde de fuir avec tant de soin des hommes coupables envers un homme, et de faire alliance avec ceux qui ont outragé Dieu lui-même? Vous adorez le Crucifié, et vous allez pratiquer les fêtes de ceux qui l'ont attaché à la croix! Ce n'est pas seulement de la folie, c'est de la folie au suprême degré.

Mais, puisqu'il y en a qui pensent que la synagogue est un lieu saint, il est nécessaire de dire quelques mots pour les désabuser. Pourquoi, en effet, vénérez-vous ce lieu qui doit être méprisé, exécré, et dont il faut s'éloigner?

La loi, disent-ils, y est déposée, ainsi que les livres prophétiques. Et qu'est-ce que cela fait? Quoi donc! Suffit-il que les Livres saints soient quelque part, pour que le lieu soit saint aussi? Nullement. Pour moi, j'en déteste d'autant plus la synagogue ; elle a les prophètes, et elle ne croit pas aux prophètes, elle connaît les Ecritures, et elle n'en accepte pas le témoignage : n'est-ce pas pousser l'injure jusqu'à la dernière limite? Dites-moi, si vous voyiez un homme vénérable, célèbre, illustre, conduit dans un cabaret ou dans un repaire de brigands, et que là, il fût injurié, frappé et eût à souffrir les derniers outrages, est-ce que vous admireriez l'auberge ou la taverne, par la raison que ce grand homme, cet homme distingué y est entré et y a été bafoué et insulté? Je ne le pense pas ; ce serait principalement pour cela que vous le haïriez et que vous l'auriez en aversion. Raisonnez de même pour la synagogue. Les Juifs y ont apporté avec eux les prophètes et Moïse, mais ce n'est pas pour les honorer, c'est au contraire pour les injurier et les déshonorer. Ils disent que ces saints personnages n'ont pas connu Jésus-Christ, et qu'ils n'ont pas parlé de son avénement, peuvent-ils leur faire une plus grande injure? Ils ont l'audace de vouloir faire de ces grands hommes les complices de leur impiété! Il faut donc les haïr, et eux et leur synagogue, pour la raison surtout qu'ils ont outragé les saints prophètes.

Mais, que parlé-je des livres et des lieux? en temps de persécutions, les bourreaux tiennent dans leurs mains les corps des martyrs, ils les déchirent, ils les flagellent ; leurs mains sont-elles donc saintes pour avoir torturé les corps des saints? Loin de là! Leurs mains qui ont touché les corps des saints restent souillées, par cette raison-là même qu'elles les ont touchés pour les maltraiter ; et ceux qui retiennent les écrits des saints pour les outrager, non moins que les bourreaux outragent les corps des martys, seront vénérables! Quelle absurdité! Si les corps que l'on garde, pour les maltraiter, non-seulement ne sanctifient pas ceux qui les gardent, mais, au contraire, ajoutent à leurs souillures, les écrits, lus sans foi, pourront bien moins être utiles à ceux qui les lisent. Rien ne montre mieux l'impiété des Juifs, que de retenir comme ils font les Livres saints avec ce parti pris. Ils ne seraient pas aussi coupables qu'ils le sont, s'ils n'avaient pas les prophètes ; leur impiété serait moindre, s'ils n'avaient pas lu les Livres saints ; maintenant, ils n'ont aucun pardon à espérer parce que, possédant les hérauts de la vérité, ils sont animés contre eux et contre la vérité de sentiments hostiles. S'ils ne gardent les prophètes que pour les traiter en ennemis, il est clair que cette circonstance aggrave leur culpabilité. Je vous exhorte donc à fuir leur réunion et à vous en tenir aussi éloignés que vous pourrez. En y allant vous êtes pour vos frères un sujet de grave scandale, en même temps que vous donnez lieu aux Juifs de se livrer à un orgueil insensé. Car, en vous voyant, vous, les adorateurs de Jésus-Christ que les Juifs ont crucifié, rechercher les cérémonies de ces mêmes Juifs et les respecter, comment les chrétiens faibles ne se persuaderaient-ils pas que ce qui se fait par les Juifs dans leurs réunions, est très bien, tandis que nos mystères à nous n'ont aucune valeur, puisque vous qui les vénérez et les observez, vous courez vous mêler avec ceux qui en sont les plus irréconciliables ennemis? « Si quelqu'un « vous voit », est-il dit, « vous qui avez la « science, vous asseoir à table dans un lieu « consacré aux idoles, est-ce que la conscience « de celui qui est faible, ne sera pas excitée à « manger ce qui est consacré aux idoles? » (I Cor., VIII, 10.) Et moi je vous dis : Si quelqu'un vous voit, vous qui avez la science, vous en aller dans la synagogue et regarder les trompettes, est-ce que la conscience de celui qui est faible ne sera pas excitée à admirer les cérémonies judaïques? Celui qui tombe ne subit pas seulement le châtiment de sa propre chute, mais il est aussi puni pour avoir fait tomber les autres par son exemple. De même, celui qui demeure ferme dans son devoir n'est pas seulement couronné pour sa vigueur personnelle ; mais on le loue encore parce qu'il a de plus excité l'émulation des autres. Fuyez donc et les assemblées et les lieux de réunion des Juifs, et que personne n'ait de vénération pour la synagogue à cause des livres qu'elle garde : c'est une raison de plus, au contraire, pour la haïr et s'en éloigner, parce que, si elle retient les écrits des saints prophètes, c'est pour les injurier, en ne croyant pas à leurs paroles ; parce que ces mêmes écrits ne font que mettre dans tout son jour l'impiété de la synagogue.

6. Et afin que vous sachiez que les Livres

saints ne sanctifient pas les lieux où ils sont gardés, mais que l'intention de ceux qui s'y réunissent les profane et les souille, je vous raconterai un fait déjà ancien. Ptolémée Philadelphe, ayant fait une collection des livres de tous les pays, apprit qu'il y avait aussi chez les Juifs des écrits traitant de Dieu, et contenant les meilleurs préceptes de morale et de politique, il fit donc venir des hommes de la Judée, et les chargea de traduire ces livres qu'il déposa dans le sanctuaire de Sérapis, car cet homme était un païen, et la traduction des livres des Prophètes y est restée jusqu'à présent[1]. Quoi donc? Le temple de Sérapis est-il saint parce qu'il renferme les saints Livres? Evidemment non! Les Ecritures ont leur sainteté propre qu'elles ne communiquent pas au lieu où elles sont, à cause de la méchanceté de ceux qui s'y rassemblent. Il en est de même de la synagogue. S'il n'y a point là d'idoles, les démons eux-mêmes y habitent. Je le dis de la synagogue qui est ici, je le dis aussi de celle qui est à Daphné : c'est là que se trouve le plus affreux soupirail de l'enfer, qu'on appelle la Matrone. J'ai entendu dire que beaucoup de fidèles montent à ce lieu et dorment auprès. Mais à Dieu ne plaise que je leur donne jamais le nom de fidèles! A mes yeux, le sanctuaire de la Matrone et celui d'Apollon sont également impurs. Et si quelqu'un me reproche ma témérité, à mon tour je lui reprocherai son extrême folie. Un lieu où les démons habitent, n'est-ce pas un lieu d'impiété, quand même aucune statue n'y serait érigée? Un lieu où les assassins de Jésus-Christ se rassemblent, où la croix est renversée, où Dieu est blasphémé, où le Père est méconnu, où le Fils est outragé, où la grâce du Saint-Esprit est rejetée; plus encore, un lieu fréquenté par des hommes pires que des démons, un tel lieu n'est-il pas excessivement dangereux à visiter? Dans les temples des idoles, au moins l'impiété est à découvert et visible, et elle ne pourrait aisément attirer ni tromper un homme, pour peu qu'il soit doué d'intelligence, et qu'il soit sain d'esprit; mais les Juifs, en disant qu'ils adorent Dieu et haïssent les idoles, qu'ils ont les prophètes et les honorent, les Juifs offrent à la crédulité une amorce plus décevante, et jettent dans leurs filets les simples et les sots qui n'y prennent pas garde. Leur impiété est égale à celle des païens, mais leurs artifices les rendent plus pernicieux. Chez eux aussi s'élève l'autel de la fraude, sur lequel ils immolent, non des brebis et des veaux, mais les âmes des hommes. Enfin, si vous avez un respect superstitieux pour leur culte, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? Car, si le judaïsme est vénérable et saint, le christianisme est faux; si le christianisme est vrai, comme il l'est en effet, le judaïsme n'est qu'une indigne supercherie. Je ne dis pas les Ecritures, à Dieu ne plaise! Car, ce sont elles qui me conduisent à Jésus-Christ comme par la main, mais je parle de l'impiété des Juifs et de leur folie présente. Au reste, l'heure est venue de vous prouver que les démons habitent dans la synagogue, non pas seulement dans la synagogue, mais dans les âmes mêmes des Juifs. « Car », est-il dit, « quand l'esprit « immonde est sorti d'un homme, il erre par « des lieux arides, cherchant du repos, et il « n'en trouve pas, et il dit : Je retournerai « dans ma maison, et revenant il la trouve « vide, nettoyée et ornée; et il s'en va, et il « prend avec lui sept autres esprits plus mé« chants que lui, et il rentre chez cet homme, « dont le dernier état sera pire que le pre« mier. Ainsi en sera-t-il de cette génération ». (Matth., XII, 43-45; Luc, XI, 24-26.)

Vous voyez que les démons habitent dans les âmes des Juifs, et que ceux d'aujourd'hui sont pires que les premiers; et il ne faut pas s'en étonner. Autrefois, en effet, ils ne commettaient leur impiété que contre les prophètes; mais aujourd'hui, c'est contre le Maître même des prophètes qu'ils lancent leurs outrages. Et c'est avec ces démoniaques, dites-moi, avec ces hommes, possédés par tant d'esprits impurs, nourris dans les tueries et les massacres, que vous vous réunissez, et vous n'en avez pas horreur? Est-il permis même d'échanger le salut et de converser simplement avec eux? ou ne doit-on pas plutôt s'en détourner comme d'un peuple de lépreux, comme du fléau du genre humain? A quelle sorte de crimes ne se sont-ils pas livrés? Les accusations lancées contre eux ne remplissent-elles pas les écrits des prophètes? Quelle sanglante tragédie, quel genre d'iniquité n'ont-ils pas éclipsés par leurs homicides? Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons (Ps. CV, 37); ils ont méconnu la nature; ils ont oublié les douleurs de l'enfantement; ils ont foulé aux pieds les soins qu'on doit aux enfants; ils

[1] Ce qu'affirme ici le saint Docteur est tout à fait invraisemblable.

ont renversé jusque dans leurs fondements les lois de la parenté ; ils sont devenus plus inhumains que tous les animaux ; car souvent les animaux donnent jusqu'à leur vie, et méprisent leur propre conservation, pour défendre leurs petits. Mais les Juifs, sans aucune nécessité, immolent, de leurs propres mains, ceux à qui ils ont donné le jour, pour honorer les ennemis de notre vie, les démons malfaisants. De quoi s'étonnera-t-on le plus : de leur impiété ou de leur cruauté et de leur inhumanité ; de ce qu'ils immolent leurs fils, ou de ce qu'ils les immolent aux démons? Mais, par leur libertinage, n'ont-ils pas dépassé jusqu'à la lubricité des brutes? Entendez ce que dit le Prophète de leur déréglement : « Ils sont deve- « nus des chevaux qui courent et qui hennissent « après les cavales ; chacun a henni après la « femme de son prochain ». (Jérém., v, 8.) Il ne dit pas : Chacun a convoité la femme de son prochain ; mais il exprime très-énergiquement, par un cri de bête, la folie où le libertinage les a conduits.

7. Que dirai-je encore ? parlerai-je de leurs rapines, de leur avarice, des pauvres qu'ils trompent, des vols qu'ils commettent, des cabarets et autres lieux infâmes qu'ils tiennent ? Mais le jour tout entier ne suffirait pas pour cette narration. — Cependant, disent quelques-uns, leurs fêtes ont quelque chose de grave et de grand ? — Ecoutez donc les prophètes, ou plutôt écoutez avec quelle énergie Dieu lui-même les repousse : « J'ai haï, j'ai rejeté vos fêtes ». (Amos, v, 21.) Dieu hait ces fêtes et vous y participez ? Et il ne dit pas : Telle ou telle fête, mais toutes également. Il hait aussi le culte qu'ils lui rendent avec des tambours, des harpes, des psaltérions et les autres instruments : en voulez-vous la preuve? « Eloignez de moi le bruit de « vos chants », dit-il (Ibid. v, 23), « et je n'écou- « terai pas l'accord de vos instruments ». Dieu dit : « Eloignez de moi », et vous, vous courez pour entendre les trompettes ? Mais les sacrifices même et les offrandes ne sont-ils pas abominables? « Si vous m'apportez de la fleur de fa- « rine, c'est inutilement ; l'odeur de votre en- « cens m'est en abomination ». (Is., I, 13.) L'odeur de l'encens est en abomination, et le lieu où il fume n'est pas abominable ? Et quand, en abomination ? En abomination avant qu'ils aient commis leur crime capital, avant qu'ils aient mis à mort leur Maître, avant la croix, avant le déicide ; ne l'est-il maintenant beaucoup plus ? — Qu'y a-t-il cependant de plus odorant que la fumée de l'encens? — Oui, mais ce n'est pas à la nature des dons, c'est à l'intention de ceux qui les présentent, que Dieu regarde, c'est par là qu'il juge des offrandes. Il regarda Abel, et, en même temps, ses dons avec complaisance ; il vit aussi Caïn, mais il rejeta ses sacrifices. « Il ne regarda pas Caïn », est-il dit, « ni ses sacrifices ». (Gen., IV, 5.) Noé offrit en sacrifice a Dieu des brebis, des veaux, et des oiseaux ; et l'Ecriture dit : « Que le Seigneur en « respira l'odeur suave » (Gen., VIII, 21), c'est-à-dire qu'il agréa ce qui lui était offert : car Dieu n'a pas de narines, la Divinité est incorporelle. Ce qui montait de là était une odeur et une fumée de corps brûlés, et il n'y a rien de plus infect ; mais, afin que vous sachiez que Dieu agrée ou rejette les oblations en ne tenant compte que de l'intention de ceux qui les offrent, l'Ecriture appelle odeur suave cette odeur et cette fumée de l'holocauste, et abomination la fumée de l'encens, parce que l'intention de ceux qui offraient cet encens était comme infecte et corrompue.

Outre les sacrifices, les instruments, les fêtes et la fumée des aromates, il a encore le temple en horreur, à cause de ceux qui y entrent ? Il l'a prouvé par les effets, en le livrant, un jour, aux mains des Barbares, et enfin, en le renversant de fond en comble. Même avant la destruction du temple, Dieu publiait par la bouche du Prophète : « Ne vous laissez pas abuser « par des paroles trompeuses, parce qu'elles ne « vous serviront de rien, quand vous dites : le « temple du Seigneur, le temple du Seigneur ». (Jér., VII, 4.) Ce n'est donc pas le temple qui sanctifie ceux qui s'y rassemblent ; mais ceux qui se rassemblent rendent le temple saint, s'ils sont saints. Que si le temple ne servait de rien, quand les chérubins, quand l'arche s'y trouvaient, beaucoup moins servira-t-il après que tous ces précieux symboles ont été détruits, quand l'aversion de Dieu est devenue extrême, quand une nouvelle et plus grande cause de haine s'est ajoutée à toutes les autres. Quelle démence est-ce donc et quelle folie, quand des hommes sont flétris, abandonnés de Dieu ; quand ils ont irrité le maître, d'en faire ses compagnons pour célébrer des fêtes ! Dites-moi, si quelqu'un avait mis à mort votre fils, est-ce que vous consentiriez à le voir, à l'entendre, à lui adresser la parole ? ne le fuiriez-

vous pas comme un mauvais démon, comme le diable lui-même ? Ils ont mis à mort le fils de votre Maître, et vous osez vous unir à eux ? Jésus-Christ qu'ils ont mis à mort vous a honorés jusqu'à vous faire ses frères et ses cohéritiers, et vous l'outragez jusqu'à honorer et servir ses meurtriers et ceux qui l'ont crucifié, en participant à leurs fêtes ; jusqu'à courir à leurs infâmes réunions, à entrer dans leurs vestibules impurs et à participer à la table des démons, car leur déicide me porte à appeler ainsi le jeûne des Juifs. Comment, en effet, ne seraient-ils pas des démons ceux qui combattent contre Dieu?

Vous demandez la santé aux démons? Mais lorsque Jésus-Christ leur eut permis d'entrer dans des pourceaux, ils les précipitèrent aussitôt dans la mer ; et ils épargneront les corps des hommes ! (Matth., VIII, 31 et suiv.) Plût à Dieu seulement qu'ils ne fussent pas homicides ! Plût à Dieu qu'ils ne dressassent pas d'embûches ! Ils ont fait jeter hors du paradis notre premier père, ils ont exclu les hommes de l'héritage des cieux autant qu'ils ont pu, et ils guériront le corps ? Quelles ridicules fables ! Les démons savent dresser des embûches et nuire, mais non guérir. Dites-moi, ils n'épargnent pas l'âme et ils épargneront les corps? Ils font tous leurs efforts pour nous priver de la royauté céleste à laquelle Dieu nous appelle, et ils entreprendront de nous délivrer de nos maladies ? Vous n'avez pas entendu le Prophète qui disait, ou plutôt Dieu par le Prophète, qu'ils ne peuvent faire ni bien ni mal. Et quand même ils pourraient et voudraient guérir (ce qui est impossible), encore ne faut-il pas, pour un intérêt de peu de valeur et périssable, s'attirer un supplice impérissable et éternel. Vous guérirez le corps pour perdre l'âme? Votre marché n'est pas bon : vous irritez Dieu qui a fait le corps, et vous implorez pour votre guérison celui qui vous dresse des embûches? Mais un homme superstitieux vous entraînera facilement, par cette même science médicale, à adorer les dieux des Gentils. Les païens ont souvent guéri beaucoup de maladies par leur art, et rendu à la santé des gens infirmes. Quoi donc? Faut-il pour cela participer à l'idolâtrie? A Dieu ne plaise ! Entendez ce que Moïse dit aux Juifs : « S'il « s'élève au milieu de vous un prophète, quel« qu'un ayant un songe, et qu'il donne un « signe ou un prodige, et que le signe ou le « prodige annoncé arrive, et que cet homme « prenne la parole pour vous dire : Allons et « adorons des dieux étrangers que n'ont pas « connus nos pères, vous n'écouterez pas la « voix du prophète ou du songeur ». (Deut., XIII, 1.) Ce qu'il veut dire, le voici : S'il s'élève un prophète, et qu'il fasse un miracle, ou ressuscite un mort, ou purifie un lépreux, ou guérisse un infirme, et qu'en faisant le miracle, il vous invite à l'impiété, ne vous laissez pas persuader par l'accomplissement du miracle. Pourquoi ? « Parce que le Seigneur votre Dieu « vous tente pour savoir si vous l'aimez de « tout votre cœur et de toute votre âme ». (Ibid., v, 3.) Il est certain que les démons ne guérissent pas. Que si, quelquefois, avec la permission de Dieu, ils parviennent, comme les hommes eux-mêmes, à guérir quelqu'un, cette permission leur est donnée pour vous éprouver, non parce que Dieu ignore quoi que ce soit, mais pour que vous appreniez à repousser tous les démons, même ceux qui guérissent.

Mais que parlé-je de la guérison du corps? Si quelqu'un vous menaçait de l'enfer pour vous porter à renier Jésus-Christ, vous ne devriez pas consentir à le faire. Si quelqu'un vous promettait la royauté, pour vous faire renoncer au Fils unique de Dieu, repoussez-le, haïssez-le, soyez disciple de Paul, et montrez-vous fidèle à ces paroles, à ce cri poussé par cette bienheureuse et grande âme : « Car, « je suis persuadé », dit-il, « que ni la mort, « ni la vie, ni les anges, ni les principautés, « ni les puissances, ni les choses présentes, ni « les choses futures, ni la hauteur, ni la pro« fondeur, ni aucune autre créature ne pourra « nous séparer de la charité de Dieu qui est « en Jésus-Christ Notre-Seigneur ». (Rom., VIII, 38, 39). Ni les anges, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni une autre créature ne le sépare de la charité de Jésus-Christ, et vous, la guérison du corps vous porte à y renoncer? Quel pardon pouvez-vous donc espérer? Il faut, certes, que Jésus-Christ nous soit plus redoutable que l'enfer, et plus désirable que la royauté ; et, quand nous serions malades, il vaut mieux que nous demeurions dans notre infirmité que de tomber dans l'impiété, pour être délivrés de la maladie. Quand le démon nous aurait guéris, il nous serait plutôt nuisible qu'utile. A la vérité, il a été utile au corps,

qui doit peu après mourir tout à fait et tomber en pourriture, mais il a nui à l'âme qui est immortelle. De même que souvent les marchands d'esclaves présentent aux petits enfants des friandises, des gâteaux, des osselets et autres objets semblables, pour les attirer par cette amorce, et les priver de la liberté et même de la vie ; ainsi les démons promettent la guérison d'un membre, pour perdre complétement et à jamais la santé de l'âme. Nous, mes bien-aimés, rejetons de telles promesses, et cherchons avant tout à nous préserver de l'impiété. Est-ce que Job n'aurait pas pu, cédant aux sollicitations de sa femme, blasphémer contre Dieu, et se délivrer de l'adversité qui l'opprimait? «Car », lui disait-elle, «Dis « une parole contre Dieu, et finis-en ». (Job, II, 9.) Mais il aima mieux souffrir, se consumer et endurer l'affreuse plaie qui couvrait tout son corps que de se délivrer par le blasphème des maux qui l'accablaient. Imitez-le ; vous êtes affligés, le démon vous offre son concours pour sortir de l'épreuve que vous subissez, ne vous laissez pas persuader, et, à l'exemple de cet homme juste que sa femme ne put persuader d'offenser Dieu, repoussez les suggestions flatteuses du démon ; supportez patiemment une maladie corporelle, plutôt que de perdre la foi et le salut de votre âme. Dieu ne vous abandonne pas, il veut épurer de plus en plus votre vertu au creuset de la souffrance. Supportez-la donc avec persévérance, afin que vous entendiez cette parole : « Crois-tu que je « t'aie rendu un oracle pour une autre cause, « que pour te faire paraître juste? » (Job, XL, 3.)

8. Je pourrais m'étendre encore sur ce sujet, mais pour ne pas surcharger votre mémoire, je le terminerai ici, en vous adressant ces paroles de Moïse : « Je prends à témoin contre « vous le ciel et la terre ».(Deut., XXX, 19.) Que si quelqu'un de vous, présent ou absent, s'en va voir les trompettes des Juifs, ou se présente à la synagogue, ou monte au temple de la Matrone, ou participe au jeûne, ou prend part au sabbat, ou observe quelqu'autre rite judaïque, petit ou grand, qu'il sache que je suis innocent de sa perte, et que son sang ne retombera pas sur moi. Ces enseignements nous seront rappelés à vous et à moi au jour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et, si vous obéissez, ils seront pour vous un grand motif de confiance, en ce jour terrible, mais, si vous n'écoutez pas ou si vous cachez quelques-uns des coupables, ils se dresseront contre vous comme d'ardents accusateurs; «car je n'ai point « évité de vous annoncer toute la volonté de « Dieu » (Act. XX, 27), mais j'ai versé l'argent aux banquiers. C'est à vous désormais d'augmenter ce qui a été déposé, et d'user, pour le salut de vos frères, du profit que vous avez fait en écoutant. — Mais il est fâcheux et honteux de dénoncer ceux qui commettent ces sortes de fautes ? — Il est certes fâcheux et honteux aussi de se taire. Car, ce silence cause la perte, et de vous qui le gardez et de ceux en faveur de qui il est gardé : il vous rend ennemi de Dieu. Combien est-il préférable de s'attirer la haine des hommes, nos compagnons d'esclavage, pour leur salut, que d'irriter Dieu, notre Maître, contre nous ! La colère de l'homme ne peut vous nuire ; elle se changera même tôt ou tard en reconnaissance pour le service que vous aurez rendu ; tandis que, si vous vous taisez sur les désordres de votre frère, pour l'obliger à son détriment, Dieu vous fera subir le dernier châtiment, de sorte que votre silence vous attirera l'inimitié de Dieu, en même temps qu'il sera nuisible à votre frère, tandis qu'en le dénonçant et en le déclarant, vous vous rendez Dieu propice, et vous gagnerez à la vérité cet homme dont vous vous ferez un ami qui comprendra votre bienfait avec le temps.

Ne pensez donc pas que vous obligez vos frères, si, quand vous les voyez se livrer à quelque chose d'inconvenant, vous ne les réprimandez pas avec la plus grande véhémence. Si vous perdez votre manteau, ce n'est pas seulement celui qui l'a dérobé, mais aussi celui qui connaît le voleur et ne le dénonce pas, que vous tenez pour votre ennemi. Notre mère commune a perdu non-seulement un manteau, mais un fils ; le diable l'a enlevé et le retient maintenant dans le judaïsme ; vous connaissez le voleur, vous connaissez celui qui a été enlevé ; vous me voyez allumer comme un flambeau la parole de l'enseignement, et, tout éploré, chercher partout, et vous vous tenez silencieux ? Et vous ne dénoncez pas ? Quel pardon pouvez-vous espérer ? Comment l'Eglise ne vous comptera-t-elle pas parmi ses plus grands ennemis, et ne vous regardera-t-elle pas comme un adversaire et un fléau ? Mais, à Dieu ne plaise qu'aucun de ceux qui entendent ce conseil commette jamais cette faute de trahir un frère pour lequel Jésus-

Christ est mort! Jésus-Christ a versé son sang pour lui; et vous, vous n'auriez pas le cœur de proférer pour lui une parole? Il n'en sera pas ainsi, non, je vous en conjure; mais aussitôt sortis d'ici, livrez-vous avec ardeur à cette chasse aux âmes, et que chacun de vous m'amène un malade. Mais plutôt, à Dieu ne plaise qu'il y ait autant de malades que j'ai ici d'auditeurs. Mettez-vous à deux ou trois, à dix ou vingt pour m'en amener un, afin que ce jour-là, voyant dans le filet la pêche qui a été faite, je vous serve un repas plus abondant. Car, si je vois le conseil que je vous donne aujourd'hui mis en pratique, je me livrerai avec plus d'ardeur à la guérison de ces hommes, et il y aura un plus grand profit et pour vous et pour eux. Ne le négligez donc pas, ce conseil; mais, que les femmes poursuivent les femmes, et les hommes, les hommes, et les esclaves, les esclaves, et ceux qui sont libres, ceux qui sont libres, et les enfants, les enfants; que tous, en un mot, vous livrant, avec le plus grand soin, à la chasse de ceux qui ont ces maladies, vous vous présentiez à la prochaine réunion de telle sorte que nous vous accordions des louanges, et que, avant nos éloges, vous obteniez de Dieu une récompense grande, ineffable, et surpassant de beaucoup les travaux de la vertu; plaise à Dieu que nous y arrivions tous par la grâce et l'amour pour les hommes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit gloire au Père et tout ensemble au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

DEUXIÈME DISCOURS.

CONTRE CEUX QUI OBSERVENT LE JEUNE DES JUIFS ET CONTRE LES JUIFS EUX-MÊMES.

ANALYSE.

Il ne faut pas observer le jeûne des Juifs : 1° parce que Jésus-Christ ne sert de rien à celui qui observe la Loi judaïque, ne fût-ce qu'en un seul point ; 2° parce que celui qui observe la Loi en un point s'oblige par là même à l'observer en tout le reste, sous peine de malédiction. — La Loi est bonne, il est vrai, mais à la condition qu'elle conduise à Jésus-Christ : elle est mauvaise pour ceux qu'elle n'y conduit pas, par conséquent pour les judaïsants. — Dieu se montre jaloux de l'honneur des fidèles plus que de sa propre gloire ; qu'en retour les fidèles se montrent jaloux de l'honneur de Dieu, et empêchent leurs femmes de courir aux synagogues.

1. Le jeûne inique et impur des Juifs va commencer. Ne vous étonnez pas si j'appelle ce jeûne impur, car ce qui se fait contre la volonté de Dieu, quand même ce serait un sacrifice ou un jeûne, est ce qu'il y a de plus immonde. Encore cinq jours, et leur jeûne inique arrive donc; mais déjà, prenant les devants, je vous ai fait une exhortation, il y a dix jours ou même davantage, pour prémunir vos frères. Que personne, cependant, ne m'accuse d'avoir fait un discours inopportun, parce que je l'ai prononcé tant de jours par avance. Dans l'attente de la fièvre, en effet, ou de quelque autre maladie, par précaution, l'on prémunit, à l'aide de remèdes, le corps de celui qui est sur le point d'en être pris; et avant qu'il ait éprouvé l'attaque redoutée, on se hâte de le préserver des maux qui le menacent. Telle a été notre conduite; quand nous avons vu une maladie très-cruelle sur le point de se déclarer, nous l'avons signalée dès l'origine, et nous avons préparé le remède avant que le mal ait exercé ses ravages. Nous n'avons pas attendu ces jours-ci pour prendre la parole, dans la crainte que la brièveté du temps ne vous empêchât de rechercher ceux de vos frères qui seraient atteints de la maladie du judaïsme ; nous avons voulu vous donner le temps et la latitude suffisante pour que vous pussiez vous appliquer à découvrir et à guérir ces pauvres malades. C'est à peu près ce que font ceux qui célèbrent des noces et préparent des repas somptueux ; ils n'attendent pas que le jour soit venu, ils traitent longtemps d'avance avec les pêcheurs et les oiseleurs, afin de n'être pas pris au dépourvu dans leurs préparatifs.

Comme nous avons, nous aussi, l'intention de vous servir un repas spirituel pour vous fortifier et vous prémunir contre la stupidité judaïque, nous nous sommes adressé à vous, mes frères, comme à des pêcheurs, et nous vous avons priés de prendre dans vos filets ceux de vos frères qui sont atteints de judaïsme, et de les amener ici pour entendre nos dis-

cours. Vous dont les efforts ont été couronnés de succès, ne laissez pas échapper ceux que vous avez si heureusement capturés, entourez-les de votre sollicitude et de vos exhortations. Pour vous, qui n'avez encore rien pris, vous avez un délai suffisant, il vous reste encore cinq jours, pour exercer votre zèle, il n'en faut pas tant pour faire quelque bonne capture. Développons donc ensemble les filets de l'enseignement, formons-nous en cercle, comme des chiens de chasse, entourons nos judaïsants et resserrons-les de toutes parts dans les lois de l'Eglise. Appelons à notre aide, si vous le trouvez bon, un excellent chasseur, le bienheureux Paul, qu'il leur dise avec toute la force et toute l'autorité de sa parole : « Voici que « je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites « circoncire, Jésus-Christ ne vous sert de rien ». (Gal., v, 2.) Les animaux sauvages s'élancent saisis de frayeur, lorsque, cachés sous des buissons, ils ont entendu par hasard la voix terrible du chasseur; pressés par cette voix d'un être supérieur à eux, poussés en avant malgré eux par les cris qu'il entendent, ils tombent inévitablement dans les piéges qui les attendent. Ainsi en sera-t-il de vos frères : cachés dans le judaïsme comme sous des buissons, s'ils entendent la voix de Paul, ils tomberont facilement, je le sais, dans les filets du salut, et ils renonceront pour toujours à l'erreur judaïque. Ce n'est pas Paul, en effet, qui parle, mais Jésus-Christ qui l'inspirait. En sorte que que quand vous l'entendez qui s'écrie et qui dit : « Voici que je vous dis, moi Paul, que « si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ « ne vous sert de rien », croyez que la voix est celle de Paul, mais que la pensée et le dogme sont de Jésus-Christ qui instruit intérieurement son apôtre.

Mais, dira-t-on, la circoncision est-elle si nuisible qu'elle aille jusqu'à rendre inutile la dispensation de la grâce par Jésus-Christ? Oui, la circoncision a ce funeste pouvoir, non par sa nature, mais par la malice humaine. Il fut un temps où la Loi était utile et nécessaire, mais maintenant elle a cessé de l'être et elle n'a plus d'objet. Si donc vous recourez à elle mal à propos, elle vous rendra le don de Dieu inutile. Jésus-Christ ne vous servira de rien, si vous ne voulez pas vous donner à lui sans restriction. Quelqu'un a été surpris en adultère ou dans quelque autre délit grave, il est en prison; on est sur le point de lui faire son procès et de prononcer contre lui une sentence de condamnation : sur ces entrefaites arrive une lettre du roi qui renvoie sans examen ni enquête tous ceux qui sont en prison ; mais notre homme ne veut pas profiter de l'amnistie, il préfère subir son jugement, il veut rendre compte, il exige l'enquête ; évidemment il ne pourra plus ensuite profiter de la grâce accordée par le monarque; en réclamant la juridiction du tribunal, la sentence et l'enquête, il s'est privé de son plein gré de la faveur royale. Voilà précisément ce qui est arrivé aux Juifs. Voyez, en effet : toute la nature humaine avait été surprise dans des actions honteuses, « car », est-il dit, « tous « ont péché » (Rom., III, 23); tous les hommes étaient enfermés, emprisonnés dans la malédiction de l'iniquité ; la sentence sortie du scrutin allait être portée contre eux ; une lettre du Roi des cieux arriva, ou plutôt le roi vint lui-même, et, sans exiger ni examen ni enquête, délivra tout le monde des liens du péché.

2. Tous ceux qui accourront profiteront du bienfait, étant sauvés par la Grâce, mais ceux qui veulent être sauvés par la Loi perdront encore la grâce. Ils ne pourront profiter de la bienveillance royale, en prétendant se sauver par eux-mêmes ; et ils attireront sur eux la malédiction de la loi, parce que aucune chair ne sera justifiée par les œuvres de la Loi mosaïque. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Si vous vous faites « circoncire, Jésus-Christ ne vous sert de « rien ». (Gal., v, 2.) Celui qui prétend être sauvé par les œuvres légales n'a rien de commun avec la grâce. C'est ce que Paul donne à entendre quand il dit : « Si c'est par la grâce « que les hommes sont sauvés, ce n'est pas par « les œuvres légales, autrement la grâce n'est « plus grâce ; si c'est par les œuvres légales, ce « n'est plus par la grâce, autrement l'œuvre « n'est plus œuvre ». (Rom., XI, 6.) Et encore : « Si la justice est produite par la Loi des Juifs, « Jésus-Christ est donc mort gratuitement ». (Gal., II, 21.) Et aussi : « Vous qui cherchez la « justification dans la Loi judaïque vous êtes dé- « chus de la grâce ». (Gal., V, 4.) Vous êtes morts pour la loi, vous êtes devenus pour elle des cadavres, vous n'êtes plus désormais sous son joug, ni soumis à la nécessité qu'elle impose. Pourquoi donc vous efforcez-vous de vous susciter des embarras inutilement et sans raison ?

Cependant, pourquoi saint Paul se nomme-t-il dans le passage que nous venons de citer? Pourquoi ne dit-il pas simplement : « Voici que

« Je vous dis? » C'est parce qu'il voulait rappeler aux Galates le zèle qu'il avait montré autrefois pour le judaïsme. Car, dit-il, si j'étais sorti des Gentils, si j'ignorais les usages judaïques, peut-être pourrait-on dire que c'est pour n'avoir pas pris part à ces rites, et pour n'avoir pas compris la vertu de la circoncision, que je l'exclus des dogmes de l'Eglise. Voilà pourquoi saint Paul se nomme; il veut rappeler aux Galates, ce qu'il a fait pour la Loi; c'est comme s'il disait: Je ne fais pas cela par haine de la circoncision, mais pour reconnaître la vérité. C'est moi, Paul, qui vous dis cela, moi Paul, qui ai été circoncis le huitième jour, qui suis de la race d'Israël, hébreu né d'hébreux (Phil., III, 5), de la tribu de Benjamin; pour ce qui est de la Loi, pharisien; pour ce qui est du zèle, persécuteur de l'Eglise; qui suis entré dans les maisons des chrétiens pour en tirer les hommes et les femmes, et les jeter en prison; autant de choses par lesquelles je puis convaincre, même les moins intelligents, que ce n'est point par haine ni ignorance des pratiques judaïques, mais par la connaissance que j'ai de la vérité éminente de Jésus-Christ, que j'ai promulgué cette loi. « Or, je vous atteste « encore », dit-il, « que tout homme qui se « fait circoncire est obligé d'accomplir toute « la Loi ». (Gal., V, 3.) Pourquoi ne dit-il pas: Or, je vous annonce; ou bien: je vous enjoins; ou bien: je vous dis; mais: je vous atteste? C'est afin de nous faire souvenir, par cette parole, du jugement à venir. L'idée de témoin rappelle celle de jugement et de sentence. Il effraie donc l'auditeur en rappelant le tribunal redoutable, il montre aussi que ces paroles mêmes lui seront des témoins, en ce jour où chacun rendra compte de ce qu'il a fait et de ce qu'il a dit, et de ce qu'il a entendu. Adressées aux Galates par l'Apôtre, ces paroles peuvent aussi s'adresser à ceux qui ont la maladie des Galates; s'ils ne sont pas présents, redites-leur les paroles de saint Paul, qui s'écrie: « Or, j'atteste à tout homme circoncis qu'il est « obligé d'accomplir toute la Loi ». (Ibid.)

Et ne me dites pas que la circoncision n'est qu'un commandement isolé: ce seul commandement vous impose le joug tout entier de la Loi. Vous vous placez en partie sous l'empire de la Loi, il est nécessaire que vous lui obéissiez aussi dans tout le reste de ses prescriptions; si vous ne l'accomplissez pas, il est de toute nécessité que vous soyez puni et que vous attiriez sur vous la malédiction. Lorsqu'un passereau est tombé dans le filet, quand même il ne serait retenu que par le pied, tout le reste du corps est pris; ainsi, celui qui accomplit un seul commandement de la Loi, que ce soit la circoncision ou le jeûne, transmet par ce seul commandement qu'il observe toute sa puissance à la Loi, et il ne pourra recouvrer sa liberté tant qu'il voudra obéir à la Loi, ne fût-ce qu'en partie. Nous ne disons pas ces choses pour blâmer la Loi, à Dieu ne plaise! mais dans le dessein de montrer la richesse surabondante de la Grâce de Jésus-Christ. La Loi, en effet, n'est pas contraire à Jésus-Christ; comment le serait-elle, puisqu'elle a été donnée par lui, et qu'elle nous prépare à le recevoir? Mais, nous sommes contraint de dire ce que nous disons par l'obstination coupable de ceux qui l'observent à contre-temps. Ceux qui outragent la Loi, ce sont ceux qui y renoncent pour venir à Jésus-Christ, puis qui se rattachent de nouveau à la Loi. La Loi a été d'une grande utilité pour les hommes, je le confesse, moi aussi, et je ne le nierai jamais; mais vous, qui vous y attachez à contre-temps, vous empêchez d'apprécier sa grande utilité. Le plus grand éloge que puisse recevoir un maître, c'est que le jeune homme formé par ses soins n'a plus besoin de sa vigilance pour pratiquer la sagesse, tant il a fait de grands progrès dans la vertu; de même le plus bel éloge que puisse obtenir la Loi, c'est que nous n'avons plus besoin de son secours. Nous devons à la Loi le grand avantage que notre âme est devenue susceptible d'une perfection plus haute. Celui qui reste obstinément sous la tutelle de la Loi et ne peut rien voir de plus que ce qui est écrit, n'en retire aucun profit considérable. Mais moi qui l'ai abandonnée pour m'attacher aux dogmes plus sublimes de Jésus-Christ, je puis l'exalter extrêmement de ce qu'elle m'a rendu capable de m'élever au-dessus de son imperfection, et de monter au sommet de l'enseignement qui nous a été donné par Jésus-Christ.

La Loi a été très-utile à l'humanité, mais c'est comme préparation à Jésus-Christ; si, au lieu d'amener les hommes à Jésus-Christ, elle les en sépare, elle devient alors très-mauvaise et très-nuisible, puisqu'en nous leurrant d'une manière déplorable, par des avantages d'un ordre très-inférieur, elle nous fait perdre le souverain bonheur que nous trouverions à la

suite de Jésus-Christ. Voici deux médecins, l'un plus habile, l'autre moins; l'un, après avoir appliqué ses remèdes sur les plaies, n'a pu délivrer tout à fait le malade de sa douleur. (Il y a une lacune ici.)

3..... « Votre frère, laissez votre présent de« vant l'autel, et allez vous réconcilier d'abord « avec votre frère, et puis venez offrir votre « présent ». (Matth., v, 23, 24.) Le Sauveur ne dit pas: abrégez le sacrifice, et puis, allez; mais, laissez-le incomplet, et allez vous réconcilier avec votre frère. Autre exemple des égards que Dieu a pour les hommes : le mari qui a une femme infidèle, païenne, n'est pas obligé de la renvoyer. Saint Paul le déclare : « Si quelqu'un a une femme infidèle, et qu'elle « consente à habiter avec lui, qu'il ne la ren« voie pas (I Cor., VII, 12), s'agit-il d'une prostituée et d'une adultère, il n'est pas défendu au mari de la chasser : « Celui », dit l'Evangile, « qui renvoie sa femme, excepté pour « cause de fornication, lui fait commettre l'a« dultère ». (Matth., v, 32.) En sorte que pour cause de fornication il est permis à un mari de renvoyer sa femme. Voyez l'amour et la sollicitude de Dieu pour les hommes. Si la femme est païenne, dit-il, ne la chassez pas; mais, si c'est une prostituée, je ne vous défends pas de le faire. Si elle commet l'impiété contre moi, dit-il, ne la chassez pas; mais si elle vous outrage, personne ne vous défend de la chasser. Quoi donc! Dieu nous fait un tel honneur, et nous ne le jugeons pas digne de semblables égards; nous le laissons outrager par nos femmes, et cela, quand nous savons que le plus grand châtiment nous est réservé pour cette négligence! C'est afin que vous veilliez à son salut que Dieu vous a fait le chef de la femme; c'est aussi pour cela que saint Paul a donné ce commandement : « Si les « femmes veulent apprendre quelque chose, « qu'elles interrogent leurs maris à la maison » (I Cor., XIV, 35), et les maris faisant les fonctions de maîtres et de tuteurs les exciteront à la piété. Mais vous, quand l'heure de l'assemblée appelle les fidèles à l'église, vous ne savez même pas secouer la paresse d'une femme qui veut rester à la maison. Quand c'est au contraire le diable qui les convoque par les trompettes des Juifs, vous ne songez pas à réprimer l'empressement qu'elles mettent à répondre à l'appel; vous souffrez qu'elles encourent le reproche d'impiété, et qu'elles soient entraînées au déréglement. Car la synagogue est un mauvais lieu où afflue tout ce qu'il y a de plus dépravé : c'est un rendez-vous pour les prostituées, et pour les efféminés; le théâtre, enfin, y vomit tout son personnel.

Mais que parlé-je des prostitutions qui sont admises dans la synagogue? Ne craignez-vous pas que votre femme n'en revienne possédée par le démon? N'avez-vous pas entendu, dans le précédent entretien, la parole par laquelle il nous était clairement démontré que les démons habitent, et les âmes mêmes des Juifs, et les lieux dans lesquels ils se rassemblent? Comment donc, dites-moi, osez-vous, après avoir formé des chœurs avec les démons, revenir dans l'assemblée des apôtres? Comment ne frémissez-vous pas, après que vous êtes allé vous réunir et communiquer avec ceux qui ont versé le sang de Jésus-Christ, de revenir, de communier à la sainte Table, et de participer au précieux sang? Vous ne frémissez pas, vous ne tremblez pas, lorsque vous commettez ces iniquités? Quoi! vous ne respectez pas même la Table sainte? J'ai discouru avec vous sur les dangers du judaïsme, vous en discourrez avec nos judaïsants, et eux avec leurs femmes : « Edifiez-vous l'un l'autre! » (I Thess., v, 11.) Si celui qui souffre de ces maladies est un catéchumène, qu'il soit éloigné du vestibule de l'église; et si c'est un fidèle et un initié, qu'on le chasse de la sainte Table. Il n'est pas besoin, en effet, d'user d'exhortation et de conseil à l'égard de tous les péchés; il y en a que l'on corrige communément par une prompte et courte séparation. Et de même que les blessures peu graves cèdent à des remèdes doux, tandis que pour celles qui sont gangrenées, incurables, et qui rongent le corps, il faut la pointe du fer et le feu; ainsi parmi les péchés, il en est qui ont besoin d'une longue exhortation, et les autres, d'une réprimande sévère. C'est pourquoi Paul ordonne de ne pas toujours exhorter, mais de reprendre quelquefois avec vigueur, quand il dit : « Pour cette « cause, reprends-les durement ». (Tite, I, 13.) Reprenons-les donc durement aujourd'hui, afin que, dans la honte de leur passé, ils s'accusent eux-mêmes et qu'ils évitent ce jeûne inique si dangereux pour le salut de leurs âmes. Pour ces raisons, m'abstenant, moi aussi, d'exhorter désormais, j'atteste et je proclame que : « Si quelqu'un n'aime pas le Sei« gneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème! »

(I Cor., xvi, 22.) Et quel signe plus certain peut-il y avoir que l'on n'aime pas le Seigneur que de partager les fêtes de ceux qui l'ont mis à mort? Ce n'est pas moi qui les ai anathématisés, c'est Paul, ou plutôt, ce n'est pas Paul, mais Jésus Christ qui parle par lui, et qui a dit précédemment : « Ceux qui cherchent la « justification dans la Loi sont déchus de la « Grâce ». (Gal., v, 4.) Dites-leur ces paroles, et lisez-leur ces sentences; et quand vous les aurez sauvés par toute espèce de soins, et arrachés de la gorge du diable, amenez-les nous le jour du jeûne, afin que, acquittant le reste de notre promesse, unanimement et d'une seule voix avec nos frères, nous glorifiions Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus Christ, parce qu'à lui est la gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

TROISIÈME DISCOURS.

CONTRE CEUX QUI JEUNENT A LA PREMIÈRE PAQUE.

ANALYSE.

Il ne faut pas participer au jeûne que les Juifs observent avant leur pâque : 1° parce que c'est une cause de schisme et de dissension, et que la dissension est le plus grand des maux : telle est la doctrine de saint Paul et des Pères rassemblés à Nicée; 2° parce que Dieu, en détruisant la seule ville où pouvait légalement se faire la pâque, a suffisamment déclaré qu'il rejetait toutes les fêtes des Juifs, et nous délivrait de l'obligation d'observer les jours fixés par la Loi; 3° parce que chez les Juifs mêmes l'observation du lieu devait l'emporter sur l'observation du temps; 4° parce que l'observation du temps est le plus souvent impossible.

1. Une affaire nécessaire, urgente, interrompant de nouveau la suite de nos instructions contre les Anoméens, demande toute notre attention, toutes nos paroles. Nous étions prêt à vous entretenir encore de la gloire du Fils unique, mais l'obstination malencontreuse de ceux qui veulent jeûner à la première pâque nous oblige d'employer encore aujourd'hui toute cette instruction à les guérir de leur folie. Et en effet le bon pasteur ne chasse pas seulement les loups, mais il soigne encore les brebis malades avec toute sorte de sollicitude. Car, quel profit y a-t-il à ce que les ouailles échappent à la dent des bêtes féroces, si elles sont dévorées par la maladie? De même encore un excellent général ne repousse pas seulement les attaques du dehors, mais auparavant il réconcilie avec elle-même la ville agitée par des factions, sachant bien que la victoire sur les ennemis du dehors ne servira de rien, tant que les dissensions continueront au dedans. Et afin que vous appreniez que rien ne contribue à la ruine autant que la sédition et la rivalité, écoutez ce que dit Jésus-Christ : « Un royaume divisé contre lui-même ne sub« sistera pas ». (Matth., XII, 25.) Et pourtant, quoi de plus puissant qu'un royaume avec ses revenus, ses armes, ses murailles, ses forteresses, et le nombre si grand des soldats, et de ses chevaux, et mille autres choses qui lui procurent une force considérable? Néanmoins, une si grande puissance se dissout quand elle s'insurge contre elle-même. Car rien n'affaiblit autant que la rivalité et les querelles, de même que rien ne produit tant de force et de puissance que la charité et la concorde. C'est aussi ce que sentait Salomon, quand il disait : « Le « frère secouru par le frère est comme une ville « forte et un royaume fermé ». (Prov., XVIII, 19.) Voyez combien grande est la force de la concorde? combien grand est le dommage causé par la rivalité? Un royaume agité par les factions se dissout, tandis que deux hommes qui sont d'accord et unis ensemble sont plus solides qu'aucune muraille.

Je sais bien que, par la grâce de Dieu, la

plus grande partie de ce troupeau est exempte de cette infirmité, et que la maladie n'a envahi que le petit nombre; néanmoins ce n'est pas une raison pour négliger la cure. Quand même il n'y en aurait que dix, ou bien cinq, ou bien deux, ou même un seul qui fût infirme, il ne faudrait pas le mépriser pour cela. Oui, quand même il n'y en aurait qu'un seul, et encore petit et abject, c'est un frère pour lequel Jésus-Christ est mort. Et Jésus-Christ a fait voir qu'il fait grand cas de ceux qui sont petits. «Celui, dit-il, qui scandalise un des plus «petits qui croient en moi, il lui est avantageux «qu'une meule de moulin soit suspendue à son «cou, et qu'on le plonge dans la mer».(Matth., XVIII, 6.) Et encore : «Toutes les fois que vous «ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, vous ne «me l'avez pas fait non plus». (Ib., XXV, 45.) Et encore : «Votre Père qui est aux cieux ne veut «pas qu'un de ces petits périsse».(Ib., XVIII, 14.) Comment donc ne serait-il pas absurde, tandis que Jésus-Christ fait tant de cas des petits, que nous les abandonnassions par négligence? Ne dites pas : Il n'y en a qu'un; mais, un seul, s'il est négligé, communiquera encore le mal aux autres. «Car un peu de levain, «est-il dit, fait lever toute la pâte». (Gal., V, 9.) Et ce qui perd et détruit tout, c'est que nous dédaignons les petits. C'est pourquoi les plaies deviennent grandes; comme les grandes aussi deviennent facilement petites, quand on leur donne des soins convenables.

Voici donc ce que nous leur dirons d'abord : Il n'y a rien de pire que de se livrer à la contention et à la dispute; que de déchirer l'Eglise et de diviser en beaucoup de parties cette tunique que les larrons n'ont pas osé déchirer. N'est-ce pas assez des autres hérésies, sans que nous nous divisions nous-mêmes? N'entendez-vous pas Paul qui dit: «Si vous vous mordez et «vous mangez les uns les autres, prenez garde «d'être détruits les uns par les autres». (Gal., V, 15.) Dites-moi, vous vous égarez loin du troupeau, et vous ne craignez pas le lion qui rôde au dehors. «Car, est-il dit : Notre ennemi, «comme un lion, rôde à l'entour en rugissant «et en cherchant quelqu'un dont il se saisisse». (I Pierre, V, 8.) Voyez la sagesse du pasteur : il ne le laisse pas demeurer au dedans parmi les brebis, afin qu'il n'épouvante pas le troupeau; il ne le chasse pas non plus du dehors, afin de les tenir toutes unies au dedans par la crainte de la bête féroce. Vous ne respectez pas le père? craignez l'ennemi. Il vous prendra bon gré mal gré, si vous vous séparez vous mêmes du troupeau. Il est vrai, Jésus-Christ pouvait le chasser même du dehors; mais pour vous rendre vigilants et prêts à combattre, pour que vous cherchiez constamment un refuge auprès de l'église votre mère, il a permis au lion de rugir au dehors, afin que ceux qui sont au dedans, en entendant sa voix, s'unissent plus fortement et cherchent un refuge les uns auprès des autres. C'est ainsi qu'agissent les mères qui aiment leurs enfants : quand ces enfants pleurent, elles les menacent souvent de les jeter à la gueule des loups : non qu'elles veuillent les y jeter, mais pour faire cesser leur colère. Jésus-Christ a tout fait pour que nous vivions en paix, et que nous soyons attachés les uns aux autres.

2. C'est pourquoi Paul, qui avait des réprimandes aussi graves que nombreuses à faire aux Corinthiens, n'en trouve pas qui fussent plus importantes que celle d'avoir manqué à ce devoir. Il avait à leur faire des reproches au sujet de la fornication, de leur arrogance, des tribunaux du dehors, des festins dans les temples d'idoles, et sur ce que les femmes ne se couvraient pas la tête, tandis que les hommes le faisaient; il en avait encore, des reproches à leur faire, concernant le mépris des pauvres, l'arrogance que les dons divins avaient fait naître en eux, et aussi relativement à la résurrection des corps; il avait en outre à les blâmer au sujet de leurs querelles et de leurs procès; il passe sur tout le reste, et c'est contre leurs divisions et leurs schismes qu'il s'élève tout d'abord. Et si vous le permettez, je vous montrerai jusqu'à l'évidence par les paroles mêmes de saint Paul, que c'est là le reproche auquel il attache le plus d'importance. Ils s'étaient livrés à la fornication, écoutez comment il en parle : « C'est un bruit constant que la «fornication existe parmi vous». (1 Cor., V, I.) Ils s'étaient livrés à des pensées d'orgueil : «Quelques-uns se sont enflés comme si je ne «devais pas aller vers vous».(Ib., IV, 18.) Ils en avaient appelé, pour juger leurs différends, aux tribunaux du dehors : «Quelqu'un d'entre «vous ayant une affaire contre un autre ose «faire porter le jugement par des infidèles». (Ib., VI, 1.) Ils avaient mangé des viandes consacrées aux idoles : «Vous ne pouvez participer à la table «du Seigneur et à la table des démons». (Ibid., X, 21.) Et sur ce que les femmes ne se

voilaient pas, tandis que les hommes le faisaient, écoutez comme il les reprend, quand il dit : « Tout homme qui prie ou qui prophé« tise, ayant la tête couverte, déshonore sa « tête, mais toute femme qui prie ou qui pro« phétise sans avoir la tête voilée, déshonore sa « tête ». (Ibid., xi, 4, 5.) Ils avaient méprisé les pauvres : l'Apôtre le fait voir clairement par ces paroles : « L'un a faim et l'autre est ivre » (I Cor., xi, 21) ; et encore : « Ou méprisez-vous l'Eglise « de Dieu, et couvrez-vous de confusion ceux qui « n'ont rien ? » (Ib. 22.) Ils ambitionnaient les plus grands dons du Saint-Esprit et ils dédaignaient les moindres; on le voit par ces paroles de l'Apôtre : « Est-ce que tous sont apôtres ? est« ce que tous sont prophètes? » (Ibid., xii, 29.) Ils avaient douté de la résurrection, en voici la preuve : « Mais dira quelqu'un : comment res« suscitent les morts? dans quel corps viennent« ils ? » (Ibid., xv, 35.) Ayant à leur reprocher tant de choses, il ne leur en dit rien cependant avant de leur avoir parlé de la division et du déchirement de l'Eglise. Dès le commencement de l'Epître, il leur parle en ces termes : « Je vous « conjure, mes Frères, par le nom de Notre« Seigneur Jésus-Christ, de dire tous la même « chose, et qu'il n'y ait point de schisme parmi « vous ». (Ib., i, 10.) Il savait, certes, il savait parfaitement que c'était ce qui pressait le plus. Le fornicateur, s'il entre habituellement à l'église, celui que l'orgueil ou un autre vice domine, s'ils profitent des instructions ordinaires, se corrigeront aisément ; mais celui qui s'est séparé lui-même de l'assemblée des fidèles, qui s'est soustrait à l'enseignement des Pères et aux remèdes du médecin, celui-là, encore qu'il paraisse se bien porter, tombera bientôt malade. Semblable à un médecin habile qui éteint d'abord le feu de la fièvre avant d'appliquer le remède aux plaies et aux ruptures, saint Paul veut avant tout supprimer les schismes, et ce n'est qu'après qu'il songe à soigner les blessures de chaque membre. Voilà pourquoi ce reproche vient avant tous les autres, et pourquoi il leur recommande d'éviter les divisions, de ne pas se choisir des maîtres particuliers et de ne pas se séparer des membres du corps de Jésus-Christ. Et ce n'est pas seulement aux Corinthiens que s'adressent ces paroles de l'Apôtre, mais encore, après eux, à ceux dont les âmes sont travaillées des mêmes maladies. Il en est à qui je demanderais volontiers ce que c'est que la pâque, ce que c'est que le carême, qu'est-ce que le judaïsme et qu'est-ce que le christianisme; pourquoi telle cérémonie n'arrive qu'une seule fois dans toute l'année, tandis que telle autre s'accomplit à chaque réunion ; que signifient les azymes et beaucoup d'autres choses semblables? L'embarras où ils seraient de répondre montrerait clairement qu'ils se livrent mal à propos à la contention, eux qui ne peuvent pas même rendre raison de ce qu'ils font chaque jour. Cela ne les empêche pas de se croire plus sages que tous les autres, et, chose extrêmement condamnable, de n'accepter de leçons de personne, malgré l'excessive ignorance où ils sont de tout ; de refuser toute espèce d'ordres et de conseils, et de faire dépendre témérairement leurs intérêts d'une coutume dont ils ne peuvent se rendre compte, et de rouler ainsi dans les abîmes et les précipices.

3. Quelle réponse sage font-ils à ces objections? Vous-même, disent-ils, n'avez-vous jamais observé ce jeûne ? Ce n'est pas à vous de m'interroger ; toutefois, je vous répondrai avec raison que si nous avons observé le jeûne judaïque, nous avons sacrifié cette habitude à l'harmonie, à l'unité de l'Eglise. Et ce que Paul disait aux Galates, je vous le dis, moi aussi : « Soyez comme moi, puisque moi aussi « j'ai été comme vous ». (Gal., iv, 12.) Que veut dire cette parole ? Il leur avait persuadé de renoncer à la circoncision, de mépriser les sabbats, les jours légaux et toutes les autres pratiques de l'Ancien Testament; puis, comme il les voyait craindre et redouter d'encourir un châtiment et une peine pour la transgression de la Loi mosaïque, il les rassurait par son exemple, en disant : « Soyez comme moi, puis« que, moi aussi, j'ai été comme vous ». Comme s'il disait : Est-ce que je suis sorti du milieu des Gentils ? Est-ce que j'ignore les observances légales et la peine portée contre les infracteurs de la Loi ? Fiez-vous donc à moi sur cette question. « Hébreu né d'hébreux, pharisien pour « ce qui est de la manière d'observer la Loi ; « quant au zèle pour le judaïsme, persécutant « l'Eglise. Mais ce qui me paraissait un gain « pour moi, je le regarde, à cause de Jésus« Christ, comme une perte » (Phil., iii, 5-7) ; j'ai renoncé au judaïsme d'une manière absolue. Soyez donc comme moi, puisque j'ai été comme vous.

Mais que parlé-je de moi-même ? Trois cents Pères, ou même davantage, assemblés dans

une ville de la Bithynie, ont décrété ce que je vous prêche en ce moment, et vous ne faites aucun cas de leur décision? Dès lors de deux choses l'une : il faut que ces hommes aient ou ignoré, ou trahi la vérité; à votre sens, c'étaient des ignorants ou des hypocrites. Puisque vous ne respectez pas ce qu'ils ont décrété, ces conséquences sont rigoureuses; mais elles sont démenties par les faits qui ont montré leur sagesse d'une manière éclatante, et leur sagesse apparaît dans cette exposition de la foi qui ferma la bouche aux hérétiques, et, comme un mur inébranlable, repoussa toutes leurs machinations; quant à leur courage, la persécution qu'ils venaient de traverser et la guerre qu'ils avaient soutenue contre le monde, dans l'intérêt de l'Eglise, l'avaient suffisamment éprouvé.

En effet, comme de vaillants guerriers qui ont érigé d'innombrables trophées, et reçu de nombreuses blessures, ainsi revenaient alors de toutes parts les chefs des Eglises, portant les stigmates de Jésus-Christ, et pouvant compter les nombreux supplices qu'ils avaient endurés pour la confession de la foi. Les uns pouvaient parler des mines et de la misère qu'ils y avaient endurée; d'autres, de la confiscation de tous leurs biens; d'autres, de la faim qu'ils avaient soufferte; d'autres, des blessures dont tout leur corps était couvert; les uns aussi pouvaient montrer leurs côtés labourés avec les ongles de fer; d'autres, leur dos meurtri; d'autres, les orbites d'où leurs yeux avaient été arrachés; et d'autres, quelqu'autre membre de leur corps mutilé pour Jésus-Christ. Et c'est de la réunion de ces athlètes que fut alors formé le Concile entier; et, d'accord sur la foi, ils décrétèrent aussi que l'on célébrerait la fête de Pâques en commun et tous ensemble. Ainsi, des hommes qui n'avaient pas trahi la foi dans des temps si difficiles, ces mêmes hommes ont dû, selon vous, recourir à la dissimulation pour fixer le jour où une fête sera observée? Songez-vous à ce que vous faites, en condamnant tant de Pères si courageux et si sages? Si l'orgueil avec lequel le pharisien se préféra au publicain, rendit nulles toutes ses vertus, quel pardon obtiendrez-vous et quelle sera votre défense, à vous qui condamnez tant de docteurs chéris de Dieu, et cela injustement et contre toute raison? N'avez-vous pas entendu Jésus-Christ dire lui-même : « Quand deux ou trois sont rassemblés en mon « nom, je suis au milieu d'eux? » (Matth., XVIII, 20.) Quoi! Jésus Christ est au milieu de deux ou trois hommes qui prient ensemble, et il n'aurait pas été au milieu de ces trois cents évêques dictant tout, décrétant tout! En les condamnant, vous condamnez aussi la terre entière qui a approuvé leur sentence. Pensez-vous donc que les Juifs soient plus sages que tous les Pères de toutes les contrées de la terre, et cela, quand ils ne jouissent plus des institutions de leurs pères, et ne célèbrent plus aucune fête? Il n'y a plus chez eux ni d'azymes ni de pâques, (j'en entends beaucoup, en effet, dire que la pâque ne peut se passer des azymes); il n'y a plus, je le répète, d'azymes parmi eux; apprenez-le de la bouche de leur législateur lui-même : « Vous ne pourrez « pas immoler la pâque indifféremment dans « toutes les villes que le Seigneur votre Dieu doit « vous donner, mais seulement dans le lieu qu'il « aura choisi pour y établir son nom ». Le lieu choisi par le Seigneur fut Jérusalem (Deut., XVI, 5, 6): Vous le voyez, après avoir désigné une ville, une seule, pour la célébration de cette fête, le Seigneur a ensuite ruiné jusqu'à la ville même, pour les détourner, même malgré eux, de cette institution; car Dieu savait apparemment ce qui devait arriver. Pourquoi donc a-t-il rassemblé les Juifs de tous les points de la terre dans une ville qu'il prévoyait devoir être détruite? N'est-il pas évident que c'est parce qu'il voulait abolir la fête? Dieu l'a abolie, et vous vous faites le disciple des Juifs dont le Prophète a dit : « Et qui est aveugle, « sinon mes enfants; et sourd, sinon ceux qui « exercent l'empire sur eux? » (Is., XLII, 19.) Envers qui, en effet, n'ont-ils pas été ingrats et stupides? Envers les apôtres, envers les prophètes, envers leurs docteurs? Et qu'est-il besoin de parler des docteurs et des prophètes, puisqu'ils ont égorgé jusqu'à leurs fils mêmes? « Car, ils ont immolé leurs fils et leurs filles « aux démons ». (Ps. CV, 37.) Ils ont méconnu la nature, et observé les jours de fêtes!

Ils ont foulé aux pieds la parenté; ils ont oublié leurs enfants; ils ont oublié Dieu même, leur Créateur, car il est dit : « Tu as oublié Dieu « qui t'a engendré, et tu as oublié Dieu qui te « nourrit». (Deut., XXXII, 18.) Ils ont abandonné Dieu, et ils gardent scrupuleusement leurs fêtes! Quelle inconséquence! Il est vrai, Jésus-Christ a fait la pâque avec les Juifs, mais ce n'était pas pour que nous la célébrassions avec

eux, c'était afin que la figure se rencontrant avec la vérité servît à l'introduire et à la faire reconnaître dans le monde. Il a aussi enduré la circoncision, il a observé les sabbats, sanctifié les fêtes, et mangé les azymes ; tout cela à Jérusalem. Mais, nous ne sommes plus assujétis à aucune de ces observances, et Paul s'écrie : « Si vous vous faites circoncire, Jésus-« Christ ne vous sert de rien » (Gal., v, 2) ; et encore au sujet des azymes : « C'est pourquoi, « célébrons la fête, non avec le vieux levain, « ni avec le levain de la méchanceté et de la « perversité, mais avec les azymes de la sin-« cérité et de la vérité ». (I Cor., v, 8.) Car, nos azymes ne sont pas de la farine pétrie, mais une conduite sincère, et une vie vertueuse.

4. Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il fait la pâque en même temps que les Juifs? Parce que l'ancienne pâque était la figure de celle qui devait venir, et qu'il fallait que la vérité s'ajoutât à la figure ; après avoir montré l'ombre, il produisit la vérité pendant la même scène ; mais, la vérité étant une fois apparue, l'ombre dès lors est effacée, et n'est plus de saison. Ne m'alléguez donc pas cette raison. Montrez-moi, si vous le pouvez, que Jésus-Christ a ordonné de faire la pâque avec les Juifs. Car, c'est le contraire que je soutiens : je soutiens que non-seulement il n'a pas ordonné d'observer les jours de fêtes marqués dans la loi mosaïque, mais qu'il nous a même délivrés de l'obligation de célébrer ces fêtes. Ecoutez, en effet, ce que dit Paul, et quand je nomme Paul, c'est de Jésus-Christ que je parle, puisque c'est lui qui meut l'âme de Paul. Que dit donc le grand Apôtre? « Vous observez les « jours, et les mois, et les saisons, et les an-« nées. J'appréhende pour vous que je n'aie « peut-être travaillé en vain parmi vous ». (Gal., IV, 10, 11.) Et encore : « Chaque fois que vous « mangerez ce pain, et que vous boirez ce ca-« lice, vous annoncerez la mort du Seigneur». (I Cor., XI, 26.) En disant : « Chaque fois », il a donné plein pouvoir à celui qui s'approche des saints mystères de choisir le temps qu'il veut. Il ne fixe pas de jours à garder invariablement. Car, la pâque et le carême ne sont pas la même chose ; mais, autre chose est la pâque, autre le carême. Le carême n'arrive qu'une seule fois l'an, la pâque, trois fois la semaine, et parfois même quatre fois, ou plutôt, chaque fois que vous voulez ; car la pâque n'est pas un jeûne, mais l'oblation et le sacrifice qui se fait dans chaque réunion. Entendez saint Paul vous le dire lui-même : « Jésus-Christ, notre « pâque, a été immolé pour nous ; et chaque « fois que vous mangerez ce pain, et que vous « boirez ce calice, vous annoncerez la mort du « Seigneur ». (I Cor., XI, 26.) C'est pourquoi, chaque fois que vous vous approchez des saints mystères avec une conscience pure, vous célébrez la pâque ; vous la célébrez, dis-je, non pas quand vous jeûnez, mais quand vous participez au sacrifice. « Chaque fois, en « effet, que vous mangerez ce pain, et que « vous boirez ce calice, vous annoncerez la « mort du Seigneur ». Célébrer la pâque, c'est annoncer la mort; car, l'oblation faite aujourd'hui, et celle qui a été célébrée hier, et celle de chaque jour, est semblable à celle qui s'est accomplie en ce grand jour du sabbat, où Jésus-Christ fut sacrifié sur la croix ; elle est la même; et celle-là n'est en rien plus vénérable que celle-ci, ni celle-ci, de moindre valeur que celle-là; mais, c'est une seule et même oblation également redoutable et salutaire.

Pourquoi donc, dit-on, jeûnons-nous ces quarante jours? Beaucoup autrefois s'approchaient des mystères témérairement et comme à l'aventure, et surtout dans ce temps où Jésus-Christ les a institués. Or, les Pères, sachant le danger qu'il y avait à s'en approcher avec négligence, désignèrent, lorsqu'ils furent réunis, quarante jours consacrés au jeûne, aux prières, à l'audition de la parole de Dieu, aux assemblées, afin qu'étant tous soigneusement purifiés en ces jours, par les prières, par l'aumône, par le jeûne, par les veilles, par les larmes, par la confession et par toutes les autres œuvres de piété, nous pussions nous approcher des sacrements avec une conscience aussi pure que possible. Qu'ils aient obtenu un grand et heureux résultat par cette condescendance, en nous faisant contracter l'habitude de jeûner, voici qui le prouve. Pour nous, prédicateurs, quand même pendant toute l'année, nous ne cesserions de prêcher le jeûne de toutes nos forces, personne ne ferait attention à ce que nous dirions. Mais, que le temps du carême arrive seulement ; sans que personne les exhorte ou les avertisse, les plus nonchalants se lèvent, recevant du temps avertissement et exhortation. Si donc un Juif ou un Gentil vous demande pourquoi vous jeûnez, ne dites pas que c'est en mémoire de

la pâque ou de la croix, car ce serait lui donner prise contre vous ; nous ne jeûnons pas, en effet, en mémoire de la pâque, ou de la croix, mais pour effacer nos péchés, avant de nous approcher des mystères. Si ce n'était cette raison, la pâque serait plutôt pour nous une occasion de joie et d'allégresse, que de jeûne et de tristesse. La croix, en effet, a ôté le péché, elle a été l'expiation du monde, la réconciliation d'une haine invétérée; elle a ouvert les portes du ciel; elle a rendu amis de Dieu ceux qui lui étaient en aversion ; elle a rouvert à notre race l'entrée du ciel ; elle a placé notre nature à la droite du trône éternel, et nous a procuré une infinité d'autres biens. Il ne faut donc pas pleurer et avoir le cœur serré, mais être content et se réjouir de toutes ces choses. C'est pourquoi, Paul aussi a dit : « Loin de moi que je me glorifie, sinon dans « la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (Gal., vi, 14) ; et encore : « Dieu prouve sa cha« rité pour nous, en ce que, quand nous étions « encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour « nous » (Rom., v, 8); et Jean exprime ainsi la même pensée : « Dieu a tant aimé le monde ». (iii, 16.) Par quelle marque Dieu a-t-il surtout signalé son amour pour le monde? Par la croix : car écoutez ce qu'ajoute l'apôtre saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a « donné son fils unique », pour être crucifié, « afin que quiconque croit en lui ne périsse « pas, mais qu'il ait la vie éternelle ». La croix est donc une occasion de témoigner de l'amour pour Dieu, et un sujet de se glorifier : ne disons donc pas que nous pleurons à cause d'elle. Car, nous ne pleurons pas à cause d'elle, à Dieu ne plaise ! mais à cause de nos propres péchés. Voilà pourquoi nous jeûnons.

5. Le catéchumène ne célèbre certainement jamais la pâque, bien qu'il jeûne chaque année, parce qu'il ne communie pas à l'oblation ; au contraire, le chrétien qui ne jeûne pas, s'il s'approche du sacrement avec une conscience pure, célèbre la pâque, qu'il participe à la communion aujourd'hui, demain ou n'importe quel jour. Ce n'est pas par l'observation des temps mosaïqnes, c'est par la pureté de la conscience que l'on juge de la disposition de celui qui s'approche de la table sainte ; cependant nous sommes si peu raisonnables que nous faisons le contraire. Nous ne purifions pas l'âme ; et pourvu que nous nous approchions des saints mystères le jour de Pâques, nous croyons que nous célébrons Pâques, quand même nous serions tombés dans une infinité de péchés. Mais nous nous trompons; non, quand vous vous approcheriez du banquet sacré, le jour même du sabbat, si votre conscience est mauvaise, votre communion ne vaut rien ; vous sortez de l'église sans avoir satisfait au devoir pascal ; au contraire si vous communiez après avoir purifié votre conscience, quand ce serait aujourd'hui, vous avez parfaitement célébré la pâque. Il vous faudrait donc appliquer toute votre diligence et votre ardeur, non pas à observer exactement les temps mosaïques, mais à vous approcher dignement des saints mystères. Vous préféreriez maintenant tout endurer plutôt que de rompre entièrement avec les coutumes judaïques ; gardez cette fermeté, mais transportez-la à un autre objet plus digne ; ce souci que vous avez pour observer les coutumes des Juifs, ayez-le pour vous approcher sans péchés des sacrements.

Pour vous convaincre, en effet, que Dieu ne fait aucun cas des temps fixés pour les fêtes de l'Ancien Testament, ni de tant d'autres vaines observances, écoutez ce qu'il dira au jugement dernier : « J'ai eu faim, et vous m'avez « nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à « boire ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu » (Matth., xxv, 35) ; ceux qui sont à la gauche, il leur reproche le contraire; vient ensuite un autre pécheur qu'il châtie pour son ressentiment et son manque de charité : « Méchant « serviteur », dit-il en effet, « je vous ai remis « toute votre dette ; ne deviez-vous pas, vous « aussi, avoir compassion de votre frère, « comme j'ai eu compassion de vous? » (Ib. xviii, 32.) Il exclut aussi des vierges de la chambre nuptiale, parce qu'elles n'avaient pas d'huile dans leurs lampes (Ib. xxv, 7 et suiv.); un autre, parce qu'il était entré sans avoir l'habit nuptial (Ib. xxii, 11 et suiv.), et couvert de sordides vêtements, et rempli de fornication et d'impureté; mais, on ne voit pas que jamais personne ait été châtié ni repris pour avoir fait la pâque en tel mois ou en tel autre.

Mais que parlé-je des chrétiens qui ont été délivrés de toute obligation semblable, et dont la conversation est en haut, dans les cieux, où il n'y a ni mois, ni soleil, ni lune, ni révolution des années? Les Juifs eux-mêmes, si l'on veut faire attention à ce qui se passe parmi

eux, les Juifs ne considèrent l'observation fidèle des temps que comme un devoir d'une importance secondaire, le point capital de leur loi, le devoir auquel il leur est rigoureusement interdit de manquer, c'est l'observation du lieu, c'est de sacrifier à Jérusalem. Des hommes, en effet, s'étant approchés de Moïse, et lui ayant dit : « Nous sommes impurs parce que nous « avons approché d'un corps mort ; comment, « serons-nous privés pour cela d'offrir les dons « au Seigneur ? » (Nomb., IX, 7.) « Tenez-vous « là », leur répondit-il, « et j'en référerai à « Dieu ». (Ibid., V, 8.) Puis, quand il en eut référé, il porta une loi par laquelle il était dit que « si quelqu'un était impur pour avoir « approché d'un corps ou si quelqu'un faisait « un long voyage, et qu'il leur fût impossible « de faire la pâque dans le premier mois, ils la « feraient dans le second ». (Ibid., V, 10.) Quoi donc ! chez les Juifs l'observation du temps est supprimée pour que la pâque se fasse à Jérusalem ; et vous, vous ne préférez pas à l'observation servile du temps l'accord et l'union de l'église ! vous affectez d'observer rigoureusement les jours, et dans votre égarement, vous osez insulter à notre commune Mère ; vous divisez la sainte assemblée ! N'espérez aucun pardon, vous qui n'avez aucune excuse pour commettre de tels péchés.

Mais je vais plus loin et j'affirme qu'avec la meilleure volonté du monde, il nous est tout à fait impossible d'observer le jour dans lequel Jésus-Christ a été crucifié. Je vais vous le prouver d'une manière évidente. Oui, quand même les Juifs n'auraient pas transgressé la loi de Dieu et ne seraient ni ingrats, ni stupides, ni plongés dans l'insouciance et le mépris des choses du salut ; quand ils ne seraient pas déchus des institutions de leurs pères ; quand ils les garderaient maintenant avec soin, il nous serait impossible, même alors, en marchant sur leurs traces, d'observer le jour dans lequel Jésus-Christ a été crucifié et a célébré la pâque. Pourquoi ? Je vais vous le dire. Le jour où il a été crucifié était le premier jour des azymes et la veille du sabbat, coïncidence qui n'arrive pas tous les ans. Voici, en effet, que dans l'année présente, le premier jour des azymes tombe un jour de dimanche, et c'est une nécessité de jeûner toute la semaine : la passion est passée, nous avons assisté au supplice de la croix, à la résurrection même, et le jeûne dure encore. Il arrive donc souvent que le jeûne se prolonge après la croix, après la résurrection, la semaine n'étant pas encore finie : ainsi, il n'y a aucune observation du temps.

6. Ne nous obstinons donc pas, et gardons-nous de dire : il y a si longtemps que je jeûne à telle époque et je changerais maintenant cette habitude ? Pour cette raison-là même, vous devez la changer ; puisque vous vous êtes tenu si longtemps éloigné de l'Eglise, revenez désormais à cette bonne mère. Serait-il raisonnable de dire : Puisque j'ai si longtemps persévéré dans la haine, j'aurais honte de me réconcilier maintenant ? Il n'y a pas de honte à changer pour devenir meilleur, il y en a à persister dans une obstination à contre-temps. C'est là ce qui a perdu les Juifs ; leur opiniâtreté à garder l'ancienne Loi les a entraînés dans l'impiété.

Mais que parlé-je du jeûne et de l'observation légale des jours ? Zélé partisan de la Loi ancienne, saint Paul avait enduré pour elle sueurs, peines, fatigues ; il avait entrepris de nombreux voyages, surpassé tous ceux de son temps dans l'observation exacte des institutions judaïques ; néanmoins, quand, après tous les efforts et les sacrifices qu'il avait faits pour atteindre à la perfection légale et mosaïque, il s'aperçut que tout ce qu'il faisait, loin de lui être utile, tournait à son préjudice et à sa ruine, il ne balança pas un instant à quitter la Loi de Moïse pour celle de Jésus-Christ. Et il ne se dit pas en lui-même : Quoi donc ! aurai-je pour rien dépensé tant de zèle ? Perdrai-je le fruit de si grands travaux ? Ce fut précisément cette raison qui le poussa à changer plus promptement, pour ne pas travailler davantage en pure perte ; et il méprisa la justice qui vient de la Loi, afin de recevoir celle qui vient de la foi ; et il s'écrie : « Tout ce qui a été un « gain pour moi, je le regarde, à cause de Jésus-« Christ, comme une perte ». (Phil., III, 7.)

« Si vous apportez votre présent à l'autel », est-il dit, « et que là, vous vous souveniez que « votre frère a quelque chose contre vous, allez, « réconciliez-vous d'abord avec votre frère, et « après venez offrir votre présent ». (Matth., V, 23.) Quoi donc ? Si votre frère a quelque chose contre vous il ne vous est pas permis d'offrir le sacrifice, jusqu'à ce que vous vous soyez réconcilié avec lui ; et tandis que l'Eglise tout entière, et tant de Pères ont quelque chose contre vous, vous ne craignez pas d'approcher des divins mystères sans avoir mis fin à cette haine

si funeste pour vous? Comment donc pourrez-vous célébrer la pâque dans de telles dispositions? Je ne dis point cela pour les judaïsants seuls, mais pour vous aussi, mes Frères, qui êtes exempts de cette maladie, afin qu'avec toute la diligence et la douceur dont vous êtes capables, vous rassembliez tous les chrétiens judaïsants pour les ramener dans le sein de l'Eglise notre mère.

Et quand même ils se roidiraient, regimberaient, et feraient toutes les résistances imaginables, ne cédez pas, insistez, persistez jusqu'à ce que vous les ayez persuadés; on ne saurait faire trop de sacrifices quand il s'agit de ramener dans l'Eglise la paix et l'union. C'est pour cela que, quand l'évêque, votre Père entre, il ne monte pas sur son trône avant de vous avoir souhaité la paix à tous; et quand il s'est levé il ne commence pas à vous faire l'instruction qu'il ne vous ait d'abord donné la paix à tous. Lorsque les prêtres vous bénissent, c'est là ce qu'ils vous souhaitent tout d'abord, c'est ainsi qu'ils commencent la bénédiction.

Et quand le diacre avertit de prier avec les autres, il ordonne aussi d'invoquer l'ange de la paix dans la prière; et tout ce qui est offert dans le sacrifice symbolise la paix; et celui qui vous renvoie de cette réunion vous fait ce souhait: « Retirez-vous en paix »; et rien absolument ne peut ni se dire ni se faire sans la paix. Car elle est notre nourrice et notre mère, qui nous entretient avec beaucoup de soin. Et quand je dis la paix, je ne parle pas de celle qui consiste dans un simple salut ni dans la communion de la table, mais de la paix qui est selon Dieu, qui procède de la concorde spirituelle, paix que beaucoup troublent aujourd'hui, que détruisent surtout ceux qui, par une obstination coupable, rabaissent le christianisme et exaltent le judaïsme, croyant les Juifs des maîtres plus « dignes » de foi que nos propres Pères spirituels, et s'en rapportant pour connaître la passion de Jésus-Christ, aux meurtriers de Jésus-Christ: n'est-ce pas là ce que l'on peut concevoir de plus déraisonnable? Ne savez-vous pas que les Juifs ont eu la figure, et nous la vérité? Voyez donc combien grande est la différence. La Loi ancienne défendait la mort corporelle, la Loi nouvelle a apaisé la colère divine soulevée contre toute la terre; la Loi ancienne a fait sortir, un jour, de l'Egypte, le peuple hébreu, celle-ci nous a délivrés de l'idolâtrie; celle-la a dompté Pharaon, celle-ci le diable; après celle-la la Palestine, après celle-ci le ciel.

Pourquoi donc demander encore la lumière à la lampe, quand le soleil a lui? Pourquoi vouloir encore vous nourrir de lait, quand on vous présente une nourriture plus solide? C'est pour que vous ne vous en teniez pas au lait, qu'on vous a d'abord nourris de lait; c'est pour vous diriger vers le soleil, que le flambeau a été allumé. Quand un état plus parfait est arrivé, ne demeurons pas obstinément attachés à ce qui existait d'abord, ne nous occupons plus de jours, de saisons et d'années, mais suivons partout l'Eglise avec ardeur, préférant la charité et la paix à toutes choses. Quand même l'Eglise se tromperait dans l'observation des jours, l'avantage qu'on retirerait de l'exactitude la plus grande en cette matière ne serait pas assez considérable pour compenser le dommage résultant de la division et du schisme. Je ne tiens aucun compte du temps, parce que Dieu lui-même, non plus, n'y a nul égard, comme je vous l'ai démontré assez longuement; je ne demande qu'une seule chose, c'est que, dans toutes nos actions, nous soyons fidèles à la paix et à la concorde; et que, tandis que nous jeûnons, ainsi que tout le peuple, et que les prêtres font des prières communes pour le monde entier, vous ne restiez pas, vous, à vous enivrer à la maison. Pensez que c'est là le fruit de l'opération du diable, et qu'agir de la sorte ce n'est pas commettre seulement un péché, ni deux, ni trois, mais beaucoup plus. C'est vous séparer du troupeau, c'est condamner les décisions de nos Pères spirituels, vous jeter dans la contention, vous précipiter dans le judaïsme, et vous exposer comme un scandale, et à ceux de la maison et aux étrangers. Comment pourrons-nous, nous qui sommes chargé d'annoncer la parole de Dieu, faire un reproche à tels ou tels, de ce qu'ils demeurent nonchalamment dans leurs maisons pendant les offices de l'Eglise, quand vous courez, vous autres, vous mêler aux fêtes des Juifs? Ce sont là des fautes graves; ajoutez-y le tort immense que vous vous faites à vous-mêmes, puisque pendant ces jeûnes vous ne profitez ni des Ecritures, ni des réunions, ni de la bénédiction, ni des prières communes; mais que vous passez tout ce temps avec une conscience mauvaise, craignant et tremblant d'être surpris, comme un homme d'une autre race et d'un autre pays, tandis qu'il faudrait avec

confiance, avec plaisir, avec joie et en toute liberté, accomplir tous les exercices religieux en union avec l'Eglise. L'Eglise ne s'occupe pas d'observer exactement les temps; mais puisqu'il a plu à tous les Pères de se réunir ensemble, de toutes les régions de la terre, et de fixer un jour, comme l'Eglise estime par-dessus tout l'unité, l'harmonie et la concorde, elle a admis ce qui a été ordonné par un concile. Car il est impossible, à nous comme à vous, comme à tout autre, de célébrer les mystères les jours mêmes où ils furent accomplis : nous l'avons suffisamment démontré dans ce qui précède. Ne nous battons donc pas contre des fantômes ; et ne nous nuisons pas dans des choses importantes, en querellant sur des choses de peu de valeur. Jeûner en tel ou tel temps importe peu ; mais diviser l'Eglise, se tenir dans des dispositions querelleuses, faire naître des dissensions, se priver constamment soi-même de la réunion : voilà ce qui est impardonnable, digne d'accusation et puni d'une grande peine.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet ; mais, pour ceux qui sont attentifs, ce qui a été dit suffit ; quant à ceux qui ne sont pas attentifs, en vain en dirions-nous davantage, ils n'en profiteraient pas. C'est pourquoi, mettant fin ici à ce discours, supplions ensemble tous nos frères de revenir à nous, de s'attacher à la paix, de renoncer aux contentions et aux querelles inutiles. Exhortons-les à se moquer de ces misères, à prendre des pensées plus hautes et plus grandes, et à se délivrer de l'observation judaïque des jours; afin que tous, unanimement et d'une seule voix, nous glorifiions Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

QUATRIÈME DISCOURS

CONTRE LES JUIFS, LEURS TROMPETTES, LEUR PAQUE,

PRONONCÉ A ANTIOCHE, DANS LA GRANDE ÉGLISE.

ANALYSE.

Pour juger si une action est bonne ou mauvaise, il faut moins considérer sa nature que sa conformité avec la volonté de Dieu. — Or, le jeûne des Juifs est opposé à la volonté de Dieu. — Tous les actes du culte, en effet, doivent s'accomplir à Jérusalem et non ailleurs, comme le prouve : 1° la Loi même; 2° l'exemple des saints. — En détruisant Jérusalem, Dieu a donc montré clairement qu'il n'agréait plus le culte des Juifs.

1. Les plus misérables et les derniers des hommes, les Juifs, se préparent à jeûner de nouveau, et de nouveau nous sommes obligé de prémunir le troupeau de Jésus-Christ. Tant que les bergers n'ont rien à craindre de la bête féroce, ils se jettent sous un chêne ou sous un sapin, jouent du chalumeau et laissent paître les brebis en toute liberté; mais dès qu'ils prévoient l'attaque des loups, aussitôt, jetant le chalumeau et la flûte, ils prennent en main la fronde, ils s'arment de bâtons et de pierres, et, se mettant devant le troupeau, ils poussent de grands cris et des clameurs retentissantes, et la voix suffit souvent, sans les coups, à écarter l'ennemi. Nous agissons comme eux : les jours précédents, nous vous expliquions tranquillement les saintes Ecritures; avec vous, nous parcourions en toute sécurité ces pâturages sacrés, laissant de côté l'arme de la polémique parce qu'aucun ennemi ne nous menaçait; mais, puisqu'aujourd'hui les Juifs, plus cruels que tous les loups, s'apprêtent à tendre des piéges à nos brebis, c'est une nécessité pour nous de nous préparer à la lutte et au combat, pour que rien de ce qui est à nous ne devienne la proie des bêtes féroces. Quoique ce jeûne ne doive arriver que dans dix jours et davantage, ne vous étonnez pas si nous nous occupons déjà d'armer et de fortifier vos âmes.

Lorsqu'un torrent voisin menace d'emporter les terres de leurs champs, les cultivateurs n'attendent pas le temps de l'hiver pour se mettre en garde; longtemps avant cette saison ils consolident les bords, élèvent des digues, creusent des fossés, et se mettent en défense par tous les moyens possibles. Il est aisé de se rendre maître du torrent tant qu'il est tranquille dans son lit resserré; mais quand il aura crû, et qu'il roulera ses eaux avec une grande impétuosité, il ne sera plus aussi facile de le dompter. On

en prévient donc les ravages longtemps d'avance, en préservant par de sûres défenses tout ce qui redoute ses attaques. Ainsi ont coutume de faire les soldats, les matelots et les moissonneurs. Les soldats fourbissent leurs cuirasses avant le combat, inspectent avec soin leurs boucliers, préparent les rênes, donnent une meilleure nourriture aux chevaux, en un mot mettent tout en ordre. Les matelots, avant de traîner le navire au port, en radoubent et réparent la carène et les flancs, polissent les rames, raccommodent les voiles et disposent tout le reste de l'armement. Les moissonneurs également, bien des jours à l'avance, aiguisent la faux et préparent l'aire, les bœufs, le char, et tous les instruments qui doivent leur servir à faire la moisson. Enfin, il n'y a pas d'affaire qui ne demande à être précédée de certains préparatifs qui en facilitent l'exécution.

Nous suivons la même marche, nous prémunissons vos âmes longtemps à l'avance, en vous exhortant à fuir ce jeûne impie et inique. Ne me dites donc pas que les Juifs jeûnent ; il s'agit de me montrer qu'ils le font selon le dessein de Dieu. S'il n'en est pas ainsi, leur jeûne est plus inique et plus coupable que ne le serait l'ivresse et la débauche. Il ne faut pas considérer seulement les actions en elles-mêmes, il faut encore en examiner le principe.

Tout ce qui se fait selon le dessein de Dieu est excellent, parût-il mauvais; au contraire, ce qui se fait contre la volonté de Dieu, et lui déplaît, quand on le croirait excellent, est ce qu'il y a de plus mauvais et de plus inique. Le meurtre exécuté selon l'ordre de Dieu, est préférable à l'humanité; le traitement le plus humain, s'il contrarie la volonté de Dieu, rend la clémence plus criminelle que le meurtre. Ce n'est pas la nature des actions, mais ce sont les jugements de Dieu qui rendent les actions bonnes ou mauvaises.

Et afin que vous compreniez cette vérité, écoutez : Achab ayant, un jour, pris un roi des Syriens, lui conserva la vie contre la volonté de Dieu, lui fit partager son siége et le renvoya avec beaucoup d'honneur. Alors, un prophète s'approchant, dit à un de ses compagnons : « Par l'ordre du Seigneur, frappe-moi. « Et l'homme ne voulut pas le frapper. Le pro« phète lui dit : Parce que tu n'as pas écouté la « parole du Seigneur, voilà que tu vas t'éloigner « de moi, et le lion te tuera. Il le quitta, en effet, « et le lion le trouva et le tua. Le prophète « trouva un autre homme, et lui dit : Frappe« moi ; et l'homme le frappa et le chargea de « coups ; alors il se banda le visage ». (III Rois, xx, 35-38.) Peut-on concevoir rien de plus étonnant ? Celui qui a frappé le prophète a la vie sauve, et celui qui l'a épargné est puni. Sachez donc que, quand Dieu commande, il ne faut pas rechercher curieusement la nature des actions, mais seulement obéir. De peur, en effet, que le premier n'épargnât le prophète par respect, celui-ci ne lui dit pas simplement : « Frappe-moi » ; mais : « Par l'ordre du Sei« gneur » ; c'est-à-dire, Dieu a commandé, n'en demande pas davantage ; l'auteur de cet ordre, c'est le roi suprême, respecte la majesté de celui qui commande, et soumets-toi avec le plus grand empressement. Mais cet homme ne put s'y résoudre ; c'est pourquoi il subit le dernier châtiment, pour avertir tous les hommes qu'il faut céder et obéir toutes les fois que Dieu commande. Puis, quand le second l'eut frappé et l'eut encore chargé de coups, le prophète s'enveloppa la tête d'un bandeau, se couvrit les yeux, et se rendit méconnaissable. Pourquoi agit-il de la sorte ? Parce que Dieu lui avait donné ordre de réprimander et de condamner Achab, coupable d'avoir sauvé la vie au roi des Syriens. Le prophète ne voulait pas être reconnu de ce prince impie qui, haïssant les prophètes, l'aurait éloigné de sa présence et l'aurait empêché de remplir sa mission. Voilà pourquoi le prophète cache son visage, use de dissimulation pour pouvoir parler au roi. En effet, le roi étant venu à passer, le prophète cria après lui et lui dit : « Votre ser« viteur partit pour combattre dans l'armée ; « et voilà qu'un homme m'en amena un autre, « et me dit : Garde-le-moi ; s'il parvient à s'é« chapper, votre vie répondra de sa vie, ou vous « paierez un talent d'argent. Or, il arriva que « votre serviteur se mit à regarder çà et là, de « tous côtés, et voilà que cet homme n'était « plus là. Le roi d'Israël lui dit : Tu es juge « toi-même en ma présence : tu as tué. Alors, « le prophète se hâta d'ôter le bandeau de « dessus ses yeux, et le roi d'Israël le reconnut « pour être un des fils des prophètes, et celui« ci dit au roi : Voici ce que dit le Seigneur : « Parce que vous avez renvoyé un homme « digne de mort qui était en vos mains, votre « vie répondra pour sa vie, et votre peuple « pour son peuple ». (III Rois, xx, 36 et suiv.)

Vous le voyez, les hommes, aussi bien que Dieu, ont égard dans leurs jugements, non à la nature des actions, mais à la fin et aux causes. Voilà donc, lui dit à son tour le roi, que tu es juge toi-même en ma présence : tu as tué. Tu as commis un homicide, puisque tu as laissé partir l'ennemi. Le stratagème dont le prophète s'était servi, avait pleinement réussi, il avait amené le roi à prononcer lui-même sa condamnation en croyant juger la cause d'un autre ; ne se doutant pas qu'il était intéressé dans la question, il prononça une sentence parfaitement juste.

Quand le roi eut prononcé, le prophète, découvrant son visage, dit : « Parce que vous avez « renvoyé un homme digne de mort qui était en « vos mains, votre vie répondra pour sa vie, et « votre peuple pour son peuple ». Voyez-vous quel châtiment il subit pour son humanité, et quelle peine il endure pour une clémence inopportune ? Celui-ci est puni pour avoir laissé la vie ; et un autre reçoit l'approbation générale pour avoir donné la mort. Phinées commet deux meurtres d'un seul coup : il tue à la fois un homme et une femme, et il est honoré du sacerdoce (Nomb., xxv) ; loin de souiller sa main, le sang l'a rendue plus pure. Vous le voyez, celui qui avait frappé le prophète a eu la vie sauve, et celui qui n'avait pas voulu le frapper, périt ; celui qui l'a épargné est châtié, et celui qui ne l'a pas épargné, reçoit l'approbation générale ; considérez donc partout avec soin les arrêts de Dieu, avant d'examiner la nature des actions, et approuvez ce qui est conforme à la volonté divine, et rien que cela.

3. Examinons aussi le jeûne des Juifs suivant cette règle. Agir autrement et considérer les choses seulement en elles-mêmes, c'est vouloir aboutir au doute et à la confusion pour tout résultat. On déchire, en effet, les côtés aux voleurs, à ceux qui violent les tombeaux, aux magiciens ; cependant les martyrs endurent aussi le même supplice : les faits sont les mêmes, mais la raison et la cause pour lesquelles ils se produisent diffèrent ; et c'est pourquoi il y a une grande différence entre les uns et les autres, au point de vue de la morale. Nous n'examinons pas tant les tourments que l'intention, et la cause pour laquelle les tourments sont endurés ; nous aimons les martyrs, non parce qu'ils sont tourmentés, mais parce qu'ils le sont pour Jésus-Christ, tandis que nous avons les voleurs en aversion, non parce qu'ils sont punis, mais parce qu'ils sont punis pour leur méchanceté ; jugez de la même manière le jeûne observé par les Juifs ; si vous voyez qu'ils jeûnent pour Dieu, approuvez leur conduite, mais s'ils le font contre l'ordre de Dieu, détestez-les, haïssez-les plus que des gens ivres et qui se livrent à l'excès du vin et à l'orgie.

Rechercher la cause de ce jeûne, ce n'est pas assez : il faut encore considérer le lieu et le temps. Mais, avant d'attaquer les Juifs, volontiers m'adresserai-je à ces hommes qui sont chrétiens par le nom et juifs par le culte, qui se donnent toutes les peines du monde pour défendre le judaïsme ; gens plus condamnables que les Juifs, je le soutiens, et mon avis sur ce point sera partagé non-seulement par les hommes les plus sages et les plus éclairés, mais par ceux mêmes qui ont tant soit peu de raison et d'intelligence. Il n'est pas besoin des artifices de l'argumentation et du langage ni de longues périodes pour les convaincre, mais il suffit qu'on leur pose une simple question, pour les condamner sur leur réponse. Quoi donc ? demanderai-je à chacun de ceux qui sont atteints du mal judaïque : Etes-vous chrétien ? Pourquoi donc ce zèle que vous montrez pour les pratiques des Juifs ? Etes-vous juif ? Pourquoi, alors, importunez-vous l'Eglise ? Le Perse ne partage-t-il pas les sentiments des Perses ? Le Barbare n'aime-t-il pas les usages des Barbares ? Celui qui vit sur les terres des Romains, n'est-il pas attaché à nos institutions ? Si l'on surprenait quelque habitant de ce pays à entretenir des intelligences avec les Barbares, ne le punirait-on pas sur-le-champ, sans examen ni enquête, quelques raisons qu'il alléguât pour sa défense ? Que les Barbares à leur tour s'aperçoivent que quelqu'un des leurs veuille suivre les lois des Romains, en useront-ils autrement à son égard ? Et vous qui embrassez une manière de vivre contraire à la loi de Jésus Christ, vous espérez vous sauver ? Est-ce une petite différence que celle qui existe entre nous et les Juifs ? Est-ce que notre controverse avec eux tombe sur des points sans importance pour que vous croyiez que le judaïsme et le christianisme ne forment qu'une seule et même religion ? Pourquoi alliez-vous des choses incompatibles ? Ils ont crucifié Jésus-Christ, et vous l'adorez. Vous le voyez, la différence est totale. Comment pouvez-vous courir aux réunions de ceux qui ont crucifié Celui que vous faites profession d'adorer ? Est-

ce moi qui suis l'auteur de la loi qu'ils ont enfreinte, et de cette forme d'accusation? L'Ecriture n'en a-t-elle pas fait usage contre eux de la même manière? Entendez ce que dit Jérémie : « Allez à Cédar, et voyez; envoyez dans « les îles de Céthim, et jugez s'il s'y est fait « rien de semblable? » Que leur reproche-t il? Ecoutez : « Voyez si les nations ont changé « leurs dieux, qui pourtant ne sont pas des « dieux; mais vous, vous avez changé votre « gloire », c'est-à-dire votre Dieu, « pour une « idole qui ne peut vous être d'aucun se« cours ». (Jérém., II, 10, 11.) Il ne dit pas : vous avez changé votre Dieu, mais votre gloire. Et ce qu'il veut dire, le voici : Ces hommes qui adorent les idoles, et servent les démons, ont un attachement si intime et si fort pour l'erreur, qu'ils ne se décident pas à abandonner ce qu'ils regardent comme leurs dieux, et à prendre parti pour la vérité; mais vous, au contraire, qui adorez le vrai Dieu, vous abandonnez la religion de vos pères pour suivre des cultes étrangers. Cet attachement intime et fort que les nations ont pour l'erreur, vous ne le montrez pas, vous, pour la vérité. C'est pourquoi le Prophète dit : « S'il « s'est fait rien de semblable, si les nations ont « changé leurs dieux, qui pourtant ne sont pas « dieux; vous, vous avez changé votre gloire « pour des idoles qui ne vous sont d'aucun se« cours ». (Mal., III, 6.) Il ne dit pas : Vous avez changé votre Dieu, car Dieu ne peut être changé; mais : « Vous avez changé votre « gloire ». Ce n'est pas moi, dit le Seigneur, que vous avez lésé; ce n'est pas à moi que le dommage a été fait; c'est vous-mêmes que vous avez déshonorés : vous n'avez pas diminué ma gloire, mais la vôtre.

Permettez-moi de tenir le même langage à nos judaïsants, si, toutefois, il convient d'appeler nôtres ceux qui partagent les sentiments des Juifs. Allez dans les synagogues, et voyez si les Juifs ont changé leur jeûne, s'ils ont observé le jeûne pascal avec nous, s'ils ont quelquefois mangé pour célébrer le jour de Pâques avec vous. Ce jeûne qu'ils observent le jour même où le Seigneur est ressuscité, n'est pas un vrai jeûne, un jeûne méritoire, mais c'est une prévarication, une erreur, un péché, et cependant ils ne l'ont pas changé. Mais vous, vous avez changé votre gloire, sans en retirer aucun profit, et vous avez pris part aux rites judaïques. Quand les avez-vous vus observer le jeûne pascal? quand ont-ils célébré avec nous la fête des martyrs? Quand se sont-ils joints à nous pour le jour de l'Epiphanie? Ils n'accourent pas, eux, vers la vérité, et vous, vous accourez vers l'iniquité. Je dis : iniquité, parce que leurs jeûnes ne se font pas dans leur temps. Il fut un temps où il fallait les observer comme ils les observent, mais ce temps n'est plus. C'est pourquoi, ce qui était alors conforme à la loi divine y est devenu contraire.

4. Permettez-moi de leur adresser la parole que le prophète Elie adressait à ceux de son temps. Ce saint homme voyant les Juifs se livrer à l'impiété, et tantôt obéir à Dieu, tantôt servir les idoles, leur parla ainsi : « Jusques à quand « serez-vous comme un homme qui boite des « deux jambes? Si le Seigneur Dieu est avec « vous, allez, marchez à sa suite; mais si c'est « Baal qui est Dieu, marchez à sa suite ». (III Rois, XVIII, 21.) J'en dirai autant à nos judaïsants. Si vous croyez que le judaïsme soit la vérité, pourquoi importunez-vous l'Eglise? Mais, si le christianisme est vrai, comme il l'est en effet, restez-y et suivez-le. Vous participez aux mystères; comme chrétiens, vous adorez Jésus-Christ, vous lui demandez des grâces; et vous célébrez des fêtes avec ses ennemis? Et dans quelle intention, après cela, vous présentez-vous à l'Eglise?

J'en ai dit assez pour l'instruction de ceux qui, tout en faisant profession de Christianisme, suivent cependant les usages judaïques; mais, comme j'ai l'intention de m'élever aussi contre les Juifs, permettez-moi de faire l'instruction plus longue, et de montrer comment ils outragent la Loi, en jeûnant comme ils font, et foulent aux pieds les commandements de Dieu, en faisant toujours le contraire de ce qui plaît à Dieu. En effet, quand il leur faisait un devoir de jeûner, ils s'engraissaient au milieu des festins; mais quand il ne veut plus qu'ils jeûnent, ils s'obstinent à jeûner; quand il leur ordonnait d'offrir un sacrifice en son honneur, ils couraient sacrifier aux idoles; quand il ne veut plus qu'ils célèbrent leurs fêtes, ils s'empressent de les célébrer. C'est pourquoi Etienne leur dit : « Vous résistez toujours à l'Esprit« Saint ». (Act., VII, 51.) Vous avez mis toute votre application, dit-il, à faire le contraire de ce que Dieu vous ordonnait, et c'est ce qu'ils font encore maintenant. Qu'est-ce qui le prouve? La Loi même.

Dans les fêtes des Juifs, en effet, la Loi a prescrit d'observer, non-seulement le temps, mais aussi le lieu des sacrifices. Voici ce que la Loi leur prescrit touchant la pâque : « Vous ne pourrez faire la pâque indistinctement dans toutes « les villes que le Seigneur votre Dieu vous « donne » (Deut., XVI, 5-6) ; la loi ne prescrit donc pas seulement de faire la pâque le quatorzième jour du premier mois, mais encore de la faire à Jérusalem. Elle a également renfermé la célébration de la Pentecôte dans l'observation du temps et du lieu. Ainsi en est-il encore de la fête des Tabernacles. Mais voyons de ces deux prescriptions, le temps et le lieu, laquelle est la plus nécessaire, voyons laquelle des deux doit être observée de préférence lorsqu'il y a impossibilité de les observer toutes les deux. Est-ce le temps qui doit passer avant le lieu, ou le lieu avant le temps ? Je m'explique avec plus de précision. La loi a ordonné de faire la pâque, le premier mois, et à Jérusalem, dans un temps et dans un lieu déterminés. Supposons donc deux hommes faisant la pâque, dont l'un transgresse la loi sur le lieu, mais observe le temps ; dont l'autre observe le lieu, mais transgresse la Loi sur le temps ; que celui qui a observé le temps, mais transgresse la Loi sur le lieu, fasse la pâque dans le premier mois, mais quelque part loin de Jérusalem ; et que celui qui a observé le lieu, mais transgressé la loi sur le temps, la fasse à Jérusalem, non dans le premier mois, mais dans le second ; voyons lequel de ces deux hommes est blâmable, et lequel est louable ; si c'est celui qui transgresse la loi sur le temps, et fait la pâque dans le lieu légal ou celui qui néglige le lieu et garde le temps. Car, si celui qui enfreint la Loi sur le temps, pour faire la pâque dans la ville de Jérusalem, est loué pour sa conduite, et si, au contraire, celui qui observe le temps, mais néglige le lieu, peut être mis en jugement, et accusé pour cause d'impiété, il est bien évident que les Juifs transgressent aussi la Loi, en ne faisant pas la pâque dans le lieu désigné par la Loi : oui, ils auront beau répéter mille fois qu'ils observent le temps, ils n'en violent pas moins manifestement et gravement leur propre Loi. Moïse lui-même nous en fournira la preuve.

Voici ce qui arriva lorsque les Hébreux célébraient la fête de Pâques dans le désert ; quelques-uns vinrent trouver Moïse, et lui dirent : « Nous sommes devenus impurs parce que « nous avons approché d'un corps mort ; serons-« nous privés d'offrir le don du Seigneur, en son « temps, au milieu des enfants d'Israël ? Moïse « leur répondit : Tenez-vous là, et j'attendrai ce « que le Seigneur ordonnera à votre égard. « Alors le Seigneur parla à Moïse, et lui dit : « Parle aux enfants d'Israël, et dis leur : « L'homme qui sera devenu impur pour avoir « approché d'un corps mort, ou qui sera parti « pour un long voyage, soit parmi vous, soit « parmi vos descendants, fera la Pâque dans le « second mois ». (Nomb., IX, 7-11.) C'est-à-dire : Si quelqu'un est en voyage pendant le premier mois, qu'il ne fasse pas la pâque hors de Jérusalem, mais dans le second mois, afin de pouvoir aller à Jérusalem, et qu'il transgresse la Loi sur le temps, afin de ne pas sacrifier hors de la ville ; ce qui montre que l'observation du lieu est plus nécessaire que l'observation du temps. Qu'ont-ils donc à dire les Juifs qui font la pâque hors de la ville ? Certes, quand ils transgressent ce qui est plus nécessaire, l'observation de ce qui est moins important ne pourra leur servir de justification. Qu'ils observent tant qu'ils voudront la loi relative au temps, ils n'en violent pas moins la Loi de la manière la plus grave.

Nous pouvons encore le prouver par des textes empruntés aux prophètes. En effet, on ne voit pas les Juifs contemporains des prophètes sacrifier, ni chanter aucun cantique sur la terre étrangère (Ps. CXXXVI, 4), ni observer aucun jeûne : or, les Juifs d'aujourd'hui font tout le contraire ; comment donc ne seraient-ils pas condamnés ? Les anciens Juifs dociles à la Loi suspendaient leurs sacrifices, leurs jeûnes et leurs fêtes durant la captivité, et cela lorsqu'ils avaient l'espoir, et même l'assurance de recouvrer leurs institutions avec leur premier état et leur patrie. Des prophéties contenues dans leur Loi leur donnaient cette assurance. Les Juifs, aujourd'hui, n'ont plus d'espérances semblables ; car, qu'ils me montrent les prophéties sur lesquelles ils se fonderaient pour espérer de voir renaître leurs premières institutions ; néanmoins ils persistent, en dépit de la Loi, à garder leurs observances. Quand même ils espéreraient recouvrer leur indépendance et leur patrie, ils devraient encore imiter l'exemple de leurs pères, et comme eux s'abstenir de jeûner et de célébrer leurs fêtes.

5. Pour vous convaincre que les Juifs d'autrefois n'agissaient pas comme ceux d'aujour-

l'hui, écoutez ce qu'ils répondaient aux étrangers qui les pressaient de chanter en s'accompagnant de leurs instruments : « Chantez-nous « le cantique du Seigneur », leur disaient ces étrangers ; et eux qui savaient que leur loi leur défendait de chanter hors de Jérusalem, répondaient : « Comment chanterons-nous le « cantique du Seigneur sur la terre étrangère ? » (Ps. CXXXVI, 3.) Les trois enfants captifs à Babylone, disaient aussi : « Il n'y a plus, en ce « temps-ci, parmi nous, de prince, ni de pro« phète, ni de lieu pour sacrifier en votre pré« sence, et trouver miséricorde ». (Dan., III, 38. Ils ne croyaient donc pas qu'il leur fût permis de sacrifier ailleurs que dans le temple. Dieu dit encore à d'autres Juifs par Zacharie : « Est« ce que vous avez jeuné pour moi, durant les « soixante-dix ans de la captivité ? » (VII, 5.)

Pourquoi donc jeûnez-vous maintenant, dites-moi, tandis que vos ancêtres n'ont ni sacrifié, ni jeûné, ni célébré de fêtes ? Ils n'ont pas célébré la pâque, ce que je viens de dire le prouve jusqu'à l'évidence.

En effet, là où il n'y avait pas de sacrifice, il n'y avait pas non plus de fêtes, puisqu'elles devaient toutes se célébrer par des sacrifices. Mais voulez-vous une preuve plus explicite, écoutez ce que dit Daniel (x, 2) : « En ces jours« là, moi Daniel, je fus dans les pleurs pendant « trois semaines, je ne mangeai d'aucun mets « agréable au goût, et ni vin, ni chair n'entrè« rent dans ma bouche ; et je ne me servis d'au« cun parfum pendant ces trois semaines ; et il « arriva que le vingt-quatrième jour du pre« mier mois, j'eus une vision ». Ici prêtez-moi soigneusement votre attention ; ces paroles démontrent que Daniel ne célébrait pas alors la pâque. Comment cela ? Je vais vous le dire. Il n'était pas permis aux Juifs de jeûner les jours des azymes. Or, Daniel jeûna pendant vingt et un jours. Et comment prouverais-je que les jours des azymes étaient compris dans ces vingt et un jours ? Par ces paroles : « le vingt« quatrième jour du premier mois ».

La pâque ne finissait-elle pas le vingt et un du premier mois ? ne commençait-elle pas le quatorze du même mois, pour continuer ensuite pendant sept jours, et se terminer au vingt et un ? La pâque était donc passée lorsque Daniel jeûnait encore. En effet, il avait commencé le troisième jour du premier mois, et en continuant ensuite vingt et un jours, il passa le quatorzième, et il jeûna encore dix jours après. (Daniel, x, 4.) De quelle prévarication, de quelle impiété ne se rendent donc pas coupables ces Juifs qui gardent par esprit de contention et de contradiction des observances dont leurs pères s'abstenaient sur la terre étrangère ? si ceux dont je viens d'invoquer l'exemple et l'autorité, eussent été des hommes négligents et sans religion, on pourrait peut-être attribuer à leur négligence cette suspension des observances légales en pays étranger ; mais puisque c'étaient des amis de Dieu, et des hommes pieux, qui ont donné leur vie pour les lois divines, il est donc bien évident que s'ils n'ont pas observé la Loi, ils ne l'ont pas fait par négligence, mais pour obéir à la Loi même qui défend de garder toutes ces observances hors de Jérusalem.

Il y a encore une remarque à faire : l'institution judaïque, alors, exigeait, par surérogation, l'observation des sacrifices, des sabbats, des néoménies et de beaucoup d'autres pratiques semblables, dont l'observation et l'omission sont parfaitement indifférentes à la sagesse, à la vertu, au bien. Le monde a vu des hommes qui, sans s'astreindre à ces pratiques, sans égorger aucune victime, sans célébrer aucune fête, sans jeûner avec ostentation, ont mené, sur la terre, la vie des anges, attiré sur eux les complaisances de Dieu, surpassé la nature humaine, et amené l'univers à la connaissance de Dieu par les merveilles de leur vertu. Qu'y a-t-il, en effet, d'égal à Daniel ? d'égal aux trois enfants qui ont accompli par anticipation le plus grand précepte évangélique, et pratiqué la vertu qui résume toutes les autres ? « Personne », est-il dit, « ne peut « avoir une plus grande charité que de sacrifier « sa vie pour ses amis ». (Jean, XV, 13.) Or, ils ont donné leur vie pour Dieu. Et ce n'est pas seulement pour cela qu'ils sont dignes d'admiration, mais parce qu'ils l'ont fait sans espoir d'aucune récompense. C'est pourquoi ils disaient : « Il est au ciel un Dieu qui a la puis« sance de nous délivrer, et quand il ne le ferait « pas, sache, ô roi, que nous n'adorons pas tes « dieux ». (Dan., III, 17.) Cette récompense nous suffit, disent-ils, que nous mourons pour Dieu. Voilà ce qu'ils ont fait ; voilà à quelle éminente vertu ils se sont élevés, sans observer aucune des prescriptions légales.

6. Et pourquoi, dit-on, Dieu les a-t-il ordonnées, s'il ne voulait pas qu'elles fussent observées ? — Et s'il voulait qu'elles fussent obser-

vées, répondrai-je, pourquoi a-t-il renversé la ville de Jérusalem ? En effet, si Dieu avait voulu la conservation et la durée des observances légales, il n'avait que deux partis à prendre : il fallait ou bien ne pas prescrire de ne sacrifier nulle part ailleurs que dans le temple de Jérusalem, puisqu'il se proposait de vous disperser sur tous les points de la terre ; ou bien, s'il voulait que vous lui offrissiez le sacrifice en ce lieu-là seulement, ne pas vous disperser sur tous les points de la terre, ni rendre inaccessible pour vous la ville dans laquelle seule il vous a permis d'offrir le sacrifice.

Quoi donc ? défendre de sacrifier hors de Jérusalem, et ensuite fermer l'entrée de Jérusalem, n'est-ce pas une contradiction ? Dieu se contredit-il ? Point du tout ; Dieu est parfaitement d'accord avec lui-même. Dès l'origine, il ne voulait pas que vous lui offrissiez de sacrifices, et j'en prends à témoin le Prophète lui-même qui dit : « Ecoutez la parole du Seigneur, « princes de Sodome ; soyez attentifs à la loi de « votre Dieu, peuple de Gomorrhe » (Is., I, 10); paroles qui ne s'adressent pas aux habitants de Sodome et de Gomorrhe, mais aux Juifs, qu'il appelle ainsi, parce qu'ils ont pour ainsi dire contracté une parenté avec eux par l'imitation de leur malice. C'est ainsi qu'il les appelle encore des chiens (Is., LVI, 10) et des chevaux lascifs (Jérém., V, 8), non qu'ils soient descendus jusqu'à la nature, mais jusqu'à la lubricité de ces animaux. « Qu'ai je à faire de la « multitude de vos victimes ? dit le Seigneur ». (Is., I, 11.) Et comme ceux qui habitaient Sodome n'offraient pas de victimes au Seigneur, c'est donc aux Juifs qu'il adresse la parole, en leur donnant les noms de ces peuples abominables dont ils imitaient la corruption : « Qu'ai-« je à faire de la multitude de vos victimes ? dit « le Seigneur. Je suis rassasié des holocaustes « de béliers, et je ne veux pas de la graisse des « agneaux, ni du sang des taureaux et des boucs, « même si vous veniez en ma présence. Car, qui « vous a demandé d'avoir tous ces dons en vos « mains ? » (Is., II, 11 et suiv.) Vous l'entendez, le Prophète dit assez clairement que Dieu ne demandait pas ces sacrifices à l'origine. S'ils eussent été nécessaires, il les eût imposés à ces grands hommes dont la vertu a jeté un si vif éclat dans les temps anciens. Pourquoi les a-t-il exigés plus tard ? C'était pour s'accommoder à notre faiblesse. Quand un médecin voit un homme ayant la fièvre, devenir morose, impatient, désirer boire froid et menacer, si on le lui refuse, de se pendre, ou de se précipiter, il permet un moindre mal pour en éviter un plus grand ; il permet les boissons froides pour empêcher une mort violente ; telle est la conduite que Dieu a tenue à l'égard des Juifs. Quand il vit ces insensés désirer les sacrifices avec une avidité inquiète, et prêts, si on ne les leur accordait, à passer au culte des idoles, non-seulement prêts à le faire, mais l'ayant déjà fait ; il leur permit d'offrir ces sacrifices, objets de leurs désirs.

Que telle ait été la raison de l'institution des sacrifices sanglants, le temps où ils furent établis le prouve suffisamment. En effet, c'est après une fête que les Hébreux avaient célébrée en l'honneur des démons, que Dieu leur permit les sacrifices ; il semblait leur dire : Puisque vous ne pouvez résister à la passion qui vous presse de sacrifier, au moins sacrifiez en mon honneur. Toutefois cette permission ne fut pas accordée pour toujours, et Dieu l'a retirée avec une prudence admirable. Je suppose que le médecin (car rien n'empêche que nous ne nous servions encore une fois de la même comparaison), après avoir cédé au désir du malade, lui ordonne de ne boire froid que dans une fiole qu'il a apportée de chez lui, puis, quand il l'a persuadé de garder fidèlement cette prescription, qu'il commande en secret à ceux qui servent, de briser la fiole, pour faire cesser ce désir dangereux sans exciter la défiance du malade. Ainsi Dieu en permettant de sacrifier, n'a souffert qu'on le fît en aucun lieu du monde, si ce n'est à Jérusalem, puis, quand le peuple Juif eut sacrifié quelque temps, il ruina la ville afin de le détourner de cette œuvre, en détruisant la ville, comme le médecin, en brisant le vase. S'il eût dit impérativement : Cessez ; ils n'eussent pas aisément renoncé à leur manie des sacrifices, tandis que la nécessité de venir à Jérusalem pour sacrifier devait les délivrer peu à peu de cette folie. Vous comprenez ma comparaison, vous en faites aisément l'application : le médecin, c'est Dieu ; la fiole, c'est Jérusalem ; le malade, c'est le peuple Juif ; le désir et la permission de boire froid, c'est la passion et l'autorisation de sacrifier. En brisant le vase, le médecin fait taire la demande insensée du malade ; ainsi Dieu a détourné des sacrifices en ruinant la ville, et en la rendant inacces-

sible à tous les Juifs : tel est le stratagème dont Dieu s'est servi. Si ce n'était pas un stratagème, pourquoi aurait-il renfermé ce culte en un seul lieu, lui qui est présent partout, et qui remplit tout? Pourquoi, après avoir concentré l'adoration dans les sacrifices, les sacrifices en un lieu, le lieu en un temps, et le temps dans la durée d'une seule ville, a-t-il ruiné la ville choisie ? Ce qu'il y a d'étonnant et d'incroyable, c'est que les Juifs ont le pouvoir d'occuper le monde entier, où il ne leur est pas permis de sacrifier, tandis que Jérusalem, la seule ville où il soit permis de sacrifier, est la seule aussi qui leur soit inaccessible. N'est-elle donc pas claire et évidente, même pour ceux qui sont tout à fait privés d'intelligence, la cause de cette destruction ? Comme un architecte qui a posé les fondements, élevé les murs, arrondi les voûtes, et lié toutes les voûtes à une seule pierre placée au milieu, s'il vient à ôter cette pierre, détruit toute la liaison de l'édifice ; ainsi Dieu, ayant fait de la ville de Jérusalem comme une clef de voûte du culte, a détruit, en la renversant ensuite, tout le reste de l'édifice de cette institution.

7. Que la lutte engagée contre les Juifs en reste là. Aujourd'hui nous avons préludé au combat contre eux; nous en avons dit assez pour la sécurité de nos frères. Je dois maintenant vous exhorter, vous qui êtes présents, je vous exhorte donc à prendre beaucoup de soin de nos frères. Ne dites pas : Que m'importe? Pourquoi serai-je curieux, et me mêlerai-je de beaucoup de choses qui ne me regardent pas? Notre Maître est mort pour les hommes, et vous ne proférerez pas une parole pour eux? Quel pardon obtiendrez-vous? quelle excuse trouverez-vous? avec quelle confiance vous tiendrez-vous devant le tribunal de Jésus-Christ, après que vous aurez regardé d'un œil indifférent la perte de tant d'âmes? Plût à Dieu qu'il me fût possible de voir nos chrétiens courir se mêler avec les Juifs, je n'aurais pas besoin de vous pour leur faire la correction la plus prompte et la plus complète.

Quand, pour ramener un frère dans la bonne voie, il vous faudrait sacrifier votre vie, n'hésitez pas. Imitez votre Maître, et si vous avez un domestique, ou une femme, retenez-les à la maison avec beaucoup de fermeté. Si vous ne leur permettez pas d'aller au théâtre, beaucoup moins faut-il leur permettre d'aller à la synagogue, parce que c'est un plus grand mal d'aller à la synagogue qu'au théâtre; aller au théâtre est à la vérité un péché, mais aller à la synagogue, c'est une impiété. Gardez-vous de conclure de là que l'on peut aller au théâtre; non, c'est un mal, mais évitez avec encore plus de soin la synagogue, pire que le théâtre. Qu'allez-vous voir dans la synagogue des Juifs, ennemis de Dieu, dites-moi? Des hommes sonnant de la trompette? Vous allez les entendre lorsque vous devriez, restant dans votre maison, gémir et pleurer sur l'opiniâtreté que ce peuple apporte dans sa lutte contre Dieu ! — Vous allez les voir lorsqu'ils ont le diable qui danse avec eux. Comme je l'ai dit précédemment, tout ce qui se fait contre la volonté de Dieu, quoique permis d'abord, devient une iniquité, quand la défense est portée, et la cause d'une infinité de supplices pour les coupables. Les Juifs sonnaient de la trompette, lorsqu'ils avaient les sacrifices; mais maintenant il ne leur est plus permis de le faire. Ecoutez d'où leur sont venues les trompettes. « Fais-toi », est-il dit, « des trompettes d'argent, « battues au marteau ». (Nomb., x, 2.) Puis, pour en expliquer l'usage, Dieu poursuit : « Vous en « sonnerez dans les holocaustes, et dans les sa« crifices que vous offrirez en action de grâces « pour votre délivrance ». Où est donc l'autel? où est l'arche ? où sont le tabernacle et le saint des saints? où est le prêtre? où sont les chérubins de gloire ? où est l'autel des parfums, couvert d'or? où est le propitiatoire? où est la coupe? où sont les vases pour les libations? où est le feu tombé d'en-haut ? Vous avez vu se perdre toutes ces choses, et vous ne gardez que les trompettes ? Vous le voyez, de leur part c'est un amusement plus qu'une adoration.

Mais si nous condamnons les Juifs, parce qu'ils transgressent la Loi, nous vous condamnons beaucoup plus, vous chrétiens qui vous rendez complices de ces transgresseurs, et nous ne condamnons pas seulement ceux qui participent à la transgression de la Loi, mais encore ceux qui sont maîtres de l'empêcher et ne le veulent pas. Ne me dites pas : qu'ai-je de commun avec un tel ? C'est un étranger pour moi et un inconnu. Vous vous trompez, cet homme est un fidèle, il participe aux mêmes mystères que vous, il vient dans la même église et c'est là un lien plus étroit que celui qui unit des frères, des parents, des amis, et que n'importe quel autre lien. Les voleurs, et ceux qui

sont les maîtres de les empêcher, et ne les empêchent pas, subissent le même châtiment que les autres; de même les impies et ceux qui peuvent les détourner de l'impiété et ne le veulent pas, soit par paresse, soit par timidité, sont punis de supplices pareils. Celui qui avait enfoui son talent, le rendit tout entier à son maître; cependant, il fut puni pour ne l'avoir pas fait fructifier. (Matth., XVIII, 24 et suiv.) Par conséquent, vous aussi, quand même vous resteriez pur et innocent, si vous ne faites pas fructifier votre talent, et que vous ne rameniez pas au salut un frère qui périt, vous subirez les mêmes châtiments que lui.

Que vous demandé-je de difficile, mes bien-aimés? Que chacun de vous sauve un de ses frères: soyez empressés, occupez-vous de cette affaire importante afin que vous vous présentiez avec beaucoup de confiance à la prochaine réunion, apportant à Dieu les dons les plus précieux de tous, des âmes que vous aurez tirées de l'égarement; bravez les injures et les coups, souffrez tout ce qu'il faudra souffrir pour les recouvrer. Nous supportons les malades récalcitrants, qui injurient et outragent; les injures ne nous touchent pas, nous ne désirons qu'une seule chose, la santé du malheureux qui se livre à ces excès. Le malade pousse quelquefois l'injure jusqu'à déchirer les vêtements du médecin, sans que celui-ci cesse pour cela de le soigner. N'est-il pas incroyable que l'on s'occupe des corps avec tant de soin, et que l'on soit si négligent pour sauver les âmes. A cet égard, l'indifférence est si grande que l'on voit périr ses frères sans en être plus touché que d'une chose ordinaire et sans gravité. Ce n'est pas ainsi qu'agissait Paul: « Qui « est faible », dit-il, « sans que je m'affaiblisse? « qui est scandalisé sans que je brûle? » (II Cor., XI, 29.) Vous aussi brûlez de ce feu; et si vous voyez un frère périr, quand il vous outragerait, quand il vous injurierait, quand il vous frapperait, quand il vous menacerait de devenir votre ennemi, quand il essayerait toute autre chose, supportez tout généreusement, afin d'obtenir son salut. Si celui-ci devient votre ennemi, Dieu sera votre ami, et, au jour des rémunérations, vous donnera les grands biens pour récompense. Plaise à Dieu, par les prières des saints, que les égarés soient sauvés; que vous reveniez heureux de cette chasse; et que ces Juifs blasphémateurs mêmes, délivrés de l'impiété, connaissent Jésus-Christ qui a été crucifié pour eux; afin que tous, unanimement et d'une seule voix, nous glorifiions Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, avec le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

CINQUIÈME DISCOURS.

ANALYSE.

Le temple des Juifs ne sera jamais rétabli ; saint Jean Chrysostome le démontre : 1° par la prédiction de Jésus-Christ, prédiction qui aura certainement son effet, puisque d'autres prédictions du même Fils de Dieu ont eu leur accomplissement ; 2° par les prophètes : les mêmes prophètes qui ont annoncé le commencement et la fin des trois premières captivités, loin d'avoir marqué la fin de la quatrième, de la captivité actuelle, ont prédit qu'elle ne finirait pas ; 3° par les efforts qu'ont faits les Juifs pour rétablir leur temple ; efforts toujours impuissants et inutiles ; 4° par les prophéties qui annoncent un nouveau culte qui sera répandu sur toute la terre.

L'orateur finit par exhorter les Chrétiens, qui sont éloignés des superstitions judaïques, à en éloigner ceux de leurs frères qui sont assez faibles pour y tenir encore.

1. D'où vient donc qu'aujourd'hui je vois un plus nombreux auditoire ? Sans doute, vous êtes tous accourus en foule pour demander que j'acquitte ma promesse, pour recevoir de moi cet argent purifié par le feu que je me suis engagé de vous payer. « Les paroles du Seigneur », dit le Prophète, « sont des paroles pures et chastes ; c'est un argent raffiné, et purifié par le feu ». (Ps. II, 7.) Béni soit Dieu, qui vous inspire une si grande ardeur pour entendre les discours spirituels ! Des hommes livrés au plaisir s'inquiètent tous les jours où ils trouveront une table somptueuse, qui offre une grande abondance de mets et de vins exquis, et où retentissent les éclats d'une joie profane. Vous, au contraire, à peine êtes-vous levés, que vous vous informez avec inquiétude où il y aura des instructions chrétiennes, où l'on entendra des discours qui célèbrent la gloire du Fils de Dieu. Plus nous vous voyons ardents à entendre nos paroles, plus nous le sommes aussi nous-même à nous acquitter de notre promesse.

Le combat que nous avons engagé contre les Juifs, a eu toute l'issue heureuse que nous pouvions espérer. Nous avons obtenu la couronne, nous avons remporté le prix dans l'assemblée précédente. Nous avions à cœur de prouver que les observances actuelles des Juifs ne sont que des prévarications, des attentats contre la Loi, une guerre faite par l'homme à Dieu même ; et avec la grâce du Seigneur nous avons porté la preuve au dernier degré d'évidence. Quand les Juifs devraient recouvrer leur ville, reprendre leur ancien état, et voir relever leur temple (ce qui ne sera jamais), ce ne serait pas une raison pour autoriser leur conduite. Les trois enfants de Babylone, Daniel, et tous les autres Juifs qui gémissaient dans la captivité, s'attendaient à recouvrer leur ville après soixante-dix ans, à revoir le sol de leur patrie, et à vivre suivant leurs anciennes lois : ils en avaient la promesse, et une promesse bien précise ; cependant, avant qu'elle fût accomplie, et qu'ils fussent de retour, ils n'osaient pas suivre leurs anciens usages, comme font aujourd'hui les Juifs. Vous pourriez donc fermer la bouche à ceux-ci en leur faisant cette question : Pourquoi pratiquez-

vous les jeûnes qui anciennement précédaient vos fêtes, lorsque vous n'avez pas même de ville? S'ils répondent qu'ils s'attendent à recouvrer leur ville, répliquez-leur : Abstenez-vous donc jusqu'à ce que vous l'ayez recouvrée, puisque les saints, dont nous parlions tout à l'heure, n'osaient rien faire de ce que vous faites maintenant jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur patrie. D'où il est clair que vous êtes infracteurs de la Loi; et que, quand vous devriez recouvrer votre ville, comme vous dites, vous violez votre alliance avec Dieu, vous outragez l'état même dont vous êtes déchus.

Je vous ai parlé suffisamment, mes frères, dans la précédente assemblée, pour confondre l'opiniâtreté des Juifs, et leur montrer qu'ils enfreignent la Loi; mais puisque nous n'avons pas cherché seulement à leur fermer la bouche, mais à confirmer les fidèles dans les dogmes dont ils sont persuadés, nous allons prouver aux Juifs par surcroît que leur temple ne sera plus rétabli, et qu'ils ne reprendront jamais leur ancien état. Par là, vous serez plus assurés des croyances que vous avez reçues des Apôtres, et les Juifs seront plus convaincus d'impiété.

Nous produirons pour témoin de ce que nous avançons, non un ange, non un archange, mais le Souverain même du monde, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Lorsqu'il entra dans Jérusalem, et qu'il vit le temple, il s'écria que « Jérusalem serait foulée aux pieds par les Gen« tils, jusqu'à ce que le temps de beaucoup de « peuples fût accompli » (Luc, XXI, 24), c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Et ensuite faisant des menaces contre le temple, il dit à ses disciples : « Il ne restera pas dans ce lieu « pierre sur pierre qui ne soit démolie » (Matth., XXIV, 2), annonçant par là une destruction entière et une désolation immense. Mais les Juifs rejettent ce témoignage, ils n'admettent point cette preuve. C'est notre ennemi, disent-ils, qui fait cette menace, nous l'avons crucifié, comment recevrions-nous son témoignage? Mais ce qu'il y a d'étonnant, ô Juifs! c'est que celui même que vous avez crucifié, après son crucifiement ait ruiné votre ville, détruit votre peuple, dispersé votre nation par toute la terre, apprenant par cet acte de puissance, qu'il est ressuscité, qu'il vit, qu'il est maintenant dans les cieux. Vous n'avez pas voulu reconnaître sa divinité par des bienfaits, il vous prouve sa force invincible par des peines et des châtiments. Mais vous ne croyez pas encore en son nom, vous ne le regardez pas comme un Dieu, comme le Maître du monde, vous ne voyez en lui qu'un homme comme un autre. Eh bien! raisonnons de lui comme si c'était un simple homme. Et comment raisonne-t-on par rapport aux hommes? Lorsqu'on en voit qui disent la vérité en tout, qui ne mentent en rien, quand on serait leur ennemi, si l'on a du bon sens, on croit à leurs paroles; au contraire, si on les surprend à mentir, on est disposé à rejeter tout ce qu'ils disent, quand même ils diraient la vérité dans quelques points.

Examinons donc quelle est la véracité de Jésus-Christ dans toutes ses paroles; car il ne s'est pas contenté de prédire la ruine de Jérusalem et du temple, il a fait encore beaucoup d'autres prédictions, qui devaient se vérifier dans la suite des temps. Nous allons donc produire ses autres prophéties : si vous le trouvez menteur dans une seule, ne recevez pas celle que nous défendons, et ne croyez pas qu'on doive ajouter foi à ses paroles; mais si vous le trouvez véridique dans toutes, si vous voyez que celle de la ruine de Jérusalem et du temple a eu son effet jusqu'à présent, et qu'un espace de plusieurs siècles en atteste et en confirme de plus en plus la vérité, ne vous opiniâtrez pas davantage, ne disputez plus contre des faits plus clairs que les rayons du soleil.

Voici une de ses prédictions. Une femme, dit l'Evangile, approcha de Jésus avec un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête. (Matth., XXVI, 7.) Ses disciples en murmurèrent, et se dirent entre eux : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu « ce parfum trente deniers, et donné l'argent « aux pauvres? » Jésus-Christ réprimanda ses disciples, et leur dit : « Pourquoi tourmentez« vous cette femme? ce qu'elle vient de faire est « une bonne œuvre. Je vous assure que partout « où sera prêché cet Evangile, c'est-à-dire dans « tout le monde, on racontera à la louange de « cette femme ce qu'elle a fait à mon égard ». Jésus-Christ a-t-il dit la vérité, ou a-t-il menti? sa prédiction a-t-elle eu son effet ou ne l'a-t-elle pas eu? Interrogez les Juifs; ils auront beau s'armer d'impudence, ils ne pourront contredire ouvertement cette prophétie. On parle dans toutes les églises de la femme de notre Evangile. Il y a dans toutes les villes des magistrats principaux, des commandants de trou-

pes, des femmes et des hommes distingués; dans quelques parties de la terre que vous alliez, vous verrez qu'on écoute en silence l'action de cette même femme: elle n'est ignorée dans aucune contrée du monde. Que de princes ont comblé des peuples de bienfaits, ont terminé des guerres importantes, remporté de grandes victoires, relevé des villes, sauvé des nations, grossi considérablement leur trésor! leurs actions cependant sont oubliées, on n'en parle plus. Plusieurs princesses, femmes célèbres, ont fait de grands biens à leurs sujets, et elles ne sont pas même connues de nom; tandis qu'une femme obscure, qui n'a fait que répandre une huile de parfum, est célébrée par toute la terre, sans que la longueur du temps ait pu ou puisse jamais obscurcir sa mémoire. Cependant son action n'était pas éclatante: encore une fois, elle n'avait fait que répandre une huile de parfum; sa personne n'était pas illustre: c'était une femme ignorée et méprisée; elle n'avait pas agi devant plusieurs témoins: il ne se trouvait là que quelques disciples; le lieu n'était pas remarquable: elle n'avait point paru sur un théâtre public, mais dans une maison particulière, où il y avait très-peu de monde. Toutefois, ni le petit nombre de témoins, ni l'obscurité de la personne, ni le secret du lieu, rien en un mot n'a pu ensevelir dans l'oubli ni le nom ni l'action d'une femme, qui est maintenant plus célèbre que tous les princes et toutes les princesses. Quelle est la cause de ce prodige? qui en a été l'auteur? N'est-ce pas le Dieu lui-même sur qui elle a répandu son parfum, et qui a fait retentir par toute la terre le bruit de son action? Est-ce donc l'effet d'une puissance humaine, je vous le demande, d'avoir prédit l'éclat d'une action aussi simple? un homme de bon sens pourrait-il le prétendre? Prédire ce qu'on fera soi-même est une chose admirable et peu commune; mais prédire ce que feront les autres, et le prédire de manière à convaincre tous les hommes et à les frapper par l'évidence, est bien plus extraordinaire encore et bien plus merveilleux.

Jésus-Christ a fait au chef de ses apôtres une autre prédiction: «Je bâtirai», lui dit-il, «mon «Eglise sur cette pierre, et les portes de l'en«fer ne prévaudront point contre elle». (Matth., XVI, 18.) Dites-moi, Juifs, pouvez-vous attaquer ces paroles? pouvez-vous montrer la fausseté de cette prophétie? Quoi que vous puissiez dire, vous serez confondus par le témoignage des faits. Que de guerres ont été excitées contre l'Eglise! que de troupes ont été préparées! que d'armes ont été aiguisées contre elle! exil, confiscation, mort, précipices, mers, lacs, chaudières bouillantes, fournaises, chevalets, dents de bête féroce, tous les genres et tous les instruments de peine et de supplice, tous les tourments les plus horribles et les plus insupportables ont été imaginés contre l'Eglise, de la part des étrangers, je dis même de la part des plus proches; car une guerre civile, plus cruelle qu'aucune autre guerre de cette nature, était allumée partout. Non-seulement les citoyens étaient soulevés contre les citoyens, mais les amis contre les amis, les parents contre les parents. Aucune de ces attaques néanmoins n'a pu ébranler, n'a pu affaiblir l'Eglise; et ce qu'il y a d'étonnant et d'incroyable, c'est qu'elle ait été en butte à tous ces assauts dès sa naissance. Si tous les orages eussent attendu pour fondre sur elle que la religion fût bien fondée, bien établie par toute la terre, il ne serait pas aussi surprenant qu'elle n'eût pas été renversée; mais que dès l'origine de la prédication, lorsque la foi venait d'être répandue, que les esprits des fidèles étaient chancelants et faibles, tant de guerres aient été excitées contre nous, et que, loin de perdre de nos forces, nous nous soyons fortifiés de plus en plus, c'est là ce qui est au-dessus de tous les prodiges; car, afin qu'on ne dise pas que l'Eglise est maintenant affermie par la paix que lui ont accordée les empereurs, Dieu a permis qu'elle ait été attaquée, lorsqu'elle ne faisait que de naître, dans sa plus grande faiblesse, afin que l'on sache que son affermissement actuel est l'ouvrage de la puissance de Dieu et non de la paix dont les empereurs l'ont gratifiée.

Pour confirmer ce que nous disons, songez combien de philosophes, tels que Zénon, Platon, Socrate, Diagore, Pythagore, et une infinité d'autres, ont voulu introduire chez les Grecs de nouveaux dogmes et une nouvelle morale; mais loin d'avoir triomphé des obstacles inhérents à une pareille entreprise, ils ne sont pas même connus de nom par la multitude. Pour Jésus-Christ, non-seulement il a révélé, il a encore établi par toute la terre une morale nouvelle. Que de choses extraordinaires, dit-on, n'a pas faites Apollonius de Tyanes! mais ce qui prouve qu'il n'y avait

rien de vrai dans toutes ses œuvres, qu'elles n'étaient que mensonge, imposture, illusion, c'est qu'on les a oubliées, c'est qu'elles n'ont eu aucune suite. Et qu'on ne croie pas que ce soit faire injure à Jésus-Christ que de le comparer à Pythagore, à Platon, à Zénon, à Apollonius de Tyanes. Ce n'est pas d'après notre propre sentiment que nous le faisons, mais pour condescendre à la faiblesse des Juifs, qui croient que Jésus-Christ était simplement un homme; c'est ce qu'a fait saint Paul avant nous. Lorsque cet apôtre entra dans Athènes, il ne parla pas au peuple d'après les prophètes, ni d'après les évangiles, mais d'après l'autel qu'il avait rencontré. Non qu'il crût que cet autel était plus digne de foi que les évangiles, ni que l'inscription qu'il portait était plus précieuse que les écrits des prophètes; mais comme il parlait à des Grecs qui ne croyaient aucun de nos livres, il cherchait à les soumettre par leur propre doctrine. Aussi disait-il dans une de ses Epîtres : « J'ai vécu « avec les Juifs comme juif, avec ceux qui n'a-« vaient point de loi comme si je n'en eusse « point eu moi-même, quoique je fusse soumis « à la loi de Dieu et de Jésus-Christ son fils ». (I Cor., IX, 20 et 21.) C'est ce que fait encore l'Ecriture dans l'Ancien Testament lorsqu'elle parle de Dieu aux Juifs : « Seigneur », dit-elle, « est-il parmi les dieux quelqu'un qui vous « ressemble? » (Exod., XV, 11.) Quoi donc ! Moïse, y a-t-il quelque comparaison entre les faux dieux et le Dieu véritable? Je ne prétends pas, dit-il, établir aucune comparaison; mais comme je parle aux Hébreux qui ont une grande idée des faux dieux, je les instruis de cette manière pour condescendre à leur faiblesse. De même nous, comme nous parlons aux mêmes Juifs qui ne voient dans Jésus-Christ qu'un pur homme et un infracteur de la Loi, c'est pour cela que nous le comparons aux philosophes les plus admirés chez les Grecs.

Nous allons, si vous voulez, tirer de nouvelles preuves de ceux qui, chez les mêmes Juifs, ont entrepris de semer leur doctrine, qui ont rassemblé des disciples, et qui, dénoncés aux chefs de la nation, ont péri aussitôt sans laisser aucune trace. Voici comme Gamaliel ferma la bouche à ses compatriotes qu'il voyait furieux contre les disciples et altérés de leur sang. Voulant réprimer leur rage, il fit retirer un moment les apôtres, et parla ainsi dans le conseil : « Prenez garde, Israélites, à ce que « vous allez faire touchant les hommes qu'on « vous dénonce. Il y a quelque temps qu'il s'é-« leva un certain Theudas, qui prétendait « être quelque chose de grand. Il s'était atta-« ché environ quatre cents hommes qui péri-« rent tous avec lui, et furent dispersés. Judas « de Galilée s'éleva ensuite. Il avait attiré « beaucoup de monde : mais il périt, ainsi que « Theudas, avec tous ses disciples. Voici donc « ce que je vous dis dans la circonstance pré-« sente : Prenez garde à ce que vous allez « faire. Si l'œuvre que vous attaquez vient des « hommes, elle se détruira; si elle vient de « Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous « seriez en danger de combattre contre Dieu « même ». (Act., V, 35 à 39.) Qu'est-ce donc qui prouve que, si elle vient des hommes, elle se détruira? Vous en avez l'expérience, leur dit-il, dans Judas et dans Theudas. Si Jésus, que prêchent ces hommes-ci, ressemble aux deux autres; si tout n'est pas l'ouvrage de la puissance divine, attendez un peu, et vous serez convaincus par les faits mêmes; vous apprendrez par l'événement si Jésus n'est qu'un imposteur, comme vous le dites, et un infracteur de la Loi, ou si c'est le Dieu dont la puissance ineffable maintient le monde qu'elle a créé, et gouverne toutes les choses d'ici-bas. Ils ont donc attendu d'après ce conseil; et la puissance invincible du Très-Haut s'est manifestée par les faits mêmes; et la ruse que le démon avait imaginée pour tromper un grand nombre d'hommes, s'est tournée contre lui. En effet, dès que cet esprit de malice s'aperçut que le Messie allait venir, voulant répandre des nuages sur son arrivée, et rendre suspecte sa mission, il fit paraître les imposteurs dont nous avons parlé plus haut, afin qu'il pût être confondu avec eux; et comme sur la croix il l'associa à deux brigands, il emploie le même artifice lors de sa venue, il s'efforce d'obscurcir la vérité par les nuages du mensonge. Mais, loin de réussir dans l'une et l'autre conjoncture, il n'a fait que montrer davantage la puissance de Jésus-Christ; car, pourquoi, je vous le demande, de trois hommes crucifiés dans le même lieu, dans le même temps, sur la condamnation des mêmes juges, un seul est-il adoré, tandis que les deux autres sont oubliés? pourquoi encore, lorsque plusieurs ont voulu introduire une morale nouvelle, un seul est-il honoré par toute la terre, tandis que le nom des autres est oublié jusqu'à ce jour? Ce

sont les comparaisons qui font ressortir la vérité avec plus d'éclat ; comparez donc, ô Juifs, et cédez du moins à l'évidence. Un imposteur aurait-il pu établir par toute la terre un si grand nombre d'églises? aurait-il pu étendre son culte depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre? aurait-il pu se soumettre tous les hommes malgré une infinité d'obstacles? Non, assurément. Il est donc clair que Jésus-Christ n'est pas un imposteur, mais le Sauveur et le Bienfaiteur des hommes, le principe de notre vie et de notre salut.

Je vais ajouter encore une prédiction, après quoi je reviens à mon sujet. « Je ne suis pas « venu », dit Jésus-Christ, « apporter la paix « sur la terre, mais l'épée » (annonçant par là, non ce qu'il désirait, mais ce qui devait arriver); « car je suis venu séparer le fils d'avec son « père, la fille d'avec sa mère, la belle-fille « d'avec sa belle-mère ». (Matth., x, 34 et 35.) Comment, je vous prie, aurait-il pu faire cette prédiction, s'il n'était qu'un homme, et un homme du commun? Voici le sens de ces paroles. Vous le savez, souvent il arrive que dans une même maison il y a un fidèle et un infidèle, que par exemple le père veut entraîner son fils au culte des idoles. c'est ce fait même que Jésus-Christ prédit ; la prédication, dit-il, aura une telle force, que les fils n'auront aucun égard pour leurs pères, les filles pour leurs mères, les parents pour leurs enfants. Non-seulement les hommes n'auront aucune considération pour leurs proches, ils sacrifieront même leur vie, ils supporteront tout et souffriront tout, afin de ne pas renoncer à la foi. Comment un simple homme, un homme ordinaire, a-t-il pu prévoir, a-t-il pu produire ces effets parmi les hommes? Comment lui est-il venu à l'esprit de penser que les enfants le respecteraient plus que leurs pères, que les pères le chériraient plus que leurs enfants, que les femmes l'aimeraient plus que leurs époux, et cela, non dans une maison seule, ni dans dix ni dans cent, mais dans toute l'étendue du monde, dans toutes les villes et dans tous les pays, sur terre et sur mer, dans les lieux habités et inhabités? Et l'on ne peut pas dire qu'il ait prédit ces faits sans les amener à exécution. Combien d'hommes, dès la naissance de la Religion, et plus encore à présent, haïs pour la foi, chassés de la maison paternelle sans pouvoir y rentrer, ont été abondamment consolés par cela même qu'ils souffraient pour Jésus-Christ! Quel homme, je vous le demande, eût pu imprimer ces sentiments dans le cœur d'un autre homme ?

Or, le même qui a prédit la célébrité de la femme de l'Evangile, l'affermissement de l'Eglise, la violence d'une guerre intestine et domestique, a prédit aussi que le temple serait renversé, que Jérusalem serait prise, que les Juifs n'existeraient plus à l'état de peuple. Si donc les autres prédictions ont été fausses, si elles n'ont pas été accomplies, ne croyez pas non plus celles que vous attaquez. Mais si les autres brillent par l'événement d'un éclat qui augmente tous les jours, si les portes de l'enfer n'ont pas encore prévalu contre l'Eglise, si l'action de la femme de l'Evangile est célébrée par toute la terre après un si long espace de temps, si les hommes qui ont cru en Jésus-Christ l'ont préféré à leurs pères, à leurs épouses, à leurs enfants, pourquoi donc, je vous le demande, la prédiction que je défends est-elle la seule que vous refusiez de croire, et cela lorsque le témoignage de plusieurs siècles confond votre opiniâtreté? Si depuis la prise de Jérusalem il ne se fût écoulé que dix ans, ou vingt, ou trente, ou cinquante, ce ne serait pas encore une raison pour nier opiniâtrément la vérité de la prédiction, quoiqu'on eût un prétexte pour la contester. Mais s'il s'est écoulé non cinquante, mais plus de cent, plus de deux cents, plus même de trois cents ans, sans qu'on ait vu aucune ombre, aucune apparence d'une révolution que vous attendez toujours, pourquoi vous opiniâtrer contre tout droit et toute raison?

4. Nous avons prouvé suffisamment que le temple des Juifs ne sera jamais rétabli ; mais comme nous avons ici une grande abondance de moyens, nous allons laisser les Evangiles pour nous tourner du côté des Prophètes dont les Juifs s'appuient surtout, et nous prouverons par les prophéties qu'ils ne recouvreront jamais ni leur indépendance comme peuple ni leur temple. Cependant je ne devrais pas être obligé de prouver que leur temple ne sera pas rétabli, ce serait à eux, et non pas à moi, à prouver au contraire qu'il sera rétabli. Moi, j'ai en ma faveur le témoignage de plusieurs siècles; eux, qui sont convaincus par les événements mêmes, qui, ne trouvant dans les faits aucune preuve solide, ne nous opposent que de vaines paroles, doivent établir ce qu'ils avancent. Moi, je produis des faits, et je montre que le temple est

tombé depuis plusieurs siècles sans qu'il ait été relevé dans tout cet intervalle; eux, qui ne fournissent que des paroles, devraient montrer que leur temple sera rétabli avec leur indépendance. C'est ainsi que l'on procède dans les tribunaux. Lorsque deux contendants se disputent pour un objet, et que l'un des deux produit en sa faveur un écrit, c'est à celui qui attaque l'écrit, et non à celui qui le fait valoir, à fournir des témoins et d'autres preuves pour montrer la fausseté de ce qui est porté dans l'écrit. De même à présent les Juifs devraient citer un prophète qui annonce clairement le rétablissement de leur temple et de leur empire.

C'est une chose certaine, et l'on en conviendra pour peu qu'on ait parcouru les livres prophétiques, que si la captivité présente devait finir, les prophètes auraient dû nécessairement en annoncer la fin. C'était un ancien usage chez les Juifs, que les Prophètes leur prédissent de fort loin les biens et les maux qui devaient leur arriver. Pourquoi cela? C'était à cause de leur dureté et de leur ingratitude. Dans le temps même où ils étaient comblés de bienfaits, ils oubliaient le Dieu qui en était l'auteur, et ils attribuaient leurs prospérités aux démons; par exemple, lorsqu'ils venaient de sortir d'Egypte, lorsque la mer était ouverte devant eux, et que les prodiges se multipliaient en leur faveur, oubliant le vrai Dieu qui les avait sauvés, ils attribuaient aux faux dieux leur délivrance, et disaient au grand prêtre Aaron : « Faites-nous « des dieux qui nous précèdent ». (Exod., xxxii, 1.) Ils disaient aussi à Jérémie : « Nous ne re« cevrons point de votre bouche les paroles que « vous nous dites au nom du Seigneur, mais « nous exécuterons les vœux que nous aurons « prononcés par notre bouche, en sacrifiant à « la Reine du ciel, et en lui offrant des obla« tions comme nous l'avons fait, nous et nos « pères, nos rois et nos princes. Alors nous « avons nagé dans l'abondance, nous avons été « heureux, nous n'avons souffert aucun mal. « Mais depuis que nous avons cessé de sacrifier « à la Reine du ciel, et de lui présenter nos « offrandes, nous sommes déchus de notre « bonheur, nous avons été consumés par l'épée « et par la famine ». (Jér., xliv, 16 à 18.) De peur donc qu'ils n'attribuassent aux idoles les faveurs et les peines, afin qu'ils crussent qu'elles venaient de Dieu, qui leur envoyait les unes pour les punir, les autres par un effet de son amour, les prophètes leur prédisaient de fort loin ce qui devait leur arriver. Et afin de vous convaincre que c'est là la vraie cause des prédictions faites aux Juifs, écoutez ce que dit à ce peuple l'éloquent Isaïe : « Je sais que vous êtes « dur, que les fibres de votre cou sont de fer » (c'est-à-dire que vous êtes inflexible), « et que « votre front est d'airain » (c'est-à-dire que vous êtes armé d'effronterie ; car nous avons coutume de dire de ceux qui ne savent pas rougir, qu'ils ont un front d'airain). « Je vous ai « prédit longtemps auparavant ce qui doit vous « arriver, je vous l'ai annoncé d'avance.... » Ensuite énonçant la cause de sa prédiction, il ajoute : « De peur que vous ne disiez : Ce sont « mes idoles qui m'ont fait ces biens ou ces « maux ; ce sont mes images taillées et jetées « en fonte qui m'ont donné ces avis ». (Is., xlviii, 4 et 5.) Et comme il y avait des hommes fiers et opiniâtres, qui, même après l'événement, prétendaient qu'on ne le leur avait pas annoncé, les prophètes ne se contentaient pas de prédire l'avenir, ils prenaient des témoins de ce qu'ils prédisaient : « Donnez-moi », dit le même Isaïe, « des témoins qui soient irrépro« chables, Urie, et le grand prêtre Zacharie, fils « de Barachias ». (Is., viii, 2.) Il fait plus encore, il consigne sa prophétie dans un livre neuf, afin qu'après l'événement ce livre dépose contre les Juifs, et atteste qu'il leur avait été annoncé longtemps d'avance. Aussi le Prophète a-t-il consigné sa prédiction dans un livre, et dans un livre neuf, afin qu'il durât assez longtemps pour attendre l'événement des faits qui y étaient contenus. Ce passage prouve la vérité de ce que je dis, savoir, que Dieu prédisait aux Juifs tout ce qui devait leur arriver ; je vais le prouver encore par les maux et les biens qu'ils ont ressentis tour à tour.

5. Les Juifs ont subi trois captivités fort rudes, qui toutes trois leur ont été prédites. Dieu leur en a fait marquer exactement toutes les circonstances, le lieu, le temps, les personnes, l'espèce de maux qu'ils auraient à souffrir, et le retour.

Je vais parler d'abord de la prédiction de la captivité en Egypte. Dieu adressa ces paroles à Abraham : « Sachez que votre postérité passera « dans une terre étrangère, qu'elle y sera ré« duite en servitude et accablée de maux pen« dant quatre cents ans. Mais j'exercerai mes « jugements, dit le Seigneur, sur le peuple au« quel ils seront assujétis ; et à la quatrième « génération, ils reviendront dans cette con-

« trés chargés de richesses ». (Gen., xv, 13 et 14.) Vous voyez comme Dieu a exprimé le nombre des années, « quatre cents ans » ; et l'espèce de servitude, car il ne s'est pas contenté de dire qu'ils seraient « réduits en ser- « vitude », mais « accablés de maux ». Ecoutez comment Moïse raconte leurs maux : « On « ne donne point de paille à vos serviteurs, et « l'on exige d'eux la même quantité de bri- « ques ». (Exod., v, 16.) Ils étaient battus de verges tous les jours, afin que vous compreniez le sens de ces paroles : « Ils seront ré- « duits en servitude et accablés de maux. « Mais j'exercerai mes jugements sur le peuple « auquel ils seront assujétis » ; il parle de la submersion des Egyptiens dans la mer Rouge, au sujet de laquelle Moïse s'exprime ainsi dans son cantique : « Il a précipité dans la mer le « cheval et le cavalier ». (Exod., xv, 1.) Ensuite il marque la nature de leur retour : « Ils re- « viendront dans cette contrée chargés de ri- « chesses. Que chaque femme », dit Moïse, « emprunte à son hôtesse et à sa voisine des « vases d'or et d'argent ». (Exod., iii, 22.) Comme ils avaient été longtemps en servitude, et qu'ils n'avaient pas reçu le salaire de leurs peines, Dieu leur a fait demander des objets qu'il ont emportés malgré leurs maîtres. C'est à ce sujet que David s'écrie : « Il les a fait « sortir chargés d'or et d'argent, et il n'y « avait point de malades dans leurs tribus ». (Ps. civ, 37.)

Telle est la première captivité qui a été prédite avec toutes ses circonstances. Passons maintenant à la seconde, à celle de Babylone. Jérémie l'avait prédite en termes clairs et formels. « Voici ce que dit le Seigneur : Lorsque « soixante et dix ans se seront passés à Baby- « lone, je vous visiterai, et je vérifierai les « paroles favorables que je vous ai données en « vous faisant revenir dans ce pays. Je ramè- « nerai vos captifs, je vous rassemblerai de « tous les peuples et de tous les lieux où je « vous aurai dispersés, dit le Seigneur, je vous « ferai revenir dans le lieu d'où je vous ai fait « partir ». (Jér., xxix, 10.) Vous voyez ici encore avec quelle précision Dieu a indiqué la ville, le nombre des années, de quel lieu et pour quel lieu il devait les rassembler. Aussi Daniel n'a prié le Seigneur pour les Juifs que lorsqu'il eut vu les soixante et dix années accomplies. Qui le dit? Daniel lui-même qui s'exprime de la sorte : « Moi Daniel je travail- « lais aux affaires du roi. Je songeais avec sur- « prise à la vision que j'avais eue, sans trou- « ver personne qui pût me l'expliquer. Je « compris par la lecture des Livres saints le « nombre des années que devait durer la déso- « lation de Jérusalem dont le Seigneur avait « parlé au prophète Jérémie, et qui était de « soixante et dix ans. J'arrêtai mes yeux et « mon visage sur le Seigneur mon Dieu pour « le prier et le conjurer dans le jeûne, le sac « et la cendre ». (Dan., viii, 27 ; ix, 2.) Vous voyez que cette captivité a été aussi prédite, et que le prophète n'a pas osé adresser sa prière à Dieu avant le temps marqué : il craignait de s'approcher en vain du Seigneur et de recevoir la réponse faite à Jérémie : « N'intercé- « dez pas pour ce peuple, ne me priez pas pour « eux parceque je ne vous écouterai pas ». Mais lorsqu'il voit que le terme de la prédiction est arrivé, et que le temps appelle le retour des Juifs, alors il ne prie pas simplement le Seigneur, il le conjure dans le jeûne, dans le sac et dans la cendre. Il fait en un mot à l'égard de Dieu ce que nous faisons ordinairement à l'égard des hommes. Lorsque nous voyons des serviteurs jetés en prison après avoir commis un grand nombre de fautes, nous n'intercédons pas pour eux dans les premiers moments de la punition ; mais après avoir laissé passer quelques jours, lorsque nous voyons que la peine a pu les rendre sages, alors nous nous approchons de leurs maîtres, et nous prenons pour les adoucir le moment favorable. C'est ce qu'a fait le prophète. Lorsque les Juifs eurent été punis, non pas autant que le méritaient leurs fautes, mais enfin lorsqu'ils eurent été punis, il s'approche du Seigneur afin d'intercéder pour eux. Mais si vous voulez, écoutons sa prière elle-même : « Je confessai », dit-il, « mes fautes, et je dis au Seigneur : O « Seigneur Dieu, grand et terrible, qui gardez « votre alliance et votre miséricorde envers « ceux qui vous aiment et qui observent vos « commandements ». (Dan., ix, 4.) Quoi donc, Daniel ! vous intercédez pour des hommes coupables, qui ont offensé le Seigneur ; et vous parlez de ceux qui observent ses lois ! ceux qui violent ses préceptes sont-ils donc dignes de pardon ? Ce n'est pas d'eux que je parle, dit le Prophète, mais de leurs ancêtres les plus éloignés, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob : c'est à eux que le Seigneur a fait des promesses, à eux, dis-je, qui ont observé ses commandements,

Comme les coupables n'ont aucun titre pour obtenir leur salut, voilà pourquoi je parle de leurs ancêtres; et pour que vous ne pensiez pas qu'il parle des coupables en disant : « Vous « qui gardez votre alliance et votre miséri« corde envers ceux qui vous aiment et qui « observent vos commandements », il ajoute aussitôt : « Nous avons péché, nous avons « commis l'iniquité, nous avons fait des ac« tions perverses et impies, nous nous som« mes détournés de la voie de vos préceptes et « de vos ordonnances, nous n'avons pas écouté « les prophètes, vos serviteurs ». La seule défense, oui, la seule défense qui reste au coupable après avoir péché, c'est de reconnaître sa faute. Considérez la vertu du juste et la perversité des Juifs. Le juste qui n'avait à se reprocher aucune faute, se condamne avec la plus grande sévérité : « Nous avons péché », dit-il, « nous avons commis l'iniquité, nous « avons fait des actions perverses ». Les Juifs, au contraire, qui étaient souillés de crimes, disaient : « Nous avons gardé vos pré« ceptes; nous appellerons donc heureux « ceux qui s'éloignent de vous, puisqu'ils « établissent leur fortune par les injustices « qu'ils commettent ». Le juste est modeste après avoir fait le bien, le méchant s'enorgueillit même après avoir fait le mal. Celui qui n'avait rien à se reprocher, disait : « Nous avons fait des actions perverses, nous « nous sommes détournés de la voie de vos « préceptes ». Ceux qui avaient à se reprocher une infinité de crimes, disaient au contraire : « Nous avons gardé vos préceptes ». Je vous fais cette observation, afin que vous évitiez l'orgueil du méchant et que vous imitiez la modestie du juste.

6. Ensuite le prophète Daniel, après avoir parcouru les iniquités des Juifs, parle de la peine qu'ils ont subie, et voulant par là même rappeler Dieu à la miséricorde, il ajoute : « Et « cette malédiction, qui est décrite dans la loi « de Moïse, serviteur de Dieu, est tombée sur « nous, parce que nous avons péché ». (Dan., IX, 11.) Et quelle est cette malédiction? voulez-vous que nous la citions en propres termes? « Si vous ne servez pas le Seigneur « votre Dieu, je ferai venir contre vous un « peuple fier et insolent dont vous n'entendrez « pas la langue, et vous serez réduits à un « petit nombre ». (Deut., XXVIII, 50.) Animés des mêmes sentiments, les trois enfants de Babylone annonçaient qu'ils avaient été punis pour leurs mauvaises actions, et reconnaissant devant Dieu qu'ils étaient coupables des fautes communes, ils disaient : « Vous nous « avez livrés, Seigneur, entre les mains de nos « ennemis qui sont des pervers, des scélérats, « des comtempteurs de votre loi, entre les « mains d'un prince le plus injuste, le plus « méchant qui soit sur la terre. (Dan., III, 32.) Vous voyez l'accomplissement de la malédiction qui dit : « Vous serez réduits à un petit « nombre, j'amènerai contre vous un peuple « fier et insolent ». C'est encore ce que fait entendre Daniel : « Nous avons été assaillis », dit ce prophète, « de maux tels qu'on n'en a ja« mais vu sous le ciel; tous ces maux sont « tombés sur nous selon qu'il est écrit dans la « loi de Moïse ». (Dan., IX, 12.) Et quels sont ces maux? « Les mères ont mangé leurs pro« pres enfants ». (Deut., XXVIII, 53.) C'est ce que prédit Moïse, et ce que Jérémie annonce être arrivé. « La femme tendre et délicate », dit Moïse, « qui ne pouvait pas seulement « marcher, qui pouvait à peine poser un pied « sur la terre à cause de son extrême mollesse « et de sa délicatesse, se nourrira d'un mets « horrible, mangera le fruit de ses propres en« trailles. Les femmes naturellement compa« tissantes », dit Jérémie, « ont égorgé leurs « enfants de leurs propres mains pour en « manger la chair ». (Jér. Lament., IV, 10.) Cependant Daniel, après avoir rapporté les fautes des Juifs, après avoir parlé de la peine qu'ils ont subie, ne croit pas pour cela qu'ils doivent être sauvés. Voyez donc quelle est la vertu de ce fidèle serviteur. Il montre qu'ils n'ont pas été punis selon la gravité de leurs fautes, que les maux qu'ils ont soufferts n'ont pu effacer leurs péchés, après quoi il a recours à la miséricorde de Dieu, à sa bonté accoutumée pour les hommes : « Seigneur notre « Dieu », dit-il, qui avez tiré votre peuple de « la terre d'Egypte, et qui vous êtes fait alors « un nom qui dure encore aujourd'hui, nous « reconnaissons maintenant que nous avons « péché, que nous avons commis l'iniquité ». (Dan., IX, 15.) Comme alors, dit-il, vous n'avez pas sauvé les Juifs pour leurs propres mérites, mais parce que vous avez vu leur affliction et leur détresse, que vous avez entendu leurs cris; de même à présent délivrez-nous de nos maux à cause de votre bonté et de votre amour pour les hommes, puisque nous n'avons pas

d'autre titre pour être sauvés. Il déplore ensuite les malheurs de sa patrie, et, pour rendre le tableau plus touchant, il présente la ville même comme une femme captive : « Mon « Dieu », dit-il, « faites reluire votre face sur « votre sanctuaire, abaissez votre oreille jusqu'à « vos serviteurs, écoutez-nous, ouvrez les yeux, « considérez la ruine de votre ville, d'une ville « dans laquelle votre nom a été invoqué ». (Dan., IX, 17.) Lorsqu'après avoir promené de tous côtés ses regards, il n'a trouvé aucun homme qui puisse apaiser le courroux de Dieu, il a recours aux édifices mêmes, il présente la ville de Jérusalem, il met sous les yeux sa désolation, et conclut sa prière, comme on le voit par la suite, en s'efforçant de rendre Dieu propice. Mais il faut revenir à notre sujet; car c'est une digression que je me suis permise pour reposer vos esprits fatigués d'une longue discussion. Revenons donc au point dont nous nous sommes écartés, et prouvons que les maux qui devaient arriver aux Juifs leur ont été prédits avec toutes leurs circonstances. Je viens de montrer que les deux premières captivités leur avaient été annoncées par des prophètes, et que par conséquent ils n'ont pas dû être surpris quand elles ont eu lieu.

Il nous reste à parler de leur troisième captivité, pour nous occuper ensuite de leur captivité présente, et montrer qu'aucun prophète ne leur a marqué le terme, ne leur a promis la fin de leurs maux actuels. Quelle est donc la troisième captivité? celle qui est arrivée sous Antiochus Epiphane. Alexandre, roi de Macédoine, s'était rendu maître de l'empire de Darius, roi de Perse, qu'il avait vaincu; il eut pour successeurs, après sa mort, quatre princes. Longtemps après, Antiochus, descendant d'un de ces princes, brûla le temple, pilla le Saint des saints, emporta les vases sacrés, s'assujétit les Juifs, et détruisit tout leur empire.

7. Tous ces faits ont été prédits par Daniel avec une exactitude qui va jusqu'à compter les jours. Le Prophète a marqué avec précision dans quel temps ils arriveraient, de quelle manière, par qui, quelle fin ils auraient, et quelle serait la nature des changements qu'ils subiraient. Vous l'apprendrez encore mieux par la vision même, que le Prophète rapporte en parabole. Il désigne Darius, roi des Perses, sous la figure d'un bélier; le roi des Grecs, Alexandre de Macédoine, sous celle d'un bouc; les quatre princes ses successeurs, sous celle de quatre cornes; enfin Antiochus Epiphane, sous celle d'une dernière corne. Ou plutôt écoutons la vision même de Daniel : « J'ai eu « une vision », dit il, « lorsque j'étais assis « devant Ubal » (c'était un lieu ainsi appelé dans la langue des Perses). « Je levai les yeux, « et je vis un bélier qui se tenait devant Ubal. « Il avait deux cornes élevées, dont l'une beau- « coup plus haute s'étendait jusqu'à l'extré- « mité du monde. Ce bélier frappait de sa corne « l'occident, l'aquilon, le midi ; aucune bête ne « pouvait lui résister, ni s'arracher de ses mains. « Il fit tout ce qu'il voulut, et il devint fort puis- « sant. J'étais attentif à ce que je voyais ». (Dan., VIII, 2-5.) Par le bélier et ses cornes, le Prophète marque la puissance des Perses, et leur empire qui s'est étendu par toute la terre. Il parle ensuite du roi de Macédoine sous cette autre image : « Un bouc vint de l'occident sur « la face de toute la terre à laquelle il ne tou- « chait pas. Ce bouc avait une corne fort grande « entre les deux yeux ». Après quoi il exprime ainsi les combats qu'Alexandre livra à Darius, et les victoires qu'il remporta sur ce prince « Le bouc joignit le bélier qui était armé de ses « cornes, il l'attaqua avec fureur (j'abrége le ré- « cit), le renversa, lui rompit les deux cornes, et « personne ne put l'arracher de ses mains ». Parlant ensuite de la mort d'Alexandre, et des quatre rois ses successeurs, il ajoute : « Le bouc « étant devenu extrêmement fort, sa grande « corne se rompit, et il se forma quatre cornes « au-dessous vers les quatre vents du ciel ». Enfin Daniel passe au règne d'Antiochus, et annonçant qu'il descendait d'un des quatre princes, il en parle de la sorte : « De l'une de ces quatre cor- « nes il en sortit une petite qui s'agrandit con- « sidérablement vers l'orient et vers le midi ». Et pour marquer qu'il défendit l'empire des Juifs, voici comme il s'exprime : « Il eut assez « de puissance, à cause des péchés du peuple, « pour profaner et supprimer les sacrifices; il dé- « sola le Saint des saints, détruisit l'autel, foula « aux pieds les choses saintes, plaça une idole « dans l'intérieur du temple, immola des vic- « times aux démons contre la loi ; la justice fut « oubliée et dédaignée. Il exécuta tout et réussit « en tout ». Daniel revient de nouveau au règne du même Antiochus Epiphane, à la captivité, à la prise de la ville, à la désolation du temple, et il ajoute le temps où tout cela aura lieu. Il commence dès le règne d'Alexandre, et va

jusqu'à la fin de son livre, en rapportant tous les événements intermédiaires, les querelles de Ptolémée et de Séleucus, les exploits de leurs généraux, leurs ruses, leurs victoires, leurs armées, leurs combats sur terre et sur mer. Il avance toujours, et finit par Antiochus, dont il parle de nouveau en ces termes : « Sous ses ordres des hommes puissants profa- « neront le Saint des saints, et feront cesser le « sacrifice perpétuel (il nomme sacrifice perpé- « tuel, le sacrifice de tous les jours); ils mettront « dans le temple l'abomination de la désolation, « ils amèneront avec eux pour tout détruire les « violateurs de la sainte alliance », c'est-à-dire ils s'associeront les Juifs prévaricateurs. « Le « peuple qui connaît son Dieu aura quelque « supériorité ». Le Prophète parle ici des exploits des Machabées, des avantages qu'eurent les Juifs fidèles sous Juda, Simon et Jean. « Les « sages du peuple en instruiront plusieurs, mais « ils seront affaiblis par l'épée, par la flamme « (dans un second embrasement de la ville), par « la captivité, par des brigandages qui dureront « plusieurs jours. Au milieu de ces affaiblisse- « ments, ils recevront quelques secours modi- « ques ». Daniel fait entendre qu'ils pourront respirer au milieu de leurs maux, et sortir pour un moment des afflictions dont ils seront accablés. « Plusieurs se joindront à eux par des « alliances feintes pour les perdre, et les sages « mêmes trahiront le bon parti ». Daniel marque ainsi les chutes de ceux qui paraissaient les plus fermes; après quoi il découvre la cause pour laquelle Dieu a permis que les Juifs fidèles fussent en butte à tant de maux. Et quelle est cette cause? « C'est afin qu'ils passent par le feu, « qu'ils deviennent de plus en plus, jusqu'au « temps prescrit, purs et blancs, dignes de son « choix ». Dieu a permis, dit-il, ces disgrâces, afin de purifier les Juifs fidèles, et de montrer ceux d'entre eux dont la vertu était éprouvée. Le Prophète parla en ces termes de la puissance du roi Antiochus : « Il exécutera toutes ses « volontés », dit-il, « il s'élèvera et s'agran- « dira ». Voici comme le même Daniel présente le caractère de ce prince porté au blasphème : « Il parlera », ajoute-t-il, « il parlera « insolemment contre le Dieu des dieux; il « réussira jusqu'à ce que la colère du Seigneur « soit accomplie ». Le Prophète annonce par ces derniers mots que ce n'était pas à lui-même qu'Antiochus devrait l'accroissement de ses forces, mais à la colère du Seigneur contre les Juifs. Après s'être étendu sur les maux que ce roi cruel devait faire à l'Egypte et à la Palestine, après avoir expliqué comment il devait revenir dans sa capitale, qui est-ce qui devait l'y engager et l'y contraindre, Daniel rapporte la révolution qui survint alors, et comment les Juifs, après avoir passé par tant d'épreuves, éprouvèrent quelque soulagement, un ange étant envoyé pour les secourir : « En ce temps- « là », dit-il, « Michel le Grand-Prince s'élèvera, « lui qui est le protecteur des enfants de votre « peuple. Il viendra un temps d'affliction tel « qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe des « nations sur la terre jusqu'à nos jours. En ce « temps-là seront sauvés tous ceux de votre « peuple qui seront trouvés écrits dans le livre », c'est-à-dire qui seront dignes d'être sauvés. (Dan., XII, 1.)

8. Mais nous n'avons pas encore prouvé le point essentiel. Quel est-il? C'est que le Prophète a déterminé le temps que dureraient ces maux, de même qu'on avait marqué quatre cents ans pour la première captivité, et soixante-dix pour la seconde. Voyons donc si pour la troisième on détermine aussi quelque temps : et où trouverons-nous ce que nous cherchons? sans doute dans ce qui suit. Lorsque tout un avenir de malheurs eut été révélé au Prophète, embrasement, destruction d'empire, captivité du peuple, il désira d'apprendre quelle en serait la fin, et quelle révolution suivrait ces disgrâces. Il fit donc cette demande : « Seigneur, dites-moi quelle sera la « fin de ces tristes événements? Le Seigneur lui « répondit : Ecoute, Daniel, ces paroles sont fer- « mées et sont scellées (figure qui signifie l'obs- « curité de l'avenir) jusqu'au temps de leur ac- « complissement ». (Dan., XII, 8, et 9.) Le Seigneur ensuite découvre la cause pour laquelle il a permis ces maux : « Jusqu'à ce que plusieurs « soient éprouvés par le feu, soient rendus « blancs et dignes de mon choix; jusqu'à ce que « les sages et les impies qui auront consommé « l'iniquité, comprennent mes desseins ». Après quoi il prédit le temps que devaient durer les maux : « Depuis le temps », dit-il, « qu'aura été aboli le sacrifice perpétuel ». On appelait sacrifice perpétuel, comme nous l'avons dit plus haut, le sacrifice de tous les jours, le sacrifice que les Juifs étaient dans l'usage de faire chaque jour à Dieu le matin et le soir. Comme donc Antiochus, après avoir emporté de force Jérusalem, avait aboli cet

usage, l'ange du Seigneur dit à Daniel : « Depuis le temps qu'aura été aboli le sacrifice « perpétuel, il se passera mille deux cent « quatre-vingt-dix jours », c'est-à-dire, trois années et demie et un peu plus. Ensuite il fait entendre qu'on verrait alors la fin et le terme de ces maux. « Heureux », ajoute-t-il, « celui qui « aura supporté ces disgrâces, et qui sera arrivé « jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours ! » Ce sont quarante-cinq jours ajoutés aux mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Les combats qui devaient assurer la révolution durèrent un mois et demi, et ce fut après ce terme que la victoire fut complète, et la délivrance entière. En disant : « Heureux celui qui aura supporté « patiemment ces disgrâces, et qui sera arrivé « jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours », il annonce la délivrance. Et il ne dit pas simplement : « Celui qui sera arrivé », mais : « Celui « qui aura supporté et qui sera arrivé ». Comme plusieurs méchants devaient voir l'heureux changement, ce ne sont pas eux que l'ange du Seigneur proclame heureux, mais ceux qui dans le temps de l'affliction ayant rendu témoignage à la foi qu'ils n'auront pas trahie, seront sortis de la détresse. C'est pour cela qu'il ne dit pas simplement : « Celui qui sera arrivé », mais : « Celui qui aura supporté et qui sera ar« rivé ». Est-il rien de plus clair ? Vous voyez que le prophète a marqué avec exactitude pour la durée et pour le terme de la captivité, les années, les mois, et jusqu'à un jour près.

Et afin de prouver que ce ne sont pas ici de vaines conjectures, je vais produire un autre témoin, que les Juifs ne regardent pas comme suspect ; je veux dire Josèphe, qui a raconté leurs disgrâces tragiques, et qui a expliqué assez au long l'Ancien Testament. Cet écrivain venu après Jésus-Christ a parlé de la captivité que le Fils de Dieu a prédite, il parle aussi de la troisième, il explique la vision du Prophète touchant le bélier, le bouc, les quatre cornes et une cinquième qui vint après elles. Mais pour qu'on ne se défie pas de nos discours, nous allons citer les propres paroles de Josèphe [1]. Cet historien, après avoir donné de grandes louanges à Daniel qu'il admire, et qu'il préfère aux autres prophètes, vient à sa vision dont il parle de la sorte : « Daniel a laissé des écrits où l'on voit l'exactitude en même temps et la certitude de sa prophétie. Il dit qu'étant à Suze, ville capitale de la Perse, il sortit dans la plaine avec quelques-uns de ses compagnons ; que dans un tremblement de terre qui survint, ses amis prirent la fuite et qu'il resta seul ; qu'il tomba le visage contre terre, appuyé sur ses deux mains ; que quelqu'un étant venu le toucher et lui ordonnant de se lever, il vit ce qui devait arriver à ses compatriotes après plusieurs générations ; qu'on lui montra, lorsqu'il fut levé, un grand bélier, auquel il crût plusieurs cornes, dont la dernière était plus haute que les autres ; qu'il tourna ensuite les yeux vers le couchant, et qu'il aperçut un bouc, lequel s'avançant avec impétuosité, joignit le bélier, le frappa deux fois, lui brisa les cornes, le renversa et le foula aux pieds ; que le bouc lui parut ensuite plus haut, qu'il lui sortit du front une très-grande corne ; que cette corne étant rompue, il en poussa quatre autres tournées du côté des quatre vents ; que d'une d'entre elles il naquit une autre moins considérable qui s'accrût beaucoup. Dieu qui lui montrait cette vision, lui dit que cette dernière corne subjugerait les Juifs, prendrait de force leur ville, pillerait le temple, abolirait les sacrifices, que ces maux dureraient mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Telle est la vision que Daniel écrit avoir eue dans la campagne de Suze. Il supplia le Seigneur de lui expliquer cette vision. Le Seigneur lui dit que le bélier signifiait les royaumes des Perses et des Mèdes ; les cornes, les rois qui devaient y régner ; la dernière corne, un dernier roi qui devait l'emporter sur les autres en gloire et en richesses ; que le bouc marquait qu'il sortirait des Grecs un prince qui se mesurant deux fois contre le roi de Perse, le déferait dans un combat, et s'emparerait de toute sa puissance ; que la première grande corne qui sortait du front du bouc, annonçait un premier roi ; que les quatre cornes qui poussaient, la première étant rompue, et dont chacune était tournée vers une des quatre parties du monde, marquaient qu'après la mort du premier roi quatre successeurs se partageraient son empire ; que sans être ni ses enfants ni ses parents, ils lui succéderaient, et commanderaient plusieurs années dans le monde. Un des descendants de ces quatre princes devait abolir les lois des Juifs, détruire leur gouvernement, piller leur temple, faire cesser leurs sacrifices pendant trois ans ».

[1] Josèphe, *Antiq. juives*, l. 10, ch. 11. Le texte de la citation est altéré à la fin ; mais il est aisé de le rétablir en consultant les éditions grecques de Josèphe. Cet historien n'est pas fort exact en citant la prophétie de Daniel ; il s'est permis d'y ajouter quelques circonstances.

Voilà, ô Juifs ! les maux que votre nation a soufferts de la part d'Antiochus Epiphane, selon que l'avait prédit Daniel plusieurs années avant qu'ils arrivassent. Est-il rien de plus clair que les prédictions que nous venons d'expliquer?

9. Il est temps, à moins que la longeur de notre discours ne vous fatigue, de passer à la question principale pour laquelle nous sommes entrés dans tous les éclaircissements qui précèdent, je veux dire à la captivité présente des Juifs. Renouvelez-moi, je vous prie, votre attention pour l'objet important dont je vais vous entretenir. Dans les jeux olympiques vous avez la patience d'attendre depuis le milieu de la nuit jusqu'au milieu du jour, pour savoir quels athlètes obtiendront la couronne ; vous recevez, la tête nue, les rayons d'un soleil brûlant, vous ne voudriez pas vous retirer avant la décision de tous les combats : et lorsqu'il s'agit pour vous-mêmes, non d'une couronne périssable, mais d'une couronne incorruptible, vous seriez languissants et lâches ! Une telle conduite ne serait pas raisonnable.

Nous avons prouvé suffisamment que les trois premières captivités ont été prédites ; il nous reste à parler de la quatrième. Je montrerai par le témoignage du même Josèphe, l'homme le plus zélé pour les intérêts des Juifs, que le Prophète a aussi prédit cette dernière captivité. Ecoutons ce que l'historien ajoute à ce que nous avons rapporté plus haut. « Daniel dit-il, a écrit de la même manière sur la domination des Romains, il a prédit qu'ils prendraient la ville de Jérusalem et qu'ils désoleraient le temple ». Observez, ô Juifs, que, quoique Josèphe fût votre compatriote, il n'a pas eu l'impudence d'imiter votre opiniâtreté. Après avoir dit que Jérusalem serait prise, il n'a pas osé ajouter qu'elle serait rétablie, ni marquer le terme de son désastre. Mais il a copié Daniel qui ne marque pas ce terme ; et quoiqu'en parlant de la victoire d'Antiochus, de la désolation du temple, il eût déterminé les années et les jours que durerait la captivité, il ne s'est pas exprimé de même au sujet des Romains. Il a bien dit que Jérusalem et le temple seraient désolés, mais sans ajouter quelle serait la fin de cette désolation, parce que le Prophète ne l'ajoute pas. « Daniel, dit-il, nous a laissé dans son livre tous ces faits à venir que Dieu lui a révélés, de sorte que ceux qui le lisent et considèrent les événements, l'admirent pour l'honneur qu'il a reçu de Dieu ».

Maintenant où Daniel a-t-il dit que le temple serait désolé ? Lorsqu'il eut achevé sa prière, dans le sac et dans la cendre, Gabriel vint à lui de la part du Seigneur, et lui dit : « Dieu a fixé les temps à soixante et dix semaines « en faveur de votre peuple et de la cité sainte ». (Dan., IX, 24.) Voici un temps marqué, dira-t-on : oui, sans doute ; mais c'est celui où devait renaître la captivité, et non celui où elle devait finir. Or, dire le temps que doit durer une captivité, ou le temps après lequel elle doit avoir lieu, ce sont deux choses différentes. « Dieu », dit-il, « a fixé les temps à soixante et dix semai- « nes en faveur de votre peuple ». Il ne dit plus : « En faveur de mon peuple ». Cependant le Prophète avait dit plus haut, en s'adressant à Dieu: « Faites reluire votre face sur votre peuple » (Dan., IX, 17) ; mais Dieu regarde ce même peuple comme étranger, à cause de l'attentat qu'il devait commettre. Daniel ensuite ajoute la cause de l'indignation du Seigneur : « Jus- « qu'à ce que les anciens péchés », dit-il, « soient effacés par de nouveaux, et que l'ini- « quité vienne à son comble ». Qu'est-ce à dire, « que l'iniquité vienne à son comble ? » Ils commettent beaucoup de fautes ; mais le comble du crime sera lorsqu'ils auront fait mourir leur Seigneur et leur Maître. C'est ce que leur dit Jésus-Christ : « Remplissez la « mesure de vos pères » (Matth., XXIII, 32) : vous avez tué les serviteurs, répandez aussi le sang du Maître. Voyez l'accord des passages : « Remplissez la mesure », dit Jésus-Christ, « jusqu'à ce que l'iniquité vienne à son comble », dit le Prophète, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit telle, qu'on ne puisse rien y ajouter. Poursuivons : « Jusqu'à ce que la justice éternelle « soit amenée sur la terre ». Quelle est cette justice éternelle, sinon la justice qui nous été donnée par Jésus-Christ ? « Jusqu'à ce que les « prophéties et les visions soient accomplies, et « que le Saint des saints soit sacré de l'huile « sainte. Soient accomplies », c'est-à-dire aient leur fin et leur terme, car c'est la force de l'expression qu'emploie Daniel. « La Loi et les « Prophètes », dit Jésus-Christ, « ont duré « jusqu'à Jean ». (Matth., XI, 13.) Vous voyez comme le Prophète leur prédit une désolation totale et une punition éclatante de leurs crimes. Dieu ne s'engage pas à leur pardonner leurs fautes, mais il menace de les punir avec éclat.

10. Et quand ces menaces ont-elles reçu leur effet? quand les prophéties et l'onction sainte ont-elles entièrement disparu de manière à ne jamais revenir? Quand nous nous tairions, les pierres elles-mêmes crieraient : tant les faits parlent hautement! Non, il est impossible de trouver dans l'histoire des Juifs une autre époque où ces événements aient eu lieu, excepté celle qui dure encore, qui est déjà fort longue, et qui le deviendra de plus en plus. Le Prophète poursuit, et s'exprimant avec plus d'exactitude encore : « Sachez donc ceci », dit-il, et « gravez-le dans votre mémoire : Depuis l'ordre « qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jus« qu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura « soixante-neuf semaines ». (Dan., IX, 25.) Suivez-moi attentivement : c'est ici le point capital de notre question. Soixante-neuf semaines font quatre cent quatre-vingt-trois ans ; car ce ne sont pas des semaines de jours ni de mois dont parle le Prophète, mais des semaines d'années. Depuis Cyrus jusqu'à Antiochus-Epiphane, et à la captivité qui arriva sous ce prince, on compte trois cent quatre-vingt-quatorze ans. Il annonce donc que ce n'est pas de cette seconde destruction du temple qu'il parle, mais d'une troisième qui eut lieu sous Vespasien et Tite. Il avance dans les temps, et il nous apprend d'où il faut commencer à compter, sans doute depuis le jour où les Juifs sont revenus : « Depuis l'ordre », dit-il, « qui « sera donné pour rebâtir Jérusalem ». Or Jérusalem n'a pas été rebâtie sous Cyrus, mais sous Artaxercès-Longue-Main. Lorsque les Juifs furent de retour, Cambyse monta sur le trône ; les mages régnèrent après lui ; après les mages, Darius, fils d'Hystape ; après Darius, Xercès son fils ; après Xercès, Artabane, et après ce dernier prince, Artaxercès-Longue-Main régna sur la Perse. Ce fut sous son règne, dans la vingtième année, que Néhémias, étant de retour, rétablit Jérusalem. C'est ce qu'Esdras raconte dans un détail fort exact. Si donc, à partir de cette époque, nous comptons quatre cent quatre-vingt-treize années, nous arriverons à la dernière destruction de Jérusalem : « la place et l'enceinte des murs », dit le même prophète, « seront rétablies de nouveau ». Du moment donc que Jérusalem aura été rétablie et aura repris son ancienne forme, de ce moment comptez soixante et dix semaines, et vous verrez que la captivité présente ne doit plus avoir de terme. Daniel s'exprime plus clairement encore dans ce qui suit, et déclare que les maux actuels des Juifs n'auront pas de fin : « Après soixante et dix semaines », dit-il, « l'onction sainte sera abolie ; on ne rendra « plus de jugement dans Jérusalem ; un peu« ple avec son chef détruira la ville et le sanc« tuaire ; tout périra comme dans un déluge », sans qu'il reste de racine dont il puisse sortir de rejeton, « et la guerre se terminera par « une ruine totale ». Parlant encore de la même captivité, il ajoute : « L'encens et les « offrandes seront abolis, de plus l'abomina« tion de la désolation sera dans le temple, et « la désolation s'étendra jusqu'à la consom« mation des siècles ». Insistons sur ces dernières paroles, « la désolation s'étendra jusqu'à « la consommation des siècles », et observons que le Prophète appelle « abomination de la « désolation », la statue qu'avait placée dans l'intérieur du temple le prince qui avait renversé la ville. Aussi Jésus-Christ, qui est venu selon la chair après Antiochus, Jésus-Christ, annonçant la dernière captivité, et montrant que c'était elle qu'avait prédite le Prophète, s'exprime de la sorte : « Quand donc vous ver« rez que l'abomination de la désolation, pré« dite par le prophète Daniel, sera dans le lieu « saint, que celui qui lit entende ce qu'il lit ». Comme toute figure et toute représentation d'homme était appelée chez les juifs « abomi« nation », Daniel, qui exprime par cette figure la statue qui fut placée dans le temple, annonce dans quel temps et sous quel prince la captivité doit avoir lieu. Josèphe lui-même, comme nous l'avons montré plus haut, atteste que la prophétie parle des Romains. Que peuvent donc répondre les Juifs lorsqu'il est démontré que les prophètes ont marqué un terme à leurs captivités précédentes, tandis que, loin d'en marquer aucun à leur captivité actuelle, ils ont annoncé au contraire que la désolation s'étendrait jusqu'à la consommation des siècles?

Mais nous allons tirer des faits mêmes un témoignage de la vérité de notre assertion. Si les Juifs n'eussent jamais essayé de rebâtir leur temple, ils pourraient dire que s'ils avaient voulu l'entreprendre, ils auraient pu y réussir selon leurs vœux. Mais je vais montrer que l'ayant tenté trois fois, et ayant été trois fois repoussés, la couronne de la victoire, comme dans les jeux olympiques, appartient à l'Eglise. Quand donc ont-ils formé cette en-

treprise, ces hommes qui résistent sans cesse à l'Esprit-Saint, qui ne respirent que nouveautés et révoltes?

11. Lorsque l'empire des Juifs eut été détruit par Vespasien et Tite, ils se soulevèrent sous Adrien, et s'efforcèrent de rétablir leur cité, dans son ancien état, sans penser que le ciel voulait qu'elle fût ruinée pour toujours, qu'ils combattaient les décrets de Dieu même, et qu'il est impossible de triompher quand on fait la guerre à Dieu. Ils attaquèrent donc l'empereur, et le forcèrent de prêter sa main à une destruction cette fois décisive. Adrien les ayant vaincus et assujétis, fit disparaître tous les restes de Jérusalem, et fit placer sur le sol sa statue pour les empêcher de se révolter par la suite. Après quoi, faisant réflexion que cette statue, usée par le temps, pourrait tomber, et voulant, pour ainsi dire, graver sur les Juifs un caractère ineffaçable de leur défaite et de leur opiniâtreté, il donna son nom à ce qui pouvait rester de leur ville. Comme il s'appelait Elien Adrien, il fit appeler *Elia* l'ancienne Jérusalem; et c'est ainsi qu'elle s'appelle encore de nos jours, du surnom de son vainqueur et de son destructeur.

Vous voyez quelle fut la première entreprise des Juifs opiniâtres ; considérez celle qu'ils formèrent de nouveau sous Constantin. Ce prince, pour les punir, leur fit couper les oreilles, imprima sur leurs corps le signe de leur rébellion, et les fit conduire partout comme des esclaves rebelles et fugitifs, les faisant remarquer par cette mutilation visible, et apprenant à tous les Juifs répandus dans le monde à ne plus former de pareilles entreprises.

Au reste, ces faits sont déjà anciens, quoiqu'ils soient connus des plus âgés d'entre nous : celui que je vais rapporter est plus nouveau, et ne peut être ignoré même des plus jeunes, puisqu'il est arrivé non sous Adrien et Constantin, mais sous un prince qui existait il n'y a pas vingt ans. Julien, qui a surpassé tous les princes en impiété, voulut entraîner les Juifs dans son parti, et les engager à sacrifier aux idoles ; ils lui représentèrent leur ancienne manière d'honorer le Seigneur, et le culte qui était en usage chez leurs ancêtres ; ils avouaient alors malgré eux ce que nous leur démontrons maintenant, qu'il leur était impossible de sacrifier hors de leur ville, que c'était enfreindre les lois que d'offrir des sacrifices dans une terre étrangère : Si vous voulez, lui disaient-ils, nous voir sacrifier, rendez-nous notre ville, relevez le temple et l'autel, montrez-nous le Saint des saints, et nous sacrifierons comme nous avons fait anciennement. Ces hommes opiniâtres et pervers n'avaient pas honte de faire ces demandes à un prince idolâtre, d'inviter des mains sacriléges à rebâtir le Saint des saints, sans songer qu'ils entreprenaient une chose impossible, sans penser que si c'eût été un homme qui eût renversé le temple, un homme aurait pu le relever, mais que Dieu même ayant détruit leur ville, aucune puissance humaine ne pouvait traverser les volontés divines. « Quel « mortel », dit le Prophète, « pourra changer « ce qu'un Dieu saint a ordonné? quel homme « pourra arrêter l'action de son bras puis- « sant? » (Is., XIV, 27.) Les hommes ne peuvent pas plus rétablir ce qu'il a une fois détruit pour n'être jamais réparé, que détruire ce qu'il a une fois établi pour demeurer toujours. Mais je suppose, ô Juifs, que le prince vous eût rendu votre temple, et relevé votre autel, comme vous le désiriez en vain, pouvait-il vous donner le feu céleste descendu d'en-haut, sans lequel vos sacrifices auraient été impurs et criminels? Les enfants d'Aaron furent punis de mort pour cela seul qu'ils avaient mis dans leurs encensoirs un feu étranger. (Lévit., X, 2. — Nomb., III, 4.)

Cependant, aveuglés de toute part, ils demandaient au prince, ils le suppliaient d'entreprendre avec eux de rebâtir leur temple. Julien leur fournit de l'argent, fit venir de tous côtés des ouvriers, envoya des hommes en place pour présider aux ouvrages; il mit tout en œuvre pour les engager peu à peu à sacrifier, espérant que par là il les amènerait aisément au culte des idoles. Cet insensé, ce furieux espérait encore rendre vaine la sentence de Jésus-Christ, qui avait condamné le temple à être renversé sans pouvoir être jamais relevé. Mais celui « qui surprend les sages dans leurs « propres artifices » (Job, V, 13), montra sur-le-champ, par les effets mêmes, que les décrets de Dieu prévalent sur tout, que ses oracles ont une force que rien ne peut arrêter. On avait mis la main à cette œuvre criminelle, on avait creusé fort avant le sein de la terre, on commençait à découvrir les fondements, et l'on se disposait à bâtir, lorsqu'un feu souterrain, s'élançant tout à coup, fit périr une

grande partie des ouvriers, rejeta fort loin les pierres déjà posées, et fit renoncer à un projet coupable non-seulement ceux qui étaient occupés des ouvrages, mais encore les Juifs qui se trouvaient là en grand nombre, et qui, à ce spectacle, demeurèrent interdits et confondus.

A cette nouvelle, Julien, malgré la fureur impie qui l'animait à cette entreprise, craignit que, s'il voulait poursuivre, il n'attirât le feu du ciel sur sa tête : il fut donc obligé de céder avec toute la nation juive. Transportez-vous à Jérusalem, et vous verrez encore les fondements découverts, sans qu'on puisse en donner d'autre cause que celle que nous venons de rapporter. Nous sommes tous témoins de ce fait, qui est arrivé sous nos yeux il n'y a pas longtemps. Et voyez tout l'éclat de cette victoire : ce prodige ne s'est pas opéré sous les empereurs chrétiens, de peur qu'on ne dise que nous nous sommes opposés aux ouvrages et que c'est nous qui les avons empêchés; c'est lorsque nous étions persécutés nous-mêmes, que nous courions tous des risques pour nos jours, que nous ne jouissions d'aucune liberté, c'est lorsque le paganisme était en crédit, que parmi les fidèles, les uns se cachaient dans leurs maisons, les autres se retiraient dans les déserts et fuyaient la place publique, c'est alors que cet événement a eu lieu, afin qu'il ne reste aux Juifs aucun prétexte pour couvrir leur opiniâtreté.

12. Et vous doutez encore, Juifs incrédules, lorsque vous êtes confondus par la prédiction de Jésus-Christ, par celle de vos prophètes, et par le témoignage des faits eux-mêmes! Mais on ne doit pas être surpris que vous résistiez à de telles preuves : de tout temps votre nation fut opiniâtre et dure, accoutumée à combattre l'évidence.

Voulez-vous que je vous oppose d'autres prophètes, qui annoncent clairement que votre empire aura un terme, que le nôtre fleurira toujours, que la prédication du Christ se répandra par toute la terre, et que vos sacrifices abolis feront place à un sacrifice d'une autre nature? écoutez Malachie, qui est venu après les autres prophètes; car je ne produirai plus le témoignage ni d'Isaïe, ni de Jérémie, ni des autres qui ont précédé la captivité, de peur que vous ne disiez que les maux qu'ils annonçaient sont arrivés dans la captivité : je produis un prophète qui, après le retour de Babylone et le rétablissement de Jérusalem, a prédit clairement ce qui vous regarde. Lorsque les Juifs furent de retour, qu'ils eurent recouvré leur ville, rebâti leur temple, recommencé leurs sacrifices, Malachie annonçant leur destruction présente et l'abolition de leurs sacrifices, leur parle de la sorte en la personne de Dieu : « Je ne recevrai plus vos victimes, « dit le Seigneur des armées; car depuis le « lever du soleil jusqu'à son coucher, mon « nom est grand parmi les nations; on brûle « de l'encens devant moi en tout lieu, et l'on « m'offre un sacrifice pur; mais vous l'avez « profané ». (Mal., I, 11.) Quand est-ce, ô Juifs, que cette prédiction a été accomplie? quand est-ce qu'on a brûlé en tout lieu de l'encens devant le Seigneur? quand est-ce qu'on lui a offert un sacrifice pur? vous ne pourriez citer d'autre temps qu'après l'arrivée de Jésus-Christ. Que si le Prophète ne parle pas du temps présent, ni de notre sacrifice, mais du vôtre, la prophétie contredira la Loi; car si, tandis que Moïse ordonne de n'offrir de sacrifice que dans le lieu qu'aura choisi le Seigneur, si, tandis qu'il renferme les sacrifices dans un seul endroit, le Prophète dit qu'on doit brûler de l'encens en tout lieu et offrir un sacrifice pur, il combat la loi de Moïse, il lui est contraire. Mais il n'y a entre eux aucun combat, aucune contradiction : Moïse parle d'un sacrifice, et Malachie d'un autre. Et qu'est-ce qui le démontre? ce que nous venons de dire, et beaucoup d'autres preuves encore. D'abord le lieu même : il a prédit que ce culte ne serait pas renfermé dans une seule ville comme sous les Juifs, mais qu'il s'étendrait depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; ensuite la nature du sacrifice : en l'appelant pur, il annonce de quel sacrifice il parle; enfin les personnes qui l'offrent : il ne dit pas dans Israël, mais chez toutes les nations. Et pour que vous ne pensiez pas que ce culte doive se borner à une ou deux villes, il ne dit pas simplement « en tout lieu », mais « depuis le lever du soleil jusqu'à son « coucher », voulant dire que l'Evangile serait prêché dans tous les lieux que le soleil éclaire. Il dit que le nouveau sacrifice sera pur, comme si l'ancien eût été impur, non par lui-même, mais par la disposition de ceux qui l'offraient. Aussi Dieu disait-il aux Juifs par la bouche du prophète Isaïe : « Votre encens « m'est en abomination ». (Is., I, 13.) D'ailleurs, si l'on compare l'ancien sacrifice avec le nouveau, on y trouvera une si grande différence,

que celui-ci par comparaison est le seul qu'on puisse appeler pur. Et ce que saint Paul a dit de la Loi et de la Grâce, que « la gloire même de « la Loi n'est pas une véritable gloire, si on la « compare avec la sublimité de l'Evangile » (II Cor., III, 10), on peut le répéter ici avec assurance, on peut dire que le nouveau sacrifice est le seul pur, si on le compare avec l'ancien; car il s'offre non par la fumée et l'odeur des victimes, ni par le sang et le prix du rachat, mais par la grâce de l'Esprit-Saint.

Ecoutons un autre prophète qui fait la même prédiction, et qui dit que le culte du Seigneur ne serait plus renfermé dans un seul lieu, mais qu'il serait connu à l'avenir de tous les hommes. Voici donc comme s'exprime Sophonie : « Le Seigneur paraîtra dans toutes les na- « tions, il anéantira tous les dieux de la terre « et il sera adoré par chaque homme dans cha- « que pays » (Soph., II, 11) : chose défendue par la loi de Moïse, selon laquelle on ne devait sacrifier que dans un seul lieu. Lors donc que vous entendez les prophètes annoncer que les hommes ne seraient plus obligés de se rassembler de toute part dans une seule ville ni dans un seul lieu; mais que chacun adorerait le Seigneur dans son pays, à quel autre temps pourriez-vous rapporter ces paroles, sinon au temps présent? Ecoutez comment l'Apôtre et les Evangiles s'accordent avec le Prophète. Le Prophète avait dit : « Le Seigneur paraîtra » ; l'Apôtre dit : « La grâce de Dieu notre Sau- « veur a paru » ; l'un avait dit « dans toutes « les nations » ; l'autre dit « parmi tous les « hommes »; l'un avait dit : « il anéantira tous « les dieux de la terre » ; l'autre dit : « pour « nous apprendre que renonçant à l'impiété « et aux passions mondaines nous devons « vivre avec tempérance, avec justice et avec « piété. Croyez-moi, femme », dit Jésus-Christ à la Samaritaine, « le temps va venir que vous « n'adorerez plus le Père, ni sur cette mon- « tagne, ni dans Jérusalem. Dieu est esprit, et « il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en « esprit et en vérité ». Jésus-Christ parlait de la sorte pour nous dispenser par la suite de la nécessité d'observer les lieux, et pour introduire un culte plus sublime et plus spirituel.

De tout ce que nous avons dit, nous pourrions conclure qu'il n'y aura plus chez les Juifs ni roi, ni sacrifices, ni sacerdoce. C'est une conséquence nécessaire de la destruction de l'empire des Juifs, dont nous pourrions établir la vérité en citant les prophètes qui l'annoncent expressément; mais je vois que vous êtes fatigués de la longueur de ce discours, et je crains de paraître vous ennuyer sans aucun fruit.

Ainsi donc, après m'être engagé à terminer ce sujet un autre jour, je vous exhorte à sauver vos frères, à les rappeler de l'erreur, à les ramener à la vérité : car il vous sera inutile de nous avoir entendu, si vous ne montrez des œuvres qui s'accordent avec nos paroles. Ce n'est point pour vous que nous avons parlé, mais pour ces chrétiens faibles, afin qu'instruits par vous, et renonçant à des coutumes perverses, ils montrent en eux un christianisme pur et sans mélange, ils fuient comme des cavernes de voleurs, comme le domicile des démons, les assemblées criminelles des Juifs qui se tiennent dans la ville ou dans les faubourgs. N'abandonnez donc pas le salut de vos frères, mais ne négligeant rien, agissant avec tout le zèle dont vous êtes capables, ramenez des malades à Jésus-Christ, afin que dans la vie présente et dans la vie future, nous obtenions une récompense bien supérieure à nos mérites, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père, en même temps qu'à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

SIXIÈME DISCOURS.

ANALYSE.

Saint Jean Chrysostome avait contracté un enrouement par suite de la longueur du discours précédent, et de l'ardeur avec laquelle il l'avait débité; le jour où il prononça le sixième discours était consacré aux martyrs; il tire de là son exorde. — Il annonce que, malgré la faiblesse de sa voix, il va faire un effort pour continuer le sujet qu'il a traité dans sa dernière instruction : il prouve qu'un discours contre les Juifs ne peut que plaire aux martyrs, dont les triomphes n'ont pas besoin de l'éloge des hommes.

Après une courte analyse du discours précédent, l'orateur examine à quoi les Juifs peuvent attribuer leur désastre actuel; il montre avec force qu'ils ne peuvent l'imputer ni à la gravité de leurs fautes ni à la puissance des hommes; qu'étant plus malheureux à présent qu'ils ne l'ont jamais été, quoiqu'ils soient plus exacts à pratiquer la loi et qu'ils ne se souillent pas d'aussi grands crimes, ils ne sont accablés de maux que parce qu'ils ont crucifié le Seigneur Jésus : ce qu'il confirme par l'autorité des prophètes. — Il infère de leurs maux la divinité de Jésus-Christ, parce que, s'il n'était qu'un vil imposteur, comme ils le prétendent, de quelques péchés qu'ils se fussent rendus coupables, quelque irrité que Dieu pût être contre eux, il les aurait épargnés pour la gloire de son nom, pour ne pas laisser glorifier son ennemi. — Outre leur ville et leur temple, les Juifs ont perdu tous leurs priviléges, ils n'ont plus de sacerdoce. — Que sont leurs prêtres actuels en comparaison des anciens prêtres? — Saint Jean Chrysostome rapporte les cérémonies de la consécration et les autres circonstances qui rendaient anciennement la dignité du sacerdoce auguste et vénérable. — Il finit par s'élever contre les Chrétiens qui fréquentent leurs synagogues; il montre combien leur conduite est condamnable, digne des plus grandes peines, et ne pouvant être excusée par aucune raison. Il exhorte les plus sensés à détourner leurs frères de superstitions aussi absurdes que criminelles.

1. Tant que les bêtes sauvages habitent les forêts, tant qu'elles ne sont pas encore accoutumées à combattre contre les hommes, elles sont moins âpres et moins cruelles. Mais lorsque, prises par les chasseurs, elles sont amenées dans les villes, lorsqu'enfermées dans des cages on les anime contre les misérables exposés à leur férocité, et qu'élancées contre eux elles ont goûté de leur chair et bu le sang humain, elles ne se privent pas aisément, par la suite, d'un pareil mets, elles y courent avec une avidité extrême. C'est ce que nous éprouvons maintenant. Après avoir déjà combattu contre les Juifs, après avoir attaqué avec force leurs objections impudentes, détruit leurs raisonnements, renversé toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, captivé les intelligences pour les soumettre à Jésus-Christ, nous avons un plus grand désir de recommencer le combat contre ces ennemis de notre foi. Mais que dois-je faire? Vous voyez vous-même que ma voix affaiblie ne peut suffire à prononcer un long discours : je suis comme un guerrier qui, animé par la défaite de quelques-uns de ses adversaires, se jette dans les plus épais bataillons des ennemis, mais qui, après en avoir tué plusieurs, voyant son épée brisée, affligé par ce contre-temps, se retire au milieu des siens. Ou plutôt ma situation est beaucoup plus embarrassante : un guerrier dont l'épée est brisée, peut saisir celle de quelqu'un de sa troupe, se livrer à son ardeur et continuer de signaler son courage, au lieu que celui qui a parlé, et dont la

voix est affaiblie, ne peut emprunter celle d'un autre. Quoi donc ! nous retirerons-nous sans avoir rien dit du sujet dont nous voulions vous entretenir? Mais votre empressement à nous entendre ne le permettrait pas: je respecte cet empressement, je respecte la présence de notre père. Je ferai donc des efforts au-dessus de mes forces, je céderai aux prières d'un saint pontife, et au zèle de tout ce peuple.

Et qu'on ne regarde pas notre discours comme déplacé, parce qu'au lieu de nous occuper des martyrs qui nous appellent en ce jour, au lieu de célébrer leur triomphe, nous entrons en lice contre les Juifs. Non, il n'est pas de sujet qui puisse plaire aux martyrs autant que celui que nous allons traiter. Nos éloges ne pourraient rien ajouter à leur gloire. Eh ! quel besoin pourraient avoir de nos louanges des hommes dont les combats sont au-dessus de notre nature mortelle, dont les couronnes surpassent notre pouvoir et nos idées? Pleins de mépris pour la vie présente, bravant les tourments et la mort, ils ont pris leur essor vers le ciel; affranchis de tous les flots des révolutions humaines, ils sont arrivés dans un port tranquille, non chargés d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, mais enrichis de trésors que les brigands ne peuvent ravir; revêtus de patience, de force et de charité, ils sont parvenus au séjour du bienheureux Paul, animés par l'espérance de la couronne qu'ils ont enfin obtenue, et placés désormais hors des incertitudes de l'avenir. Qu'auraient-ils donc besoin de nos discours? et quel sujet pourrait leur plaire autant que celui qui va nous occuper? Nos éloges, je le répète, ne pourraient rien ajouter à leur gloire; mais ils ne doivent regarder qu'avec la plus grande satisfaction des combats livrés contre les Juifs; ils ne doivent écouter qu'avec un extrême contentement des discours prononcés à la gloire du Très-Haut. Les martyrs haïssent d'autant plus les Juifs, qu'ils ont plus d'amour pour celui qu'ils ont crucifié. Les Juifs disaient: « Que son sang retombe sur nous et sur nos en« fants » (Matth., XXVII, 25); les martyrs ont répandu leur propre sang pour celui que les Juifs ont mis à mort. Ainsi ils ne doivent entendre qu'avec plaisir les nouvelles raisons par lesquelles nous allons combattre ces ennemis de l'Evangile.

2. Nous avons montré suffisamment que si la captivité actuelle des Juifs devait finir, les prophètes l'auraient prédit, qu'ils n'auraient pas gardé sur ce sujet un silence absolu comme ils ont fait; nous avons fait voir que toutes leurs captivités avaient commencé et fini selon qu'elles avaient été annoncées, celle d'Egypte, celle de Babylone, celle d'Antiochus Epiphane; nous avons prouvé que la durée et le lieu de chacune avaient été clairement désignés dans les divines Ecritures, tandis qu'aucun prophète n'a marqué de terme à la captivité présente. Daniel a bien prédit que les Juifs la verraient fondre sur eux, qu'elle leur apporterait une désolation irrémédiable, qu'elle changerait leur gouvernement, qu'elle aurait lieu à telle époque après le retour de Babylone; mais ni lui ni aucun autre prophète n'a déclaré que ces maux finiraient et auraient un terme. Il a prédit au contraire que cette dernière captivité s'étendrait jusqu'à la consommation des siècles. Quelle force ne donne pas encore à nos preuves le long espace de temps qui s'est écoulé sans qu'il ait paru jusqu'à ce jour aucune ombre, aucune apparence d'une révolution heureuse ! et cela, quoique les Juifs aient essayé à plusieurs reprises de relever leur temple ! L'entreprise qu'ils en ont formée a été rompue trois fois, sous les empereurs Adrien, Constantin et Julien : les deux premières fois par les soldats, la troisième par les flammes qui, sorties des fondements, ont réprimé avec éclat leurs efforts criminels. Maintenant donc je leur ferais volontiers cette demande: Pourquoi, après un si long séjour en Egypte, êtes-vous revenus dans votre patrie? pourquoi, ensuite transportés à Babylone, êtes-vous retournés à Jérusalem? pourquoi enfin sous Antiochus, après avoir essuyé tant de maux, avez-vous repris votre ancien état, recouvré vos sacrifices, votre autel, le Saint des saints, tout, en un mot, sans rien perdre de votre première dignité? et d'où vient qu'à présent vous n'avez pas joui de cette faveur, mais que depuis plus de trois cents ans [1] jusqu'à nous, on n'aperçoit aucun indice d'une pareille révolution, et que votre ruine est entièrement consommée, sans que vous ayez le plus léger espoir d'être rétablis comme auparavant?

[1] Le grec porte *cinq cents ans;* c'est une faute visible. On ne compte qu'environ trois cent seize ans depuis la dernière destruction de Jérusalem sous Vespasien jusqu'au temps de saint Jean Chrysostome; et cet orateur lui-même, dans le discours qui précède, ne parle que d'un espace de plus de trois cents ans.

Si les Juifs se rejettent sur leurs fautes, s'ils disent : Nous avons péché contre Dieu, nous l'avons offensé, et voilà pourquoi nous ne recouvrons pas notre pays ; si ces hommes qui résistaient aux continuels reproches des prophètes, qui ne voulaient pas convenir des meurtres dont ils leur parlaient avec tant de force ; si ces mêmes hommes reconnaissent maintenant leurs crimes et se condamnent eux-mêmes, je leur ferai volontiers à chacun cette question : C'est à cause de vos péchés, dites-vous, que vous êtes éloignés depuis si longtemps de Jérusalem? que faites-vous donc de nouveau et d'extraordinaire? est-ce d'aujourd'hui seulement que vous vivez dans le péché? aviez-vous vécu jusqu'alors dans la justice et dans la pratique des bonnes œuvres? ne vous êtes-vous pas souillés dès le commencement de mille iniquités? le prophète Ezéchiel ne vous a-t-il pas fait mille reproches, lorsqu'introduisant deux courtisanes, Ola et Oliba, il leur adresse ces paroles : « Vous vous êtes construit dans l'E« gypte un lieu de prostitution, vous avez ren« chéri sur les folies des Barbares, et rendu un « culte à des dieux étrangers? » (Ezéch., XXIII.)

Lorsque le Seigneur ouvrait pour vous le sein des mers et les veines des rochers, qu'il opérait dans le désert tant de prodiges, n'avez-vous pas adoré le veau d'or? Comment avez-vous traité Moïse? ne l'avez-vous pas tantôt chassé, tantôt accablé de pierres? n'avez-vous pas cherché à le faire mourir par mille autres actes de violences? avez-vous cessé de blasphémer contre Dieu? ne vous êtes-vous pas initiés à Béelphégor? n'avez-vous pas immolé aux démons vos fils et vos filles? ne vous êtes-vous pas signalés par toute sorte d'impiétés et de crimes? (Ps. CV, 37.) Le Prophète ne vous dit-il pas dans la personne de Dieu : « Il y a « quarante ans que je supporte avec peine cette « génération, et j'ai dit : Ils se livrent sans cesse « à de nouvelles erreurs ?» (Ps. XCIV, 10.) Pourquoi donc Dieu ne vous a-t-il pas rejetés alors ? pourquoi, après que vous vous êtes souillés par le sacrifice de vos enfants, par le culte des idoles, par mille traits de perversité et d'une ingratitude inouïe, vous a-t-il laissé pour prophète le grand Moïse, a-t-il opéré en votre faveur des prodiges si merveilleux, et a-t-il fait pour vous ce qu'il ne fit jamais pour aucun mortel? pourquoi ce nuage dont vous étiez couverts comme d'un toit commode? cette colonne de feu qui marchait devant vous comme une lampe brillante? ces ennemis effrayés fuyant à votre approche, et ces villes dont les murs tombaient au seul bruit de vos cris? Vous n'aviez besoin ni d'armes, ni de troupes, ni de combats ; au seul son de la trompette les murailles se renversaient d'elles-mêmes. Vous avez trouvé une nourriture nouvelle et jusqu'alors inconnue, au sujet de laquelle le Prophète s'écrie : « Il leur a donné le pain du « ciel, l'homme a mangé le pain des anges, il « leur a envoyé une subsistance abondante ». (Ps. LXXVII, 25.)

Pourqui donc, dites-moi, lorsque vous étiez livrés à l'impiété et à l'idolâtrie, que vous immoliez vos enfants, que vous lapidiez vos prophètes, que vous commettiez une infinité de crimes, pourquoi avez-vous éprouvé de la part de Dieu une telle bienveillance, une pareille protection? et pourquoi, maintenant que vous n'êtes plus livrés à l'idolâtrie, que vous n'immolez plus vos enfants, que vous ne lapidez plus vos prophètes, gémissez-vous dans une captivité sans fin ? Dieu était-il autre alors qu'il n'est à présent? n'est-ce pas le même Dieu qui vous protégeait d'abord d'une manière si éclatante, et qui vous punit aujourd'hui avec tant de sévérité? pourquoi donc, dites-moi, éprouviez-vous les plus grands bienfaits du Seigneur lorsque vous étiez plus coupables à son égard, et qu'à présent que vous l'êtes moins, il vous a absolument rejetés, il vous a livrés à un opprobre éternel ? Oui, s'il vous rejette actuellement à cause de vos fautes, il le devait bien plus alors ; et s'il vous supportait alors malgré vos impiétés, il le devrait bien plus maintenant que vous ne commettez pas des forfaits pareils ? Pourquoi donc ne vous supporte-t-il pas aujourd'hui? Vous rougissez d'en dire la raison ; je vais la révéler, moi, ou plutôt ce n'est pas moi qui parlerai, mais la vérité même. Vous avez fait mourir le Christ, vous avez mis la main sur le Seigneur, vous avez répandu un sang précieux, voilà pourquoi il ne vous reste aucun moyen de réparer votre faute, aucun espoir de pardon, aucune défense. Vos anciens attentats n'étaient que contre des serviteurs, contre Moïse, contre Isaïe, contre Jérémie. Vous étiez alors coupables d'impiété, sans doute, néanmoins vous ne vous étiez pas encore portés aux derniers excès ; depuis vous avez mis le comble à vos premiers crimes, vous êtes parvenus au dernier terme de l'iniquité par vos fureurs envers

le Fils de Dieu : et voilà pourquoi vous êtes maintenant plus sévèrement punis. Eh ! si telle n'était point la cause de votre dégradation présente, pourquoi Dieu vous supportait-il lorsque vous immoliez vos enfants, et vous rejette-t-il aujourd'hui que vous ne vous souillez plus de ces meurtres? n'est-il pas clair que la mort du Christ était un attentat beaucoup plus horrible que celle de vos enfants, et que ce dernier forfait surpassait tous les autres?

3. Et après cela vous avez encore l'impudence de traiter Jésus-Christ d'imposteur, d'infracteur de la Loi ! et vous n'allez pas vous cacher de honte lorsque vous êtes confondus par une évidence aussi frappante ! Si Jésus-Christ n'était qu'un vil imposteur, un infracteur de la Loi, comme vous le dites, vous mériteriez même des louanges pour l'avoir fait mourir; car si Phinées, en immolant un seul homme, a fait cesser la colère divine contre toute la nation «(Phinées parut», dit le Prophète, «il apaisa le « Seigneur, et le fléau cessa » (Ps. CV, 20); si, dis-je, la mort d'un seul coupable en a soustrait un si grand nombre au courroux de Dieu, vous devriez à plus forte raison jouir du même avantage, supposé que celui que vous avez crucifié fût aussi coupable que vous le dites. Pourquoi donc Phinées, en immolant un seul criminel, a-t-il été regardé commme juste et honoré du sacerdoce (Nomb., XXV), tandis que vous, qui, à vous entendre, avez crucifié un imposteur, un ennemi du Très-Haut, loin d'obtenir des honneurs et des louanges, vous vous trouvez dans une situation plus déplorable que quand vous égorgiez vos fils? N'est-il pas manifeste aux yeux des plus stupides, que vous n'êtes punis si rigoureusement que parce que vous vous êtes élevés contre le Maître et le Sauveur du monde ? Cependant aujourd'hui vous vous abstenez de meurtres, de sacriléges, vous observez le sabbat, tandis qu'alors vous violiez ce saint jour. Dieu s'engageait par la bouche de Jérémie, à épargner votre ville, si vous cessiez de porter des fardeaux le jour du sabbat. Vous faites à présent ce qu'il demandait alors, vous ne portez pas de fardeaux le jour du sabbat; et il ne se réconcilie pas néanmoins avec vous, parce que, sans doute, votre dernier crime a surpassé tous les autres. Ainsi la raison que vous tirez de vos péchés n'a aucune force. Non, ce n'est point pour vos autres crimes, mais pour l'attentat dont je parle, que vous êtes maintenant si malheureux. Sans cet attentat, le Seigneur ne vous aurait pas rejetés absolument, quand vous vous seriez rendus coupables de mille autres forfaits : ce qui est évident par toutes les preuves que je viens d'alléguer, et ce qui le sera encore plus par celle que je vais fournir.

Et quelle est cette nouvelle preuve? Nous avons souvent entendu Dieu dire à vos pères par la bouche des prophètes : « Vous méritiez « de souffrir tous les maux, mais je vous épar« gne pour que mon nom ne soit pas profané « parmi les infidèles » (Ezéch., XX, 19); et ailleurs : « Maison d'Israël, ce n'est pas à cause de « vous que je vous ménage, mais à cause de mon « nom ». (Ezéch., XXXVI, 22.) Voici le vrai sens de ces paroles : Vous méritiez les châtiments les plus sévères, mais je vous défends, je vous protége, pour qu'on ne dise pas que c'est par faiblesse, par impuissance de les sauver que Dieu a livré les Juifs à leurs ennemis. Si donc le Christ que vous avez crucifié était un infracteur des lois divines, Dieu vous aurait sauvés quand même vous auriez commis une infinité de crimes, et des crimes beaucoup plus horribles que les précédents; il vous aurait sauvés, pour que son nom ne fût pas profané, pour que le nom de son ennemi ne fût pas exalté, et qu'on ne pût pas dire que la mort de ce même ennemi avait causé votre désastre. Oui, s'il est reconnu que le Seigneur fermait les yeux sur vos péchés dans l'intérêt de sa gloire, il l'aurait fait aujourd'hui avec bien plus de raison; il aurait accepté la mort d'un imposteur comme un sacrifice capable d'expier toutes vos fautes. Mais puisqu'il vous rejette absolument, n'est-il pas clair que par ce courroux et cet abandon total il démontre aux plus opiniâtres que celui que vous avez mis à mort n'était pas un infracteur de la Loi, mais que celui qui vous avait été envoyé était le législateur même, l'auteur de tous les biens? Voilà pourquoi vous, qui l'avez traité outrageusement, vous êtes avilis et dégradés; tandis que nous, qui l'adorons, nous qui auparavant étions plus oubliés et plus décriés que vous tous, nous sommes à présent, par la grâce du Seigneur, plus respectés que vous tous, et plus favorisés.

Et qu'est-ce qui prouve, diront les Juifs, que nous sommes rejetés de Dieu ? Est-il encore besoin, je vous prie, de discours et de preuves ? et, lorsque les faits mêmes parlent, lorsqu'ils se font entendre d'une manière plus éclatante

que le son de la trompette, soit par la ruine de votre ville, soit par la destruction du temple, soit par tous les maux que vous avez éprouvés, vous demandez encore des preuves et des discours! Ce sont les hommes, direz-vous, qui nous ont fait ces maux, et non pas Dieu. C'est Dieu, n'en doutez pas, qui en est le principal auteur; mais si vous les attribuez aux hommes, considérez que ces entreprises des mortels, sans la permission du Très-Haut, n'auraient pu avoir leur entière exécution. Par exemple, lorsqu'un ennemi barbare se jeta sur votre pays avec toutes les forces de la Perse, se flattant de vous prendre tous sans peine, lorsqu'il vous tenait tous renfermés dans votre ville comme dans un filet, ne le vit-on pas alors, parce que Dieu vous était propice, sans guerre, sans choc et sans combat, laisser chez vous près de deux cent mille morts, et s'enfuir, trop heureux de sauver sa personne? Le Seigneur n'a-t-il pas ainsi terminé pour vous une infinité d'autres guerres? de sorte qu'encore à présent, s'il ne vous eût entièrement abandonnés, ceux qui ont détruit votre ville, renversé votre temple, n'auraient pas obtenu de si grands avantages; le sol de cet édifice ne serait pas resté désert jusqu'à ce jour, et tous les efforts tentés pour le rétablir n'auraient pas été inutiles.

4. Mais d'autres raisons encore prouvent que c'est moins par leurs propres forces que par le courroux de Dieu et par son abandon, que les empereurs romains ont fait ce qu'ils ont fait: car si votre désastre était l'ouvrage des hommes, votre dégradation aurait dû s'arrêter là, et ne pas aller plus avant. En effet, je suppose avec vous que ce sont les hommes qui ont abattu vos murailles, ruiné votre ville, renversé votre autel, sont-ce donc aussi les hommes qui ont fait taire les prophètes, qui vous ont ravi la grâce de l'Esprit-Saint, qui vous ont dépouillés d'autres priviléges augustes, par exemple, des oracles qui sortaient du propitiatoire, de la vertu particulière de l'onction, des signes que donnaient les ornements du souverain pontife? Car si quelques institutions de la religion judaïque avaient pour auteurs de simples mortels, le plus grand nombre et les plus respectables venaient de Dieu même. Je m'explique. Dieu avait permis qu'on lui fît des sacrifices: l'autel, le bois, le glaive, le prêtre, étaient l'œuvre de l'homme, mais le feu qui devait briller dans le sanctuaire et consumer les victimes, avait une origine céleste. Non, ce n'était pas l'homme qui faisait descendre le feu dans le temple, mais une flamme envoyée du ciel venait achever le sacrifice; et lorsqu'il fallait être instruit de quelque événement futur, une voix, sortie du propitiatoire et du milieu des chérubins, se faisait entendre pour annoncer l'avenir. Les pierres précieuses, que le souverain pontife portait sur sa poitrine, étaient aussi un présage, un signe de l'avenir, lorsqu'elles jetaient un certain éclat; de plus, quand il fallait consacrer un pontife, la grâce de l'Esprit-Saint venait pénétrer l'huile qui servait à la consécration. Les prophètes n'étaient que les ministres de la vertu merveilleuse communiquée à l'huile qui consacrait les prêtres; souvent même un nuage et une fumée remplissaient tout le sanctuaire. Afin donc que les Juifs ne ferment pas les yeux à la vérité, afin qu'ils n'attribuent pas aux hommes leur entière destruction, non-seulement le Seigneur a permis la ruine totale de leur ville et de leur temple, il a fait encore disparaître ces prodiges qui ne pouvaient venir que du ciel: la flamme qui consumait la victime, la voix qui se faisait entendre du propitiatoire, l'éclat dont brillait la poitrine du grand prêtre, et tous les autres de même nature. Ainsi lorsque les Juifs vous diront: Ce sont les hommes qui nous ont fait la guerre, ce sont les hommes qui ont ruiné notre puissance; répondez-leur: Les hommes ne vous auraient jamais fait la guerre si Dieu ne l'eût permis. Ce sont les hommes qui ont renversé vos murailles, à la bonne heure; mais sont-ce les hommes qui ont empêché la flamme de descendre d'en-haut, qui ont étouffé la voix qui partait du propitiatoire, qui ont éteint l'éclat dont brillait la poitrine du souverain pontife, qui ont arrêté l'effet de l'onction sacerdotale? en un mot, sont-ce les hommes qui vous ont ravi tous vos autres priviléges? n'est-ce pas Dieu qui les a fait cesser? la chose n'est-elle pas évidente? Et pourquoi les a-t-il fait cesser? n'est-il pas manifeste que c'est parce qu'il vous haïssait, parce qu'il vous vait rejetés absolument? Non, disent-ils; mais comme nous n'avons plus notre ville principale, voilà pourquoi nous ne jouissons plus de nos priviléges. Et pourquoi n'avez-vous plus votre ville principale? n'est-ce point parce que Dieu vous a abandonnés?

Ou plutôt, afin de confondre encore davan-

tage leur impudence, et de leur fermer entièrement la bouche, prouvons par les divines Ecritures, que ce n'est pas la destruction du temple qui a fait cesser les prophéties, mais le courroux de Dieu, plus irrité contre les Juifs pour les fureurs exercées contre le Christ que pour l'adoration du veau d'or; car enfin lorsque Moïse prophétisait, il n'y avait ni temple ni autel, et quoique les Juifs commissent sans cesse mille impiétés, le don des prophéties ne cessa point; mais sans parler de ce grand homme, de cette âme courageuse, on vit alors paraître soixante-dix prophètes. Ce n'est pas tout : lorsque les Juifs eurent un temple et toutes les cérémonies du culte, et qu'ensuite ce temple fut brûlé et toutes les cérémonies interrompues, Daniel et Ezéchiel transportés à Babylone, sans voir le Saint des saints, sans être près de l'autel, dans un pays de barbares, au milieu d'hommes impurs et sacriléges, étaient remplis de l'Esprit de Dieu; ils annonçaient l'avenir, ils publiaient des événements et en plus grand nombre et beaucoup plus extraordinaires, ils avaient enfin toutes les visions divines dont ils pouvaient être favorisés. Pourquoi donc n'avez-vous plus de prophètes? n'est-il pas clair que c'est parce que le Seigneur vous a rejetés? Et pourquoi vous a-t-il rejetés? n'est-il pas évident que c'est à cause de Celui que vous avez crucifié, à cause des attentats horribles que vous avez commis contre le Christ? Et qu'est-ce qui le prouve, direz-vous? C'est qu'auparavant, malgré vos impiétés, vous jouissiez de tous vos priviléges les plus augustes; et que, depuis que vous avez crucifié Jésus, quoique votre conduite paraisse plus régulière, loin de jouir de ces mêmes priviléges, vous subissez même des peines plus rigoureuses que par le passé.

5. Mais afin que vous appreniez aussi des prophètes, qui à ce sujet s'expliquent clairement, afin que vous appreniez la vraie cause des maux qui vous accablent, écoutez ce que dit Isaïe, comment il annonce les grands avantages que tous les hommes retireront de la venue de Jésus-Christ, et les excès de votre ingratitude : « Nous avons été guéris », dit-il, « par ses blessures » (Is., LIII, 5), annonçant par là le salut que la croix a procuré à tout le genre humain. Ensuite, pour faire voir qui nous sommes, il ajoute : « Nous étions tous « égarés comme des brebis errantes, chacun « s'était détourné pour suivre sa propre voie». Et afin de montrer la manière dont le Fils de Dieu a été condamné au supplice, il s'exprime en ces termes : « Il a été mené à la mort « comme une brebis qu'on égorge; il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche, « comme un agneau muet devant celui qui le « tond. Il est mort au milieu des humiliations, « condamné injustement par les juges ». (Is., LIII, 7.) Et où voit-on ces faits s'accomplir? dans le tribunal injuste de Pilate. Quoiqu'on rendît contre Jésus, dit l'Evangile, tous ces témoignages, il ne répondit rien. Le gouverneur lui adressant la parole : « Entendez-vous », lui dit-il, « tous les témoignages qu'ils rendent « contre vous?» (Matth., XXVII, 13.) Il ne répondit rien et garda le silence. Aussi le Prophète inspiré d'en-haut disait : « Il a été mené à la « mort comme une brebis qu'on égorge; il est « demeuré dans le silence sans ouvrir la bou« che, comme un agneau muet devant celui « qui le tond ». Ensuite pour montrer l'injustice du tribunal qui le jugea, il ajoute : « Il est mort au milieu des humiliations, in« justement condamné par les juges ». On ne prononça pas à son sujet selon les principes d'équité, mais ses juges reçurent contre lui tous les faux témoignages qu'on voulut rendre. Ce qui l'exposa à ces humiliations, c'est qu'il ne voulut pas se venger de ceux qui les lui faisaient subir; s'il eût voulu se venger, il eût tout ébranlé sans peine; et si, suspendu à la croix il a brisé les rochers, couvert le monde de ténèbres, détourné les rayons du soleil, amené sur toute la terre la nuit au milieu du jour, sans doute il eût pu opérer ces mêmes prodiges devant le tribunal; mais il ne l'a pas fait parce qu'il voulait signaler sa patience et sa douceur. C'est ce qui fait dire au Prophète : « Il est mort au milieu des humiliations, con« damné injustement par les juges ».

Ensuite pour montrer que ce n'était pas un homme ordinaire, il ajoute : « Qui racontera « sa génération?» Quel est celui, en effet, dont le même prophète dit : « Sa vie a été retran« chée de la terre des vivants?» Ces paroles sont expliquées par ces autres de saint Paul : « Notre vie a été cachée en Dieu avec Jésus« Christ; lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, « paraîtra, alors vous paraîtrez vous-mêmes avec « lui dans la gloire ». (Colos., III, 3.) Mais afin de compléter la démonstration que j'ai annoncée que c'est à cause du Christ que les Juifs souffrent leurs maux actuels, il est temps d'appeler

en témoignage le même Isaïe. Où s'explique-t-il donc sur cet objet? Après avoir parlé de l'injustice du tribunal qui a condamné le Fils de Dieu, et de sa douceur au milieu des souffrances, après avoir dit que sa vie a été retranchée de la terre des vivants, il ajoute : « Je sacrifierai les méchants pour sa sépulture, et les « riches pour venger sa mort». (Is., LIII, 9.) Il ne dit pas simplement les Juifs, mais les méchants. Eh! que pourrait-on imaginer de plus méchant que des hommes qui ont crucifié Celui même dont ils avaient reçu tant de bienfaits? Si donc tout ce qui était prédit n'est pas arrivé réellement, si vous n'êtes pas aujourd'hui dégradés, dépouillés de tous vos anciens priviléges, si votre ville n'a pas été renversée, votre temple ruiné, si vos malheurs ne sont pas au-dessus des calamités les plus tragiques, n'ajoutez pas foi à mes paroles; mais si les faits mêmes parlent hautement, si les prophéties sont accomplies, pourquoi vous obstiner en vain et fermer les yeux à la vérité? Où sont maintenant vos cérémonies augustes? où est votre souverain Pontife? où est la robe d'hyacinthe, l'éphod et le rational? Ne me parlez pas de vos patriarches d'aujourd'hui, de ces vils marchands et trafiquants, de ces hommes remplis d'iniquité. Y a-t-il un prêtre, dites-moi, quand l'ancienne onction et toutes les autres cérémonies saintes n'existent plus? y a-t-il un prêtre quand il n'y a ni sacrifice, ni autel, ni culte? Voulez-vous que je vous parle des lois concernant le sacerdoce, que je vous dise comment les prêtres étaient consacrés anciennement, afin de vous apprendre que vos patriarches ne sont pas réellement des prêtres, que ce ne sont que des prêtres en peinture, de vrais prêtres de théâtre? ou plutôt ils ne peuvent même représenter les prêtres véritables : tant ils sont loin non-seulement de la réalité, mais de la simple représentation!

Rappelez-vous donc comment Aaron a été consacré pontife; combien Moïse fit pour lui de sacrifices, combien il immola de victimes; comment il a touché avec le sang des victimes l'extrémité de son oreille, sa main droite et son pied droit; comment ensuite il l'a introduit dans le Saint des saints, où il l'a fait rester un certain nombre de jours. Mais il est à propos de rapporter les paroles mêmes de l'Ecriture. Voici quelle fut la consécration d'Aaron et de ses fils. Le Seigneur parla à Moïse et lui dit :

« Prenez Aaron avec ses fils, leurs vêtements, « l'huile d'onction, un jeune taureau pour le « péché, un bélier, et assemblez tout le peu« ple à l'entrée du tabernacle. Moïse assembla « donc tout le peuple devant le tabernacle, et « leur dit ce que le Seigneur avait commandé « de faire. Lorsqu'il eut fait approcher Aaron « et ses fils, (car il faut abréger), il les lava avec « de l'eau. Il revêtit le grand prêtre de la tuni« que de fin lin qu'il ceignit avec la ceinture; « il le revêtit par-dessus de la robe d'hyacin« the, mit l'éphod sur la robe, et le serrant « avec la ceinture y attacha le rational sur le« quel étaient écrits ces mots : DOCTRINE ET « VÉRITÉ. Il lui mit aussi la tiare sur la tête, et « au bas de la tiare une lame d'or sur le front. « Ensuite, prenant l'huile d'onction, il en versa « sur l'autel, pour le sanctifier; il sanctifia avec « cette même huile tous les vases, le grand « bassin et la base qui le soutenait. Il répan« dit aussi l'huile sur la tête d'Aaron et de ses « fils, et offrit le jeune taureau pour le péché. « Aaron et ses fils ayant mis leurs mains sur « la tête du jeune taureau, Moïse l'égorgea. Il « prit du sang de la victime, dont il arrosa les « cornes de l'autel, il purifia l'autel, et répan« dant au pied le reste du sang, il le sanctifia « pour qu'il fût propre à rendre le Seigneur « propice. Après avoir fait brûler une partie de « la victime dans le camp et une autre partie « hors du camp, il offrit aussi un bélier en « holocauste. Il offrit un second bélier pour la « consécration des prêtres. Aaron et ses fils « ayant mis leurs mains sur la tête du bélier, « il l'égorgea, et prenant du sang de la victi« me il en toucha l'extrémité de l'oreille droite « d'Aaron, et le pouce de sa main droite et de « son pied droit. Il fit la même chose aux en« fants d'Aaron : il mit une partie de la victi« me entre les mains d'Aaron et de ses enfants, « et l'offrit ainsi au Seigneur. Ayant pris en« suite l'huile d'onction et le sang qui était sur « l'autel, il fit l'aspersion sur Aaron et sur ses « vêtements, sur les enfants d'Aaron et sur leurs « vêtements. Il les sanctifia, et leur ordonna « de faire cuire la chair des victimes devant la « porte du tabernacle, et de la manger en ce « même lieu. Vous ne quitterez point, leur dit« il, l'entrée du tabernacle pendant sept jours, « jusqu'au jour où le temps de votre consécra« tion sera accompli; car la consécration s'a« chève en sept jours. Vous exécuterez ce que « je vous dis, afin que le Seigneur vous soit « propice ». (Levit., VIII.)

Puis donc qu'il est dit dans l'Ecriture que, par toutes ces cérémonies, Aaron a été consacré, purifié, sanctifié, qu'il s'est rendu le Seigneur propice ; puisqu'aucune de ces mêmes cérémonies n'a plus lieu maintenant, qu'il n'y a plus ni sacrifice, ni holocauste, ni aspersion de sang, ni onction d'huile, ni tabernacle, ni résidence dans le tabernacle un certain nombre de jours, n'est-il pas clair que le prêtre qu'ont maintenant les Juifs est irrégulier, impur, profane, qu'il irrite le Seigneur au lieu de le rendre propice? Oui, sans doute : s'il est vrai qu'il ne puisse être consacré que par les cérémonies rapportées dans l'Ecriture, il est de toute nécessité que, ces cérémonies ne se pratiquant plus, les Juifs n'ont plus de sacerdoce. N'avais-je donc pas raison de dire que leurs prêtres actuels sont fort loin, non-seulement de la réalité, mais de la simple représentation?

6. Mais on peut apprendre encore d'ailleurs combien la dignité du sacerdoce était anciennement auguste chez les Juifs. Des hommes pervers, ennemis des règles et des lois, s'étant soulevés contre Aaron, et cherchant à le dépouiller du sacerdoce qu'ils lui disputaient, Moïse, le plus doux des hommes, qui voulait les convaincre par les faits mêmes qu'il n'avait pas élevé Aaron au sacerdoce parce qu'il était son parent et son frère, mais qu'il lui avait confié ce ministère vénérable par l'ordre de Dieu même, ordonna à chaque tribu d'apporter une verge, et en fit apporter une aussi par Aaron. (Nomb., XVII.) Lorsqu'elles furent apportées, il les prit toutes, et les ayant déposées dans le tabernacle, il ordonna au peuple d'attendre que Dieu déclarât sa volonté par le moyen des verges. Elles étaient toutes placées ensemble de la même manière, celle d'Aaron fut la seule qui produisit des feuilles et des fruits, afin que les Juifs apprissent que le Maître de la nature le nommait de nouveau, en se servant de feuilles au lieu de lettres; car le Dieu qui a dit au commencement : « Que « la terre produise toute sorte d'herbes» (Gen., I, 11), et qui a mis en elle une fécondité inépuisable, le même Dieu donna alors à un bois sec et stérile la vertu de produire des feuilles et des fruits sans terre et sans racine. La verge d'Aaron est restée pour toujours comme une preuve et un témoignage de la perversité des séditieux et de la volonté du Seigneur, annonçant aux Juifs non par une voix sensible, mais par la vue d'un miracle plus éclatant que le son de la trompette, de ne plus former de pareilles entreprises.

Le Seigneur confirma l'élection d'Aaron d'une manière encore plus frappante. Un grand nombre de séditieux lui enviant l'honneur du sacerdoce et voulant le lui ravir (car l'autorité n'est que trop sujette à être un objet d'envie et de dispute), Moïse leur ordonna d'apporter des encensoirs, d'y mettre de l'encens, et d'attendre le jugement d'en-haut. Lorsqu'il faisait brûler de l'encens, la terre s'entr'ouvrit et engloutit tous les fauteurs de la sédition : quant à ceux qui avaient pris des encensoirs, ils furent consumés par une flamme envoyée du ciel ; et afin que le temps ne fît pas perdre le souvenir de ce fait remarquable, afin qu'un monument visible transmît à tous les âges la vengeance extraordinaire que Dieu avait tirée des chefs et des partisans de la révolte, Moïse se fit apporter les encensoirs, les fit réduire en lames et appliquer près de l'autel, afin que, comme la verge d'Aaron parlait suffisamment aux yeux sans faire retentir des sons à l'oreille, ces lames de même fussent une instruction perpétuelle pour tous les descendants, une leçon frappante et sensible qui leur apprît à ne pas imiter une pareille imprudence, s'ils voulaient éviter un châtiment semblable. Vous voyez comment anciennement les prêtres étaient élus. Ce qui se pratique aujourd'hui chez les Juifs est un jeu; une risée, une honte, un trafic criminel, un pur acte d'iniquité.

Et vous recherchez, mes frères, de tels hommes ; des hommes qui, dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, contredisent les lois de Dieu ! Vous courez à leurs synagogues, vous ne craignez pas que la foudre, partie du ciel, ne vienne consumer vos têtes ! Ignorez-vous donc que quiconque est trouvé dans un antre de brigands, quoiqu'il ne soit pas brigand lui-même, subit la même peine ? Et pourquoi citer l'exemple des brigands ? Vous savez tous, sans doute, que dans notre ville, lorsque des scélérats et des imposteurs renversèrent les statues des princes, vous savez et vous vous rappelez que non-seulement les principaux auteurs de l'attentat, que ceux mêmes qui avaient semblé l'autoriser par leur présence furent pris, amenés devant les tribunaux, jetés en prison, et condamnés au dernier supplice. Et vous, vous courez avec empressement à des assemblées où

le Père céleste est outragé, où son Fils est blasphémé, où l'Esprit saint et vivifiant est rejeté! Et vous n'appréhendez pas, et vous ne tremblez pas lorsque vous vous transportez dans des lieux impurs et profanes! Quelle défense, je vous prie, quelle excuse vous restera-t-il, lorsque vous vous jetez volontairement dans un abîme et dans un précipice?

Et n'allez pas me dire que dans le lieu où vous vous transportez sont la loi et les livres des prophètes, car cela ne suffit pas pour rendre un lieu saint. En effet, lequel est plus efficace d'avoir des livres déposés dans un lieu, ou de prononcer les paroles renfermées dans des livres? Il est clair que c'est de prononcer de bouche et d'avoir dans le cœur les paroles des livres. Mais je vous le demande, lorsque le démon prononçait les paroles des Ecritures, ces paroles sanctifiaient-elles sa bouche? Non, sans doute; mais il conservait toujours sa nature de démon. Et lorsque des esprits impurs publiaient et disaient : « Ces hommes sont les « serviteurs du Très-Haut, ils vous annoncent « la voie du salut » (Act., xvi, 17), était-ce une raison pour les placer parmi les Apôtres? Point du tout; mais on les a toujours également en horreur et en exécration. Et lorsque les paroles ne sanctifient pas la bouche qui les prononce, des livres sanctifieraient le lieu où ils reposent! Serait-il raisonnable de le penser? Pour moi, je hais surtout la synagogue, parce qu'elle a la Loi et les prophètes, et je la hais beaucoup plus que si elle ne les avait pas. Pourquoi? Parce que c'est là une amorce plus dangereuse et un moyen plus sûr de tromper les simples. Aussi saint Paul était plus empressé de chasser un démon parce qu'il parlait que s'il se fût tu. « Fatigué de ses paroles », dit l'Ecriture, « il lui dit : Sors de cette personne ». (Act., xvi, 18.) Et pourquoi lui donnait-il cet ordre? Parce qu'il criait : « Ces hommes sont les servi« teurs du Très-Haut ». Le silence l'eût moins bien servi pour tromper les simples; au lieu qu'en parlant, il devait en entraîner un grand nombre et les engager à l'écouter dans d'autres suggestions; afin d'ouvrir une porte à ses impostures, et de pouvoir mentir avec plus de confiance, le démon mêlait quelques vérités à ses mensonges. Ainsi ceux qui veulent faire prendre du poison, frottent de miel les bords de la coupe, afin qu'on avale plus aisément le breuvage funeste. Voilà donc pourquoi saint Paul, fatigué des paroles de l'esprit impur, s'empressait de lui fermer la bouche, ne pouvant souffrir qu'il prît un ton de dignité qui ne lui convenait pas. Moi de même je hais les Juifs, parce qu'ayant la loi entre les mains ils l'outragent, et que par là ils cherchent à séduire les simples. Ils ne seraient pas aussi coupables si, ne croyant pas aux prophètes, ils refusaient de croire à Jésus-Christ; mais ils n'ont aucun espoir de pardon, parce qu'en disant qu'ils croient aux prophètes, ils outragent celui que les prophètes ont annoncé.

7. En un mot, si vous croyez qu'un lieu est saint parce que la loi et les livres des prophètes y reposent, vous devez donc aussi regarder comme saints les idoles et leurs temples. Dans une guerre que les Juifs eurent avec les habitants d'Azot, ceux-ci étant vainqueurs et ayant pris l'arche, la placèrent dans leur temple. Or, ce temple était-il sanctifié parce qu'il renfermait l'arche? Nullement; mais il était toujours impur et profane; et c'est ce qui fut prouvé aussitôt par l'événement même. En effet, pour que les ennemis sussent que ce n'était point par la faiblesse du Seigneur, mais par les crimes de son peuple, qu'Israël avait essuyé une défaite, l'arche, quoique prise et détenue dans une terre étrangère, signala sa puissance en renversant deux fois l'idole et la brisant par morceaux; de sorte qu'elle faisait la guerre au lieu où elle résidait, loin de le sanctifier. D'ailleurs, quelle arche peuvent avoir les Juifs, lorsqu'ils n'ont plus ni propitiatoire, ni oracle, ni table du testament, ni Saint des saints, ni voile, ni grand prêtre, ni encens, ni holocauste, ni sacrifice, rien en un mot de tout ce qui rendait l'ancienne arche respectable. Pour moi, il me semble que l'arche actuelle des Juifs ne vaut pas mieux que ces coffres que l'on vend dans la place publique, et même qu'elle vaut beaucoup moins, puisque ces coffres ne font aucun mal à ceux qui les touchent; au lieu que leur arche porte tous les jours préjudice à ceux qui l'approchent.

« Mes frères », puis-je vous dire avec saint Paul, « soyez enfants par la simplicité du cœur, « et non par le défaut d'intelligence » (I Cor., xiv, 20); affranchissez d'une vaine superstition ceux qui sont frappés par certains objets, et apprenez-leur ce qu'ils doivent redouter et craindre. Qu'ils ne redoutent pas l'arche des Juifs, mais qu'ils craignent de violer le temple de Dieu par leur empressement à se rendre dans leurs assemblées, par un penchant secret pour le

judaïsme, et par des observances condamnables. « Tous ceux », dit l'Apôtre, « qui veulent « être justifiés par la Loi, perdent la grâce du « Nouveau Testament ». (Gal., v, 4.) Craignez que dans le dernier jour Celui qui doit vous juger ne vous dise : « Retirez-vous, je ne vous « connais pas ». (Luc, XIII, 27.) Vous avez communiqué avec ceux qui m'ont crucifié, vous vous êtes empressés de rétablir des fêtes que j'avais abolies, vous avez couru aux synagogues des Juifs qui m'ont outragé. J'avais renversé leur temple, j'avais fait un amas de ruines de cet édifice auguste qui renfermait des objets si redoutables ; et vous, vous avez respecté des cavernes de voleurs, des maisons aussi viles que des cavernes. Eh ! si lorsque l'arche et les chérubins subsistaient encore, lorsque le temple était encore sanctifié par la grâce de l'Esprit-Saint, Jésus-Christ disait : « Vous en « avez fait une caverne de voleurs, vous en « avez fait une maison de trafic » (Matth., XXI, 13), sans doute à cause des crimes et des meurtres dont se souillaient les Juifs, maintenant que la grâce du Saint-Esprit les a abandonnés, qu'ils ne jouissent plus de leurs priviléges, et que, les sacrifices agréables à Dieu étant abolis, ils ne lui rendent plus qu'un culte sacrilége, quel nom convenable donner à leurs synagogues ? Oui, si, avant la réprobation des Juifs, leur temple était déjà une caverne de voleurs, en appelant le lieu de leurs assemblées actuelles, un lieu de prostitutions, un domicile d'iniquité, la retraite et l'asile des démons, un séjour funeste aux âmes, un précipice fatal, un gouffre et un abîme de perdition, enfin quelque nom encore plus affreux qu'on lui donne, on ne lui donnera pas celui qu'il mérite. Vous voulez voir un temple : ne courez pas à la synagogue, mais devenez vous-même un temple. Dieu n'a détruit qu'un temple à Jérusalem, et il en a érigé une infinité d'autres beaucoup plus augustes, « car vous êtes, dit saint Paul, les « temples du Dieu vivant ». (II Cor., VI, 16.) Décorez cette maison, chassez de votre esprit toute mauvaise pensée, pour devenir un membre précieux de Jésus-Christ, et le temple de l'Esprit-Saint ; faites en sorte que beaucoup d'autres deviennent tels à votre exemple. Et de même que, quand vous voyez des pauvres, vous vous faites un devoir de ne point passer outre ; ainsi, lorsque vous apercevez un fidèle qui court à la synagogue, ne le laissez pas aller, mais arrêtez-le par vos discours comme par un frein et ramenez-le dans l'église. C'est là la plus belle de toutes les aumônes, c'est là vraiment faire un gain de plus de dix mille talents. Que dis-je, dix mille talents ? vous gagnez plus que si vous gagniez tout ce monde visible, puisqu'un homme est plus précieux que le monde entier. C'est pour lui qu'ont été faits le ciel, la terre et les mers ; c'est pour lui qu'ont été créés le soleil et les astres. Songez donc à la dignité de celui que vous sauvez, ne dédaignez pas le soin de son âme. Quand on sacrifierait des sommes immenses d'argent, on ne ferait pas une aussi bonne œuvre que de sauver une âme, de la ramener de son erreur, et de la tourner vers la piété. Celui qui donne à un pauvre apaise sa faim, celui qui corrige un judaïsant chasse l'impiété qui le souille. L'un soulage l'indigence, l'autre arrête le crime ; l'un délivre un corps de ses douleurs, l'autre arrache une âme à l'enfer. Je vous ai montré un trésor, ne le négligez pas. Vous ne pouvez vous rejeter ici sur la pauvreté, ni prétexter l'indigence. Il ne s'agit que d'employer des mots et de dépenser des paroles. Ne balançons donc point, mais efforçons-nous avec toute l'ardeur et tout le zèle dont nous sommes capables de gagner nos frères ; entraînons-les malgré eux dans nos maisons, servons-leur un repas et admettons-les aujourd'hui à notre table, et que, rompant le jeûne sous nos yeux, ils nous donnent une preuve complète et la certitude qu'ils sont parfaitement corrigés, afin qu'ils se procurent à eux et à nous les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui, et avec qui la gloire soit au Père, et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

SEPTIÈME DISCOURS.

ANALYSE.

Le temple étant définitivement détruit, comme on l'a démontré, il ne peut plus y avoir désormais chez les Juifs ni sacrifice ni sacerdoce. — Ces institutions, comme le prouve l'Ecriture, en particulier saint Paul, sont remplacées à cause de leur imperfection par le sacrifice du Dieu incarné, et elles ne seront pas rétablies. Au sacerdoce, selon l'ordre d'Aaron, a succédé pour toujours le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, et à la loi ancienne a succédé une nouvelle loi en rapport avec le nouveau sacerdoce.

1. Est-ce que vous avez pris en dégoût la lutte contre les Juifs, ou si vous voulez que nous traitions encore aujourd'hui le même sujet? Quelque longuement que nous en ayons déjà parlé, il me semble que vous êtes désireux d'en entendre parler encore. Quiconque, en effet, ne se lasse pas d'aimer Jésus-Christ, ne se lassera non plus jamais du combat livré à ceux qui haïssent Jésus-Christ. Outre cette raison, le discours d'aujourd'hui sera encore nécessaire pour un autre motif : leurs fêtes ne sont pas encore toutes passées. Si leurs trompettes étaient pires que celles qu'on entend sur les théâtres, et leur jeûne, plus honteux que toute espèce d'ivresse et d'orgie : les tentes qui se dressent maintenant chez eux ne valent guère mieux que les auberges où logent les prostituées et les joueuses de flûte. Et que personne n'accuse de témérité ces paroles : la dernière des témérités et la souveraine prévarication est de ne pas penser ainsi sur leur compte. Quand, en effet, ils luttent par leurs œuvres contre Dieu et résistent à l'Esprit-Saint, comment ne pas porter contre eux cette sentence ? La fête des Tabernacles était vénérable autrefois, quand elle se célébrait selon la Loi et le commandement de Dieu, mais maintenant, elle ne l'est plus : toute sa dignité lui a été ôtée, parce qu'elle ne se célèbre plus selon l'intention de Dieu. Ceux qui méprisent le plus la Loi et les fêtes anciennes sont ceux que l'on voit les célébrer maintenant avec le plus de zèle. Ce ne sont pas les Juifs qui honorent la Loi, c'est nous, nous qui la laissons en repos comme un homme devenu vieux, nous qui ne l'entraînons pas dans l'arène avec ses cheveux blancs, et ne la forçons pas à combattre après le temps. Que ce ne soit plus maintenant le temps de la Loi ni des anciennes institutions, nous l'avons assez démontré précédemment ; courage donc ! encore quelques efforts, et notre œuvre sera achevée. Il suffisait, à la vérité, pour terminer à notre avantage cette controverse avec les Juifs, d'avoir démontré que c'est une prévarication et une impiété de célébrer ces fêtes hors de Jérusalem. Quand même, en effet, il serait vrai, comme ils s'en vantent partout et le murmurent constamment à l'oreille, qu'ils recouvreront leur ville, même en ce cas leur prévarication serait un chef d'accusation sous le poids duquel ils sucomberaient nécessairement. Néanmoins, nous avons encore démontré par surcroît, et que la ville ne sera

pas relevée et qu'ils ne recouvreront pas leur constitution antique.

Cela démontré, on est d'accord sur tout le reste, c'est-à-dire, que ni la forme du sacrifice, ni celle de l'holocauste, ni la force de la Loi, ni aucune autre partie de leur institution, ne pourront rester debout. Et d'abord, la Loi prescrivait que, trois fois l'an, toute personne du sexe masculin montât au temple (Exod., XXIII, 17) ; or, le temple étant détruit, il est impossible que cela se fasse. Puis, elle ordonnait encore que celui qui avait une gonorrhée ou la lèpre, que la femme dans le temps de la menstruation ou après ses couches, offrissent des sacrifices (Lév., XV) ; or, c'est encore là une chose impossible, puisqu'on ne voit plus ni l'emplacement du temple, ni l'autel. Elle ordonnait aussi de chanter des hymnes sacrées, et nous avons montré précédemment que cela est maintenant défendu en raison du lieu, et que les prophètes font des reproches aux Juifs qui, sans tenir compte de cette défense, lisaient la Loi dehors, et chantaient des cantiques de louange.

Puisqu'ils n'avaient pas même le droit de lire la Loi hors de la ville, comment donc auraient-ils le droit de la pratiquer hors de la ville ? Aussi le Prophète leur dit-il en usant même de menace : « Je ne visiterai pas vos « filles quand elles se prostitueront, ni vos « jeunes femmes quand elles commettront « l'adultère ». (Osée, IV, 14.) Qu'est-ce à dire? J'essayerai de vous éclaircir ce texte en citant une ancienne loi. Quelle est donc cette loi ? « Si une femme prévarique contre son mari, « qu'elle le néglige par mépris, qu'elle ait un « commerce criminel avec un autre homme, « et qu'elle ait trompé les yeux de son mari, « qu'il n'y ait pas de témoin contre elle, qu'elle « n'ait pas été surprise, et que l'esprit de ja- « lousie s'empare du mari sans que sa femme « soit souillée ». (Nomb., V, 12, 14.) En d'autres termes : Si une femme commet l'adultère, et que le mari le soupçonne, ou si elle ne le commet pas, et qu'il le soupçonne néanmoins, sans qu'il y ait de témoin, sans que la grossesse le prouve, « il la conduira « au prêtre », est-il dit, « et il présentera pour « elle, en offrande, de la farine d'orge ». (Nomb., V, 15.) Pourquoi pas de la fleur de froment ni de la farine de blé, mais d'orge ? Parce que ce qui avait lieu ici était un deuil, une accusation et un soupçon mauvais, et que la forme du sacrifice devait représenter le malheur domestique. C'est pourquoi il est dit ensuite : « Tu n'y répandras point d'huile, « et tu ne mettras pas d'encens dessus. En- « suite (car il faut abréger), le prêtre amè- « nera la femme, il prendra de l'eau pure « dans un vase d'argile, et prenant de la terre « qui est sur le pavé, il la jettera dans l'eau ; « puis il fera tenir la femme debout, il l'ad- « jurera et lui dira : Si tu ne t'es pas souil- « lée en prévariquant contre ton mari, sois « sauve de l'eau de la répréhension; mais si « tu as prévariqué et si tu t'es souillée, si quel- « qu'un s'est approché de toi, à l'exception « de ton mari, que le Seigneur te rende un « objet de malédiction et d'exécration au « milieu du peuple ». (Ibid., V et suiv.) Qu'est-ce à dire « un objet de malédiction et « d'exécration ? » Cela veut dire : Afin que tu serves d'exemple aux autres et que l'on dise en voyant ton châtiment : Qu'il ne m'arrive pas ce qui est arrivé à telle femme ! Continuons : « Que le Seigneur fasse enfler ton ventre, et « que l'eau maudite entre dans ton estomac « pour le faire crever. Et la femme dira : « Ainsi soit-il, ainsi soit-il ! et il arrivera, si « elle est souillée, que l'eau de la répréhen- « sion entrera, et fera crever son ventre, et « la femme sera un objet de malédiction ; « mais si la femme n'a pas été souillée, elle « ne ressentira aucun mal, et pourra encore « enfanter ». (Ibid.) Comme rien de tout cela ne devait plus être possible lorsque les Juifs seraient emmenés en captivité, puisqu'il n'y aurait plus ni temple, ni autel, ni tabernacle, ni sacrifice offert, c'est pourquoi Dieu dit sous la forme de menace : « Je ne visiterai « pas vos filles quand elles se prostitueront, ni « vos jeunes femmes quand elles commettront « l'adultère ». (Osée, IV, 14.)

2. Vous le voyez, la Loi tire du lieu toute sa vertu ! Qu'il ne puisse pas même y avoir de prêtre chez les Juifs, depuis qu'ils sont privés de leur cité, voici qui le prouve d'une manière évidente. De même qu'il ne peut y avoir de roi, s'il n'y a ni armées, ni diadème, ni pourpre, ni rien de tout ce qui compose essentiellement la royauté : ainsi ne peut-il y avoir non plus de prêtres, quand le sacrifice a été abrogé, l'oblation défendue, les choses saintes foulées aux pieds, tout l'ancien état de choses aboli, car le sacerdoce consistait en toutes ces choses. Il nous suffisait donc, comme nous

l'avons dit précédemment, pour prouver que ni les sacrifices ni les holocaustes, ni le reste des purifications ni aucune autre partie des institutions judaïques ne reviendront plus, il suffisait de donner la preuve que le temple ne sera plus jamais relevé. Tout, en effet, est aboli, maintenant que le temple n'existe plus, et que ce qu'on paraît faire n'est qu'une audacieuse prévarication : et la raison par laquelle on démontre que le temple ne sera jamais rebâti, démontre, en même temps, que les rites et le culte judaïques ne seront jamais rétablis, et qu'il n'y aura plus chez ce peuple ni prêtre, ni roi. N'étant plus ici indépendants, il est clair qu'ils ne peuvent avoir de roi, car, la défense faite aux simples particuliers de la nation juive de servir les étrangers oblige à plus forte raison leurs rois.

Mais, puisque nos efforts et nos soins ont pour but non-seulement de fermer la bouche à nos adversaires, mais aussi d'instruire votre charité, démontrons par de nouvelles raisons que tout ce qui appartient à leurs sacrifices et à leur sacerdoce a pris fin, pour ne plus jamais revivre. Qui le dit? L'admirable et grand prophète David. C'est lui qui déclare que ce genre de sacrifice doit être rejeté et un autre introduit, et qui l'annonce en ces termes : « Vous « avez fait, vous, Seigneur mon Dieu, un « grand nombre d'œuvres merveilleuses, et « il n'est personne qui vous soit semblable « dans vos pensées. J'ai annoncé et j'ai « parlé ». (Ps. XXXIX, 6.) Voyez la sagesse du prophète. Après avoir dit : « Vous avez « fait, vous, Seigneur mon Dieu, beaucoup « d'œuvres merveilleuses », il est ravi d'admiration à la vue de la puissance étonnante de Dieu, et néanmoins, lorsqu'il veut nous découvrir la cause de ce ravissement, il ne nous entretient aucunement de la création visible, du ciel, de la terre, de la mer, de l'eau, du feu, ni des prodiges extraordinaires accomplis en Egypte, ni d'aucun autre miracle semblable; mais quelles sont les merveilles dont il parle? « Vous n'avez pas voulu de sacri« fice ni d'oblation ». (Ibid., V, 7. Que dites-vous, de grâce ? Est-ce là quelque chose de prodigieux et d'étonnant? Non assurément; mais il voyait autre chose; d'un regard prophétique éclairé d'en-haut, il apercevait l'admission des Gentils dans l'Eglise de Dieu, il voyait comment ceux qui étaient alors comme cloués aux faux dieux, qui honoraient des pierres et étaient plus aveugles que des brutes, recouvreraient subitement la vue, reconnaîtraient le maître de tout, et abandonnant le culte criminel des démons, adoreraient Dieu avec pureté et sans effusion de sang; il prévoyait encore que les meilleurs et les plus sincères de la nation juive, se détachant d'un culte tout matériel et qui consistait dans les sacrifices et les holocaustes, embrasseraient, eux aussi, la nouvelle religion; il réfléchissait à l'amour ineffable de Dieu pour les hommes, amour qui surpasse tout entendement; et, saisi d'admiration à la vue du changement si considérable qui devait s'accomplir dans l'état du monde, de la transformation étonnante que devait opérer la puissance divine dans les mœurs des hommes qui cesseraient d'être des démons pour devenir des anges, transformation qui s'est accomplie lorsqu'une religion digne du ciel a fait son entrée dans le monde et lorsque les anciens sacrifices ont disparu pour faire place au sacrifice nouveau, le sacrifice par le corps de Jésus-Christ; ravi, dis-je, et étonné de tant de merveilles, le Prophète s'écrie : « Vous avez fait, vous, Seigneur « mon Dieu, un grand nombre d'œuvres mer« veilleuses! » Et comme dans cette prophétie il parle au nom de Jésus-Christ, après avoir dit : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation », il ajoute : « mais vous m'avez préparé un corps », parlant du corps du Seigneur, du sacrifice commun institué pour le monde entier, qui a purifié nos âmes, détruit les péchés, fait cesser la mort, ouvert le ciel, découvert à nos yeux de nombreuses et grandes espérances, et disposé toutes les autres merveilles dont saint Paul, lorsqu'il les vit aussi, parla en s'écriant : « O « profondeur de la richesse, de la sagesse et « de la connaissance de Dieu! Que ses juge« ments sont incompréhensibles, et ses voies « impénétrables! » (Rom., XI, 33.)

Voilà donc ce que voyait David lorsqu'il disait : « Vous avez fait, vous, Seigneur mon Dieu, « beaucoup d'œuvres merveilleuses! » Puis parlant au nom et à la place de Jésus-Christ, il dit : « Vous n'avez pas eu pour agréables les ho« locaustes ni le sacrifice pour le péché » ; à quoi il ajoute : « Alors j'ai dit : Voici que je viens ». (Ps. XXXIX, 7, 8.) « Alors », quand? Quand est venu le temps d'un enseignement plus parfait, car le moins parfait, il convenait de le recevoir des serviteurs; mais le plus sublime, celui qui surpasse la nature humaine, c'est du

législateur même et du Maître qu'on devait le recevoir. C'est pourquoi Paul aussi a dit : « Dieu ayant bien des fois et en beaucoup de « manières parlé jadis à nos pères par les pro- « phètes, nous a parlé, en ces derniers jours, « par son Fils qu'il a établi héritier de toutes « choses, par qui il a fait aussi les siècles ». (Héb., I, 1, 2.) Et Jean à son tour : « La loi a « été donnée par Moïse, mais la grâce et la vé- « rité ont été apportées par Jésus-Christ ». (I, 17.) Aussi, le plus grand éloge mérité par la loi, c'est qu'elle a préparé la nature humaine à recevoir le Seigneur. Ne croyez pas qu'il soit un Dieu récent ou qu'il ait introduit quelque nouveauté; écoutez en effet ce que dit le Prophète : « En tête du Livre il est « écrit de moi » (Ps. XXXIX, 9), c'est-à-dire autrefois les prophètes ont prédit mon avénement, et dès le commencement des Ecritures, ils ont découvert ma divinité aux hommes.

3. Quand Dieu dit au commencement de la création : « Faisons l'homme à notre image et « à notre ressemblance » (Gen., I, 26), il nous découvre énigmatiquement la divinité du Fils avec lequel il s'entretient. Et pour montrer ensuite que la dernière institution n'est pas opposée à la précédente, mais que la destruction du premier sacrifice et la substitution du nouveau entraient harmonieusement dans les desseins de Dieu, et qu'il faut voir dans ce changement non une contradiction mais le point de départ et l'ouvrage même de la régénération du monde, après avoir dit : « En tête du Livre « il est écrit de moi », le Prophète continuant de faire parler Jésus-Christ, ajoute : « Que « je ferai votre volonté, ô Dieu, c'est aussi ce « que j'ai voulu, et votre loi a été au fond de « mon cœur ». (Ps. XXXIX, 8, 9.) Puis, déclarant quelle est la volonté de Dieu, il néglige de parler du sacrifice, des holocaustes, des offrandes, des travaux et des sueurs, et il dit : « J'ai annoncé la justice dans une grande as- « semblée ». (Ibid., V, 10.) Qu'est-ce à dire, « j'ai annoncé la justice? » Il ne dit pas simplement : j'ai donné, mais : « j'ai annoncé ». Pourquoi donc enfin? Parce que ce n'est pas par des bonnes œuvres, ni par des travaux, ni par une compensation, mais par la grâce seule, qu'il a justifié notre race. C'est aussi ce que Paul déclare, quand il dit : « Maintenant sans la « Loi, la justice de Dieu a été manifestée » (Rom. III, 21), la justice de Dieu produite par la foi en Jésus-Christ, non par aucune peine ni par aucun travail. Puis, s'emparant de ce témoignage, il parle de la sorte : « La Loi ayant « l'ombre des biens à venir, et non la forme « des choses, ne peut jamais, par les victimes « offertes constamment chaque année, rendre « parfaits ceux qui s'approchent. C'est pour- « quoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit: « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, « mais vous m'avez formé un corps » (Hébr., X, 1-5) : paroles qui marquent l'avénement du Fils unique dans le monde, par l'incarnation. C'est ainsi, en effet, qu'il s'est approché de nous, non en passant d'un lieu à un autre (comment aurait-il pu le faire, étant partout et remplissant tout?) mais en se manifestant à nous par la chair.

Toutefois, puisque nous n'avons pas à combattre seulement les Juifs, mais encore les païens et bon nombre d'hérétiques, laissez-moi vous découvrir ici quelque dessein plus profond, et rechercher pourquoi Paul, qui pouvait citer beaucoup d'autres témoignages pour prouver l'abolition de la Loi et des anciennes institutions judaïques, invoque celui-ci de préférence. Il ne le fait pas légèrement et au hasard, mais pour une raison importante et avec une sagesse ineffable. Que l'Apôtre eût pu donner sur ce sujet d'autres témoignages plus étendus et plus forts, s'il avait voulu les apporter, tout le monde en conviendra. Voici d'abord Isaïe qui dit : « Vous n'accomplissez pas ma volonté : « je suis rassasié des holocaustes de béliers, « et je ne veux pas de la graisse des agneaux « ni du sang des taureaux et des boucs, même « si vous veniez en ma présence. Car, qui « vous a demandé d'avoir tous ces dons en « vos mains? Si vous m'apportez de la fleur « de farine, c'est inutilement : l'odeur de « votre encens m'est en abomination ». (Is., I, 11-13.) Et ailleurs : « Je ne t'ai pas appelé « maintenant, Jacob, et je ne t'ai pas fatigué, « Israël; tu ne m'as pas glorifié par tes sacri- « fices, ni servi par tes présents; je ne t'ai « pas non plus importuné pour de l'encens, « et tu n'as pas donné ton argent pour m'ache- « ter des parfums ». (Id., XLIII, 22, 23.) Et Jérémie : « Pourquoi m'apportes-tu de l'en- « cens de Saba, et du cinnamome d'une terre « éloignée? Vos holocaustes ne m'ont pas ré- « joui ». (VI, 20.) Et encore : « Joignez vos holo- « caustes à vos sacrifices, et mangez-en la chair ». (Id. VII, 21.) Un autre prophète exprime la même

pensée : « Eloigne de moi le son de tes « chants, et je n'écouterai pas l'accord de tes « instruments ». (Amos, v, 23.) Comme les Juifs disaient : « Le Seigneur aura-t-il les holocaustes « pour agréables ; lui donnerai je mes pre- « miers-nés pour mon impiété, et le fruit de « mes entrailles pour le péché de mon âme ? » (Mich., vi, 7.) Voici ce que leur répondait le prophète Michée : « On t'a annoncé, ô « homme, ce qui est bon et ce que le Seigneur « ton Dieu demande de toi ! c'est exclusivement « que tu aimes la miséricorde, que tu observes le « jugement et la justice, et que tu sois tout prêt « à suivre le Seigneur ton Dieu ». (Ibid., v, 8.) David ne parle pas autrement : « Je ne recevrai « point de veaux de votre maison, ni de boucs « de vos troupeaux ». (Ps. xlix, 9.)

Pourquoi donc ayant à citer tant de témoignages par lesquels Dieu rejette les sacrifices, les néoménies, les sabbats, les fêtes, l'Apôtre les omet-il tous pour ne se souvenir que de celui seul que nous avons rapporté ? Ce n'est pas légèrement et au hasard, mais pour une raison très-sage que nous allons indiquer. Beaucoup d'infidèles et de Juifs même, dans leurs controverses avec nous, disent que l'ancien ordre de choses a été détruit, non à cause de son imperfection ni pour introduire notre religion comme préférable, mais à cause de la perversité de ceux qui offraient alors des sacrifices. Ils appuient cette thèse sur un témoignage d'Isaïe : « Si vous étendez vos mains, je « détournerai de vous mes yeux, et si vous mul- « tipliez les prières, je ne vous exaucerai pas ». Pourquoi ? « parce que vos mains sont pleines « de sang ». (i, 15.) Ce n'est pas là, dit-on, une accusation contre les sacrifices, mais une accusation intentée contre la méchanceté de ceux qui les offraient ; et si Dieu n'a pas agréé les sacrifices, c'est parce qu'ils lui étaient offerts par des mains que le crime avait souillées. Ils invoquent encore l'autorité de David qui dit : « Je ne recevrai point de veaux de votre maison, « ni de boucs de vos troupeaux » (Ps. xlix, 9), mais qui ajoute : « Dieu a dit au pécheur : « Pourquoi célèbres-tu mes justices, et pourquoi « mon alliance est-elle dans ta bouche ? Tu as « haï la discipline, et tu as jeté mes paroles « derrière toi. Si tu voyais un séducteur, tu « courais avec lui, et tu prenais parti pour les « adultères. Ta bouche était remplie d'ini- « quité, et ta langue enveloppait des trompe- « ries. Tu parlais assidûment contre ton frère, « et tu tendais un piége contre le fils de ta « mère ». (Ps. xlix, 16-20.) D'où il est évident qu'il n'a pas rejeté les sacrifices purement et simplement, mais parce que ceux qui les offraient commettaient l'adultère, parce qu'ils volaient, parce qu'ils tendaient des embûches à leurs frères. Et chaque prophétie, disent-ils, en accusant ceux qui offraient des sacrifices, déclare que Dieu les a rejetés pour cette raison.

4. Voilà ce que nous objectent nos adversaires ; mais Paul leur oppose le passage en question, et c'est un coup terrible qu'il porte à ces effrontés, et bien suffisant pour les réduire au silence. Pour montrer que Dieu a rejeté et annulé l'antique institution à cause de son imperfection, il s'empare de ce témoignage, dans lequel il n'y a aucune accusation contre ceux qui offrent les sacrifices, mais où l'imperfection de l'institution mosaïque se montre d'elle-même à découvert. Le Prophète, en effet, n'accuse aucunement les Juifs, mais il dit simplement : « Vous n'avez voulu ni hostie « ni oblation, mais vous m'avez formé un corps ; « vous n'avez pas eu pour agréable les holo- « caustes ni le sacrifice pour le péché ». (Ps. xliii, 7.) Paul interprétant cette pensée dit encore : « Il ôte le premier afin d'établir le second ». (Héb., x, 9.) S'il avait dit : vous n'avez voulu ni hostie ni oblation, et qu'il n'eût rien ajouté, il eût laissé quelque latitude aux Juifs pour se défendre ; mais en disant : « Vous m'avez « formé un corps », et en montrant l'introduction d'un autre sacrifice, il ne laisse aucun espoir de voir jamais le premier rétabli. Expliquant cela même, Paul dit encore : « Par cette « oblation la volonté de Jésus-Christ nous a « sanctifiés ». (Ib., 8-10.) Car, « si le sang des tau- « reaux et des boucs, dit-il, et l'aspersion de la « cendre d'une génisse sanctifient ceux qui sont « souillés de manière à purifier leur chair, com- « bien plus le sang de Jésus Christ, qui par « l'Esprit-Saint s'est offert lui-même victime « sans tache, purifiera t-il notre conscience des « œuvres mortes ? » (Héb., ix, 13, 14.) Que ces sacrifices aient cessé, qu'un autre leur ait été substitué, et qu'ils ne doivent plus revenir, voilà, sans aucun doute, quelque chose qui le démontre péremptoirement. Reste une question dont nous poursuivons depuis longtemps la solution : il s'agit de prouver que cette forme du sacerdoce ne reparaîtra, ne reviendra plus ; c'est ce que nous allons faire aussi expli-

tement et aussi bien que possible par les Ecritures mêmes, après quelques explications préliminaires indispensables pour rendre plus claire l'explication que nous avons à donner.

Abraham, revenu de la Perse, engendra Isaac; celui-ci, Jacob; et Jacob, les douze patriarches, de qui sont sorties douze ou plutôt treize tribus; succédant, en effet, à Joseph, ses enfants, Ephraïm et Manassé, devinrent chefs de tribus. Et de même qu'une tribu tirait son nom de chacun des fils de Jacob, celle de Ruben, de Siméon, de Lévi, de Juda, de Nephtali, de Gad, d'Aser, de Benjamin; ainsi après Joseph, ses enfants, Manassé et Ephraïm, donnèrent leurs noms à deux tribus, et il y en avait une qui s'appelait la tribu d'Ephraïm, et l'autre, celle de Manassé. Or, de ces treize tribus, douze avaient des champs et des revenus nombreux, elles se livraient à l'agriculture et aux autres occupations par lesquelles on se procure les choses nécessaires à la vie; mais la tribu de Lévi, honorée du sacerdoce, était seule déchargée de ce soin ; on ne s'y livrait pas à l'agriculture, on ne s'y adonnait pas aux arts, ni à rien de semblable ; les hommes de cette tribu s'appliquaient uniquement aux fonctions du sacerdoce, et ils recevaient de tout le peuple la dîme du vin, du froment, de l'orge et autres denrées ; tous leur donnaient la dîme, c'étaient là leurs revenus. Les membres des autres tribus ne pouvaient être prêtres. Aaron était de cette tribu privilégiée, je veux dire de celle de Lévi; ses descendants héritaient du sacerdoce; les Israélites appartenant aux autres tribus n'y pouvaient point parvenir, ils nourrissaient les Lévites en leur payant la dîme.

Mais, même avant Jacob et Isaac, sous Abraham, lorsque Moïse n'était pas encore, qu'il n'y avait ni loi écrite, ni sacerdoce lévitique institué, ni temple, ni tabernacle, ni tribus distinctes, que Jérusalem n'apparaissait pas, et que rien absolument de ce qui se voit chez les Juifs n'avait commencé, alors existait un certain Melchisédech, prêtre du Dieu très-haut. Ce Melchisédech était tout ensemble roi et prêtre, car il était la figure de Jésus-Christ, ce que l'Ecriture mentionne très-clairement. Quand Abraham, après avoir attaqué et défait les Perses, et arraché de leurs mains Loth son neveu, revenait chargé des dépouilles des vaincus, l'Ecriture parle à peu près ainsi de Melchisédech : « Et Melchisédech, roi de « Salem, offrit des pains et du vin ; or, il « était prêtre du Dieu très-haut, et il bénit « Abraham et dit : Béni soit Abraham par le « Dieu très-haut qui a créé le ciel et la terre, et « béni soit le Dieu très-haut qui a livré tes en« nemis entre tes mains. Et Abraham lui donna « la dîme de tout ». (Genès., XIV, 18-20.) Si donc il s'est trouvé quelque prophète pour dire qu'après Aaron et son sacerdoce, et ces sacrifices, et ces offrandes, il s'élèvera un autre prêtre, non de la tribu de Lévi, mais d'une autre d'où il n'est jamais sorti de prêtre, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, il est bien évident que l'ancien sacerdoce a cessé, et qu'un sacerdoce nouveau lui a été substitué. Car, si l'ancien devait rester en vigueur, il ne fallait pas dire selon l'ordre de Melchisédech, mais selon l'ordre d'Aaron. Qui donc a prédit si nettement l'abolition du sacerdoce d'Aaron? Celui-là même qui, après avoir parlé des sacrifices, dit ceci sur Jésus-Christ : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez« vous à ma droite ». (Ps. CIX, 1.)

5. Et, pour qu'on ne suppose pas que ces paroles se rapportent à un homme de la multitude, ce n'est pas Isaïe qui les prononce, ni Jérémie, ni quelqu'autre prophète d'une condition privée, mais c'est le Prophète-roi luimême : or, un roi ne peut appeler personne son Seigneur, sinon Dieu seul. S'il avait été d'une condition privée, peut être quelque effronté aurait-il dit qu'il parle d'un homme; mais un roi, comme il l'était, n'aurait pas appelé un homme son Seigneur. Comment, en effet, s'il avait ainsi parlé d'un homme de la multitude, David aurait-il dit que cet homme était assis à la droite de cette ineffable et souveraine Majesté? Cela n'aurait pas de sens. Voici donc ce que David dit de Jésus-Christ : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez« vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos « ennemis à vous servir de marche-pied ». (Ps. CIX, 1, 2.) Ensuite, pour montrer qu'il parle de quelqu'un de fort et de puissant, le Prophète ajoute : « Avec vous est la principauté, au jour « de votre puissance ». (Ibid., VIII, 3.) Désignant encore plus manifestement le même Jesus-Christ, il dit : « Je vous ai engendré de mon « sein avant l'étoile du matin ». Or, avant l'étoile du matin aucun homme n'a été engendré. « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre « de Melchisédech ». (Ibid., VIII, 4; Héb. V, 6.) Il ne dit pas selon l'ordre d'Aaron. Demandez

donc aux Juifs pourquoi, si l'ancien sacerdoce ne devait pas être détruit, le Saint-Esprit introduit ici un prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

Saint Paul a lui-même éclairci ce passage. Après avoir dit de Jésus-Christ : « Vous êtes « prêtre selon l'ordre de Melchisédech » (Ib., v, 11), il ajoute : « Sur quoi j'aurais à dire de « grandes choses, mais difficiles à expliquer ». Puis, après une réprimande faite aux disciples, réprimande que je ne citerai pas pour abréger, il dit ce qu'est Melchisédech, et il rapporte son histoire en ces termes (Ib., VII, 1, 2) : « C'est ce Melchisédech qui rencontra « Abraham lorsque celui-ci revenait de tailler « en pièces les rois, qui le bénit, et à qui « Abraham accorda la dîme de tout le butin ». Ensuite découvrant le sens caché de la figure : « Considérez », dit-il, « combien grand était « celui-ci à qui le patriarche Abraham donna « la dîme de ses plus riches dépouilles ». (Ib., v, 4.) Et ce commentaire, l'Apôtre ne le fait pas au hasard, mais dans le dessein de faire voir que notre sacerdoce est de beaucoup préférable à celui des Juifs. La figure même fait apercevoir par avance l'excellence de la réalité. Abraham était père d'Isaac, aïeul de Jacob, et bisaïeul de Lévi, puisque Lévi était le fils de Jacob. Or, le sacerdoce, chez les Juifs, tire son origine de Lévi. Mais, même Abraham, ancêtre des Lévites et des prêtres juifs, a gardé le rang de laïque sous Melchisédech, qui était la figure de notre sacerdoce, et il l'a clairement montré de deux manières : en lui donnant la dîme, puisque ce sont les laïques qui donnent la dîme aux prêtres ; et en recevant de lui la bénédiction, puisque les laïques sont bénis par les prêtres. Voyez encore combien grande est l'excellence de notre sacerdoce, puisqu'on trouve Abraham, le patriarche des Juifs et l'aïeul des Lévites, béni par Melchisédech et lui donnant la dîme. (Genès., XIV.) L'Ancien Testament, en effet, atteste ces deux choses : et que Melchisédech bénit Abraham, et qu'il en reçut la dîme. Ayant donc exposé ces faits, Paul disait : « Considérez combien grand était « celui-ci ». Qui, celui-ci ? « Melchisédech, « à qui le patriarche Abraham a donné la « dîme de ce riche butin. Les fils de Lévi « qui reçoivent le sacerdoce ont aussi l'ordre « de lever la dîme sur le peuple, c'est-à-dire, « sur leurs frères, bien qu'ils descendent « comme eux d'Abraham ». (Héb., VII, 4, 5.) Voici le sens de ces paroles : Les Lévites, qui sont prêtres chez les Juifs, sont autorisés par la Loi à recevoir les dîmes des autres Juifs. Bien que les Lévites descendent d'Abraham, comme le reste du peuple, ils reçoivent néanmoins les dîmes de leurs frères. Mais Melchisédech qui ne descendait pas d'Abraham, qui par conséquent n'appartenait pas à la tribu lévitique, Melchisédech, entendez bien, qui n'était pas de la race d'Abraham, leva la dîme sur Abraham. Abraham lui paya volontairement la dîme. Il y a plus, Melchisédech bénit encore celui qui avait reçu les promesses, Abraham lui-même. Que conclure de là ? Qu'Abraham était inférieur à Melchisédech, parce que, « sans contredit, « celui qui reçoit la bénédiction est inférieur à « celui qui la donne ». (Ibid., v, 7.) Par conséquent, si Abraham, l'aïeul des Lévites, n'avait pas été inférieur à Melchisédech, celui-ci ne l'aurait pas béni, et Abraham n'aurait pas non plus donné la dîme à Melchisédech. Puis, insistant sur ce point, l'Apôtre poursuit en ces termes : « De sorte que Lévi, qui reçoit « les dîmes, les a pour ainsi dire payées lui-« même dans la personne d'Abraham ». (Ibid., 9.) Quoi donc : « Lévi a payé la dîme ? » Oui, l'Apôtre l'affirme, avant qu'il fût né, Lévi a donné la dîme à Melchisédech dans la personne de son père. Car, « il était encore « dans Abraham, son père, quand Melchi-« sédech rencontra celui-ci » ; et comme cette vérité pouvait surprendre, l'Apôtre ajoute : « Pour le dire ainsi ». A quoi tend ce raisonnement ? Saint Paul nous l'apprend par ce qu'il ajoute : « Si donc la perfection était « attachée au sacerdoce lévitique, sous lequel « le peuple a reçu la Loi, quel besoin y avait-« il encore qu'il s'élevât un autre prêtre selon « l'ordre de Melchisédech, et non selon l'ordre « d'Aaron ? » (Ibid., 11.) Comprenez bien le sens de ces paroles, elles veulent dire ceci : Si les institutions judaïques avaient été parfaites, si la Loi avait été autre chose que l'ombre des biens à venir, si elle avait pu consommer heureusement l'œuvre du salut du monde, si elle n'avait dû céder la place à une autre loi ; et si le premier sacerdoce n'avait pas été destiné à disparaître pour faire place à un autre, le Prophète n'aurait pas dit : « Tu « es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de « Melchisédech ! » (Ps. CIX, 4.) Il fallait dire

alors : Selon l'ordre d'Aaron. Saint Paul a donc raison de dire : Si la perfection était attachée au Sacerdoce lévitique, quel besoin y avait-il encore qu'il s'élevât un autre prêtre, appelé prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non selon l'ordre d'Aaron ? Il est évident par là que ce sacerdoce a pris fin, et qu'un autre lui a été substitué, bien meilleur et plus sublime.

Ce point une fois établi, on conviendra aussi qu'en même temps ont dû être introduites d'autres institutions en rapport avec le nouveau sacerdoce, à savoir, les nôtres, ainsi qu'une législation meilleure. C'est ce que saint Paul déclare quand il dit : « Le « sacerdoce étant changé, il est nécessaire « qu'il y ait un changement de loi, et ces « choses sont l'œuvre d'un seul ». (Héb., VII, 12.) La plupart des prescriptions légales étant relatives au ministère sacerdotal, puisque le premier sacerdoce a été rejeté, pour faire place à un autre plus sublime, il est bien évident qu'il fallait aussi qu'une législation plus parfaite fût substituée à la première. Ensuite il devient plus précis et désigne clairement celui à qui se rapportent ces paroles : « Celui dont il est ainsi parlé », dit-il, « fait « partie d'une autre tribu dont aucun membre « n'a servi à l'autel. Il est certain en effet que Notre-Seigneur est sorti de Juda, tribu à « laquelle Moïse n'a jamais attribué le sacer- « doce ». (Héb., VII, 13, 14.) Quand donc il est constant que Jésus-Christ est de la tribu de Juda, et qu'il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, comme Melchisédech est bien plus vénérable qu'Abraham, n'est-on pas obligé de reconnaître qu'un sacerdoce beaucoup plus sublime que l'autre a été introduit par Jésus-Christ dans le monde à la place du premier? Si le sacerdoce judaïque n'égalait pas en dignité celui de Melchisédech, à quelle distance ne restera-t-il pas au-dessous du sacerdoce de Jésus-Christ dont celui de Melchisédech n'était que l'ombre et la figure ! C'est aussi ce qu'ajoute saint Paul : « Et ceci « paraît encore plus clairement, s'il s'élève un « autre prêtre à la ressemblance de Melchisé- « dech, qui n'est point établi selon la loi d'une « succession charnelle, mais selon la puissance « d'une vie mortelle ». (Ibid., V, 15, 16.) Qu'est-ce à dire : « non selon la loi d'une succession « charnelle, mais selon la puissance d'une vie « immortelle ? » Cela signifie qu'il n'y a rien de charnel dans ses commandements. Le Christ, en effet, n'a pas ordonné d'immoler des brebis ni des veaux, mais de servir Dieu par la vertu de l'âme, et il nous a assigné, pour prix de ces combats, une vie qui ne finira jamais. De plus, en venant, il nous a ressuscités, nous qui étions morts par les péchés, et il nous a vivifiés, en détruisant une double mort, celle du péché et celle de la chair. C'est à cause de ces biens spriritiuels qu'il est venu nous apporter que Saint Paul dit : Non selon la loi d'une succession charnelle, mais selon la puissance d'une vie impérissable.

6. Il nous resterait à démontrer la convenance et la nécessité d'une loi nouvelle, mais cette démonstration, nous l'avons donnée implicitement en prouvant qu'un sacerdoce nouveau devait prendre la place de l'ancien. Cependant nous aurions pu démontrer explicitement cette vérité par le témoignage des prophètes qui disent que la loi sera changée, que l'institution mosaïque sera transformée et rendue plus parfaite, et que désormais on ne verra plus de roi parmi les Juifs.

Mais pour ne pas surcharger vos mémoires, nous réservons cette question pour un autre temps, et, en attendant, nous terminerons ici le discours, en exhortant votre charité à vous souvenir de nos paroles et à les rattacher à ce qui a été dit précédemment ; et ce que nous vous avons déjà demandé, nous vous le demandons encore maintenant : sauvez vos frères. Parmi ceux qui sont avec vous membres d'un même corps, il y en a de malades, donnez-leur tous vos soins. C'est pour procurer leur guérison que nous nous sommes chargé d'un tel travail ; ce n'est pas pour jeter des paroles en l'air, ni obtenir des applaudissements et de bruyantes acclamations, mais pour ramener au chemin de la vérité ceux qui s'en étaient écartés. Et que personne ne me dise : Je n'ai rien de commun avec cet homme ; plaise à Dieu que je conduise à bonne fin mes propres affaires ! Personne ne peut conduire à bonne fin sa propre affaire, sans aimer le prochain et sans veiller à son salut. C'est pourquoi Paul dit aussi : « Que personne ne cherche exclusivement « son bien propre, mais chacun, celui d'au- « trui » (I Cor., X, 24), sachant que l'utilité de chacun consiste dans l'utilité d'autrui. Vous êtes bien portant, vous, mais votre frère est

malade. Si donc vous êtes sage, vous serez sensible aux infirmités de vos frères, et vous imiterez encore en cela ce bienheureux apôtre qui dit : « Qui est faible sans que je sois faible? « qui est scandalisé sans que je brûle ? (II Cor., XII, 29. Que si, pour avoir donné deux oboles et dépensé un peu d'argent en faveur des pauvres, nous éprouvons une vraie satisfaction, quelle joie ne recueillerons-nous pas, si nous pouvons sauver des âmes? quelle récompense n'obtiendrons-nous pas dans le siècle futur ? Nous ressentons même dès ici-bas un grand plaisir chaque fois que nous rencontrons ceux que nous avons aidés, parce que leur présence nous rappelle nos bienfaits envers eux ; mais au dernier jour, quand nous les verrons autour du tribunal redoutable, nous participerons à leur crédit, à leur faveur auprès de Dieu. Quand les hommes qui commettent l'injustice, qui fraudent, qui ravissent le bien d'autrui et causent au prochain une infinité de maux, seront arrivés là, et qu'ils verront ceux qui ont souffert de leurs crimes (car ils les verront, est-il dit, bon gré mal gré, comme il est évident par l'histoire du riche et de Lazare), ils ne pourront ouvrir la bouche, ni parler et se défendre devant leurs victimes, mais ils seront couverts d'une grande confusion et accablés sous le poids de leur condamnation, pour être entraînés loin de leurs regards et plongés dans les fleuves de feu : au contraire lorsque ceux qui veillent au salut de leurs frères, qui les instruisent et les catéchisent, verront ceux qu'ils ont sauvés prendre leur défense devant le redoutable Juge, ils seront remplis d'une grande assurance.

C'est ce que saint Paul déclare, en disant : « Nous sommes votre gloire, comme vous « êtes, vous aussi, la nôtre » (II Cor., I, 14), au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ, à son tour, adresse cette exhortation : « Faites-vous des amis avec les richesses d'ini« quité, afin que quand vous viendrez à man« quer, ils vous reçoivent dans leurs taber« nacles éternels ». (Luc, XVI, 9.) Ne l'oubliez pas, ces bienfaits que nos frères reçoivent de notre charité, deviendront un gage assuré de salut pour nous. Que si, pour un peu d'argent donné aux pauvres, Dieu promet de si riches couronnes, un salaire si abondant, une récompense si magnifique ; que ne recevrons-nous pas pour les services que nous aurons rendus aux âmes? Si Tabitha, pour avoir vêtu les veuves et secouru les pauvres, est revenue de la mort à la vie (Act., IX, 36) ; et si les larmes de ceux à qui elle avait fait du bien, ont ramené dans son corps, avant le jour de la résurrection, son âme qui en était sortie ; que ne produiront pas les larmes de tous ces hommes sauvés par vous? De même que les veuves qui entouraient cette femme l'ont rendue vivante, de morte qu'elle était, ainsi ceux qui sont sauvés maintenant et qui alors vous entoureront, vous feront obtenir une grande bienveillance de la part de Dieu, et vous arracheront au feu de l'enfer.

Sachant donc cela, ne soyons pas fervents et vigilants seulement pour l'heure présente, mais communiquez le feu qui est maintenant en vous ; une fois sortis d'ici, portez de tout côté le salut dans la ville, et si vous n'en connaissez pas qui aient besoin de vos secours, recherchez-les avec soin. Si vous suivez ces conseils nous vous parlerons avec plus d'ardeur, comprenant par les effets que nous n'avons pas semé sur la pierre, et vous-mêmes vous serez plus zélés aussi dans la pratique de la vertu. Celui qui a gagné deux pièces d'or, éprouve une plus grande envie d'en recueillir et d'en ramasser dix et vingt ; ainsi arrive-t-il pour la vertu : celui qui a fait quelque bonne œuvre et rendu un service, tire de ce service même un encouragement et une exhortation à en rendre d'autres. Afin donc de sauver nos frères, de nous ménager à nous-mêmes le pardon de nos fautes, ou plutôt un gage assuré de salut, afin surtout de procurer la gloire de Dieu, sortons pour cette chasse des âmes, sortons avec nos femmes, nos enfants et nos domestiques, arrachons du filet du diable ceux qu'il y a pris selon sa volonté, et ne nous arrêtons pas avant d'avoir fait pour eux ce qui est en notre pouvoir, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas ; mais il est impossible qu'étant chrétiens ils ne le veuillent pas. Néanmoins, afin que vous n'ayez pas même ce prétexte, je vous dis ceci : Quand vous aurez dépensé vainement beaucoup de paroles, et accompli tout ce qui est en votre pouvoir, si vous voyez qu'on ne se soumet pas, amenez le récalcitrant aux prêtres, et bon gré mal gré, par la grâce de Dieu, ils s'en rendront maîtres, et toute la récompense sera pour vous. Maris, dites cela à vos femmes ; femmes, dites-le à vos maris ; pères, dites-le à vos enfants ;

amis, dites-le à vos amis. Que les Juifs sachent, et ceux qui paraissent faire une même société avec nous, mais qui pensent comme eux dans le fond, que nous ne sommes pas sans exercer nos soins, notre sollicitude et notre vigilance sur nos frères qui passent de leur côté. Alors, bon gré mal gré, ils repousseront avant nous ceux des nôtres qui vont les joindre ; ou plutôt, personne n'osera plus désormais chercher un refuge chez eux, le corps de l'Eglise sera pur. Que Dieu, dont la volonté est que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité, nous fortifie pour cette chasse des âmes, ramène les Juifs de leur égarement, et, nous sauvant tous ensemble, nous rende dignes du royaume des cieux pour sa gloire, parce que à lui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

HUITIÈME DISCOURS.

ANALYSE.

Il ne suffit pas de prémunir ses frères avant qu'ils pèchent, il faut encore leur donner ses soins après qu'ils ont péché. — C'est ainsi que Dieu a agi envers Adam et Caïn ; Paul envers le fornicateur ; et le Samaritain, envers le blessé. — Nous ne devons pas publier les fautes de nos frères, mais nous appliquer à guérir les coupables et à les retirer du judaïsme, en leur montrant en particulier combien ils ont tort de demander la santé aux démons. — Un chrétien doit savoir souffrir plutôt que de pécher, à l'exemple de Job, du paralytique et de Lazare. — Ces souffrances sont une correction de Dieu, et un fils n'est pas admis à se plaindre de son père qui le corrige. — De plus, la patience dans la douleur a d'heureux effets : sur la terre, elle attire la louange et dispose Dieu à guérir des maladies qu'on endure ; au ciel, elle fait obtenir la couronne du martyre.

1. Le jeûne des Juifs est passé, ou plutôt leur ivresse. On peut, en effet, s'enivrer même sans vin, on peut même à jeun, se livrer à toutes les extravagances de l'ivresse et de l'orgie. Si l'on ne pouvait s'enivrer qu'avec du vin, le Prophète n'aurait pas dit : « Malheur à ceux « qui sont ivres, non de vin ». (Is., XXIX, 9.) Si l'on ne pouvait s'enivrer qu'avec du vin, saint Paul n'aurait pas dit : « Ne vous enivrez « pas de vin ». (Thess., V, 18.) L'on peut, oui, l'on peut aussi être ivre d'une colère, ivre d'une concupiscence déraisonnable, ivre d'avarice, ivre d'amour pour la vaine gloire, ivre d'une infinité d'autres passions. Car l'ivresse n'est rien autre chose que le trouble de la raison, le délire et la privation de la santé de l'âme.

On peut donc l'affirmer sans crainte, ce n'est pas seulement le vin pur pris en grande quantité qui enivre, c'est encore toute mauvaise passion que l'âme nourrit intérieurement. Ainsi il est ivre celui qui convoite une femme qui n'est pas la sienne et se livre aux prostituées; comme celui qui, ayant trop bu de vin pur, s'en va chancelant de droite et de gauche, proférant des paroles grossières et prenant une chose pour l'autre : ainsi l'impudique, rempli de cette concupiscence déréglée comme d'une sorte de vin pur, ne tient aucun propos sensé, ne prononce que des paroles honteuses, perverses, ignobles et ridicules ; il prend aussi une chose pour une autre, et il est aveugle en face même de ce qu'il voit, il se représente partout à l'imagination celle qu'il convoite de déshonorer et, semblable à un homme qui délire et qui divague, il ne sort jamais de sa torpeur ; dans les réunions, dans les festins, en tout temps et en tout lieu, nonobstant toutes les conversations possibles, il est comme dans un désert, il ne voit et n'entend rien. Tout entier à cette femme, il ne rêve que du péché ; il se défie de tout, il craint tout, semblable à une brute stupide et endurcie aux coups de fouet. Celui que la colère domine est ivre aussi ; son visage se gonfle, sa voix est rude, ses yeux s'enflamment, son esprit s'obscurcit et sa raison fait naufrage ; sa langue tremble, ses yeux regardent de travers et ses oreilles entendent une chose pour l'autre, parce que, plus fortement qu'aucune espèce de vin pur, la colère

frappe le cerveau, soulève une tempête et produit une agitation qui ne se peut calmer.

Que si celui qui est dominé par la concupiscence et la colère est ivre, à bien plus forte raison l'est-il aussi, l'homme qui se livre à l'impiété, blasphème contre Dieu, se révolte contre ses lois, et ne veut jamais se désister de son obstination coupable; il est ivre, il est fou et dans une position plus misérable que ceux qui se livrent à l'orgie et n'ont pas la tête à eux, bien que lui-même ne paraisse pas s'en apercevoir. C'est le propre surtout de l'ivresse, de blesser la bienséance, sans en avoir le sentiment; ce qu'il y a de plus terrible dans la démence, c'est que ceux qui ont cette maladie ne savent pas même qu'ils sont malades : c'est l'état actuel des Juifs, ils sont ivres maintenant et ne s'en aperçoivent pas. Leur jeûne, il est vrai, est passé, ce jeûne plus honteux qu'aucune ivresse; mais nous, ne cessons pas d'exercer notre sollicitude sur nos frères, et ne considérons pas comme une chose inopportune le soin que nous en prendrons désormais; imitons les soldats : lorsque, dans le combat, ils ont mis en fuite les ennemis, et reviennent de la poursuite, ils ne courent pas aussitôt à leurs tentes, mais ils vont d'abord sur le champ de bataille, enlèvent ceux des leurs qui sont tombés, mettent en terre ceux qui ont été tués, et s'ils en aperçoivent parmi les morts qui respirent encore et n'ont pas de blessure mortelle, ils les portent dans leurs tentes, leur prodiguent les remèdes, retirent le trait, appellent des médecins, lavent le sang, appliquent les médicaments, en un mot prennent tous les soins que l'on peut prendre en pareil cas et ramènent ainsi ces blessés à la santé; nous donc, de même, puisque par la grâce de Dieu nous avons poursuivi les Juifs en armant contre eux les prophètes, revenus de tous côtés voyons maintenant si quelques-uns de nos frères ne sont pas tombés, si quelques-uns n'ont pas été détournés du droit chemin par le jeûne judaïque, si quelques-uns n'ont pas communiqué avec les ennemis du nom chrétien, en célébrant leur fête; et ne jetons personne au tombeau, mais enlevons tous nos blessés, et guérissons-les. Dans les guerres proprement dites, quand quelqu'un est une fois tombé et a rendu l'âme, il est impossible à ses amis de le rétablir et de le rappeler à la vie; mais dans les guerres et les combats spirituels, quand quelqu'un a reçu une blessure même mortelle, nous pouvons, si nous le voulons, avec l'aide de la grâce de Dieu, le ramener à la vie. Cette mort, en effet, n'est pas comme la première, une mort de la nature, mais une mort de la volonté et du libre arbitre.

Or, une volonté morte se ressuscite : on persuade à l'âme qui a cessé de vivre de revenir à sa vie propre et de reconnaître son Maître.

2. Mais ne nous lassons pas, mes frères, ne nous relâchons pas, ne nous décourageons pas; et que personne ne vienne me dire ces paroles : il convenait, avant le jeûne des Juifs, de ne rien négliger pour prémunir contre cette tentation la faiblesse de nos frères, mais maintenant que ce jeûne est passé, que le péché a été commis, que l'iniquité a été consommée, quelle utilité y a-t-il encore à s'occuper de ceux qui sont tombés?

Si vous saviez mieux ce que c'est que de veiller au salut de vos frères, vous sauriez aussi que c'est maintenant surtout qu'il vous faut mettre la main à l'œuvre, et déployer tout le zèle dont vous êtes capables. Il ne suffit pas de prémunir avant le péché, il faut encore tendre la main après la chute. Si Dieu, dès le commencement, avait fait ce que l'on nous conseille, s'il avait seulement prémuni l'homme avant le péché, mais qu'après le péché, il l'eût rejeté et laissé pour toujours abîmé dans sa chute, c'en était fait de tout le genre humain, et personne n'aurait été sauvé. Mais telle n'est pas la conduite de Dieu, il aime trop les hommes, il a trop de bonté et désire trop notre salut, pour ne pas s'occuper de nous-mêmes après que nous sommes tombés. Il avait en effet prémuni Adam avant le péché, et lui avait dit : « Vous mangerez pour vous nourrir des fruits de « tout arbre qui est dans le paradis, mais pour « les fruits de l'arbre de la science du bien et du « mal, vous n'en mangerez pas, et le jour où « vous en aurez mangé vous mourrez de mort ». (Gen,, II, 16, 17.) Ainsi, commandement facile à garder, larges concessions, châtiment sévère et châtiment prompt, car Dieu ne dit pas après un, ou deux, ou trois jours, mais : « le jour même « où vous aurez mangé vous mourrez de mort »; enfin, tous les moyens qui pouvaient servir à prémunir l'homme contre la chute, Dieu les avait employés. Néanmoins quand, après tant de sollicitude, après des enseignements, des avertissements et des bienfaits si nombreux, l'homme est tombé et a violé le commandement de Dieu, Dieu ne dit pas : à quoi bon désor-

mais s'occuper de l'homme? L'homme a mangé le fruit défendu, il est tombé, il a transgressé la loi, il a suivi le conseil du démon, il a méprisé mon commandement, il a reçu la blessure, il est mort, il s'est livré au trépas, il s'est placé sous le coup de la loi, que reste-t-il encore à lui dire? Dieu ne tint pas un pareil langage; loin d'abandonner Adam, pécheur, il lui parla, le consola, et, pour le mieux guérir, il le soumit à la dure nécessité du travail. (Ibid., III.) Et que n'a-t-il pas fait pour régénérer la nature humaine déchue, pour l'arracher à la mort et la conduire au ciel, pour lui restituer de plus grands biens que ceux qu'elle avait perdus, et pour montrer au démon qu'il n'avait rien gagné à ses artifices, mais qu'après avoir chassé les hommes du paradis, il les verrait peu après aux cieux dans la société des anges?

Dieu a tenu la même conduite envers Caïn: il l'avait prémuni, lui aussi, avant son péché, et prévenu en lui disant: « Tu as péché, sois « en repos; il cherchera un asile auprès de toi, « et tu domineras sur lui ». (Ibid., IV, 7.) Voyez la sagesse et la prudence de Dieu. Tu crains, lui dit-il, qu'il ne te dépouille de la prérogative des premiers-nés à cause de l'honneur que je lui ai accordé, et qu'il ne s'empare de la principauté qui t'appartient (il fallait que les premiers-nés fussent plus honorés que les puînés); rassure-toi, ne crains pas, et sois sans inquiétude à ce sujet : « Il cherchera un « asile auprès de toi, et tu domineras sur lui ». Voici ce qu'il veut dire : Sois pour ton frère un refuge, un abri, une défense, commande-lui et sois son seigneur; seulement évite de commettre un meurtre, garde-toi d'un attentat tel que l'homicide. Caïn fut sourd à ces paroles, il ne resta pas en repos, mais il commit l'homicide, et plongea sa main dans la gorge de son frère. Quoi donc ? Est-ce que Dieu dit: laissons-le désormais ? Quelle utilité y a-t-il encore à nous occuper de lui ? Il a commis le meurtre, il a tué son frère, il a méprisé mon avertissement, il s'est souillé par un attentat inexpiable, irrémissible, malgré la sollicitude, les enseignements et les conseils si pressants et si nombreux qui lui ont été prodigués; il a banni tout cela de sa pensée, et rien ne l'a converti. Il convient de l'abandonner, de le rejeter désormais, il n'est plus digne d'aucun égard de ma part. Dieu ne dit rien, ne fait rien de semblable; il s'adresse de nouveau à Caïn, il le reprend et lui dit: « Où est Abel ton frère? » Caïn nie son crime, et Dieu ne l'abandonne pas encore, il le pousse à la confession de son péché, et quand Caïn répond : « Je ne sais pas », le Seigneur reprend: « La voix du sang de ton frère crie « vers moi » (Genès., IV, 9, 10); le meurtre trahit le meurtrier. Que répond donc celui-ci? « Mon « péché est trop grand pour que j'en sois absous, « et si vous me rejetez de la terre, je me cacherai « aussi de votre face ». (Ibid., V, 13, 14.) Ce qu'il veut dire, le voici : J'ai commis un trop grand péché pour que je puisse compter sur le pardon, sur la justification, sur la rémission ; mais, si vous voulez tirer vengeance de ce qui est arrivé, privé de votre secours je serai à la merci de tous. Que lui répond Dieu ? « Il n'en sera pas ainsi : « quiconque aura tué Caïn subira sept ven- « geances ». (Ibid., V, 15.) C'est-à-dire : Ne crains rien, tu vivras une longue vie, et si quelqu'un te met à mort, il en répondra par de nombreux supplices: le mot sept, en effet, signifie dans l'Ecriture un nombre indéfini. Caïn était en proie à de nombreux supplices : l'inquiétude et la crainte le rongeaient, il sanglottait continuellement, son âme était livrée au découragement, son corps à la prostration et à l'abattement; c'est pourquoi Dieu lui dit : Celui qui t'aura mis à mort, et délivré de ces châtiments, attirera sur lui-même le supplice et la vengeance. Cette parole, il est vrai, paraît sévère, accablante, mais elle est la marque d'une grande bienveillance. La punition que Dieu choisit est de nature tout ensemble à contenir dans le devoir les hommes à venir et à faire expier au coupable son crime pour en obtenir la rémission. Un arrêt de mort porté immédiatement contre Caïn, eût enseveli son crime avec lui dans un oubli éternel ; la postérité eût ignoré son péché et l'enseignement qui en découle. En le laissant vivre longtemps dans la frayeur et avec un tremblement convulsif, Dieu a fait de Caïn pour tous ceux qui le virent un exemple instructif et salutaire ; son aspect et l'agitation de ses membres étaient une prédication vivante, par laquelle il exhortait tout le monde à ne pas oser commettre de semblables crimes pour ne pas subir de semblables supplices. Caïn lui-même en devint meilleur : la crainte, la frayeur, la vie inquiète, la défaillance du corps le retinrent comme dans un lien, et l'empêchèrent de se souiller par un autre forfait, et en lui rappelant continuellement le passé, modérèrent les élans

impétueux de son âme portée au crime.

3. Mais, pendant que je parle, il me vient à la pensée de rechercher et d'exposer pourquoi ayant confessé son péché, condamné ce qu'il avait fait, dit qu'il avait commis un crime trop grand pour en obtenir le pardon, et qu'il était sans excuse, pourquoi, dis-je, il ne put se purifier de ses fautes, malgré cette parole du Prophète: « Confesse le premier tes iniquités pour être « justifié » (Is., XLIII, 26), pourquoi il fut condamné? C'est parce qu'il ne les confessa point comme le Prophète l'ordonne. Le Prophète, en effet, ne dit pas simplement : confesse tes iniquités : mais : « confesse le premier tes iniquités ». Voici donc la solution cherchée : il ne faut pas simplement confesser, mais le faire de son propre mouvement sans attendre le blâme et les accusations. Or Caïn n'en n'usa pas de la sorte, mais il attendit qu'il fût réprimandé de Dieu, ou plutôt il nia, même après qu'il eût été réprimandé. Il n'avoua son péché qu'après que Dieu le lui eut reproché d'une manière claire et explicite, ce qui n'était plus une confession. Vous aussi, mes bien-aimés, quand vous avez péché, n'attendez pas qu'un autre vous accuse, mais avant que l'on vous défère au juge, condamnez vous-mêmes vos actes: Si vous attendez qu'un autre vous réprimande, la correction ne sera plus le fruit de votre confession, mais celui de l'accusation et de la réprimande. C'est pourquoi un autre écrivain sacré a dit: « Le juste est son accusa« teur en premier lieu ». (Prov., XVIII, 17.) En résumé, la chose essentielle, ce n'est pas tant de s'accuser soi-même, que de s'accuser soi-même le premier, et ne pas attendre la réprimande des autres. Après son reniement, Pierre se ressouvint aussitôt de son péché, et sans que personne l'accusât, confessa sa faute et la pleura amèrement, c'est pourquoi il en obtint l'absolution au point de devenir le premier des apôtres et de recevoir le gouvernement du monde entier. Mais ce que nous disions (car il faut revenir à notre sujet) se trouve par là suffisamment prouvé ; concluons donc, qu'on ne doit pas négliger les frères tombés ni les mépriser, mais qu'il faut les prémunir avant le péché, et après le péché leur prodiguer les soins. Les médecins n'agissent pas autrement: tant que les hommes sont encore bien portants, ils leur présentent ce qui peut leur conserver la santé et éloigner la maladie, mais quand quelques-uns ont négligé leurs ordonnances et sont tombés malades, ils ne les délaissent pas pour cela; au contraire, ils montrent surtout alors beaucoup de sollicitude pour les délivrer de leurs maladies. Paul tient la même conduite à l'égard de l'incestueux de Corinthe ; après un tel péché, après une prévarication qu'on ne trouvait pas même chez les Gentils, il ne l'abandonna pas: cet homme eut même beau secouer le frein, refuser le remède, regimber, se cabrer pour ainsi dire, Paul, en habile médecin des âmes, le soigna et lui rendit la santé, et il l'y ramena jusqu'à le réunir plus tard au corps de l'Eglise. (I Cor., v.) Il ne dit pas en lui-même : à quoi bon? que reste-t-il à faire pour le salut de cet homme? c'est un incestueux, il a commis un péché énorme, il ne veut pas renoncer au déréglement, il s'est enflé, il a une haute opinion de lui-même, il rend sa blessure incurable: laissons-le donc, et abandonnons-le. Bien loin d'en user ainsi, saint Paul déploya tout son zèle pour sauver ce malheureux ; le crime hideux qu'il avait commis, au lieu de ralentir la charité de l'Apôtre ne fit que l'exciter davantage ; et il ne cessa de l'effrayer, de le menacer, de le punir, mettant tout en œuvre par lui-même et par d'autres, jusqu'à ce qu'il l'eût amené à reconnaître son péché, à sentir son iniquité, et enfin jusqu'à ce qu'il l'eût lavé de toute souillure. Faites de même : imitez le Samaritain de l'Evangile, si compatissant, si plein de charité envers le blessé qu'il rencontra. Un lévite, un pharisien étaient passés par là, et ni l'un ni l'autre ne s'étaient détournés vers cet homme qui gisait par terre; mais le laissant là impitoyablement et inhumainement, ils avaient continué leur chemin. Un Samaritain, un étranger ne passa pas ainsi en courant et sans tourner les yeux, mais il s'arrêta et touché de compassion, il répandit l'huile et le vin sur les plaies du blessé, il mit cet homme sur son âne, le conduisit à une hôtellerie, donna de l'argent pour le faire soigner, promit d'en donner encore pour la guérison d'un homme qui lui était tout à fait étranger. (Luc, x, 30 et s.) Il ne se dit pas en lui-même : qu'ai-je à m'occuper de celui-ci? Je suis samaritain, je n'ai rien de commun avec lui ; nous sommes loin de la ville et il ne peut pas même marcher. Mais, s'il ne peut supporter la longueur du voyage, qu'ai-je à faire d'apporter un mort, de me faire arrêter comme assassin et d'avoir à répondre de l'homicide qui a été

commis par un autre ? Il en est, en effet, dont cette dernière raison ralentit l'humanité ; lorsqu'ils voient sur leur chemin des hommes blessés et respirant à peine, ils passent auprès d'eux en courant, non pour s'épargner la peine de les emporter ou pour éviter une dépense d'argent, mais parce qu'ils redoutent d'être traînés eux-mêmes au tribunal et d'avoir à porter la responsabilité du meurtre.

L'humanité du Samaritain ne fut pas arrêtée par ces considérations. Il mit le blessé sur son âne et le conduisit à une hôtellerie, au mépris de toutes les appréhensions de péril personnel et de dépense d'argent. Quoi ! un Samaritain a été si humain et si doux envers un homme inconnu, et nous pourrions espérer que notre négligence envers nos propres frères dans des maux plus grands nous sera pardonnée. Certes, ceux qui jeûnent maintenant sont aussi tombés entre les mains des brigands, des Juifs, plus cruels encore que les brigands, et qui font plus de mal à ceux qui tombent entre leurs mains. Sans doute, les Juifs ne dépouillent pas leurs victimes, ils ne blessent pas leurs corps comme firent les brigands dont il est parlé dans l'Evangile, mais ce sont les âmes qu'ils assassinent ; et après les avoir percées de mille coups, ils s'en vont, les laissant étendues dans la fosse de l'impiété.

4. C'est un accident assez grave, assez tragique pour mériter d'attirer votre attention ; ne passons donc pas inhumainement sans nous arrêter devant un spectacle si lamentable ; mais, si d'autres le font, ne le faites pas, vous ; ne dites pas en vous-mêmes : Je suis un homme du monde, j'ai femme et enfants ; c'est là l'affaire des prêtres, c'est l'affaire des moines. Le Samaritain ne dit pas : Où sont les prêtres ? où sont les pharisiens ? où sont les docteurs des Juifs ? Ravi de rencontrer une si belle occasion d'exercer sa charité, il la saisit comme une riche épave. Suivez cet exemple : voyez-vous quelqu'un avoir besoin d'un secours corporel ou spirituel, ne dites pas en vous-mêmes : pourquoi un tel et un tel ne l'ont-ils pas traité ? Mais délivrez-le de la maladie, et ne demandez pas compte aux autres de leur négligence. Dites-moi, si vous trouviez à terre une pièce d'or, est-ce que vous diriez en vous-mêmes : pourquoi un tel ou un tel ne l'ont-ils pas prise ? Ne vous empresseriez-vous pas de vous en saisir avant les autres ? Raisonnez de même sur vos frères tombés, et pensez que prendre soin d'eux, c'est avoir trouvé un trésor. Si vous répandez sur eux la doctrine, ou l'huile de la parole, si vous les attachez par la mansuétude et si vous les soignez par la patience, ils vous rendront plus riches que la possession de tous les trésors possibles. « Car », est-il dit : « Celui qui tire ce qui est précieux de ce « ce qui est vil sera comme la bouche de Dieu ». (Jérém., xv, 19.) Que peut-il y avoir de comparable ? Ce que ni le jeûne, ni le coucher sur la dure, ni les veilles, ni aucune autre austérité ne peuvent faire, le salut que l'on procure au prochain le fait. Rappelez-vous combien votre bouche a commis de péchés, combien elle a proféré de paroles déshonnêtes, combien d'injures, combien de blasphèmes elle a vomis ; en compensation, prenez soin de relever celui qui est tombé ; cette occupation charitable est le seul moyen que vous ayez de vous purifier de toutes ces souillures. Et que dis-je : purifier ? Vous ferez que votre bouche soit comme la bouche de Dieu. Que peut-il y avoir de pareil à cet honneur ? Ce n'est pas moi qui fais cette promesse, c'est Dieu lui-même qui dit : Si vous tirez quelqu'un de l'erreur, votre bouche sera pure, sainte comme ma bouche. Ne négligeons donc pas nos frères, ne nous contentons pas d'aller de maison en maison pour savoir combien il y en a qui ont jeûné, combien ont succombé à la perversion. Ayons pour nos frères plus qu'une vaine curiosité, occupons-nous activement de leur salut. S'il y en a beaucoup qui jeûnent, ne les divulguez pas, mes bien-aimés, et ne donnez pas en spectacle le malheur de l'Eglise. Et si quelqu'un vous dit qu'il y en a beaucoup qui jeûnent, fermez-lui la bouche, afin que ce bruit ne devienne pas public, et dites-lui : Je n'en connais aucun ; vous êtes dans l'erreur, ô homme, et vous ne dites pas la vérité. Si vous en voyez deux ou trois qui soient pervertis, vous dites qu'il y en a beaucoup. Fermez ainsi la bouche au délateur, et prenez soin de ceux qui sont pervertis, afin de rendre des deux côtés à l'Eglise une grande sécurité, et en empêchant le bruit de se répandre, et en ramenant au saint troupeau ceux mêmes qui sont pervertis.

N'allez donc pas dire çà et là : Lesquels ont péché ? mais empressez-vous seulement de corriger ceux qui ont péché. C'est une mauvaise habitude de ne penser qu'à accuser méchamment ses frères et de ne pas en prendre

soin; de divulguer les maux de ceux qui sont malades et de ne pas travailler à les guérir. Détruisons donc cette habitude perverse, mes bien-aimés, car elle produit de grands maux; comment? je vais le dire. Quelqu'un de vous entend dire que beaucoup ont jeûné avec les Juifs, et sans aucun examen il rapporte cette parole à un autre; celui-ci, à son tour, sans s'informer avec plus de soin, la redit à un autre; puis, ce mauvais bruit qui se propage peu à peu répand sur l'Eglise un grand opprobre, et n'est d'aucune utilité pour ceux qui sont perdus, mais au contraire leur fait tort ainsi qu'à beaucoup d'autres. Encore qu'ils soient en petit nombre, nous en faisons une multitude par des bruits souvent répétés; ainsi nous ébranlons ceux qui sont debout, et nous jetons à bas ceux qui sont sur le point de tomber. Le frère le mieux affermi dans la foi chrétienne, en apprenant que beaucoup ont jeûné, sera lui-même plus négligent, et celui qui est déjà faible, en l'entendant dire aussi, courra se joindre à la foule de ceux qui sont tombés. Ne vous réjouissez pas ensemble de cette méchante action ni d'aucune autre; quand même les prévaricateurs seraient nombreux, fermons la bouche à ceux qui en parlent et retenons-les. Ne me dites pas qu'un grand nombre ont jeûné, mais faites que ce grand nombre diminue. Je n'ai pas fait de si longs discours pour vous faire dire que beaucoup de vous se sont rendus coupables : j'ai voulu vous persuader de travailler à diminuer ce grand nombre, ou même à le supprimer complétement par la conversion des victimes de l'erreur. Ne révélez donc pas les péchés, mais guérissez-les. Ceux qui les révèlent, et font de cela leur unique occupation, font croire que les pécheurs sont nombreux, bien que leur nombre soit petit. Au contraire, ceux qui répriment l'indiscrétion des révélateurs, leur ferment la bouche et prennent soin de leurs frères tombés, viendront facilement à bout de les corriger tous, fussent-ils nombreux, et en outre empêcheront que leur exemple ne nuise à aucun autre. N'avez-vous pas lu ce que David disait en pleurant la mort Saül : « Comment sont tombés les « puissants? Ne l'annoncez pas dans Geth, et « n'en publiez pas la nouvelle sur les chemins « d'Ascalon, de peur que les filles des étrangers « ne s'en réjouissent, et que les filles des incir- « concis n'en tirent vanité ». (II Rois, I, 19, 20.) Si David ne voulait pas que l'on publiât la mort de Saül, de peur de causer de la joie aux ennemis, combien plus faut-il éviter de porter aux oreilles des étrangers ni même aux oreilles des chrétiens, les fautes de nos malheureux frères, de peur qu'en les entendant, les ennemis ne s'en réjouissent, et que les chrétiens ne s'en scandalisent? Avec quelle précaution faut-il réprimer, et retenir dans les bornes de la prudence et de la discrétion ces trop nombreux propagateurs de fâcheuses nouvelles! Ne me dites pas : Je n'en ai parlé qu'à celui-ci : Gardez pour vous ce que vous savez, vous n'avez pas eu le courage de vous taire, un autre ne l'aura pas non plus.

5. Je ne dis pas seulement ces choses pour le jeûne actuel, mais encore pour une infinité d'autres péchés. Quant à nos frères pervertis par les Juifs, il ne faut pas tant nous occuper de savoir leur nombre, que de trouver le moyen de les ramener à nous. N'exaltons pas les succès de nos ennemis, ne rabaissons pas les nôtres; ne publions pas que leur état est florissant, et que nos affaires tombent en décadence, mais faisons tout le contraire. La renommée elle-même est capable d'abattre comme de relever une âme, d'inspirer une ardeur que l'on n'avait pas, et de détruire celle que l'on avait. C'est pourquoi je vous exhorte à accroître les bruits favorables à la prospérité de notre religion, et à sa grandeur, et à combattre ceux qui répandent l'opprobre sur le nom chrétien. Si nous entendons dire quelque chose de bien, répétons-le à tout le monde; mais si c'est quelque chose de mauvais, cachons-le, et faisons tout pour anéantir un bruit fâcheux. Et maintenant donc allons de tous côtés, cherchons avec soin, voyons ceux qui sont tombés; quand même il faudrait entrer dans les maisons, ne balançons pas. Si celui qu'il s'agit de relever est un inconnu, quelqu'un qui vous soit tout à fait étranger, prenez partout des renseignements sur son compte, et tâchez de savoir s'il n'aurait pas quelque ami intime, dont l'influence vous serait d'un grand secours dans l'œuvre de persuasion et de conversion que vous vous proposez; prenez cet utile auxiliaire avec vous, et entrez dans la maison, n'ayez pas peur, ne rougissez pas. Si vous entriez pour demander de l'argent ou pour obtenir quelque faveur, la honte aurait sa raison d'être; mais puisque vous venez apporter le salut, l'objet de votre visite écarte tous les griefs et tous les soupçons.

Vous voilà en présence de votre homme, asseyez-vous à ses côtés et parlez lui, en commençant par un autre sujet, pour ensuite amener adroitement et sans qu'on devine à l'avance vos intentions, l'occasion d'instruire votre frère et de redresser ses opinions erronées. — Dites moi, approuvez-vous les Juifs de ce qu'ils ont crucifié Jésus-Christ, de ce qu'ils blasphèment maintenant contre lui et l'appellent prévaricateur? Il n'osera pas, s'il est chrétien, quelque zélé qu'on le suppose pour le judaïsme, il n'osera pas dire : Je les approuve; mais il se bouchera les oreilles et dira : A Dieu ne plaise! ne blasphémons pas! Alors, partant de ce point sur lequel vous êtes d'accord avec lui, reprenez et dites : Comment donc communiquez-vous avec eux, dites-moi? comment participez-vous à leurs fêtes? comment jeûnez-vous avec eux? Puis, accusez-les d'ingratitude, et exposez-lui toute cette prévarication des Juifs dont j'ai entretenu votre charité les jours précédents, prévarication prouvée par des arguments tirés du lieu, du temps, du temple et des prédictions des prophètes; montrez-lui que tout ce qu'ils font est inutile et hors de propos, qu'ils ne reviendront jamais à leurs premières institutions, et qu'il ne leur est permis de célébrer aucune cérémonie religieuse hors de Jérusalem. En outre, rappelez-lui l'enfer, le redoutable tribunal du Seigneur, les supplices des damnés; qu'il sache aussi que nous rendrons raison de nos intelligences avec les ennemis du Seigneur, et qu'un châtiment, qui ne sera pas petit, est réservé aux auteurs de tels attentats; rappelez-lui encore cette parole de Paul: «Qui que vous soyez, vous « qui cherchez votre justification dans la Loi, « vous êtes déchus de la Grâce» (Gal., v, 4), et la menace qu'il fait ensuite: «Si vous vous faites « circoncire, Jésus-Christ ne vous sert de « rien ». (Ibid., v, 2.) Dites-lui que le jeûne judaïque, comme la circoncision, exclut le jeûneur des cieux, quand même il aurait fait une infinité de bonnes œuvres; dites-lui qu'on nous appelle chrétiens et que nous le sommes pour obéir à Jésus-Christ, non pour aller figurer dans les conciliabules de ses ennemis.

S'il vous allègue pour excuse certaines guérisons, et vous dit : Ils promettent de guérir, c'est pourquoi j'ai recours à eux; découvrez-lui leurs prestiges, leurs enchantements, leurs amulettes, leurs poisons. Car ils ne guérissent pas par d'autres moyens ou plutôt ne guérissent pas en réalité; Dieu nous en garde! Mais je vais beaucoup plus loin, et je dis que quand même ils guériraient réellement, il vaut mieux mourir que d'avoir recours aux ennemis de Dieu, et d'être guéri de la sorte. A quoi sert, en effet, de guérir le corps si on perd l'âme? Est-ce un profit d'obtenir en cette vie quelque soulagement passager, si l'on doit tomber bientôt dans le feu éternel? Dès longtemps ces artifices ont été dénoncés et condamnés, écoutez ce que dit Dieu : « S'il s'élève parmi « vous un prophète ou quelqu'un ayant un « songe, et qu'il donne un signe ou un prodige, « et que le signe ou le prodige annoncé arrive, « et que cet homme prenne la parole pour vous « dire : Allons, et adorons d'autres dieux, vous « n'écouterez pas ce prophète, parce que le « Seigneur Dieu vous tente pour montrer si « vous aimez le Seigneur votre Dieu, de tout « votre cœur et de toute votre âme ». (Deut., XIII, 1-3.) Voici ce qu'il veut dire : Si quelque prophète dit : Je puis ressusciter un mort ou guérir un aveugle, mais croyez-moi, adorons les démons, sacrifions aux idoles; quand même l'homme qui tiendrait ce langage aurait le pouvoir de guérir un aveugle ou de ressusciter un mort, ne le croyez pas pour cela, pourquoi? parce que Dieu lui aura donné ce pouvoir pour vous tenter, non que Dieu ignore vos sentiments, mais il veut vous éprouver et vous fournir l'occasion de montrer si vous aimez réellement le Seigneur votre Dieu. C'est le propre de celui qui aime, de ne pas renoncer à l'objet aimé, même quand ceux qui s'efforcent de l'y faire renoncer, présenteraient des morts ressuscités. Si Dieu a adressé ces paroles aux Juifs, à bien plus forte raison nous conviennent-elles à nous qui avons été appelés à une sagesse plus haute, à qui Jésus-Christ a ouvert la porte de la résurrection, et prescrit de négliger les choses présentes, pour tourner toutes nos espérances vers la vie future.

6. Direz-vous que la maladie vous afflige et vous tourmente? Cependant vous êtes loin d'avoir autant souffert que le bienheureux Job; comparées à celles de ce patriarche, on peut le dire, vos souffrances ne sont rien. Après avoir perdu à la fois ses troupeaux de brebis et de bœufs et tout le reste de sa fortune, il se vit encore enlever la brillante couronne d'enfants qui ornait son existence; et tous les maux fondirent sur sa tête en un jour, afin que, non-seulement la nature

des épreuves, mais aussi leur arrivée coup sur coup abattit ce généreux athlète du Seigneur. Ce n'est pas tout : frappé d'une horrible maladie, il vit les vers sortir de toutes les parties de son corps, et il s'assit nu sur un fumier, spectacle public de malheur pour ceux qui étaient présents, lui le juste, le simple, le pieux, et qui s'abstenait de toute action mauvaise. Et ses maux ne s'arrêtèrent pas là, mais les douleurs qu'il ressentait ne lui laissèrent aucun repos ni le jour, ni la nuit, et il fut pressé par une faim étrange, extraordinaire. « Je vois, « dit-il, la puanteur devenue mon pain », la puanteur, c'est-à-dire les opprobres journaliers, les railleries, les sarcasmes, la dérision. (Job, VI, 7.) Mes domestiques et les fils de mes concubines se sont révoltés contre moi ; jusque dans mes songes, je suis en proie à des terreurs inexprimables, exposé à une tempête continuelle de pensées effrayantes. Cependant, sa femme lui conseillait de se délivrer de tous ces maux, en lui parlant ainsi : « Dis une parole contre Dieu, et finis-en ». (Ib., II, 9.) Blasphème, et délivre-toi des maux que tu endures. Quoi donc? ce mauvais conseil fit-il succomber ce saint homme? — Non, il produisit même l'effet contraire : plus fort en ce moment que jamais, Job réprimanda sa femme. Il préférait endurer les plus grandes douleurs et souffrir une infinité de maux, plutôt que d'obtenir par le blasphème d'être délivré de tant de malheurs.

Considérez encore ce malade de l'Evangile qui demeura trente-huit ans dans son infirmité; il se rendait tous les ans à la piscine, et tous les ans il se retirait sans être guéri. Chaque année il voyait d'autres malades qui, grâce à l'assistance que leur prêtaient leurs parents, leurs amis, obtenaient leur guérison, tandis que lui, dénué de tout secours, restait toujours dans sa paralysie. (Jean, V.) Cependant, il n'eut pas recours aux démons, aux enchanteurs, il n'attacha pas d'amulettes, mais il attendait le secours divin; c'est pourquoi il obtint enfin une guérison étonnante et miraculeuse. Lazare lutta constamment contre la faim, la maladie et l'isolement; il ne demeura pas seulement trente-huit ans dans cet état, mais toute sa vie : il expira même dans la situation où il est représenté dans l'Evangile, couché à la porte du riche, méprisé, tourné en dérision, affamé et exposé à servir de pâture aux chiens. Luc, XXI.) Son corps était réduit à ce point qu'il n'avait pas la force de repousser les chiens qui venaient lécher ses plaies. Néanmoins, il ne demanda rien aux enchanteurs, il ne suspendit point d'amulettes à son cou, il ne recourut point aux prestiges, il n'appela point de magiciens, il n'eut recours à aucun moyen illicite, il préféra mourir dans tous ces maux plutôt que de trahir en quelque point, même le moins important, son devoir envers Dieu.

Quel pardon avons-nous à espérer, nous qui, loin de tout souffrir, à l'exemple de ces hommes, plutôt que d'offenser Dieu, courons aux synagogues pour une fièvre, une blessure, et appelons dans nos propres maisons des empoisonneurs et des magiciens. N'avez-vous pas entendu ce que dit l'Ecriture : « Mon fils, lorsque tu entreras au service du « Seigneur, prépare ton âme à la tentation, « rends droit ton cœur et ne te laisse pas abattre; « dans la maladie et la pauvreté, confie-toi en « lui; car de même que l'or est éprouvé dans le « feu, ainsi l'homme est apprécié dans le creuset « de l'humiliation ». (Eccli., II, 1-5.) Je suppose que vous fustigiez votre serviteur, et que celui-ci, pour avoir reçu une trentaine de coups, pousse le cri de la liberté, se dérobe à votre domination, se réfugie chez vos ennemis et les excite contre vous, lui pardonnerez-vous, dites-moi? quelqu'un pourra-t-il prendre sa défense? Point du tout. Pourquoi? Parce qu'il appartient au maître de châtier son serviteur; parce que si le vôtre avait à chercher un refuge, ce n'était pas auprès de vos ennemis et de ceux qui vous haïssent, mais auprès de vos amis et de vos parents qu'il lui fallait se rendre.

De même vous, serviteurs de Dieu, quand vous voyez que Dieu vous châtie, ne vous réfugiez pas auprès des Juifs, ses ennemis, de peur de l'irriter davantage, mais auprès de ses amis, les martyrs, les saints, et de ceux qui lui ont plu et qui jouissent d'un grand crédit auprès de lui. Mais que parlé-je de serviteurs et de maître? Un fils, eût-il été frappé par son père, ne devrait pas agir de la sorte, ni renier l'auteur de ses jours. Les lois de la nature, en effet, et celles que les hommes ont établies lui ordonnent de tout supporter généreusement, quand même il serait fustigé, exclu de la table, jeté hors de la maison et corrigé de toute autre manière; et personne ne l'excusera s'il n'obéit et n'endure patiemment sa peine. Lors même

qu'un enfant frappé par son père, cédant à la douleur pousse des gémissements, tout le monde lui dira : Celui qui vous a châtié est votre père et votre Seigneur, il a tout pouvoir sur vous, et de sa part votre devoir est de tout endurer patiemment. Les domestiques supportent ou doivent supporter leurs maîtres, et les fils, leurs pères qui les châtient même souvent mal à propos, et vous-même vous ne supporteriez pas Dieu qui vous corrige, Dieu qui est plus Seigneur que tous les maîtres mortels, qui aime plus que n'aiment les pères, et qui ne fait rien par colère, mais tout pour votre utilité? Et s'il vous survient quelque légère maladie, aussitôt vous quittez la domination de votre père céleste, vous avez recours aux démons, et vous allez en déserteur aux synagogues? Sur quel pardon pouvez-vous compter? Comment pourrez-vous encore implorer le secours de Dieu ? Bien plus, quel intercesseur, quand même il posséderait le crédit d'un Moïse, pourra prier pour vous? Aucun. N'entendez-vous pas ce que Dieu dit des Juifs à Jérémie : « Ne prie « pas pour ce peuple ; quand même Moïse et « Samuel se présenteraient, je ne les exaucerais « pas ». (Jéré., VII, 16 et XV, 1.) Ainsi certaines fautes surpassent tout pardon et ne peuvent admettre d'excuse. N'attirons donc pas sur nous-mêmes la colère formidable du Seigneur.

Quand même les Juifs calmeraient la fièvre par leurs enchantements, et ils ne la calment certainement pas, mais supposé que cela soit, on y gagnerait peu, car ils jettent dans la conscience une autre fièvre beaucoup plus fâcheuse ; je veux parler du remords, cet aiguillon d'une impitoyable raison, ce fouet d'une conscience vengeresse, du remords qui ne vous quitte plus un seul instant, répétant sans jamais se lasser : tu es un impie, tu as commis l'iniquité, tu as détruit le traité d'alliance qui t'unissait avec Jésus-Christ; pour une légère infirmité, tu as trahi ton devoir. Cette infirmité, es-tu le seul qui l'ait éprouvée? D'autres n'ont-ils pas eu à souffrir des maladies beaucoup plus graves? Pas un d'eux cependant n'a osé rien de semblable à ce que tu as osé ; mou et lâche, tu as tué ton âme. Comment te justifieras-tu auprès de Jésus-Christ? Comment l'invoqueras-tu dans tes prières? Avec quelle conscience désormais entreras-tu à l'église? De quels yeux désormais verras-tu le prêtre? De quelle main toucheras-tu au banquet sacré? De quelles oreilles entendras-tu les Ecritures qu'on lit dans l'église?

7. Voilà ce que, chaque jour, disent et la raison qui aiguillonne et la conscience qui flagelle. Qu'est-ce donc que cette santé que vous achetez au prix de la paix de votre conscience troublée par tant de voix accusatrices? Essayez cependant de résister à l'entraînement, repoussez ces charlatans avec leurs enchantements et les amulettes qu'ils veulent attacher sur votre corps, mettez-les à la porte de votre maison ignominieusement, et vous éprouverez le même soulagement intérieur que si une rosée spirituelle, tombant de votre conscience, rafraîchissait tout votre être. Fussiez-vous dévoré de tous les feux de la fièvre la plus intense, il n'y a pas de rosée, pas de fraîcheur qui puisse procurer un adoucissement semblable à celui qu'éprouverait votre âme. Ce criminel enchantement, à peine y aviez-vous consenti, qu'il vous a rendu, quoique bien portant, plus malheureux qu'un homme tourmenté par la fièvre, par le souvenir de votre péché et le remords de votre conscience ; au contraire, chassez ces misérables séducteurs, et fussiez-vous en proie à la fièvre la plus violente et aux maladies les plus incurables, vous éprouverez plus de bonheur que ne peut en donner la santé la plus parfaite, votre raison sera satisfaite, votre cœur bondira de joie et d'allégresse, votre conscience, contente de vous, vous applaudira et vous dira : Bien! Courage! mortel généreux, serviteur de Jésus-Christ, homme fidèle, athlète de la piété, vous avez préféré mourir dans la douleur, plutôt que de trahir la piété due au Seigneur; c'est pourquoi vous serez placé avec les martyrs au grand jour des récompenses. Les martyrs se sont livrés à la flagellation et aux tortures pour être élevés en gloire : et vous, de même, vous avez mieux aimé souffrir tous les supplices et tous les tourments de votre fièvre et de vos plaies que de vous prêter à des enchantements criminels, à des artifices coupables, et, soutenu, fortifié par les mêmes espérances éternelles que les martyrs, vous ne sentirez même pas vos douleurs passagères.

Si votre fièvre d'aujourd'hui ne vous enlève pas, une autre vous enlèvera bon gré mal gré, et si nous ne mourons pas maintenant, nous mourrons plus tard. Nous avons reçu en partage ce corps périssable, non pour que nous devenions impies à l'occasion de ses souffrances, mais au contraire, pour que nous usions de ses souffrances en faveur de la piété

et de la vertu. Cette corruptibilité et cette mortalité même du corps, si nous sommes vigilants, sera pour nous une matière de gloire et nous donnera une grande assurance au jour du jugement et même dans la vie présente. Car, si vous fermez aux enchanteurs la porte de votre maison, tous ceux qui l'apprendront vous loueront, vous admireront et se diront les uns aux autres : Un tel, malgré les infirmités et les douleurs dont il était accablé, n'a pas consenti à user d'enchantements magiques, il a résisté à toutes les instances de ceux qui l'y portaient par une infinité d'exhortations, d'avis et de conseils, il a répondu : Mieux vaut mourir en cet état que de trahir ma religion. Et ceux qui entendront raconter ce trait de courage éclateront en nombreux applaudissements, ils seront tous frappés d'admiration et glorifieront Dieu. Quelles statues seraient aussi honorables pour vous que ces éloges? quelles images aussi glorieuses? quels honneurs aussi éclatants? Tous vous loueront, tous vous proclameront bienheureux et vous couronneront ; eux-mêmes à votre exemple deviendront meilleurs, ils se feront, à leur tour, les émules et les imitateurs de votre courage; et chaque fois que votre conduite sera imitée par quelqu'un de vos frères, vous en recevrez la récompense, vous qui aurez provoqué et stimulé son zèle et son émulation.

Non-seulementon vous louera de vos bonnes actions, mais vous obtiendrez encore la prompte guérison de votre maladie, parce que votre résolution généreuse elle-même vous attirera de plus en plus la bienveillance de Dieu, et que tous les saints, dans la joie unanime que leur inspirera votre courage, adresseront du fond de leurs cœurs d'ardentes prières au Seigneur. Si tels sont, dès ici-bas, les prix accordés à ce courage, quelles couronnes recevrez-vous là-haut, lorsqu'en présence des anges et des archanges, Jésus-Christ viendra, et vous prenant par la main, vous présentera à la cour céleste, en prononçant ces paroles que tous entendront : Cet homme était consumé par la fièvre, beaucoup l'engageaient à demander sa guérison à mes ennemis, mais par respect pour mon nom et dans la crainte de m'offenser, il a repoussé, il a rejeté avec indignation ces mauvais conseils, il n'a pas voulu devoir sa guérison à de tels moyens, et il a mieux aimé mourir de sa maladie, que de trahir son amour pour moi. Si, en effet, Jésus-Christ accueille avec tant de bienveillance ceux qui lui ont donné à boire, qui l'ont revêtu et qui l'ont nourri, à bien plus forte raison en usera-t-il de même à l'égard de ceux qui ont supporté courageusement la fièvre à cause de lui. Donner du pain ou un vêtement n'est pas une action aussi difficile que de supporter une longue maladie; or, plus grande est la peine, plus éclatante aussi sera la couronne.

Méditez cette exhortation, que vous soyez malades ou en bonne santé, faites-en le sujet de vos conversations; et si, quelque jour, vous êtes tourmentés par une fièvre qui vous paraisse insupportable, dites-vous à vous-mêmes : Mais quoi? si une accusation était portée contre nous, que l'on nous conduisît au tribunal, pour nous suspendre au chevalet et nous déchirer les côtés, ne serions-nous pas obligés d'endurer ce supplice bon gré mal gré, et cela sans profit et sans récompense? Raisonnons aussi maintenant de la sorte ; ayons devant les yeux la récompense réservée à la patience, cette récompense assez grande pour relever le courage abattu. — Mais la fièvre est désagréable. — Eh bien ! opposez-lui le feu de l'enfer que vous éviterez certainement, si vous voulez supporter cette fièvre avec patience. Rappelez-vous combien ont souffert les apôtres; rappelez-vous les justes constamment plongés dans les afflictions; rappelez-vous le bienheureux Timothée, que ses infirmités ne laissèrent pas respirer un instant, mais qui eut la maladie pour compagne inséparable. C'est ce que Paul nous apprend, quand il dit : « Use d'un peu de vin; à cause « de ton estomac et de tes fréquentes défaillances ». (I Tim., v, 23.) Si ce juste, ce saint, ce grand évêque, qui ressuscitait les morts et chassait les démons, qui guérissait dans les autres une infinité de maladies, a souffert de si grands maux, quelle excuse aurez-vous à présenter, vous qui vous troublez et vous affligez pour une maladie passagère? N'avez-vous pas entendu ce que dit l'Ecriture : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il flagelle « tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants ? » (Héb., XII, 6.) Combien ont désiré la couronne du martyre ! La couronne parfaite du martyre est là. Recevoir l'ordre de sacrifier aux faux dieux, puis préférer mourir plutôt que de sacrifier, ce n'est pas là seulement ce qui fait le martyr ; ce qui donne encore droit à ce rang, c'est d'accepter volontairement pour Jésus-

Christ un état quel qu'il soit, pouvant conduire à la mort.

8. Et pour vous convaincre de cette vérité, rappelez-vous les circonstances et les motifs de la mort de saint Jean-Baptiste; représentez-vous aussi la mort d'Abel. Ni l'un ni l'autre n'ont vu le feu sur l'autel ou une statue dressée, ni reçu l'ordre de sacrifier; mais le premier eut la tête tranchée, pour avoir repris Hérode; et le second fut égorgé, pour avoir honoré Dieu par un sacrifice plus agréable que celui de son père. Ont-ils donc été privés de la couronne du martyre? Qui oserait le dire? qui doute même que ce genre de mort ne les ait élevés au premier rang du martyre? Voulez-vous connaître le jugement de Dieu sur eux, écoutez ce que dit Paul, l'Esprit-Saint parle par sa bouche : « Je crois, en « effet », dit-il, « avoir, moi aussi, l'Esprit de « Dieu ». (I Cor., VII, 40.) Que dit-il donc sur ces deux hommes? Il commence par Abel, et dit qu'il offrit à Dieu un sacrifice plus agréable que celui de Caïn, et qu'étant mort pour cela, ce juste parle encore après sa mort; il descend ensuite aux prophètes, arrive à Jean-Baptiste et dit : « Ils sont morts par le « tranchant du glaive; d'autres ont été tortu- « rés » (Héb., XI, 37); il énumère aussi de nombreux et différents genres de mort, puis il ajoute : « C'est pourquoi, nous qui sommes « environnés d'une si grande nuée de martyrs, « dégageons-nous de tout ce qui nous appe- « santit, et armés de patience, courons où Dieu « nous appelle ». (Ibid., XII, 1.) Vous le voyez, saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, donne le nom de martyrs à Abel, à Noé et à Abraham, à Isaac et à Jacob, qui, en effet, sont morts pour Dieu de la manière que saint Paul l'entendait lorsqu'il disait : « Chaque « jour je meurs » (I Cor., XV, 31), quoiqu'il ne souffrît pas la mort, mais fût seulement résolu à l'endurer.

Et vous aussi, mes Frères, si vous repoussez les enchantements, et les maléfices, et les prestiges, et que vous mouriez de votre maladie, vous êtes des martyrs accomplis, parce que, méprisant les promesses de guérison, qui vous étaient faites par l'impiété, vous avez mieux aimé mourir que de manquer à ce que vous devez à Dieu.

Voilà ce qu'on peut dire contre ceux qui font grand bruit des guérisons opérées par les démons; mais je vais plus loin, et je soutiens que les démons ne guérissent pas. Ecoutez ce que Jésus Christ dit du diable : « Celui-là était ho- « micide dès le commencement ». (Jean, VIII, 44.) Dieu l'appelle homicide, et vous courez à lui comme à un médecin? Et quelle raison apporterez-vous pour votre défense, quand vous aurez à répondre à l'accusation d'avoir tenu les impostures du démon pour plus dignes de foi que la parole de Jésus-Christ? Dieu dit qu'il est homicide, et, contrairement à l'arrêt divin, les Juifs assurent qu'il guérit les maladies, dès lors que faites-vous en vous prêtant aux prestiges et aux enchantements des Juifs? vous déclarez par vos actes, sinon par vos paroles, que vous croyez les Juifs plus dignes de foi que Dieu lui-même. Que si le diable est homicide, il est clair que les démons qui le servent le sont également. C'est ce que Jésus-Christ vous apprend par un fait rapporté dans l'Evangile : quand il eut permis aux démons de fondre sur le troupeau de pourceaux, ils précipitèrent aussitôt ce troupeau tout entier dans la mer; ce qui vous montre assez qu'ils en eussent fait autant aux hommes, et qu'ils les eussent suffoqués sur-le-champ, si Jésus-Christ le leur eût permis; c'est cet ami des hommes qui retint la fureur de ces démons et les empêcha de se porter à cet excès. Ce qu'ils firent de ces animaux sur lesquels le Sauveur leur avait donné toute puissance, indique suffisamment ce qu'ils feraient des hommes s'ils pouvaient disposer d'eux à leur gré. S'ils n'ont pas épargné des pourceaux, combien épargneraient-ils moins les hommes! Ne vous laissez donc pas égarer, mes bien-aimés, par leurs fourberies, mais soyez inébranlablement affermis dans la crainte de Dieu.

Comment pouvez-vous seulement entrer dans la synagogue? si vous marquez en y entrant votre front du signe des chrétiens, aussitôt s'enfuit la puissance perverse qui habite la synagogue, mais si vous évitez de faire ce signe, si vous jetez ainsi votre arme dès la porte, le démon vous saisissant nus et désarmés, vous affligera d'une infinité de maux. Mais, qu'avons-nous besoin, nous, de parler? Que vous soyez vous-mêmes persuadés qu'il y a un très-grand péché à courir vers ce lieu mauvais, c'est ce qui est évident par la manière dont vous y arrivez. Vous faites tout ce que vous pouvez pour vous cacher en y entrant, vous recommandez à vos domestiques, à vos

amis et à vos voisins de ne pas vous dénoncer aux prêtres, et si quelqu'un fait courir le bruit que vous y allez, vous entrez en colère. Quelle folie ! vous fuyez les regards, et sans vous inquiéter si Dieu vous voit, lui qui est présent partout, vous commettez effrontément l'iniquité sous ses yeux. Vous ne craignez pas Dieu ! Soit, alors, craignez du moins les Juifs. De quels yeux les regarderez-vous, de quelle bouche leur parlerez-vous, vous qui confessez que vous êtes chrétiens, et qui courez cependant à leurs synagogues, et implorez leur secours et leur assistance ; vous ne songez donc pas quel ridicule, quels sarcasmes, quelles railleries, quelle honte, quels opprobres vous attirez sur vous de la part de ces Juifs qui ne vous épargneront pas dans leur conscience s'ils le font extérieurement.

9. Est-ce donc là, dites-moi, quelque chose qui se puisse tolérer et souffrir? Quand il faudrait mourir mille fois, cela ne vaudrait-il pas mieux que de provoquer la risée et les sarcasmes de ces misérables Juifs, et de s'exposer par surcroît aux reproches de sa conscience? Je vous dis ces choses, non-seulement pour que vous les entendiez vous-mêmes, mais pour que vous en fassiez profiter vos frères, les chrétiens judaïsants. A ceux-ci nous reprochons d'être faibles dans la foi ; à vous, de manquer de charité pour venir en aide à ceux qui sont faibles. Croyez-vous, mes bien-aimés, que vous avez fait tout ce que l'on demande de vous, lorsque vous êtes venus ici et que vous avez prêté l'oreille à la prédication? Ne vous y trompez pas, ce sera certainement un sujet de condamnation d'entendre la parole et de n'y pas répondre par les œuvres ! Vous êtes chrétiens pour imiter Jésus-Christ et obéir à ses lois. Voyez donc ce qu'a fait ce divin modèle? Il ne restait pas assis à Jérusalem, appelant à lui tous les malades ; mais il parcourait les villes et les bourgades, guérissant les infirmités de l'âme et du corps. Il pouvait cependant, sans se déranger, attirer à lui tout le monde ; mais il ne l'a pas fait, pour nous apprendre, par son exemple, à aller de tous côtés chercher ceux qui périssent. C'est encore ce qu'il nous fait entendre par la parabole du bon pasteur. Le bon pasteur, en effet, avec ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, ne s'assied pas tranquillement pour attendre que celle qui est égarée revienne d'elle-même à lui ; il va la chercher, et l'ayant trouvée il la prend sur ses épaules pour la rapporter au bercail. Ne voyez-vous pas les médecins agir aussi de la sorte ? Ils ne font pas apporter dans leurs maisons les malades couchés dans des litières, mais ils vont eux-mêmes les trouver avec empressement. Agissez de même, mes bien-aimés, n'oubliez pas que la vie présente est courte, et que si nous négligeons de gagner des âmes à Dieu nous n'aurons pas de salut à espérer. Une seule âme gagnée peut souvent effacer d'innombrables péchés, et devenir la rançon de notre âme au jour du jugement. Pourquoi les prophètes, pourquoi les apôtres, pourquoi les anges ont-ils été fréquemment envoyés ici-bas, pourquoi le Fils unique de Dieu lui-même est-il venu : n'est-ce pas pour sauver les hommes ? n'est-ce pas pour ramener les égarés ? Faites de même, selon votre pouvoir, et montrez toute espèce de soin et de sollicitude pour procurer le retour des égarés.

Cette exhortation, je vous la répète à satiété dans chacune de nos réunions, et que vous soyez attentifs ou non, je ne cesserai pas de vous tenir le même langage. Dieu nous fait une loi de remplir ce ministère, soit que vous écoutiez, soit que vous n'écoutiez pas. Ce devoir, nous l'accomplirons avec joie, si vous mettez en pratique les conseils qui vous sont donnés, avec peine et découragement, si vous vous montrez indociles et négligents. A la vérité, votre refus d'écouter ne nous fera encourir aucune responsabilité dangereuse, puisque nous aurons fait tout ce qui dépendait de nous ; toutefois, bien que le soin que nous avons pris d'accomplir notre devoir dans toute son étendue nous mette hors de tout danger, nous sommes affligé de l'accusation qui sera portée contre vous, au grand jour des justices. Il ne sera pas sans péril pour vous, en effet, d'avoir entendu la parole si vous n'y répondez par les œuvres. Jésus-Christ, en accusant les docteurs qui tiennent la parole cachée, a aussi des menaces pour ceux qui reçoivent mal l'enseignement. Ecoutez, après avoir dit : « Tu devais déposer mon argent chez des banquiers », il ajoute : « Et moi, à mon arrivée, « je l'aurais redemandé avec les intérêts ». (Matth., XXV, 27.) Il fait voir par là, qu'après avoir entendu (c'est ce que signifie le dépôt de l'argent), il faut que ceux qui ont reçu l'enseignement le fassent fructifier. Or, faire fructifier l'enseignement, qu'est-ce autre chose, sinon y répondre par les œuvres? Puis donc

que nous avons déposé l'argent de la parole sainte dans vos oreilles, c'est une nécessité désormais que vous en rendiez au Maître les fruits, en procurant le salut de vos frères. C'est pourquoi, si vous vous contentez de retenir nos paroles sans leur faire rien produire, je crains que vous ne subissiez la même peine que celui qui avait enfoui son talent. Celui-ci fut jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures, parce qu'il n'avait pas rapporté aux autres ce qu'il avait entendu. Si nous ne voulons pas éprouver le même malheur, imitons celui qui avait reçu les cinq talents et celui qui en avait reçu deux ; et quand il faudrait employer des discours, de l'argent, des travaux corporels, des prières et faire n'importe quel sacrifice pour le salut du prochain, n'hésitons pas un instant, afin que chacun de nous faisant fructifier, en proportion de ce qu'il a reçu, le talent que Dieu lui a donné, nous puissions entendre cette bienheureuse parole : « Bien ! serviteur bon et fidèle, tu as « été fidèle en de petites choses, je t'en con« fierai de grandes, entre dans la joie de ton « Seigneur ». (Matth., xxv, 21.) Plaise à Dieu que nous ayons tous le bonheur de nous entendre adresser cette parole par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père gloire et puissance, ensemble avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

PROUVÉE CONTRE LES JUIFS ET LES GENTILS.

—

ANALYSE.

Le saint Docteur s'adresse d'abord aux Gentils auxquels il prouve que Jésus-Christ est Dieu, par la fondation de l'Eglise, la propagation rapide de l'Evangile ; la conversion des Romains et des Barbares opérée en très-peu de temps par des personnes d'un extérieur méprisable, sans aucuns secours étrangers. — Un pareil ouvrage n'est point de la main des hommes. — Saint Jean Chrysostome vient ensuite aux Juifs contre lesquels il invoque l'autorité des livres de l'Ancien Testament. — Il leur démontre que tous les principaux mystères et événements du Christianisme ont été prédits par les prophètes. — Le Christ sera Dieu et homme : Baruch. — Il naîtra d'une vierge : Isaïe. — Il viendra non entouré de magnificence mais d'humilité : David, Isaïe. — Il naîtra à Bethléem : Michée. — Il guérira toutes sortes de maladies : Isaïe. — L'ingratitude des Juifs également prédite : David, Isaïe. — La sépulture du Christ : David, Isaïe. — La mission des apôtres : David, Joël. — Les Juifs rejetés : Malachie, Isaïe, Moïse. — Jugement dernier : Malachie, David, Baruch, Isaïe. — Honneurs rendus à la croix. — Fréquent usage du signe de la croix. — Parcelle de la vrai croix recherchée de tout le monde. — Prophéties de Jésus-Christ réalisées. — Miracle de la propagation de l'Evangile. — Les empereurs ont été vaincus dans la guerre qu'ils ont faite à l'Eglise. — Efforts impuissants que les Juifs, aidés de Julien l'Apostat, ont faits pour rebâtir leur temple contrairement à la prophétie de Jésus-Christ.

1. La plupart des hommes, soit paresse, préoccupation de leurs affaires, ou peut-être ignorance, aiment peu les longs discours. J'ai donc cru nécessaire de leur épargner l'ennui que cause la prolixité ; je veux, à force de concision, ôter toute raison d'être à la paresse, inspirer, s'il se peut, le goût de la lecture à ceux qui en sont le plus privés, et les amener à suivre avec intérêt l'œuvre que j'entreprends. Laissant de côté toutes les parures du langage, j'emploierai des expressions tellement simples et faciles qu'elles soient à la portée des domestiques, des serviteurs, des veuves, des trafiquants, des matelots et des cultivateurs ; je m'efforcerai de faire disparaître partout les longueurs, autant que possible, et d'instruire en peu de mots; aussi simple que court, je réveillerai de leur assoupissement mes lecteurs les plus endormis ; ils liront ce traité facilement et sans aucun effort, et en retireront du profit en le gravant dans leur mémoire.

C'est avec les Gentils que j'engage d'abord le combat. Je suppose donc qu'un païen me dise : Où sont les preuves de la divinité de Jésus-Christ? (car voilà ce qu'il faut établir d'abord, et ce point établi, tout le reste en découle,) ni le ciel, ni le reste de la création ne pourront me servir à prouver cette vérité. En effet, j'aurai beau alléguer à mon adversaire païen, que Jésus-Christ a créé le ciel et la terre et la mer : il ne l'admettra pas. Lui dirai-je que Jésus-Christ a ressuscité les morts, guéri les aveugles, chassé les démons : il n'y croira pas davantage. Lui parlerai-je du royaume céleste et des ineffables biens que Jésus-Christ promet aux hommes; raisonnerai-je sur la résurrection : bien loin que ces arguments le convainquent, il ne fera qu'en rire. Par où donc le saisir pour l'amener à notre foi, surtout s'il est ignorant? Par où, sinon par un fait, sur lequel lui et moi, nous soyons pleinement et incontestablement d'accord, et sur lequel il n'existe aucune incertitude. Ce fait encore une fois ne peut être la création du monde, puisqu'il n'admet pas que Jésus-Christ en soit l'auteur. Quelle est donc l'œuvre qui, de l'aveu même du païen, a pour auteur Jésus-Christ ? C'est la fondation du Christianisme. Ces Egli-

ses établies sur toute la surface de la terre, à qui doivent-elles leur origine? à Jésus-Christ, personne ne saurait le nier, pas même un païen.

C'est de ce fait que nous partirons pour montrer la puissance et prouver la divinité de Jésus-Christ. Est-ce un homme qui aurait pu en si peu de temps et malgré des oppositions de toute nature pénétrer le monde de sa pensée, l'élever à de si grandes choses, quand ce monde était engagé depuis tant de siècles, et si profondément dans l'erreur et le mal? Cette liberté des enfants de Dieu, il l'a rendue non-seulement aux Romains, mais aux Perses et aux Barbares. Et il a réussi dans cette entreprise sans recourir aux armes, sans dépenser d'argent, sans mettre d'armées en mouvement, sans allumer de guerres, mais, au moyen de onze hommes sans nom, sans importance, illettrés, grossiers, pauvres, mal vêtus, sans armes, sans chaussures, n'ayant qu'une tunique. A quoi a-t-il réussi? à persuader aux hommes de tant de nations d'appliquer leur esprit, non-seulement aux choses présentes, mais encore aux choses futures; de déchirer les lois paternelles, d'extirper des coutumes très-anciennes et très-profondément enracinées, d'en implanter d'autres à leur place, de quitter un genre de vie commode, pour embrasser les sévérités, les austérités de la loi évangélique; voilà à quoi il a réussi, et cela pendant que de toutes parts on se déchaînait contre lui, et après avoir enduré le supplice infâme de la croix, et une mort ignominieuse. Personne n'osera le nier, les Juifs ont crucifié Jésus-Christ, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour arrêter son œuvre, et cependant l'Evangile s'est répandu sur la terre; il grandit chaque jour, et chose prodigieuse! ce n'est pas seulement ici qu'il fleurit, mais jusque dans la Perse, qui donne présentement à l'Eglise des essaims de martyrs. Ces peuples que la prédication évangélique a trouvés plus féroces que des loups, elle les a rendus plus doux que des agneaux; et maintenant ces Barbares méditent sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection, et sur les biens ineffables dont nous avons reçu l'espérance.

2. Ce n'est pas seulement dans les villes que ces succès ont été obtenus, mais jusque dans le désert, dans les villages et dans les champs et dans les îles et dans les ports et dans les arsenaux maritimes; non-seulement les pauvres, mais les grands, et ceux mêmes qui portent des couronnes sont les sujets très-fidèles du Crucifié. Tout cela ne s'est pas fait au hasard, mais a été prédit longtemps d'avance, je vais essayer de le démontrer. Pour qu'on ne suspecte pas la sincérité de ma parole, je produirai les livres des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, et je parcourrai sous les yeux des infidèles, les témoignages que rendent les Ecritures conservées aujourd'hui même encore chez ce peuple.

Voici d'abord Jérémie, qui nous dit que Dieu sera homme sans cesser d'être Dieu: « C'est lui qui est notre Dieu; devant lui tout « autre sera compté pour rien. Il a trouvé « toutes les voies de la science, et il les a li« vrées à Jacob, son serviteur, et à Israel, son « bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, « et il a conversé avec les hommes ». (Baruch, III, 36-38.) Voilà tout le mystère de Dieu fait homme énoncé en peu de mots: Dieu s'est fait homme, il a conversé avec les hommes, et ce Dieu est le même qui a établi l'ancienne loi: « Il a trouvé toutes les voies de la science, « et il les a livrées à Jacob, son serviteur, et à « Israel, son bien-aimé ». Ceci montre que, avant même son avénement dans la chair, c'est lui qui gouvernait et réglait tout, lui qui étendait sur tout ses lois, sa providence, sa surveillance, et ses bienfaits.

Un autre prophète dit que non-seulement il sera homme, mais qu'il naîtra d'une vierge; écoutez ses paroles: « Voilà qu'une vierge por« tera dans son sein et enfantera un fils, et on « lui donnera le nom d'Emmanuel » (Is., VII, 14); ce qui se traduit: Dieu avec nous. Ensuite pour montrer qu'il n'aurait pas seulement les apparences de l'humanité, mais qu'il serait réellement homme, le Prophète ajoute: « Il « mangera le beurre et le miel », c'est-à-dire, il usera des mêmes aliments que les enfants ordinaires. Puis, pour signifier qu'il n'est pas simplement homme, mais Dieu, le Prophète continue en ces termes: « Avant l'âge auquel « un enfant a coutume d'appeler son père bon « ou mauvais », c'est-à-dire de discerner le bien et le mal, « il repoussera le mal, et choi« sira le bien ». (Isa., VII, 16.)

Non-seulement le Christ sera homme et naîtra d'une vierge, mais il sortira de la maison de David, c'est encore le prophète Isaïe qui le prédit. Quoiqu'énoncée en termes figurés et métaphoriques, sa prophétie n'en est pas moins

d'une précision remarquable : « Il sortira un « rejeton de la tige de Jessé, et une fleur « naîtra de sa racine; et sur lui se reposera « l'esprit de conseil et de force, l'esprit de « science et de piété; l'esprit de la crainte de « Dieu le remplira ». (Is., XI, 1-3.) Or, David eut Jessé pour père, ce n'est donc pas seulement la tribu, mais encore la famille d'où devait sortir le Christ qui se trouve ici marquée : « Il sortira un rejeton de la racine de Jessé », paroles qui ne désignent pas un rejeton ordinaire, mais le Christ lui-même et sa royauté. Ce qui suit nous le fait voir. Car, après avoir dit : « Il sortira un rejeton », le Prophète ajoute : « Et sur lui se reposera l'esprit de « sagesse et d'intelligence ». Or, personne ne sera assez insensé pour dire que la grâce de l'esprit est venue sur du bois; non, rien n'est plus clair : c'est sur ce temple sans tache qu'elle est descendue. Le Prophète ne dit pas : L'esprit viendra, mais : « Il se reposera », pour marquer qu'une fois venu, il est resté et ne s'est point retiré. Jean l'Evangéliste le déclare également. « J'ai vu », dit-il, « l'Esprit descendre comme « une colombe, et rester sur lui ». (Jean, I, 32.) La décision donnée par les Juifs après la naissance de Jésus-Christ n'a pas été non plus passée sous silence. Saint Matthieu dit à ce sujet : « A cette nouvelle Hérode fut troublé, et « toute la ville de Jérusalem avec lui ». (Matth., II, 3.) A côté de l'Evangéliste écoutez le Prophète; après avoir dit que les instruments de guerre deviendront la pâture de la flamme, il dit : « Car un petit enfant nous est né et un « fils nous a été donné; il sera appelé l'ange « du grand conseil, le conseiller admirable, « Dieu fort, le maître, le prince de la paix, le « père du siècle futur ». (Is., IX, 5, 6.) Si porté que l'on soit à la contestation, personne n'osera soutenir qu'il s'agit ici d'un pur homme, tant il est évident qu'aucun homme n'a jamais été appelé le « Dieu fort », ni « le prince de « la paix », surtout d'une paix semblable : « Sa « paix », est-il dit, « n'a pas de limite ». (Ibid., 7.) Les faits ne parlent pas autrement que le Prophète; la paix du Sauveur a parcouru toute la terre et toute la mer, tout le monde habité et tous les déserts, les montagnes, les vallées, les collines, depuis ce jour où, près de remonter aux cieux, Jésus-Christ disait à ses disciples : « Je vous donne ma paix, ce n'est pas « comme le monde la donne, que je vous la « donne ». (Jean, XIV, 27.) Pourquoi? Parce que la paix des hommes se rompt aisément et qu'elle est sujette à beaucoup de vicissitudes, tandis que la paix de Jésus-Christ est ferme, stable, fixe, constante, immortelle, sans fin, malgré les innombrables combats qu'on lui livre de toutes parts, malgré les fréquentes embûches qu'on lui tend chaque jour. Sa parole, créatrice de toutes choses, ajoute cette merveille à tant d'autres.

3. Non-seulement les prophètes ont annoncé que le Christ serait homme, ils ont aussi prédit les circonstances de son avénement. Jésus-Christ ne devait pas, à son approche, lancer la foudre et les éclairs, secouer la terre, ébranler les cieux, accomplir d'épouvantables prodiges. Sans bruit et à l'insu de tous il a vu le jour dans la demeure d'un artisan, dans une obscure boutique. David l'a su et il l'a prédit, écoutez ses paroles : « Il descendra comme la pluie sur « la toison » (Ps. LXXI, 6) : frappante image de son avénement tranquille et paisible! C'est peu; écoutez encore un autre prophète dire la douceur, la mansuétude de sa conversation avec les hommes. Les injures, les crachats, les outrages, l'ignominie, la flagellation, le supplice de la croix enfin, il a tout supporté avec patience et douceur, il n'a tiré vengeance d'aucun de ces crimes, ni des opprobres, ni des embûches, ni de la fureur insensée, ni des attentats de ce peuple; or, tous ces faits, le Prophète les rappelle : « Il ne brisera pas le « roseau cassé », dit-il, « et il n'éteindra pas « la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il « rende son jugement pour le triomphe de la « vérité; et les nations mettront en lui leur « espoir ».

Un autre prophète indique de la sorte le lieu de sa naissance : « Et toi Bethléem, terre « de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les « principales villes de Juda, car de toi sortira « le chef qui conduira Israël mon peuple, et « dont la génération est dès le commencement, « depuis les jours de l'éternité ». (Mich., V, 2.) Ce prophète nous prouve tout à la fois et la divinité du Christ et son humanité. Par ces paroles : « Sa génération est dès le commence-« ment, depuis les jours de l'éternité », il montre que son existence est avant les siècles, et par ces autres : « De toi sortira le chef qui conduira « Israël mon peuple », il marque sa génération selon la chair. Mais ici encore brille une autre prophétie. Non-seulement Jésus-Christ naîtra, mais le lieu où il prendra naissance, chétive

bourgade jusque-là, deviendra une ville illustre. C'est le même prophète qui le dit : « Tu n'es pas « la plus petite entre les principales villes de « Juda ». Maintenant en effet, le monde entier accourt voir Bethléem où Jésus-Christ a été déposé à sa naissance, et aucune autre cause n'y attire.

Le temps de son avénement a aussi été annoncé par un autre prophète : « Il ne cessera d'y avoir un prince de Juda, ni un chef « de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui « qui doit venir, et celui-là même sera l'at« tente des nations ; il attachera son ânon à « la vigne, et au tendron de la vigne, le petit « de son ânesse ; il lavera sa robe dans le vin, « et son manteau dans le sang du raisin ; ses « yeux ont plus de charme que le vin, et ses « dents sont plus blanches que le lait ». (Gen., XLIX, 10-12.) Considérez l'admirable accomplissement de cette prophétie. Lorsque Jésus-Christ vint, il n'y avait plus de princes de Juda, la nation était sous le sceptre des Romains; ainsi s'accomplissait ce que dit le Prophète : Il ne cessera d'y avoir un prince « de Juda ni un chef de sa postérité, jusqu'à « ce que vienne celui qui doit venir », paroles qui conviennent parfaitement à Jésus-Christ. A sa naissance, en effet, et au temps de ce premier dénombrement, les Romains dominaient sur la nation des Juifs et les avaient assujétis au joug de leur empire. Ces autres paroles ont aussi leur signification : « Et il sera l'attente « des nations » ; ce qui est arrivé, puisque, à sa venue, il a attiré toutes les nations.

Après sa naissance, Hérode, pour l'atteindre, devait mettre à mort tous les enfants qui étaient à Bethléem et aux environs. Ce fait n'a pas été omis par les prophètes, voici en quels termes il est annoncé longtemps d'avance : « Une voix a été entendue dans Rama ; c'é« taient des gémissements, des pleurs et de « grands cris ; Rachel pleurait ses enfants et « ne voulait pas de consolation, parce qu'ils « ne sont plus ». (Jérém., XXXI, 15., Son retour de l'Egypte a été pareillement annoncé par ces paroles : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte ». (Osée, XI, 1.) Il devait venir dans des contrées célèbres, il devait y accomplir des miracles et y répandre sa doctrine. Cette circonstance a été également prédite ; écoutez ce que dit Isaïe : « Le pays de Zabulon, la terre « de Nephthali, peuple assis dans les ténèbres, « a vu une grande lumière ; le jour s'est « levé sur ceux qui étaient assis dans les ténè« bres et assis dans l'ombre de la mort ». (Is., IX, 1.) Ainsi est annoncée sa présence dans ces contrées, et son enseignement dont les auditeurs voient la preuve dans les prodiges qu'il accomplit. Le même prophète rapporte encore d'autres miracles, et nous le montre guérissant les boiteux, rendant la vue aux aveugles et la parole aux muets : « Alors », dit-il, « seront « ouverts les yeux des aveugles, et les oreilles « des sourds entendront ». (Is., XXXV, 5.) Puis il ajoute : « Le boiteux bondira comme le cerf, « et la langue des bègues sera déliée » (Ibid. 6) ; ce qui ne s'était jamais vu avant son avénement.

Il est même quelques miracles dont les écrits prophétiques font une mention particulière. Ainsi Jésus-Christ entra un jour dans le temple, et les enfants à la mamelle dont la bouche ne profère encore que des sons confus, chantèrent en son honneur des hymnes sacrées et s'écrièrent : « Hosanna au plus haut des cieux ! Béni « soit celui qui vient au nom du Seigneur ». (Matth., XXI, 9.) Longtemps à l'avance le Prophète avait ainsi prédit ce miracle : « De « la bouche des enfants et de ceux qui sont « à la mamelle vous avez tiré une louange « parfaite, pour confondre votre ennemi et « celui qui cherche la vengeance ». (Ps. VIII, 3.) Admirez comment la nature se fait violence à elle-même pour louer son auteur, et comment l'innocence de cet âge où l'on ne peut articuler les sons se charge de la prédication apostolique ?

4. Jésus-Christ s'entretenant avec les Juifs leur parlait souvent à mots couverts et en paraboles, à cause de leur méchanceté ; son discours était comme une énigme : ceci encore a été prédit anciennement : « Je proposerai des « questions qui sont à l'état de problème de« puis la fondation du monde, et je rappor« terai des vérités cachées dès le principe ». (Ps. LXXVII, 2.) Un prophète avait depuis longtemps publié la sagesse qui brillait dans ses discours : « La grâce », dit-il, « est répandue « sur vos lèvres » (Ps. XLIV, 3) ; et un autre encore avait dit : « Voilà que mon fils aura « l'intelligence ; il sera grand, illustre, su« blime ». (Is., LII, 13.) Les actions admirables et les miracles que son avénement a opérés sont rappelés sommairement dans ces autres paroles du même prophète : « L'Esprit du « Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a

« donné son onction, il m'a envoyé évangéli- « ser les pauvres, annoncer la liberté aux cap- « tifs, et aux aveugles le rétablissement de la « vue ». (Is., LXI, 1.) Les Juifs, malgré tant de bienfaits qu'ils ont reçus de lui, le repousseront sans motif, puisqu'ils n'ont absolument aucun reproche à lui faire; cet aveuglement est prédit par David; voici son oracle : « Avec « ceux qui haïssent la paix j'étais pacifique ; « quand je leur parlais, ils s'élevaient contre « moi sans sujet ». (Ps. CXIX, 7.) Il entrera dans la ville, monté sur un âne; Zacharie l'a publié depuis longtemps : « Sois comblée de joie, dit- « il, fille de Sion ; pousse des cris, fille de Jéru- « salem : voici ton roi qui vient à toi, plein de « douceur, monté sur une bête de somme et « son jeune poulain ». (Zach., IX, 9.) Il a chassé les marchands de colombes et les changeurs. Son zèle pour la maison du Seigneur le portait à agir de la sorte, et il montrait en même temps qu'il n'est pas opposé à Dieu, mais qu'il est d'accord avec le père; il a donc vengé l'injure qu'un tel trafic faisait à sa maison. Cette action n'est pas restée dans l'ombre plus que les autres, mais le prophète David l'a signalée, et il nous a même indiqué le motif d'une telle vengeance par ces paroles : « Le zèle de votre père me « dévore ». (Ps. LXVIII, 10.) Peut-on imaginer rien de plus clair?

Il devait être trahi, et le traître était un homme qui mangeait à sa table. Ecoutez le même prophète vous annoncer ce triste événement: « Celui qui mangeait mon pain a fait « éclater sa trahison contre moi ». (Ps. XL, 10.) Remarquez l'accord du récit évangélique avec ces paroles : « Celui qui a mis la main au plat « avec moi, dit Jésus-Christ, celui-là me trahira » (Matt. XXVI, 23). Non content de trahir, le traître devait vendre le sang précieux à prix d'argent; le prophète le dit, il rapporte ce marché honteux et les paroles échangées. « Que voulez-vous « me donner, dit Judas, et je vous le livrerai ? « Ils répondirent : Trente pièces d'argent ». C'est à cela que le prophète fait allusion quand il dit : « O Dieu, ne taisez pas ma louange, parce « que la bouche du pécheur et la bouche de « l'homme trompeur se sont ouvertes pour me « nuire ». (Ps. CVIII, 1.) Ce traître enfin, bourrelé par le souvenir de son attentat, jeta les pièces d'argent, courut se pendre et termina ainsi ses jours, laissant sa femme veuve, ses enfants orphelins et sa maison déserte. Entendez avec quels accents pathétiques le prophète raconte ce tragique événement: « Que ses enfants « deviennent orphelins, dit-il, et sa femme de- « vienne veuve; que ses enfants errent vaga- « bonds d'un lieu à l'autre, et qu'ils soient chas- « sés de leurs demeures ! » (Ps. CVIII, 9, 10.)

Matthias reçut dans l'apostolat la place laissée vacante par le traître. Le même prophète l'avait annoncé : « Qu'un autre, dit-il, reçoive « son épiscopat». (Ibid. 8.) Quand Jésus-Christ eut librement consenti à être trahi et qu'on se fut saisi de sa personne, il se forma un tribunal d'iniquité composé de Juifs et de Gentils. Voyons encore comment ce fait est prédit par le Prophète : « Pourquoi, dit-il, les nations « ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité « de vains complots?» (Ps. II, 1.) C'est peu encore ; il n'est pas jusqu'au silence dans lequel il se renferma, au milieu d'une infinité de discours et d'accusations, qu'Isaïe n'ait annoncé par ces paroles : « Il a été conduit à la mort « comme une brebis; et comme un agneau muet « sous la main de celui qui le tond, il n'a pas « ouvert la bouche ». (Is., LIII, 7.) Le prophète montre ensuite l'iniquité de la sentence: « Une « sentence a été portée contre son humilité » ; c'est-à-dire que les juges n'ont pas prononcé cette sentence selon l'équité. Nous voyons encore le Prophète indiquer la cause de son immolation. Ce n'est pas à cause de ses péchés, il était innocent et irrépréhensible, c'est pour les crimes du monde entier qu'il a été livré. Isaïe insinue lui-même cette double considération quand il dit de Jésus-Christ: « Il n'a pas commis de pé- « chés, et la fraude n'a pas été trouvée sur ses « lèvres ». (Isaïe, LIII, 5.) Poussant encore plus loin, le prophète veut nous faire connaître le profit que nous avons retiré de la croix de ce sacrifice ; voici l'oracle qu'il prononce : « Nous « étions tous errants comme des brebis ; « l'homme s'était égaré de son chemin : le châ- « timent, cause de notre paix, est tombé sur lui; « nous avons tous été guéris par ses meurtris- « sures ». (Is., LIII, 6.) Enfin, la même prophétie nous signale ainsi la peine qui devait être infligée aux Juifs pour tous leurs attentats: « Je lui « donnerai les impies pour prix de sa sépulture, « et les riches en échange de sa mort». (Ib. 9.) David ayant dit à son tour: « Rejetons de nous « leur joug », ajoute : « Celui qui habite dans les « cieux se rira d'eux ; alors, il leur parlera dans « sa colère, et dans sa fureur il les remplira de « trouble ». (Ps. II, 3.) Leur dispersion dans le monde entier est prédite par ces paroles. Mais

Jésus-Christ lui-même nous fait connaître dans l'Evangile la peine qui les attend: « Pour ceux « qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on « les amène ici », est-il écrit, « et qu'on les im« mole ». (Luc, XIX, 27.)

Après avoit parlé du sacrifice, les prophètes n'ont pas oublié de dire la manière dont il s'est accompli, et David a donné ces détails : « Ils ont « percé mes mains et mes pieds et ont compté « tous mes os ». (Ps. XXI, 17 et 18.) Quant à l'iniquité commise par les soldats après qu'ils eurent attaché Jésus à la croix, il en est fait aussi mention dans ces autres paroles du Psalmiste: « Ils se sont partagé mes vêtements, et « ils ont jeté le sort sur ma robe ». (Ps. XXI, 19.)

Sa sépulture est annoncée par ces autres paroles du même prophète: « On m'a mis dans « une fosse profonde, dans des lieux ténébreux et « dans l'ombre de la mort ». (Ps. LXXXVII, 7.) Voici encore comment David prédit sa résurrection: « Vous ne laisserez pas, dit-il, mon âme « en enfer, et vous ne souffrirez pas que votre « saint endure la corruption ». (Ps. XV, 10.) Isaïe en parle aussi en d'autres termes : « Le Sei« gneur veut le guérir de sa blessure, lui montrer « la lumière, justifier le juste qui a été utile à « un grand nombre ». (Is., LIII, 10, 11.) Puis, dans une série de prophéties, il nous montre tout aussi clairement l'expiation des péchés des hommes par le sacrifice de Jésus-Christ: « Il a porté « lui-même les péchés de plusieurs » (Ibid. 12); les hommes délivrés des démons : « Il distri« buera les dépouilles du fort » ; la mort de l'Homme-Dieu, principe de ce pouvoir : « Parce « qu'il a été livré à la mort » (Ibid.); enfin, son empire établi sur le monde entier: « Il possédera « par héritage une grande multitude ». (Ibid.)

Quand le Libérateur descendit aux enfers, il remplit tout de trouble; c'était un tumulte, une confusion universelle, et la forteresse fut démolie. Les prophètes n'ont pas oublié cet événement, écoutez plutôt ce que crie David : « Princes, ouvrez vos portes; ouvrez-vous, portes « éternelles, et le Roi de gloire entrera ». (Ps. XXIII, 7.) Isaïe en parle aussi de la sorte : « Je bri« serai les portes d'airain, et je romprai les ver« roux de fer; je vous découvrirai des trésors en« fouis dans les ténèbres, et je vous montrerai des « trésors cachés, invisibles ». (Is., XLV, 2.) C'est l'enfer que le prophète appelle ainsi; car, tout enfer qu'il était, il contenait les saintes âmes et les vases précieux, Abraham, Isaac et Jacob. Voilà pourquoi Isaïe lui donne le nom de trésors, mais trésors enfouis dans les ténèbres, parce que le soleil de justice n'y avait pas encore répandu l'éclat de sa lumière ni l'annonce de la résurrection. Et quand cette résurrection sera accomplie, le Fils de l'homme n'ira pas prendre place parmi les anges ni les archanges ni aucunes autres puissances subordonnées, mais il s'assiéra sur le trône royal ; nous l'apprenons encore de David dont voici les paroles: « Le Seigneur « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite jusqu'à ce que je mette vos ennemis « comme un escabeau sous vos pieds ». (Ps. CIX, 1.)

5. La mission des apôtres a aussi été prédite par Isaïe : Qu'ils sont beaux, s'écrie-t-il, les « pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de « paix, qui annoncent les vrais biens ! » (Is. LII, 7.) Leurs pieds devaient les porter partout, voilà pourquoi ils sont l'objet de la louange du Prophète. David, en outre, nous fait connaître leurs moyens de succès: « Le Seigneur, dit-il, donnera « la parole à ceux qui annoncent l'Evangile avec « une grande puissance. (Ps. LXVII, 12.) Ce n'est pas, en effet, par les armes, ni par l'argent, ni par la force corporelle, ni par de nombreuses armées, que les apôtres ont remporté la victoire, il leur a suffi de la parole, parole rendue puissante, par l'éclat des miracles. Ils ont prêché le Crucifié, ils ont opéré des miracles, et le monde a été soumis. Voilà pourquoi le prophète dit: « Le Seigneur donnera la parole « à ceux qui annoncent l'Evangile avec une « grande puissance », appelant de ce nom les miracles. Prodigieuse puissance, en vérité ! A la voix d'un pêcheur, d'un publicain, d'un fabricant de tentes, les morts ressuscitent, les démons sont chassés, la mort est mise en fuite, les philosophes se taisent, les rhéteurs sont muets, le rois, les princes sont vaincus, les Barbares, les Grecs, toute nation obéit. Pouvait-il mieux dire? Par cette parole, par cette grande puissance sont accomplies toutes ces merveilles : les morts revivent, les pécheurs sont justifiés, les aveugles voient, les corps malades, les âmes corrompues reviennent à la santé.

D'où leur venait donc cette puissance, sinon du Saint-Esprit, comme le déclarent ces paroles: « Ils étaient remplis du Saint-Esprit » (Act., II, 4); et tous prophétisaient, les hommes en même temps que les femmes. Sur chacun d'eux se reposèrent comme des langues de feu : prodige que dès longtemps Joël avait vu et prophétisé : « Je répandrai de mon Esprit sur « toute chair, dit-il, vos fils prophétiseront, vos

« filles auront des visions, et vos jeunes gens, « des songes ; je le répandrai sur mes serviteurs « et sur mes servantes, avant que brille dans tout « son éclat le grand jour du Seigneur ». (Joël, II, 28.) Ce qu'il appelle le grand jour, le jour brillant, c'est le jour du Saint-Esprit, et ensemble celui qui doit éclairer les grandes et dernières assises. La foi est la condition du salut. Cette vérité n'a pas été oubliée plus que les autres, et le même prophète s'en souvient quand il dit : « Et alors quiconque invoquera le « nom du Seigneur sera sauvé ». (Ibid. 32.)

6. Le Christ envoie des prédicateurs par toute la terre, et il n'est personne à qui il ne soit donné d'entendre la prédication. C'est David qui l'annonce, écoutez cet oracle : « Le son de « leur voix a retenti par toute la terre, et leur « parole est parvenue jusqu'aux extrémités du « monde ». (Ps. XVIII, 5.) Ailleurs, il nous les montre prêchant avec autorité, et surpassant en puissance ceux mêmes qui portent la couronne : « Vous les établirez princes », dit-il, « sur toute la terre ». (Ps. XLIV, 17.) L'événement a confirmé la prophétie : Pierre et Paul sont plus grands que les rois et les princes. Car, tandis que les rois survivent souvent aux lois qu'ils ont portées, les lois de ces pêcheurs leur survivent dans une invariable stabilité, et défient tous les efforts réunis des démons, de la coutume, du vice, de la volupté et d'une infinité d'autres adversaires. Aucun roi ne sera jamais désiré avec autant d'ardeur que ces pêcheurs devenus des princes. Nous en avons pour garant le même prophète qui ajoute : « Aussi tous les peuples publieront-ils éternel- « lement vos louanges » (Ibid. 18), c'est-à-dire vous rendront grâces et vous témoigneront beaucoup de reconnaissance pour leur avoir donné de tels princes. La prédication étendra partout ses conquêtes, les prophètes nous l'affirment également. Ecoutez ce que dit David : « Demande-moi et je te donnerai les na- « tions en héritage, et j'étendrai ta possession « jusqu'aux extrémités de la terre ». A cette attestation vient se joindre la déclaration identique d'un autre prophète : « La terre entière », dit-il, « sera remplie de la science de Dieu, « comme les bassins des mers sont couverts « par l'abondance des eaux ». (Is., XI, 9.) Entendez annoncer aussi la docilité avec laquelle le monde s'est soumis : « Il ne faudra plus « que chacun enseigne son prochain, et que « chacun enseigne son frère, en lui disant : « Connais le Seigneur ; car tous me connaî- « tront parmi eux depuis le plus petit jusqu'au « plus grand ». (Jérém., XXXI, 34.)

L'Eglise est solidement établie, voici ce qui le prouve : « En ces derniers jours, on aper- « cevra la montagne du Seigneur et la maison « du Seigneur sur le sommet des montagnes ; « elle sera élevée au-dessus des collines, et les « peuples et les nations s'y rendront en foule ». (Is., II, 2.) C'est peu qu'elle soit solide, stable, inébranlable ; par elle une grande paix sera établie dans tout l'univers, les républiques et les monarchies tomberont, et tous seront soumis à un seul empire où règnera une paix presque générale, inconnue jusque-là. Dans l'antiquité, tous les artisans même et les rhéteurs portaient les armes et prenaient part aux combats, mais depuis l'avénement de Jésus-Christ rien de semblable ne se voit plus ; la guerre est moins fréquente et moins farouche. Un prophète l'a dit : « Ils briseront leurs glaives « pour en faire des socs de charrues, et leurs « lances pour en faire des faulx ; un peuple « ne tirera plus l'épée contre un peuple, et « ils ne s'exerceront plus au combat ». (Ibid. 4.) Auparavant tous s'y exerçaient, maintenant tous ont oublié cet art, la plupart même ne l'ont pas appris, et s'il en est encore qui le pratiquent, c'est un petit nombre et à de rares intervalles, tandis qu'autrefois, l'insurrection était en permanence chez toutes les nations.

La prophétie nous indique ensuite les éléments qui devaient former l'Eglise. A des hommes polis, doux et bons, d'autres viendront se joindre, farouches, inhumains, semblables par leurs mœurs à des loups, à des lions, à des taureaux ; et de tous doit se former une seule Eglise, un seul troupeau dont le Prophète dépeint ainsi la variété : « Alors le « loup paîtra avec l'agneau ». (Is., XI, 6.) Nous apprenons par ces paroles que les rois observeront les règles de la tempérance et de la douceur. Il ne s'agit pas de bêtes féroces, évidemment. Quand donc s'est réalisée cette prophétie ? Que le Juif le dise : A-t-on jamais vu le loup paître avec l'agneau ? Et dût-on le voir, quelle utilité en reviendrait-il au genre humain ? Il s'agit d'hommes aux mœurs farouches, des Scythes, des Thraces, des Maures, des Indiens, des Sarmates, des Perses. Voilà les nations qui toutes doivent être assujéties au même joug, comme le déclare un autre prophète : « Et ils serviront sous un même

« joug, et ils l'adoreront chacun dans le lieu où « il sera ». (Soph., III, 9.) Ce n'est donc plus seulement à Jérusalem que l'on peut servir Dieu, mais aussi bien sur tous les autres points du monde ; désormais aucune loi n'oblige plus les hommes à aller à Jérusalem ; mais chacun, sans sortir de son pays, peut rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

7. Les Juifs devaient être rejetés ; cette réprobation n'a pas été passée sous silence, et le Prophète en parle en ces termes : « Voici que « la porte sera fermée sur vous, et vous n'allu- « merez plus vainement le feu sur mon autel ». (Mal., I, 10.) Voici ensuite à qui sera confié désormais ce ministère. « Depuis le levant « jusqu'au couchant », continue la prophétie, « mon nom est glorifié parmi les nations, et « en tout lieu on m'offre un encens et une vic- « time pure ». (Ibid. 11.) Apercevez-vous la grandeur et l'excellence de ce culte ? Et le changement accompli, le comprenez-vous ? Comprenez-vous que ce n'est pas le lieu mais la sainteté de la vie, que ce n'est pas la fumée ni l'odeur des viandes rôties mais un culte différent qui fait l'essence de ce ministère ? Et comment, dira quelqu'un, les apôtres ont-ils attiré tant de nations ? Comment ne parlant qu'une seule langue, la langue des Juifs, ont-ils pu convaincre le Scythe et l'Indien et le Sarmate et le Thrace ? C'est qu'ils avaient reçu du Saint-Esprit le don de la pluralité des langues. Voilà qui explique la conversion des Gentils ; mais pour Israël à quoi a servi le don des langues ? Le miracle de cette grâce n'a pas suffi pour attirer les Juifs. Ecoutez le Prophète qui l'assure : « Je parlerai à ce peuple en diffé- « rentes langues et par d'autres lèvres, et même « alors il ne m'écouteront pas, dit le Seigneur ». (Is., XXVIII, 11.) Peut-on rien concevoir de plus évident ? Les Juifs seront incrédules et les Gentils accourront ; ce fait aussi a été prédit. C'est Isaïe qui le publie, écoutez encore ses paroles : « Ceux qui ne me cherchent pas m'ont trouvé, « et je me suis fait voir à ceux qui ne me de- « mandent pas. A une nation qui n'invoquait « pas mon nom, j'ai dit : Me voici ». (Is., LXV, 1.) Mais pour Israël : « Tout le jour j'ai étendu les « mains vers un peuple incrédule et contradic- « teur ». (Ibid. 2.) Et encore : « Nous lui avons « donné des avis comme à un enfant ; il est « comme une racine dans une terre desséchée ». (Ib. LIII, 2.) Et encore : « Seigneur, qui a cru à « ce que nous rapportions, et à qui le bras du « Seigneur a-t-il été révélé ? » (Ibid. 1.) Il ne dit pas : A notre enseignement, pour montrer que les apôtres ne parlaient pas d'eux-mêmes, mais qu'ils rapportaient ce que Dieu leur avait appris.

Moïse proclame la prééminence de notre religion, et l'obligation de la préférer au judaïsme : « Je les piquerai de jalousie », dit-il, « en aimant « ce qui n'était pas un peuple, et je les irriterai « en leur préférant une nation insensée ». (Deut., XXXII, 21.) Par ces expressions : « ce qui n'était « pas un peuple », il montre quelle était autrefois toute la bassesse de la gentilité ; il ne la regarde pas même comme un peuple, tant elle était vile, extravagante, insensée. Mais tel est le changement opéré par la foi : ceux qui ne formaient pas même un peuple sont aujourd'hui bien plus honorés que ceux qui étaient comblés d'honneur. Voilà ce qui devait piquer les Juifs et les rendre meilleurs, comme le montre ce qui précède. Moïse dit bien : Je donnerai la préférence à ceux-ci, mais il ne s'en tient pas là et il nous fait voir aussi dans les autres une correction quelconque, fruit de la jalousie. « Je vous piquerai de jalousie », dit-il, « en « aimant ce qui n'était pas un peuple ». C'est comme s'il disait : Je les comblerai de tant de biens que vous en deviendrez jaloux et en serez piqués. Les Juifs sont donc ainsi devenus meilleurs. Ils avaient vu la mer partagée, les rochers fendus, des changements dans l'air et tant d'autres merveilles, et ils n'en immolaient pas moins leurs enfants, il se consacraient au culte de Béelphégor et s'adonnaient à la magie ; mais nous nous sommes approchés et notre religion a paru bien plus vénérable que la leur, dès lors ils ont été piqués de jalousie, ils se sont améliorés et ont mis des bornes à leurs crimes. Ainsi, le changement que la voix des prophètes, que la vue des prodiges n'avaient pu opérer, leur jalousie excitée contre nous l'a accompli. Il n'est plus personne aujourd'hui parmi eux qui immole ses enfants, personne qui coure aux idoles ou adore un veau. Le nom de la sainte virginité n'est pas même prononcé dans l'Ancien Testament, mais elle devait briller dans le Nouveau, et voici David qui le prédit : « Des vierges seront « amenées au roi après elle, on les conduira « dans le temple du roi ». (Ps. XLIV, 16.) Il n'est pas jusqu'au nom des prêtres, des évêques que le Prophète ne connaisse. « J'établirai vos « princes dans la paix », dit-il, « et vos évêques « dans la justice ». (Is., LX, 17.)

8. Jésus-Christ doit venir demander au genre humain, et surtout aux Juifs, un compte rigoureux. Prêtez l'oreille, et vous entendrez comment ce fait est prédit par David et Malachie. Ce dernier s'exprime de la sorte : « Il est « entré comme un creuset, comme l'herbe des « foulons, et il purifiera l'argent et l'or ». (Mal. III, 3.) La pensée de Paul est la même, il écrit : « Ce jour le montrera, parce qu'il se découvre « par le feu ». (I Cor., III, 13.) Et David : « Dieu « viendra manifestement ». (Ps. XLIX, 3.) C'est le second avénement que proclame le Psalmiste ; le premier s'est accompli avec de grands abaissements, il n'en sera pas ainsi de l'autre. Prompt comme l'éclair, cet avénement sera plein d'épouvante et d'horreur, les anges voleront partout annoncer l'arrivée du Juge, à qui rien n'échappera. « Comme un éclair part « de l'orient et apparaît jusqu'à l'occident, « ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme ». (Matth., XXIV, 27.) Lui-même, sans avoir besoin de héraut, déclare ainsi de quelle splendeur il sera environné. Tel est le sens de cette parole de David : « Dieu viendra manifestement ». (Ps. XLIX, 3.) Décrivant ensuite le jugement à venir, le Prophète ajoute : « Un feu brûlera « devant sa face, et une violente tempête l'en« vironnera ». (Ibid.) Voilà pour les supplices que ce dernier jour réserve aux pécheurs ; la magnificence du spectacle attire maintenant l'attention du Prophète : « Il appellera le ciel « d'en haut », dit-il, « et la terre pour faire le « discernement de son peuple ». (Ibid. 4.) Par la terre il entend le genre humain tout entier, et dans le genre humain, sa pensée comprend la race juive, puis il ajoute : « As« semblez devant lui tous ses saints qui ont « fait alliance avec lui pour lui offrir des sa« crifices, et les cieux annonceront sa justice, « car Dieu lui-même est juge ». (Ibid. 5.)

A son premier avénement, le Christ devait exclure de son culte et rejeter les anciens sacrifices en faveur du nôtre. Ce changement encore a été prédit, écoutez en quels termes. « Je n'ai plus voulu ni sacrifice ni oblation, « mais vous m'avez approprié un corps ». (Ps. XXXIX, 7.) Le Psalmiste le dit aussi ailleurs : « J'ai été servi par un peuple que je ne con« naissais pas ; il a obéi à la parole qu'il en« tendait » (Ps. XVII, 45), c'est-à-dire, à la parole des apôtres ; et non à la vue de la mer partagée et des rochers fendus. David continue : « Vous m'avez approprié un corps » ; puis il ajoute : « Alors j'ai dit : Voici que je viens. En « tête du livre il est écrit de moi ». (Ps. XXXIX, 10.) Il y a ici une double prophétie : d'abord le Christ viendra, et il viendra quand les sacrifices seront rejetés, ce qui a été accompli lorsque l'autorité a passé des Juifs aux Romains. Nous trouvons encore dans Baruch une autre prophétie relative à l'avénement du Messie : « Il a été vu sur la terre», dit ce prophète, « et il a conversé avec les hommes ». (Bar., III, 38.) Moïse dit aussi : « Le Seigneur Dieu vous « suscitera du milieu de vos frères un prophète « semblable à moi : vous l'écouterez en tout ce « qu'il vous dira. Quiconque n'aura pas écouté « ce prophète, la mort le retranchera du peu« ple ». (Deut., XVIII, 18.) Vous le voyez, cette prédiction n'a eu son accomplissement qu'en Jésus-Christ. Beaucoup de prophètes ont paru avant Jésus-Christ, les Juifs n'en ont écouté aucun, et cependant ils n'ont rien eu à souffrir de cette désobéissance. Mais parce qu'ils n'ont pas écouté le Christ, on les rencontre aujourd'hui partout, vagabonds, errants, fugitifs, exilés. Regardez-les chassés honteusement, ignominieusement de leur pays, ayant perdu avec leur ville principale les coutumes et les lois de leurs ancêtres, et portant en tout lieu leur châtiment et leur supplice. En vain essayerait-on de dire tout ce qu'ils ont eu à souffrir sous Vespasien et sous Tite, les plus tragiques événements n'égalent par leurs malheurs. Ainsi s'est accompli cet oracle : « Qui« conque n'écoutera pas ce prophète, la mort « le retranchera du peuple ». Ils ne l'ont pas écouté, et tout chez eux a été dévasté.

Jésus-Christ ressuscitera tous les hommes, Isaïe le déclare : « Les morts ressusciteront », dit-il, « et ceux qui sont dans le sépulcre sor« tiront de leur sommeil. Car votre rosée leur « apportera la guérison » (Is., XXVI, 19.) Le Prophète va plus loin. C'est après le supplice de la croix, après l'immolation de Jésus-Christ que son œuvre resplendira dans tout son éclat ; c'est après sa résurrection que l'Evangile fera ses plus grands progrès. Il a été lié, trahi par un disciple, conspué, outragé, flagellé, suspendu à un gibet ; autant qu'il était en eux, ses bourreaux lui ont refusé l'honneur de la sépulture ; ses vêtements ont été partagés par les soldats ; soupçonné de tyrannie, il a perdu la vie comme blasphémateur, comme tyran. « Car, quiconque se fait roi, se « déclare contre César ». (Jean, XIX, 12.) Et

encore : « Eh bien ! vous avez entendu son « blasphème ». (Matth., xxvi, 65.) Tout cela devant arriver, le Prophète encourage son auditeur et le prépare à la confiance : Ne crains rien, lui dit-il, le Christ sera crucifié, flagellé, injurié par des larrons, mis à mort sur le soupçon de blasphème, mais après sa mort et sa résurrection son œuvre apparaîtra si grande qu'il sera comblé d'honneur, de l'aveu de tous. Ainsi s'est accompli ce qu'Isaïe avait prédit depuis bien longtemps : « De Jessé sor« tira un rejeton, et celui qui s'élèvera pour « commander aux peuples ; en lui les nations « mettront leur espoir, et son sépulcre sera « glorieux ». (Is., xi, 10.) C'est comme s'il disait : Le diadème est moins honorable que ce genre de mort. Et en effet, les rois après avoir ceint le diadème, prennent la croix, symbole de ce supplice. La croix est sur la pourpre, la croix est sur le diadème, elle est partout. La croix dans les prières, la croix sur les armes, la croix à la table sainte ; d'un bout du monde à l'autre la croix resplendit avec plus d'éclat que le soleil. « Et son sépulcre sera glorieux ».

9. Un tel résultat n'a rien d'humain. Tant que vivent les grands hommes, leurs affaires prospèrent, viennent-ils à mourir, tout s'évanouit avec eux. Ce spectacle, le riche, le prince, l'empereur même, nous le donnent à leur mort. Alors, leurs lois sont abrogées, leurs images voilées, leur mémoire éteinte, leur nom livré à l'oubli, leurs clients méprisés. Tout à l'heure ils étaient à la tête des armées ; peuples, villes, institutions, ils pouvaient tout changer d'un signe ; ils étaient maîtres d'ôter la vie, libres de la rendre au condamné marchant déjà au supplice. Et de toute cette grandeur, il ne reste plus rien. Pour Jésus-Christ, cet ordre est renversé. Avant le supplice de la croix il ne lui arrive rien que de triste. Judas le trahit, Pierre le renie et les autres prennent la fuite. Resté seul, ses ennemis le lient, et un grand nombre de ceux qui avaient cru en lui se retirent. Mais la victime a été immolée ; alors, pour qu'il soit bien évident que ce crucifié n'était pas un pur homme, son œuvre prend une face infiniment meilleure, elle fleurit et grandit de la manière la plus étonnante et la plus glorieuse. Avant le supplice de la croix, le chef du chœur apostolique succombe à la menace d'une portière, et après une si longue initiation, déclare qu'il ne connaît pas son Maître ; après le supplice de la croix, il parcourt le monde entier ; et dès lors, des foules innombrables de martyrs se laissent égorger, aimant mieux mourir que de répéter la parole arrachée par la peur au prince des apôtres, et par la menace d'une portière. Dès lors, dans toutes les contrées, dans toutes les villes, dans la solitude, dans les lieux habités et déserts, nous proclamons le Crucifié. Sur toute cette vaste étendue de terre visitée par le soleil, rois, généraux, princes, consuls, hommes libres et esclaves, ignorants et sages, insensés, barbares, tous invoquent son nom et l'adorent. L'oracle s'explique : « Et son tom« beau sera glorieux ». Le lieu qui reçut son corps privé de vie, est devenu, tout chétif, tout pauvre qu'il est, plus vénérable et plus précieux que les palais des rois, que les rois eux-mêmes : « Et son tombeau sera glorieux ».

Chose incroyable ! ce qui était arrivé au Maître, s'est reproduit pour les disciples vivants, ils ont été emmenés de force, donnés en spectacle, méprisés, enchaînés, assujétis à mille maux ; morts, ils ont été comblés de plus d'honneur que les empereurs mêmes. Comment cela ? Le voici. Dans la ville impériale, à Rome, les tombeaux du pêcheur et du fabricant de tentes attirent plus que tout autre monument et les empereurs et les consuls et les généraux ; à Constantinople, ceux qui portent la couronne s'estiment heureux d'avoir leur sépulture non auprès des apôtres, mais au dehors et sur le seuil de la basilique ; ainsi les empereurs sont désormais les portiers des pêcheurs, et à leurs yeux, aux yeux même de leurs descendants, ce n'est pas une honte mais un honneur pour leurs cendres. « Et son tom« beau sera glorieux ». Cet honneur dont Jésus-Christ jouit dans son repos vous apparaîtra plus grand, quand vous connaîtrez le symbole de sa mort, de cette mort maudite et la plus ignominieuse de toutes, puisque de tous les genres de mort celui-là seul était frappé de malédiction. Autrefois, en effet, parmi les coupables, les uns étaient livrés aux flammes, d'autres lapidés, d'autres perdaient la vie dans différents supplices, mais celui qui était attaché au gibet, qui était pendu au bois, non-seulement subissait le châtiment si douloureux auquel il était condamné, il était encore maudit : « Maudit », est-il dit, « celui qui est pendu « au bois ». (Deuter., xxi, 23.) Et cependant ce signe du dernier supplice, ce signe maudit, abominable, on l'aime aujourd'hui avec ardeur.

La croix est un plus bel ornement que la couronne sur la tête des empereurs. Elle était autrefois en horreur à tout le monde, tout le monde aujourd'hui la recherche à l'envi. Aussi la trouve-t-on partout, chez les princes et leurs sujets, chez les femmes et les hommes, chez les vierges et les épouses, chez les esclaves et les hommes libres. Ce signe, nous l'imprimons tous continuellement sur les membres les plus nobles de notre corps, nous l'exposons chaque jour à tous les regards, tracé sur notre front comme sur une colonne. Il brille à la table sainte, dans les ordinations des prêtres, et avec le corps de Jésus-Christ, dans la cène mystique. Partout on peut le voir représenté avec un admirable concert, dans les maisons, sur les places publiques, dans les déserts, sur les chemins, sur les montagnes, dans les bois et sur les collines, sur la mer et sur les fleuves, dans les îles, à table, sur les vêtements et sur les armes, sur nos lits, dans les festins, sur les vases d'argent et d'or, sur les ornements de perles, sur les peintures murales, sur les corps des animaux atteints de graves maladies et sur les corps des possédés, dans la guerre et dans la paix, le jour et la nuit, dans les chœurs joyeux et dans les familles d'ascètes : tant on se dispute partout à l'envi cet admirable don, cette grâce ineffable ! Et il n'est personne qui rougisse, personne qui se couvre le visage en pensant qu'elle est le signe d'une mort maudite ; mais elle est pour nous tous un ornement plus précieux que les couronnes, les diadèmes et tous les colliers de perles. Elle n'est donc plus un objet d'horreur ; tous l'aiment et la désirent, tous la recherchent avec empressement ; partout elle brille et resplendit, sur les murailles des maisons, sur les livres, dans les villes et les hameaux, dans les pays déserts et habités. Comment donc, demanderais-je volontiers aux Gentils, comment le signe d'un tel châtiment, de cette mort maudite, est-il aimé, recherché de tous avec ardeur, si ce n'est par la divine puissance du Crucifié ?

10. Toutefois, si cette démonstration est pour vous sans valeur ; si, toujours aussi impudent, vous essayez d'affronter la vérité et de fixer sur elle des regards trop faibles pour en soutenir l'éclat, nous vous prouverons autrement toute l'importance de ce fait. Mais comment ? Les juges ont différents instruments de torture pour déchirer le corps, suspendre et arracher les membres : le chevalet, les roues, les ongles de fer, les fouets plombés. Qui voudrait les emporter à sa maison ? Quel homme consentirait seulement à toucher la main du bourreau qui les emploie ou à s'avancer pour les voir de plus près ? Ne les déteste-t-on pas généralement ? Les voir, les toucher, n'est-ce pas d'un mauvais augure pour quelques-uns ? Ne s'en éloigne-t-on pas ? N'en détourne-t-on pas la vue ? Telle et bien plus détestable encore était autrefois la croix ; car, ainsi que je l'ai dit, elle était plus qu'un signe de mort, elle était le signe d'une mort maudite. D'où vient qu'aujourd'hui tout le monde l'honore comme l'objet le plus vénérable et le plus précieux ?

Comment tout le monde se dispute-t-il ce bois sur lequel a été étendu et attaché le corps sacré de Jésus-Christ? Comment hommes et femmes, tous ceux qui ont pu se procurer une parcelle de la croix l'enferment-ils dans l'or et portent-ils comme un ornement suspendu à leur cou ce bois, emblème de la condamnation, signe du dernier supplice ? L'auteur de tous les êtres et de leurs variations, qui a changé le monde, en le délivrant de sa perversité, qui de la terre a fait un ciel, a aussi élevé au-dessus des cieux ce signe d'ignominie, cet instrument de la plus déshonorante des morts. Voilà les merveilles que le Prophète avait prévues quand il disait : « Et son tombeau « sera glorieux ». Ce signe de mort, car je ne tarirais pas sur tel sujet, est devenu la source de bénédictions nombreuses, un mur inexpugnable, la plaie mortelle du diable, le frein des démons, une muselière qui rend impuissante la rage de nos ennemis. Par ce signe Jésus-Christ a détruit la mort, brisé les portes d'airain, rompu les verroux de fer et renversé la citadelle de l'enfer ; il a énervé le péché, arraché le monde entier à la condamnation qui pesait sur lui et guéri la plaie que Dieu avait infligée à notre nature. Que dis-je ? Ce que n'avaient pu obtenir la mer divisée, les rochers fendus, les changements opérés dans l'air, la manne distribuée pendant quarante ans à tant de milliers d'hommes, la Loi, tous les autres prodiges accomplis dans le désert ou dans la Palestine, la croix a pu le faire non-seulement dans un peuple, mais sur toute la terre, elle a pu le faire sans peine après la mort du Crucifié, cette croix jusque-là signe maudit, abominable, déshonorant, objet de l'horreur universelle.

Jésus-Christ a prouvé sa puissance par ces

faits, il l'a prouvée encore par ceux qui ont suivi. Toute la terre était stérile en vertus; aride comme un désert, son sein était impuissant à produire un bon fruit ; en un instant Jésus-Christ en a fait un paradis, une mère très-féconde. Longtemps auparavant le Prophète l'avait annoncé en ces termes : « Réjouissez-vous, « stérile, qui n'enfantiez pas ; élevez la voix et « poussez des cris, vous qui n'étiez pas mère, car « celle qui était abandonnée a plus d'enfants que « celle qui avait un époux ». (Is. LIV, 1.) Après lui avoir ainsi rendu la fécondité, il lui a donné une loi bien préférable à la première. Tes prophètes ne l'ont pas laissé ignorer, et voici ce qu'ils ont dit : « Je ferai avec eux une alliance nou« velle, différente de l'alliance que j'ai faite avec « leurs pères au jour où je les ai pris par la « main pour les retirer de la terre d'Egypte ; « parce qu'ils n'ont pas persévéré dans mon al« liance, je les ai négligés, moi aussi, dit le Sei« gneur. Voici donc l'alliance que je ferai avec « eux : je graverai mes lois dans leur esprit, et « je les écrirai dans leur cœur ». (Jérém. XXXI, 32.) Le changement sera subit et l'enseignement facile ; le Prophète le déclare ensuite : « Et ils « n'enseigneront plus, chacun son prochain, et « chacun son frère, en disant : Connais le Sei« gneur; car tous me connaîtront parmi eux de« puis le plus petit jusqu'au plus grand ». A son avénement, il fera grâce à tous les pécheurs; Jérémie le prédit encore : « Ils jouiront de cette « alliance quand j'effacerai leurs iniquités et que « je ne me souviendrai plus de leurs péchés ». (Jérém., XXXI, 34.) Peut-on parler plus clairement ? La vocation des gentils, la prééminence de la loi nouvelle sur l'ancienne, la facilité de son instruction, la grâce accordée aux croyants et ce don fait par le baptême : voilà donc ce qu'annoncent ces prophéties.

11. L'auteur de ces bienfaits viendra un jour comme juge. Considérez encore la manière dont cet événement est prédit, car les prophètes ne l'ont pas négligé. Les uns ont vu et ont dépeint Jésus-Christ tel qu'il doit venir ; les autres ont annoncé ce grand événement en propres termes : Daniel, même à Babylone au milieu des Barbares, le voit venir sur les nuées. Telles sont ses expressions : « Je consi« dérais attentivement, et je vis comme le Fils de « l'homme venir sur les nuées ; il s'avança jus« qu'à l'Ancien des jours, et on le présenta « devant lui. La principauté et le royaume lui « furent donnés, et tous les peuples, toutes « les tribus et toutes les langues le serviront ». (Dan., VII, 13.) D'un trait le Prophète esquisse le jugement. « Je considérais attentivement, « dit-il encore, jusqu'à ce que les trônes furent « posés et les livres ouverts. Et un fleuve de « feu jaillissait en sa présence. Il était servi « par un million d'anges, et mille millions « l'assistaient ». Tout n'est pas dit ; Daniel continue, et nous montre l'honneur auquel seront élevés les justes. « Il donna aux saints « du Très-Haut la puissance de juger, et les « saints entrèrent en possession du royaume ». Malachie nous apprend que ce dernier jugement se fera par le feu. « Le voici qui vient « comme le feu de la fournaise et comme « l'herbe des foulons ». (Mal., III, 2.)

Voyez avec quelle exactitude les prophètes ont annoncé tout ce qui devait arriver : Comment donc restez-vous encore incrédule, quand vous avez reçu tant de preuves de la puissance de Jésus-Christ, quand vous voyez les événements confirmer des prédictions si anciennes sans en démentir une seule ? Ce ne sont pas là des oracles supposés, nous en avons pour témoins ceux qui les premiers ont reçu les livres prophétiques et les possèdent. Les possesseurs, les gardiens de ces livres sont nos ennemis, les enfants de ceux qui ont crucifié Jésus-Christ. Mais comment, dira-t-on, ne croient-ils pas en lui, puisqu'ils ont ces livres ? Par la même raison qui les empêchait de croire lorsqu'ils le voyaient faire des miracles. Ce n'est pas sa faute s'il ne croient pas en lui, mais c'est la faute de ces aveugles qui trébuchent en plein jour. Il a exposé à tous les regards le monde, instrument harmonieux dont toutes les parties sont comme des voix qui publient leur Créateur ; néanmoins, à en croire certains hommes, tout ce monde visible se meut de lui-même, il ne tient pas de Dieu son existence ; la création, la providence sont l'œuvre des démons, du hasard, de la fatalité, de mystérieuses relations entre la génération et le mouvement des astres. Le Créateur n'est pas responsable de toutes ces folies ; les seuls coupables sont ceux qui restent malades à l'extrémité parmi tant de remèdes.

Un esprit juste voit, sans tant de secours, ce qui est vrai ; mais un esprit étroit et faux, eût-il un millier de guides, reste dans l'aveuglement où le retiennent ses préjugés. C'est là une observation qui s'applique non-seulement au cas présent, mais toujours et par-

tout. Combien d'hommes à qui les lois sont inconnues, et qui passent leur vie dans la plus exacte observation des lois ! Combien d'autres, au contraire, nourris dans la connaissance des lois depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, ne cessent de les enfreindre ! L'antiquité même nous en fournit des exemples. Des miracles et des prodiges sans nombre n'ont pas rendu les Juifs meilleurs ; il a suffi d'un seul mot pour convertir les Ninivites et les faire sortir du péché. Les choses ne se passent pas autrement dans le vulgaire que dans les premiers rangs. De quels enseignements Judas n'a-t-il pas joui? Il fut cependant un traître. Quel avertissement a reçu le larron ? Pourtant il a confessé Jésus-Christ sur la croix et a proclamé sa royauté. Ne jugez donc pas de la vérité d'un fait par la manière de penser des hommes corrompus; mais au contraire, que la vérité du fait vous serve de règle pour décider qui sont ceux qui ont pris le bon parti. Les Juifs sont restés incrédules, les Gentils ont cru. Ce résultat était annoncé. David s'écrie dans un esprit prophétique : « Mes fils devenus étrangers « m'ont menti, mes fils devenus étrangers ont « vieilli, et ils ont chancelé dans leurs voies ». (Ps. XVII, 46.) Isaïe dit à son tour : « Seigneur, « qui a cru aux paroles que nous avons rappor- « tées, et à qui le bras du Seigneur s'est-il ré- « vélé? » (Is., LIII, 1.) Et encore : « Ceux qui ne « me cherchaient pas m'ont trouvé, et je me « suis rendu visible à ceux qui ne m'interro- « geaient pas ». (Is., XLV, 1.) La Chananéenne et la Samaritaine ont cru en Jésus-Christ; les prêtres et les princes l'ont combattu, lui ont tendu des piéges, ont écarté ceux qui croyaient en lui, et les ont chassés de la synagogue. N'en soyez point surpris, de semblables exemples abondent dans l'histoire de l'homme tant de nos jours que dans le temps passé. D'ailleurs, les Juifs n'ont pas tous été rebelles, un grand nombre ont alors embrassé la foi, et l'embrassent encore aujourd'hui. S'ils n'ont pas tous cru, il n'y a rien là d'étonnant : dans leur incrédulité, reconnaissez l'ingratitude humaine, reconnaissez la déraison, reconnaissez l'âme dominée par les passions.

Jusqu'à présent nous avons rapporté ce que les prophètes ont dit de Jésus-Christ, les prédictions qu'ils ont faites si longtemps par avance, exposons maintenant celles qu'il a faites lui-même sur les événements futurs, tandis qu'il parcourait la terre et conversait avec les hommes; vous y apprendrez encore à connaître sa puissance. Etant venu pour s'occuper du salut des hommes, de ceux qui existaient de son temps et de ceux qui vivraient après lui, il a travaillé à cette grande affaire par différents moyens. Voyez-le à l'œuvre. Il fait des miracles et il prédit des événements qui doivent se réaliser longtemps après. D'un côté, les miracles, pour ceux qui en sont témoins, sont la garantie de la vérité des événements éloignés; de l'autre, la postérité qui constate la réalisation de ces événements, y voit la preuve que les miracles accomplis alors sont dignes de foi; et la conclusion de cette double preuve, c'est qu'il faut reconnaître sa royauté.

12. Ces prédictions étaient aussi de deux sortes : les unes devaient avoir leur réalisation dans la vie présente; les autres, après la consommation des siècles; et la vérité de celles-ci était clairement démontrée par la vérité de celles-là. Citons un exemple pour rendre évidente cette assertion trop obscure. Jésus-Christ était suivi de douze disciples, mais l'Eglise, personne n'en avait l'idée, ce nom même était inconnu, car la synagogue florissait encore. Que dit-il donc, que prédit-il au monde retenu presque tout entier dans les liens de l'impiété? « Sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle » (Matth., XVI, 18.) Examinez à votre gré ces paroles : vous les verrez resplendissantes de vérité. Le prodige ne consiste pas seulement à avoir édifié l'Eglise dans le monde entier, mais à l'avoir rendue invincible, à l'avoir fait sortir victorieuse de tant de combats qu'on lui a livrés. Car ces paroles : « Les portes de l'enfer « ne prévaudront point contre elle », signifient les périls qui conduisent à la ruine et dans l'enfer. Voyez la vérité de la prophétie. Voyez la puissance qui se révèle dans son accomplissement. Voyez la clarté que les paroles empruntent aux événements, et l'impossibilité de résister à une puissance qui opère tout sans efforts.

Cette parole est courte : « J'édifierai mon « Eglise » ; mais ce n'est pas une raison pour la laisser passer inaperçue. Arrêtez-y, au contraire, votre esprit par la réflexion ; considérez la grandeur de l'œuvre : tout ce qu'éclaire le soleil rempli d'Eglises en si peu de temps; des nations converties en si grand nombre, amenées à rejeter les coutumes de leurs ancêtres, à déraciner des usages invétérés; le joug des

plaisirs secoué, la tyrannie de l'iniquité repoussée et méprisée comme une vile poussière ; les autels, les temples, les idoles, les mystères, les solennités profanes, les sacrifices impurs dissipés comme la fumée : les autels du vrai Dieu partout érigés, chez les Romains, les Perses, les Scythes, les Maures, les Indiens; que dis-je? en dehors même de notre monde; car, jusque dans les îles Britanniques, situées au-delà de notre mer et au sein de l'océan, on a ressenti la puissance de la divine parole, on a élevé des églises et des autels. La parole évangélique, sortie pour la première fois de la bouche de Jésus-Christ, a été semée dans toutes les âmes, se trouve aujourd'hui sur toutes les lèvres. Couverte autrefois de ronces et d'épines, pour ainsi dire, la terre entière est maintenant nettoyée comme un champ où a passé la charrue; elle a reçu la semence de la piété. C'eût été une œuvre déjà très-grande, que dis-je? c'eût été une œuvre déjà marquée au coin de la puissance souveraine et divine, que de pouvoir, même sans être traversé par personne, même au sein de la paix la plus profonde, même avec une armée nombreuse d'auxiliaires et sans un seul adversaire, que de pouvoir, dis-je, arracher l'univers à des superstitions si invétérées et si commodes pour lui faire embrasser une religion encore plus difficile que nouvelle; que sera-ce donc si l'on considère toutes les difficultés qu'a rencontrées l'œuvre du Christ?

La coutume n'est pas le seul obstacle que Jésus-Christ ait renversé ; un autre tyran, la volupté, a aussi été vaincu. L'héritage de tant de siècles transmis aux hommes par leurs pères, et tous leurs ancêtres, par les philosophes et les rhéteurs, il leur a persuadé d'en faire le sacrifice si difficile, et, ce qui était plus difficile encore, d'accepter, avec ce qu'elle avait de dur et de pénible, une manière de penser et de vivre toute nouvelle. Il a fait quitter la mollesse pour le jeûne, l'avarice pour la pauvreté, la luxure pour la continence, la colère pour la douceur, l'envie pour la bienveillance, la voie large et spacieuse pour la voie étroite, resserrée, ardue; et c'est à des hommes accoutumés à la voie large qu'il a inspiré une telle résolution. Car ceux qu'il a appelés à la voie étroite et resserrée, à qui il a persuadé d'entrer dans cette voie rude et pénible, n'étaient pas étrangers au monde, à ses coutumes : ils s'y étaient corrompus, leurs cœurs s'y étaient amollis comme la boue.

Et combien d'hommes Jésus-Christ a-t-il persuadés? Ce n'est pas seulement un ou deux, dix ou vingt, ou cent, mais presque tous ceux qui ont leur demeure sous le soleil. Quels ont été ses instruments? Onze hommes illettrés, ignorants, sans éloquence et sans naissance, pauvres, sans patrie, sans fortune, n'ayant ni la force corporelle, ni la supériorité que donnent l'éclat de la gloire, l'illustration des ancêtres, la puissance de la parole, le talent de discourir avec art, l'autorité de la science; de simples pêcheurs, des fabricants de tentes, parlant une langue inconnue à leurs auditeurs, une langue différente de toutes les autres, la langue hébraïque, la seule qu'ils eussent apprise. Voilà les instruments dont il s'est servi pour édifier son Eglise, qui s'étend d'une extrémité du monde à l'autre.

13. Il y a quelque chose de plus étonnant encore. Ce n'est pas dans la paix, c'est au milieu de guerres allumées de toutes parts que ces hommes ignorants, pauvres, en petit nombre, sans naissance, sans lettres, de basse condition, parlant une langue étrangère, sans considération, ont reçu la mission de corriger le monde entier, et l'ordre de l'amener à un genre de vie plus pénible. Chez tous les peuples et dans toutes les villes, que dis-je? dans toutes les maisons on leur faisait la guerre. A peine l'Evangile avait-il pénétré quelque part, qu'il séparait le fils d'avec le père, la bru d'avec sa belle-mère, le frère d'avec son frère, le serviteur d'avec son maître, le sujet d'avec son souverain, le mari d'avec sa femme, la femme d'avec son mari, le père d'avec ses enfants; parce que la foi embrassée par les uns était repoussée par les autres. De là, les apôtres étaient en butte à des inimitiés journalières, à des guerres fréquentes, à mille morts : on les fuyait comme des ennemis publics. Ils étaient repoussés de tout le monde, des rois, des princes, des ignorants, des hommes libres, des esclaves, des peuples, des cités; et non-seulement eux, mais ce qui est plus cruel, les néophytes qu'ils catéchisaient.

On poursuivait de la même haine les maîtres et les disciples, parce que la doctrine chrétienne paraissait contraire aux édits impériaux, aux coutumes et aux mœurs des ancêtres. Elle enseignait à se détourner des idoles, et à mépriser des autels vénérés de toute antiquité, à abandonner des croyances immorales, à se rire des solennités païennes, à rejeter les initiations

à des mystères regardés jusque-là comme terribles et redoutables, pour la défense desquels leurs adorateurs eussent donné leur vie, tant ils étaient loin d'admettre la doctrine qui les condamnait! Voilà ce que le monde devait répudier, voici ce qu'il devait embrasser. Il fallait croire en Celui qui, né de Marie, conduit au tribunal d'un président et conspué, avait souffert d'innombrables tortures, une mort maudite, et après avoir été enseveli, était ressuscité. Chose digne d'admiration ! La passion du Christ, tous la connaissaient. On savait généralement que Jésus avait enduré les fouets, les soufflets, l'ignominie des crachats lancés au visage, les coups, la croix, les risées, les plaisanteries dignes des tréteaux, et la sépulture accordée comme par faveur; mais la résurrection, les apôtres seuls la connaissaient; Jésus-Christ ressuscité ne s'était montré qu'à eux seuls. Et cependant, sur leur témoignage, on croyait, et l'Eglise s'édifiait par leur parole. Comment, et de quelle manière ? Par la seule vertu de Celui qui leur en avait fait le commandement. C'est lui, en effet, qui préparait la voie, lui qui rendait tout facile, même ce qui était le plus difficile.

Si une puissance divine n'eût assuré le succès de cette entreprise, elle n'aurait pas même eu un commencement d'exécution. J'en appelle à la bonne foi. Mais celui qui a dit : « Que le ciel « soit », et le ciel fut; « que la terre s'asseoie sur « ses fondements », et elle fut créée; « que le « soleil luise », et le soleil a lui; Celui dont la parole a fait toutes choses : c'est Lui qui a fondé toutes ces Eglises. Ce mot : « J'édifierai mon « Eglise », ce mot a suffi pour tout accomplir. Telles sont, en effet, les paroles de Dieu : elles produisent des œuvres, et des œuvres admirables et prodigieuses. Lorsqu'il eut dit: « Que « la terre produise de l'herbe » (Gen., I, 11), aussitôt toute la terre devint un vaste jardin, une immense prairie, et, docile au commandement divin, la terre se para d'une infinité de plantes. De même maintenant à peine a-t-il dit : J'édifierai mon Eglise, qu'elle existe sans difficulté. En vain les tyrans lui déclarent la guerre; en vain les soldats prennent les armes, et les peuples en délire se livrent à une fureur plus violente que la flamme; malgré la coutume, les rhéteurs, les sophistes, les riches, les ignorants, les princes, la parole, plus ardente que le feu, dévore les buissons, nettoie les champs et sème le bon grain de la prédication. La prison, l'exil, l'amende, la mort : voilà quelques-unes des peines réservées aux croyants. On les coupe en morceaux, on les livre aux flammes, on les noie, on leur fait endurer tous les genres de supplices. Ils sont couverts d'ignominie, chassés, repoussés de toutes parts comme des ennemis publics. Cependant de nouveaux fidèles viennent se joindre à eux. La vue des tourments ne les a pas rendus plus lents à embrasser la foi; ils n'en sont que plus remplis d'ardeur; ils s'élancent pour la saisir comme ils feraient un riche trésor qui leur serait offert.

Ainsi, sans contrainte, sans violence, ils accouraient se prendre dans les filets des pêcheurs, ils leur savaient gré de les y avoir amenés, et à la vue du sang des fidèles répandu par torrents, ils devenaient plus fervents et plus fermes dans la foi. Et quand les disciples, les maîtres même étaient enchaînés, expulsés, flagellés, et enduraient d'innombrables tourments, le nombre des prosélytes s'accroissait avec leur zèle. Paul l'atteste quand il s'écrie : « Un plus « grand nombre de frères dans le Seigneur, « ayant confiance en mes chaînes, ont montré « une hardiesse nouvelle pour annoncer la « parole sans aucune crainte » (Philip. I, 14); et encore ailleurs : « Vous êtes devenus les « imitateurs des Eglises de Dieu qui sont en « Judée; car vous aussi vous avez souffert de « la part de vos concitoyens les mêmes persé- « cutions qu'elles ont eu à souffrir de la part « des Juifs, qui ont tué même le Seigneur, « et nous empêchent de parler aux Gentils « pour leur salut ». (I Thess., II, 14, 15.) Il dit aussi dans une autre épître: « Rappelez-vous « les anciens jours, où, après avoir été illu- « minés, vous avez enduré la souffrance « comme des athlètes dans de nombreux com- « bats, sachant que dans les cieux vous atten- « dent des biens meilleurs et permanents ». (Héb., X, 32-34.)

Comprenez-vous la puissance souveraine de Celui qui opère de telles merveilles ? au milieu de tant d'épreuves les chrétiens ne perdaient pas courage, ils ne faiblissaient pas, mais ils se réjouissaient, ils tressaillaient, ils bondissaient de joie. L'Apôtre vient de nous apprendre que les disciples s'étaient vu avec plaisir dépouiller de leurs biens, et saint Luc nous dit, aux Actes des apôtres, que les maîtres revenaient tout joyeux du conseil, parce qu'ils y avaient été jugés dignes de souffrir l'injure

pour le nom de Jésus-Christ. (Act., v, 41.) Paul nous dit de lui-même : « Je me réjouis « dans mes souffrances, et j'accomplis dans « ma chair ce qui manque à la passion de « Jésus-Christ ». (Col., I, 24.) Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il se réjouisse de ses souffrances, lui qui sur le point de mourir, non-seulement s'en réjouissait, mais, ce qui est l'indice d'une âme que rien ne saurait abattre, invitait ses disciples à partager sa joie. « Je me « réjouis, s'écrie-t-il, et je vous rends tous « participants de ma joie, et vous aussi réjouis-« sez-vous, et faites-moi participer à votre al-« légresse ». (Phil., II, 17, 18.) Qu'était-il donc arrivé pour que sa joie fût si complète ? Il nous le dit : « Pour moi, je suis comme une « victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être « sacrifiée, et le temps de ma mort est pro-« che ». (II Tim., IV, 6.)

14. C'est ainsi qu'ils édifiaient partout l'Eglise. Nul homme, même avec les pierres et de la chaux, ne peut élever une muraille, si on l'en empêche et si on le chasse ; et sur toute la terre d'innombrables Eglises ont été édifiées par ces hommes battus, enchaînés, chassés, mis en fuite, privés de leurs biens, flagellés, égorgés, brûlés, noyés avec leurs disciples. Et ce n'était pas avec des pierres, mais avec des matériaux bien plus rebelles, avec des âmes et des institutions qu'ils construisaient leur édifice. La construction d'un mur n'est rien en comparaison de la conversion d'une âme depuis longtemps au pouvoir du démon, à qui il faut persuader de renoncer à sa folie pour se renfermer dans les bornes étroites de la vertu. Voilà pourtant ce qu'ont obtenu des hommes nus et sans chaussure, parcourant le monde entier avec une seule tunique pour tout vêtement. Mais ils avaient pour auxiliaire et alliée la force invincible de Celui qui a dit : « Sur cette Pierre je « bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne « prévaudront point contre elle ». (Matth., XVI, 18.) Comptez tous les tyrans qui depuis lors ont livré bataille à l'Eglise, toutes les persécutions atroces qu'ils lui ont fait essuyer. Le combat, telle a été, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, la condition de la foi, de cette foi jeune encore et nouvellement plantée dans des intelligences sans consistance.

15. L'idolâtrie était la religion de tous les empereurs : d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Néron, de Vespasien, de Titus et de tous ceux qui lui ont succédé jusqu'au règne du bienheureux Constantin. Tous ont attaqué l'Eglise ; les uns y ont mis plus de violence, les autres moins; tous cependant l'ont attaquée. Que si quelques-uns ont paru s'apaiser, l'idolâtrie dont tous les empereurs faisaient publiquement profession était encore une occasion de guerre ; car les courtisans, dans l'espoir de leur être agréables, combattaient l'Eglise sans relâche. Mais à quoi ont abouti toutes ces embûches et toutes ces attaques ? Moins facilement se rompt la toile d'araignée, moins promptement s'évanouit la fumée, moins rapidement passe la poussière emportée par le vent. Par leurs embûches ils n'ont fait qu'augmenter la foule des martyrs; ils n'ont pas touché aux immortels trésors de l'Eglise, à ses colonnes, à ses tours, et par leur mort non moins que par leur vie, ils servent très utilement d'exemple à la postérité. Remarquez la vérité de la prédiction : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront point « contre elle ? »

Le passé répond de l'avenir : personne n'y mettra obstacle. Si tant de guerres allumées, tant de combats livrés de toutes parts à l'Eglise, ont été sans effet et n'ont pas prévalu contre elle quand ses membres étaient encore peu nombreux, quand l'Evangile paraissait une nouveauté et n'avait pas jeté de profondes racines, comment la vaincre aujourd'hui que les mers et toutes les nations qui existent sous le soleil lui sont soumises, et qu'elle a conquis l'univers, les montagnes, les vallées, les collines, tous les lieux, que les esclaves de l'impiété sont en petit nombre, que les autels, les temples, les idoles et tout le reste a disparu, qu'il n'y a plus ni fêtes ni initiations aux mystères, ni odeur des victimes, ni fumée des sacrifices, ni assemblées profanes ? Mais une telle œuvre, une entreprise si grande aurait-elle pu, avec tant d'obstacles, avoir un succès si magnifique et une issue qui rend témoignage à la vérité, si celui qui a fait la prédiction et qui l'a réalisée n'avait pas une puissance divine et invincible? Pour dire le contraire, il faut avoir tout à fait perdu l'esprit et l'usage du bon sens.

D'autres prophéties proclament non moins clairement que celle-ci l'invincible puissance de l'Eglise. Car tout ce que le Christ a prédit était entièrement conforme à la vérité; il l'a réalisé et aucune de ses paroles ne peut être vaine. Le ciel et la terre disparaîtront avant qu'on puisse démontrer la fausseté d'une seule de ses paroles ou de ses prédictions. Lui-même,

avant que les événements lui eussent donné raison, l'a déclaré en termes formels : « Le ciel et « la terre passeront, a-t-il dit, mais mes pa- « roles ne passeront point ». (Matth., XXIV, 35.) Rien de plus juste. Ses paroles ne sont pas simplement des paroles, mais les paroles créatrices de Dieu. C'est par elles qu'il a fait et le ciel et la terre, et la mer et le soleil, et les chœurs des anges, et les autres puissances invisibles. Le Prophète lève toute obscurité à cet égard : « Il a dit et « tout a été fait, il a ordonné et tout a été créé ». (Ps. CXLVIII, 5.) Tout, les créatures supérieures et inférieures, les créatures sensibles et intelligentes, les créatures corporelles et incorporelles. La prophétie relative à l'Eglise montre donc, comme je l'ai dit, la grandeur, l'immensité et l'excellence de la véracité du Christ, de sa providence, de sa bonté et de sa vigilance.

16. Occupons-nous maintenant d'une autre prophétie plus claire que le soleil, plus éblouissante que ses rayons, exposée aux regards de tous, et s'étendant comme la première à toutes les générations. Telles sont du reste la plupart des prédictions de Jésus-Christ : elles ne sont pas limitées à quelques années, et la génération qui les a entendues n'en voit pas l'accomplissement ; mais tous les hommes, la postérité même la plus reculée aussi bien que les contemporains peuvent, d'âge en âge et jusqu'à la consommation des siècles, en connaître l'irrésistible vérité. L'oracle précédent nous en a déjà fourni la preuve. Depuis le jour où il a été prononcé jusqu'à la fin des temps, rien n'a pu, rien ne pourra en ébranler ou en altérer la vérité. Elle fleurit, cette vérité, elle resplendit, elle croît, prenant chaque jour de nouvelles forces, toujours présente à tous, et à ceux qui vivent aujourd'hui et à ceux qui assisteront à l'avénement du Seigneur, afin que tous en retirent des fruits abondants et un profit considérable. Ceux qui étaient avant nous, ceux qui les ont précédés et ceux qui vivaient dans des temps bien plus reculés, en ont connu la puissance. Ils ont été témoins des guerres qu'on suscitait à l'Eglise, des périls auxquels elle était exposée, du tumulte, des clameurs, des flots, des tempêtes. Et ils ont vu qu'elle ne pouvait être ni submergée, ni vaincue, ni asservie, ni éteinte, mais qu'elle florissait, qu'elle croissait, qu'elle s'élevait tous les jours à une plus grande hauteur. La prédiction de Jésus-Christ, que je vais rapporter, sera une preuve nouvelle de la force et de la vérité de ses paroles. Quelle est donc cette prophétie ?

Un jour, il entra dans le temple des Juifs. A la vue de ce temple, alors dans toute sa splendeur, et tout éblouissant d'or, magnifique par la beauté et la grandeur des édifices, par les merveilles réunies de l'art et de la nature, ses disciples étaient dans la stupeur. Que leur dit-il ? « Voyez-vous tout cela ? Je vous dis en vé- « rité qu'il n'en restera pas pierre sur pierre ». (Matth., XXIV, 2.) Il en annonçait ainsi la destruction future, le renversement de fond en comble, la dévastation ; prédiction dont on voit aujourd'hui l'accomplissement à Jérusalem. Tous ces nobles et superbes édifices ont, en effet, été détruits.

Reconnaissez, dans ces deux prophéties, la grande, l'ineffable puissance du Christ qui en est l'auteur. Ceux qui l'honorent, il les élève, il accroît leur nombre ; mais il humilie ses ennemis, il les détruit, il les extermine entièrement. Ce temple plus célèbre, plus grand qu'aucun autre par la sainteté du culte, n'avait son semblable nulle part. En quelque lieu du monde que fussent autrefois les Juifs, ils se mettaient en chemin pour apporter dans ce temple des dons, des victimes, des offrandes, des prémices et une infinité d'autres présents ; les richesses de l'univers entier servaient à son ornement, et les Juifs prosélytes y affluaient de toutes parts. Grande était la renommée de ce lieu connu jusqu'aux extrémités de l'univers. Une seule parole de Jésus-Christ a suffi pour effacer, pour détruire, pour dissiper tout ce superbe monument comme de la poussière. Tous les Juifs, tous les prêtres même n'avaient pas la permission d'entrer dans la partie la plus sainte ; le grand prêtre seul le pouvait, et encore n'était-ce qu'une fois l'an, et avec la robe traînante, des couronnes, la tiare et les autres vêtements sacerdotaux. Aujourd'hui, des prostituées, des efféminés, des infâmes, des adultères y ont accès sans que personne s'y oppose. La parole à peine prononcée a tout détruit, tout anéanti, et il ne reste plus du temple que ce qui est nécessaire pour montrer où fut autrefois le temple.

Voyez quelle puissance se révèle encore ici. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, ils n'ont pu construire un temple, ces Juifs si puissants autrefois, qui l'emportaient sur les nations et les rois, à qui presque jamais la victoire ne

coûtait de sang, qui érigeaient une infinité de trophées extraordinaires, prodigieux. Et cependant rien ne leur manquait : ni l'appui des rois, ni le concours d'une multitude innombrable répandue sur toute la terre, ni des richesses immenses. Comprenez par là qu'on ne peut détruire ce que Jésus-Christ a édifié, ni édifier ce qu'il a détruit. Il a édifié l'Eglise et personne ne pourra la détruire; il a détruit le temple, et personne, depuis bien longtemps, ne peut le relever. On a bien essayé de détruire l'Eglise, mais en vain; on a tenté de relever le temple, mais inutilement.

Dieu a permis ces tentatives, afin que personne ne puisse dire : Si l'on avait essayé, on aurait réussi. L'essai a été fait, on n'a pu réussir. Un empereur de notre temps, plus impie que tous ses prédécesseurs, permit aux Juifs de mettre la main à l'œuvre et voulut même y concourir. Ils commencèrent, mais le travail fut arrêté dès le principe par un feu qui jaillit des fondements et mit tout le monde en fuite. Ces fondements, à nu aujourd'hui, attestent la tentative, et montrent qu'on a bien pu achever de démolir en creusant, mais qu'on n'a pu enfreindre le décret de Jésus-Christ qui défendait de bâtir. Le temple avait déjà été détruit, mais de retour après soixante-dix ans de captivité, les Juifs l'avaient relevé aussitôt, et le second était plus splendide que le premier. Les prophètes l'avaient dit et annoncé avant l'événement. Mais voilà quatre cents ans qu'il a été renversé de nouveau, et l'on ne peut avoir ni la pensée, ni l'attente, ni l'espoir qu'il sera relevé. Qui pourrait l'empêcher cependant, si une puissance divine ne s'y opposait? Les Juifs n'ont-ils pas d'immenses richesses? Leur patriarche [1] à qui tous paient le tribut, ne possède-t-il pas de grands trésors? Cette nation n'est-elle pas audacieuse? n'est-elle pas impudente, querelleuse, téméraire, séditieuse? Ne sont-ils pas nombreux en Palestine? nombreux en Phénicie? nombreux partout? Comment donc n'ont-ils pu relever un temple, eux surtout qui savaient que partout ailleurs leur culte est illégal, leurs rites interdits par l'ordre formel de Dieu; que partout ailleurs les sacrifices, les offrandes et les autres observances légales doivent cesser et disparaître? En effet, hors du vestibule sacré il ne leur était pas permis d'élever un autel, d'offrir un sacrifice ou des libations, de présenter une brebis ou de l'encens, de lire la Loi, de célébrer une fête ou d'accomplir aucune des autres prescriptions?

17. Tandis qu'ils étaient à Babylone et que leurs ennemis voulaient les contraindre à chanter, captifs, esclaves, assujétis à des maîtres cruels, ils n'obéirent pas, ils ne cédèrent pas. Privés de la patrie et de la liberté, en danger de perdre la vie, retenus sous la main de leurs ravisseurs comme dans un filet, quand on leur ordonnait de chanter un cantique au son de leurs instruments, ils répondaient : « Nous nous sommes assis aux bords des « fleuves de Babylone, et nous avons pleuré, « parce que ceux qui nous avaient emmenés « captifs, nous demandaient de chanter des « cantiques. Comment chanterons-nous un « cantique du Seigneur sur la terre étrangère? » (Ps. CXXXVI, I, 4.) On ne peut dire qu'ils manquaient d'instruments; eux-mêmes nous ont appris pourquoi ils ne chantaient pas: « Com- « ment chanterons-nous un cantique du Sei- « gneur sur la terre étrangère? » Leurs instruments étaient là. « Nous avons », disent-ils, « suspendu nos instruments aux saules qui « sont au milieu de cette contrée ». Le jeûne leur était aussi interdit, comme un prophète le leur déclare : « Avez-vous jeûné en mon « honneur pendant soixante-dix ans? dit le « Seigneur ». (Zach., VII, 5.) Il ne leur était pas permis non plus d'offrir des sacrifices et des libations. Ecoutez les trois enfants qui le disent : « Il n'y a ni prince, ni prophète, ni « chef, ni lieu pour sacrifier en votre présence « et trouver miséricorde ». (Dan., III, 38.) Ils ne disent pas que les prêtres manquent, car les prêtres étaient avec eux, mais pour montrer que tout dépend du lieu, et que l'observation de la Loi est attachée à ce seul point, ils disent: « Il n'y a point de lieu ». Mais que parlé-je de sacrifices et de libations? Il ne leur était pas même permis de lire la Loi, et un autre prophète leur fait un reproche de cette infraction : « Ils ont lu la Loi dehors, et « ils ont donné à cet acte le nom d'actions de « grâces ». (Am., IV, 5.) Ils ne pouvaient célébrer ni la pâque ni la pentecôte ni la fête des tabernacles, ni aucune autre solennité.

Ils savaient que la destruction du temple les

[1] Plusieurs Pères, notamment Origène, saint Cyrille de Jérusalem et saint Jérôme, parlent des patriarches juifs dont l'un résidait en Judée, l'autre à Babylone. Le P. Pétau, dont on réédite en ce moment les *Dogmata theologica* (chez L. Guérin), doit être surtout consulté, si l'on veut se rendre compte des formes de gouvernement qui se sont succédé dans cette nation.

mettait dans la nécessité de s'abstenir de toutes ces pratiques, que toute tentative pour les observer était une prévarication dont ils seraient punis, et cependant ils n'ont pu rebâtir le seul temple où la loi leur permît de célébrer leur culte. C'est que Celui qui a édifié l'Eglise, avait aussi détruit le temple. Un prophète qui a prédit l'avénement de Jésus-Christ a aussi annoncé cette double manifestation de sa puissance. Ecoutez ce que dit ce prophète, bien qu'il fût postérieur à la captivité : « Les portes « seront fermées sur vous, et on n'allumera « plus gratuitement le feu sur mon autel. Ma « volonté n'est plus avec vous, car depuis le « lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom « a été glorifié parmi les nations, et l'on « m'offre en tout lieu de l'encens et une vic« time pure ». (Mal., I, 10, 11.) Vous l'entendez, le judaïsme est rejeté, tandis que le christianisme resplendit et se répand par toute la terre. Un autre prophète indique aussi quelle sera la forme du culte : « Et ils l'adoreront chacun dans « le lieu où il sera, et ils le serviront sous un « même joug ». (Soph., III, 10.) C'est encore un autre qui dit : « La vierge d'Israël est tombée, « elle ne se relèvera plus ». (Am., V, 2.) Daniel raconte avec clarté ces événements ; il nous apprend que tout sera détruit : les sacrifices, les libations, l'onction, le jugement. Mais nous expliquerons plus clairement et plus longuement cette prophétie dans nos discours contre les Juifs.

En attendant, marchons au but, et réduisons à néant toutes les vaines objections des Gentils. Je ne vous ai pas dit que Jésus-Christ avait ressuscité les morts et guéri les lépreux, dans la crainte que vous ne vinssiez à me faire cette réponse : Ce ne sont là que des contes et des fables ! Qui a vu ? Qui a entendu ? Cependant nous apprenons ses miracles de la bouche même de ceux qui nous disent qu'il a été crucifié et qu'il a reçu des soufflets. Si vous les jugez dignes de foi sur un point, pourquoi les accuser de mensonge sur les autres ? S'ils avaient rapporté ces miracles pour flatter leur Maître, et s'étaient laissé aller à une vaine et ridicule jactance, ils n'auraient rien dit de ses tristesses et de ce qui pouvait le déshonorer aux yeux d'un grand nombre. Mais ils ont dit la vérité à cet égard, ils ont insisté, ils ont tout raconté avec beaucoup de soin et de détail, ils n'ont omis aucun fait ni grand ni petit. Tandis qu'ils laissaient ignorer bien des particularités de ses miracles et de ses prodiges, ils se sont tous appesantis sur ses souffrances et sur tout ce qui pouvait paraître ignominieux, et ils l'ont scrupuleusement rapporté. Je n'ai fait mention, moi non plus, ni de ses miracles ni de ses prodiges. Voulant enchaîner toutes les langues impudentes, je n'ai rapporté que des faits visibles exposés aux regards de tous, plus clairs que le soleil, accomplis sur tous les points du monde, dominant l'univers, surpassant toutes les forces de la nature humaine, des faits, en un mot, qui sont l'œuvre de Dieu seul.

A quoi bon dire : Il n'a pas ressuscité les morts ? Direz-vous aussi qu'il n'y a pas d'Eglises dans le monde ? Direz-vous qu'on ne leur a pas tendu des embûches ? qu'elles ne les ont pas déjouées ? qu'elles n'ont pas remporté la victoire ? Autant vaudrait dire qu'il n'y a point de soleil. Quoi donc ? ne voyez-vous pas les ruines du temple juif exposées aux regards de tout l'univers ? Pourquoi ne faites-vous pas ce raisonnement : Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, et le Dieu fort, comment ses adorateurs persécutés se seraient-ils accrus de la sorte, tandis que ceux qui l'ont crucifié et maltraité sont abaissés au point d'avoir perdu toutes leurs institutions, et parcourent le monde, vagabonds, errants, fugitifs, sans que, depuis si longtemps, la condition des uns ou des autres ait changé ? Les Juifs n'ont pas craint de faire la guerre à l'empire romain, ils ont pris les armes, combattu longtemps, remporté même quelques victoires ; ils ont inquiété les Augustes de ce temps-là : tant ils avaient de puissance ! Et ces hommes qui ont fait la guerre et livré tant de combats aux empereurs, qui étaient forts de leurs richesses, de leurs armes et de leurs soldats, qui ont repoussé un nombre infini de généraux, ces hommes n'ont pu élever un temple ! Ils ont construit des synagogues en beaucoup de villes, mais le temple d'où leur gouvernement tire toute son autorité, le temple où ils avaient coutume de pratiquer toutes leurs observances, qui est le lien de leur constitution, ce temple seul, ils n'ont pu le rétablir !

CONSOLATIONS A STAGIRE.

(Voir t. I, chap. VIII, p. 79.)

LIVRE PREMIER.

ANALYSE.

L'épreuve terrible à laquelle Stagire est soumis en ce moment, fait vivement regretter à son ami de ne pouvoir lui prodiguer de vive voix les consolations d'une sincère amitié ; du moins il les lui offre dans cet écrit. — Le Seigneur, en permettant que nous soyons tentés, et que nous succombions, sait nous rendre utiles et la tentation et notre chute elle-même. — Exemples d'Adam dans le paradis terrestre ; de Caïn ; de Noë et du déluge ; d'Abraham et de Joseph. — D'où saint Chrysostome conclut que celui qui se dévoue au service de Dieu doit s'attendre à la tentation. — Il aborde ensuite l'état présent de Stagire, et lui prouve par l'exemple de saint Paul que la tentation entre dans les desseins du Seigneur pour augmenter nos mérites, et abaisser notre raison sous les jugements divins. — Mais pourquoi Dieu permet-il la prospérité des méchants et l'affliction des bons ? — A cette question, Chrysostome répond d'abord que le vase d'argile ne peut demander au potier les motifs de son action, ensuite que Dieu se réserve l'éternité pour récompenser les justes, et punir les impies, enfin que la justice divine se révèle quelquefois même dès cette vie, afin qu'on ne dise point que toujours le méchant est heureux, et le juste malheureux. — Le devoir d'un véritable chrétien est donc d'adorer la conduite de la Providence, de s'y soumettre sans murmure et de croire que tout ce qu'elle permet est pour notre avantage spirituel. — Ces dispositions sont spécialement celles où Stagire doit s'affermir, car si Dieu ne jugeait utile à son salut l'épreuve qu'il lui envoie, il en eût déjà accordé la cessation et à ses propres prières et à celles des saints personnages dont il a réclamé la puissante intercession.

1. L'amitié me ferait un devoir, ô mon cher Stagire, d'être aujourd'hui près de vous, de prendre part à vos peines, de vous offrir mes services, de vous adresser une parole de consolation, et d'adoucir par mes soins et mes bons offices votre triste et pénible situation ; mais la maladie et une violente névralgie me retiennent à la maison, et me privent d'exercer à votre égard un si fructueux ministère ; et toutefois je ne négligerai point de faire dans cette circonstance, et selon mes forces, tout ce qui pourra vous être de quelque consolation, et servir ainsi à notre mutuelle utilité. Si je réussis, vous serez plus courageux pour supporter vos maux ; et si le succès trompe mes efforts, du moins la conscience d'avoir accompli un devoir me consolera moi-même, et me disposera à mieux supporter l'avenir. Et en effet, quand un ami n'a rien négligé pour adoucir la douleur de son ami, lors même qu'il n'y parviendrait pas, il écarte de son cœur toute pensée et tout reproche d'infidélité, en sorte que, délivré du poids accablant d'une telle accusation, il n'a plus qu'à gémir et à s'attrister avec lui. Si j'étais une de ces âmes qui jouissent auprès de Dieu d'une grande familiarité et d'une grande puissance, je ne cesserais de prier et d'intercéder pour le plus cher de mes amis; mais puisque la multitude de mes péchés m'ôte ce pouvoir et cette confiance, je veux du moins lui offrir une parole de consolation. Sans doute il appartient au médecin de calmer les douleurs de son malade et de guérir ses infirmités ; mais une pa-

role de consolation n'est point interdite aux domestiques qui le servent, et même ce sont eux qui savent le plus les multiplier, lorsqu'ils sont affectionnés à leur maître. Puisse donc cet écrit apaiser votre immense douleur ! C'est le plus ardent de mes vœux ; et si ma pensée et ma plume trompent mes efforts, du moins ma bonne volonté et mon désir seront approuvés de celui qui nous ordonne, par l'organe de l'Apôtre, « de pleurer avec ceux « qui pleurent, et de nous affliger avec ceux « qui sont affligés ». (Rom., XII, 15.)

Il paraît que l'unique cause de votre pénible état est l'obsession de l'esprit mauvais ; et une sérieuse observation nous conduit à considérer cette obsession comme la cause de votre profonde tristesse. Ce n'est point seulement ma conviction, mais encore celle de tous ceux qui ont pu entendre vos plaintes incessantes ; et d'abord, vous vous plaignez de ce qu'exempt de ces troubles tandis que vous viviez dans le siècle, vous n'en avez connu l'amertume que du jour où vous avez été sacrifié au monde, et cet état est si pénible qu'il altère votre raison, et peut même vous porter au désespoir. Vous objectez en second lieu que vous avez, à la vérité, connu plusieurs exemples d'une obsession semblable. C'étaient des personnes qui s'accordaient toutes les délicatesses de la chair ; mais elles en furent assez promptement délivrées, et elles recouvrèrent si parfaitement l'intégrité des sens et de la raison, qu'elles purent se marier, avoir de nombreux enfants et jouir de tous les agréments de la vie, car jamais l'esprit mauvais ne les fatigua de nouveau. Vous au contraire, vous ne trouvez la délivrance de vos noirs chagrins ni dans la prolongation des jeûnes et des veilles, ni dans toutes les austérités de votre profession. De plus, vous perdez courage, parce que ce saint homme, qui a montré à l'égard de tant d'autres la puissance de sa vertu, n'a rien pu opérer en votre faveur, ni par lui-même, ni par l'intermédiaire de ceux qui l'accompagnaient, et qui d'ordinaire commandaient victorieusement au démon : tous se sont retirés impuissants et confondus.

Vous avouez encore qu'une de vos plus grandes douleurs est que la violence du chagrin trouble si étrangement votre raison, que la pensée du suicide vous poursuit, et que vous avez failli vous pendre, vous noyer ou vous précipiter du haut d'un rocher ; en cinquième lieu, vous voyez que vos frères et vos égaux, qui ont embrassé le même genre de vie, jouissent d'une douce tranquillité, tandis que vous êtes exposé aux secousses d'une affreuse tempête, et ce qui est plus malheureux encore, retenu dans une dure prison. Oui, ceux qui sont chargés de fers sont moins à plaindre, dites-vous, que l'infortuné qui est ainsi lié par le démon. Vous ajoutez qu'une autre cause de pénible anxiété, c'est la crainte que votre père, s'il vient à connaître votre état, ne se porte aux dernières violences contre les pieux cénobites qui vous ont reçu. Riche, puissant et outré d'indignation, que n'osera-t-il pas contre eux ? et qui échappera à sa vengeance, s'il les rencontre ? Jusqu'aujourd'hui votre mère a pu lui cacher votre situation, et éluder ses nombreuses questions ; mais à la longue, elle trahira elle-même son secret, et n'aura fait qu'exciter contre soi, et contre les moines, une plus violente colère. Enfin, vous désespérez de l'avenir, et c'est là le plus grand de tous vos maux. Vous dites que vous ne savez plus si jamais vous serez délivré de cette obsession, puisque vos espérances ont été si souvent trompées, et que toujours vous êtes retombé dans le même état.

Cette situation est sans doute bien capable de troubler une âme, et de la remplir d'inquiétude ; mais une âme faible, inexpérimentée et peu aguerrie. Et, en effet, avec quelque attention et quelques pieuses réflexions, j'espère réduire en poudre toutes ces causes de votre chagrin. Ne croyez pas cependant que je ne sois si prompt à promettre, que parce que je suis à l'abri de ces douleurs et de cette tempête. Non, et quand même il semblerait à quelques-uns que j'avance des choses incroyables, je ne laisserai pas de parler, car je n'ai pas à craindre de votre part une semblable incrédulité.

Lorsque le démon, dès les premiers jours de cette obsession, vous renversa par terre, tandis que vous vaquiez avec les frères à l'exercice de la prière, je n'étais point présent, il est vrai, et j'en rends grâce à la bonté du Seigneur ; et je sais cependant tout ce qui est arrivé, et les détails m'en sont aussi connus que si j'en eusse été témoin. Théophile d'Ephèse, notre ami commun, m'a tout raconté, la torsion des mains et l'égarement des yeux, la bouche écumante et les paroles effrayantes et confuses, le tremblement du corps, l'évanouissement pro-

longé et l'horrible apparition de la nuit. Il vous semblait, m'a-t-il dit, qu'un sanglier féroce et souillé de sang s'élançait incessamment contre vous, prêt à vous déchirer. Le frère qui dormait à côté de vous, troublé lui-même par cette vision, s'éveilla, et put constater à votre égard l'action du démon.

2. Ce récit, je l'avoue, répandit sur mon âme un nuage de tristesse non moins épais que celui dont ce cruel démon enveloppe mon ami. Et lorsqu'après plusieurs jours, je revins de ce profond évanouissement, je ne trouvais plus ni amertume, ni douceur dans la vie. Mais parce que j'avais autrefois méprisé et condamné la vanité du monde, je sentis se réveiller en moi ces anciens sentiments ; et en même temps une affection plus grande m'attacher à mon cher Stagire. Et en effet, le malheur d'un ami augmente pour lui notre amitié ; et il n'est pas rare que même il réconcilie des ennemis. Quel cœur serait assez dur et assez insensible pour conserver de la haine contre un ennemi malheureux ! Mais si nous nous attendrissons sur nos ennemis, et si nous nous réconcilions avec eux, dès qu'une affliction grave et soudaine vient les frapper, jugez quelle a été ma douleur en apprenant que le plus cher de mes amis, celui que j'aime comme moi-même, est cruellement tourmenté, et qu'il se livre à un violent désespoir. Ne croyez donc pas que je ne cherche à calmer vos maux, que parce que je ne les partage point. Sans doute je n'éprouve point, par la grâce de Dieu, ces troubles et ces attaques diaboliques, mais je n'en partage pas moins vos peines et votre douleur : et ils m'en croiront ceux qui savent aimer comme on doit aimer.

Secouons donc ensemble cette poussière ; et le poids de vos chagrins vous deviendra léger et supportable, dès que vous ne céderez plus à cette noire mélancolie qui vous porte au suicide. Tout au contraire soyez empressé à vous distraire et à chercher les véritables moyens de vous guérir. Souvent, en effet, le défaut de réflexion nous fait paraître nos maux beaucoup plus graves et plus intolérables ; et il suffit souvent de les envisager avec le calme d'une froide raison pour les trouver moins durs et moins rigoureux. C'est le résultat que j'espère obtenir. Je ne vous demande que de reprendre courage et de ne point adopter servilement la vaine et folle opinion du vulgaire. Ce serait dresser contre nous un ennemi invincible. Si je parlais à un infidèle qui croirait à la puissance du hasard, ou qui attribuerait le gouvernement du monde aux esprits mauvais et pervers, j'éprouverais ici plus de difficultés. Il me faudrait d'abord réfuter ses erreurs et lui démontrer le dogme de la Providence. Alors seulement je pourrais insinuer quelque consolation. Mais parce que dès votre enfance vous avez été, par la grâce de Jésus-Christ, instruit dans nos saintes lettres, et que vous avez reçu comme un précieux héritage de famille la connaissance de la véritable religion, vous croyez fermement que Dieu prend soin de tous les hommes, et principalement de ceux qui se confient en lui. C'est pourquoi, supposant ces principes établis, j'aborde mon sujet par un autre point.

Au commencement, lorsque Dieu créa les anges, ou plutôt, pour remonter jusqu'au principe, avant qu'il créât les anges et toutes les célestes intelligences, Dieu existait par lui-même. Mais quoiqu'il n'eût besoin de rien, comme il convient à Dieu, il voulut néanmoins créer les anges, les archanges et toutes les substances spirituelles ; et il ne les créa que pour manifester sa bonté. Car n'ayant point besoin de leurs services, il ne les eût point créés, s'il n'eût été souverainement bon. A la création des anges et toujours par le même motif succéda la création du monde et puis celle de l'homme. C'est pour l'homme qu'il a multiplié les richesses de la nature ; et c'est cet être faible et infirme qu'il a établi roi de l'univers, lui donnant sur la terre l'autorité qu'il possède lui-même dans le ciel. Et, en effet, cette parole : « Faisons l'homme à notre « image et notre ressemblance » (Gen., I, 26), atteste évidemment que toute la nature est soumise à l'homme. Après l'avoir établi dans ce degré d'honneur et l'avoir fait roi, il lui assigna pour palais le paradis terrestre, c'est-à-dire le lieu le plus beau de l'univers. Bien plus, pour montrer encore à l'homme combien il l'élevait au-dessus de toutes les autres créatures, Dieu amena devant lui tous les animaux, et voulut qu'il les nommât tous. Mais il ne lui en présenta aucun comme un aide pour le secourir, « parce que », dit-il lui-même, « il ne se trouvait pas d'aide semblable « à l'homme ». (Gen., II, 20.)

Le premier homme connut ainsi qu'il occupait un rang intermédiaire entre les intel-

ligences spirituelles et les créatures corporelles, et qu'il surpassait si excellemment ces dernières que nulle, dans une si grande multitude, ne pouvait lui être comparée. C'est alors seulement que le Seigneur créa la femme : et cette création elle-même fut un hommage rendu à la dignité de l'homme. Car la femme fut créée pour l'homme, selon cette parole de l'Apôtre : « L'homme n'a pas été « créé pour la femme, mais la femme l'a été « pour l'homme ». (1 Cor., II, 9.) A tant d'honneur Dieu ajouta le privilége unique de la parole, la connaissance de la divinité et le commerce d'une sainte familiarité avec Dieu, autant que le permettait l'infirmité de la nature humaine. Il lui promit en outre l'immortalité, le remplit de science et de sagesse, et lui communiqua le don d'une lumière surnaturelle, en sorte qu'il prédit l'avenir. Tels furent les biens dont le Seigneur combla Adam avant même qu'il eût fait aucune bonne action. Mais comment celui-ci paya-t-il une si grande et si particulière bonté ? Il ajouta foi à la parole de son ennemi, plutôt qu'à celle de son bienfaiteur ; et, méprisant le commandement de son Créateur, il se laissa séduire par les trompeuses promesses de l'esprit mauvais qui ne voulait que le perdre, et lui ravir tous ses biens. Il lui préféra donc le démon, quoiqu'il n'en eût encore reçu aucun bienfait, et il le crut sur sa seule parole.

Mais le Seigneur perdit-il l'homme, parce que dès le premier instant de son existence, et comme dès l'entrée de la carrière, il se montrait ingrat? Il semblait juste et raisonnable qu'Adam, qui, au mépris de si précieuses faveurs, s'était hâté d'inaugurer sa vie par le double péché de la désobéissance et de l'ingratitude, fût châtié et puni de mort. Toutefois, le Seigneur ne cessa point de lui faire du bien, nous prouvant par là que malgré la multitude de nos fautes, il veille toujours sur notre salut, en sorte que si nous revenons à lui, nous sommes assurés d'être sauvés, et si au contraire nous persévérons dans notre péché, du moins il est évident qu'il a fait tout ce qu'il devait faire. C'est ainsi que le renvoi du paradis terrestre, la défense de toucher au fruit de l'arbre de vie, et la sentence de mort paraissent d'abord être une peine et un châtiment, tandis qu'en réalité ils ne sont que la continuation d'une paternelle providence. On dirait que j'avance un paradoxe, et cependant ce n'est que l'exacte vérité. Et, en effet, ces dispositions si rigoureuses en apparence, convergeaient toutes au salut de l'homme, et s'accordaient en ce point. Je m'explique : Dieu chassa Adam du paradis terrestre, et le fit habiter les autres parties de l'univers ; il l'éloigna de l'arbre de vie auquel il lui défendit de toucher, il le condamna à mourir, et il différa l'exécution de la sentence. Mais j'affirme que toute cette conduite dans son principe comme dans ses résultats n'eut d'autre but que le salut et la gloire de l'homme. Il serait inutile de prouver la première partie de cette thèse : tout le monde l'admet, et je m'appliquerai seulement à développer la seconde.

3. Comment donc saurons-nous que ce triple châtiment nous a été utile ? En considérant quel eût été, en dehors de ce châtiment, l'état de nos premiers parents. Car si, après avoir cru aux paroles du démon qui leur promettait de les rendre égaux à Dieu, ils eussent conservé le même rang d'honneur et de dignité, ils fussent tombés dans trois maux effroyables. Et d'abord l'homme eût considéré Dieu comme malveillant, séducteur et peu véridique. Ensuite il eût regardé comme son ami et son bienfaiteur cet esprit mauvais et méchant qui est le père du mensonge et de l'envie. Enfin il n'eût cessé de pécher. Le Seigneur l'a préservé de tous ces maux en le chassant du paradis terrestre. Ainsi presque toujours l'abandon et la négligence du médecin rend un ulcère plus dangereux ; et si au contraire il l'ouvre avec le fer, il arrête les progrès du mal et prévient la gangrène. Mais, que dis-je ? à ce premier châtiment, le Seigneur ajouta celui des sueurs et du travail, et depuis lors rien ne fut plus opposé à la nature de l'homme que le repos et l'inaction. Condamnés à un dur labeur, nous péchons encore : et jusqu'où ne se porterait pas l'audace du pécheur, si Dieu ne nous eût donné que le repos et les délices de la vie. « Car l'oisiveté », dit l'Ecriture, « enseigne « une grande malice » (Eccli., XXXIII, 29) ; l'expérience de chaque jour et les faits de l'histoire n'attestent que trop cette vérité. Ainsi, « Israël « s'assit pour manger et pour boire ; et tous se « levèrent pour danser ». (Ex., XXII, 6.) Ainsi encore nous lisons au livre du Deutéronome que « le « peuple bien-aimé s'étant engraissé et rassasié, « se révolta ». (Deut. XXXII, 15.) Le saint roi David tient le même langage : « Quand le Seigneur les « frappait », dit-il, « ils le cherchaient, ils reve-

« naient à lui, et l'imploraient avec ardeur ». (Ps. LXXVII, 34.) Et Dieu lui-même, parlant à Jérusalem par la bouche de Jérémie, lui dit : « Instruisez-vous en toutes choses, de peur que « je ne me retire de vous ». (Jér., VI, 8.) Le prophète David nous apprend encore que l'humiliation et le travail ne sont pas moins utiles aux justes qu'aux pécheurs : « Il est bon que vous « m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos jus- « tices ». (Ps. CXVIII, 71.) Jérémie exprime la même pensée en d'autres termes : « Il est bon « à l'homme, dit-il, de porter dès sa jeunesse un « joug dur et pesant. Il s'assiéra solitaire, et il se « taira ». (Thren., III, 27.) Aussi adresse-t-il pour lui-même cette prière au Seigneur : « Ne vous « éloignez point de moi, en m'épargnant au jour « de l'affliction ». (Jérém., XVII, 17.) Enfin le bienheureux Paul, ce vase d'élection, où la grâce s'épanchait si merveilleusement, cet Apôtre, si élevé au-dessus de l'infirmité humaine, Paul lui-même comprenait les effets salutaires de l'humiliation. C'est pourquoi il disait : « Un « aiguillon a été mis dans ma chair, instrument « de satan, pour me donner comme des soufflets, « de peur que je ne m'enorgueillisse. J'ai donc « prié trois fois le Seigneur, et il m'a répondu : « Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne « dans la faiblesse ». (II Cor., XII, 7, 8.) Certainement la prédication de l'Evangile eût pu s'accomplir en dehors de toute persécution et de toute tribulation et même en dehors des fatigues et des travaux de l'apostolat : mais Jésus-Christ ne l'a point voulu, pour l'avantage même de ses apôtres. Aussi leur disait-il « qu'ils « auraient de grandes tribulations dans le « monde ». (Jean, XVI, 33.) C'est ainsi encore qu'il commande à tous ceux qui veulent entrer dans le ciel, de marcher par la voie étroite, comme si nul autre chemin ne pouvait y conduire. (Matth., VII, 13.)

Reconnaissons donc que les épreuves, les tribulations et en général tout événement triste et fâcheux ne nous révèlent pas moins l'action de la Providence que le bonheur et la prospérité. Mais pourquoi ne parler que des tribulations de la terre, lorsque la menace de l'enfer proclame aussi hautement la bonté du Seigneur que la promesse du royaume des cieux. Et, en effet, sans cette menace, combien peu gagneraient le ciel ! Car la perspective du bonheur ne suffit pas toujours pour nous exciter à la vertu ; il faut encore que la crainte du châtiment presse notre lâcheté et réveille notre négligence. C'est pourquoi Dieu chassa tout d'abord l'homme du paradis terrestre, parce qu'il s'y fût dégradé plus profondément encore, si après son péché, il eût conservé intacts ses premiers honneurs ; et, sans parler d'Adam, que n'eût pas fait Caïn s'il eût joui des délices du paradis terrestre? puisque privé de tous ces avantages, et témoin du châtiment infligé à son père, il ne laissa pas de persévérer dans les voies du crime. Il commit même une iniquité plus grande, car le premier il conçut la pensée de devenir homicide, et il osa la réaliser par un forfait exécrable, par un fratricide. Mais observez qu'il n'en vint point à ce degré encore inconnu de scélératesse, peu à peu et après de longues hésitations; non, il s'élança soudain et comme d'un seul bond jusqu'au faîte du crime, et il tua insidieusement celui qui était né de la même mère, et qui ne l'avait contristé en rien, à qui il ne pouvait reprocher que ses sacrifices et sa piété.

Ici encore je veux vous montrer la bonté du Seigneur. Il est grièvement offensé, et il ne laisse pas d'adresser à Caïn un bon avis. Il le console même dans sa profonde affliction ; et ce n'est que parce qu'il le trouve furieux et emporté contre son frère, qu'il devient lui-même sévère et menaçant. Et certes, la première faute de Caïn méritait bien de longs et cruels remords. Car si, parmi les hommes, le serviteur qui se réserve les viandes les plus délicates, et qui ne sert à son maître que des débris dégoûtants, se rend coupable d'outrage et d'indignité; que dire d'une semblable conduite à l'égard de Dieu? Mais à ce premier crime, Caïn en ajouta un autre non moins grave, celui d'être jaloux de l'honneur que recevait son frère. Et en effet, si, après sa faute, il en eût fait pénitence, Dieu eût béni cet heureux changement; mais la suite prouva bien que sa confusion n'avait pour principe que l'envie et la jalousie, et non un sincère repentir. Car il se fâcha en quelque sorte contre Dieu même de ce qu'il n'honorait point celui qui l'offensait, et de ce qu'il préférait la douceur et la sobriété d'Abel à l'emportement et à l'intempérance de Caïn. Et cependant, quoique ce double péché fût digne d'une sévère punition, le Seigneur traita Caïn avec une bonté qu'il ne méritait pas, et il chercha à calmer le feu de sa colère. Son abattement provenait de sa profonde jalousie; c'est pourquoi le Seigneur lui dit : « Calmez- « vous ». (Gen., IV, 7.) Certes, en prononçant

cette parole, il n'ignorait point jusqu'où Caïn pousserait son crime; mais il voulait prévenir toute récrimination de la part des pécheurs. Et en effet, si Caïn eût été puni soudain, plusieurs diraient aujourd'hui : Dieu ne pouvait-il d'abord l'avertir et le reprendre; puis le menacer, et enfin le châtier s'il persévérait dans son péché; un châtiment si prompt n'est que l'effet d'une implacable dureté.

Tel serait leur langage; et c'est pourquoi Dieu supporte patiemment qu'on l'outrage. Il veut ainsi nous prouver qu'il n'a puni Adam lui-même que par bonté; et ces exemples sont bien propres à ramener tous les pécheurs à la pénitence. Il ne châtia donc Caïn qu'après que, par sa pureté et l'impénitence de son cœur, celui-ci eut amassé sur lui un trésor de colère. (Rom., II, 5.) Mais si ce fratricide fût demeuré impuni, le meurtrier aurait commis des crimes plus énormes encore. Nous ne saurions dire qu'il eût péché par ignorance, car ce que son frère plus jeune connaissait, lui, qui était l'aîné, pouvait-il l'ignorer? mais admettons un instant l'excuse d'ignorance; du moins lorsque Dieu lui eut dit : « Calmez-vous », et qu'il lui eut ainsi offert le pardon de son premier péché, cette ignorance n'existait plus; et cependant c'est alors que Caïn ne recule point devant un fratricide, qu'il souille la terre du sang d'Abel, et qu'il viole toutes les lois de la nature. Comprenez-vous maintenant que même sa première faute ne vient point d'ignorance, mais de malice, de perversité, et de l'audace du crime. Mais quel fut le châtiment du coupable? « Tu seras », lui dit le Seigneur, « errant et fugitif sur la terre ». (Gen., IV, 12.) Sans doute c'est là un bien rigoureux châtiment : mais il ne nous paraîtra plus tel si nous le considérons en lui-même, et dans le péché qui l'a mérité. Et en effet, Caïn offre des sacrifices qui sont rejetés, et il est violemment abattu de ce que, faisant lui-même injure au Seigneur, le Seigneur ne l'honore pas. Puis, quand Dieu le reprend, il le repousse avec mépris, il devient ensuite le premier des meurtriers, et par un crime plus grand même que le parricide, il plonge ses parents dans la plus amère douleur, et enfin il ment à Dieu lui-même : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère? » et pour tant de forfaits il est seulement condamné à errer fugitif et vagabond !

Cependant j'affirme que la bonté divine se manifeste à son égard non-seulement dans le choix d'une peine si douce pour un si grand crime, mais encore en ce que cette peine amenait un précieux et salutaire résultat. Et en effet, le châtiment de Caïn est pour tous les pécheurs une pressante invitation à quitter le péché, et à devenir meilleurs. Dieu ne le frappa point de mort, parce qu'il n'eût pas été aussi utile aux hommes de savoir que Caïn, pour avoir tué son frère, avait été puni de mort, que de le voir lui-même subir la peine de son fratricide. Et en effet, un simple récit n'eût peut-être, à cause même de la grandeur du crime, trouvé que des auditeurs incrédules. Mais sa vue et sa présence attestaient son châtiment aux générations présentes, et aux générations futures. C'est ainsi que le crime de Caïn et sa punition accomplis sous les yeux de ses contemporains, ont été crus par eux tous, et qu'ils sont devenus pour tous les siècles un fait certain.

Mais quel avantage spécial en retira ce malheureux? D'abord Dieu se proposait le salut de son âme, lorsqu'il cherchait par une douce réprimande à calmer sa colère et son emportement. Et puis, si nous considérons le châtiment lui-même, nous avouerons qu'il ne pouvait que lui être très-utile. Et en effet, si Dieu eût frappé Caïn de mort sur-le-champ, il ne lui eût point donné le temps de se repentir, et de devenir meilleur; mais condamné à mener une vie errante et fugitive, il était facile à Caïn d'en profiter pour mériter son pardon, à moins qu'il ne fût le plus insensé des hommes, et une bête plutôt qu'un homme. Ajoutez encore que ce châtiment actuel allégeait pour lui la sévérité des peines éternelles, car les épreuves que Dieu nous envoie pendant la vie diminuent de beaucoup après la mort la rigueur de sa justice. Il est facile de le prouver par le témoignage des saintes Ecritures. Ainsi dans la parabole de Lazare, Jésus-Christ nous montre le mauvais riche priant Abraham d'envoyer Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraîchisse sa langue. Et Abraham lui répond : « Mon fils, souvenez-vous « que vous avez reçu les biens dans votre vie, et « Lazare les maux : or, maintenant celui-ci est « consolé, et vous tourmenté ». (Luc, XVI, 25.) L'apôtre saint Paul, et quand je le cite, je ne fais que répéter les préceptes du Seigneur; car bien certainement, je l'affirme, l'Esprit-Saint inspirait ses paroles; l'Apôtre, dis-je, écrivant aux Corinthiens, ordonne que l'incestueux qui

se trouve parmi eux, soit livré à satan, pour être puni dans son corps, afin que son âme soit sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (I Cor., v, 5.) Et dans la même Epître il dit encore, à l'occasion de ceux qui participaient indignement aux saints mystères : « Plusieurs parmi vous sont malades et languissants, et plusieurs sont morts ; mais si nous « nous jugions nous-mêmes, nous ne serions « pas jugés de Dieu : et lorsque nous sommes « jugés, c'est le Seigneur qui nous reprend, « afin que nous ne soyons pas condamnés avec « le monde ». (I Cor., xi, 30, 32.) Admirez donc l'ineffable clémence du Seigneur et les immenses richesses de sa bonté ; et voyez comme il dispose et préordonne toutes choses pour que le châtiment de notre péché soit allégé, et même pour que nous obtenions un pardon entier.

4. Mais peut-être me demanderez-vous curieusement pourquoi Dieu n'a pas anéanti le démon dès l'instant où il a péché ? Je vous répondrai qu'il l'a fait par un effet de sa providence à notre égard. Et en effet si cet esprit mauvais pouvait nous assujétir par la violence, votre demande serait raisonnable : mais puisqu'il ne saurait employer contre nous que les armes de l'attrait et de la persuasion, et que nous pouvons toujours repousser ses charmes séducteurs, pourquoi voulez-vous ôter la cause de nos mérites, et retrancher la matière de nos couronnes ? bien plus, dans l'hypothèse même que Dieu, connaissant la force invincible du démon, et prévoyant son triomphe universel, lui eût néanmoins permis de tenter l'homme, votre question serait encore une téméraire curiosité. Car si l'esprit mauvais eût alors obtenu une facile victoire, et s'il eût vaincu sans effort ceux qui, loin de résister, auraient succombé d'eux-mêmes, nous n'eussions pu en accuser que notre propre faiblesse. Ajoutons encore que, quelle que soit la conduite de Dieu, elle ne parviendra jamais à satisfaire un esprit ingrat. Mais si plusieurs ont déjà renversé la puissance et les forces du démon, et si plusieurs doivent encore le vaincre, pourquoi priver ces généreux vainqueurs de la gloire, de la victoire et de l'honneur du triomphe ? Dieu permet donc au démon de tenter l'homme, afin que ceux qu'il a vaincus, le terrassent à leur tour ; et cette défaite, qui est pour lui le plus cruel supplice, le couvre de honte et de confusion.

Mais tous, direz-vous, ne seront pas vainqueurs ? Eh ! qu'importe ! ne vaut-il pas mieux donner aux justes l'occasion de montrer leur bonne volonté, sauf à punir les méchants de leur négligence, que de préjudicier aux intérêts des premiers par égard pour les seconds ? Car le méchant que le démon déchire, est bien moins vaincu par la force supérieure de son ennemi, que par sa propre faiblesse : et c'est ce qui explique le grand nombre de ses victimes ; mais alors les justes seraient, à cause des méchants, privés de leurs légitimes honneurs, puisque par la faute de ceux-ci, ils ne pourraient exercer leur courage. Ce serait comme si deux athlètes, dont l'un, prêt à lutter contre son adversaire, et à déployer toute sa force, serait certain d'obtenir la couronne, et dont l'autre préférerait au travail et à l'épreuve le repos et les délices, se présentaient ensemble devant un intendant des jeux publics, et que celui-ci par égard pour le moins courageux fît disparaître l'antagoniste et les renvoyât tous deux sans les mette aux prises avec celui qu'ils devaient combattre. Le premier, fort et vigoureux, souffrirait évidemment de la lâcheté du second ; et ce dernier ne serait point un lâche, parce que son antagoniste serait courageux, mais parce que lui-même manquerait de cœur.

Observons encore que dans cette question, dès qu'il s'agit du démon, on en vient facilement à condamner la providence dans beaucoup de choses, et à blâmer presque toute la création. Et en effet vous pourriez reprocher à Dieu de nous avoir donné une bouche et des yeux, puisque plusieurs abusent du sens de la vue pour l'arrêter sur des objets défendus, et pour courir à l'adultère, et que d'autres préfèrent des paroles de blasphèmes, et énoncent des dogmes pervers. Mais est-ce une raison pour que l'œil et la langue eussent dû être refusés à l'homme ? Eh ! ne faudrait-il pas aussi retrancher les pieds, et couper les mains, car celles-ci sont pleines de sang, et ceux-là se précipitent vers le mal. Quant aux oreilles elles-mêmes, comment échapperaient-elles à vos anathèmes ? Elles reçoivent des paroles vaines et oiseuses, et elles font pénétrer jusqu'à l'âme une doctrine impie. Il faudra donc ôter à l'homme le sens de l'ouïe. Que dis-je ! il faudra également retrancher les aliments et la boisson, le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lumière, la lune, le chœur des étoiles, et tous

les animaux. Car la nature entière devient inutile, du moment que l'homme pour qui elle existe, n'est plus lui-même qu'un être misérablement inutile. Comprenez donc quelles fausses et ridicules conséquences découlent du principe de votre objection.

Sans doute le démon est un esprit mauvais, mais pour lui-même bien plus que pour nous. Nous pouvons en effet le contraindre à nous faire beaucoup de bien malgré sa mauvaise volonté. C'est là un vrai miracle qui prouve toute l'étendue de la miséricorde divine. Car le démon se mord lui-même et se déchire de rage, quand il voit que nous devenons meilleurs ; mais quelle n'est pas sa fureur, quand il voit que cette amélioration est le résultat de ses attaques ! Or il sert à notre avancement spirituel, lorsque pleins d'une active sollicitude nous redoutons sa cruauté, ses embûches et ses diverses tentations ; et lorsque secouant un sommeil trop prolongé, nous sommes sur nos gardes, et conservons un souvenir habituel de Dieu. Ces pensées sont moins les miennes que celles de saint Paul : écoutez comme il emploie lui-même presque les mêmes termes, pour réveiller la nonchalance des premiers fidèles : « Nous « n'avons pas », écrit-il aux Ephésiens, « à com« battre contre la chair et le sang, mais contre « les principautés, contre les puissances, contre « les princes de ce monde de ténèbres, contre les « esprits de malice répandus dans l'air ». (Eph., VI, 12.) Certes, en parlant ainsi il se proposait de relever le courage de ses lecteurs, et non de l'abattre. Saint Pierre nous dit aussi : « Soyez « sobres, et veillez : car le démon votre ennemi « tourne autour de vous comme un lion rugis« sant cherchant quelqu'un à dévorer, résistez« lui, demeurant fermes dans la foi » (I Pierre, V, 8) ; mais il ne nous tient ce langage que pour ranimer nos forces, et nous porter à une union plus intime avec Dieu. Et en effet l'approche et la vue de notre ennemi ne saurait que hâter notre recours auprès de celui qui peut nous défendre. Ainsi l'enfant qu'un spectre effraye, se réfugie aussitôt entre les bras de sa mère, s'attache à sa robe et se cache sous ses plis, en sorte que tous les efforts ne peuvent l'en arracher. Mais ce même enfant, lorsque rien ne lui fait peur, n'écoute ni la voix, ni l'appel de sa mère. En vain celle-ci cherche-t-elle à l'attirer, il s'éloigne ; et plus elle multiplie les industries de sa tendresse, plus il multiplie lui-même ses refus, et dédaigne même les friandises qu'on lui présente. C'est pourquoi souvent une mère fatiguée de prier inutilement, menace son enfant de quelque monstre imaginaire et horrible pour le forcer à revenir, et lui persuader de se réfugier près d'elle. Mais nous sommes tous en cela de vrais enfants, car dès que l'esprit malin nous effraye et nous trouble, nous devenons meilleurs, nous rentrons en nous-mêmes, et nous recourons à Dieu en toute hâte.

Observons encore que si dès le commencement Dieu eût anéanti le démon, plusieurs eussent nié les premiers attentats, la séduction d'Adam, et la privation des biens qui en fut la suite. Ils eussent donc affirmé que Dieu en avait agi ainsi par envie et par jalousie, et en effet quelques-uns osent émettre ces blasphèmes, aujourd'hui même que les traces de cette séduction sont si visibles ; mais ôtez-leur l'expérience de la malice et les ruses du tentateur, que ne diront-ils pas, et qui arrêtera l'intempérance de leurs paroles ? En outre, un examen attentif de notre conduite nous prouvera que nous ne devons point accuser le démon comme étant l'instigateur de toutes nos fautes. Sans doute il nous porte à commettre beaucoup de péchés ; mais nous en commettons beaucoup aussi par notre lâcheté et notre négligence. C'est ainsi, pour citer un exemple ancien, que l'Ecriture ne nous dit point que l'esprit tentateur se soit approché de Caïn, et lui ait suggéré le meurtre de son frère. Il se montra, il est vrai, aux regards d'Eve, et lui tint un discours plein de ruse et d'artifice. Mais nous ne voyons rien de semblable à l'égard de Caïn, et nous pouvons dire seulement qu'il lui inspira quelques pensées mauvaises. Et ici encore toute la faute retombe sur Caïn qui permit au démon d'entrer dans son cœur en écoutant ses suggestions, et s'y rendant docile. Toutefois le Seigneur ne l'abandonna pas entièrement, et même en le châtiant, il ne cessa de l'avertir et de le reprendre.

Mais ce n'est plus le châtiment d'un seul homme, c'est celui du déluge où périrent tant de milliers d'hommes, qui va nous révéler la providence du Seigneur, et d'abord Dieu n'envoya point le déluge soudainement et sans avertissements préalables ; mais il le fit prédire longtemps à l'avance, et pendant cent vingt ans. Puis, parce que ce long délai de ses vengeances pouvait porter les hommes à les

oublier ou à les négliger, il voulut que Noé bâtit l'arche sous les yeux de tous. C'était comme une voix éclatante qui annonçait aux hommes les menaces du Seigneur. Car ils ne se souvenaient plus de Caïn, mais l'arche, qu'ils voyaient construire, les avertissait sans cesse des maux qui les menaçaient. Et néanmoins loin de se corriger, ils persévérèrent dans leurs crimes, ayant ainsi la conscience des supplices qu'ils se préparaient. Dieu ne voulait point de lui-même exécuter ses menaces par rapport au déluge, pas plus qu'il n'a voulu creuser les abîmes de l'enfer. C'est nous-mêmes qui le contraignons toujours à lancer le châtiment. Aussi le Sage a-t-il dit que : « Dieu n'a « point fait la mort, et qu'il ne se réjouit pas « de la perte des vivants ». (Sag., I, 13.) Et le Seigneur lui-même affirme par la bouche d'un prophète : « Qu'il ne veut point la mort du « pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il « vive ». (Ezéch., XVIII, 23.) Si nous refusons donc de nous convertir, nous nous attirons volontairement la mort et la damnation, et nous ne pouvons en accuser le Seigneur, qui ne veut point notre perte, et qui nous montre les moyens de l'éviter.

Mais sont-ce là toutes les réflexions que peut nous suggérer ce grand châtiment du déluge, et dirons-nous qu'il a été une vengeance inutile ? Non, certes, car il fut utile aux coupables qu'il fit périr, et aujourd'hui encore il l'est à nous tous. Et, en effet, il empêcha les premiers de s'enfoncer plus profondément dans le vice et dans le crime ; et quant aux générations qui repeuplèrent le monde, elles y trouvèrent un enseignement plus salutaire encore, puisque la mort de tous les méchants fit disparaître du sein de l'humanité le principe, et comme le ferment du mal. Car si même en dehors du mauvais exemple, l'homme incline facilement au mal, que ne fera-t-il pas lorsque la conduite criminelle d'un grand nombre l'invitera au péché ? C'est pourquoi le Seigneur perdit alors par un seul déluge tous ces maîtres d'iniquité, afin de soustraire les races futures à ce pernicieux entraînement.

5. Enfin est-il sage, ou plutôt n'est-il pas déraisonnable de ne vouloir jamais faire le bien, et de tout mettre en œuvre, paroles et actions, pour accuser Dieu d'être l'auteur du péché? Si Dieu ne l'eût permis, dit-on, le démon n'eût point, dès l'origine, tenté nos premiers parents, et il ne les eût point séduits. Mais alors jamais Adam n'aurait apprécié les biens dont il avait été comblé, et il eût persisté dans son orgueil. Car celui qui de lui-même s'était élevé à un tel degré d'amour-propre et de vaine gloire, qu'il aspirait à devenir un Dieu, jusqu'où n'eût-il point porté son audace, si sa chute ne l'eût ramené à d'humbles sentiments. Ecartons un instant la séduction de l'esprit mauvais, supposons qu'il n'eût point parlé à Eve du fruit défendu, croyez-vous que même dans ces conditions nos premiers parents fussent demeurés sans péché? Hélas! non. Adam, que la femme séduisit si facilement, se serait porté au péché de lui-même et en dehors de toute tentation. Seulement il eût mérité un châtiment plus sévère. Eve elle-même succomba moins par suite des ruses du démon que par un effet de sa propre faiblesse. C'est ce que l'Ecriture nous indique, quand elle dit : « Que la femme vit que le fruit « était bon à manger, et beau à voir, et d'un « aspect désirable ; elle en prit, et en mangea». (Gen., III, 6.)

Sans doute je ne parle pas ainsi pour absoudre le démon de sa criminelle tentative; et je veux seulement prouver qu'il n'eût pu jamais faire pécher Adam et Eve, si ceux-ci n'eussent volontairement cédé à la tentation. Et, en effet, celui qui se laisse tromper avec tant de facilité, montre bien que déjà il s'abandonnait à une lâche négligence. Le démon n'aurait point eu autant d'empire sur un esprit actif et vigilant. Mais ici encore plusieurs, battus de ce côté, ne mettent plus le démon en jeu, et s'en prennent au commandement lui-même. Ils justifient donc l'homme qui a péché, et accusent Dieu de son péché. Pourquoi Dieu, disent-ils, leur donnait-il ce précepte, puisqu'il savait qu'ils le violeraient? Mais cette parole est un langage diabolique et un mensonge plein d'impiété : et pour prouver que la providence et la bonté de Dieu se manifestent par ce commandement, bien mieux qu'elles n'auraient fait par l'absence de toute prescription, je fais ce raisonnement. J'admets qu'Adam, avec une volonté aussi faible, et un esprit aussi négligent que sa chute nous l'a montré, n'eût reçu aucun commandement, et fût demeuré dans le paradis terrestre, je vous demande si dans de telles conditions sa faiblesse et sa négligence l'eussent incliné à la vertu ou au vice? Certes, ôtez-lui toute vigilance sur lui-même et il se précipitera bientôt

dans l'abîme du crime; car si, peu assuré encore de son immortalité, et certain seulement de l'incertitude de ses espérances, il en vient à un tel degré d'orgueil et de folie qu'il aspire à devenir un Dieu, et qu'il en croit, sans preuves et sans garanties, la simple parole de l'esprit tentateur, jusqu'où ne se serait pas élevée son arrogance avec une entière certitude de l'immortalité? Quels péchés n'eût-il point commis? et jamais eût-il obéi à Dieu?

Mais vous qui censurez la conduite du Seigneur, vous imitez l'insensée qui blâmerait un discours contre l'impudicité, sous prétexte que quelques auditeurs pourraient s'y porter. Votre langage est donc celui d'une véritable folie. Car si le démon se fût approché d'Adam, et lui eût conseillé de s'éloigner de Dieu, Adam, lors même qu'il n'aurait reçu aucun commandement, se serait facilement laissé persuader. Et la preuve, c'est qu'Adam méprisa un commandement qu'il connaissait parfaitement. Or, si Dieu ne lui en eût donné aucun, il eût bientôt oublié qu'il était le serviteur de Dieu. C'est pourquoi Dieu agit sagement en lui intimant un commandement pour lui rappeler qu'il avait un maître. Et qu'arriva-t-il ensuite, direz-vous encore? quand même aucun bien n'en serait résulté, il ne serait pas permis d'en accuser l'autorité de Dieu, et il faudrait en faire retomber la faute sur l'homme qui n'aurait pas su en tirer une bonne et salutaire instruction. Mais le commandement divin n'a pas été inutile, même après la chute de nos premiers parents. Car ces ténèbres, cet aveu de leur faute, et cette accusation que l'homme fait peser sur la femme, et la femme sur le serpent, nous révèlent en eux le sentiment de la crainte et de la frayeur, et nous prouvent qu'ils reconnaissaient l'autorité du Seigneur.

Or, qui ne sait combien ce sentiment de crainte leur fut utile, dès qu'ils comprirent que l'esprit mauvais les avait trompés? Et, en effet, ce même homme qui naguère songeait à devenir l'égal de Dieu, se confondait dans sa propre humiliation, redoutait le châtiment de son crime, et avouait son péché. Mais ne point pécher sans remords, et reconnaître aussitôt sa faute, est un précieux avantage, car c'est une voie et un premier pas vers de meilleures dispositions. Sans doute il nous est impossible de comprendre toute l'étendue des bontés du Seigneur, et de les exprimer toutes, et cependant je vais tenter d'en présenter comme un abrégé. Après une telle désobéissance et un si grand crime, l'univers entier fut assujéti à la dure tyrannie du péché, et il pressentait les plus rigoureux châtiments. Le genre humain méritait la mort, et tout devait périr jusqu'au nom même de l'homme; et cependant le Seigneur se montre alors plus miséricordieux que jamais : il nous révèle qu'un jour il livrera son Fils unique à la mort, pour sauver ces mêmes hommes qui s'éloignent de lui, et qui le haïssent, qui sont ses adversaires, et se déclarent ses ennemis. C'est ainsi qu'il veut opérer notre réconciliation, et nous promettre, avec le royaume des cieux et la vie éternelle, ces biens innombrables que l'œil n'a point vus, dont l'oreille n'a pas entendu parler, et que le cœur n'a point compris. Que peut-on comparer à cette providence, à cette miséricorde et à cette bonté! Aussi Dieu lui-même nous dit-il : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la « terre, autant mes voies sont au-dessus de vos « voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées ». (Is., LV, 9.) Et David, le plus doux des hommes, parlant de la clémence du Seigneur, s'écriait : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la « terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui le craignent : autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos iniquités. Comme un père « s'attendrit sur ses enfants, ainsi le Seigneur a « pitié de ceux qui le craignent ». (Ps. CII, 11, 12, 13.) Tendre comme un père ne dit pas encore assez, mais le Psalmiste se sert de cette comparaison, à défaut d'une plus expressive.

Et cependant le prophète Isaïe nous parle d'une tendresse plus grande encore, de la tendresse d'une mère pour ses enfants. On sait que sous ce rapport la mère est ordinairement supérieure au père. « Une mère », dit-il, « peut-elle oublier son jeune enfant? peut-elle « n'être pas émue pour le fruit de ses entrailles? mais quand elle l'oublierait, moi, « je ne l'oublierai jamais, dit le Seigneur ». (Is., XLIX, 15.) C'est ainsi que ce prophète nous déclare que la miséricorde divine surpasse excellemment toutes les affections de la nature ; mais Jésus-Christ lui-même ajoutant encore à ce langage, disait aux Juifs : « Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez « donner ce qui est bon à vos enfants, combien « plus votre père, qui est dans les cieux, donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui de-

« mandent ». (Matth., VII, 11.) Son but était évidemment de nous apprendre qu'il existe entre la tendresse du Seigneur et celle d'un père la même différence qu'entre un homme bon et un homme mauvais. Mais ne nous arrêtons point à ces premières réflexions, et passons à des considérations plus élevées. Jusqu'ici je me suis proportionné à votre manière de voir et de comprendre les choses; car le Dieu qui est infini dans son intelligence, ne l'est pas moins dans sa miséricorde et sa bonté, et une preuve que ces deux attributs sont infinis, c'est que nous ne pouvons les comprendre même par leurs effets. Oui, chaque jour Dieu produit pour notre salut des œuvres grandes et nombreuses, dont il se réserve la connaissance; il fait du bien aux hommes parce qu'il est bon, et parce qu'il n'a besoin ni de nos louanges, ni d'aucune récompense, il nous cache la plus grande partie de ce bien, et s'il nous en laisse connaître quelque chose, c'est encore pour notre avantage, afin que par une vive reconnaissance, nous méritions des grâces plus abondantes. Ainsi nous devons le remercier et des bienfaits que nous connaissons, et de ceux que nous ignorons, car il les répand et sur ceux qui les lui demandent, et sur ceux mêmes qui les repoussent. Saint Paul ne l'ignorait pas; aussi veut-il que toujours et en toutes choses nous lui rendions grâce.

Mais ce n'est point seulement de l'humanité considérée dans son ensemble que la providence prend soin, elle s'occupe de chaque homme en particulier, et Jésus-Christ lui-même nous dit que « la volonté de son Père, « qui est dans les cieux, est que pas un de ces « petits qui croient en lui ne périsse » (Matth., XVIII, 14); bien plus, ce Dieu Sauveur désire que ceux mêmes qui ne croient pas se convertissent, afin qu'en croyant ils soient sauvés. Aussi l'Apôtre nous assure-t-il « qu'il veut que « tous les hommes soient sauvés, et qu'ils « viennent à la connaissance de la vérité ». (I Tim., II, 4.) Enfin Jésus-Christ lui-même disait aux Juifs : « Je ne suis pas venu appeler « les justes, mais les pécheurs à la pénitence » ; et le Prophète avait dit en son nom : « Je veux « la miséricorde, et non le sacrifice ». (Matth., XI, 10; Osée, VI, 6.) Mais si les pécheurs rendent inutiles tant de soins et de prévenances, et s'obstinent à ne point se convertir, et à méconnaître la vérité, le Seigneur les abandonnera-t-il? nullement; et parce qu'ils se privent eux-mêmes, et par leur faute, de toute participation à la vie éternelle, il leur accorde plus largement les biens de la vie présente. C'est ainsi qu'il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes; et c'est ainsi encore qu'il leur accorde les autres avantages de la vie. Eh ! comment le Dieu qui se montre si généreux envers ses ennemis, négligerait-il ses amis et ceux qui le servent avec un entier dévoûment? non, non; il en prend un soin tout spécial, et Jésus-Christ lui-même nous assure « que tous les cheveux de leur tête sont comp« tés ». (Luc, XII, 7.)

6. Toutes les fois donc qu'il vous viendra en pensée qu'après avoir quitté pour Jésus-Christ votre famille et votre patrie, votre maison et vos amis, vos proches, vos richesses et vos dignités, vous n'avez rencontré que ces honteuses tentations, ne vous laissez point abattre. Car les mêmes réflexions qui engendrent le découragement, peuvent aussi le dissiper. Et comment? le voici : « Dieu ne peut mentir » (Hébr., VI, 18), or, il a promis la vie éternelle à ceux qui pour lui quitteraient tout. Vous avez tout quitté, et vous vous découragez ! Quelle chose peut donc affaiblir votre confiance en ses promesses? la tentation que vous éprouvez aujourd'hui? Et qu'ont de commun cette tentation et les promesses divines ! Dieu ne s'est pas engagé à nous donner sur la terre les délices de l'éternité. Mais supposons que ses promesses dussent s'accomplir ici-bas, vous devriez encore supporter courageusement l'adversité. Car le chrétien vraiment fidèle et religieux se tient si assuré des promesses de Dieu qu'en dépit de tous les événements contraires, il ne se trouble point, et ne désespère jamais de l'avenir. Considérez, en effet, quelle promesse reçut le juste Abraham, et quel ordre lui donna le Seigneur. Il lui avait promis que la race d'Isaac peuplerait le monde; et voilà qu'il exige impérieusement la mort de ce même Isaac dont les descendants devaient remplir l'univers. Eh bien ! un tel commandement troubla-t-il cet homme juste? nullement. La contradiction si manifeste de la promesse et du commandement ne produisit en ce patriarche ni trouble, ni hésitation. Aussi ne dit-il point : Dieu me promet une chose, et il m'ordonne de faire tout le contraire. Il m'avait promis que cet enfant serait le père d'une race innombrable, et voilà qu'il m'ordonne de

l'immoler. La racine étant coupée, l'arbre peut-il multiplier ses branches? Le Seigneur m'a donc trompé, et il s'est comme joué de moi.

Mais loin de tenir un tel langage, Abraham n'en a pas même la pensée, et certes avec raison. Car, lorsque Dieu nous a fait une promesse, quelque contraires que paraissent être les événements, l'homme ne doit ni se décourager, ni douter de la Providence; jamais la puissance de Dieu n'éclate plus admirablement qu'en produisant des effets inattendus. C'est ce que pensait en lui-même notre saint patriarche: aussi l'Apôtre, admirant sa foi, nous disait « que par la foi, Abraham, lorsque Dieu « le tenta, offrit Isaac » (Hébr., II, 17), et immola le fils unique en qui reposaient les promesses du Seigneur. C'est ce passage de l'Apôtre qui m'a suggéré et comme inspiré les réflexions que je vous ai développées.

A l'exemple d'Abraham, Joseph son petit-fils crut imperturbablement à la parole du Seigneur, quoique pendant bien des années il ne vît se succéder que des événements contraires. Mais il n'envisageait que la promesse divine; et certes s'il se fût confié à des pensées tout humaines, il eût désespéré de l'avenir. Un double songe l'assurait qu'un jour ses frères et son père l'adoreraient, et tout ce qui lui arrivait, loin d'amener ce résultat, ne semblait que l'éloigner. Ainsi ces mêmes frères qui devaient un jour l'adorer, le jettent dans une citerne, et puis le vendent à des marchands étrangers, qui l'emmènent dans un pays lointain. Cet ensemble de choses paraissait si opposé aux révélations divines que les fils de Jacob se disaient par moquerie: « Voilà que le « songeur vient: venez, tuons-le, et jetons-le « dans une vieille citerne; et nous dirons: une « bête sauvage l'a dévoré; et alors nous ver- « rons à quoi lui serviront ses songes ». (Gen., XXXVII, 19, 20.) Ajoutons encore que ceux qui avaient acheté le juste Joseph, le revendirent non à un homme libre, mais à un esclave du roi. Mais là ne s'arrêtèrent pas ses malheurs: calomnié par sa maîtresse, il fut condamné à une dure prison, et vit sa captivité se prolonger plusieurs années. Ses compagnons d'infortune furent délivrés, et seul il demeura dans les fers. Et néanmoins au milieu de tant d'adversités, il resta ferme et inébranlable.

Telle est à notre égard la conduite de la Providence: et même l'on peut dire qu'elle est plus rigoureuse encore. Et, en effet, l'objet des promesses divines, le royaume des cieux, la vie éternelle et l'immortalité sont des biens infinis; et tout ce qui nous arrive ne saurait leur être plus opposé, ni plus contraire. Nous subissons la mort et la corruption, la peine, le châtiment et des épreuves aussi variées que fréquentes. Pourquoi donc Dieu en agit-il ainsi, et pourquoi permit-il cette contradiction entre les événements et ses promesses? c'est pour en tirer deux grands biens. Et d'abord il nous manifeste sa puissance en accomplissant ses promesses, lorsque tout semble le plus désespéré, et puis il nous instruit à croire fermement en sa parole, lors même que toutes choses paraissent la démentir. Car telle est la force de l'espérance chrétienne, que celui qui s'y repose sincèrement ne peut être confondu. C'est ce qui nous arrive chaque jour pour les biens et les avantages de la terre; et c'est ce qui doit plus nécessairement encore nous arriver par rapport aux biens du ciel que nous attendons non dans la vie présente, mais dans l'éternité. Or, que nous a promis le Seigneur? dans cette vie, des peines et des tribulations. Pourquoi donc vous troubler, et douter des promesses divines? Car dire que le Dieu pour lequel vous avez quitté le monde vous néglige, c'est montrer que vous ne croyez pas en lui, que vous suspectez sa parole et que vous estimez ses promesses fausses et trompeuses. Eh! n'est-ce point là être véritablement possédé du démon, et s'attirer les feux de l'enfer!

Mais on voit des hommes tout plongés dans les affaires du siècle vivre heureux et tranquilles. Oui, et Jésus-Christ l'a prédit: « En vérité, « en vérité », nous dit-il, « vous pleurerez, et « vous gémirez, et le monde sera dans la joie ». (Jean, XVI, 20.) C'est ainsi que dans les temps anciens, les Babyloniens qui ignoraient le vrai Dieu regorgeaient de richesses, de puissance et de gloire, tandis que les Juifs gémissaient dans la captivité, la servitude, et la plus extrême affliction; et Lazare, qui mérita le royaume des cieux, gisait plein d'ulcères que les chiens venaient lécher, et souffrait chaque jour le tourment de la faim. Le mauvais riche au contraire vivait dans les délices et le repos, les honneurs et un cercle nombreux d'amis, mais tous ces avantages lui furent inutiles dans l'enfer; quant à Lazare, ni la faim, ni ses plaies ne l'empêchèrent d'être juste, et parce qu'il lutta comme un généreux athlète contre le chaud

et le froid, il vainquit et fut couronné, c'est pourquoi le Sage nous dit : « Mon fils, quand tu « t'approches du service de Dieu, prépare ton « âme à la tentation, dirige ton cœur, attends « avec patience, et ne te hâte point au « jour de l'obscurcissement ; car le feu épure « l'or, ajoute-t-il, et les hommes que Dieu veut « recevoir s'éprouvent dans la fournaise de « l'humiliation ». (Eccli., II, 1, 2, 5.) L'auteur des proverbes nous dit aussi : « Mon fils, ne « rejette point la correction du Seigneur, et ne « t'abat point lorsqu'il te châtie » (Prov., III, 11), car celui qui jette l'or dans la fournaise, sait combien de temps il doit l'y laisser, et quand il sera utile de l'en retirer. C'est pourquoi l'auteur du livre de l'Ecclésiastique nous dit : « Ne vous hâtez point au jour de l'obscur- « cissement » ; et Salomon nous avertit également, « de ne point nous laisser abattre, lors- « que Dieu nous châtie », et en effet la tribulation est un moyen bien énergique pour éprouver les forces de l'homme, et expérimenter sa patience.

Mais que dire si l'épreuve est si forte qu'elle renverse et terrasse l'homme ? Je réponds que « Dieu est fidèle, et qu'il ne permettra pas que « vous soyez tenté au-delà de vos forces ; mais « qu'il vous fera profiter de la tentation, afin « que vous puissiez persévérer ». (I Cor., X, 13.) Car puisque Dieu châtie ceux qu'il aime, et abandonne ceux qu'il hait, il ne saurait tout à la fois aimer et haïr le même homme, le châtier et l'abandonner. Comment donc s'expliquer la chute de tant de pêcheurs ? ils sont tombés parce qu'ils se sont eux-mêmes séparés de Dieu, et non parce que Dieu les a abandonnés, car le Psalmiste nous dit : « Voici que « tous ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, « périront ». (Ps. LXXII, 27.) Or, le pécheur s'éloigne de Dieu quand il repousse ses châtiments, et quand il s'en indigne, et s'en irrite. L'enfant d'un naturel mauvais que son père a placé sous la conduite d'un maître sévère, se montre impatient du travail, et rebelle à la correction, c'est pourquoi il fuit le regard et le toit paternel, mais qu'y gagne-t-il ? Il se précipite dans l'abîme de tous les maux, il souffre dans une région étrangère la faim, la misère et la maladie, et bientôt il en est réduit à la honte de se vendre comme esclave : c'est ainsi que le chrétien qui ne sait point supporter avec résignation les châtiments du Seigneur, et qui ne les reçoit qu'en frémissant de colère et d'indignation, se les rend inutiles, et s'attire les derniers malheurs. C'est pourquoi l'Ecriture nous avertit de souffrir la main qui nous frappe, et de diriger notre cœur vers le Seigneur.

Mais de tous les maux, direz-vous, je souffre les plus violents. Dans les gymnases tous les athlètes ne sont point soumis aux mêmes exercices, et l'on forme à la lutte les faibles contre les faibles, et les forts contre les forts, car l'athlète dont l'antagoniste est évidemment inférieur, ne s'instruit pas véritablement dans son art, lors même qu'il s'exercerait tout le jour. Mais pourquoi, direz-vous encore, Dieu n'envoie-t-il pas les mêmes épreuves à tous ceux qui ont choisi le même genre de vie ? Parce que Dieu a plusieurs manières d'éprouver ses serviteurs, et que tous n'ont pas le même besoin d'être également éprouvés, quoique tous aient embrassé la même carrière. Ne voyons-nous pas que dans les mêmes maladies l'on ne donne point à tous les mêmes remèdes, et qu'on les diversifie selon l'état particulier de chaque malade ? c'est ainsi que le Seigneur varie les tribulations dont il nous afflige. L'un est éprouvé par une longue maladie, l'autre par une extrême pauvreté, et celui-là par l'injure et la calomnie ; un père a la douleur de voir mourir ses enfants, et les membres de sa famille ; un homme vertueux est méconnu de tous, et ne recueille aucune estime, et un honnête citoyen est accusé de faits, dont il n'est point coupable et qui font peser sur lui le poids d'une mauvaise réputation. Enfin, nous avons tous nos peines, spéciales, car il est impossible d'en faire le détail exact.

Comparée à la vôtre, l'épreuve des autres vous paraît légère et presque nulle. Mais si vous l'essuyiez, peut-être apprendriez-vous que vos propres souffrances, sont réellement plus supportables. Au reste, lors même que nos frères seraient moins éprouvés que nous, nous ne devrions point nous en troubler, car la grandeur de la récompense se proportionne à celle de la tribulation ; et nous y trouvons comme une pleine assurance contre toute chute volontaire, ou involontaire. Et en effet la tribulation réprime notre orgueil, éloigne la négligence et nous rend plus vigilants et plus religieux. Aussi, en tenant compte de tout, on trouve certainement, malgré les apparences contraires, que les épreuves sont fécondes en heureux résultats, et qu'aucun de ceux qui ont été

agréables à Dieu, n'a vécu sans douleurs et sans tribulations.

7. Et en effet, si le bienheureux Paul a été si éprouvé, et qui est plus grand que Paul? ou même qui est son égal ? comment croire que tous n'ont pas besoin du secours de la tentation ? sans doute l'affliction ne corrige pas tous les pécheurs ; mais c'est leur propre insouciance qu'il faut en accuser, et non celui qui leur envoie l'affliction. Si Dieu n'appliquait aucun appareil sur leurs plaies, il semble que par sa négligence, il serait coupable de leur mort ; et n'est-il pas bien important qu'aujourd'hui nul ne puisse blâmer le médecin, et soit contraint de faire tomber la faute sur les malades eux-mêmes et sur leur propre incurie. Quelques-uns, il est vrai, qui s'avançaient d'un pas ferme dans la vie, avant la tentation, succombent sous ses coups, et d'autres qui sont plongés dans le vice et le péché, n'éprouvent aucune tribulation. Il en est même, dont l'existence depuis le berceau jusqu'à la tombe, n'est qu'une suite de peines et de malheurs. Mais rien de tout cela ne doit nous troubler et nous abattre. Car si nous devions, et si nous pouvions connaître dans tous ses détails l'économie de la Providence, nous aurions raison de nous affliger et de nous troubler de ce qu'elle nous tairait le secret de cette conduite. Mais quand l'Apôtre, ravi jusqu'au troisième ciel, et auquel tant de mystères furent révélés, s'arrête au bord de cet abîme, et que, considérant en Dieu la profondeur des trésors de la sagesse et de la science, il s'étonne et recule, pourquoi nous fatiguer inutilement à scruter ces abîmes insondables et à pénétrer curieusement ces mystères impénétrables ?

Certes, lorsqu'un médecin emploie des moyens de guérison qui paraissent contraires à notre maladie, par exemple lorsqu'il ordonne de baigner dans l'eau froide un membre gelé, ou qu'il prescrit quelque traitement extraordinaire, nous nous y soumettons sans aucune réclamation. Il nous suffit de croire qu'il agit par suite de ses connaissances médicales, pour que tout aussitôt nous acquiescions volontiers à ses prescriptions. Et cependant un médecin se trompe souvent. Et quand il s'agit de Dieu qui, en toutes choses, est si élevé au-dessus de nous, qui est la sagesse même, et qui ne peut se tromper, nous scrutons avec une téméraire curiosité l'ordre et les desseins de sa providence ! Nous croyons tout simplement la parole d'un homme, lorsque nous pourrions avec raison lui demander des preuves ; et nous obligeons le Seigneur, en qui seul nous devons croire fermement, à nous dévoiler les motifs et les raisons de sa conduite : nous nous indignons même quand il nous les cache. Mais sont-ce là les dispositions d'une âme pieuse et chrétienne? Oh ! je vous le demande, et je vous en supplie, ne soyons pas si insensés, et dans tous nos doutes, redisons avec le Psalmiste : « Seigneur, vos jugements sont un « abîme ». (Ps. xxxv, 7.) Car, c'est encore par un effet de la sagesse divine que toutes choses ne nous sont point clairement manifestées.

Et en effet, si notre obéissance aux commandements du Seigneur reposait sur la connaissance et les raisons de tous les événements, notre récompense serait médiocre, et notre conduite démontrerait une foi bien faible. Mais lorsqu'au milieu des ténèbres qui nous entourent, nous accomplissons ses préceptes en toute affection de cœur, notre légitime obéissance, et notre foi ferme et entière enrichissent notre âme de grands et précieux mérites. Il nous importe donc seulement d'être persuadés que rien ne nous arrive que par la permission de Dieu et pour notre utilité. Quant aux raisons de sa conduite, ne les recherchons plus, et supportons cette ignorance sans peine et sans chagrin. Car il ne nous est ni possible, ni utile de les connaître ; d'abord parce que nous ne sommes que de simples mortels, et ensuite parce que nous deviendrions facilement fiers et arrogants. Souvent nous faisons, à l'égard de nos enfants, des choses qui leur paraissent être nuisibles, quoiqu'en réalité elles soient très-utiles. Mais ils se gardent bien de scruter nos motifs, et nous-mêmes nous nous abstenons de les leur expliquer et de leur en faire comprendre la sagesse. Nous nous bornons à les avertir d'obéir en toutes choses à leurs parents, et puis de se tenir tranquilles. Mais si nous nous conduisons ainsi avec un père et une mère qui sont hommes comme nous, et si nous réprimons envers eux toute impatience et tout murmure, serions-nous fondés à nous indigner contre Dieu de ce qu'il ne nous fait point de confidence de ses desseins ? Eh ! n'est-il pas aussi élevé au-dessus de nous par l'excellence de ses perfections que la nature divine l'emporte sur la nature humaine ? une telle prétention serait le comble de l'impiété.

Ce sont les hommes coupables de cette témérité, auxquels l'Apôtre adressait ces paroles d'indignation : « Mais qui êtes-vous, « homme, pour contester avec Dieu ? un vase « d'argile dit-il à celui qui l'a formé : Pour-« quoi m'avez-vous fait ainsi? » (Rom., IX, 20.) J'avais allégué l'exemple d'un fils envers son père; et saint Paul nous en propose un autre bien plus frappant, celui du potier et du vase qu'il a formé. Et en effet, comme l'argile obéit docilement à la main qui la façonne, ainsi l'homme doit se soumettre aux ordres du Seigneur, recevoir avec reconnaissance les biens ou les maux qu'il envoie, et ne se permettre aucune impatience, ni aucune recherche curieuse. Au reste, les saints qui ont vécu sous la loi ancienne, ces hommes si admirables, ont également connu ces doutes et ces perplexités. Job demande « pourquoi vivent les impies, et « pourquoi ils sont affermis dans les riches-« ses? » David avoue que « ses pieds se sont « presque égarés, et qu'il s'est indigné contre « les impies, en voyant la paix des pécheurs. « Car il n'arrive rien d'extraordinaire à leur « mort, et les plaies dont ils sont frappés ne « durent pas. Ils ne sont point dans les travaux « comme les autres hommes, et ils ne sont « point éprouvés comme eux ». Et Jérémie lui-même dit : « Seigneur, vous êtes juste ; cepen-« dant je vous ferai de justes plaintes : pour-« quoi les impies prospèrent-ils dans leurs « voies? » Job, XXI, 7; Ps. LXXII, 2-5; Jérém., XII, 1.)

Sans doute ces illustres personnages formulaient un doute, et adressaient à Dieu une question, mais c'était avec des sentiments tout autres que les impies. Car ils ne condamnaient pas le Seigneur, et sa conduite ne les portait pas à l'accuser d'injustice. Mais l'un d'eux disait : « Seigneur, votre justice est élevée com-« me les montagnes, et vos jugements sont « profonds comme l'abîme »; et il est écrit de Job qu'au milieu de toutes ses souffrances « il « ne proféra rien d'insensé contre Dieu ». (Ps. XXXV, 7; Job, I, 22.) Nous lisons aussi dans le même livre que ce saint patriarche, après avoir rendu hommage à l'infinie sagesse du Seigneur, et à sa providence, ajoute en parlant de la création : « Voilà une faible partie « de ses œuvres, et ce que nous avons entendu « est comme une goutte légère ». (Job, XXVI, 14.) Enfin le prophète Jérémie, craignant qu'on ne se méprît sur ses véritables sentiments, fait précéder sa demande de cette affirmation : « Seigneur, vous êtes juste ». C'est-à-dire, je sais que la justice règle toutes vos œuvres, quoique j'ignore de quelle manière cette justice s'accomplit.

Mais enfin, ce prophète et tous les autres connurent-ils les secrets divins? nullement; et leurs demandes n'obtinrent aucune réponse. David l'avoue lui-même, quand il dit : « J'ai « médité pour pénétrer ce mystère, et mes yeux « n'ont vu qu'un grand travail ». (LXXII, 16.) Ils n'ont donc pu résoudre leurs doutes, et c'est pour nous une leçon de ne pas même en proposer de semblables. Ils ne demandaient cependant à Dieu que de leur révéler pourquoi les impies vivent dans la prospérité et l'abondance des biens de la terre; et ils n'ont rien appris. Mais aujourd'hui nous sommes bien plus téméraires, et nous exigeons du Seigneur la solution de problèmes bien plus difficiles. C'est pourquoi le plus sûr est d'abandonner la raison et la conduite de toutes choses à Celui qui connaît tous les événements, même avant qu'ils arrivent.

8. Cependant s'il faut tirer des prémisses qui nous sont connues quelque conclusion propre à satisfaire, et à consoler ceux qui se permettent ces curieuses questions, je leur dirai qu'il est indigne d'un chrétien de rechercher pourquoi les bons sont dans les tribulations, et les méchants dans le repos, depuis que le royaume des cieux nous a été révélé, et que les récompenses du siècle futur nous sont proposées. En effet, puisque c'est dans la vie éternelle que chacun doit recevoir selon ses œuvres, à quoi bon se troubler de ce qui arrive ici-bas aux justes et aux impies? Car Dieu exerce les uns qui lui sont fidèlement attachés, et les traite comme de vigoureux athlètes; et parce que les autres sont faibles, lâches et incapables d'un dur travail, il les exhorte d'abord à la pratique des bonnes œuvres. Tout le contraire néanmoins arrive quelquefois, et nous voyons que même pendant la vie, le juste trouve souvent l'honneur et le repos, tandis que l'impie ne rencontre que la honte et l'affliction. Mais alors votre objection tirée du malheur des bons et du bonheur des méchants, tombe et se détruit.

Et cependant pour justifier ici encore la Providence, je dirai que Dieu n'a pas qu'une seule manière d'agir à notre égard, et que dans la plénitude de sa puissance il nous ouvre plusieurs voies de salut. Ainsi, parce que plusieurs

s'opiniâtrent à rejeter le dogme de la vie future et de la résurrection, il nous montre comme l'esquisse et l'image du jugement dernier dans la punition des méchants et la récompense des bons. Ce qui arrivera alors, se découvre déjà en partie, afin que ceux qui pécheraient sous le vain prétexte que ce jugement est éloigné, trouvent dans les divers événements de la vie un salutaire avertissement et en deviennent meilleurs. Et en effet si jamais le méchant n'était puni sur la terre, et si le juste n'y était jamais honoré, plusieurs parmi ceux qui ne croient pas à la résurrection, s'en autoriseraient pour fuir la vertu comme une source de malheurs, et pour rechercher le vice comme une cause de bonheur. Mais admettez d'autre part que chacun reçoive ici-bas, selon ses mérites, dès lors l'impie traiterait le dogme du jugement de fable et de mensonge. C'est pourquoi, afin d'affermir notre foi en ce jugement, et afin de prévenir un mépris qui entraînerait le plus grand nombre dans l'excès du mal, Dieu châtie souvent le pécheur en cette vie, et quelquefois aussi il récompense le juste. Mais parce qu'il ne le fait pas toujours, il corrobore la vérité d'un jugement à venir, et parce qu'il anticipe ce même jugement par le châtiment de quelques pécheurs, il réveille tous ceux qui dorment comme du profond sommeil de l'iniquité. Car plusieurs, en voyant que les méchants sont punis, craignent les mêmes sévérités, et se corrigent; et puis en observant que chacun ne reçoit point toujours pendant la vie le prix de ses œuvres, ils sont forcés de reconnaître qu'un autre temps est réservé pour cette juste rétribution.

Certainement le Seigneur, qui est le Dieu de toute justice, ne permettrait jamais que tant de pécheurs meurent impunis, ni que tant de justes soient péniblement affligés pendant la vie, si dans le siècle futur il n'avait préparé aux uns et aux autres un autre état. C'est pourquoi il ne punit et ne récompense point indistinctement tous les méchants, et tous les bons, mais quelques-uns seulement. C'est ainsi qu'il châtia le roi d'Assyrie, et qu'il délivra le roi Ezéchias, quoique parmi les Assyriens et les Juifs plusieurs fussent impies comme Sennachérib, et justes comme Ezéchias. Mais il ne tient pas cette conduite à l'égard de tous, parce que, je le répète, le jour du jugement n'est point encore arrivé. Au reste, cette doctrine n'est point la mienne, et vous allez l'entendre sortir de la bouche même de Celui qui doit nous juger. Un jour on vint lui annoncer la mort de ceux que la chute de la tour de Siloé avait écrasés, et lui parler des Galiléens dont Pilate avait, dans une froide cruauté, mêlé le sang avec leurs sacrifices, et il dit : « Pensez-« vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs « que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont « été traités de la sorte ? Non, je vous assure. « Mais si vous ne faites pénitence, vous périrez « tous de la même manière. Croyez-vous aussi « que les dix-huit personnes que la tour de Siloé « écrasa dans sa chute, fussent plus coupables « que tous les habitants de Jérusalem ? Non, je « vous assure ; mais si vous ne faites pénitence, « vous périrez tous de la même manière ». (Luc, XIII, 2-5.) Ainsi Dieu suspend l'action de sa justice, et il ne punit pas tous ceux qui mériteraient les mêmes peines, afin que le châtiment des uns soit pour les autres une utile leçon et qu'ils se corrigent.

Il me semble avoir suffisamment éclairci cette première difficulté ; et peut-être demandez-vous que j'aborde maintenant une autre question beaucoup plus épineuse. Mais déjà les vérités que je me suis efforcé de prouver sont autant de principes de solution. Quel est donc le sujet de votre anxiété ? Le sort de ceux qui depuis le berceau jusqu'à la tombe ne connaissent que le malheur et l'infortune? J'en ai dit la raison précédemment, lorsque j'ai affirmé qu'ils sont punis ou pour leurs propres péchés, ou pour que les autres pécheurs s'instruisent par leur exemple. Si cela ne se vérifie pas en tous, c'est que le jour du jugement n'est point encore arrivé. Mais que dire, objecterez-vous, de ceux qui avant l'âge où l'on discerne le bien d'avec le mal, sont traités comme de grands coupables? Je réponds qu'on doit ici reconnaître non une seule cause, mais des causes nombreuses et variées. Car ces effets que vous signalez, peuvent résulter de l'inconduite des parents, de la négligence des nourrices, de l'influence du chaud ou du froid, et de mille autres accidents. En outre parce que Dieu sait que plusieurs deviendront criminels, il enchaîne déjà leur malice dans les liens de ces châtiments. Eh ! ne voyez-vous pas que souvent les pauvres et les mendiants, même parmi les angoisses de l'indigence, commettent des crimes dont il faut accuser non leur pauvreté, mais leurs penchants mauvais?

C'est ainsi qu'on raconte que quelques-uns

de ces misérables outragèrent une femme chaste et honnête qu'ils avaient rencontrée seule et à l'écart. Certes, était-ce le besoin ou l'indigence qui les portaient à ce crime? Et quels forfaits ne se permettraient-ils pas, si la pauvreté ne captivait en eux ces instincts pervers? qui peut encore supporter facilement la rage et la fureur de certains prisonniers? eh bien! ceux qui sont possédés du démon leur ressemblent. Et je ne parle pas de ce qu'ils font sous l'empire de la possession, mais de ce qu'ils exécutent en dehors de sa contrainte. Car ils se livrent à la gourmandise, au vol, à l'ivrognerie, et à des vices plus honteux encore. Nous voyons encore que souvent la justice humaine prolonge la captivité de certains malfaiteurs, en sorte qu'ils meurent en prison. Quelquefois aussi pour donner à tous un sévère avertissement, le juge en choisit un ou deux qu'il condamne à mort et qu'il fait exécuter sur un échafaud élevé, et qu'entourent tous les autres prisonniers. C'est ainsi que sans punir tous les malfaiteurs, il sait les contenir tous par une crainte salutaire. Et de même Dieu, qui veut nous ramener au bien, ne croit pas nécessaire de punir tous les méchants, et se contente d'en châtier quelques-uns qu'il sait ne devoir point se corriger. Cette conduite fait éclater sa puissance non moins que sa juste colère, et produit à notre égard les plus heureux résultats. Car il exhorte les méchants à se corriger, rend les bons plus vigilants, épanche les richesses de sa bonté, et, comme je l'ai dit, affermit en tous les esprits le dogme de la résurrection.

Eh! qu'importe cette doctrine, direz-vous à ceux qui, malheureux dès le berceau, meurent avant que l'âge leur permette de discerner le bien d'avec le mal? Et moi, je vous demande quel est le malheur d'un enfant qui n'a pas le sentiment de la douleur, et qui ne peut comprendre la souffrance ou la joie? J'ajoute encore comme éclaircissement nouveau à votre question, que j'ai vu ce malheur des enfants ramener dans la bonne voie les père et mère, les frères et les autres membres de la famille. Or, n'est-ce pas un grand bien qu'un même acte de la Providence ne nuise à personne et soit utile à plusieurs? J'avoue aussi qu'il existe une autre cause de cette conduite de Dieu, mais elle nous est cachée, et Celui qui nous a créés s'en est réservé le secret.

9. Il reste enfin une dernière objection. Comment expliquer la chute de ceux qui marchaient bien avant la tentation, et qui tombent ensuite. Mais d'abord, je vous le demande, qui peut assurer que ces personnes marchaient bien, si ce n'est Celui qui a formé le cœur de chaque homme, et qui connaît toutes nos œuvres? (Ps. XXXII, 15.) Car souvent ceux qui paraissent être les meilleurs, sont réellement très-mauvais. C'est ce qui se manifeste même dès cette vie, mais pour quelques-uns seulement, et comme par hasard ou par la force des circonstances. Mais lorsque le Juge suprême sera assis sur son tribunal, ce ne seront plus quelques hypocrites, mais tous qui seront démasqués. Et, en effet, ce Juge sonde les reins et les cœurs, et sa parole vivante et efficace est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et la moelle; et elle démêle les pensées et les mouvements du cœur. (Hébr., IV, 12.) Aussi la peau de brebis ne pourra-t-elle alors cacher le loup, ni l'apparente blancheur du sépulcre sa pourriture intérieure. Oui, nulle créature n'échappera aux regards du souverain Juge, mais tout sera à nu et à découvert devant ses yeux. C'est ce que nous indique saint Paul, quand il écrit aux Corinthiens: « Ne jugez donc point avant « le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, « qui éclairera ce qui est caché dans les « ténèbres, et découvrira les plus secrètes « pensées des cœurs ». (1 Cor., IV, 5.)

Mais laissons de côté les hypocrites, et venons-en à ceux qui réellement marchent bien. Pouvez-vous m'assurer qu'en pratiquant les vertus chrétiennes, ils n'ont point négligé l'humilité qui les couronne toutes. C'est pourquoi Dieu permet leur chute afin de leur apprendre qu'ils se tenaient debout non par leurs propres forces, mais par sa grâce. Si vous me disiez qu'il eût mieux valu pour eux de persévérer dans la vertu et dans l'orgueil que de tomber et d'être humiliés, ce serait étrangement méconnaître les funestes effets de l'orgueil et les avantages de l'humilité. Car l'expérience démontre qu'un arrogant vertueux, si toutefois il existe, est bien près d'une terrible chute. Au contraire, celui que Dieu laisse tomber, et que sa chute rend humble, se relève, et avec un peu de bonne volonté répare promptement ses pertes. L'arrogant vertueux, qui n'éprouve aucune tentation, ne comprendra jamais sa pauvreté spirituelle, mais son état empirera chaque

jour, en sorte que même à son insu il mourra vide de bonnes œuvres. C'est ainsi que le pharisien qui monta au temple tout glorieux des vertus qu'il croyait posséder, en descendit plus indigent que le publicain.

Il est aussi un autre fléau bien puissant pour dissiper les biens spirituels que nous avons péniblement amassés, et ce fléau est le vent de la vaine gloire. Car dès que ce vice s'insinue dans notre âme, comme un ouragan furieux, il disperse toutes nos richesses. Voilà donc une seconde occasion de chute pour ceux qui marchent bien. Et, en effet, plusieurs parmi ceux qui nous paraissent soutenir pour la vertu une lutte pénible, et qui la soutiennent réellement, se proposent souvent moins la gloire de Dieu que l'estime des hommes. Mais alors Dieu permet qu'ils succombent à la tentation, afin qu'ils perdent aux yeux du public cette gloire qu'ils ambitionnaient tant. Ils comprennent donc que son éclat est celui de la fleur des champs, et désormais tout occupés de Dieu, ils n'agissent que pour lui. Enfin il est encore d'autres causes et d'autres motifs plus élevés; mais, comme je l'ai dit, ils nous sont inconnus, et ils sont le secret du Seigneur. Ainsi, loin de murmurer contre les épreuves qu'il nous envoie, recevons-les avec reconnaissance; car cette vertu est le caractère d'un bon et fidèle serviteur.

Vous vous étonnez aussi que le démon n'ait point exercé sur vous ses violences lorsque vous viviez délicatement au milieu de toutes les pompes du siècle, et qu'il ait attendu le jour où vous avez tout foulé aux pieds pour vous consacrer entièrement à Dieu. Mais c'est comme si vous étiez surpris qu'un athlète ne provoque point les spectateurs, et se réserve pour l'adversaire qui descend dans l'arène, inscrit au nombre des combattants et exercé à la lutte. C'est celui-là seul qu'il attaque, qu'il frappe à la tête et qu'il meurtrit de coups. Il ne faut donc ni s'étonner, ni s'affliger de ce que le démon, comme un puissant antagoniste, nous presse et nous suffoque, puisque telle est la loi du combat. Il n'y aurait sujet de s'alarmer que s'il nous renversait, s'il nous abattait, et s'il nous enlevait le prix de nos premiers travaux. Mais tant qu'il ne prévaut point contre nous, loin de nous nuire, il sert nos intérêts, en augmentant notre gloire. Le plus vaillant soldat d'une armée est celui qui peut, et montrer de nombreuses blessures, et défier au champ-clos les plus braves du camp ennemi. Nous admirons surtout les athlètes qui luttent généreusement contre un adversaire inexpugnable, car c'est ainsi qu'ils désignent un robuste antagoniste. Et le chasseur le plus vaillant est celui qui prend les bêtes les plus féroces. Sans doute, le démon qui vous attaque est impudent et terrible : mais c'est pour cela même que je ne cesse de vous admirer, et d'être comme frappé d'étonnement, en voyant que, mis aux prises avec un tel adversaire, loin de succomber et de vous livrer vous-même, vous restez ferme et invulnérable à ses traits.

10. Je ne parle point ainsi par flatterie, mais parce que cette épreuve a été pour vous la source de grands avantages. Souffrez, je vous le demande, que je m'exprime en toute franchise, autrement il me serait difficile de bien me faire comprendre. Vous n'ignorez point, et même vous n'avez point oublié quelles étaient, avant cette tentation, votre vie et vos occupations. Veuillez y réfléchir sérieusement, et si vous comparez le temps présent au temps passé, vous trouverez combien vous avez gagné à cette lutte. Aujourd'hui, en effet, vous vous livrez sans relâche aux jeûnes et aux veilles, à la lecture et à la prière, et vous vous exercez à toutes les pratiques de la gravité religieuse et de l'humilité chrétienne. Mais auparavant vous négligiez les livres, et tous vos soins, comme tout votre travail, se bornaient à la culture d'un verger. Plusieurs, je le sais, blâmaient ces occupations, et vous traitaient d'arrogant et de superbe. Ils vous accusaient de montrer ainsi que vous n'aviez oublié ni la noblesse de votre famille, ni les hautes dignités de votre père, ni l'opulence de votre maison. Et combien avez-vous été négligent dans les veilles saintes ! vous le savez mieux que personne. Car, lorsque les frères se levaient au milieu de la nuit, vous prolongiez un profond sommeil, et vous vous fâchiez contre ceux qui venaient vous éveiller. Mais depuis que vous avez été soumis à cette guerre et à cette lutte, toute cette lâcheté a disparu, et tout s'est heureusement amélioré.

Et si vous demandez maintenant pourquoi Dieu ne vous a pas mis aux prises avec l'esprit mauvais, lorsque vous viviez dans les délices, et que vous ne songiez qu'aux pompes et aux vanités du monde, je vous répondrai qu'il en a agi ainsi par une sage providence. Car il sa-

vait que vous étiez alors trop faible pour ne pas succomber bientôt sous les coups d'un puissant adversaire. Bien plus, il ne vous a point engagé dans cette lutte dès les premiers jours de votre profession monastique, mais il vous a laissé le temps d'exercer vos forces ; et ce n'est qu'après avoir reconnu votre talent qu'il vous a lancé dans cette périlleuse carrière. Cependant vous vous souvenez encore de ceux qui vivent dans le siècle, et vous nous citez l'exemple de votre serviteur. Car je pense que c'est lui que vous voulez désigner quand vous dites que plusieurs ont été dans le monde soumis à la même épreuve, et qu'ils en ont été promptement et entièrement délivrés. Mais dans cette guerre que votre serviteur, ô mon bien cher ami, et que tous ceux qui ont ressenti les mêmes tentations, ont soutenue contre le démon, la Providence avait des motifs tout autres que ceux qui la dirigent à votre égard. Car Dieu ne déchaînait contre eux tous cette bête féroce, que pour leur inspirer un juste effroi, et par cette crainte les rendre meilleurs. Vous, au contraire, il vous expose à sa rage afin que vous combattiez courageusement, que vous triomphiez vaillamment, et que vous remportiez ainsi le prix de votre héroïque patience.

Or, la victoire ne consiste point à éviter sous les yeux de nombreux spectateurs, les coups et l'attaque de son adversaire : il faut pour l'obtenir se présenter à son antagoniste, et le provoquer au combat. Mais, c'est ce que ne fera jamais celui qui s'abandonne à la tristesse et à mille pensées absurdes. Telle est votre situation présente, et en voici la preuve : tous reconnaissent que votre vie, quelques dénégations qu'y oppose votre humilité, est bien différente de celle de votre serviteur, et qu'elle est beaucoup plus parfaite. Il est donc juste que Dieu ait de vous plus de soin que de lui. Ce premier principe est certain, et il ne l'est pas moins que si cette épreuve était de la part de Dieu un effet de haine et de répulsion ; jamais il ne la prolongerait pour un ami aussi cher, tandis qu'il a promptement délivré du démon un homme qu'il aimait beaucoup moins. Mais cette preuve ne me suffit pas, et je veux encore vous amener à reconnaître que l'abandon même où le Seigneur vous laisse, est à votre égard un souverain témoignage de son amour. Et en effet, si vous n'aviez employé contre cette tentation tous les moyens les plus efficaces, pèlerinages lointains, et recommandations aux saints les plus éminents et les plus puissants pour briser ces liens, les desseins de Dieu sur vous n'eussent pas éclaté aussi évidemment, et plusieurs peut-être eussent demandé pourquoi il prolongeait ainsi votre épreuve. Mais vous avez souvent visité les lieux consacrés aux martyrs, et où plusieurs démoniaques, furieux jusqu'à dévorer la chair humaine, ont recouvré la paix; vous avez vécu plusieurs mois dans la société de ces pieux personnages, dont la sainteté et la puissance n'avaient jamais échoué dans de semblables guérisons; vous n'avez en un mot rien omis de tout ce qui pouvait vous procurer une heureuse délivrance, et vous êtes revenu portant toujours en vous-même votre ennemi. Or, n'est-ce point là aux yeux mêmes des plus insensés, une preuve évidente et certaine d'une Providence toute spéciale? Car jamais le Seigneur ne vous eût refusé cette si grande grâce, et il n'eût point confondu l'espérance de ses serviteurs, s'il n'eût connu que cette épreuve était utile à votre vertu. Ainsi cette conduite de Dieu qui vous paraît être un signe d'abandon, est au contraire un témoignage tout particulier de sa tendresse et de son affection.

CONSOLATIONS A STAGIRE.

LIVRE DEUXIÈME.

ANALYSE.

Dans ce second livre, saint Chrysostome s'applique principalement à dissiper la crainte où était Stagire que le démon ne le portât à exécuter les pensées de suicide dont il était tourmenté. — Il lui fait remarquer que ces pensées ne viennent pas toujours du démon, puisque plusieurs se sont suicidés sans en être obsédés, et qu'il faut plutôt les attribuer à son noir chagrin. — Il lui conseille de bannir cette sombre tristesse dont saint Paul craignit les suites même pour l'incestueux de Corinthe. — Et le meilleur moyen d'y réussir, est de s'élever au-dessus des frivoles opinions du vulgaire, et de considérer qu'il n'y a que le péché dont nous devions avoir honte. — D'ailleurs peut-il se plaindre d'un état qui lui est une occasion de pratiquer la vertu et de mériter beaucoup pour le ciel ? — Quant à la colère et aux excès qu'il redoutait de la part de son père, il lui représente qu'il ne peut se les imputer, ni en être responsable : et qu'au reste il est bien à présumer qu'un homme, plongé comme lui dans les plaisirs et les affaires, ne s'en inquiétera que faiblement. — A l'égard de l'affliction où le tenait l'incertitude de sa guérison, il lui démontre que la durée de ses maux lui sera toujours salutaire, puisque l'apanage de l'homme sur la terre est le travail et l'épreuve. — Il lui cite en preuve la vie des anciens patriarches, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, dont l'existence n'a été qu'une suite non interrompue de peines et de tribulations. — Et il conclut avec Salomon que tout étant vanité sur la terre il ne faut reposer ses espérances que sur le bonheur qui nous est réservé au ciel.

1. La première partie de cet écrit a eu pour but de justifier la Providence, et de vous montrer que la tentation qui vous obsède, est de sa part une preuve d'amour, et non une marque de répulsion et de haine. Mais puisque vous vous plaignez vivement de ce que le démon vous porte à vous détruire, soit en vous jetant dans les flots, soit en vous précipitant du haut d'un rocher, ou par tout autre genre de suicide, permettez que j'aborde maintenant ces funestes pensées. Et d'abord elles ne viennent point du démon seul, et votre mélancolie y entre pour beaucoup. Oui, cette sombre tristesse les provoque bien plus que l'esprit mauvais, et peut-être en est-elle l'unique cause. Il est en effet certain que plusieurs, en dehors de cette obsession diabolique, éprouvent cette manie de suicide à la suite de violentes douleurs. Commencez donc par éloigner et chasser de votre âme cette noire mélancolie, et vous ôterez au démon toute occasion de vous porter au suicide, et même de vous en suggérer la pensée. Le voleur choisit la nuit et les ténèbres pour percer avec plus de facilité le mur d'une maison, en enlever les richesses, et même en égorger les maîtres. C'est ainsi que le démon enveloppe votre esprit de ces noirs chagrins, comme d'une profonde obscurité, et s'efforce de vous ravir toutes les pensées qui pourraient vous rassurer contre vous-même. Mais trouvant alors votre âme seule et sans appui, il l'accable de coups et de plaies. Celui au contraire qui repose en Dieu toutes ses espérances, dissipe ces ténèbres par l'irradiation du soleil de justice dont il reçoit en son âme les bienfaisants rayons, et il retourne contre le ravisseur le tumulte même de ses pensées. Car il en est du

démon, comme un voleur de nuit ; s'il est surpris sur le fait, et s'il aperçoit de la lumière, il tremble, hésite et se trouble.

Et comment, direz-vous, dissiper ces noires vapeurs, si on ne chasse d'abord le démon qui les entretient ! Le démon n'est point en vous l'auteur de ce sombre chagrin ; mais ce chagrin lui-même vient en aide au démon, et il vous suggère toutes ces mauvaises pensées. C'est ce dont saint Paul rend lui-même témoignage. Car, craignant bien plus l'excès de la douleur que l'attaque du démon, il écrit aux Corinthiens de traiter le pécheur avec indulgence, « de peur qu'il ne soit accablé par une « trop grande tristesse ». (II Cor., II, 7.) Je vous accorde au reste que le démon redouble ses violences, en quoi pourra-t-il vous nuire, si votre esprit n'est plus plongé dans cette noire mélancolie ? Quand il est seul, peut-il nous faire quelque mal, grand ou petit ? Mais une profonde tristesse, même sans le concours du démon, enfante les plus grands maux. Eh ! ne voyons-nous pas que c'est sous la pression d'un sombre abattement que des malheureux tressent un fatal lacet, se percent d'un poignard, se précipitent dans l'eau, ou ont recours à quelque autre genre de mort violente ? Ceux mêmes en qui se révèle l'action de l'esprit mauvais, doivent moins l'accuser de leur perte, que la tyrannie et l'excès de leurs chagrins.

Et comment, direz-vous, ne pas succomber sous cette noire tristesse ? un moyen sûr et facile est de rejeter bien loin la vaine opinion du vulgaire, et de diriger vos pensées vers les choses d'en-haut. Et, en effet, votre état ne vous paraît si grave et si affreux que parce qu'autour de vous on en juge ainsi. Mais si vous voulez mépriser ces préjugés et ces faux jugements, et considérer la chose en elle-même, vous n'y trouverez, comme je l'ai précédemment montré, aucun motif raisonnable de vous attrister ; une autre cause de votre abattement et de votre mélancolie, est de voir vos frères vivre joyeux et pleins d'une douce confiance. Eh bien ! à cet égard même je réponds que si vous consumiez vos journées dans les plaisirs de la chair, les amusements du cirque, les jeux de hasard et les festins, tandis qu'eux-mêmes vivraient dans la chasteté, la tempérance et toutes les autres vertus chrétiennes, vous auriez raison de vous affliger ; mais puisque vous suivez avec eux le même chemin, pourquoi vous troubler ? Sans doute si cet esprit s'adressait à un esprit léger et présomptueux, je devrais taire ce que je vais dire ; mais parce que, comme je l'espère, quelques louanges qu'on vous donne, vous serez toujours modeste, et vous vous tiendrez toujours au dernier rang, je parlerai en toute confiance et en toute franchise.

J'apprends donc que vous avez fait de tels progrès dans la piété, que vous rivalisez de vertu non plus avec les jeunes religieux, mais avec les plus parfaits des anciens, et les plus éminents en sainteté. Oui, l'on dit que vous ne leur êtes inférieur en rien, ni pour la rigueur du jeûne, puisque tous les deux jours vous ne prenez qu'un peu de pain et d'eau ; ni pour la longueur des veilles, puisqu'avec plusieurs d'entre eux vous passez les nuits entières sans sommeil ; ni pour le travail du jour, puisque, selon le bruit public vous surpassez en activité la plupart des frères. Les voyageurs qui vous ont visité racontent que vous persévérez les journées entières dans les larmes et la prière, et qu'à l'exemple de ces anachorètes qui observent un inviolable silence, et se sont renfermés dans une étroite cellule, vous vivez seul et silencieux dans un monastère si nombreux. Que dirai-je de votre componction, de votre extérieur négligé, et des signes de votre douleur ? Ceux qui en parlent, ne le font qu'avec un sentiment d'effroi, et souvent leur récit a touché des pécheurs. Stagire, disent-ils, ne lève jamais les yeux sur ceux qui entrent, et jamais il ne se distrait de ses travaux accoutumés. Souvent on a pu craindre que ses pleurs continuels ne lui fissent perdre la vue, et que ses veilles immodérées, et une trop forte application à la lecture n'affaiblissent ses facultés.

2. Ainsi vous vous attristez et vous vous troublez de ce que vous surpassez vos frères en ferveur et en régularité, et de ce que mis aux prises avec un terrible et impudent adversaire, vous laissez loin de vous tous ceux qui courent avec vous dans la même carrière. N'avais-je donc pas raison de dire que votre sombre tristesse n'avait d'autre fondement que les préjugés du vulgaire, et qu'en l'examinant de près, on y découvrirait des motifs de joie et de paix ? Et, en effet, je vous le demande, à quoi me sert-il de n'être point attaqué par le démon, si je néglige les devoirs de ma profession ? et quel mal peuvent me faire des violences, si ma conduite est vertueuse et irréprochable ? mais

peut-être êtes-vous honteux et troublé lorsqu'il vous renverse sous les yeux de quelques-uns des frères? mais encore ici vous raisonnez bien plus selon l'opinion du vulgaire, que selon une droite raison, car on ne peut appeler ces accidents une chute réelle, puisque le péché seul mérite ce nom. Oui, c'est lorsqu'on tombe dans le péché, qu'il convient de rougir et de s'attrister. Nous, au contraire, nous rougissons de ce qui peut inspirer le moindre sentiment de honte, et nous croyons ne faire aucun mal quand nous nous permettons des actions vraiment honteuses, des actions dignes d'anathème et des derniers supplices. Chaque jour des âmes tombent dans le péché; et qui déplore leur chute! mais si le corps souffre, aussitôt on s'écrie que la douleur est affreuse et intolérable. Eh! n'est-ce point là être le jouet du démon qui trouble si malheureusement notre esprit, et fait errer notre jugement sur la véritable appréciation des choses?

Supposons que ces accidents fussent en vous le résultat de l'ivresse, vous auriez raison d'en être honteux et confus, parce qu'ils seraient volontaires et coupables; mais puisqu'ils vous arrivent par suite d'une violence extérieure, la honte ne saurait atteindre la victime de cette violence et doit rejaillir tout entière sur celui qui en est l'auteur. C'est ainsi que si, dans les querelles de la place publique, l'un des deux rivaux renverse l'autre, nous accusons celui qui a donné le coup, et non celui qui l'a reçu. Sans doute il est utile de rougir, mais seulement lorsqu'on a commis une de ces fautes que le Juge suprême doit punir sévèrement; et tant que notre conscience ne nous reprochera aucune faute de ce genre, qui pourrait nous faire rougir! Si l'on vous frappait sans raison et sans provocation aucune, et si l'on vous renversait par terre, et que supportant ces coups et cette injure en toute douceur, vous vous retiriez en silence, cette conduite, loin de vous déshonorer, relèverait le mérite de votre vertu. Eh quoi! quand les hommes attaquent, c'est un honneur de souffrir leurs injures; et lorsque la provocation vient du plus méchant de tous les êtres, et qu'on lui résiste généreusement, on en rougirait comme d'une mauvaise action! Mais quoi de moins raisonnable qu'une telle conduite? et, en effet, si par suite de cette obsession vous péchiez soit par action, soit en paroles, certes je ne vous empêcherais ni d'en rougir, ni de vous en attrister; mais puisque vous supportez ces violences en esprit de paix et de patience, et qu'aussitôt vous avez recours à la prière, quel sujet de honte pourriez-vous avoir?

Mais peut-être trouverez-vous durs et pénibles les reproches que quelques-uns vous adressent? Eh! peut-on assez mépriser des gens qui ne savent pas même discerner ce qui est digne de blâme! ils sont réellement insensés et obsédés du démon, puisqu'ils n'ont jamais appris à connaître la véritable nature des choses, en sorte qu'ils blâment ce qui est digne d'éloge, et louent ce qui est digne de blâme. Le frénétique poursuit de ses invectives ceux qu'il rencontre, et ceux-ci ne s'en croient nullement offensés. C'est ainsi que le langage de ces insensés ne doit vous inspirer ni honte, ni confusion; autrement vous deviendriez vous-même coupable, et irriteriez le Seigneur contre vous, car vous tiendriez à déshonneur l'épreuve qu'il vous envoie pour votre bien et votre utilité. Mais quel péché ne serait-ce pas!

3. Voulez-vous connaître ceux qui méritent véritablement d'être couverts de honte et de confusion? je vais vous en signaler quelques-uns. Considérez ce voluptueux qui est tout épris de la beauté d'une femme, cet avare que passionne la folie des richesses, et cet ambitieux qui est disposé à tout faire et à tout souffrir pour acquérir un peu d'honneur et de gloire. Considérez encore ces esprits jaloux que l'envie dessèche, ces cœurs mauvais qui tendent des piéges à ceux qui ne les ont point offensés, ces caractères qui sont en proie à une noire mélancolie, et enfin tous ceux qui recherchent avec fureur les vanités de la vie présente. Toutes ces œuvres, et toutes celles qui s'en rapprochent, sont véritablement des œuvres insensées, et dignes de châtiment. Oui, elles ne méritent que la honte et l'ignominie. Mais loin d'adresser le moindre reproche à celui qui, attaqué par le démon, ne se dément en rien de sa vertu et de sa sagesse, nous devons tous l'admirer et le couronner, parce que, malgré les liens nombreux et pesants qui l'enchaînent, il fournit une course aussi laborieuse, et gravit le sentier rude et escarpé de la perfection. Vous avez encore sur vos frères un avantage que j'oubliais presque de signaler; et cet avantage est que cette violente épreuve peut facilement vous obtenir le pardon et la rémission

de tous vos péchés. Mais déjà j'ai traité ce sujet en parlant de Lazare et de l'incestueux de Corinthe.

Je redoute pour mon père, dites-vous, les conséquences de cette tentation : car si je puis la supporter avec patience et humilité, comment endurer son affliction et ses emportements, s'il vient à apprendre mon triste état ? Mais d'abord il n'en a rien su ; et c'est faire preuve d'une grande pusillanimité que de se laisser abattre par la douleur et le chagrin en prévision de maux qui ne sont pas arrivés, et qui peut-être n'arriveront jamais. Et en effet, d'où savez-vous qu'il connaîtra votre situation? Admettons, cependant, je vous l'accorde, qu'il vienne à la connaître, et qu'il se porte aux derniers excès, je vous louerai de déplorer le mal qu'il commettra, mais je ne veux point que ces regrets se tournent contre vous-même, car il convient que ceux qui ont le goût des choses célestes, et non des choses terrestres, s'abstiennent d'un noir chagrin, non moins que de la colère, de l'envie et des autres passions ; et parce qu'une sombre tristesse nous est même plus dangereuse que toutes ces diverses émotions de l'âme, nous devons lui résister avec force, si nous ne voulons pas absolument périr. Oui, si vous étiez l'auteur des excès auxquels votre père peut se porter, vous devriez craindre et redouter d'être à son égard la cause d'aussi grands maux. Mais s'il veut se plonger lui-même dans cet abîme, que pouvez-vous y faire ? il ne vous reste qu'à déplorer filialement son malheur.

Au reste nous ne savons point quel effet cette nouvelle produira sur lui ; et souvent l'événement est tout l'opposé de nos prévisions, car votre état ne se voit que rarement ; mes conjectures au contraire sont plus que probables, et se réalisent très-souvent : je m'explique. Votre père a des enfants nés en dehors du mariage et qu'il aime beaucoup. Or, cette tendresse sera un grand adoucissement à la douleur qu'il pourrait éprouver à votre sujet. Ne vous troublez donc point par des inquiétudes aussi mal fondées : et si vous devez vous attrister sur lui, gémissez de ses folles dépenses, de ses festins somptueux, de son caractère violent et emporté et surtout de sa vie scandaleuse. Serait-ce à vos yeux une conduite peu criminelle, que du vivant de votre mère, sa légitime épouse, il entretienne avec une fille des relations coupables, et en ait eu plusieurs enfants ? Voilà ce qui mérite vos larmes et votre douleur, car le crime est public et porté jusqu'à l'excès. Mais pour ce qui vous concerne, sans doute le mal peut être grand, comme il peut l'être beaucoup moins que vous ne pensez; et vous seriez bien peu sage, dans une telle incertitude, de vous livrer à une douleur trop certaine.

Mais je vous accorde qu'un premier moment sa colère éclate dans toute sa violence, elle s'apaisera promptement, et ce feu s'éteindra avant même qu'il soit parfaitement allumé, car cet homme plongé dans les délices et les embarras de graves affaires, cet homme qui nourrit un essaim de parasites et de flatteurs et qui brûle pour une jeune fille d'un amour adultère, cet homme qui par elle vous a donné des demi-frères, peut bien apprendre vos malheurs, mais ne saurait en concevoir qu'une douleur légère et peu redoutable. Je le conjecture, et d'après ce que j'ai déjà dit, et surtout d'après votre propre expérience, car vous savez, oui, vous savez combien vous lui étiez cher, et combien vous étiez pour lui un précieux trésor ; mais dès que vous eûtes embrassé la vie monastique, toute cette tendresse s'évanouit, il disait que cette détermination était honteuse, et déshonorante pour votre famille ; il s'efforçait de vous ravir la gloire de votre vocation, et sans un dernier respect pour les lois de la nature, il vous eût peut-être méconnu et déshérité ; c'est pourquoi je m'imagine, dût mon langage vous paraître un véritable non-sens, qu'en apprenant vos épreuves, il se réjouira, les considérant comme une juste punition de ce que vous avez si souvent rejeté ses avis, lorsqu'il vous suppliait de ne pas embrasser ce genre de vie.

4. Ces considérations suffisent, je l'espère, pour calmer vos inquiétudes, à l'égard de votre père, et dissiper les vives appréhensions qui vous troublent. Mais vous dites encore que l'excès de vos maux vient de ce que vous doutez d'en être jamais délivré, et de ce que vous n'avez nulle confiance dans l'avenir. Car le Seigneur, qui vous envoie cette épreuve, voudra peut-être la prolonger jusqu'à votre dernier jour. Ici je ne puis vous répondre rien de certain et d'assuré, car je ne saurais vous dévoiler l'avenir ; et toutefois je sais évidemment, et je voudrais vous persuader que

quand même cela arriverait ainsi, ce serait pour votre avantage. Si vous pouvez en être convaincu, vous aurez bientôt écarté ce que vous considérez comme l'excès de vos maux.

Mais d'abord il ne faut pas oublier que le siècle futur est le temps des récompenses et des couronnes, et la vie présente celui de la lutte et du travail. C'est ce que nous insinue clairement le bienheureux Paul, quand il dit : « Pour moi, je ne cours pas au hasard; je com« bats, non comme frappant l'air; mais je châ« tie rudement mon corps, et le réduis en servi« tude, de peur qu'après avoir prêché aux au« tres, je ne sois réprouvé moi-même ». (I Cor. IX, 26, 27.) Mais lorsqu'il est arrivé à la fin de ce combat, il laisse échapper cette belle parole : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé une « course, j'ai gardé la foi, et il ne me reste qu'à « attendre la couronne de justice ». (II Tim., IV, 7.) C'est ainsi qu'il nous rappelle que toute notre vie doit se consumer dans la lutte et le travail, si nous voulons jouir du repos et des biens ineffables de l'éternité. Celui-là donc s'abuserait et se tromperait lui-même, qui espérerait follement goûter les plaisirs de la vie présente, et ensuite être admis à ces joies et ces récompenses du ciel, que le Seigneur destine à ceux qui auront généreusement travaillé. L'athlète qui au moment des jeux publics cherche le repos, s'attire une note ineffaçable de honte et d'ignominie; celui au contraire qui supporte vaillamment toutes les épreuves du stade, recueille durant le combat, et après les jeux, la couronne, la gloire et les applaudissements des spectateurs. Il en est de même de nous. Le chrétien qui consume dans l'oisiveté le temps destiné au travail gémira et grincera des dents quand il devrait trouver dans un éternel repos la fin de ses fatigues, et il sera puni des plus rigoureux supplices. Celui au contraire qui supporte ici-bas l'épreuve et la tribulation avec un mâle courage, sera illustré dans le temps et dans l'éternité, et il sera heureux d'une gloire véritable et immortelle.

Nous voyons que dans les affaires temporelles celui qui néglige l'occasion favorable d'agir, ne réussit en rien, et s'expose même à de grands malheurs; mais dans les choses spirituelles, il en est ainsi à plus forte raison pour le chrétien qui confond l'ordre des temps. Jésus-Christ a dit : « Vous aurez de grandes tri« bulations dans le monde ». (Jean, XVI, 33.) Saint Paul ajoute que « tous ceux qui veulent vivre « avec piété en Jésus-Christ, seront persécutés », soit par les hommes, soit par les démons. (II Tim., III, 12.) Et Job nous assure que « la « vie de l'homme sur la terre est un combat ». (Job, VII, 1.) Pourquoi donc vous troubler parce que vous êtes éprouvé aux jours de l'affliction? Ah! nous aurions raison de nous attrister si nous consumions dans les délices et le repos le temps que Jésus-Christ a destiné à la tribulation; si, quand il faut travailler et combattre, nous étions oisifs; si enfin nous suivions la voie large, lorsque le Sauveur nous a dit de marcher par la voie étroite. Vous m'objectez que plusieurs suivent sur la terre la voie large, et que néanmoins ils jouiront dans le ciel de l'éternel repos. Mais où sont-ils? car pour moi, je m'en tiens à cette parole de Jésus-Christ : « La route qui conduit à la vie est étroite et res« serrée ». (Matth., VII, 14.) Or il est évident qu'une route étroite ne peut donner passage à beaucoup de monde. Dans les jeux du cirque l'athlète n'est pas couronné sans combats et sans fatigues. Et toutefois ses adversaires ne sont que des hommes comme lui : mais nous, qui luttons contre les puissances du mal, comment vaincre leur noire malice sans de pénibles travaux et de rigoureuses épreuves?

5. Mais pourquoi appuyer cette vérité sur nos faibles raisonnements, lorsqu'il suffit de produire l'exemple des saints et magnanimes patriarches qui vécurent dans les premiers âges du monde? Examinez avec soin la vie des plus illustres, et vous trouverez que tous, au milieu des plus cruelles épreuves, se confièrent en Dieu. Et d'abord voulez-vous que je vous cite le fils d'Adam, Abel, l'agneau symbolique du Christ? Il n'avait lésé aucuns droits, et il souffrit néanmoins la peine que méritent seuls les plus grands scélérats. Nous autres, nous sommes pécheurs, et la tentation est un châtiment de notre péché; mais Abel était juste, et il ne fut mis à mort que parce qu'il était juste. Caïn l'avoua pour son frère, tant qu'il ne montra point l'excellence de sa vertu; mais du moment où le Seigneur accepta son sacrifice, et fit briller ses mérites, Caïn, aveuglé par la jalousie, ne connut plus les lois du sang et de la nature. D'où savez-vous si la même cause n'a pas excité le démon contre vous, et si l'éclat de votre vie ne l'a pas animé à ce combat? Ce langage vous fait sourire; mais je le maintiens tout en rendant hommage à votre humilité.

Et en effet, si Abel, qui n'offrit que quelques agneaux, devint cher et agréable au Seigneur, comment celui qui, au lieu d'une victime étrangère, s'est dévoué lui-même à Dieu, ne provoquerait-il pas contre lui la colère du démon? Mais Dieu lui a permis de vous attaquer, comme il ne jugea pas à propos d'empêcher le meurtre d'Abel. Il souffrit donc que le juste tombât sous la main d'un meurtrier; et il n'en délivra pas celui qui était immolé à cause de lui et de son culte. Car il ne voulut rien retrancher de sa gloire; aussi lui permit-il de courir jusqu'au terme de la carrière. Eh quoi! direz-vous, la mort est-elle un supplice si affreux? Ah! plût au ciel que je pusse la subir! Vous parlez ainsi, ô mon bien cher ami! mais dans les temps anciens la peine de mort était regardée comme très-grave, et comme le plus terrible de tous les châtiments. Nous voyons, en effet, que la loi de Moïse punit de mort les grands coupables qui ne méritaient aucun pardon. Et aujourd'hui encore les législations de tous les peuples ne décernent pas une autre peine contre les plus infâmes scélérats. Ainsi le juste Abel subit le châtiment qui est réservé aux hommes les plus pervers : et même il est châtié bien plus rigoureusement, puisqu'il meurt de la main de son frère.

Que dirai-je de Noé? car lui aussi fut juste et parfait au milieu de la corruption générale; et tandis que tous offensaient le Seigneur, seul il fut agréable à ses yeux. Mais quelles épreuves nombreuses et sévères n'eut-il pas à soutenir? Car sa mort ne fut ni soudaine, ni rapide comme celle d'Abel, ce qui ne serait, à votre sens, qu'une peine légère; mais il vécut plusieurs siècles, et durant ce long espace d'années, la vie lui fut un fardeau non moins pénible qu'à ces infortunés qui gémissent sous le poids d'intolérables douleurs. Je vais le prouver sur-le-champ, et je compte pour première épreuve d'être resté une année entière renfermé dans l'arche, comme dans une étrange et horrible prison. Mais sans parler de ce contact forcé avec les animaux et les reptiles, contact qui se prolongea si longtemps au milieu des plus rudes privations, quelles terreurs n'imprimaient pas dans son âme les éclats du tonnerre et le fracas des eaux! Et en effet, l'abîme inférieur s'entr'ouvrait de toutes parts, tandis que l'abîme supérieur se déversait impétueusement, et Noé était seul avec sa famille dans l'intérieur de l'arche. Sans doute il avait pleine confiance dans l'issue de ces tribulations, et néanmoins la violence du déluge le tenait comme à demi-mort. Nous, dont les maisons reposent sur des fondements profonds et qui habitons des cités populeuses, nous tombons dans la tristesse et la crainte dès que nous voyons la pluie se prolonger un peu violemment : que devait donc éprouver Noé, qui, seul, dans l'arche, et témoin de cette effrayante tempête, pouvait compter par milliers les victimes qu'elle engloutissait! Souvent un cœur intrépide s'attendrit sur les ruines d'une ville, ou même d'une maison que les eaux ont renversée. Mais quand l'univers entier périt sous les flots du déluge, quels sentiments pénibles affectaient ce patriarche qui voguait au-dessus des vagues! Ainsi cette année fut pour lui une année de terreur et d'épouvante.

Et lorsque le déluge eut enfin cessé, il vit diminuer un peu ses craintes, mais une vive consternation saisit son âme, et une épreuve non moins cruelle que la première l'accueillit à sa sortie de l'arche. C'était l'immensité d'une affreuse solitude, les traces d'une violente destruction et la vue de ces débris informes d'hommes, d'animaux et de reptiles entassés dans le limon et la boue comme dans un ignoble tombeau. Ils étaient sans doute bien coupables ceux qui avaient mérité un tel châtiment, mais Noé était homme, et il ne pouvait pas ne point s'attendrir sur ses frères. C'est ainsi qu'Ezéchiel, qui était juste, et qui connaissait toute la malice des Israélites, les voyant tomber et périr, se sentit ému et versa des larmes. Cependant le Seigneur lui avait révélé toutes leurs impiétés, et les avait comme déployées sous ses yeux, afin qu'au jour de la vengeance il fût courageux et intrépide. Et néanmoins malgré ces précautions pour atténuer sa tristesse, les malheurs de son peuple le touchèrent vivement, et, la face contre terre, il s'écria : « Hélas! hélas! Seigneur, perdrez-« vous ainsi tout ce qui reste d'Israël! » (Ezéch., IX, 8.) Nous le voyons encore faire éclater la même douleur à l'occasion de la mort de Jéchonias; et de même Noé, quoique n'ignorant pas les crimes du genre humain, n'était pas plus insensible qu'Ezéchiel et Moïse. Car ce dernier, comme le Prophète, s'attendrissait sur les Hébreux; en les voyant pécher, il était ému de compassion, parce que le Seigneur allait les châtier. En sorte qu'il était plus affligé que les coupables eux-mêmes.

Mais, au temps de Noé, les châtiments furent si affreux que Dieu n'a pas voulu renouveler ce mode de destruction. Le saint patriarche était donc comme environné d'un déluge de maux, solitude immense, désastre de sa famille, nombre incalculable de ceux qui avaient péri, genre horrible de mort, et désolation entière de l'univers. Ainsi de tous côtés s'accroissait pour lui une douloureuse et poignante désolation, lorsque soudain les railleries de son fils vinrent y mettre le comble, et lui causer une profonde confusion et une vive douleur. Et, en effet, autant les injures d'un ami nous sont plus sensibles que celles d'un ennemi, autant sont graves et cuisantes les railleries d'un fils. Aussi en voyant que ce fils qu'il avait engendré, élevé et instruit, et pour lequel il avait tant souffert et travaillé, le traitait si outrageusement, Noé ne put retenir son indignation. Toute injure est pour un homme libre un affront intolérable; et si elle vient d'un fils, elle est si sanglante qu'elle nous frappe de stupéfaction. Et ici n'envisagez pas seulement le crime en lui-même, mais considérez dans quelles circonstances s'accomplit pour la première fois ce mépris d'un père. Cham avait encore présente la terreur du déluge : il était à peine sorti de l'arche, et il avait sous les yeux les désastres de l'univers. Et néanmoins il se montre si pervers qu'il outrage celui qu'il devait le plus respecter, et que ni la submersion du genre humain, ni la désolation de la terre, ni les vengeances divines, ni aucune de ces effrayantes catastrophes ne purent le rendre bon et vertueux. Oui, je ne crains pas d'affirmer que le juste Noé souffrit de la part de son fils et des autres hommes une amertume plus grande que celle des flots du déluge. Et, en effet, dans le déluge, il ne fut entouré et pressé que par l'immensité des eaux; mais avant le déluge il était comme englouti dans l'abîme des vices, et les embûches d'hommes méchants et pervers le ballottaient plus violemment que les vagues et la tempête. Car, resté seul juste au milieu de générations si perverses et si criminelles, il ne pouvait que devenir chaque jour le but et l'objet de leurs outrages et de leurs railleries. Peut-être cela n'arriva-t-il pas dès le commencement, mais ce ne fut que trop vrai du moment où il bâtit l'arche et avertit les hommes des châtiments qui les menaçaient.

Le prophète Jérémie, sanctifié dans le sein de sa mère, nous fait comprendre combien une telle situation trouble l'âme, puisque lui-même, pour une cause semblable, voulait abandonner le ministère prophétique : « Et j'ai dit », s'écrie-t-il, « je ne prophétiserai plus ». (Jér. xx, 9.) Ajoutez encore que Noé ne trouvait aucun ami qui partageât ses sentiments et dont les mœurs fussent conformes aux siennes, ce qui lui était un accroissement de tristesse et d'angoisse. Car si le juste s'attriste de la mort du méchant, il s'afflige aussi de le voir pécher : et même cette seconde douleur est plus vive que la première, comme nous pouvons l'observer dans les prophètes. L'un d'eux fait entendre ce cri d'amertume et ce gémissement : « Malheur à moi, parce que le juste a disparu « de la terre, et que parmi les hommes nul ne « pratique la vertu ! » (Michée, vii, 2.) Un autre parle ainsi à Dieu lui-même : « Pourquoi me « découvrez-vous le travail et l'affliction ? » Et versant des larmes abondantes sur ceux qu'opprimaient l'injure et la violence, il s'écriait encore : « Seigneur, traitez-vous les hommes « comme les poissons de la mer qui n'ont point « de chef ? » (Habac., i, 3, 14.) Mais si tel était le triomphe du mal dans un siècle qui avait ses lois et ses princes, ses prêtres et ses prophètes, ses magistrats et ses supplices ; imaginez avec quel débordement d'impudence les crimes se multipliaient au temps de Noé, puisqu'aucune de ces digues n'arrêtait les hommes.

Observons encore que sous les prophètes la vie de l'homme se prolongeait peu, et ne dépassait guère soixante-dix ou quatre-vingts ans. Mais les patriarches vivaient six siècles et même au delà. Aussi, sans parler des autres tribulations, que de difficultés devait surmonter celui qui fournissait une si longue carrière, et qui au milieu de mille occasions de chutes s'efforçait durant une vie si étendue de ne jamais dévier du droit chemin. Mais que dis-je, mille occasions? La route de la vie, de son entrée à son terme, était alors toute remplie d'écueils, de buissons et de bêtes féroces; d'horreurs, de fléaux, de douleurs et de maux. Et certes, je regarde comme plus facile de suivre un étroit sentier pendant une nuit profonde, qu'il ne le fut dans ces siècles, de ne pas s'écarter des voies de la vertu, tant étaient nombreux les hommes qui travaillaient à en détourner le juste ! Et en effet, lorsqu'une foule, libre de ses actions se précipite quelque

part comme un torrent, est-ce une chose aisée pour un homme isolé, d'aller dans la direction contraire malgré les flots qui lui font obstacle et le rejettent en arrière? Les solitaires qui peuplent aujourd'hui les déserts, nous prouvent assez combien une vertu exacte et parfaite est difficile dans une nombreuse communauté, et cependant il n'est pas rare d'y rencontrer par la grâce de Dieu, une sévère régularité, un véritable esprit de concorde et un grand amour les uns des autres. Mais au siècle de Noé, rien de semblable n'existait, et tous ses contemporains étaient pour lui plus cruels que des animaux féroces.

6. Quelle carrière fut donc jamais plus douloureuse et plus pénible? Je vous avais promis de vous prouver que ce patriarche n'eut pas un sort plus heureux que ces malheureux qui portent de lourds fardeaux et ne se reposent jamais; et il me semble que ma parole a été bien au delà, en sorte qu'elle vous a montré ce juste plus infortuné réellement que ces misérables esclaves. Plusieurs croient aussi que la vie d'Abraham fut toujours heureuse et tranquille, et ils lui comparent tous ceux dont l'existence leur semble la plus fortunée et la plus florissante. Il ne sera donc pas sans intérêt d'en rappeler les principaux événements. Pour moi, je le considère comme plus malheureux qu'Abel et Noé; et sans m'expliquer davantage, je laisse aux faits à prouver eux-mêmes cette assertion. Quelles épreuves eut-il à supporter dans la Perse, et jusqu'à l'âge de soixante-dix ans? nul ne saurait le dire. Car Moïse, son historien, n'en parle point, et passant sous silence cette première période de sa vie, il ne commence son récit qu'à partir de la soixante-dixième année. Mais qu'il ait éprouvé les mêmes tribulations que Noé, vivant comme lui au milieu de populations impies et barbares, et observant seul la justice, c'est ce qui n'est ni douteux, ni obscur, quoique les détails nous manquent. Les esprits les moins intelligents peuvent le comprendre. Toutefois je veux bien ne pas tenir compte de toutes ces choses, et ne dater ses épreuves que du premier jour où il quitta sa patrie. Mais la première question est de rechercher quelle distance sépare la Chaldée de la Palestine, et la seconde est de savoir dans quelles conditions le patriarche accomplit son voyage, comment il fut accueilli par des peuples étrangers, et quelle fut au milieu d'eux sa manière de vivre. Car, parce que ce juste obéit facilement à Dieu, il ne faut pas croire que le commandement fut facile; et parce que Moïse raconte le fait en quelques lignes, il ne faut pas estimer qu'il ne fallût pas plus de temps pour agir que pour écrire. Il est aisé d'être court dans un récit et une narration, mais une entreprise semblable est pleine de difficultés et de fatigues. Quelle est donc la longueur de la route, et la distance des deux pays? on ne pourrait le savoir que par le rapport des indigènes qui seraient venus ici; mais ce voyage a-t-il jamais été effectué? du moins jusqu'aujourd'hui je n'ai rencontré personne qui ait parcouru ce trajet. Cependant un voyageur venu des frontières les plus reculées de l'empire, m'a dit qu'il avait marché trente-cinq jours, et qu'au point de départ, il était à une pareille distance de Babylone, selon le récit de ceux qui avaient fait ce voyage, car pour lui il ne connaissait pas cette ville. Or, les distances sont aujourd'hui les mêmes qu'au temps d'Abraham, mais les conditions de voyage sont bien différentes. Aujourd'hui les routes sont semées de relais, et agréablement bordées de villes et de bourgs. De plus elles sont fréquentées par de nombreux voyageurs dont la rencontre ajoute encore à la sécurité que donnent les relais, les villes et les bourgs. En outre, dans chaque province les magistrats municipaux choisissent des hommes forts et robustes, qui n'excellent pas moins à se servir de la fronde et du javelot que les archers et les oplites de nos armées. Ils les mettent sous la direction de chefs éprouvés, et leur confient le soin unique de veiller à la sûreté des routes. Enfin ils ont à cet égard étendu bien plus loin encore leur sollicitude. Car ils ont disséminé à une distance de mille pas, des habitations où demeurent des gardes qui doivent veiller toute la nuit et prêter main-forte aux voyageurs contre les tentatives des voleurs. Mais au temps d'Abraham, rien de semblable, et l'on ne rencontrait sur les routes ni bourgs, ni villes, ni relais, ni hôtelleries, ni compagnons de voyage, ni aucunes précautions de sûreté.

Passons encore sous silence la difficulté des chemins et les variations de l'atmosphère; et cependant ces épreuves, à défaut de toutes autres sont bien pénibles pour les voyageurs. C'est ce que m'attestent les personnes qui voyagent à cheval, ou en chariot, et qui n'osent se mettre en marche qu'après s'être assurées que les routes sont bien pavées, et que les dégâts occa-

sionnés par les pluies ont été soigneusement réparés. Mais au temps d'Abraham, la terre n'était encore que peu habitée, ce qui rendait plus déserte une route déjà fatigante par l'aspérité des montagnes, et dangereuse par les précipices et les frontières. Enfin, et de tous les inconvénients, c'est le plus grave, dans quelles conditions se faisaient alors les transactions commerciales? Leurs nombreuses difficultés s'ajoutaient à toutes celles des routes, et provenaient de ce que chaque peuple, ou pour parler plus exactement, chaque ville était indépendante. Et en effet les nations n'étaient pas comme aujourd'hui, dans presque tout l'univers, soumises à un seul chef et à un seul gouvernement, ni régies par les mêmes lois. Mais c'était comme un corps dont les membres sont disjoints et séparés, tant le genre humain était fractionné en petits états. Aussi le saint patriarche était-il contraint d'errer d'ennemis en ennemis, et avant même d'avoir pu échapper aux uns, il en rencontrait d'autres, car là régnait la pluralité des chefs, et ici toute absence de subordination.

Mais qui dépeindra les tribulations d'un tel genre de vie! Ajoutez qu'à ses craintes personnelles se joignaient celles que lui inspiraient son père, son épouse et son neveu. Quant à ses nombreux serviteurs qui exigeaient déjà une active sollicitude dans la demeure paternelle, ils devenaient un réel embarras alors qu'il lui fallait les faire voyager à travers des pays ennemis. Encore si Abraham eût connu clairement le terme d'une route si longue, il eût vu diminuer l'amertume de ses inquiétudes. Mais le Seigneur ne lui fit entendre que cette simple parole, et cet ordre indéterminé : « Va dans la terre que je te montrerai » (Gen., XII, 1), sans lui en désigner aucune. C'est pourquoi il parcourait en pensée l'univers entier, et son âme s'ouvrait à un trouble violent. Car ses réflexions ne se fixaient nulle part, et il était contraint de faire mille suppositions, et de se créer mille sujets d'alarme. Nous pouvons même conjecturer qu'il s'attendait à aller jusqu'aux extrémités du monde et aux rivages de l'océan, en sorte que s'il ne traversa point l'univers entier, du moins il eut tous les soucis de ce long pèlerinage. Car telle était sa parfaite obéissance, il était prêt à suivre les ordres du Seigneur, fallût-il non-seulement se rendre en Palestine, mais encore parcourir la terre entière, et même aborder aux îles qui en sont le plus séparées. Sans doute il pouvait aussi espérer tout le contraire, puisque le commandement était indéterminé. Mais cette incertitude lui devenait elle-même une dure épreuve. Et en effet, une grave tribulation nous paraît plus légère lorsque nous la connaissons dans tous ses détails, et que nous savons à quels malheurs nous devons nous attendre. Rien au contraire n'est plus amer que d'être comme le jouet de mille pensées contradictoires, que d'espérer tantôt des événements heureux, et tantôt de craindre d'affreux revers, et enfin que de ne pouvoir s'assurer ni des uns, ni des autres, parce que tous sont également incertains.

7. Telles furent ses épreuves avant d'arriver dans la terre qui lui avait été promise, et lorsqu'il toucha enfin le sol de la Palestine, et qu'il put se promettre quelque repos, la tempête l'accueillit dans le port. Or, ce nous est une immense cause de douleur et d'angoisses que de nous voir rejeté dans de nouveaux malheurs au moment même où nous nous croyons au terme, et libre d'inquiétudes et d'alarmes. Car celui qui s'attend à de nouvelles épreuves, en supporte le choc plus courageusement; mais si elles le surprennent dans le calme et le repos de l'esprit, il est troublé de deux côtés à la fois, et succombe facilement, parce que cette adversité est soudaine et imprévue, et que lui-même est attaqué sans défense et comme à l'improviste. Quelle fut donc cette tempête? La famine sévissait si cruellement dans la Palestine, qu'elle le força d'en sortir à la hâte, et de se réfugier en Egypte; et lorsqu'il y fut arrivé, au lieu d'y trouver le terme de ses malheurs, il eut à lutter contre un mal plus terrible que la famine, et à craindre pour sa propre vie. Le danger devint même si pressant qu'il le réduisit à la plus dure de toutes les extrémités, et le contraignit d'exposer volontairement l'honneur de son épouse. Nous savons en effet que forcé par l'impérieuse nécessité des circonstances, il usa alors de dissimulation. Mais est-il une situation plus triste? et nous pouvons deviner quelles furent ses pensées quand il donnait à son épouse le conseil suivant : « Je sais que vous êtes belle, et que les Egyptiens, lorsqu'ils vous verront, diront : c'est « sa femme ; et ils me tueront, et ils vous garderont. Dites donc que vous êtes ma sœur,

« afin qu'il ne m'arrive aucun mal à cause de « vous, et que grâce à vous, mon âme vive ». (Gen., XII, 11-13.) Ainsi parla ce saint patriarche, qui pour Dieu avait abandonné sa patrie et sa demeure, ses amis, ses parents et tous les autres avantages de la famille ; et qui dans une route aussi longue avait éprouvé tant de fatigues et de tribulations. Il se garda bien de faire entendre ces paroles de murmure : Le Seigneur m'a délaissé, il s'est éloigné de moi, et m'a exclu des soins de sa providence. Mais il soutint ces diverses épreuves avec une courageuse fidélité ; et lui qui eût dû, à juste titre, s'irriter de la violence et des outrages faits à sa femme, ne cherchait que les moyens de les cacher.

Or, la parole est impuissante à exprimer ce genre d'amertume et de douleur, et ceux-là seuls le comprennent qui ont ressenti les atteintes de la jalousie conjugale. D'ailleurs Salomon nous donne une juste idée de cette passion, quand il dit : « La jalousie de l'époux est « pleine de fureur, et il sera implacable au « jour de sa vengeance : il ne se réconciliera à « aucun prix, et les plus riches présents ne le « satisferont point. L'amour », ajoute-t-il, « est « fort comme la mort, et la jalousie est in« flexible comme le tombeau ». (Prov., VI, 34, 35 ; Cant., VIII, 6.) Mais si telle est ordinairement l'explosion de la jalousie dans un époux, quelle ne devait pas être la peine d'Abraham qui, pressé de tous côtés par le malheur, se voyait encore contraint de flatter ceux qui le couvraient d'outrages, et, en leur abandonnant son épouse, de favoriser la passion de ceux qu'il aurait dû punir sévèrement ?

Ajoutons encore que le dénoûment d'une si triste position amena de nouvelles tribulations, et que la guerre succéda à la famine. J'omets aussi de rappeler les rixes et les disputes des bergers d'Abraham et de Loth, ainsi que sa séparation d'avec le fils de son frère. Et toutefois ces chagrins réunis à tant d'autres ne pouvaient que lui être péniblement sensibles. Car Loth, qu'il avait élevé et enrichi, Loth, qui aurait dû lui céder en toute occasion et réprimer l'insolence de ses bergers, accepta sa proposition, choisit pour son partage la région la plus fertile, et lui abandonna une terre inculte et déserte. Or, je vous le demande, qui supportait patiemment une telle injustice, je dirai même un tel outrage, puisqu'on ne répondait à ses bienfaits que par des procédés désobligeants et un partage injurieux. Certes, l'honneur blessé est un coup affreux. Mais je passe sous silence toutes ces amertumes, car je ne parle que de notre saint patriarche, et non de ceux qui ont eu quelques rapports avec lui.

8. A la famine succéda donc pour Abraham la guerre contre les princes de la Perse, et il fut contraint d'attaquer un ennemi tout enorgueilli de son triomphe. Et en effet, ce ne fut point au commencement des hostilités qu'il prit les armes, et alors que la chance était égale de part et d'autre. Mais déjà les ennemis avaient remporté la victoire, et ses alliés, ne pouvant leur résister, avaient été tués ou mis en fuite. Quelques-uns se tenaient cachés dans le creux des rochers, et le plus grand nombre étaient prisonniers. Cependant une situation aussi désespérée ne le porta point à demeurer sous sa tente ; mais sensible à cet affreux désastre, il partit soudain pour partager le sort de ses amis, et n'hésita point à affronter une mort presque certaine, car vouloir avec trois cents et quelques visiteurs attaquer un ennemi beaucoup plus nombreux, c'était assurément s'exposer à la captivité, et même aux rigueurs des supplices et de la mort. Cependant il partit, tout disposé à braver la cruauté des barbares, mais la bonté divine veilla sur lui : il défit les ennemis, délivra ses alliés et revint chargé de butin. Vous l'estimez heureux, et c'est alors qu'il pleure sur ses chagrins domestiques, car il n'a point d'enfant auquel il puisse laisser ses grands biens, et en effet ne croyez pas qu'il ressentît pour la première fois cette profonde tristesse, lorsqu'il s'en plaignit à Dieu, et lui dit : « Que me don« nerez-vous ? je mourrai sans enfants ». (Gen., XV, 2.) Non, ces soucis et cette inquiétude étaient entrés avec Sara dans la demeure de ce juste, ou plutôt ils l'y avaient précédée, car l'homme qui songe au mariage, songe par là-même à toutes ses tribulations, et dès ce moment la crainte de la stérilité, qui en est la plus grave, obsède toutes ses pensées ; mais si après deux ou trois ans d'union conjugale, son épouse ne l'a point rendu père, sa douleur s'augmente, et ses joies diminuent avec ses espérances, enfin au bout d'un certain temps, tout espoir de paternité s'évanouit, et un sombre abattement s'empare de l'âme, abattement qui obscurcit toutes les jouissances de la vie, et émousse toute sensation de plaisir.

C'est ainsi qu'en supposant même qu'Abraham n'eût pas éprouvé d'autres malheurs, et que tout lui eût réussi selon ses vœux, cette seule privation d'héritier, rapprochée de toute cette prospérité, aurait suffi pour en voiler les joies, et les changer en amertumes. Car la promesse du Seigneur ne lui fut faite que dans son extrême vieillesse, et quand il pouvait le moins l'espérer. Aussi n'avait-il jusqu'alors cessé de pleurer et de s'attrister : et plus il voyait ses richesses s'accroître, plus il répandait de larmes, parce qu'il n'avait point d'héritier. Mais quelles angoisses déchirèrent son cœur, lorsque Dieu lui dit : « Ta postérité habitera « dans une terre étrangère, et sera soumise à « ses habitants, ils l'affligeront et ils l'humi- « lieront durant l'espace de quatre cents ans ». (Gen., xv, 13.) Et Sara son épouse, qui lui donne son esclave, et l'accable d'exigences et de plaintes, qui invoque contre lui le témoignage de Dieu lui-même, et réclame impérieusement le renvoi de celle qu'il avait rendue mère et qui était sur ses jours, dans quel violent chagrin ne l'a-t-elle point précipité ! Si quelqu'un ne voyait là qu'une épreuve assez légère, je le prie de se souvenir que de semblables causes ont souvent brouillé des familles entières, et ruiné des maisons, et alors il admirera notre saint patriarche. Sans doute il craignait le Seigneur, et ce motif lui aidait à supporter l'adversité avec plus de courage ; mais parce qu'il était homme, il en ressentait la douleur et l'amertume, et lorsque Agar, rentrée sous le toit de la famille, lui eut donné un fils, Abraham devenu père après tant d'années, ne goûta quelque joie que pour éprouver bientôt une tristesse plus grande, car cet enfant illégitime lui rappelait qu'il n'avait point de fils légitime, et il en augmentait le juste regret. Abraham savait en effet que le Seigneur avait dit d'Ismaël : « Il ne « sera pas ton héritier, mais celui qui viendra « de toi ». (Gen., xv, 4.) Or, il n'avait encore reçu aucune promesse touchant Sara.

Mais lorsque cette promesse lui eut été faite en termes précis, et que l'époque de la naissance d'Isaac lui eut été marquée, le désastre de Sodome vint prévenir en lui la joie de cet heureux espoir, et répandre sur son âme un sombre nuage de tristesse. Et en effet ses prières et son intercession en faveur des Sodomites, nous prouvent évidemment combien ce saint patriarche était touché de leur sort. Et certes il fut comme hors de lui-même quand il vit cette pluie effroyable qui tombait du ciel, et qui changea toute une région en un sol couvert de cendre et de poussière. La vue de quelques maisons que consume l'incendie nous frappe d'une douloureuse consternation ; qu'éprouva donc Abraham en voyant des villes et des contrées entières anéanties avec tous leurs habitants non par un feu ordinaire, mais par un élément aussi terrible que nouveau? Ne vous semble-t-il pas que pour ce juste les épreuves se succédèrent comme les vagues d'une mer courroucée ? Car, avant qu'un premier flot se calme et s'apaise, un second surgit et s'élève en montagne écumante : et de même toute la vie d'Abraham fut une succession non interrompue de douleurs et d'afflictions. C'est ainsi qu'en présence du désastre tout récent de Sodome, le roi de Gérare se permit comme autrefois Pharaon, d'attenter à la vertu de Sara qui une seconde fois avait été obligée à une triste dissimulation ; et si Dieu ne l'en eût empêché, il aurait consommé la violence et l'outrage.

La naissance d'Isaac fut pour Sara et toute la famille le sujet d'une grande joie ; et seul au milieu de cette allégresse générale Abraham se montrait triste et chagrin, car il était contraint de chasser Agar et Ismaël. Sans doute ce dernier était illégitime, puisqu'il était né d'une mère esclave ; mais l'indignité de la naissance ne détruit point les sentiments de la nature ; aussi la condition servile de la mère n'affaiblissait point dans Abraham la douleur du père. La suite de l'histoire nous en est une preuve. Car cet homme fort et généreux qui plus tard ne recula point devant l'immolation de son fils unique, supporta impatiemment les exigences de son épouse, et quoiqu'elle pût alors parler avec plus d'autorité, jamais il n'eût cédé, ni consenti à ses désirs, si la crainte de Dieu ne l'y eût fortement poussé. C'est pourquoi lorsqu'on vous dit que par l'ordre de Dieu Abraham chassa Agar et Ismaël, ne croyez pas qu'il ait obéi sans ressentir une violente douleur, c'eût été impossible. Mais admirez bien plutôt sa parfaite obéissance. Quoique retenu par le double lien de l'amour et de la pitié, il accomplit l'ordre divin, et chasse l'enfant et la mère sans même savoir où ils porteraient leurs pas. C'est ainsi qu'il surmonta cette épreuve, en se roidissant contre ses propres douleurs, car il était homme.

9. Et maintenant que ne souffrit-il pas à l'occasion de son fils légitime! Et ne disons point qu'il ne se fit aucune violence, et que ses entrailles paternelles ne furent point émues. Ce serait, en voulant trop exalter en lui un froid stoïcisme, le priver de sa plus belle gloire. Nous ne pouvons voir sans pitié et sans compassion, et souvent même sans verser des larmes, conduire au supplice d'ignobles malfaiteurs qui ont vieilli dans le crime, qui nous sont inconnus, et que nous n'avions jamais rencontrés : et nous penserions qu'Abraham a pu de sang-froid immoler de sa main et brûler en holocauste ce jeune homme, qui lui était si cher et comme fils unique, et comme lui étant né contre toute espérance et dans son extrême vieillesse. Car ces deux circonstances lui rendaient ce sacrifice plus douloureux encore. Une telle supposition est vraiment ridicule. Oui, lors même que son cœur eût été plus dur que le marbre, le fer et le diamant, ce cœur se serait amolli en voyant le beau visage d'Isaac, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse, et en admirant la prudente sagesse de ses paroles : « Mon père », dit-il, « voici le bois et le feu ; « où est donc la victime? » Abraham lui répondit : « Dieu se choisira la victime de l'ho« locauste, mon fils ». (Gen., XXII, 7.) Et Isaac cessa de l'interroger. Quand son père se mit en devoir de le lier, il n'opposa aucune résistance, et quand il fut placé sur le bûcher, il s'y étendit paisiblement et ne trembla point à la vue du glaive. Où trouver une piété plus sincère ? Qui oserait donc soutenir encore qu'Abraham fut insensible parmi toutes ces épreuves! Lors même qu'il eût dû immoler un ennemi personnel, ou public, et que lui-même fût un tigre, eût-il porté le coup fatal sans une douloureuse émotion ? Non, non, n'accusez donc point ce juste d'une froide cruauté, car son cœur était troublé, et ses entrailles déchirées.

« Le Seigneur », dit-il, « se choisira la victime « de l'holocauste, mon fils ». Combien cette parole respire un vif attendrissement! Cependant il se maîtrisait et retenait la violence de sa douleur ; et il faisait tous les apprêts du sacrifice avec le calme et le sang-froid d'un homme qui y eût été complétement étranger. Il immola donc véritablement Isaac par la disposition de son cœur, et néanmoins il le rendit sain et sauf à sa mère. Mais celle-ci mourut avant que d'avoir pu jouir pleinement de ce fils; et cette mort fut pour Abraham le sujet d'une profonde douleur. Sans doute ils avaient longtemps vécu ensemble, mais cette longue union, loin d'adoucir les regrets de la séparation, la rendait encore plus amère. Car telle est la nature de l'homme, nous regrettons plus vivement ceux avec qui nous avons longtemps vécu, et dont nous avons éprouvé l'amitié et la vertu. Notre saint patriarche nous témoigne assez qu'il en est ainsi par les larmes et les gémissements qu'il donna à Sara. Mais qui pourrait raconter tous les soins, les inquiétudes et les travaux que lui occasionnèrent son fils, son épouse et ses frères! Celui qui voudra les examiner en détail, se convaincra que la vie de ce juste a été bien plus laborieuse et remplie de soucis que je ne l'ai montrée. Et, en effet, l'Écriture n'en relate que les principaux événements, et elle nous laisse à présumer les tribulations inséparables d'une maison où se trouvent une foule de serviteurs, un mari, une femme, des enfants et les soucis d'affaires graves et nombreuses.

J'avoue tout cela, me direz-vous; mais ce lui était une grande consolation parmi tant d'adversités, que de les supporter pour Dieu. Eh ! qui vous empêche de vous donner cette même consolation, puisque Dieu seul permet que vous soyez tenté! Car si les plus méchants des esprits mauvais n'osèrent, sans la permission de Jésus-Christ, entrer dans les corps des pourceaux (Matth., VIII, 30), à plus forte raison ne pourraient-ils d'eux-mêmes obséder votre âme qui lui est si précieuse. Abraham reçut donc une magnifique récompense parce qu'il soutint ses diverses épreuves avec courage et reconnaissance ; et vous aussi, vous participerez à cette même récompense, si vous réprimez toute pensée de rancune et de désespoir, et si au milieu de vos tribulations, vous rendez grâces à la bonté divine. C'est ainsi encore que le Seigneur permit tous les maux qui accablèrent le saint homme Job. Mais sa patience fut couronnée de gloire, bien moins parce qu'il avait beaucoup souffert, que parce qu'il s'était montré ferme et intrépide contre la souffrance. Aussi devons-nous tous nous étonner non de ce que le démon lui ait enlevé tous ses biens, mais de ce que parmi ces cruelles épreuves, il n'ait péché en rien, pas même en parole.

10. J'ai cité Job, et je voudrais vous redire ses longues plaintes, et vous retracer ses violentes douleurs : mais pour ne pas être trop

prolixe, j'en reviens à Isaac. D'ailleurs si vous désirez connaître dans tous ses détails l'histoire de Job, prenez le livre qui porte son nom, et sondez le profond abîme de ses malheurs : vous y trouverez d'abondantes consolations. Et, en effet, autant il l'emporta en sainteté sur nous, autant il eut de plus vives tentations à soutenir, et fut plus violemment attaqué par l'esprit mauvais. Au reste, notre mérite n'est point attaché au genre, ni au nombre de nos épreuves ; et il dépend de la générosité de notre patience. C'est pourquoi, si votre combat est inférieur à celui de Job, vous n'en serez pas moins admis à partager sa gloire. Et, en effet, le serviteur qui offrit deux talents reçut la même récompense que celui qui en présenta cinq. Et pourquoi? parce que s'il y avait inégalité dans le produit, il y avait égalité dans la bonne volonté. Aussi tous deux reçurent la même récompense, et méritèrent d'entendre cette même parole : « Entrez dans « la joie de votre Maître ». (Matth., xxv, 21.)

Mais revenons à Isaac. Il ne se vit point contraint, comme son père, d'entreprendre un long voyage et de quitter sa patrie ; et il n'en fut pas moins réduit à redouter le plus affreux des malheurs, celui de mourir sans postérité. Lorsqu'ensuite ses prières l'eurent délivré de cette crainte, il fut en proie à une appréhension plus grave encore. Car il n'y a point de parité entre s'attrister de la stérilité d'une épouse, et trembler pour la vie de cette même épouse. Or, les douleurs de l'enfantement étaient telles que Rébecca trouvait l'existence plus cruelle que la mort ; et nous l'entendons elle-même s'écrier : « S'il devait en être ainsi, « pourquoi vivre? » (Gen., xxv, 22.) Isaac ressentit aussi les maux de la famine, et sans descendre en Egypte, comme Abraham, il faillit éprouver le même malheur, celui de perdre son épouse. Observez encore qu'Abraham était respecté de tous ses voisins, tandis qu'Isaac en était traité en véritable ennemi. Ils ne lui permettaient donc point de jouir paisiblement de ses travaux : mais ils cherchaient à le gêner et à le resserrer de toutes parts, et ils s'appropriaient en toute licence les fruits de ses labeurs.

Enfin lorsqu'il se fut fait des amis et qu'il eut vu ses deux fils devenus grands, il put espérer la plus douce consolation, celle de trouver en eux les soutiens de sa vieillesse, et voici que soudain il tombe dans une extrême affliction. Car d'abord, ce fut contre son gré que son fils aîné épousa des filles de race étrangère ; et puis ces mariages introduisirent sous le toit domestique la discorde et la guerre. Aussi ne put-il qu'en être vivement et péniblement affecté. Et en effet, ces femmes faisaient beaucoup souffrir leur beau-père et leur belle-mère, ce que l'Ecriture nous apprend, sans entrer dans aucuns détails et par ce seul mot : « Toutes deux se querellaient avec Rébecca ». (Gen., xxvi, 35.) Mais ce seul mot en dit assez aux pères et mères qui ont des fils mariés. Car ils savent par expérience quels maux et quels inconvénients amènent ces disputes de belle-mère et de belle-fille, surtout si elles habitent ensemble. Or, c'est ce qui se voyait chaque jour dans la maison d'Isaac. Il éprouva ensuite un autre malheur non moins grave, celui de la cécité : malheur dont il faut avoir été frappé, pour le bien apprécier. Enfin, lorsqu'il bénit ses enfants, il donna au second la bénédiction de l'aîné. Mais il en eut tant de douleur, que ses regrets éclatèrent plus hautement que les cris de celui qui était frustré de ses droits. Il se confondit en excuses, attestant qu'il n'avait agi que par ignorance et par surprise.

On peut bien dire que cette scène rappelle le drame des jeunes princes thébains. Car, là aussi, l'aîné méprisant la vieillesse d'un père aveugle, chasse son plus jeune frère. Mais si Esaü ne tua point Jacob, comme dans la tragédie, ce ne fut que par l'adresse de Rébecca, car il en fit la menace et il dit qu'il n'attendait que la mort de leur père pour l'exécuter. Rébecca ayant donc eu connaissance de ses desseins, les communiqua à Isaac, et arracha Jacob aux mains d'Esaü. Ainsi ils furent contraints d'éloigner celui de leurs enfants qui se montrait envers eux plein d'une respectueuse bienveillance, et de garder celui dont le caractère méchant leur rendait, comme Rébecca s'en plaint elle-même, l'existence dure et pénible. Mais après le départ de Jacob qui avait grandi sous le toit paternel, et qui doux et simple aimait à demeurer sous la tente et près de sa mère, quelle ne fut pas la douleur de Rébecca ! elle ne pouvait oublier son cher Jacob, et elle voyait que l'âge et les infirmités avaient presque fait d'Isaac un cadavre vivant. Et ce vieillard lui-même ne déplorait-il pas amèrement ses propres souffrances et celles de son épouse? Mais quelles plaintes et quelles paroles Rébecca ne fit-elle pas entendre sur son lit de mort ! elle eût attendri les rochers

eux-mêmes, parce qu'elle ne voyait point couler les pleurs de son fils et qu'elle ne pouvait espérer qu'il lui fermât les yeux et la bouche, et qu'il lui rendît les derniers devoirs. Or, pour un père et une mère, cet isolement est pire que la mort. Quant à Isaac il nous est facile d'apprécier sa douleur avant et après la mort de Rébecca.

11. Tellesfurent les malheurs de ce patriarche dont nous proclamions la paix et le bonheur. Et quant à Jacob, il nous révèle luimême les épreuves de sa vie dans cette réponse au roi Pharaon : «Mes jours sont courts et mau« vais, et ils ne sont pas parvenus jusqu'aux « jours de mes pères ». (Gen., XLVII, 9.) N'est-ce pas dire : j'ai parcouru une carrière courte et laborieuse? Au reste, à défaut même de cette parole, les malheurs de Jacob sont si célèbres que presque tous les connaissent. Abraham, son aïeul, entreprit sans doute un long pèlerinage; mais c'était par l'ordre de Dieu, et cette pensée adoucissait ses fatigues. Mais Jacob affronta un voyage long et pénible pour éviter les piéges d'un frère qui menaçait de le tuer. Abraham ne souffrit jamais la privation des choses nécessaires à la vie, et Jacob se serait estimé heureux d'avoir toujours le pain et le vêtement. Sauvé de tout péril, et préservé des accidents d'une longue route, il arriva enfin chez des parents; et lui qui avait été nourri au sein de l'opulence, fut contraint de servir. Or, vous n'ignorez point combien la servitude, toujours fâcheuse par elle-même, le devient plus encore, lorsqu'on est au service de ses proches et de ses parents, et qu'on n'en a aucune habitude, parce qu'on a passé sa première jeunesse dans la liberté et le bien-être. Mais cet état si pénible, Jacob le supporta avec force et courage; et cependant il nous apprend lui-même quelles furent les tribulations de sa vie de berger : «Je payais», nous dit-il, « tout ce « qui m'était dérobé le jour ou la nuit : pendant « le jour j'étais brûlé par la chaleur et transi de « froid pendant la nuit; et le sommeil fuyait de « mes yeux. Durant vingt ans j'ai ainsi servi ». (Gen., XXXI, 39-41.)

Jacob connut donc l'infortune, lui qui avait auparavant mené une vie douce et qui n'avait jamais quitté la maison paternelle. Et après tant de fatigues, de privations et d'années de service, il fut cruellement trompé dans le choix de son épouse. Et en effet, s'il n'eût servi encore sept années, et s'il n'eût, par amour pour Rachel, supporté toutes les tribulations dont il se plaignit à son beau-père, l'erreur qui lui fit épouser la moins belle des filles de Laban, au lieu de la plus gracieuse qui lui avait été promise, serait devenue pour notre saint patriarche une cause immense de chagrins, d'indignation et de douleur. Certes tout autre n'aurait point enduré patiemment cette tromperie ni cette injure, mais eût peut-être versé le sang de ces parents perfides, renversé leur demeure, et se fût tué lui-même sur leurs cadavres : ou du moins il se fût vengé de quelque autre manière. Patient et débonnaire, Jacob, loin de se porter à de tels excès, n'en conçut pas même la pensée ; et dès que Laban lui prescrivit sept autres années de service, il obéit promptement, tant il était doux et complaisant. Si vous m'objectez que son amour pour Rachel secondait son heureux caractère, vous me prouvez la grandeur de ses épreuves. Considérez en effet quelle devait être sa douleur puisqu'il était privé des embrassements de celle qu'il aimait passionnément et qu'il désirait épouser, et qu'il se voyait obligé de souffrir sept ans encore le froid, le chaud, les veilles et toutes les incommodités d'un pénible service.

Et lorsqu'enfin il eut épousé Rachel, il n'en continua pas moins chez son beau-père une vie laborieuse et pénible, et celui-ci, jaloux de son gendre, chercha, pour la seconde fois, à le tromper dans le salaire de ses travaux ; en sorte que Jacob lui adressa ce reproche : « Vous « m'avez fait tort de dix agneaux » (Gen., XXXI, 41) ; de plus, ses beaux-frères s'unissaient à leur père, et éclataient contre lui. Mais son affliction la plus profonde était que cette épouse chérie, pour laquelle il avait servi quatorze ans, succombait sous le poids d'un violent chagrin ; car elle voyait que sa sœur devenait mère, et qu'elle-même n'avait aucun espoir de le devenir. Aussi, poussant à l'extrême la sombre tristesse de son âme, ne cessait-elle d'accabler son époux de ses reproches et de ses plaintes, et le menaçait même de se donner la mort s'il ne la rendait mère. « Donnez« moi des enfants, lui disait-elle, où je mour« rai ». (Gen., XXX, 1.) Jacob pouvait-il donc goûter quelque joie lorsque son épouse chérie était en proie à une telle mélancolie, et que ses frères lui tendaient eux-mêmes des piéges, et cherchaient mille moyens de le réduire à une extrême pauvreté? Et, en effet, si un époux ne

perd qu'avec un vif regret la dot donnée à son épouse, et qu'il possède sans l'avoir acquise par son travail ; notre saint patriarche pouvait-il être indifférent au danger de se voir enlever le fruit de ses pénibles fatigues? C'est pourquoi, s'apercevant qu'il était soupçonné de tous et épié par tous, il s'enfuit secrètement ; et cette fuite ne fut pas la moindre de ses épreuves ; car, en quittant la maison de son beau-père, il retrouvait les craintes, les dangers et toutes les tribulations qu'il avait éprouvées quand il s'était éloigné du foyer paternel. C'était pour fuir un frère qu'il s'était réfugié chez son beau-père, et forcé alors de revenir chez ce même frère, il ressentait ces angoisses de l'âme que décrit le prophète Amos, en parlant du grand jour du Seigneur : « Il est comme l'homme qui évite un lion pour « rencontrer un ours, et comme celui qui, en« trant dans sa maison, appuie sa main sur la « muraille, et est mordu par un serpent ». (Amos, v, 19.)

Mais, qui dira l'effroi de Jacob lorsqu'il fut rejoint par Laban, et les difficultés d'un voyage qu'il entreprenait avec sa famille et ses nombreux troupeaux? Et puis, quand il lui fallut affronter les regards de son frère, n'éprouva-t-il pas ce saisissement que produisait, selon les poëtes, la vue de la tête de Méduse ! Certes on eût dit qu'il marchait à la mort, tant il était pâle et abattu ; aussi écoutons sa prière, et nous connaîtrons combien sa crainte était vive : « Seigneur, délivrez-moi de mon frère « Esaü, car je redoute qu'en s'avançant il ne « frappe la mère avec les enfants. Or vous « m'avez dit que vous me béniriez. » (Gen., xxxii, 11.) Quels sentiments de joie n'eussent empoisonnés ces angoisses de l'âme, lors même que jusqu'alors il eût mené une existence douce et tranquille? Mais toute sa vie, depuis le jour où, à demi-mort de frayeur, il avait ravi la bénédiction paternelle, n'avait été qu'une suite non interrompue d'épreuves et de tribulations. Enfin, sa crainte fut si grande que même après avoir reçu de son frère, et contre toute espérance, un bienveillant et amical accueil, il ne put ni se confier en lui, ni dissiper sa profonde inquiétude; c'est pourquoi comme Esaü lui demandait qu'ils marchassent ensemble, il le pria instamment de le précéder ; et l'on eût dit qu'il cherchait à l'éloigner comme un animal dangereux. « Mon seigneur, vous savez », lui dit-il, « que j'ai des enfants faibles encore, des « brebis et des vaches pleines ; si je les fatigue « en les faisant marcher plus vite, tout mon « troupeau mourra en un jour. Que mon sei« gneur passe devant son serviteur, et je le « suivrai peu à peu ; selon que je verrai que « mes enfants le pourront, jusqu'à ce que je « parvienne vers mon seigneur en Séir ». (Gen., xxxiii, 13, 14.)

Echappé à ce péril, Jacob respirait un peu, lorsque soudain il eut à craindre un danger bien plus grand. Et, en effet, il ne put d'abord que s'affliger profondément de l'outrage fait à Dina, sa fille ; mais sa douleur s'apaisa quand il sut qu'elle devait épouser le fils du roi, et il approuva même cette alliance. Cependant Lévi et son frère, violant les causes du traité, passèrent au fil de l'épée tous les habitants de Sichem, en sorte que Jacob, saisi de frayeur, se hâta de fuir, parce qu'il prévoyait que de toutes parts on viendrait l'attaquer. « C'est pour« quoi il dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez « rendu odieux et ennemi à tous les habitants « de cette terre, aux Chananéens et aux Phéré« séens. Nous sommes en petit nombre ; ils « s'assembleront contre moi et me frapperont, « et je serai perdu moi et ma maison ». (Gen., xxxiv, 30.) Les peuples voisins auraient en effet massacré Jacob et toute sa famille, si le Seigneur n'avait contenu leur indignation, et arraché lui-même son serviteur à cet extrême péril. « Dieu », dit l'Ecriture, « répandit une « grande terreur sur les villes d'alentour, et « nul ne poursuivit les fils d'Israël ». (Gen., xxxv, 5.)

Mais enfin, délivré de cette crainte, put-il respirer librement? Hélas! il éprouva le plus affreux de tous les malheurs en perdant son épouse bien-aimée, que lui enleva une mort violente et inopinée. « Rachel », dit l'Ecriture, « sentit les douleurs de l'enfantement ; et « comme le travail de l'enfantement la mettait « en danger, la sage-femme lui dit : Ne craignez « point, vous aurez encore un fils. Et Rachel, « rendant le dernier soupir, car elle se mou« rait, l'appela le fils de la douleur ». (Gen., xxxv, 18.) La blessure que cette mort fit au cœur de Jacob était encore toute récente, lorsque Ruben souilla le lit paternel ; cet outrage fut si sensible à Jacob que même à ses derniers instants il maudit son fils. Et cependant, c'est alors qu'un père est plus tendre et plus affectueux envers ses enfants, et Ruben était l'aîné de tous, circonstance qui entre

pour beaucoup dans l'amour paternel. Néanmoins sa violente douleur vainquit toutes ces considérations, et l'ayant appelé, il lui dit : « Ruben, tu es mon premier-né, ma force et « l'aîné de mes enfants ; tu es dur à supporter « et audacieux à entreprendre ; tu as outragé « ton père, et tu t'écouleras comme l'eau, « parce que tu es monté sur le lit de ton père, « et que tu as souillé sa couche ». (Gen., XLIX, 3, 4.)

Cependant Joseph, le fils de l'épouse bien-aimée avait crû en âge, et Jacob pouvait espérer qu'il le consolerait de la perte de Rachel : mais il ne fut pour lui qu'un sujet de peines et de douleurs. Car ses frères en faisant porter à leur père une tunique qu'ils disaient teinte de son sang, lui causèrent une profonde affliction. Et le genre même de cette mort la lui rendait plus amère. Et en effet quel concours de circonstances navrantes pour son cœur ! Joseph était fils de la bien-aimée Rachel ; il était le plus vertueux, comme aussi le plus chéri de tous ses frères : et il périssait à la fleur de l'âge, en exécutant les ordres de son père. Ce n'était ni sous le toit domestique, ni dans son lit, ni en présence de son père, ni en lui adressant un dernier adieu, et entendant ses dernières paroles qu'il expirait ; mais par un funeste accident, il était devenu la proie vivante des bêtes féroces, en sorte qu'on ne pouvait ni retrouver ses restes mortels, ni les enterrer honorablement. Enfin ce malheur venait le frapper, non dans sa jeunesse, et lorsqu'il eût été plus fort contre la douleur, mais dans son extrême vieillesse. Aussi quel lamentable spectacle que celui de ce vieillard qui couvrait de poussière ses cheveux blancs, qui déchirait ses vêtements, se frappait la poitrine, s'exhalait en gémissements et repoussait toute consolation. « Jacob », dit l'Ecriture, « déchira ses vêtements, se re« vêtit d'un cilice et pleura son fils pendant « longtemps. Or tous ses enfants, ses fils et ses « filles, s'étant rassemblés, vinrent pour le « consoler. Mais il ne voulut point recevoir de « consolation, et il dit : Je descendrai vers « mon fils, en pleurant jusqu'au tombeau ». (Gen., XXXVII, 34, 35.)

Et comme il ne devait jamais être sans affliction, à peine cette blessure commençait-elle à se cicatriser, qu'une horrible famine s'étendant sur toute la contrée, le remplit de trouble et d'inquiétude. Sans doute ses fils rapportèrent de l'Egypte des vivres abondants, qui soulagèrent les besoins pressants de toute la famille. Mais cette consolation fut pour Jacob mêlée de douleur, et l'absence de Siméon diminua sa joie d'être délivré de la famine. Ajoutez encore que bientôt on lui demanda de se séparer de Benjamin qui seul adoucissait l'amertume de ses regrets depuis qu'il avait perdu Rachel, et que Joseph avait été dévoré, comme il le croyait, par une bête féroce. A ce premier motif de le retenir, se joignait aussi son âge et sa complexion délicate. « Cet enfant », leur disait-il, « ne descendra point avec vous, « car son frère est mort, et lui seul est resté. « Si quelque mal lui arrivait dans la terre où « vous allez, vous feriez descendre ma vieil« lesse avec douleur dans le tombeau ». (Gen., XLII, 38.) Il formulait donc un refus absolu, et déclarait que jamais il ne le laisserait partir. Mais comme la famine augmentait, et que chaque jour les besoins devenaient plus pressants, il fit entendre ces plaintes amères : « Pourquoi m'avez-vous affligé en apprenant « à cet homme que vous aviez encore un « frère ? » et il ajoute cette triste parole : « Joseph n'est plus ; Siméon est captif, et vous « m'ôtez Benjamin : tous ces maux sont re« tombés sur moi ». (Gen., XLII, 36.) C'est ainsi que, navré de douleur en voyant qu'après la mort de Joseph et la captivité de Siméon ils voulaient lui arracher Benjamin, ce vieillard se montrait résolu à tout souffrir plutôt que de consentir à son départ ; et cependant vaincu par leurs instances, il le leur remit entre les mains, disant : « Prenez donc votre frère, et « allez vers cet homme. Mais que mon Dieu « vous fasse trouver grâce devant lui, afin « qu'il renvoie avec vous votre frère Benjamin. « Pour moi, je serai comme privé d'enfants, « oui, comme privé d'enfants ». (Gen., XLIII, 13, 14.)

Telles étaient les cruelles angoisses qu'éprouvait Jacob ; ses entrailles étaient déchirées, et cette perte successive de ses enfants lui faisait craindre des maux plus affreux encore. Aussi son affliction surpassait même celle que lui avait causée la mort de Joseph. Car le malheur qui nous enlève toute pensée et toute espérance d'un meilleur avenir, nous pénètre sans doute d'une bien vive douleur ; mais cette douleur s'apaise par la certitude même que nos maux sont irréparables. L'attente au contraire du coup dont nous sommes menacés, ne nous permet aucun repos de l'esprit ; et cette incer-

titude de l'avenir augmente et renouvelle l'anxiété de l'âme. Nous en avons une preuve dans la conduite de David : tant que l'enfant vécut, il implorait sa guérison avec larmes, et dès qu'il fut mort, il cessa ses gémissements. Et comme ses serviteurs s'en étonnaient, et lui en demandaient la raison, il leur donna celle que je viens d'alléguer. Ce n'était donc point sans motifs que Jacob tremblait fortement pour Siméon et Benjamin.

Mais enfin la vue si désirée de la présence de Joseph lui apportèrent un agréable repos. Eh! quelle joie put-il goûter? Car ainsi qu'on applique inutilement mille réfrigérants sur un membre profondément brûlé, Jacob était trop affligé, et comme trop consumé par les flammes de la douleur pour ressentir quelque consolation. Observez encore que la vieillesse est d'elle-même presque insensible au plaisir. C'est le motif que Berzelli alléguait à David pour s'excuser de l'accompagner. « En quel « nombre, disait-il, sont les jours de ma vie, pour « monter avec le roi à Jérusalem ! J'ai aujour- « d'hui quatre-vingts ans : mes sens peuvent-ils « discerner le doux et l'amer ! Puis-je trouver « quelque plaisir dans les festins? Puis-je écou- « ter la voix des musiciens et des musiciennes? « Pourquoi votre serviteur serait-il à charge au « roi, mon seigneur? » (II Rois, XIX, 34.) Mais est-il besoin d'un témoignage étranger, quand nous avons l'aveu même de notre saint patriarche? il était réuni à son cher Joseph, lorsqu'interrogé sur son âge par le roi Pharaon, il répondit : « Mes jours sont courts et mauvais, « et ils ne sont point parvenus jusqu'aux jours « de mes pères »(Gen., XLIX, 9), tant il conservait vif et profond le souvenir de ses malheurs!

12. Et ce Joseph lui-même si célèbre et si glorieux, de qui n'a-t-il pas surpassé les tribulations? Son père n'avait rencontré dans Esaü qu'un seul ennemi, et il en trouva dans tous ses frères. La jeunesse de l'un s'était écoulée dans le repos et l'abondance, et l'autre, enfant encore, fut amené dans un pays étranger, et endura les fatigues d'un long voyage. Jacob avait une mère qui déjouait les piéges qu'on lui tendait, et Joseph n'avait plus de mère, alors que sa protection lui eût été plus nécessaire. Esaü se contenta d'effrayer Jacob par ses menaces; mais les frères de Joseph réalisèrent leurs complots, et depuis longtemps leur jalousie ne cessait de lui nuire. Or, quelle position plus cruelle que d'avoir pour ennemis ceux-mêmes avec lesquels on habite! « Ils l'accusèrent », dit l'Ecriture, « d'un crime « détestable; (Septante) et voyant que leur « père l'aimait plus que tous ses autres enfants, « ils le haïssaient, et ne pouvaient lui parler « avec douceur ». (Gen., XXXVII, 2-4.) Aussi éprouva-t-il moins de désagréments de la part des marchands Ismaélites, et de l'eunuque du roi, car ils furent à son égard bien meilleurs que ses frères.

Cependant le malheur et l'orage ne se calmèrent point, et une tempête plus affreuse encore faillit le submerger. Peut-être croyez-vous que je fasse allusion aux piéges que lui tendit sa maîtresse. Non, il essuya auparavant un choc plus violent. Sans doute il est dur, oui, il est bien dur d'être accusé et condamné aussi calomnieusement, et de demeurer plusieurs années en prison, lorsque, né libre et noble, on n'a pu prévoir de telles épreuves. Mais il avait été plus difficile à Joseph de comprimer l'effervescence de l'âge. Car s'il n'eût ressenti lui-même les feux de la concupiscence, je le louerais moins d'avoir repoussé l'amour de cette femme, et je l'admirerais moins, car je n'ai pas oublié cette parole de Jésus-Christ : « Ce ne « sont point les eunuques sortis tels du sein « de leur mère, mais ceux qui se sont faits « eunuques eux-mêmes qui seront dignes du « royaume des cieux ». (Matth., XIX, 12.) Et en effet, dans le cas contraire, quelle victoire eût remportée Joseph! dans quel combat eût-il mérité la couronne! et quel ennemi eût-il terrassé pour s'entendre proclamer vainqueur! Nul adversaire ne se serait présenté qui eût lutté contre lui, et cherché à le vaincre.

Nous ne décorons pas du nom de chastes ceux qui s'abstiennent du crime de bestialité, parce que la nature ne nous y porte point. Et de même si les feux des passions n'eussent brûlé dans le cœur du jeune Joseph, pourrions-nous admirer sa chasteté? Mais si à l'âge où la passion est le plus ardente (Joseph avait vingt ans), et lorsque par elle-même, et sans aucun aiguillon extérieur, sa violence est le plus intolérable, une femme impudique tend des piéges à un chaste jeune homme, et ajoute aux feux de la concupiscence la séduction de ses charmes et de sa parure, qui pourrait dépeindre le trouble, l'agitation et l'anxiété de ce cœur de vingt ans? Au dedans l'âge et la nature le bouleversent, et au dehors les artifices de l'Egyptienne le pressent

et l'attirent non un jour ou deux, mais pendant plusieurs mois. Certes je crois que Joseph craignit moins alors pour lui-même, qu'il ne s'affligea de voir cette malheureuse courir vers l'abîme. Le langage plein de modestie qu'il lui tint nous en est une preuve. Il pouvait, en effet, s'il l'eût voulu, employer envers elle des termes durs et hardis, car l'excès de la passion lui eût tout fait supporter. Mais ses pensées et ses paroles furent tout autres ; il ne lui répondit que par de sages représentations qui pouvaient la faire rentrer en elle-même, et il s'abstint de toute récrimination. « Vous voyez », lui dit-il, « que mon maître m'a tout confié, et qu'il « ignore ce qu'il a dans sa maison. Il n'y a rien « qu'il n'ait remis entre mes mains, et qui ne soit « en ma puissance. Il n'y a rien qu'il ne m'ait « donné, excepté vous qui êtes son épouse : com« ment donc puis-je commettre ce crime et pé« cher devant mon Dieu ? » (Gen., xxxix, 8, 9.)

Néanmoins tant de retenue et tant de chasteté ne purent désarmer la calomnie, et Dieu permit qu'il fût faussement accusé. C'est qu'il voulait lui préparer de bonnes récompenses et de glorieuses couronnes : aussi vit-il sa captivité se prolonger même après la mise en liberté des serviteurs du roi. Et ne m'objectez point les bons procédés du chef de la prison, mais pesez bien plutôt les paroles de Joseph à l'échanson, et vous connaîtrez toute l'amertume de son âme. Il venait de lui expliquer son songe, et il ajouta : « Souvenez-vous de « moi lorsque vous serez plus heureux, et faites« moi miséricorde, en suggérant à Pharaon « de me tirer de cette prison. Car j'ai été en« levé furtivement de la terre des Hébreux, et « quoique innocent, on m'a jeté dans cette « obscure prison ». (Gen., xl, 14, 15.) Sans doute il supportait assez facilement les rigueurs de la captivité, mais il lui était dur et pénible d'habiter avec les criminels dont la prison était remplie, avec des sacriléges qui avaient violé les tombeaux, avec des voleurs, des parricides, des adultères et des homicides. Il s'affligeait en outre de voir que la peine et le châtiment ne produisaient aucun amendement sur le plus grand nombre. Enfin, et c'était le sujet de vos plaintes, l'esclave devenait libre, et l'homme libre était retenu dans les fers. Parlerez-vous maintenant de sa puissance dans le royaume ; mais c'est rappeler le souvenir des soucis, des veilles et des mille difficultés qui accompagnent une grande autorité, et qui certes sont peu agréables à ceux que charme une vie calme et paisible.

Au reste, tous ces saints patriarches pouvaient-ils réellement jouir de quelque bonheur, puisque l'entrée du royaume des cieux était fermée, et que la promesse des biens futurs était encore obscure. Mais aujourd'hui que ces délices ineffables nous sont proposées, et que la certitude en est manifeste, qui oserait se plaindre, je vous le demande, de ce que le bonheur lui est refusé dans cette vie ; ou plutôt que peut-on appeler bonheur sur la terre en comparaison des félicités célestes ? Oui, il est indigne d'une âme qui espère aller bientôt au ciel, de rechercher ici-bas un repos et une prospérité qui s'évanouissent comme l'ombre : « Vanité des vanités », a dit le Sage, « et tout « est vanité ». (Eccl., i, 2.) Tel est l'anathème qu'a prononcé contre les plaisirs et les joies du siècle l'homme qui en avait le plus joui ; et ces sentiments nous conviennent bien plus encore, puisque nous n'avons rien de commun avec le monde, et que nos noms sont inscrits dans cette cité céleste où nous devons déjà habiter par la pensée et l'espérance.

CONSOLATIONS A STAGIRE.

LIVRE TROISIÈME.

ANALYSE.

Saint Chrysostome continue le développement de la consolation historique qu'il avait abordé dans le livre précédent, et met successivement sous les yeux de Stagire les épreuves de Moïse, de Josué, de Samuel, de David, des prophètes Jérémie, Daniel, Elie et Elisée, auxquels il réunit saint Paul, comme celui de tous les apôtres qui a eu le plus de tribulations. — A ces exemples il fait succéder le souvenir des maux auxquels, depuis plusieurs années, étaient en proie deux amis de Stagire, Démophile et Aristomène. — Puis il l'engage à se transporter dans les hôpitaux, les prisons et le vestibule des bains publics, et à la vue des malades, des malheureux et des indigents qui y sont réunis, il pourra se convaincre qu'il existe des souffrances plus grandes que les siennes. — Mais comme Stagire objectait que ces maux n'attaquaient que le corps, tandis qu'il souffrait principalement en son âme, saint Chrysostome lui prouve que par là même son état est plus supportable, puisque tant de malheureux souffrent à la fois dans le corps et dans l'âme. — Enfin, il lui rappelle que Dieu ne nous éprouve que pour nous faire expier nos péchés, ou augmenter nos mérites, et que toujours il craint plus de nous faire quelque mal, que nous de l'endurer, et qu'il est plus indulgent à notre égard que nous ne le sommes nous-mêmes.

1. Les exemples et les réflexions que je viens de vous proposer, suffiraient sans doute pour éteindre en votre âme les feux de la tristesse, et vous ramener à une situation d'esprit calme et tranquille. Je veux néanmoins écrire ce troisième livre, afin de vous offrir de nouveaux motifs de consolation : et tout d'abord je vous pose cette question. Si vous étiez appelé à régner, et qu'avant d'entrer dans votre capitale, et de ceindre la couronne, il vous fallût vous arrêter dans une étable sale et enfumée, y souffrir la presse et le bruit des voyageurs, y craindre l'attaque des voleurs, y endurer enfin mille désagréments, et mille incommodités, est-ce que vous vous abandonneriez à un sombre abattement ? ou plutôt ne mépriseriez-vous pas tout cela comme un pur néant ? Or, est-il raisonnable que la perspective d'un trône terrestre nous élève au-dessus d'accidents fâcheux et pénibles, et que la promesse du royaume des cieux ne puisse nous rendre forts et courageux, contre les épreuves qui nous surviennent dans l'hôtellerie de cette vie ? Et en effet la vie est-elle autre chose qu'une étable et une hôtellerie ? c'est l'idée que nous en donnent les saints patriarches qui se considéraient sur la terre comme des étrangers et des voyageurs. Ils nous apprennent par ces paroles qu'ils ne faisaient aucun cas des joies ni des tristesses du siècle présent, et que détachés entièrement de la terre, ils dirigeaient toutes leurs pensées vers le ciel.

Continuons donc à étudier la vie de ces illustres personnages, et de Joseph passons à Moïse. Cet homme, le plus doux des hommes, vint au monde lorsque sa nation était cruellement opprimée par un peuple idolâtre. Délaissé par ses parents et ne les connaissant

même pas, il passa sa première jeunesse et fut élevé parmi des étrangers. Mais combien cette position était dure à ce jeune hébreu qui était doué d'une rare sagesse, et qui s'inquiétait peu de passer pour le fils du roi ! A ces amertumes privées se joignait encore le spectacle de l'oppression tyrannique de sa nation. Et en effet Moïse, qui voulait mourir, et qui demandait à Dieu qu'il le rayât du livre de vie, s'il ne faisait grâce à son peuple, Moïse pouvait-il goûter les faveurs de la cour, en voyant l'horrible tempête qui sévissait contre ses frères? Car nous-mêmes venus au monde après le laps de tant de siècles, et qui n'avons aucun motif particulier de sympathies pour les Juifs, nous ne pouvons lire sans attendrissement l'édit barbare qui ordonnait la mort de tous les enfants mâles : mais la douleur de ce saint patriarche devait être d'autant plus grande qu'il était plus affectionné à son peuple, et que, témoin de tous ces maux, il était contraint d'en appeler les auteurs du nom de père et de mère, et certes, j'affirme qu'il pleura la mort de ces enfants, plus amèrement que leurs propres parents : c'est ce que prouva plus tard sa conduite, car, comme il ne put ni par ses larmes, ni par ses vives instances obtenir du roi, son père adoptif, qu'il révoquât son édit feroce et barbare, il voulut lui-même partager le malheur de ses frères. Quant à moi, j'admire sa détermination, mais ce qui m'étonne bien davantage, c'est que depuis longtemps il nourrissait en son âme le feu d'une vive affliction, comme nous le prouve le meurtre de l'Egyptien. Et en effet l'indignation qui éclate soudain par un homicide montre assez combien était extrême la douleur de l'âme. Or, Moïse eût-il jamais pris la défense de ses frères avec cette violence, s'il n'eût ressenti leurs maux plus vivement que leurs frères eux-mêmes !

Mais cet acte d'une juste vengeance calma-t-il un peu l'amertume de sa douleur, et put-il jouir longtemps de quelque consolation ? hélas! dès le lendemain il eut à supporter un chagrin plus profond encore ; et il craignit même pour sa vie, en sorte qu'il se hâta de quitter l'Egypte. Sans doute il est toujours dur et pénible d'être injurié par un homme, mais que dire quand celui que nous avons obligé ne reconnaît nos bienfaits que par des injures ? Or, l'Israélite dit à Moïse : « Est-ce que tu veux me « tuer, comme hier tu tuas l'Egyptien? » (Exode, II, 14.) C'est bien alors que l'outrage devient intolérable, et que même il peut causer la mort, parce qu'à une violente affliction il joint une violente colère. Une troisième impression, non moins forte, agitait encore l'esprit de Moïse, la crainte du roi ; et cette crainte le troublait au point qu'il résolut de s'expatrier. Ainsi le fils du roi prend le chemin de l'exil ; et si naguère vous l'estimiez heureux d'avoir été élevé à la cour de Pharaon, comprenez maintenant que toutes ces faveurs devenaient pour ce juste une source abondante de douleurs et de tribulations. Car il n'y a point de parité entre l'homme qui, nourri dans une famille de condition privée, et exercé dès l'enfance au travail, aux voyages et à la fatigue, est contraint de subir encore les peines et les épreuves de l'exil, et celui qui, élevé dans toutes les délices d'une cour, n'a jamais connu le malheur, et se voit soudain assailli par le même genre d'infortune. Certes, si ce dernier est forcé de quitter sa patrie, il s'éloigne avec plus d'amertume que le premier. C'est ce que Moïse éprouva.

Et en effet, sorti de l'Egypte, il fut recueilli par un étranger et un idolâtre ; et ce ne lui fut pas une légère affliction que de demeurer pendant de longues années au service d'un prêtre des idoles, et d'être attaché durant quarante ans à la conduite de ses troupeaux. Or, si quelqu'un ne comprenait point tout ce qu'une telle condition avait de cruel et de pénible, je le prierai de considérer non ceux qui s'exilent et se cachent par crainte et par frayeur, mais ceux qui s'éloignent librement de leur demeure. Pour eux le départ n'est-il pas toujours pénible et ennuyeux, et au contraire la pensée du retour douce et agréable? Peut-être aussi cette existence de Moïse, quelque troublée par la crainte, et quelque malheureuse qu'elle fût, vous paraît-elle peu digne de pitié, parce qu'elle lui prépara un heureux retour ! Eh bien ! pesons ensemble le poids de ses infortunes; ne vous arrêtez pas à cette première parole de l'Ecriture : « Moïse « faisait paître les troupeaux »; mais rappelez-vous les plaintes de Jacob à son beau-père : « Moi-même je vous rendais tout ce qui m'avait « été dérobé de jour ou de nuit. Le jour j'étais « brûlé par la chaleur, et la nuit j'étais transi « par le froid, et le sommeil fuyait de mes yeux ». (Gen., XXXI, 39, 40.) Car, il est bien à présumer que Moïse éprouva toutes ces diverses tribulations, et pendant plus d'années que Jacob, et

au milieu de plus grandes difficultés, puisque la terre de Madian était moins peuplée et plus inculte que la Mésopotamie.

Sans doute Moïse ne se plaignait jamais ; et Jacob ne l'eût point fait, s'il n'y eût été forcé; et si l'ingratitude de son beau-père ne lui eût comme arraché ses vifs reproches. Au reste, le séjour de l'exil et la nécessité de sauver sa tête suffiraient bien pour humilier notre saint patriarche. « L'oiseau qui quitte son nid, se « laisse prendre facilement » (Prov., XXVII, 8), et l'homme qui s'éloigne beaucoup de sa patrie, est contraint de servir. Mais alors même Moïse n'était point dans une pleine et parfaite sécurité, et il tremblait pour ses jours, non moins que l'esclave qui a fui la maison d'un maître cruel, craint et appréhende d'être repris. C'est ce que nous prouve son hésitation à obéir au Seigneur, lorsqu'après un si long exil, il lui ordonnait de revenir en Egypte, et l'assurait « que celui qui cherchait sa vie, « était mort ». (Ex., IV, 19.)

2. Moïse obéit donc, et il revint, laissant sa femme et ses enfants. Mais quels reproches, quels outrages et quelles menaces n'essuya-t-il pas de la part du roi, qui régnait alors en Egypte, et quelles paroles dures et amères de la part de ceux mêmes dont il prenait les intérêts ! Car le roi disait : « Pourquoi, Moïse et « Aaron, détournez-vous le peuple de ses « occupations ? Allez à vos travaux ». Et les Israélites disaient : « Que le Seigneur voie et « juge ce que vous faites ; car vous nous avez « rendus odieux devant Pharaon et devant « ses serviteurs, et vous avez mis un glaive « dans leurs mains pour nous égorger ». (Ex., V, 4, 21.) Ces reproches lui étaient sans doute durs et pénibles, mais il lui était plus offensant encore de s'entendre traiter d'imposteur, quand, revenu parmi ses frères, il leur promettait les plus grands biens, la liberté et la délivrance de leurs maux. Car Pharaon loin d'adoucir pour eux le joug de la servitude en augmenta la rigueur, en sorte que celui qui espérait délivrer son peuple, et qui lui en avait fait la promesse, devenait la cause des coups et des mauvais traitements qu'on lui infligeait, et était regardé comme un traître et un perfide. Eh ! comment n'eût-il point été plongé dans la plus amère douleur en voyant que ses promesses de délivrance n'étaient suivies que d'une aggravation de peines ! il s'affligeait donc en voyant ces maux, et entendant ces plaintes ; mais il ne se laissait point abattre par le découragement, et il restait ferme dans sa confiance au Seigneur, alors même que les événements, loin de favoriser ses desseins, les combattaient ouvertement.

C'est pourquoi il retourna vers Dieu, et lui dit avec larmes et gémissements : « Seigneur, « pourquoi avez-vous affligé ce peuple ? et « pourquoi m'avez-vous envoyé ? car depuis « que j'ai paru devant Pharaon pour parler « en votre nom, il a affligé votre peuple, et vous « ne l'avez point délivré ». (Ex., V, 22, 23.) Telles furent ses plaintes, et comme le Seigneur lui fit de nouveau entendre sa voix, de nouveau aussi il annonça aux Israélites leur délivrance. Mais ils refusèrent de l'écouter parce qu'ils étaient accablés de travaux, et abattus par la tristesse. « Les Israélites », dit l'Ecriture, « n'écoutèrent point Moïse, à cause « de l'angoisse de leur esprit et de leurs péni- « bles travaux ». (Ex., VI, 9.) Certes, ce refus dut lui être bien sensible : et lorsqu'ensuite il frappa l'Egypte de diverses plaies, il se vit souvent joué par Pharaon. Mais rien ne put ébranler la fermeté de son âme. Délivré enfin des Egyptiens, et déjà se croyant avec tout son peuple hors de leurs atteintes, il respirait à peine que soudain il retomba dans une crainte plus grave encore. Car, à la fin du troisième jour les Hébreux aperçurent tout à coup l'armée des Barbares qui s'avançait contre eux ; et leur frayeur fut celle de ces esclaves fugitifs qui, sur une terre étrangère, se voient à l'improviste en face de leurs maîtres. Du moins il leur semblait que leur joie et leur délivrance n'étaient qu'un songe, puisqu'à leur réveil ils se trouvaient en Egypte, et dans les maux de la servitude. Ou plutôt je ne sais pas si ces trois jours de liberté purent même leur paraître un songe en présence de cette épouvantable et horrible situation : car un sombre désespoir s'était répandu comme un voile épais sur les yeux de tous. Mais plus qu'aucun autre, Moïse était en proie à une vive terreur, puisque seul il avait à craindre autant les Israélites que les Egyptiens. Et en effet les uns et les autres le regardaient déjà comme un imposteur et un traître, et ils s'apprêtaient à l'attaquer, ceux-ci les armes à la main, et l'injure sur les lèvres ; et ceux-là exaspérés par le désespoir et l'abattement. Mais est-il besoin de présumer par conjecture quelles furent ses tribulations et ses angoisses, lorsqu'un seul

mot nous en révèle toute l'amertume? Il se taisait, et n'ouvrait pas la bouche ; et Dieu lui dit : « Pourquoi cries-tu vers moi ? » (Ex., XIV, 15.) Combien cette parole nous peint l'agitation de son cœur !

3. Mais à peine fut-il délivré de ce péril et de cette crainte, qu'il se vit en butte à de plus cruelles épreuves. Car les Israélites, pendant ces longues années qu'ils errèrent dans le désert, se montrèrent à cet égard plus durs et plus inhumains que ne l'eussent été Pharaon et les Egyptiens. Et cependant il était leur chef, et par lui ils jouissaient de tous les biens. Nous les voyons, en effet, le presser sans relâche, et le fatiguer par leur regret de n'avoir plus les viandes de l'Egypte. Ainsi ce peuple ingrat méprisait les bienfaits présents du Seigneur, et ne se souvenait plus de son ancien esclavage. Mais une telle conduite navrait profondément Moïse : eh ! que pouvait-il lui arriver de plus malheureux que de conduire un peuple fou et insensé ? Il sut toutefois conserver sa fermeté d'âme ; et s'il eût moins aimé ses frères, sa douleur eût été moins vive, parce qu'il ne se serait affligé que de ses propres maux. Mais comme il les chérissait d'une affection toute paternelle, il éprouvait un nouveau chagrin, celui de les voir offenser Dieu et commettre le péché. C'est pourquoi il s'affectait peu des injures faites à sa personne, et beaucoup de la malice qui les provoquait. Avant même que la manne leur fût miraculeusement envoyée, l'ingratitude des Hébreux avait déjà été pénible à Moïse ; mais, au milieu de ces étonnants prodiges, ils ne cessèrent de montrer leur perversité, et, tout en recueillant la manne, ils faisaient éclater leurs désirs mauvais et insatiables. En vain, les fit-il changer de campement, ils murmurèrent de nouveau, et de nouveau méprisèrent les bienfaits du Seigneur. Ils péchaient ainsi chaque jour, et leur saint conducteur s'affligeait de leurs péchés bien plus qu'eux-mêmes.

Et lorsqu'ils eurent érigé le veau d'or, ils se livrèrent aux jeux et aux danses, tandis que Moïse pleurait et gémissait. Il s'offrait même à l'anathème divin, et rien ne pouvait l'empêcher d'aimer ce peuple prévaricateur. Mais parce qu'il voyait ces enfants si tendrement chéris devenir toujours plus criminels, combien sa douleur était grande et ses larmes abondantes ! Un père qui s'aperçoit que son fils unique mène une mauvaise conduite, s'en afflige profondément, quoiqu'il ne soit pas lui-même un modèle de vertu. Que n'éprouvait donc point Moïse qui regardait tous les individus de cette nation comme ses enfants, et qui les aimait d'un amour plus que paternel ! Car quel père consent, comme Moïse, à périr, quoique innocent, avec un fils coupable ? Moïse donc qui avait un si grand nombre d'enfants, Moïse qui avait tant d'horreur pour le mal, et tant de zèle pour le bien, quelles angoisses de cœur ne ressentait-il pas, en les voyant tous courir comme de concert vers l'abîme du vice ! Et certes si la douleur n'eût couvert ses yeux comme d'un voile épais, et si le sentiment d'une vive affliction n'eût troublé son esprit, jamais il n'eût jeté à terre ni brisé les tables de la Loi. Mais cette sédition, direz-vous, fut bientôt apaisée. Eh ! par quelle répression ! Aussi quoique ce violent remède eût cicatrisé la blessure de son peuple, Moïse ne discontinua pas ses larmes. Et, en effet, son cœur eût été plus froid que le marbre, s'il fût demeuré insensible en voyant égorger ses frères et ses parents, et le massacre s'élever jusqu'au nombre de vingt-trois mille hommes. C'est ainsi que nous-mêmes nous n'hésitons pas à châtier sévèrement nos enfants, lorsque nous les surprenons en faute. Mais cette rigueur nous est bien pénible, et nous sommes plus affligés que les coupables.

4. Le deuil et le sang remplissaient encore le cœur de Moïse et le camp des Hébreux, lorsque surgirent de nouvelles anxiétés, car le Seigneur menaça de ne plus prendre la conduite de ce peuple, de se retirer lui-même, et d'en abandonner la direction à un ange. Or cette menace effraya tellement Moïse, que nous l'entendons dire à Dieu : « Si vous ne marchez « vous-même avec nous, ne nous faites point « sortir de ce lieu ». (Ex., XXXIII, 15.) Eh bien ! ne voyez-vous pas comme pour lui la crainte succède à la crainte, et l'affliction à l'affliction ? mais ces épreuves ne s'arrêtèrent point là ; et quand il eut désarmé le Seigneur, et obtenu de sa bonté la grâce de ce peuple rebelle, il se vit en proie à de nouvelles douleurs. Car les Hébreux irritèrent encore le Dieu qui venait de leur pardonner, et s'exposèrent aux plus rigoureux châtiments. Ils péchèrent donc devant le Seigneur, même après cet effroyable massacre, et ils allumèrent contre eux ces feux vengeurs qui les eussent tous consumés, si

une fois encore la justice divine ne se fût laissé fléchir. Or Moïse était toujours sous le poids d'une double affliction, parce qu'il déplorait la mort des uns, et que les autres ne voulaient point se corriger : en sorte que le châtiment des coupables devenait pour leurs frères comme une leçon inutile.

Et en effet, la vengeance du Seigneur était à peine calmée, que ceux qu'elle avait épargnés, se souvenant des oignons de l'Égypte, dédaignèrent toute autre nourriture, et dirent : « Qui « nous donnera de la chair à manger ? il nous « souvient des poissons que nous mangions en « Égypte, des concombres, des melons, des poi- « reaux, des oignons et de l'ail, mais ici notre « âme languit, et nos yeux ne voient plus que la « manne ». (Nomb., II, 5.) Ce fut alors que Moïse outré d'une telle ingratitude, et vaincu par sa profonde douleur, se résolut d'abandonner la conduite de ce peuple, et désira mourir plutôt que de vivre dans cette amère affliction ; écoutons ses propres paroles : « Et Moïse dit à « Dieu : Pourquoi avez-vous affligé votre servi- « teur? pourquoi ne trouvai-je pas grâce devant « vous ? et pourquoi avez-vous mis sur moi le « fardeau de tout ce peuple ? est-ce moi qui ai « conçu toute cette multitude, ou qui l'ai engen- « drée, pour que vous me disiez : Porte-les en « ton sein comme la nourrice porte l'enfant à la « mamelle, et conduis-les dans la terre que j'ai « promise à leurs pères? Où prendrai-je des vian- « des pour en donner à tout ce peuple qui pleure « contre moi, et me dit : Donnez-nous de la « chair à manger. Je ne puis plus soutenir seul « tout ce peuple, parce que le fardeau est trop « pesant pour moi. Si votre volonté s'oppose à « mon désir, je vous conjure de me faire mou- « rir, et que je trouve grâce devant vos yeux ». (Nomb., II, 11-15.)

Ainsi pria Moïse qui dans une circonstance avait dit à Dieu : « Si vous voulez pardonner ce « péché, pardonnez-le ou bien effacez-moi du li- « vre que vous avez écrit ». (Ex., XXXII, 32.) Mais alors sa vive douleur le troublait entièrement et ce qui arrive quelquefois aux pères et mères lorsqu'ils sont indignés de la conduite de leurs enfants. Cependant Moïse ne cessa point, comme la suite nous le prouve, d'avoir compassion de ce peuple ; et lorsqu'on voulut le tuer et le lapider au retour des espions, il ne s'échappa des mains de ces homicides que pour intercéder en leur faveur, et apaiser le Seigneur à l'égard de ceux qui attentaient à sa vie, tant il est vrai qu'il aimait ce peuple d'un amour excessif; lui au contraire, après la mort des espions, et sous l'impression encore récente de cette grande douleur, donnait à ce saint patriarche de nouveaux sujets d'affliction, et d'abord il voulut combattre contre sa défense, et fut défait par les Amalécites. Mais avant même cette guerre, plusieurs périrent par suite de leur avidité et de leur intempérance, « car les « viandes », dit le psalmiste, « étaient encore « dans leur bouche, quand le Seigneur en fit « périr un grand nombre ». (Ps. LXXVII, 34.) Cependant la vue de tant d'hommes frappés de mort n'apporta aucun terme aux douleurs de Moïse, et telle fut l'extrémité où le réduisit sa profonde affliction, qu'il désira voir périr par un genre de mort nouveau et extraordinaire ceux mêmes qu'il aimait si tendrement. Et en effet, des feux qui s'allumèrent soudain consumèrent les uns, et la terre qui s'entr'ouvrit engloutit les autres. Mais ne croyez pas que les victimes aient été en petit nombre, car elles dépassèrent quinze mille.

Et maintenant conjecturons quels furent envers Moïse les sentiments de leurs parents et de leurs amis. Que devait-il éprouver lui-même en voyant ces femmes et ces enfants que la vengeance du Seigneur avait rendus veuves et orphelins? Il avait encore à pleurer la mort de son frère, celle de sa sœur, et des enfants d'Aaron qui s'étaient rendus coupables de sacrilége, et avaient été consumés par les flammes. Tous ces divers malheurs suffisaient bien à navrer son cœur d'une amère affliction, quand même jusqu'alors il eût toujours été heureux, et n'eût pas connu de si rigoureuses épreuves. Mais après la défaite des Chananéens, les Hébreux, obligés de faire un long circuit, se laissèrent aller au murmure ; et le Seigneur les châtia non par la peste, les feux et la terre qui s'entr'ouvrait, mais par des serpents qui eussent fait périr tout le peuple, si Moïse ne se fût de nouveau présenté devant lui, et si ses prières n'eussent fléchi sa colère. Délivrés de ce fléau, et échappés aux malédictions du Prophète, ces mêmes Hébreux se précipitèrent d'eux-mêmes dans un nouvel abîme d'iniquité. Balaam, ou plutôt Dieu qui lui dictait ses paroles, même contre sa volonté, Balaam venait de les bénir, et ils péchèrent avec des filles étrangères, et se firent initier aux mystères de Beelphégor. Alors Moïse ne put supporter ni ce crime, ni cette honte, et il or-

donna aux Israélites fidèles de frapper et de tuer leurs frères. « Que chacun », dit il, « tue ceux « de ses proches qui ont été initiés au culte de « Béelphégor ». (Nomb., xxv, 5.) Sa conduite dans cette circonstance fut celle du médecin qui a déjà employé inutilement le fer et le feu, et qui se décide enfin à couper et brûler le membre entier.

Au reste ne croyez pas que j'énumere ici toutes les tribulations de Moïse. Il en éprouva bien d'autres, et même parmi celles dont il nous a laissé le récit, j'en omets un grand nombre. Ainsi je passe sous silence les attaques et les embûches des peuples ennemis, la longueur de la route, l'outrage qu'il reçut de sa sœur, et la punition qui lui fut infligée ; mais ces diverses épreuves ne pouvaient que vivement le contrister, lui qui était le plus doux des hommes. Et néanmoins, quand on les réunirait toutes, on devrait avouer qu'il n'a pas écrit la millième partie de ses douleurs. Car si un maître qui a sous sa surveillance un petit nombre de serviteurs, rencontre chaque jour mille sujets d'irritation et de chagrin ; que dût souffrir Moïse qui pendant quarante ans conduisait un peuple nombreux dans un désert où l'air et l'eau manquaient ! Que d'affaires l'accablaient chaque jour, et que de soucis et de chagrins lui occasionnaient les vivants et les morts ! Il vit en effet mourir, à l'exception de deux seulement, tous ceux qu'il avait amenés de l'Egypte, et lui-même ne mérita pas d'en introduire les enfants dans la terre promise. Il lui fut seulement donné de la contempler des hauteurs du mont Nébor, et d'en considérer l'admirable fécondité. Quant à en jouir avec les autres Israélites, il ne l'obtint pas, et il mourut en dehors de cette contrée. C'est ce dont il se plaignait lui-même aux enfants d'Israël. « Le Seigneur Dieu », leur disait-il, « s'est irrité contre moi, à cause de vos pa« roles, et il a juré que je ne passerai point au« delà du Jourdain, et que je n'entrerai point « dans la terre qu'il doit vous donner. Voici « donc que je mourrai en cette terre, et que je ne « passerai point le Jourdain. Mais vous, vous le « passerez, et vous posséderez cette belle con« trée ». (Deut., iv, 21, 22.) Enfin sa douleur la plus grande, et celle qui l'accompagne jusqu'au tombeau, fut le pressentiment des malheurs de son peuple, le culte des idoles, la captivité et les maux innombrables par lesquels le Seigneur le châtierait. Ainsi son cœur s'affligea des souffrances présentes et des calamités que contenait l'avenir ; et c'est ainsi que Moïse, après avoir connu le malheur dès sa première enfance, l'éprouva durant toute sa vie, et termina ses jours dans l'affliction.

5. Quant à Josué, son successeur, on peut bien dire qu'il succéda à toutes ces tribulations ; sans doute sa jeunesse le préserva de quelques-unes, mais la mort de Moïse lui amena les plus dures épreuves. Déjà du vivant de Moïse, il avait déchiré ses vêtements, et répandu la cendre sur sa tête ; et après sa mort, combien fut plus grave la cause qui le força à réitérer ces marques de douleur, et à les prolonger non quelques heures, mais tout un jour, presterné sur la poussière. Ecoutons ses plaintes et ses gémissements. « Or Josué », dit l'Ecriture, « déchira ses vêtements, et demeura « la face contre terre devant l'arche du Sei« gneur, jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël ; « et ils couvrirent leur tête de poussière ; et Jo« sué dit : Je vous le demande, Seigneur, pour« quoi votre serviteur a-t-il fait passer le Jour« dain à ce peuple, pour le livrer aux mains de « l'Amorrhéen, et pour nous perdre ? Que ne « sommes-nous demeurés en-deçà du Jourdain, « et que ne nous y sommes-nous établis ! et que « dirai-je après avoir vu Israël fuir devant « l'ennemi ! Les Chananéens l'apprendront, et « tous les habitants de la terre, et ils nous envi« ronneront, et ils effaceront notre nom de « dessus la terre ». (Jos., vii, 6-9.)

Ainsi pria Josué, et le Seigneur exauçant sa prière, lui fit connaître quel péché avait causé la défaite d'Israël. Alors Josué enveloppa dans le supplice du prévaricateur les parents de celui-ci, ses proches, toute sa famille, et même ses nombreux troupeaux. Et comment cet acte sévère de justice n'eût-il pas profondément troublé son âme ? Car si nous ne pouvons sans une vive émotion voir exécuter des malfaiteurs qui nous sont étrangers, que dût éprouver Josué en frappant de mort ses frères et ses compagnons d'armes. Si nous ajoutons encore la fraude des Gabaonites, les soupçons des tribus d'en-deçà du Jourdain, la continuité des guerres et des combats, quel courage pouvait soutenir tant d'épreuves ? Sans doute il était toujours vainqueur, mais le souci d'une nouvelle guerre troublait pour lui la joie du triomphe, et la distribution du pays entre les diverses tribus, lui occasionnait beaucoup de peine et de difficulté. Ils le comprennent, ceux qui ont

été chargés de partager entre des frères même une modique fortune, ou de diviser un héritage entre plusieurs copartageants. Quant aux diverses afflictions qu'éprouvèrent les Hébreux, je n'en parle point, car je ne me propose point de raconter les malheurs de chaque individu, mais seulement ceux des plus grands serviteurs de Dieu.

6. C'est pourquoi, si vous le permettez, passons sous silence le grand prêtre Héli qui irrita le Seigneur par les péchés de ses enfants, ou plutôt par sa propre négligence. Et, en effet, il fut puni bien moins parce que ceux-ci étaient prévaricateurs, que parce qu'il les avait repris trop mollement, et qu'il n'avait point vengé assez sévèrement sur eux la violation des lois de Dieu. C'est au reste ce qu'il reconnut lui-même, lorsqu'entendant les terribles menaces du Seigneur, il dit : « Il est le Maître, « qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux ». (I Rois, III, 18.) Je passe donc immédiatement à Samuël. Elevé dans le temple dès son enfance, il fut toujours cher et agréable à Dieu, et jeune encore il acquit une vertu si parfaite, qu'il prit rang parmi les plus illustres prophètes avant même que d'être arrivé à l'âge viril. Et cette faveur était d'autant plus grande qu'alors elle paraissait ne plus être accordée. « Car en ces jours-là », dit l'Ecriture, « il n'y « avait point de vision manifeste, et la parole « du Seigneur était rare ». (I Rois, III, 1.) Or Samuël, dont les larmes abondantes de sa mère avaient obtenu la naissance, eut la douleur de voir la triste fin du grand prêtre qui l'avait élevé, et il en fut troublé et contristé comme le devait être un disciple reconnaissant et affectionné. Bientôt après il lui fallut pleurer les maux de sa nation ; et ses propres enfants, devenus méchants et pervers, se portèrent à de tels excès d'iniquité, qu'ils l'affligèrent doublement et par leurs vices, et par la honte d'une conduite qui les rendait indignes de le remplacer.

A cette douleur succéda une douleur nouvelle, ou plutôt vint s'y ajouter, car la première n'était pas encore calmée. La cause en fut l'injuste demande des Israélites : demande qui plongea le Prophète dans un tel abattement, qu'il fallut que Dieu le consolât lui-même. Aussi le Seigneur lui dit-il : « Ce n'est « pas toi qu'ils méprisent, mais c'est moi ». (I Rois, VII, 8.) Cependant il ne discontinua point de prendre leurs intérêts, et il leur disait : « Pour moi, Dieu me garde de ce péché, « de cesser jamais de prier pour vous ». (I Rois, XII, 23.) Mais en voyant ceux qu'il aimait ainsi, opprimés par leurs ennemis, vaincus dans les combats et irritant la colère du Seigneur, quelle joie pouvait-il goûter? comment vivre sans larmes et sans douleur? Et lorsqu'il eut établi Saül roi d'Israël, ce ne fut pour lui qu'une suite non interrompue de regrets et de gémissements. Et, en effet, Saül contre la volonté de Dieu offrit le sacrifice, et contre son ordre exprès épargna, après sa défaite, le roi des Amalécites. Mais cette double prévarication consterna tellement Samuël, que de ce moment il ne vit plus ce prince, et qu'il ne cessa jusqu'à sa mort de s'attendrir sur lui et de le pleurer, en sorte que Dieu lui reprocha l'excès de sa douleur. « Jusques à « quand pleureras-tu Saül, que j'ai rejeté? » (I Rois, XVI, 1.) Mais si le Prophète pleurait ainsi les malheurs de ce roi, que dût-il éprouver lorsque celui-ci fit égorger injustement tant de prêtres, et qu'il se mit pour la seconde fois à la recherche de David, voulant immoler l'homme dont il avait reçu plusieurs services et nulles injures? Combien dût-il encore s'affliger quand il le vit se mêler à une troupe de faux prophètes, et rester couché sur la terre ; et, quand il entendit David se répandre contre lui en plaintes amères!

7. Mais puisque j'ai prononcé le nom de David, j'hésite si je dois vous rappeler les larmes et les continuels gémissements dont il a rempli ses psaumes, ou, vous les laissant méditer à loisir, me borner à vous raconter ses malheurs personnels. Il n'était encore qu'employé à la garde des troupeaux, que déjà il avait beaucoup à souffrir de la rigueur des saisons et de l'attaque des bêtes féroces. Nous pouvons nous en faire une idée d'après ce que j'ai rapporté de Jacob, et d'après ce qu'il raconta lui-même à Saül au sujet d'un lion et d'un ours qu'il avait terrassés. Lorsque soudain il quitta la vie pastorale pour se jeter dans la carrière des armes, il se vit exposé à la jalousie de ses frères, dont il fut péniblement affecté, mais je passe cette douleur sous silence, et je signale seulement qu'après son admirable victoire sur le géant philistin et le grand service rendu à Saül il trouva dans celui-ci un ennemi plus implacable que Goliath. Car, sans le combattre ouvertement, le roi se conduisait à son égard en véritable

ennemi, affectant au dehors d'aimer sa personne, et de s'intéresser à son honneur et à sa gloire. Or, voulons-nous comprendre combien il est dur de semer des bienfaits et de recueillir l'ingratitude, écoutons les plaintes d'un saint prophète qui s'écrie dans la pénible anxiété de son âme : « Pourquoi le mal m'est-« il rendu pour le bien? »(Jérém., XVIII, 20.)

Mais en l'absence même de toute autre tribulation, il ne pouvait que lui être très-pénible de commander l'armée de Saül, et d'être suspect à ce prince qui ne fixait jamais sur lui qu'un regard hostile. Cette circonstance que David était en butte aux soupçons et aux embûches de son roi n'est pas indifférente ici, puisqu'une semblable conduite dans nos esclaves suffit pour faire le malheur de notre vie; et si nous supposons que leur haine aille jusqu'à attenter à nos jours, quelle existence pleine d'anxiété! Cependant David supportait ces injures avec patience; il accompagnait le prince qui voulait le faire périr, et dirigeait ses expéditions guerrières. Mais lorsqu'il se fut retiré de la cour, et qu'il eut quitté le service des camps, il n'obtint d'autre résultat que de rendre l'inimitié de Saül publique et manifeste. En sorte qu'il n'eut ni plus de repos, ni plus de sécurité. Ses craintes augmentèrent même, puisqu'il lui fallut se défendre avec quatre cents hommes contre des forces bien supérieures. Comprenez en effet dans quelle fâcheuse position se trouvait David qui sans villes, sans asile, sans alliés et sans revenus, était contraint de lutter contre un prince abondamment pourvu de toutes ces ressources, et ne pouvait se réfugier que dans les déserts et les cavernes. Il prit, il est vrai, la ville de Cailie; mais il l'abandonna aussitôt sur l'avis du prêtre, qui l'assura que, s'il y demeurait, Dieu ne le délivrerait point des mains de Saül. (I Rois, XXIII, 23.)

Or, ce prêtre était celui qui, échappé aux mains de Saül, avait annoncé l'affreux massacre des prêtres tués à Nobé; ce fut alors que David lui dit cette douloureuse parole : « Je « suis coupable de la ruine de toute la maison « de votre père ». (I Rois, XXII, 22.) Ainsi la présence d'Abiatar lui remettait sous les yeux cette sanglante exécution, et en le voyant, il se rappelait la mort des prêtres du Seigneur; mais ce souvenir, et cette mort dont il s'accusait lui-même lui rendaient la vie aussi amère qu'elle l'est à un criminel qui est condamné à la peine capitale. Et en effet, en dehors même de tout autre sujet de trouble et d'anxiété, cette pensée seule qu'il était la cause du massacre de tant de prêtres, suffisait bien pour percer et torturer son âme. Mais blessé par cette pensée qui nuit et jour le déchirait comme un ver rongeur, il voyait en outre se succéder perpétuellement de nouvelles plaies. C'est ainsi que Nabal l'outragea en la personne de ses serviteurs, et qu'il ne put sans une vive douleur s'entendre appeler un vagabond, un fugitif et un esclave ingrat, et lorsqu'il se réfugia auprès d'Anchus, et que feignant d'être insensé il se laissait tomber à terre, détournait les yeux, et répandait l'écume à pleine bouche, il souffrait plus cruellement que ceux qui sont réellement tourmentés par le démon, car il voyait à quelle dure extrémité le réduisait un prince qu'il avait beaucoup obligé. Il trouva ensuite quelque repos dans la cour d'un roi ennemi; mais au moment où il allait être mis à la tête de son armée, des satrapes jaloux le calomnièrent auprès de ce roi et lui firent ôter le commandement, comme à un capitaine sans valeur, et qui pourrait un jour les trahir et les perdre. « Or, les satrapes des Philistins », dit l'Ecriture, « s'irritèrent contre David, et ils dirent « au roi : Renvoyez cet homme; qu'il retourne « dans le lieu où vous l'avez établi, et qu'il ne « descende pas avec nous au combat, de peur « qu'il ne nous trahisse dans le camp; car « comment se réconciliera-t-il avec son maître « si ce n'est en lui livrant nos têtes? » (I Rois, « XXIX, 4.)

Terrifié par ces paroles, et indigné de cet outrage, David se retira donc triste et consterné. Mais à son retour il fut en butte à de tels malheurs qu'il faillit succomber sous la douleur. Les traits qui jusqu'ici l'avaient blessé étaient sans doute si acérés que, quoique prévus, ils ne pouvaient qu'envelopper son esprit d'un sombre désespoir; mais ceux qui alors le frappèrent à l'improviste, et contre toute attente, durent lui paraître doublement cruels, et réellement intolérables. Il se retirait dans ses foyers pour y jouir de quelque repos, et y trouver au milieu de ses femmes et de ses enfants, l'oubli de ses anciens malheurs, quand il apprit soudain que les ennemis avaient emmené toute sa famille en esclavage, et vit la cité entière remplie de feu et de fumée, de sang et de cadavres; et avant même qu'il pût

pleurer leur sort, et verser des larmes sur leur captivité, les habitants s'attroupèrent autour de lui, plus cruels que des bêtes féroces, et cherchant chacun dans sa mort la vengeance de leurs maux. Lorsque des vents contraires tourbillonnent sur l'océan, leur conflit soulève une furieuse tempête; de même l'affliction et la crainte agitaient convulsivement l'esprit de ce juste, et le choc de ce double sentiment excitait en lui un violent orage et un affreux tumulte.

Echappé à ce péril, il put recouvrer ses femmes, ses enfants et la multitude des captifs; mais avant qu'il goûtât pleinement la joie de cette victoire, la mort de Jonathas le replongea dans la plus amère douleur. Nous pouvons juger de sa profonde affliction par les plaintes qu'il fit entendre, et par cette parole: « Je t'ai-« mais comme une mère aime son fils ». (II Rois, I, 26.) Au reste, il est inutile de transcrire en son entier ce chant de deuil; et puisque David pleura la mort de Saül qui s'était fait son ennemi, qui lui avait tendu des embûches et qui mille fois avait cherché à le faire mourir, que ne dut-il pas éprouver, lorsqu'il apprit la mort de Jonathas? il pleura donc en lui le compagnon de ses périls, l'ami dévoué qui souvent l'avait arraché aux mains de son père, le confident de ses secrets et l'homme avec lequel il avait fait alliance, et auquel il avait assuré qu'un jour il reconnaîtrait ses bienfaits.

8. Cette affliction durait encore, quand le chef de ses troupes lui occasionna un nouveau chagrin. Abner lui avait promis de le faire reconnaître par toute l'armée d'Israël, et il lui était aisé et facile de tenir sa promesse. Mais avant qu'il l'exécutât, Joab le surprit traîtreusement et le tua. Or David fut si indigné de ce meurtre, qu'au moment même il maudit Joab, et qu'en mourant il recommanda à son fils de ne point laisser impuni un si grand crime. Nous pouvons aussi apprécier sa douleur par la vivacité de ses plaintes. « Car élevant le voix », dit l'Ecriture, « David pleura sur le tombeau d'Ab-« ner, et il s'écria : Abner, tu n'es point mort « comme Nabal ; tes mains n'ont point été liées, « et tes pieds n'ont point été chargés de fers; tu « n'as pas eu le sort de Nabal, et tu es tombé « devant les fils de l'iniquité ». (II Rois, III, 32-34.) Peu de temps après, Isboseth fut tué par trahison, et David en conçut un tel chagrin qu'il pleura ce prince, et fit périr ses assassins. « La troupe des aveugles et des boiteux » qui occupaient la forteresse de Sion lui donna bien quelque souci, mais enfin il les chassa et vainquit également ses autres ennemis. (I Rois, V, 6-8.) Alors il résolut de transporter l'arche avec un grand appareil de joie; et voilà que dans le trajet et au milieu de l'allégresse publique un grave accident vint assombrir la fête, et remplir le cœur du roi de tristesse et de frayeur : car le lévite Oza ayant voulu soutenir l'arche qui chancelait, fut soudain frappé de mort par la main du Seigneur, châtiment qui effraya tellement ce prince qu'il ne consentit à ramener l'arche qu'après avoir su de quelles bénédictions elle avait comblé Obededom qui l'avait reçue.

Lorsqu'ensuite il eut appris la mort du roi des Ammonites, il agit envers son fils en homme bon et sensible, et lui envoya des ambassadeurs pour le consoler, et l'exhorter à ne point se laisser abattre par la douleur, mais ce prince ne répondit à ces prévenances d'honneur qu'en déshonorant ces ambassadeurs, qu'il renvoya ignominieusement. Cet outrage ne dut-il pas contrister fortement et agiter l'âme de David? Certes nous en avons une preuve dans la guerre dont il fut l'unique cause, guerre acharnée et qui occasionna mille embarras à David. Toutes ces vicissitudes suffiraient bien, lors même qu'on les supposerait entremêlées de bonheur, pour faire classer l'existence de ce prince au rang des plus tristes et des plus infortunées; mais les tribulations qui vont suivre sont telles qu'on peut dire que jusqu'alors il n'avait pas connu le malheur. Et en effet les souffrances de ce prince surpassent en réalité toutes celles que la scène nous retrace, et son palais vit se dérouler une suite d'attentats et de crimes qui ne se guérissaient que par de nouveaux excès.

Suivez-moi, je vous prie. Amnon est épris d'une criminelle passion pour Thamar, sa sœur. Il lui fait violence, et puis le haine succédant à l'amour, il s'en ouvre à un serviteur qui chassa du palais cette princesse outragée, et la jeta sur la place publique malgré ses cris et ses larmes. Mais, à la nouvelle de ce crime, Absalon invite à un festin tous ses frères, et Amnon lui-même; et au milieu du repas, le fait assassiner par ses domestiques. Cependant un des convives que le tumulte avait empêché de bien connaître l'exactitude des faits, annonce au roi que tous ses fils ont été égorgés; et alors il s'assit sur la poussière, pleurant un massacre

qu'il croyait réel. Mais quand la vérité eut été rétablie, il fit entendre contre Absalon une menace de mort que celui-ci n'évita qu'en se réfugiant dans un pays étranger où il demeura trois ans. Pendant ces trois années, David conserva son ressentiment, et jamais il n'eût rappelé ce prince, si le chef de son armée n'eût adroitement fléchi sa colère. Toutefois le rappel d'Absalon n'éteignit point dans le cœur de son père le feu de la douleur, et deux ans encore, il lui fut interdit de paraître devant le roi. Enfin, après ce long intervalle, David ne put refuser à Joab d'admettre Absalon en sa présence. Mais ce prince, plein d'un amer ressentiment, et ambitieux de régner, se révolta contre son père, et le contraignit de s'éloigner et de fuir, comme déjà il y avait été forcé par Saül. Cette seconde fuite lui fut même bien plus douloureuse que la première.

Il n'était que général d'armée lorsqu'il fuyait devant Saül; mais alors, il était roi depuis plusieurs années, il avait vaincu presque tous ses ennemis, et il lui fallait quitter sa capitale, et s'éloigner à la hâte. Ajoutez que celui qui le contraignit ainsi à fuir n'était point un étranger, ni un ennemi public, mais le fils qu'il avait engendré de son sein, comme il s'en plaignait lui-même en pleurant. Aux jours de ses premières douleurs, il était dans la vigueur de l'âge, et pouvait les supporter courageusement; mais alors il avait déjà fourni une longue carrière, et quand sa vieillesse réclamait un appui et une consolation, il ne rencontrait en ce fils coupable qu'un ennemi et un rebelle. Or, David sortait de Jérusalem accompagné de quelques serviteurs, et s'avançait nu-pieds, couvert de honte et fondant en larmes Cette guerre était pour lui un opprobre non moins qu'un malheur. Absalon ne recula point devant des outrages dont Saül s'était abstenu. Il viola publiquement dans le palais des concubines de son père; sa haine contre lui était si furieuse qu'il osa braver les lois de la nature et de la décence. C'est ainsi que ce prince ivre de fureur commettait aux regards de tous ce criminel attentat, comme si la guerre eût été terminée et que vainqueur il eût amené ses ennemis en captivité.

9. David s'éloignait donc triste et craintif, lorsque Siba, serviteur de Miphiboseth, qui le rencontra, augmenta encore son trouble en calomniant son propre maître, et l'accusant d'aspirer au trône. Puis vint Séméi, homme scélérat et ingrat qui l'accabla de reproches, et lui jeta des pierres. « Sors, homme de sang », disait-il, « et homme méchant. Le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de « Saül, parce que tu as usurpé le royaume et « pris sa place; le Seigneur a livré le royaume « aux mains d'Absalon, et il fait rejaillir sur « toi ta propre malice, parce que tu es un « homme de sang ». (II Rois, XVI, 7, 8.) Quoique David supportât patiemment ces propos injurieux, il n'en ressentait pas moins ce qu'ils avaient d'outrageant, comme ses plaintes nous le prouvent. Néanmoins, il ne voulut point punir cet insolent, et lui permit de se retirer sain et sauf, se bornant à dire : « Laissez-le me « maudire, selon le commandement du Sei- « gneur. Peut-être que le Seigneur regardera « mon affliction; et me rendra quelque bien « pour cette malédiction d'aujourd'hui ». (II Rois, XVI, 10, 12.) On lui annonçait également l'arrivée de Chusi, et il attendait avec une inquiète sollicitude l'issue des événements. Mais dès qu'il en fut informé, il vit bien qu'il lui fallait se préparer à une guerre la plus étrange que l'on puisse concevoir, et qui a l'air d'être un conte et une fable. Et en effet, Absalon, qui était la cause de tous ses maux, qui avait soulevé cette guerre et dont la mort devait finir toutes les hostilités, Absalon, dis-je, est de la part de David l'objet des plus vives et plus pressantes recommandations. « Epargnez », disait-il sans cesse aux chefs de son armée, « épargnez mon fils « Absalon ». (II Rois, XVIII, 15.)

Mais combien était pénible une semblable anxiété ! et combien affligeante cette difficile position ! Ce prince était contraint de soutenir une guerre où la victoire et la défaite lui devaient être également pénibles. Il ne pouvait désirer la déroute des forces nombreuses qu'il mettait en campagne, et il ne souhaitait point leur triomphe puisqu'il ordonnait qu'on épargnât l'auteur de la guerre. Et quand celle-ci eut été terminée, selon les décrets divins, par la mort du parricide, tous se livraient à la joie et à l'allégresse, et seul, David se répandait en larmes et en gémissements. Renfermé dans le secret de son palais, il appelait ce fils qui n'était plus, et s'affligeait de n'être point mort à sa place. « Qui me donnera », s'écriait-il, « de mourir pour toi, Absalon, ô mon fils ? » L'histoire nous offre-t-elle un autre exemple d'une plus triste perplexité ? Lorsqu'Absalon

assassina son frère, David voulait le punir de mort; et quand il se révolte contre lui plein d'une noire fureur, il commande qu'on l'épargne. Et certes, il eût longtemps pleuré ce fils rebelle, si Joab, se présentant devant lui, ne lui eût fait sentir combien sa douleur était peu raisonnable, et par la vivacité de ses paroles ne l'eût contraint à paraître, et à faire à son armée un accueil convenable. Mais alors même, ses malheurs ne cessèrent point, la division se mit dans son armée qui se sépara en deux camps; et lorsqu'il eût pu, non sans peine, et par mille caresses apaiser cette révolte, Siba se fit un parti considérable, et il fallut commencer une seconde guerre, quand la première n'était pas encore entièrement terminée. Troublé par cette nouvelle révolte, David rassembla donc ses troupes, et les envoya contre les rebelles sous la conduite de ses généraux. Ils furent vainqueurs, mais Joab attrista pour son cœur les joies de la victoire. Poussé par une noire jalousie, il assassina Amasa, qui, comme lui, était général de l'armée, qui avait ramené tout Israël sous l'autorité de David, et qui personnellement ne lui avait fait aucune injure. Or, cet attentat parut si criminel aux yeux de David, et fut si douloureux à son cœur qu'en mourant il recommanda à son fils de venger le sang d'Amasa.

Ce qui mettait le comble à toutes les infortunes de ce prince, c'est qu'il n'osait en déclarer le principe, ni l'origine. Après les maux de la guerre survint une famine générale, et quand il en eut connu la cause, il fut contraint de faire périr les fils de Saül. Car l'oracle du Seigneur déclara « que c'était « à cause de Saül et de ses injustices, parce « qu'il avait tué les Gabaonites ». (II Rois, XXI, 1.) Mais rappelons-nous ici combien David pleura Saül, et nous comprendrons combien il dut lui en coûter pour livrer ses fils à la vengeance des Gabaonites. Cependant il endurait toutes ces afflictions; et chaque jour lui amenait de nouveaux malheurs. Ainsi la peste succéda à la famine, et soixante-dix mille hommes avaient déjà succombé dans moins d'un jour, lorsque, voyant l'ange qui tenait à la main une épée nue, il s'écria en gémissant: « C'est moi, pasteur de ce peuple, qui ai péché « et qui ai agi injustement : ceux-ci, qui ne sont « que les brebis, qu'ont-ils fait? que votre main « se tourne contre moi et contre la maison de « mon père! » (II Rois, XXIV, 17.)

Au reste, il serait impossible d'énumérer exactement toutes les tribulations que ce prince endura, car toutes n'ont pas été écrites; mais nous pouvons bien apprécier par ses plaintes et ses gémissements la grandeur de celles qui ont été omises. Ce juste en effet ne cesse de se plaindre et de gémir. « Les jours de nos an« nées, dit-il, sont soixante-dix ans, et quatre« vingts pour les forts : au delà travail et dou« leur ». (Ps. LXXXIX, 10.) Direz-vous que le Psalmiste déplore ici plutôt les maux de tous les hommes que ses propres malheurs? vous m'accordez plus que je ne demande, et vous coupez court à toute discussion, puisque vous avouez vous-même que la vie de ce prince, comme celle de tout homme, renferme plus de tristesses que de joies. Oui, j'en conviens avec vous, David considérait et ses douleurs personnelles, et celles de tous les hommes, quand il redisait si énergiquement la parole du patriarche Jacob. Seulement celui-ci ne parlait qu'en son nom, et celui-là au nom de tout le genre humain. L'un disait : « Mes jours « sont en petit nombre et mauvais » (Gen., XLVII, 9); et l'autre : « Les jours de nos années », c'est-à-dire de tous les hommes, « sont soixante-dix « ans : et au delà travail et douleur ».

10. Mais je vous laisse, comme je l'ai dit, méditer ces choses avec soin et à loisir; et j'aborde l'histoire des autres prophètes. Ils ne nous ont, il est vrai, transmis aucun récit personnel, et néanmoins telle a été l'extrémité des maux qui les ont accablés, qu'un seul mot suffit pour démontrer que toute leur existence n'a été qu'une longue suite de douleurs. Et d'abord signalons ce qui a été commun à tous, et disons qu'ils furent cruellement tourmentés, battus de verges, sciés, lapidés, emprisonnés, passés au fil de l'épée, errants couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, manquant de tout, opprimés et persécutés pendant toute leur vie. (Hébr., XI, 37.) Mais à ces profondes afflictions se joignait une douleur plus amère encore, celle de voir que la malice de leurs persécuteurs augmentait chaque jour; cette vue leur était plus pénible que le sentiment de leurs maux personnels. Aussi l'un d'eux disait-il : « Le blasphème, le « mensonge, le vol, l'adultère et l'homicide ont « inondé la terre; et le sang s'est mêlé au sang ». (Osée, IV, 2.) Pouvait-il mieux nous dépeindre la malice des hommes, la licence de leurs pensées et le nombre effrayant de leurs vices?

Un autre prophète s'écriait : « Malheur à moi, « parce que je suis comme un homme qui cherche des épis après la moisson, et des raisins « après la vendange, lorsqu'il n'y a plus une « seule grappe ! » (Mich., VII, 1.) C'est ainsi qu'il déplore la rareté des hommes vertueux. En un mot, tous font entendre les mêmes plaintes, et Amos, un berger devenu prophète, ne se contentait pas de pleurer les crimes de ses frères : il s'attristait encore de leurs malheurs plus vivement que de ses propres afflictions. C'est pourquoi il intercédait en leur faveur, et disait : « Seigneur, ayez pitié de ce peuple ! qui rétablira Jacob devenu si infirme ? Seigneur, repentez-vous de votre colère à son égard ». Et toutefois il n'obtint point l'objet de sa prière, car il ajoute : « Il n'en sera pas ainsi, « me dit le Seigneur ». (Amos, VII, 2.)

Quant à Isaïe, parce qu'il lui fut révélé que toute la terre serait dans la désolation, il ne voulut recevoir aucune consolation, et il ne cessait de pleurer, disant : « Laissez-moi, je pleu« rerai amèrement ; et ne cherchez point à « me consoler ». (Is., XXII, 4.) Qui pourrait lire sans verser des larmes les diverses lamentations de Jérémie, celles qu'il a écrites séparément, et celles qu'il a répandues dans ses prophéties, et qui se rapportent à Jérusalem, ou à sa propre personne ? Tantôt il s'écriait : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux « une source de larmes, et je pleurerai nuit et « jour les malheurs de ce peuple ? » Et tantôt il ajoutait : « Qui me donnera dans le désert une « cabane de voyageur ? et j'abandonnerai ce peu« ple, et je me retirerai loin de lui ; car tous sont « adultères ». (Jérém., IX, 1, 2.) D'autres fois il exhalait ainsi l'amertume de sa douleur : « Mal« heur à moi, ô ma mère ! pourquoi m'avez-vous « enfanté, moi homme de querelle, homme de « discorde pour toute la terre ! » Il se surprenait aussi à maudire le jour de sa naissance, disant : « Maudit soit le jour où je suis né ! » (Jérém., XV, 10 ; XX, 14.) Ajoutez encore la fosse pleine de vase, et les étreintes des chaînes ; les coups, les embûches et les railleries continuelles, et vous conviendrez qu'il lui était comme impossible de rester ferme parmi tant de cruelles douleurs. Bien plus, lorsqu'après la prise de Jérusalem, il se vit honoré et distingué par le vainqueur, il ressentit ce traitement comme une nouvelle affliction ; et ce fut alors qu'il écrivit ses plus touchantes lamentations, pleurant les morts et les exilés. D'ailleurs les malheurs qui suivirent, ne furent en rien inférieurs à ceux qui avaient précédé, puisque les restes du peuple échappés à la guerre irritèrent de nouveau le Seigneur. Ils lui avaient promis que désormais ils lui obéiraient en toutes choses, et que jamais ils n'agiraient contre ses ordres ; et cependant, malgré sa défense expresse, ils se retirèrent en Egypte, et y emmenèrent avec eux le prophète qu'ils contraignirent ainsi à leur tenir un langage plus sévère et plus menaçant que dans ses précédentes prophéties.

Et maintenant, parlerai-je d'Ezéchiel et de Daniel ? Toute leur vie ne s'est-elle pas écoulée dans les douleurs de la captivité ? Le premier, qui endurait pour les péchés des autres le supplice de la faim et de la soif, n'avait point la permission de pleurer la mort de son épouse ; et quoi de plus dur que de ne pouvoir déplorer ses propres malheurs ! J'omets que le Seigneur lui ordonna de manger un pain cuit sous la fiente d'animaux, et de rester couché sur le même côté pendant cent quatre-vingt-dix jours. (Ezéch., IV, 12.) Combien d'autres épreuves pourrais-je encore rappeler ! Et en supposant même qu'il n'eût eu à subir aucun des maux que j'ai signalés, ou que j'ai passés sous silence, il suffisait à cet homme juste et saint d'habiter au milieu d'un peuple barbare et corrompu, pour que l'existence lui devînt un cruel supplice.

Daniel, il est vrai, obtint de brillants honneurs, et parut libre au sein même de la captivité. La cour fut son séjour habituel, et il devint très-puissant dans le royaume de Babylone. Cependant si nous écoutons ses prières, et si nous considérons ses jeûnes ; si nous observons l'altération de ses traits et la continuité de son oraison, et si nous remarquons en faveur de qui il intercédait ainsi, nous reconnaîtrons que sa vie s'écoula également parmi les angoisses et les douleurs. A l'affliction des maux présents se joignait pour lui la terrible attente des malheurs futurs. Ces maux n'étaient pas encore arrivés, mais il avait mérité que l'esprit prophétique les dévoilât à ses regards. Il voyait donc les Juifs captifs encore à Babylone, et il était forcé d'entrevoir pour eux une seconde captivité. Jérusalem n'était pas encore rebâtie, et on lui en montrait la destruction, ainsi que la désolation du temple que devaient souiller des sacrifices impurs, et où cesserait le culte divin. C'est pourquoi il pleurait et se lamentait, disant : « A nous la

« honte du visage, et à nos rois, et à nos prin-
« ces, et à nos pères, parce que nous avons péché
« contre vous, Seigneur ». (Dan., IX, 8.)

11. Mais je ne sais comment j'ai omis, en parlant des prophètes, de signaler cet homme tout céleste, qui semblait ne plus appartenir à la terre, et vivre déjà dans les cieux, car il n'avait de terrestre que la peau de chèvre qui le couvrait. Eh bien ! quelles afflictions n'éprouva pas le prophète Elie, cet homme si élevé et si admirable, si toutefois nous pouvons l'appeler un homme. Vous savez avec quelle hardiesse il parla au roi Achab, et vous n'ignorez pas qu'il fit descendre le feu du ciel, et mettre à mort les prêtres de Baal ; qu'il ferma, et qu'il ouvrit le ciel à son gré. Après tant de prodiges et de témoignages d'une entière confiance en Dieu, il fut agité d'une si vive crainte, et d'une tristesse si profonde qu'il s'écria : « Seigneur, prenez mon âme, car je ne suis pas « meilleur que mes pères ». (III Rois, XIX, 4.) Ainsi se plaignait ce prophète qui n'a pas encore subi l'épreuve de la mort. Ajoutons qu'en traversant le désert, il s'endormit de découragement et de fatigue. Quant à son disciple, s'il recueillit le double esprit de son maître, il fut encore plus persécuté. C'est en parlant de ces deux prophètes, dont il avait énuméré les afflictions, que l'Apôtre disait : « Le monde « n'était pas digne d'eux ». (Hébr., XI, 38.)

C'est aussi bien à propos que ma plume a écrit le nom de saint Paul. Car son souvenir suffit seul pour nous consoler ; et quand ce souvenir est évoqué après celui de ces illustres modèles, quelle douleur et quelle tristesse ne peut-il dissiper? Toutefois, je juge inutile de rappeler tout ce qu'il a souffert pour la prédication de l'Evangile, la faim, la soif, la nudité, les naufrages, la solitude, les craintes, les périls, les embûches, la prison, les coups, les veilles et mille genres de mort : car si tout se réunissait pour le faire souffrir, du moins ses souffrances n'étaient pas sans quelque consolation. Mais lorsque tous les chrétiens de l'Asie se séparèrent de lui, que les Galates, jusqu'alors irréprochables dans leur foi, et si attachés à sa personne, se laissèrent séduire, et que les Corinthiens divisés entre eux, enhardirent par une molle complaisance un infâme incestueux, quelle dût être sa profonde affliction ! et de quelles ténèbres la tristesse enveloppa son âme ! Au reste ce ne sont point ici de simples conjectures ; il a parlé lui-même ; et il suffit de l'entendre : « Il est vrai », dit-il aux Corinthiens, « que je vous ai écrit dans une grande « anxiété de cœur et avec beaucoup de larmes » ; et encore : « Je crains qu'à mon arrivée Dieu ne « m'humilie, et que je n'en pleure plusieurs « qui, après avoir péché, n'ont point fait péni- « tence ». (II Cor., II, 4 ; XII, 21.) « Mes petits « enfants », écrit-il aux Galates, « vous que j'en- « fante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ « soit formé en vous ». (Galat., IV, 19.)

Quant aux chrétiens de l'Asie, il s'en plaint amèrement à son disciple ; et comme si ce n'était pas assez de tant d'afflictions, un aiguillon fut mis dans sa chair, qui le tourmentait et l'affligeait au point que trois fois, c'est-à-dire souvent, il pria le Seigneur de l'en délivrer. (II Cor., XII, 8.) Au reste pouvait-il respirer un seul instant, lui qu'attristait si vivement l'absence d'un frère ? « Je n'ai point eu « l'esprit en repos », écrit-il aux Corinthiens, « parce que je n'ai point trouvé mon frère « Tite ». (II Cor., II, 13.) A l'occasion de la maladie d'un autre frère, nommé Epaphras, il écrit aux Philippiens : « Dieu a eu pitié de lui, « et non-seulement de lui, mais aussi de moi, « afin que je n'eusse pas affliction sur afflic- « tion ». (Philip., II, 27.) Enfin, dans sa seconde Epître à Timothée, il se montre tout affligé des séducteurs qui lui résistent, et il dit : « Alexandre, l'ouvrier en cuivre, m'a fait « beaucoup de mal : le Seigneur lui rendra « selon ses œuvres ». (II Tim., IV, 14.) Cet apôtre pouvait-il donc trouver même quelques cours instants de calme à sa douleur et à son affliction? Car en dehors de ces diverses tribulations qui assiégeaient son âme, mille autres causes y entretenaient une continuelle tristesse. Du reste il s'en explique lui-même en ces termes : « Outre les épreuves extérieu- « res, ma sollicitude pour toutes les Eglises « est mon occupation de tous les jours. Qui « est faible, sans que je sois faible avec lui ? « qui est scandalisé, sans que je brûle ? » (II Cor., II, 28, 29.)

Or, si l'Apôtre se sentait brûlé en la personne de tous ceux qui étaient scandalisés, on peut bien dire que ce feu ne s'éteignait jamais dans son âme, car le scandale était incessant et alimentait toujours l'incendie. Lorsque des villes et des nations entières tombent parfois dans l'erreur, il était impossible, vu le grand nombre des Eglises, qu'il n'y eût pas constamment un ou deux fidèles dont la chute

ne fût pour saint Paul un continuel sujet de douleur. Mais je vous accorde, si vous le voulez, que jamais aucun chrétien n'a été scandalisé, ni séparé de lui, je veux que sous ce rapport il n'ait pas éprouvé la moindre tristesse. Nous ne pourrons néanmoins en conclure qu'il ait été à l'abri de toute tribulation. Au reste lui-même est ici le témoin le plus compétent : et son aveu est des plus explicites : « Je souhaiterais », dit-il, « que « Jésus-Christ me rendît moi-même anathème « pour mes frères, les Israélites, qui sont de « même race que moi, selon la chair ». (Rom., IX, 3.) C'est-à-dire qu'il me serait moins affreux de tomber en enfer qu'il ne m'est douloureux de voir les Israélites persévérer dans leur incrédulité. Car tel est le sens de cette parole : « Je « souhaiterais d'être anathème ». Or, celui qui acceptait les supplices de l'enfer pourvu qu'il pût amener tous les Juifs à la connaissance de la vérité, montrait bien que n'obtenant pas l'objet de ses désirs il ne souffrait pas moins que les damnés, puisqu'il redoutait moins l'enfer pour lui-même que pour ses frères.

12. Et maintenant je voudrais que vous pussiez rapprocher de vos maux les causes diverses, et surtout la grandeur de ceux qui frappèrent ces illustres saints. Ce rapprochement vous convaincrait que leurs douleurs ont surpassé les vôtres. Oui, vous demandez s'ils ont été plus affligés que vous. Or, l'étendue de l'affliction se mesure non-seulement par la cause qui la produit, mais encore par les paroles et les effets. Car pour plusieurs une simple perte d'argent a été plus douloureuse que ne peut l'être votre état, mon cher Stagire. C'est ainsi que par désespoir, quelques-uns se sont noyés, et que d'autres se sont pendus. Il en est même qui ont perdu la vue à force de pleurer. Certes il semble au premier abord qu'il doive nous être plus facile et plus aisé de perdre nos richesses que d'être tourmenté par le démon. Et cependant plusieurs qui ont triomphé de cet esprit mauvais, ont succombé sous la perte de leur argent. Au reste n'appréciez point leur douleur d'après vos propres dispositions ; et parce que vous méprisez les richesses, ne croyez pas que tous partagent vos sentiments. Car la ruine de leur fortune en a conduit plusieurs à la folie et aux derniers excès.

Mais si rien de semblable ne peut abattre une âme forte et généreuse ; une perte d'argent sera plus sensible à un esprit faible, à un homme tout mondain. Et pourquoi? parce qu'il n'y a point de comparaison entre toujours craindre la faim et endurer vos souffrances pendant quelques jours. Car leur intensité s'épuise bientôt, comme celle de la fièvre, du froid et de tout péril imminent ; et il est vrai qu'elles durent moins longtemps que ces divers maux. Mais, direz-vous, elles les surpassent en violence. Je pourrais vous répondre par l'exemple de plusieurs malades que l'ardeur de la fièvre secoue plus violemment que le démon n'agite le corps des possédés. Quant à la crainte de manquer du nécessaire, elle est un ver rongeur qui déchire sans cesse l'âme du pauvre. Et pourquoi ne citer que l'indigence? Si je voulais énumérer toutes les calamités qui pèsent sur l'humanité, vous vous joindriez à moi pour rire peut-être de vos douleurs et de vos plaintes. Au reste il me serait impossible de les énumérer exactement et même d'en indiquer une faible partie, car je ne les connais point toutes, et lors même que je les connaîtrais, le temps me ferait défaut. D'ailleurs les quelques exemples que je vous citerai, suffiront pour vous faire comprendre ceux que j'omettrai.

Reportez donc votre souvenir sur Démophile, ce vieillard, notre intime ami, cet homme issu d'une noble et illustre famille. Depuis quinze ans il ne peut se donner aucun mouvement. On dirait un cadavre ; et la vie ne se manifeste en lui que par un tremblement convulsif, la parole et le sentiment de ses maux. Du reste, il vit dans une extrême pauvreté, et il n'a pour le servir qu'un jeune homme, bon sans doute, et dévoué à son maître, mais qui ne saurait beaucoup adoucir ses douleurs. Car il ne peut enrichir son indigence ni arrêter l'agitation de ses membres ; et tous ses soins se bornent à le faire manger et boire, et à le moucher, puisque ses mains lui refusent ces divers services. Telles sont depuis quinze ans les souffrances de Démophile, et il me rappelle le paralytique de trente-huit ans.

Je vous citerai encore Aristoxènes de Bithynie. Il n'est point comme notre ami ; perclus de tous ses membres' mais il est en proie à une langueur beaucoup plus fâcheuse qu'une paralysie. Car il ressent dans le bas-ventre des tranchées et des douleurs pires que toutes les tortures. Tantôt ce sont des élancements aigus qui le percent comme d'un fer

acéré, et tantôt c'est une inflammation générale qui le brûle comme un feu dévorant. Nuit et jour il est si violemment agité, que ceux qui ne connaissent pas le genre de sa maladie le prennent pour un fou. Et en effet, sous l'étreinte de la douleur ses yeux se détournent, ses mains se crispent, ses pieds se roidissent et sa langue se contracte. D'autres fois quand l'usage de la voix lui est revenu, il jette les hauts cris et il gémit plus qu'une femme en mal d'enfant. Aussi arrive-t-il souvent que ceux qui ont des malades, même éloignés de sa maison, et dont ses cris redoublent l'insomnie, envoient se plaindre de ce qu'il fait empirer leur état. Or, ces reproches sont comme continuels et se renouvellent fréquemment le jour et la nuit. Ajoutez que six années entières se sont déjà écoulées depuis qu'il est affligé de cette complication de maux, et qu'il n'a ni serviteur qui lui donne quelque soin, parce qu'il est pauvre, ni médecin qui puisse le consoler, parce que cette maladie est au-dessus de la science et de l'art. Et en effet, lorsqu'il était riche, plusieurs l'ont traité mais tous inutilement.

Enfin, ce qui lui est le plus sensible, c'est qu'aucun ami ne veut le voir. Tous l'ont abandonné, même ceux qu'il avait le plus obligés : et si par hasard quelqu'un pénètre dans son humble demeure, aussitôt il se retire, tant est grande l'infection d'un logis dont personne ne prend soin. Il n'a en effet auprès de lui qu'une servante qui le sert autant que peut le faire une femme, seule et obligée elle-même de gagner sa vie. Le démon peut-il donc vou éprouver aussi cruellement? Mais en supposan qu'il supporte courageusement son état, que ne doit-il pas ressentir lorsqu'il se voit retenu au lit depuis tant d'années, et qu'il calcule ces dépenses inutiles qui l'ont réduit à une extrême pauvreté! Ajoutez encore le mépris de ses anciens amis, le manque de soins et de serviteurs, et, ce qui vous est le plus pénible, la perspective de ne pouvoir guérir et même la certitude que ses maux ne finiront qu'avec sa vie et son dernier soupir. Au reste, c'est ce que lui promettent et la violence de la maladie et ses progrès incessants.

13. Mais comme je pourrais vous fatiguer en prolongeant cette énumération de douleurs et de misères, demandez à l'administrateur de l'hospice la permission d'en visiter les salles. Vous y verrez le principe et la cause de toutes les maladies, de nouveaux genres d'infirmités, et la source comme le sujet de toutes nos tristesses. Transportez-vous ensuite à la prison, et après avoir examiné toutes choses avec soin, rendez-vous aux bains publics. Là, sous les portiques, vous trouverez couchés sur le fumier et la paille, qui leur servent d'abri et de vêtements, une multitude de pauvres, nus, gelés, malades et affamés. Leur vue seule, le tremblement de leurs membres et le bruit de leurs dents qui s'entre-choquent, excitent la pitié des baigneurs. Souvent ils ne peuvent ni élever la voix pour demander l'aumône, ni tendre la main pour la recevoir, tant la violence du mal les a brisés. Mais poursuivez votre route, et arrivez jusqu'à l'hôpital des incurables, qui est aux portes de la cité : certes vous conviendrez qu'en comparaison des misères qui s'y réunissent, votre état est un port tranquille. Faut-il vous montrer ces hommes couverts d'une lèpre hideuse, et ces femmes dévorées par un cancer. Ces deux maladies sont à la fois longues et incurables ; et dès que quelqu'un en est atteint, ses concitoyens l'éloignent, et lui défendent de fréquenter les bains, le forum, et tout lieu public dans l'intérieur de la cité. Cette séquestration devient même d'autant plus affreuse, que ce malheureux ne peut s'assurer que le pain ne lui manquera pas. Dois-je encore citer ceux qui trop souvent sont injustement condamnés aux travaux des mines? car eux aussi sont plus infortunés que l'homme possédé du démon.

Vous ne le croyez pas, et je ne m'en étonne point, car nous ne pesons pas les maux des autres dans la même balance que les nôtres. Nous jugeons les premiers par l'œil et la parole, et des seconds par l'expérience, le sentiment et une sympathie toute personnelle. C'est pourquoi nous les trouvons beaucoup plus graves et intolérables, quoiqu'en réalité ils soient plus légers et supportables. Celui-là seul qui en serait entièrement exempt, qui les analyserait avec soin, et qui les étudierait dans leurs nombreuses victimes, pourrait en porter un jugement sain et équitable. Mais toutes ces maladies, direz-vous peut-être, n'attaquent que le corps, tandis que mon état affecte l'âme qui est notre plus précieux trésor. Eh bien! c'est sous ce rapport même que je trouve votre condition meilleure. Car l'esprit mauvais respecte votre corps, et se contente d'agiter votre

âme pendant quelques instants. Au contraire, les divers maux que j'ai énumérés, prennent, il est vrai, naissance dans le corps, mais ne s'y fixent point entièrement, et font pénétrer leur venin jusqu'à l'âme qu'ils tourmentent nuit et jour par le double aiguillon de la douleur et de la tristesse. Aussi l'auteur des Proverbes nous dit-il : « Que le vinaigre ne con-« vient point à une plaie vive, et que la mala-« die qui attaque le corps bouleverse le cœur ». (Prov., xxv, 20.)

Ne m'objectez donc plus que ces maux extérieurs naissent de la chair, mais prouvez qu'ils n'étendent point jusqu'à l'âme leur influence délétère. C'est ainsi que la peste tue le corps, quoiqu'elle s'engendre en dehors de lui, et que le venin du serpent qui se forme en son corps, nous devient également mortel. Il en est de même de ces diverses maladies : elles naissent de la chair, et inoculent à l'âme leurs émanations pestilentielles. D'ailleurs une profonde tristesse nous est bien plus nuisible que toutes les attaques de l'esprit mauvais; et comme c'est par cette tristesse qu'il nous surmonte, dissipez-la, et il sera impuissant à vous blesser. Mais comment chasser cette noire mélancolie, me direz-vous? et moi, je vous demanderai quels sont donc les obstacles qui s'y opposent. Si vous aviez commis quelqu'un de ces crimes qui nous excluent du royaume des cieux, l'adultère ou l'homicide, vous auriez sujet de vous attrister et de pleurer ; et nul ne vous en blâmerait. Mais puisque par la grâce de Dieu, vous êtes bien éloigné d'avoir ainsi péché, pourquoi vous affliger inutilement?

Le Seigneur a voulu que la tristesse fût une des passions de l'homme, non pour qu'il s'y abandonnât inconsidérément, et à la moindre contrariété, mais pour qu'il en retirât de précieux avantages. Eh ! comment les obtenir ? en ne nous attristant que pour des raisons légitimes. Or, ce n'est point l'adversité, mais le péché seul qui doit provoquer cette tristesse ; mais l'homme pervertit cet ordre et confond les temps : il multiplie donc ses péchés et n'en conçoit aucune douleur; et dès qu'il reçoit, n'importe de qui, le moindre désagrément, il se décourage, il n'a plus d'énergie, et il ne désire que d'en être délivré, même au prix de sa vie.

14. La tristesse est donc une passion non moins grave et fâcheuse que la colère et la volupté; et elle amène les mêmes résultats, lorsque nous n'en usons point selon les règles de la raison et de la prudence. C'est ainsi que le médicament qu'ordonne le médecin, s'il est administré à contre-temps, et pour une maladie tout autre, loin de guérir le malade, ne fait qu'aggraver son état. Tel est aussi l'effet que produit infailliblement une tristesse inconsidérée; car elle est un remède violent et corrosif qui tend à purifier notre âme de ses souillures : remède très-utile, quand le pécheur est d'un caractère paresseux et délicat, et qu'il est comme accablé par le poids de ses péchés. Mais donnez-moi un courage viril, ardent à la lutte, exercé aux combats, oppressé par la douleur et éprouvé par mille afflictions, cette même tristesse ne peut que lui nuire beaucoup, loin de lui être salutaire; car elle affaiblira ses forces, et le disposera à être facilement vaincu. C'est pourquoi l'Apôtre s'adressant à des chrétiens fermes et valeureux, leur écrivait : « Réjouissez-vous dans le Seigneur : je « vous le dis de nouveau, réjouissez-vous ». (Philip., iv, 4.) Mais lorsqu'il écrit à des chrétiens lâches et remplis de vanité, il leur dit : « Et vous « êtes encore enflés d'orgueil ! et vous n'avez pas « été plutôt dans les pleurs ! » (I Cor., v, 2.)

Ainsi le pécheur, qui est comme tout bouffi par le nombre et la malice de ses fautes, doit recourir à la tristesse pour dégager son âme et la ramener à un meilleur état. Mais pourquoi celui qui est dans de bonnes conditions de grâce et de vertu, et qui se maintient dans cet heureux état, chercherait-il à le compromettre par une tristesse inconsidérée? Car la tristesse est par elle-même une affection si âcre et si mordante, que, même employée dans un cas de nécessité, elle devient extrêmement nuisible, dès qu'on en prolonge la durée. C'est ce que l'Apôtre craignait pour l'incestueux de Corinthe. Aussi, dès qu'il eut appris qu'il en avait éprouvé un salutaire effet, il s'empressa de la dissiper, et il en donne cette raison : « De « peur, dit-il, qu'il ne soit accablé par une trop « grande tristesse ». (II Cor., ii, 7.) Or, si l'excès de la tristesse peut perdre ceux mêmes auxquels elle a d'abord été nécessaire, que ne fera-t-elle pas à l'égard de ceux qui, sans aucun motif, s'y livrent volontairement? Je le sais bien par ma propre expérience, me direz-vous : mais comment dissiper la sombre mélancolie de mon âme? Eh ! croyez-vous donc la chose si difficile mon cher ami? Si votre tristesse était une

passion forte et violente, comme l'amour de la créature, la tyrannie de la vaine gloire, ou toute autre affection impétueuse, il vous serait moins aisé de la surmonter, et vous auriez raison de douter du succès. Cependant, il n'est pas impossible, quand on a été pris à de tels piéges, de s'en échapper, mais il faut avouer que la chose est bien difficile. Et pourquoi? parce que le plaisir vient fortifier ces piéges et les rendre plus dangereux. Il nous enlace en de nouveaux liens : en sorte que la première difficulté est de persuader à un esprit ainsi garrotté, qu'il doit vouloir et souhaiter sa délivrance. Nous devenons alors semblables au malade qui, au lieu de se guérir du prurit de la gale, se complairait dans son mal, et l'entretiendrait volontairement.

Au reste, il est très-utile pour dissiper la tristesse de s'en affliger fortement. Car dès qu'un fardeau nous pèse, nous cherchons à nous en débarrasser. Mais que faire si, malgré tous ses efforts, on ne peut y parvenir? ne point se décourager et l'on réussira bientôt. Il n'est, en effet, pour le chrétien que deux causes légitimes de tristesse : ses propres péchés et ceux de ses frères. Mais puisque ce double motif est étranger à votre noire mélancolie, pourquoi vous rendre vous-même inutilement malheureux? Eh ! d'où savez-vous que mon état n'est point une punition de mes péchés? L'assertion me paraît évidente, et toutefois, pour le moment, je ne m'y arrête pas. Au contraire , j'admets pour le moment avec vous, et je me tiens pour convaincu que cet état est un châtiment de vos fautes, et je dis que même à ce point de vue, il ne peut vous causer ni tristesse, ni douleur. Vous devez, au contraire, vous réjouir d'expier ici-bas vos péchés, afin de n'être point condamné avec le monde. Oui, celui qui s'attriste non parce qu'il souffre, mais parce qu'il a offensé Dieu, s'attriste avec raison. Car le péché nous éloigne de Dieu, et nous rend ses ennemis, tandis que la souffrance nous réconcilie avec lui, et le dispose à nous pardonner et à se rapprocher de nous.

Et maintenant j'affirme que votre état n'est point une punition de péchés antérieurs, mais une épreuve qui doit augmenter vos mérites et embellir votre couronne. Sans doute on ne pourrait s'arrêter à cette pensée, si vous eussiez passé d'une vie criminelle et licencieuse à l'austérité de la vie monastique. Si Dieu ne châtiait que pour porter à une sincère conversion les pécheurs qui persévèrent dans leurs égarements, votre état serait de sa part un châtiment inutile. Le Seigneur est si éloigné de nous punir, lors même que nous le méritons le plus, et que nous avons le plus grand besoin de nous convertir, qu'il se contente de paroles sévères et de menaces. C'est ce qu'il est facile d'observer à l'égard des Israélites et des Ninivites. Dès qu'ils firent pénitence , Dieu se hâta de suspendre le châtiment, et même de retirer ses menaces. Car il veut nous épargner la souffrance bien plus que nous ne le voulons nous-mêmes ; et nul n'est aussi indulgent pour lui-même que le Seigneur envers nous tous. Ainsi le Dieu qui menace seulement de parole les pécheurs invétérés, et ne les punit pas, et qui prend soin de les rassurer dès qu'ils se repentent, tiendrait à votre égard une conduite toute différente. Vous qui avez donné tant de preuve de religion, de vertu et de probité, il se plairait à vous laisser sous le poids de ces effrayantes menaces, et même il les réaliserait par de cruelles souffrances ! Qui pourra jamais le croire? Sans doute, si votre conduite dans le monde eût été mauvaise et vicieuse, on pourrait le supposer ; mais, sans être aussi édifiante qu'aujourd'hui, elle brillait par la vertu et la pureté. C'est pourquoi il est évident pour moi que votre état ne vous est qu'une matière de mérites et un accroissement de gloire.

Telles sont donc, je le répète, les pensées qui doivent vous occuper, et pour dissiper entièrement votre tristesse, joignez aux raisonnements une prière assidue. C'est par le fréquent emploi de ce double remède que David, cet homme grand et admirable, apaisait ses douleurs et consolait ses chagrins. Tantôt il priait, disant : « Les afflictions se sont mul« tipliées au fond de mon cœur ; délivrez-moi « des maux qui m'accablent » ; et tantôt il s'adressait à lui-même ce pieux et religieux raisonnement : « Pourquoi es-tu triste, ô mon « âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère « dans le Seigneur, car je le louerai encore ». (Ps. XXIV, 17 ; XLII, 5.) Il revenait ensuite à la prière, et s'écriait : « Seigneur, laissez-moi, « afin que je respire avant que je m'en aille, « et que je ne sois plus » ; et puis il s'encourageait encore par ces paroles : « Qu'y a-t-il pour « moi dans le ciel? Et hors de vous, Seigneur, « qu'ai-je voulu sur la terre? » (Ps. XXXVIII,

14; LXXII, 25.) Nous lisons aussi que Job ne répondait aux insinuations diaboliques de sa femme que par ce raisonnement : « Pourquoi « parlez-vous comme une femme insensée? si « nous avons reçu les biens de la main de Dieu, « ne supporterons-nous pas les maux qu'il « nous envoie? » (Job, II, 10.) Il avait également recours à la prière; et le bienheureux Paul offrait aux chrétiens affligés et persécutés ce double secours comme une armure forte et puissante. « Si vous n'êtes point châtiés », leur disait-il, « vous êtes donc des enfants « adultères, et non de vrais enfants. Car quel « enfant n'est pas châtié par son père? Au « reste Dieu est fidèle, et il ne permettra pas « que vous soyez tentés au-dessus de vos for- « ces. Et il est juste devant Dieu qu'il rende « l'affliction à ceux qui vous affligent, et qu'il « vous donne le repos à vous qui êtes dans la « tribulation ». (Hébr., XII, 8, 7; I Cor., X, 13; II Thes., I, 6, 7.)

Si vous savez donc, vous aussi, recourir à ces puissants moyens de salut, et vous en revêtir comme d'une armure invulnérable, vous repousserez par le raisonnement les traits de la tristesse, et, par vos prières et celles de vos amis, vous vous entourerez comme d'un puissant rempart, en sorte que vous recueillerez promptement les heureux fruits de cette méthode. Bien plus, vous y gagnerez, et de supporter avec courage votre état présent, et de puiser dans vos épreuves mêmes la force de ne plus succomber désormais sous le poids d'aucune adversité.

(Traduit par M. l'abbé J. DUCHASSAING.)

HOMÉLIE.

QU'IL NE FAUT ANATHÉMATISER NI LES VIVANTS NI LES MORTS.

(Voyez tome Ier, chapitre XI, page 133.)

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

En quel temps saint Jean Chrysostome prononça-t-il cette homélie? — Il le déclare lui-même par ces mots de l'exorde: « Dernièrement j'ai traité devant vous et développé en longs discours la question de l'*Incompréhensibilité divine* ; j'ai prouvé par « les textes de l'Ecriture et par des raisonnements naturels que la compréhension de la Divinité est inaccessible même aux « puissances célestes... etc., etc. » — Or, il traite ce sujet principalement dans la troisième homélie, sur l'*Incompréhensible ;* c'est donc après celle-ci ou après l'une des suivantes, qu'il prononça celle dont nous nous occupons, c'est-à-dire, à la fin de l'an 386. — Ce raisonnement semble ne donner lieu à aucune difficulté ; et pourtant Tillemont, qui embrasse une autre opinion, soulève plusieurs objections. — Selon lui, l'exorde ne se lie pas avec la suite du discours, à partir de ces paroles : « Voyons « maintenant, après que nous aurons disserté sur l'anathème »; il pense qu'une lacune considérable doit se trouver ici dans le texte, surtout si l'on considère que cette homélie est beaucoup plus courte que saint Chrysostome n'a coutume de les faire.— Tillemont va plus loin, il pense que tout l'exorde est emprunté d'ailleurs et cousu après coup à la place où nous le lisons, et que la partie du discours relative à l'anathème ne fut prononcée qu'après la mort de Paulin d'Antioche (en 388); il tire cette conclusion du passage où saint Jean Chrysostome dit : « Les Pères ont condamné celui que j'anathématise et surtout Paulin, son « maître ». — Ces paroles, que saint Jean Chrysostome rapporte comme une clameur populaire, prouveraient, selon Tillemont, que Paulin était déjà mort, parce qu'elles attaquent plutôt les disciples de Paulin que Paulin lui-même ; c'est le contraire qui aurait eu lieu, si Paulin eût été encore vivant. — Ce raisonnement n'ébranle pas notre opinion, que partagent du reste Baronius et Hermant. — Que l'exorde soit emprunté, que l'homélie soit tronquée et trop courte, tout cela est affirmé gratuitement. — L'exorde ne jure pas avec le reste du discours ; saint Chrysostome a l'habitude d'aborder familièrement ses sujets ; rien n'est plus fréquent chez lui que des entrées en matière du même genre que celle dont nous parlons. — On ne voit pas quelle lacune, quel vide on puisse soupçonner. — Cette homélie est courte sans doute ; mais si le saint Docteur en a fait de plus longues, il serait facile d'en trouver une vingtaine plus courtes que celle-ci et qui n'offrent aucune trace d'altérations ou de coupures : celle-ci est pleine, suivie et complète dans son ensemble et dans ses parties. Quant à ce passage que Tillemont considère comme postérieur à la mort de Paulin, il faudrait avoir des yeux de lynx pour y découvrir ce que pense voir le savant critique : ce passage offre un tout autre sens, comme nous le montrerons plus loin.

Disons quelques mots de l'état où se trouvait l'Eglise d'Antioche à l'époque où fut faite notre homélie. — Les Ariens haïssaient Eustathe, évêque d'Antioche, homme saint et vraiment catholique ; par leurs manœuvres et leurs calomnies, ils le firent déposer et exiler vers l'an 330, puis ils élurent un évêque de leur secte, auquel ils donnèrent plusieurs successeurs : les catholiques tenaient leurs assemblées à part sous la direction du clergé eustathien. — Cet état de choses dura jusqu'au moment où les Ariens prirent pour évêque Mélèce, qu'ils croyaient attaché à leurs erreurs ; mais ayant découvert qu'il était l'ami des catholiques et l'adversaire de leur propre cause, ils le chassèrent et le remplacèrent par Eugoïus. — La ville se divisa en trois partis : celui des catholiques fidèles à Eustathe, qui rejetait Mélèce comme suspect d'arianisme ; celui des Méléciens catholiques, qui tenaient Mélèce pour orthodoxe, quoique ordonné par des hérétiques, et enfin celui des Ariens, que dirigeait Eugoïus. — Toutefois, il n'y avait encore que deux évêques, parce que les Eustathiens tenaient leurs assemblées sous la présidence d'un simple prêtre, nommé Paulin. — En 362, saint Athanase s'efforça, au synode d'Alexandrie, de fondre les deux partis eustathien et mélécien en un seul et de faire reconnaître par tous les catholiques Mélèce comme évêque. — A cet effet, il fit députer à Antioche deux évêques, Astère et Eusèbe de Verceil. — Mais, pendant le voyage des deux légats, Lucifer de Cagliari promut à l'épiscopat le prêtre Paulin ; et dès lors on compta trois évêques à Antioche, deux catholiques et un arien.— Ce schisme, qui dura plusieurs années, causa un déluge d'injures, d'outrages, de rixes, de malédictions dont se chargeaient les divers partis. Paulin souscrivit au synode d'Alexandrie, dans lequel on admit à la communion Apollinaire de Laodicée, qui s'y était fait représenter par deux moines : ceux-ci donnèrent en son nom sa profession de foi, mais ils déguisèrent subitement ses erreurs. — Paulin mourut en 388 ou 389.

Revenons au passage allégué par Tillemont. — Le voici : « C'est un hérétique, s'écrient-ils ! il loge le diable en lui..... c'est pour- « quoi il a été rejeté par les Pères ! voilà comment ils désignent soit Paulin soit Apollinaire ». — A première vue, ce passage suppose que Paulin parle et agit encore, par conséquent qu'il est vivant. — Ce n'est pas à un mort qu'on peut attribuer les choses dont il est question en cet endroit. — Quant à Apollinaire, son maître, il faut dire qu'après avoir été admis à

la communion par le synode alexandrin auquel souscrivit Paulin, il avait été condamné ensuite par saint Athanase et les autres Pères mieux informés. Les injures populaires que rapporte saint Chrysostome sont dirigées contre deux hommes seulement, Paulin et Apollinaire; si elles avaient été proférées après la mort de Paulin, elles n'auraient pas épargné Evagre, son successeur, duquel pourtant il n'est fait aucune mention. — Ce n'est donc pas ce passage qui peut rendre douteuse l'indication de temps fournie par saint Chrysostome dans l'exorde : nous nous en tenons à l'opinion que nous avons énoncée. — Du reste, les propos injurieux d'une multitude courroucée ne doivent pas être tellement pris à la lettre, qu'il faille chercher la raison et l'explication de chacun d'eux.

On peut voir, dans les notes de l'édition de Saville, que Halès soupçonne cette homélie de n'être pas l'œuvre de saint Chrysostome, ou tout au moins d'avoir été remaniée : il s'appuie sur une dissemblance de style et sur ce que le patriarche Philothée, dans la première partie de son *Droit gréco-romain* rapporte, d'après Théodore Balsamore, un ou deux fragments de cette homélie qui, dans notre texte, se trouvent plus longs et plus remplis que dans cette citation. — Halès en conclut qu'on y a glissé plusieurs passages qui ne sont pas de saint Chrysostome. Pour la diversité de style, je reconnais moi-même que certains endroits ne représentent pas le genre et la touche du saint docteur; la raison que j'en vois, c'est que saint Chrysostome, ayant à reproduire les injures et les anathèmes du peuple contre les sectateurs de Paulin, prend naturellement une certaine étrangeté de style, non-seulement dans les endroits où il cite les propos populaires, mais aussi dans ceux où il les condamne. En outre, nous avons fait remarquer plus d'une fois que dans plusieurs opuscules, certainement authentiques, saint Chrysostome s'est écarté notablement de son style et de son genre habituels. L'argument que Halès tire des citations faites par Philothée ne prouve rien; il ne doit pas ignorer que les écrivains de tous les siècles ont l'habitude de ne prendre dans leurs citations que les endroits qui peuvent servir à leur sujet et d'omettre à leur gré les autres. C'est pourquoi nous croyons cette homélie authentique et digne de saint Chrysostome [1].

La traduction latine a été faite par l'éditeur bénédictin, qui rejeta comme peu exacte celle qu'on trouve dans les éditions antérieures.

Saint Chrysostome rappelle sa controverse contre les Anoméens. Puisqu'il a combattu les hérétiques, il convient qu'il attaque maintenant certaines personnes qui, par un excès de faux zèle, anathématisaient les hérétiques, sans en avoir le droit. — Les anathématisants pèchent contre la charité. — Charité de Jésus-Christ pour tous les hommes. — Exemple de saint Paul. — Sa douceur et sa modération. — Il ne faut anathématiser, ni les vivants, parce qu'ils peuvent se convertir, ni les morts, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de les juger.

1. Récemment j'ai traité et développé en longs discours la question de l'incompréhensibilité divine; j'ai prouvé par les textes de l'Ecriture comme par des raisonnements naturels que la compréhension de la divinité reste inaccessible même aux puissances célestes, je veux dire à ces êtres, qui, dégagés de tout élément matériel, jouissent de la vie bienheureuse. Et pourtant nous, qui passons notre vie dans la mollesse et l'abrutissement, qui nous jetons en toute sorte d'iniquités, nous prétendons atteindre à cela même qui demeure profondément inconnu aux substances spirituelles. Et, dans cette grande entreprise, nous prenons pour unique point d'appui le discernement de notre jugement personnel et la futile renommée que nous feront nos auditeurs; sans déterminer par la réflexion la mesure de nos forces naturelles, sans suivre l'Ecriture ni les Pères, mais entraînés par la fantaisie de nos opinions comme par un torrent débordé, nous nous précipitons dans une faute capitale. Voyons maintenant! après que nous aurons disserté sur l'anathème autant qu'il vous sera utile, après que nous vous aurons démontré la gravité d'un mal que vous regardez comme une bagatelle, il faudra que nous mettions un frein à des langues qui ne veulent pas s'arrêter, que nous dévoilions à tous les regards la plaie cachée que bon nombre d'entre nous portent dans leurs âmes sans y penser et sans rien faire pour la guérir. Nous sommes tombés dans un état si misérable que, réduits à la dernière extrémité du mal, nous ne savons pas vaincre les plus honteuses passions : de la sorte s'accomplit en nous la parole du Prophète : « Il « n'a été appliqué aucun remède sur notre « blessure, elle n'a point été bandée ni adoucie « avec de l'huile ».

Par où donc commencerai-je à parler de ce mal? Partirai-je des prescriptions et des commandements du Seigneur ou bien de votre sotte ignorance et de votre abrutissement? Et, quand j'ouvrirai la bouche, ne serai-je point raillé et moqué comme un fou? Ne serai-je point accueilli par des huées, quand j'aborderai ce sujet si triste et si digne de larmes? — Que faire? — Je souffre; je sens mon cœur se rompre, mes entrailles se déchirer à la vue de tant de stupidité! nous laissons loin derrière nous l'obstination judaïque et l'impiété païenne. Je vois les hommes qui n'ont ni la raison formée par l'étude des saintes Ecritures, ni même la première teinture de cette science sacrée; des fous, des baladins, des gens « qui ne « savent ce qu'ils disent ni de quoi ils parlent » (I Tim., I, 7); je les vois n'ayant pas d'autre courage que celui de dogmatiser à tort et à travers, et de crier anathème à ce qu'ils igno-

[1] Cependant l'édition Gaume (tome I, p. 845) refuse cette homélie à saint Chrysostome parce qu'on n'y trouve pas ses pensées, son argumentation et son langage.

rent ; aussi les ennemis de la foi se raillent-ils de nous, parce que, disent-ils, nous ne prenons aucun souci de régler sagement notre vie et de nous instruire dans la pratique des bonnes œuvres.

2. Hélas ! que tout cela m'est dur ! Que de justes et de prophètes ont désiré voir ce que nous voyons et ne l'ont point vu, ont désiré entendre ce que nous avons entendu et ne l'ont point entendu ! (Matth., XIII, 17.) Et nous, de tout cela nous faisons un jeu. Prenez au sérieux, je vous en conjure, l'Evangile qui vous a été prêché, de peur de vous perdre à jamais. Si l'alliance publiée par les anges demeura inviolable et si la prévarication et la désobéissance reçurent autrefois la rétribution méritée, comment échapperions-nous à la vengeance en négligeant les immenses grâces de salut qui nous sont offertes? Dites-moi, quel est le but de l'Evangile de la grâce? Pourquoi Dieu est-il venu en chair? Est-ce pour nous apprendre à nous mordre et à nous dévorer les uns les autres ? Non ; la charité est d'autant plus exigée de nous que le christianisme est de tout point plus parfait que les prescriptions légales de l'ancienne alliance. L'une dit : « Vous « aimerez votre prochain comme vous-même » (Lévit., XIX, 18 ; Matth., XXII, 39) ; l'autre nous dit de mourir pour notre prochain. Ecoutez les propres paroles de Jésus-Christ : « Un homme « qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba « entre les mains des voleurs qui le dépouil« lèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, « le laissant à demi-mort. Il arriva ensuite « qu'un prêtre, qui passait par le même che« min, l'ayant aperçu, passa outre. Un lévite, « étant aussi venu au même lieu, et l'ayant « considéré, passa outre pareillement. Mais un « samaritain qui voyageait, étant venu à l'en« droit où était cet homme et l'ayant vu, fut « touché de compassion. Il s'approcha donc de « lui ; il versa de l'huile et du vin dans ses « plaies et les banda ; et, l'ayant mis sur son « cheval, il le mena dans une hôtellerie, où il « eut grand soin de lui. Le lendemain, en s'en « allant, il tira de sa bourse deux deniers qu'il « donna à l'hôte en lui disant : Ayez soin de « cet homme ; et tout ce que vous dépenserez « de plus, je vous le rendrai à mon retour. « Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été « le prochain de celui qui tomba entre les « mains des voleurs ? — L'autre répondit : C'est « celui qui a exercé la charité envers lui. — « Allez donc, dit Jésus, et faites de même ». (Luc, X, 30-37.) Seigneur ! quel prodige ! Ce n'est pas le prêtre, ce n'est pas le lévite que Jésus appelle le prochain ; mais l'homme que repoussait la loi des Juifs, le samaritain, l'étranger, le blasphémateur de la loi, voilà le seul qui soit appelé le prochain, parce qu'en lui seul s'est trouvée la miséricorde. C'est ce qu'a enseigné le Fils de Dieu ; c'est aussi ce qu'il a montré par ses œuvres en venant sur la terre ; il est mort non-seulement pour les siens, pour des amis, mais encore pour ses ennemis, pour des tyrans, pour des imposteurs, pour ceux qui le haïssaient et le crucifiaient, pour ceux qu'il connaissait comme tels dès avant la création du monde ; il les créa, bien qu'il sût d'avance ce qu'ils devaient être un jour, faisant céder sa prescience à sa bonté ; pour eux, il versa son sang, pour eux il accepta une mort cruelle. « Le pain, dit-il, est ma chair « que je donnerai pour la vie du monde ». (Jean, VI, 52.) Et saint Paul dit dans l'Epître aux Romains : « Lorsque nous étions ennemis « de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui « par la mort de son Fils » (Rom., V, 10) ; il dit encore dans l'Epître aux Hébreux que le Christ « a goûté de la mort pour toutes les « créatures ». (Hébr., II, 9.)

Si le Christ a fait une pareille œuvre de miséricorde, et si l'Eglise en reproduit chaque jour l'image en adressant à Dieu de quotidiennes supplications pour tous les hommes, comment osez-vous dire anathème? Qu'est-ce en effet de cet anathème qui sort de vos lèvres? Examinez ce que vous dites, appréciez vos expressions et reconnaissez-en l'énergie ! Vous trouvez dans les saintes Ecritures qu'il est dit de Jéricho : « Vous livrerez la ville entière en « anathème au Seigneur votre Dieu ». (Josué, VI, 17.) Chez nous a prévalu jusqu'à présent la coutume générale de dire : un tel, en commettant telle action, a encouru l'anathème de telle manière. Est-ce là vraiment l'anathème? Etre livré en anathème à Dieu s'emploie le plus souvent en bonne part. Mais qu'est-ce que l'anathème que vous proférez? il signifie que vous souhaitez à tel ou tel d'être livré au démon, de n'avoir jamais part au salut, de devenir étranger au Christ.

3. Qui êtes-vous donc? Quelle puissance et quelle autorité avez-vous? Est-ce que le Fils de Dieu va tout à l'heure siéger par vos ordres pour opérer la séparation de ses brebis, pour

mettre les unes à sa droite et repousser les autres à sa gauche? Pourquoi usurpez-vous cette dignité éminente à laquelle ne participent que le collége des apôtres et ceux qui par une exacte perfection se montrent leurs vrais successeurs, remplis de grâces et de vertus? Ceux-là, observant avec soin le précepte évangélique, ne rejettent du sein de l'Eglise les hérétiques que de la manière qu'ils s'arracheraient à eux-mêmes l'œil droit; ils montrent la pitié et la douleur qu'ils ressentent comme s'ils se coupaient un membre gangrené. Le Christ appelle cela s'arracher l'œil droit, pour indiquer quelle commisération douloureuse doivent éprouver ceux qui ont charge de retrancher de l'Eglise les hérétiques. En cela comme en tout le reste, les hommes apostoliques se conduisaient avec une prudence consommée; ils repoussaient l'hérésie en la réfutant, mais ils n'infligeaient à aucun hérétique le châtiment de l'anathème. L'Apôtre n'emploie cette expression qu'en deux endroits; encore paraît-il ne l'avoir proférée que sous la pression de la nécessité, et, de plus, il ne l'applique pas à telle ou telle personne spécialement désignée quand il écrit aux Corinthiens : « Si quelqu'un n'aime « pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit « anathème » (I Cor., XVI, 22); et aux Galates : « Si quelqu'un nous annonce un autre Évan- « gile que celui que vous avez reçu, qu'il soit « anathème ». (Gal., I, 3.)

Quoi donc! ce que n'a osé décider et accomplir aucun de ces hommes qui en avaient le plein droit, vous osez le faire, vous osez faire acte d'opposition aux mérites de la mort du Seigneur, vous osez prévenir la sentence du Maître! Voulez-vous savoir ce qu'a dit un saint personnage, qui, avant nous, reçut l'héritage traditionnel des apôtres et fut jugé digne du martyre? Pour faire ressortir la gravité de ce mot d'anathème, il se sert de la comparaison suivante : De même, dit-il, qu'un simple particulier, s'il usurpe la pourpre royale, mérite la mort pour lui et pour les complices de son attentat, de même ceux qui, abusant de la sentence du Maître, prétendent rendre un homme anathème à l'Eglise, se précipitent eux-mêmes à leur perte, parce qu'ils empiètent sur les droits réservés au Fils de Dieu. Pensez-vous donc que ce soit une petite affaire que de frapper votre prochain d'une pareille sentence avant le temps marqué, avant l'arrivée du vrai Juge? L'anathème sépare complétement du Christ. Mais que disent, pour s'excuser, ces gens toujours audacieux pour le mal ? C'est un hérétique, s'écrient-ils, il loge en lui le diable; il profère contre Dieu des horreurs ; par les caresses et les misérables artifices de sa parole, il entraîne toute une foule à l'abîme de la perdition; c'est pourquoi les Pères l'ont banni de l'Eglise, lui et surtout son maître qui a fait schisme dans une portion de l'Eglise. Voilà comment ils parlent soit sur Paulin, soit sur Apollinaire. En insistant sur le schisme de chacun d'eux, ils parviennent assez facilement à éviter la note de nouveauté et à montrer comment l'erreur a pris pied et empire dans les secrets replis d'une opinion préconçue et téméraire. « Enseignez, dit saint « Paul, en reprenant avec modestie ceux qui « résistent à la vérité, dans l'espérance que « Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de « pénitence pour la leur faire connaître ; et « qu'ainsi revenant de leur égarement ils sor- « tiront des piéges du démon qui les tient « captifs pour en faire ce qu'il lui plaît ». (II Tim., II, 25.) Déployez donc le filet de la charité ; ne jetez pas le boiteux à terre, guérissez-le plutôt. Prouvez que vous voulez, par un sentiment de générosité, rendre commun à tous le bien qui vous est propre. Jetez la douce amorce d'une sympathique pitié ; et, après avoir sondé les replis cachés de l'erreur, retirez du gouffre de perdition l'infortuné qui se noie dans les fausses opinions. Corrigez, comme opposé à la tradition apostolique, ce que le préjugé ou l'ignorance fait passer pour vrai. Et, si le malheureux qui avait adopté l'erreur veut accueillir votre enseignement, « il vivra de la vraie vie; vous aurez sauvé « son âme ». (Ezéchiel, III, 21.)

S'il refuse, s'il résiste et s'opiniâtre, contentez-vous pour mettre à couvert votre responsabilité de rendre témoignage à la vérité avec douceur et patience ; dès lors le Juge souverain n'aura plus à vous réclamer l'âme de votre frère. Point de haine ! point d'aversion ! point de persécution ! Faites preuve d'une franche et vraie charité : il y a un gain qui ne vous échappera pas ; car lors même que vous n'obtiendrez aucun autre résultat favorable, sachez que c'est un beau profit, un gain magnifique que de pratiquer la charité, et d'enseigner la doctrine du Christ. « C'est en « cela que tous connaîtront que vous êtes mes « disciples, si vous avez de l'amour les uns

« pour les autres ». (Jean, XIII, 35.) Otez la charité, et ni la science des mystères de Dieu, ni la foi, ni le don de prophétie, ni la pauvreté, ni le martyre ne vous serviront de rien ; l'Apôtre l'a déclaré en ces termes : « Quand je pénétrerais tous les mystères, quand je posséderais la science parfaite et une foi telle que je « pusse transporter les montagnes, si je n'ai « pas la charité, tout cela ne me servirait de « rien. Quand je parlerais le langage des an- « ges, quand j'aurais distribué tout mon bien « aux pauvres et livré mon corps pour être « brûlé, si je n'ai pas la charité, je ne suis « rien. La charité est bénigne et sans enflure ; « elle ne cherche pas ses propres intérêts; elle « supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, « elle souffre tout ». (I Cor., XIII, 1-4.)

4. Mes bien-aimés, aucun de vous n'a montré pour Jésus-Christ un amour pareil à celui de cette sainte âme ; jamais une créature humaine n'a prononcé de paroles semblables à celles qui ont jailli du cœur de saint Paul, de ce cœur tout embrasé de charité. Il s'écriait : « J'accomplis en ma chair ce qui reste à souf- « frir à Jésus-Christ (Colos. I, 24); Je souhai- « terais de devenir moi-même anathème, à « l'égard de Jésus-Christ, pour le salut de mes « frères. (Rom., IX, 3.) Qui souffre parmi vous, « sans que je souffre moi-même? » (II Cor., XI, 29.) Eh bien! malgré cet ardent amour de Dieu, il ne proféra jamais contre qui que ce fût ni injure, ni paroles violentes, ni anathèmes : autrement, il ne serait point parvenu à faire à son Dieu l'hommage de tant de villes et de tant de nations converties. Humilié, maltraité, souffleté, tourné en dérision, il ne laissa pas d'accomplir son œuvre en caressant, en exhortant, en suppliant. C'est par des moyens insinuants qu'il captive l'attention des Athéniens : il les voit tous affolés d'idolâtrie, cependant il ne les attaque point par des paroles outrageantes : « Vous êtes des athées et « de francs impies ! » il ne leur dit pas : « Tout est Dieu pour vous excepté Dieu même; « vous ne reniez que lui, le Maître et le Créa- « teur de l'Univers ! » Que leur dit-il ? « En « parcourant votre cité et en examinant les « statues de vos dieux, j'ai aperçu aussi un « autel sur lequel il est écrit « au Dieu in- « connu ». C'est donc ce Dieu que vous adorez « sans le connaître, que je vous annonce au- « jourd'hui ». (Act., XVII, 23.) O prodige ! O tendresse d'un cœur paternel ! Il dit que ces Grecs pratiquent un culte pieux, bien qu'ils fussent idolâtres et impies ! Pourquoi ! parce qu'ils s'acquittaient des devoirs du culte comme s'ils eussent eu la vraie piété, parce qu'ils croyaient rendre honneur à Dieu, se l'étant persuadé à eux-mêmes. Imitez tous saint Paul, je vous en conjure, et puissé-je l'imiter moi-même à votre égard !

Si Dieu, qui prévoit les futures résolutions de tout homme et qui sait d'avance quel sera le sort de chacun de nous, a tout disposé pour donner la dernière perfection à ses dons et à sa gloire; si Dieu ne crée rien pour les méchants, et si néanmoins il a jugé convenable de les faire participer à ses bienfaits généreux; si Dieu ordonne que nous soyons tous ses imitateurs, pourquoi faites-vous opposition à cette disposition divine, vous qui prenez part aux assemblées de l'Eglise et à l'accomplissement du sacrifice de Jésus Christ? — Ignorez-vous que le Christ n'a pas brisé le roseau abattu, ni éteint la lampe qui fume? (Isaïe, XLII, 3.) Que signifie cette comparaison ? Elle signifie que Jésus-Christ n'a pas repoussé Judas et ceux qui l'ont imité dans son apostasie avant que chacun d'eux, librement entraîné, ne se fût livré entièrement à l'imposture et au mal. Est-ce que nous ne faisons pas des supplications publiques pour les ignorances du peuple? Est-ce que nous ne sommes pas obligés de prier pour nos ennemis, pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent? En ce moment, je remplis un devoir de mon ministère en vous exhortant; l'imposition des mains qui nous a faits prêtres n'est pas une source d'enflure et d'orgueil, elle ne donne pas droit au despotisme : nous avons reçu tous le même Esprit, nous sommes appelés tous au titre de fils adoptifs : ceux à qui le Père a donné la puissance, ne l'ont que pour servir leurs frères selon leur pouvoir. C'est pourquoi, fidèle aux obligations de ma charge, je vous prie et vous supplie de renoncer à cette funeste habitude de l'anathème. Celui que vous prétendez anathématiser est vivant ou mort; s'il vit, vous commettez un acte inhumain en repoussant cet homme qui, susceptible encore de conversion, peut revenir du mal au bien ; s'il est mort, vous faites encore pis : et comment? après la mort, c'est pour Dieu seul qu'il est debout ou abattu ; il n'appartient plus aux puissances humaines. Il est périlleux de porter un jugement sur les secrets que se réserve le Juge des

siècles : c'est lui qui apprécie la mesure de la science et la qualité de la foi. Comment pourrions-nous connaître les termes dans lesquels on s'accusera, la défense qu'on présentera le jour où Dieu jugera tous les mystères humains ? — Les jugements du Seigneur sont inscrutables et ses voies demeurent inconnues. « Qui a connu la pensée du Seigneur, « et qui fut son conseiller ? » (Isaïe, XL, 13.) Peut-être aucun de vous, mes amis, ne songe qu'il a été jugé digne du baptême, aucun ne pense que le jugement doit avoir lieu un jour. Que dis-je, le jugement ! Passionnés jusqu'à la frénésie pour les choses de cette vie terrestre, nous ignorons même notre mort et notre départ de ce monde. Renoncez donc, je vous en conjure, à cette mauvaise habitude. Car je vous le dis en face de Dieu et de ses saints anges, et je les prends à témoin que vous vous préparez pour le jour du jugement un affreux malheur et d'intolérables flammes. Si, dans la parabole des vierges folles, le Maître universel, dont le regard discerne toutes les œuvres, a repoussé loin de sa demeure à cause du manque de charité, ceux même qui vécurent dans la pureté de la foi et dans la chasteté des mœurs, serait-il possible que nous, qui traînons notre vie à travers toutes les licences, qui nous montrons sans entrailles à l'égard de nos frères, serait-il possible que nous fussions trouvés dignes de l'éternel salut? N'écoutez pas mes paroles d'une oreille indifférente, je vous en prie. Dire anathème aux dogmes hérétiques, ennemis de nos traditions, réfuter les doctrines impies, c'est un devoir ; mais épargner les personnes et prier pour leur salut, c'est un devoir encore. Puissions-nous, enchaînés à l'amour de Dieu et du prochain, fidèles observateurs des préceptes du Seigneur, accourir tous ensemble, au jour de la résurrection, à la rencontre de l'époux céleste et lui offrir en hommage une foule d'âmes que nous aurons sauvées par notre commisération, par la grâce et la bonté de ce Fils de Dieu à qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, appartient la gloire parfaite, aujourd'hui et toujours, et dans les siècles éternels? Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES CALENDES (OU LES ÉTRENNES).

(Voir t. I, chap. XIV, p. 166.)

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Cette homélie fut prononcée le 1[er] janvier, jour auquel les Romains avaient coutume de faire à leurs amis les petits cadeaux nommés *xenia*, de donner de grands festins et de se livrer à des rejouissances publiques que souillaient ordinairement les débauches et les superstitions d'un peuple dissolu. — Libanius en fait une description détaillée dans son opuscule sur *les calendes*. Les orientaux commençaient leur année en septembre; mais ils n'en observaient pas moins, au premier janvier, les pratiques romaines.

Le mois et le jour, où cette homélie fut faite, ne soulèvent aucun doute : mais il est plus difficile de fixer l'année. Les critiques ne sont pas d'accord entre eux. Quelques-uns, comme Hermant et Stilting, marquent l'année 387 : leur raison, c'est qu'on voit par l'exorde que saint Chrysostome avait fait peu auparavant un éloge de saint Paul, et que ce fut vers la fin de 386 qu'il prononça son discours sur les fils de Zébédée, dans lequel nous lisons un passage sur le grand Apôtre. — Tillemont pense que cette homélie vint tout après celle qui a pour titre : *Quelles femmes on doit épouser*. — L'éditeur bénédictin rejette l'une et l'autre opinion et dit que le seul point assuré est que cette homélie fut prononcée à Antioche, le 1[er] janvier, pendant une absence de l'évêque Flavien, saint Chrysostome n'étant encore que simple prêtre.

La traduction latine est de Jean Check, savant helléniste de l'université de Cambridge : toutefois les bénédictins ne l'adoptèrent qu'après de nombreuses corrections.

L'exorde est tiré de la personne de l'évêque Flavien, alors absent. — Le dessein de l'orateur avait été de continuer l'éloge de saint Paul, commencé quelques jours auparavant ; mais il est obligé de changer de matière, et de parler contre les folies qui se faisaient ce jour-là dans toute la ville. — Véhémente invective contre les superstitions païennes. — Ceux qui croient que le moyen de passer toute l'année dans la joie et les plaisirs est de s'y livrer dès le premier jour, sont dans une grossière erreur. — Le vrai moyen d'être heureux toute l'année, c'est de la commencer et de la continuer dans la crainte du Seigneur et l'observation de ses commandements. — Les jours ne se divisent pas en jours heureux et jours néfastes. — Celui qui a la conscience pure est toujours en fête ; celui qui l'a chargée de crimes est toujours misérable, quoi qu'il fasse.

La seconde moitié de l'homélie est remplie par le développement très-éloquent de ce texte de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez tout autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*

1. De même qu'un chœur réclame un coryphée, et les matelots un pilote, ainsi notre collége sacerdotal regrette aujourd'hui l'absence du pontife, du commun Père. Au chœur et sur le navire l'absence du chef compromet la perfection de l'ensemble et même la sécurité; mais pour nous il n'en est pas ainsi. Absent de corps, notre pontife nous est présent par l'esprit ; il est avec nous quoiqu'il soit resté dans sa demeure, comme nous sommes avec lui quoique nous tenions ici notre assemblée. Telle est la puissance de la charité qu'elle rallie et réunit ceux que séparent les plus longues distances ; si nous aimons un homme qui habite une région lointaine, par delà l'immensité de l'Océan, notre esprit et notre pensée le suivent tous les jours ; au contraire lorsque nous n'avons pas cette affection, nous ne daignons pas seulement jeter un regard sur notre plus proche voisin. Là où règne l'amour, l'éloignement des lieux ne fait pas obstacle ; là où il n'existe pas, la proximité des lieux ne sert de rien. Dernièrement, tandis que je faisais l'éloge du bienheureux apôtre Paul, vous avez tressailli de joie comme si vous l'aviez vu lui-même présent devant vous. Et pourtant son

corps repose dans Rome, la ville royale : Son âme est dans les mains de Dieu : « Les âmes des « justes sont dans les mains de Dieu, et le tour- « ment ne les touchera point». (Sag. III, 1.) Mais l'énergie de votre charité l'a replacé sous vos yeux. — Je voulais revenir, aujourd'hui encore, sur le même sujet ; mais mon discours se porte naturellement à une autre question, plus urgente à traiter, je veux parler du péché que commet en ce moment la ville entière. Ceux qui désirent entendre la panégyrique de saint Paul doivent auparavant se faire les émules de sa vertu et se rendre dignes d'écouter ses louanges. Puisque notre père est absent, je vais, confiant en l'appui de sa prière, aborder ce sujet qui intéresse votre édification. Moïse n'était pas corporellement présent à la bataille, et néanmoins il contribua au succès autant et plus que ceux qui combattaient : ses mains, étendues pour la prière, soutenaient la cause de son peuple et répandaient la terreur parmi les ennemis. La prière comme la charité possède une puissance, une efficacité qui ne se laissent pas restreindre par les lieux et les distances : l'une réunit ceux qui sont séparés ; l'autre secourt les absents. Marchons donc sans crainte au combat : à nous aussi une guerre est déclarée aujourd'hui, non point par des Amalécites envahisseurs, ou par des barbares survenus à l'improviste, mais par les démons traînant sur le forum leurs pompes triomphales.

Les veillées diaboliques qui se font aujourd'hui, et les bouffonneries, et les grossiers quolibets, et les sarcasmes échangés entre vous, et les danses nocturnes, et les ridicules comédies tiennent notre cité captive plus misérablement que ne ferait le pire ennemi. Nous devrions nous attrister, pleurer, rougir de honte : ceux qui ont péché, à cause de la faute qu'ils ont commise ; ceux qui n'ont pas pêché, à cause des turpitudes dont ils voient leurs frères souiller leur conduite : au lieu de cela, la ville rayonne de joie et d'éclat sous ses guirlandes de fleurs ; voyez le forum ! il ressemble à une femme élégante et recherchée qui étale avec orgueil ses plus magnifiques ornements, l'or, les étoffes de prix, les riches chaussures et mille objets du même genre ; chaque marchand, dans son magasin, s'efforce par la richesse de son étalage de surpasser son concurrent. Cette rivalité est sans doute un signe de puérilité ; la marque d'une âme qui ne pense à rien de grand ni d'élevé ; mais elle n'entraîne pas avec soi les plus graves inconvénients ; c'est une sollicitude d'étourdis qui prête à rire aux gens sérieux : en effet si vous voulez orner quelque chose, ornez votre cœur et non pas une boutique ; parez votre intelligence et non pas le forum, afin de mériter l'admiration des anges, l'approbation des archanges et les dons rémunérateurs du Seigneur même des anges. L'étalage qui se fait aujourd'hui dans toute la ville provoque d'une part l'envie de rire, et de l'autre la jalousie : le rire, de ceux qui ont le cœur haut placé, la jalousie et l'envie, de ceux qui partagent la même fièvre.

2. Mais, comme je viens de le dire, ces rivalités de marchands ne sont pas le mal le plus déplorable ; les jeux des tavernes me font plus cruellement souffrir ; ils regorgent d'impiété et d'intempérance : d'impiété, parceque là on consulte superstitieusement les jours, on croit aux augures, on s'imagine qu'en passant dans la joie et le plaisir la nouvelle lune de ce premier mois, on obtiendra de passer de la même façon tout le reste de l'année ; d'intempérence, parceque dès l'aube du jour, hommes et femmes remplissent les bouteilles et les coupes, et boivent le vin en francs débauchés. Voilà ce qui est indigne de votre profession de chrétiens, soit que vous le fassiez vous mêmes, soit que vous le permettiez à vos serviteurs, à vos amis, à vos proches. N'avez-vous pas entendu ces paroles de saint Paul : « Vous observez les jours, les mois, les saisons « et les années : je crains pour vous que je « n'aie travaillé en vain parmi vous ? » (Gal. X, 11.) Du reste, c'est le comble de la sottise de s'imaginer que si le premier jour de l'an se passe dans la joie, toute la suite de l'année lui ressemblera ; non-seulement c'est une sottise, mais encore une résolution inspirée par le diable lui-même, que de confier la direction de notre vie non pas à notre activité personnelle et à notre zèle, mais à certaines révolutions des astres et des temps. L'année vous sera bonne tout entière, non pas si vous vous enivrez à la nouvelle lune ; mais si ce jour-là, comme les autres jours, vous vous conduisez selon l'ordre de Dieu. Un jour ne diffère pas d'un autre jour ; ce n'est point par sa nature que le jour est bon ou mauvais, mais par notre activité ou notre paresse. Pratiquez la justice, et le jour vous sera bon ; si vous commettez

le péché, il sera pour vous une source de maux et de tourments. Si vous comprenez sagement ces choses, si vous êtes disposés à répandre chaque jour l'aumône avec la prière, vous aurez toute une année de bonheur; au contraire, si, négligeant le soin de votre propre vertu, vous confiez le bonheur de votre vie aux influences chimériques des commencements de mois et des nombres de jours, vous resterez dénués des biens qui conviennent à votre nature. Le démon connaît cela; et, comme il s'étudie à briser en vous l'effort et le travail pour la vertu, à éteindre le zèle de votre âme, il vous apprend à attribuer à l'influence des jours le succès ou l'insuccès de vos affaires. Qu'un homme se persuade que les jours sont par eux mêmes ou bons ou mauvais; dès lors, le mauvais jour venu, il ne prendra plus souci de faire aucune bonne action, comme si l'influence inévitable de ce jour funeste devait rendre son travail inutile et sans profit; par contre, le bon jour étant arrivé, il ne fera rien du tout, comme si l'influence favorable devait neutraliser les funestes effets de sa paresse. De la sorte il sacrifie des deux côtés son salut; il en néglige le soin, d'une part comme inutile, de l'autre comme superflu; en conséquence il passe sa vie dans l'insouciance et le péché. Il faut donc déjouer les artifices du démon, puisque nous les connaissons; rejetons loin de nous la coutume détestable d'observer les jours, de craindre les uns et d'avoir confiance dans les autres. Ce n'est pas seulement pour nous jeter dans une lâche nonchalance que l'esprit de malice invente tous ces artifices, mais encore pour tourner en dérision les œuvres de Dieu; il veut entraîner nos âmes à l'impiété aussi bien qu'à la paresse.

Sortons de là et regardons comme certain qu'il n'y a rien de mauvais que le péché, rien de bon que de pratiquer la vertu et de servir Dieu en tout et toujours. La joie de l'âme vient non pas de l'ivresse, mais de la prière intérieure; non pas du vin, mais de la parole sainte qui nous éclaire. Le vin produit la tempête, la parole de Dieu fait le calme; il introduit le tumulte en nous, elle en chasse le trouble: il obscurcit l'intelligence, elle en illumine les ténèbres; il amène des chagrins avant lui inconnus, elle dissipe ceux que nous avions auparavant. Rien n'enfante la joie et l'allégresse autant que les enseignements de cette sagesse chrétienne qui nous appprend à dédaigner les choses présentes pour aspirer, à celles de l'avenir, à ne regarder comme stable et solide rien de ce qui est humain, ni richesses, ni puissance, ni honneurs, ni train de maison. Voilà la vraie philosophie, qu'elle vous guide et vous ne serez jamais rongés par l'envie quand vous verrez un riche; vous ne vous laisserez point abattre quand vous tomberez dans la pauvreté. Vous vivrez ainsi dans une fête perpétuelle. Le Chrétien doit passer dans l'allégresse non-seulement tel mois, telle nouvelle lune, tel dimanche; sa vie tout entière doit être une fête appropriée à sa nature. Quelle est cette fête qui lui convient? Ecoutons saint Paul: « Célébrons donc cette fête, non pas avec le vieux levain de la malice et de la corruption, mais avec « le pain nouveau de la sincérité et de la vérité. » (I Cor. v, 8.) Si vous avez la conscience pure, vous célébrerez une fête sans fin, nourris des plus belles espérances, délectés par l'attente des biens éternels. Si, au contraire, vous n'avez pas une conscience tranquille, si vous êtes inquiétés par le remords de vos crimes, vous auriez beau célébrer toutes les rejouissances possibles, votre sort ne vaudrait pas mieux que celui des plus misérables. A quoi peut me servir l'éclat d'un beau jour, si les reproches de ma conscience obscurcissent mon âme? Voulez-vous donc tirer quelque profit de la nouvelle lune? Faites ceci: dès que vous verrez l'année tirer vers la fin, rendez grâces au Maître qui vous a conduits à une nouvelle période du temps, faites pénétrer la componction dans votre cœur; dressez le compte de votre vie; dites-vous à vous-mêmes: « Les jours fuient et disparaissent, les années s'écoulent, la majeure partie de mon existence est achevée: qu'ai-je fait de bon? Est-ce que je vais partir d'ici les mains vides, sans une œuvre de justice? Le tribunal de Dieu est à ma porte, et voilà que ma vie décline vers la vieillesse. »

3, Méditez ces pensées à l'occasion de la nouvelle lune, réfléchissez de la sorte sur la succession rapide des années. Ayez toujours présente à l'esprit la pensée du dernier jour, afin qu'on ne vienne pas vous dire la parole prononcée par le prophète contre les Juifs: « Leurs « jours se sont dissipés dans le vide et leurs an- « nées se sont enfuies rapidement. » (Psaum. LXXVII, 33.) Cette fête dont je vous parle, fête perpétuelle qui n'attend pas le retour des années

et qui ne se mesure pas à la révolution du temps, est le partage du pauvre, aussi bien que du riche ; elle n'exige ni argent ni abondance des choses matérielles, mais la vertu toute seule. Vous n'avez pas d'argent? Consolez-vous, vous avez un trésor plus abondant que toutes les richesses, un trésor que rien ne peut détruire, ni disperser, ni épuiser : la crainte de Dieu. Regardez le ciel et le ciel des cieux ; voyez la la terre, l'océan, l'atmosphère, les races d'animaux, les espèces de plantes, les hommes, enfin ; considérez les anges et les archanges, et toutes les puissances célestes : tout celà est au pouvoir de votre Maître. Il est impossible qu'un serviteur soit jamais pauvre auprès d'un maître si riche, quand il possède son amitié. — Observer les jours n'est pas le fait d'un sage chrétien : c'est une superstition païenne. Vous avez pris rang dans la céleste cité, vous avez été admis au royaume de Dieu, vous vous êtes mêlés au peuple évangélique ; là, resplendit une lumière qui ne s'éteint jamais dans les ténèbres, un jour qui ne se termine jamais en nuit, lumière éternelle, jour perpétuel ! Fixons y nos regards. « Cherchez les choses d'en haut, « les choses du ciel où Jésus-Christ siége à la « droite de Dieu. » (Coloss. III, 1.) Vous n'avez rien de commun avec ce monde où s'accomplissent le cours et les révolutions du soleil et des temps ; si vous menez une bonne vie, la nuit vous sera le jour ; ceux, au contraire, qui passent leur temps dans la débauche, l'ivrognerie, l'intempérance, changent leur jour en ténèbres profondes ; non pas que le soleil leur fasse défaut ; mais la débauche couvre leur âme d'une épaisse nuit. Avoir des jours pareils en admiration, y prendre plus de plaisir qu'en toute autre époque, illuminer la place publique et l'orner de guirlandes, c'est une puérile démence. Si vous êtes affranchis de cette imbécillité, si vous êtes parvenus à l'état d'hommes, si vous êtes citoyens du royaume de Dieu, n'allez plus allumer au forum une lumière matérielle, mais allumez dans vos esprits la lumière spiritnelle ; « que votre lumière brille « aux yeux des hommes, afin quils voient vos « œuvres et rendent gloire à votre père céleste. » (Matth. v, 16.) Cette lumière vous procurera une magnifique compensation. Ce n'est pas votre porte qu'il faut couronner de fleurs en guirlandes ; arrangez et embellissez votre vie de telle sorte que vous puissiez recevoir de la main du Christ, et poser sur votre front la couronne de justice. Ne faites rien à la légère ; rien à l'étourdie : saint Paul ordonne que nous accomplissions toutes nos actions pour la gloire de Dieu. « Soit que vous mangiez, soit « que vous buviez, soit que vous fassiez autre « chose, faites tout pour la gloire de Dieu ». (I Cor. x, 31.)

Mais, direz-vous, comment est-il possible de boire et de manger pour la gloire de Dieu? Comment? eh bien ! allez chercher un pauvre, et, en sa personne, donnez à Jésus-Christ place et part à votre table. Ce n'est pas seulement le manger et le boire que, selon le conseil de l'Apôtre, nous devons rapporter à la gloire de Dieu, mais encore tout le reste de nos actions ; ainsi aller au forum, rester à la maison, sont deux choses qu'il faut faire servir à la gloire de Dieu : de quelle manière? Lorsque vous vous rendez à l'église, lorsque vous allez prendre part à la prière commune et à la distribution de l'enseignement spirituel, vous faites une démarche pour la gloire de Dieu. Restez-vous à la maison ? ce peut être encore pour Dieu ; et comment? Lorsque vous entendez le bruit des rassemblements tumultueux et des pompes diaboliques, lorsque la place publique se remplit de gens sans mœurs et sans frein, fuyez cette foule et ce sera pour vous que vous garderez le logis. De même que vous pouvez pour Dieu sortir ou demeurer chez vous, de même vous pouvez pour la gloire de Dieu donner à votre prochain le blâme et l'éloge.

Comment peut-on, pour la gloire de Dieu, louer ou blâmer quelqu'un ? Je m'explique : Souvent vous allez vous asseoir dans les boutiques, vous voyez passer des hommes sans probité et sans vertu, hauts du sourcil, bouffis de vanité, qui traînent derrière eux une troupe de parasites et de flatteurs, qui s'enveloppent de vêtements superbes et de toutes les fantaisies du luxe : ce sont des pillards et des avares. Alors, si vous entendez quelqu'un s'écrier : « Voilà un personnage dont j'envie le sort ; qu'il est heureux ! » protestez, blâmez ce mot, fermez la bouche à cet étourdi, prenez en pitié cet homme et gémissez sur son sort : voilà un blâme qui tourne à la gloire de Dieu. Le blâme, en cette circonstance, devient pour tous les assistants une leçon de sagesse et de vertu ; il leur enseigne à ne pas admirer si sottement ce qui ne sert qu'à la vie matérielle. Demandez à celui qui a parlé pourquoi il trouve si heureux le personnage en question.

Est-ce parce qu'il possède un beau cheval dont le frein étincelle d'or ? Est-ce parce qu'il a de nombreux domestiques ? Est-ce parce qu'il porte de splendides vêtements, et qu'il se vautre quotidiennement dans l'ivrognerie et la volupté ? Mais c'est précisément pour tout cela que je le trouve malheureux, misérable, digne de toutes mes larmes ? Je vois que vous ne pouvez louer rien qui fasse partie de lui-même; vous louez son cheval et le frein, vous louez ses habits, toutes choses extérieures qui ne tiennent nullement à sa personne. Dites, qu'y a-t-il de plus misérable qu'un homme qui ne mérite d'éloges que pour des chevaux, des harnais, des vêtements splendides, des esclaves bien bâtis et bien étoffés, mais rien pour lui personnellement? Qu'y a-t-il de plus pauvre qu'un homme qui, ne possédant rien en propre, rien qu'il puisse emporter de ce monde, tire toute sa valeur et tout son lustre des choses extérieures? Notre ornement personnel, notre richesse personnelle, ce ne sont ni les chevaux, ni les esclaves, ni les vêtements, mais la force d'âme, l'abondance des bonnes œuvres, et l'assurance de la conscience en face de Dieu.

4. Mais, en revanche, quand vous verrez un pauvre rebuté, méprisé, vivant dans l'indigence et la vertu, faites son éloge, alors que vos amis et vos compagnons le traiteront de misérable : cet éloge, donné en passant, sera une leçon et une utile exhortation aux bonnes et honnêtes mœurs. Si ceux avec qui vous êtes disent que ce pauvre est bien à plaindre, vous au contraire affirmez hautement que vous le tenez pour le plus heureux des hommes, lui qui a Dieu pour ami, qui vit de vertu, qui est riche non pas d'une richesse fugitive, mais d'une conscience pure. Que lui importe de n'avoir pas d'argent, puisqu'il recevra en héritage le ciel avec ses biens infinis ? Si vous avez vous-mêmes ces principes de vraie sagesse, si vous les enseignez aux autres, vous recevrez une belle récompense pour les blâmes et les éloges que vous dispenserez de la sorte, parce que les uns et les autres servent à la gloire de Dieu. Mes paroles ne sont pas une fallacieuse exagération : que Dieu réserve une large compensation à ceux qui portent en leur cœur les dispositions que je viens de dire, que ce soit une vertu de professer les sentiments que je viens d'exposer, j'en ai pour garant le Prophète : écoutez comment il range parmi les vertus le mépris qu'on fait des hommes corrompus et l'estime qu'on a pour ceux qui craignent Dieu. Après avoir passé en revue les qualités diverses de l'homme qui mérite d'être honoré de Dieu, après avoir expliqué ce que doit être celui qui habitera un jour la sainte demeure, c'est-à-dire, sans souillure, sans méchanceté, fidèle observateur de la justice ; après avoir dit qu'il « n'a point été perfide dans « son langage et qu'il n'a jamais fait de mal à « son prochain », il ajoute : « Le méchant a été « réduit à rien en présence de Dieu, et la gloire « a entouré ceux qui craignent le Seigneur ». (Psaum. XIV, 3, 4.) Par ces paroles il montre qu'un des devoirs de la vraie justice consiste à mépriser les méchants, à louer et à glorifier les bons. Il s'exprime dans le même sens quand il dit : « Je vois, mon Dieu, que vous avez honoré « d'une façon toute particulière vos amis : leur « autorité s'est affermie extraordinairement. (Psaum. CXXXVIII, 17.) N'attaquez pas celui que Dieu approuve et loue : il loue l'homme juste, fût-il le plus pauvre de tous. Ne louez pas celui que Dieu repousse : il repousse tous ceux qui vivent dans le mal, fussent-ils inondés de toutes les richesses. Mais soit que vous donniez l'éloge ou le blâme, faites l'un et l'autre selon la volonté de Dieu. Il est possible aussi de faire des reproches publics qui soient à la gloire de Dieu : de quelle manière ? Souvent nous sommes irrités contre nos serviteurs : comment pourrons-nous les réprimander pour la gloire de Dieu ? Si vous voyez un serviteur, un ami, un proche s'enivrer, être l'esclave de la colère, s'empresser aux théâtres, oublier le soin de son âme, proférer des jugements, ou des blasphèmes, ou des mensonges, fâchez-vous, punissez, corrigez, réformez : tout cela sera fait pour la gloire de Dieu. Si quelqu'un vous offense ou néglige de remplir envers vous certains devoirs, pardonnez, et ce sera encore pour la gloire de Dieu. Mais, à présent, on agit souvent tout à l'opposé envers les amis et les serviteurs : s'ils nous manquent à nous-mêmes, nous devenons pour eux des juges sévères et inflexibles ; s'ils font outrage à Dieu et perdent leurs âmes, nous n'en prenons nul souci.

Voulez-vous acquérir des amis ? Que ce soit pour Dieu. Devez-vous vous faire des ennemis? Que ce soit encore pour Dieu : comment cela ? Si vous ne courez pas après ces amitiés qui vous rapporteraient un bénéfice en deniers sonnants

ou de bonnes invitations à dîner, ou la protection de quelque haut personnage, mais si au contraire vous recherchez et gagnez des amis qui puissent diriger votre âme, vous conseiller le bien, vous reprendre de vos fautes, vous corriger dans vos manquements, vous relever de vos chutes, vous soutenir de leurs avis et de leurs prières, en un mot vous mener à Dieu, vos amitiés tourneront à la gloire de Dieu. Il est permis aussi de vous faire des ennemis pour Dieu : si vous voyez un homme intempérant, souillé d'impuretés, plein de malice et de principes détestables, cherchant à vous pervertir et à vous nuire, quittez-le, fuyez-le selon le commandement de Jésus-Christ : « Si votre « œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-« le bien loin ». (Matth., v, 29.) Par ces paroles, le Christ nous ordonne de retrancher et de rejeter les amitiés nuisibles au salut de notre âme, lors même qu'elles nous seraient aussi chères que nos propres yeux et comme un élément nécessaire de notre vie. — Si vous paraissez dans les assemblées et si vous prenez la parole, faites-le pour Dieu ; si vous gardez le silence, faites-le encore pour Dieu. Comment prendrez-vous part à une conversation pour la gloire de Dieu? Lorsque vous serez au milieu d'un cercle, au lieu de causer des affaires mondaines qui nous servent peu ou point, parlez de notre religion, de l'enfer, du paradis, ne vous engagez pas dans les questions vaines et frivoles, comme celles-ci : Quel magistrat vient d'entrer en charge? Quel autre en est sorti? D'où vient la ruine de celui-ci? Comment celui-là a-t-il fait fortune? Et cet autre, qu'a-t-il laissé en mourant? Et cet autre, comment se trouve-t-il absent du testament, lui qui comptait se trouver inscrit au premier rang des héritiers! Et mille autres inutilités pareilles. Ne faisons jamais de ces niaiseries le sujet de nos conversations, ne le permettons pas même à notre prochain ; mais considérons plutôt par quel langage et quelle conduite nous nous rendrons agréables à Dieu. — Vous pouvez aussi garder le silence à la gloire de Dieu, lorsque, mis en butte aux persécutions, aux injustices, à mille autres souffrances, vous supporterez généreusement tout ce mal, sans maudire celui qui vous l'aura causé. — Vous pouvez, pour la gloire de Dieu, non seulement louer ou blâmer, aller au forum et rester au logis, parler ou vous taire, mais encore vous pouvez offrir vos douleurs, vos joies. Si vous voyez votre prochain commettre une faute, ou bien si vous tombez vous-même dans le péché, gémissez alors et mettez la tristesse dans votre cœur : cette douleur vous fera gagner un salut qui ne donnera pas lieu à des regrets, selon la parole de l'Apôtre : « La dou-« leur qui est selon Dieu opère en nous le salut « qui ne donne aucun regret ». (II Cor. xii, 10). Si vous voyez un homme prospérer, au lieu de lui porter envie, rendez grâces à Dieu qui a donné cette prospérité à votre frère, comme vous lui rendriez grâces du bien qu'il vous aurait fait à vous-même : cette joie vous méritera une abondante récompense.

5. Qu'y a-t-il de plus misérable que les envieux? Tandis qu'ils pourraient goûter une joie vraie et en tirer même un profit, ils aiment mieux se chagriner eux-mêmes du bonheur d'autrui et s'attirer, outre cette peine intérieure, la vengeance divine et d'intolérables supplices. Du reste, pourquoi parler de la louange et du blâme, de la peine et de la joie, quand les choses les plus humbles et les plus vulgaires, peuvent, si elles sont faites pour Dieu, nous procurer la plus grande utilité? Quoi de plus vulgaire que de se couper les cheveux? Et pourtant il est possible de le faire à la gloire de Dieu ! Quand vous aurez renoncé à composer artistement votre chevelure, à vous donner une mine affectée, à vous attifer pour séduire et charmer les regards, quand vous aurez adopté cette simplicité qui reste sévère sans heurter les usages, vous aurez fait quelque chose pour la gloire de Dieu et vous en obtiendrez une récompense, parce que vous aurez réprimé une passion mauvaise et enchaîné une vanité déraisonnable.— Si, pour un verre d'eau froide, donné au nom de Dieu on acquiert un droit au royal héritage des cieux, quelle compensation n'obtiendra pas celui qui aura fait toutes ses actions pour Dieu? — Bien plus, chacun de nos pas, chacun de nos regards, peuvent être pour la gloire de Dieu : de quelle façon? Lorsque vous ne courez pas à l'iniquité, lorsque vous ne cherchez pas d'un œil avide les curiosités étrangères, lorsqu'à la rencontre d'une femme vous mettez un frein à vos regards et les réprimez par la crainte de Dieu, vous agissez à la gloire de Dieu. Lorsque, au lieu de rechercher les vêtements précieux et riches, vous vous contentez de ceux qui suffisent à vous couvrir, vous agissez encore à la gloire de Dieu. Il n'est pas jusqu'aux

chaussures qui ne puissent être l'objet de la sainte pratique que je vous conseille. Combien de gens sont tombés à un tel point de luxueuse mollesse qu'ils ornent et embellissent leurs chaussures avec autant de coquetterie que d'autres parent leur tête. C'est le signe d'une âme impure et dépravée : détail et bagatelle, semble-t-il, et pourtant j'y vois pour les hommes et pour les femmes la marque de l'impudicité et de la dépravation ! Vous pourrez donc employer même vos chaussures pour la gloire de Dieu, si vous ne leur demandez que l'usage et l'utilité. — Que notre démarche et notre costume puissent contribuer à la gloire de Dieu, vous l'apprendrez du sage qui a dit autrefois : « L'homme se fait connaître à son vête« ment, au rire de sa bouche, au mouvement « de ses pieds ». (Eccli. XIX, 27.) Lorsque nous paraissons en public vêtus avec simplicité, pleins de gravité, faisant preuve de modestie en toutes nos actions, nous imposons par notre aspect seul un respectueux étonnement au libertin, au débauché, à l'infidèle. — Lorsque vous choisissez une épouse, faites-le pour la gloire de Dieu, et dans l'intérêt des bonnes mœurs, faites-le non pas pour rechercher une aisance plus grande, mais la noblesse d'âme ; ne poursuivez pas la richesse ou l'illustration de famille, mais la pureté de la vie et la modestie ; associez à votre vie une compagne, ne prenez pas une camarade de débauche. — Mais à quoi bon passer tout en revue? Après ce que j'ai dit, il vous est facile d'examiner successivement chacune de vos actions et de les faire toutes pour la gloire de Dieu. Pareils aux marchands qui, après avoir parcouru les mers et touché aux rivages de quelque cité, ne quittent pas le port et ne montent pas au forum avant d'avoir supputé le gain qu'ils peuvent tirer de ce qu'ils ont sous la main, ne disons rien et ne faisons rien qui ne puisse nous rapporter quelque profit selon Dieu. N'objectez pas qu'il est impossible de faire tout pour Dieu, puisque chaussures, chevelure, vêtement, démarche, regards, paroles, réunions, entrées, sorties, plaisanteries, éloges, blâmes, recommandations, amitiés, inimitiés, peuvent tourner à la gloire de Dieu : que reste-t-il donc que nous ne puissions faire pour Dieu si nous le voulons? Connaissez-vous un état plus vil que celui de geôlier? Ce genre de vie n'est-il pas le pire de tous? Et pourtant il est possible à celui qui le veut de gagner en cet état plus d'un mérite, quand il est doux pour ceux qui portent les chaînes, quand il prend quelque soin de ceux qui souffrent une injuste captivité, quand il ne trafique pas du malheur d'autrui, quand il est pour tous ces affligés qui lui sont confiés un consolateur et un ami. C'est de la sorte que le geôlier de saint Paul obtint le salut : ainsi donc il est certain que nous pouvons, si nous le voulons, mettre à profit tous les actes de notre vie.

6. Y a-t-il quelque chose de plus détestable que de tuer un homme? Et cependant cet acte cruel a pu devenir une source de justification pour celui qui l'a commis : tant il y a d'efficacité à agir pour la gloire de Dieu ! Mais comment l'homicide a-t-il procuré la justification ? Jadis les Madianites voulurent irriter Dieu contre les Juifs, pensant qu'ils dompteraient aisément ceux-ci après les avoir privés de la bienveillance du Seigneur. Ils parent leurs plus belles filles et les exposent en vue de l'armée, ils séduisent leurs ennemis, ils les entraînent à la fornication d'abord, à l'impiété ensuite. A cette vue, Phinées, surprenant deux complices d'impudicité, les transperce l'un et l'autre de son glaive, et détourne la sentence vengeresse qu'allait porter Dieu irrité. Cette action fut un meurtre sans doute, mais elle eut pour résultat le salut de cette multitude sur le point de se perdre ; elle justifia celui qui le commit. Non-seulement cet homicide ne souilla pas les mains de Phinées, mais il les rendit plus pures : et cela avec toute raison. Ce ne fut ni par haine ni par jalousie que Phinées tua ces deux misérables, mais ce fut pour sauver tous les autres; il sacrifia deux personnes, mais il en conserva une multitude. Il agit avec autant de sagesse que ces médecins qui ne craignent pas d'amputer un membre pourri afin de rendre le reste du corps sain et vigoureux. Aussi le Psalmiste a-t-il dit : « Phinées se leva et apaisa le « courroux de Dieu, et il fit cesser la plaie « dont ils étaient frappés. Ce zèle lui fut im« puté à justice pour toujours et dans la suite « de toutes les générations. (Psaum. CV, 30.) Son action fut légitime : elle vivra dans un immortel souvenir.

Mais voici un autre homme : il prie beaucoup, et il ne fait qu'offenser Dieu, tant il est nuisible de ne pas accomplir pour Dieu les actions que l'on fait ! je parle du Pharisien. Phinées se rend agréable à Dieu en commettant un meurtre ; le pharisien offense Dieu et en-

court sa disgrâce, non pas précisément par sa prière, mais par l'intention qu'il mettait dans sa prière. L'œuvre la plus religieuse, si elle n'est pas accomplie pour Dieu, porte immédiatement dommage à celui qui la fait; au contraire, l'œuvre la plus ordinaire de la vie devient un mérite pour celui qui l'accomplit avec une intention religieuse. Quel acte peut être plus grave et plus horrible que le meurtre? Et pourtant il a justifié Phinées qui a eu le courage de le commettre. Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui prétendons ne pouvoir pas tirer mérite de tout ni faire tout pour la gloire de Dieu, quand nous voyons Phinées justifié par un meurtre? — Il n'y a pas jusqu'à nos achats et nos ventes de chaque jour, qui ne nous offrent l'occasion de réaliser, si nous avons la bonne volonté et l'attention, à tous les moments de notre vie, ces profits spirituels : par exemple, en ne réclamant rien au-dessus du juste prix, en n'épiant pas les moments où règne la disette publique, en montrant de la facilité envers les pauvres. « Maudit « soit celui qui augmente la cherté du fro« ment! » (Prov., XI, 26.) Mais il est inutile d'entrer dans tous les détails; recueillons en une seule comparaison toutes nos conclusions: lorsque les ouvriers construisent un mur, ils conduisent leur cordeau d'un angle à l'autre et le suivent pour dresser leur bâtisse de telle sorte que la surface entière ne présente aucune partie irrégulière. Nous, prenons pour ligne de conduite ces paroles de l'Apôtre : « Soit que « vous mangiez, soit que vous buviez, soit que « vous fassiez quelque chose, faites tout pour « la gloire de Dieu ». Par la prière ou le jeûne, par l'accusation ou le pardon, par la louange ou le blâme, dans l'intérieur de vos maisons comme au dehors, dans la vente ou dans l'achat, par le silence ou la discussion, dans tout ce que nous faisons, agissons constamment pour la gloire de Dieu, abstenons-nous de tout ce qui ne peut être rapporté à la gloire de Dieu, actions ou paroles; faisons de cette maxime notre bâton de voyage, notre arme et notre défense, notre plus cher trésor; en quelque lieu du monde que nous soyons, gravons-la dans nos âmes, portons-la partout avec nous de telle sorte que nous dirigions à la gloire de Dieu nos actions, nos discours, nos entreprises, tout enfin; et Dieu nous accordera en retour la gloire à nous-mêmes sur cette terre et après la fin de notre pèlerinage; car il a dit : « Je comblerai de gloire ceux qui me « glorifient ». (I Rois, II, 30.) Travaillons donc assidûment par notre conduite plus encore que par nos paroles à glorifier le Seigneur avec Jésus-Christ notre Dieu : à qui appartiennent toute gloire, tout honneur, toute adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

PRÊCHÉE A ANTIOCHE LE LENDEMAIN DES CALENDES.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Le titre de la première homélie sur Lazare : *Discours prêché à Antioche le lendemain des Calendes*, nous apprend à quelle époque de l'année et en quel jour elle fut prononcée ; l'exorde lui-même nous en fournit une claire indication : « La journée d'hier « était une fête de Satan ; vous en avez fait une fête de la grâce ; après avoir écouté avec bonne volonté nos instructions... etc. » On peut conclure de ces textes que la première homélie sur Lazare fut prêchée le deuxième jour de janvier, après la fête des Saturnales, justement appelée fête de satan, puisque, ce jour-là, une très-grande partie du peuple se livrait à l'ivrognerie, aux danses, aux jeux, aux festins et à la débauche. — Il paraît qu'elle fut prononcée la même année que l'homélie sur les Calendes dans laquelle le saint Docteur s'éleva si vigoureusement contre les débordements des mœurs et contre la coutume satanique des saturnales; il y fait allusion dans l'exorde de la première sur Lazare... Mais quelle est précisément cette année ? — Voilà ce qu'il est impossible de marquer avec quelque probabilité, ainsi que nous l'avons dit dans l'avertissement de l'homélie précédente.

Les homélies sur Lazare ont été prononcées à la suite l'une de l'autre, à quelques jours d'intervalle. — Le cours en fut interrompu par les fêtes de saint Babylas et des saints martyrs Juventin et Maximin, dont les panégyriques retardèrent de plusieurs jours la quatrième homélie sur Lazare : Saint Jean Chrysostome lui-même en avertit dans l'exorde de celle-ci. — Mais il ne faut pas confondre le panégyrique de saint Babylas dont il est ici question avec le long traité sur saint Babylas et contre les païens : Fronton-le-Duc a noté cette observation en marge de son édition — A propos de l'homélie sur saint Babylas et du livre qui y est annexé, nous dirons que ce livre ne fut jamais lu en lecture publique dans les assemblées chrétiennes et qu'il ne put l'être à cause de sa longueur.

La traduction latine des quatre premières homélies sur Lazare est d'Erasme : les bénédictins l'ont corrigée en quelques endroits.

L'orateur félicite ses auditeurs de ne s'être point livrés aux désordres du jour des étrennes, et d'en avoir fait un jour de réjouissances spirituelles.— Plusieurs cependant sont passés de l'église au cabaret, et ils ont même tourné son zèle en ridicule. — Saint Jean s'élève contre eux avec force. — Leurs railleries ne l'empêcheront pas de dire la vérité et de s'opposer aux désordres.— La conduite de Jésus-Christ à l'égard de Judas, qu'il ne cessa d'avertir et de combler de biens pour le rappeler à son devoir, lui paraît être le modèle de celle que nous devons garder envers les pécheurs. — Sort bien différent réservé dans l'autre vie à ceux qui vivent dans la mollesse et les plaisirs, et à ceux qui passent leur existence dans la pauvreté et la souffrance. —

Parallèle de Lazare et du mauvais riche. — Le repas d'un chrétien doit être suivi de la prière et de la lecture des Livres saints : donc nécessité de manger et de boire avec sobriété.

1. La journée d'hier était une fête de satan; vous en avez fait une fête spirituelle, en écoutant avec une rare bienveillance nos paroles, en passant ici la plus grande partie du jour, en vous enivrant de cette ivresse qui est remplie de sage sobriété, en formant un chœur en compagnie de saint Paul. Double profit pour vous ! D'une part, vous vous êtes abstenus de ces danses ignobles auxquelles se livrent les gens pris de vin : de l'autre, vous avez tressailli de ces tressaillements spirituels que donnent à l'âme la beauté de l'ordre et de la paix ; vous avez bu à cette coupe qui ne verse pas des flots de vin, mais d'où déborde l'enseignement spirituel ; vous êtes devenus, sous l'influence du Saint-Esprit, comme des harpes et des lyres ; et, pendant que tant d'autres dansaient et chantaient en l'honneur du diable, vous, rassemblés

en ce lieu, vous offriez vos cœurs à Dieu comme des instruments mélodieux, vous permettiez à l'Esprit-Saint d'en faire vibrer les cordes secrètes et d'animer vos âmes du souffle de sa grâce. Un concert harmonieux s'est élevé de cette enceinte pour réjouir, non-seulement les hommes, mais encore les puissances célestes.

Allons donc! aujourd'hui encore, nous devons armer notre parole pour livrer un assaut à ces habitudes de vie souillée et dissolue : dénonçons publiquement ces gens qui y consument leurs jours ; non pas pour les couvrir de honte, mais pour les sauver de la honte ; non pas pour les charger d'ignominie, mais pour les corriger ; non pas pour les livrer à la risée publique, mais pour les débarrasser de la dérision infâme qui s'attache à eux et pour les arracher des mains du démon : car, consacrer ses journées à l'ivrognerie, à la gourmandise, à la débauche, c'est se réduire sous le joug tyrannique de satan. Puissent nos paroles leur être utiles! Si, après nos admonestations, ils persévèrent dans leurs vices, nous ne cesserons pas pour cela de leur donner les conseils de la sagesse : de même que les sources ne laissent pas que de couler lors même que personne ne vient s'y abreuver, ni les ruisseaux de répandre leurs eaux lors même que personne ne vient y puiser, ni les fleuves de poursuivre leur cours lors même que personne ne vient y boire ; de même faut-il que le prédicateur accomplisse toujours son ministère lors même que personne ne vient en profiter.

Voici en effet la loi que Dieu, dans son amour pour les hommes, nous a imposée, à nous qui sommes chargés du ministère de la parole sacrée : ne nous lasser jamais de faire tous les effort possibles et ne garder jamais le silence soit qu'on vienne nous écouter, soit qu'on passe sans nous entendre. Autrefois le prophète Jérémie annonçait aux Juifs les menaces divines et leur prédisait les nombreuses calamités qui les attendaient ; bafoué par ses auditeurs et tourné chaque jour en dérision, il songeait à renoncer à un pareil ministère ; blessé dans ses plus vifs sentiments d'homme, il ne pouvait plus supporter les moqueries et les les outrages. Ecoutez-le exprimant ce qu'il éprouve : « Je suis devenu », s'écriait-il, « l'ob« jet de railleries moqueuses tout le long du « jour : j'ai dit que je ne parlerai plus et que « je ne prononcerai plus le nom du Seigneur. « Mais voilà qu'il s'est allumé en moi comme « un feu ardent qui me dévore les entrailles ; « je tombe tout en langueur, je n'en puis « plus ». (Jérem. xx, 7.) Que signifient ces paroles? J'ai voulu, dit-il cesser mes prédictions, parce que les Juifs ne m'écoutaient pas ; mais à peine ai-je conçu cette pensée, que la grâce énergique de l'Esprit-Saint fit irruption dans mon âme comme un incendie, embrasant mes entrailles, me consumant et me dévorant jusqu'à la moelle des os, de telle sorte que je n'ai pu résister à la violence de cet embrasement. Si le Prophète, qui était en butte aux dérisions, aux avanies, aux outrages chaque jour renouvelés, fut frappé d'un pareil châtiment pour avoir seulement conçu la pensée de se taire, quelle indulgence mériterons-nous, si n'ayant rien à souffrir de semblable, nous laissons abattre notre courage par l'indifférence insouciante de certains auditeurs, et si nous désertons l'enseignement sacré alors que tant d'âmes font preuve de bonne volonté?

2. Ce n'est pas pour me consoler et me flatter que je parle ainsi : j'ai mis dans mon cœur la volonté de remplir le ministère de la parole tant que j'aurai un souffle de vie, tant qu'il plaira à Dieu de me laisser en ce monde, la volonté de faire mon devoir, qu'on m'écoute ou non. Mais il y a des gens qui se plaisent à casser, si je l'ose dire, les bras aux autres ; qui, non contents de ne rien faire eux-mêmes pour rendre leurs frères meilleurs, s'efforcent de glacer par leurs sarcasmes et leurs moqueries le zèle et la ferveur des autres ; qui sont toujours à dire : « Assez de conseils, assez d'admonestations! Personne ne vous écoute! Ces-cez donc de vous occuper de ce monde-là! » Puisqu'il y a des gens qui parlent de la sorte, je veux expulser d'une foule d'esprits ce sentiment détestable et inhumain, cet artifice diabolique ; je veux m'en expliquer tout au long dans ce discours. Hier même, je le sais, ces propos ont été tenus par plusieurs d'entre vous, qui, voyant certaines gens passer leur journée au cabaret, s'écriaient en plaisantant et en ricanant : « En voilà que le sermon a bien persuadés! Personne ne met plus les pieds au cabaret ; tous sont devenus des modèles de sobriété! »

Que dites-vous là, mon ami? Vous ai-je promis de prendre en un seul jour tous les poissons dans mon filet? Je n'en aurais gagné que dix, que cinq, qu'un seul, ne serait-ce pas assez

pour m'encourager ? Mais j'ajoute quelque chose de plus fort : j'accorde que mes paroles n'ont pas persuadé un seul homme ; bien qu'il soit impossible que la parole soit semée dans tant d'oreilles attentives sans rapporter aucun fruit, je l'accorde pourtant et je dis que, même dans ce cas, la parole ne reste pas stérile pour moi.

Plusieurs, dites-vous, sont entrés au cabaret : oui, mais ils n'y sont pas entrés avec leur impudence accoutumée, mais le souvenir de mes discours, de mes reproches, de mes réprimandes les poursuit jusqu'à leur table ; ils se les rappellent, et ils rougissent, et ils ont dans le cœur la honte d'eux-mêmes. Avoir honte de soi, condamner intérieurement ses propres actions, voilà le commencement d'une excellente conversion et du salut. — Mais j'obtiens encore un autre profit qui n'est pas moindre : lequel ? celui d'avoir rendu plus graves et plus recueillis encore ceux qui déjà étaient sages, et de leur avoir prouvé qu'ils ont pris le meilleur de tous les partis en résistant aux entraînements de la foule. Si je n'ai pas relevé les infirmes, du moins j'ai rendu plus vigoureux ceux qui ont la santé; si je n'ai pas retiré certains mauvais sujets de leurs vices, du moins j'ai rendu plus vigilants ceux qui pratiquent la vertu. J'ajouterai une troisième raison : si je ne persuade pas aujourd'hui, peut-être persuaderai-je demain ; si ce n'est demain, ce sera le surlendemain ou le jour d'après. Celui qui écoute aujourd'hui la parole et qui lui résiste, peut-être l'écoutera-t-il demain et il la recevra; s'il la dédaigne aujourd'hui et demain, peut-être lui ouvrira-t-il dans quelques jours un cœur docile. Quelquefois le pêcheur, après avoir traîné tout le jour son filet, se dispose, vers le soir, à quitter la plage, lorsque tout à coup il prend le poisson, qui, tout le jour, lui a échappé, et il s'en va joyeux. S'il nous fallait demeurer dans l'oisiveté et renoncer à toutes les entreprises à cause des chances fâcheuses qui nous menacent continuellement, il n'y aurait plus de vie pour nous ; l'ordre matériel tout entier, aussi bien que l'ordre spirituel, tomberait en ruine. Si le laboureur abandonnait sa culture à cause d'une ou deux ou plusieurs mauvaises saisons, nous ne tarderions pas à mourir tous de faim. Si le navigateur renonçait à la mer à cause d'une ou deux ou plusieurs tempêtes, la navigation serait bientôt supprimée et avec elle tous les avantages qu'elle procure à la vie humaine. Passez en revue tous les arts l'un après l'autre : si vous leur appliquez la règle que vous nous indiquez et que vous nous conseillez, tout périra bientôt et la terre désolée n'aura plus d'habitants. Tout le monde sait cela : aussi, après avoir manqué une fois, deux fois, plus souvent encore le succès des entreprises auxquelles on s'applique, on y revient toujours avec le même entrain.

3. Nous aussi, mes frères, sachons ce que l'on sait dans le monde, et ne disons plus, ne crions plus : « A quoi bon tant de sermons ! ils « ne servent à rien ! » Le laboureur, qui, après avoir semé son champ à deux ou trois reprises, se voit privé du fruit de son labeur, n'en recommence pas moins le même travail une fois de plus ; et souvent il répare en une seule année la perte de toutes les autres. Le marchand, après avoir essuyé quelques naufrages, n'abandonne pas la mer pour cela; il dégage son navire, il appelle des matelots, il fait un emprunt, il entreprend les mêmes affaires qu'auparavant bien qu'il ne sache pas mieux qu'auparavant comment elles réussiront. Tout ceux qui travaillent font ordinairement comme le laboureur et le marchand. Et, tandis que ces gens dépensent tant d'ardeur pour des choses d'un usage vulgaire, alors même que le succès demeure incertain, nous, prédicateurs de la vérité éternelle, renoncerons-nous si vite à parler parce que notre parole ne sera pas écoutée ? Quelle indulgence mériterons-nous ? Quelle excuse donnerons-nous ? Et ces gens, quand il échouent, n'ont personne qui les console de leurs pertes : Quant la mer a brisé le navire, personne ne vient au secours du naufragé dans sa détresse : quand une pluie torrentielle a inondé les campagnes et noyé les semences, force est au laboureur de retourner en sa maison les mains vides. Mais il n'en est pas de même du prêtre qui instruit et qui exhorte.

Si nos auditeurs ne reçoivent pas la bonne semence que nous leurs distribuons, s'ils ne rendent pas le fruit de l'obéissance, nous n'en gagnons pas moins devant Dieu une récompense proportionnée à nos efforts ; que nos exhortations aient été repoussées ou accueillies, cette récompense n'en sera pas moins belle pour nous, puisque nous aurons accompli tout ce qui dépendait de nous ; nous ne sommes pas tenus de persuader, mais seulement d'exhor-

ter. Notre devoir est de prêcher, le leur est d'obéir. Si nous avons omis ce devoir de la prédication, nous n'avons droit à aucune rémunération, lors même que notre peuple opérerait les bonnes œuvres par centaines ; en ce cas, la récompense est tout entière pour le peuple seul : à nous il ne reviendra rien, si nous n'avons pas eu l'initiative du conseil ; de même, si le peuple n'écoute pas nos exhortations, c'est à lui qu'appartient toute la punition : à nous, rien ne sera imputé, ou plutôt à nous reviendra devant Dieu une large récompense, parce que nous aurons rempli tout notre ministère. Dieu ne nous pardonne rien autre chose que de « placer son argent chez les banquiers » (Matth, xxv, 27.) C'est-à-dire de prêcher sa parole et d'exhorter. C'est comme s'il disait : parlez, prêchez. — Mais on ne nous écoute pas ! — Qu'importe, vous n'en avez pas moins votre récompense toute préparée, pourvu que vous remplissiez votre devoir, pourvu que vous n'y renonciez pas jusqu'à ce que vous ayez produit la persuasion ou que vous ayez rendu votre dernier souffle de vie. Que rien ne puisse mettre un terme à vos exhortations si ce n'est l'obéissance de ceux qui vous écoutent. Le démon s'occupe constamment à traverser l'œuvre de notre salut, et ce n'est pas pour en tirer aucun profit, puisqu'au contraire il ne fait par son zèle qu'aggraver son supplice ; malgré cela, il pousse sa fureur à tel point qu'il tente souvent l'impossible, qu'il attaque non-seulement ceux qu'il a confiance d'ébranler et d'abattre, mais aussi ceux qui, selon toute probabilité, fouleront aux pieds toutes ses machinations. Un jour, après avoir entendu l'éloge du patriarche Job fait par celui qui connaît tous les secrets, par Dieu même, il s'imagina qu'il pourrait encore le faire chanceler ; il ne cessa dès lors de tout remuer, de tout bouleverser pour venir à bout de le faire tomber ; il ne désespéra pas de réussir, cet impur et abominable démon ; il ne désespera pas, après même que Dieu eût rendu le plus éclatant témoignage de la vertu de l'homme juste. Et nous ensuite nous ne rougirons pas, nous n'aurons pas honte de désespérer du salut de nos frères, quand nous voyons le diable ne pas désespérer de notre perte et l'attendre infatigablement ! Ne semble-t-il pas qu'il devait renoncer à la lutte contre Job avant même de l'essayer, puisque Dieu lui-même avait attesté la vertu de ce juste? Néanmoins il ne recula pas; poussé par sa haine furieuse contre nous, il espéra, même après le suffrage accordé par Dieu, venir à bout de l'homme le plus excellent de cette époque. Nous ne voyons rien de pareil qui puisse nous décourager dans notre œuvre, et pourtant nous y renonçons. Le démon, malgré la défense du Seigneur, ne lâche pas prise dans le combat qu'il nous livre ; et nous, lorsque Dieu nous excite et nous pousse à secourir nos frères ébranlés, nous reculons ! le démon avait entendu le Seigneur déclarer que « Job était un » homme juste, aimant la vérité, craignant le « Seigneur, exempt de toute œuvre mauvaise » (Job. I. 8), supérieur enfin à tous ceux qui alors habitaient la terre : nonobstant ces témoignages si complets et si beaux, le démon continua à dire : « Que m'importe, si, par la « continuité et la grandeur des maux qui vont « l'accabler, j'arrive à vaincre cet homme, à « renverser la tour sublime de sa vertu ? »

4. Tandis que le démon acharné à nous perdre déploie contre nous une vigilance aussi active, si nous n'apportons pas même l'ombre d'un zèle semblable à la sanctification de nos frères, nous qui avons Dieu pour auxiliaire, quel droit aurons-nous à l'indulgence, quelle excuse présenterons-nous ? — Quand vous trouvez votre frère dur, opiniâtre, rebelle, dites en vous-même : Que m'importe, si, avec le temps, je viens à bout de le fléchir? — C'est le précepte de saint Paul : « Il ne faut pas que « le serviteur de Dieu s'habitue à contester ; « mais il doit être modéré envers tout le monde, « instruisant ceux qui résistent à la vérité, « dans l'espérance que Dieu leur donnera « un jour l'esprit de pénitence pour leur faire connaître cette vérité. » (II Tim. xxiv, 25). Voyez des parents auprès de leurs enfants malades à mourir : comme ils se tiennent à leur chevet, comme ils les couvrent de larmes, de gémissements et de baisers, comme ils emploient jusqu'au dernier soupir tous les moyens possibles pour les sauver ! Faites de même pour vos frères. Et ces malheureux parents ne peuvent, par les pleurs et les lamentations, ni chasser la maladie, ni écarter la mort qui approche : vous au contraire, vous pourrez souvent, par l'assiduité et la persévérance de vos larmes et de vos gémissements, garder une âme qui va périr et la ressusciter. Avez-vous donné des conseils qui n'ont pas produit la persuasion, pleurez alors, frappez votre poitrine; frappez encore, soupirez vers Dieu, afin

que votre pieuse sollicitude fasse rougir votre frère et le convertisse au salut. Que pourrais-je faire moi tout seul? Seul je ne puis vous assister tous chaque jour ; seul, je ne puis me faire entendre de cette multitude immense !

Si vous vouliez vous partager entre vous le soin du salut des autres et entreprendre chacun l'édification d'un de ces frères qu'on néglige, l'édifice de la sainteté grandirait parmi nous avec rapidité — Et pourquoi parler de ceux qui, après de nombreuses et longues exhortations, viennent à résipiscense ? Ils ne sont pas les seuls dont on doive s'occuper. Ceux même qui sont atteints d'une incurable plaie ne doivent jamais être abandonnés ni laissés de côté, quand même nous pourrions prévoir avec certitude que tout notre zèle et toutes nos admonestations ne leur seront d'aucun profit. Cette assertion vous semble paradoxale ; eh bien ! Jésus-Christ a parlé et agi de manière à nous obliger a y ajouter foi. Nous autres hommes, nous ignorons l'avenir et nous ne pouvons discerner à l'avance, si nos paroles seront accueillies ou non par ceux qui les entendent. Le Christ, au contraire, possédait la connaissance certaine de ces deux choses, et néanmoins il ne cessa jusqu'à la fin de reprendre l'homme qui devait l'écouter le moins. Il savait que rien ne détournerait Judas de son infâme trahison, et pourtant il ne cessa pas un instant de chercher à le ramener par les conseils, par les avis, par les bienfaits, par les menaces, par tous les moyens possibles d'enseignement; il lui fit constamment sentir le frein de la parole pour réprimer ses instincts pervers. Cette conduite eut pour but de nous apprendre à nous mêmes que, même en prévoyant que nos frères ne se laisseront pas persuader, nous devons toujours faire pour eux tout ce qui dépend de nous, assurés à l'avance que la récompense de nos efforts est toute préparée. Voyez avec quelle persévérance et quelle sagesse le Christ s'efforce d'arrêter Judas : « L'un « d'entre vous me trahira » (Matth. XXVI, 21), dit-il ; puis il ajoute : « Je ne parle pas de vous tous : « je connais ceux que j'ai élus. » (Jean, XIII, 18.) Et encore : « L'un de vous est un démon. » (Jean, VI, 71.) Il préféra mettre tous les autres dans le souci, plutôt que de déceler le traître et de le rendre plus imprudent encore par une accusation publique. Pour comprendre jusqu'à quel point les paroles du Christ jetèrent le trouble dans le cœur des autres apôtres, bien que la conscience ne leur reprochât rien, écoutez avec quelle anxiété chacun lui demande : « Sei« gneur, est-ce moi ? » (Matth. XXVI, 22.) Jésus-Christ s'efforça d'éclairer le misérable Judas, non-seulement par des paroles, mais aussi par des actes. En effet, il donna les marques les plus nombreuses et les plus variées de sa divine bonté en purifiant les lépreux, en chassant les démons, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en rétablissant les paralytiques, en faisant du bien à tout le monde ; mais il n'infligea de châtiment à personne, répétant sans cesse : « Je ne suis pas « venu juger le monde, mais le sauver. » (Jean, XII, 47.) Toutefois, pour ôter à Judas l'idee que le Christ savait opérer le bien, mais ne pouvait pas punir, il voulut lui donner aussi une leçon sur ce point et lui montrer qu'il possédait le droit et le pouvoir de châtier les pécheurs et de les livrer au supplice.

5. Mais voyez avec quelle sagesse, avec quelle convenance il lui donne cet enseignement sans punir, sans frapper une créature humaine. Expliquons-nous : s'il punit un homme, il va paraître contredire lui-même sa doctrine, lui qui avait dit auparavant : « Je ne « suis pas venu pour juger le monde, mais pour « sauver le monde ». (Jean, XII, 47.) S'il ne punit personne, le disciple n'apprendra point par un acte authentique que son maître a le pouvoir de punir ; il restera incorrigible. Que faire donc ?

Pour inspirer la crainte à son disciple et l'empêcher de concevoir un mépris dont sa malice se fût accrue, sans néanmoins infliger à un homme une peine, un châtiment, un supplice, le Christ exerce sa puissance sur un être inanimé, sur le figuier ; il dit : « Dès cet instant, « tu ne porteras plus de fruit ». (Matth. XXI, 19.) Et, par ce seul mot l'arbre est desséché immédiatement. De la sorte, sans qu'aucun homme soit frappé, il montre sa puissance : c'est un arbre qui reçoit le coup vengeur. Si le disciple eût voulu comprendre, il eût retiré de ce châtiment une leçon salutaire. Mais ce miracle même ne le corrigea pas ; et le Christ, qui en avait la prescience, ne se borna pas à cette mesure, il fit quelque chose de plus grand encore. Au moment où les Juifs, armés de glaives et de bâtons, se disposaient à jeter les mains sur sa personne, il les frappa d'aveuglement : c'est ce qu'il indique lui-même par la question qu'il leur adresse. « Qui cherchez-vous ? » Comme Judas

leur avait dit souvent : « Que voulez-vous me « donner, et je vous le livrerai ? » (Matth. xxvi, 15), le Seigneur, voulant prouver aux Juifs et montrer à Judas, qu'il ira librement à la mort, que toute chose est à sa disposition et que la méchanceté de Judas ne peut le vaincre ni le contraindre, il s'écrie à la face du traître et de tous les autres : « Qui cherchez-vous ? » Est-ce que Judas ne connaissait pas celui qu'il devait livrer ? Il le connaissait, mais le Seigneur l'avait aveuglé et, de plus, il les avait tous renversés à terre par une seule parole. Ce fait prodigieux ne les rendit pas plus humains et ne détourna pas le scélérat de sa trahison : rebelle à tous les remèdes, il s'opiniâtra dans son crime ; et pourtant il ne parvint pas à s'aliéner son Maître qui lui témoigna encore de la bienveillance et de l'intérêt. Voyez avec quelle délicate attention le Christ cherche à toucher cette âme éhontée et à lui parler un langage capable d'attendrir un cœur de marbre. En effet, lorsque Judas s'approche pour lui donner le baiser, que dit le Christ ? « Judas, tu trahis le « Fils de l'homme par un baiser, » (Luc, xxii, 48.) Est-ce qu'enfin la révélation de sa trahison ne va pas le faire rougir ? Par ces mots, Jésus veut l'émouvoir et raviver en lui le souvenir de leur première intimité. Aucune de ces actions, aucune de ces paroles ne rendit Judas meilleur ; ce n'était pas que la puissance manquât à Celui qui lui donnait de tels avertissements, mais Judas était tombé dans l'endurcissement. Quoique le Christ connût d'avance tout ce qui devait arriver, il ne cessa pas, du commencent jusqu'à la fin, de déployer toute sa bonté en faveur du misérable. Et nous, mes bien-aimés, nous qui sommes instruits par ces exemples, nous devons apporter une résolution persévérante et infatigable à aimer et à instruire ceux de nos frères qui se négligent eux-mêmes, dussent nos exhortations demeurer infructueuses. Si le Seigneur, qui connaissait d'avance l'issue infructueuse de ses efforts, a néanmoins déployé tant de sollicitude envers cet homme qui devait ne recueillir aucun profit de tous ces avertissements, quelle indulgence mériterions-nous, si, tout incertains que nous sommes du résultat de nos tentatives, nous étions assez indifférents au salut de notre prochain, pour y renoncer après une ou deux exhortations ? Outre ce que je viens d'expliquer, considérons ce qui se passe à notre égard, rappelons-nous que Dieu nous interpelle quotidiennement par ses prophètes et par ses apôtres, et que quotidiennement nous refusons de l'entendre, mais qu'il ne cesse pas de nous appeler et de nous instruire malgré nos rébellions et notre insouciance. Saint Paul nous crie : « Nous remplissons par le Christ les fonc« tions d'embassadeurs ; c'est Dieu même qui « vous exhorte par notre organe. » Nous vous « conjurons, au nom du Christ, de vous récon« cilier avec Dieu. » (II Cor. v, 20.) Faut-il avancer une proposition nouvelle et singulière que celui qui donne des conseils avec la prévision qu'ils seront suivis avec docilité, n'a pas autant de droit à la louange que celui qui, après avoir longtemps parlé et longtemps prêché, n'obtient rien et néanmoins ne se décourage pas ? Le premier, fût-il le plus apathique des hommes, sera excité à remplir vivement son ministère par l'espérance qu'il aura de persuader son auditeur ; le second, au contraire, qui prêche assidument sans être écouté, mais sans abandonner son œuvre, donne la meilleure preuve d'une ardente et franche charité ; il n'est soutenu par aucun espoir de réussite : c'est la charité toute seule qui l'empêche de renoncer à la sollicitude qu'il a pour le salut de ses frères. Nous avons suffisamment prouvé qu'il ne faut jamais délaisser ceux qui sont tombés, lors même que nous aurions la certitude qu'ils ne nous écouteront pas. Il nous reste à réprimander les libertins : tant que dureront les jouissances profanes de ces jours-ci, tant que le démon blessera les âmes par la débauche, mon devoir est de porter remède au mal.

6. Hier nous avons élevé comme une barrière devant ces gens-là la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous « buviez, soit que vous fassiez toute autre action, « accomplissez tout à la gloire de Dieu » (I Cor. x, 31) ; aujourd'hui, faisons paraître le Maître même de saint Paul, non pas le Maître qui se contente de conseiller, d'avertir qu'il faut s'abstenir de débauches, mais le Maître qui frappe et qui châtie le débauché. Car l'histoire de Lazare et du mauvais riche, tout ce qui arrive à l'un et à l'autre, ne nous montre pas autre chose. Pour ne pas m'exposer à traiter ce sujet à la légère, je vais vous reproduire la parabole elle-même depuis le commencement : « Il était un homme riche, qui ne portait en vê« tements que le byssus et la pourpre, qui chaque « jour festoyait splendidement. Sous le vestbule

« de son palais, se trouvait gisant un pauvre, « nommé Lazare ; il était tout rongé par des « ulcères ; il souhaitait, pour toute nourriture, « les miettes qui tombaient de la table du riche. « Mais c'étaient les chiens qui venaient à lui et « qui léchaient ses plaies ». (Luc XVI, 19.) A l'intention de qui le Seigneur a-t-il parlé en paraboles? Pour quel motif a-t-il expliqué les unes et non les autres? Qu'est-ce qu'une parabole, et que sont les autres récits de ce genre? Voilà des questions que nous réservons pour un autre temps afin de ne pas nous écarter du sujet qui nous occupe présentement. Disons seulement lequel des évangélistes a reproduit cette parabole proposée par le Christ : Quel est-il ? C'est saint Luc seul. Il est bon, en effet, de savoir que, parmi les choses que racontent les évangélistes, il y en a qu'on lit chez tous les quatre, il y en a qu'on ne trouve que dans un seul.

Pourquoi cela ? Pour que, d'une part, nous soyons obligés de prendre connaissance de tous les Evangiles, et que d'autre part, leur parfaite harmonie apparaisse à tous les yeux. En effet, si tous avaient tout raconté, nous ne les étudierions pas tous avec soin, puisqu'un seul suffirait à nous tout enseigner ; si, au contraire, ils n'avaient raconté tous que des choses différentes, nous n'aurions pas à remarquer, comme un fait extraordinaire, leur admirable concordance. C'est pourquoi tous renferment plusieurs récits qui leur sont communs, et chacun d'eux en a recueilli quelques autres qui lui sont propres. Maintenant, que nous enseigne le Christ dans la parabole de Lazare ? Le voici : Il y avait un homme riche, dont la vie, souillée de mille excès ne connaissait pas l'épreuve du malheur ; toutes les prospérités lui arrivaient comme de source ; point de fâcheux accident pour cette existence privilégiée, aucun sujet de douleur, pas la moindre disgrâce, comme saint Luc le marque par ces mots : « Il passait chacun de ses jours « dans la joie ». Qu'il vécût dans le mal, c'est évident par la fin qui lui fut réservée, et avant sa fin, par le mépris qu'il eut pour le pauvre Lazare ; il prouva lui-même qu'il ne connut jamais la pitié, ni envers Lazare, ni envers aucun autre. En effet, ce pauvre, toujours couché à la porte de son palais, toujours gisant sous ses yeux ; ce pauvre, qu'il était forcé de voir non pas une fois ni deux par jour, mais autant de fois qu'il entrait ou sortait ; ce pauvre, étendu non pas dans un carrefour, à un coin de rue, en quelque endroit obscur et écarté, mais à la place même où le riche faisait toutes ses allées et venues, de telle sorte qu'il le voyait bon gré mal gré de ses propres yeux ; ce pauvre, réduit à une si déplorable situation, passant sa vie dans une misère si profonde, ou plutôt dont la vie entière n'était qu'une longue maladie ; ce pauvre ne put lui inspirer aucune commisération ; comment donc se fût-il laissé attendrir par le sort du premier-venu ? — A supposer qu'il ait négligé Lazare un premier jour, il faut présumer qu'il devait le deuxième jour éprouver quelque pitié ; sinon le deuxième, du moins le troisième, ou le quatrième, ou le cinquième, ou l'un des jours suivants, il devait sentir son cœur touché, à moins qu'il ne fût plus sauvage que les bêtes fauves. Non, il ne sentit rien ! Il resta plus impassible et plus inexorable que ce juge d'autrefois, qui n'avait ni crainte de Dieu, ni respect pour l'homme. Ce juge, en effet, quelque cruel et âpre qu'il fût, se laissa fléchir par les supplications de la veuve ; il fit grâce, il se montra accessible à une prière. Mais le mauvais riche, rien de pareil n'eut la puissance de l'amener à secourir le pauvre. Et pourtant les deux prières ne se présentaient pas avec des titres égaux : celle de Lazare était à la fois plus légitime et plus facile à exaucer. La veuve implorait un secours contre ses ennemis ; Lazare ne demandait qu'à apaiser sa faim, et à ne pas périr sans qu'on daignât le regarder. La veuve réclamait à grand bruit ; Lazare, couché par terre et silencieux, ne faisait que se montrer au riche : c'en devait être assez pour amollir même un rocher. Car souvent les pauvres nous irritent en nous obsédant ; au contraire, quand nous voyons ceux qui implorent notre aide se tenir dans un silence profond, ne faire entendre aucune plainte, supporter sans aigreur tous les affronts, ne se rappeler à nous que par leur silencieuse présence, fussions-nous plus durs qu'une pierre, nous sommes saisis de respect et de pitié pour cette rare modestie. A tout cela s'ajoutait, dans le pauvre Lazare, un aspect misérable, un visage décharné par la faim et par une affreuse maladie ; mais rien n'attendrit cet implacable riche.

7. Son premier crime fut donc cette cruauté, cette inhumanité sans pareille. Autre chose

est de ne pas secourir un pauvre quand on est soi-même dans l'indigence, et autre chose de laisser périr de faim son prochain quand on regorge de toutes les délices ; autre chose est de négliger, en passant, un malheureux qu'on aperçoit une ou deux fois, et autre chose de résister à la compassion, quand on l'a perpétuellement sous les yeux ; autre chose est de ne pas prêter appui à quelqu'un, quand on se trouve accablé soi-même par les calamités, les angoisses et les chagrins, et autre chose de négliger ceux qui meurent de faim, de fermer ses entrailles à la charité, de résister à l'influence humanisante du bonheur, quand on jouit de toutes les félicités et d'une prospérité sans nuage. Vous le savez tous, il est dans notre nature de devenir plus doux et plus cléments dans le bonheur, lors même que nous serions les plus durs de tous les hommes. Mais le riche ne devint pas meilleur dans sa félicité : il prit l'humeur des animaux féroces ; que dis-je? par sa conduite inhumaine, il en surpassa la sauvagerie et la cruauté ! Cependant malgré cette inhumaine et détestable vie, il continua de jouir de toutes les prospérités, tandis que le pauvre Lazare resta dans un abîme de misère. Que Lazare ait été juste, c'est sa fin qui nous le prouve, et, dès avant la fin de sa vie, sa constance à supporter le malheur. Mais ne vous semble-t-il pas voir tout cela de vos propres yeux? Pour le riche, la nef de la vie voguait au souffle favorable des vents, chargée de la plus magnifique cargaison ; mais ne l'admirez pas trop tôt, elle voguait au naufrage, parce qu'elle avait refusé de déposer en temps opportun un excessif fardeau. Voulez-vous que je vous montre encore un vice de cet homme ? C'est qu'il ne craignait pas de livrer aux délices tous les jours de son existence. Voilà en effet un vice, non pas seulement sous la Loi de grâce où Dieu exige de nous une sagesse si grande, mais encore sous l'ancienne Loi qui n'avait pas révélé une perfection aussi complète. Ecoutez ce que dit le Prophète : « Malheur à vous qui arrivez au « mauvais jour, à vous qui atteignez, qui tou« chez les sabbats menteurs[1] ! » (Amos, VI, 3.) Que signifie cette expression : « Vous qui tou« chez les sabbats menteurs? »

Les Juifs croient que le sabbat n'a d'autre objet que le repos : Telle n'est pas sa vraie raison d'être ; il leur a été donné afin que, se détachant complètement du souci des affaires temporelles, ils consacrent tout leur loisir aux choses de l'âme. Le jour que Dieu s'est réservé, loin d'être un motif d'oisiveté, fournit matière à l'activité spirituelle. Les prescriptions mêmes de la Loi le prouvent ; car le prêtre accomplit œuvre double ce jour-là ; en tout autre jour, il n'offre qu'une seule victime ; le sabbat, il est obligé d'en offrir deux. Si donc le sabbat eût été institué en vue d'un repos complet, il eût fallu que le prêtre, plus que tout autre, gardât ce repos complet. Mais, comme les Juifs, exempts ce jour-là des préoccupations de la vie temporelle, ne s'appliquaient pas aux œuvres de la vie spirituelle, à la sagesse, à la tempérance, à l'audition de la parole divine ; comme ils faisaient tout l'opposé en se livrant à la gourmandise et à l'ivrognerie, en se gorgeant de bonne chère et de débauches, le Prophète les dénonce et les attaque. Après avoir dit : « Malheur à vous qui arrivez au « mauvais jour ! » il ajoute : « à vous qui tou« chez aux sabbats menteurs ! » et, par ce mot ajouté, il indique de quelle façon il entend que les Juifs rendent leurs sabbats menteurs. Et comment les rendent-ils menteurs? En faisant œuvre d'iniquité, en s'abandannant au libertinage et à l'ivrognerie, en pratiquant mille abominations et infamies. Pour vous convaincre que ce que je dis est vrai, écoutez la suite : le Prophète signale lui-même ce que j'avance par ce qu'il ajoute immédiatement après : « Malheur à vous qui dormez sur des « lits d'ivoire, et qui consumez follement votre « vie sur une couche lascive ; à vous qui man« gez le chevreau choisi entre tous dans l'é« table, et le veau encore à la mamelle ; à vous « qui ne buvez le vin qu'après l'avoir passé « au filtre, et qui vous parfumez des essences « les plus exquises ! » (Ibid. VI, 4-6.) Vous avez reçu le sabbat pour affranchir vos âmes du vice, et vous l'employez à les y asservir de plus en plus. Y a-t-il une pire mollesse que de dormir sur un lit d'ivoire? Les autres péchés, comme l'amour de la bonne chère, de l'argent, de la luxure, procurent une certaine volupté, tant petite soit-elle ! Mais à dormir sur un lit d'ivoire, quel plaisir trouve-t-on? quelle jouissance ? La beauté de la couche nous rend-elle le sommeil plus doux et plus suave ? Mais, si vous avez un peu de sens, voici l'accusation qui vous chargera le plus : Pendant que vous reposez sur ce lit d'i-

[1] Ce texte a, dans la Vulgate, un sens tout différent.

voire, si vous venez à songer que tel autre homme n'a pas même un morceau de pain assuré pour sa faim, votre conscience ne vous blâmera-t-elle pas, ne se soulèvera-t-elle pas contre une telle anomalie? Et si c'est une faute que de coucher sur un lit d'ivoire, comment vous excuserez-vous de l'avoir entièrement revêtu d'argent? Voulez-vous un lit vraiment beau? Je vais vous montrer non pas le lit d'un plébéien, non pas le lit d'un soldat, mais un lit royal. Fussiez-vous le plus ambitieux des hommes, vous ne souhaitez pas, j'imagine, d'avoir un lit plus convenable que celui d'un roi; et je ne parle pas du premier roi venu, je parle du plus grand et du plus royal de tous les rois, de celui qui, jusqu'à ce jour, est célébré par tout l'univers : regardez, voici le lit de David. Quel est-il? Ce n'est ni l'argent ni l'or, ce sont les larmes et la confession des péchés qui en font toute la beauté; il le déclare lui-même en ces termes : « Je baignerai « chaque nuit ma couche, j'arroserai mon lit « de mes larmes ». (Ps. VI, 7.) Les larmes y brillent partout en guise de perles.

8. Considérez-moi cette âme qui aimait Dieu. Les mille soucis que causent le gouvernement, les princes, les généraux, le peuple, les nations étrangères, la guerre, la paix, les affaires civiles et domestiques, celles du dehors et celles du dedans l'assiégeaient et la poursuivaient pendant le jour; mais, ce repos de la nuit que tous consacrent au sommeil, elle l'employait à la confession, à la prière, aux larmes. Et cela, David le faisait non pas une nuit pour se reposer la suivante, non pas deux ou trois nuits pour cesser ensuite; il le faisait chaque nuit : « Cha« que nuit », dit-il, « je baignerai ma couche « et j'arroserai mon lit de mes larmes ». Par ces mots, il marque la perpétuité aussi bien que l'abondance de ses larmes. Pendant que tout est immobile et silencieux, lui seul se présente devant le Seigneur : ses yeux ne connaissent plus le sommeil; il gémit, il pleure, il accuse ses péchés. Voilà le lit que vous devez, vous aussi, vous préparer. Un lit qui n'a d'autre ornement que les incrustations d'argent, ne fait qu'irriter l'envieuse convoitise des hommes en même temps qu'il enflamme la colère divine.

Du reste, des larmes telles que furent celles de David savent éteindre même le feu de la géhenne. — Voulez-vous que je vous montre un autre lit? Voyez celui de Jacob! Il n'eut sous son corps que la terre nue, et sous sa tête qu'une pierre; mais aussi il découvrit dans sa vision cette pierre spirituelle qui est le Christ, cette échelle mystérieuse sur laquelle les anges montent et descendent. Ayons souci de nous disposer une couche de ce genre si nous voulons jouir des mêmes visions. Dormir sur un lit tout d'argent, ce n'est pas se procurer un plaisir, c'est plutôt s'attirer les troubles de la conscience. Lorsqu'il vous vient en pensée, au milieu d'une nuit profonde et glaciale, que, au moment où vous reposez mollement sur votre couche, un pauvre est couché sous le portique de quelque bain public, qu'il étend ses membres sur une poignée de paille, qu'il les recouvre de quelques sarments, qu'il grelotte, qu'il est roide de froid, qu'il souffre les angoisses de la faim, fussiez-vous de pierre, je doute que, à cette idée, vous puissiez vous pardonner à vous-même de jouir d'un si large superflu pendant que vous laissez ce malheureux manquer du strict nécessaire! Un soldat, dit-on, ne s'embarrasse pas dans les affaires temporelles; eh bien! vous êtes soldat de la milice spirituelle; un soldat de ce genre ne va pas dormir sur un lit d'ivoire, mais sur la terre nue; il ne se frotte pas de parfums précieux; il laisse ce soin aux habitués de mauvais lieux, aux gens perdus de mœurs, aux comédiens, à ceux qui vivent dans une lâche mollesse. C'est le parfum de la vertu que vous devez exhaler, non pas celui des onguents. Rien n'est plus immonde qu'une âme dont le corps répand de telles odeurs : un corps et des vêtements parfumés sont les indices révélateurs d'une âme impure et infecte.

Le démon, après avoir attaqué une âme, après l'avoir énervée dans la volupté et remplie de lâcheté, répand jusque sur le corps les souillures de sa corruption, je veux dire les odeurs et les parfums. Les gens qui sont atteints de la pituite ou du catarrhe couvrent de leurs immondices leurs habits, leurs mains et leurs visages, parce qu'ils sont obligés d'essuyer continuellement ce flux qui coule de leur nez; de même l'âme corrompue répand sur son corps le flux de sa corruption intérieure. Qu'attendre de généreux et d'utile d'un homme qui sent la parfumerie, qui se gouverne en femme ou plutôt en courtisane, qui mène la vie des danseuses de théâtres? Que votre âme répande ce parfum spirituel qui sera pour vous et pour ceux qui vivent avec vous d'une suprême utilité.

Rien, non rien n'est plus funeste que la vie de délices. Ecoutez ce qu'en a dit Moïse : « Le « peuple bien-aimé s'est engraissé, s'est « épaissi, a pris de l'embonpoint, et il a re- « gimbé ». (Deut., XXXII, 15.) Moïse dit, non « il s'est éloigné », mais « il a regimbé » ; par cette expression il marque le caractère rétif des Juifs. Et dans un autre endroit : « Quand « vous aurez mangé et bu », dit-il, « prenez « garde à vous, de peur d'oublier le Seigneur « votre Dieu ». (Ibid., VIII, 10.) Tant il est vrai qu'il est dans la nature des plaisirs de nous mener à l'oubli de Dieu. C'est pourquoi, vous aussi, mes amis, souvenez-vous, quand vous aurez pris place à table, qu'après le festin vous devez prier. Ne donnez qu'avec mesure la nourriture matérielle à votre estomac, de peur que votre corps appesanti ne puisse fléchir les genoux et qu'il ne se refuse à la prière. Ne voyez-vous pas les animaux, après leur pâture, fournir leur route, porter leurs fardeaux, remplir leur office ? Et vous, au sortir de table, serez-vous impropres et inhabiles à tout travail ? Mais alors éviterez-vous qu'on vous méprise plus qu'un âne ? Et pourquoi ? Parce que c'est alors surtout qu'il vous convient d'être modérés et maîtres de vous-mêmes. Le temps qui suit le repas est le temps de l'action de grâces : et l'action de grâces est l'œuvre, non pas de l'homme ivre, mais de l'homme qui se possède lui-même dans la sobriété et la tempérance.

9. Si donc vous ne voulez pas devenir plus brutes que les brutes, allez de la table à la prière et non pas au lit. Je sais bien que diverses personnes blâmeront mes paroles, en les accusant d'introduire une façon de vivre nouvelle et étrange. Mais moi, je blâmerai plus énergiquement la mauvaise habitude qui règne à présent chez nous. Qu'au sortir de table il faille se livrer non pas au lit et au sommeil, mais à la prière et à la méditation des divines Ecritures, le Christ lui-même nous l'a montré nettement ; quand il eut rassasié dans le désert les multitudes innombrables qui le suivaient, il ne les envoya pas se reposer et dormir, mais il les invita à écouter sa parole sacrée. Il ne les gorgea pas jusqu'à la satiété, jusqu'à l'ivresse ; dès qu'il eut satisfait à leur besoin, il les invita à prendre la nourriture de l'âme. Agissons de la même manière ; habituons-nous à ne prendre d'aliments que ce qu'exige l'entretien de notre vie, et jamais jusqu'à nous charger et à nous alourdir.

Nous n'existons pas et nous ne vivons pas pour manger et pour boire : nous mangeons pour vivre. Manger pour vivre, et non pas vivre pour manger, voilà l'ordre primitif ; mais nous, nous épuisons tout pour notre gourmandise, comme si nous n'étions venus au monde que pour elle. Du reste, pour attaquer plus vigoureusement la volupté et pour reprendre avec plus d'énergie ceux qui lui consacrent leur vie, voyons, revenons encore à la parabole de Lazare. Mes admonestations et mes conseils auront plus d'efficacité, quand vous verrez que ceux qui se livrent aux convoitises de leur ventre sont corrigés et punis, non pas seulement en paroles, mais par des châtiments effectifs. Le riche donc vivait au milieu de tous les vices, savourait chaque jour mille plaisirs et s'entourait du luxe le plus éclatant ; mais par là il ne faisait que se préparer à lui-même une plus terrible vengeance et des flammes plus ardentes, et que dresser contre lui-même l'implacable sentence de Dieu et un châtiment impitoyable.

Le pauvre Lazare gisait étendu à la porte ; mais il n'était pas d'humeur chagrine ; ni blasphèmes, ni injures ne sortaient de ses lèvres ; il ne disait pas comme beaucoup d'autres : « Que signifie ceci ? Voilà un homme qui passe sa vie dans le péché, dans la dureté, dans la cruauté, et qui pourtant jouit de toutes choses au-delà de ses besoins ; qui ne souffre d'aucune peine, d'aucun de ces accidents auxquels sont souvent exposés les autres hommes ; qui cueille la pure fleur de toutes les joies ! Et moi, je ne sais pas même où trouver la nourriture qui m'est strictement nécessaire ! A cet homme qui jette tout ce qu'il possède à des courtisans, à des parasites, à des débauchés, tous les biens coulent comme de source. Et moi, je suis couché ici en butte aux insultes et aux outrages des passants ; je meurs de faim ! Est-ce là la Providence ? Y a-t-il une justice qui s'occupe des affaires humaines ? » Il n'a rien dit de pareil, rien pensé de pareil ! La preuve ? La preuve, c'est que les anges eux-mêmes l'emmenèrent de ce monde, lui formèrent un cortége et le déposèrent dans le sein d'Abraham : suprême honneur, qu'il n'eût pas obtenu, s'il eût blasphémé contre Dieu ! D'ordinaire, on n'admire cet homme que parce qu'il fut pauvre ; et moi, je veux vous montrer qu'il endura neuf supplices bien

comptés, non pas qu'il méritât d'être puni, mais afin qu'il acquît une gloire plus belle, comme de fait il l'obtint.

La pauvreté sans doute est un rude mal. Ils le savent bien, tous ceux qui ont eu à la supporter. Aucune expression ne peut rendre le supplice qu'endurent ceux qui vivent dans la misère et qui n'ont pas la sagesse véritable. Lazare n'eut pas à souffrir la pauvreté seule; la maladie y fut jointe, et la maladie avec tout ce qu'elle a de plus intolérable. Et voyez comment il prouve lui-même qu'il avait atteint le suprême degré de ces deux afflictions. Que sa pauvreté d'abord ait surpassé toute pauvreté, il le montre en disant qu'il ne pouvait pas même profiter des miettes échappées de la table du riche : que la maladie ait atteint aussi le point extrême au-delà duquel rien n'est plus possible, c'est lui encore qui l'indique en disant que les chiens venaient lécher les ulcères de son corps : ses forces étaient tellement abattues qu'il ne pouvait chasser ces chiens; cadavre vivant, il voyait ces animaux se jeter sur lui et il n'avait plus la force de les repousser, tant ses membres étaient brisés, paralysés, consumés par le mal. Voyez-vous la pauvreté et la maladie, liguées ensemble, assiéger ce pauvre corps avec la dernière violence? Si chacune de ces afflictions, prise à part, est si affreuse et si intolérable, ne faut-il pas être de bronze pour les supporter toutes deux à la fois? On voit des hommes travaillés par la maladie, mais qui d'ailleurs ne manquent de rien de ce qui est nécessaire à la vie ; d'autres vivent dans la plus profonde misère, mais ils jouissent d'une santé vigoureuse, et l'une les console de l'autre : mais Lazare avait à lutter contre toutes deux en même temps. Pourriez-vous me nommer un seul homme qui ait été tout ensemble victime de l'une et de l'autre? Vous le pourriez, que je vous dirais encore que cet homme n'a pas été dans un délaissement comparable à celui où resta Lazare ; si cet homme n'a pu adoucir ses maux ni par ses propres soins, ni ceux de ses gens, du moins exposé à la vue du public, il dut être pris en pitié par les passants. Lazare au contraire sentait ses douleurs devenir plus cuisantes par l'abandon où le laissaient tous les témoins de ses maux ; et cet abandon même lui devenait plus dur encore parce qu'il se voyait couché à la porte d'un riche. S'il n'avait eu à souffrir toute cette misère et à supporter cet oubli dédaigneux que sur une terre déserte et inhabitée, il n'aurait pas ressenti une peine si vive. Quand personne n'est auprès de nous pour nous assister, nous prenons courage bon gré mal gré pour endurer ce qui nous arrive. Mais se voir gisant au milieu d'une foule de gens qui passent leurs jours à bien boire et à bien vivre, et n'en pas trouver un seul qui daigne accorder au malheureux l'attention la plus vulgaire, voilà qui rend mille fois plus cuisante la tristesse. Dans l'adversité, l'absence de ceux qui pourraient nous secourir ne nous mord pas au cœur comme l'indifférence de ceux qui, étant présents, refusent de nous tendre la main : Lazare eut à souffrir ce nouveau tourment ; personne ne le consola par une bonne parole, personne ne l'encouragea par une bonne action, personne ne vint à lui, ni proche, ni ami, ni parent, ni passant; la maison du riche était tout entière corrompue.

10. Mais un surcroît de peine s'ajoutait à tout cela : Lazare avait sous les yeux le spectacle d'un homme riche et heureux. Je ne veux pas dire qu'il fût envieux et jaloux ; mais je sais que nous sommes disposés par nature à sentir plus douloureusement nos maux en présence d'une félicité étrangère ; et dans le riche il y avait quelque chose encore qui ne pouvait qu'ulcérer davantage le cœur du pauvre. Ce n'était pas seulement par la comparaison de sa misère avec le bonheur du riche que Lazare devait éprouver un plus amer sentiment de ses maux, mais c'était aussi en examinant la vie de ce riche cruel et inhumain, auquel tout prospérait à souhait, tandis que lui-même avec toute sa vertu et toute sa modération, ne faisait que souffrir les derniers maux : de ce côté encore lui arrivait une cruelle tristesse. Si le riche eût été un homme juste, modéré, digne de respect, orné de toutes les vertus, Lazare n'eût pas eu motif de se plaindre ; mais, au contraire, ce riche qui vivait dans le péché, qui portait le vice jusqu'au comble, qui montrait la plus complète inhumanité, qui se conduisait en ennemi, qui passait à côté du pauvre Lazare comme à côté d'une borne, sans pudeur et sans pitié, ce riche, jouissait d'une opulente prospérité : imaginez par quel flux et reflux de pensées amères l'âme du pauvre Lazare devait, selon toute vraisemblance, être agitée à cette vue : imaginez quels sentiments il devait éprouver, quand il voyait les parasites, les

flatteurs, les valets monter et descendre, entrer et sortir, courir çà et là, s'agiter en tumulte, s'enivrer, danser, étaler tous les genres de libertinage. Il était là, comme s'il ne fût venu au monde que pour être témoin du bonheur d'autrui; il était là, étendu à la porte, ayant juste assez de vie pour sentir ses propres maux, naufragé à l'entrée du port, dévoré par une soif horrible à côté de la source jaillissante.

A ces causes de souffrance j'ajouterai encore celle-ci : il ne pouvait pas jeter les yeux sur un autre Lazare. Nous autres, alors même que nous aurions à supporter mille et mille calamités, nous pouvons, en contemplant Lazare, nous procurer quelque consolation et quelque encouragement. Rencontrer, dans un récit ou dans la réalité, des hommes qui ont partagé nos misères, c'est trouver déjà un vrai soulagement. Mais Lazare ne pouvait voir personne qui souffrît des douleurs pareilles aux siennes, ni même savoir qu'aucun de ses devanciers les eût jamais endurées : c'en était assez pour assombrir son âme. J'ajouterai encore qu'il ne pouvait avoir l'idée de la résurrection; il croyait que la vie présente était la mesure unique des événements présents; car il était du nombre de ceux qui précédèrent les temps de la Grâce. Si, après avoir acquis la connaissance des révélations divines, des magnifiques espérances de la résurrection, des supplices réservés là-bas aux pécheurs, des joies promises aux justes, si maintenant encore nous laissons parfois abattre nos cœurs si misérablement, qu'aucune de ces grandes pensées ne parvient à les relever; que devons-nous penser qu'ait eu à souffrir Lazare qui ne possédait pas cette ancre de salut pour affermir son courage. Il ne pouvait faire aucun de ces raisonnements, parce que le temps des dogmes évangéliques n'était pas encore venu. Ce n'est pas tout encore : son nom était devenu la risée des insensés.

Le commun des hommes, en voyant certains de leurs semblables voués à perpétuité à la faim, à la maladie, à l'extrême misère, a coutume de concevoir d'eux une mauvaise opinion, de juger de leur vie par les maux qu'ils endurent, de penser qu'ils ne sont affligés qu'à cause de leurs péchés. On dit des paroles comme celles-ci (sottes paroles, j'en conviens; mais on ne les dit pas moins) : « Si un « tel était aimé de Dieu, Dieu n'aurait pas « permis qu'il tombât dans la pauvreté et dans « d'autres maux semblables ». Voilà ce qui arriva à Job et à saint Paul. Au premier, on disait : « Est-ce qu'on ne vous a pas parlé sou« vent dans l'affliction? Et qui supportera la « violence de vos réponses? Est-ce que vous « avez sagement instruit les autres, est-ce que « vous avez soutenu les bras fatigués, est-ce « que vous avez relevé par vos exhortations « ceux qui sont affaiblis, est-ce que vous avez « rendu la force aux genoux de ceux qui n'en « peuvent plus?.. Et maintenant la peine tombe « sur vous : c'est vous qui l'avez cherchée. « Votre crainte n'est-elle pas sottise [1] ? » (Job, IV, 2-6.) Voici le sens de ces paroles : « Si vous « aviez fait quelque chose de bon, vous n'auriez « pas tant à souffrir; c'est le châtiment de vos « fautes et de vos péchés que vous portez au« jourd'hui ». Ce reproche déchirait le cœur du patriarche plus douloureusement que tout autre. Pour saint Paul, des barbares firent le même raisonnement; en voyant une vipère le mordre et rester suspendue à sa main, ils le regardèrent comme un scélérat, coupable des derniers forfaits : cela est évident d'après leurs discours. « Celui-ci », disent-ils, « a échappé « aux flots, mais la Justice ne veut pas le laisser « vivre ». (Act., XXVIII, 4.) Et ce fait nous a souvent troublés nous-mêmes plus que de raison. Mais (pour en revenir à Lazare), bien que sa pauvre nacelle fût assaillie par tant de flots amoncelés les uns sur les autres, il ne la laissa pas submerger : mais, couché en quelque sorte dans une fournaise ardente, il se rafraîchissait dans la sagesse véritable, comme dans les ondées continuelles d'une rosée mystérieuse.

11. Il ne raisonnait pas en lui-même comme fait habituellement le vulgaire; il ne disait pas : « Si ce riche, une fois mort, « est puni et châtié dans l'autre monde, un « fait un : mais s'il doit jouir là-bas des « mêmes avantages qu'ici, un et un font zéro ». Est-ce que la plupart d'entre vous ne colportent pas de place en place des propos de ce genre, propos de cirque et de théâtre de barrières, que vous introduisez jusque dans l'église? Je rougis, j'ai honte d'avoir à les proférer parmi vous : et pourtant, je dois les dire pour vous corriger de ces habitudes de plaisanteries imbéciles, et vous guérir de la honte et du pé-

[1] Il y a une différence considérable entre ce texte, rapporté par saint Jean Chrysostome, et ce même texte traduit par la Vulgate.

ché qui en résultent. Il arrive souvent qu'on tient ces propos par manière de rire : d'accord ! mais c'est une ruse diabolique que de glisser dans nos habitudes de vie certains dogmes pernicieux, sous le couvert de paroles plaisantes. Ces paroles, la foule les promène perpétuellement dans les boutiques, sur le forum et jusque dans l'intérieur des maisons : c'est de la dernière impiété, c'est manquer au bon sens ; c'est ridicule et sottement puéril. Demander si les méchants, une fois morts, seront punis ; hésiter à croire fermement qu'ils recevront toute la peine due à leurs vices, c'est le fait d'un sceptique, d'un mécréant ; s'imaginer qu'ils obtiendront un jour une récompense pareille à celle des justes, c'est le comble de la démence. Que dites-vous là : « Si « le riche, après avoir quitté ce monde, est « puni là-bas, un fait un ? » — Que signifie ce mot ? Combien d'années voulez-vous que nous supposions qu'il a joui de ses trésors ? Voulez-vous que nous mettions cent ans ? Eh bien ! j'en mets deux cents, trois cents ; j'en mets deux fois plus ; si vous y tenez, j'en mets mille, bien que ce soit impossible : car « le chiffre de « nos années ne dépasse pas quatre-vingts », a dit le Psalmiste. (Ps. LXXXIX, 10.) Toutefois supposons mille ans. Pouvez-vous, je vous prie, me montrer une vie qui n'ait ni fin ni limite, telle qu'est la vie éternelle des justes ? Voyons donc si quelqu'un, dans l'espace de cent ans, eût fait pendant une seule nuit un beau songe qui lui eût procuré dans le sommeil les plus abondantes jouissances, et qu'ensuite on lui eût infligé, à cause de ce songe, un supplice de cent ans ; est-ce que vous pourriez dire en ce cas *un fait un ?* Est-ce que le songe de cette unique nuit pourrait équivaloir aux cent années de supplices ? impossible ! eh bien ! raisonnez de la même manière sur la vie future. Ce qu'est le songe d'une seule nuit par rapport à cent années, la vie présente l'est par rapport à la vie future : elle est moins encore. Ce qu'est une petite goutte d'eau par rapport à l'immense océan, des milliers d'années le sont par rapport à la gloire et au bonheur de l'éternité. Du reste, que pourrais-je dire de plus, sinon que la vie future n'a pas de terme, et qu'elle ne connaît aucune limite ? Autant il y a de distance entre un rêve et la réalité, autant il y en a entre l'état de la vie présente et celui de la vie future.

D'ailleurs, avant même de recevoir là-bas leur châtiment, ceux qui font le mal et qui vivent dans le péché sont punis dès ce monde. Ne venez pas me dire niaisement : « Un tel « tient table ouverte et somptueuse ; il n'est « revêtu que des étoffes les plus précieuses ; il « se fait partout escorter d'une troupe de « clients ; il a le pas au forum sur tout le « monde ». Ne me dites pas cela ; mais soulevez un peu le voile qui cache la conscience de cet homme-là, et vous verrez au dedans l'effrayant tumulte des péchés, les craintes perpétuelles, le trouble, la tempête ; vous verrez sa pensée comme en un tribunal, monter sur le royal trône de la conscience, y siéger comme un juge incorruptible, faire agir les remords en guise de bourreaux, torturer cette âme et la déchirer, pousser des clameurs terribles : nul ne connaît cela, Dieu seul en est spectateur. Celui qui commet l'adultère, fût-il riche à millions, fût-il débarrassé de tout accusateur visible, ne cesse pas de s'accuser lui-même dans le secret de son âme ; il a joui d'une volupté passagère, et sa punition est perpétuelle ; assiégé de tous côtés par les craintes et les terreurs, par les soupçons et les angoisses, il redoute les rues étroites et obscures, il a peur d'une ombre, il se défie de ses serviteurs, de ses complices, de la femme qu'il a corrompue, du mari qu'il a déshonoré ; il va et vient, traînant partout son remords comme un impitoyable dénonciateur ; toujours condamné par son propre jugement, il ne trouve pas un instant de répit. Au lit et à table, sur le forum et dans sa demeure, de jour et de nuit, jusque dans ses songes, il aperçoit les fantômes de son iniquité ; il mène la vie de Caïn gémissant et tremblant sur la terre : nul ne sait ce qui se passe au dedans de lui, mais il n'en porte pas moins dans le cœur un incendie qui grandit toujours davantage. Tel est le supplice qu'endurent également ceux qui commettent des rapines, qui font des gains frauduleux, qui se livrent à l'ivrognerie, tous ceux enfin qui vivent dans le péché. Rien ne peut corrompre ce jugement de la conscience. Lors même que nous ne pratiquons pas la vertu, nous souffrons de ne pas la pratiquer. Lors même que nous nous livrons au vice, nous en ressentons la peine à l'instant même où cesse la rapide volupté qu'il nous procure. Ne dites donc jamais, en parlant des riches qui mènent ici-bas une vie de péché, et des justes qui jouissent dans le ciel du

bonheur parfait, ne dites jamais qu'un fait un et que deux font zéro. Pour les justes, la vie de ce monde aussi bien que la vie éternelle est une source abondante de jouissances ; mais les hommes, dont la vie se passe dans l'iniquité et dans la fraude, sont châtiés ici et là-bas. Ici, ils sont tourmentés par la perspective des supplices qui les attendent, par la pensée de la triste opinion que l'on a d'eux, enfin par la corruption même du péché qui gâte leur âme; puis, quand ils auront quitté ce monde, ils auront à endurer d'effroyables tourments. Les justes, au contraire, au milieu même des maux les plus nombreux et les plus terribles, jouissent d'une volupté pure, calme, inaltérable : ils se nourrissent des plus magnifiques espérances ; après quoi, les biens infinis de l'éternité leur seront prodigués comme ils le furent à Lazare. Ne m'objectez pas que ce Lazare était tout couvert d'ulcères ; considérez plutôt que sous les plaies de son cœur il cachait une âme plus précieuse que tout l'or de la terre; et même, pour être plus exact, je devrais parler de son corps aussi bien que de son âme. Le mérite et la force du corps consistent, non pas dans l'exubérance et l'embonpoint de la chair, mais dans cette vigueur qui a résisté à tant de cruelles souffrances. L'homme dont le corps porte de telles blessures n'est pas celui qu'il faut avoir en horreur, mais l'homme qui laisse son âme dévorée par d'innombrables ulcères dont il n'a nul souci, voilà celui qu'il faut prendre en dégoût : tel fut le riche, rongé jusqu'au fond du cœur par les plaies de ses vices. Les chiens léchaient les plaies de Lazare, et les démons les péchés du riche ; et de même que Lazare vivait avec la faim de la nourriture matérielle, aussi le riche vivait dans la disette de toute vertu.

12. Comprenons bien toutes ces choses, raisonnons sagement et ne disons plus : « Si Dieu « l'eût aimé, il ne l'eût pas livré à la pauvreté ». Voilà précisément une des principales marques de l'amour de Dieu, car « le Seigneur châtie « celui qu'il aime ; il flagelle tous ceux qu'il « reçoit pour enfants » (Hébr., XII, 6) ; nous lisons encore ailleurs : « Mon fils, si vous vous offrez au « service du Seigneur, préparez votre âme aux « épreuves; tenez ferme votre cœur et persévé- « rez ». (Eccli., II, 1.) Repoussons donc ces vaines opinions, ces propos qui ont cours dans le peuple ! « Que jamais vos lèvres ne profèrent ni « turpitudes, ni sottises, ni bouffonneries ». (Eph., V, 4.) Ne prononçons jamais de paroles de cette sorte ; et, s'il nous arrive de les entendre prononcer par d'autres, fermons la bouche à ces étourdis, réfutons-les vigoureusement, mettons un frein à leur langue impudente. Voyons, si vous connaissiez un chef de bandits qui courût les grands chemins, qui dressât des embuscades aux passants, qui fît main-basse sur les récoltes dans les campagnes, qui enfouît l'argent et l'or dans des cavernes, dans des cachettes souterraines, qui y enfermât même des troupeaux de bétail, qui amassât par ses déprédations des étoffes rares et des troupes nombreuses d'esclaves, voyons, dites-moi, le regarderiez-vous comme un homme heureux, à cause de tant de richesses accumulées, ou plutôt ne le proclameriez-vous pas cent fois misérable à cause des supplices qui l'attendent? Et pourtant, il n'est pas encore pris, pas encore livré aux mains des magistrats, pas encore jeté en prison, pas encore mis en accusation, pas encore soumis à la sentence des juges; loin de là ! il festoie, il s'enivre, il jouit largement de l'abondance de tout ce qu'il a amassé. Néanmoins, vous jugez qu'il n'est pas heureux, non point d'après ce qui se passe à présent, d'après ce que vous voyez, mais d'après l'avenir; vous le déclarez malheureux en raison des maux qui lui sont réservés.

Appliquez ces idées aux riches et aux avares. Ce sont des larrons d'un certain genre ; eux aussi, ils guettent le long des voies battues, ils dépouillent les passants, ils enfouissent dans leurs appartements comme dans des cavernes ou des fosses souterraines la fortune d'autrui. Que leur prospérité actuelle ne vous les fasse pas regarder comme heureux ; appelez-les malheureux à cause de l'avenir, à cause du formidable jugement, des peines inévitables, des ténèbres extérieures qui vont être leur partage éternel. Les larrons ont plus d'une fois échappé aux mains de la justice humaine : nous le savons, et néanmoins nous repoussons par des vœux énergiques loin de nous, loin même de nos ennemis, leur vie et leur exécrable prospérité. Sous le gouvernement de Dieu il n'en va pas ainsi ; car nul ne se soustraira à son infaillible sentence ; tous ceux qui vivent dans la fraude et les rapines, tous sans exception attireront sur eux cette vengeance immortelle, infinie, qui a frappé déjà le riche de l'Evangile. Mes très-chers, méditons en nous-mêmes toutes

ces pensées, apprenons à estimer heureux non pas ceux qui possèdent l'opulence, mais ceux qui pratiquent la vertu ; à proclamer malheureux, non pas ceux qui vivent dans la pauvreté, mais ceux qui se livrent à l'iniquité. Ne nous arrêtons pas à contempler le présent, fixons nos regards sur l'avenir ; n'examinons pas le vêtement, l'extérieur de chacun, mais scrutons la conscience ; recherchons la vertu et la joie que donnent les bonnes actions ; riches et pauvres, efforçons-nous d'imiter Lazare. Il eut à soutenir non pas un assaut seulement, ni deux, ni trois ; il les a soutenus à peu près tous, pauvreté, maladie, délaissement et abandon de ceux qui eussent dû le secourir ; il a souffert dans la maison qui pouvait le mieux le délivrer de tous ces maux sans que personne ait daigné lui accorder la plus mince consolation ; il a vu celui qui le dédaignait jouir de mille délices, et malgré une vie d'iniquité n'être en butte à aucun accident fâcheux ; il n'a pu prendre modèle sur un autre Lazare, ni même se fortifier par les enseignements qui découlent du dogme de la résurrection ; à toutes ces misères que je viens de résumer, ajoutez la mauvaise opinion que le vulgaire a eue de lui ; enfin ce n'a pas été durant deux ou trois jours mais durant sa vie entière qu'il s'est vu dans le malheur, pendant que le riche possédait la félicité. Si Lazare a subi avec une si grande force d'âme l'épreuve de toutes ces calamités réunies, serons-nous excusables, nous qui ne sommes pas capables d'en supporter la moitié ? Vous ne pouvez, non, vous ne pouvez pas me montrer un autre homme qui ait jamais eu à supporter des maux si nombreux et si grands. C'est pourquoi le Christ a, en quelque sorte, affiché l'exemple de ce juste au milieu de l'univers, afin que, tombés à notre tour dans l'adversité, nous méditions sur l'excès de ses afflictions et nous retirions de sa sagesse et de sa patience l'encouragement et la consolation. Docteur universel, Lazare est toujours sous les yeux de ceux qui souffrent, il se montre à tous ; mais il les surpasse tous par le comble de ses malheurs. Après avoir rendu grâces de tous ces enseignements à Dieu qui aime tant les hommes, recueillons de cet entretien des fruits utiles ; portons avec nous le souvenir de Lazare dans les assemblées, dans nos demeures, au forum, partout enfin ; mettons un soin sérieux à comprendre toute la richesse des leçons que nous offre cette parabole, de telle sorte que, foulant d'un pied courageux les misères de la vie présente, nous conquérions les biens futurs. Puissions-nous, tous, en être jugés dignes par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent avec le Père et l'Esprit-Saint gloire, honneur, adoration, à présent et plus tard et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Saint Chrysostome, ayant remarqué que le parallèle du mauvais riche avec le pauvre Lazare avait produit un bon effet sur le peuple, le continue dans le discours suivant. — Il commence par détruire une erreur populaire venue des païens, selon laquelle ceux qui mouraient de mort violente devenaient des démons. Si Jésus-Christ appelle les Juifs fils du diable, c'est qu'ils imitaient les œuvres du diable ; c'est par le péché et non par la mort violente que les hommes peuvent devenir semblables au démon. — Description touchante de la mort du pauvre Lazare et de celle du mauvais riche. — Dureté de celui-ci opposée à la charité d'Abraham. — Loi de l'aumône. — Un pauvre a-t-il besoin de pain, il faut lui en donner, fût-il le plus méchant des hommes.

1. J'ai admiré votre charité, lorsque tout récemment je parlais de Lazare; je l'ai admirée en vous voyant d'une part applaudir à la résignation du pauvre Lazare, et de l'autre détester la cruauté inhumaine du riche : voilà des indices non équivoques d'une âme généreuse. En effet, lors même que nous ne pratiquerions pas la vertu, nous arriverons certainement à la pratiquer, si nous savons l'estimer et la louer ; et lors même que nous ne fuirions pas le vice, nous arriverons certainement à le fuir, si nous savons le blâmer. Donc, puisque vous avez accueilli mes paroles avec ces dispositions excellentes, je vais vous expliquer le reste de la parabole. Naguère, vous avez vu Lazare à la porte du riche, aujourd'hui voyez-le dans le sein d'Abraham ; vous l'avez vu entouré et léché par les chiens, voyez-le escorté par les anges ; naguère vous l'avez vu dans la pauvreté, voyez-le dans les délices ; vous l'avez vu souffrant la faim, voyez-le dans l'abondance de toutes choses ; vous avez vu ses combats, voyez sa couronne ; vous avez vu ses travaux, voyez sa récompense ; voyez-le, riches et pauvres : riches, afin que vous n'estimiez pas trop la richesse sans la vertu ; pauvres, afin que vous ne regardiez pas la pauvreté comme un mal : aux uns comme aux autres, Lazare donne une grande leçon. Si Lazare a enduré sa misère sans irritation, quelle indulgence mériteront ceux qui s'irritent au sein de l'opulence ? S'il rendit grâces à Dieu dans la faim et dans tous les maux qui l'affligeaient, quelle excuse allégueront ceux qui dans leur abondance ne veulent pas s'acquitter de ce devoir ? Enfin quel pardon obtiendront-ils, ces pauvres qui s'impatientent et se révoltent à cause de leur pauvreté, tandis que Lazare, traînant sa vie à la porte du riche dans la faim, dans la misère, dans l'abandon, dans une maladie qui ne le quitte pas, Lazare méprisé de tout le monde, Lazare ne pouvant voir personne qui partageât ses souffrances, Lazare nous apparaît si parfaitement sage et résigné ?

Apprenons de lui à ne pas regarder tous les riches comme heureux, et tous les pauvres comme malheureux. Bien plus, s'il faut dire la vérité, le vrai riche n'est pas celui qui a beau-

coup amassé, mais celui qui n'éprouve pas le besoin de beaucoup de choses; le vrai pauvre n'est pas celui qui ne possède rien, mais celui qui convoite tout : telle est la définition de la pauvreté et de l'opulence. Si donc vous voyez quelqu'un convoiter beaucoup, tenez-le pour le plus pauvre des hommes, lors même qu'il posséderait les richesses de l'univers; si vous voyez quelqu'un ne pas être sujet au besoin de mille et mille choses, tenez-le pour le plus opulent des hommes, lors même qu'il ne posséderait rien. C'est par les dispositions de l'esprit, et non par l'étendue des biens qu'il convient d'apprécier la pauvreté et l'opulence. Si quelqu'un était dévoré d'une soif inextinguible, nous ne dirions pas qu'il se porte bien, quand même il vivrait dans l'abondance, quand même il serait entouré de fleuves et de fontaines (à quoi servirait en effet cette affluence d'eau, si la soif ne peut pas être apaisée ?). Appliquons ce raisonnement aux riches. N'allons pas croire que ces gens, qui sont toujours dévorés par une insatiable convoitise, qui ont toujours soif des biens d'autrui, jouissent d'une parfaite santé d'âme ni d'une abondance réelle ! Celui qui ne peut mettre un terme à ses désirs, pourra-t-il jamais jouir en repos, lors même qu'il parviendrait à s'entourer de toutes les jouissances ? Ceux au contraire qui savent dire « c'est assez », qui se contentent de leur propre sort, qui ne sont pas à regarder d'un œil d'envie la prospérité d'autrui, ceux-là doivent se considérer comme les plus opulents des hommes lors même qu'ils seraient dans la plus complète indigence. Le plus riche mortel est en effet celui qui, n'éprouvant pas le désir d'avoir ce qui appartient à un autre, se tient pour satisfait de ce qu'il possède lui-même. Mais revenons, s'il vous plaît, au sujet que nous avons entrepris : « Il arriva, dit l'Evangéliste, que Lazare « mourut et qu'il fut emporté par les anges ». (Luc, XVI, 22.)

Ici je veux guérir vos âmes d'une funeste maladie : beaucoup de gens simples s'imaginent que les âmes de ceux qui périssent de mort violente deviennent des démons. Cela n'est pas; non ! cela n'est pas. Ce ne sont pas les âmes de ceux qui périssent de mort violente, mais les âmes de ceux qui vivent dans le péché, qui deviennent des démons : je ne veux pas dire qu'elles changent de substance, mais que leur volonté imite la malice de celle des démons. Voilà ce que Jésus-Christ indiquait aux Juifs, quand il leur disait : « Vous êtes les enfants « du démon ». (Jean, VIII, 44.) S'il les appelait enfants du démon, ce n'était pas qu'ils en eussent pris la nature, mais parce qu'ils en faisaient les œuvres. C'est pourquoi, le Christ ajoutait : « Car vous accomplissez les désirs « de votre Père ». (Ibid.) Et Jean-Baptiste encore leur disait : « Race de vipères, qui vous « a appris à fuir la colère à venir? Faites donc « de dignes fruits de pénitence et ne pensez « pas dire : Nous avons Abraham pour père ! » La sainte Ecriture a coutume de nommer lois de parenté, non pas celles qui découlent de la nature, mais plutôt celles qui viennent de la communauté de vertu ou de vice, de telle sorte qu'elle vous nomme fils ou frères de celui à qui vous ressemblez par les mœurs.

2. Mais pour quel motif le démon a-t-il fait naître cette croyance détestable ? Ce fut une tentative pour renverser la gloire des martyrs ! Comme ils sont morts de mort violente, il voulut, en répandant ce préjugé, donner d'eux une mauvaise opinion. Il n'a pas réussi, puisque les martyrs conservent encore la gloire qui leur appartient; mais il a obtenu un autre résultat abominable : à l'aide de cette croyance, il a persuadé aux magiciens, ses serviteurs empressés, d'égorger de jeunes enfants, dans l'espoir qu'ils en feraient des démons, et qu'en retour ils en obtiendraient quelques bons offices [1]. Cela n'est pas : non ! cela n'est pas ! Mais pourquoi donc les démons disent-ils : « Je « suis l'âme d'un tel moine? » Moi, je ne crois pas cela, précisément parce que les démons le disent : ils ne font que tromper ceux qui les écoutent.

Aussi saint Paul leur imposait-il le silence, lors même qu'ils disaient vrai, de peur que, sous le couvert de la vérité, ils ne prissent occasion de mélanger le mensonge avec elle, et de se rendre dignes de foi. Et, de fait, comme les démons s'écriaient un jour : « Voilà les hommes qui sont les serviteurs du « Très-Haut, qui annoncent la voie du sa« lut » (Act., XVI, 17), l'Apôtre indigné apostropha énergiquement cet esprit de python et lui ordonna de sortir. Et pourtant quel mal y avait-il à dire : « Ces hommes sont les servi« teurs du Très-Haut? » Aucun assurément. Mais, parce que la plupart des gens simples ne sauraient faire le discernement entre les choses que disent les démons, il enleva d'un seul

[1] Voyez la note page 167, tome I.

coup à ceux-ci le droit de se faire croire. Tu es du nombre des infâmes, semble-t-il dire ; tu n'es pas maître de parler à ton gré : tais-toi, ferme ta bouche : ce n'est pas à toi de prêcher, c'est la fonction des apôtres ; pourquoi usurpes-tu un ministère qui ne t'appartient pas ? Garde le silence ; tu es frappé d'infamie. Le Christ en usa de même : lorsque les démons lui disent : « Nous savons qui vous « êtes » (Marc, I, 24 ; Luc, IV, 34), il les reprend avec une grande véhémence pour nous apprendre à ne jamais croire le démon, lors même qu'il dirait la vérité. Ainsi donc, n'écoutons pas le démon, même quand il dit la vérité : fuyons-le, détournons le visage. C'est dans les divines Ecritures, et non de la bouche des démons que nous nous instruirons avec exactitude des dogmes vrais et salutaires. Pour vous convaincre que l'âme séparée du corps ne tombe pas sous la tyrannie du démon, écoutez ce que dit saint Paul : « Celui qui est « mort est délivré du péché », c'est-à dire, il ne pèche plus. Or, si le démon ne peut faire violence à l'âme lorsqu'elle habite le corps, il est évident qu'il ne le peut pas davantage lorsqu'elle en est sortie. Comment pèche-t-elle donc, direz-vous, si elle ne souffre pas violence ? Les âmes pèchent volontairement et librement, elles se livrent elles-mêmes ; elles ne sont ni contraintes ni tyrannisées. C'est ce que prouve l'exemple de tous ceux qui ont déjoué les machinations du diable : il eut beau tout bouleverser, il ne put persuader à Job de proférer un seul mot de blasphème.

Il est donc évident que nous sommes maîtres d'ajouter foi ou non aux suggestions du démon, et que nous ne subissons de sa part ni contrainte ni tyrannie. Non-seulement ce que nous venons de dire, mais aussi la parabole que nous expliquons montre clairement que les âmes séparées du corps ne séjournent pas ici-bas, mais qu'elles sont emmenées immédiatement. Et comment ? Ecoutez l'Evangéliste : « Or il « arriva que Lazare mourut et fut emporté « par les anges ». (Luc, XVI, 12.) Là-bas sont entraînées et les âmes des justes et les âmes des pécheurs : la preuve en est fournie par cet autre riche dont les champs avaient produit d'abondantes récoltes : « Que ferai-je ? » dit-il en lui-même. « J'abattrai mes greniers « et j'en construirai de plus grands ». (Luc, XVIII, 12.) Quelle funeste résolution ! Oui vraiment, il a abattu ses greniers ; car les greniers, à l'abri de tout pillage, ce ne sont pas des murailles, ce sont les entrailles des pauvres ! Et lui, sans songer à ces derniers, s'occupait de murailles ! Aussi, Dieu lui dit-il : « Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme ! » Là, on dit que l'âme est emmenée par les anges ; ici, on la redemande. Les anges emmènent le riche comme un prisonnier, ils escortent Lazare comme un vainqueur. L'athlète, que l'on voit dans l'arène couvert de blessures et arrosé de sang, n'a pas plus tôt reçu la couronne sur le front que les spectateurs l'accueillent de mille louanges, le conduisent en sa demeure au milieu des applaudissements, des félicitations, de toutes les marques de l'admiration. C'est ainsi que les anges emmenèrent alors Lazare, pendant que des puissances redoutables, envoyées sans doute exprès, redemandaient l'âme du riche. L'âme en effet ne s'achemine pas d'elle-même et spontanément vers l'autre vie ; cela ne lui serait pas possible. Si, pour passer d'une ville à l'autre, nous avons besoin d'un guide, à plus forte raison, l'âme séparée du corps, et forcée d'émigrer vers la vie future, aura-t-elle besoin qu'on lui ménage des conducteurs. C'est pourquoi il arrive souvent, à l'heure du trépas, que tantôt elle semble surnager et tantôt couler à fond : elle a peur, elle frémit, lorsqu'elle est sur le point de quitter son corps et de partir. La conscience de nos fautes, il est vrai, nous aiguillonne sans cesse par le remords ; mais elle le fait surtout à cette heure où nous devons être emmenés d'ici-bas vers ce juge et ce tribunal redoutables. Alors, si l'on a volé, si l'on a trompé, si l'on a diffamé, si l'on s'est fait sans motif l'ennemi de quelqu'un, ou si l'on a commis quelqu'autre mauvaise action, la foule entière des péchés se rassemble, se place devant les yeux et à cette vue, l'âme sent comme la pointe acérée d'un aiguillon qui la déchire. Les prisonniers sont constamment livrés à la honte et à la douleur, mais c'est surtout le jour qu'ils doivent sortir et être traînés à la barre de leur juge, c'est lorsque, debout devant les grilles du tribunal, ils entendent venir de l'intérieur la voix qui les condamne, c'est alors qu'ils sont glacés de terreur et qu'ils ne valent guère mieux que s'ils étaient morts. Ainsi en est-il de l'âme : elle sent, il est vrai, une vive douleur et une poignante anxiété au moment où elle pèche ; mais

c'est bien autre chose, lorsque, arrachée du corps, elle est sur le point de partir de ce monde.

3. Vous vous taisez, en entendant ces vérités ! Je vous sais bien plus de gré de ce silence que de tous vos applaudissements.

Les applaudissements et les louanges me donneraient peut être plus de célébrité ; mais ce silence vous rend plus modestes. Les choses que je dis sont attristantes, je le sais ; mais leur utilité est grande, au-dessus de toute expression. Si le riche dont nous parlons avait eu quelqu'un pour lui faire de semblables exhortations, au lieu des flatteurs qui ne donnent conseil que pour se mettre en faveur et qui entraînent aux jouissances sensuelles, il ne serait pas venu dans cet enfer où je vous l'ai montré, il ne subirait pas d'intolérables tourments, il ne serait pas inconsolable dans ses regrets ; en lui parlant tous de manière à gagner ses bonnes grâces, les adulateurs l'ont livré aux flammes. Ah ! plût à Dieu que l'on pût toujours traiter de ces vérités et parler continuellement de l'enfer ! « Dans toutes vos « paroles », dit l'Écriture, « souvenez-vous de « vos fins dernières, et vous ne pécherez « jamais ». (Eccli., VII, 40.) Et ailleurs : « Pré« parez vos œuvres pour le départ, et soyez « prêts à vous mettre en route ». (Proverb., XXIV, 27.) Si vous avez dérobé quelque chose restituez, et dites avec Zachée : « Je rends au « quadruple ce que j'ai dérobé ». (Luc, XIX, 8.) Si vous avez calomnié, si vous vous êtes fait les ennemis de quelqu'un, réconciliez-vous avant d'arriver devant votre juge. Débarrassez-vous de toutes vos entraves en ce monde, afin que, libres de mauvaises affaires, vous puissiez là-bas regarder en face le tribunal suprême.

Tant que nous sommes en ce monde, nous avons de belles espérances : lorsque nous en serons sortis, il ne sera plus en notre pouvoir de nous repentir ni de nous purifier de nos péchés. Il faut donc toujours être prêt au départ. Qu'arriverait-il s'il plaisait au Maître de nous appeler ce soir ou demain ? L'avenir nous est caché, afin que nous nous tenions constamment sous les armes et prêts à partir, à l'exemple de notre Lazare, dont la patience et la résignation étaient continuelles, et qui, pour cette raison, fut emmené avec tant de gloire.

Le riche lui aussi « mourut, et il fut enseveli », ou plutôt il l'avait toujours été, car son âme était demeurée enfouie dans son corps comme dans un tombeau et enveloppée de sa chair comme d'un sépulcre. Enchaîné par l'ivrognerie et la bonne chère, comme par un lien de fer, il l'avait réduite à l'oisiveté et à l'état de cadavre. Ne passez pas trop vite, mon cher frère, sur cette parole : « Il fut enseveli ». Considérez-moi ces tables recouvertes d'argent, ces lits, ces tapisseries, ces ornements et tout ce qu'il y a dans la maison ; les parfums, les aromates, l'abondance du bon vin, les mets si friands et si variés, les cuisiniers, les flatteurs, les gardes, les domestiques, toute cette pompe enfin : la voilà qui disparaît et s'évanouit. Tout n'est plus que cendre et poussière, que pleurs et lamentations ; personne ne peut désormais secourir ni ramener cette âme qui s'en va. On put voir alors quelle est l'impuissance de l'or et des grands biens. Ce riche avait une suite nombreuse de serviteurs, et il fut emmené complétement dépouillé et absolument seul ; de toute son opulence il ne put emporter la moindre chose ; il fut emmené délaissé de tous et sans défenseur. Aucun de ceux qui le servaient, aucun de ceux qui volaient autrefois à son secours, n'était présent pour l'arracher aux supplices et aux châtiments ; brusquement séparé de tous les siens, il fut pris seul pour subir d'intolérables tourments. Oui, vraiment : « Toute chair est comme l'herbe, et toute la « gloire de l'homme est comme la fleur de « l'herbe : l'herbe sèche et la fleur tombe ; mais « la parole du Seigneur demeure éternelle« ment ». (Isaïe, XL, 8.) La mort est venue, et elle a tout éteint ; elle l'a saisi comme un captif et l'a emmené baissant les yeux, couvert de honte, n'osant parler, frissonnant de crainte, comme s'il n'avait joui qu'en rêve de toutes ses délices passées. Bien plus, le riche implore le secours du pauvre ; et il désire partager la table de cet affamé d'autrefois qui gisait exposé à la dent des chiens. Les choses avaient bien changé ; et tout le monde put reconnaître lequel des deux était pauvre et lequel était riche, et que Lazare était le plus opulent, et le riche le plus indigent de tous. Sur la scène nous voyons des acteurs prendre le rôle de rois et de généraux, de médecins et de rhéteurs, de sophistes et de soldats, quoiqu'ils ne soient rien de tout cela. Eh bien ! dans la vie présente la pauvreté et l'opulence ne sont également que des masques de théâtre. Si vous assistez à un spectacle, et si vous voyez un acteur jouer le rôle de roi, vous ne le regardez pas comme

heureux, vous ne croyez pas qu'il soit roi, vous ne souhaitez pas de devenir ce qu'il est. Mais sachant que c'est un de ces hommes qui n'ont d'autre domicile que la place publique, un cordier, peut-être, un forgeron ou quelque personnage pareil, vous ne mesurez pas son bonheur à son rôle et à son vêtement, vous ne jugez pas de son rang par ces objets extérieurs; mais vous le méprisez à cause de sa condition réelle. De même, considérez ce monde comme un théâtre où vous êtes assis, et en voyant les acteurs qui jouent sur cette scène, si vous apercevez beaucoup de riches, ne les regardez pas comme véritablement riches, mais comme jouant le rôle de gens riches. Car de même que l'acteur qui joue sur la scène le rôle de roi ou de général est souvent le domestique de ceux qui vendent des figues ou des raisins sur le marché; de même celui que vous croyez riche est souvent très-pauvre. En effet, si vous enlevez son masque, si vous dévoilez sa conscience et si vous descendez dans son cœur, vous y trouverez une grande indigence de vertu, et vous reconnaîtrez le moins honorable des hommes. Dans les théâtres, lorsque le soir est venu et que les spectateurs se sont retirés, les acteurs quittent la scène et déposent l'habillement demandé par leur rôle, et ceux qui semblaient à tout le monde être des rois ou des généraux, apparaissent désormais ce qu'ils sont véritablement. De même, lorsque la mort est venue, et que le spectacle de ce monde a cessé, tous les masques de la richesse et de la pauvreté sont déposés, et ceux qui les portaient s'en vont dans l'autre vie. Là, jugés seulement d'après leurs œuvres, ils apparaissent, les uns véritablement riches, les autres, pauvres; les uns honorables, les autres méprisables.

4. Et souvent il arrive que tel qui sur la terre était rangé au nombre des riches se trouve là-bas le plus pauvre de tous : c'est ce qui arriva au riche dont nous parlons. Lorsque le soir, c'est-à-dire, lorsque la mort fut venue; lorsqu'il fut sorti du spectacle de la vie présente et qu'il eut déposé son masque de théâtre, il apparut comme le plus pauvre de tous, et tellement pauvre qu'il n'avait pas même une goutte d'eau à sa disposition; il en réclamait une, et il ne put faire accueillir sa demande. Y a-t-il une pauvreté comparable à la sienne? Au reste, écoutez le récit évangélique : Levant les yeux, il dit à Abraham : « Père, « ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il « trempe le bout de son doigt dans l'eau et qu'il « en fasse tomber une goutte dans ma bouche ». (Luc, XVI, 24.) Voyez-vous ce que c'est que l'affliction? Lorsque Lazare était près de lui, le mauvais riche passait; maintenant qu'il est éloigné, il l'appelle; il considère avec un soin empressé, malgré la distance qui l'en sépare, celui que souvent il ne daignait pas même regarder quand il entrait dans sa maison ou qu'il en sortait. Mais pour quelle raison levait-il les yeux? Plus d'une fois peut-être ce riche avait dit : « Qu'ai-je besoin de religion et de vertu? Tous les biens coulent sur moi comme d'une source abondante, je jouis d'une brillante prospérité et d'un immense crédit, et je n'ai rien à craindre des événements imprévus : Pourquoi m'appliquerais-je à la vertu? Ce pauvre, qui passe sa vie dans les exercices de la piété et de la justice, endure des maux innombrables ». C'est ce qu'un grand nombre de personnes disent encore maintenant. Dieu voulant donc extirper complétement ces mauvais raisonnements, leur fait voir que le vice doit s'attendre à un châtiment, tandis qu'une couronne de gloire est réservée aux œuvres de religion.

Le riche ne vit pas Lazare seulement pour ce motif : ce fut encore afin qu'il souffrît, mais bien plus vivement, ce que le pauvre avait souffert le premier. De même que Dieu avait rendu plus violente l'épreuve de celui-ci en le plaçant sous le vestibule d'un homme riche et en le rendant témoin des jouissances d'autrui; de même il rendit plus cruel le châtiment du riche en lui faisant voir de l'enfer où il gisait les délices de Lazare, afin que ses tourments devinssent plus intolérables, non-seulement par la nature du supplice, mais encore par leur comparaison avec la gloire de Lazare. Lorsque Dieu eut chassé Adam du Paradis terrestre, il lui fit habiter un lieu qui se trouvait en face, afin que la vue continuelle de ce Paradis, en renouvelant son affliction, lui rendît plus sensible la perte des biens qu'il ne possédait plus. Il plaça de même le riche en face de Lazare pour qu'il vît de quels biens il s'était privé lui-même. J'avais envoyé à ta porte, semble-t-il lui dire, le pauvre Lazare, afin qu'il fût pour toi une leçon de vertu et une occasion de pratiquer l'humanité; tu n'as pas daigné en profiter, tu n'as pas voulu user à propos de ce moyen de salut : qu'il serve désormais à augmenter ton supplice et tes tourments. Ceci nous apprend que tous ceux que nous avons

offensés et à qui nous avons fait tort se trouveront alors face à face avec nous. Cependant le riche n'avait pas opprimé Lazare; il ne lui avait pas enlevé ses biens, mais il ne lui avait pas donné une part des siens. Or, si celui qui n'use pas généreusement de ses biens trouve un accusateur dans celui à qui il n'a pas fait l'aumône, celui qui a ravi le bien d'autrui, quel pardon obtiendra t-il, quelle excuse alléguera-t-il lorsqu'il se verra entouré de toutes parts par ceux qu'il aura opprimés? Là, on n'aura besoin ni de témoins, ni d'accusateurs, ni de preuves, ni de pièces de conviction, mais les choses elles-mêmes apparaîtront à nos yeux telles que nous les aurons faites.

Voilà l'homme, dira le juge, et voilà ses œuvres. Eh bien! c'est aussi un vol que de ne pas faire l'aumône avec ses biens. Cette parole vous paraît peut-être étonnante; mais n'en soyez pas surpris; je vais vous citer le témoignage des divines Ecritures : elles disent que non-seulement ravir les biens d'autrui, mais refuser de donner part aux autres dans les biens qu'on possède est un vol, une usurpation, une spoliation. Voici ce témoignage. Dieu réprimandant les Juifs par la bouche d'un prophète, s'exprime ainsi : « La terre a donné « ses fruits et vous n'avez pas apporté les « dîmes; mais ce que vous avez ravi au pauvre « est dans vos maisons ». (Malach., III, 10.) C'est comme s'il disait : Parce que vous n'avez pas offert les oblations habituelles, vous avez ravi ce qui est au pauvre. Et par ces paroles, il montre aux riches qu'ils ont en leur possession les biens des pauvres, quand même ils n'auraient fait que recevoir l'héritage paternel, quand même ils se seraient procuré leur richesse de quelqu'autre manière. Et ailleurs Dieu dit encore : « Ne dépouillez pas le pau« vre de sa subsistance ». (Eccli., IV, 1.) Or, le spoliateur ravit le bien d'autrui, car la spoliation consiste à prendre et à retenir le bien d'autrui. Cela nous enseigne donc que si nous ne faisons pas l'aumône nous serons punis à l'égal des spoliateurs. Les richesses appartiennent au souverain Maître, de quelque manière que nous les amassions; et si avec elles nous assistons les indigents, nous obtiendrons en retour la plus magnifique opulence. Si Dieu vous a destinés à posséder de grands biens, ce n'est pas pour que vous les consumiez dans la prostitution, dans l'ivrognerie, dans la bonne chère, dans la somptuosité des vêtements, dans la mollesse; c'est pour que vous en fassiez la distribution aux pauvres. Si un receveur public, au lieu de s'occuper des sujets auxquels il a reçu ordre de distribuer l'argent royal, le fait servir à ses propres jouissances, il est livré au supplice et à la mort. Le riche, lui aussi, est receveur de trésors qui doivent être distribués aux pauvres; il a charge de les répartir aux indigents qui, comme lui, sont les serviteurs du Maître. S'il en absorbe pour lui-même plus qu'il n'est nécessaire, il subira dans l'autre vie de cruels supplices : ses possessions ne sont pas à lui seul, elles sont à ses frères.

5. Ménageons donc ces biens comme biens d'autrui, si nous voulons qu'ils deviennent nôtres. Mais de quelle façon les ménager comme biens d'autrui? En ne les employant pas à des usages inutiles ou purement personnels, en les déposant avec une sage mesure entre les mains des pauvres. Fussiez-vous dans l'opulence, si vous dépensez plus qu'il n'est nécessaire, vous rendrez compte des biens qui vous ont été prêtés. Il se passe dans les palais des grands quelque chose de semblable. Beaucoup d'entre eux confient leurs trésors à certains serviteurs; mais ces hommes de confiance ne font que garder ce qui leur a été remis, ils n'en usent pas; ce n'est que sur l'ordre de leur maître qu'ils les distribuent à ceux qui leur sont indiqués. Vous aussi, agissez de cette sorte. Vous avez reçu la fortune plus abondamment que d'autres : ce n'est pas pour que vous en jouissiez seul, mais afin que vous en soyez pour les autres le fidèle économe.

Il n'est pas inutile d'examiner pour quel motif le riche voit Lazare dans le sein d'Abraham et non pas auprès d'un autre juste. Abraham fut hospitalier : c'est donc pour le confondre de son inhospitalité que le riche voit Lazare avec Abraham. Ce patriarche en effet était toujours à guetter les passants pour les emmener sous sa tente; le riche au contraire ne regarda que d'un œil méprisant le pauvre qui gisait dans sa propre demeure; et, tandis qu'il avait à sa disposition un tel trésor et un moyen de salut si efficace, il passait chaque jour à côté sans y faire attention, et, dans son indigence, il dédaignait de recourir au patronage de ce pauvre. Abraham n'était pas de ce caractère, il agissait tout différemment. Assis à la porte de sa maison, il prenait comme au filet tous les passants : semblable au pêcheur qui, jetant son filet dans

la mer, amène au rivage parfois un poisson et parfois aussi de l'or et des perles, le patriarche, voulant prendre des hommes, prit des anges ; et (chose merveilleuse !) cela sans le savoir.

Voilà ce que rappelle saint Paul, quand il fait l'éloge d'Abraham en ces termes : « Gardez-vous de négliger l'hospitalité : c'est par « elle que certains hommes ont eu pour hôtes « des anges, sans le savoir ». (Hébr., XIII, 2.) Il fait bien de dire « sans le savoir ». Si Abraham l'avait su, en les accueillant avec tant de bienveillance, son action n'aurait eu rien de grand, rien d'extraordinaire. Mais il mérite tout éloge, parce que, ne sachant pas quels étaient ces passants, et les regardant comme des hommes, comme de simples voyageurs, il les invita avec tant d'ardeur à entrer dans sa demeure. Si donc vous montrez, vous aussi, un vif empressement lorsque vous recevez un hôte illustre et distingué, vous ne faites rien de merveilleux ; l'homme le plus inhospitalier se voit souvent forcé, par le mérite de l'hôte qu'il reçoit, de montrer toute sorte de bienveillance. Mais, quand nous recevons avec une abondante charité les premiers venus, des gens vils et abjects, alors nous faisons une action vraiment grande et digne d'admiration. C'est pourquoi le Christ a dit à la louange de ceux qui agissent de cette sorte : « Tout ce que vous aurez fait « à un seul de ces petits, c'est à moi-même que « vous l'aurez fait ». Et encore : « Ainsi ce n'est « pas la volonté de votre Père qu'aucun de ces « petits périsse ». (Matth., XXV, 45.) Et encore : « Si quelqu'un scandalisait un de ces petits, « mieux vaudrait pour lui qu'on mît à son cou « une meule de moulin et qu'on le jetât dans « la mer ». (Ibid.) Partout le Christ tient grand compte des petits et des humbles. Pénétré lui-même de cette vérité, Abraham ne demandait pas aux passants (comme nous faisons maintenant) qui ils étaient et d'où ils venaient : il les accueillait tous sans distinction. Celui qui exerce l'hospitalité ne doit pas demander compte de la vie ; il n'a qu'à porter remède à la misère et à pourvoir aux besoins.

Le pauvre n'a qu'une seule recommandation : son indigence, sa détresse ; ne lui demandez rien de plus. Fût-il le plus pervers de tous les hommes, s'il manque des aliments nécessaires, nous devons apaiser sa faim. Voilà ce que le Christ nous ordonne de faire, quand il dit : « Soyez semblables à votre Père qui est dans les « cieux : il fait lever son soleil sur les bons et « sur les méchants ; il fait tomber sa pluie sur « les justes et sur les pécheurs ». (Matth., V, 45.) L'homme compatissant est le port de salut pour tous ceux que presse le besoin : le port s'ouvre à toutes les victimes du naufrage, il les sauve toutes ; il reçoit dans son sein tous ceux que le danger menace, qu'ils soient bons, qu'ils soient mauvais, qu'ils soient tout ce que vous voudrez. Vous aussi, quand vous voyez un naufragé de la misère, ne lui faites pas subir un jugement sur les faits et gestes de sa vie ; mais remédiez vite à sa peine. Pourquoi vous susciter à vous-mêmes des embarras ? Dieu vous a déchargés de toute sollicitude et de toute curiosité à cet égard. Que de paroles se diraient souvent, que de difficultés surgiraient, si Dieu nous ordonnait d'examiner avec soin la vie et la conduite de chaque pauvre avant d'accorder l'aumône ! Nous sommes délivrés de tout ce souci : pourquoi donc nous donner des inquiétudes superflues ? Autre est la charge de juge, autre celle d'homme aumônier ! L'aumône ne mérite son nom [1] que parce que nous la faisons même aux indignes. C'est à quoi saint Paul nous exhorte en ces termes : « Ne vous lassez jamais de faire du bien à tous, « mais principalement aux serviteurs de la « foi ». (Gal., VI, 9.) Si nous recherchons curieusement, pour les écarter, ceux qui sont indignes, nous ne mettrons pas facilement la main sur ceux qui sont dignes ; si au contraire nous donnons part dans nos bienfaits même aux indignes, alors ceux qui sont dignes, ceux dont la vertu compense la malice de tous les autres s'offriront à nous. C'est ce qui arriva au bienheureux Abraham qui n'examinait pas d'un regard inquisiteur quels étaient les passants : il lui fut accordé de recevoir les anges. Soyons donc ses imitateurs, ainsi que ceux de Job, un de ses descendants ; car celui-ci mit en pratique avec un zèle parfait les exemples de magnanimité que lui avait donnés son ancêtre : c'est pourquoi il disait : « Ma porte était « ouverte à tout venant ». (Job, XXXI, 32). Elle n'était pas ouverte à celui-ci et fermée à celui-là ; elle était ouverte à tous indifféremment.

6. Faisons de même, je vous en conjure ; n'examinons rien avec plus de souci qu'il ne faut. Pour que le pauvre soit digne de l'aumône, sa pauvreté suffit : si quelqu'un vient à nous avec cette recommandation, n'en cherchons pas davantage. C'est à l'homme que nous

[1] Allusion au sens étymologique du terme ἐλεημοσύνη.

donnons, et non pas à sa conduite : ayons compassion de lui, non pas à cause de sa vertu, mais à cause de sa misère, si nous voulons attirer sur nous la grande miséricorde de Dieu et nous concilier ainsi malgré notre indignité sa bienveillance. En effet, si nous allions vouloir juger du mérite de nos semblables et examiner scrupuleusement leur conduite, Dieu agirait de même à notre égard, et en exigeant des comptes de nos frères nous perdrions tout droit à la bonté d'en-haut. « Car », dit l'Esprit-Saint, « vous serez jugés conformément à la « manière dont vous aurez jugé les autres ». Mais revenons à notre sujet. Le riche, voyant Lazare dans le sein d'Abraham, s'écria : « Père « Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez La« zare ! »

Pour quelle raison ne s'adresse-t-il pas à Lazare ? C'est, je pense, parce qu'il fut couvert de confusion et qu'il rougit de honte ; de plus il pensait que Lazare gardait un fidèle souvenir de la conduite qu'il avait tenue à son égard. Il se dit en lui-même : Si lorsque je jouissais d une si grande opulence, et sans qu'il m'eût jamais offensé, je n'ai eu que du mépris pour cet homme qui souffrait de si grands maux, et ne lui ai pas même fait part de mes miettes, à plus forte raison lui, que j'ai tant méprisé, n'acquiescera-t-il pas à la faveur que je réclame. Ici ce n'est pas une accusation que je porte contre Lazare, car il n'était pas dans ces dispositions, bien loin de là ; mais je dis que ce fut cette crainte qui porta le riche à ne pas recourir à lui, mais à Abraham, qu'il croyait ignorer ce qui s'était passé. Il réclamait l'intervention de ce doigt que souvent il avait laissé lécher par les chiens. Et quelle fut la réponse d'Abraham ? « Mon fils, tu as reçu les biens pen« dant ta vie ». Remarquez la sagesse, remarquez la bienveillance du Juste. Il ne lui dit pas : Barbare, cruel, scélérat, après avoir causé à cet homme de pareilles douleurs, tu parles maintenant de bienveillance, de miséricorde et de pardon ! Est-ce que tu ne rougis pas de honte ? Que lui dit-il donc ? « Mon fils, tu as « reçu les biens ». En effet, il est écrit : « N'aug« mentez pas le trouble de l'âme qui est dans la « peine ». (Eccli., IV, 3.) Il a bien assez de son supplice, n'insultons pas à son malheur. Et pour que vous ne pensiez pas qu'il gardait le souvenir du passé, et qu'il empêcha pour cette raison Lazare de partir, Abraham nomme le riche son fils, et cette appellation suffit à sa justification. Ce qui est en mon pouvoir, semble-t-il dire, je te le donne ; mais aller d'ici vers toi est chose impossible. « Tu as « reçu les biens ». Pourquoi ne dit-il pas « tu « as pris », mais, « tu as reçu? » Ici je vois s'ouvrir devant moi une mer immense de considérations. Afin donc de conserver avec soin tout ce qui a été dit, déposons en lieu sûr les paroles d'aujourd'hui et celles que j'ai prononcées récemment, et que les choses que nous avons dites vous disposent à prêter une oreille plus bienveillante encore aux choses que nous dirons plus tard. Si vous le pouvez, souvenez-vous de tout ; si vous ne le pouvez pas, souvenez-vous au moins, je vous conjure, de ceci, qui remplacera tout le reste, à savoir, que refuser aux pauvres une part dans nos propres biens, c'est frustrer les pauvres, c'est leur enlever leur vie : les biens dont nous sommes détenteurs ne sont pas seulement à nous, mais aussi à eux. Si notre âme est ainsi disposée, nous nous dessaisirons volontiers de nos richesses ; et, après avoir nourri en ce monde le Christ souffrant de la faim, après nous être amassé là-haut un opulent trésor, nous pourrons entrer en possession des biens futurs par la grâce et par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent, avec le Père et l'Esprit-Saint, honneur, puissance et gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIES SUR LAZARE.

TROISIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

1° Pourquoi il est dit au riche : *tu as reçu* (απελαβες), et non pas *tu as eu* (ελαβες) les biens pendant ta vie. — 2° Pourquoi les justes souvent sont exposés à des périls qui épargnent les pécheurs. — Il faut que tous les chrétiens lisent les saintes Ecritures, aussi bien les gens du monde que les religieux. — Ceux-là ont même plus besoin de cette lecture puisqu'ils sont plus exposés à la tentation. — Les livres sont si excellents qu'ils sont toujours utiles même à ceux qui ne les comprennent que fort peu. — On comprendra, à une seconde lecture, ce qu'on n'avait pas compris à une première. — L'ignorance des divines Ecritures enfante les hérésies. — Dieu ne laisse aucun bien sans récompense, même celui que les méchants peuvent faire, comme il ne laisse aucun péché sans punition, même chez les bons, surtout chez les bons. — Rien n'est dangereux comme la situation de l'impie qui prospère. — Eloge de la patience. — L'impatience est mère du blasphème. — Dieu ne punit pas tout le monde ici-bas, pourquoi? — Exemples de patience tirés de l'Ancien Testament.

1. La parabole de Lazare nous a grandement profité à tous, riches et pauvres : aux uns elle a enseigné à supporter aisément le fardeau de leur misère ; aux autres elle a appris à ne pas s'enorgueillir de leur opulence et elle a prouvé par les faits eux-mêmes que de tous les hommes le plus digne de pitié est celui qui, menant une vie de jouissances, ne fait partager à personne les biens qu'il possède. Eh bien! il faut qu'aujourd'hui encore nous traitions le même sujet, semblable aux mineurs qui, ayant découvert une mine d'or abondante, la fouillent avec persévérance et ne la quittent pas jusqu'à ce qu'ils aient épuisé tout ce qu'ils peuvent mettre à jour. Revenons donc au point où nous avons laissé avant-hier notre discours pour l'y reprendre à nouveau. J'aurais pu assurément développer en un seul jour la parabole tout entière ; mais ce n'est pas pour me donner le plaisir de parler beaucoup avant de descendre de chaire que j'ai entrepris cette explication ; c'est afin que, après avoir recueilli avec un soin diligent et gravé dans vos âmes les choses qui vous sont dites, vous y preniez goût et y trouviez le profit spirituel. Voyez une mère tendre et soigneuse dans le temps qu'elle essaye d'habituer son jeune nourrisson aux aliments solides! Si elle lui verse trop abondamment et trop vite le vin dans la bouche, elle ne lui rend qu'un mauvais service, l'enfant rejette ce qu'elle lui donne et souille la petite tunique qui recouvre sa gorge; si au contraire elle le coule peu à peu, goutte à goutte, l'enfant l'absorbe sans difficulté. De même, pour éviter que vous ne rejetiez une partie de mes instructions, je ne vous ai pas versé d'un seul coup toute la coupe de la doctrine ; je l'ai répartie en plusieurs jours dans l'intervalle desquels je vous ai ménagé des haltes qui vous ont permis d'une part d'asseoir solidement dans les pensées de votre charité ce qui vous a été confié, et de l'autre de vous préparer à recevoir dans une âme reposée et rafraîchie les choses qu'il me reste à vous dire. D'ailleurs, il m'arrive souvent de vous

annoncer un peu à l'avance le sujet sur lequel je parlerai, afin que, en attendant, vous preniez la Bible, vous jetiez un coup d'œil d'ensemble sur la matière à traiter, et que, vous étant rendu compte de ce qui a été dit déjà et de ce qui est encore à dire, vous apportiez à l'audition de tout le reste une intelligence prompte et facile.

Et certes, voici ce que je vous conseille, ce que je ne cesserai pas de vous conseiller, à savoir, que vous ne vous borniez pas à écouter ce qu'on vous dit ici, mais que, rentrés à la maison, vous vaquiez assidûment à la lecture des divines Ecritures. Je n'ai jamais manqué d'inculquer cette habitude à tous ceux qui ont eu avec moi des rapports particuliers. Et qu'on ne m'apporte pas d'insipides et blâmables excuses : « Je suis cloué au tribunal, je manie les « affaires publiques, j'ai une femme, j'élève des « enfants, j'ai le souci d'un train de maison, je « suis homme du monde : lire les saintes Ecri- « tures ! ce n'est pas mon affaire; cela regarde « les personnes qui ont dit adieu au monde, « qui se sont retirées au sommet des monta- « gnes pour y mener une vie de perpétuelle « tranquillité !... » Que dites-vous là, mon cher ? Ce n'est pas votre affaire, parce que vous êtes tiraillé par mille sollicitudes ! Mais c'est votre affaire bien plus que celle des solitaires : ceux-ci n'ont pas besoin du secours des saintes Ecritures comme vous, qui êtes enveloppé par le tourbillon des soucis temporels. Les moines, débarrassés du forum et de ses agitations, les moines, qui ont fixé leur tente au désert et renoncé au commerce des autres hommes, les moines, qui consacrent à la méditation leur vie libre, sereine et tranquille, les moines, parvenus en quelque sorte au port de la vie, sont en possession d'un état pleinement assuré ; mais nous, ballottés par les flots de la pleine mer, entravés bon gré mal gré par d'innombrables péchés, nous avons besoin de chercher dans les Ecritures un secours incessant. Ceux-là, paisiblement assis loin du combat, ne sont pas exposés à de nombreuses blessures ; mais vous, qui êtes toujours debout dans la mêlée, vous qui recevez à toute heure des coups et des plaies, vous ne pouvez vous passer d'un remède : c'est une épouse qui vous impatiente, c'est un fils qui vous contriste et vous pousse à la colère, c'est un ennemi qui vous tend des piéges, c'est un ami qui vous jalouse, c'est un voisin qui vous persécute, c'est un camarade qui vous supplante ; c'est souvent un juge qui vous menace, c'est la pauvreté qui vous moleste, c'est la perte de vos gens qui vous chagrine, c'est la prospérité qui vous enfle, c'est l'adversité qui vous opprime : que sais-je, enfin ? mille et mille maux, l'irritation et les inquiétudes, et l'anxiété et la douleur, et la vanité et l'orgueil, tantôt par occasion et tantôt par nécessité nous assiégent de toutes parts; d'innombrables traits volent autour de nous : il y a donc pour nous besoin urgent et continuel de recourir à l'arsenal des Ecritures. « Sachez », nous dit-on, « sachez que vous marchez au tra- « vers des embuscades ennemies, que vous vous « promenez à découvert sur le rempart d'une « ville assiégée ». (Eccli., IX, 20.) Les convoitises de la chair s'insurgent avec plus de violence contre ceux qui vivent dans le commerce des hommes : un visage agréable, un beau corps les captivent par les yeux ; une parole libertine pénètre en eux par l'ouïe et trouble leur raison ; souvent aussi un chant modulé avec art énerve la vigueur de leur âme : que dis-je ! nous voyons parfois quelque chose de plus vil que tout cela : l'odeur des parfums qu'exhalent en passant les courtisanes surprend, entraîne, captive : une rencontre a suffi !

2. Si nombreux sont les ennemis qui livrent assaut à notre âme, que nous devons chercher un remède divin afin de guérir les plaies qui nous sont déjà faites, afin de prévenir celles qui ne sont pas faites encore, mais sur le point de l'être : c'est par une lecture assidue des saintes Ecritures que nous éteindrons et que nous repousserons les traits enflammés que le démon nous lance de loin. Il est impossible, oui, impossible qu'un homme, quel qu'il soit, arrive au salut, s'il ne s'applique pas assidûment à cette lecture ; bien plus, il sera fort heureux pour nous, si, même avec cette application persévérante, nous pouvons un jour être sauvés ! Quel espoir de salut aurez-vous donc, vous qui, atteint chaque jour de blessures nouvelles, ne recourez jamais au remède ? Voyez les gens qui travaillent l'airain, l'or, l'argent, tous ceux enfin qui exercent un métier quelconque : ne tiennent-ils pas tous leurs outils parfaitement ajustés ? Accablés par la faim, pressés par la misère, ils préfèrent tout souffrir plutôt que d'en vendre un seul pour vivre. Aussi arrive-t-il fréquemment qu'un certain nombre d'entre eux

aiment mieux emprunter de l'argent pour entretenir leur maison et leur famille que d'engager le moindre des instruments de leur art. Et ils ont raison. Ils savent que, une fois les outils vendus, toute leur habileté d'ouvriers leur sera inutile, tous leurs moyens de gagner disparaîtront; s'ils gardent les outils, ils pourront un jour, avec le temps et par l'emploi régulier de leur industrie, payer toutes les dettes contractées; s'ils s'étaient hâtés de les vendre, ils n'auraient plus à compter sur rien pour soulager leur misère et leur faim. Telles doivent être nos dispositions. De même que ces gens ont pour instruments de leurs métiers le marteau, l'enclume, la tenaille; de même nous avons pour instruments de notre art divin les livres des prophètes et des apôtres, l'Ecriture entière inspirée de Dieu pour notre utilité (II Tim., III, 16) ; et de même que, avec leurs outils, les ouvriers exécutent toutes les œuvres qu'ils entreprennent; de même avec les nôtres, nous façonnons notre âme, nous rectifions ses défauts, nous rajeunissons ce qu'il y a de vieux en elle et d'usé. Ces ouvriers n'appliquent leur art qu'à donner aux objets matériels une forme extérieure; il leur est impossible de changer la substance même de leurs œuvres, de faire que l'argent devienne or; ils composent et donnent la forme, rien de plus. Pour vous, c'est autre chose, vous pouvez davantage, vous pouvez, du vase de bois que vous avez reçu, faire un vase d'or. J'en prends à témoin saint Paul qui a dit: «Dans une grande maison on trouve non« seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi « des vases de bois et d'argile. Celui qui se puri« fiera lui-même deviendra un vase de sanctifi« cation, utile au Seigneur, préparé pour toute « sorte de bonnes œuvres ». (II Tim., XI, 20.) Ne soyons donc pas négligents pour acquérir les Livres saints, si nous ne voulons pas être un jour blessés dans les parties vives de notre âme: ce n'est pas l'or qu'il nous faut amasser, ce sont les Ecritures divines dont nous devons faire un trésor. Plus l'or s'accumule, plus il tend de piéges à ceux qui le possèdent: mais les livres qu'on rassemble apportent mille avantages à ceux qui les ont.

La présence des armes royales à l'entrée d'une maison fait la sûreté complète de tous ceux qui y habitent, lors même que nul ne les emploierait; ni larron, ni voleur, ni aucun malfaiteur n'osera attaquer cette maison. Ainsi en est-il des Livres saints; partout où ils se rencontrent, ils repoussent les efforts du démon, ils procurent toutes les consolations de la vertu à leurs compagnons d'habitation. Par leur seul aspect ils nous inspirent de la répugnance contre le péché. Si nous avons eu le triste courage de commettre quelqu'une des actions qu'ils défendent, et de nous salir par quelque méchante œuvre, de retour en notre demeure et en face de nos Livres, nous sentons que la conscience nous condamne avec plus d'énergie, nous devenons plus forts contre la tentation. Mais, si nous persévérons dans la pureté de conduite, plus grand encore sera notre profit. Il suffit de toucher à l'Evangile pour communiquer aussitôt à nos pensées une merveilleuse harmonie, pour les détacher des préoccupations mondaines : c'est assez de le voir pour cela. Mais, si à la vue vous ajoutez une lecture diligente, votre âme alors introduite en quelque sorte dans un divin sanctuaire, se purifie, se perfectionne, s'entretient avec son Dieu par l'intermédiaire de la Lettre sacrée.

Mais quoi, dira-t-on, si nous ne comprenons pas ce que renferme la Bible! — Eh bien! même dans ce cas, la lecture de la Bible vous ouvrira une large source de sanctification. Du reste, il est impossible que tout vous y échappe également : l'Esprit-Saint a voulu, par grâce spéciale, que la Bible fût écrite par des publicains, par des pêcheurs, par des corroyeurs, par des bergers et des pâtres, par des gens simples et illettrés, précisément pour que le dernier des paysans ne pût pas recourir, comme à une excuse valable, à ce motif d'ignorance; pour que toutes les paroles du texte sacré fussent à la portée de tous; pour que l'artisan et le serviteur, et la pauvre veuve, et le moins instruit des hommes fussent en état de trouver dans la lecture de la Bible utilité et profit. En effet, ce n'est pas en vue d'une vaine renommée, comme les païens, mais en vue du salut des auditeurs et des lecteurs de bonne volonté que des hommes, choisis dès l'origine par la grâce du Saint-Esprit, ont composé tous ces Livres.

3. Les philosophes étrangers au Christ, les rhéteurs, les scribes n'ont pas cherché l'utilité générale; ils ne voyaient que ce qui pouvait les rendre fameux; c'est pourquoi, s'ils ont énoncé quelque bonne vérité, ils l'ont enfouie dans leur habituelle obscurité comme au sein

des ténèbres. Les prophètes et les apôtres ont fait tout l'opposé ; c'est la clarté, c'est l'évidence même qu'ils ont offerte à tous; docteurs universels pour les hommes, ils ont enseigné de telle façon que chacun pût, à la simple lecture, comprendre leurs paroles. Le Prophète l'avait annoncé d'avance en ces termes : « Ils « seront tous instruits par Dieu, et nul ne pourra « dire dorénavant à son prochain : apprends à « connaître Dieu, parce que tous le connaîtront « du plus petit au plus grand ». (Jérém., XXXI, 34; et Jean, VI, 45.) — Saint Paul aussi a dit : « Et « moi, mes frères, je ne viens pas à vous avec la « sublimité de l'éloquence et de la science, je « viens vous prêcher le mystère de Dieu ». (I Cor. II, 1) ; et dans un autre endroit : « Ma parole « et ma prédication ne consistent pas dans les « phrases agréables de la sagesse humaine, elles « vont à manifester l'esprit et la vertu » (Ibid.) ; et ailleurs encore : « Nous prêchons une sagesse « qui n'est pas celle de ce siècle ni celle des chefs « corrompus de ce siècle ». (Ibid.) Pour qui les écrits évangéliques ne sont-ils pas assez clairs? Quel est celui qui aura besoin d'un interprète pour entendre ce que signifient ces expressions : « Bienheureux ceux qui sont doux, bien- « heureux ceux qui font miséricorde, bienheu- « reux ceux qui ont le cœur pur », et autres semblables? Et les prodiges, et les miracles, et les récits historiques, ne sont-ils pas pour tous clairs et faciles à comprendre?.. Prétexte, vaine excuse, voile bon à cacher la paresse !

Vous ne comprenez pas, dites-vous, ce que renferme l'Evangile. Je le crois bien! vous ne daignez pas seulement le regarder ! Prenez en main ce Livre sacré, lisez-en toute la suite, rangez dans votre mémoire les choses que vous aurez comprises, revenez à diverses fois sur celles qui seront restées, pour vous, obscures et embrouillées; et, si une lecture assidue ne vous en fait pas trouver le sens, allez à plus habile que vous, allez à un maître, conférez avec lui sur le texte sacré, faites preuve d'un zèle vif et sincère. Si Dieu découvre en vous une ardeur généreuse, il ne dédaignera pas votre vigilance et votre sollicitude ; si vous ne rencontrez pas un homme qui vous explique ce que vous cherchez, c'est Dieu lui-même, n'en doutez pas, qui vous en ouvrira le sens. Souvenez-vous de cet eunuque de la reine d'Ethiopie; c'était un barbare, c'était un homme tiraillé par d'innombrables sollicitudes, assiégé par mille affaires, qui ne comprenait pas ce qu'il lisait; et pourtant il ne cessait de lire, jusque sur son char de voyage. S'il montra une telle application le long du chemin, imaginez quel dut être son zèle à la maison! S'il ne pouvait rester sans lire durant son voyage, à plus forte raison dans la tranquillité de son logis; s'il ne renonça pas à sa lecture tandis qu'il ne la comprenait pas, à plus forte raison après qu'il en eut reçu l'intelligence!.. Pour savoir qu'il ne comprenait pas ce qu'il lisait, vous n'avez qu'à écouter la question que lui adresse Philippe : « Comprenez-vous ce que « vous lisez? » (Act., VIII, 30.) A ces mots il ne rougit pas, il ne ressent aucune honte, il confesse ingénument son ignorance. « Comment « pourrai-je comprendre », dit-il, « si personne « ne m'instruit? » (Ibid.) — Il n'avait personne qui lui indiquât le chemin à suivre, et néanmoins il continuait de lire : c'est pourquoi il ne tarda pas à rencontrer un guide. Dieu connut sa bonne volonté, agréa son zèle et lui envoya promptement un maître. — Nous n'avons plus l'apôtre Philippe, direz-vous. — C'est vrai ; mais vous avez toujours l'Esprit qui conduisit à l'eunuque l'apôtre Philippe. Ne négligeons pas notre salut, mes chers amis : « Toutes ces « choses ont été écrites pour nous être un aver- « tissement à nous qui venons à la fin des « temps ». (I Cor., X, 11.)

La lecture des Livres saints est un puissant rempart contre le péché ; les ignorer, c'est nous jeter dans un vaste précipice, dans un abîme sans fond ; ne connaître rien des préceptes divins, c'est perdre à jamais le salut. Voila ce qui a enfanté les hérésies, ce qui a introduit la corruption des mœurs, ce qui a tout bouleversé de fond en comble. Il est impossible, je le répète, impossible qu'on ne retire aucun fruit d'une étude constante et régulière des Ecritures. Voici par exemple notre parabole : combien d'utiles leçons nous a-t-elle fournies à elle seule! Combien elle a rendu nos âmes meilleures ! Plusieurs d'entre vous, je le sais, n'ont quitté l'assemblée qu'après avoir recueilli un abondant profit; si quelques-uns n'en ont pas retiré un avantage aussi complet, néanmoins ils ont été meilleurs le jour où ils sont venus entendre le sermon. Et certes, ce n'est pas une petite chose que de passer une journée, une seule journée, à se repentir du péché, à contempler la sagesse céleste, à laisser notre âme respirer un instant libre des soucis terrestres! Si vous faites ainsi à chaque assem-

blée, si vous persévérez, votre constance à écouter la parole divine vous vaudra une grande et belle récompense.

4. Mais voyons! poursuivons le commentaire du reste de la parabole. Que lisons-nous à la suite? Le riche a dit : « Envoyez-moi Lazare : « qu'il prenne une goutte d'eau au bout de son « doigt et qu'il rafraîchisse ma langue ». (Luc, XVI, 24.) Ecoutons la réponse d'Abraham : « Mon « fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens pen- « dant ta vie, et Lazare pareillement, a reçu ses « maux ; à présent, il reçoit sa récompense, et « toi ta punition. Et de plus, il y a entre vous « et nous un abîme infranchissable, de telle « sorte que ceux mêmes qui le voudraient ne « pourraient passer de là-bas ici, ni ceux d'ici « là-bas ». (Ibid.) Voilà de sérieuses paroles, bien propres à nous peiner, je le sais; mais autant elles jettent de remords dans la conscience, autant elles donnent de pensées salutaires. Si nous devions nous les entendre dire dans l'autre monde comme elles furent dites au riche, ce serait alors qu'il nous faudrait pleurer, gémir et nous lamenter, parce que le moment de la pénitence nous ferait défaut. Mais, comme c'est en ce monde que nous les entendons, comme c'est dans le temps où nous pouvons venir à résipiscence, nous purifier de nos péchés, reconquérir nos espérances, nous convertir sous l'influence de la crainte que nous inspirent les maux d'autrui, rendons grâces à ce Dieu bon qui, par le châtiment infligé aux autres pécheurs, réveille notre apathie et secoue notre sommeil. C'est précisément pour nous faire éviter ces maux que ces paroles furent prononcées avant nous : si Dieu avait voulu nous frapper, il ne nous aurait pas avertis à l'avance par un tel enseignement; mais, il ne veut pas nous envoyer au supplice, il parle avant d'agir, afin que, devenus sages par l'effet de la seule menace, nous ne nous exposions pas à faire l'expérience de la réalité.

Mais pour quel motif l'Evangéliste, au lieu de dire « tu as eu tes biens » (ἔλαβες τὰ ἀγαθά σου) emploie-t-il cette expression : « tu as reçu tes « biens » (ἀπέλαβες τὰ ἀγαθά σου)? Vous vous rappelez, je pense, qu'en cet endroit je vous ai dit qu'un vaste, un immense océan de réflexions s'ouvrait devant nous. Ce mot « tu as reçu » implique la signification de dette soldée; il n'y a « reçu » que là où il y avait « dû ». Et, puisque ce riche fut un être criminel, scélérat, inhumain, pour quelle raison l'Evangéliste a-t-il dit, non pas « tu as eu tes biens, mais « tu as « reçu tes biens », comme si ces biens lui fussent avenus de droit, comme s'ils lui eussent été dus? Qu'y a-t-il à apprendre là? Il y a que les hommes, même les plus coupables et les plus enfoncés dans les profondeurs du crime, ne sont pas sans faire une, ou deux, ou trois bonnes œuvres. Ce n'est pas une conjecture que je fais : voici la preuve. Où trouver un personnage plus barbare, plus scélérat, plus impie que ce juge d'iniquité qui n'avait ni crainte de Dieu ni respect pour les hommes? (Luc, XVIII, 2.) Et pourtant, malgré son habituelle méchanceté, il prit en pitié la veuve qui l'assourdissait de son affaire, il consentit à lui rendre service, à lui accorder l'objet de sa requête, à arrêter les injustes vexations dont elle était victime. Ainsi, souvent il se rencontre que tel homme est intempérant, mais miséricordieux, ou bien qu'il est cruel, mais chaste; s'il est à la fois impudique et barbare, il ne laissera pas toutefois de faire en sa vie quelque action louable. Il faut appliquer aussi ce raisonnement aux gens de bien; de même que les méchants accomplissent fréquemment certaines bonnes œuvres, de même les hommes justes et vertueux tombent souvent en péché. « Qui donc », nous dit l'Ecriture, « qui donc « pourra se glorifier d'avoir un cœur parfaite- « ment chaste? et qui aura l'assurance d'être « pur de tout péché? » (Prov., XX, 9.)

Il est donc vraisemblable que le riche, si plongé qu'il fût dans les dernières profondeurs du mal, fit quelque bien pendant sa vie, et que Lazare, tout arrivé qu'il était à la cîme de la vertu, se rendit coupable de quelque faute légère : considérez comment le patriarche déclare l'une et l'autre chose en disant : « Tu as « reçu tes biens en ta vie et Lazare ses maux. Toi, dit-il, si tu as fait quelque bien et si tu as eu droit à quelque récompense, tu as reçu pendant ta vie mondaine tout ce qui te revenait : tu as joui de mille délices, de richesses abondantes, d'une paix complète, d'une prospérité sans nuage. Celui-ci, s'il a fait quelque chose de mal, a reçu tout son châtiment : il a souffert de la faim, de la misère, et des maux les plus affreux. Tous deux, vous êtes arrivés ici absolument dépouillés, toi de vertus, et lui de péché : en conséquence, celui-ci reçoit la consolation toute pure, et toi, tu supportes un châtiment sans remède. En effet, si d'une part nos bonnes œuvres sont minces et légères, tandis que nos

péchés s'accumulent comme un poids immense, et si d'autre part nous vivons dans une joie prospère et dans l'exemption de toute peine, nous partirons certainement de ce monde tout nus et dépouillés de tout droit à une rémunération, comme des gens qui ont reçu leur salaire entier : pareillement, si d'une part nous accomplissons en grand nombre les belles et louables actions tandis que nos fautes sont peu considérables et peu graves, et si d'autre part nous supportons quelques rudes épreuves, il nous arrivera que, après avoir déposé ici-bas la charge de nos péchés, nous n'aurons qu'à recevoir au ciel la récompense pleine et parfaite de nos vertus. Voici un homme qui mène mauvaise vie et qui néanmoins est à l'abri des peines et des maux : ne le regardez pas comme heureux ; plaignez plutôt et déplorez son sort, puisqu'il souffrira plus loin toutes sortes de douleurs, comme le riche de la parabole. Voilà au contraire un homme sincèrement vertueux, mais affligé de mille et mille chagrins ; appelez-le bienheureux, enviez sa destinée : ici, il expie ses péchés et s'en débarrasse ; là-haut, il a toute préparée la solde entière de sa patience, comme Lazare.

5. Parmi les hommes, les uns ne sont punis qu'en ce monde ; d'autres n'ont rien à souffrir ici-bas, mais ils supportent plus tard tout le poids de la vengeance ; d'autres, enfin, sont punis et dans ce monde et dans l'autre. A laquelle de ces trois catégories attribuerez-vous le bonheur ? A la première d'abord ; je ne doute pas que vous ne considériez comme favorisés ceux qui peuvent se décharger de leurs péchés en recevant leur châtiment ici-bas. Et ensuite, qui rangerez-vous après ceux là ? Peut-être ceux qui, n'ayant rien à souffrir sur la terre, doivent subir toute leur peine dans l'autre vie ? Eh bien, non ! je donne la préférence à ceux qui sont punis et en ce monde et dans l'autre. Celui qui commence son expiation ici, trouvera là-bas une peine adoucie ; celui au contraire qui sera obligé de tout payer à la fois dans l'éternité, subira les effets d'une vengeance sans pitié. Voyez le riche qui n'a expié sur la terre aucun de ses crimes ! il est frappé avec une telle sévérité qu'il ne peut obtenir même une petite goutte d'eau. Mais ceux qui, péchant ici-bas, n'ont cependant rien de grave à souffrir sont encore, à mon avis, moins à plaindre que ceux qui, non-seulement ne sont pas punis sur la terre, mais y trouvent encore les jouissances et la prospérité. En effet, si l'impunité des fautes commises ici-bas rend plus cruel le châtiment dans la vie future, à plus forte raison ceux qui tout à la fois commettent le péché et se livrent à la volupté, aux délices, à l'opulence, se préparent à eux-mêmes la matière et l'aliment d'une punition et d'une vengeance la plus terrible. Les honneurs dont Dieu nous comble tant que nous restons dans le péché, ne servent qu'à nous jeter dans des flammes plus dévorantes.

Si quelqu'un jouit des bienfaits de Dieu sans les employer à ce qu'il doit, celui-là se prépare un supplice affreux ; et, si quelqu'un reçoit de Dieu non-seulement des marques de bienveillance, mais encore des honneurs et n'en persiste pas moins dans son péché, qui pourrait arracher celui-là aux tourments qui lui sont réservés ? Pour comprendre que ceux qui profitent de la bonté divine sans se convertir amassent pour leur avenir mille sortes de maux, écoutez ce que dit saint Paul : « Croyez-« vous, ô homme qui condamnez ceux qui « commettent telles et telles actions, et qui les « commettez vous même, croyez-vous échap-« per au jugement de Dieu ? Est-ce que vous « méprisez les richesses de sa bonté, de sa pa-« tience et de sa tolérance ? Est-ce que vous igno-« rez que cette bonté même n'est pour vous « qu'une invitation à la pénitence ? Par votre « dureté, par votre obstination, vous vous « amassez un trésor de colère pour le jour de « la vengeance, de la révélation, et du juste « jugement de Dieu ». (Rom., XI, 3.) Voyons-nous des hommes s'enrichir, vivre dans les délices, passer leur journée dans l'ivresse, exhaler l'odeur des parfums, obtenir le pouvoir et les honneurs, se passer toutes les fantaisies du luxe, et les voyons-nous en même temps commettre le péché sans en recevoir aucune peine ; alors pleurons et gémissons sur leur sort précisément parce qu'ils ne sont pas châtiés de leurs fautes. Qu'un homme malade d'une hydropisie ou d'une affection splénique, rongé par un ulcère et couvert de plaies hideuses ne cesse pas avec tout cela de se livrer à la gourmandise et à la débauche de telle sorte qu'il ne fasse qu'aggraver son mal, admirerez-vous son existence, l'estimerez-vous heureux à cause des jouissances qu'il se donne ? Non ! vous le jugerez misérable précisément à cause de cela. Ayez les mêmes idées sur l'âme. Si un homme mène une vie crimi-

nelle, mais prospère et exempte de toute affliction, déplorez son sort d'autant plus que, atteint de la plus dangereuse maladie, il travaille lui-même à empirer son état, à aggraver son mal par une conduite licencieuse et dissolue. Le mal n'est pas d'être puni, mais de pécher. Le péché nous sépare de Dieu; la punition nous rallie à lui en apaisant sa justice irritée. Comment prouver cela? Ecoutez le Prophète: « O Prêtres, consolez mon peuple, « consolez-le ; parlez au cœur de Jérusalem, « car elle a reçu de la main du Seigneur double « punition pour ses fautes ». (Isaïe, XL, 1-2.) Et encore : « Seigneur, donnez-nous la paix : « car vous nous avez tout payé ». (Id. XXVI, 12.)

Pour connaître avec certitude que les uns reçoivent leur châtiment ici-bas, d'autres dans l'éternité, et d'autres enfin partie en ce monde et partie dans l'autre, entendez les reproches que saint Paul adresse à ceux qui participaient indignement aux mystères. Après avoir dit : « Celui qui mange et qui boit indignement le « corps et le sang du Seigneur, celui-là se rend « responsable du corps et du sang de Jésus-« Christ » (I Cor., XI, 27), il ajoute: « Il y a « parmi vous beaucoup de gens infirmes et « languissants, beaucoup d'endormis. Si nous « nous jugions nous-mêmes, nous ne serions « pas jugés plus tard. Et, dans cette vie, quand « nous sommes jugés et châtiés par le Seigneur, « c'est afin que, dans l'autre vie, nous ne soyons « pas condamnés avec le monde ». (Ibid.) Comprenez-vous que la peine qui nous frappe en cette vie nous met à l'abri de celle qui nous frapperait dans l'autre vie? Et que dit encore saint Paul parlant du Corinthien fornicateur : « Livrez cet « homme à Satan pour la perte de sa chair, « mais aussi pour le salut de son âme au jour de « Notre-Seigneur Jésus Christ». (I Cor., V, 5.) La même vérité ressort clairement de l'exemple de Lazare; s'il commit quelque faute en ce monde, il s'y purifia et partit sans tache pour l'éternité. Elle apparaît encore dans le fait de ce paralytique qui, après avoir passé trente années dans l'infirmité, fut déchargé par sa longue maladie du fardeau de ses péchés; en effet, nous apprenons qu'il avait été affligé en raison de ses fautes, lorsque nous entendons le Christ lui dire : « Te voilà guéri ! ne pèche plus doréna-« vant, de peur qu'il ne t'arrive pire que ce « que tu as eu ». (Jean, V, 14.) De tout cela nous devons conclure que certaines personnes expient et effacent leurs péchés par la punition qu'elles subissent ici-bas.

6. Mais est-il vrai que d'autres sont punies ici et là-bas, sans que la punition qu'elles reçoivent sur la terre équivale à l'énormité de leurs crimes? Oui; vous n'avez qu'à écouter ce que le Christ dit des Sodomites. Après ces mots: « Si quelque cité refuse de vous recevoir, secouez « contre elle la poussière de vos pieds »; il ajoute: « Il y aura plus d'indulgence pour le pays de « Sodome et de Gomorrhe que pour celui-là ». (Luc, IX, 5.) Cette expression « plus d'indul-« gence » signifie que les habitants de Sodome et de Gomorrhe, après avoir essuyé un châtiment en cette vie, en recevront dans la vie future un autre encore, mais d'une rigueur tempérée. D'autres, n'ayant rien de fâcheux à souffrir ici-bas, doivent attendre toute leur punition dans l'éternité; c'est ce que prouve l'exemple du riche qui est en proie à d'horribles tourments et qui ne peut obtenir le moindre adoucissement, parce que sa punition tout entière avait été tenue en réserve. De même que les pécheurs qui ne souffrent rien en ce monde sont frappés plus rigoureusement dans l'autre, de même parmi les justes ceux-là seront un jour comblés d'honneurs plus grands, qui auront vécu ici-bas au milieu de maux plus nombreux. De même aussi que de deux pécheurs, si l'un est puni en ce monde tandis que l'autre ne l'est pas, le premier sera plus heureux que le second; de même entre deux justes, si l'un reçoit en ce monde plus d'afflictions et l'autre moins, le plus heureux sera celui qui aura le plus souffert, lorsque le Seigneur rendra justice à chacun selon ses œuvres.

Mais quoi, me direz-vous, il n'y a donc personne qui puisse jouir du repos ici-bas et là-bas? — Voilà, mon cher, une impossibilité, une absurdité ! Il n'est pas possible, je le répète, pas possible, qu'un homme, après avoir vécu dans une tranquille oisiveté, après avoir consacré tous ses jours à prendre ses aises, après avoir passé toute son existence dans l'insouciance et dans la paresse, obtienne encore les honneurs de l'autre vie. Si la pauvreté ne l'obsédait pas, les passions le tourmentaient et le persécutaient; il devait les combattre et les vaincre, et il y avait là de quoi l'exercer. Si la maladie ne le fatiguait pas, la colère dévorait son cœur; et ce n'est pas une médiocre peine que d'en éteindre le feu. Si les afflictions ne l'assiégeaient pas, les pensées mauvaises l'as-

siégeaient continuellement; et ce n'est pas une œuvre vulgaire que de mettre un frein aux convoitises insensées, de réprimer l'ambition, de chasser l'orgueil, de renoncer aux voluptés, de se ranger sous une austère discipline; or, nul ne se sauvera qu'à cette condition. Pour le comprendre, écoutez les paroles de saint Paul sur la femme veuve : « Celle qui « vit dans les jouissances est morte, quoiqu'elle « paraisse vivre ». (I Tim., v, 6.) Ces paroles, justes pour une femme, le sont plus encore pour un homme. Un homme qui aura mené une vie lâche n'arrivera pas au Ciel : le Christ l'a déclaré en ces termes : « La route qui conduit « à la vie est rude et étroite ; bien peu savent « la trouver ». (Matth., vii, 14.)

Mais alors, objectera-t-on, pourquoi est-il écrit : « Mon joug est doux et mon fardeau « léger ? » (Matth., xi, 30.) Car si le chemin est étroit et difficile, comment peut-on dire ensuite qu'il est doux et commode d'y marcher ? L'une de ces paroles se rapporte à la nature des difficultés que nous devons rencontrer, et l'autre à la volonté librement résolue de ceux qui entrent dans la voie. Il se peut qu'un fardeau, naturellement insupportable, devienne léger en raison de la vigueur d'âme avec laquelle on l'enlève : ainsi, les apôtres, après avoir été battus de verges, s'en allèrent tout joyeux de ce qu'ils avaient été jugés dignes de subir cet outrage pour le nom du Seigneur (Act., v, 41) ; il est dans la nature qu'un supplice soit ignominieux et douloureux ; mais les sentiments généreux qui animèrent les apôtres sous le fouet du bourreau, triomphèrent de la nature même. C'est pourquoi saint Paul dit : « Tous « ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-« Christ souffriront persécution ». (II Tim., iii, 12.) Si l'homme ne persécute pas, c'est le démon qui déclare la guerre. Aussi avons-nous besoin de sagesse et de force pour veiller et prier sans cesse, pour ne pas envier le bien d'autrui, pour donner part aux pauvres dans les biens que nous possédons, pour dire adieu aux voluptés, au luxe des vêtements, aux plaisirs de la table, pour fuir l'avarice et l'ivrognerie et les mauvaises paroles, pour mépriser notre langue, pour nous abstenir des vociférations insensées, pour ne proférer jamais ni mots obscènes, ni plaisanteries piquantes. « Que toute aigreur, « tout emportement, toute colère, toute clameur, « tout blasphème soient bannis d'entre vous ». (Eph., iv, 31.) Que de peine, et quelle vigilance ne faut-il pas pour se préserver complétement de ces fautes ! Pour apprendre combien vaut cette divine philosophie et combien peu elle nous permet de relâche, écoutez le mot de saint Paul : « Je châtie mon corps et je le réduis « en servitude ». (I Cor., ix, 27.) Ces expressions nous montrent quelle violence doivent se faire et à quel travail doivent se livrer ceux qui veulent dompter entièrement leur corps et le rendre docile au frein. Le Christ a dit à ses disciples : « Dans le monde vous trouverez la per-« sécution ; mais ayez courage ! j'ai vaincu le « monde ». (Jean, xvi, 33.) C'est précisément, nous dit-il, la persécution qui vous donnera le repos. La vie présente est une arène pour le combat : qu'il ne compte pas se tenir tranquille au milieu de la bataille, celui qui aspire a la couronne. Voulez-vous être couronnés? dès lors acceptez une vie dure et laborieuse, afin que, après un travail de peu de jours, vous méritiez d'obtenir là-haut les honneurs immortels.

7. Que de chagrins nous assaillent chaque jour ! Et quelle fermeté d'âme il nous faut pour vaincre le découragement et l'oisiveté, pour remercier, glorifier et adorer Celui qui permet que nous soyons éprouvés par tant d'afflictions ! Que d'accidents imprévus ! que d'angoisses ! Et, malgré tout, nous devons étouffer les pensées mauvaises, interdire à notre langue de faire entendre même une parole inconvenante, à l'exemple du bienheureux Job qui, au milieu de mille et mille maux, demeura inébranlable dans sa confiance en Dieu.

Certaines gens, blessés par une raillerie, atteints d'une maladie, d'un rhumatisme, d'une migraine, de quelqu'autre mal de ce genre, vomissent aussitôt des blasphèmes. Elles n'en subissent pas moins la souffrance, mais elles en perdent tout le fruit. — Que faites-vous, pauvre homme ? Vous injuriez votre bienfaiteur, votre sauveur, celui qui pourvoit à vos besoins et qui prend soin de vous. Ne sentez-vous pas que vous courez à un précipice, que vous vous jetez dans le gouffre d'une totale perdition ? Est-ce que vos blasphèmes apaisent vos douleurs ? Vous ne faites que les aiguiser et rendre votre tourment plus cruel ! C'est pour vous pousser à cet abîme que le démon vous assiége de mille angoisses. S'il vous entend blasphémer, il va sur l'heure augmenter et redoubler vos souffrances, afin de vous aiguillonner et vous irriter de plus en plus. S'il vous voit au contraire souffrir généreusement

et rendre au Seigneur des actions de grâces d'autant plus vives que vos maux sont plus poignants, à l'instant il s'arrêtera pour ne pas perdre son temps à des embûches inutiles. Il ressemble au chien qui se tient près de la table où il voit son maître manger ; lui jette-t-on quelques débris des mets qui sont servis, il fait bonne garde et ne bouge pas ; si au contraire il est venu à deux ou trois reprises s'installer là sans pouvoir rien happer, il s'en va et ne revient plus ; ainsi fait le démon qui vous guette avec une infatigable avidité ; si vous lui jetez un blasphème comme un os à un chien, il s'en empare et il revient à la charge ; si vous persévérez dans votre prière, vous le faites en quelque sorte périr de faim, vous le chassez, vous le forcez à fuir lestement. — Mais vous ne pouvez vous taire sous l'aiguillon de la douleur ! Eh bien, ni moi non plus, je ne vous défends pas de parler : je veux seulement qu'au lieu de parler pour blasphémer, vous parliez pour prier, qu'au lieu de paroles de colère vous prononciez des paroles de louanges. Confessez-vous au Maître ; criez bien haut pour le supplier ; criez bien haut pour le glorifier : voilà le vrai moyen d'alléger vos souffrances, puisque d'une part vous repoussez le démon qui vous attaque, et que de l'autre vous obtenez que Dieu vous secoure. Au contraire, en blasphémant, vous repoussez l'alliance que Dieu vous offre, vous rendez le démon plus acharné contre vous, vous vous embarrassez de plus en plus dans le filet de la douleur ; en priant, vous renversez les détestables piéges du démon et vous méritez que la bonté divine vous guérisse.

Mais, dites-vous, c'est la force de l'habitude ! souvent la langue s'emporte, à l'étourdie, jusqu'à proférer un malheureux mot. — Eh bien ! au moment où elle s'emporte, mordez-la à pleines dents : il vaut mieux pour elle qu'elle saigne à flots que d'être un jour réduite à convoiter une goutte d'eau sans pouvoir obtenir ce maigre rafraîchissement ; il vaut mieux pour elle souffrir une douleur passagère que d'être un jour victime d'un supplice incessant et immortel, comme la langue du riche brûlée par des ardeurs qu'il lui était interdit d'apaiser. Dieu vous a ordonné d'aimer vos ennemis, et vous vous détournez de ce Dieu qui vous aime ! Dieu vous a ordonné d'être affable envers ceux qui vous injurient, de bénir ceux qui vous maudissent ; et, sans avoir à vous plaindre d'aucune injustice, vous maudissez ce Dieu qui vous bénit et vous protége ! — Dieu n'aurait-il pu nous délivrer de cette tentation ? — Si, mais il l'a permise afin de vous éprouver davantage. — Mais, dites-vous, je suis à bout de forces, je succombe ! — Si vous succombez, ce n'est pas à cause de la nature même de la tentation, c'est à cause de votre lâcheté. Dites-moi, lequel est plus facile de blasphémer ou de prier ? et lequel est plus utile ? Est-ce que l'un ne vous fait pas des adversaires et des ennemis de tous ceux qui l'entendent en jetant l'aigreur dans leur âme ? Est-ce que l'autre ne vous gagne pas les mille couronnes de la vraie sagesse, l'admiration et les applaudissements universels, enfin les magnifiques récompenses du Seigneur ? Pourquoi donc laissez-vous de côté ce qui est utile, ce qui est facile, ce qui est aimable pour vous habituer à ce qui blesse, à ce qui irrite, à ce qui ruine ? D'ailleurs si la véritable cause des blasphèmes se trouvait dans l'affliction qu'occasionnent la pauvreté et les souffrances, nécessairement tous les pauvres seraient des blasphémateurs ; or, aujourd'hui, un grand nombre de ceux qui vivent dans la dernière misère rendent à Dieu de perpétuelles actions de grâces, tandis que d'autres qui vivent dans l'opulence et la volupté vomissent de perpétuels blasphèmes. Non ! ce n'est pas la nature ni la force des choses qui font l'un et l'autre, c'est notre libre volonté.

Pour quel motif avons-nous expliqué cette parabole ? Pour vous faire bien comprendre que la richesse n'est d'aucun secours à l'homme lâche, et que la misère ne peut nuire à l'homme énergique. Que dis-je, la pauvreté ? Tous les maux connus parmi les hommes, se ligueraient ensemble qu'ils n'ébranleraient pas le cœur dévoué à Dieu et à la sagesse divine, qu'ils ne l'amèneraient jamais à renier la vertu. J'en ai pour témoin Lazare. Au contraire, l'âme flasque et dissolue ne trouvera force et appui ni dans la richesse, ni dans la santé, ni dans la prospérité la plus inaltérable.

8. Ne me dites donc pas que la pauvreté, la maladie, les dangers imprévus vous poussent au blasphème. Non ! Ce n'est pas la pauvreté, c'est votre sottise ; ce n'est pas la maladie, c'est votre mépris de la loi ; ce n'est pas le péril, c'est votre manque de piété qui conduit votre insouciance au blasphème et à tous les vices.

Mais, dira-t-on, pour quelle raison les uns sont-ils punis en ce monde, les autres dans l'éternité ? Pourquoi les uns et les autres ne

sont-ils pas punis ici-bas? — Pourquoi? — Parce que, s'il en était ainsi, nous péririons tous : tous en effet nous sommes sujets au châtiment. Or, si nul ne recevait son châtiment ici-bas, beaucoup en deviendraient plus lâches et nieraient l'existence de la justice providentielle : en effet, si, ayant à présent sous leurs yeux l'exemple de tant de pécheurs frappés de châtiment, ils ne laissent pas de vomir leurs impiétés, que ne diraient-ils pas, si ce peu de punitions n'existait plus ! A quelle sorte de méchanceté ne s'emporteraient-ils pas? Pour ce motif Dieu punit ici-bas les uns et non les autres. Il en punit quelques-uns afin de les corriger de leurs vices, de rendre plus légère leur peine à venir, afin même de les en décharger totalement; et du même coup il rend plus circonspects ceux qui vivent dans le péché. Il en épargne d'autres afin de leur inspirer cette surveillance d'eux-mêmes, cette conversion intérieure, ce respect pour la miséricorde divine qui les exempteront ici-bas de l'affliction et là-bas du supplice; mais s'ils s'obstinent et s'ils ne retirent aucun fruit de cette bénigne tolérance de Dieu, ils trouveront plus tard des châtiments aggravés par leur téméraire dédain.

Si quelque habile raisonneur m'objecte que ceux qui sont punis en ce monde, le sont tout à leur détriment, puisqu'ils pourraient sans cela se convertir, je répondrai : si Dieu eût prévu qu'ils dussent se convertir sans cela, il ne les eût pas punis. En effet, puisqu'il laisse en repos ceux mêmes qu'il sait incorrigibles, à plus forte raison permettrait-il à ceux qui mettront à profit son indulgente miséricorde, de trouver, dans la vie présente, le temps loisible pour se convertir. Mais, quand il les enlève par une mort prématurée, il tempère par là leur supplice dans l'éternité, en même temps qu'il inspire à d'autres des pensées de sagesse par l'exemple de ce châtiment. — Mais, pourquoi ne suit-il pas la même règle à l'égard de tous les pécheurs? — C'est afin que ceux qu'il épargne deviennent plus modérés en raison de la crainte qu'ils ressentent, afin qu'ils bénissent la miséricorde de Dieu et respectent sa bonté, afin que sous l'influence de ces sentiments ils renoncent à leurs mauvaises habitudes. — Mais ils n'en font rien, direz-vous. — Ce n'est plus Dieu qui est en cause : accusez la lâcheté de ceux qui refusent d'employer pour leur propre salut des remèdes si nombreux. Si vous voulez bien comprendre pour quels motifs Dieu agit de la sorte, écoutez. Un jour, Pilate mêle le sang des Galiléens au sang des victimes sacrifiées; on va trouver le Christ, on lui annonce ce fait; alors il dit: « Pensez-vous que ces Galiléens seuls étaient pécheurs? Non! je vous le « déclare; et, si vous ne faites pénitence, vous « périrez pareillement ». (Luc., XIII, 2.) Une autre fois dix-huit personnes furent écrasées sous les ruines d'une tour : il dit encore la même chose. Ces mots : « Pensez-vous que ces Gali« léens seuls étaient pécheurs? Non! » nous montrent que les survivants étaient exposés à pareil accident; et ces autres paroles : « Si vous « ne faites pénitence, vous périrez pareille« ment », qu'il a permis que ces gens fussent victimes de ce malheur afin précisément d'amener les survivants, par la crainte de ce qui venait d'arriver aux autres, à se convertir et à gagner l'héritage du ciel. — Mais quoi, direz-vous, c'est pour que je devienne meilleur qu'un autre est frappé? — Non! ce n'est pas précisément à cause de cela que cet autre est puni; c'est à cause de ses propres péchés. Toutefois, le châtiment d'autrui devient, par surcroît, une occasion de salut pour ceux qui y prêtent une attention intelligente, pour ceux qui, saisis de crainte à la vue de tels maux, se rangent eux-mêmes à la sagesse. C'est ainsi qu'en usent les maîtres à l'égard de leurs esclaves : souvent ils n'en condamnent qu'un seul aux verges, afin de rendre par la crainte tous les autres plus dociles. Lors donc que vous voyez telles et telles personnes noyées dans un naufrage, écrasées sous des ruines, brûlées par un incendie, entraînées par les flots, enlevées par une mort prématurée et violente, tandis que vous en apercevez d'autres qui ont participé avec elles aux mêmes péchés ou qui en ont commis de plus graves encore, n'avoir rien de semblable à souffrir, n'allez pas vous scandaliser et dire : « Pourquoi ceux qui sont coupables « des mêmes fautes ne subissent-ils pas la même « peine? » Raisonnez plutôt comme ceci : Dieu a jugé à propos d'enlever et de faire disparaître celui-ci afin d'adoucir dans le siècle futur son châtiment et peut-être afin de l'en exempter tout à fait; et il a voulu que celui-là n'eût rien à souffrir de pareil, afin que la vue de la punition d'autrui lui inspirât la sagesse et lui donnât la modération; que s'il s'obstine dans son péché, il s'amassera par sa propre négligence un trésor de vengeance terrible; et ce

n'est pas à Dieu qu'il devra attribuer la cause de son effroyable supplice. Si vous voyez un juste affligé, poursuivi par tous les maux que j'ai dits, ne vous attristez pas : ces malheurs donneront plus d'éclat à sa couronne. Toutes les peines sans exception, infligées aux pécheurs, diminuent d'autant la charge de leurs crimes ; infligées aux justes, elles augmentent d'autant la beauté de leur âme : de la sorte, pécheurs et justes retirent de l'affliction des fruits abondants, pourvu qu'ils la supportent avec de bonnes dispositions ; car voilà le point capital.

9. Les récits de la sainte Ecriture sont remplis d'innombrables exemples qui nous montrent partout justes et pécheurs pareillement affligés : c'est afin que, justes ou pécheurs, vous trouviez des modèles convenables et appreniez par eux à souffrir avec courage. L'Ecriture nous fait voir les méchants, non-seulement dans les épreuves et les peines, mais aussi dans la prospérité, afin que vous ne vous scandalisiez pas de leur bonheur, et que, instruits par le récit de ce qui arriva au mauvais riche, vous sachiez quelles flammes vengeresses les attendent après leur vie terrestre, s'ils ne se convertissent pas. — Il est donc impossible de goûter le repos dans ce monde et dans l'autre? — Oui, c'est impossible.

Voilà pourquoi les justes ont mené une vie si rude et si pénible. — Mais Abraham! dites-vous. — Abraham, comme les autres, eut à souffrir : et qui donc fut en butte à de plus dures calamités? Ne fut il pas exilé de sa patrie, et brusquement séparé de tous les siens? N'alla-t-il pas, en fugitif, d'un bout de la terre à l'autre, de Babylone en Mésopotamie, de Palestine en Egypte? Qui pourrait raconter toutes les guerres qu'il fit, tantôt pour sauver son épouse, et tantôt pour chasser les Barbares? Et tant de combats meurtriers! Et la famille de son frère réduite en esclavage! Et mille autres malheurs de ce genre! Après avoir enfin obtenu un fils, il reçut ordre d'immoler de ses propres mains cet enfant qu'il aimait, qu'il chérissait au-dessus de tout : n'était-ce pas la plus effroyable épreuve? Et cet Isaac qui fut sur le point de périr en victime, ne fut-il pas persécuté de toutes façons par ses proches, jusqu'à se voir, comme son père, frustré de son épouse ; ne passa-t-il pas, privé d'enfants, une grande partie de sa vie? Et Jacob, quoique élevé sous le toit paternel, n'eut-il pas à endurer des maux plus grands encore que son aïeul? Pour ne pas allonger mon discours en les passant tous en revue, je vous cite le mot par lequel il résuma sa vie : « Mes « jours ont été courts et mauvais ; ils n'ont pas « atteint le chiffre où sont arrivés les jours de « mes pères ». (Gen., XLVII, 9.) Un homme qui voit son fils siégeant sur un trône royal, rayonnant de tout l'éclat de la gloire, ne devrait-il pas oublier tous ses malheurs d'autrefois? Eh bien non! Jacob avait subi de telles épreuves que, au sein même de la plus merveilleuse prospérité, il ne put rejeter de son cœur le souvenir de ses misères passées. Et David! quelle vie tourmentée n'a-t-il pas eue? Il exprime la même pensée que Jacob : « Nos jours, nos an« nées, ne vont ordinairement qu'à soixante« dix ; que si les plus forts atteignent quatre« vingts, le surplus n'est pour eux que peine « et douleur ». (Ps. LXXXIX, 10.) Et Jérémie qui maudit le jour de sa naissance, à cause des calamités qui le frappent à coups redoublés! Et Moïse qui s'écrie dans son découragement : « Faites-moi mourir, si vous devez me traiter « de la sorte! » (Nomb., XI, 15.) Elie lui-même, dont l'âme habitait le ciel et en ouvrait les trésors, Elie, après avoir accompli tant de miracles, n'élevait-il pas vers Dieu de longs gémissements : « Enlevez-moi mon âme : je ne vaux pas mieux « que mes pères? » (III Rois, XIX, 4.) Mais à quoi bon prendre les saints de l'Ancien Testament l'un après l'autre? Saint Paul les réunit tous et nous les montre dans cette phrase : « Ils étaient « fugitifs, couverts de peaux de brebis ou de chè« vres, manquant de tout, affligés, persécutés : « le monde n'était pas digne d'eux ». (Héb. XI, 37.) C'est donc une loi nécessaire que qui veut plaire à Dieu, doit s'éprouver, se purifier, mener non pas une vie lâche, souillée et libertine, mais une vie laborieuse, remplie par les travaux et les fatigues. Ecoutez saint Paul : « Nul n'est « couronné s'il n'a vaillamment combattu » (II Tim., II, 5) ; et ailleurs : « L'athlète qui se « prépare au combat pratique une exacte tem« pérance dans ses paroles, dans ses regards ; « il s'abstient d'injures, de blasphèmes, de « propos honteux [1] ». (I Cor., IX, 25.) Ce texte nous apprend que, même délivrés des épreuves extérieures, nous devons nous éprouver nous-mêmes par des jeûnes quotidiens, par une vie austère, par une nourriture grossière et prise à petite ration, par le mépris de tout luxe :

[1] La Vulgate n'a que les premiers mots de cette citation : le reste ne s'y trouve pas.

il n'est pas d'autre moyen de plaire à Dieu.

Qu'on ne vienne pas m'objecter sottement que tel ou tel peut posséder les avantages de ce monde et ceux de l'autre vie. Cela est impossible aux riches qui vivent en pécheurs; si l'on pouvait appliquer cette observation à quelqu'un, ce serait à ceux qui sont affligés ici-bas et dont l'existence se passe à souffrir; ils auront là-haut, la possession de la récompense gagnée; ici, l'attente des biens futurs qui nourrit leur espérance et les empêche de sentir les misères du temps présent. Ecoutons encore le reste de notre parabole. « En outre un immense abîme s'ouvre entre vous et nous ». (Luc, XVI, 26.) C'est à juste titre que David a dit: « Le frère même ne rachète pas; il ne fournira pas à Dieu l'expiation nécessaire ». (Ps. XLVIII, 8.) Cela n'est pas possible; fût-ce un frère, fût-ce un père, fût-ce un enfant qui s'offrît. Voyez en effet! Abraham donne au riche le nom de fils, mais il n'a pas le pouvoir de se montrer père; et le riche appelle Abraham son père, mais il ne put recevoir une marque de cette bienveillance qu'un père conserve toujours pour son fils: reconnaissez donc que ni parenté, ni amitié, ni dévouement, ni rien de ce qui existe ne peut prêter secours à celui qui est livré par sa propre vie à la vengeance éternelle.

10. Je dis cela, parce que souvent, après vous avoir prêché la sollicitude et la vigilance sur votre salut, je vois plusieurs d'entre vous mépriser mes avertissements et les tourner en ridicule. — C'est vous, dit l'un, qui m'assisterez en ce jour solennel: aussi j'ai confiance, je ne crains rien. — J'ai un martyr pour père, dit un autre. — Mon grand-père était évêque, dit un troisième. — Et d'autres enfin mettent toute leur famille en avant. Sottes paroles! La vertu d'autrui ne vous servira de rien. Souvenez-vous de ces vierges qui ont refusé de partager leur huile avec cinq de leurs compagnes: les premières sont entrées dans la chambre nuptiale, les dernières en furent exclues. Votre grande ressource est de placer toutes vos espérances dans vos œuvres personnelles. Dans l'autre monde nul ami ne vous viendra en aide. Si le Seigneur a dit en ce monde à Jérémie: « Ne me prie pas pour ce peuple » (Jérém., VII, 16), en ce monde où il est en notre pouvoir de changer de vie, combien plus le dira-t-il dans l'éternité? Que me dites-vous là? Vous avez un martyr pour père! Mais voilà précisément ce qui aggrave votre condamnation, puisque, ayant dans votre propre famille un modèle de vertu, vous vous montrez néanmoins indigne de vos ancêtres. — Cependant, vous avez un brave et généreux ami: lui aussi vous fera défaut. Voici ce que dit l'Evangile: « Faites-vous des amis avec vos richesses d'iniquité, afin que, une fois morts, vous puissiez être admis dans les demeures éternelles ». (Luc, XVI, 9.) Ce n'est donc pas l'amitié qui vous prêtera secours, c'est l'aumône. Si l'amitié suffisait à vous aider, l'Evangile aurait dit seulement: « Faites-vous des amis »; mais pour vous montrer qu'elle ne peut rien toute seule, il ajoute: « Avec vos richesses d'iniquité ». — Mais, dira-t-on peut-être, on peut se faire des amis sans l'argent et même de meilleurs qu'avec de l'argent. — Eh bien! pour vous faire comprendre que votre ressource est dans l'aumône, dans vos bonnes œuvres personnelles, l'Evangile vous dira de mettre votre confiance, non pas dans l'amitié des saints, mais dans l'amitié que vous gagnerez par votre argent.

En conséquence, mes bien chers frères, dirigeons sur nous-mêmes notre attention la plus diligente, et si nous sommes affligés, bénissons Dieu; si nous jouissons d'une existence prospère, tenons-nous sur nos gardes, corrigeons-nous à la vue des punitions infligées à autrui, rendons gloire à Dieu par la pénitence, par la componction, par la confession incessante de nos péchés; si nous avons failli en cette vie, déposons le fardeau de nos péchés, effaçons toutes les souillures de notre âme, et supplions Dieu que, après nous avoir tous délivrés de la captivité d'ici-bas, il daigne nous amener au ciel, et nous faire participer, non pas au sort du riche, mais à celui de Lazare, dans le sein d'Abraham, où nous jouirons des biens immortels. Puissions-nous tous obtenir cette faveur par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus Christ auquel soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les cinq Homélies précédentes ont été traduites par M. A. SONNOIS, curé de Jouey.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

QUATRIÈME HOMÉLIE[1].

ANALYSE.

L'orateur débute par annoncer qu'il va terminer le sujet de la parabole de Lazare, et il le termine en effet en prenant à ces mots : *il y a pour jamais un grand abîme...*, et en continuant d'expliquer jusqu'à la fin de la parabole. — Il montre d'abord par des exemples tirés de l'Evangile, et spécialement par celui du mauvais riche, que toutes les supplications que pourront employer ceux qui sortent de ce monde chargés de péchés, seront inutiles. — Il fait voir ensuite que la parabole actuelle est une excellente leçon pour les riches et pour les pauvres, qu'elle peut également réprimer les uns et consoler les autres, nous faire aimer la pauvreté et mépriser les richesses. — Il s'étend beaucoup à prouver que les Ecritures et le simple raisonnement suffisent pour nous convaincre de l'existence d'une autre vie ; qu'il n'est point nécessaire que les morts reviennent pour nous en donner la certitude. — Voilà ce qui compose la première moitié de ce discours ; la seconde moitié roule sur le pouvoir de la conscience, qui nous rappelle nos anciennes fautes, comme le prouve l'histoire de Joseph, qui est rapportée ici fort au long. — Au reste, on ne peut fixer la date de ce discours ni des trois autres.

1. Il faut que je termine aujourd'hui le sujet de la parabole du Lazare. Vous le croyez peut-être épuisé; mais, incapable d'abuser de votre ignorance, je n'abandonnerai pas cette riche veine que je n'aie recueilli tout ce qu'elle peut m'offrir. Quoiqu'un vigneron ait achevé toute sa vendange, il n'abandonne pas sa vigne qu'il n'ait coupé les plus petites grappes qui restent cachées sous les feuilles. Puisque maintenant encore j'aperçois des sens cachés sous la lettre de l'Evangile, servons-nous de la parole comme d'un fer tranchant, et recueillons-les avec toute l'attention possible. Dès qu'une vigne est vendangée, elle reste dépouillée de fruits, et n'offre plus que des feuilles. Il n'en est pas de même de la vigne spirituelle des divines Ecritures : quand nous aurions recueilli tout ce qui paraît aux yeux, il reste toujours plus que nous n'avons trouvé. Plusieurs avant nous ont déjà traité le même sujet, plusieurs après nous le traiteront peut-être encore, sans que personne en épuise toute la richesse. Telle est la nature de cette source abondante et intarissable, que plus on creuse, plus on en voit jaillir des sens et des enseignements divins.

J'aurais dû vous payer cette dette dans la précédente assemblée, mais je n'ai pas cru pouvoir passer sous silence les actions du bienheureux Babylas, ni des deux martyrs qui se sont présentés après lui[2]. Voilà pourquoi nous avons différé jusqu'à ce jour à nous acquitter envers vous de tout ce que nous vous devons. Mais puisque nous avons payé à nos pères spirituels un tribut de louanges, tribut proportionné sinon à leur mérite, du moins à nos forces, achevons de vous payer ce qui reste de la parabole de l'Evangile. Nous allons reprendre notre discours où nous l'avons laissé; soyez attentifs, et écoutez-nous patiemment jusqu'à la fin.

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

[2] On trouve dans le second tome de l'édition des Bénédictins, une homélie sur le bienheureux Babylas, et une autre sur les martyrs Juventin et Maximin ; ce sont les deux dont il est ici question.

Nous en sommes restés à l'abîme qui sépare les justes des pécheurs. Le riche ayant demandé qu'on lui envoyât Lazare, Abraham lui répondit : « Il y a pour jamais un grand abîme entre « nous et vous ; de sorte que ceux qui vou« draient passer d'ici vers vous ne le peuvent « pas, comme on ne peut passer ici du lieu où « vous êtes ». (Luc, XVI, 26.) Nous avons prouvé assez longuement qu'après la bonté de Dieu, nous devons fonder l'espoir de notre salut sur nos propres mérites, sans prétendre nous appuyer de nos parents, de nos aïeux, de nos proches, de nos amis, de nos serviteurs, de nos voisins. « Un frère ne peut ra« cheter un frère ; un homme rachètera-t-il « un autre homme ? » (Ps. XLVIII, 8.) J'ajoute que toutes les prières et toutes les supplications que pourront employer ceux qui sortent de ce monde chargés de péchés, seront vaines et inutiles. Les cinq vierges de l'Evangile demandèrent de l'huile à leurs compagnes et n'en obtinrent pas. Celui qui avait enfoui son talent, malgré les raisons qu'il alléguait pour sa défense, fut aussi condamné. Ceux qui n'avaient pas nourri Jésus-Christ lorsqu'il avait faim, qui ne lui avaient pas donné à boire lorsqu'il avait soif, quoiqu'ils pussent se rejeter sur leur ignorance, n'obtinrent ni excuse ni pardon. D'autres ne purent ouvrir la bouche, comme cet homme qui, n'étant pas revêtu de la robe nuptiale, se tut lorsqu'on lui en fit le reproche. Un autre qui avait conservé du ressentiment contre son prochain, qui avait exigé cent deniers, ne put rien dire lorsque son maître lui reprocha sa dureté et sa barbarie. D'où il est clair que rien ne pourra nous sauver dans l'autre monde, si nous n'avons pas de bonnes actions à produire, et que, soit que nous employions alors les supplications et les prières, soit que nous gardions le silence, nous subirons toujours la peine et le supplice.

Quant au riche de l'Evangile, écoutez comment ayant fait deux demandes à Abraham, il n'a obtenu ni l'une ni l'autre. Il implora une première grâce pour lui-même : « Envoyez« moi Lazare », dit-il, et une seconde pour ses frères. Ni l'une ni l'autre ne lui fut accordée ; la première, parce qu'elle était impossible ; la seconde, parce qu'elle était superflue. Mais examinons attentivement, si vous le voulez, les paroles de l'Evangile. Lorsqu'un juge fait amener dans la place publique un homme accusé de quelque crime, et qu'il fait venir des bourreaux pour le mettre à la question, tout le peuple accourt avec empressement, curieux d'entendre les interrogations du juge et les réponses de l'accusé ; à plus forte raison ici nous devons être attentifs à écouter ce que demande l'accusé, je veux dire le riche, et ce que lui répond le juste juge par la bouche d'Abraham ; car ce n'était pas ce patriarche qui jugeait, quoique ce fût lui qui parlât. Dans les tribunaux de ce monde, lorsque des hommes sont accusés d'avoir commis un vol ou un meurtre, les lois ne leur permettent ni de voir la face du juge ni d'entendre sa voix, elles leur font éprouver cet affront comme un des plus durs, elles emploient le ministère d'un officier subalterne pour recueillir les interrogations du juge et les réponses de l'accusé [1] : de même alors, le riche coupable n'entendit pas Dieu lui parler directement ; mais Abraham fut chargé de porter à l'accusé les paroles du Juge ; Abraham, dis-je, qui, sans lui parler de son chef, lui citait les lois divines, lui rapportait les sentences prononcées d'en-haut. Aussi le riche ne put-il rien lui répondre.

2. Nous devons donc donner la plus grande attention aux paroles de l'Evangile ; et ce n'est pas sans dessein qu'après m'être déjà occupé trois jours de cette parabole, je m'y arrête encore aujourd'hui : c'est que j'y vois une grande source d'instruction pour les riches et pour les pauvres, pour ceux qui se troublent à cause du bonheur des méchants, de l'indigence et des afflictions des justes. Non, rien n'est pour la plupart des hommes un aussi grand sujet de trouble et de scandale, que de voir les riches vicieux nager dans l'abondance et dans les délices, et les pauvres vertueux gémir dans le plus extrême besoin, et souffrir une infinité d'autres maux plus affreux encore que la pauvreté.

Or, notre parabole suffit pour remédier à ce désordre, pour réprimer les riches et consoler les pauvres ; pour apprendre aux uns à ne pas se livrer à l'orgueil, et porter les autres à ne pas s'affliger de leur état présent ; pour persuader aux uns de ne pas être fiers s'ils ne sont pas punis ici-bas de leurs crimes, dont la punition la plus rigoureuse les attend dans un autre monde, et exhorter les autres à ne pas

[1] Nous suivons dans les jugements criminels d'autres usages que ceux qui sont rapportés ici par saint Jean Chrysostome, comme il est facile de le remarquer.

se laisser troubler par le bonheur d'autrui, à ne pas croire que les choses humaines marchent au gré d'un hasard aveugle, parce que le juste souffre sur la terre, et que l'homme méchant et scélérat y jouit d'une prospérité continuelle. Tous deux recevront ailleurs, l'un le prix et la couronne de sa résignation et de sa patience, l'autre le châtiment et la peine de ses crimes et de sa perversité. Riches et pauvres, gravez cette parabole, vous sur les murs de vos maisons, vous dans l'intérieur de vos âmes ; n'en perdez jamais le souvenir, rappelez-la toujours à votre mémoire. Ou plutôt, riches, gravez-la vous-mêmes dans vos cœurs et non sur vos murs, portez-la sans cesse avec vous, et elle vous donnera les plus utiles leçons de sagesse et de philosophie chrétienne. En effet, si nous portions cette parabole gravée au dedans de nous-mêmes, si nous y pensions continuellement, ni les joies ni les peines de ce monde ne pourraient ni nous enfler ni nous abattre : nous les verrions les unes et les autres avec la même indifférence que nous regardons de simples peintures sur le bois ou sur la toile. Et comme en voyant un riche et un pauvre représentés dans un tableau, nous ne sentons ni jalousie pour l'un ni mépris pour l'autre, par la raison que ce qui s'offre à nos yeux n'est qu'une ombre et non la réalité : de même, si nous connaissions la vraie nature de la pauvreté et des richesses, de l'ignominie et de la gloire, de toutes les autres choses tristes et agréables, nous serions bientôt affranchis de tous les troubles qu'elles peuvent occasionner en nous. Oui, tous les objets du siècle sont plus trompeurs qu'une ombre ; et une âme grande et généreuse n'est pas plus éblouie et enorgueillie par la splendeur de la plus haute fortune, qu'affligée et consternée par la bassesse de la condition la plus obscure.

Mais écoutons et achevons d'expliquer les paroles du riche : « Je vous conjure et je vous « supplie, père Abraham, d'envoyer Lazare dans « la maison de mon père où j'ai cinq frères, « afin qu'il leur annonce ce que je souffre, et « qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tour- « ment ». Il demande pour d'autres, n'ayant pu rien obtenir pour lui-même. Voyez combien la punition l'a rendu doux et humain : lui qui avait méprisé et dédaigné Lazare, quoique présent et sous ses yeux, songe à d'autres qu'il ne voit pas ; plein d'égard et d'attention, il s'occupe d'eux avec inquiétude, il cherche tous les moyens de les garantir des maux qui les menacent. Il conjure Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de son père, dans l'endroit même où ce généreux athlète a signalé toute sa vertu. Que ceux, semble-t-il dire, qui l'ont vu combattre, le voient couronné ; que ceux qui ont été les témoins de son indigence, de la faim et de tous les maux qu'il a soufferts, le soient du changement heureux qu'il éprouve, de la gloire et des honneurs dont il est comblé ; afin qu'instruits par ce double exemple, et convaincus que tout ne finit pas avec cette vie, ils se disposent à éviter le supplice et les tourments que leur frère endure. Que lui répond Abraham ? « Ils ont « Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent ». Vous n'êtes pas aussi occupé de vos frères que Dieu qui les a créés, qui leur a donné une infinité de maîtres pour les avertir, les conseiller et les reprendre. « Non, père Abraham », réplique le riche, « mais si quelqu'un des « morts va les trouver, ils le croiront ». On sait quel est le langage du peuple : Où sont maintenant ceux qui nous ont parlé d'une autre vie ? qui en est revenu ? qui est ressuscité des morts, et nous a rapporté ce qui se passe dans un autre monde ? Par combien de pareils propos le riche ne s'était-il pas abusé lui-même lorsqu'il vivait dans les délices ? Car ce n'est pas sans raison qu'il demandait qu'on envoyât quelqu'un des morts à ses frères : et comme il avait méprisé les Ecritures, qu'il s'en était moqué, qu'il avait regardé comme des fables ce qu'elles disent d'une autre vie, il supposait à ses frères les sentiments qu'il avait éprouvés lui-même. Ils se défieront, dit-il, des Ecritures ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils ne refuseront pas de croire, ils ne se moqueront point de ce qu'on leur dira, ils y feront plus d'attention. Que répond Abraham ? « S'ils n'écoutent pas Moïse et les « prophètes, quand quelqu'un des morts res- « susciterait, ils ne l'écouteraient pas davan- « tage ». Les Juifs sont une preuve que celui qui n'écoute pas les Ecritures, n'écouterait pas les morts s'ils ressuscitaient ; ils n'avaient écouté ni Moïse ni les prophètes, ils n'ont pas cru non plus les morts qu'ils voyaient ressuscités, mais ils cherchaient à faire périr Lazare, et ils persécutaient les apôtres, quoique plusieurs morts eussent été rendus à la vie dans le temps de la prédication de la croix.

3. Mais afin d'apprendre d'ailleurs que les instructions des prophètes sont plus sûres que les témoignages des morts, considérez que tout mort n'est qu'un esclave, au lieu que les paroles de l'Ecriture sont les oracles du Maître; en sorte que quand un mort ressusciterait, quand un ange descendrait du ciel, tout ce qu'ils pourraient nous dire ne serait pas aussi authentique que les Ecritures, qui nous ont été données par le Seigneur des anges, par le souverain Arbitre des morts et des vivants.

Au reste, on peut prouver encore par les tribunaux de ce monde, que ceux qui demandent que les morts reviennent, demandent une chose inutile. Quoique les fidèles voient l'enfer des yeux de la foi, il n'est pas visible pour les incrédules. Les tribunaux sont visibles, et nous entendons dire tous les jours qu'un tel a été traîné au supplice, que les biens d'un tel ont été confisqués, qu'un autre a été condamné à travailler aux mines, un autre à périr dans les flammes, qu'un autre a subi un autre genre de peine; cependant les fourbes, les méchants et les malfaiteurs qui entendent parler de ces condamnations, ne se corrigent pas. Et que parlé-je de ceux qui ne sont jamais tombés entre les mains de la justice? souvent même des hommes qui ont été pris, qui ont échappé à la peine, qui se sont enfuis en perçant la prison, se sont livrés aux mêmes excès, ou même ont enchéri sur leurs anciens crimes. Ne cherchons donc pas à entendre de la bouche des morts ce que les saintes Ecritures nous apprennent tous les jours plus clairement.

Si Dieu avait su que les morts ressuscités pourraient être utiles aux vivants, lui qui a tout fait pour l'avantage de l'homme, lui aurait-il fermé cette voie d'instruction? aurait-il négligé ce moyen, s'il avait pu lui être d'une grande utilité? Ajoutons que si les morts eussent dû ressusciter sans cesse, et nous rapporter ce qui se passe dans un autre monde, ces résurrections avec le temps auraient fini par être méprisées. Enfin le démon aurait eu beaucoup plus de facilité pour introduire ses dogmes pervers. Il aurait pu souvent faire paraître des fantômes, ou même, faire agir des imposteurs qui se seraient fait passer pour des morts ressuscités, il eût, par leur moyen, fait croire aux esprits abusés tout ce qu'il aurait voulu. Car si maintenant, que rien de pareil n'existe, les images des morts représentées en songe ont trompé plusieurs personnes et causé leur perte, que n'eût pas fait le démon; si c'eût été une vérité certaine et reconnue parmi les hommes, que plusieurs morts reviennent à la vie, quelles ruses le démon, cet esprit méchant et impur, n'aurait-il pas employées pour répandre ses erreurs dans le monde? C'est pourquoi Dieu a fermé les portes au mensonge et ne permet qu'aucun des morts revienne à la vie pour annoncer ce qui se passe dans un autre monde, de peur que le démon ne prenne de là sujet de dresser toutes ses machinations; le démon, dis-je, qui suscita de faux prophètes, lorsqu'il y avait des prophètes; de faux apôtres, lorsqu'il y avait des apôtres; de faux christs, lorsque le Christ parut; qui enfin, lorsqu'on prêchait une saine doctrine, cherchait à introduire une doctrine perverse, et semait partout l'ivraie. Si donc l'apparition des morts eût eu lieu, le démon eût essayé de la contrefaire par les moyens qui lui sont propres, non en ressuscitant véritablement les morts, mais en trompant les yeux par des illusions et par des prestiges; ou même il eût tout confondu et tout bouleversé en faisant agir, comme je l'ai déjà dit, des imposteurs qui se seraient fait passer pour morts. Mais Dieu qui prévoyait ces désordres, et qui voulait nous apprendre à regarder les divines Ecritures comme plus certaines que tout le reste, Dieu a fermé toute voie aux artifices du démon, et, par attention pour nous, il n'a permis à aucun des morts de revenir parmi les vivants leur parler de ce qui se passe dans un autre monde. N'a-t-il pas fait éclater à nos yeux des prodiges beaucoup plus frappants que l'apparition des morts? il a converti toute la terre, dissipé partout l'erreur, ramené la vérité, opéré ces grandes révolutions par le ministère de simples pêcheurs, d'hommes sans crédit et sans lettres; il nous a donné partout des preuves évidentes d'une bonté attentive. Ne pensons donc pas que tout se termine avec la vie, mais croyons que nous serons jugés après notre mort, récompensés ou punis de ce que nous aurons fait de bien ou de mal sur la terre.

C'est une vérité si manifeste et si généralement connue, que les Juifs, les Grecs, les hérétiques, enfin tous les hommes sont d'accord sur ce point essentiel. Et si tous ne raisonnent pas juste sur la résurrection, tous du moins s'accordent et se rapprochent sur l'existence d'un jugement au sortir de cette vie, d'un tribunal qui distribue des récompenses et des peines pour les bonnes et les mauvaises actions. Si cela n'était pas, pourquoi Dieu aurait-

il fait rouler les cieux sur nos têtes, pourquoi aurait-il affermi la terre sous nos pieds, l'aurait-il environnée de la mer, enveloppée de l'air? pourquoi sa Providence nous aurait-elle prodigué tous ses soins, si elle ne devait pas les étendre au-delà de cette vie mortelle?

4. Ne voyez-vous pas combien d'hommes, fidèles à la pratique de la vertu, sont morts après avoir essuyé mille disgrâces, sans avoir éprouvé aucun bonheur? combien d'autres au contraire qui ont commis une infinité de crimes, qui ont pillé le bien d'autrui, dépouillé et opprimé la veuve et l'orphelin, ont fini leurs jours après avoir été comblés de richesses, après avoir joui de toutes les délices et de toutes les prospérités de ce siècle sans aucun mélange d'afflictions?

Quand donc les premiers recevront-ils le prix de leur vertu ou les autres porteront-ils la peine de leur perversité, si tout finit avec la vie présente? S'il existe un Dieu, comme il en existe un, tout le monde conviendra que ce Dieu est juste; on conviendra de même qu'étant juste, il rendra aux bons et aux méchants selon leurs œuvres; or, s'il doit traiter les uns et les autres suivant leur mérite, et qu'ici-bas le méchant ne soit pas puni de ses crimes, ni le bon récompensé de sa vertu, il est clair qu'il doit y avoir un temps et un lieu où ils recevront chacun le traitement dont ils sont dignes.

Mais pourquoi Dieu a-t-il placé au dedans de nous un juge aussi constamment en éveil et aussi attentif? je veux dire la conscience. Non, il n'est pas dans le monde un juge aussi vigilant que notre conscience. Les autres juges peuvent être ou corrompus par l'or, ou gagnés par la flatterie, ou intimidés par la crainte; tels sont les motifs, sans parler de beaucoup d'autres, qui altèrent, qui pervertissent leur jugement, mais auxquels la conscience ne cède jamais. On aurait beau offrir de l'or, flatter, menacer, employer tous les moyens imaginables, elle portera toujours une sentence sévère contre les pensées des pécheurs. Celui qui a fait la faute se condamne lui-même sans que personne l'accuse. Et ce n'est pas une fois, deux fois, même à plusieurs reprises, et pendant tout le cours de la vie, que la conscience s'élève contre le coupable. Quelque long espace de temps qui se soit écoulé, elle n'a pas oublié ses fautes, elle les lui reproche avec force au moment qu'il les commet, avant qu'il les ait commises, après qu'il les a commises, et surtout lorsqu'elles sont consommées. Car au moment où nous commettons le péché, enivrés par le plaisir, nous sentons moins le mal que nous faisons. Mais lorsqu'il est commis et consommé, c'est alors surtout que la passion étant éteinte, l'aiguillon du repentir vient tourmenter notre âme. Dans les douleurs qu'il nous cause, il nous arrive tout le contraire de ce qu'éprouvent les femmes dans le travail de l'enfantement. C'est avant d'avoir mis leur enfant au monde que les femmes souffrent des peines insupportables, des douleurs aiguës et déchirantes : dès que l'enfant est sorti des entrailles, les douleurs cessent et sont sorties, pour ainsi dire, avec lui. Il n'en est pas de même dans le péché. Tant que nous concevons et que nous formons au dedans de nous-mêmes des desseins criminels, nous paraissons contents et satisfaits; dès que nous avons enfanté le péché, que nous avons produit ce fruit malheureux, c'est alors que, frappés de sa difformité, nous éprouvons des douleurs plus vives et plus cruelles qu'une femme qui est sur le point de mettre un enfant au monde. Ainsi je vous exhorte principalement à n'admettre en vous aucune pensée mauvaise; ou si vous l'admettez, à étouffer sur-le-champ ce germe de corruption. Que si vous avez porté la faiblesse jusqu'à consommer et enfanter le péché, donnez-lui aussitôt la mort par la confession et par les larmes en vous accusant vous-même.

Car, rien n'est si destructif du péché que l'accusation et la condamnation de soi-même avec repentir et avec larmes. Vous avez condamné votre faute; dès lors vous en avez déposé le fardeau funeste. Qui le dit? Dieu lui-même qui nous juge : « Confessez », dit-il, « le premier vos péchés, afin que vous soyez « justifié ». (Is., XLIII, 26.) Eh! pourquoi, je vous le demande, rougiriez-vous de dire vos fautes? Est-ce que vous les dites à un homme pour qu'il vous en fasse des reproches? Est-ce que vous les avouez à votre compagnon de servitude afin qu'il aille les divulguer? c'est à votre Seigneur, c'est à un père tendre et attentif, c'est à un médecin que vous montrez vos plaies. Quand vous ne lui confesseriez pas vos fautes, il ne les ignorerait pas, lui qui les connaissait avant qu'elles fussent commises. Pourquoi ne lui en feriez-vous pas l'aveu? Votre accusation, loin de rendre plus pesant le far-

deau de vos péchés, le rend plus léger et plus doux. Le Seigneur veut que vous déclariez vos fautes, non pour les punir, mais pour vous les pardonner; non pour apprendre de vous que vous êtes coupable, puisqu'il le sait par lui-même, mais pour que vous appreniez quelle dette il vous remet. Il veut que vous connaissiez la grandeur du bienfait qu'il vous accorde, afin que vous ne cessiez de lui en rendre grâce, afin que vous soyez plus lent à commettre le péché, et plus ardent à pratiquer la vertu. Si vous ne déclarez pas la grandeur de la dette, vous ne reconnaîtrez pas tout le prix de la rémission. Je ne vous force pas, dit-il, de paraître en plein théâtre et de prendre un grand nombre de témoins. Confessez votre faute à moi seul en particulier, afin que je guérisse votre plaie et que je vous délivre de vos douleurs [1].

Voilà pourquoi Dieu nous a donné les remords de la conscience, en cela plus attentif que le plus tendre des pères. Lorsqu'un père a averti son fils plusieurs fois, et qu'il reste incorrigible, il cesse enfin de l'avertir, le renonce pour son fils, le chasse de sa maison, et le retranche de sa parenté. Il n'en est pas de même de la conscience. Quand elle nous aurait avertis mille fois sans que nous l'ayons écoutée, elle nous avertit toujours, et ne cesse pas jusqu'à notre dernier soupir. Elle nous fait entendre sa voix dans les maisons, dans les carrefours, à table, dans la place publique, dans les chemins : souvent même, pendant le sommeil, elle nous présente le tableau et l'image de nos crimes.

5. Et voyez la sagesse de Dieu ! Il n'a point permis que les reproches de la conscience fussent continuels, parce que nous n'aurions pu en supporter le poids, si elle nous eût accusés continuellement; d'un autre côté, il n'a point voulu qu'elle fût assez faible pour se lasser après une ou deux réprimandes. En effet, si elle eût dû nous tourmenter chaque jour et à chaque heure, nous aurions succombé sous l'excès de la peine; ou si, après nous avoir avertis une ou deux fois, elle eût cessé de nous reprendre, nous n'en aurions pas retiré un grand fruit. Voilà pourquoi Dieu a voulu que ses reproches fussent fréquents, mais non continuels : fréquents, pour que nous ne tombions pas dans le relâchement, mais pour qu'avertis toujours et jusqu'à la fin, nous soyons éveillés et attentifs; il n'a point voulu qu'ils fussent continuels et qu'ils vinssent coup sur coup, pour que nous ne soyons pas découragés, mais que nous respirions dans des moments de relâche et de repos. Car, si ne s'affliger aucunement de ses fautes, est quelque chose de funeste et qui produit une insensibilité extrême, s'affliger continuellement et outre mesure, n'est guère moins nuisible, parce que l'excès de l'affliction étouffe en nous les sentiments naturels, accable l'âme, l'atterre, la rend incapable de produire de bonnes actions.

Voilà pourquoi Dieu ne permet à la conscience de nous poursuivre et de nous accuser que par intervalles, d'autant plus qu'elle n'épargne point le coupable, et qu'il n'est point pour lui d'aiguillon plus cuisant. Ce n'est pas seulement lorsque nous péchons nous-mêmes, mais lorsque d'autres commettent les mêmes fautes, qu'elle se réveille, qu'elle s'élève contre nous avec force. Un débauché, un adultère, un voleur, prennent pour eux-mêmes les reproches qu'ils entendent faire à d'autres qui se sont livrés aux mêmes excès; et des réprimandes étrangères leur remettent sous les yeux leurs fautes personnelles; c'est un autre qu'on accuse, et celui qui n'est pas accusé sent le même coup lorsqu'il a commis le même attentat. Il en est de même pour les bonnes actions; ceux qui ont bien agi eux-mêmes se réjouissent et triomphent des louanges et des couronnes accordées à d'autres, comme s'ils étaient loués eux-mêmes et couronnés. Qu'y a-t-il donc de plus misérable que le pécheur qui est humilié des reproches qu'on fait à d'autres? Quoi de plus heureux que celui qui pratique la vertu, puisque la joie épanouit son âme lorsqu'on donne à d'autres des éloges, éloges qui lui rappellent le doux souvenir de ses bonnes actions? C'est donc un effet de la sagesse de Dieu, une preuve non équivoque de sa providence attentive, de nous avoir préparé dans les remords de la conscience une ancre sacrée qui nous arrête, et qui empêche que notre âme ne se prolonge sans ressource dans l'abîme du péché.

Ce n'est pas seulement dans l'instant où nous péchons, mais bien des années après, qu'elle nous rappelle souvent nos anciennes fautes. Joseph fut vendu autrefois par ses frères, qui n'avaient à lui reprocher que d'avoir eu un songe qui présageait sa gloire future : « J'ai vu », dit-il, « vos gerbes qui se pros-

[1] Voyez tome Ier, page 221.

« ternaient devant ma gerbe ». (Gen., XXXVII, 7.) Cependant ils auraient dû le conserver pour cette raison-là même, parce qu'il devait être la couronne de toute sa maison, la splendeur de toute sa famille. Mais telle est l'envie, qu'elle s'oppose même à la gloire qui doit rejaillir sur elle ; et l'envieux souffrirait plutôt mille maux que de voir son prochain jouir d'une prospérité dont il pourrait partager l'éclat. Quoi de plus misérable qu'une pareille disposition! C'est ce qu'ont éprouvé les frères de Joseph ; lorsqu'ils l'aperçurent de loin venant leur apporter de la nourriture, ils se dirent les uns aux autres : « Venez, donnons-« lui la mort, et voyons ce que deviendront ses « songes ». (Gen. XXXVII, 20.) Eh quoi! si vous ne respectiez pas le nom de frère, si vous aviez étouffé les sentiments de la nature, ne deviez-vous pas du moins songer aux aliments qu'il vous apportait, à la fonction qu'il remplissait envers vous ? ne deviez-vous pas penser qu'il était envoyé pour vous nourrir ? Mais considérons comment ils prophétisent malgré eux : « Venez », disent-ils, « donnons-lui la mort, et « voyons ce que deviendront ses songes ». S'ils n'eussent pas attenté à sa vie, s'ils ne lui eussent pas tendu des piéges, s'ils n'eussent pas formé le projet criminel de le perdre, ils n'auraient pas su ce que valaient ses songes. Car monter sur le trône d'Egypte sans passer par aucune disgrâce, n'était pas pour Joseph une chose aussi merveilleuse que de parvenir à toute cette splendeur malgré les empêchements et les obstacles. Si ses frères n'avaient pas cherché à le faire périr, ils ne l'auraient pas vendu pour l'Egypte ; s'ils ne l'avaient pas vendu pour l'Egypte, la femme de son maître n'eût pas conçu pour lui de la passion ; si elle n'eût pas conçu pour lui de la passion, il n'aurait pas été jeté en prison, il n'aurait pas expliqué le songe des prisonniers, il n'aurait pas partagé le trône d'Egypte, ses frères ne seraient pas venus pour acheter du blé, ils ne se seraient pas prosternés devant lui. Ainsi, c'est surtout parce qu'ils voulaient le faire mourir qu'ils ont reconnu la vérité de ses songes. Quoi donc ! ont-ils été eux-mêmes les artisans de sa prospérité et de sa grandeur? Non, assurément. Mais tandis qu'ils méditaient de le livrer à la mort, à l'affliction, à la servitude, aux maux les plus horribles, Dieu, qui sait tirer le bien du mal, s'est servi de leur malice pour élever et glorifier celui qu'ils avaient vendu, celui qu'ils voulaient perdre.

6. Et pour que vous ne vous imaginiez pas que ces événements sont l'effet d'un concours fortuit de circonstances, la suite de quelque révolution soudaine, Dieu exécute son dessein par les mains de ceux même qui s'y opposent et le combattent. Il se sert pour l'élévation de Joseph du ministère même de ses ennemis, afin que vous appreniez que personne ne peut empêcher ce que Dieu a résolu, que personne ne peut détourner son bras puissant ; afin que, quand vous serez exposé à quelque persécution, vous n'éprouviez ni découragement ni dépit, mais que vous sachiez que la persécution n'aura qu'une issue heureuse, pourvu que vous supportiez courageusement ses assauts. Par exemple, vous voyez que c'est l'envie qui a revêtu Joseph du souverain pouvoir, qui l'a placé sur le trône, qui a ceint sa tête du diadème ; vous voyez que c'est la persécution qui l'a porté au faîte de la grandeur et de la puissance. Le persécuté a régné en Egypte, les persécuteurs ont été ses esclaves ; l'un a reçu les hommages, les autres se sont prosternés devant lui. Lors donc que vous êtes assailli de malheurs continuels, ne vous troublez pas, ne vous emportez pas, mais attendez la fin. Cette fin sera digne de la bonté d'un Dieu libéral, pourvu que vous receviez avec action de grâce les événements intermédiaires. Exposé aux plus grands périls à cause des songes dont il avait été favorisé, vendu par ses frères, sollicité par la femme de son maître, jeté en prison, Joseph ne s'est pas dit à lui-même : Hélas! que mes songes ont été trompeurs ! je me vois chassé de ma patrie, privé de la liberté. Pour plaire à Dieu, je n'ai pas cédé aux sollicitations de la femme de mon maître, qui m'invitait au crime, je suis puni pour ma vertu et pour ma sagesse. Le Seigneur ne m'a pas défendu, ne m'a pas soutenu de son bras, mais il a permis que les liens et les disgrâces se multipliassent pour moi, se succédassent sans interruption. Au sortir de la citerne j'ai trouvé la servitude ; après la servitude, des sollicitations dangereuses ; après les sollicitations, la calomnie ; après la calomnie, la prison. Aucun de ces événements n'a troublé, n'a affaibli le courage du juste Joseph ; il est resté ferme dans son espérance, et dans la conviction intime que la parole de Dieu ne pouvait manquer d'avoir son effet. Dieu aurait pu exécuter ses grands desseins le jour même ; mais il

permet qu'il s'écoule un long espace de temps, qu'il survienne un grand nombre d'obstacles, afin que vous sachiez quelle est la puissance de Celui qui peut accomplir ses promesses lorsqu'on désespère le plus d'en voir l'accomplissement, afin que vous connaissiez la foi et la patience de ses serviteurs, à qui les accidents les plus tristes ne peuvent faire perdre l'espoir des biens qu'ils attendent.

Cependant les frères de Joseph, poussés par la famine qui les faisait marcher malgré eux, qui les traînait comme par la main d'un soldat devant leur frère établi gouverneur d'Egypte, se présentent à lui pour acheter du blé. Joseph les ayant traités d'« espions » (Gen., XLII, 9) : Quoi donc! se disent-ils les uns aux autres, nous venons pour acheter du blé, et nous courons risque de perdre la vie! Oui, sans doute, puisque votre frère, vous apportant de la nourriture, a couru des risques pour ses jours ; avec cette différence néanmoins qu'il a couru des risques réels, au lieu qu'il ne vous menaçait que pour vous effrayer. Sans être votre ennemi, il jouait le rôle d'un ennemi, afin d'apprendre exactement ce qui se passait dans sa famille. Les frères de Joseph avaient signalé à son égard leur méchanceté et leur ingratitude, Joseph ne voyait pas Benjamin avec eux, craignant alors que cet enfant n'eût éprouvé le même sort que lui, il ordonne que l'un d'eux soit laissé et enfermé, et il permet aux autres de partir avec le blé qu'ils avaient acheté, menaçant de les faire mourir s'ils ne lui amenaient leur jeune frère. Ensuite il leur dit : Laissez quelqu'un d'entre vous, et amenez-moi votre frère, sinon je vous ferai mourir ; que se dirent-ils alors les uns aux autres ? C'est justement que nous souffrons tout ceci parce que nous avons péché contre notre frère, que nous ne l'avons pas écouté lorsqu'il nous suppliait. Voyez-vous depuis combien d'années ils se rappellent leur ancienne faute ! Ils avaient dit autrefois à leur père : « Une bête cruelle a dévoré Joseph » (Gen., XXXVII, 33) ; et maintenant en présence de Joseph lui-même qui les entendait, ils confessaient leur attentat. Chose étonnante ! nous voyons ici un jugement sans corps de preuves, une apologie sans accusation, la conviction d'un fait sans témoins, les auteurs du crime s'accusant eux-mêmes, et publiant ce qui s'était passé dans le secret. Qui donc leur a persuadé, les a forcés d'exposer au grand jour un forfait commis il y a si longtemps ? n'est-il pas clair que c'est la conscience, ce juge incorruptible, qui agitait sans cesse leur âme et qui la troublait? Celui dont ils avaient médité la mort, assis sur un tribunal, les jugeait en silence ; et sans qu'on rendît contre eux de jugement, ils prononçaient eux-mêmes contre eux-mêmes une sentence de condamnation. Ils se condamnaient donc les uns les autres ; l'un d'eux se justifiait en ces mots : « Ne vous ai-je pas dit alors : « Ne faites pas de mal à cet enfant, ne com- « mettez pas un si grand crime contre votre « frère ; c'est son sang aujourd'hui que Dieu « redemande de nous? » Toutefois Joseph, qu'ils avaient voulu immoler à leur envie, ne leur parlait pas de leur action criminelle ; mais, assis sur son tribunal, sans les interroger sur leur faute, il demandait qu'ils lui amenassent leur jeune frère. C'était leur conscience qui, saisissant cette occasion, s'élevait contre eux, leur faisait éprouver ses vifs remords, et, sans que personne les y forçât, leur faisait confesser leur crime. C'est ce qui nous arrive souvent à nous-mêmes pour nos fautes passées ; les maux et les disgrâces que nous éprouvons nous rappellent le souvenir de ces fautes.

7. Convaincus de cette vérité, lorsque nous avons fait quelque mauvaise action, n'attendons pas qu'il nous survienne des malheurs, que nous soyons exposés à des périls, jetés dans les fers ; mais interrogeons chaque jour et à chaque moment le juge placé au dedans de nous, prononçons contre nous-mêmes, cherchons tous les moyens de nous justifier devant Dieu ; ne disputons pas sur la résurrection et sur le jugement dernier, ne permettons pas que d'autres disputent sur ces objets ; mais fermons-leur la bouche par toutes les raisons que nous venons de produire. Non, si nous ne devions pas un jour rendre compte de ce que nous avons fait de mal, Dieu n'aurait point placé au dedans de nous un pareil juge ; il ne nous aurait point fait ce présent, qui est une preuve insigne de sa bonté. En effet, comme il doit nous demander compte un jour de nos œuvres, il nous a donné la conscience, ce juge incorruptible, qui, nous jugeant ici-bas sur nos fautes et nous rendant plus sages, nous fera éviter la rigueur du dernier jugement. C'est ce que dit saint Paul : « Si nous nous jugions nous-mêmes », dit cet

apôtre, « nous ne serions pas jugés par le Seigneur ». (I Cor., II, 31.) Voulons-nous donc n'être pas punis alors, ne pas rendre compte de nos actions, descendons chacun dans notre conscience, examinons notre vie, et, parcourant toutes nos fautes avec exactitude, condamnons notre cœur qui les a commises, affligeons notre âme coupable, punissons et réprimons nos affections criminelles, infligeons-nous à nous-mêmes la peine de nos péchés par une condamnation sévère, par une pénitence rigoureuse, par les larmes, par la confession, par le jeûne et l'aumône, par la tempérance et la charité; afin que, déposant ici-bas toutes nos fautes par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, nous puissions paraître avec toute confiance devant le souverain Juge. Puissions-nous l'obtenir, cette confiance, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

CINQUIÈME HOMÉLIE [1].

ANALYSE.

Ce discours tient au précédent, et a été prononcé immédiatement après. — Il est divisé en deux parties à peu près égales. — Dans la première, l'Orateur parle de la résurrection : il explique un passage de l'apôtre saint Paul, offre aux fidèles les motifs les plus propres à les consoler dans la mort des personnes qui leur sont chères, et les exhorte à se distinguer des infidèles par leur conduite comme ils en sont distingués par leur croyance. — Dans la seconde, pour les exciter à ne pas se laisser abattre par la tristesse quand ils voient mourir les personnes qu'ils chérissent le plus, il leur présente les exemples de Job et d'Abraham, qui tous deux ont montré un courage magnanime, l'un dans la perte d'un grand nombre de fils vertueux, l'autre dans le sacrifice d'un fils unique qu'il était prêt à immoler.

1. La parabole du Lazare nous a occupés pendant quatre jours entiers; nous avons épuisé le trésor renfermé dans un corps infirme et rongé d'ulcères ; trésor non d'or et d'argent ni de pierres précieuses, mais de sagesse, de courage, de fermeté, de patience. Et comme dans les trésors matériels enfouis dans la terre, les yeux n'aperçoivent à la superficie que des ronces, des épines, des aspérités ; tandis que si l'on creuse, on rencontre de grandes richesses : de même pour Lazare, nous n'avons aperçu au dehors que des ulcères, nous avons trouvé au dedans des richesses immenses. Un corps languissant et faible renfermait une âme ardente et courageuse, et l'on voyait s'accomplir dans sa personne cette parole de l'Apôtre : « Plus « l'homme extérieur se détruit, plus l'intérieur « se renouvelle ». (II Cor., IV, 16.)

Nous aurions pu encore aujourd'hui parler de la même parabole, et combattre les hérétiques qui décrient l'Ancien Testament, qui se déchaînent contre les patriarches, qui aiguisent leur langue contre le Créateur de l'univers; mais dans la crainte de causer de la satiété en traitant toujours le même sujet, réservant ces discussions pour un autre temps, nous allons nous occuper d'une autre matière. Une table qui n'offre qu'un seul mets engendre le dégoût; au lieu que celle qui en présente un grand nombre, excite l'appétit par la diversité des aliments. Afin donc qu'il en soit de même pour nos instructions, nous allons retourner au bienheureux Paul que nous paraissions avoir abandonné, d'autant plus que le passage de l'apôtre qu'on vient de nous lire a beaucoup de rapport avec la parabole du Lazare.

Vous venez d'entendre saint Paul faisant retentir ces paroles : « Je ne veux pas que vous « ignoriez ce que vous devez savoir touchant « ceux qui dorment du sommeil de la mort, « afin que vous ne vous affligiez pas comme « font les autres hommes qui n'ont point d'es« pérance ». (I Thess., IV, 12.) L'Evangile et l'Apôtre s'expriment d'une manière différente ;

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

mais ils se rapprochent par le fonds des choses, et ont ensemble un accord parfait. Dans la parabole du Lazare, nous avons beaucoup raisonné sur la résurrection et sur le dernier jugement; le passage de saint Paul nous ramène encore au même sujet, et si nous creusons ce passage, nous y trouverons le même trésor. Nous avions alors pour but d'apprendre aux auditeurs à ne pas se laisser éblouir par le faux éclat des biens de ce monde, mais à pénétrer plus avant par l'espérance, à penser tous les jours aux sentences rigoureuses qui seront rendues dans les derniers temps, à ce jugement redoutable, à ce Juge incorruptible. Dans ce qu'on vient de nous lire, saint Paul vous donne aujourd'hui le même conseil que vous devez écouter avec attention : « Je ne veux « pas », dit-il, « mes frères, que vous ignoriez « ce que vous devez savoir touchant ceux qui « dorment du sommeil de la mort, afin que « vous ne vous affligiez pas comme font les « autres hommes qui n'ont point d'espérance. « Car si nous croyons que Jésus est mort et « ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu « amènera avec Jésus ceux qui se seront en« dormis en lui du sommeil de la mort ».

Il est à propos de nous arrêter d'abord à examiner pourquoi, lorsque saint Paul parle de Jésus-Christ, il appelle mort sa mort; au lieu que lorsqu'il parle de notre fin, il la nomme sommeil, et non pas mort; car il ne dit pas : touchant ceux qui sont morts, mais : « touchant ceux qui dorment ». Et plus bas : « Nous devons croire aussi que Dieu amènera « avec Jésus ceux qui se seront endormis ». Il ne dit pas : ceux qui seront morts. Il continue : « Nous », dit-il, « qui vivons, et qui sommes « réservés pour l'avénement du Seigneur, « nous ne préviendrons pas ceux qui sont déjà « endormis ». Il ne dit pas ici non plus : ceux qui sont morts; mais parlant pour la troisième fois de la mort de l'homme, il la nomme sommeil. Au contraire, lorsqu'il parle de Jésus-Christ, comment s'exprime-t-il? « Car si nous « croyons que Jésus est mort ». Il ne dit pas : est endormi, mais : « est mort». Pourquoi donc appelle-t-il la mort de Jésus-Christ mort, et la nôtre sommeil ? Ce n'est point sans cause et au hasard qu'il s'est servi de cette expression plutôt que d'une autre; il cache sous ces paroles un sens profond et sublime. En parlant du Fils de Dieu il se sert du nom de mort, afin de confirmer le supplice qu'il a subi pour nous : en parlant de l'homme il emploie le nom de sommeil, afin de consoler notre tristesse. Comme la mort de Jésus-Christ a été suivie de la résurrection, il ne craint pas de l'appeler mort; mais comme chez nous la résurrection n'est qu'en espoir, il nomme notre mort sommeil, se servant d'une expression propre à nous consoler, propre à nous donner d'heureuses espérances. Celui qui dort se réveillera sans doute; or, la mort n'est autre chose qu'un long sommeil. Et ne me dites pas que celui qui est mort ne parle plus, qu'il n'entend, ne voit, ne sent rien : car celui qui dort est dans le même état; et s'il faut dire quelque chose de surprenant, c'est que l'âme de celui qui dort est comme endormie, au lieu que l'âme de celui qui est mort est réveillée.

Mais, direz-vous, son corps pourrit et se corrompt, il devient cendre et poussière. Mais c'est pour cela, mon cher frère, que nous devons surtout nous réjouir. En effet, lorsqu'on veut reconstruire une vieille maison qui tombe en ruines, après avoir fait sortir les habitants, on détruit la maison même pour la rebâtir plus belle; et loin que ceux qu'on a fait sortir s'affligent, ils se réjouissent, parce qu'ils considèrent moins la destruction qui frappe actuellement leur vue, qu'ils n'imaginent la reconstruction qui est dans l'éloignement de l'avenir. De même, lorsque Dieu veut détruire notre corps, il en fait d'abord sortir l'âme comme d'une maison, afin de la faire rentrer avec plus de gloire dans cette maison qu'il aura rebâtie plus belle. Ne considérons donc pas la destruction présente, mais la splendeur future de la demeure détruite.

2. Un artiste a-t-il entre les mains une statue usée par la rouille et par le temps, mutilée dans plusieurs de ses parties, il la brise, la jette dans le fourneau, la fait fondre avec soin pour la refaire plus belle. La statue brisée pour être jetée dans le fourneau n'est pas détruite, mais renouvelée : ainsi la mort de nos corps n'est pas une destruction, mais un renouvellement. Lors donc que vous voyez notre chair se pourrir et se fondre dans la fournaise du tombeau, ne vous en tenez pas à ce que vos yeux aperçoivent, mais attendez la refonte, et, sans vous arrêter au changement opéré dans une statue, allez plus avant par l'imagination. Le statuaire qui jette dans le fourneau un corps d'airain, ne vous rend pas une statue d'or et immortelle, mais il la refait de nouveau en airain. Il

n'en est pas de même de Dieu; il jette dans le fourneau un corps de boue et mortel, et il vous rend une statue d'or et immortelle. La terre qui reçoit dans son sein un corps périssable et corruptible, vous le rend incorruptible et inaltérable. Ne considérez donc pas cet homme étendu sans vie et sans voix, les yeux fermés; mais pénétrez dans l'avenir, voyez le ressuscitant, se revêtant d'une gloire ineffable, divine, surnaturelle, et transportez vos idées de l'objet présent à l'espoir futur. Vous regrettez une personne qui vous était chère, et que vous ne reverrez plus; c'est là ce qui vous afflige, ce qui cause vos pleurs et vos lamentations. Mais quoi! si vous donniez votre fille à un jeune époux, qui l'emmènerait dans un pays éloigné pour l'y faire jouir d'une fortune brillante, loin de croire que ce fût là un malheur pour vous, vous vous consoleriez de l'absence de votre fille en apprenant la prospérité dont elle jouit ailleurs; et lorsque ce n'est pas un homme, un de vos semblables, mais le Seigneur lui-même qui a pris votre ami, vous pleurez, vous vous lamentez! cette conduite est-elle raisonnable?

Mais, direz-vous, comment ne pas s'affliger lorsqu'on est homme? J'en conviens; aussi n'est-ce pas l'affliction que je blâme, mais l'excès de l'affliction. Il est dans la nature de ressentir de la tristesse, mais s'attrister outre mesure est sinon une déraison et une folie, du moins le fait d'une âme peu virile. Affligez-vous, pleurez; mais ne vous désespérez pas, ne vous emportez pas, ne vous indignez pas. Dieu prend votre ami; rendez grâces à Dieu, afin d'honorer votre ami au sortir de ce monde, et de lui faire les funérailles les plus nobles et les plus magnifiques. Si vous vous emportez, vous outragez votre ami décédé, vous irritez le Seigneur qui le prend, vous vous faites tort à vous-même; si vous rendez grâces au Ciel, vous honorez le mort, vous glorifiez le Très-Haut, vous vous faites du bien à vous-même. Pleurez, mais comme votre Maître a pleuré Lazare, en gardant des mesures, en observant des règles, en mettant à votre douleur des bornes que vous ne devez point passer. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Je ne veux pas « que vous ignoriez ce que vous devez savoir « touchant ceux qui dorment du sommeil de « la mort, afin que vous ne vous affligiez pas « comme font les autres hommes qui n'ont « point d'espérance. Affligez-vous, dit-il, mais non comme le païen qui ne croit pas à la résurrection, qui n'espère pas une vie future. J'ai honte, croyez-moi, je rougis, lorsque, traversant la place publique, je vois des troupes de femmes dans le plus grand désordre, s'arrachant les cheveux, se déchirant les joues et les bras, se livrant à ces excès en présence des infidèles. Eh! que diront-ils de nous ces infidèles? comment s'exprimeront-ils à notre sujet? sont-ce là ces hommes qui raisonnent si bien sur la résurrection? Oui, sans doute; mais leur conduite n'est guère d'accord avec leur croyance; ils parlent de résurrection dans leurs discours, et leurs actions sont celles de personnes qui n'y croient pas. S'ils y croyaient fermement, agiraient-ils ainsi? s'ils étaient persuadés que celui qu'ils pleurent est passé à un état plus heureux, se lamenteraient-ils? Tels sont les propos, et de plus piquants encore, que ne manquent pas de tenir les infidèles lorsqu'ils entendent nos lamentations. Soyons donc plus sages, rougissons de notre faiblesse, ne nous causons pas à nous-mêmes et à ceux qui nous voient un si grave préjudice.

Eh! pourquoi, je vous le demande, pleurez-vous celui qui a quitté ce monde? Est-ce parce qu'il était méchant et vicieux? Mais vous devez rendre grâces au Seigneur de ce qu'il a rompu le cours de ses vices. Est-ce parce qu'il était bon et vertueux? Mais vous devez vous réjouir de ce qu'il a été enlevé avant que le vice eût corrompu son cœur, de ce qu'il a passé dans un séjour où sa vertu sera désormais en sûreté, où l'on ne pourra plus craindre pour lui de changement. Est-ce parce qu'il était jeune? c'est une raison de glorifier Dieu qui l'a pris, qui l'a appelé de bonne heure à une condition plus heureuse. Est-ce parce qu'il était avancé en âge? c'est encore une raison de rendre grâces à Dieu qui l'a délivré des infirmités de la vieillesse. Respectez la forme de nos funérailles. Si l'on chante des psaumes, si l'on prononce des prières, si l'on rassemble les Pères, les Frères, ce n'est pas afin que vous pleuriez le mort, que vous vous lamentiez, que vous vous désespériez, mais afin que vous rendiez grâces au Seigneur qui l'appelle à lui. Et comme ceux qui vont prendre possession d'une magistrature, sont accompagnés d'un grand nombre de personnes qui les félicitent; de même lorsque les saints partent de ce monde, tous leurs amis doivent les accompa-

gner en les félicitant, parce qu'ils sont appelés à de grands honneurs.

La mort est un repos, la délivrance des peines et des inquiétudes de cette vie. Lors donc que vous voyez un de vos parents quitter la terre pour toujours, ne vous emportez pas, mais touché et pénétré, rentrez en vous-même, interrogez votre conscience, et considérez que vous ne tarderez pas à subir la même fin. Devenu plus sage et craignant pour vous-même en voyant mourir un de vos semblables, sortez de votre langueur, revenez sur vos actions, corrigez vos fautes, opérez en vous un parfait changement.

Nous différons des infidèles en ce que nous jugeons autrement des choses. L'infidèle voit le ciel; et il l'adore, parce qu'il pense que c'est un dieu. Il voit la terre; et il lui rend un culte, et il soupire après les objets sensibles. Nous, au contraire, nous voyons le ciel; et nous admirons celui qui l'a fait, parce que nous ne croyons pas que ce soit un dieu, mais l'ouvrage de Dieu. Je vois l'univers créé; et la vue des créatures m'élève jusqu'au Créateur. L'infidèle voit les richesses; et, frappé de leur éclat, il soupire après elles : moi, je vois les richesses, et je les méprise. Il voit la pauvreté, et il se lamente; moi, je vois la pauvreté, et je me réjouis. L'un et l'autre nous ne voyons pas les choses de la même manière, et nous différons aussi sur la mort. Il voit un cadavre, et il croit que c'est un cadavre; moi, je vois un cadavre, et je juge la mort un sommeil. Et comme les savants et les ignorants ne voient pas des mêmes yeux les caractères qui forment une écriture, que les uns n'y aperçoivent que des figures muettes, tandis que les autres y découvrent, avec intelligence, tous les sens qu'ils renferment : ainsi dans les choses de ce siècle, les événements viennent frapper également nos regards, mais nous ne les voyons pas des mêmes yeux, et nous n'en jugeons pas de même. Nous qui différons des infidèles dans tout le reste, porterons-nous le même jugement qu'eux sur la mort?

3. Songez où est allé celui que vous pleurez, et que cette idée vous console. Il est allé où est saint Paul, où est saint Pierre, où est le chœur de tous les saints. Songez avec quelle gloire, avec quel éclat il doit ressusciter un jour! Songez que, par vos pleurs et vos lamentations, vous vous ferez le plus grand tort à vous-même, sans pouvoir remédier à vos malheurs ni réparer vos pertes. Songez à ceux que vous imitez en vous désespérant comme vous faites, et craignez de partager leur faute. Qui donc imitez-vous? qui prenez-vous pour modèles? ceux qui n'ont point d'espérance, suivant ce que dit saint Paul : « Afin que vous « ne vous affligiez pas comme tout les autres « hommes, qui n'ont point d'espérance ». Voyez avec quelle exactitude s'exprime l'Apôtre. Il ne dit pas : Ceux qui n'ont point l'espérance de la résurrection, mais simplement : ceux qui n'ont point d'espérance. Car celui qui n'espère pas un jugement futur, n'a aucune espérance; il ne sait pas même s'il existe de Dieu, si ce Dieu veille sur les choses de ce monde, si sa justice examine tout ce qui s'y passe. Celui qui ne sait ni ne croit ces vérités, est plus déraisonnable que la brute : il a banni de son cœur tous les principes de police humaine et de justice naturelle. Oui, sans doute, celui qui ne s'attend pas à rendre compte de ses actions, sera aussi incapable d'acquérir quelque vertu, que susceptible de tous les vices. Pénétrés de ces idées, et pensant à la folie, à la démence des païens dont nous nous rapprochons par nos pleurs et nos lamentations, évitons d'avoir avec eux de la ressemblance. Voilà pourquoi saint Paul parle des infidèles, c'est afin que, songeant au déshonneur que vous vous faites à vous-même, vous rougissiez d'avoir avec eux des rapports, vous reveniez à la dignité de votre nature.

Et ce n'est pas seulement dans cet endroit, mais dans plusieurs autres et sans cesse, que le bienheureux Paul emploie ce langage. Lorsqu'il veut nous retirer du péché, il montre avec qui nous nous associons par le péché, afin que la qualité des personnes nous fasse éviter toute communication avec elles. Aussi disait-il, en écrivant aux Thessaloniciens : « Que « chacun sache posséder le vase de son corps « avec sainteté et décence, et non en se livrant « à des passions honteuses, comme les païens, « qui ne connaissent pas Dieu ». (I Thess., IV, 4 et 5.) « Je vous avertis », dit-il aux Ephésiens, « de ne plus vivre comme les autres nations « qui suivent dans leur conduite la vanité de « leurs pensées ». (Ephés., IV, 17). « Je ne veux « pas, mes frères », dit-il ici, « que vous igno« riez ce que vous devez savoir touchant ceux « qui dorment du sommeil de la mort, afin « que vous ne vous affligiez pas comme les « autres hommes, qui n'ont point d'espérance »;

Car ce n'est pas la nature des choses, mais la disposition de notre âme, qui produit en nous l'affliction; ce n'est pas la mort de celui qui sort de ce monde, mais la faiblesse de ceux qui le pleurent. Aucun des évènements présents ne pourra donc affliger le fidèle; mais avant de jouir des biens futurs, il diffère dès à présent des infidèles, en ce qu'il ne retire pas de médiocres avantages de la sagesse chrétienne, qui lui procure une joie continuelle et une tranquillité parfaite. C'est ce qui fait dire au même saint Paul : « Réjouissez-vous sans « cesse dans le Seigneur; je vous le dis encore « une fois, réjouissez-vous ». (Philip., IV, 4.) Ainsi, même avant la résurrection, nous recevons ici-bas cette douce récompense, de ne nous laisser abattre par aucun des maux qui nous surviennent, mais de jouir d'une grande consolation par l'espoir des biens futurs. Ainsi donc nous avons un double avantage, et l'infidèle au contraire éprouve ce double préjudice, et d'être puni dans un autre monde pour n'avoir pas cru à la résurrection, et de se laisser abattre par les malheurs présents, parce qu'il n'espère aucun bonheur à venir. Nous devons rendre grâces à Dieu non-seulement pour la résurrection, mais pour l'espérance de la résurrection qui peut consoler notre âme affligée, et nous inspirer au sujet des morts cette ferme confiance, qu'ils ressusciteront un jour et que nous les retrouverons ailleurs.

S'il faut s'affliger et pleurer, pleurons ceux qui vivent dans le péché, et non ceux qui meurent dans la vertu. C'est ce que fait encore saint Paul : « J'appréhende », dit-il, écrivant aux Corinthiens, « que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et « que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs ». (II Cor., XII, 21.) Il ne dit pas : plusieurs qui seront morts, mais « plusieurs qui, « étant déjà tombés dans des excès et des dé« réglements infâmes, n'en ont point fait pé« nitence ». Ce sont ceux-là qu'il faut pleurer, comme un écrivain sacré nous y exhorte : « Pleurez un mort », dit-il, « parce qu'il ne « jouit plus de la lumière du jour; pleurez « aussi un insensé, parce qu'il ne jouit plus de « la raison. Pleurez peu un mort qui a trouvé « un repos éternel; pleurez davantage un in« sensé, dont la vie est pire que le trépas ». (Eccl., XXII, 10, 11 et 12.) Mais si celui qui est privé de la raison, doit être pleuré sans cesse, combien plus ne doit-on pas pleurer celui qui est privé de la justice et qui a perdu l'espérance en Dieu? Pleurons donc ces hommes parce que ces pleurs nous sont profitables, et qu'en les pleurant nous nous corrigeons souvent nous-mêmes; au lieu que les lamentations au sujet des morts sont aussi peu raisonnables qu'elles nous sont nuisibles. Ne renversons point l'ordre, pleurons seulement le péché; quant à tout le reste, la pauvreté, la maladie, la mort prématurée, la calomnie, les persécutions, et tous les maux humains qui peuvent fondre sur nous, supportons-les courageusement, parce que, si nous sommes sages, ces maux ne sont qu'une occasion de mériter plus de couronnes.

4. Et comment, étant homme, direz-vous, peut-on ne pas s'affliger? Moi, je dis, au contraire, comment peut-on s'affliger étant homme, doué de raison et d'intelligence, soutenu par l'espoir des biens futurs?

Et quel est celui, direz-vous encore, qui ne se soit pas laissé abattre par la tristesse? Il s'en est trouvé plusieurs dans différentes régions, et de notre temps et du temps de nos ancêtres. Ecoutez ce que dit Job après avoir perdu tous ses enfants : « Le Seigneur me les « a donnés, le Seigneur me les a ôtés, il est « arrivé ce que le Seigneur a voulu ». (Job, I, 21.) Ce simple trait du courage de Job est admirable sans doute; mais vous aurez encore bien plus lieu d'être frappés si vous entrez dans le détail. Pensez que le démon ne lui a pas ôté une moitié de ses enfants et laissé l'autre moitié, qu'il ne lui en a pas au moins laissé quelques-uns en le privant du plus grand nombre; mais il a ravagé tous les fruits sans pouvoir renverser l'arbre; il a soulevé tous les flots de la mer sans submerger le navire, il a épuisé toutes ses forces sans ébranler la tour. Quoique assailli de toute part, Job est resté ferme et inébranlable; une grêle de traits a été lancée sur lui sans le frapper, ou du moins sans le blesser. Songez combien il est cruel de perdre un si grand nombre d'enfants! et combien de circonstances capables d'aggraver encore sa peine? Se les voir enlever tous, tous à la fois, dans un seul jour, à la fleur de l'âge, lorsqu'ils avaient montré tant de vertu! se les voir enlever par un tel genre de mort, et recevoir cette dernière disgrâce après tant d'autres! J'insiste sur ce que celui qui leur avait donné la naissance était un père

tendre, et qu'ils étaient eux-mêmes dignes de tous ses regrets. Lorsqu'on voit mourir des enfants vicieux, on est affligé de leur perte ; mais l'affliction n'est pas extrême, elle se trouve fort affaiblie par les mauvaises inclinations de ceux qu'on a perdus. Mais s'ils sont vertueux, la blessure est profonde, on ne peut oublier les êtres chers que l'on pleure, on est inconsolable, on souffre doublement, et par la tendresse de la nature et par le souvenir de leurs excellentes qualités. Or, ce qui prouve que les enfants de Job étaient vertueux, c'est que leur père les élevait avec le plus grand soin, qu'en se levant il faisait pour eux un sacrifice, qu'il craignait pour leurs fautes cachées, qu'il était singulièrement jaloux de leur perfection : ce qui annonce et la vertu des enfants et la tendresse du père. Job était père et père tendre, ses enfants étaient vertueux, les sentiments de la nature et l'amour de la vertu s'unissaient pour augmenter dans son cœur le regret de leur perte, et ainsi la douleur qui brûlait dans son âme s'alimentait à un triple foyer. De plus, lorsqu'on ne se voit enlever qu'une partie de ses enfants, on ne reste pas sans consolation : ceux qui sont laissés adoucissent la douleur causée par la mort de ceux qui sont ôtés. Mais lorsqu'on les a perdus tous, sur qui se reposera un malheureux père qui comptait beaucoup d'enfants, et qui se voit tout à coup sans enfants ? Il était pour Job une cinquième circonstance accablante ; quelle est-elle ? c'est de s'être vu enlever tous ses enfants à la fois. Lorsqu'ils en ont perdu un seul en peu de jours, les femmes et tous les parents se plaignent amèrement que celui qu'ils ont vu mourir, ait disparu soudain de leurs yeux : quelle peine n'a donc pas dû ressentir le père à qui tous ses enfants ont été enlevés, non en deux jours, non en un seul jour, mais en une seule heure ? Le mal que le temps a laissé prévoir, quelque insupportable qu'il soit en lui-même, devient plus léger, parce qu'on s'y est attendu : mais il est bien difficile de le supporter, quand il arrive tout à coup et contre toute attente. Lors donc que, déjà grave par lui-même, le mal est encore aggravé par un choc imprévu et subit, songez combien il doit être accablant, au-dessus de toute expression. Voulez-vous entendre une sixième circonstance ? Job a perdu tous ses enfants à la fleur de l'âge. Or, vous savez combien les morts prématurées sont sensibles, et à quel excès elles nous portent dans la douleur qu'elles nous causent. Enfin, et c'est une septième circonstance, leur mort ne fut pas seulement prématurée, mais encore violente. Job ne vit pas ses enfants expirer dans un lit, mais ensevelis tous sous les ruines de sa maison. Songez donc quels devaient être les sentiments d'un père au milieu de toutes ces ruines, d'un père qui tirait des décombres tantôt une pierre, tantôt un membre sanglant d'un de ses fils, qui voyait une main tenant encore une coupe, une autre étendue vers un des mets ; s'il découvrait un corps, il n'avait même plus la forme humaine, le front, les yeux, la bouche, tous les traits du visage étaient si défigurés par mille blessures diverses, qu'un père tendre ne pouvait reconnaître des enfants chéris. Ce seul récit vous touche, et vous pleurez ; songez quelle devait être la force de celui qui était le témoin d'un pareil spectacle ; et si après un si long espace de temps, nous ne pouvons, sans verser des larmes, entendre raconter cette déplorable catastrophe, quoiqu'elle nous soit étrangère, quelle devait être la constance de celui qui voyait ce désastre de ses propres yeux, qui ne raisonnait pas sur le malheur d'un autre, mais qui supportait le sien propre ! Job demeura calme et résigné, il ne se permit aucune plainte : il ne dit pas : Quoi donc ! est-ce là le prix que je reçois de ma bienfaisance ? n'ai-je ouvert ma maison aux étrangers que pour la voir devenir le tombeau de mes enfants ? n'ai-je travaillé à former mes enfants dans toutes les vertus que pour les voir subir une fin aussi triste ? L'homme juste ne fit entendre aucune de ces plaintes, il n'y pensa pas même ; mais il supporta courageusement toutes ces pertes, quoiqu'il eût élevé avec le plus grand soin les enfants que lui enlevait une mort cruelle. De même qu'un habile statuaire perfectionne et finit ses statues avec la plus grande attention ; ainsi Job avait formé lui-même, avait orné l'âme de ses enfants. Et comme un jardinier laborieux arrose, munit, garantit, cultive de toutes les façons les racines des palmiers et des oliviers : de même Job ne cessait pas de cultiver l'âme de chacun de ses enfants, de la rendre propre à produire de plus grands fruits de vertu. Cependant il vit ces racines arrachées par un souffle violent du malin esprit, étendues par terre, périr de la manière la plus méprisable ; et loin

de proférer aucun murmure, il rendit grâces à Dieu, et par là porta un coup mortel au démon.

5. Si vous faites cette réflexion que Job avait plusieurs enfants, que d'autres ont souvent perdu un fils unique chéri, et que cette dernière perte est d'une autre nature ; votre réflexion est juste, et je conviens avec vous que les pertes de Job n'étaient pas de la même nature, c'est-à-dire qu'elles devaient être beaucoup plus sensibles : car enfin à quoi lui a servi d'avoir plusieurs enfants, sinon à aggraver sa disgrâce, à rendre sa douleur plus amère en le frappant d'autant de coups qu'il perdait de têtes ?

Mais si vous voulez voir un père qui n'ayant qu'un fils, montre autant et même plus de courage, rappelez-vous le patriarche Abraham, qui ne vit pas Isaac mourir, mais ce qui était beaucoup plus triste, beaucoup plus douloureux, qui reçut l'ordre de l'immoler lui-même, sans disputer contre cet ordre, sans se révolter contre Dieu qui le lui signifiait, sans lui adresser ses plaintes : Pourquoi m'avez-vous fait père ? était-ce afin de me rendre meurtrier de mon enfant ? Il valait mieux ne pas me donner un fils, que de me l'ôter de cette manière après me l'avoir donné. Vouliez-vous le prendre ? pourquoi me commander de l'immoler de ma main, de souiller mon bras de son sang ? Ne m'avez-vous pas promis de remplir la terre de ma postérité par cet enfant même ? peut-on donner des fruits lorsqu'on ôte la racine ? pouvez-vous me promettre une postérité en me commandant d'immoler mon fils ? a-t-on jamais rien vu, a-t-on jamais rien entendu de semblable ? Ah ! sans doute, j'ai été trompé, j'ai été abusé. Loin de tenir ce langage et d'y songer même, loin de disputer contre l'ordre du Seigneur et de lui en demander compte, dès qu'il lui eut dit : « Prenez votre fils unique qui vous est « cher, Isaac, et conduisez-le sur une des mon-« tagnes que je vous indiquerai » (Gen., XXII, 2), il exécuta cet ordre avec tant de zèle qu'il fit même plus que ce qui lui était prescrit. En effet il cacha ce sacrifice à sa femme et à ses serviteurs, laissa ceux-ci au bas de la montagne, et ne prit avec lui que la victime : tant il obéissait avec empressement et sans aucune résistance ! Songez quel embarras c'était pour un père de s'entretenir seul avec son fils sans que personne fût présent, lorsque les entrailles se troublent davantage, lorsque toute la tendresse se réveille, et de s'entretenir avec ce fils plusieurs jours de suite. S'il avait exécuté dans le moment l'ordre qui lui était donné, ce serait quelque chose de grand et d'admirable, mais non pas d'aussi admirable que de ne ressentir aucune faiblesse pour son cher Isaac, quoique sa tendresse fût mise à l'épreuve pendant plusieurs jours. Dieu lui a ouvert un plus grand champ, une lice plus étendue, afin que vous puissiez mieux contempler ce généreux athlète ; car c'était vraiment un athlète qui ne combattait point contre un autre homme, mais contre la force impérieuse de la nature. Quel discours pourrait exprimer son courage ? il a conduit lui-même son cher fils, l'a lié, l'a mis sur le bûcher ; il a pris le glaive, et il était prêt à frapper le coup. Je ne puis dire comment il a pu remplir ce triste ministère ; c'est ce qui n'est connu que du prêtre de ce sacrifice nouveau : la parole ne peut y atteindre. Comment son bras ne s'est-il pas desséché ? comment les nerfs de sa main ne se sont-ils pas retirés ? comment la vue d'un enfant chéri n'a-t-elle pas jeté le trouble dans son âme ? Isaac ne mérite pas moins notre admiration. Le fils était aussi soumis à son père que le père était soumis à Dieu. L'un n'a pas demandé compte à Dieu de l'ordre qu'il lui donnait d'immoler son fils ; l'autre n'a pas demandé raison à son père de sa conduite, lorsqu'il le liait et le menait à l'autel, mais il a courbé docilement sa tête sous le bras paternel. On vit alors dans le même homme un père et un sacrificateur ; on vit un sacrifice où il n'y eut pas de sang répandu, un holocauste sans feu, un autel offrant l'image de la mort et de la résurrection ; car Abraham acheva le sacrifice et ne l'acheva point : son bras n'immola point son fils, mais son cœur l'immola. Et si Dieu lui signifia un pareil ordre, ce n'était point pour voir répandre le sang, mais pour nous faire connaître les sentiments d'une âme généreuse, pour proclamer son courage dans tout l'univers, et apprendre à tous les siècles futurs qu'il faut sacrifier aux ordres du Seigneur ses enfants, la nature, tous les biens, sa vie même. Abraham descendit donc de la montagne, et ramena dans Isaac vivant un témoin de sa noble résignation.

Quelle excuse, je le demande, quelle défense nous restera-t-il, si, lorsque nous voyons un père généreux obéir au Seigneur avec tant de promptitude, lui abandonner tout ce qu'il a de

plus cher, nous nous révoltons contre la providence ? Ne me parlez point d'affliction, ni de disgrâce insupportable, mais considérez qu'Abraham était supérieur à l'affliction la plus accablante : l'ordre qu'il recevait était capable de troubler sa raison, de le jeter dans l'embarras, de renverser sa foi pour les promesses qui lui avaient été faites. En effet, qui du commun des hommes n'eût pas cru qu'on l'avait trompé en lui promettant une postérité nombreuse ? Mais Abraham ne pensa pas ainsi. Job ne mérite pas moins d'être admiré pour sa constance et sa modération dans le malheur. En effet, après avoir montré tant de vertu, après avoir signalé sa charité et sa bienfaisance, pouvant se rendre le témoignage que ni lui ni ses enfants n'avaient fait aucun mal, il se vit accablé d'une affliction nouvelle et extraordinaire, telle que les plus scélérats n'en n'avaient jamais éprouvé de semblable, et néanmoins il s'éleva au-dessus des idées communes, il ne crut pas, parce qu'il était malheureux, que la vertu était inutile, et que jusqu'alors il avait pris un mauvais parti. Nous ne devons donc pas seulement les admirer l'un et l'autre à ces deux titres, mais, pleins d'une noble émulation, nous efforcer de les imiter. Et qu'on ne m'objecte pas que c'étaient des hommes admirables et d'un héroïsme qu'il n'est pas donné à tous d'avoir. Oui, sans doute, c'étaient de grands hommes, des hommes admirables, mais on nous demande encore plus de vertu et de sagesse qu'à ces deux saints et à tous ceux de l'Ancien Testament : « Si votre justice », dit l'Evangile, « n'est plus abondante que celle des « scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas « dans le royaume des cieux ». (Matth., v, 20.)

Ainsi donc, instruits de tout côté, recueillant ce que nous avons dit de la résurrection, et des deux hommes que nous vous avons proposés pour modèles, travaillez sans cesse à tranquilliser vos âmes, dans le temps de l'affliction, et même lorsque vous êtes exempts de douleur. Voilà pourquoi j'ai traité le sujet dont je viens de vous entretenir, quoique aucun de vous ne soit dans la tristesse, afin que, lorsque nous tomberons dans quelque disgrâce, nous nous rappelions ces discours, et que nous y trouvions une consolation suffisante. C'est ainsi que les soldats s'occupent en temps de paix d'exercices militaires, afin que, lorsqu'il faudra combattre, lorsque les circonstances demanderont des hommes aguerris, ils fassent usage à propos de l'habileté et de l'expérience qu'ils auront acquises pendant la paix. Nous de même, tandis que nous sommes tranquilles et paisibles, préparons des armes et des remèdes, afin que, lorsque nous serons assaillis par des maux extrêmes, que nous serons en butte à quelque affliction ou à quelque douleur, nous trouvant alors bien armés, munis de toute part, fortifiés de réflexions utiles, des préceptes de Dieu, et des exemples des Saints, nous repoussions avec autant de force que d'adresse les attaques de l'esprit impur. Ainsi nous pourrons passer tranquillement la vie présente, et obtenir le royaume céleste, par la grâce de Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

SIXIÈME HOMÉLIE.

SUR LE TREMBLEMENT DE TERRE, ET SUR LAZARE ET LE MAUVAIS RICHE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Cette Homélie ne se lisait qu'en partie dans les anciennes éditions; les Bénédictins l'ont complétée sur la foi de deux manuscrits [1]. — Elle ne fut prononcée que quelque temps après les précédentes, mais dans un temps néanmoins où le peuple d'Antioche pouvait se souvenir aisément de ce que saint Jean Chrysostome avait dit de Lazare et du mauvais riche dans ses premiers discours. — Un tremblement de terre donna occasion à celui-ci; mais il n'est pas facile de dire quel fut ce tremblement de terre et l'année dans laquelle il arriva, parce que ces tremblements étaient très-fréquents à Antioche. Il y en eut un en 387, avant le renversement des statues de Théodose, et notre saint Docteur, dans sa troisième Homélie sur les Statues, témoigne que la terre avait été secouée plusieurs fois. — Il y en eut aussi les années suivantes, ainsi qu'on le voit dans une homélie éditée par le père Combefis, et où il est parlé d'un tremblement de terre qui avait secoué la ville pendant deux jours. — Marcellin, dans sa chronique, parle d'un grand tremblement de terre qui, en l'année 394, secoua quelques provinces d'Europe. — Le même auteur fait mention d'un autre tremblement qui arriva deux ans après, et qui ébranla tout l'univers. — Si on en croit quelques critiques, et en particulier Hermant, celui dont il est parlé dans ce sixième discours est le tremblement général arrivé en l'an 396. — Ils se fondent sur ce qui est dit au commencement que ce tremblement avait secoué tout l'univers. — Cette opinion serait acceptable s'il fallait prendre à la lettre les expressions du saint Docteur; mais comment saint Chrysostome, qui prononçait son discours lorsque le tremblement de terre avait à peine cessé, aurait-il pu savoir que ce tremblement s'était fait sentir, je ne dirai pas dans toutes les parties de l'univers, mais seulement dans les provinces voisines? — Il paraît bien plus raisonnable de considérer que c'est un orateur qui parle, et qui se sert des termes consacrés par la sainte Ecriture. — Il est donc difficile de rien décider sur l'époque précise de cette homélie: ce qu'il y a seulement de certain, c'est, comme nous l'avons dit, qu'elle ne fut pas prononcée bien longtemps après les précédentes.

Dieu a manifesté sa puissance et sa bonté dans le tremblement de terre; mais le jour du jugement sera bien plus terrible encore. — On ne prêche pas inutilement, quand même peu de monde profiterait; ce n'est pas le tremblement de terre qu'il faut craindre, mais la cause qui l'a produit. — Ce ne sont pas ceux qui sont affligés qu'on doit plaindre, mais ceux qui pèchent. — Pour le prouver, le saint Docteur revient à sa parabole, surtout en faveur de quelques étrangers, et parle d'abord du mauvais riche. — Il parle ensuite du pauvre Lazare et en vient à comparer les choses humaines à une pièce qui se joue sur la scène. — Dans l'autre vie chacun paraît ce qu'il est véritablement; la noblesse ne consiste pas dans l'illustration des ancêtres, mais dans la vertu. — Origine de l'esclavage; déluge de Noé; comparaison de l'arche avec l'Eglise; usage du vin pour guérir la tristesse. — Quel est le véritable esclavage; quelles sont les véritables richesses; pourquoi Abraham dit-il au mauvais riche: *Tu as reçu tes biens.* — Divers degrés parmi les justes et parmi les pécheurs, mais personne n'est sans péché; le bien et le mal reçoivent ce qui leur est dû.

1. Avez-vous contemplé la puissance de Dieu, avez-vous contemplé sa bonté? sa puissance en ce qu'il a ébranlé la terre; sa bonté en ce qu'il l'a soutenue dans sa chute, ou plutôt, sa puissance et sa bonté dans l'un et dans l'autre cas. En effet, l'ébranlement fut un acte de puissance, et l'affermissement un acte de bonté: il a ébranlé la terre tout entière, et il l'a affermie; il l'a soutenue quand, fortement agitée, elle était sur le point de tomber. Le tremblement a cessé, il est vrai, mais que la crainte persiste; cette agitation a disparu, mais que la piété ne disparaisse pas. Pendant trois jours nous avons fait des supplications, mais ne laissons pas se refroidir en nous la ferveur. En effet, la cause du tremblement de terre c'est notre tiédeur: nous sommes devenus

[1] On prouve, dans l'édition Gaume (tome XIII, 2e part., préf., p. 2), que ce fragment est pris dans d'autres homélies de saint Chrysostome, et que la fin en est interpolée. (Note du nouvel éditeur de dom Ceillier.)

tièdes, et nous avons attiré sur nous le tremblement de terre; nous avons montré de la ferveur et nous avons conjuré la colère : ne soyons plus tièdes à l'avenir, afin de ne pas appeler de nouveau sur nous la colère et le châtiment. « Car Dieu ne veut pas la mort du « pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et « qu'il vive ». (Ezéch., XXXIII, 11.) Avez-vous senti la fragilité de la race humaine? Lorsque le tremblement de terre se faisait, je réfléchissais en moi-même, et je me disais : Où sont les rapines? où sont les tromperies? où sont les pouvoirs tyranniques, les excès d'orgueil? la puissance des maîtres, les oppressions, les spoliations des pauvres, l'arrogance des riches, l'autorité des magistrats? Où sont les menaces? où sont les alarmes? Un seul instant a tout emporté, tout détruit avec plus de facilité qu'une toile d'araignée; la ville retentissait de gémissements, et tout le monde courait à l'Eglise. Demandez-vous ce que nous serions devenus s'il avait plu à Dieu de tout renverser. Si je parle ainsi, c'est afin que la crainte de ce qui est arrivé demeure vive en vous, et qu'elle soutienne l'esprit de tous. Dieu a ébranlé, mais il n'a pas renversé, et il n'aurait pas ébranlé, s'il avait voulu renverser. Mais comme il ne le voulait pas, le tremblement de terre est venu d'avance comme un héraut notifier à tous la colère divine, afin que la crainte nous rendant meilleurs, nous conjurions le châtiment dans sa réalité. Dieu en agit de même autrefois avec les Barbares : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite!» (Jon., III, 4.) Pourquoi, Seigneur, ne renversez-vous pas? Vous menacez de détruire, et pourquoi ne détruisez-vous pas? - C'est précisément parce que je ne veux pas détruire, que j'en fais la menace. — Mais pourquoi le dites-vous donc? — C'est afin de n'être pas obligé de faire ce que je dis : que la parole prenne l'avance, et qu'elle empêche l'action : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite!» Alors c'était un prophète qui parlait, aujourd'hui ce sont nos murs qui élèvent la voix. Je vous le dis et je ne cesserai de le dire aux pauvres aussi bien qu'aux riches : considérez combien est grande la colère de Dieu, et combien tout lui est facile et peu coûteux, et ne soyons plus vicieux. En un instant si court, comme il a mis le trouble dans les pensées et l'esprit de chacun, et ébranlé les cœurs jusque dans leurs fondements!

Et si nous réfléchissons à ce jour formidable, dans lequel il ne sera plus question d'un instant, mais de siècles sans fin, de fleuves de feu, de colères menaçantes, de puissances traînant au jugement d'un tribunal terrible et d'un juge incorruptible, lorsque les actions de chacun se présenteront devant ses yeux, et qu'il n'y aura personne pour lui porter secours, ni voisin, ni avocat, ni parent, ni frère, ni père, ni mère, ni hôte, ni personne, que ferons-nous alors, dites-le moi? J'excite la crainte afin de procurer le salut; j'ai rendu mon enseignement plus incisif que le glaive, afin que ceux de vous qui seraient atteints d'un ulcère s'en débarrassent. Ne vous ai-je pas toujours dit, et maintenant je vous le dis encore, et je ne cesserai de vous le dire, jusques à quand serez-vous donc cloués aux choses de la vie présente? Je le dis à tous, il est vrai, mais spécialement à ceux qui sont atteints de cette maladie, et qui ne font pas attention à ce que je dis, ou plutôt mes paroles sont utiles aux uns et aux autres; à celui qui est malade, afin qu'il recouvre la santé; à celui qui est en bonne santé, pour qu'il ne tombe pas malade. Jusques à quand les biens de ce monde ? jusques à quand les richesses? jusques à quand la magnificence des édifices? jusques à quand la frénésie pour les voluptés brutales? Voici qu'un tremblement de terre est arrivé: à quoi ont servi les richesses? Les uns et les autres ont perdu le fruit de leur travail, l'argent a péri avec son possesseur, la maison avec celui qui l'avait fait bâtir, la ville est devenue pour tous un tombeau commun, tombeau bien rapidement construit, non par la main des artistes, mais par une affreuse calamité. Où sont donc les richesses? où est la cupidité? Ne voyez-vous pas que tout cela est plus vil que la toile de l'araignée?

2. Mais, me direz-vous, à quoi vous sert-il de parler? j'y gagne quelque chose si l'on m'écoute. Pour moi, je remplis mon ministère: le semeur sème. « Le semeur s'en alla semer : « une partie de la semence tomba le long du « chemin, une autre partie sur la pierre, une « autre partie entre les épines, et une autre « partie dans une bonne terre ». (Matth., XIII, 3.) Trois parties furent perdues, et une seule fut préservée; et cependant le semeur n'abandonna point son champ; mais parce qu'une partie avait été préservée, il ne cessa point de le cultiver.

Et à cette heure aussi il est impossible que la semence répandue sur un auditoire si nombreux, ne me rapporte pas du fruit. Si tous n'écoutent pas. la moitié écoutera ; si la moitié n'écoute pas, la troisième partie écoutera ; si elle n'écoute pas, la dixième écoutera ; si la dixième partie n'écoute pas, une personne au moins de cette multitude écoutera : qu'elle écoute donc. Car ce n'est pas une chose de peu d'importance que le salut d'une brebis, puisque le pasteur de l'Evangile (Matth., XVIII, 12), en abandonna quatre-vingt-dix-neuf pour courir après celle qui s'était égarée. Je ne méprise pas l'homme, et quand même il ne serait qu'un, il est homme, c'est-à-dire la créature favorite de Dieu ; et quand même il serait esclave, il ne me paraîtrait pas méprisable, car je ne cherche pas la dignité, mais la vertu : je cherche l'âme sans distinguer celle du maître de celle de l'esclave. Et quand même il ne serait qu'un, il est homme, et pour lui la voûte des cieux fut étendue, le soleil brille, la lune poursuit sa course, l'air fut partout répandu, les sources jaillissent, la plaine des mers a été formée, les prophètes envoyés et la loi donnée ; et qu'est-il besoin de tout dire? pour lui le Fils unique de Dieu s'est fait homme. Mon Seigneur a été immolé, et son sang a été versé pour le salut de l'homme, et moi j'irais le mépriser ! mais quel pardon mériterais-je ? Ne savez-vous pas que le Seigneur s'entretint avec la Samaritaine, et fit les frais d'une longue conversation ? (Jean, IV, 6 et suiv.) Son titre de Samaritaine ne la fit pas mépriser, mais l'âme qu'elle avait la fit rechercher avec ardeur ; et quoiqu'elle fût une prostituée, elle ne fut pas dédaignée ; mais parce quelle devait être sauvée et qu'elle montra de la foi, elle devint l'objet de soins empressés. Pour moi je ne cesserais pas de parler quand même personne ne m'écouterait ; je suis médecin et j'applique les remèdes ; je suis apôtre et j'ai reçu l'ordre d'instruire. En effet, il est écrit : « Je t'ai donné pour sentinelle « à la maison d'Israël ». (Ezéch., III, 17.) Je ne convertis personne. Et qu'importe ? je gagne néanmoins mon salaire. Du reste je mets ici les choses au pire ; car il est impossible que dans une si grande multitude quelqu'un ne devienne pas meilleur. Mais voici les prétextes, voici les excuses des auditeurs indolents : J'écoute chaque jour, disent-ils, et je ne fais pas. Ecoutez, quand même vous ne feriez pas ; car c'est en écoutant que l'on arrive à faire. Quand même tu ne ferais pas, tu ressens de la honte de tes péchés ; quand même tu ne ferais pas, tu changes de sentiment ; quand même tu ne ferais pas, tu te condamnes toi-même de ce que tu ne fais pas. Or, cette condamnation de toi-même, d'où vient-elle ? C'est le fruit de mes discours. Quand tu dis : hélas ! j'ai écouté et je ne fais pas, cet hélas est le prélude d'une amélioration. As-tu péché ? pleure, et tes larmes effaceront ton péché ; car il est écrit : « Avoue toi-même le premier tes fautes, afin « d'être justifié ». (Is., XLIII, 26.) Si tu es dans l'affliction et dans la tristesse, la tristesse renferme quelque chose de salutaire, non en vertu de sa nature, mais par un effet de la bonté du Seigneur. Celui qui a des péchés sur la conscience ne trouve pas un médiocre soulagement dans l'affliction qu'il endure, car il est encore écrit : « J'ai vu son affliction et sa « tristesse, et je l'ai guéri de ses douleurs ». (Is., LVII, 18.) O bienveillance ineffable ! O bonté au-dessus de toute expression ! J'ai vu son affliction et je l'ai guéri. Qu'y a-t-il donc de si grand dans son affliction ? Rien, il est vrai, mais j'en ai pris occasion de le guérir de ses douleurs. Voyez-vous comment, en un instant bien court, Dieu a tout réconcilié !

Reportez donc continuellement vos pensées vers cette soirée du tremblement de terre. Tous les autres, il est vrai, redoutaient le tremblement ; pour moi je redoutais la cause du tremblement. Comprenez-vous bien ce que je dis ? Les autres craignaient le renversement de la ville et la mort ; moi je craignais que le Seigneur ne fût irrité contre nous ; car il n'est pas terrible de mourir, mais il est terrible d'irriter le Seigneur. De sorte que je ne redoutais pas le tremblement de terre, mais la cause du tremblement. Or, la cause du tremblement, c'était la colère de Dieu, et la cause de la colère de Dieu, ce sont nos péchés. Ne craignez donc jamais le châtiment, mais le péché, qui est le père du châtiment. La ville est-elle ébranlée ? Qu'importe ? Que votre esprit ne soit pas ébranlé ? En effet, quand il s'agit de maladie et de blessures, nous ne pleurons pas ceux que l'on traite, mais ceux dont la maladie est incurable. La maladie et la blessure, c'est le péché ; l'amputation et le remède, c'est le châtiment.

3. Comprenez-vous ce que je dis ? Soyez attentifs, car je veux pour vous instruire employer un langage philosophique. Pourquoi

plaignons-nous ceux qui subissent un châtiment et ne plaignons-nous pas ceux qui pèchent ? Cependant le châtiment n'est pas quelque chose d'aussi fâcheux que le péché, car le péché est le principe du châtiment. Si donc vous voyez un homme atteint d'un ulcère, et du corps duquel sortent le pus et les vers, et qui cependant ne donne aucun soin à cette plaie et à cet ulcère ; et un autre homme qui se trouve, il est vrai, dans le même état, mais qui est traité par des mains habiles, que l'on cautérise, que l'on ampute et qui prend des remèdes amers, lequel des deux plaindriez-vous, dites-moi ? celui qui est malade et qui ne subit aucun traitement, ou bien celui qui est malade et qui subit un traitement? Il est évident que ce serait celui qui est malade et qui ne subit aucun traitement.

De même, supposons deux pécheurs dont l'un est châtié et dont l'autre ne l'est pas : gardez-vous de dire que ce dernier est heureux parce qu'il est dans l'opulence, qu'il dépouille les orphelins et opprime les veuves. Il n'est point malade dans son corps, il est vrai, et malgré ses rapines, il est estimé, honoré, puissant : il n'a rien à souffrir des accidents de la vie humaine, de la fièvre, des intrigues des méchants ou de quelqu'autre fléau ; de nombreux enfants lui font cortége, il jouit d'une heureuse vieillesse : néanmoins plaignez-le beaucoup parce qu'il est malade dans son âme, et qu'il ne subit aucun traitement. Comment cela ? je vais le dire. Si vous voyez un homme atteint d'hydropisie et dont le corps est enflé par suite de violentes douleurs spléniques, ne pas courir au médecin, mais rechercher les boissons froides, s'asseoir à une table de sybarite, s'enivrer tous les jours, marcher escorté par des gardes et rendre ainsi la maladie plus grave, dites-moi, le regarderiez-vous comme heureux ou comme malheureux? Et si vous voyez un autre homme atteint d'hydropisie subir le traitement d'habiles médecins, se condamner lui-même à la faim, suivre un régime sévère, prendre avec persévérance des remèdes amers qui causent, il est vrai, de la douleur, mais qui rendent la santé par l'effet de cette douleur, ne l'estimeriez-vous pas plus heureux que le précédent ? Il faut bien en convenir : car le premier est malade et il ne se fait pas traiter ; le second est également malade, mais il se soumet au traitement des médecins. A la vérité le traitement est pénible, mais son résultat est plein d'utilité.

Il en est de même dans la vie présente ; mais passez des corps aux âmes, des maladies aux péchés, de l'amertume des remèdes à la punition et au jugement de Dieu. Ce que produisent le remède ordonné par le médecin, l'amputation et le feu, le châtiment infligé par Dieu le produit également. En effet, de même que le feu plusieurs fois appliqué cautérise et arrête les ravages de l'ulcère : de même que le fer enlève les chairs viciées en causant il est vrai de la douleur, mais en procurant de l'utilité ; de même la famine, la peste et tous ces fléaux qui semblent être des maux, sont appliqués à l'âme à la place du fer et du feu, afin d'arrêter ses maladies, produites en elle comme dans les corps, et de la rendre meilleure. Supposons de nouveau deux débauchés (je me sers toujours d'une comparaison), deux débauchés dont l'un est riche et l'autre pauvre. Pour lequel y a-t-il plus d'espoir de salut? Il faut en convenir, évidemment c'est pour le pauvre. Gardez-vous donc de dire : Ce riche est un fornicateur et il est dans l'abondance, et pour ce motif je le déclare heureux. Vous auriez plutôt lieu de le déclarer heureux si, tout en étant fornicateur, il était dans l'indigence, si en vivant de la sorte il souffrait de la faim, car il aurait forcément la pauvreté pour lui enseigner la sagesse. Quand donc vous voyez le méchant dans la prospérité, pleurez sur lui, car il est doublement malheureux : il est malade, et sa maladie est incurable. Mais quand vous voyez le méchant dans l'adversité, consolez-vous non-seulement parce qu'il devient meilleur, mais parce qu'il expie ici-bas un grand nombre de ses péchés. Donnez toute votre attention à mes paroles. Beaucoup d'hommes sont soumis à l'expiation ici-bas et au châtiment dans l'autre vie ; d'autres y sont soumis seulement ici-bas ; d'autres seulement dans l'autre vie. Retenez bien cette doctrine, car mes paroles bien comprises chasseront de votre esprit une infinité de troubles.

Mais si vous le jugez à propos, occupons-nous d'abord de celui qui est puni dans l'autre vie après avoir vécu ici-bas dans les délices. Que tous, riches et pauvres, soient attentifs à ce que je dis, car cette doctrine est utile aux uns et aux autres. Pour vous convaincre que plusieurs sont punis ici-bas et dans l'autre vie,

écoutez les paroles mêmes de Jésus-Christ : « En quelque ville ou en quelque maison que « vous entriez, en entrant dans cette maison, « saluez-la en disant : Paix à cette maison ! Et « si la maison en est digne, que votre paix « vienne sur elle ; mais si elle n'en est pas « digne, que votre paix vous revienne. Et si « quelqu'un ne veut pas vous recevoir ni écou- « ter vos paroles, en sortant de la ville secouez « la poussière de vos pieds. Je vous le dis en « vérité, au jour du jugement il y aura moins « de rigueur pour Sodome et Gomorrhe que « pour cette ville-là. Mais en quelque ville ou « maison que vous entriez, enquérez-vous du « plus digne et demeurez chez lui jusqu'à « votre départ ». (Matth., x, 11 et suiv.) Ces paroles prouvent évidemment que les habitants de Sodome et de Gomorrhe qui furent punis ici-bas sont encore châtiés dans l'autre vie ; lorsque Jésus-Christ dit qu'il y aura moins de rigueur pour les Sodomites que pour ceux dont il parle, il montre que les premiers sont châtiés, mais avec moins de rigueur que les seconds.

4. Il y en a d'autres qui sont punis seulement ici-bas, comme ce débauché dont parle le bienheureux Paul dans sa première épître aux Corinthiens (v, 1) : « C'est un bruit constant », dit-il, « qu'il y a de l'impureté parmi vous, et « une telle impureté qu'il n'en est point de « semblable parmi les païens; c'est au point « que l'un d'entre vous abuse de la femme de « son père. Et vous êtes encore enflés d'orgueil ! « et vous n'avez pas plutôt versé des pleurs « pour que celui qui a commis cette action fût « retranché du milieu de vous ! Pour moi, ab- « sent de corps, à la vérité, mais présent en « esprit, j'ai déjà jugé comme si j'étais présent « celui qui est coupable de ce crime ; vous étant « donc rassemblés, et mon esprit étant présent « au milieu de vous, au nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, que le coupable soit livré à « Satan pour être tourmenté dans sa chair, « afin que son âme soit sauvée au jour du Sei- « gneur Jésus ». Vous voyez comment l'incestueux de Corinthe est puni ici-bas et ne l'est pas dans l'autre vie ; son corps ayant subi son châtiment en cette vie, il n'est pas puni dans l'autre. Mais je veux maintenant vous montrer celui qui a vécu dans les délices ici-bas puni dans l'autre vie. « Il y avait un homme riche ». Quoique vous connaissiez d'avance toute la suite du récit, attendez la fin du discours. C'est à ma louange, et cela fait votre éloge, qu'à peine ai-je semé mon début, vous cueillez déjà le fruit. Votre assiduité à mes instructions a fait de vous des docteurs : mais puisqu'avec vous sont venus ici quelques étrangers, veuillez bien ne pas courir et attendre les boiteux. En effet, l'Eglise est un corps; elle a des yeux, elle a une tête. Si une épine entre dans le talon, l'œil se baisse parce qu'il fait partie du corps, et il ne dit pas : Puisque je suis placé en haut, je méprise le membre d'en bas ; mais il se baisse et abandonne sa position élevée; et cependant quoi de plus vil que le talon et quoi de plus noble que l'œil ? Mais la sympathie naturelle fait disparaître l'inégalité et la charité rend tout commun. Vous aussi faites de même. Quoique vous soyez prompts à concevoir et disposés à entendre, si vous avez un frère qui ne saisisse pas les vérités que l'on expose, que votre œil se baisse vers le talon, qu'il compatisse au membre boiteux, de peur que par l'effet de la vivacité de votre esprit, et par l'effet de la lourdeur du sien, il ne demeure privé d'instruction. Ne faites pas servir votre intelligence à sa perte, mais rendez grâces à Dieu de votre promptitude à concevoir. Etes-vous riches, je m'en réjouis et j'en ressens du plaisir, mais celui-ci est encore dans la pauvreté ; que vos richesses ne soient pas la cause de son indigence. Il a une épine, je veux dire une raison troublée, baissez-vous donc jusqu'à lui, et arrachez cette épine. Mais Jésus-Christ, que dit-il? « Il y avait un homme riche », riche de nom, mais non en réalité ; il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre, qui s'asseyait à une table somptueuse, qui avait ses cratères remplis de vin jusqu'au bord, qui faisait des festins tous les jours ; et « il y avait « aussi un pauvre nommé Lazare ». (Luc, xvi, 19.)

Et le nom du riche, où est-il? Nulle part : il n'a pas de nom. Quelles immenses richesses ! et on ne trouve pas le nom du possesseur ! Que sont-elles ces richesses? Un arbre couvert de feuilles, mais privé de fruit ; un chêne qui s'élève bien haut et qui produit le gland, nourriture des animaux ; un homme qui ne porte pas le fruit de l'homme. Si l'on voit quelque part les richesses et les rapines, c'est un loup que l'on voit ; si j'aperçois quelque part les richesses et la férocité, c'est un lion que j'aperçois, et non un homme : l'ignoble méchanceté lui a fait perdre la noblesse de sa race. Il y avait un homme riche, qui chaque jour se vêtait de

pourpre, mais dont l'âme était remplie de toiles d'araignée; qui aspirait des parfums, mais qui était plein de puanteurs; qui s'asseyait à une table somptueuse, qui nourrissait des parasites et des flatteurs, et qui engraissait l'esclave, c'est-à-dire, son corps, mais qui n'avait nul souci de la maîtresse, c'est-à-dire, de son âme exténuée par la faim. Sa maison était ornée de guirlandes, mais la poussière du péché en couvrait les fondements; son âme était ensevelie dans le vin. Cet homme riche s'asseyait donc à une table somptueuse, ses cratères étaient remplis de vin jusqu'au bord; il nourrissait des parasites et des flatteurs, cette bande infernale, ces loups affamés qui réduisent en servitude la plupart des riches, qui achètent la perte de ces infortunés en emplissant leurs ventres, et qui épuisent les richesses à force d'obséquiosités et de flatteries.

Il ne se tromperait pas, celui qui donnerait le nom de loups à ces hommes qui, plaçant comme une brebis le riche au milieu d'eux, excitent en lui l'orgueil par leurs louanges, et la présomption par leurs éloges, et ne lui permettent pas d'apercevoir la plaie, mais aveuglent son esprit et augmentent les ravages de son ulcère. Ensuite lorsqu'arrive un changement de fortune, les amis prennent la fuite, et nous qui adressions des reproches, nous nous montrons compatissants. Les figures d'emprunt se cachent, et cela est arrivé déjà bien souvent.

5. Cet homme riche nourrissait donc des parasites et des flatteurs, faisant ainsi de sa maison une salle de spectacle; il se plongeait avec eux dans la dissolution et dans le vin, il jouissait d'une heureuse prospérité; mais il y avait aussi un autre homme nommé Lazare, qui était couvert d'ulcères, qui gisait à la porte du riche et qui désirait les miettes de sa table. Il avait soif auprès de la source; il avait faim, et l'abondance était à ses côtés. Et où avait-il été jeté? Ce n'est pas dans le carrefour, ce n'est pas dans la rue, ce n'est pas dans l'impasse, ce n'est pas au milieu de la place publique, c'est à la porte du riche, à l'endroit où celui-ci devait nécessairement passer pour entrer et sortir, afin qu'il ne pût dire : je ne l'ai pas vu, j'ai passé outre; mes yeux n'ont rien aperçu. A l'entrée de ta maison une perle gît dans la boue, et tu ne la regardes pas! Le médecin est à ta porte, et tu n'as pas recours à lui! Le pilote est dans le port, et tu fais naufrage! Tu nourris les parasites, et tu ne nourris pas les pauvres! C'est ce qui arrivait alors, et c'est ce qui arrive encore aujourd'hui; et ces choses ont été écrites afin qu'elles servent d'enseignement à la postérité, et qu'elle n'ait pas à souffrir ce que cet homme eut lui-même à souffrir. A la porte gisait donc le pauvre, pauvre, il est vrai, à l'extérieur, mais riche intérieurement. Il gisait, ayant le corps couvert d'ulcères : c'était un trésor qui présentait des épines à la surface et des perles au dedans. Quel dommage la maladie de son corps lui cause-t-elle, puisque son âme se porte bien? Que les pauvres écoutent et qu'ils ne se laissent point aller au découragement! que les riches écoutent et qu'ils abandonnent la méchanceté!

On expose à vos yeux cette double image des richesses et de la pauvreté, de la cruauté et de la résignation, de la patience et de l'avarice, afin que si vous voyiez un pauvre couvert d'ulcères et méprisé, vous ne le regardiez pas comme malheureux; et que si vous voyiez un riche superbement paré, vous ne le regardiez pas comme heureux. Recourez alors à notre parabole. Si vous craignez que votre raison ne fasse naufrage, rentrez au port; cherchez de la consolation dans ce récit; pensez à Lazare méprisé, pensez au riche qui vivait dans les délices et la prospérité, et ne vous laissez troubler par aucun des événements de la vie présente. Si vous tenez comme il faut le gouvernail de votre raison, vous ne serez point submergé par les flots du découragement; votre barque ne sombrera pas si, par de sages réflexions, vous savez discerner la véritable nature des choses. Pourquoi me dites-vous : mon corps est réduit à l'extrémité? Que votre esprit n'en souffre aucun préjudice.— Un tel est riche et méchant.— Et qu'importe? Au reste la méchanceté ne tombe pas sous les sens. Ne jugez pas l'homme par ce qui paraît au dehors, mais par l'intérieur. Quand vous apercevez un arbre, sont-ce les feuilles que vous considérez ou bien le fruit? Agissez de même à l'égard de l'homme. Si vous voyez un homme, ne le jugez pas par l'extérieur, mais par l'intérieur : examinez le fruit et non les feuilles. C'est peut-être un olivier sauvage, et on le prend pour un olivier franc; c'est peut-être un loup, et on le prend pour un homme! Si donc vous voulez connaître quelqu'un, n'examinez pas sa nature, mais ses intentions : son visage, mais ses sentiments; et non-seulement ses sentiments, mais son genre de vie. S'il a de la compassion pour

les pauvres, c'est un homme; s'il s'enrichit par le commerce, «c'est un chêne orgueilleux»; s'il a le cœur féroce, c'est un lion; s'il vit de rapines, c'est un loup; s'il est dissimulé, c'est un aspic.

Mais je vous entends dire : je cherche un homme; pourquoi me montrez-vous une bête au lieu d'un homme? Apprenez quelle est la vertu propre de l'homme, et ne vous troublez pas. Lazare gisait donc à la porte, couvert d'ulcères, exténué de faim, et les chiens venaient lécher ses plaies : plus humains que l'homme les chiens léchaient ses plaies, et les nettoyaient. Il gisait, cet infortuné; et comme l'or déposé dans la fournaise, il acquérait un plus grand mérite. Il ne disait pas ce que disent beaucoup de pauvres : Est-ce là une providence? Est-ce que Dieu se mêle des choses humaines? Moi, je pratique la justice et je suis pauvre; et cet homme qui vit d'injustices est dans l'opulence! Il ne disait rien de tout cela, mais il abandonnait tout à l'incompréhensible bonté de Dieu, il purifiait son âme; résigné dans ses souffrances, il était un modèle de patience; son corps gisait par terre immobile, mais son esprit était dispos, et ses pensées avaient des ailes; il enlevait le prix, il sortait vainqueur de ses maux et rendait témoignage aux biens à venir. Il ne disait point : Les parasites vivent au sein de l'abondance, et moi, l'on ne me juge pas digne de manger les miettes! Que faisait-il donc? il rendait grâce, il rendait gloire à Dieu. Or, il arriva qu'ils moururent l'un et l'autre : le riche mourut, et il fut enseveli. Lazare partit aussi, car je ne veux pas dire qu'il mourut. En effet, la mort du riche fut une mort réelle et une sépulture; mais la mort du pauvre fut un départ, un passage à une vie meilleure, une course de l'arène vers le prix, de la mer vers le port, du combat vers les trophées, des sueurs vers la couronne. Ils s'en allèrent tous deux là où les choses ont de la réalité; le spectacle cessa, les masques tombèrent.

Au théâtre, au milieu du jour, des toiles sont tendues, et beaucoup de comédiens entrent sur la scène, jouant un rôle, ayant des masques sur le visage, récitant la fable antique et racontant les événements d'autrefois. Celui-ci joue le rôle de philosophe quoiqu'il ne soit pas philosophe; celui-là joue le rôle de roi quoiqu'il ne soit pas roi, mais il en a le costume pendant la représentation. Cet autre joue le rôle de médecin, quoiqu'il ne soit pas même un ouvrier habile à travailler le bois, mais il est revêtu des habits de médecin; un autre joue le rôle d'esclave quoiqu'il soit de condition libre; un autre joue le rôle de docteur, et il ne connaît pas même les lettres; ils paraissent ce qu'ils ne sont pas et ne paraissent pas ce qu'ils sont. En effet, tel paraît médecin qui ne l'est nullement, tel paraît philosophe qui a sous son masque une chevelure bien soignée, tel paraît soldat qui n'a fait que revêtir le costume de soldat. La vue du masque trompe, mais elle ne change pas la nature en donnant une autre apparence à la réalité. Tant que les joyeux spectateurs sont sur leurs siéges, les masques sont conservés; mais lorsque le soir est arrivé, que le spectacle a cessé, et que tout le monde s'est retiré, les masques sont déposés, et celui qui était roi sur la scène se trouve être dehors un forgeron. Les masques sont rejetés, les apparences trompeuses ont disparu, la vérité est manifestée; celui qui sur la scène était libre est esclave au dehors, car ainsi que je l'ai dit : au dedans les apparences trompeuses, au dehors la réalité. Mais le soir est venu, le spectacle a cessé, la réalité se manifeste.

Il en est de même pendant la vie et à la fin de la vie : les choses présentes sont un spectacle; les affaires humaines, les richesses, la pauvreté, la qualité de prince et de sujet, et tout le reste, sont les rôles d'une pièce de théâtre. Mais lorsque le jour de la vie présente sera passé, et que sera venue cette nuit terrible, ou plutôt ce jour, car si c'est une nuit pour les pécheurs, ce sera un jour pour les justes; lorsque le spectacle aura cessé, lorsque les masques auront été déposés, lorsque chacun sera jugé ainsi que ses œuvres, non pas chacun et ses richesses, chacun et son autorité, chacun et sa considération, chacun et sa puissance; mais chacun et ses œuvres : le magistrat et le roi, la femme et l'homme; lorsqu'on nous demandera une vie honnête et de bonnes actions, et non le faste des dignités, non les abaissements de la pauvreté, le despotisme du mépris; lorsque le Juge dira : Donne-moi des œuvres, et quand même tu serais esclave, tu vaux mieux que l'homme libre; quand même tu serais femme, tu es plus homme que l'homme lui-même; lorsque les masques seront déposés, c'est alors que l'on reconnaîtra le vrai riche et le vrai pauvre. Et de même qu'ici-bas, lorsque le spectacle a cessé, si quel-

qu'un de nous se trouvant en un lieu élevé, reconnaît dehors un forgeron qui sur la scène était philosophe, il s'écrie: Eh quoi! cet homme n'était-il pas sur la scène un philosophe? dehors je reconnais en lui un forgeron; cet homme n'était-il pas sur la scène un roi? dehors je reconnais en lui un homme de rien; cet homme n'était-il pas un riche sur la scène? dehors je reconnais en lui un pauvre; ainsi en sera-t-il dans l'autre vie.

6. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point, afin de ne pas fatiguer mes auditeurs par l'abondance de mes paroles; mais je veux mettre sous vos yeux la pièce tout entière à l'aide de deux personnages. Je me suis occupé de deux acteurs, et par leur moyen je vous ai frayé la voie et montré le point de vue auquel il faut se placer pour estimer à leur juste valeur les choses de ce monde. J'ai dilaté votre intelligence en vous donnant l'explication de la vie présente, je vous ai munis d'un principe général, qui vous donnera la mesure exacte de chaque chose si vous voulez l'appliquer. Il y avait donc deux acteurs: l'un jouait le rôle de riche, l'autre le rôle de pauvre; Lazare avait le rôle de pauvre, et le mauvais riche celui de riche. C'étaient des masques de théâtre qui paraissaient, ce n'était pas la réalité des choses. Tous deux sont partis pour l'autre vie, le riche et le pauvre; les anges ont recueilli Lazare : après les chiens, les anges; après la porte du riche le sein d'Abraham; après la faim une abondance qui ne cessera point; après la tribulation, une paix inaltérable. Mais pour le riche, après les richesses, la pauvreté; après les délices de la table, le supplice et les tourments; après le repos, d'intolérables douleurs. Considérez ce qui se passa. Ils partirent pour l'autre vie, et le spectacle cessa, et les masques tombèrent. Ils sont partis tous deux pour l'autre vie, et le riche, étendu sur des brasiers ardents, voit Lazare dans le sein d'Abraham, plein de santé dans la jouissance et les délices, et il dit au patriarche : « Père Abraham, envoyez Lazare, « afin qu'il fasse égoutter le bout de son doigt sur « ma langue, car je suis dévoré par les flammes ». Mais que lui répond Abraham? « Mon fils, tu as « reçu tes biens et Lazare ses maux, et mainte- « nant il est consolé, et toi tu es dans les tour- « ments. D'ailleurs un abîme a été creusé pour « toujours entre nous et vous, de sorte que celui « qui voudrait aller d'ici à vous ne le peut faire ». (Luc, XVI, 24 et suiv.) Soyez attentifs, car il est utile de parler sur ce sujet qui effraye, il est vrai, mais qui purifie; qui cause de la douleur, mais qui rend meilleur. Faites donc bon accueil à mes paroles. Comme il était dans les tourments, le riche leva les yeux et vit Lazare. Un spectacle nouveau s'offrit à sa vue. — Il gisait chaque jour à ta porte; tu entrais et tu sortais deux et trois fois, et tu ne le regardais pas! et maintenant que tu es dans les flammes, tu le regardes de loin! Lorsque tu vivais dans l'opulence, lorsqu'il ne dépendait que de toi de le voir, tu ne voulais pas le regarder! Pourquoi le cherches-tu maintenant avec des regards perçants? Ne gisait-il pas à ta porte? Comment ne le regardais-tu pas? Tu ne l'a pas vu lorsqu'il était près de toi, et maintenant tu le regardes de loin et lorsqu'un abîme si profond vous sépare! Mais que fait-il? Il donne le nom de père à Abraham. Pourquoi appelles-tu ton père celui dont tu n'as pas imité l'hospitalité? Il l'appelle son père, et Abraham l'appelle son fils: les noms indiquent l'identité de race, et aucun secours n'est donné. Mais ces noms sont prononcés pour vous apprendre que la race ne sert de rien.

En effet, la noblesse ne consiste pas dans l'illustration des ancêtres, mais dans une conduite vertueuse. Ne me dites pas : j'ai pour père un consul. Qu'est-ce que cela me fait? ce n'est pas là ce que je demande. Non, ne me dites pas: j'ai un consul pour père. Quand même vous auriez pour père l'apôtre saint Paul et des martyrs pour frères, si vous n'imitiez pas leur vertu, cette parenté ne vous servirait de rien; au contraire, elle vous nuirait, et ferait votre condamnation. Ma mère, direz-vous, fait d'abondantes aumônes : A quoi cela vous sert-il à vous qui êtes inhumain? L'humanité de votre mère ne fera qu'aggraver votre accusation de perversité. En effet, que dit saint Jean-Baptiste au peuple juif? « Faites de dignes « fruits de pénitence, et ne vous contentez pas de « dire : Nous avons Abraham pour père ». (Luc, III, 8.) Avez-vous un illustre ancêtre? Si vous avez marché sur ses traces, vous en retirerez quelque profit; si vous ne l'avez pas imité, cet homme illustre sera votre accusateur, parce que, sorti d'une souche vertueuse, vous avez produit un fruit amer. N'estimez jamais heureux celui qui a un parent vertueux s'il n'imite pas sa conduite. Avez-vous une sainte mère? cela ne vous sert de rien. Avez-vous une mauvaise mère? cela ne vous nuit en rien. De

même que la vertu de celle-là ne vous sert de rien si vous n'imitez pas sa vertu ; de même la méchanceté de celle-ci ne vous nuit pas non plus si vous abandonnez le vice. Mais de même que dans le premier cas vous êtes plus blâmable parce qu'ayant un modèle domestique vous n'avez pas imité sa vertu ; de même dans le second cas vous seriez plus digne d'éloges parce qu'ayant une mère vicieuse, vous n'avez pas imité ses vices, mais produit un bon fruit d'une souche amère. On ne demande pas l'illustration des ancêtres, mais une conduite vertueuse.

Pour moi, j'appelle noble l'esclave lui-même, et maître celui qui est dans les fers, si j'apprends que ses mœurs sont honnêtes. Celui qui est revêtu de dignités me paraît un homme obscur si son âme est esclave. Qui est esclave, en effet, si ce n'est celui qui commet le péché? L'autre esclavage résulte de la vicissitude des choses, mais celui-ci consiste dans la différence des sentiments ; et c'est de là que dans le principe l'esclavage a pris naissance.

7. Anciennement il n'y avait pas d'esclaves; car Dieu, en formant l'homme, ne le fit pas esclave, mais libre. Il fit Adam et Eve, et ils étaient libres tous les deux : d'où est donc venu l'esclavage? Le genre humain dévia de sa route, et franchissant les bornes de la cupidité, il fut poussé dans le libertinage ; et voici ce qui se passa.

Le déluge, ce naufrage commun de la terre entière, arriva ; les cataractes du ciel s'ouvrirent ; les abîmes s'élancèrent hors de leurs digues, tout était eau, le monde visible était ramené à ses premiers éléments et entrait en dissolution ; la terre ne paraissait nulle part, mais partout c'était une mer qui avait pour source la colère de Dieu, partout des flots, partout des mers; les montagnes portent vers le Ciel leurs cimes élevées, mais la mer les avait couvertes : il n'y avait plus que la mer et le ciel ; le genre humain avait péri, et il ne restait plus qu'une étincelle de notre race, Noé, qui comme une étincelle au milieu de la mer, n'était pas éteint par elle, et portait avec lui les prémices de notre espèce, sa femme et ses enfants, puis la colombe et le corbeau, et tous les autres animaux. Ils étaient tous dans l'arche qui, portée sur les eaux, au milieu des flots ne faisait pas naufrage, car elle avait pour pilote le Seigneur de toutes choses. En effet, Noé ne dut point son salut aux planches qui composaient l'arche, mais à la main puissante de Dieu. Et contemplez le prodige ! Lorsque la terre fut purifiée, lorsque les ouvriers d'iniquité eurent disparu, lorsque la tempête eut cessé, le sommet des montagnes apparut, l'arche s'arrêta, Noé lâcha la colombe.

Les choses que nous venons de dire étaient pleines de mystères, et ce qui se passa alors était une figure de ce qui devait arriver plus tard. Ainsi l'arche était la figure de l'Eglise, Noé, celle de Jésus-Christ, la colombe, celle de l'Esprit-Saint, la branche d'olivier, celle de la bonté de Dieu. L'animal plein de douceur fut lâché, et il sortit de l'arche. Mais ces choses-là n'étaient que la figure, celles-ci sont la réalité. Et remarquez l'excellence de la réalité. De même que l'arche au milieu de la mer sauvait ceux qui étaient renfermés dans son sein, de même l'Eglise sauve tous ceux qui sont égarés. Mais l'arche conservait seulement, tandis que l'Eglise fait quelque chose de plus. Ainsi, par exemple, l'arche recueillit des animaux sans raison et les conserva tels qu'ils étaient, l'Eglise recueille des hommes privés de raison, et non-seulement elle les conserve, mais elle les transforme. L'arche recueillit le corbeau et le relâcha corbeau, l'Eglise prend un corbeau et relâche une colombe ; elle prend un loup et le renvoie brebis. Quand un voleur, un usurpateur entre dans son sein et écoute l'enseignement des divins oracles, il change de sentiments, et de loup il devient brebis. Le loup en effet ravit le bien d'autrui, tandis que la brebis cède jusqu'à sa toison. L'arche s'arrêta et les portes en furent ouvertes. Noé, préservé du naufrage, sortit. Il vit la terre dépeuplée, il vit la fange, tombeau rapidement construit, tombeau commun aux bêtes et aux hommes ; les cadavres des chevaux, des hommes et de tous les animaux gisaient ensevelis tous ensemble. Il contempla cette scène tragique, la terre lui parut remplie d'amertume, et il fut en proie à un grand découragement : tous les hommes avaient péri ; aucun homme, aucune bête, aucun des animaux qui n'étaient pas entrés dans l'arche ne fut sauvé ; il n'apercevait que le ciel : dominé par le découragement et accablé par la douleur, il but du vin, et se livra au sommeil afin de charmer sa tristesse. Il était couché sur un lit, se livrant au sommeil comme à un médecin, et voulant faire oublier à son esprit ce qui s'était passé. C'est ce que fait naturelle-

ment le vieillard qui a bu du vin, et qui est accablé de sommeil. Car il convient de dire, pour la défense de cet homme juste, que ce qui arriva ne fut pas l'effet de l'ivresse ni d'un désir passionné, mais qu'il voulait simplement guérir sa douleur par les deux moyens auxquels il eut recours. En effet, Salomon lui-même disait : « Donnez du vin à ceux qui sont dans « le chagrin, et une liqueur enivrante à ceux « qui sont en proie à la douleur ». (Proverbes, XXXI, 6.)

De là l'usage observé par beaucoup de gens, surtout dans les événements funèbres, quand quelqu'un a perdu son enfant ou son épouse, et que l'affliction le domine, que le découragement s'est emparé de lui, et que la conscience de son malheur prend le dessus, il réunit ses amis dans sa maison, et fait un festin splendide où le vin pur est versé à celui qui est dans le chagrin, afin de calmer sa douleur. C'est précisément ce qui arriva alors à notre vieillard. En effet, dominé par la tristesse, il usa du vin comme d'un remède, et après avoir bu il se livra au sommeil. Mais afin que vous sachiez ce qui a donné naissance à l'esclavage, peu de temps après entra son fils maudit, fils, il est vrai, par la nature, mais non par la conduite, car encore une fois j'appelle noblesse non pas l'illustration des ancêtres, mais le conduite vertueuse. Ce fils étant donc entré vit la nudité de son père. Il aurait dû la couvrir, il aurait dû la cacher par respect pour la vieillesse, par respect pour le chagrin, par respect pour le malheur et par respect surtout pour son père ; au lieu d'agir ainsi il sortit, divulgua la chose et en fit un récit exagéré. Mais ses autres frères prirent un manteau, et marchant à reculons pour ne pas voir ce qu'il avait divulgué, couvrirent leur père. Noé s'étant levé sut tout et se mit à dire : « Maudit soit le jeune Chanaan, qu'il soit le « serviteur de ses frères ». (Genèse, IX, 25.) C'est comme s'il avait dit : Tu seras esclave parce que tu as divulgué l'indécence de ton père. Remarquez-vous bien que l'esclavage vient du péché, et que la perversité lui a donné naissance? Voulez-vous que je vous montre la liberté naissant de la servitude? Il y avait un esclave nommé Onésime, méprisé et déserteur : il prit la fuite, se retira auprès de saint Paul, obtint le baptême, se purifia de ses péchés et demeura à ses pieds. Saint Paul écrivit à son maître : « Onésime, qui autre-« fois vous a été inutile, vous sera maintenant « bien utile ainsi qu'à moi ; accueillez-le « comme moi-même ». (Philémon, X, 12.) Qu'était-il donc arrivé? « Je l'ai engendré dans mes « liens ».

8. Avez-vous remarqué la noblesse, avez-vous remarqué les mœurs qui enfantent la liberté? Esclave et homme libre sont simplement des noms. Qu'est-ce que l'esclave? un simple nom. Combien de maîtres sont étendus ivres-morts sur leurs lits tandis que leurs serviteurs se tiennent auprès d'eux sans avoir bu de vin! Lequel dois-je appeler esclave, celui qui n'a point bu de vin ou celui qui est ivre? l'esclave de l'homme ou l'esclave du vice? Le premier porte extérieurement la marque de son esclavage ; le second porte au dedans de lui-même la chaîne qui le tient captif. Je vous dis cela, et je ne cesserai de vous le dire, afin que vous ayez des choses une idée qui soit en rapport avec leur nature, afin que vous ne soyez pas entraînés dans l'erreur commune, et que vous sachiez ce qu'est l'esclave, ce qu'est le pauvre, ce qu'est le roturier, ce qu'est l'homme heureux, ce qu'est le malheureux. Car si vous saviez discerner tout cela, vous n'auriez à supporter aucun trouble. Mais de peur que la digression, devenant plus considérable que le discours lui-même, ne nous éloigne de notre but, serrons de plus près notre sujet. Le riche dont nous parlons est pauvre désormais, ou plutôt il était déjà pauvre au milieu de l'opulence. En effet, que sert-il à l'homme d'avoir ce qui est étranger à sa nature s'il n'a pas ce qui lui est propre?

Que sert-il à l'homme de posséder des richesses s'il ne possède pas la vertu? Pourquoi vous attachez-vous à ce qui n'est pas à vous tandis que vous perdez ce qui est à vous? Je possède, dites-vous, une terre fertile. Mais qu'est-ce que cela, si vous n'avez pas une âme fertile? J'ai des esclaves ; mais vous n'avez pas la vertu. J'ai des vêtements ; mais vous n'avez pas la piété. Vous possédez ce qui vous est étranger, et vous ne possédez pas ce qui vous est propre. Si quelqu'un vous confiait un riche dépôt, pourrais-je vous donner le nom de riche? Non, certainement. Pourquoi? ce que vous possédez est à autrui : c'est un dépôt, et plût à Dieu que ce fût seulement un dépôt et qu'il ne devînt pas pour vous un surcroît de supplice! Le riche apercevant Lazare, s'écria : « Père Abraham, ayez pitié de

« moi ! » (Luc, XVI, 24.) Ce sont là les paroles d'un pauvre, d'un indigent, d'un mendiant.— « Père Abraham, ayez pitié de moi ! » — Que veux-tu donc ? — « Envoyez Lazare ».— Quoi ! celui auprès duquel tu as mille fois passé; celui que tu n'as pas même voulu regarder, tu demandes maintenant qu'on l'envoie à ton secours ! — « Envoyez Lazare ». — Où sont donc maintenant tes échansons ? où sont les tapisseries ? où sont les parasites et les flatteurs, le fol orgueil et l'insolence, l'or profondément enfoui, les vêtements rongés des vers, l'argent que tu adorais ; les pompes, les jouissances, où sont-elles ? C'étaient des feuilles : l'hiver est arrivé et tout est desséché ; c'était un songe : dès que le jour a lui le songe s'est enfui ; c'était une ombre : la réalité est venue et l'ombre a disparu. — « Envoyez La« zare ».

Mais pourquoi ne voit-il aucun autre juste, ni Noé, ni Jacob, ni Loth, ni Isaac, mais Abraham ? Pourquoi donc ? C'est parce que Abraham était hospitalier, et qu'il entraînait les voyageurs dans sa tente, de sorte que l'hospitalité de ce patriarche devient pour le riche un accusateur plus sévère de son inhumanité. — « Envoyez Lazare ». Entendons bien, très-chers Frères, et craignons, si nous voyons des pauvres, de passer outre, et qu'ils ne deviennent alors pour nous, comme Lazare, de nombreux accusateurs. « Envoyez Lazare, afin « qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, « et qu'il le fasse égoutter sur ma langue, car « je suis dévoré par les flammes ». (Luc, XVI, 24.) « Car on usera pour vous de la même « mesure dont vous aurez usé pour les autres » (Matth., VII, 2) : tu n'as pas donné tes miettes, on ne te donnera pas une goutte d'eau. « En« voyez Lazare, afin qu'il fasse égoutter le bout « de son doigt sur ma langue, car je suis dévoré « par les flammes ». Et que lui répond Abraham ? « Mon fils, durant ta vie tu as reçu tes « biens et Lazare ses maux ; maintenant il est « ici dans la consolation, et toi tu es dans les « tourments ». (Luc, XVI, 25.) Ici encore il ne dit pas : tu as eu (ἔλαβες), mais : tu as reçu (ἀπέλαβες) ; l'addition de la préposition (ἀπό) produit dans le sens une grande différence. En effet, ainsi que je l'ai souvent expliqué à votre charité, il faut que nous soyons aussi scrutateurs des syllabes : « Scrutez les Ecritures », a dit Jésus-Christ. (Jean, V, 39.) Car souvent un iota, ou un accent, nous révèle le sens. Et pour nous montrer que l'addition d'une lettre peut former un sens, le patriarche Abraham, dont nous parlons, s'appelait d'abord Abram. Mais Dieu lui dit : « Ton nom ne sera plus « Abram, mais Abraham » (Gen., XVII, 5) : il ajouta un *a*, et le rendit père de plusieurs nations. Voici donc que l'addition d'une lettre indique une nombreuse postérité. Ne passez donc pas à la légère sur de pareilles choses. Abraham, en effet, ne dit pas : « Tu as eu des « biens », mais : « tu as reçu ». Or celui qui reçoit, reçoit ce qui lui est dû. Faites attention à ce que je dis ; car autre chose est *posséder*, et autre chose recevoir, *recouvrer* : on recouvre ce que l'on a déjà eu, et l'on possède souvent ce que l'on ne possédait pas. « Tu as « recouvré tes biens et Lazare ses maux ». Voici donc que le riche reçoit ses biens et Lazare ses maux. J'ai dit tout cela en vue de ceux qui sont châtiés ici-bas, et qui ne le sont pas dans l'autre vie, en vue de ceux qui vivent ici-bas dans les délices, et qui sont punis dans l'autre vie. Faites donc attention à ce que je dis : « Tu as reçu tes biens et Lazare ses maux », les maux qu'il devait souffrir, les biens qui t'étaient dus. Soyez attentifs au sujet que je traite, car j'arrive au but, laissez-moi poursuivre le fil de mon discours. Mais n'allez pas vous troubler prématurément, et si je dis quelque chose qui soit de nature à vous troubler, attendez-en la solution. Car je veux exercer la pénétration de votre esprit, et ne pas seulement vous instruire d'une manière superficielle, mais vous faire pénétrer jusque dans les profondeurs des divines Ecritures, profondeurs à l'abri des tempêtes, profondeurs plus sûres que le calme de la mer. Plus vous descendrez, plus vous trouverez de sécurité. Là, en effet, ne se trouve pas l'agitation désordonnée des eaux, mais un ordre parfait dans les idées. « Tu as reçu tes biens et Lazare ses maux, « et maintenant lui est consolé, et toi tu es « dans les tourments ». La question est importante : j'ai dit que celui qui reçoit reprend ce qui lui est dû. Si donc Lazare était juste, et il l'était en effet, comme l'indique le sein d'Abraham, la couronne, le prix du combat, le repos, la jouissance, la résignation, la patience, pourquoi est-il dit qu'il a reçu ses maux, ses peines ? Si le riche, au contraire, était pécheur, tout à fait méchant et inhumain, adonné à la volupté et à l'ivresse, assis à une table de sybarite, habituellement plongé dans la plus gros-

sière obscénité et le libertinage, pourquoi Abraham lui dit-il : tu as reçu? Était-il dû quelque chose à cet homme opulent, à ce prodigue, à cet inhumain? Que lui était-il dû en effet? Pourquoi ne dit-il pas : « tu as eu », mais : « tu as reçu? »

9. Renouvelez votre attention : ce qui lui était dû, c'étaient les supplices; ce qui lui était dû, c'étaient les tourments; ce qui lui était dû, c'étaient les douleurs. Pourquoi Abraham ne dit-il pas : tu as eu ces choses-là, mais : « tu « as reçu tes biens », ces choses-ci, la vie présente, « et Lazare ses maux? » Appliquez votre esprit, car j'arrive à des pensées profondes. De tous les hommes qui existent, les uns sont pécheurs, les autres sont justes. Parmi les justes, remarquez encore une différence : celui-ci est juste, celui-là est plus juste, cet autre l'est à un degré plus élevé, et un autre l'est encore davantage. Il y a un grand nombre d'étoiles, il y a le soleil, il y a la lune : il y a la même diversité parmi les justes : « Car le soleil a son « éclat, la lune le sien, et les étoiles de leur ». (I Cor., XV, 41.) Les uns sont supérieurs, les autres sont inférieurs en éclat, et il en est des corps terrestres comme des corps célestes; et de même que parmi les corps celui-ci est un cerf, celui-là un chien, cet autre un lion, celui-ci une autre bête sauvage, cet autre un aspic, et celui-là quelqu'autre bête de ce genre; de même il y a des différences parmi les péchés. Parmi les hommes, les uns sont donc justes et les autres pécheurs; mais parmi les justes il y a une grande diversité, et parmi les pécheurs elle est également grande et infinie. Mais continuez de me prêter votre attention. Quand même un homme serait juste, quand même il serait mille fois juste, et aurait atteint le plus haut degré, au point d'être exempt de péché, il ne peut être pur de toute souillure, car quand même il serait dix mille fois juste, il est homme néanmoins, et il est écrit : « Qui se glorifiera d'avoir le cœur pur, « ou qui dira avec vérité qu'il est exempt de « péché? » (Prov., XX, 9.) C'est pour cela qu'il nous a été ordonné de dire dans la prière : « Remettez-nous nos dettes » (Matth., VI, 12), afin que l'habitude de la prière nous rappelât que nous sommes exposés à subir des peines dans l'autre vie. Aussi l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, le temple de Dieu, la bouche de Jésus-Christ, la lyre du Saint-Esprit, le docteur de la terre tout entière, qui avait parcouru la terre et les mers, qui avait arraché les épines du péché et répandu la semence de la religion; cet homme plus opulent que les rois, plus puissant que les riches, plus fort que les soldats, plus sage que les philosophes, plus éloquent que les orateurs, qui n'avait rien et qui possédait tout, dont l'ombre délivrait de la mort, dont les vêtements chassaient les maladies, qui éleva des trophées dans la mer, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel et entra dans le paradis, qui avait prêché hautement la divinité de Jésus-Christ, cet homme disait : « Ma « conscience ne me reproche rien, mais je ne « suis pas justifié pour cela » (I Cor., IV, 4); lui qui avait acquis tant et de si grandes vertus ajoutait : « Mais c'est le Seigneur qui est « mon juge ».

Qui donc se glorifiera d'avoir le cœur pur? qui donc dira avec assurance qu'il est exempt de péché? Oui, il est impossible qu'un homme soit absolument sans péché. Que dites-vous en effet? Il est juste, il est compatissant, il est ami des pauvres? Oui, mais il a quelque défaut : ou bien il réprimande mal à propos, ou bien il aime la vaine gloire, ou bien il fait quelque chose de pareil, car il n'est pas besoin de tout énumérer. Celui-ci est compatissant; mais souvent il manque de modération; celui-là est modéré, mais il n'est pas compatissant; celui-ci est célèbre par une vertu, celui-là par une autre. Supposons un homme juste : souvent, il est vrai, il est juste, et il possède toutes les bonnes qualités, mais sa justice lui donne de l'orgueil, et l'orgueil corrompt sa justice. Le pharisien n'était-il pas juste, lui qui jeûnait deux fois la semaine? Mais que dit-il? « Je ne « suis point comme le reste des hommes qui « sont voleurs, injustes ». (Luc, XVIII, 2.) Souvent, en effet, celui qui a la conscience pure, tombe dans l'orgueil, et le tort que le péché ne lui a pas encore fait, l'orgueil le lui fait. Il ne se peut donc faire qu'un homme soit tellement juste qu'il soit complétement exempt de péché, comme aussi il ne se peut faire qu'un homme soit tellement mauvais qu'il n'ait pas au moins un peu de bon. Ainsi, par exemple, cet homme vole, il s'enrichit par la fraude, il fait essuyer des pertes, mais quelquefois il fait l'aumône, mais quelquefois il est modéré, mais quelquefois il dit de bonnes paroles, mais quelquefois il a prêté secours au moins à un homme, mais quelquefois il a pleuré, quelquefois il a ressenti du chagrin,

Il n'y a donc pas de juste qui soit sans péché ; il n'y a donc pas de pécheur qui soit absolument dépourvu de bonnes qualités. Qui fut plus méchant qu'Achab ? Il commit le vol et le meurtre. Et cependant quand il se fut attristé, Dieu dit à Élie : « As tu vu comme Achab est « pénétré de componction ? » (III Rois, XXI, 29.) Vous le voyez, il se trouva quelque chose de bon dans un tel abîme de méchanceté? Quoi de pire que le traître Judas, cet esclave de l'avarice? Et cependant il fit lui-même après son crime quelque chose de bon, quoique ce fut bien peu de chose, car il dit : « J'ai « péché en livrant le sang innocent ». (Matth., XXVII, 4.) Ainsi que je le disais, la méchanceté ne domine jamais tellement la nature de l'homme que la vertu n'y puisse trouver une place. La brebis ne pourrait devenir farouche, car elle a naturellement la douceur en partage ; le loup ne pourrait jamais devenir doux, car il est naturellement farouche : les lois de la nature ne sont donc ni détruites ni ébranlées, mais elles restent immuables. En moi il n'en est pas de même ; je suis féroce quand je veux, et doux quand je veux ; je ne suis pas enchaîné par la nature, mais je suis doué du libre arbitre. Comme je le sais donc, personne n'est tellement bon qu'il n'ait quelques petites souillures, et personne n'est tellement mauvais qu'il n'ait au moins un peu de bon.

Chaque chose a sa rétribution, chaque chose a sa récompense. Ainsi, quoiqu'un homme soit homicide, quoiqu'il soit méchant, quoiqu'il commette des injustices, s'il fait quelque chose de bon, il recevra la récompense de ce bien, et ce qu'il a fait de mal ne saurait priver ce bien de ce qu'il mérite. De même, quoiqu'il ait fait mille bonnes œuvres, s'il fait quelque mal, il recevra la punition de ce mal. Retenez bien ceci et conservez-le fermement et immuablement en vous. Personne n'est bon au point de n'avoir aucun péché ; personne n'est mauvais au point d'être dépourvu de toute justice. Je vous redis les mêmes choses afin de les enraciner, afin de les planter, afin de les fixer profondément, car le démon jette dans vos âmes certaines inquiétudes afin de séduire vos esprits et de détruire l'effet de mes paroles. C'est pourquoi je les fais pénétrer jusqu'au fond de vos cœurs. Car si, pendant que vous êtes ici, vous les placez en lieu sûr, vous aurez beau aller dehors, vous ne pourrez les perdre. Si je mets de l'or dans une bourse, je la lie étroitement et je la scelle de peur que le voleur ne l'enlève pendant mon absence. J'en agis de même avec votre charité : par l'insistance que je mets à vous inculquer mes enseignements, je serre fortement et je pose les sceaux, je fortifie votre esprit afin qu'il ne perde pas ses forces dans l'indolence, et je cherche à conjurer les troubles du dehors en l'établissant ici dans le calme. Non, ce que je dis n'est pas l'effet de la loquacité, mais l'effet de la sollicitude, de la tendresse, de l'amour d'un maître qui craint que ses leçons ne soient perdues. Sans me causer de peine à moi, ma parole produit votre salut ; je veux instruire et non pas seulement faire de l'ostentation. Il n'est donc pas un juste qui soit sans péché, et il n'est pas un pécheur qui n'ait quelque bonne qualité. Et comme chaque chose reçoit sa rétribution, considérez ce qui arrive. Le pécheur reçoit une récompense équivalente à ses qualités, pour peu qu'il ait fait de bien ; et le juste reçoit un châtiment équivalent à son péché, pour peu qu'il ait fait de mal. Qu'arrive-t-il donc, et que fait Dieu? Il a décrété la peine du péché, soit pour la vie présente, soit pour le siècle à venir. Si donc un homme qui est juste et qui a fait quelque mal est malade ici-bas et subit un supplice, ne vous en troublez pas, mais pensez en vous-mêmes et dites : cet homme juste a probablement fait quelque mal, et il en reçoit le châtiment ici-bas, afin de n'être pas puni dans l'autre vie.

Au contraire, si vous voyez un pécheur qui vole, qui trompe, qui commet mille actions mauvaises, et qui cependant vit dans la prospérité, pensez que sans doute il a fait quelque bien, et qu'il reçoit le prix de ce bien ici-bas, afin que dans l'autre vie il n'ait pas à demander de salaire. De même, si un homme qui est juste éprouve quelque malheur, il le reçoit ici-bas afin d'expier en cette vie son péché et de s'en aller dans l'autre parfaitement pur. Et si un pécheur qui est chargé de mauvaises actions, qui est en proie à mille maladies de l'âme incurables, qui vole, qui trompe, coule ici-bas des jours heureux, c'est afin que dans l'autre vie il n'ait pas à demander de récompense. Comme il arrivait donc que Lazare avait fait quelques fautes, et le riche quelque bien, Abraham parle ainsi : Ne réclame rien ici, tu as reçu tes biens sur la terre, et Lazare ses maux. Et pour que vous sachiez bien que je ne dis pas cela sans de bonnes raisons, et qu'il

en est réellement ainsi, voici ses paroles : « Tu « as reçu tes biens ». Lesquels? As-tu fait quelque bien? tu as reçu les richesses, la santé, les délices, la puissance, les honneurs; il ne t'est plus rien dû : « Tu as reçu tes « biens ». Mais quoi! Lazare n'a-t-il fait aucune faute? Si : « Et Lazare ses maux ». Lorsque tu recevais les biens, Lazare recevait les maux : c'est pourquoi maintenant il est consolé, et toi tu es dans les tourments. Si donc vous voyez un juste châtié ici-bas, estimez-le heureux, et dites : ou bien cet homme juste a fait une faute, et il l'expie, afin de s'en aller entièrement pur dans l'autre vie, ou bien il est châtié plus que ses péchés ne le méritent, et sa justice s'en accroît d'autant. Car il se fait un compte dans l'autre vie. Dieu dit au juste : tu as reçu de moi tant. Peut-être lui a-t-il confié dix oboles, et ces dix oboles doivent entrer en compte. S'il en a dépensé soixante, Dieu lui dit : Je t'impute à péché dix oboles et cinquante à justice. Mais afin que vous sachiez bien que l'excédant lui est imputé à justice, Job était juste, sans reproche, véridique, religieux, il s'abstenait de toute mauvaise action ; son corps fut châtié en cette vie afin que dans l'autre il pût demander une récompense. En effet, que lui dit Dieu ? « Penses-tu « qu'en conversant avec toi j'avais d'autres « motifs que de faire paraître ta justice? » (Job, XL, 3.) Montrons donc la même patience que les justes; montrons une résignation égale à leur admirable genre de vie, et recevons les biens préparés aux saints qui aiment Dieu. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LAZARE.

SEPTIÈME HOMELIE.

CONTRE CEUX QUI VONT AU JEU DU CIRQUE.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Ce discours doit être placé au nombre des homélies sur Lazare, car au n. 3, saint Jean Chrysostome, qui va parler de nouveau de la parabole de Lazare et du mauvais riche, s'exprime ainsi : « Plaçant donc devant vos yeux un de ceux qui sont entrés par la porte large et un de ceux qui ont suivi la voie étroite et resserrée, montrons la vérité des paroles du Seigneur en nous servant de nouveau de la même parabole du Sauveur ». Un peu plus loin, déclarant que ses auditeurs connaissaient déjà cette parabole, il dit : « Je sais bien qu'étant intelligents comme vous l'êtes, vous comprenez déjà ce que je vais dire ; néanmoins il est nécessaire que je le dise ». — Ensuite, il parle longuement du mauvais riche et de Lazare. — Enfin, au n. 5, après avoir comparé la mort de Lazare avec celle du mauvais riche, il ajoute : c'est avec plaisir que je reviens fréquemment sur ces considérations, afin que pas un de ceux qui sont en proie à l'indigence, aux maladies et à la faim, ne se méprise et se croie malheureux ; mais que supportant, etc... — De tout cela, il résulte que cette homélie fut prononcée un peu après les quatre premières sur Lazare. — Aussi est-elle placée, par plusieurs manuscrits, parmi les homélies sur Lazare, et dans le manuscrit n. 364 du fonds Colbert, elle se trouve après les quatre premières, et l'homélie sur ces paroles : *Je ne veux pas que vous ignoriez au sujet de ceux qui sont morts*, ne vient qu'après. Néanmoins, les premières paroles de cette dernière lui assurent l'antériorité sur celle qui va suivre et qui fut prononcée à Antioche peu de temps après.

Hésitation et douleur de saint Jean Chrysostome en voyant plusieurs de ses auditeurs fréquenter les jeux du cirque au mépris de ses continuels avertissements. — Malgré la gravité de leur faute, qu'ils ne désespèrent pas, qu'ils effacent leur péché dans la pénitence et cessent de suivre la voie large et spacieuse. — Le mauvais riche : exemple de ceux qui ont suivi la voie large ; le pauvre Lazare : exemple de ceux qui ont suivi la voie étroite. — Combien est différent le terme où chacun d'eux aboutit. — Quels sont les vrais biens ; ceux qui sont dans la pauvreté et dans l'affliction, ne doivent point se croire malheureux ; abîme qui sépare Lazare du mauvais riche dans l'autre vie.

1. Je veux aborder de nouveau l'enseignement ordinaire et dresser devant vous la table spirituelle ; mais j'hésite et je recule en voyant que vous ne retirez aucun fruit de nos fréquentes instructions. Et en effet, lorsque l'agriculteur a déposé d'une main libérale la semence dans le sein de la terre, s'il voit que la germination n'est pas en rapport avec ses travaux, il ne s'adonne plus à l'agriculture avec la même ardeur ; car l'espoir de récolter des fruits en abondance enlève toujours aux travaux ce qu'ils ont de plus dur. De même, nous aussi, nous trouverions le grave labeur de l'enseignement bien plus léger, si nous apprenions que vous tiriez plus d'utilité de nos exhortations. Or actuellement, quand nous considérons qu'après tant d'exhortations de notre part, après tant d'avertissements, après tant de réprimandes (car nous n'avons pas cessé de rappeler continuellement à votre mémoire le redoutable tribunal et l'inévitable châtiment, le feu inextinguible et le ver qui ne meurt pas), quelques-uns de ceux qui m'entendent (car je ne parle pas de tous, à Dieu ne plaise !) ayant oublié tout cela, se sont adonnés de nouveau aux spectacles sataniques de l'hip-

podrome, avec quel espoir reprendrons-nous ces mêmes labeurs, et leur offrirons-nous cet enseignement spirituel, quand nous voyons qu'ils n'en retirent plus aucun fruit; mais que cédant simplement à une habitude ils applaudissent, il est vrai, à ce que nous disons, et nous témoignent qu'ils accueillent avec plaisir nos paroles; et qu'après cela, courant de nouveau aux jeux du cirque, ils accueillent avec de plus grands applaudissements les conducteurs de char, et montrent un enthousiasme effréné, les accompagnant avec de grands efforts, et en venant souvent aux coups les uns avec les autres? On les entend dire : ce cheval n'a pas bien couru, cet autre a trébuché et s'est abattu : celui-ci est pour un cocher, celui-là pour un autre. Aucune pensée sérieuse ne réveille en eux la mémoire de nos paroles ni des mystères spirituels et terribles qui s'accomplissent ici; mais encore enlacés par les filets du diable, ils passent la journée livrés tout entiers à ce spectacle de Satan, exposés aux injures des Juifs et des Gentils, et de tous ceux qui veulent tourner en dérision notre croyance.

Qui donc, quand même il aurait un cœur de pierre et serait tout à fait insensible, pourrait supporter cela sans douleur? Encore moins le pourrions-nous nous-même qui nous efforçons de vous témoigner une affection de père. Ce qui nous afflige, ce n'est pas seulement que vous rendez nos fatigues inutiles; mais nous sommes bien plus ému lorsque nous venons à penser que ceux qui agissent ainsi rendent leur condamnation plus terrible. Pour nous, en effet, nous attendons du Seigneur la récompense de nos travaux, car nous avons fait tout ce qui était de notre devoir : nous avons placé l'argent, nous avons distribué le talent qui nous avait été confié, et nous n'avons rien omis de ce qui nous concernait. Mais ceux qui ont reçu ces richesses spirituelles, dites-moi, quelle excuse allégueront-ils, quel pardon obtiendront-ils quand on leur demandera, non-seulement ces richesses, mais encore leur rapport? De quels yeux verront-ils leur juge? comment supporteront-ils ce jour redoutable, ces intolérables supplices? pourront-ils se rejeter sur leur ignorance? Mais chaque jour nos enseignements retentissent à vos oreilles, chaque jour nous avertissons, nous exhortons, nous indiquons le danger de la séduction, la gravité du dommage, la trompeuse amorce de ces réunions sataniques; et malgré cela nous n'avons pu vous toucher! Mais pourquoi parler de ce jour formidable? En attendant, occupons-nous des choses d'ici-bas. Comment, dites-moi, ceux qui assistent à ce spectacle diabolique pourront-ils venir ici avec quelque assurance, avec une conscience révoltée et qui oppose de vives réclamations? N'entendent-ils donc pas ces paroles du bienheureux Paul, le docteur de la terre entière? « Quelle union y a-t-il entre « la lumière et les ténèbres, ou quelle société « entre le fidèle et l'infidèle? » (II Corinth., VI, 14.) N'est-ce pas une chose bien condamnable que le fidèle, qui participe aux prières et aux terribles mystères qui s'accomplissent ici, et reçoit un enseignement tout spirituel, en sortant de nos cérémonies, aille s'asseoir à ce spectacle de Satan avec l'infidèle? celui qui est éclairé des rayons du soleil de justice, à côté de celui qui erre dans les ténèbres de l'impiété? Comment, dites-le moi, pourrons-nous désormais fermer la bouche aux Gentils ou bien aux Juifs? Comment pourrons-nous les presser et leur persuader d'embrasser la religion, s'ils voient ceux qui ont rang parmi nous confondus avec eux dans ces théâtres pernicieux et remplis de l'ordure de tous les vices? Pour quel motif, dites-moi, après être venus ici, après avoir purifié vos âmes et amené vos esprits à la chasteté et à la componction, aller de nouveau vous souiller en ce lieu? N'entendez-vous pas ces paroles d'un sage : « Si l'un bâtit et que « l'autre détruise, que gagneront-ils sinon la « peine? » (Ecclésiastique, XXXIV, 28.) C'est là précisément ce qui arrive aujourd'hui. En effet, si lorsque j'ai bâti quelque chose ici dans vos âmes par la continuité de mes enseignements et par mes avertissements spirituels, vous rendant à la hâte dans cet endroit-là, vous détruisez tout et renversez tout, pour ainsi dire, sur le sol, à quoi nous servira-t-il de reprendre une seconde fois la construction, si c'est pour la détruire de nouveau? Ne serait-ce pas une grande sottise et de la démence? Dites-moi, si dans les constructions matérielles qui se font avec des pierres, vous aperceviez quelqu'un agir de la sorte, ne le regarderiez-vous pas comme un fou, comme un homme qui se fatigue en vain et sans profit, et qui dépense inutilement son argent? Eh bien! raisonnez de la même manière de la construction spirituelle et jugez-en de même. Car voyez : chargé par la grâce de Dieu de cette fonction, nous élevons chaque jour plus haut cet édifice spiri-

tuel, et nous nous efforçons de vous faire arriver à la science de la vertu; tandis que quelques-uns de ceux qui se réunissent ici, renversent en un instant par terre, et à peu près de leurs propres mains, c'est-à-dire, par une indicible insouciance, une construction élevée au prix de tant de fatigues, nous causant par là un grand découragement et se causant à eux-mêmes une perte énorme, un dommage incalculable.

2. Peut-être avons-nous fait une réprimande trop sévère; oui, trop sévère pour notre tendresse, mais pas encore assez pour la gravité de la faute. Néanmoins, puisqu'il faut tendre la main à ceux qui ont fait une chute et montrer une bienveillance de père envers ceux qui se sont montrés si négligents, nous ne désespérons pas malgré tout de leur salut, pourvu toutefois qu'ils veuillent bien ne pas retomber dans les mêmes fautes, cesser dès maintenant d'être insouciants et s'interdire l'entrée de l'hippodrome et de tous les spectacles sataniques de ce genre.

En effet, nous avons un Maître plein de charité, de douceur et de sollicitude, qui connaît la faiblesse de notre nature, et qui, lorsque vaincus par la négligence nous sommes tombés en quelque faute, ne nous demande qu'une chose, de ne pas désespérer, mais de quitter le péché et de recourir en toute hâte à la confession. Et si nous le faisons il promet de nous accorder promptement le pardon, car c'est lui-même qui dit : « Celui qui est tombé ne se « relève-t-il pas, et celui qui s'est détourné du « chemin n'y revient-il pas? » (Jérém., VIII, 4.) Sachant cela, gardons-nous donc de mépriser un si bon maître, mais surmontons une habitude funeste et ne prenons pas la porte large et la voie spacieuse, ainsi que vous avez entendu aujourd'hui notre commun Maître nous en avertir dans l'Evangile par ces paroles : « Entrez par la porte étroite, car la porte large « et la voie spacieuse est celle qui conduit à la « perdition, et il y en a beaucoup qui y passent ». (Matth., VII, 13.) En entendant parler d'une porte large et d'une voie spacieuse, ne vous laissez pas séduire par ce que ces expressions semblent, de prime abord, offrir d'attrayant, et ne vous arrêtez pas à cette considération qu'un grand nombre y passent, mais songez plutôt qu'elle se termine par une issue où l'on est fort à l'étroit. Remarquez aussi prudemment que dans cet avertissement il n'est pas question d'une porte matérielle, ni simplement d'une voie, mais qu'il s'agit de notre vie tout entière, de la vertu et du vice. C'est pour cela que tout en commençant Notre-Seigneur dit ces paroles : « Entrez par la porte étroite », désignant par là la porte de la vertu. Ensuite après avoir dit : « Entrez par la porte étroite », il nous apprend le motif pour lequel il nous fait cette exhortation : Quoiqu'elle soit étroite, semble-t-il dire, et qu'elle nécessite beaucoup de travail à son entrée, si vous vous donnez un peu de peine, vous parviendrez à un endroit large et spacieux où vous pourrez trouver une grande tranquillité. Ne vous arrêtez donc pas, je le répète, à cette considération qu'elle est étroite ; que le début ne vous trouble pas et que l'étroitesse de l'entrée ne vous rende point hésitants et paresseux, car la porte large et la voie spacieuse aboutissent à la perdition. Un grand nombre, séduits par le commencement et le début, et ne soupçonnant en aucune manière ce qui devait arriver, se sont eux-mêmes livrés à la perdition. C'est pourquoi le Sauveur dit que « large est la porte et spacieuse la voie qui « conduit à la perdition, et qu'il y en a beau- « coup qui y passent ». Et c'est avec raison qu'il a nommé large la porte et spacieuse la voie qui conduit à la perdition. En effet ceux qui s'empressent de courir aux jeux du cirque et aux autres spectacles de Satan, qui disent adieu à la tempérance, qui ne font point de cas de la vertu, qui veulent se livrer à la débauche, qui se plongent dans la volupté et les jouissances de la table, qui sont chaque jour consumés par la frénésie et la passion des richesses, et qui ambitionnent les commodités de la vie présente, s'engagent dans la porte large et sur la voie spacieuse. Mais lorsqu'ils se sont avancés bien avant ; lorsqu'ils ont amassé un lourd fardeau de péchés, épuisés, et arrivant au terme de la route, ils ne peuvent avancer plus loin, gênés qu'ils sont dans la voie qui devient de plus en plus étroite, et ils ne peuvent la parcourir à cause du poids énorme de péchés qui les accable. Aussi sont-ils obligés de rouler dans l'abîme de la perdition. Que sert-il donc, dites-moi, d'avoir pendant un peu de temps marché dans une voie large si l'on aboutit à la mort éternelle, d'avoir vécu en songe, pour ainsi dire, dans les délices, si c'est pour être ensuite châtié dans la réalité?

La vie présente tout entière n'est que le songe d'une nuit, si on la compare au châtiment, au supplice qui doit nous être infligé. Ces paroles du Sauveur ont-elles été écrites simplement pour que nous les lisions sans attention ? La grâce du Saint-Esprit a pris soin que les paroles du Seigneur fussent mises par écrit, afin qu'y puisant des remèdes préservatifs contre nos passions, nous puissions échapper au châtiment qui nous menace. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ appliquant alors les remèdes réclamés par les blessures, faisait cette exhortation : « Entrez par la porte étroite », l'appelant étroite, non pas qu'elle le soit réellement, mais parce que notre esprit enclin à la paresse se figure qu'elle est étroite. Il lui donne le nom d'étroite non pour nous faire reculer, mais pour que, fuyant la largeur de l'autre et appréciant l'une et l'autre par leur terme, nous choisissions celle-là de préférence.

3. Mais afin que mes paroles deviennent accessibles à tous, voyons, si vous le jugez à propos, produisons devant vous ceux qui sont entrés par la porte large et ont suivi la voie spacieuse ; et considérons à quel terme ils ont abouti ; puis ceux qui sont entrés par la porte étroite et la voie resserrée, et apprenons quels biens ils ont obtenus. Plaçant donc devant vos yeux l'un de ceux qui sont entrés par la porte large et un de ceux qui se sont engagés dans la porte étroite et la voie resserrée, montrons la vérité des paroles du Seigneur en nous servant de nouveau de la même parabole de Jésus-Christ. Quel est donc celui qui entra par la porte large et suivit la voie spacieuse ? Car il convient d'indiquer d'abord quel est cet homme et quel espace il a parcouru en suivant la voie large, puis de vous faire voir clairement ensuite à quel terme il a abouti. Je sais bien qu'étant intelligents comme vous l'êtes vous comprenez déjà ce que je vais vous dire ; néanmoins il est nécessaire que nous le disions. Rappelez-vous ce riche qui se revêtait tous les jours de pourpre et de byssus ; qui se nourrissait splendidement, qui entretenait des parasites et des flatteurs, qui se faisait verser des flots de vin pur, qui chaque jour mangeait jusqu'à satiété, qui nageait dans les délices, qui était entré par la porte large, qui se livrait continuellement à la volupté et à une joie mondaine. Tous les biens coulaient sur lui comme de source : un nombreux train de domestiques, toutes les délices imaginables, la santé du corps, l'abondance des richesses, la considération publique, les acclamations de flatteurs, et il n'avait aucune cause de chagrin. Bien plus il passait tout le jour dans de prodigieux excès de vin et de table ; il jouissait de la santé du corps et d'une sécurité parfaite que rien ne troublait, pas même la pitié lorsqu'il passait à côté du pauvre Lazare, couché à sa porte, couvert d'ulcères, entouré et léché par les chiens, et dévoré par la faim, et à qui il ne donnait pas même ses miettes. Entré par la porte large, il suivait la voie spacieuse, celle des plaisirs, celle du libertinage, celle des ris, celle de l'oisiveté, celle de la bonne chère, celle de l'ivrognerie, de l'abondance des richesses, de la mollesse dans les vêtements. Pendant longtemps, tout le temps de la vie présente, il suivit la voie spacieuse, n'éprouvant rien de fâcheux, mais toujours porté par un vent favorable, et suivant toujours la voie large, il poursuivait sa route avec une grande sécurité. Jamais d'écueils, jamais de précipices, jamais de récifs cachés sous les eaux, jamais de naufrages, jamais de changements fâcheux, mais voyageant continuellement sur un terrain solide et parfaitement uni, il parcourut ainsi la vie présente, submergé chaque jour par les flots de la méchanceté et ne s'en apercevant pas ; déchiré chaque jour par les mauvaises passions, et y trouvant du plaisir ; continuellement obsédé par la luxure, par la gourmandise, par l'amour excessif des richesses, et ne sentant aucunement son malheur, sans se mettre en peine de prévoir le terme auquel aboutit sa voie, il jouissait uniquement des plaisirs du présent, il ne pensait nullement aux souffrances sans fin, et séduit, pour ainsi dire, il suivait la voie spacieuse, se hâtant d'arriver à l'abîme sans qu'il pût s'en apercevoir, à cause de sa profonde ivresse. La prospérité dans toutes les affaires mondaines avait étouffé sa raison et voilé l'œil de son esprit, et comme s'il eût été désormais privé de la vue, il marchait sans savoir où il allait : peut-être même ne songeait-il plus à la nature humaine en voyant qu'il ne rencontrait aucune difficulté. En effet, il goûtait toutes les douceurs de la vie, il était même dans l'opulence ; non-seulement il était dans l'opulence, mais il jouissait encore de la santé du corps ; non-seulement il jouissait de la santé corporelle, mais il était servi par une foule de domestiques ; non-seulement il avait une suite nombreuse de domestiques, mais il voyait tous

les biens couler sur lui comme de source, et il passait sa vie dans des plaisirs sans interruption. Avez-vous remarqué, chers auditeurs, de quelles délices jouissait celui qui était entré par la porte large et qui suivait constamment la voie spacieuse ?

Néanmoins, qu'aucun de ceux qui m'entendent ne se hâte avant la fin de le proclamer heureux, mais qu'il attende le dénouement pour donner son suffrage. Maintenant, si vous le jugez à propos, produisons devant vous celui qui est entré par la porte étroite, et qui a suivi la voie resserrée ; et lorsque nous aurons contemplé le terme auquel aboutit l'un et l'autre, nous prononcerons sur chacun d'eux en connaissance de cause. Mais qui pourrions-nous produire, sinon ce Lazare, qui était couché à la porte du riche, tout couvert d'ulcères, qui voyait les langues des chiens lécher ses blessures sans pouvoir les repousser? Car, tandis que le riche, entré par la porte large, suivait la voie spacieuse, ce bienheureux (je l'appelle bienheureux dès maintenant à cause du choix qu'il avait fait), entra par la porte étroite, qui était en tout l'opposé de l'autre. Si le riche vivait dans des délices continuelles, Lazare luttait constamment contre la faim ; si le premier, outre les délices, jouissait encore de la santé du corps et d'immenses richesses, et passait la journée entière dans la bonne chère et l'ivresse, le second outre la faim, était encore en proie à la dernière indigence, à une maladie continuelle, à d'insupportables ulcères, et n'avait pas même la nourriture indispensable ; il désirait les miettes qui tombaient de la table du riche, et on ne daignait pas les lui donner.

4. Je le répète, Lazare entré par la porte étroite suivait, sans jamais s'en écarter, la voie resserrée ; le riche, au contraire, passait par la porte large et la voie spacieuse. Mais l'important est d'examiner la fin de chacun d'eux. Voyons à quelle étroite issue aboutit le riche, à quelle sortie large et pleine d'une infinie jouissance arrive de son côté le pauvre. Est-ce que cette double fin ne nous dit pas assez qu'il ne faut pas entrer par la porte large ni suivre la voie spacieuse, que nous devons, bien loin de là, rechercher la porte étroite et marcher par la voie resserrée pour parvenir au séjour du bonheur ?

Quand chacun d'eux fut arrivé au terme de sa vie, remarquez ce qui est dit d'abord de celui qui avait suivi la voie resserrée : « Or, il « arriva », dit l'Evangile, « que le pauvre « mourut, et il fut porté par les anges dans le « sein d'Abraham ». (Luc, XVI, 22.) Sans doute les anges qui l'emmenaient marchèrent devant lui, lui firent cortége et le mirent en possession, après ses nombreuses tribulations et son pénible voyage, du séjour de la joie et du parfait repos. Voyez-vous combien apparaissent larges au terme de la route la porte étroite et la voie resserrée ? Considérez maintenant le terme funeste de la voie spacieuse. « Le riche mourut à son tour », dit l'Evangile, « et il fut enseveli ». Personne ne marcha devant lui, personne ne l'escorta, personne ne lui servit de guide, comme à Lazare. Il possédait tous ces avantages dans la voie spacieuse, il avait une nombreuse escorte de gardes et de serviteurs, je veux dire les flatteurs et les parasites ; mais quand il arriva au terme il fut dépouillé et privé de tout, après de si grandes, je devrais dire après une si courte jouissance, une si éphémère prospérité. En effet, la vie présente tout entière est bien rapide comparée aux siècles à venir. Après les courtes délices dont il a joui en suivant la voie spacieuse, il il est donc reçu dans le séjour de la gêne et de l'affliction. Lazare se reposait dans le sein du patriarche, recueillant la récompense de ses travaux et de ses grandes misères : après la faim, après les ulcères, après avoir été couché à la porte du riche, il jouissait de délices mystérieuses et au-dessus de toute expression. Le riche, après avoir épuisé toutes les voluptés de la vie, après de grands excès de table et de vin, fut livré à un supplice affreux, et torturé impitoyablement. Et afin que chacun d'eux apprenne par les effets, celui-ci l'utilité de la voie étroite, celui-là le dommage et le malheur de la voie spacieuse, ils se contemplent mutuellement, séparés l'un de l'autre par une énorme distance. Voici de quelle manière : « Du sein de l'enfer », dit l'Evangile, « et du milieu des tourments dans lesquels il « était, le riche, levant les yeux, voit Abraham « de loin et Lazare dans son sein ». (Luc, XVI, 23.) Or, il me semble qu'en voyant ce revirement si subit et si complet, et celui qui était couché à sa porte exposé à la langue des chiens jouir d'un tel honneur et habiter le sein d'Abraham, tandis que lui-même était couvert de honte et en outre dévoré par les flammes, il me semble,

dis-je, qu'il ressentait plus vivement ses douleurs. Voyant donc que les choses avaient changé de face et que lui, qui avait goûté en songe pour ainsi dire, des plaisirs disparus maintenant comme une ombre, souffrait maintenant un intolérable châtiment ; et après avoir choisi la voie spacieuse et la porte large, il était arrivé à un terme si fâcheux ; voyant que le contraire était arrivé pour Lazare, et qu'en récompense de la patience qu'il avait montrée sur la terre il jouissait de biens ineffables ; à bout de ressources, et connaissant par expérience l'erreur dont il avait été le jouet en choisissant toujours la voie spacieuse, il adresse une supplication au patriarche et laisse échapper des paroles attendrissantes et pleines de larmes. Ainsi lui qui autrefois ne se tournait pas vers Lazare, et ne daignait pas regarder ce pauvre qui était couché à sa porte, mais qui l'avait en horreur, pour ainsi dire, tant l'odeur fétide des ulcères du mendiant révoltait sa délicatesse, adresse maintenant ces supplications au patriarche, et lui dit : « Père Abraham, ayez pitié de « moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe le « bout de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraî« chisse ma langue, car je souffre horriblement « dans cette flamme ». (Luc, XVI, 24.) Ces paroles étaient capables d'exciter la pitié ; et cependant elles n'en produisirent aucune, car la confession venait trop tard et la supplication ne se faisait pas en temps opportun. Envoyez, semblait-il dire, ce Lazare, ce pauvre qu'autrefois j'avais en horreur, à qui je ne faisais point part de mes miettes : j'ai besoin de lui maintenant, et je recours à ce doigt qui était léché par les chiens. Voyez-vous comment le supplice l'a humilié ? Voyez-vous comment la voie spacieuse a abouti à une issue étroite ? Et il n'adresse pas sa supplication à Lazare, mais au patriarche : c'est avec raison, car il n'osait pas regarder le pauvre en face. Il réfléchissait, je pense, à sa propre inhumanité et, songeant combien il s'était montré impitoyable envers lui, il soupçonnait que peut-être Lazare ne le jugerait pas même digne d'une réponse. C'est pour cela qu'il adresse sa supplique non à lui, mais au patriarche. Et cependant il n'y gagna pas davantage : tant est grande la faute de ne pas profiter du moment favorable, et de laisser perdre le temps que la bonté divine nous accorde pour opérer notre salut ? En effet, quel cœur d'acier ces paroles n'auraient-elles pas fléchi et excité à la pitié et à la compassion ?

Néanmoins, le patriarche n'acquiesce pas à sa demande, mais il daigne lui répondre et lui apprend qu'il est lui-même la cause de ses maux ; il lui fait cette réponse : « Mon fils, « souviens-toi que durant ta vie tu as reçu tes « biens et Lazare ses maux ; maintenant il « est consolé, et toi tu es dans les tourments ; « bien plus, un grand abîme a été creusé à « toujours entre nous et vous, afin que ceux « qui voudraient aller d'ici à vous ne le « puissent pas, non plus que ceux qui vou« draient venir à nous de là où vous êtes ». Ces paroles sont terribles et bien capables d'émouvoir ceux qui ont du cœur. En effet, afin de lui apprendre qu'il lui témoigne, il est vrai, de la miséricorde, et qu'il est touché de compassion en voyant l'intensité de son supplice, mais qu'il ne peut rien faire de plus pour son soulagement, il semble lui dire en s'excusant presque devant lui : Je voudrais te tendre la main, alléger tes douleurs, et diminuer la violence de tes tourments ; mais tu t'es privé toi-même de cette consolation : c'est pourquoi il lui dit : « Mon fils, souviens-toi ». Considérez la bonté du patriarche : il l'appelle son fils : parole qui peut bien, il est vrai, manifester l'humanité du patriarche, mais non procurer du secours au patient, parce qu'il s'est perdu volontairement lui-même. « Mon « fils », lui dit-il, « souviens-toi que durant « ta vie tu as reçu tes biens ». Pense en toi-même au passé ; n'oublie pas de quels plaisirs, de quelles délices, de quel faste tu as joui ; comment tu as passé ta vie entière dans les excès de la table et du vin, te persuadant qu'il en serait ainsi pendant toute l'éternité, et que ces plaisirs étaient les vrais biens. Il lui fit une réponse en rapport avec ses sentiments, car cet infortuné n'avait dans l'esprit rien d'élevé ; il ne se mettait pas devant les yeux les maux qui l'attendaient, il croyait que ces futiles plaisirs étaient les vrais biens.

5. En effet, maintenant encore, ceux qui sont passionnés pour les délices, la volupté et les excès de la table ont coutume de dire : nous avons joui de grands biens, quand ils veulent parler de leurs jouissances. O homme ! garde-toi d'appeler ces choses des biens, et songe que le Seigneur les donne, afin qu'en en usant avec modération, nous y trouvions de quoi entretenir notre vie, et soutenir la fai-

blesse de notre corps : les vrais biens sont tout autre chose.

Non, la vie délicate, ni les délices, ni les richesses, ni la somptuosité des vêtements ne sont des biens, mais elles en portent seulement le nom. Et pourquoi, dis-je, qu'elles en portent seulement le nom? C'est que souvent elles deviennent même pour nous la cause de notre perte si nous n'en usons pas comme il faut. En effet, les richesses seront un bien pour leur possesseur s'il ne les consume pas dans les délices, dans l'ivrognerie et dans les plaisirs nuisibles, mais si usant avec modération des plaisirs permis il répand son superflu dans le sein des pauvres; oui, dans ce cas les richesses sont un bien. Mais si on se livre à la volupté et au désordre, non-seulement elles ne sont d'aucune utilité, mais elles précipitent dans un profond abîme. C'est ce qui arriva au riche dont nous parlons, et voilà pourquoi le patriarche lui dit : « Mon fils, « souviens-toi que durant ta vie tu as reçu tes « biens ». Tu as reçu les choses que tu croyais être de vrais biens, et Lazare a de même reçu les maux : non pas que Lazare les crût des maux, à Dieu ne plaise ! Le patriarche parlait d'après l'opinion du riche. Celui-ci, en effet, s'était fixé dans cette opinion, il croyait que les richesses, les mets recherchés, le libertinage, étaient des biens, et il soupçonnait que la pauvreté, la faim et la mauvaise santé étaient des maux. Conformément donc à ce que tu croyais et selon le jugement que tu portais, souviens-toi que tu as reçu les choses qui, à ton avis, étaient des biens, puisque tu as parcouru la voie large et spacieuse ; et que Lazare, de son côté, a reçu les maux, selon ta manière de voir, puisqu'il a passé par la porte étroite et la voie resserrée. Toi tu ne considérais que le début de la voie, tandis que lui portait ses regards vers le terme, et l'entrée de la carrière quoique pénible, n'a pas affaibli son courage. Voilà pourquoi maintenant il est ici dans la consolation, tandis que tu es dans les tourments ; voilà pourquoi vous êtes arrivés à deux fins si différentes. Vous avez vu dans sa réalité le terme de la voie spacieuse et large ; vous avez appris l'heureux terme auquel a abouti celui qui avait choisi la porte étroite et la voie resserrée. Ecoutez maintenant ce que la réponse a de plus terrible : « Et de plus », dit Abraham, « un grand abîme a été creusé pour toujours « entre nous et vous, afin que ceux qui voudraient aller d'ici à vous ne le puissent pas, « non plus que ceux qui voudraient venir à « nous de là où vous êtes ». Ne passons pas légèrement sur ces paroles, chers auditeurs, mais réfléchissons à leur exactitude, à la considération dont jouit et au rang qu'occupe celui qui était couché à une porte, cet être méprisé, ce pauvre qui luttait continuellement contre la faim, qui était couvert d'ulcères et livré à la merci des chiens.

C'est avec plaisir que je reviens fréquemment sur ces considérations, afin que nul de ceux qui sont en proie à l'indigence, aux maladies et à la faim, ne se méprise et ne se croie malheureux ; mais que, supportant tout avec patience et action de grâce, chacun d'eux nourrisse en lui un espoir salutaire dans l'attente des ineffables récompenses et du prix de ses travaux. « Et de plus ». Que peut dire ce mot : « De plus ? » Après avoir dit : Toi tu as reçu durant la vie présente toutes les choses que tu croyais être des biens, et Lazare a reçu les choses que tu croyais être des maux, Abraham ajoute ce mot, afin d'apprendre au mauvais riche que chacun d'eux a reçu la fin qui était la conséquence naturelle de leur vie : pour toi, après les biens dont tu pensais jouir, tu as reçu l'affliction, la gêne et le feu inextinguible ; et Lazare, après avoir lutté toute sa vie contre les choses que tu croyais toi-même être des maux, a reçu les délices, la jouissance de tous les biens et une place parmi les saints. Chacun de vous a donc obtenu la fin qui convenait : la porte large et la voie spacieuse t'ont fait aboutir à cette horrible gêne; la voie étroite et resserrée a conduit Lazare à cette félicité. « Et de plus un grand abîme a été creusé « pour toujours entre nous et vous ». Considérez ce pauvre, couvert d'ulcères (car je veux le dire encore une fois) réuni au patriarche et agrégé au chœur des justes. « Car entre nous « et vous », dit Abraham. Voyez-vous quel rang a obtenu celui qui avait supporté avec patience et même avec reconnaissance la faim et une cruelle maladie? « Car un grand abîme », dit Abraham, « a été creusé pour toujours entre « nous et vous ». La distance qui nous sépare, dit-il, est considérable ; ce n'est pas seulement un abîme, mais un grand abîme. Et, en effet, il y a un intervalle immense entre la vertu et le vice, une différence énorme ; car l'un est large et spacieux, tandis que l'autre est étroite et resserrée ; la volupté est large et

spacieuse, la pauvreté, l'indigence est étroite et resserrée. Si les voies sont opposées, et quoi de plus opposé que la virginité, la chasteté, l'amour de la pauvreté d'une part et de l'autre, l'ivrognerie, l'intempérance, l'avarice insensée, l'incontinence, la soif des spectacles honteux ? Si les voies sont opposées, dis-je, les récompenses ne le sont pas moins. « Car », dit Abraham, « un grand abîme a été « creusé pour toujours entre nous », c'est-à-dire, les justes, les hommes vertueux, ceux qui ont mérité de partager notre sort, « et vous », c'est-à-dire ceux qui ont consumé leur vie dans le vice et la méchanceté. Et cet abîme est tellement grand que « pas un de ceux qui sont ici « ne peut aller à vous ni venir à nous de là où « vous êtes ». Remarquez-vous la grandeur de l'abîme ? Comprenez-vous cette réponse plus terrible que l'enfer ? Dès le principe, en entendant parler de la prospérité du riche, des prévenances que tout le monde avait pour lui, des gardes qui l'escortaient, des délices dans lesquelles il se plongeait chaque jour, ne croyiez-vous pas qu'il était parfaitement heureux ? Au contraire, en voyant le pauvre couché à une porte et en proie à de cruels ulcères, ne pensiez-vous pas que sa vie était misérable? Mais voici qu'au dénouement nous voyons la face des choses entièrement changée : celui qui se plongeait dans les délices et l'ivresse est maintenant sur des brasiers ardents, et celui qui était en proie à la dernière indigence et à la faim est heureux dans le sein du patriarche.

Mais, pour ne pas donner à ce discours une longueur fatigante, il suffit de résumer ici notre enseignement et de vous exhorter, mes Frères, à ne vous engager, ni dans la porte large, ni sur la voie spacieuse, et à ne pas rechercher en tout la volupté ; réfléchissez au terme de chacune des deux voies, fuyez celle-ci en songeant à ce qui arriva au mauvais riche, et prenez avec empressement la porte étroite et la voie resserrée, afin que vous puissiez arriver, après les tribulations d'ici-bas, au séjour de la béatitude. Fuyez donc, je vous en conjure, les spectacles de Satan et les jeux pernicieux du cirque ; car c'est dans l'intérêt et pour le salut de tous ceux qui ont été attirés par leurs amorces et se sont dirigés vers la voie spacieuse que nous avons été amenés à dire ces choses, afin que, sachant ce qu'il en est, ils abandonnent cette voie, et que, s'engageant dans la voie resserrée, je veux dire celle de la vertu, ils soient jugés dignes, comme Lazare, du sein du patriarche, et qu'évitant tous ensemble le feu de l'enfer, nous soyons mis en jouissance de ces biens ineffables que l'œil n'a point vus et que l'oreille n'a point entendus. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soient gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Cette Homélie et la précédente ont été traduites par M. l'abbé A. SONNOIS.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

(Voyez tome Ier, chapitre XII, page 131.)

PREMIÈRE HOMÉLIE

ANALYSE.

Cette homélie a été prononcée avant la sédition d'Antioche, avant le renversement des statues. — L'orateur entreprend d'expliquer ce passage de la première épître de saint Paul à Timothée : *Usez d'un peu de vin à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos maladies fréquentes.* — Il examine toutes les difficultés qu'offre ce passage. — Après un bel éloge de Timothée et quelques réflexions sur l'usage et l'abus du vin, il résout les difficultés proposées, en développant les diverses raisons pour lesquelles Dieu permet que les saints soient affligés dans cette vie. — Il exhorte ses auditeurs à ne pas se scandaliser des disgrâces qui arrivent aux justes, à redoubler d'ardeur quand il survient des obstacles, loin de se décourager; il finit par les animer contre les blasphémateurs, dont les excès allument son zèle.

1. Vous venez d'entendre la voix de l'Apôtre, cette trompette céleste, cette lyre spirituelle. Semblable à une trompette guerrière, elle effraye les ennemis en même temps qu'elle ranime les fidèles, et qu'échauffant leur courage, elle les met en état de repousser toutes les attaques du démon; semblable à une lyre harmonieuse, elle assoupit les passions déréglées, et instruit solidement notre âme en flattant notre oreille des sons les plus doux. Vous venez, dis-je, d'entendre l'Apôtre donner à son disciple Timothée plusieurs instructions importantes. Il lui parle des ordinations : « N'imposez, lui « dit-il, les mains légèrement à personne, et ne « vous rendez point participant des péchés « d'autrui ». (I Tim., v, 22.) Il lui représente les affreux périls auxquels expose une telle prévarication, en lui annonçant que les évêques qui, par des ordinations indiscrètes, auront mis le vice en honneur, et lui auront confié une partie de l'autorité, seront punis de toutes les fautes que pourront commettre des prêtres vicieux. « Usez d'un peu de vin, lui dit-il en« suite, à cause de la faiblesse de votre estomac « et de vos maladies fréquentes». (I Tim., v, 28.) Il lui parle encore de la soumission des serviteurs, de la folie des avares, de l'orgueil des riches, et de beaucoup d'autres choses. Mais, comme il ne serait pas possible de traiter tous ces sujets en un seul jour, lequel prendrai-je, mes frères, pour nous servir d'entretien ? Le chapitre qu'on vient de nous lire, nous offre, comme dans un riche parterre, une infinité de fleurs diverses dont le choix m'embarrasse; partout les roses, les violettes et les lis se disputent mon admiration; ou plutôt la lecture des Livres saints n'est pas seulement un parterre agréable, mais un jardin utile qui, avec

un nombre infini de fleurs d'une odeur suave, nous présente une grande variété de fruits spirituels propres à nourrir nos âmes. Que prendrai-je donc aujourd'hui dans ce qu'on nous a lu? Voulez-vous que je m'arrête au passage le plus simple, le plus facile à comprendre ? Ce serait mon avis, et je ne doute pas que ce ne soit aussi le vôtre. Quel est donc le passage le plus simple? n'est-ce pas celui qui paraît le plus à la portée de tous, celui qui paraît avoir le moins besoin d'explication? Celui-ci, par exemple : « Usez d'un peu de vin, à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos maladies « fréquentes ». Faisons donc rouler toute notre instruction sur ces seules paroles.

Que si je prends en ce jour une matière stérile, ne croyez pas que ce soit par vanité ni pour faire montre d'éloquence (c'est l'Esprit-Saint qui doit vous entretenir, c'est lui qui doit vous parler par ma bouche); mais je voudrais réveiller les chrétiens qui, dans cet auditoire, ont le moins d'ardeur, et leur apprendre que les divines Ecritures sont un riche trésor, et qu'il n'est pas sans péril d'en négliger les moindres mots. En effet, si les passages les plus simples et les plus ordinaires, qui semblent ne rien offrir d'essentiel, sont néanmoins très-féconds, et renferment une doctrine profonde, à plus forte raison ceux qui annoncent par eux-mêmes un grand fonds d'instruction, rempliront-ils nos esprits et nos cœurs d'idées et de sentiments nobles et sublimes. Ne négligeons donc pas les pensées des Ecritures qui sont regardées comme simples; elles viennent de l'Esprit-Saint, et l'Esprit-Saint n'inspire que des pensées admirables, des pensées dignes de la magnificence de leur auteur. Ne négligeons rien, je le répète; et comme des ouvriers qui jettent dans le creuset des masses d'or qu'on a tirées de la mine, ne se contentent pas, après la fusion, de prendre les barres de ce métal précieux, mais en recueillent avec attention les moindres grains, les moindres parcelles : de même, nous, qui tirons un or pur des mines apostoliques, non pour le jeter dans le creuset, mais pour enrichir l'âme de nos auditeurs, et qui dans cette vue allumons, non un feu matériel, mais le feu même de l'Esprit-Saint, nous devons recueillir soigneusement les moindres paroles des Livres sacrés. Si ces paroles sont courtes, elles présentent un grand sens; ce sont des perles dont le prix consiste moins dans leur grosseur que dans l'éclat solide dont elles brillent. Les écrivains profanes emploient beaucoup de mots pour ne rien dire; ils nous renvoient les mains vides, et l'on ne remporte aucun fruit de leurs longs et inutiles discours. Il n'en est pas ainsi des divines Ecritures; les moindres paroles qu'elles contiennent, pénétrées de la grâce de l'Esprit-Saint, inspirent la sagesse, et il n'en faut souvent qu'une seule pour nous diriger durant tout le cours de notre vie. Puis donc qu'elles renferment de telles richesses, réveillons notre attention, pour recueillir leurs discours avec un empressement religieux, et d'ailleurs je vais, dans cet entretien, descendre à une certaine profondeur.

2. Plusieurs regardent comme superflu l'avertissement de saint Paul. Quoi! disent-ils, Timothée ne pouvait-il imaginer de lui-même ce qui était convenable à sa santé? fallait-il qu'il l'apprît de son maître? son maître devait-il le lui enseigner? devait-il le consigner dans une épître où il lui parle d'affaires si importantes, et le graver pour ainsi dire, sur l'airain pour le faire passer à la postérité la plus reculée? Sachez donc que l'avertissement de saint Paul, loin d'être inutile, était des plus nécessaires; que c'est l'Esprit-Saint qui l'a dicté à ce grand apôtre pour être inséré dans ses Epîtres, et transmis aux siècles futurs; c'est ce que je me propose de vous faire voir, après que j'aurai répondu à une difficulté qui s'élève dans l'esprit de certaines personnes. Pourquoi, disent-elles, Dieu a-t-il permis qu'un homme si célèbre par ses miracles, dont les ossements mêmes et les reliques, après sa mort, chassaient les démons, fût sujet à de telles infirmités? car il n'était pas simplement infirme, mais ses infirmités étaient permanentes et continuelles, ne le laissaient pas respirer un moment. Qu'est-ce qui le prouve? Les paroles mêmes de saint Paul. Il ne dit pas « à cause de sa « maladie », mais « à cause de ses maladies »; ni simplement « à cause de ses maladies », mais « à cause de ses maladies fréquentes », annonçant par là que ses infirmités étaient habituelles. Que cet exemple instruise ceux qui, dans les moindres indispositions, se permettent tant de mouvements d'impatience!

La question se complique: on ne demande pas seulement pourquoi Timothée, quoiqu'il fût saint, ne laissait pas d'être malade et souvent malade, mais pourquoi il l'était quand il avait la charge de travailler au salut du genre humain. S'il eût été un de ces hommes qui se

sont retirés sur le sommet des montagnes, qui s'y sont construit de simples cabanes, qui mènent une vie tranquille à l'abri de la solitude, la chose serait moins étonnante ; mais qu'un homme public, auquel était abandonné le soin de tant d'Eglises, qui gouvernait avec tant de zèle de grandes villes, de grandes nations, en un mot le monde entier, qu'un tel homme ait été sujet à des maladies fréquentes, c'est là surtout ce qui peut frapper et déconcerter une raison peu attentive. Timothée devait jouir d'une santé parfaite, sinon pour lui-même, du moins pour l'intérêt des fidèles. C'était dans l'Eglise un excellent général ; il faisait la guerre non-seulement aux Gentils, mais aux démons et à leur chef. Tous les ennemis de l'Eglise ne cessaient de persécuter cette mère tendre ; ils cherchaient à dissiper ses enfants, à les réduire en servitude : le disciple de Paul pouvait amener un grand nombre d'hommes à la vérité, et il était infirme ! Quand son infirmité n'aurait pas fait d'autre tort au progrès de la prédication, elle pouvait par elle-même ralentir l'ardeur des fidèles et les rendre plus négligents. Si des soldats, qui voient leur général retenu dans un lit, se sentent moins de courage, moins d'ardeur pour le combat ; combien plus les fidèles, qui voyaient leur maître, et un maître qui avait opéré de si grands miracles, exténué, affaibli par de continuelles infirmités, devaient-ils sentir diminuer leur zèle ?

On passe encore plus avant, et l'on demande pourquoi Timothée ne s'est pas guéri lui-même, ou pourquoi saint Paul ne lui a pas rendu ce bon office ? Le maître et le disciple chassent les démons, ils font sortir du tombeau ceux qui y sont descendus, ils triomphent sans peine de la mort, et ils ne peuvent fortifier un tempérament faible ! Eux qui pendant leur vie et après leur trépas ont signalé leur puissance en tant de rencontres, n'ont su rétablir une santé affaiblie ! Je dis plus : saint Paul, après avoir opéré d'un seul mot de si grands prodiges, ne rougit pas d'écrire à Timothée d'avoir recours au vin pour sa guérison. Ce n'est pas que l'usage du vin soit criminel ; à Dieu ne plaise que nous adoptions les erreurs de certains hérétiques ! mais nous disons que saint Paul n'a pas rougi de ne pouvoir guérir, sans le secours du vin, de simples faiblesses d'estomac ; nous disons que, loin d'avoir honte de révéler ce conseil à son disciple, il a voulu le donner aux générations futures. Voyez-vous comment nous avons creusé dans notre sujet ? voyez-vous combien il offre de questions importantes, et combien ce champ, qui paraissait si aride, est devenu fertile ? Mais il faut résoudre les difficultés que nous n'avons faites que pour réveiller votre attention, et pour affermir ensuite vos esprits ébranlés.

3. Avant de répondre aux questions que notre sujet présente, permettez-moi de vous entretenir de la vertu de Timothée, et du vif intérêt que saint Paul prenait à son disciple. Pouvait-il lui donner de plus grandes marques de tendresse que de s'occuper avec tant d'attention du rétablissement de ses forces, et, malgré le grand éloignement où il se trouvait, malgré toutes les affaires dont il était accablé, de lui indiquer avec tant de soin un remède pour sa santé affaiblie ? Quant à Timothée, quelle louange ne mérite pas sa vertu ? Ennemi des délices et des plaisirs de la table, ses indispositions ne venaient que d'une excessive austérité et d'un jeûne trop sévère. Ce furent l'eau et l'abstinence qui détruisirent son tempérament. Pour preuve de ce que je dis, c'est que saint Paul ne lui conseille d'user d'un peu de vin qu'après lui avoir recommandé de ne plus se réduire à l'eau ; ce qui annonce qu'il ne buvait que de l'eau, et que c'était là ce qui avait débilité son estomac. Mais qui n'admirerait la sagesse et le zèle de cet illustre disciple ? Sa vie était toute céleste, et il était parvenu au comble de la perfection, comme le prouve le glorieux témoignage que lui rend son maître : « je vous ai envoyé », dit-il dans une de ses Epîtres, « je vous ai envoyé Timothée mon très-« cher fils, qui est fidèle dans le Seigneur ». (I Cor., IV, 17.) Paroles qui suffisent pour montrer sa rare vertu. La vérité habite sur les lèvres des saints, et leurs témoignages, libres de tout préjugé, ne sont suspects ni de haine ni de flatterie. Il n'eût pas été aussi glorieux pour Timothée d'être fils de saint Paul selon la chair ; et ce qui le rend surtout admirable, c'est que, n'ayant avec cet Apôtre aucune parenté charnelle, la parenté spirituelle, celle qui est l'ouvrage de la piété, et d'une attention extrême à copier fidèlement toutes les vertus d'un excellent modèle, c'est que cette parenté, dis-je, lui ait mérité l'avantage d'être son fils par adoption. Aussi voyons-nous ce disciple comme un jeune coursier, porter à côté de son

maître le joug de la foi, et traîner avec lui par toute la terre le char de l'Evangile, sans que la jeunesse ou les infirmités puissent rien diminuer de son ardeur ni l'empêcher de marcher en digne émule sur les pas de cet ouvrier infatigable. C'est ce que témoigne saint Paul lui-même lorsqu'il dit de son disciple : « Que « personne ne le méprise, car il travaille comme « moi à l'œuvre du Seigneur ». (I Cor., XVI, 10 et 11.) Vous voyez comme il reconnaît que son zèle égale le sien. Ensuite, de peur qu'on ne crût qu'il parlait ainsi pour le faire valoir, il prend les fidèles à témoin de la vertu de son fils bien-aimé : « Vous savez, leur dit-il, l'épreuve « que j'ai faite de lui : vous savez qu'il m'a « secondé dans la prédication de l'Evangile « comme un fils peut seconder son père. Vous « connaissez par expérience toute l'étendue de « sa vertu et toute l'ardeur de son zèle ». (Philip., II, 22.) Cependant, quoiqu'il fût parvenu à une si haute perfection, loin de présumer de lui-même, il était toujours dans la crainte et dans l'inquiétude ; il jeûnait sans relâche, et n'imitait pas la légèreté de ces personnes qui, après quelques mois de jeûne, renoncent aux austérités. Il ne se disait pas à lui-même : Qu'ai-je besoin de jeûner toujours ? J'ai triomphé de mes passions, je m'en suis rendu maître, j'ai mortifié mon corps, j'ai effrayé et chassé les démons, ressuscité les morts, guéri les lépreux, je me suis rendu redoutable à toutes les puissances ennemies, qu'ai-je besoin maintenant du jeûne et de tous les avantages qu'on en retire ? Il ne s'est jamais permis aucune de ces réflexions, aucun de ces discours ; mais plus il était rempli de vertus, plus il craignait, plus il tremblait pour lui-même, en cela digne disciple de son illustre maître. C'est après avoir été ravi au troisième ciel, après avoir entendu des paroles ineffables, participé à des mystères augustes, après avoir parcouru toute la terre comme s'il avait eu des ailes, que saint Paul écrivait aux Corinthiens ces paroles : « Je crains qu'après « avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé « moi-même ». (I Cor., IX, 27.) Mais si saint Paul, après s'être signalé par tant d'actions merveilleuses, était dans la crainte, lui qui pouvait dire : « Le monde est crucifié pour moi, « et je suis crucifié au monde » (Gal., VI, 14), combien plus ne devons-nous pas être dans la frayeur, à proportion des vertus que nous aurons acquises et des bonnes œuvres que nous aurons faites ? Rien, non, rien n'excite plus la rage du démon que de nous voir régler notre vie avec exactitude. C'est quand il s'aperçoit que nous avons fait de grands progrès dans la vertu, et que nous sommes parvenus au comble de la perfection, qu'il cherche à nous faire essuyer de tristes naufrages. Lorsqu'un homme du commun fait une chute, ce n'est pas un scandale pour l'Eglise ; mais lorsqu'un personnage dont la vertu éminente, comme placée en spectacle, le fait connaître partout et admirer généralement, cède à la tentation et succombe dans quelque occasion importante, il cause une grande ruine et un insigne dommage, non-seulement parce qu'il tombe de haut, mais parce que son exemple en perd un grand nombre qui l'avaient pris pour modèle. Et de même que, quand la tête ou les yeux sont malades, tout le reste du corps languit et demeure sans action ; ainsi quand ces grandes lumières du christianisme viennent à s'obscurcir par le péché et à contracter quelque souillure, tout le corps de l'Eglise en souffre et semble perdre de sa pureté et de sa splendeur.

4. Pénétré de ces réflexions, Timothée usait de la plus scrupuleuse vigilance : il savait à quels périls est exposée la jeunesse, combien elle est légère, inconstante, facile à séduire, et qu'elle a besoin sans cesse d'un frein qui l'arrête. Oui, la jeunesse, on peut dire, est un feu qui s'accroît de plus en plus par tous les objets environnants. C'est pour cela qu'il employait tous les moyens pour éteindre cette flamme dangereuse, pour assujétir, en quelque sorte, ce cheval indomptable ; il travaillait avec ardeur à réprimer ses fougues, à arrêter ses violences jusqu'à ce qu'il l'eût rendu souple, docile, prompt à suivre tous les commandements de la raison. Que mon corps s'affaiblisse, disait-il, et que mon âme se fortifie ; que la chair soit mortifiée, et que l'esprit ne soit pas ralenti dans sa course vers le ciel. Mais ce qu'on doit surtout admirer dans cet illustre disciple, c'est qu'étant si faible, accablé de tant d'infirmités, il se soit montré plus actif que ceux mêmes dont la constitution est la plus saine et la plus robuste. On le voit voler tantôt à Ephèse, tantôt à Corinthe, dans l'Italie, dans la Macédoine, accompagner son maître sur terre et sur mer, partager ses combats et ses périls, sans que la faiblesse du corps ralentisse jamais l'activité de l'âme : tant le zèle

selon Dieu a de vertu ! tant il donne des ailes légères à celui qu'il anime ! Et comme la vigueur et l'embonpoint du corps ne servent de rien à ceux dont l'esprit paresseux et lâche croupit dans une molle langueur, ainsi la faiblesse et les infirmités ne peuvent nuire aux âmes actives et courageuses.

Il en est qui prennent le conseil que lui donne saint Paul, pour une permission de boire du vin avec excès. Mais ils se trompent; et si nous voulons examiner soigneusement les paroles de l'Apôtre, nous trouverons qu'elles renferment une leçon de sobriété plutôt que d'intempérance. Il ne conseille à Timothée d'user de vin qu'après qu'il a reconnu que sa santé est entièrement affaiblie; et il ne le lui permet qu'avec de certaines mesures. Il ne lui dit pas : usez de vin, mais d'un peu de vin ; avis qu'il nous donne à nous-mêmes plutôt qu'à Timothée, qui n'en avait pas besoin. C'est pour nous qu'il écrit à son disciple ; il nous marque les bornes dans lesquelles nous devons nous tenir : en ne nous permettant de prendre de vin que ce qui est nécessaire à notre santé, il veut que ce soit un remède et non un poison, qu'il guérisse un mal sans en causer un autre. Un usage continuel de l'eau ne pourrait être aussi nuisible à certains tempéraments, que l'excès du vin leur serait préjudiciable. Que de maladies le vin n'occasionne-t-il pas dans l'âme et dans le corps ! C'est lui qui allume et qui fomente la révolte des sens contre la raison ; c'est lui qui excite au dedans de nous des guerres cruelles et de violentes tempêtes. Une trop grande abondance de pluies n'amollit et ne dissout pas autant la terre qu'une trop grande quantité de vin ne relâche tous les nerfs du corps et n'en affaiblit la vigueur. Fuyons donc l'excès de part et d'autre, et, sans négliger le soin de notre santé, réprimons les mouvements désordonnés de la chair. Usons du vin, n'en abusons pas ; craignons de faire d'un sujet de joie une source de douleur. Le vin a été donné à l'homme pour le réjouir et non pour l'attrister. (Ps. CIII, 15.) La raison des personnes ivres est assoupie et comme ensevelie dans d'épaisses ténèbres : au contraire, le vin pris modérément éveille l'imagination, et c'est un des moyens les plus propres pour réparer les forces du corps. Le passage que nous expliquons doit confondre l'erreur de ces hérétiques qui condamnent l'usage du vin comme absolument illicite. Si le vin était au nombre des choses défendues, saint Paul ne l'eût pas ordonné à son disciple. Le même passage sert aussi à instruire ces gens simples parmi les fidèles qui, quand ils voient des hommes dégradés par l'ivresse, au lieu de blâmer l'intempérance de l'homme, attaquent le présent de Dieu : Qu'il n'y ait pas de vin ! disent-ils. Disons-leur : Qu'il n'y ait pas d'ivresse ! Le vin est l'ouvrage du Seigneur, l'ivresse est l'ouvrage du démon : ce n'est pas le vin, c'est l'intempérance qui fait l'ivresse. Ne décriez pas le bienfait du Très-Haut, mais condamnez la folie de votre frère. Quoi donc ! au lieu de réprimer le coupable, vous outragez le bienfaiteur !

5. Ainsi fermons la bouche à ceux qui s'élèvent contre une liqueur salutaire, dont l'abus, et non l'usage, produit l'ivresse, la source et la cause de tous les maux. Le vin nous a été donné pour rétablir les forces du corps, et non pour détruire celles de l'âme, pour guérir les maladies de l'un, et non pour ruiner la santé de l'autre. Evitons de donner prise aux imprudents et aux insensés en usant avec excès du présent de Dieu. Qu'y a-t-il de plus triste et de plus misérable que l'ivresse ? Un homme habituellement ivre est un mort vivant, un frénétique volontaire, un insensé qu'on abhorre, un malade qu'on ne plaint pas; également inutile à l'état, à ses amis, à ses parents, à lui-même, c'est l'opprobre de l'espèce humaine. Sa vue seule révolte; sa démarche, sa voix, son haleine, tout en lui est odieux et insupportable. Mais le comble du mal, c'est que l'ivresse nous ferme la porte de la Jérusalem céleste ; elle nous prive des biens éternels, et après nous avoir dégradés dans ce monde, elle nous prépare pour l'autre d'horribles supplices. Corrigeons-nous donc de cette perverse habitude, si nous avons le malheur d'y être sujets ; et, suivant le conseil de l'Apôtre, usons de peu de vin, puisque ce peu même, il ne le permet à son disciple que pour remédier à la faiblesse de son estomac. Oui, nous devons régler sur les circonstances et sur le besoin l'usage des boissons et des nourritures, ne jamais passer les bornes de la nécessité, en un mot, ne rien faire indiscrètement et au hasard.

Mais après vous avoir entretenus de la vertu de Timothée et de la tendresse de Paul pour ce cher disciple, il faut passer aux questions proposées, et y répondre. Quelles sont donc les questions que nous nous sommes faites ? Reprenons-les ici, afin que les solutions soient

plus clairement entendues. Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'un homme aussi vertueux, aussi utile à son Eglise, ait eu une santé aussi faible et aussi chancelante ? pourquoi n'a-t-il pu être guéri ni par lui-même ni par son maître ? pourquoi ont-ils eu recours au vin pour fortifier un estomac affaibli ? Voilà les questions que nous nous sommes faites ; nous allons y répondre, afin que si l'on voit en butte non-seulement aux maladies et aux infirmités, mais encore à l'indigence, à la faim, aux chaînes, aux tourments, aux persécutions, aux calomnies, à toutes les calamités de la vie présente, de saints personnages, recommandables et distingués par leur patience dans les maux, on trouve, dans ce que nous dirons aujourd'hui, des moyens sûrs pour défendre la Providence divine contre ceux qui l'attaquent. Combien n'en avez-vous pas entendu faire ces questions? Pourquoi Dieu permet-il que la vertu soit persécutée par le crime, que par exemple l'homme de bien soit chaque jour traîné devant les tribunaux par le méchant, que l'innocence succombe sous les efforts de la calomnie ? pourquoi cet honnête homme a-t-il péri dans les flots ? pourquoi cet autre est-il tombé dans un précipice ? Nous pourrions citer beaucoup de saints de notre temps et du temps de nos ancêtres, qui ont essuyé un nombre infini d'afflictions diverses. Afin donc que vous découvriez la cause de tous les événements de cette vie, que vous n'ayez pas sujet de murmurer contre la Providence, que vous fermiez la bouche à ceux qui se permettent ces murmures, prêtez-moi une oreille attentive, et ne perdez rien de ce que je vais vous dire ; je veux qu'à l'avenir vous n'ayez aucun sujet de vous troubler en voyant ce qui arrive tous les jours.

6. Pourquoi Dieu permet-il que les saints soient affligés de tant de manières ? J'en trouve huit raisons que je vais vous détailler. Réfléchissez, lorsque tant de raisons expliquent la conduite de la Providence à l'égard des saints, combien serait impardonnable et inexcusable le scandale qu'elle vous causerait !

Premièrement, c'est pour empêcher que les vertus sublimes et les œuvres merveilleuses des saints ne leur inspirent de l'orgueil. Secondement, c'est de peur qu'on ne les honore plus qu'on ne doit honorer des hommes, et qu'on ne les regarde comme des dieux plutôt que comme de simples mortels. En troisième lieu, c'est afin que la puissance du Seigneur éclate davantage, en se servant, pour triompher et pour étendre la foi en son nom, d'hommes accablés de maux et persécutés de toute part. Quatrièmement, c'est pour que la patience des saints eux-mêmes paraisse avec plus d'éclat, et qu'on voie qu'ils ne servent pas Dieu par intérêt, mais qu'ils ont pour lui un amour pur, puisqu'au milieu de toutes leurs tribulations, ils lui sont toujours également dévoués. J'ajoute en cinquième lieu que c'est pour nous occuper de la résurrection des morts ; car lorsqu'on voit un juste, rempli de mérites, ne sortir de la vie qu'après avoir essuyé une infinité de disgrâces, on songe malgré soi à un jugement futur, et l'on se dit à soi-même : Si les hommes ne laissent point sans récompense celui qui travaille pour eux, combien plus Dieu ne laissera-t-il jamais sans couronne ceux qui pour lui se sont épuisés de peines et de travaux ? Or, s'il n'est pas possible qu'il les prive de leur récompense, il est de toute nécessité que ne l'ayant pas reçue dans ce monde, ils la reçoivent dans un autre. Une sixième raison, c'est afin que ceux qui éprouvent des adversités soient soulagés et consolés en voyant que les plus illustres et les plus saints personnages en ont éprouvé de pareilles, et même de plus grandes. Septièmement, c'est afin que, lorsqu'on vous exhorte à envisager la vertu des justes, et qu'on vous dit : Imitez le bienheureux Pierre, imitez le bienheureux Paul, la sublimité de leurs actions ne vous fasse pas croire qu'ils fussent d'une autre nature que vous, et qu'il vous est impossible de copier ces grands modèles. Huitièmement enfin, c'est pour vous apprendre en quoi consiste véritablement le bonheur et le malheur, quelles sont les personnes qu'on doit nommer heureuses ou appeler d'un nom contraire.

Telles sont les raisons pour lesquelles Dieu permet que les justes soient affligés ici-bas : je vais les appuyer du témoignage des divines Ecritures, et prouver clairement que ce ne sont pas là des inventions de l'intelligence humaine, mais des révélations de l'Esprit-Saint. Par là mes discours trouveront plus de créance et plus d'autorité auprès de vous, et se graveront plus facilement dans votre mémoire.

Et d'abord, pour nous convaincre que les afflictions sont propres à rendre les saints plus

humbles, à empêcher qu'ils ne s'enorgueillissent des œuvres et des prodiges qu'ils opèrent, écoutons le Roi-prophète et le grand Apôtre, qui tous s'expliquent de même. « Il est bon », dit l'un, « que vous m'ayez humilié, afin que « j'apprenne vos ordonnances pleines de jus« tice ». (Ps. CXVIII, 71.) L'autre, après avoir dit qu'il a été ravi au troisième ciel, ajoute aussitôt : « Et de crainte que la grandeur de « mes révélations ne m'inspirât de l'orgueil, « Dieu a permis que je sentisse dans ma chair « un vif aiguillon, qui est l'ange et le ministre « de Satan ». (II Cor., XII, 7.) Est-il rien de plus clair ? Il appelle anges et ministres de Satan, non les démons, mais des hommes qui étaient les ministres et les suppôts de Satan, les infidèles, les tyrans, les Gentils, qui l'attaquaient, qui le persécutaient sans cesse et sans relâche. Développons ses paroles. Dieu pouvait, dit-il, m'épargner des afflictions fréquentes et des persécutions continuelles, mais de crainte que la grandeur de mes révélations ne m'inspirât de l'orgueil, ne me donnât une trop grande idée de moi-même, il a permis que les anges et les ministres de Satan me persécutassent de toutes les manières. Quoique Pierre, Paul, et d'autres encore, fussent de grands hommes, des hommes admirables, c'étaient néanmoins des hommes qui avaient besoin d'être sur leurs gardes pour se garantir de l'orgueil. On peut même dire que les saints en ont plus besoin que d'autres, parce qu'il n'est rien qui élève autant le cœur que le témoignage d'une vie parfaitement régulière et irréprochable. Afin donc qu'ils soient à l'abri de toute présomption, Dieu permet qu'ils passent par des épreuves qui les rendent humbles et dociles.

7. Maintenant, pour vous faire voir que c'est surtout en éprouvant ses serviteurs par les afflictions, que Dieu manifeste sa puissance [1], écoutez l'Apôtre dont nous avons déjà invoqué le témoignage ; car de peur que vous ne répétiez les propos des Gentils, de peur que vous ne disiez que c'est par faiblesse et par impuissance que Dieu permet que ses fidèles serviteurs soient continuellement affligés et persécutés, examinez comment saint Paul s'appuie des disgrâces mêmes qu'il leur envoie pour montrer qu'elles ne font que manifester davantage sa force, loin de déceler en lui de la faiblesse. Après avoir prononcé ces paroles : « Dieu a permis que je sentisse dans ma chair « un vif aiguillon, qui est l'ange et le ministre « de Satan », et avoir exprimé par là ses épreuves fréquentes, il ajoute : « C'est pour « cela que j'ai prié trois fois le Seigneur, afin « que cet ange de Satan se retirât de moi ; et « il m'a répondu : Ma grâce vous suffit, car ma « puissance éclate surtout dans la faiblesse ». (II Cor. XII, 8 et 9.) C'est lorsque vous êtes faibles, dit-il, que je me montre plus fort ; c'est par vous-mêmes, qui paraissez si faibles, que la prédication s'étend de plus en plus et se répand en tout lieu. Ainsi, c'est lorsqu'après avoir été accablé de coups il fut jeté en prison, que saint Paul assujétit et enchaîna le geôlier. Ses pieds étaient dans les ceps, ses mains dans les chaînes ; et au milieu de la nuit, lorsqu'il glorifiait le Seigneur, la prison s'ébranle et les portes s'ouvrent. Vous voyez comme la puissance de Dieu éclate dans la faiblesse de l'homme. Si saint Paul étant libre eût ébranlé la prison, le prodige eût été moins admirable. Qu'il reste enchaîné, dit le Seigneur, et que les murs de la prison s'ébranlent, que les chaînes des prisonniers se brisent, afin que ma force se manifeste davantage, tous les prisonniers étant délivrés par un homme emprisonné et enchaîné. Ce qui frappa d'étonnement le gardien de la prison, c'est qu'un simple mortel, chargé de liens et gardé de près, eût pu par sa seule prière ébranler les fondements du cachot où il était détenu, en ouvrir les portes, et mettre en liberté tous les prisonniers. Au reste, ce fut encore dans d'autres circonstances où se trouvèrent Pierre, Paul et les autres apôtres, qu'on put reconnaître que Dieu faisait briller sa grâce et signalait sa puissance par leurs peines et leurs afflictions. Aussi disait-il au généreux défenseur de son nom : « Ma grâce vous suffit ; car ma puissance éclate « surtout dans la faiblesse ».

Mais pour preuve qu'on aurait souvent honoré les saints plus qu'il ne convient d'honorer les hommes s'ils n'avaient été exposés à de grands maux, écoutez et vous verrez comment saint Paul avait cette appréhension : « Que si « je voulais me glorifier », disait-il, « je le « pourrais faire sans être imprudent, mais je « me retiens de peur que quelqu'un ne m'es« time au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou « de ce qu'il entend dire de moi ». (II Cor., XII, 6.) C'est-à-dire je pourrais rapporter des

[1] Ceci est le développement de la troisième raison : celui de la deuxième vient ensuite.

miracles beaucoup plus extraordinaires ; mais je m'en abstiens, dans la crainte que la grandeur des prodiges que j'ai opérés ne donne de moi une trop grande opinion. C'est pour cela que saint Pierre ayant redressé un boiteux, et voyant que tous les témoins du miracle le regardaient avec admiration les réprimanda en leur déclarant que ce miracle n'était pas son ouvrage : « Pourquoi nous regardez-vous », leur dit-il, « comme si c'était par notre puis« sance ou par notre sainteté que nous eussions « fait marcher ce boiteux? » (Act., III, 12.) Et à Listres, on vit même les peuples, frappés d'étonnement, amener les taureaux couronnés de fleurs pour les immoler à Paul et à Barnabé. (Act., XIV, 12.) Considérez la malice du démon. Il voulait introduire l'idolâtrie dans le monde, en se servant des mêmes hommes par lesquels le Seigneur voulait l'en bannir ; il faisait de nouveaux efforts pour faire reconnaître des dieux dans de simples mortels, comme il avait fait jadis ; car voici la source et la principale cause de l'idolâtrie : les peuples avaient regardé comme des dieux des héros qui avaient terminé de grandes guerres, gagné des batailles, fondé des villes, qui s'étaient occupés avec succès de leur gloire ou de leur félicité ; ils leur avaient bâti des temples et érigé des autels. Le catalogue tout entier des dieux de la Grèce se compose de semblables apothéoses. Ainsi donc, de peur que le même inconvénient n'eût lieu par rapport aux saints, Dieu a permis qu'ils fussent persécutés sans cesse, battus de verges, sujets à des infirmités humiliantes ; il voulait que la grande faiblesse de leur corps et les violentes épreuves qu'ils avaient à essuyer persuadassent aux peuples que les auteurs des plus étonnants prodiges étaient de simples mortels, qu'ils ne faisaient rien par eux-mêmes, que la grâce seule agissait par leur ministère. En effet, si l'on a regardé comme des dieux des hommes qui n'avaient fait que des choses communes et naturelles, à plus forte raison aurait-on jugé dignes des honneurs divins, s'ils n'avaient été en proie à toutes les misères humaines, de saints personnages dont les œuvres ont surpassé ce qu'il y a de plus incroyable dans les histoires. Oui, si, lorsqu'ils étaient battus de verges, détenus en prison, précipités du haut des rochers, persécutés de toute part, exposés à de continuels périls, il s'est trouvé néanmoins des hommes qui, par une erreur impie, les ont pris pour des dieux, à plus forte raison les eût-on regardés comme tels, s'il n'eussent été en butte à tous les maux de la vie présente.

8. La quatrième raison pour laquelle nous avons dit que les saints étaient affligés dans ce monde, c'est afin qu'on ne pense pas qu'ils servent Dieu dans l'espoir d'une prospérité temporelle. On voit souvent des hommes livrés au plaisir, lorsqu'on leur fait des reproches, qu'on les invite à ne pas craindre les peines qui accompagnent la pratique de la vertu, et qu'on loue devant eux le courage des saints dans les afflictions ; on voit, dis-je, ces hommes révoquer en doute la vertu des justes, à l'exemple du démon qui voulut mettre à l'épreuve la vertu de Job. Celui-ci était comblé de richesses et nageait dans l'abondance. L'esprit impur à qui Dieu reprochait sa perversité en y opposant l'exemple d'un juste parfait, n'ayant rien à répondre, et ne pouvant ni justifier ses crimes, ni ternir les vertus d'un saint homme, recourt aussitôt à cette raison spécieuse : « Est-ce sans motif que Job vous ho« nore? ne l'avez-vous pas comblé de biens « lui et toute sa maison? » (Job, I, 9 et 10.) C'est par intérêt, dit-il, qu'il pratique la vertu, c'est parce que vous le faites vivre dans l'opulence. Que fit Dieu? Afin de nous apprendre que ce n'est pas par intérêt que ses saints l'honorent, il dépouilla Job de tous ses biens, il le livra à l'indigence, et permit qu'il fût en proie à l'infirmité la plus cruelle ; ensuite s'adressant au démon, et lui reprochant les soupçons qu'il avait eus contre son serviteur : « Job a « persisté dans son innocence », lui dit-il, « et « c'est en vain que tu m'as engagé à le dé« pouiller de toutes ses richesses ». (Job, II, 3.) Les saints trouvent leur récompense dans la pratique même de la piété, et si un homme qui en aime un autre est suffisamment récompensé par le plaisir de l'aimer, s'il ne désire rien au delà, si c'est pour lui le bien le plus précieux ; à plus forte raison les justes pensent et agissent de même à l'égard du Seigneur. C'est pour en donner une preuve éclatante, que Dieu accorda au démon plus qu'il ne lui demandait. « Etendez votre main », lui avait dit cet esprit de malice, « et frappez Job lui« même ». (Job, I, 11.) Dieu lui répond : Je te l'abandonne, traite-le avec la rigueur que tu voudras. Dans les jeux profanes, les spectateurs ne peuvent bien juger de la force et de

la souplesse d'un athlète, ne peuvent admirer la proportion de tous ses membres, qu'après qu'il a quitté ses vêtements : ainsi tant que Job est comme revêtu de ses richesses, on ne peut connaître tout son mérite; mais dès que ce généreux athlète est dépouillé de tous les avantages temporels, dès qu'il lutte tout nu contre les peines et les afflictions de la vie présente, c'est alors qu'il surprend les spectateurs, et qu'il réunit les applaudissements des hommes et des anges, c'est alors que le ciel et la terre admirent toute l'étendue de sa patience, toute la force de son âme. Je le répète, la force héroïque et les admirables proportions, pour ainsi dire, de sa grande âme, se découvraient moins bien aux regards des spectateurs, sous le manteau de l'opulence, que dans le dénûment et la pauvreté, et lorsqu'il apparut dans le dépouillement le plus complet, sur le théâtre du monde. Si le démon n'eût pas été lui-même le persécuteur de Job, il eût pu dire que Dieu l'avait épargné, qu'il ne l'avait pas éprouvé autant qu'il le pouvait : mais Dieu livra son serviteur à cet ange de ténèbres, il lui permit de faire périr ses troupeaux, et de l'affliger dans sa chair. Je suis assuré de mon athlète, dit-il ; ainsi je n'empêche point que tu lui fasses essuyer tous les combats que tu jugeras à propos. Des athlètes qui ont confiance dans leurs forces, se présentent hardiment à leurs adversaires, et leur donnent tous les avantages qu'ils peuvent désirer, afin que la victoire soit plus glorieuse : de même Dieu abandonne au démon toute la personne du juste, afin que ce juste ayant terrassé son ennemi malgré tous les avantages qu'il avait sur lui, sa couronne n'en soit que plus brillante. C'est un or pur, jette-le dans le creuset le plus ardent, éprouve-le de la manière qu'il te plaira, tu n'y trouveras aucune souillure.

Mais si les malheurs signalent la constance des justes, ils sont aussi pour nous une grande consolation dans nos disgrâces. « Vous serez « heureux », dit Jésus-Christ à ses disciples, « lorsque les hommes vous chargeront de ma« lédictions, lorsqu'ils vous persécuteront, et « qu'ils diront faussement toute sorte de mal « contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous « alors, et tressaillez de joie, parce qu'une « grande récompense vous est réservée dans « les cieux; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté « les prophètes qui vous ont précédés ». (Matth., v, 11 et 12.) « Mes frères », dit saint Paul aux Macédoniens, pour les consoler, « vous êtes « devenus les imitateurs des Églises de Dieu « qui ont embrassé la foi dans la Judée, ayant « souffert les mêmes persécutions de la part « de vos concitoyens que ces Églises ont souf« fertes de la part des Juifs ». (I Thess., II, 14.) Comment le même apôtre console-t-il les Hébreux? n'est-ce pas en leur faisant l'énumération des justes, dont les uns périrent dans les eaux et dans les flammes, les autres se cachèrent dans les montagnes et dans les cavernes, pressés par la faim et manquant de tout, tant il est vrai que la vue des misères d'autrui soulage les misérables!

Mais afin de vous convaincre que les adversités des saints sont des preuves évidentes de la résurrection, écoutez le même saint Paul qui dit : « A quoi me sert-il d'avoir combattu à « Éphèse contre les bêtes féroces si les morts « ne ressuscitent pas? Si nous n'avions », dit-il ailleurs, « d'espérance au Fils de Dieu que pour « cette vie, nous serions les plus infortunés « des hommes ». (I Cor., XV, 19 et 32.) Nous souffrons une infinité de maux dans la vie présente; si donc nous n'espérons pas une autre vie, qu'y a-t-il de plus à plaindre que nous?

9. D'où il résulte que tout ne finit pas avec la vie présente; et ce sont principalement les afflictions des saints qui le démontrent. Non, Dieu ne laisserait jamais sans récompense, et sans une récompense abondante, les peines et les travaux de ses amis fidèles, qui pendant leur vie ont passé par mille épreuves, ont été exposés à mille périls; or, s'il doit les récompenser, il est certain qu'il a préparé une vie plus heureuse et plus brillante, dans laquelle il couronnera les athlètes de la vertu, les proclamera vainqueurs à la face de l'univers. Lors donc que vous voyez un juste affligé, persécuté, accablé d'infirmités et de besoins, ne terminant sa vie qu'après avoir essuyé mille disgrâces, dites-vous à vous-même : S'il n'y avait ni résurrection, ni jugement, Dieu n'aurait pas laissé partir de ce monde sans les avoir fait jouir d'aucun avantage, ceux qui ont tant souffert à cause de lui. Il est clair qu'il leur a préparé une vie beaucoup plus douce, beaucoup plus agréable; autrement, il n'aurait pas laissé tant de méchants couler leurs jours dans les plaisirs, et tant de justes gémir dans des afflictions continuelles. Mais comme il a disposé

un autre ordre de choses, dans lequel il doit traiter chacun selon son mérite, punir les crimes, et récompenser les bonnes œuvres, c'est pour cela qu'il permet que l'homme de bien vive dans la détresse, et le méchant dans les délices.

Je vais tirer des divines Ecritures une nouvelle raison pour laquelle les saints sont persécutés dans cette vie. Et quelle est cette raison? c'est pour que nous ne disions pas, lorsqu'on nous exhorte à la vertu, que les saints étaient d'une autre nature que nous, que ce n'étaient point de simples mortels. Aussi un apôtre parlant du grand Elie, s'exprime en ces termes: « Elie était homme, sujet aux mêmes misères « que nous ». (Jacq., v, 17.) Vous le voyez, il infère que le prophète était un homme comme nous, de ce qu'il participait aux mêmes misères. « Je suis un homme », est-il dit au livre de la Sagesse, « qui éprouve les mêmes disgrâces que vous » (Sag., vii, 1); nouvelles preuves que les saints ne sont pas d'une autre nature que le reste des hommes.

Les afflictions des justes nous apprennent aussi quelle est la vraie félicité. Pour vous en convaincre écoutez ce passage de saint Paul : « Jusqu'à cette heure nous endurons la faim, « la soif, la nudité, les opprobes, les peines et « les travaux, nous n'avons point de demeure « stable » (I Cor., iv, 11); et cet autre : « Le « Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe « de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre « de ses enfants ». (Héb. xii, 6.) Pouvez-vous entendre ces passages sans vanter la condition, non de ceux qui sont plongés dans les délices, mais de ceux qui sont affligés et tourmentés à cause du Seigneur, sans envier le sort des hommes qui se montrent fidèles à pratiquer la vertu, et à suivre les voies de la piété? Le Prophète s'exprime comme l'Apôtre : « Leurs « mains », dit-il, « sont pleines des fruits de « leur iniquité, leurs filles sont parées comme « des temples, leurs celliers regorgent de « biens, leurs brebis sont fécondes, et sortent « des étables pour couvrir les campagnes; « leurs murailles n'offrent ni brèche ni ouver- « ture, on n'entend dans leurs places publi- « ques ni plainte ni soupir : on a appelé heu- « reux le peuple qui jouit de cette brillante « prospérité ». (Ps. cxliii, 11 à 15.) Et vous, Prophète, que dites-vous? « Heureux est le « peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ». (Ps. xliii, 15.) Ce n'est pas, dit-il, celui qui est comblé de richesses dont je vante le bonheur, mais celui qui est décoré de vertus, quoiqu'il soit accablé de maux.

Si, à toutes les raisons que nous venons d'établir il faut en ajouter une nouvelle, je puis dire que plus Dieu nous afflige, plus aussi il nous rend parfaits. « L'affliction », dit saint Paul, « produit la patience, la patience « l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et cette « espérance n'est point trompeuse ». (Rom., v, 3 à 5.) Vous voyez que l'épreuve produite par l'affliction nous donne l'espérance des biens futurs, et que plus nous sommes affligés, plus nous avons sujet d'attendre un heureux avenir. Aussi le patriarche Abraham disait au riche plongé dans les enfers : « Lazare n'a éprouvé « sur la terre que des maux, c'est pour cela « qu'il reçoit maintenant des consolations ». (Luc, xvi, 25.) Il est encore une autre raison, celle dont j'ai parlé souvent ailleurs : c'est que si nous avons contracté quelques souillures, l'affliction les efface. « L'or s'éprouve par le « feu », dit le Sage, « et l'homme que Dieu « reçoit au nombre des siens s'éprouve dans « la fournaise de l'humiliation ». (Eccl., ii, 5.) Ce n'est donc pas en vain que je vous disais que les tribulations de la vie présente nous donnent l'espoir de ressusciter un jour, et qu'elles rendent meilleurs ceux qu'elles éprouvent. Disons enfin, pour dernière raison, que nos couronnes et nos récompenses s'embellissent et se multiplient à proportion que nos maux s'accroissent et s'accumulent. « Les « souffrances de la vie présente », dit saint Paul, « n'ont aucune proportion avec cette « gloire qui sera un jour révélée en nous ». (Rom., viii, 18.)

Puis donc que nous voyons tant de raisons pour lesquelles les saints sont affligés ici-bas, que nos réflexions nous instruisent nous-mêmes, et apprenons aux autres par notre exemple à souffrir les traverses de cette vie sans trouble et sans murmure. Ainsi, lorsque vous voyez un personnage d'une haute sagesse et d'une grande vertu, un ami de Dieu, gémir sous le poids des maux, ne vous scandalisez point, mon frère. Lorsque vous voyez un homme occupé d'œuvres spirituelles, échouer, par les intrigues des méchants, dans une entreprise utile, ne soyez ni surpris ni troublé. On ne trouve que trop souvent des personnes faibles qui vous disent : Un tel, allant visiter les saints lieux avec l'intention de soulager les

pauvres de Jérusalem, a fait malheureusement naufrage; un autre, au milieu du même projet, est tombé entre les mains des brigands, il a tout perdu, il a eu bien de la peine à se sauver lui-même. Que dirons-nous à cela? aucun de ces accidents ne doit nous désespérer, ni ébranler notre foi. Un homme dans le cours d'une pieuse entreprise a fait naufrage; mais il a tout le mérite et recueille tout le fruit de sa bonne œuvre. Il n'a rien négligé de ce qui était en son pouvoir, il a amassé de l'argent, l'a mis en réserve, l'a pris et s'est embarqué; le malheur qui a fait échouer son dessein ne doit pas lui être imputé. Mais pourquoi Dieu a-t-il permis ce contre-temps? — C'est afin d'éprouver sa vertu. — Oui, mais ce sont des aumônes perdues pour les pauvres. Prétendez-vous avoir plus de souci des pauvres que Dieu qui les a créés? S'ils sont privés de ce secours, il peut leur en procurer d'ailleurs de plus abondants.

10. N'ayez donc pas la témérité de lui demander raison de sa conduite, glorifiez-le en tout, et croyez qu'il ne permet certains événements que par des vues profondes de sa sagesse. non-seulement il ménage, comme je viens de le dire, d'autres ressources aux pauvres dont on se proposait de soulager l'indigence, mais encore il éprouve et rend plus ferme la vertu de celui qui a fait naufrage, et lui prépare une récompense plus abondante. Oui, assurément, rendre grâces à Dieu dans les plus affreux malheurs, est beaucoup plus méritoire que de faire l'aumône, et l'on recueille un plus grand fruit du courage qui fait supporter la perte des biens que de la générosité qui les sacrifie aux besoins des indigents. C'est ce que démontre l'exemple de Job. Lorsqu'il était riche, il ouvrait sa maison aux pauvres, il partageait ses biens avec eux. Mais il n'était pas aussi grand lorsqu'il ouvrait sa maison aux pauvres que lorsqu'il en apprenait la chute sans murmurer. Il n'était pas aussi grand lorsqu'il couvrait les misérables de la laine de ses brebis, que lorsqu'ayant appris que le feu du ciel avait fait périr tous ses troupeaux, il en rendait grâces à Dieu. Riche, il exerçait sa bienfaisance; devenu pauvre, il signala sa sagesse: dans le premier état, il secourait les malheureux; dans le second, il remerciait le Seigneur. Il ne s'est pas dit à lui-même: Quoi donc! ils sont perdus, ces troupeaux avec lesquels je nourrissais des milliers d'indigents! Quand je n'aurais pas été digne de conserver mes richesses, ne devaient-elles pas du moins être épargnées pour l'avantage de ceux auxquels j'en faisais part? il n'a rien dit, il n'a rien pensé de semblable, mais il savait que la Providence divine règle tout pour notre plus grande utilité. Et afin de vous convaincre qu'il porta un coup plus sensible au démon, lorsque, dépouillé de tout, il rendait grâces à Dieu, que lorsqu'étant comblé de biens il en soulageait ses semblables, remarquez que, quand il est riche, le démon pouvait élever des doutes, sans fondement il est vrai, sur sa vertu, il pouvait l'accuser de ne servir le Seigneur que par intérêt; mais lorsqu'il lui eut tout enlevé, et qu'il le vit toujours fidèle à son divin Maître, ce rare exemple de patience lui ferma la bouche, il resta muet, parce qu'alors, sans doute, le juste ne se montrait que plus grand et plus admirable. Oui, je le répète, supporter avec courage et action de grâces la perte de tous ses biens, et plus méritoire que de faire l'aumône au sein des richesses; je l'ai prouvé par l'exemple de Job, qui étant riche exerçait sa charité envers les hommes, et qui devenu pauvre signala son amour envers Dieu.

Ce n'est pas sans raison que je m'étends sur cette matière. Plusieurs se sont vu enlever tous leurs biens, lorsqu'ils en faisaient des aumônes et qu'ils en nourrissaient les veuves; d'autres ont tout perdu par une incendie; d'autres ont essuyé des naufrages; d'autres, après avoir soulagé un grand nombre de pauvres, sont tombés eux-mêmes, par les calomnies et la persécution, dans la misère la plus profonde; à l'indigence se sont jointes les maladies et les infirmités, et personne n'a tenté de les secourir. Afin donc que vous ne répétiez pas ce qu'on dit assez communément: Tout est bouleversé, on ne connaît plus rien dans les choses humaines, ne perdez point de vue les réflexions que nous avons faites; elles suffisent pour arrêter ces plaintes et ces murmures. Un tel, dites-vous, a perdu toute sa fortune lorsqu'il faisait tant d'aumônes. Eh bien! que s'ensuit-il de là? S'il rend grâces à Dieu pour cette perte, il ne fera que mériter davantage l'amitié de son divin Maître: il ne recevra pas seulement le double comme Job, mais le centuple de la vie éternelle. S'il souffre ici-bas, le courage à supporter toutes ses souffrances lui vaudra dans l'autre monde un plus magnifique trésor. C'est parce qu'il l'appelle à

des combats plus honorables, que Dieu a permis qu'il passât d'un état d'opulence à la plus extrême pauvreté. Le feu du ciel est tombé sur votre maison, il l'a brûlée tout entière, il a consumé tous vos biens : rappelez-vous ce qui est arrivé à Job, rendez grâces à Dieu qui n'a pas empêché cet accident, quoiqu'il en eût le pouvoir ; et vous en serez plus amplement récompensé que si vous eussiez déposé tous vos biens dans les mains des pauvres. Vous êtes réduit à l'indigence, pressé par la faim, exposé à mille périls : rappelez-vous Lazare qui, dans un abandon général, luttait contre la pauvreté, contre la maladie, contre tous les maux, et cela quoiqu'il eût été fidèle à pratiquer la vertu ; rappelez-vous les apôtres qui combattaient contre la faim, la soif et la nudité ; rappelez-vous les prophètes, les patriarches, et tant de justes, qui n'ont pas vécu dans l'opulence et dans les délices, mais dans le besoin, dans l'affliction et dans la détresse.

11. Pénétrez-vous de ces vérités salutaires, et remerciez le Seigneur de ce qu'il vous a accordé ici-bas le partage des saints, de ce qu'il vous a affligé, moins dans les vues de rigueur que par un excès d'amour. Non, jamais il n'aurait permis que les justes éprouvassent de pareils maux, s'il ne les eût tendrement aimés, quisque c'est par l'adversité même qu'il les a rendus plus grands et plus illustres. Rien ne lui est plus agréable que la résignation et l'action de grâces, rien ne lui déplaît autant que les plaintes et les murmures. Ne soyons pas étonnés de toutes les traverses que nous avons à souffrir dans le cours de nos œuvres spirituelles. Les voleurs n'attaquent pas les maisons où ils ne trouveront que du chaume et de la paille, mais celles d'où ils pourront enlever beaucoup d'or et d'argent ; ainsi le démon attaque principalement ceux qui forment de pieuses entreprises. Où est la vertu, là se concentrent les efforts du démon ; où est l'aumône, là sévit la haine. Mais nous avons une arme puissante, capable de repousser tous les traits d'un ennemi cruel, cette résignation magnanime qui nous fait rendre grâces à Dieu dans les circonstances les plus fâcheuses. Abel a péri de la main de son frère pour avoir offert au Seigneur les prémices de son troupeau. (Gen., IV.) Ce n'est point par haine pour le juste qui lui rendait hommage que le Seigneur a permis ce fratricide, c'est plutôt par amour pour lui, c'est pour récompenser et sa piété et son martyre de deux couronnes immortelles. Moïse, en secourant un Israélite injustement opprimé, a couru des risques pour ses jours, et s'est vu obligé de prendre la fuite. (Exod., II.) Dieu l'a permis, afin que vous appreniez quelle est la patience des saints. Si dans nos entreprises spirituelles nous étions assurés de ne souffrir aucun mal, nous aurions d'autant moins de mérite que nous aurions moins à craindre. Mais ce qui rend les justes plus admirables dans l'exécution des œuvres pieuses, c'est qu'ils n'y renoncent pas malgré les périls qui menacent leurs biens et leur vie, malgré tous les maux qu'ils prévoient, c'est que la crainte de ces maux est incapable de ralentir leur ardeur. « Il « est », disaient les trois enfants de Babylone, « il « est dans le ciel un Dieu qui peut nous retirer « des flammes de la fournaise ; mais quoi qu'il « arrive, nous vous déclarons, Prince, que nous « n'honorons pas vos dieux, que nous n'adorons « pas la statue d'or que vous avez fait élever ». (Dan., III, 17 et 18.) De même vous, lorsque vous voulez agir pour le Seigneur, prévoyez tous les dangers et tous les contre-temps qui accompagnent de pareilles entreprises, afin de n'être ni surpris ni troublé lorsqu'ils arriveront. « Mon fils », dit le Sage, « si vous vous « engagez au service du Seigneur, préparez-« vous à souffrir ». (Eccles., II, 1.) Quiconque se dispose à combattre, ne peut espérer de couronne sans blessure. Entreprenez-vous de lutter contre le démon, ne cherchez pas une vie tranquille et délicieuse. Ce n'est point pour ce monde, mais pour le siècle futur, que Dieu nous a promis le bonheur et la gloire. Lors donc qu'une bonne œuvre , faite par vous ou par un autre, n'est payée que par des tribulations, réjouissez-vous et triomphez, puisque ces tribulations sont pour vous le gage d'une plus ample récompense. Ne vous découragez pas, ne vous relâchez pas ; que votre ardeur loin de se ralentir par les obstacles, croisse et s'anime davantage. Tourmentés, lapidés, battus de verges, toujours dans les prisons, les apôtres prêchaient la vérité, non-seulement lorsqu'ils étaient hors des périls, mais ils la prêchaient avec plus d'ardeur au milieu des périls mêmes. On voit Paul prêchant, catéchisant, baptisant, dans la prison, dans les fers, dans le tribunal, dans les naufrages, au milieu des tempêtes, investi de dangers. Imitez ces saints personnages, et lorsque vous avez entrepris de bonnes œuvres, ne les abandonnez pas, n'y renoncez

pas, quelques empêchements que le démon vous suscite. Vous avez peut-être essuyé un naufrage en portant une somme d'argent pour les pauvres ; mais Paul, en portant à Rome l'évangile, plus précieux que tout l'or et tout l'argent du monde, n'a-t-il pas essuyé lui-même un naufrage, n'a-t-il pas éprouvé mille traverses ? « J'ai souvent voulu », dit cet Apôtre aux Thessaloniciens, « me rendre auprès de « vous, mais Satan m'en a empêché ». (I Thess., II, 18.) Dieu a permis tous ces obstacles pour faire éclater davantage sa puissance, pour montrer que, malgré tous les empêchements suscités par le démon, la prédication de sa parole se répandait partout, et faisait sans cesse de nouveaux progrès. Aussi saint Paul rendait-il grâces à Dieu en toute chose, parce qu'il savait que les adversités le rendaient plus agréable à son divin Maître ; plus il voyait naître de difficultés, plus il redoublait de zèle. Que le défaut de succès dans nos pieuses entreprises ne soit donc qu'un motif pour en former de nouvelles. Ne disons pas : Pourquoi Dieu a-t-il permis les obstacles ? Il les a permis afin de vous fournir une occasion de signaler votre amour pour lui et votre zèle. Plus on aime, plus on est ardent à faire ce qui plaît à l'objet aimé. L'homme paresseux et lâche succombe dès le premier effort ; l'homme actif et courageux s'anime par les difficultés mêmes ; la résistance double ses forces, sa fidélité aux intérêts divins s'en augmente, il fait tout ce qui dépend de lui, et rend grâces à Dieu, quel que soit l'événement. Agissons d'après ces principes. La résignation et la patience sont un riche et inépuisable trésor, de fortes et puissantes armes ; l'impatience et les murmures augmentent et multiplient nos pertes, loin de les réparer. Vous avez perdu vos biens, rendez grâces au Seigneur ; vous avez gagné votre âme et vous avez acquis de plus abondantes richesses en vous attirant une plus grande affliction de la part de Dieu ; si vous vous permettez les murmures et les blasphèmes, vous ne recouvrez pas vos biens, et vous abandonnez votre propre salut, vous sacrifiez votre âme.

Et puisque nous parlons maintenant de blasphèmes, la seule reconnaissance, mes frères, la seule grâce que je vous demande pour cette instruction, c'est de reprendre publiquement les blasphémateurs[1]. Quand vous rencontrerez dans la ville un de ces audacieux, et que vous l'entendrez blasphémer insolemment, faites-lui les plus vifs reproches, et même, s'il le faut, faites-lui l'affront de le frapper sur la joue ; vous ne pouvez employer votre main à une œuvre plus sainte. Que si l'on vous traîne devant le juge comme ayant insulté un citoyen, paraissez hardiment devant le tribunal, et dites pour toute défense, que vous avez vengé le Roi suprême dont on blasphémait le saint nom. Eh ! si l'on punit ceux qui traitent avec irrévérence le nom du prince, combien plus ne doit-on pas châtier quiconque se porte au même excès envers le Seigneur ? C'est un crime public, c'est une injure commune contre laquelle nous devons nous élever tous. Que les Juifs et les Gentils apprennent que les chrétiens veillent au bon ordre dans la ville, dont ils sont les sauveurs, les protecteurs et les docteurs. Que les hommes insolents et pervers sachent qu'ils doivent redouter les serviteurs de Dieu, afin que, s'ils veulent proférer des blasphèmes, ils soient plus circonspects et plus timides, ils craignent qu'un chrétien ne les entende et ne punisse sur-le-champ leur impiété. Ne vous rappelez-vous pas le courage intrépide de saint Jean ? n'avez-vous pas lu avec quelle hardiesse il dit publiquement à un prince infracteur des lois du mariage ? « Il ne vous est « pas permis d'avoir la femme de Philippe, « votre frère ». (Marc, VI, 18.) Ce n'est ni un prince, ni un magistrat que je vous conseille de reprendre ; ce n'est pas pour venger le mépris de la sainteté du mariage, ni les outrages faits à un de vos semblables, que j'anime votre zèle ; non, ce que je vous demande est moins difficile : je vous exhorte à corriger un de vos égaux qui insulte votre divin Maître. Si je vous commandais de punir les princes et les magistrats de leurs prévarications, vous diriez que je perds la raison ; et cependant saint Jean l'a fait, et si saint Jean l'a fait, un autre peut le faire. Néanmoins, ne vous en prenez qu'à vos égaux, et dussiez-vous périr dans cette religieuse entreprise, loin de reculer, courez avec joie à cette espèce de martyre. On n'exigeait pas de saint Jean qu'il sacrifiât aux idoles ; mais ne pouvant garder le silence lorsqu'il voyait de saintes lois outragées, il sacrifia sa tête, et c'est pour cela qu'on doit le regarder

[1] Il fallait que les blasphémateurs se portassent à de grands excès, et que les magistrats fussent bien négligents à les réprimer, pour que saint Jean Chrysostome, dont le zèle était toujours dirigé par la douceur et par la prudence, se déterminât à donner les avis qui suivent.

comme un vrai martyr. Combattez comme lui pour la justice jusqu'à la mort, et le Seigneur vous secondera. N'allez point me dire : Que me font les discours de ce particulier? il n'y a rien de commun entre lui et moi. Le démon est le seul avec lequel nous n'ayons rien de commun ; nous avons mille choses communes avec tous les hommes. Participant de la même nature, habitant la même terre, nourris des mêmes aliments, nous avons le même Maître, les mêmes lois, les mêmes espérances. Ne disons donc pas que nous n'avons rien de commun avec eux. Ce sont des paroles froides, ou plutôt des paroles criminelles, qui ne peuvent venir que du démon ; c'est une pensée cruelle qui ne peut être inspirée que par cet esprit impur. Ne nous permettons pas un pareil langage, occupons-nous du salut de nos frères. Je vous promets et je vous affirme que si tous ceux qui m'entendent, qui sont la moindre partie de la ville, mais la plus pieuse, veulent se partager le salut de leur prochain, on verra bientôt la réforme de toute la ville d'Antioche. Si un seul homme zélé est capable de ramener tout un peuple, que ne doit-on pas attendre du zèle d'un si grand nombre de personnes? Oui, si beaucoup de nos frères se perdent, c'est à notre négligence, c'est à notre faiblesse qu'il faut s'en prendre. Que dans une querelle violente on voie deux hommes aux mains, on accourt pour les séparer ; qu'un animal trop chargé tombe, on le relève : et l'on voit tranquillement ses frères courir à leur perte ! Un homme succombe sous le poids de sa colère, il tombe dans le blasphème ; approchez de lui charitablement, relevez-le par d'utiles réprimandes, par une rigueur salutaire, employez tour à tour la douceur et la force. Si nous savons nous régler nous-mêmes, et nous occuper du salut d'autrui, nos frères qui se seront corrigés nous en aimeront davantage, et, ce qui doit être pour nous le principal motif, nous jouirons des biens réservés à la vertu courageuse. Puissions-nous les obtenir, ces biens, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient, au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, la force et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

La moitié de cette homélie roule sur la circonstance malheureuse où se trouvait la ville ; l'orateur en fait la peinture la plus touchante dans un style qu'on trouvera peut-être trop plein d'images pour un homme affligé ; mais l'orateur, rempli de la lecture de l'Ecriture sainte, et surtout des prophètes, emprunte leur langage pour déplorer la triste situation de sa patrie. — Il s'efforce de ranimer le courage de ses auditeurs abattus : il leur reproche de n'avoir point profité de sa dernière instruction : négligence à laquelle il impute les excès sur lesquels ils gémissent maintenant. — Ensuite (et c'est comme la seconde partie de son discours) il entreprend d'expliquer un passage de saint Paul, par lequel il montre d'une manière fort étendue l'incertitude et les inconvénients des richesses, les avantages de la pauvreté, qu'il établit surtout en comparant le pauvre au riche dans les principales circonstances de la vie. — Il finit par un magnifique éloge du prophète Elie, qui, au sein de la pauvreté, ne possédant qu'un seul manteau, jouissait de la plus grande considération.

1. Que dirai-je, mes frères, et de quoi vous entretiendrai-je dans ces jours de tristesse ? ce sont des larmes qu'il faut aujourd'hui, et non des paroles ; des lamentations et non des discours ; il faut adresser des vœux au Ciel, et non des instructions aux hommes : tant est grave l'attentat dont nous nous sommes rendus coupables ! tant le coup affreux que nous nous sommes porté à nous-mêmes, supérieur à tout remède humain, ne peut être guéri que par un secours céleste ! Ainsi après avoir tout perdu, Job était assis sur un fumier ; ses amis étant accourus au bruit de ses malheurs, du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cendre et poussèrent des cris lamentables (Job, II, 12). Toutes les villes d'alentour devraient accourir de même vers notre cité, et gémir sur l'événement qui nous désole, et partager nos douleurs. Job était alors assis sur un fumier, aujourd'hui notre ville est comme enveloppée d'un vaste filet. Le démon avait alors exercé sa rage sur tous les troupeaux, sur tous les biens de l'homme juste ; aujourd'hui il s'est déchaîné contre notre ville entière. C'est Dieu qui dans l'une et l'autre circonstance a laissé un libre cours à la malice de cet esprit impur ; il voulait donner plus d'éclat à la vertu du juste par la grandeur des épreuves, il veut nous rendre plus sages par l'excès de l'affliction. Qu'il me soit donc permis de gémir sur nos maux présents ! je me suis tu pendant sept jours comme les amis de Job (Job, II, 13), je puis donc enfin rompre le silence, et déplorer les malheurs communs.

Hélas ! quel ennemi jaloux de notre bonheur a porté envie à nos prospérités ? D'où est venu le triste changement dont nous sommes les témoins ? Rien jusqu'alors de plus majestueux que notre cité ; rien de plus déplorable que sa situation actuelle. Ce peuple si doux, si bien réglé ; ce peuple, comme un coursier généreux, dressé par un écuyer habile, si docile à la voix et à la main de ses chefs, est devenu tout à coup rebelle au point de se livrer à des excès inouïs et sans exemple. Je pleure main-

tenant et je gémis moins sur la rigueur de la peine dont nous sommes menacés, que sur la fureur à laquelle nous nous sommes abandonnés sans réserve. Oui, quand même le Prince ne serait pas animé contre nous, quand il ne serait pas irrité, quand il ne songerait pas à nous punir, pourrions-nous, dites-moi, supporter la honte de nos emportements criminels? La douleur qui m'accable ne me laisse pas la liberté de vous instruire ; je ne puis que gémir et pleurer, à peine ai-je le courage d'ouvrir la bouche et de proférer quelques mots ; tant l'excès de l'affliction, comme un frein, enchaîne ma langue et arrête mes paroles! Quoi de plus heureux naguère encore que notre ville ! quoi de plus malheureux aujourd'hui et de plus à plaindre ! Semblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur demeure, on voyait tous les jours une foule d'habitants remplir et parcourir la place publique ; tous nos voisins admiraient cette immense multitude qui donnait la vie à notre cité. Mais cette cité florissante est devenue tout à coup déserte ; une frayeur mortelle nous chasse tous et nous éloigne comme la fumée chasse les abeilles. Ce que le prophète Isaïe disait de Jérusalem en déplorant son désastre, ne s'est que trop vérifié à notre égard : « Notre ville est comme un térébinthe dépouillé « de ses feuilles, et comme un jardin sans eau ». (Is., I, 30.) Un jardin qui ne reçoit plus les eaux salutaires qui l'arrosaient, ne montre que des arbres desséchés, sans feuilles et sans fruits ; telle est maintenant Antioche : parce qu'elle ne reçoit plus aucun secours d'en-haut, la voilà changée en une vaste solitude, et presque tous ses habitants ont disparu. Notre patrie, qui offrait à tous les yeux un spectacle si beau, n'est plus qu'un objet affligeant pour la vue. Tous fuient le sol qui les a nourris comme un filet et un piége, tous l'abandonnent comme un gouffre et un abîme, tous s'éloignent comme dans un incendie. Lorsqu'une maison est embrasée, non-seulement ceux qui l'habitent, mais encore tous les voisins, se retirent avec précipitation, et chacun s'empresse de sauver sa personne. Ainsi, maintenant que la colère de l'empereur, comme un incendie fatal, menace de venir bientôt fondre sur nous, chacun s'empresse de se retirer et de sauver ses jours, avant que le feu gagnant de proche en proche n'arrive jusqu'à lui.

Nos calamités, quoique trop réelles, ont quelque chose d'étrange et d'incroyable. Sans que l'ennemi nous poursuive, nous fuyons ; sans avoir livré de combat, nous abandonnons notre pays, comme si nous étions emmenés en captivité ; sans avoir soutenu les assauts des barbares, sans avoir vu la face de l'ennemi, nous éprouvons les mêmes maux que les captifs d'un vainqueur superbe. Tous les peuples voisins apprennent maintenant nos disgrâces : nos citoyens fugitifs qui sont reçus dans leurs murs, les instruisent du coup funeste qui vient de nous être porté.

2. Mais le bruit que notre calamité fait dans le monde ne m'afflige pas, je n'en rougis pas. Ah ! que toutes les villes voisines apprennent les malheurs de notre cité, afin que partageant l'affliction de cette métropole, elles élèvent de concert leurs voix vers le Souverain des cieux, et que toutes d'un commun accord lui demandent le salut de leur mère commune. Antioche, il n'y a pas longtemps, a été agitée par un tremblement de terre ; aujourd'hui les cœurs de ses citoyens sont livrés à de violentes inquiétudes : alors c'étaient les fondements des maisons qui étaient ébranlés ; aujourd'hui ce sont les âmes des habitants que secoue une commotion terrible. La mort se présente chaque jour à nos yeux : nous vivons dans de continuelles terreurs ; et plus misérables que des criminels qui attendent dans la prison l'exécution de leur sentence, nous éprouvons dans toute sa rigueur le supplice du fratricide Caïn. Le siége que nous essuyons est d'un genre tout à fait nouveau, il est bien plus cruel que les siéges ordinaires : ceux qui sont investis par l'ennemi, renfermés dans leurs murs, ne sont exclus que des dehors de leur ville. Pour nous, renfermés chacun dans l'intérieur de nos maisons, nous n'osons pas même nous montrer dans la place publique ; et comme des assiégés ne peuvent impunément sortir de leurs remparts par la crainte des ennemis qui les environnent, de même le plus grand nombre de nos citoyens ne peuvent sortir impunément, ni paraître en public, parce qu'ils redoutent ces hommes qui de tous côtés observent les innocents comme les coupables, les enlèvent du milieu de la place, et traînent tout le monde sans distinction devant les tribunaux. Aussi les personnes libres sont-elles reconnues et comme enchaînées au fond de leurs demeures avec leurs esclaves : Qui a été arrêté aujourd'hui ?

qui a été traîné en prison? qui a subi le supplice? demandent-elles sans cesse avec inquiétude, désirant d'apprendre ces nouvelles, dans le plus grand détail, de la bouche de ceux par qui elles peuvent être instruites sans danger, obligées chaque jour de déplorer les malheurs d'autrui, tremblant pour elles-mêmes, mourant à chaque instant de frayeur, et plus malheureuses que si elles étaient mortes réellement.

Celui qui par hasard se trouve à l'abri de ces craintes et de ces alarmes, veut-il se rendre dans la place publique, les tristes objets qu'il y rencontre, le forcent bientôt de rentrer dans sa maison. Un ou deux hommes qui, la tête baissée, marchent d'un air morne et taciturne, voilà tout ce qu'il aperçoit dans ce même lieu où peu de jours auparavant les citoyens se rassemblaient en foule comme les flots de la mer. Toute cette multitude est maintenant disparue; et de même qu'une vaste campagne dépouillée du plus grand nombre de ses arbres, n'offre plus qu'un spectacle aussi déplaisant qu'une tête qui a perdu la plus grande partie de sa chevelure : ainsi le sol de notre ville dont la plupart des habitants se sont enfuis, et où l'on ne voit plus que quelques hommes épars, est devenu un objet pénible à voir et qui répand sur les yeux du spectateur comme un nuage de tristesse. La terre que nous habitons, le ciel même, semble avoir changé pour nous de nature, et le soleil ne paraît plus briller de son éclat ordinaire. Non que les éléments ne soient plus les mêmes, mais nos yeux obscurcis par la douleur ne sont plus disposés de même pour recevoir l'éclat des rayons qui les frappent. Ainsi nous voyons s'accomplir ce que disait autrefois un prophète dans ses lamentations : « Le soleil se « couchera pour eux en plein midi, et le jour « sera converti en ténèbres ». (Amos, VIII, 9.) Ce n'est pas que l'astre qui nous éclaire se cachât, ni que le jour disparût; mais, des hommes plongés dans l'affliction ne pouvaient voir, même en plein midi, la lumière, que la tristesse, comme un nuage épais, dérobait à leurs regards; et telle est notre situation actuelle. De quelque côté que nous tournions les yeux, soit que nous les jetions sur le sol de la ville, sur ses murs, sur ses colonnes; soit que nous les promenions sur les objets d'alentour, nous ne croyons plus voir qu'une nuit affreuse, une obscurité profonde : tant la plus extrême consternation règne et domine partout! Un morne silence, une solitude pleine d'horreur ont remplacé l'agréable tumulte d'une multitude en mouvement; et comme si tous les citoyens avaient été ensevelis sous terre, ou changés en statues de pierre, toute la ville maintenant muette, toutes les langues comme enchaînées par le malheur qui nous opprime, présentent partout le calme triste, morne et lugubre que laissent après elles les dévastations d'un ennemi dont le fer et les flammes ont tout ravagé et tout consumé. C'est bien aujourd'hui qu'on peut s'écrier avec le Prophète : « Appelez les « femmes qui pleurent dans les funérailles; « faites venir les plus habiles [1] ». (Jér., IX, 17.) Que tous les yeux, comme des fontaines, s'ouvrent pour verser des larmes en abondance. Collines, affligez-vous; lamentez-vous, montagnes. Invitons toutes les créatures à prendre part à nos disgrâces. Une ville puissante, la capitale de tout l'Orient, est peut-être à la veille d'être effacée de dessus la terre. Celle qui comptait dans son sein un nombre infini d'enfants, a perdu tout à coup ses enfants, et se voit entièrement délaissée. Eh! qui pourrait la secourir dans ses maux? Celui que nous avons outragé n'a point d'égal en ce monde; c'est l'Empereur élevé au-dessus de tous les hommes, le chef de tous les mortels. Recourons donc au Souverain des cieux, et implorons son assistance. Non, si le secours d'en-haut nous manque, notre malheur est sans remède.

3. J'aurais voulu terminer ici mon discours, car ceux dont l'âme est oppressée par la douleur, n'aiment pas à s'étendre en longs discours; comme une nuée épaisse venant à couvrir la surface du soleil nous dérobe tout son éclat, de même, lorsqu'un nuage de tristesse enveloppe notre âme, il ferme le passage aux paroles, il les étouffe, et les retient au dedans de nous; effet qui s'opère également dans celui qui écoute et dans celui qui parle. Le même obstacle qui empêche que la parole ne sorte de la bouche de l'un avec sa facilité ordinaire, fait qu'elle ne peut s'introduire dans le cœur de l'autre avec l'efficacité qui lui est propre. Ainsi les Juifs, opprimés par un roi cruel, assujétis à des travaux pénibles, n'avaient pas le courage d'entendre Moïse qui les

[1] On louait chez les Hébreux, ainsi que chez les Romains, des femmes pour pleurer dans les funérailles.

entretenait souvent de leur délivrance (Exod., VI, 9), parce que la tristesse fermait leurs cœurs et leurs oreilles à tous les discours. J'aurais donc voulu moi-même terminer ici ce que j'avais à vous dire ; mais quand je viens à considérer que le nuage qui par sa nature intercepte quelquefois les rayons du soleil, cède souvent lui-même aux rayons de cet astre, qui le pénètre peu à peu, le divise, et se découvrant enfin tout entier, se montre à nos regards dans toute sa splendeur : j'espère que mon discours produira aujourd'hui chez vous le même effet ; que, pénétrant vos âmes par une chaleur utile, il s'y arrêtera quelques moments, dissipera le nuage de tristesse qui les obscurcit, et par des instructions solides leur rendra enfin la paix et la sérénité. Prêtez-moi donc, je vous supplie, quelque attention, ne fermez pas l'oreille à mes paroles, écartez un peu la douleur qui vous accable. Reprenons notre ancienne habitude, et montrant ici le même zèle que nous montrâmes toujours, jetons toutes nos peines dans le sein de Dieu. Cette confiance en son secours pourra mettre fin à nos disgrâces, et s'il voit que nous écoutons attentivement sa parole, que la rigueur des temps ne diminue rien de notre application à la méditer, il s'empressera de nous recevoir sous sa protection, il fera succéder le calme à la tempête. Le chrétien a cet avantage sur les infidèles, qu'il supporte courageusement le malheur, et que, soutenu par l'espérance des biens futurs, il se met au-dessus de tous les maux de cette vie. Appuyé sur la pierre ferme, le fidèle ne peut être renversé par les vagues qui viennent l'assaillir. Oui, à quelque hauteur que s'élèvent les flots de la tentation, ils ne peuvent arriver jusqu'aux pieds de celui qui est placé dans un lieu élevé, à l'abri de tous leurs assauts. Ne nous laissons donc pas abattre : le Dieu qui nous a créés est plus occupé de notre salut que nous-mêmes ; nous ne veillons pas à ce qu'il ne nous arrive aucun mal autant que ce même Dieu qui nous a donné une âme, et avec elle tous les avantages dont notre nature est susceptible. Que ces espérances vous soutiennent, et vous fassent écouter nos instructions avec votre empressement ordinaire.

Dernièrement je vous entretins assez longtemps sur une matière importante : vous me suiviez tous avec la plus grande attention sans rien perdre de ce que je vous disais. Je vous rends grâce de cette ardeur à m'écouter, et je la regarde comme une des récompenses de mes travaux. Mais je vous en demandais encore une autre, vous vous le rappelez sans doute : et que vous demandais-je ? de reprendre publiquement et de punir les blasphémateurs, de réprimer ces hommes dont les actions et les paroles outragent la Divinité. Ce n'était pas de moi-même que je vous tenais ces discours, c'était Dieu, à qui l'avenir est connu, c'était Dieu lui-même qui offrait ces réflexions à vos esprits. En effet, si dès lors nous avions puni ces audacieux coupables, ce que nous voyons maintenant ne serait pas arrivé. Quand nous aurions couru des risques pour nos jours en cherchant à les faire rentrer dans l'ordre, n'aurait-il pas mieux valu essuyer de leur part des violences qui nous auraient mérité la couronne du martyre, que de craindre aujourd'hui et de trembler à cause de leurs excès, et d'attendre la mort à chaque instant ? La faute n'est l'ouvrage que d'un petit nombre, et la responsabilité en retombe sur toute la ville. Nous sommes tous dans la frayeur pour quelques criminels, nous subissons tous la peine de leurs emportements. Si nous avions arrêté le mal dans le principe, et que nous les eussions obligés de s'éloigner, si du moins nous avions travaillé à les corriger, à guérir des membres malades, nous ne serions pas aujourd'hui en proie à ces mortelles alarmes. Nos citoyens en général, je le sais, sont par eux-mêmes sages et honnêtes : ce sont de misérables étrangers, des gens sans aveu, venus d'autres pays chez nous, hommes perdus, et scélérats déterminés ; ce sont eux qui ont commis l'attentat dont nous gémissons. Aussi je ne cessais de crier contre les coupables, d'élever la voix pour vous dire : Punissons les excès des blasphémateurs, travaillons à les corriger s'il est possible, occupons-nous de leur salut quand même ce soin nous exposerait à la mort. La réforme nous procurera de grands avantages. Ne laissons pas outrager le Maître de l'univers. Notre négligence à arrêter le désordre pourrait jeter la ville dans quelque affreuse calamité : voilà ce que je disais, et vous voyez ce qui est arrivé, vous voyez combien nous sommes punis de notre indifférence.

4. Vous avez laissé outrager Dieu, et Dieu a permis qu'on outrageât le prince. Nous appréhendons tous en ce moment de subir le dernier supplice, terreur qui est la juste punition de notre mollesse. Etait-ce donc à tort et sans motif

que je vous avertissais, que je vous fatiguais, que je vous importunais? Mes avertissements et mes importunités n'ont rien produit alors; agissons du moins aujourd'hui, et devenus sages par le malheur, réprimons les excès des coupables, fermons la bouche des blasphémateurs; ce sont des sources de mort qu'il faut supprimer sans délai. Opérons d'utiles réformes, et nous verrons s'évanouir les maux qui accablent notre ville. L'église, non, l'église n'est pas un théâtre où l'on doive venir entendre des discours agréables. Il faut sortir d'ici éclairé et touché, il faut emporter de nos assemblées, non une satisfaction frivole, mais des avantages solides. C'est en vain que vous venez nous entendre, si, après avoir goûté un plaisir passager, vous vous retirez sans recueillir d'ailleurs aucun fruit de nos discours. A quoi me servent vos louanges, vos cris d'admiration, vos applaudissements? Mes paroles justifiées par vos œuvres, voilà mon éloge : et ce ne sera point quand vous vous bornerez à une admiration stérile, mais quand vous agirez avec ardeur, que je serai satisfait, et que j'aurai lieu de m'applaudir moi-même. Que chacun corrige donc son prochain : «Edifiez-vous les uns les autres», dit saint Paul. (I Thess., v, 11.) Si nous négligeons ce précepte, les fautes de chaque particulier plongeront toute la ville dans les plus horribles disgrâces. Vous le voyez, quoique nous n'ayons eu aucune part à l'attentat qui vient d'être commis, nous éprouvons les mêmes terreurs que les coupables, nous tremblons que le prince ne nous enveloppe tous dans son juste courroux. Et il ne suffit point, pour nous justifier, de dire : Je n'étais pas présent, je n'ai été ni complice ni participant de la révolte : vous serez puni pour cela même, vous subirez les derniers châtiments parce que vous n'étiez pas présent, que vous n'avez pas empêché le désordre, que vous n'avez pas réprimé les séditieux, que vous ne vous êtes pas exposé pour l'honneur du prince. Vous n'avez point participé à la révolte, je vous loue et je vous approuve; mais vous n'en avez point arrêté les fureurs, et en cela vous méritez des reproches. On nous fera les mêmes réponses par rapport à Dieu, si nous voyons d'un œil indifférent les outrages faits à sa Majesté divine. Le serviteur qui avait enfoui son talent (Matth., xxv, 24), ne fut pas jugé pour des fautes personnelles, puisqu'il avait rendu tout son dépôt; il fut jugé pour ne l'avoir point fait valoir, pour ne l'avoir point déposé à la banque : c'est-à-dire, c'est pour n'avoir point instruit son prochain, pour ne l'avoir point averti, repris, conseillé, pour n'avoir point corrigé les méchants dans le crime, c'est pour cela qu'il a été condamné sans miséricorde aux plus grands supplices. J'espère qu'à présent du moins vous aurez le courage de reprendre les blasphémateurs, et que vous ne souffrirez plus que Dieu soit outragé. Vous n'avez pas même besoin qu'on vous exhorte, et les tristes événements dont nous avons été les témoins, ne sont que trop propres à persuader aux plus insensibles de s'occuper à l'avenir de leur propre salut.

Mais il est temps d'alimenter vos âmes de la nourriture ordinaire, de la nourriture sacrée que nous fournissent les Epîtres de saint Paul. Nous allons vous servir pour mets spirituel les paroles saintes dont vous avez entendu la lecture. Quel est donc le passage qui nous a été lu aujourd'hui? «Avertissez», dit l'Apôtre, «les riches de ce siècle de ne pas se livrer à l'orgueil». (I Tim., vi, 17.) Quand il dit les riches de ce siècle, il veut faire entendre qu'il est d'autres riches, les riches du siècle futur, tels que Lazare, qui était pauvre dans cette vie, et qui est riche dans l'autre; qui possède pour toujours, non de l'or, de l'argent, ni toutes ces matières que le temps corrompt et détruit, mais ces biens ineffables «que l'œil n'a pas vus, «que l'oreille n'a pas entendus, et que l'esprit de «l'homme ne peut comprendre» (I Cor., ii, 9); car la vraie richesse, la véritable opulence, consiste à jouir de ces biens qui ne peuvent recevoir ni altération, ni changement. Ce n'était pas ainsi qu'était riche, ce riche superbe et cruel qui dédaignait Lazare; dans ce sens il était le plus pauvre des mortels; aussi lorsque plongé dans les enfers il ne demandait qu'une goutte d'eau, il ne put l'obtenir, tant l'indigence où il se vit alors était extrême! L'Apôtre a donc appelé ces sortes de riches, les riches de ce siècle, parce que leurs richesses s'évanouissent avec la vie présente. Non, elles ne vont pas au-delà de cette vie, elles ne les accompagnent pas lorsqu'ils en sortent; souvent même elles les abandonnent avant ce dernier voyage; et c'est ce que veut dire le même Apôtre quand il ajoute : «Et de ne pas compter «sur l'incertitude des richesses». (I Tim. vi, 17.) Rien, sans doute, rien d'aussi peu sûr que les richesses. L'argent, je l'ai dit plus d'une fois et je ne cesserai de le répéter, l'argent est un

esclave fugitif, ingrat et perfide ; quand on le chargerait de mille liens, il emporte ses liens et s'enfuit. En vain ceux qui le possèdent doublent-ils les portes et les serrures pour l'enfermer, vainement ils apposent des gardes pour empêcher qu'on ne l'enlève, il séduit ses gardes mêmes, et, les entraînant comme sa chaîne, il s'enfuit avec eux, en sorte qu'on ne gagne rien à le faire garder. Quoi de moins sûr que les richesses? je le répète. Quoi de plus malheureux que ces hommes qui prennent tant de peines et de soins pour augmenter une possession aussi passagère et aussi peu solide, sans écouter ce que dit le Prophète : « Malheur à « ceux qui s'appuient sur leurs forces, et qui « se glorifient de la multitude de leurs riches« ses ! » (Ps. XLVIII, 7.) Pourquoi malheur au riche? « Il amasse », dit le même David, « et « il ignore pour qui il amasse ». (Ps. XXXVIII, 17.) Le travail est certain, la jouissance incertaine. Souvent vous travaillez et vous vous fatiguez pour vos ennemis. Souvent après votre mort, votre héritage passe à ceux qui vous ont fait et qui ont cherché à vous faire le plus de mal, à vous donc les crimes qu'il a coûtés, à d'autres la jouissance qu'il peut procurer.

5. Mais il est à propos d'examiner pourquoi l'Apôtre ne dit pas : Avertissez les riches de ce siècle de ne point s'enrichir, avertissez-les de se réduire à la pauvreté, avertissez-les de se dépouiller de leurs biens ; mais : « Avertissez-les « de ne point se livrer à l'orgueil ». C'est qu'il était convaincu que la source et le principe de l'attachement aux richesses, c'est l'orgueil, et que si l'on savait se modérer, on ne se donnerait point tant de peine pour augmenter sa fortune ; car, je vous le demande, pourquoi le riche se fait-il accompagner de tant d'esclaves, de tant de parasites, de tant de flatteurs? pourquoi enfin tout ce faste dont il s'environne ? Ce n'est que par orgueil et non pour le besoin, c'est afin de donner aux autres hommes une plus magnifique idée de lui-même. Le même apôtre savait encore que les richesses ne sont pas défendues, si l'on s'en sert uniquement pour le besoin. Ce n'est pas le vin qui est un mal, c'est l'ivresse ; de même ce n'est pas la richesse qui est un mal, mais la cupidité et l'avarice. Ne confondons pas le riche avec l'avare. L'avare n'est pas riche : l'avare est toujours dévoré de désirs ; or, celui qui désire toujours ne sera jamais dans l'abondance. L'avare est le gardien, non le possesseur de ses richesses ; il en est l'esclave, non le maître. Il donnerait plutôt de son sang que de l'or qu'il a enfoui ; cet or est pour lui un dépôt qu'il retient et qu'il garde avec autant d'attention que si on lui défendait d'y toucher. Il use aussi peu de ses possessions que si elles lui étaient étrangères ; et elles lui sont vraiment étrangères ; car des biens dont il ne pourrait se résoudre à faire part aux autres, dont il ne voudrait pas soulager les besoins de l'indigence, de quelque punition qu'on menaçât son avarice, peut-on dire que ses biens lui appartiennent? peut-on dire qu'il ait la possession d'une fortune dont il n'a pas même la libre jouissance ? J'ajoute que saint Paul n'est pas dans l'usage de donner à tous les mêmes préceptes, mais qu'il condescend à la faiblesse de ceux qui l'écoutent, comme a fait Jésus-Christ. Ce divin Maître ne dit pas tout d'abord au riche qui vient le trouver pour l'interroger sur la vie éternelle : Allez, vendez tous vos biens ; mais avant d'émettre ce conseil, il lui donne d'autres préceptes. Et lorsque ce même riche, l'interrogeant de nouveau, lui demande ce qu'il lui reste à faire, il ne lui dit pas absolument : Vendez tous vos biens, mais : « Si vous voulez « être parfait, allez, vendez ce que vous possé« dez ». (Matth., XIX, 21.) J'abandonne à votre choix cette démarche, je vous en laisse le maître, je ne vous en fais pas un précepte absolu. De même saint Paul ne parle pas aux riches de pauvreté, mais d'humilité, pour se prêter à la faiblesse de ses auditeurs, et parce qu'il savait que la modération les ferait bientôt renoncer à l'orgueil et à l'empressement de s'enrichir. Après les avoir avertis de ne pas se livrer à l'orgueil, il leur montre le moyen d'éviter cette passion : et quel est ce moyen ? c'est de leur faire connaître la nature des richesses, de leur apprendre combien elles sont incertaines et peu sûres. Aussi, au premier précepte en ajoute-t-il un second : « Et de ne pas compter « sur l'incertitude des richesses ».

Celui-là est riche, non qui possède beaucoup, mais qui donne beaucoup. Abraham était riche, il n'était pas avare. Il n'enviait pas la maison et les biens de son prochain ; mais il se plaçait comme en sentinelle pour examiner s'il ne passerait pas quelque étranger ou quelque pauvre, afin de soulager un indigent ou d'accueillir un voyageur. Il n'habitait point sous des lambris dorés, mais dans une tente dressée au pied d'un chêne dont le feuillage

le mettait à l'abri, et cette demeure simple était plus noble, plus auguste, plus distinguée que les palais des rois. Quel est le roi qui ait reçu des anges dans son palais? Abraham a reçu des esprits célestes dans une tente rustique, dans une habitation faite à la hâte : glorieux privilége dont il a été redevable, non à l'éclat de son domicile, mais aux vertus qui décoraient son âme, et aux richesses précieuses renfermées au dedans de lui-même. A l'exemple de ce patriarche, répandons nos biens dans le sein des pauvres, décorons nos âmes plutôt que nos maisons. Eh ! n'est-il pas honteux de couvrir nos murs de marbres inutiles, et de laisser Jésus-Christ même marcher nu? A quoi vous servent, dites-moi, vos demeures magnifiques? vous ne les emportez pas avec vous; votre âme seule fera le voyage. Dans le péril qui nous presse maintenant, que nos édifices superbes nous garantissent et nous mettent à l'abri ! non, ils ne le pourraient pas. Vous m'êtes témoins de ce que je dis, vous qui abandonnez vos maisons pour vous retirer dans les déserts, vous qui redoutez vos propres demeures comme des filets et des piéges. Que nos richesses viennent maintenant à notre secours, mais elles sont inutiles dans les circonstances fâcheuses où nous nous trouvons. Or, si pour fléchir le courroux d'un mortel, elles ont si peu de pouvoir, à plus forte raison n'en auront-elles aucun devant le tribunal incorruptible du souverain Juge. Si lorsqu'un homme est irrité, l'or ne nous sert de rien, à quoi nous servira-t-il, et quelle sera sa vertu pour apaiser la colère d'un Dieu qui n'a aucun besoin de nos richesses? Bâtissons-nous des maisons pour nous procurer des asiles, et non pour satisfaire notre vanité. Ce qui excède le nécessaire est superflu, et par conséquent incommode. Vous prenez une chaussure trop large ; elle vous embarrasse et vous empêche de marcher; ainsi une maison trop vaste vous empêche d'avancer vers le ciel. Voulez-vous vous construire de grandes et magnifiques demeures, je ne m'y oppose pas; mais que ce ne soit point sur la terre. Construisez-vous dans le ciel des tentes où vous puissiez recevoir vos frères, des tentes inaltérables et indestructibles.

D'où vient cette fureur à poursuivre des biens fugitifs et terrestres? Rien de si perfide que les richesses. Elles sont aujourd'hui avec vous, demain elles seront contre vous; elles provoquent de tous côtés l'envie; ce sont des ennemis domestiques, des compagnons dangereux. Vous m'êtes témoins que je dis vrai, vous qui enfouissez et qui cachez avec tant d'inquiétude votre or et votre argent, cet or et cet argent qui vous exposent maintenant aux plus affreux périls. Les pauvres, vous le voyez, sont exempts de soucis et libres d'inquiétude, tandis que les riches éprouvent mille embarras, et vont cherchant de toute part en quel lieu ils pourront enfouir leur or, à quelles mains ils pourront le confier. Eh ! pourquoi, riches du siècle, pourquoi chercher de malheureux mortels comme vous? Jésus-Christ est prêt à recevoir votre or et à vous garder ce dépôt. Que dis-je, il est prêt à le garder? il le fera profiter même, il vous le rendra avec usure sans que personne puisse l'enlever de ses mains. Et il ne se contente pas de garder vos richesses, il vous paie d'avoir bien voulu les lui confier, en vous mettant à l'abri des dangers auxquels elles vous exposent. Les hommes qui reçoivent nos dépôts exigent notre reconnaissance pour le soin qu'ils prennent de les garder : Jésus-Christ, au contraire, loin d'exiger de vous aucun retour, est reconnaissant lui-même d'avoir reçu vos dépôts, et ne vous demande aucune récompense pour garder vos richesses.

6. Serions-nous donc excusables, si, négligeant de nous adresser à Celui qui peut garder nos trésors, qui même nous est obligé des soins qu'il se donne, qui paie notre confiance en nous comblant des plus grandes faveurs, de faveurs ineffables; si, dis-je, négligeant de nous adresser à Jésus-Christ, nous remettions ces mêmes trésors à des hommes faibles, qui veulent qu'on leur ait obligation, et qui ne rendent jamais que le dépôt tel qu'ils l'ont reçu?

Vous êtes étranger et voyageur ici-bas, votre patrie est dans le ciel : transportez-y tous vos biens, afin de jouir dès ce monde de la récompense qui vous est réservée dans l'autre. Celui qui, soutenu par de grandes espérances, étend ses vues dans l'avenir, goûte dès cette vie les douceurs du royaume céleste. Rien de plus propre à guérir votre âme et à la perfectionner, que de vivre dans l'espoir des biens futurs, et de transporter dans le ciel vos richesses pour vous occuper avec toute l'attention convenable de la partie la plus précieuse de vous-même. Ceux qui s'appliquent uniquement à embellir leur maison terrestre, brillants

et magnifiques au dehors, négligent leur âme, et la laissent dans un état d'abandon qui défigure la beauté de ses traits. Mais si, peu attentifs à l'éclat extérieur d'un vain faste, ils emploient tous leurs soins à orner leur intérieur, à décorer la partie d'eux-mêmes la plus noble, elle deviendra dès lors une habitation digne de Jésus-Christ : or, quoi de plus heureux que d'avoir Jésus-Christ même pour hôte? Voulez-vous vous enrichir? ayez Dieu pour ami, et vous serez le plus riche des hommes. Voulez-vous vous enrichir, ne vous laissez pas dominer par l'orgueil. La modestie est utile, non-seulement pour la vie future, mais dans la vie présente. Rien de si exposé à l'envie qu'un homme riche ; et si l'arrogance se joint à ses richesses, il se trouve alors placé sur un double précipice, et tous lui déclarent une guerre cruelle. Mais si vous savez vous modérer, votre humilité arrête les fureurs de l'envie, et vous n'en possédez que plus sûrement tous vos biens. Car tel est le caractère de la vertu, qu'elle nous procure dès ce monde une récompense solide.

Ne vous enorgueillissez donc pas des richesses, ni d'aucun autre avantage terrestre. Si celui qui est fier de ses avantages spirituels, se perdra lui-même, combien plus se perdra celui qu'une prospérité temporelle rend vain et superbe! Pensons à la faiblesse de notre nature, rappelons-nous la multitude de nos fautes, sachons qui nous sommes et nous aurons un motif suffisant pour nous humilier. Ne me dites pas : J'ai des trésors en réserve pour tant et tant d'années, j'ai des milliers de talents d'or, mes revenus augmentent tous les jours. Tout ce que vous pourrez me dire je le considère comme rien. Souvent toute cette fortune est enlevée de votre maison en une heure, en un moment, avec la même promptitude qu'un vent impétueux dissipe une poussière légère. Toute la vie est pleine de pareils exemples, les Ecritures sont remplies de ces leçons. Aujourd'hui riche, demain pauvre. Aussi n'écouté-je qu'avec pitié ces clauses des testaments : Qu'un tel ait la propriété de mes terres ou de ma maison, et un autre la jouissance. Nous n'avons tous que la jouissance des richesses, personne n'en a la propriété. Quand elles nous resteraient pendant toute notre vie, qu'elles ne seraient sujettes à aucunes vicissitudes, ne faudrait-il pas toujours à la mort les céder à d'autres malgré nous, et passer dans un autre monde, dépouillés de la propriété de ces biens dont nous n'aurons fait que jouir quelques instants. D'où il résulte que le seul moyen d'avoir la propriété des richesses, c'est d'en mépriser la jouissance, d'en dédaigner la possession. Celui qui, nullement attaché à ses biens, les jette dans le sein des pauvres, en fait un usage utile ; ils l'accompagnent au sortir de cette vie, et loin d'en perdre la propriété à la mort, c'est alors au contraire qu'il les retrouve avec des intérêts immenses, lorsqu'au jour du jugement il a le plus besoin de leur secours, lorsqu'on nous redemande à tous le compte de nos actions. Si donc un riche veut avoir et la jouissance et la propriété de ses biens, qu'il s'en détache ici-bas : sinon, ils se sépareront de lui dans les derniers moments; souvent même, après l'avoir exposé à mille périls, après lui avoir causé mille maux, ils l'abandonneront avant cette heure fatale, et il aura la douleur, non-seulement d'éprouver un changement soudain, mais encore de gémir sous le fardeau d'une indigence à laquelle il n'était point préparé.

Il n'en est pas de même du pauvre, parce que ce n'est pas dans des matières inanimées, dans l'or et l'argent, qu'il met sa confiance, mais en Dieu seul « qui pourvoit abondamment « à tous nos besoins ». (I Tim., VI, 17.) Aussi sa condition est-elle plus assurée que celle du riche, dont la fortune est exposée à de fréquents et cruels revers. Quand je dis que le Seigneur « pourvoit abondamment à tous nos « besoins », voici ma pensée. Il distribue à tous les hommes d'une main libérale des avantages beaucoup plus essentiels que les richesses, tels que l'air, l'eau, le feu, le soleil et autres biens de cette nature. Non, on ne peut dire que le pauvre ait une moindre jouissance que le riche des rayons qui nous éclairent ou de l'air que nous respirons; ils en jouissent également l'un et l'autre. Pourquoi donc Dieu a-t-il rendu communs les biens les plus importants, les plus essentiels, les plus nécessaires à la conservation de notre être, et qu'il n'a pas rendu communes les richesses qui sont moins importantes et moins précieuses? pourquoi! c'est afin de mettre notre vie en sûreté, et de nous fournir des occasions de signaler notre vertu. En effet, si les avantages les plus nécessaires n'étaient pas communs, peut-être les riches, n'écoutant qu'une injuste cupidité, auraient-ils voulu étouffer les pauvres; car s'ils

cherchent à se saisir de tout l'or qui existe, à plus forte raison auraient-ils prétendu jouir seuls de biens plus précieux que l'or. D'un autre côté, si les richesses étaient communes, et que tous les hommes pussent les posséder également, on n'aurait pas eu d'occasion d'exercer l'aumône et de signaler sa charité.

7. Afin donc de mettre en sûreté nos jours, Dieu a voulu que les éléments, conservateurs de notre vie, fussent communs; mais il n'a pas voulu que les richesses fussent communes, afin que nous puissions mériter des louanges et des couronnes, afin qu'aussi ennemis de la cupidité qu'amis de la justice, nous partagions nos trésors avec les indigents, et qu'ainsi nous ayons un moyen de réparer et d'expier nos fautes. Dieu vous a fait riche, pourquoi vous faites-vous pauvre? Dieu vous a fait riche pour soulager les indigents, et pour racheter vos péchés par vos libéralités envers vos frères. Il vous a donné des biens non afin que, renfermés dans des coffres, ils ne servent qu'à votre perte, mais pour que, distribués par d'utiles largesses, ils puissent contribuer à votre salut. Il en a rendu la possession incertaine et passagère, afin d'éteindre l'ardeur de votre amour pour ces avantages périssables. Car si les riches, malgré la fragilité de leurs richesses, malgré les dangers auxquels elles les exposent, sont toujours enflammés de passion pour elles, que n'auraient-ils donc pas fait si la possession en eût été stable et permanente ? qui de leurs semblables auraient-ils épargné ? quelles veuves, quels orphelins, quels pauvres auraient-ils ménagés?

Ainsi ne regardons pas les richesses comme un grand avantage : ce n'est pas un grand avantage d'être possesseur de grands biens, mais de posséder la crainte de Dieu et l'amour de sa loi. Aujourd'hui, par exemple, un homme juste qui aurait une parfaite confiance en Dieu, fût-il le plus pauvre des mortels, pourrait se mettre à l'abri des maux présents. Il lui suffirait de lever les mains au ciel, d'implorer le secours d'en-haut; et l'orage suspendu sur sa tête serait à l'instant dissipé : tandis que les plus riches dépôts d'or sont plus inutiles que la boue pour nous garantir des malheurs qui nous menacent. Et ce n'est pas seulement dans notre situation actuelle, mais dans une maladie, aux approches de la mort, et dans toute autre disgrâce, que l'on reconnaîtra combien les richesses sont impuissantes par elles-mêmes, combien elles sont peu propres à nous consoler dans les adversités qui peuvent nous survenir.

Si l'opulence pouvait avoir quelque avantage sur la pauvreté, ce serait par rapport aux délices qu'elle peut goûter sans cesse, et aux plaisirs de la table dont elle se rassasie à son aise. Mais c'est à la table des pauvres que l'on goûte les vraies délices ; le pauvre jouit tous les jours d'une plus grande volupté que nos riches sensuels. Et ne soyez pas surpris de ce discours, ne le prenez pas pour un paradoxe; c'est une vérité certaine dont je vais vous convaincre d'une manière sensible. Vous savez, sans doute, et vous convenez tous, que ce n'est point la nature des aliments, mais la disposition de ceux qui les prennent, qui fait l'agrément des repas. Je m'explique. Celui qui se présente à une table avec la faim, goûtera une nourriture simple avec plus de satisfaction que les mets les plus délicats, les mets apprêtés par la main la plus habile ; au lieu que celui qui, ainsi que le riche, n'attend pas le besoin, et que la faim ne conduit pas à la table, ne trouvera aucun goût aux mets les plus exquis, parce que son appétit n'est pas excité. Ici, mes frères, j'en appelle à votre propre expérience et au témoignage de l'Ecriture. Voici en quels termes elle s'exprime: « L'âme rassassiée dédaigne le rayon « de miel ; l'âme pressée de la faim trouve de « la douceur dans ce qui est amer ». (Prov., XXVII, 7.) Quoi de plus doux cependant que le miel? mais il n'est pas agréable pour celui qui n'éprouve pas la faim. Quoi de plus rebutant que l'amertume ? mais l'amertume a des douceurs pour celui qui manque du nécessaire. Or, il est évident que le pauvre apporte à ses repas le besoin et la faim, et que le riche n'attend ni l'un ni l'autre, d'où il arrive que celui-ci ne goûte jamais un plaisir pur et réel.

Ce que nous venons de dire de la faim avant le repas, qu'elle fait tout l'agrément des mets, peut s'appliquer de même à la soif; et il n'est pas moins vrai que la soif rend agréable le breuvage le plus simple, qu'elle fait boire l'eau même avec délices. C'est ce que le Prophète a voulu faire entendre par ces paroles : « Il les a rassasiés du miel tiré du rocher ». (Ps. LXXX, 17.) Toutefois nous ne lisons nulle part dans l'Ecriture que Moïse ait tiré le miel des rochers, mais nous voyons partout qu'il en a

fait jaillir des fontaines d'eau claire et limpide. Que veut donc dire l'Ecriture, qui ne peut mentir? Comme les Israélites, altérés et fatigués par le besoin, rencontrèrent tout à coup des eaux fraîches, le Prophète, voulant exprimer le plaisir qu'ils éprouvèrent alors, donne le nom de miel à l'eau : non que l'eau eût changé de nature, mais la disposition de ceux qui buvaient lui donnait une douceur que n'a pas le miel même. Vous comprenez comment la soif peut rendre toute boisson agréable. Aussi voit-on souvent que le pauvre, fatigué, épuisé, tourmenté par une soif ardente, boit avec délices une eau fraîche et pure : tandis que le riche superbe, en buvant les vins les plus exquis, des vins parfumés de l'odeur des roses, est bien loin d'éprouver la même satisfaction.

8. On peut raisonner de même par rapport au sommeil. C'est moins le duvet délicat, c'est moins un lit superbe où brillent l'or et l'argent, c'est moins le silence qui règne dans toute la maison, c'est moins tous ces avantages et d'autres semblables, qui procurent un sommeil doux et tranquille, que le travail, la fatigue, et l'usage de ne chercher le repos que lorsqu'on éprouve le besoin de dormir, lorsque les yeux appesantis se ferment d'eux-mêmes. L'Ecriture s'accorde encore ici avec l'expérience pour confirmer ce que nous disons. Salomon, nourri dans les délices, voulant exprimer cette vérité, disait : « L'esclave goûte « les douceurs du sommeil, soit qu'il prenne « peu ou beaucoup de nourriture ». (Eccl., v, 2.) Pourquoi a-t-il ajouté ces mots : « soit qu'il « prenne peu ou beaucoup de nourriture? » La faim et l'intempérance causent également l'insomnie; l'une, parce qu'elle dessèche les poumons, et qu'endurcissant les paupières, elle ne permet pas même aux yeux de se fermer; l'autre, parce qu'elle gêne et arrête la respiration, et qu'elle fait éprouver des douleurs cruelles. Mais tel est le privilége du travail, que l'un ou l'autre de ces deux inconvénients, n'empêche pas l'esclave de dormir. Après s'être tourmenté tout le jour pour servir ses maîtres, sans avoir pu respirer un instant, épuisé, harrassé, il trouve à la fin de la journée le plaisir du sommeil comme la juste récompense de ses fatigues. Et c'est un effet de la bonté de Dieu que le plaisir ne s'achète pas au prix de l'or, mais qu'il soit le fruit d'un genre de vie dur et pénible suivi par système ou par nécessité. Quelle différence entre le riche et le pauvre! Le riche, couché sur le duvet, veille souvent toute la nuit, et malgré tous ses soins pour dormir tranquillement, il ne peut jouir de cette satisfaction. Le pauvre, après avoir travaillé tout le jour, laisse tomber ses membres fatigués, et avant de les avoir étendus, goûte déjà un sommeil paisible et profond, digne et légitime salaire de son labeur et de ses peines.

Puis donc que le pauvre dort, boit et mange avec plus de plaisir que le riche, les richesses mériteraient-elles encore d'être recherchées avec tant d'ardeur, lorsqu'elles sont privées du seul avantage qu'elles paraissent avoir sur la pauvreté? Aussi Dieu, dès le commencement, a-t-il condamné l'homme au travail, moins pour le châtier et le punir, que pour l'instruire et le corriger : lorsqu'Adam coulait des jours tranquilles, exempts de peine, il s'est vu chassé du Paradis terrestre; lorsque Paul menait une vie dure et laborieuse, et que, comme il le dit lui-même, il travaillait jour et nuit, sans repos et sans relâche, il s'est vu transporté au troisième ciel. Ne nous plaignons donc point de la peine et du travail, puisque même avant de nous obtenir le royaume céleste, ils nous procurent ici-bas la plus grande récompense, je veux dire un plaisir pur, prix de ce qu'ils nous ont coûté; et non-seulement un plaisir pur, mais, ce qui est bien plus essentiel, une santé inaltérable. Le riche est assailli d'une foule de maladies fâcheuses : le pauvre est dispensé de recourir à l'art du médecin; ou, s'il tombe quelquefois malade, il se rétablit bientôt, parce qu'il possède un corps robuste, et qu'il se trouve éloigné de tout ce qui peut l'amollir.

La pauvreté est un avantage important pour qui la supporte avec courage; c'est un trésor qu'on ne saurait nous ravir, un soutien qui ne nous manquera jamais, une possession qui ne peut nous nuire, un asile à l'abri de toutes les attaques. Mais le pauvre, dira-t-on, est plus exposé aux injustices. — Oui, mais le riche a plus d'ennemis à craindre. Le pauvre est méprisé et outragé; mais le riche est envié. Le pauvre est moins facile à vaincre que le riche, qui donne mille avantages, mille prises au démon comme à ses ennemis, et que ses possessions immenses rendent esclave de tout ce qui l'entoure. Comme il a besoin d'une infinité de personnes, il est obligé de flatter une infinité de personnes, de leur faire la cour avec bassesse.

Le pauvre, s'il sait être sage, est invincible, et le démon même ne peut triompher de lui. Job était fort, avant de tomber dans la pauvreté ; mais, après avoir perdu tous ses biens, il acquit de nouvelles forces, et remporta sur le démon une victoire éclatante.

J'ajoute que le pauvre, avec de la sagesse, est même à l'abri de l'injure, et ce que je disais du plaisir de la table, qu'il résulte moins de la délicatesse des aliments que de la disposition de ceux qui les prennent, je le dis aussi de l'injure qui dépend moins de l'intention de ceux qui la font que de la disposition de ceux qui la souffrent. Je m'explique. On vous accable de paroles injurieuses : si vous méprisez ces paroles, si vous ne les écoutez pas même, si vous vous mettez au-dessus des traits qu'on vous lance, vous n'avez point été injurié. Et comme avec un corps d'airain nous ne pourrions être blessés, quand on lancerait sur nous des traits de toute part (car ce n'est pas tant la main d'où partent les traits qui fait les blessures que la nature des corps qui en sont le but) : de même ici ce n'est pas la fureur de ceux qui outragent, mais la faiblesse de ceux qui sont outragés, qui constitue l'injure et l'affront. La vraie sagesse nous met à l'abri des outrages et des insultes. On vous a outragé de paroles, mais vous n'y avez fait aucune attention, vous n'y avez été nullement sensible ; vous n'avez donc pas été outragé ; vous avez porté un coup, vous n'en avez pas reçu. En effet, lorsque l'auteur d'un outrage voit que le trait injurieux n'est pas parvenu à celui qu'il avait dessein de mortifier, c'est lui seul alors qui éprouve une peine réelle, et le silence de ceux qu'il attaque fait retourner contre lui-même le coup qu'il voulait porter à d'autres.

9. Réglons-nous donc en tout par la sagesse, et la pauvreté, loin de nous causer aucun préjudice, nous procurera les plus grands avantages, elle nous comblera de biens et de gloire. Je vous le demande : Qu'y avait-il de plus pauvre qu'Elie ? mais il l'emportait sur tous les riches par cela même qu'il était pauvre, et que les vertus dont son âme était enrichie lui avaient fait embrasser par choix la pauvreté. Ce grand prophète regardait toutes les richesses de ce monde comme au-dessous de lui, comme peu dignes de la noblesse de sa nature et de la grandeur de son âme. S'il n'eût pas été dans ces principes, il ne se serait pas réduit à un seul manteau ; mais comme il ne faisait aucun cas de tous les avantages frivoles de ce siècle, comme tous les monceaux d'or n'étaient à ses yeux que des amas de boue, il se contentait du plus simple vêtement. Aussi le roi d'Israël recourait-il à ce pauvre ; et celui qui possédait une immense quantité d'or était jaloux de converser avec celui qui ne possédait qu'un manteau ; tant ce manteau était plus éclatant que la pourpre des rois, tant la caverne du juste était plus magnifique que les palais des princes ! Aussi, lorsqu'il fut transporté dans le ciel, le Prophète ne laissa-t-il à son disciple que son manteau. Avec ce manteau, lui dit-il, j'ai combattu le prince des démons ; prenez-le, et couvrez-vous-en comme d'une armure : car la pauvreté est une arme puissante, un refuge assuré, une tour inébranlable. Elisée reçut le manteau comme un riche héritage ; et c'était en effet un riche héritage, plus précieux que tous les trésors ensemble. Elie dès lors exista, pour ainsi dire, doublement : il était à la fois dans le ciel et sur la terre.

Je sais que vous enviez le bonheur du juste Elisée, et que vous voudriez jouir de l'avantage dont il a hérité de son maître. Mais est-il difficile de prouver que nous tous qui participons aux mystères [1] nous avons reçu de Jésus-Christ un bien infiniment plus estimable ? Elie a laissé son manteau à son disciple ; le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa propre chair. Elie s'est dépouillé ; Jésus-Christ a emporté avec lui ce qu'il nous laissait [2]. Ainsi ne perdons pas courage, ne nous lamentons pas, ne craignons pas le malheur des temps ; le Dieu qui, après être mort sur la croix pour nous tous, a bien voulu encore nous communiquer sa chair et son sang, que ne fera-t-il pas aujourd'hui pour notre salut ? Animés par ces espérances, invoquons-le sans cesse, adressons-lui nos prières, ne négligeons rien pour nous maintenir par la suite dans la vertu, afin de pouvoir éviter les dangers présents et mériter les biens futurs. Puissions-nous les obtenir, ces biens ineffables, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui toute gloire soit rendue au Père et à l'Esprit Saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] C'est-à-dire à la communion eucharistique.
[2] C'est-à-dire son corps, son sang, son âme et sa divinité.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

TROISIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

L'évêque Flavien se rend auprès de l'empereur pour plaider la cause d'Antioche. — Le peuple doit l'aider par ses prières : Puissance de la prière. — Il faut jeûner; mais le jeûne n'a aucun mérite si l'on ne renonce au péché. — Il faut éviter surtout la médisance : elle outrage le prochain, l'Eglise, Dieu lui-même; elle est un obstacle à l'avancement spirituel. — Dieu est toujours prêt à nous pardonner, si nous voulons nous repentir. — La patience et la bonté de Dieu mise en regard de la sévérité de l'homme.

1. Quand je vois inoccupé ce siége du pontife, quand mes regards n'y aperçoivent plus le pasteur de nos âmes, je pleure et je me réjouis en même temps. Je pleure l'absence d'un père, et je me réjouis d'un voyage entrepris pour nous sauver et pour arracher à la colère de l'empereur un peuple si nombreux. Ce départ, c'est pour vous un honneur, pour le pontife une glorieuse couronne. Oui, c'est un honneur pour vous d'avoir un si bon père; oui, il se couvre lui-même de gloire en se montrant si plein de bienveillance envers ses enfants, et en confirmant par ses œuvres cette parole de Jésus-Christ : « Le bon pasteur « donne sa vie pour ses brebis ». Cette parole, il l'a entendue, et il court donner sa vie pour nous tous. Tant de motifs pourtant le retenaient et le contraignaient, pour ainsi dire, de rester à Antioche ! C'était d'abord son grand âge, une vieillesse si avancée ; c'étaient ensuite ses infirmités, la rigueur de la saison, l'approche d'une fête qui semblait exiger sa présence, enfin l'état désespéré de son unique sœur presque mourante. Mais rien n'a pu l'arrêter, ni la parenté, ni la vieillesse, ni la rigueur de la saison, ni les difficultés du voyage. Il ne songe qu'à ses enfants, il veut les sauver, il brise toute entrave, et ce vieillard s'élance comme un jeune homme, et son ardeur lui donne, pour ainsi dire, des ailes. Si le Christ, disait-il, s'est livré lui-même pour nous, qui pourrait nous pardonner de ne point tout entreprendre, de ne point tout souffrir pour sauver ce peuple qui nous est confié ? Le patriarche Jacob, disait-il encore, chargé de garder des troupeaux, des brebis privées de raison, obligé de rendre compte à un homme, passait des nuits sans dormir, supportait le chaud, le froid, toutes les intempéries des saisons, pour n'en point perdre une seule ; et nous qui devons rendre compte à Dieu lui-même, nous ne secouerions pas l'indolence et l'hésitation, quand il s'agit de venir en aide à notre troupeau ! Plus ce troupeau l'emporte sur celui de Jacob, plus les hommes l'emportent sur les animaux, plus le Seigneur est au-

dessus de l'homme, plus aussi devons-nous montrer d'empressement et d'ardeur.

Le Pontife le sent bien, il s'agit non d'une ville seulement, mais de l'Orient tout entier. Notre ville, en effet, est la reine et la mère de toutes les autres villes de ces contrées ; et c'est pourquoi il s'est exposé à tant de dangers, sans qu'aucun obstacle ait pu le retenir. Aussi, j'en ai la confiance, son espoir ne sera point déçu. Non, tant de zèle, tant de sollicitude ne peuvent échapper aux regards du Seigneur, qui ne permettra pas que son serviteur revienne sans avoir réussi. Je le sais aussi, la seule présence du saint Pontife, son seul regard fixé sur le pieux empereur désarmera sa colère. Non-seulement les paroles des saints, mais encore les traits de leur visage exhalent une grâce toute céleste. Notre père est plein de sagesse, et de plus il est versé dans la connaissance des saintes lettres. Il dira donc à l'empereur ce que Moïse disait à Dieu : « Pardonnez-leur ce péché ; si vous ne leur pardonnez, faites-moi mourir avec eux ». (Exod., XXXII, 31, 32.) Il saura mettre à profit les circonstances. Il rappellera qu'autrefois, dans ce jour sacré de la Pâque dont on va célébrer l'anniversaire, le Christ pardonna à l'univers entier. Il exhortera le prince à imiter le Sauveur, et il invoquera cette belle parabole des dix mille talents et des cent deniers. Notre Père, je le sais encore, parle sans détours ; il n'hésitera pas à l'effrayer par cette parabole et ne craindra pas de lui dire : Prends garde d'entendre toi-même au jour du jugement cette terrible parole : « Méchant serviteur », je t'ai remis toutes tes dettes, parce que tu m'en as prié ; et toi aussi tu aurais dû les remettre à tes semblables. Il y va de ton intérêt bien plus que du leur, puisqu'en leur remettant quelques fautes, tu obtiens le pardon des fautes bien plus grandes que tu as commises. Il ajoutera cette prière que le prince apprit à réciter lors de son initiation à nos saints mystères : « Pardonnez-nous nos offenses, comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Cette faute, dira-t-il, ce n'est point la ville qui l'a commise, mais des étrangers qu'elle a reçus dans ses murs, hommes qui agissent sans réflexion, emportés par leur audace et par la violence de leurs passions. Serait-il juste de plonger dans la désolation une ville tout entière pour le crime d'un petit nombre, et de sévir contre des innocents ? — Et quand même il seraient tous coupables, ah ! ils ont bien expié leur faute ! Il y a si longtemps que la crainte les dévore, que chaque jour ils s'attendent à mourir, qu'ils vivent comme des bannis et des exilés, plus malheureux que des prisonniers, voyant par avance leur sang inonder la ville, et ne conservant plus aucun espoir de prolonger leur existence. Contente-toi de ce châtiment ; ne reste pas davantage en proie à la colère ; montre-toi plein d'humanité pour tes semblables, et ainsi rends-toi propice le souverain juge. Songe à la grandeur de cette cité. Il s'agit non pas d'une, de deux, de trois, de dix personnes, mais de la capitale de l'univers. C'est là que les disciples de l'Evangile prirent pour la première fois le nom de chrétiens. Rends honneur à Jésus-Christ ; respecte une ville qui la première proclama ce nom si plein de douceur et que tous doivent ambitionner. Les apôtres y vécurent, les justes l'ont habitée. Jusque-là jamais crime n'y avait été commis contre les empereurs, et tout le passé témoigne des mœurs de notre ville. Si les séditions s'y succédaient sans relâche, il faudrait punir tant d'insolence ; mais puisque rien de semblable ne s'est encore produit, n'est-il pas évident que cette faute n'est point une conséquence des mœurs d'Antioche, mais l'acte insensé des impudents et des audacieux qui l'ont envahie ?

2. Tels et plus nombreux même seront les moyens du Pontife, et il les exposera avec plus de hardiesse encore. L'empereur entendra ces discours. Son humanité et le dévouement du Pontife nous donnent lieu de tout espérer. Mais surtout nous avons confiance dans la miséricorde de Dieu. Oui, il se tiendra près de l'empereur pour apaiser son âme, près du Pontife pour enflammer son langage. Il dirigera les paroles du Pontife, il disposera l'âme du prince à la bienveillance, à l'indulgence, au pardon. De toutes les villes, en effet, la nôtre n'est-elle pas la plus chère à Jésus-Christ et pour vos vertus et pour les vertus de vos ancêtres ? Comme parmi les apôtres, Pierre fut le premier à confesser Jésus-Christ ; ainsi parmi les villes, comme je vous le dirai, Antioche a vu la première ses habitants se couronner, pour ainsi parler, du beau titre de chrétien.

Autrefois Dieu promit de sauver une ville s'il s'y trouvait seulement dix justes. Ici, il y a non pas dix, non pas vingt justes, non pas quarante, mais beaucoup plus encore qui ser-

vent Dieu avec fidélité. Comment pourrions-nous donc ne pas espérer toute sorte de biens, et ne pas avoir confiance dans le salut commun? Il en est qui disent : « Les menaces « d'un roi ressemblent à la colère du lion » (Proverb., XIX, 13); et ils tombent dans l'abattement et ils se lamentent. Quel langage leur tiendrons-nous donc? Celui qui a dit (Isai., XI, 6, 7) : « On verra paître ensemble le loup et « l'agneau, et le léopard se reposer avec le « chevreau, et le lion se nourrir de paille « comme le bœuf », celui-là pourra changer aussi le lion en une brebis pleine de douceur. Adressons-lui nos prières et nos vœux, et il apaisera la colère du prince, et il nous délivrera de toutes nos angoisses. Notre père se rend en ambassade auprès de l'empereur; envoyons aussi, pour ainsi parler, une ambassade au roi des cieux. Aidons le Pontife par nos prières. La prière commune de l'Eglise a un grand pouvoir, si, quand nous prions, nos âmes sont affligées par la tristesse et nos cœurs brisés par le repentir. Il n'est pas besoin de passer les mers et d'entreprendre un long voyage. Que chacun de nous, à l'église, dans sa maison, invoque Dieu avec ardeur, et Dieu nous exaucera. Et quelle preuve vous en donnerai-je ? C'est qu'il veut que nous recourions toujours à lui, qu'en toute circonstance nous l'implorions, que nous ne fassions rien, que nous ne disions rien sans l'invoquer. Les hommes nous accueillent par l'indifférence, l'hésitation, le mécontentement, toutes les fois que nous persistons à les importuner. Dieu fait tout le contraire. Ce qui l'indigne, ce ne sont pas nos instances auprès de lui, mais notre négligence à demander son secours. Ecoutez ces reproches qu'il adresse aux Juifs : « Vous avez formé un dessein et vous ne « m'avez point consulté ; vous avez formé des « alliances, mais sans implorer mon Esprit ». (Isaie, XXX, 1.) Et ceux qui aiment n'en agissent-ils pas toujours de la sorte? Ils veulent être chargés des affaires de leurs amis, et ceux-ci ne doivent rien faire, rien dire sans leur concours. Aussi n'est-ce pas seulement en cette circonstance, mais ailleurs encore, que Dieu se plaint en disant : « Ils ont régné, et sans mon « assistance ; ils ont commandé, et ne m'en « ont rien dit ». (Osée, VIII, 4.) Ayons donc sans cesse recours à lui, et il saura remédier à tous nos maux. L'homme vous a glacés de terreur? Recourez au Dieu très-haut, et il ne vous arrivera rien de fâcheux. C'est ainsi que les anciens, hommes et femmes, détournaient les malheurs dont ils étaient menacés. Il y avait parmi les Hébreux une femme nommée Esther : écoutez comment elle sut arracher le peuple Juif tout entier à une ruine imminente. Le roi de Perse avait décrété la mort de tous les Juifs sans exception, et nul n'osait affronter sa colère. Une femme cependant, dépouillée de ses riches vêtements, couverte d'un sac, prosternée sur la cendre, suppliait la divine miséricorde de pénétrer avec elle jusqu'au trône du roi : « Donne, ô Seigneur, à « mes paroles un charme irrésistible et mets « sur mes lèvres un discours persuasif ». (Esth., XIV, 13.) Implorons ainsi le Seigneur en faveur de notre pasteur. Si par sa prière une femme a pu apaiser la fureur d'un barbare, notre Pontife priant avec toute une Eglise pour une si grande ville, ne pourra-t-il pas fléchir le plus humain, le plus doux des empereurs? Lui qui a reçu le pouvoir de remettre les péchés commis contre Dieu lui-même, ne pourra-t-il pas effacer une faute commise envers un homme? Lui aussi il est prince, et d'un rang plus élevé que l'empereur. Car les lois divines ont mis dans ses mains cette tête royale ; et quand il s'agit de demander au ciel quelque faveur, c'est l'empereur qui s'adresse au prêtre et non le prêtre à l'empereur. Lui aussi, il a une cuirasse, la cuirasse de la justice ; il a un baudrier, celui de la vérité ; des chaussures, celles de l'Evangile de la paix ; il a un glaive, non pas un glaive d'acier, mais le glaive de l'esprit; et sur sa tête il porte une auguste couronne. Voilà une brillante armure, des armures précieuses, une ressource assurée, une force redoutable. Ainsi donc l'élévation de son rang, sa propre grandeur d'âme, et par-dessus tout sa confiance dans le Seigneur lui inspireront à la fois assez de hardiesse et de prudence en face de l'empereur.

3. Ne désespérons donc point de notre salut, mais prosternons-nous devant Dieu, prions, implorons, conjurons ce roi du ciel, touchons-le par nos larmes. Le jeûne que nous célébrons sera comme l'auxiliaire de nos prières et suivra comme pas à pas nos supplications. L'hiver passé, à l'approche de l'été, le nautonnier rend à la mer son navire ; le soldat nettoie ses armes, et apprête son coursier pour les combats ; le laboureur aiguise sa faux, le voyageur entreprend avec confiance une lon-

gue route ; l'athlète quitte ses vêtements pour s'exercer à la lutte ; nous aussi, dans ces jours de jeûne qui sont comme un été spirituel, nettoyons nos armes comme les soldats, aiguisons nos faux comme les laboureurs; comme des nautonniers, opposons les pensées de notre esprit aux flots des mauvaises passions; comme des voyageurs, entrons dans la route qui mène au ciel, et comme des athlètes, dépouillons-nous pour combattre : car le fidèle est un laboureur, un pilote, un soldat, un athlète et un voyageur. Aussi l'apôtre saint Paul dit-il : « Ce « n'est point contre la chair et le sang que « nous avons à lutter, mais contre les princi- « pautés et les puissances; revêtez donc l'ar- « mure de Dieu ». (Ephés., vi, 12.) Ne sommes-nous pas des athlètes, des soldats? Si vous êtes des athlètes, il vous faut descendre nus dans l'arène ; si vous êtes des soldats, vous devez vous tenir tout armés pour le combat. Et comment pouvez-vous être l'un et l'autre en même temps? Comment cela? Je vais vous le dire. Dépouillez-vous des choses du siècle, et vous serez un athlète; revêtez-vous des armes spirituelles et vous serez un soldat. Rejetez loin de vous les sollicitudes de la vie; car c'est le temps du combat; revêtez les armes de l'esprit, car il nous faut soutenir contre les démons une guerre terrible. Soyons nus pour ne donner dans cette lutte aucune prise à Satan, notre ennemi; soyons armés de toute pièce, pour ne recevoir par aucun point le coup mortel. Cultivez avec soin vos âmes, arrachez-en toutes les épines, semez-y les principes de la piété, fixez-y les belles plantes de la sagesse, cultivez-les avec le plus grand soin, et vous ressemblerez à un laboureur, et c'est à vous que saint Paul dira : « Le laboureur qui travaille « avec ardeur doit récolter des fruits abon- « dants ». (II Tim., ii, 6.) Cet art, il s'y adonnait lui-même. N'écrivait-il pas aux Corinthiens : « J'ai planté, Apollon a arrosé, Dieu a « donné l'accroissement? (I Cor., iii, 6.) Votre faux s'est émoussée par la gourmandise ; aiguisez-la par le jeûne. Prenez le chemin qui conduit au ciel, entrez dans la voie rude et étroite et marchez. Et comment y entrerez-vous? comment marcherez-vous? C'est en châtiant votre corps et en le réduisant en servitude. Dans un chemin étroit, quel embarras qu'un corps chargé d'embonpoint! Apaisez les flots orageux de la concupiscence, repoussez la tempête des pensées coupables, sauvez le navire à force d'habileté, et vous serez un sage pilote. Or, le jeûne est le fondement de cette vie spirituelle, et c'est lui qui nous enseigne la pratique. Je veux parler non d'un jeûne quelconque, mais d'un jeûne parfait qui consiste non-seulement à se priver de nourriture, mais encore à s'abstenir du péché. Le jeûne, en effet, ne peut opérer notre salut, s'il ne réunit certaines conditions. « En effet, dit l'Apôtre, « l'athlète n'est point couronné, s'il n'a point « combattu selon les règles ». (II Tim., ii, 5.) Quand nous jeûnons, ne nous exposons pas à perdre la couronne promise au jeûne, et apprenons quelles sont les conditions d'un jeûne véritable. Le pharisien jeûna et cependant il revint du temple privé des avantages du jeûne, afin que vous sachiez bien qu'il ne sert à rien de jeûner, si l'on se borne à une simple privation de nourriture. Les Ninivites jeûnèrent, et firent ainsi violence à la miséricorde divine; les Juifs jeûnèrent aussi, mais en vain, et ils s'en retournèrent accablés du poids de leurs péchés. Puisqu'il est dangereux de jeûner quand on ne sait comment il faut jeûner, apprenons donc les conditions qui rendent le jeûne profitable. Autrement, ce serait courir en aveugles, ce serait frapper l'air inutilement, ce serait nous battre contre une ombre. Le jeûne est un remède. Mais un remède, eût-il opéré mille guérisons, reste souvent inutile par la maladresse de celui qui l'emploie : il faut l'appliquer en temps opportun, en telle ou telle quantité, et tenir compte du tempérament, du climat, de la saison, du régime, et de beaucoup d'autres circonstances. En négliger une seule, c'est mettre en péril tout le reste. Si, pour un remède de ce genre, il faut tant de précautions, avec quels soins ne devons-nous pas étudier et examiner quand il s'agit de guérir nos âmes et de remédier à nos pensées!

4. Voyons donc comment jeûnèrent les Ninivites, et comment ils apaisèrent la colère de Dieu? « Que les hommes, les bêtes de somme, « les brebis, les bœufs, s'abstiennent de nour- « riture! » dit le Prophète. (Jon., iii, 7.) Eh quoi! Les animaux eux-mêmes vont jeûner! Les chevaux, les mulets seront couverts de sacs en signe de pénitence! Oui, répond-il. A la mort d'un riche, on revêt de sacs non-seulement les serviteurs et les servantes, mais encore les chevaux; conduits par les palefreniers, ils suivent leur maître jusqu'à sa dernière de-

meure : tout cela pour faire sentir la grandeur de la perte et pour inspirer la compassion. Ainsi dans le péril extrême de cette ville les animaux eux-mêmes furent revêtus de sacs et soumis au jeûne. Les animaux, dit le Prophète, ne peuvent entendre dire que Dieu est irrité; que la faim leur fasse sentir que Dieu inflige une punition. Si la ville était détruite, continue-t-il, non-seulement les hommes qui l'habitent, mais aussi les animaux seraient ensevelis sous ses ruines. Puisqu'ils auraient leur part du châtiment, ne doivent-ils pas aussi participer au jeûne? Les Ninivites firent d'ailleurs ce que font les prophètes. Si le ciel menace les hommes de quelque fléau destructeur, si les coupables, couverts de confusion, n'ont plus d'espoir dans leurs prières, s'ils sont sans excuse et indignes de pardon, les prophètes, ne sachant à quel moyen recourir, comment venir en aide à ces malheureux condamnés, se prennent à déplorer la mort des animaux, à supplier en leur faveur, à mettre en avant leur sort si digne de pitié et si lamentable. La famine désolait la Judée; une excessive sécheresse brûlait ce pays, et causait d'affreux ravages. Alors un des prophètes disait : « Les génisses ont bondi près de « leurs étables, les troupeaux de bœufs ont « versé des larmes, parce qu'il n'y avait plus de « pâturages ; tous les animaux de la terre ont « levé les yeux vers vous, parce que les sources « étaient desséchées ». (Joël, I, 7.) Un autre déplore à peu près en ces termes les maux que la sécheresse avait produits : « Les biches ont mis « bas leurs faons dans la campagne, et les ont « abandonnés, parce qu'il n'y avait pas d'herbe. « Les onagres se sont arrêtés dans les bois, et « ont aspiré l'air, comme le dragon; leurs yeux « se sont fermés, parce qu'il n'y avait pas de « foin ». (Jér., XIV, 5.) Et c'est pourquoi vous avez entendu aujourd'hui ces paroles de Joël : « Que l'époux quitte la chambre nuptiale, que « l'épouse sorte du lit nuptial, et que les enfants « cessent de presser les mamelles de leur mère ». (Joël, II, 16.) Pourquoi, je vous prie, invite-t-il à la prière cet âge encore si tendre? N'est-ce pas pour la même raison? Puisque tous les hommes parvenus à la maturité de l'âge ont irrité le Seigneur, et provoqué son courroux, il faut, dit-il, que cet âge innocent cherche à l'apaiser.

Mais, comme je le disais, voyons ce qui peut calmer cette colère si terrible? Suffit-il du jeûne et des signes extérieurs de la pénitence? Non, non, mais il faut changer de vie. En voulez-vous une preuve? Ecoutez ce que dit le Prophète. Après avoir parlé de la colère de Dieu et du jeûne des Ninivites, il nous apprend que Dieu leur pardonna, et nous en dit le motif. « Dieu vit leurs œuvres » (Jon., III, 10), dit-il. Et quelles œuvres? Leurs jeûnes? Leurs habits de pénitence? Rien de tout cela; il n'en est pas même fait mention. « Tous, dit le Prophète, « abandonnèrent leurs voies perverses, et le « Seigneur se repentit de les avoir menacés de « si grandes calamités ». Vous le voyez, ce n'est pas le jeûne qui les arrache au danger; c'est le changement de vie qui apaise le Seigneur et le leur rend favorable. Si je vous dis ces choses, ce n'est point pour vous faire mépriser le jeûne, mais bien pour vous porter à l'estimer davantage. Ce qui relève le jeûne, ce n'est pas l'abstinence de nourriture, mais la fuite du péché. Ne voir dans le jeûne qu'une privation de nourriture, c'est lui faire outrage. Si vous jeûnez vraiment, montrez-le par vos œuvres. Quelles seront ces œuvres? me demandez-vous. Si vous voyez un pauvre, ayez pitié de lui; si vous voyez votre ennemi, réconciliez-vous avec lui; si votre ami accomplit une action digne d'éloge, ne lui portez point envie; si vos yeux aperçoivent une belle femme, ne vous arrêtez point. Ce n'est pas seulement notre bouche qui doit jeûner, mais nos yeux, nos oreilles, nos pieds, nos mains, tous nos membres. Que nos mains jeûnent, c'est-à-dire qu'elles soient pures de toute rapine et de toute avarice. Que nos pieds jeûnent, c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de courir à des spectacles illicites. Que nos yeux jeûnent, c'est-à-dire qu'ils s'habituent à ne jamais lancer de regards immodestes, à ne jamais se fixer avec curiosité sur des objets dangereux. Les yeux vivent de spectacles; s'ils sont illégitimes et défendus, le jeûne en souffre et le salut de l'âme est en péril : légitimes et permis, ils sont un ornement du jeûne. Ne serait-il pas absurde en effet de se priver d'une nourriture d'ailleurs permise, et de rassasier cependant ses yeux d'un aliment qui leur est interdit? Vous ne mangez point de viande? Eh bien! ne vous nourrissez point d'impureté par vos yeux. Que les oreilles jeûnent aussi; et leur jeûne consiste à n'écouter ni médisances ni calomnies. « Vous ne prêterez point l'oreille « aux vains discours » (Exod., XXIII, 1), dit la sainte Ecriture.

5. Que la bouche jeûne, en s'abstenant de

toute parole déshonnête et injurieuse. A quoi bon nous priver de la chair des oiseaux et des poissons, si nous déchirons, si nous dévorons nos frères? Le médisant dévore la chair de son frère, il déchire la chair du prochain. Et c'est pourquoi saint Paul dit cette parole terrible : « Si vous vous déchirez et si vous vous « dévorez les uns les autres, ne voyez-vous pas « que vous allez vous faire mourir les uns les « autres? » (Gal., v, 15.) Vos dents ne se sont point enfoncées dans la chair, mais votre médisance, votre soupçon, s'est enfoncé dans les âmes, vous les avez blessées, vous les avez accablées de mille maux, la vôtre, celle qui vous écoute et beaucoup d'autres. Celui qui vous entend médire, ne l'avez-vous point rendu pire qu'il n'était? Pécheur, il péchera plus facilement encore, depuis qu'il a rencontré son pareil; juste, les péchés d'autrui lui donneront de l'arrogance et de l'orgueil, et il aura de lui-même une haute opinion. Bien plus, c'est l'Eglise tout entière que vous avez blessée. Ceux qui vous écoutent, ce n'est pas à un seul qu'ils imputent les fautes dont vous parlez, mais à tout le peuple chrétien. Les infidèles ne diront pas que tel ou tel est un impudique et un débauché, mais ils poursuivront de leurs calomnies tous les chrétiens. N'est-ce pas, en outre, donner occasion de blasphémer le Seigneur ? Si nous vivons saintement, le nom de Dieu est glorifié; mais si nous péchons, on le blasphème et on l'outrage. Vous couvrez de honte celui dont vous révélez le péché, vous le portez à l'impudence et vous en faites votre ennemi. Enfin vous méritez d'être puni, en vous occupant de choses qui ne vous concernent en rien. Ne venez pas me dire : Je suis un détracteur, si je mens ; mais si je dis la vérité, je ne mérite pas ce nom : car dire du mal d'autrui, même sans mentir, c'est encore une faute. Le pharisien ne disait que la vérité, quand il adressait tant de reproches au publicain ; et cependant quel profit lui en revint-il? Ce publicain n'était-il pas un publicain et un pécheur? C'était un publicain, tout le monde le sait. Néanmoins ce pharisien, pour avoir médit de lui, se retira dépouillé de tous ses mérites. Voulez-vous corriger votre frère ? Versez des larmes, priez Dieu, avertissez dans le secret, donnez des conseils, exhortez. C'est ce que faisait saint Paul: « Puissé-je, quand j'arriverai, « ne pas avoir à m'humilier devant Dieu, ne « pas avoir à pleurer un grand nombre de ces « pécheurs qui n'auraient point fait pénitence « de leurs débauches, de leurs fornications et « de leurs impuretés ! » (II Cor., XII, 21.) Montrez-vous charitable envers le pécheur ! Faites-lui sentir que le zèle et l'affection seuls vous font agir, et nullement le désir de le couvrir d'ignominie. Prenez-lui les pieds, baisez-les, et n'en ayez pas honte, si vous tenez à le guérir. Ne voyez-vous pas les médecins en agir de la sorte? S'ils ont affaire à des malades difficiles, ils les caressent, ils les prient, pour les décider à prendre un remède salutaire. Telle doit être aussi votre conduite : révélez le mal au ministre de Dieu, et vous prouverez ainsi votre zèle, votre vigilance, votre sagesse. Voilà pour les médisants. Ceux qui les écoutent volontiers, je les exhorte à se boucher les oreilles et à imiter le prophète qui disait : « Je m'acharnais contre celui qui en « secret parlait mal de son prochain ».(Ps. C, 5.) Dites : Avez-vous à louer quelqu'un, à décerner quelque éloge ? J'ouvre mes oreilles, pour recevoir l'huile de vos paroles; mais si vous avez à médire du prochain, votre discours n'aura pas accès jusqu'à mon âme. Car je ne puis me souiller de boue et d'ordure. Que me reviendra-t-il de savoir que cet homme est un méchant? Ou plutôt ne serait-ce pas un malheur pour moi de l'apprendre? Dites-lui : Demandons-nous comment nous rendrons compte de nos propres péchés ; et soumettons notre propre vie à ce laborieux examen.

Quelle excuse, quel pardon oserons-nous espérer, si nous scrutons avec tant de curiosité les fautes d'autrui, quand nous ne songeons pas même aux nôtres? Se baisser en passant pour plonger ses regards dans l'intérieur d'une maison, c'est s'avilir et se couvrir d'ignominie ; serait-il moins ignoble de s'enquérir de la conduite des autres? Le comble du ridicule chez ces gens, qui, laissant de côté leurs affaires, se préoccupent ainsi du prochain, c'est que tout en confiant quelque secret, ils prient, ils conjurent de n'en parler à personne. N'est-ce pas assez dire qu'ils auraient dû se taire eux-mêmes? Si vous recommandez de n'en point parler, à plus forte raison ne fallait-il pas en parler vous-même tout le premier ? C'est un secret que vous deviez garder, vous le révélez, et vous voudriez ensuite qu'il ne fût pas violé. Si vous voulez que personne autre ne le sache, ne dites rien vous-même. Mais quand vous n'aviez pas su vous-même

garder le secret, en vain faites-vous promettre aux autres de tenir caché ce que vous venez de leur confier. Mais la médisance a son charme, dites-vous; au contraire, on se trouve bien de ne pas médire. Celui qui médit ne tarde pas à s'inquiéter, il soupçonne, il craint, il se repent, il se mort les lèvres, il tremble que ses paroles ne soient rapportées, il redoute quelque grand danger pour lui-même, et pour ceux de qui il tenait le secret, une haine dont il se serait bien passé. Mais celui qui contient sa langue, vit en pleine sécurité et ne ressent que de la joie. « Avez-vous entendu quelque discours? » dit l'Ecclésiaste (XIX, 10); « qu'il meure au « dedans de vous ; alors, soyez-en sûr, il ne « vous brisera pas ». Qu'est-ce à dire? « qu'il « meure en vous ! » c'est-à-dire, étouffez-le, enfouissez-le, tenez-le immobile ; appliquez-vous surtout à ne pas supporter que l'on médise devant vous. Si parfois vous accueillez quelques paroles médisantes, engloutissez-les, tuez-les, livrez-les à l'oubli, afin de ressembler à ceux qui ne les ont pas entendues, et de passer ainsi votre vie sans trouble et sans inquiétude. Si les détracteurs savent que vous les détestez plus que leurs victimes, ils perdront leur coupable habitude, ils se corrigeront, ils vous remercieront, ils vous regarderont comme des sauveurs et des bienfaiteurs. Dire du bien de quelqu'un, faire son éloge, c'est une preuve d'amitié ; dire du mal, calomnier, c'est une source d'inimitié, de haine, et la matière de discordes sans fin. Si nous prenons si peu garde à nos propres défauts, c'est que nous sommes sans cesse occupés à rechercher ceux d'autrui. Le médisant qui toujours épie les mœurs du prochain, n'a pas le temps de songer aux siennes. Il dépense toute son ardeur à cette vaine curiosité, et chez lui règne le désordre. Qu'il nous suffise de faire quelque progrès, en consacrant nos loisirs à l'examen de nos propres péchés. Mais si vous ne songez qu'aux péchés du prochain, quand donc pourrez-vous songer aux vôtres?

6. Fuyons donc, fuyons la médisance, c'est le gouffre du fond duquel le démon nous tend ses piéges. C'est pour nous rendre négligents, pour charger davantage notre conscience, qu'il nous entraîne dans une funeste habitude. Non-seulement nous rendrons compte des coupables discours tenus par nous; mais nous aggravons par là même nos fautes, en nous privant de toute excuse. Quiconque en effet recherche avec méchanceté les œuvres d'autrui, celui-là n'obtiendra jamais de pardon pour les siennes. Au moment de prononcer la terrible sentence, Dieu ne considérera pas seulement la nature de nos fautes, mais aussi les jugements que nous aurons portés sur celles de nos frères. Aussi nous a-t-il avertis en nous disant : « Ne « jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés ». (Matth., VII, 1.) Car ce qui alors aggravera infailliblement nos fautes, déjà par elles-mêmes dignes de châtiment, ce sera le jugement que nous aurons porté sur notre frère. Si l'humanité, la douceur, la clémence, enlèvent aux fautes une partie de leur gravité, la méchanceté, la cruauté, le refus du pardon, y ajoutent un nouveau degré de malice. Bannissons donc loin de nos lèvres toute espèce de médisance, et soyons-en bien persuadés : aurions-nous de la cendre pour toute nourriture, c'est en vain que nous mènerions cette vie austère, si nous ne nous abstenions de médire. Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais bien ce qui sort de sa bouche. Si en passant vous voyiez un homme remuer des immondices, ne l'accableriez-vous pas d'outrages et d'injures ? agissez-en de la sorte envers les médisants. Ces immondices remuées font moins de mal par leur puanteur aux fibres du cerveau que cette discussion des péchés d'autrui, que la révélation d'actions coupables n'attriste et ne trouble l'âme de ceux qui l'entendent. Oui, abstenons-nous de la détraction, des discours déshonnêtes, du blasphème ; ne parlons mal, ni du prochain ni de Dieu. Combien de détracteurs, en effet, ont poussé la folie jusqu'à parler mal de Dieu lui-même après avoir mal parlé de leurs frères ! Que nos angoisses présentes vous fassent sentir toute la gravité de ce péché !

Voici qu'un homme a été outragé, et tous nous craignons, et tous nous tremblons, et ceux qui se sont rendus coupables, et ceux mêmes à qui leur conscience ne reproche rien. Or, Dieu chaque jour est accablé d'outrages ! Que dis-je ? chaque jour ! Mais à toute heure ! et par les riches, et par les pauvres, par ceux qui vivent heureux, et par ceux qui souffrent, par les calomniateurs et par ceux qui sont calomniés, et personne ne songe à s'en inquiéter. S'il a permis que votre semblable fût outragé, c'est afin de vous instruire par le danger que vous courez, et de vous faire sentir quelle est l'étendue de sa bonté

pour les hommes. C'est la première, l'unique insulte dont vous vous soyez rendus coupables, et cependant vous n'espérez déjà plus ni pardon ni indulgence. Dieu, nous l'irritons chaque jour sans nous repentir jamais, et il nous supporte avec une ineffable longanimité. Oh ! que le Seigneur est plein de clémence ! Les auteurs du crime, on s'en est saisi, on les a jetés en prison, et ils ont expié leur faute ; et cependant tous encore nous tremblons. Dieu entend chaque jour nos blasphèmes, et personne ne se convertit, et cela quand ce souverain Maître nous témoigne tant de clémence et de douceur. Il suffit pourtant de confesser son péché pour en obtenir le pardon. Chez les hommes, c'est tout le contraire ; l'aveu de la faute amène un châtiment plus sévère ; et c'est ce qui est arrivé dans cette ville. Les uns, en effet, ont péri par le fer, d'autres par le feu, d'autres dévorés par les dents des bêtes féroces ; et ce n'étaient pas seulement des hommes, mais encore des enfants. Rien ne put les arracher au supplice. En vain le peuple s'agita ; en vain l'on objecta la faiblesse de l'âge, cette fureur inspirée, semblait-il, à quelques-uns par le démon lui-même, ces coactions intolérables, la pauvreté, la complicité de toute une ville ; en vain l'on promit qu'à l'avenir de pareils forfaits ne se renouvelleraient point. Rien ne put obtenir le pardon. On entraînait les coupables au lieu du supplice, et pour qu'on ne pût les sauver, des soldats armés faisaient bonne garde autour d'eux. Leurs mères les suivaient et de loin jetaient les yeux sur leurs fils infortunés, sans oser proférer une plainte ; l'effroi triomphait de l'amour, et la crainte l'emportait sur la nature. On s'afflige en regardant du rivage de malheureux naufragés qui se noient, mais on ne peut leur porter secours et les sauver. La fureur des flots s'y oppose ! Ainsi la crainte des soldats retenait ces malheureuses mères ; non-seulement elles n'osaient approcher pour les arracher à leurs bourreaux, mais elles n'osaient pas même les plaindre. Sentez-vous maintenant tout ce qu'il y a d'ineffable dans la divine miséricorde ? Oui, elle est infinie ! Oui, le discours est impuissant à la redire ! Ici la victime de vos outrages, c'est un homme comme vous ; c'est la première insulte qu'il ait endurée, et encore il était loin d'ici ; il n'a rien vu, rien entendu ; aucun des coupables n'a cependant été pardonné. Rien de tout cela ne peut se dire de Dieu. Entre l'homme et Dieu il y a une distance qu'aucune parole ne saurait exprimer ; tous les jours on l'accable d'outrages, qu'il voit et qu'il entend ; et il n'a point lancé sa foudre, et les eaux de la mer n'ont point inondé la terre pour engloutir les hommes, et la terre ne s'est point entr'ouverte pour les dévorer ; mais il supporte avec longanimité, mais il promet le pardon à ceux qui l'offensent, pourvu qu'ils se repentent et qu'ils consentent à ne plus l'offenser !

Ah ! il y a lieu de nous écrier : « Qui dira la « puissance du Seigneur ? Qui pourra célébrer « dignement ses louanges ? » (Ps. CV, 2.) Que de pécheurs ont non-seulement renversé, mais encore foulé aux pieds les images de leur Dieu ! Quand vous torturez un débiteur, quand vous le dépouillez, quand vous l'entraînez de vive force, n'est-ce pas l'image de Dieu que vous foulez aux pieds ? Ecoutez saint Paul vous dire que l'homme ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu. (I Cor., XI, 7.) Et Dieu lui-même ne dit-il pas : « Faisons l'homme à notre image et à notre res« semblance ? » (Gen., I, 26.) Mais, dites-vous, la substance de l'homme est bien différente de celle de Dieu. Et l'airain d'une statue est-il de même substance que l'empereur ? Cependant ceux qui ont osé lui faire outrage ont été châtiés. Les hommes, il est vrai, ne sont pas de la même substance que Dieu, mais ils ont été appelés les images de Dieu, et à ce titre, il faut les honorer. Et vous, cependant, pour un peu d'or vous les foulez aux pieds, vous les tourmentez, vous les maltraitez, et vous n'avez pas encore expié vos fautes.

7. Puissiez-vous aujourd'hui opérer en vous une heureuse transformation ! Oui, je vous le prédis, je vous l'affirme, si une fois cet orage apaisé, nous restons dans notre engourdissement, nous aurons à souffrir des maux pires que ceux qui nous menacent. Ce qui m'effraye maintenant, c'est moins le courroux de l'empereur, que notre indolence. Il ne suffit pas d'avoir prié deux ou trois jours pour obtenir assistance, mais il faut changer de vie, renoncer à nos mauvaises dispositions, et persévérer dans la vertu. A quoi sert aux malades de suivre un traitement de trois ou quatre jours, s'ils n'ont d'ordinaire une vie bien réglée ? Une conversion de quelques jours n'offre pas plus d'avantages aux pécheurs, s'ils ne persévèrent dans le bien. A quoi bon se purifier, dit l'Ecriture, pour se souiller de

nouveau? A quoi bon aussi faire pénitence pendant trois jours, pour retourner ensuite à son premier état de vie ? Ayons donc plus de persévérance que par le passé. Chaque fois qu'il survient un tremblement de terre, une famine, une sécheresse, nous devenons sages et vertueux, mais pour trois ou quatre jours, et ensuite les désordres reprennent. Vous en voyez les résultats. Ah! si nous ne l'avons point fait plutôt, du moins aujourd'hui persévérons dans notre piété, dans notre vertu, pour ne pas nous exposer à de nouveaux châtiments. Dieu ne pouvait-il pas empêcher ce qui est arrivé? Nul doute qu'il ne le pût. Il l'a permis, afin que la crainte inspirée par un homme rendît plus sages ceux qui le méprisaient lui-même. Ne me dites pas qu'un grand nombre de coupables ont échappé, et qu'on a puni bien des innocents. Ce n'est pas seulement dans la circonstance présente que se tiennent ces discours, mais dans bien d'autres circonstances analogues. Que leur répondrai-je? Un innocent a été puni, c'est qu'il avait commis quelque faute plus grave encore, sans vouloir ensuite se corriger, et aujourd'hui il a subi la peine qu'il méritait.

C'est ainsi que Dieu en agit habituellement. Quand nous avons péché, il ne se venge pas sur-le-champ; mais il attend, il nous donne le temps de nous repentir et de nous corriger. Mais si, pour n'avoir pas été punis, nous nous imaginons que nos fautes sont oubliées, si nous vivons à l'abri de toute inquiétude, la vengeance éclate au moment où nous y songeons le moins. Aussi, quand après notre péché nous n'avons pas été châtiés, ne nous rassurons point si nous n'avons changé de vie : nous tomberons alors que nous n'y penserons pas. Si donc, mes chers auditeurs, si vous avez péché et que vous n'ayez pas été punis, ne vous croyez pas à l'abri de tout danger, mais au contraire, tremblez davantage, sachant bien qu'il est facile à Dieu de se venger quand il le voudra; s'il ne vous a point punis alors, c'était pour vous donner le temps de faire pénitence. Ne dites donc point : celui-ci malgré son innocence a succombé, et cet autre, qui était coupable, a échappé au supplice. Cet innocent que l'on a puni, a subi la peine de fautes antérieures. Et celui qui vient d'échapper, tombera dans un autre piége. Si tels sont nos sentiments, jamais nous ne mettrons en oubli nos fautes personnelles : mais nous craindrons, nous tremblerons sans cesse, nous nous hâterons de nous les rappeler, pour ne pas tomber sous les coups de la justice divine. Ce qui mieux que tout le reste réveille en nous le souvenir de nos fautes, c'est la punition et le châtiment. Les frères de Joseph nous en sont une preuve. Il s'était écoulé treize ans depuis qu'ils avaient vendu le juste; craignant d'en être punis, et tremblant pour leur vie, ils se souvinrent de leur péché et se dirent entre eux: « Oui, nous sommes pécheurs, nous avons « vendu notre frère Joseph ». (Gen., XLII, 21.) Voyez-vous comment la crainte leur remit leur crime devant les yeux? Au moment où ils le commirent, ils n'y songèrent pas; mais quand ils se virent menacés d'un châtiment, ils se le rappelèrent aussitôt. En présence de tant de motifs, hâtons-nous donc de changer de vie et de nous convertir; et pendant que durent encore les angoisses, revenons à la piété et à la vertu. Voici trois recommandations que je veux vous faire, et soyez-y fidèles pendant ce jeûne quadragésimal : Abstenez-vous de médire, n'ayez de haine pour personne, et mettez fin à cette funeste habitude de jurer. Quand on vous impose un tribut, chacun de vous s'en va dans sa maison, appelle sa femme et ses enfants; on cherche, on se demande où l'on prendra pour payer la somme exigée. Pourquoi n'en exigeriez-vous pas aussi quant à ces injonctions spirituelles? Rentrés chez vous, appelez vos femmes et vos fils, et dites-leur : On nous impose aujourd'hui un tribut spirituel, un tribut qui doit nous délivrer des maux présents, un tribut qui loin de nous appauvrir, nous enrichira; il s'agit de n'avoir de haine pour personne, de ne plus médire, de ne plus jurer.

Allons, considérons, examinons, cherchons ensemble comment mettre en pratique ces recommandations. Mettons-y tout notre zèle, avertissons-nous les uns les autres; reprenons-nous les uns les autres ; afin de ne point quitter cette terre avec des dettes, de ne point avoir à emprunter, comme firent les vierges folles, et de ne point encourir la perte du salut éternel. Si nous savons ainsi régler notre vie, je vous l'affirme, je vous le promets, nous apporterons quelque remède à nos maux, et nous échapperons au danger qui nous menace; mais surtout nous jouirons un jour du bonheur éternel. J'aurais dû vous recommander la pratique de toutes les vertus ensemble ; mais

il vaut mieux, je crois, vous amener peu à peu à accomplir d'abord quelques préceptes de la loi, pour aborder ensuite les autres. De même que c'est en remuant son champ partie par partie que le laboureur arrive au terme de ses travaux ; de même nous aussi, par l'exacte observation de ces trois commandements durant cette sainte quarantaine, après avoir fortement établi dans nos âmes cette bonne habitude, nous accomplirons plus facilement les autres préceptes, et nous finirons par atteindre le sommet de la vertu ; nous vivrons ici-bas remplis d'une douce espérance, et, après notre mort, nous nous présenterons avec confiance devant le Christ pour aller jouir des biens qu'il nous réserve. Puissions-nous tous être trouvés dignes de cette éternelle félicité, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Avantages que les habitants d'Antioche ont retirés de leurs angoisses. — La tribulation dispose l'âme à la piété et à la vertu. — Heureuses conséquences de la patience dans les afflictions. — Exemple de Job. — Aux souffrances succède le bonheur. — Exemple des trois enfants dans la fournaise. — Dieu protège ceux qui le servent fidèlement. — Encore l'exemple de Job. — Tout notre être doit être consacré à servir Dieu. — Il faut renoncer aux mauvaises habitudes.

1. Béni soit Dieu qui a consolé vos cœurs affligés, et raffermi vos âmes ébranlées. Oui, vos cœurs sont consolés ; cet empressement, cette ardeur à entendre la parole sainte me le dit assez. Une âme plongée dans la douleur, enveloppée d'un nuage de tristesse, ne peut se montrer attentive aux discours qu'on lui adresse. Mais vous, je vous vois ici pleins de bienveillance et d'ardeur, ne donnant aucun signe de découragement, avides de m'entendre et secouant pour cela toutes les angoisses qui vous assiégent. Oui, grâces soient rendues au Seigneur ; ni l'infortune n'a vaincu votre sagesse, ni la crainte n'a affaibli votre courage, ni l'affliction n'a éteint votre générosité, ni le danger n'a diminué votre zèle, ni la crainte des hommes n'a triomphé de l'amour divin, ni l'horreur de la situation n'a abattu votre ardeur. Que dis-je ? loin d'être abattus, vous êtes plus fermes ; loin d'être affaiblis, vous êtes fortifiés ; loin d'être refroidis, vous êtes devenus plus ardents. La place publique est vide, et l'église est remplie. Là le deuil, ici la joie et les délices spirituelles. Si tu vas sur la place publique, ô mon cher auditeur, et que tu pousses des gémissements à l'aspect de cette solitude, cours te réfugier dans le sein de ta mère, et aussitôt pour te consoler elle te montrera la multitude de ses enfants, cette magnifique assemblée de tes frères, et chassera ainsi le découragement loin de ton cœur. Dans les rues de la ville nous cherchons à voir des hommes, comme si nous habitions un désert, et si nous courons à l'Eglise, la foule nous presse de toutes parts; et de même que par une mer agitée et soulevée par une violente tempête, tous, saisis de frayeur, se hâtent de gagner le port, ainsi les orages de la place publique, les tempêtes de la ville, vous chassent dans l'Eglise, et vous y enchaînent ensemble par le doux lien de la charité.

N'est-ce pas un beau motif de remercier Dieu qui a fait jaillir du sein de la tribulation des fruits si précieux, et du milieu de l'adversité de si grands avantages ? Sans l'épreuve, point de couronne, sans le combat, point de récompense, sans le stade, point

d'honneurs, sans l'affliction, point de repos, sans hiver, point d'été. Et cela peut se dire non-seulement des hommes, mais aussi des semences elles-mêmes. Pour qu'on voie sortir un épi verdoyant, ne faut-il pas des pluies abondantes, ne faut-il pas que les nuages s'amoncèlent, que le froid durcisse la terre? Et la saison de la semence n'est elle pas aussi la saison de la pluie? Puisque la tempête s'est élevée, non pas dans les airs, mais dans les âmes, profitons-en pour semer, et dans l'été nous pourrons faire la moisson. Semons des larmes et nous moissonnerons l'allégresse. Ce ne sont pas mes paroles; c'est le Prophète qui vous l'annonce : « Ceux qui « sèment dans les larmes », dit-il, « moisson- « neront dans la joie ». (Ps. CXXV, 5.) La pluie qui tombe sur les semences, les fait germer et croître moins vite que les larmes ne développent et ne font fleurir la semence de la piété : les larmes purifient l'âme, arrosent l'esprit, font pousser rapidement le germe de la science. Aussi faut-il creuser de profonds sillons. C'est l'avertissement que nous donne le Prophète : « Remuez vos guérets et ne semez point dans « les épines ». (Jér., IV, 3.) Le laboureur enfonce dans son champ le soc de la charrue, le prépare à recevoir et à garder la semence, qui de la sorte ne restera pas à la surface, mais pénétrera dans le sein de la terre, et y poussera de fortes racines. C'est ce que nous devons faire aussi : la tribulation, comme un soc de charrue, doit déchirer profondément nos cœurs. Ecoutez un autre prophète : « Déchirez « vos cœurs », dit-il, « et non vos vêtements ». (Joël, II, 3.) Déchirons donc nos cœurs, et si quelque mauvaise herbe, quelque pensée coupable y a germé, arrachons-la, et offrons aux semences de la piété une terre bien purifiée. Si pour cultiver, pour semer, pour verser des larmes, nous profitons de la tribulation et du jeûne, quand donc viendrons-nous à componction? Quand les souffrances seront passées? Quand la joie sera de retour? Non, cela est impossible.

Le repos et les délices engendrent la mollesse, comme la tribulation produit l'énergie et ramène au dedans d'elle-même l'âme occupée à considérer mille objets extérieurs. Ne murmurons point si nous sommes dans l'affliction, mais au contraire remercions le Seigneur : car nous en retirerons de précieux avantages. Le laboureur, après avoir répandu ces grains qu'il a récoltés au prix de tant de travail, appelle la pluie de tous ses vœux; celui qui n'aurait aucune idée de l'agriculture, s'étonnerait et dirait : Que fait donc cet homme? il disperse des grains qu'il a recueillis; non-seulement il les disperse, mais il les mélange si bien avec la terre qu'il lui sera impossible de les réunir de nouveau; bien plus, il demande la pluie qui va gâter ces grains et les changer en boue. Il sera tout troublé quand il verra briller les éclairs, quand il entendra le bruit du tonnerre. Le laboureur, au contraire, se réjouit; il tressaille à la vue de cet orage. Car il ne regarde pas le présent, mais il songe à l'avenir; peu lui importe le bruit du tonnerre, il compte déjà les gerbes de blé : la semence va se corrompre, mais il poussera des épis verdoyants; la pluie sans doute est peu agréable, mais la poussière qui couvrira l'aire du laboureur fera ses délices. Nous aussi, mes Frères, ne songeons pas à la tribulation présente, à ces maux passagers, mais aux avantages qui nous en reviendront, aux fruits qu'ils vont produire; attendons les gerbes qu'ils doivent enfanter. Si nous sommes vigilants, nous pouvons des conjectures présentes recueillir les fruits les plus abondants et remplir le trésor de notre âme. Si nous sommes vigilants, non-seulement de cette tribulation ne résultera pour nous aucun dommage, mais nous en retirerons des biens sans nombre; si nous vivons dans l'indolence, le calme même nous perdra. La prospérité et l'adversité sont également funestes à l'homme négligent, mais elles profitent toutes deux à celui qui est sur ses gardes. L'or garde son éclat même dans l'eau; jeté dans la fournaise, il en sort plus brillant; plongées dans l'eau, la terre se dissout, l'herbe se flétrit; qu'elles tombent dans le feu, la terre se durcit, et l'herbe est consumée. C'est l'image du juste et du pécheur. Le juste, au sein de la paix, conserve son éclat, comme l'or au milieu de l'eau; que l'épreuve survienne, il n'en est que plus brillant, comme l'or que le feu a purifié. Mais le pécheur se dissout, se flétrit au sein du bonheur, comme la boue et l'herbe jetées dans l'eau; la tentation le consume et le perd, comme le feu calcine la boue et dévore l'herbe.

2. Ne nous laissons donc pas abattre par les maux présents. Si vous êtes pécheur, le feu de la tribulation brûle et consume vos péchés.

Si vous êtes vertueux, il vous donne plus d'éclat et de splendeur. Veillez et demeurez sobre, et rien ne pourra vous nuire. La cause de tant de chutes, ce n'est pas la tentation elle-même, c'est la lâcheté de ceux qu'elle éprouve. Voulez-vous être heureux, vivre dans le calme et dans la joie, ne recherchez ni le calme ni la joie, mais armez votre âme de patience et de courage. Sans cela, non-seulement vous succomberez à l'épreuve, mais le calme vous perdra et vous renversera mieux encore. Non, ce ne sont pas les attaques de l'adversité qui compromettent notre salut, mais l'engourdissement de notre âme. Ecoutez Jésus-Christ : « Celui qui écoute mes paroles et les met en « pratique est semblable à un homme prudent « qui a bâti sa maison sur le roc: la pluie est « tombée, les vents ont soufflé, les torrents se « sont précipités sur elle, et elle ne s'est pas « écroulée : car elle avait le rocher pour fon« dement ». Et encore : « Celui qui entend « mes paroles et ne les accomplit point res« semble à cet insensé qui bâtit sa maison sur « le sable; la pluie tombe, les eaux se préci« pitent, les vents soufflent et fondent sur « elle, elle tombe, et ses ruines s'étendent au « loin ». (Matth., VII, 24-27.) Vous le voyez, ce n'est pas la tempête qui cause la ruine de cet édifice, mais l'imprudence de celui qui l'a élevé. Des deux côtés, la pluie, les torrents, les vents déchaînés, une maison. C'est le même édifice, les mêmes accidents; les deux maisons n'ont pas le même sort parce qu'elles n'ont pas le même fondement. Je le répète, ce ne sont point les accidents qui ont amené cette chute, c'est l'imprudence d'un homme. Autrement la maison bâtie sur le roc serait elle-même tombée, et il n'en est rien. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici d'une maison? Il s'agit de l'âme qui met en pratique les divines paroles qu'elle a entendues, ou qui les rejette loin d'elle. C'est ainsi que Job avait affermi son âme. (Job., I, 16-19.) La pluie survint; il tomba du ciel un feu qui consuma ses troupeaux; les torrents se précipitèrent, c'est-à-dire que sans relâche on venait lui apprendre quelque nouveau malheur, la perte de ses troupeaux, celle de ses chameaux, la mort de ses fils. Les vents soufflèrent; il eut à subir les amères paroles de son épouse : « Elève ta « voix contre Dieu », disait-elle, « et meurs « ensuite». (Job, II, 9.) Et l'édifice ne s'écroula point, son âme ne fut point renversée, le juste ne blasphéma point. Au contraire, il rendit grâces en disant : « Le Seigneur me l'avait « donné, le Seigneur me l'a ôté ; tout cela s'est « fait selon le bon plaisir du Seigneur ». (Job, I, 21.) Vous le voyez donc, ce n'est point la tentation, c'est la lâcheté, c'est la torpeur qui cause la ruine. La tribulation, mais elle augmente le courage. De qui cette pensée? De saint Paul lui-même, qui vivait au sein des tribulations : « La tribulation, » nous dit-il, « opère la patience, la patience produit l'é« preuve, et l'épreuve l'espérance ». (Rom., V, 3, 4.) Et de même que les arbres vigoureux, loin d'être arrachés par les vents impétueux qui les agitent en tous sens, acquièrent par là plus de vigueur et de solidité, de même l'âme sainte et pieuse, loin d'être abattue par les assauts des tentations et des malheurs, y trouve une nouvelle force pour souffrir. Le bienheureux Job ne leur dut-il pas un nouveau degré de splendeur et de gloire?

Un homme s'est irrité contre nous, un homme sujet aux mêmes passions que nous, de même nature que nous, et nous avons tremblé ; autrefois c'était le démon, ce démon si pervers, si cruel, qui s'irritait contre Job : bien plus, il mettait en mouvement toutes ses machines, employait tous ses artifices, et il ne put triompher de la force du juste. Un homme s'irrite et s'apaise tour à tour, et cependant nous sommes morts de frayeur. Autrefois l'adversaire, c'était le démon, qui jamais ne se réconcilie avec les hommes, qui leur fait la guerre, sans vouloir entendre parler d'aucun traité, qui leur livre des combats sans qu'il y ait jamais de trêve, et cependant le juste s'est ri de ses flèches. Sommes-nous donc excusables? Pouvons-nous espérer quelque pardon, nous qui, pénétrés des enseignements de la grâce, ne pouvons souffrir une épreuve qui nous vient des hommes, quand ce saint homme, avant la grâce, sous la loi ancienne, a soutenu avec tant de générosité une guerre si terrible? Voilà ce que nous devons sans cesse nous dire les uns aux autres, et de tels entretiens ranimeront notre ardeur. J'en appelle à vos consciences, cette épreuve n'a-t-elle pas eu les résultats les plus heureux? La débauche a fait place à la sagesse, la barbarie à l'humanité, la mollesse à l'énergie; tels qui jamais n'avaient vu l'église, qui passaient toutes leurs journées dans les théâtres, maintenant ne quittent plus la maison de Dieu. Vous plaindrez-vous donc

que Dieu vous ait réformés par la crainte? que par la tribulation il vous ait ramenés à la pensée de votre salut? Mais votre conscience est tourmentée? Mais chaque jour votre âme est glacée d'effroi à la pensée de cette mort qui vous menace? Et n'est-ce point un grand pas vers la vertu, puisque votre piété redouble avec les angoisses? Dieu ne peut-il pas aujourd'hui même nous délivrer de tous nos maux? Il ne les finira pas cependant avant de nous avoir vus purifiés de nos fautes, revenus à lui, affermis et inébranlables dans le repentir. C'est quand il voit son or entièrement purifié, que l'orfèvre le retire de la fournaise; aussi Dieu ne dissipera ces nuages qu'après nous avoir rappelés à la vertu. Celui qui a permis l'épreuve sait bien aussi le terme qui lui convient. Le joueur de cithare ne tend point trop fortement les cordes de son instrument, de peur de les briser; il ne les détend pas non plus au point de nuire à l'harmonie. Ainsi en agit le Seigneur, ne laissant notre âme ni dans un continuel repos, ni dans une tribulation de trop longue durée, mais disposant tout avec sagesse. Trop de repos nous amollirait, une continuelle affliction nous abattrait et nous jetterait dans le désespoir.

3. Abandonnons-lui donc le soin de fixer le terme de nos afflictions; contentons-nous de prier et de vivre saintement. Notre œuvre, c'est le retour à la vertu; et l'œuvre de Dieu, c'est de mettre un terme à nos souffrances. Il désire plus vivement que vous-mêmes la fin de cet incendie; mais il attend que vous soyez sauvés. Comme l'affliction a suivi le repos, ainsi, croyez-le, après la tribulation, vous verrez reparaître le calme. L'hiver ne règne pas toujours, ni l'été; il n'y a pas toujours tempête, ni toujours calme; ce n'est pas sans cesse la nuit, ni sans cesse la lumière; la tribulation ne durera pas non plus toujours, le temps du repos viendra, si au sein de la tribulation nous savons toujours rendre grâces à Dieu. Les trois enfants furent jetés dans la fournaise; et cependant ils n'oublièrent pas la religion; ils ne furent pas effrayés par les flammes. Ils étaient plongés dans le feu, ils se montraient plus empressés à chanter les louanges de Dieu, que ne l'eussent fait des hommes tranquillement assis dans une chambre et à l'abri de tout danger. Aussi le feu leur tint lieu, pour ainsi dire, de murailles, la flamme de vêtements, la fournaise d'une source d'eau pure. Elle les avait reçus enchaînés, elle les rendit délivrés de leurs chaînes; elle avait reçu des corps mortels, et ces corps, elle les épargna comme s'ils eussent été immortels; elle ne prit pas garde à leur nature, elle ne fit que respecter leur piété. Le tyran avait mis des entraves à leurs pieds, leurs pieds enchaînèrent en quelque sorte la flamme. O étonnant spectacle! la flamme brisa leurs liens, et ensuite elle fut comme enchaînée elle-même. La nature fut comme tranformée par la piété de ces enfants, ou plutôt, non, la nature ne changea pas, mais ce qui est plus merveilleux encore, sans changer, elle perdit toute son énergie. Le feu ne fut pas éteint; mais son ardeur n'eut plus d'effet. Et que peut-il y avoir de plus surprenant? il épargna non-seulement leurs corps si purs, mais jusqu'à leurs vêtements et leurs chaussures; et de même que les vêtements de Paul guérissaient les malades et chassaient les démons, de même que l'ombre de Pierre mettait la mort en fuite, de même aussi les chaussures de ces enfants éteignirent la violence des flammes. Je ne sais que dire : ce miracle est au-dessus de toute expression. Car la violence du feu était éteinte sans l'être; quand il s'agit de leurs corps, elle est éteinte; elle ne l'est plus, quand il faut rompre leurs chaînes. Oui, elle brisa leurs entraves, et n'atteignit point leurs talons. Les pieds et les entraves, mais ils se touchent! Le feu conserve son énergie, et cependant il n'ose franchir les liens! Le tyran enchaîne, la flamme délivre, pour que vous voyiez la cruauté du Barbare, et l'obéissance de l'élément naturel. Et pourquoi les enchaîna-t-il avant de les jeter dans la fournaise? Pour que le miracle fût plus grand, pour que le prodige fût plus merveilleux, pour qu'il fût impossible de traiter d'illusion le témoignage des sens. Si ce feu n'eût été vraiment du feu, il n'aurait point consumé les liens, ni les soldats assis dans le voisinage; mais voici qu'il exerce sa puissance sur les objets d'alentour, et il se montre soumis à l'égard des jeunes gens. Le démon renverse sa propre puissance par les mêmes armes dont il se sert contre les serviteurs de Dieu, bien malgré lui sans doute. C'est la sagesse et la Providence divine qui retourne contre sa tête ses armes et ses artifices. N'est-ce pas ce que l'on vit alors? Le démon s'insinuant dans l'âme du tyran, ne lui conseille point de trancher la tête à ces enfants, ni de les livrer aux bêtes féroces, ni à aucun supplice de ce genre; mais il lui persuade de les précipiter

dans les flammes, pour qu'il ne restât rien de leurs corps et que leur cendre fût mêlée à celle des sarments. Dieu fit servir ce conseil à la ruine de l'impiété, et, comment? je vais le dire. Chez les Perses, le feu est regardé comme un dieu, et les barbares de ces contrées l'entourent d'une grande vénération. Dieu, qui voulait enlever tout prétexte à une telle impiété, permit cette espèce de supplice, pour donner à ses serviteurs une éclatante victoire, sous les yeux mêmes des adorateurs du feu, et les convaincre par des faits manifestes que les dieux des Gentils craignent, non pas Dieu seulement, mais encore ses serviteurs.

4. Voyez aussi cette couronne tressée par tout ce qui semblait devoir triompher de leur constance, et leurs ennemis eux-mêmes devenus les témoins de leur victoire. « Nabuchodonosor », dit l'Ecriture, « convoqua tous les magistrats, les généraux, les gouverneurs, les princes et les rois, et tous ceux qui étaient revêtus de quelques dignités pour assister à la dédicace de la nouvelle statue, et tous se rendirent à cette invitation ». (Dan., III, 2.) L'ennemi prépare la scène, il rassemble les spectateurs. Le stade est ouvert, les spectateurs accourent, et ce ne sont point des gens vulgaires et de condition privée, mais les hommes les plus honorables, tous revêtus de quelque dignité; certes leur témoignage sera cru de tout le monde. Ils étaient venus pour assister à un spectacle annoncé d'avance, mais quelle déception ils éprouvèrent! Ils étaient venus adorer une statue, et ils la tournent en dérision; ils s'en vont après avoir admiré la puissance de Dieu qui venait d'éclater si miraculeusement. Et quel est le lieu choisi par le prince? Ce n'est point la ville, ce n'est point un champ, mais de vastes plaines qui doivent contenir cette multitude. C'est dans la plaine de Déira, en dehors de la ville que fut élevée la statue, et un héraut parcourait la foule en criant : « Ecoutez, nations, tribus, peuples, langues, à quelque heure que vous entendiez le son de la trompette, de la flûte, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, des instruments de musique de toute espèce, tombez à terre et adorez la statue d'or » (c'était vraiment tomber à terre que d'adorer cette statue), « et quiconque refusera de tomber et de l'adorer, sera aussitôt précipité dans la fournaise ardente ». (Dan., III, 4-6.) Voyez-vous quels combats dangereux, quelles embûches fatales, quel abîme profond, quel précipice de part et d'autre! Mais ne craignez rien. Plus l'ennemi redouble ses efforts, plus il fait éclater le courage des enfants. Pourquoi cette musique charmante? pourquoi cette fournaise ardente? C'est afin d'agir sur les âmes par la volupté en même temps que par la crainte. Il en est qui résistent, qui ne veulent point céder; que tous les instruments de musique unissent leur mélodie pour les charmer et les fléchir. Vous triomphez de ce piége; que la vue de la flamme vous épouvante et vous glace de terreur; la crainte entrait par les oreilles, la volupté se glissait dans l'âme par les yeux.

Mais rien ne put vaincre la générosité de ces jeunes gens. Comme ils triomphèrent des flammes où on les jeta, ainsi les vit-on se rire de ces instruments de jouissance ou de supplice. C'était contre eux que les démons avaient fait tant d'apprêts ; loin de se défier de ses sujets, il était sûr que pas un n'irait contre les ordres du roi. Quand tous eurent succombé et se furent laissé vaincre, on amena les trois enfants. Ainsi leur victoire devait éclater davantage, remportée et proclamée au milieu d'une telle multitude. Si avant qu'aucun autre eût succombé, ils eussent les premiers manifesté leur courage, ils auraient été moins dignes d'admiration. Mais ce qu'il y a de sublime, de vraiment prodigieux, c'est que la multitude des coupables n'ait pu ni les effrayer, ni les affaiblir. Ils ne se dirent pas, comme il arrive souvent : si nous étions les premiers et les seuls à adorer cette statue, nous serions répréhensibles; mais si nous agissons de concert avec tant de milliers d'hommes, qui pourrait ne pas nous pardonner, ne pas nous juger dignes d'excuse? Non, ils ne dirent, ils ne pensèrent rien de pareil, quand ils virent tomber les puissants de la terre. Voyez encore la méchanceté de leurs ennemis, leurs injustes et amères accusations. Ce sont ceux, disent-ils, « que tu as préposés aux travaux dans le pays de Babylone ». (Dan., III, 12.) Non contents de rappeler leur nation, ils rappellent encore leurs dignités, pour enflammer le courroux du roi! C'est comme s'ils disaient : les esclaves, ces bannis, ces captifs, tu leur a donné autorité sur nous; et cet honneur, ils osent l'outrager, ils osent se montrer insolents envers celui de qui ils le tiennent. Et voilà pourquoi ils disent : « Les Juifs que tu as préposés aux travaux dans le pays de Babylone, ils ont désobéi à ton dé-

« cret, et refusent de servir tes dieux ». Pas de plus bel éloge que cette accusation ; de tels reproches sont des louanges ; c'est un témoignage irrécusable, puisqu'il sort de la bouche des ennemis. Que va faire le roi? Il les fait amener devant lui, pour les effrayer par tous les moyens qu'il a en son pouvoir. Mais rien ne peut en venir à bout, ni la fureur du roi, ni leur solitude au milieu d'une telle multitude, ni l'aspect de la fournaise, ni le son de la flûte, ni tous ces regards ardents fixés sur eux ; ils se rient de tout cela, et ils entrent dans la fournaise, comme s'ils entraient dans l'onde fraîche d'une fontaine ; et ils adressent au roi ces bienheureuses paroles : « Nous ne pouvons « servir tes dieux, ni adorer cette statue que tu « as élevée ». (Dan. III, 18.) Ce n'est point sans motif que je viens de développer ce récit, mais bien pour vous apprendre que rien ne peut vaincre ou effrayer l'homme juste : ni la fureur d'un roi, ni les embûches qui lui sont tendues, ni la haine de ses ennemis, ni la captivité, ni l'abandon, ni le feu, ni les fournaises, ni les supplices, si nombreux qu'ils soient. Si ces jeunes gens ne tremblèrent point devant la fureur d'un prince impie, ne devons-nous pas avoir confiance dans un empereur si plein d'humanité et de clémence, et remercier Dieu de cette tribulation où nous sommes, bien persuadés maintenant que l'affliction augmente notre gloire devant Dieu et devant les hommes, si nous savons la supporter généreusement ? Si ces enfants n'eussent été esclaves, leur intrépide liberté ne se fût point manifestée ; s'ils n'eussent été captifs, nous ne redirions point maintenant la noblesse de leurs âmes ; s'ils n'eussent perdu leur patrie terrestre, nous n'aurions point connu cette vertu, digne des habitants du ciel ; si le roi de la terre ne se fût irrité contre eux, nous ne parlerions pas de cette bienveillance que leur témoigna le roi des cieux.

5. Et vous aussi, pourvu que vous ayez Dieu pour ami, ne désespérez point, fussiez-vous jetés dans une fournaise ; mais s'il est courroucé contre vous, ne vous rassurez point, fussiez-vous dans un paradis. On les jeta dans la fournaise, mais ils avaient agi noblement, et la fournaise ne leur fit aucun mal. Adam était dans le paradis, mais il manqua de courage , et il tomba. Job sur son fumier s'abstint de murmurer, et il triompha de ses maux. Quelle distance du fumier au paradis ! Mais la vertu du lieu ne servit de rien à celui qui l'habitait, une fois qu'il se fut laissé vaincre lui-même ; et au contraire, malgré cet indigne séjour, la vertu de Job lui servit comme de rempart contre toute blessure. Nous aussi fortifions notre âme. Qu'une forte amende, que la mort nous menace, si on nous laisse notre piété, nous sommes les plus heureux des hommes. N'est-ce pas aussi ce que nous recommande Jésus-Christ? « Soyez donc prudents comme des « serpents » (Matth. X, 16), nous dit-il. Le serpent présente son corps tout entier, pour sauver sa tête ; vous aussi, s'il vous faut perdre richesses, corps, tous les biens, la vie même, pour sauver votre piété, ne vous contristez point. Si vous quittez ce monde emportant avec vous la piété, Dieu vous rendra tout le reste avec munificence, il ressuscitera votre corps en le revêtant de gloire, et à la place de vos richesses vous recevrez des biens que nul langage ne saurait exprimer. Job n'était-il pas assis tout nu sur un fumier, endurant une vie plus cruelle que mille morts ? Mais il garda sa piété, et tout ce qu'il avait perdu lui fut abondamment rendu, santé, beauté, nombreux enfants, possessions : et à tout cela se joignait un avantage plus précieux encore, la brillante couronne de la patience. Voyez les arbres : si vous enlevez les fruits et les feuilles, si vous coupez tous les rameaux, sans toucher à la racine, ils repoussent de nouveau et n'en ont que plus de vigueur. Ainsi en est-il de nous ; s'il nous reste cette racine de la piété, quand même les richesses nous seraient enlevées, quand même notre corps serait livré à la corruption, nous retrouverons de plus magnifiques richesses, un corps plus glorieux. Bannissons donc toute vaine inquiétude, toute vaine préoccupation, rentrons en nous-mêmes, revêtons notre corps et notre âme de l'ornement de la vertu, employons nos membres, comme autant d'armes pour le bien, et qu'ils ne soient jamais des instruments de péché. Surtout faisons de notre langue l'interprète de la grâce d'en-haut, rejetons loin de nos lèvres le poison de la méchanceté, et des discours honteux. Il dépend de nous, en effet, de faire servir nos membres au péché ou à la justice. Entendez comment la langue a été pour les uns un instrument de péché, pour les autres au contraire, un instrument de justice. « Leur lan« gue », dit le Psalmiste, « est un glaive aigu ». (Ps. LVI, 5.) Et ailleurs, au sujet de sa propre langue : « Ma langue est comme la plume d'un « homme qui se hâte d'écrire ». (Ps. XLIV, 2.)

l'une commettait le meurtre, l'autre écrivait la loi de Dieu. Ainsi l'une était un glaive, l'autre une plume, non par leur propre nature, mais par le libre usage qu'ils en faisaient. Ainsi en est-il aussi de la bouche: certains hommes avaient une bouche toute pleine de venin et de méchanceté, et il le leur reproche en disant: « Leur bouche est remplie « de malédictions et d'amertume ». (Ps. XIII, 3.) Entendez-le au contraire quand il parle de lui: « Ma bouche, dit-il, parlera le langage de la « sagesse, et mon cœur méditera des paroles « pleines de prudence ». (Ps. XLVIII, 4.) — Combien encore avaient les mains toutes souillées d'iniquité! et il les blâme en ces termes: « Dans « leurs mains ils portent l'iniquité, et leur « droite est pleine de présents ». (Ps. XXV, 10.) Pour lui, ses mains ne savent que s'élever vers le ciel. Aussi disait-il: « L'élévation de « mes mains, c'est comme un sacrifice du « soir ». (Ps. CXL, 2.) — Il en est de même du cœur. Certains hommes ont le cœur plein de vanité, celui du Psalmiste s'attache à la vérité seule: « Leur cœur est vain » (Ps. V, 10), dit-il en parlant de ceux-là; et en parlant de lui-même: « Mon cœur a exhalé des paroles de « sagesse ». (Ps. XLIV, 2.) — Autant peut-on en dire de l'ouïe. Il en est qui, semblables aux bêtes, ne prêtent jamais une oreille bienveillante et disposée au pardon; et c'est à eux que David adresse ce reproche: « Leurs oreilles « demeurent sourdes et fermées, comme celles « de l'aspic ». (Ps. LVII, 5.) Pour lui il écoutait avec avidité les divines paroles, et ce qu'il dit le fait assez voir: « J'inclinerai mon oreille « pour recevoir les conseils de la sagesse, « je chanterai sur le psaltérion les desseins de « mon cœur ». (Ps. XLVIII, 5.)

6. Ainsi donc, que la vertu nous serve comme de rempart, et nous détournerons la colère du Seigneur. Faisons de nos membres autant d'instruments de vertu, apprenons à nos yeux, à nos mains, à nos pieds, à notre cœur, à notre langue, à notre corps tout entier, à ne servir qu'à la vertu; et souvenons-nous de ces trois recommandations que je vous ai faites, en vous priant instamment de ne haïr personne, de ne point dire de mal contre ceux qui vous ont attristé, de rejeter loin de vos lèvres la funeste habitude des jurements. Quant aux deux premiers préceptes, nous en parlerons dans un autre moment. Mais cette semaine, nous la consacrerons tout entière à vous parler du jurement, commençant ainsi par le précepte le plus facile à observer. Il n'est point difficile, en effet, de vaincre cette habitude de jurer pour peu que nous y mettions de zèle, ayant soin de nous avertir, de nous conseiller les uns les autres, de nous observer, d'examiner et de punir ceux qui mettent en oubli ce commandement. A quoi bon nous abstenir de nourriture, si nous ne chassons de notre âme les mauvaises habitudes? Nous avons passé tout ce jour à jeûner, et ce soir notre table ne ressemblera pas à celle d'hier, elle sera changée et mieux servie. Qui pourrait aujourd'hui se rendre le témoignage qu'il a changé de vie comme il a changé de table, qu'il a modifié ses habitudes, comme il a modifié sa nourriture? Personne, peut-être. Quel profit retirerons-nous donc du jeûne? Aussi vous exhorté-je, et ne cesserai-je de vous exhorter à accomplir l'un après l'autre chaque précepte, et de consacrer à chacun deux ou trois jours. Il en est parmi vous qui rivalisent d'abstinence, et se livrent mutuellement un admirable combat; les uns passent deux jours entiers sans rien prendre, d'autres se privent non-seulement de vin et d'huile, mais de tout autre mets, et n'ont durant le carême que le pain et l'eau pour nourriture. Pourquoi ne rivaliserions-nous pas aussi pour faire disparaître cette habitude de jurer? Cela ne vaudrait-il pas mieux que toute espèce de jeûne, que toute espèce d'austérité corporelle? Ce zèle que nous montrons à nous priver d'aliments, montrons-le aussi à nous abstenir de jurer. N'est-ce pas encourir le reproche de folie que de se soucier si peu des préceptes, et de mettre toute son ardeur aux pratiques indifférentes? Il n'est pas interdit de manger, mais il est défendu de jurer; et cependant nous nous abstenons de ce qui est autorisé, et nous nous livrons à ce qui est illicite.

J'exhorte donc votre charité à manifester quelque changement dans votre conduite, et à commencer par celui-là. Si tel est notre zèle pendant le temps du jeûne, si cette semaine nous nous corrigeons de l'habitude de jurer, si la semaine suivante, nous éteignons en nous le feu de la colère, si ensuite nous détruisons dans sa racine l'envie de médire, si plus tard nous faisons disparaître d'autres défauts, allant ainsi de progrès en progrès, nous atteindrons peu à peu la perfection, nous échapperons au danger qui nous menace, nous

nous rendrons le Seigneur propice. La multitude reviendra se joindre à nous dans cette ville ; et nous apprendrons à ceux qui ont pris la fuite que ce n'est ni dans les murs d'une ville, ni dans la fuite ou la retraite, mais bien dans la vertu et dans les bonnes mœurs, que nous pouvons mettre tout notre espoir. Et ainsi il nous sera donné de jouir, et des biens de cette vie, et des biens de la vie future. Veuillent nous en rendre dignes la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ces deux dernières Homélies ont été traduites par M. l'abbé JOLY, docteur en théologie, professeur de rhétorique au petit séminaire de Plombières-lès-Dijon.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.



APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE

TRAITÉ DE LA COMPONCTION.

TRAITÉ DES COHABITATIONS ILLICITES.

TRAITÉ DE LA VIRGINITÉ.

TRAITÉ CONTRE LES SECONDES NOCES.

PREMIER DISCOURS

HOMÉLIES CONTRE LES ANOMÉENS.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

CONSOLATIONS A STAGIRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Arras — Imp. Sueur-Charruey, Petite Place, 20 et 22.



